

EISH

**Études Interdisciplinaires
en Sciences humaines**

**Revue officielle internationale du Collège
doctoral francophone régional d'Europe centrale
et orientale en Sciences humaines
(CODFREURCOR)**

**Numéro 5
2018**



Anne-Marie MOTARD
Professeur
Vice-présidente déléguée aux relations internationales et à la
Francophonie
Université Paul-Valéry Montpellier 3, France

Les universités françaises et le défi de l'internationalisation au XXI^{ème} siècle

Résumé: Dans un environnement académique globalisé et concurrentiel, les universités françaises peinent à avoir une visibilité et une attractivité de même rang que celles de leurs homologues internationaux, anglophones notamment. Depuis quelques années, cette difficulté, notamment perçue au travers des «classements internationaux», a conduit les pouvoirs publics français à proposer ou imposer une restructuration du paysage universitaire et à promouvoir l'évaluation de la recherche et de la formation académiques.

Cet article présentera un panorama des enjeux auxquels les universités françaises sont confrontées et des éléments de réponse que les établissements et les autorités de tutelle tentent d'y apporter autour de quelques questions-clés. Quels sont les éléments à la fois historiques, politiques et structurels qui peuvent expliquer une telle situation alors que la Francophonie maintient une influence significative dans le monde? Quel bilan peut-on dresser des stratégies mises en œuvre par les gouvernements successifs et les établissements universitaires eux-mêmes afin de pallier les difficultés identifiées? Comment s'organise le débat public autour de ces questions en France? Comment les perceptions de ces enjeux évoluent-elles chez les différents acteurs concernés en ce début de XXI^{ème} siècle? Dans ce contexte, quelles sont les perspectives d'avenir des universités françaises spécialisées en lettres, langues et sciences humaines et sociales?

Mots-clés: universités françaises, internationalisation, mondialisation, évaluation de la recherche, formations internationales, réforme de l'enseignement supérieur, débat public

Abstract: In a global and competitive academic environment, French universities find it difficult to have the same visibility and attractiveness as their international counterparts, notably from English-speaking countries. In the last few years this difficulty, essentially perceived through the means of international rankings, has led French public authorities to propose or impose a restructuring of the French academic landscape and to promote the evaluation of academic training and research.

This paper aims to present a panorama of the challenges faced by French universities and the tentative responses that universities and ministerial authorities have put forward by discussing a few key issues. What historical, political and structural elements can account for such a situation while Francophonie maintains significant influence in the world? Which assessment can we make of the strategies implemented by successive French governments and by the universities themselves to tackle the difficulties that have been identified? How is the public debate on these themes organised in France? How have the perceptions of these challenges evolved among the different actors involved in the last two decades? In this shifting context, what are the prospects for the future of French universities specialised in Humanities?

Keywords: French Universities, Internationalisation, Globalisation, Assessment of Research, International Curricula, Reform of High Education, Public Debate

Depuis le début du XXI^{ème} siècle, les universités françaises sont confrontées à de nombreux enjeux, la dimension internationale de l'enseignement supérieur français (ESF) en étant sans nul doute l'un des plus complexes et des plus pressants, la France ayant une visibilité internationale en ce domaine moindre que d'autres grandes puissances économiques. Dans un environnement académique globalisé et concurrentiel, les universités françaises peinent en effet à avoir une visibilité et une attractivité de même rang que celles de leurs homologues internationaux, anglophones notamment. Depuis quelques années, cette difficulté, notamment perçue

au travers des «classements internationaux», a conduit les pouvoirs publics français à proposer, ou imposer, une restructuration du paysage universitaire et à promouvoir l'évaluation de la recherche et de la formation académiques. Il convient d'identifier ces enjeux afin d'évaluer les éléments de réponse que les établissements et les autorités de tutelle tentent de mettre en œuvre pour les relever. Quelques questions-clés se posent. Quels sont les éléments à la fois historiques, politiques, structurels et culturels qui peuvent expliquer une telle situation alors que la Francophonie maintient une influence significative dans le monde? Quel bilan peut-on dresser des stratégies mises en œuvre par les gouvernements successifs et les établissements universitaires eux-mêmes afin de pallier les difficultés identifiées? Comment s'organise le débat public autour de ces questions en France? Comment les perceptions de ces enjeux évoluent-elles chez les différents acteurs concernés en ce début de XXI^{ème} siècle? Dans ce contexte, quelles sont, plus particulièrement, les perspectives d'avenir des universités françaises spécialisées en lettres, langues, arts et sciences humaines et sociales (LLASHS)?

L'enseignement supérieur est un axe fort du débat public français depuis quelques années: la pression démographique qui pèse sur les effectifs universitaires met en évidence des problèmes latents et récurrents quant au fonctionnement des universités, à leur financement, à leur autonomie pédagogique, à leur attractivité internationale et plus largement à leur rôle sociétal. Les difficultés semblent particulièrement exacerbées dans les universités de LLASHS qui cristallisent nombre d'interrogations sur le rôle joué par les universités pour répondre aux défis du XXI^{ème} siècle.

Les inscriptions dans l'ESF ont été multipliées par 8 en 50 ans: de 310 000 étudiants en 1960 à 2 551 000 en 2015¹. Les projections pour les années à venir avancent le chiffre de 2 850 000 en 2025. Parmi les étudiants suivant un cursus dans l'ESF, 1 595 000 sont inscrits à l'université, soit 62,5% du total², ce qui laisse une part substantielle aux grandes écoles et autres établissements d'enseignement supérieur. Les étudiants étrangers prennent une part croissante dans les inscriptions de l'ESF: environ 12% des inscrits en 2015 contre 8% en 2000³. Des moyens importants sont consacrés à l'ESF avec un budget global de 23,8 milliards d'euros en 2017 et une

1. 967 000 en licence, 566 500 en master, 59 700 en doctorat.

2. Inscriptions dans l'enseignement supérieur privé est en hausse significative: +62% depuis 2000, contre une hausse bien moindre des inscriptions dans les universités publiques mais qui s'accélère depuis ces 2 dernières années: près de 3%.

3. Les dossiers de *News Tank*, juin 2017.

dépense moyenne de l'État de 11 680 € par étudiant, mais avec des dépenses fortement différenciées selon le type d'établissement: par exemple, 10 380 € pour un étudiant à l'université contre 15 100 € par étudiant en Classe préparatoire aux grandes écoles (CPGE). Ces chiffres reflètent une première caractéristique du système d'ESF, c'est-à-dire un système à plusieurs vitesses, avec un contraste marqué entre universités et grandes écoles ainsi qu'entre universités et organismes de recherche; structures ayant des modalités de gouvernance (plus ou moins grande autonomie), de financement (frais de scolarité fixés par l'État ou libres), de recrutement (sélection ou non) très diverses.

L'engagement international des universités françaises, comparativement faible et inégal

On constate la présence de grandes écoles françaises sur la scène internationale mais peu d'universités, notamment dans les classements, toujours controversés, comme le classement de Shanghai ou du *Times Higher Education* (THE) où les établissements d'ESF apparaissent peu. Des universités comme Paris Sciences et Lettres (PSL), en 72^{ème} position dans le classement du THE 2017, ou Pierre and Marie Curie – Paris 6⁴ ou Paris Diderot – Paris 7, en bonne place pour les mathématiques ou les sciences, constituent une exception, et les LLASHS sont encore plus faiblement représentées dans ces classements. On retrouve le même phénomène pour ce qui est d'actions internationales d'envergure, comme Science Po Paris qui propose des programmes communs d'enseignement et de recherche au niveau mondial avec des partenaires prestigieux, et qui a créé sa propre *School of International Affairs*, avec une équipe très cosmopolite⁵.

Le rayonnement de la recherche française au niveau international est aussi largement le fait du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et de quelques grands organismes de recherche comme l'Institut de recherche pour le développement (IRD), l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) ou de structures à large autonomie comme l'École d'économie de Toulouse. Les chercheurs français, notamment en LLASHS, participent moins que leurs homologues britanniques ou allemands ou autres à des projets européens collectifs; ils sont moins

4. *Shanghai ranking 2017*: 3^{ème} position pour les mathématiques, 16^{ème} position pour les sciences de la vie.

5. <http://www.sciencespo.fr/international/>

impliqués en tant que partenaires et encore moins en tant que pilotes. Par exemple, ils obtiennent moins de financement ERC (*European Research Council*) et les universités françaises semblent moins capables ou désireuses d'attirer des lauréats ERC. La situation est la même pour ce qui est des bourses Marie-Curie en SHS.

Se pose le double problème, récurrent, de la soutenabilité financière des universités et des contraintes imposées par un cadre national strict qui ne favorise pas la prise d'initiatives au niveau mondial. Mais le problème est plus complexe et sans doute profondément enraciné dans l'histoire politique et culturelle de la France.

Un contexte historique, culturel et politique prégnant

Une tradition de centralisation et de contrôle est perceptible dans l'ESF: si les premières universités françaises, comme leurs homologues européennes, apparaissent au Moyen-Âge en tant que structures autonomes, au cours d'une période d'échanges intellectuels et académiques intenses en Europe (précurseurs du programme Erasmus!), la suppression des universités au cours de la Révolution française illustre une méfiance originelle du pouvoir vis-à-vis de ses universités, méfiance qui a largement perduré au cours des siècles qui ont suivi. L'héritage révolutionnaire, suivi par le mouvement de centralisation initié par la période napoléonienne puis la Troisième République, et les nombreux chaos de l'histoire de France peuvent éclairer, dans une large mesure, le rôle majeur de l'État français en termes d'uniformisation et de normativité. L'école et l'université soulèvent depuis près de deux siècles des débats politiques révélateurs de conflits idéologiques majeurs quant à la place de l'éducation dans le mythe républicain. Les injonctions politiques relèvent de positionnements idéologiques opposés, profondément ancrés dans l'histoire, et ainsi s'entrechoquent deux impératifs contradictoires pour l'ESF: l'impératif d'excellence académique d'un côté, et l'impératif d'égalité, de l'autre. Les universités ont-elles pour mission l'excellence de la formation et de la recherche, ou alors doivent-elles être l'instrument d'une plus grande égalité sociale?

Des réformes controversées au cours de la dernière décennie

Depuis le début du nouveau millénaire, les gouvernements successifs ont tenté de prendre des mesures permettant à l'ESF de jouer un rôle international accru. Mais on peut se demander s'ils ont pris toute la mesure des changements à initier et à accompagner, des clivages idéologiques et politiques, que toute tentative de réforme universitaire suscite en France, à surmonter?

En 2007, Valérie Pécresse, Ministre de l'enseignement supérieur sous la Présidence Sarkozy, a introduit une «loi relative aux libertés et responsabilités des universités» (LRU) afin de leur accorder une plus grande autonomie. Visant à remodeler la gouvernance des universités, pour en améliorer les performances, par le transfert de la gestion budgétaire et financière et la gestion des ressources humaines (jusque-là assurées par l'État) aux établissements, cette loi a été fortement critiquée. L'élargissement des pouvoirs des présidents d'université⁶, la nomination de personnalités extérieures désignées par le Président au Conseil d'Administration, devenu l'organe décisionnel central de l'université⁷ et la possibilité pour les établissements de recourir à des fonds privés, notamment par le biais de la création de «fondations universitaires», ont cristallisé les inquiétudes de certains syndicats qui y ont vu le danger d'un «désengagement financier de l'État» et d'une «privatisation» des universités. Par ailleurs, la mise en place, dès 2006, d'une instance d'évaluation des établissements d'enseignement supérieur, des regroupements, des organismes et unités de recherche, l'AERES, qui devient le HCERES (Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur) en 2013, s'inscrit dans une perspective internationale. Le préambule de la présentation du HCERES, autorité administrative indépendante, indique que «pour l'exercice de ses missions, le Haut Conseil s'inspire des meilleures pratiques internationales». Par exemple, le recours à des experts étrangers dans les comités

6. Élus par le conseil d'administration, ils pourront désormais effectuer deux mandats de quatre ans et leur voix comptera double en conseil d'administration (CA). Ils pourront également recruter des personnels contractuels – sous réserve d'un pourcentage minimal inscrit dans le contrat d'établissement, soumis au conseil d'administration – et exercer un droit de veto sur le recrutement des personnels fonctionnaires et enseignants-chercheurs.

7. Pour améliorer la gouvernance des universités, son effectif est en gros divisé par deux, avec désormais entre vingt et trente membres au CA, dont trois à cinq étudiants (en baisse par rapport à la règle précédente). A côté du CA, le conseil des études et de la vie universitaire, en revanche, disposera maintenant d'un vice-président étudiant.

d'évaluation traduit cette volonté d'ouverture internationale⁸. Une partie de la communauté académique a été hostile à la création de cette instance, critiquant ce qui était considéré comme une «bureaucratisation», une percée du «néo-libéralisme» (avec les notions de performance et de concurrence) dans l'ESF et un accroissement du «contrôle politique» remettant en cause la «liberté des chercheurs». Mais, au bout d'une dizaine d'années de fonctionnement, certains effets positifs du processus d'évaluation sont reconnus, en pratique, par la communauté universitaire: par exemple, l'aide à la décision des tutelles ministérielles et universitaires, la rationalisation des cursus et le suivi des étudiants et de leur insertion, le souci de la condition des doctorants, etc.

Le bilan de la loi LRU est quant à lui mitigé. La Commission sénatoriale pour le contrôle de l'application des lois a publié, en avril 2013, un rapport qui souligne que la loi a engendré un choc culturel salutaire dans le monde universitaire mais sans atteindre tous ses objectifs. Si le rapport salue l'ouverture de l'université sur le monde économique, la possibilité de mettre en place une gouvernance adaptée aux situations locales et l'évaluation externe des établissements par une agence indépendante, il regrette qu'aucune évaluation des transferts de charges n'ait été réalisée au moment du passage aux «responsabilités et compétences élargies». Le rapport souligne par ailleurs que les universités peinent toujours à s'affirmer comme une voie de formation d'excellence; les étudiants continuent trop souvent à choisir l'université par défaut. De plus, le recours massif à l'embauche de contractuels sur fonds propres des universités fait craindre un développement de la précarité de ces personnels d'autant que les universités n'ont pas réussi à diversifier leurs sources de financement.

En juillet 2013, une nouvelle loi sur l'enseignement supérieur et la recherche, dite «Fioraso», du nom de la Ministre du gouvernement socialiste l'ayant introduite, vise à restructurer le paysage de l'enseignement supérieur et de la recherche, notamment en encourageant de nouveaux modes de regroupements entre établissements. Le gouvernement insiste alors sur le retour d'un «État stratège» qui doit définir des priorités nationales pour l'enseignement et la recherche pour les décennies à venir. Les regroupements et fusions constituent une tentative de rationalisation, parfois à marche forcée, qui n'a pas manqué de créer du dissensus, d'autant plus que l'on

8. Mais comme souvent, un décalage est perceptible entre la volonté affirmée et la réalité: un expert ne touche que 200 € pour un travail d'évaluation détaillé et approfondi qui prend plusieurs jours de travail!

constate une tension paradoxale entre l'incitation récente au regroupement et la multiplication des universités depuis les années 1970, souvent sous la pression des élus locaux. Les Idex (Initiatives d'excellence) constituent une autre initiative ayant pour objectif clairement affiché l'internationalisation de l'ESF: nées en 2009 avec le Programme d'investissements d'avenir (PIA), les Idex, et les remous qu'elles ont provoqués, ont marqué le quinquennat de François Hollande. Ces initiatives devaient faire émerger une dizaine d'universités de rayonnement mondial; huit ans après leur lancement, les initiatives d'excellence sont finalement au nombre de 18 (comprenant aussi des «Isite» dédiés à des projets territoriaux de moindre ambition). De nouveaux appels à projets ont d'ores et déjà été ouverts pour mettre en place des «écoles universitaires de recherche». Et cette dynamique devrait se poursuivre durant les cinq prochaines années. «Il est clair que le PIA, qui a porté les Idex (Initiatives d'excellence) est un succès; nous poursuivrons ce mouvement», détaillait sur EducPros le candidat à la Présidence de la République, Emmanuel Macron, en mars 2017.

Ces diverses mesures législatives et initiatives gouvernementales traduisent l'importance de l'enseignement supérieur dans le débat public français mais en reflètent également les contradictions et les pesanteurs. On peut constater une oscillation récurrente entre des stratégies politiques divergentes, des positionnements idéologiques opposés (pas toujours le reflet d'une opposition binaire droite vs gauche) qui donnent lieu à des injonctions contradictoires, notamment en matière d'autonomie et de gouvernance. On peut également noter une certaine ambivalence des tutelles, mais aussi des établissements, vis-à-vis de l'autonomie: par comparaison avec d'autres universités européennes, en 2017, sur les 29 pays classés par le baromètre de l'EUA, la France se classe au 20^{ème} rang en matière d'autonomie organisationnelle, au 24^{ème} pour l'autonomie financière, 27^{ème} pour la gestion des ressources humaines et la pédagogie. Aucune évolution n'a été enregistrée depuis 2010⁹! En effet, il semble que les tutelles peinent à déléguer leurs responsabilités, et que les universités hésitent à s'emparer de la liberté, certes relative mais néanmoins réelle, que la loi leur a donnée, et des responsabilités corollaires.

9. European Universities Association (Autonomy Scorecard).

L'internationalisation, une notion protéiforme

La notion d'internationalisation est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue, et fait l'objet de débats de plus en plus nombreux parmi les responsables, académiques et administratifs, chargés de définir et de mettre en œuvre la politique internationale des établissements d'enseignement supérieur. En termes «d'ouverture internationale», cela signifie-t-il encourager la mobilité sortante et entrante des étudiants ainsi que des chercheurs, enseignants-chercheurs et personnels administratifs, renforcer l'enseignement de langues étrangères, proposer une offre de formation en anglais, devenu la *lingua franca* du monde universitaire et économique? Ou, en allant plus loin, s'agit-il de renforcer ce processus d'internationalisation par le recrutement de professeurs et chercheurs étrangers, d'étudiants internationaux, et de mettre en œuvre des programmes multinationaux de formation et de recherche? Mais ces deux démarches impliquent aussi une internationalisation de l'intérieur, communément nommée «internationalisation à domicile», c'est-à-dire un changement d'attitude individuelle et collective vis-à-vis de l'international. Ce changement de paradigme culturel et organisationnel est sans nul doute un élément clé de la dimension internationale de l'enseignement supérieur, en France comme ailleurs dans le monde. Enfin on peut envisager un troisième niveau d'internationalisation: l'ouverture de sites à l'étranger, c'est-à-dire une démarche visant à s'engager dans le marché mondial de l'enseignement supérieur, comme le font activement les universités américaines et britanniques en particulier, mais c'est une démarche économique qui ne s'inscrit guère dans la tradition universitaire française.

Relatif déclin de l'attractivité internationale de l'enseignement supérieur français

Avec environ 280 millions de locuteurs dans le monde, le français fait bonne figure dans le paysage linguistique mondial: 5^{ème} langue mondiale en nombre de locuteurs, 3^{ème} langue des affaires (après l'anglais et le chinois). Le français est aussi la langue d'enseignement dans 32 États à travers le monde, le 2^{ème} idiome le plus étudié dans l'Union européenne, et est en progression sur le continent africain en tant que langue d'enseignement¹⁰.

10. OIF, Organisation Internationale de la Francophonie.

La France est, de plus, le premier pays non-anglophone d'accueil d'étudiants étrangers, après les États-Unis et le Royaume-Uni: environ 300 000 étudiants internationaux ont choisi la France en 2015-2016, soit 7 % du total des étudiants étrangers en mobilité à travers le monde¹¹.

Néanmoins, l'attractivité universitaire de la France tend à s'affaiblir; elle doit faire face à une concurrence intense: l'attractivité des pays anglophones est en effet indiscutable, non seulement pour les jeunes anglophones mobiles mais également pour ceux pratiquant d'autres langues, Arabophones, Hispanophones, etc., et notamment pour près d'un tiers des Francophones! Selon l'Unesco, le nombre d'étudiants en mobilité diplômante dans le monde a été multiplié par deux en douze ans¹². Le nombre d'étudiants étrangers dans l'EES français reste en augmentation mais la croissance est moins forte que dans d'autres pays¹³.

Après plusieurs années, classée comme troisième pays d'accueil des étudiants en mobilité derrière les USA et le Royaume-Uni, avec une croissance de 11% entre 2009 et 2014, la France vient de passer à la quatrième place derrière l'Australie, et l'écart se resserre avec d'autres pays tels le Canada, le Japon, la Chine ou encore la Russie et la Turquie. Une augmentation spectaculaire (260%) peut être constatée en Arabie Saoudite qui passe du 277^{ème} au 11^{ème} rang des pays d'accueil. Pour un bon nombre de ces pays, l'accueil d'étudiants étrangers ne relève pas d'une simple logique marchande mais d'une politique de déploiement de leur influence économique, politique, culturelle ou religieuse, selon des logiques de voisinage régional (Russie, Turquie) ou de ciblage spécifique sur le continent africain (Chine, Arabie Saoudite). L'Arabie Saoudite se démarque par une politique de bourses d'études islamiques soutenue, non seulement en direction des étudiants africains, continent où l'influence de la France est maintenant fragilisée, mais également en direction des étudiants européens eux-mêmes.

L'Europe, cadre et moteur du changement en France?

Le Programme Erasmus, dont on a célébré les 30 ans en 2017, est sans aucun doute l'action européenne la plus emblématique en matière

11. Dont 73% dans les universités et 27% dans les écoles. *Les chiffres clés, étudiants internationaux*. Campus France, Février 2017.

12. Passant de 2.170.000 en 2002 à 4.300.000 en 2014.

13. *Ibid.*

d'éducation, et sans doute la seule qui fait consensus chez les Européens. L'objectif du programme Erasmus est de contribuer à la réalisation d'un espace européen de l'enseignement supérieur en poursuivant plusieurs objectifs dont:

- L'amélioration de la qualité et le renforcement de la dimension européenne de l'enseignement supérieur;
- L'accroissement de la mobilité des étudiants, des enseignants et du personnel universitaire;
- Le renforcement de la coopération multilatérale;
- La transparence et la reconnaissance des qualifications acquises;
- L'internationalisation des établissements d'enseignement supérieur européen.

L'impact du programme Erasmus en France est significatif et il reste le programme de mobilité le plus utilisé par les étudiants français candidats à un séjour d'études international. Accueillant pas loin de 25 000 étudiants Erasmus en mobilité, la France recule cependant en 4^{ème} position des pays d'accueil. Les derniers chiffres publiés par la Commission européenne montrent en effet que la France perd deux places en 5 ans, derrière l'Espagne qui reste largement en tête, et l'Allemagne et le Royaume-Uni qui la dépassent désormais¹⁴.

Par ailleurs, le processus de Bologne, engagé en 1999 avec la signature de la Déclaration de Bologne, a eu un impact majeur sur la structuration de l'ESF: ce processus vise à harmoniser les systèmes d'enseignement supérieur des pays participants (Licence – Master – Doctorat) et à favoriser la mobilité des personnes qui souhaitent passer d'un système éducatif à un autre, ou d'un pays à un autre.

Enfin, Horizon 2020, programme de financement de la recherche et de l'innovation de l'Union européenne a fixé trois priorités pour la période 2014-2020:

- L'excellence scientifique: il s'agit de «promouvoir la recherche fondamentale et ouvrir des voies nouvelles vers les technologies futures et émergentes, en soutenant une recherche collaborative, interdisciplinaire et suivant des modes de pensée novateurs»; de doter l'Europe d'infrastructures de recherche d'envergure mondiale;

14. Note commune CPU / CDEFI / CGE / Forum Campus France sur les mesures nécessaires pour accroître l'attractivité des établissements français d'enseignement supérieur.

de soutenir la mobilité des chercheurs européens et originaires des pays tiers vers et hors d'Europe.

- La primauté industrielle avec un soutien accru à l'innovation, aux partenariats public-privé, aux petites et moyennes entreprises (PME) innovantes.
- Les défis sociétaux: il s'agit de favoriser les projets interdisciplinaires pour répondre aux grands défis (santé, agriculture durable, climat, transports, énergies propres, etc.) auxquels l'Europe est confrontée et qu'aucun État membre ne peut relever seul.

Ce cadre et cette dynamique européenne ont certes eu un impact non négligeable sur les universités françaises, néanmoins l'engagement européen et international de ces dernières est malaisé et inégal.

Une faible mobilité sortante des étudiants et des personnels

La mobilité sortante des étudiants stagne autour de 5% des effectifs, chiffre extrêmement faible dans les universités alors que par ailleurs certaines grandes écoles ont un taux très élevé, 100% des étudiants d'une cohorte pouvant effectuer une mobilité internationale, parfois obligatoire pour l'obtention du diplôme. La mobilité Erasmus des personnels académiques et administratifs français¹⁵, quant à elle, s'élevait en 2016 à quelque 4000 mobilités, chiffre ridiculement bas à l'échelle de l'Europe! Les freins à la mobilité sont de divers ordres: financiers (aides peu généreuses), structurels (problème du remplacement des personnels, accès à l'information...) mais aussi culturels: manque de maîtrise d'une langue étrangère, appréhension face à une immersion dans un contexte professionnel étranger, difficulté à apprécier l'intérêt d'une expérience interculturelle.

En ce qui concerne la mobilité des chercheurs (étude limitée aux bourses Marie Curie), l'attractivité de la France n'est pas négligeable puisqu'elle se classe deuxième pour l'attractivité en nombre de chercheurs accueillis, derrière le Royaume-Uni. Mais si l'on rapporte les résultats à la population de chercheurs (ou à la population totale), la France est alors devancée par

15. Mobilité des enseignants en 2016 s'élevait à 2454, et celle des personnels administratifs à 1618. Agence Erasmus+ France: <http://www.agence-erasmus.fr/article/190/erasmus-les-chiffres-2016>

l'Espagne, les Pays-Bas et la Suisse¹⁶. Pour ce qui est de la mobilité sortante, la première destination des chercheurs français est le Royaume-Uni (39 % des projets). On remarque ensuite une préférence pour les pays voisins: Suisse, Allemagne, Espagne, Belgique, Italie. En dehors de l'Europe, 15% des chercheurs français vont vers les USA et 14% vers le Canada¹⁷. On constate donc que largement plus de la moitié des chercheurs français font leur mobilité dans un pays anglophone, situation qui d'aucuns pourraient qualifier de paradoxale au vu de certains débats universitaires sur les risques de «dérive libérale anglo-saxonne» au sein de l'université française¹⁸.

Internationalisation des formations: des initiatives diverses et inégales

Le clivage entre établissements évoqué plus haut entraîne une diversité des modèles: délocalisations, doubles diplômes, séjour d'études ou stage international obligatoire ou pas. Les universités de taille moyenne, et notamment spécialisées en LLASHS, peinent à prendre des initiatives leur permettant à la fois d'accroître leur attractivité, la mobilité de leurs étudiants et chercheurs, et, par ailleurs leurs ressources propres, par des collaborations et projets internationaux innovants.

De plus, des inégalités apparaissent entre les disciplines: sciences «dures» vs sciences humaines et sociales (SHS): les interactions internationales (le recours à une autre langue que le français dans la formation et la recherche, la participation à des manifestations internationales, la publication dans des revues de portée mondiale, etc.) sont plus nombreuses en sciences «dures» qu'en SHS. Et en dépit des objectifs annoncés du programme H2020, les SHS sont souvent marginalisées dans les grands projets européens, et encore plus les SHS françaises en raison du contexte national. En effet, peu d'interdisciplinarité apparaît dans les formations et projets de recherche

16. Les notes de Campus France, n° 41 – Novembre 2013. La présente note dresse un bilan des mobilités des chercheurs en Europe en s'appuyant sur les financements du 7^{ème} PCRD (Programme Cadre de Recherche et Développement Technologique) «Marie Curie» de 2007 à 2013.

17. *Ibid.*

18. Cf. les débats et mouvements qui ont agité certaines universités françaises, notamment en LLASHS, au cours du printemps 2017 en réaction à la loi ORE (loi sur l'orientation et la réussite des étudiants), visant à introduire de nouvelles procédures d'accès à l'université, portée par la Ministre de l'Enseignement Supérieur, Frédérique Vidal.

français. Il semble qu'il y ait un certain hiatus entre les préconisations européennes et la réalité française où les instances d'évaluation et de qualification ou les financeurs, comme par exemple le Conseil National des Universités (CNU) ou l'Agence Nationale de la Recherche (ANR), tendent toujours à juger en termes de qualité et de profil disciplinaires.

Les universités françaises, quelles stratégies pour relever les défis du XXI^{ème} siècle?

Avec le nouveau gouvernement mis en place à la suite de l'élection d'Emmanuel Macron à la Présidence de la République française le 7 mai 2017 sous la bannière de son mouvement *En marche!* pour un mandat de cinq ans qui a bouleversé le jeu partisan traditionnel en France, le changement a été annoncé dans de nombreux domaines, y compris l'enseignement supérieur.

Elan réformateur, pesanteurs structurelles

Le gouvernement «Macron» dirigé par le Premier Ministre Édouard Philippe a déclaré vouloir s'attaquer à quelques questions particulièrement sensibles dans l'ESF, en premier lieu la question budgétaire: «Le budget de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation augmentera de 700 millions d'euros en 2018 par rapport au budget initial 2017», a déclaré la Ministre de l'Enseignement Supérieur, Frédérique Vidal, le 14 septembre 2017¹⁹. «C'est la preuve de la confiance qui est faite dans la jeunesse et dans l'avenir», a-t-elle ajouté. Cela a été salué par la Conférence des Présidents d'Universités (CPU) et certains syndicats de l'ESF comme un signal fort alors que cette question est particulièrement sensible dans un secteur souffrant d'un manque de moyens financiers et humains: depuis 2014, les universités ont accueilli entre 20 000 et 40 000 étudiants de plus chaque année sans voir leurs moyens véritablement progresser.

Par ailleurs, la question de la gouvernance et des politiques de site, autre sujet sensible, est abordée de manière plutôt pragmatique par la Ministre qui affirme vouloir laisser aux EES la liberté de s'organiser selon leurs souhaits à l'échelle d'un site, donc sans forcément les contraindre à un processus de fusion fortement encouragé précédemment mais parfois décrié avec force par les acteurs concernés.

19. Sur un budget global de près de 24 milliards € en 2017.

La dimension européenne de l'ESF est également réaffirmée avec fermeté: le Président de la République, le 26 septembre 2017, à l'Université de la Sorbonne, y a mis l'accent quand, dans la perspective de la refondation de l'Europe qu'il souhaite impulser, il a notamment déclaré que «chaque étudiant devra parler au moins deux langues européennes d'ici à 2024» avant d'assurer que «la moitié d'une classe d'âge devra avoir passé, avant ses 25 ans, au moins 6 mois dans un autre pays européen». Il a proposé par ailleurs la création d'une vingtaine d'universités européennes, qui délivreraient des diplômes à l'échelle de l'Union.

Le nouveau gouvernement a également réaffirmé sa volonté de continuer à encourager les Initiatives d'excellence au niveau national afin de dynamiser et valoriser l'activité de centres universitaires de haut niveau. Un autre type d'initiatives à l'échelle mondiale a été celle du Président Macron, en réaction à la décision du Président américain Donald Trump de se retirer de l'Accord de Paris, lorsqu'il a proposé, en juin 2017, d'accueillir en France des projets de recherche sur le climat, sous la forme d'un appel quelque peu provocateur «*Make our Planet Great Again*». Les candidatures de 250 scientifiques ont finalement été retenues²⁰, et on peut souligner que la moitié sont américaines. Reste à voir la concrétisation et la pérennisation de ces projets, et la manière dont ces scientifiques vont être accueillis dans les établissements et organismes français.

Enfin, le débat jusqu'à ces dernières années pratiquement tabou sur la sélection est amorcé par le gouvernement, tout comme par un certain nombre d'instances (CPU) ou de personnalités du monde académique et politique, même si des euphémismes de type «prérequis» sont généralement utilisés de manière à ne pas prononcer ce mot au pouvoir explosif en France! L'augmentation des frais d'inscription reste néanmoins un sujet qui n'est pas abordé; est uniquement évoquée, rarement, dans ces cercles très restreints, celle des frais concernant les étudiants non-européens.

Les débats et pratiques au sein des universités

En juillet 2017, lors des Rencontres de la recherche et de l'innovation organisées par Campus France, le Président du Forum Campus France et Vice-Président de la CPU²¹ a remis une note sur l'attractivité de l'ESR à la Ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation et

20. *Monde* du 1^{er} octobre 2017.

21. M. Khaled Bouabdallah.

au Directeur général adjoint de la mondialisation du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères (MEAE)²². Cette note²³ contenait 6 grandes propositions:

- Le renforcement des bourses du gouvernement français pour les étudiants étrangers;
- Une campagne mondiale de communication qui impose la marque «France»;
- Une augmentation des moyens alloués aux établissements pour l'accueil des étudiants et chercheurs étrangers;
- Une simplification des processus de candidature et le développement de formations innovantes au sein des établissements;
- Une simplification du séjour des étudiants et jeunes chercheurs étrangers;
- Le développement de la mobilité sortante des étudiants français.

Un consensus semble ainsi se dessiner, à la fois parmi les tutelles et les établissements, parmi les responsables politiques et universitaires, sur l'idée qu'une forte attractivité de son enseignement supérieur est pour la France gage du maintien de son influence, de l'affirmation de ses valeurs, de la diffusion de sa langue et de son développement économique – différé ou immédiat. Ces objectifs requièrent des changements de pratiques, à la fois institutionnelles, collectives et individuelles, qui sont perceptibles à divers niveaux.

Au niveau national, qu'il s'agisse du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche (MESR), de la Conférence des Présidents d'universités ou d'autres organes d'évaluation ou de représentation, se pose la question centrale de la réalité de l'autonomie des universités, principalement de leur budget: l'autonomie de projets, notamment internationaux, va en effet de pair avec l'autonomie financière. La double demande d'une exigence de liberté accrue des EES et de soutien budgétaire renforcé de l'État caractérise les prises de position de nombreux responsables du monde académique. Pour le Président de la CPU, Gilles Roussel, les universités doivent avoir plus de latitude pour s'organiser et atteindre leurs propres objectifs, par exemple en matière de formation: «La possibilité de répondre de façon adaptée à la

22. Monsieur Emmanuel Puisais-Jauvin.

23. Remise au nom du Forum Campus France, de la Conférence des Présidents d'Université (CPU), de la Conférence des Grandes Écoles (CGE) et de la Conférence des Directeurs d'Écoles d'Ingénieurs Françaises (CDEFI).

diversité des publics ne se satisfait pas de l'encadrement trop prescriptif des cursus, notamment en premier cycle». Par ailleurs, il a réitéré, lors d'un récent colloque organisé par la CPU²⁴, la demande récurrente des universités françaises, c'est-à-dire une augmentation du budget de l'ES: «Il nous faut les moyens de l'autonomie». Par ailleurs, on peut souligner l'urgence d'une politique incitative dynamique et d'une meilleure articulation des actions entre les EES et les divers organismes liés à la promotion de l'ESF à l'étranger, comme Campus-France. Le renforcement de la dimension internationale de l'évaluation (HCERES), des processus de qualification (le CNU reste largement dans une logique nationale et disciplinaire), des appels à projets nationaux (de l'ANR par exemple) semble également être maintenant une impérieuse nécessité.

Au niveau des universités, il paraît important de définir des projets d'établissement ou de groupements d'établissements ambitieux, concertés et structurants, et sans doute d'éviter des relations avec trop de partenaires internationaux. L'effet «saupoudrage» de l'action internationale tend à être de plus en plus remis en question en faveur d'une approche à visée plus pérenne, se manifestant par des relations approfondies et privilégiées avec quelques partenaires clés. L'importance de mettre en place une véritable stratégie d'établissement et de politique de site semble s'imposer: la plupart des universités font le même diagnostic quant aux difficultés qu'elles doivent surmonter au niveau international mais peu s'engagent néanmoins dans une démarche collaborative, quels que soient leurs modes d'organisation et de gouvernance.

La gestion des carrières des enseignants-chercheurs et le processus de leur recrutement peuvent également être questionnés en vue de mieux valoriser l'interdisciplinarité de leurs travaux et leurs expériences internationales. Il conviendrait de valoriser celles-ci dans la carrière académique alors qu'elles sont trop souvent ignorées, voire considérées comme un handicap, au regard des charges d'enseignement et des responsabilités administratives que doivent assurer les enseignants-chercheurs dans les universités françaises. On pourrait de plus envisager de dégager du temps pour laisser éclore de nouvelles idées et projets par un système de semestres sabbatiques plus généreux et systématique que celui qui existe actuellement.

Les universités ont besoin de faire preuve d'un grand sens de l'innovation pour être visibles et attractives au niveau international: campus internationaux, formations délocalisées, doubles diplômes, enseignement

24. En juillet 2017.

hybridé, écoles d'été spécialisées (par exemple, préparation au doctorat pour étudiants issus d'un système universitaire et culturel différent pour attirer des candidats au doctorat de haut niveau), programmes de recherche d'excellence, etc. Cela peut aussi passer par une offre de cours en anglais²⁵ car le renforcement de la francophonie peut utilement prendre divers chemins, y compris des chemins de traverse et des détours linguistiques. L'augmentation des personnels dédiés au montage de projets européens et internationaux, beaucoup moins nombreux que dans d'autres pays européens, notamment le Royaume-Uni, peut également contribuer au renforcement de la présence universitaire française dans le monde.

Enfin, un point essentiel est sans doute le changement de la «culture d'entreprise» de l'ESF. L'international doit percoler à tous les niveaux de l'université! Les composantes, facultés, les secrétariats doivent intégrer l'importance de l'international, qui ne doit pas être l'apanage et la seule responsabilité du Service ou de la Direction des Relations Internationales; il convient d'améliorer l'accueil des étudiants en mobilité entrante, de mieux accompagner les enseignants et les chercheurs invités, de manière très concrète (par exemple, aide au logement, aide à la recherche d'un emploi pour le conjoint ou d'une école pour leurs enfants...). Ce changement de comportement institutionnel et cette transformation culturelle collective sont nécessaires et urgents, et doivent être également intégrés par chaque individu. Les personnels universitaires, enseignants, chercheur et administratifs, devraient considérer l'international comme une dimension incontournable (y compris la pratique de diverses langues vivantes), inhérente à leurs activités administratives, à leur recherche et à leur enseignement, comme une condition *sine qua non* du fonctionnement institutionnel et du développement stratégique de leur établissement, et non pas un «plus» facultatif: «la cerise sur le gâteau» pour certains, une contrainte mal acceptée pour d'autres.

Il s'agit pour les universités françaises, aux niveaux des tutelles, des établissements et des individus, d'avoir une approche interculturelle et dynamique du savoir: valoriser la francophonie et les valeurs de l'ESF en ayant une attitude résolument ouverte au monde, dans toute sa complexité et sa diversité, sans se refermer sur une vision un peu dogmatique, voire passéiste, de l'enseignement et de la recherche.

25. Ce qui constitue sans doute une remarque iconoclaste devant cette assemblée qui comporte de distingués linguistiques et spécialistes de la langue française!

Les sciences humaines et sociales, des réponses spécifiques aux défis du XXI^{ème} siècle?

Les sciences humaines et sociales (SHS) françaises sont en manque de visibilité dans les publications internationales en raison de deux faiblesses principales. Tout d'abord, une disparité linguistique liée à la prééminence de l'anglais et à une maîtrise insuffisante de cette langue par les chercheurs en SHS, souvent accompagnée par la crainte d'un appauvrissement de la pensée, voire d'une forme d'uniformisation. De plus, les circuits de diffusion de la production scientifique en SHS sont moins dynamiques que dans d'autres pays. La France a pris du retard dans l'ère numérique, peut-être par soutien insuffisant de la puissance publique en matière d'investissement mais aussi à cause de réticences culturelles, intellectuelles et idéologiques ancrées.

On peut observer par ailleurs que les SHSF sont en manque de reconnaissance intellectuelle internationale au XXI^{ème} siècle. Contrairement aux années 1950 ou 1960, où les travaux de Jacques Derrida, Roland Barthes, Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault ou Louis Althusser et bien d'autres nourrissaient le débat intellectuel mondial, peu de grandes figures universitaires sont maintenant entendues intellectuellement et théoriquement au niveau international: on peut citer Jean Tirole, Prix Nobel d'économie qui préside l'École d'économie de Toulouse, d'ailleurs présentée comme «TSE» ou *Toulouse School of Economics*, ou encore Thomas Piketty, professeur à la *Paris School of Economics*. Les noms mêmes de leurs institutions de rattachement sont révélateurs de l'importance de l'anglais pour une visibilité de haut niveau international²⁶. Ces deux universitaires ont d'ailleurs eu une expérience internationale dans la même institution américaine, le *Massachusetts Institute of Technology*.

Michel Wieviorka, dans son rapport au Secrétaire d'État à l'ESR du gouvernement Hollande, Thierry Mandon, publié en mars 2017, insiste sur les défis spécifiques que les universités de SHS françaises doivent relever à l'échelle de l'Europe et du monde. Au-delà des aspects budgétaires et structurels, la difficulté qu'ont les SHS françaises à se positionner de manière favorable au niveau international relève aussi d'un «décalage culturel» selon Michel Wieviorka. Observant que la globalisation de la vie scientifique semble aller dans le sens d'un affaiblissement relatif de l'influence et/ou de la présence française, il se demande si les difficultés de

26. <https://www.tse-fr.eu/fr>

la France en SHS tiennent plutôt à l'hégémonie croissante de la langue et de la culture scientifiques anglo-saxonnes ou plutôt à une sorte de dilution de ces disciplines dans un paysage où désormais de nombreux pays participent aussi à la production de connaissances?

Wieviorka cherche à identifier les sources proprement françaises des difficultés présentes des SHS en les mettant en perspective historique et politique:

Alors que le monde n'est plus structuré par un conflit – la guerre froide – pas plus que ne l'est la société française – autrefois marquée par l'opposition centrale du mouvement ouvrier et des maîtres du travail, les grandes catégories qui faisaient de la France un véritable phare et qui mobilisaient fortement l'univers des sciences humaines et sociales ont bougé, ou changé – la révolution, la décolonisation, le communisme, le marxisme, le tiers-monde, la dépendance, etc., et les SHS sont entrées dans une ère nouvelle. Elles se sont globalisées. De nouvelles catégories se sont imposées, ou renouvelées – la globalisation, le transnationalisme, la subjectivité²⁷.

Ainsi, dans un monde maintenant pluriel de la construction du savoir, il semble urgent que les chercheurs et universitaires français questionnent leurs habitudes et leurs certitudes afin de contribuer pleinement au débat citoyen global, voire de l'initier. Les sciences humaines et sociales ont un rôle essentiel à jouer pour comprendre notre monde en mouvance, complexe et conflictuel, pour construire l'espace ouvert, diversifié et tolérant de la connaissance de demain, et pour répondre avec détermination, intelligence et imagination aux défis du XXI^{ème} siècle, en France et dans le monde.

27. Les sciences humaines et sociales françaises à l'échelle de l'Europe et du monde. Michel Wieviorka avec Jacques Moret. Rapport à Monsieur Thierry Mandon, Secrétaire d'État à l'Enseignement Supérieur et à la Recherche. Éd. FMSH, 2016.

Claude CHASTAGNER
Professeur
Université Paul Valéry – Montpellier 3
Montpellier, France

Défis et potentiels de l'éducation numérique: la plate-forme «Hybrid Pedagogy»

Résumé: Le XXI^{ème} siècle: un monde complexe, imprévisible, en constante évolution, dominé par le développement spectaculaire de la technologie. La place croissante qu'elle occupe dans le système éducatif, source d'inquiétude autant que d'espoir, représente un double défi: comment l'éducation va-t-elle s'adapter à ces transformations technologiques et demeurer pertinente, dans quelle mesure le système éducatif ne va-t-il pas être dépassé par des réseaux numériques d'information séduisants mais incontrôlables et invérifiables, qui remettent en question la notion même de vérité et les moyens traditionnels d'acquérir savoirs et savoir-faire? Mais aussi: comment de nouvelles approches pédagogiques peuvent-elles s'appuyer sur la technologie pour apporter de nouvelles solutions permettant d'affronter les risques et les défis de la modernité, de nouveaux outils reposant tout autant sur l'émotion que l'intellect, la pratique que la théorie, l'enseignant que l'apprenant?

Cet article s'intéresse au projet «Hybrid Pedagogy», une expérience qui a débuté en 2011 aux États-Unis et qui combine la publication d'une revue en ligne avec la mise en place de nombreuses activités, y compris l'organisation de séminaires et la mise en place de nouvelles formes d'enseignement numérique afin d'explorer la relation entre apprentissage, enseignement et technologie. Nous nous interrogerons sur les buts de ce projet, qui souhaite donner à chacun la possibilité d'apprendre tout au long de la vie et d'affronter les défis du XXI^{ème} siècle. Quel rôle y joue la notion d'hybridité? À quel point ne s'agit-il pas d'une illusion de plus quant au potentiel pédagogique de la technologie numérique?

Mots clés: Pédagogie hybride, éducation, hybridité, pédagogie, technologie, numérique

Abstract: The 21st century: a complex, fast-changing, unpredictable world in which technology plays an increasingly central role, generating hazards and threats, but also promises and possibilities. Obviously, education is intimately connected to the technological challenge. On two accounts: How is it going to adapt to these accelerated technological changes, and remain relevant? To what extent will education, as we know it, not be superseded by uncontrolled, unreliable digital networks of information that question the very notion of truth and the trusted means of acquiring knowledge? But also: To what extent can education use technology to help people deal with the hazards and challenges of modernity, and give them the right tools and the necessary praxis to do so, emotional and intellectual, practical and theoretical?

This article will focus on the “Hybrid Pedagogy” project, an experiment started in 2011 in the United States which combines an online journal and regular events, including, more recently, new models of online courses, in order to explore the connection between learning, teaching, and technology. This presentation discusses to what extent the experiments reaches its avowed goal: to empower people to learn and teach throughout their lives, and meet the challenges of an increasingly hybrid world, from the mundane to the postcolonial meanings the word has acquired.

Keywords: Hybrid pedagogy, education, hybridity, pedagogy, technology, digital

Mettre en place un système éducatif efficace, adapté à l'évolution des publics et aux besoins de son temps, est de toute évidence un défi permanent qu'ont en commun l'ensemble des professionnels de l'enseignement, quel que soit le pays où ils exercent. Ce défi est d'autant plus complexe à relever qu'aux obstacles habituels auxquels sont confrontés les enseignants, s'ajoute dorénavant la concurrence de la technologie numérique. Dans le passé, les difficultés du métier étaient essentiellement liées à la nature même de l'acte d'apprentissage qui pour beaucoup d'apprenants constitue plus souvent une corvée pénible imposée par l'autorité familiale ou le contexte social, au mieux, une nécessité acceptée à contrecœur, qu'une source de

plaisir, d'excitation et d'épanouissement personnel. Mais aujourd'hui, les enseignants doivent en plus composer avec des outils et des services numériques qui offrent aux apprenants une diversion irrésistible aux efforts que requièrent les technologies traditionnelles, au premier rang desquelles le livre, et soyons honnêtes, à l'ennui qu'elles génèrent chez beaucoup.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les nombreux défis que lancent quotidiennement aux enseignants ces nouvelles technologies. Tous sont confrontés, partout, aux mêmes étudiants qui contestent leur enseignement en le vérifiant sur Internet «en temps réel», qui font du shopping en ligne, alimentent leur page Facebook ou poursuivent des conversations animées sur leurs réseaux sociaux pendant les cours et rédigent des travaux dont le pourcentage d'emprunts à Wikipedia les assimilent à du plagiat.

Plus encore, de nouvelles formes d'apprentissage numérique sont apparues, à base de vidéos en ligne, de jeux électroniques, de forums de discussions, d'échanges entre les participants et de *gamification* (ou ludification, c'est-à-dire l'utilisation des mécanismes du jeu dans le processus d'apprentissage), qui prétendent être plus efficaces que l'enseignement traditionnel. Les promoteurs de ces nouvelles approches pédagogiques numériques mettent en avant leur caractère interactif, créatif, participatif et ludique et promettent à l'apprenant d'être le créateur de son propre matériel éducatif, remplaçant ainsi le sens unique habituel du processus de transmission des connaissances par une circulation des savoirs. Surtout, ils insistent sur l'obsolescence de la notion même de savoir pour lui préférer d'autres compétences: communication, créativité, réactivité, autonomie, capacité critique, esprit de jeu.

Un des principaux défis auxquels les pédagogues d'aujourd'hui sont confrontés est donc: comment tirer profit de ces nouvelles technologies numériques et de leur potentiel pédagogique tout en exerçant une saine et prudente distance critique avec ce qui n'est peut-être, au mieux, qu'un outil complémentaire, au pire, une mode inutile, voire néfaste, propagée et entretenue par des entreprises commerciales dont la finalité est plus le profit que l'amélioration du système éducatif? Comment relever le défi de la pédagogie numérique?

La relation entre apprentissage, enseignement et technologie et les rapports entre numérique et pédagogie ont fait l'objet de nombreux projets et expériences. Je m'intéresserai à l'une d'entre elles, qui connaît un vif succès, la plate-forme *Hybrid Pedagogy*, lancée aux États-Unis en 2011 dans le cadre du *Digital Pedagogy Lab* par Jesse Stommel, réalisateur de

documentaires et professeur de pédagogie numérique et Pete Rorabaugh, maître de conférences en littérature à l'université Kennesaw State de Georgia. Elle est aujourd'hui considérée comme l'une des expériences pilotes parmi les suivies et les plus réussies dans le domaine de la pédagogie numérique. Je m'interrogerai sur la teneur des textes publiés sur cette plate-forme et sur leurs buts, sur l'orientation générale du site et sur ses soubassements idéologiques. Quel rôle y joue la notion d'hybridité mise en avant dans le nom même du projet? À quel point la confiance exprimée par l'ensemble des auteurs dans le potentiel des nouvelles technologies de la communication et dans les pédagogies participatives et collaboratives est-elle justifiée? Sur quelles bases nous demandent-ils de les croire quand ils affirment que le défi numérique peut être relevé? Peut-on, comme le formule un des contributeurs, Sherry Turkle, en paraphrasant Thoreau, «vivre délibérément» en choisissant notre rapport à la technologie, et non en le subissant (Turkle, *Interview with Krista Tippett*)? Faut-il, à l'instar de l'université Sungkyunkwan de Séoul, se livrer à une «Digital Detox Campaign»¹ et «Fight the digital malady»² ou pouvons-nous, comme *Hybrid Pedagogy* nous y exhorte, exploiter son potentiel?

Hybrid Pedagogy est avant tout une plate-forme de réflexion associée à une revue savante en ligne, en accès libre, avec comité de lecture. Elle s'est spécialisée dans la publication d'articles rédigés par des acteurs de terrain, de l'enseignement primaire au supérieur, qui s'interrogent sur le potentiel, mais aussi sur les limites de la pédagogie numérique. La revue publie également des blogs, des travaux scientifiques et des romans collaboratifs (*crowdsourced*), toujours dans l'esprit des possibilités qu'offre la publication en ligne en termes d'interaction et de participation.

Au-delà de sa fonction éditoriale, *Hybrid Pedagogy* est aussi une association à but non lucratif qui organise un séminaire annuel autour de ces questions. Les dernières éditions se sont déroulées à Vancouver, sur l'Île-du-Prince-Édouard ou au Caire. La plate-forme propose enfin des modèles de pédagogie numérique et de ludification et conçoit des MOOC (*massive open online courses*, enseignement de masse disponible en ligne) destinés aux enseignants, bibliothécaires et personnels administratifs confrontés au défi technologique.

Les fondateurs du projet ne prétendent pas à la neutralité idéologique. Ils se réclament ouvertement des théories politiquement radicales de bell hooks

1. Campagne de désintoxication numérique.

2. Combattre la maladie numérique.

et de Paulo Freire, théoricien de la pédagogie critique. Par ailleurs, sur le plan formel, le site de la revue déclare privilégier les articles qui ont recours à l'expérimentation et ajoute ne pas vouer un culte à la technologie en soi, mais vouloir en explorer les applications pédagogiques les plus pertinentes.

Le nom même du projet mérite qu'on s'y attarde. Une pédagogie «hybride». Que recouvre ce terme?

Commençons par un bref retour sur les origines du concept, pour dessiner le cadre théorique dans lequel se situent les créateurs d'*Hybrid Pedagogy*. Dans son livre *Hybridity*, Marwan M. Kraidy liste les multiples usages auxquels le concept d'hybridité est désormais appliqué: gadgets électroniques à usages multiples, semences génétiquement modifiées, véhicules combinant moteur à combustion et énergie électrique, techniques de management transnationales, mais aussi, de façon moins anecdotiques, identités multiraciales, double citoyenneté et cultures postcoloniales (1). De fait, dans son usage premier, le terme «hybride» renvoie au croisement et au mélange d'organismes vivants (végétaux ou animaux) d'espèces différentes. Une des formes les plus visibles prises par l'hybridité biologique est la mixité ethnique. C'est, aux États-Unis, rappelle Deborah Pacini Hernandez, la principale cause de l'anxiété que les Blancs ont éprouvée vis-à-vis des Noirs depuis les premiers temps de l'esclavage, dans la mesure où la «*miscegenation*», le métissage des races, porte sur des questions fondamentales de sexualité et d'intégrité corporelle (*Oye Como Va, Hybridity and Identity in Latino Popular Music* 3). Cette anxiété que partagent entre autres les sociétés fondées sur l'esclavage a amené les autorités à définir avec une grande précision les degrés de mixité (*mestizo, mulatto, muwallad, genízaros*, etc.) et à prévoir un arsenal législatif complexe pour en circonscrire les potentielles conséquences quant à l'intégrité et à la suprématie de la société dominante. Sans entrer dans le détail, rappelons seulement que la possibilité de s'identifier comme appartenant à plusieurs «races» ou groupes ethniques n'est apparue dans les recensements étatsuniens qu'à partir de 2000. L'idée même d'hybridité n'a donc pas forcément une connotation positive dans tous les contextes.

Bien entendu, le concept d'hybridité s'est déporté vers des acceptions autres que biologiques. Dans le domaine de la linguistique, Bakhtine distingue deux types d'hybridité: une hybridité qu'il appelle organique, «où le mélange entre les éléments demeure silencieux et opaque» (*The Dialogic Imagination* 360), et une hybridité intentionnelle, «qui permet une activité contestataire, la confrontation politique des différences culturelles

les unes contre les autres, de façon dialogique» (Young, *Colonial Desire: Hybridity in Theory, Culture, and Race* 20). La première constitue donc une fusion involontaire qui se met en place via des processus d'emprunt et d'appropriation inconscients. La seconde, en revanche, politisée et conflictuelle, est une protestation dont le but est de démasquer les voix dominantes, celles de l'autorité et de créer un dialogue au sein d'un «mélange» (en français dans le texte de Bakhtine) de voix concurrentes, non pas pour aboutir à leur fusion, mais au contraire pour souligner leurs différences, leur disparité et contester les positions de pouvoir revendiquées par certaines. Cette dimension politique sous-jacente est de toute évidence au cœur des usages contemporains du concept, en particulier dans des contextes tels que *Hybrid Pedagogy*.

Homi Bhabha propose, pour sa part, une théorisation du concept qui a rencontré un grand écho. Il observe que les formes culturelles sont prises dans des processus incessants de croisement et d'échange qui définissent un nouvel espace, liminal et hybride, qu'il métaphorise sous le nom de «tiers-espace» (*Third Space*). Caractérisé par l'ambivalence et l'ambiguïté, le tiers-espace est transgressif par nature. Il met en place «de nouvelles structures d'autorité, de nouvelles initiatives politiques» (*The Location of Culture* 211). Bhabha souligne que l'hybridité n'est pas ce qui permettrait «d'identifier deux moments originaux à partir desquels un troisième émergerait»³ dans un mouvement hégélien de résolution des oppositions, mais plutôt un processus de traduction culturelle qui lie chaque forme à toutes les autres et qui contredit «l'essentialisme d'une culture originale ou originaire donnée et antécédente» (Rutheford, *The Third Space. Interview with Homi Bhabha* 211). Ainsi, le concept d'hybridité n'accorde d'autorité supérieure à aucune des formes culturelles constitutives du tiers-espace, leur antériorité ne pouvant se comprendre que du seul point de vue chronologique⁴. Par ailleurs, le tiers-espace ne définit pas une identité fixe et stable, mais génère un processus d'identification à des objets toujours forcément autres, ce qui lui donne un caractère «perpétuellement mobile, à la temporalité fluide» (Ragland, *Música Norteña: Mexican Migrants Creating a Nation Between Nations* 20). Plutôt que le simple constat de la «diversité» des cultures, Bhabha privilégie leurs différences et les processus par lesquels elles évoluent

3. À contrario, Gloria Anzaldúa parle de la frontière comme de «deux mondes se fondant pour en former un troisième» (*Borderlands-La Frontera: The New Mestiza* 3).

4. Le sous-titre de l'ouvrage de Cathy Ragland, *Música Norteña: Mexican Migrants Creating a Nation Between Nations* peut ainsi se comprendre comme une référence à l'espace «entre» (*between*) propre au tiers-espace.

et se distinguent des autres et d'elles-mêmes: «La diversité culturelle est un objet épistémologique, la culture vue comme objet de connaissance empirique, alors que la différence culturelle est le processus d'énonciation d'une culture en tant qu'elle est "connaissable", qu'elle exerce une autorité, adéquate à la construction de systèmes d'identification culturelle» (Bhabha, *op. cit.*, 49-50). Les espaces interstitiels et les marges sont les lieux par excellence du tiers-espace, là où le marginal, l'exilé, le migrant troublent l'homogénéité de la nation. La frontière est bien sûr l'espace liminal type, le tiers-espace par excellence, comme l'ont développé anthropologues et géographes⁵, même si l'étymologie du terme rappelle que le «front» peut aussi construire un «affrontement», un face à face d'oppositions binaires, entre l'ici et l'ailleurs, l'intérieur et l'extérieur, le familier et l'étranger, le connu et l'inconnu, la sécurité et le danger, le bien et le mal, moi et l'Autre. C'est ce type de face à face binaire que des développements récents comme *Hybrid Pedagogy* veulent eux aussi éliminer, en privilégiant de nouveaux espaces de dialogue, de réflexion et d'apprentissage inspirés du tiers-espace de Bhabha.

Car la conception de l'hybridité que suggère Bhabha entraîne un déplacement des logiques binaires et la mise en avant d'une nouvelle conception de la subversion «imaginée et pensée autrement qu'en termes de confrontation entre entités opposées» (Cuillerai, *Le Tiers-espace: une pensée de l'émancipation?*). L'hybridité s'avère «un espace dans lequel plus aucune des divisions et des antagonismes binaires qui sont typiques des conceptions modernes ne fonctionne» (Buden, *Public Space as Translation Process*), qu'il s'agisse des oppositions entre centre et marge, monde occidental et Tiers Monde, civilisé et sauvage, Nord et Sud, capital et travail, locuteur natif/non natif, pouvoir et subordination et d'autres plus spécifiques au domaine de l'éducation comme nous allons le voir, d'autant qu'au sein de ces antagonismes, le premier terme est souvent implicitement perçu comme supérieur au second. Dans une logique de flux culturels et de développements rhizomorphiques, racines et origines disparaissent, rendant ainsi encore moins défendables les notions de pureté et d'authenticité (Barker, *Cultural Studies, Theory and Practice* 423). Le concept d'hybridité culturelle permet de «déplacer les analyses traditionnelles [...] en termes d'exploitation et de domination et [de] déployer une analyse critique des oppositions réifiées» (Cuillerai, *op. cit.*). Les relations entre maître et esclave,

5. Ainsi, Henk van Houtum définit la frontière comme un espace «ouvert, poreux, propice au déplacement et d'une féconde hybridité» (*B/Ordering Space* 8).

maître et apprenant, oppresseur et opprimé sont dorénavant perçues comme un processus de contamination mutuelle, le jeu d'influences réciproques.

L'ubiquité actuelle du concept d'hybridité dans le discours universitaire et critique ne doit cependant pas occulter les enjeux qu'il recouvre. Si ses usages contemporains semblent lui attribuer une valeur globalement positive, la capacité à nous débarrasser de pensées réactionnaires, voire obscurantistes, la reconnaissance de l'apport des populations minoritaires ou opprimées, secondaires en tout cas, à l'épanouissement général et leur capacité à s'affirmer, certains y voient au contraire le symptôme d'une nouvelle forme de domination. Il ne serait qu'un jeu théorique permettant à une élite d'intellectuels privilégiés, y compris ceux du monde postcolonial, de s'auto-congratuler et ne reflèterait en rien la réalité des populations au nom desquelles ils parlent, celles-ci faisant de l'hybridité une expérience douloureuse et subie. Ceux qui célèbrent l'hybridité seraient alors au service du capitalisme et de la bourgeoisie transnationale, complices des structures d'inégalité que le concept leur sert par ailleurs dénoncer⁶.

Revenons au sens du terme «hybride» dans le projet *Hybrid Pedagogy*, à la lumière des différentes acceptions que nous venons de rappeler. Il révèle dans un premier temps la volonté des fondateurs de ne pas idéaliser la technologie mais de privilégier la pluralité des approches et des outils, en combinant l'espace physique de la classe à l'espace numérique d'Internet: «The most obvious definition of the term “hybrid” within learning communities is that we function in two spaces: digital space and empirical space»⁷. L'hybridité est avant tout une affaire de médias et d'espaces: articles et ouvrages numérisés, mais aussi jeux vidéo, émissions de radio, photographie, vidéo, documentaires, blogs, tweets, etc.

Est hybride également l'approche pédagogique qui suggère d'abolir la distinction entre apprenant et enseignant et de privilégier une multitude de points de vue et de sources de savoir et d'apprentissage. Une telle approche n'a cependant rien de révolutionnaire en soi. Dès 1882, Jules Ferry précise que la pédagogie «ne peut consister [...] dans une froide succession

6. Voir par exemple Jonathan Friedman, «Global Crisis, the Struggle for Cultural Identity and Intellectual Porkbrelling: Cosmopolitans versus Locals, Ethnics and Nationals in an Era of De-Hegemonisation», in P. Werbner and T. Modood, eds, *Debating Cultural Hybridity*, Zed, London, 1997, 70-89; et Aijaz Ahmad, «The politics of literary postcoloniality», in *Race and Class*, vol. 36, issue 3, 1995, 1-20.

7. La définition la plus évidente du terme «hybride» pour les professionnels de l'enseignement est que nous fonctionnons dans deux espaces, l'espace numérique et l'espace empirique.

de leçons exposant aux élèves les différents chapitres d'un cours. [...] La seule méthode qui convienne [...] fait intervenir tour à tour le maître et les élèves, qui entretient pour ainsi dire entre eux et lui un continuel échange d'idées sous des formes variées, souples, et simplement graduées» (Refalo, *En conscience je refuse d'obéir. Résistance pédagogique pour l'avenir de l'école* 45). Autre concept clé du projet *Hybrid Pedagogy*, l'autonomie de l'apprenant, qui, là encore, est présentée comme une façon de rendre hybride la démarche pédagogique en retirant son rôle central de dépositaire du savoir à l'enseignant et en le répartissant entre d'autres sources. Mais là encore, dès 1923, les textes officiels insistent sur cette nécessité: «à l'observation qui laisse encore l'écolier passif, nous préférons [...] l'expérimentation qui lui assigne un rôle actif» (*Ibid.*). Plus récemment, en 1995, la Commission européenne a publié un Livre Blanc qui affirme que «l'éducation et la formation [ont] pour fonction essentielle [...] l'apprentissage de l'autonomie. [...] Dans l'éducation de base, il convient de trouver un bon équilibre entre l'acquisition des savoirs et les compétences méthodologiques qui permettent d'apprendre soi-même» (*Livre blanc sur l'éducation et la formation* 5).

Avant d'être reprises et développées par des projets tels qu'*Hybrid Pedagogy*, toutes ces idées étaient bien sûr au cœur des théories de Jean Piaget, Célestin Freinet, Philippe Meirieu, Maria Montessori ou Marie-José Barbot, des pédagogues dont l'approche constructiviste refusait d'envisager l'apprenant comme un réceptacle vide de tout savoir qu'il faudrait remplir en y déversant des connaissances. L'hybridité telle que la conçoit *Hybrid Pedagogy*, mis à part le fait qu'elle passe par l'outil numérique, ne semble donc guère novatrice et se présente plutôt comme un jeu superficiel avec un terme et un concept à la mode.

D'autant plus qu'une des pratiques pédagogiques fréquemment suggérées dans *Hybrid Pedagogy* est le concept de «flipped classroom» («classe inversée»), dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas l'apanage de l'éducation numérique. Je rappelle pour mémoire que la classe inversée utilise le temps passé en classe non pour acquérir de nouveaux savoirs, mais pour réfléchir sur des connaissances acquises de façon autonome par l'apprenant, chez lui, à partir de documents écrits, audio ou vidéo, sur la base du modèle *driven-based learning* (apprentissage actif/inquisitif).

Une autre limite du projet *Hybrid Pedagogy* tient aux formules spectaculaires et radicales qu'utilisent ses auteurs:

- «We must open to random acts of pedagogy»⁸.

8. Nous devons accueillir des actes pédagogiques aléatoires.

Les défis du XXI^{ème} siècle en linguistique

- «We offer a publishing model that is playful»⁹.
- «We are rebranding the typical “Call for Submissions” as a more open and dialogic “Call for Participation”»¹⁰.
- «The editors invite experimentation and improvisation»¹¹.
- «*Hybrid Pedagogy* is about bringing the sorts of learning that happen in a physical place and the sorts of learning that happen in a virtual place into a more engaged and dynamic conversation»¹².

Je ne suis pas certain de ce qu'est concrètement «un acte pédagogique aléatoire», «un modèle éditorial ludique», «un appel à participation» plutôt qu'un appel à publications, ni en quoi il serait plus ouvert et dialogique, au sens bakhtinien, je suppose. J'avoue par ailleurs ne pas trop comprendre ce qu'est l'improvisation dans le contexte de l'écriture d'un article universitaire (ou même d'un texte littéraire, sauf s'il s'agit d'écriture automatique). Et qu'est-ce qu'une conversation entre les formes d'apprentissage physique et numérique? Concrètement? Matériellement? Je crains que ces différentes formules ne soient avant tout des artifices rhétoriques et ne s'avèrent difficile à mettre en œuvre.

Il ne suffit pas d'écrire à propos des livres numériques:

They give us new ways to transmit knowledge to new audiences, new ways to signal (or to avoid signaling), new modes of social interaction, new ways to annotate, new ways to reinforce (or distribute) authority, new ways to preserve historical knowledge, new ways to interact with multiple versions of the same text¹³

pour que les différentes formes de nouveauté auxquelles il est fait allusion prennent tout leur sens et toute leur force. Elles constituent effectivement un

9. Nous proposons un modèle éditorial ludique.

10. Nous changeons le terme classique «appel à publications» par la formule «appel à participation», plus ouverte et dialogique.

11. Les rédacteurs en chef invitent les auteurs à expérimenter et à improviser.

12. *Hybrid Pedagogy* cherche à construire une conversation riche et dynamique entre les différentes formes d'apprentissage qui prennent place dans l'espace physique et celles qui se déroulent dans l'espace virtuel.

13. Ils nous offrent de nouvelles modalités de transmission des connaissances à de nouveaux publics, de nouvelles façons d'attirer l'attention (ou de ne pas l'attirer), de nouveaux modes d'interaction sociale, de nouvelles façons d'annoter, de nouvelles façons de renforcer (ou de répartir) l'autorité, de nouvelles façons de préserver la connaissance historique, de nouvelles façons d'interagir avec des versions multiples d'un même texte.

horizon excitant mais insuffisant si on n'explique pas en quoi consistent et comment fonctionnent ces «nouvelles modalités». Le «new», le neuf tout autant que le nouveau, ne possède pas de dimension performative par laquelle sa seule incantation apporterait des changements positifs. D'où viendraient ces nouveaux publics, en quoi les séries de commentaires qui s'ajoutent les uns aux autres au bas des publications en ligne constituent-elles de nouveaux modes d'interaction sociale? En quoi le défi numérique est-il ici relevé et maîtrisé au profit d'une pédagogie plus efficace? Dans quelle mesure le commentaire du lecteur en ligne remet-il en question l'autorité du «maître», plus que, par exemple, le ricanement de l'élève en classe ou le fait qu'il s'endorme à son pupitre? Et pourquoi, d'ailleurs, l'autorité devrait-elle être remise en question? Ne sommes-nous pas confrontés ici à des «*self-fulfilling prophecies*», ces prophéties auto-réalisatrices qu'il ne suffit pourtant pas d'énoncer pour qu'elles se concrétisent?

Là où les propositions du projet *Hybrid Pedagogy* s'avèrent les plus intéressantes, c'est quand elles empruntent aux théories de l'interculturalité. En particulier, au fait que l'approche interculturelle conçoit l'hybridité comme une composante fondamentale, primordiale de l'être humain, liée à la plasticité, à la liquidité de ses identités, qui se superposent et/ou se succèdent, en fonction des contextes et de l'évolution dans le temps. Concrètement, suggère *Hybrid Pedagogy*, en tant qu'individu, en tant qu'enseignant ou apprenant, «we should consider our personal and professional hybridity»¹⁴. Autrement dit, nous devrions prendre en compte le caractère construit de nos identités et leur multiplicité, qu'il s'agisse des aspects les plus évidents, âge, genre ou appartenance ethnique, comme des identités plus subtiles que nous endossons dans notre rôle d'enseignant ou d'apprenant, notre positionnement social, nos origines rurales ou urbaines, etc.

Le but de cette prise de conscience de l'hybridité identitaire et culturelle est d'éviter, dans une approche nourrie des théories postcoloniales d'Homi Bhabha ou d'Arjun Appadurai que nous avons évoquées précédemment, les positionnements binaires réducteurs qui entravent la mise en place de relations justes et efficaces entre enseignant et apprenant. Devraient ainsi être remises en question les dichotomies tranchées entre, précisément:

Enseignant et apprenant

Espace physique de l'apprentissage et espace virtuel numérique

14. Nous devrions prendre en considération notre hybridité personnelle et professionnelle.

Espace académique et vie quotidienne
Approche disciplinaire et interdisciplinaire
Travail individuel et collaboratif
Utilisation passive des outils et usage critique, etc.

Il en découle concrètement qu'en tant qu'enseignant ou apprenant, nous devrions être plus sensibles, lors de nos rapports aux autres, à la complexité et à la volatilité de ce qui nous constitue, à nos contradictions et ambiguïtés, et nous devrions mieux et plus prendre en compte la culture du quotidien, en particulier celle des nouveaux réseaux d'information. Intégrer par exemple les formes culturelles qui servent aussi à la formation pédagogique des étudiants telles que la *télévision*, la *radio*, la *musique populaire*, le *cinéma*, *Internet*, les *podcasts*, *Tweeter*, *Facebook*, etc.

Il reste que ces propositions nourries d'interculturalité, même si elles suggèrent des approches pédagogiques judicieuses, ne proposent rien de spécifiquement «numérique». Elles sont certes mises en œuvre dans le contexte numérique, via des outils numériques, mais elles n'en suggèrent pas des exploitations novatrices, n'en tirent pas des bénéfices spécifiques. Elles pourraient tout autant s'appliquer à des contextes pédagogiques traditionnels.

L'avenir des plates-formes du type *Hybrid Pedagogy* risque alors de ressembler à celui des MOOC, qui après avoir été à l'origine d'un emballement économique, médiatique et pédagogique vertigineux, comme tous les emballlements, sont en train de connaître une «traversée de la désillusion» (Miller, *Les MOOC font pschitt*). Les taux d'abandon, depuis 2013, sont spectaculaires. Les chiffres donnés par l'article du *Monde* révèlent que 50 % des inscrits ne consultent qu'une séance et que seulement 4% suivent la totalité des enseignements du cours dans lequel ils se sont inscrits. Par ailleurs, «une large majorité des inscrits étaient déjà diplômés de l'enseignement supérieur» (*Ibid.*). L'article conclut en avançant que «Les MOOC ne seraient donc pas la révolution majeure qui transformerait l'université du XXI^{ème} siècle» (*Ibid.*) avant de suggérer que le recentrement que propose Michel Serres sur le rôle de l'enseignant et la pensée critique prenne la forme de la classe inversée, forme dont nous avons souligné à quel point il ne s'agissait pas d'un processus innovant et qui surtout n'est pas propre à l'univers numérique.

Je trouve beaucoup plus matière à réflexion dans la simple remarque de Sherry Turkle lorsqu'elle pointe une des conséquences du numérique: «One of the things that technology has done is it's taken away the role of

the editor. He was talking about how we send our opinions out into the world. [...] This editorial function [...] meant a pause, it meant thinking, it meant that there wasn't so much raw emotion (Turkle)»¹⁵ (Turkle, *op. cit.*). Effectivement, l'expression de l'émotion est bien un domaine où le numérique excelle, parfois de façon incontrôlée, ou incontrôlable. Ce contrôle (ou son absence) est un enjeu majeur. Le cœur de la réflexion d'*Hybrid Pedagogy* aurait pu, aurait peut-être même dû, être une réflexion sur la façon dont l'émotion et son expression numérique s'articulent à la pédagogie.

On ne trouve par ailleurs aucune réflexion sur de nouveaux outils numériques tels que le «profilage» qui repose sur le *développement de* «learning analytics» (technologie d'analyse de l'apprentissage). La méthode consiste à analyser les résultats d'apprentissage d'élèves ou d'étudiants à partir de données fournies par les sciences cognitives, pour mettre en place une pédagogie «sur mesure». En fonction de ce que livre l'analyse numérique des données (par exemple, le moment où l'étudiant perd l'attention ou au contraire les parties des contenus où il accroche le plus; le type d'erreurs spécifiques; les façons qu'il a de mémoriser; la sensibilité à l'abstraction ou au contraire aux cas concrets, etc., le tout étant mesuré à partir d'outils numériques et de méthodologies mises au point par les neurosciences), il est possible d'identifier un profil d'apprenant, ses points forts et ses difficultés. De telles expérimentations se sont déjà développées dans des universités privées, comme à l'IE (Instituto de Empresa) à Madrid. Que pense *Hybrid Pedagogy* de telles expériences, de leurs limites et de leurs possibilités? Aucune réflexion sur ces questions n'apparaît dans ce qui est pourtant aujourd'hui un lieu privilégié de la réflexion sur le numérique.

Certes les concepteurs et animateurs d'*Hybrid Pedagogy* ont clairement annoncé qu'ils ne souhaitent pas que la plate-forme soit une simple *tool box* fournissant des recettes pédagogiques. Mais ils finissent par se perdre dans des discussions abstraites finalement assez pauvres dont la pédagogie numérique n'est que le prétexte et non la finalité.

Hybrid Pedagogy, malgré son succès, est une preuve de plus que nous n'avons pas encore réussi à envisager les enjeux et les conséquences du numérique de façon pertinente, que nous n'avons pas réussi à traduire son

15. Une des conséquences de la technologie est qu'elle a supprimé le rôle du rédacteur en chef. Il nous amenait à réfléchir à la façon dont nous envoyons nos opinions dans le monde. [...] Cette fonction éditoriale [...] nous amenait à faire une pause, à réfléchir, elle réduisait la part d'émotions brutes.

potentiel en des réalisations concrètement innovantes. Le défi du numérique dans son application à la pédagogie reste pour l'instant entier.

Bibliographie

- Hybrid Pedagogy, <http://www.digitalpedagogy.com/hybridped/> (consulté le 1^{er} novembre 2017).
- Ahmad, Aijaz, «The Politics of Literary Postcoloniality», in *Race and Class*, vol. 36, issue 3, 1995.
- Anzaldúa, Gloria E., *Borderlands-La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.
- Bakhtine, Mikhaïl, *The Dialogic Imagination: Four Essays*, Austin, University of Texas Press, 1981.
- Barker, Chris, *Cultural Studies, Theory and Practice*, London, Sage, 2008.
- Bhabha, Homi, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1990.
- Buden, Boris, «Public Space as Translation Process», in *Republicart*, septembre 2003, www.republicart.net/disc/realpublicspaces/buden03_en.htm, (consulté le 1^{er} novembre 2017).
- Cuillerai, Marie, «Le Tiers-espace: une pensée de l'émancipation?», in *Acta fabula*, vol. 11, N°1, «Autour de l'œuvre d'Homi K. Bhabha», janvier 2010, <http://www.fabula.org/acta/document5451.php> (consulté le 1^{er} novembre 2017).
- Friedman, Jonathan, «Global Crisis, the Struggle for Cultural Identity and Intellectual Porkbrelling: Cosmopolitans versus Locals, Ethnic and Nationals in an Era of De-Hegemonisation», in P. Werbner and T. Modood, (eds), *Debating Cultural Hybridity*, London, Zed, 1997.
- Hernandez, Deborah Pacini, *Oye Como Va, Hybridity and Identity in Latino Popular Music*, Philadelphia, Temple University Press, 2010.
- Kraidy, Marwan M., *Hybridity, or The Cultural Logic of Globalization*, Philadelphia, Temple University Press, 2005.
- Livre blanc sur l'éducation et la formation: Enseigner et apprendre. Vers la société cognitive*, Bruxelles, Commission Européenne, 1995.
- Miller, Marine, «Les MOOC font pschitt», *Le Monde*, 22 octobre 2017, http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/10/22/les-mooc-font-pschitt_5204379_3232.html (consulté le 1^{er} novembre 2017).
- Ragland, Cathy, *Música Norteña: Mexican Migrants Creating a Nation Between Nations*, Philadelphia, Temple University, 2009.
- Refalo, Alain, *En conscience je refuse d'obéir. Résistance pédagogique pour l'avenir de l'école*, Paris, Éditions des îlots de résistance, 2010.
- Rutherford, Jonathan, ed., «The Third Space. Interview with Homi Bhabha», in *Identity: Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence and Wishart, 1990, p. 207-221.

- Turkle, Sherry, Interview with Krista Tippett, *On Being*, American Public Media, November 15, 2012, <https://onbeing.org/programs/sherry-turkle-alive-enough-reflecting-on-our-technology/> (consulté le 1^{er} novembre 2017).
- Van Houtum, Henk, Olivier Kramsch & Wolfgang Zierhoer, *B/Ordering Space*, Aldershot, Ashgate, 2005.
- Young, Robert J. C., *Colonial Desire: Hybridity in Theory, Culture and Race*, London, Routledge, [1995], 2005.

Gerardo ACERENZA
Professeur
Université de Trento, Italie

Un défi très ancien, mais toujours actuel au XXI^{ème} siècle: les stratégies de transmission de la norme chez Alain Chopin, François Bégaudeau et Daniel Pennac

Résumé: Dans cet article, nous nous proposons de dégager les stratégies de transmission de la «norme» mises en œuvre dans trois essais romancés contemporains, à forte teneur autobiographique, qui relatent des expériences personnelles de professeurs d'école: *Chagrin d'école* de Daniel Pennac, *Entre les murs* de François Bégaudeau et *Flaubert est un blaireau* d'Alain Chopin. Il s'agit de trois textes qui mettent en scène des situations scolaires difficiles où les réflexions sur le bien parler et sur le bien écrire sont thématisées tout au long de la narration par trois professeurs de langue et littérature françaises et par leurs élèves. Quelle «norme» cherchent-ils à transmettre dans les salles de classe dans leurs pratiques quotidiennes de l'enseignement du français et quelles stratégies adoptent-ils? Y parviennent-ils? Et de quelle manière?

Mots-clés: défi, enseignement, norme, essais romancés, France

Abstract: In this article, we propose to identify strategies to teach “linguistic norms” used in three contemporary fictionalized essays that relate to “high” autobiographical experiences of school teachers: *Chagrin d'école* by Daniel Pennac, *Entre les murs* by François Bégaudeau and *Flaubert est un blaireau* by Alain Chopin. These texts present difficult school situations where reflections on good speech and good writing are thematized throughout the narrative by three teachers of French language and literature and their students. What “linguistic norms” do they seek to convey in classrooms in

their daily practices of teaching French and what strategies do they adopt? How do they succeed?

Keywords: Challenge, Teaching, Linguistic Norms, Fictionalized Essays, France

Introduction

Depuis sa première apparition dans le dictionnaire de *Littré* au XIX^{ème} siècle, avec la définition très générale de «règle, loi, d'après laquelle on doit se diriger», le sens du mot «norme» a beaucoup évolué. Aujourd'hui, les acceptions liées à ce terme ont considérablement changé suivant que l'on se situe dans le domaine de la linguistique, de la sociologie, de la psychanalyse ou de la philosophie. Pour ce qui est des sciences du langage, le mot «norme» renvoie à une idée de bien parler, de correction et de maîtrise de la langue. Plus précisément, le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Dubois définit le mot «norme» comme un «système d'instructions définissant ce qui doit être choisi parmi les usages d'une langue donnée si l'on veut se conformer à un certain idéal esthétique ou socioculturel» (330). Les linguistes se réfèrent alors à une «norme», souvent soumise à un «idéal» et reçue comme une loi, qui trouve son application dans le précepte «dites... ne dites pas». Cette «norme» tend d'habitude à favoriser et à légitimer un usage de la langue répondant à certains modèles esthétiques véhiculés par les grammaires, les dictionnaires et les grands écrivains.

Il est vrai que l'école est le lieu par excellence où s'exerce l'activité normative, où l'on apprend à bien parler et surtout à bien écrire. À l'école, on transmet la «Norme» avec un N majuscule à travers l'enseignement de la grammaire et l'étude des grands écrivains. Les élèves apprennent à faire un bon usage de la langue, un usage qui tend à légitimer un modèle esthétique perçu comme *la* référence. En tant qu'organisme de normalisation linguistique, l'école a depuis toujours joué et joue encore aujourd'hui un rôle très important. Mais que se passe-t-il lorsque le processus de normalisation linguistique scolaire se heurte contre des parlers issus de l'immigration ou contre des parlers jeunes typiques des banlieues? Que se passe-t-il lorsque l'école cherche à enseigner une langue, un modèle linguistique qui est reçu par les apprenants comme une langue étrangère? Comment, au XXI^{ème} siècle, l'école de la République réussit-elle à transmettre la «norme» dans des contextes difficiles?

Dans cet article, nous nous proposons de dégager les stratégies de transmission de la «norme» mises en œuvre dans trois essais romancés contemporains, à forte teneur autobiographique, qui relatent des expériences de professeurs d'école: *Chagrin d'école* de Daniel Pennac, *Entre les murs* de François Bégaudeau et *Flaubert est un blaireau* d'Alain Chopin. Il s'agit de trois textes qui mettent en scène des situations scolaires difficiles où les réflexions sur le bien parler et sur le bien écrire sont thématiques tout au long de la narration par trois professeurs de langue et littérature françaises et par leurs élèves. Au cours de notre réflexion, nous tenterons d'apporter des réponses aux questions suivantes: quelle «norme» cherchent-ils à transmettre aux élèves dans leurs pratiques quotidiennes de l'enseignement de la langue et de la littérature françaises et quelles stratégies adoptent-ils? Y parviennent-ils? Et de quelle manière?

À la fin de notre parcours, nous verrons que le professeur Pennac semble avoir trouvé la panacée à tous les problèmes de la transmission et de l'acquisition de la «norme». Au contraire, le professeur mis en scène dans *Entre les murs* ne propose aucune solution pour «sauver» ses cancrés et nous avons l'impression qu'il dresse un constat assez négatif du système scolaire français. Tandis que, pour le professeur Alain Chopin, l'école idéale n'existe pas non plus, il refuse de transmettre des connaissances toutes faites de sa discipline et essaye de remettre son savoir en jeu. Néanmoins, il est surtout à l'écoute de ses élèves de lycée professionnel et se laisse emporter par leur enthousiasme, comme on se laisserait emporter par une vague trop grande.

Daniel Pennac, professeur malgré lui

Avant de commencer à écrire la saga des Malaussène, Daniel Pennac a été pendant plusieurs années (de 1969 à 1995) professeur de français au collège. Dans *Chagrin d'école*, livre couronné par le prix Renaudot en 2007, il dévoile aux lecteurs plusieurs anecdotes peu connues témoignant d'une longue expérience de professeur créatif qui cherche à éradiquer la «cancerie» de ses classes à l'aide de diverses stratégies pédagogiques. Il partage avec les lecteurs ses pénibles souvenirs de collégien, sa personnelle et triste expérience de cancre, en évoquant avec tendresse les moments de terreur vécus à l'approche d'une dictée ou lors des «épreuves de récitation au pied de l'estrade», épreuves qu'il qualifiait à l'époque de terrifiantes (157). En effet, si l'on se fie à ce qu'il raconte et au bulletin scolaire reproduit en quatrième de couverture, le jeune Pennacchioni (c'est également dans

ce livre qu'il révèle l'origine corse de son nom de famille) n'était pas un élève modèle: il ne remettait jamais les TD (travaux dirigés) en technologie, il manquait de bases en mathématiques et il parlait beaucoup pendant les cours d'anglais, mais en français. Selon les dires de son professeur de français, il était un «élève gai, mais triste élève».

Comme Daniel Pennac l'annonce dès les premières pages du volume, il s'agit d'un livre sur «la douleur de ne pas comprendre» (22) qui afflige souvent les cancre et surtout les enseignants. On pourrait également penser que ce livre est une espèce d'exutoire pour Pennac, car on a l'impression qu'il est encore marqué par cette période de sa vie où tout était si difficile à l'école. Dans un entretien avec François Busnel, il dira à ce propos: «Le cancre est ma figure à moi. J'avais un compte à régler avec lui» (*J'étais un cancre gai* 24). Mais de quoi s'agit-il au juste? D'une autobiographie, d'un roman ou bien d'un essai? *Chagrin d'école* est qualifié par son auteur d'«essai narratif: un mixte entre le roman et l'essai. Si je devais opposer les genres, précise-t-il, je dirais: dans un essai, même si c'est vrai, c'est faux; dans les romans, même si c'est faux, c'est vrai! En matière de pédagogie, il est très difficile de systématiser une pensée» (*Ibid.*).

Dans cet «essai narratif», Daniel Pennac joue à nouveau le rôle de professeur et surtout le rôle de pédagogue comme il l'avait fait malgré lui dans *Comme un roman* paru en 1992. Tout au contraire de ce qu'il affirme dans l'entretien cité, il systématisé très bien sa pensée pédagogique en proposant une stratégie infaillible dans la transmission du bien écrire, du bien parler, bref de la «norme». Il milite à nouveau en faveur de la lecture (et comment oublier les «Droits imprescriptibles du lecteur» détaillés dans *Comme un roman?*), mais il milite également en faveur de la grammaire et surtout de la dictée qui représente selon lui l'instrument normatif par excellence dans l'apprentissage de l'orthographe: «j'ai toujours conçu la dictée comme un rendez-vous complet avec la langue» (*Chagrin d'école* 145), écrit-il au début du chapitre onze. Ce qui compte pour l'auteur de *Chagrin d'école* ce n'est pas l'exercice en soi, avec l'attribution des zéros en orthographe ou des moins quinze, mais c'est la correction que l'on en fait, car la dictée est un exercice qui donne la possibilité de «reprendre tout à zéro» et parfois même avec des élèves de quatrième.

Selon le professeur Pennac, la dictée, surtout si elle est quotidienne, permet d'atteindre un triple objectif: 1) faire apprécier la singularité linguistique d'un texte et l'originalité de l'histoire que le texte raconte; 2) aider ensuite à faire comprendre le sens du texte, ce que le texte veut dire;

3) insuffler enfin aux élèves la passion du fonctionnement de la langue, ce que le professeur Pennac appelle le «comment ça marche».

Chagrin d'école livre en effet très clairement le mode d'emploi pour combattre efficacement «contre toutes les ignorances» (171) qui provoquent les «chagrins» d'école. Les souvenirs liés à son métier d'enseignant servent alors de prétexte pour dévoiler aux lecteurs, à travers un grand nombre d'anecdotes (réelles ou partiellement inventées?), une méthode pédagogique très particulière lui permettant de récupérer rapidement les cancre et ne plus jamais entendre de leur part la phrase typique: «de toute façon, monsieur, j'aurai toujours zéro en dictée» (146). Comment faut-il s'y prendre alors avec ces nuls en orthographe? Pour le professeur Pennac, c'est très facile: il faut leur proposer une cure à base de dictées, bref leur administrer une dictée par jour. Il faut commencer dès le premier jour de l'année avec des dictées très simples dont le texte pourrait être aussi imaginé sur place: un texte truffé de participes conjugués avec l'auxiliaire avoir, de verbes pronominaux, de mots rares et ainsi de suite. Il faut corriger le texte en classe tout de suite après l'avoir dicté et la correction doit être «millimétrique et collective» (148), c'est-à-dire qu'elle doit interroger «chaque verbe, chaque nom, chaque adjectif, chaque lien» (147), chaque accord, dans le but de reconstruire une langue comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. En outre, la correction de la dictée donne de meilleurs résultats si on la complète par «le championnat de dictionnaire», ce que le professeur Pennac appelle la partie «olympique de l'exercice» (149), une espèce de compétition qui doit primer, chronomètre à la main, le premier qui repère le mot recherché dans le dictionnaire et réussit ainsi à corriger la faute d'orthographe glissée dans la dictée.

La deuxième étape consiste à demander à tour de rôle aux «nuls» de la classe de composer le texte pour la dictée du lendemain, un texte qui doit contenir des pièges de grammaire, par exemple des verbes pronominaux, des infinitifs du premier groupe, des adjectifs démonstratifs, des adjectifs et des pronoms possessifs et aussi deux ou trois mots difficiles (150) déjà rencontrés dans les autres dictées. Cela, ajoute le professeur Pennac, doit continuer «jusqu'à ce que chaque élève de la classe puisse voler de ses propres ailes, devenir, sans aucune aide, dans le silence de sa tête, son propre et méthodique correcteur» (151).

Avec la troisième étape, on passe aux dictées plus difficiles avec des chefs-d'œuvre de la littérature: Hugo, Valéry, Proust, Tournier, Kundera, Cohen. Une réflexion plus profonde peut alors commencer, car on abandonne les problèmes de conjugaison et on aborde la réflexion sur

l'enchaînement logique du texte avec l'analyse des propositions principales et des subordonnées, des propositions relatives et des conditionnelles. À ce stade de la méthode Pennac, les élèves seront capables de jouer à leur tour le rôle de professeur. Il s'agit de ce qu'il appelle «l'heure de la gloire» pour les «abonnés au zéro», car on leur confère le statut de «correcteurs» en leur faisant réviser les dictées et les dissertations rédigées par les élèves plus âgés des autres classes.

L'apprentissage par cœur des textes préalablement découverts à travers la dictée, «un par semaine ouvrable et chacun d'eux à réciter tous les jours de l'année» (154), représente l'étape finale de la méthode Pennac et permet de faire constituer aux élèves un réservoir de mots toujours prêts à être utilisés dans la vie de tous les jours. Cette méthode n'a pas été testée dans des écoles renommées comme Henry IV ou Louis-le-Grand, car bien qu'ils se prénomment Véronique, Nicolas, Victor, Carole, Rémi, les élèves de Monsieur Pennacchioni sont presque tous présentés comme des cancre: des fils d'ouvriers portugais, des loubards, des punks, des gothiques et certains d'entre eux étaient également sous surveillance judiciaire. Cela valorise encore plus la méthode originale du professeur qui a sauvé ces malins de la cancrerie aiguë grâce à la dictée et à l'apprentissage par cœur de plusieurs extraits de textes littéraires. Tout semble possible pour le professeur Pennac, tout semble simple comme bonjour.

Toutefois, la dictée n'est pas la seule stratégie didactique utilisée pour éliminer cette «douleur de ne pas comprendre» qui affligeait ses pauvres collégiens. Ailleurs dans le livre, la transmission de la «norme» passe aussi à travers l'immersion totale dans la grammaire: articles, verbes, pronoms, adverbes, prépositions, car selon son credo pédagogique, «les maux de grammaire se soignent par la grammaire, les fautes d'orthographe par l'exercice de l'orthographe, la peur de lire par la lecture, celle de ne pas comprendre par l'immersion dans le texte [...]» (124).

Chagrin d'école véhicule une image de professeur exemplaire et infailible, le genre d'enseignant que tous les élèves voudraient avoir dans leur collège. Et aux lecteurs qui douteraient du succès pédagogique obtenu par cette méthode, le professeur avoue, entre autres choses, qu'en vingt-six années d'honorable service au sein des écoles de la République, il lui est arrivé, hélas, d'essuyer quelques échecs. Il n'a pas réussi par exemple à sauver trois élèves dans une terminale; il a dû se résigner, dans une seconde, avec un élève qui s'appelait Michel et il a également échoué avec une petite bande de voleurs qui n'avait pas retenu ses multiples leçons de morale (183-184).

Pourtant, en vingt-six années d'honorable service, il s'agit de résultats tout à fait encourageants.

Pour le professeur Pennac, la transmission et l'acquisition de la «norme» écrite sont incarnées dans la dictée systématique et dans l'apprentissage par cœur d'extraits de textes littéraires. Grâce à cette méthode, il arrive à métamorphoser les élèves: de victime du «zéro en orthographe» ils deviennent des bourreaux, des «correcteurs impitoyables» des travaux rédigés par des élèves plus âgés. Il réussit avec ces stratégies pédagogiques à guider les élèves vers la réussite, vers le dépassement d'eux-mêmes. En tant que professeur, il est inspirant et salvateur, il est euphoriquement positif.

Un constat s'impose après la lecture de *Chagrin d'école* de Pennac, car nous avons l'impression que pendant un siècle, rien n'a changé dans les écoles de la République. D'abord professeur et puis écrivain, Marcel Pagnol prônait la dictée comme l'exercice idéal pour la transmission de la «norme». Dans *La gloire de mon père*, autobiographie romancée de l'écrivain, la dictée est évoquée à plusieurs reprises et imposée au jeune Marcel par son père, instituteur, même pendant les vacances d'été à l'occasion d'une journée de pluie.

François Bégaudeau entre les murs d'un collège de banlieue

François Bégaudeau a enseigné lui aussi dans un collège du XIX^{ème} arrondissement à Paris et il a noté un grand nombre d'anecdotes grotesques qui se sont produites dans ses classes. Comme Daniel Pennac, il n'enseigne plus aujourd'hui et il travaille comme chroniqueur littéraire et cinématographique. Il est l'auteur de plusieurs romans parus chez Verticales: *Jouer juste* (2003) et *Dans la diagonale* (2005); *Fin de l'histoire* (2007) et *Vers la douceur* (2009); *La blessure, la vraie*(2011) et *Deux singes ou ma vie politique* (2013). Il a également publié, en 2008, un *Antimanuel de littérature* aux éditions Bréal et un essai intitulé *Tu seras écrivain mon fils* en 2011. *Entre les murs*, roman «d'inspiration largement autobiographique» (Roberge *Entre les murs* de François Bégaudeau 2), paraît chez Gallimard en 2006 et reçoit le Prix France-Culture Télérama. Mais, c'est surtout le réalisateur Laurent Cantet, avec le film adapté du roman éponyme, qui a fait connaître le texte et consacré en quelque sorte François Bégaudeau comme écrivain.

Ce roman, «écrit au plus près du réel»¹, relate sous forme de saynètes les rapports souvent conflictuels entre le professeur d'un collège, qui se prénomme François, et ses élèves et abonde en dialogues vifs et en portraits pittoresques: il s'agit d'un vrai ping-pong verbal au cours duquel chacun cherche à convaincre l'autre. La langue de ces dialogues est une langue métissée typique des parlers jeunes des cités. C'est d'ailleurs ce qui fait la beauté du roman: la langue des élèves surtout, presque tous issus de l'immigration, est très spontanée. Il s'agit d'une langue oralisée truffée d'exclamations colorées, d'argot traditionnel et de verlan, bref, de la «contre-norme» ou le non conventionnel et les infractions à la langue standard se présentent sous les formes les plus diverses.

À la différence du professeur Pennac, qui donne de lui une image positive d'enseignant héros et idéaliste, le professeur à l'œuvre dans *Entre les murs*, qui s'exprime lui aussi à la première personne du singulier, est aussi un peu idéaliste, mais plutôt pessimiste, presque résigné. Il n'a pas de solutions miracles à proposer pour sauver ses élèves de la cancrerie aiguë et il a souvent des doutes sur son travail d'enseignant. Aussitôt l'emploi du temps reçu à la maison, il calcule rapidement le nombre de jours qu'il doit passer «entre les murs» de l'école comparée dès le titre à une espèce de prison où l'on se sent enfermés, piégés, emprisonnés, bref où l'on n'a pas envie d'y rester longtemps. Professeur résigné qui ne manque cependant pas d'audace et de courage, lorsqu'il s'agit de réprimander des élèves auxquels il adresse souvent des rappels à l'ordre dans le langage typique des jeunes: «Moi les p'tites nanas qui se la pètent ça m'intéresse pas du tout» (131), dira-t-il à une élève qui tarde à entrer en classe malgré son insistance. De plus, aux représentantes des élèves qui riaient bêtement pendant un conseil de classe, il dira même ceci: «Je m'excuse, mais moi, rire comme ça en public, c'est c'que j'appelle une attitude de pétasse» (83). Il emploie leurs manières de parler pour mieux se faire comprendre et mieux se faire respecter.

Au contraire du professeur Pennac, le professeur mis en scène par Bégaudeau a, entre autres choses, des doutes sur la discipline qu'il enseigne. Il hésite par exemple quant à l'orthographe du mot «mysogyne» vs «misogyne», et lorsqu'il doit écrire «autoportrait» au tableau, il se demande s'il faut bien un trait d'union entre les mots «auto» et «portrait» (15). Parfois, il s'exclame «merde» à la suite d'une remarque à laquelle il n'a

1. Le mot apparaît sur la quatrième de couverture de l'édition Gallimard, coll. Folio: «Dans ce roman écrit au plus près du réel, François Bégaudeau révèle et investit l'état brut d'une langue vivante, la nôtre, dont le collège est la plus fidèle chambre d'échos».

pas de réponse, mais sans se faire entendre (27). Et lorsqu'on lui demande quel est le verbe principal dans le plus-que-parfait «était tombé», le «verbe être» ou le «verbe tomber», il répond que «c'est un peu les deux» (32). Mais souvent, surtout quand il connaît bien les réponses aux questions posées par les élèves, il avoue aux lecteurs qu'il est «content de pouvoir expliquer». Au contraire, s'il n'a pas de réponses, il retourne les questions aux élèves «pour avoir le temps d'y penser» (92). On est en présence d'un professeur humble, qui ne se glorifie pas et qui ne pontifie pas comme le fait le professeur Pennac dans son «essai narratif».

Dans le roman de Bégaudeau, la transmission de la «norme» ne passe pas du tout à travers l'exercice de la dictée. En effet, à la question d'un élève lui demandant pour la énième fois quand il va soumettre des dictées, le professeur répond avec ironie: «Dimanche prochain, Tarek. Dimanche matin on fera une dictée. À huit heures. Sans faute» (159). Cependant, c'est à travers de simples exercices de grammaire qu'il cherche à faire maîtriser la langue standard. Il doit sans cesse s'inventer de simples stratégies pédagogiques qui puissent trouver une application immédiate. Par exemple, il demandera aux élèves de sa classe de relever dans un texte littéraire tous les verbes conjugués pour en préciser le temps et la valeur. Ou bien, lorsqu'il cherche à expliquer la différence qui existe entre les pronoms «y» et «en», il rassure les élèves en leur disant à la suite d'une série d'exemples incompris qu'en réalité «c'est facile, les compléments introduits par *à* donnent *y* et ceux introduits par *de* donnent *en*. Il y a des exceptions, mais dans ce cas c'est l'intuition qui finit le travail» (92). Néanmoins, s'il cherche à expliquer quelque chose de plus compliqué, par exemple l'expression «du futur dans le passé» avec l'emploi du conditionnel, la remarque des élèves ne tarde pas à arriver: «oui, mais bon c'est trop compliqué» (Bégaudeau 102).

Dès lors, la transmission de la «norme» se fait à travers les corrections ponctuelles des fautes commises à l'oral par les élèves, car presque toutes leurs interventions transgressent la «norme» du français standard. Il s'agit d'une langue métissée où des tournures orales, d'un côté, et des structures syntaxiques boiteuses, de l'autre, provoquent à chaque instant les interventions normatives du professeur, car celui-ci demande souvent aux élèves de reformuler des phrases contenant des mots verlanisés: «M'sieur ça s'fait pas, vous êtes vénère et vous vous en prenez à moi ça s'fait pas. – D'abord on dit pas vénère, on dit quoi?» (57). Ou encore, il fait des mises au point normatives du type: «Il faut mettre les négations. Je ne fais pas de sport, plutôt que je fais pas de sport» (167). Il répète sans cesse des

expressions telles que «ça se dit pas» (168); «on dit pas ça» (38); «on écrit pas ça» (167); «tu peux pas écrire ça»; «D'abord, on dit pas ça» (95); «C'est pas très gentil comme façon de s'exprimer» (55); etc. Ces interventions normatives du type «dites... ne dites pas» sont toujours faites avec ironie.

L'apprentissage de la «norme», du bien parler et du bien écrire, passe également à travers l'explication de mots courants en français. Tout au long du texte, les élèves posent souvent des questions pour se faire expliquer la signification de mots simples. Un élève ne connaît pas la signification de l'adjectif «crédible» (41); un autre demande «c'est quoi l'intuition?»; un autre encore s'exclame «ça veut dire quoi conférer?» (97); ou bien on se questionne à propos du mot «singularité»: «ça veut dire quoi singularité?» (97). Même l'orthographe du mot «égalité» pose problème: «Monsieur, ça s'écrit comment égalité?» (115). On lui pose souvent des questions qui ressemblent à celle-ci: «M'sieur, qu'est-ce que je veux dire, c'est un verbe leur?» (135). On est loin des propositions principales et des propositions subordonnées expliquées par le professeur Pennacchioni dans *Chagrin d'école*. Le professeur du récit de Bégaudeau doit vraiment apprendre le B.A.BA de la langue à ses élèves pour lesquels le français semble être, répétons-le encore une fois, une langue étrangère.

Les lecteurs ont cette impression dès le début du roman, lorsqu'ils voient reproduits tels quels des textes rédigés par les élèves. En effet, dès les premières pages du roman, le lecteur peut lire une série de présentations écrites par les élèves et reproduites sans guillemets qui les encadrent et sans les nombreux *[sic]* entre crochets signalant les fautes, comme on en trouve dans «l'essai narratif» de Pennac:

Feuille de cahier de brouillon. Djibril c'est mon prénom. Je suis malien et je suis fier car cet année le Mali va participer à la coupe d'Afrique. Ils tombent avec la Libi, l'Algérie et le Mozambic. J'aime bien mon collègue, car les profs laisse faire sauf quant on est tro agité. C'est dommage je le quitteré à la fin de l'année, car je suis en troisième. (*Entre les murs* 22-23)

En décidant ainsi, il semble que l'auteur ait voulu faire entendre la voix des élèves telle qu'elle est, telle qu'elle se pratique derrière les pupitres d'une classe difficile et sans prendre position. Aucun jugement n'est porté, c'est au lecteur de réfléchir et, éventuellement, de porter un jugement qui sera assurément négatif.

Alain Chopin et la désacralisation de Flaubert

Les stratégies didactiques du professeur Alain Chopin s'inscrivent plutôt sous le signe de la nouveauté et de l'inventivité. Il refuse de présenter «tristement», et pendant des heures, des connaissances toutes faites que ses élèves doivent ressortir au moment d'un contrôle et il tente toujours d'être créatif pour établir ce qu'il appelle «une rencontre» avec eux.

Alain Chopin est né à Lannion, en Bretagne, et après sa formation scolaire, il part enseigner le français et la littérature dans les écoles professionnelles du Nord de la France, dans le Pas de Calais. Mais la Bretagne reste toujours la toile de fond de ses romans. Aujourd'hui à la retraite, il publie en 2012 un roman intitulé *Il la regarde* et en 2015 un essai intitulé *Mes artisans* dans lequel il présente et interviewe les artisans de son quartier à Lille.

Flaubert est un blaireau paraît en 2010. Le texte est divisé en 65 courts chapitres qui se présentent sous forme de souvenirs liés aux nombreux élèves qu'il a vus défiler dans les classes des lycées professionnels situés dans les banlieues du Nord de la France où il a enseigné. Il s'agit de mini-portraits d'élèves qui l'ont marqué et leurs prénoms sont cités en exergue au début de chaque chapitre en guise de dédicace.

Toutefois, seulement dans un petit nombre de chapitres, le professeur Alain Chopin propose des réflexions sur son métier et sur le rôle que l'école devrait jouer avec des élèves de lycées professionnels issus de contextes difficiles. Son constat est le suivant: dans les écoles de la République «rien ne change ou si peu» (*Flaubert est un blaireau* 112), alors que les élèves sont conscients du décalage qui existe entre les institutions scolaires et la société qui évolue très rapidement. Témoins d'un monde qui «vit et qui bouge vite», les élèves souhaiteraient être entendus et compris, ils aimeraient participer plus pendant les cours où l'académisme ne laisse pas de place à leurs pensées et ne mobilise aucune émotion.

Contrairement aux stratégies mises en œuvre dans les autres textes ici à l'étude, Alain Chopin ne semble pas privilégier un enseignement du français axé sur les dictées et/ou sur les exercices de grammaire. La dictée, souligne-t-il, c'est «la peur des élèves» (114) et lorsqu'il évalue leurs textes, il précise ceci: «je ne vois pas les fautes, je suis ouvert, attentif, j'attends d'entendre une voix singulière qui me parle, qui me dit quelque chose et quand je trouve c'est bon, ça me suffit» (99).

Dans un chapitre central du volume, le professeur Chopin propose l'étymologie du mot «école», venant du mot grec «skholé» qui signifie

«loisir». Comment lire alors avec plaisir des textes littéraires et transmettre la «norme»? Comment éveiller la curiosité des élèves et leur donner l'envie de lire? D'après lui, il faut toujours provoquer une «rencontre» entre le texte et les élèves d'abord et ensuite entre les élèves et le professeur pour se confronter et dialoguer librement. La «rencontre» avec les élèves est le motif principal du texte et le professeur Chopin cherche à l'établir, à la provoquer toujours à partir d'extraits d'œuvres littéraires. Si les grands textes ont «résisté au temps, c'est [qu'ils] ont quelque chose à nous dire, à leur dire» (114-115), souligne-t-il à plusieurs reprises.

De nombreuses stratégies sont alors utilisées pour provoquer cette «rencontre». Lire et mettre en scène des pièces de théâtre est une bonne manière pour faire entrer les élèves dans le texte, le comprendre et l'apprécier. La langue, «le côté insolent et irrespectueux» d'*Ubu roi* de Jarry permet par exemple de travailler avec des élèves d'un lycée professionnel dans la joie et l'harmonie, parce qu'ils adorent pouvoir prononcer dans un contexte académique des mots tels que «merdre, sac à vin, bougre, imbécile» (46), etc. Mais c'est également dans l'esprit de Marivaux que le professeur et les élèves peuvent se «rencontrer» en lisant et en mettant en scène *Le jeu de l'amour et du hasard*, où l'on comprend comment des jeunes découvrent l'amour pour la première fois de leur vie.

Ou encore, monter des projets et les réaliser avec les élèves, pour qu'ils deviennent les acteurs principaux, pour qu'ils soient au centre du processus d'apprentissage. Le projet intitulé «À Marseille sur les traces de Fabio Montale» a permis au professeur Chopin de mettre en scène dans la rue plusieurs passages du roman *Total Khéops* de Jean-Claude Izzo d'abord à Lille avec l'aide d'un photographe professionnel et puis de rejouer les mêmes scènes directement à Marseille, sur les lieux décrits par l'écrivain dans son roman.

Sinon, la rencontre avec un écrivain dont on a lu un texte en classe peut mobiliser des émotions même chez les élèves les plus démotivés, leur faire abandonner leurs préjugés et leur donner l'envie de la découverte. L'écrivain algérien Abdelkader Djémaï, par exemple, a joué pendant sa conférence le rôle du conseiller d'orientation. En racontant sa vie et son départ précipité de l'Algérie pendant la guerre, en révélant comment il a su trouver son chemin et réaliser ses rêves, il a été en mesure d'éveiller la curiosité de tous les élèves de la classe et en particulier de ceux d'origine maghrébine.

Aucune dictée, aucun exercice de grammaire dans les classes du lycée professionnel décrites par Alain Chopin. La transmission et l'acquisition

de la norme se font alors à travers la découverte de textes littéraires qui «parlent» aux élèves, grâce auxquels ils peuvent se rencontrer eux-mêmes et rencontrer les autres. À la différence du professeur Pennac par exemple, Alain Chopin désacralise les grands écrivains comme Flaubert (qui est un blaireau!) et propose à ses élèves des textes d'auteurs contemporains comme Alain Mabanckou, Didier Daeninckx, Abdelkader Djeamaï, Magyd Cherfy, Jean-Claude Izzo, Jean Rolin et également ceux de l'Italien Erri De Luca. C'est seulement à partir du moment où les élèves sont complètement entrés dans les textes, à partir du moment où la «rencontre» s'est déjà produite, qu'une réflexion sur la syntaxe, sur la ponctuation et sur le rythme de la phrase peut alors commencer (145). Sinon, c'est lors de la création de courts textes littéraires qui complètent ou prolongent un texte déjà existant qu'une réflexion sur la grammaire peut être envisagée.

Il est également important de souligner que le texte propose quelques réflexions sur la formation des futurs professeurs, car Alain Chopin a été aussi formateur dans le cadre de l'IUFM (Institut universitaire de Formation des maîtres). Un chapitre en particulier, intitulé «À qui vous parlez?», relate l'expérience vécue par l'auteur lors d'un cours préparé par trois professeurs stagiaires pendant lequel l'auditoire s'ennuie et plusieurs des stagiaires qui assistent à la conférence commencent à parler entre eux et à pianoter sur les téléphones mobiles.

Conclusion

En guise de conclusion, on est en mesure de remarquer que dans «l'essai narratif» de Daniel Pennac, les élèves sont quasiment effacés, les dialogues n'existent presque pas, ce sont souvent les monologues du professeur qui traduisent «les chagrins» d'école. Ce sont surtout des «chagrins» d'orthographe que le professeur dissipe avec facilité en transmettant la «norme» à travers la dictée et l'apprentissage par cœur d'extraits des chefs-d'œuvre d'Hugo, de Valéry, de Proust et de Tournier. L'«essai narratif» véhicule une image de professeur qui se glorifie et qui joue parfois le rôle de mère poule, toujours à l'écoute des élèves, toujours à l'écoute de leurs «chagrins» d'école et également de leurs chagrins familiaux.

Dans le roman de François Bégaudeau, au contraire, ce sont les questions des élèves adressées au professeur qui prennent le devant de la scène, des questions qui portent surtout sur la signification de mots simples de la langue française. Pour ces élèves issus de l'immigration, qui s'expriment

en utilisant des expressions typiques des parlers jeunes, avec de l'argot traditionnel et des mots verlanisés, le français standard est une langue souvent incompréhensible, voire une langue étrangère. La transmission de la «norme» ne passe pas à travers la lecture des grands écrivains, ni à travers la dictée, mais elle passe à travers des stratégies pédagogiques simples, par exemple l'explication ponctuelle de mots courants en français ou le repérage de verbes dans un texte. François Bégaudeau ne propose pas de voies d'issue, il ne prend aucune position, il décrit avec réalisme une situation scolaire difficile où la transmission et l'acquisition de la «norme» doivent être négociées à chaque instant.

Au fil de la lecture des mini-portraits d'Alain Chopin enfin, on sent qu'il parle de ses anciens élèves avec beaucoup de tendresse. Il ne s'agit pas d'un essai théorique sur l'école ou sur l'enseignement. Toutefois, le message que le récit véhicule est assez clair. Pour intéresser des élèves des lycées professionnels à la littérature, point de dictées ou de cours préparés de manière hermétique. Il faut écouter les élèves pour que le contact s'établisse entre eux et les textes littéraires, surtout en proposant des textes qui permettent cette «rencontre», des textes qui sont porteurs de sentiments tels que l'amour, la haine, la jalousie et la trahison que tout adolescent a déjà plusieurs fois ressentis.

Bibliographie

- Bégaudeau, François, *Entre les murs*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2006.
- Busnel, François, «J'étais un cancre gai», Entretien avec Daniel Pennac, *Lire*, octobre 2007.
- Chopin, Alain, *Flaubert est un blaireau*, Paris, Éditions Dialogues, 2010.
- Dubois, Jacques et al., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.
- Littré, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, 4 tomes, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1880.
- Pagnol, Marcel, *La gloire de mon père*, Paris, Éditions de Fallois, 1990.
- Pennac, Daniel, *Chagrin d'école*, Paris, Gallimard, 2007.
- Roberge, Julie, «Entre les murs de François Bégaudeau», *Correspondance*, vol. 14, n° 3, 2009, <http://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/sursum-corda/entre-les-murs-de-francois-begaudeau/> (consulté le 30 décembre 2017).

Irina BREAHA
Maître de conférences
Université d'État de Moldova,
Chisinau, République de Moldova

Identité francophone et représentations sur la Toile

Résumé: Une recherche sur l'identité nous permet d'entrer dans le domaine sociolinguistique et social de la communication virtuelle et d'étudier qualitativement le discours des francophones sur la francophonie, aussi bien institutionnelle que linguistique. A notre avis, cette démarche permettrait de faire valoir la dimension discursive, interactionnelle et sociale de la Toile en tant qu'outil de (auto)publication, mais aussi de mieux cerner le concept d'«identité sociale», francophone en l'occurrence. C'est également une occasion privilégiée pour observer la vision que les utilisateurs peuvent avoir des bonnes ou des mauvaises façons de pratiquer une langue: la construction des représentations.

Mots-clés: communication virtuelle, francophone, Francophonie, identité, représentation

Abstract: A research on identity allows us to come within reach of the sociolinguistic and social domain of virtual communication and to study thoroughly the discourse of the francophones on Francophonie both institutionally and linguistically. In our opinion, this approach enables us to assess the discursive, the interactional and the social dimension of the Web both in terms of tool for (self-)publishing and in terms of a better portrayal of the concept of "social identity", in this case francophone. It is also an excellent opportunity to observe that Internet users may have some good or bad ways of language practice: the creation of representations.

Keywords: Virtual Communication, Francophone, Francophonie, Identity, Representation

Le propos de notre recherche se construit selon trois axes d'investigation. Le premier concerne la Toile et les pratiques privées des usagers francophones. Le deuxième concerne l'étude des représentations des usages et le troisième vise à cerner une dimension identitaire ou communautaire de la francophonie¹.

L'originalité d'une approche qui se place en milieu numérique, donc privé et non-contraignant, relève de l'observation des pratiques authentiques dans une démarche empirique. L'investigation par enquête et questionnaire est donc remplacée par une observation directe d'un espace discursif qui pourrait fournir des données importantes concernant les représentations du français en francophonie.

En répondant à la question «Qu'est-ce qu'un francophone?», Alexandre Wolff répond qu'on «entend par “francophone” une personne capable de s'exprimer en français, quel que soit son niveau ou sa maîtrise d'autres compétences comme l'écriture ou la lecture» (*Qu'est-ce qu'un francophone?* 3). La réponse à cette question relève pourtant d'une dimension objective, bien que vague d'un point de vue quantitatif et qualitatif², et ne couvre pas les aspects d'ordre subjectif comme l'identité et les représentations qui en résultent. La raison est simple, dans les mots du même auteur:

Cependant, lorsqu'il s'agit de mesurer une réalité que chacun peut éprouver lorsqu'il se retrouve en situation de communication grâce à une langue qu'il partage avec son vis-à-vis, on voudrait pouvoir disposer d'un outil simple et incontestable. Malheureusement, le seul probant et exhaustif n'est pas à notre portée: il faudrait pour cela s'entretenir individuellement avec chaque habitant de la planète. (*Ibid.*)

La connaissance d'une langue ne peut pas se réduire à un ensemble de données statistiques. Une langue comporte également une forte charge symbolique, une valeur extrinsèque à son système et structure démographique qui découle d'un long parcours historique, culturel, économique, etc. C'est pourquoi la compréhension d'une situation linguistique passe aussi par la réflexion sur «les rapports psychiques, émotionnels, sociaux ou politiques qu'entretiennent les populations avec les langues qu'elles parlent ou qui s'imposent à elles» (*Ibid.*).

1. Bien que nous distinguons «francophonie» et «Francophonie», nous préférons utiliser la minuscule afin de souligner la primauté du facteur linguistique sur celui institutionnel.

2. Quels paramètres peut-on assigner à «capable?»

La question qui s'impose alors est d'identifier une approche suffisamment pertinente en termes de corpus et de méthodologie. Notre proposition concernant la démarche méthodologique vise le paradigme de l'analyse de contenu, développé par Laurence Bardin. L'avantage de cette méthode d'observation repose sur sa visée discursive via le processus de l'inférence et sur son succès prouvé dans les recherches en sciences humaines (*L'analyse de contenu* 297-299). L'analyse de contenu permet «a observa și a înțelege complexitatea lumii psihice, sociale, comunicațională, istorice, etnologice sau de altă natură așa cum se exprimă în actele de comunicare dintre indivizi, grupuri și societăți umane»³ (*Ibid.* 297).

Le corpus représente l'élément central en analyse de contenu. Il est constitué de l'ensemble des témoignages pris en compte et soumis aux procédures analytiques (*Ibid.* 301). Le corpus que nous avons réuni pour cette étude correspond aux principes de l'analyse de contenu, à savoir à son caractère naturel et sa représentativité (*Ibid.* 302). Un corpus est dit «naturel» lorsqu'il représente une trace communicationnelle laissée par le déroulement normal de la vie sociale, trace qui a été repérée pour l'analyse de contenu. Dans ce sens, les commentaires des lecteurs sur la Toile ne sont pas des témoignages provoqués dans un but d'analyse lors d'une enquête ou d'un questionnement, mais des réponses naturelles dont l'origine est la confrontation entre l'individu, son identité et ses représentations et un contenu numériques et les thèmes, les idées qu'il véhicule.

Notre corpus est représentatif dans la mesure où il contient des témoignages produits sur la Toile dans un contexte francophone, concernant des sujets francophones. Les commentaires ont été recueillis de deux sources principales: la page sur Facebook de l'hebdomadaire *Courrier International*⁴

3. «Observer et comprendre la complexité du monde psychologique, social, communicationnel, historique, ethnologique ou du tout autre monde tel qu'il est exprimé dans les actes de communication entre individus, groupes et sociétés humaines» [Notre traduction].

4. Selon la rubrique «Qui sommes-nous», «*Courrier international* est un hebdomadaire d'actualité créé en novembre 1990 qui propose à ses lecteurs une sélection du meilleur de la presse étrangère, traduit en français. Le contenu du journal et de son site Internet proviennent de plus de 1 500 sources du monde entier: du mensuel américain *Wired* au quotidien chinois *Huanqiu Shibao* en passant par le pure player libanais *Raseef22*. Qu'il s'agisse de sites, journaux, blogs, à temporalité quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle, *Courrier international* sélectionne des sujets politiques, économiques, sociétaux mais aussi culturels, en restant à l'affût des nouvelles tendances».

et la rubrique «Francophonie» de l'édition en ligne du quotidien *Le Figaro*⁵. Les réactions des internautes visent 7 articles publiés par les deux sources, sélectionnés selon un critère thématique (référence au français ou à la Francophonie), un critère géographique (la représentation de différentes aires géographiques), un critère quantitatif (le nombre de réactions, 50 et plus) et un critère chronologique (année 2017). Les titres des 7 articles sont les suivants:

1. *Slogan anglais des JO 2024: «Bientôt, on chantera même la Marseillaise en anglais!»*
2. *Emmanuel Macron veut faire du français la première langue d'Afrique et du monde*
3. *Rwanda: le swahili gagne du terrain, le français recule*
4. *Vu du Royaume-Uni. Les prétentions universelles de la langue française virent au ridicule*
5. *Éducation. Grandir dans un milieu bilingue développe les capacités cognitives*
6. *Canada. A HEC Montréal, la bataille du français contre l'anglais*
7. *Francophonie. Francophones et fiers de l'être*

Les situations de communication virtuelle que nous avons dépouillées couvrent, selon leur propre objectif, les trois situations de francophonie évoquées par Alexandre Wolff, «la planète «Terre francophone»: naître en français» (*Qu'est-ce qu'un francophone?* 4); «la planète «Environnement francophone»: vivre (aussi) en français» (5); «en orbite, le choix du français langue étrangère» (6).

En termes de représentativité, il est possible de signaler certaines limites. Le caractère authentique et naturel des productions communicationnelles dans les commentaires a pour corollaire leur anonymat et incertitude opérationnelle. Comme le note Bruno Maurer dans *Mesurer la francophonie et identifier les francophones. Inventaire critique des sources et des méthodes*, un ample document élaboré en 2015: l'Internet est un domaine pour lequel «l'observation des pratiques réelles est extrêmement difficile car relevant de pratiques privées» (109). A notre avis, les avantages des situations de communication virtuelles, l'immédiateté, la vaste spatialité, la mise en relation des individus, l'emporte toutefois sur les limites évoquées plus

5. <http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/francophonie/>

haut. D'un point de vue pragmatique, même un contenu écrit par un troll⁶ s'inscrit dans les paramètres du sujet, sinon il serait incapable de susciter des débats aussi vifs.

Notre démarche s'inscrit d'ailleurs dans la lignée de la méthode d'observation persistante, telle qu'elle a été adaptée pour l'étude de la communication médiatisée par ordinateur⁷. Il s'agit de consulter régulièrement un forum, une page, la section des commentaires d'un article, etc., sur une période longue pendant laquelle on identifie les messages pertinents du point de vue de l'analyse de contenu. L'intérêt d'une analyse de la communication virtuelle consiste donc à observer des usages réels et à recueillir des commentaires épilinguistiques «non sollicités par le chercheur mais échangés éventuellement entre les participants» (Maurer *Inventaire critique des sources et des méthodes* 163).

Avant de développer notre réflexion sur le sujet proposé et de détailler les étapes de l'analyse de contenu, nous voudrions aborder le concept d'«identité sociale», celui de «représentation», et finalement ébaucher un tableau sur les «représentations de la langue» (*Ibid.* 100).

Pour Tajfel et Turner, l'identité sociale est un élément d'identification fourni par les groupes sociaux à leurs membres. Cette identité résulte de la conscience qu'a un individu d'appartenir à un groupe social ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance (*An integrative theory of intergroup conflict* 33-48). Transposées dans le domaine de la francophonie, les notions de «groupe» et de «membre» sont facilement identifiables à la communauté de langue et aux locuteurs du français dans les trois dimensions évoquées par Wolff.

Le problème qui se pose alors est de déterminer si l'appartenance à la communauté ayant le français en partage mène également à la construction d'une identité francophone. Et si oui, dans quelles conditions et selon quelles coordonnées.

Lors d'une table ronde, organisée en partenariat avec l'Agence universitaire de la Francophonie en 2009, l'anthropologue Jean Tardif nous met en garde contre «l'identitarisme» (*Les identités francophones* 68) figé et

6. «Le troll est quelqu'un qui, bien que n'ayant aucun intérêt pour le sujet du newsgroup, participe aux débats dans le but de perturber ceux-ci. Il se fait passer pour un participant honnête et en profite pour donner de faux conseils, ou pour se moquer insidieusement des autres membres, à travers des messages provocateurs. Son but est d'être pris au sérieux, pour que des débats se lancent autour de ses interventions». (Revillard, *Les interactions sur l'Internet* 113).

7. Dans les travaux de Susan Herring, par exemple.

opte pour une «identité-projet à l'issue jamais assurée, moteur de l'aventure humaine» (69), car c'est «comme projets que peuvent faire sens les identités francophones» (69). Selon lui, l'argument linguistique ou celui institutionnel ne sont plus opérationnels:

C'est en regard de cette dynamique radicalement nouvelle, dé/restructurante, qu'il convient d'aborder la question des identités francophones (ce qui n'est pas la même chose que l'identité de la Francophonie) pour en apprécier la réalité et la pertinence à partir de ce qui vient d'être avancé sur le triptyque identité/culture/mondialisation [...]. Ceux dont le français est la langue maternelle peuvent sans doute se considérer comme francophones «d'appartenance». Et pourtant...Un Français ne réserve-t-il pas le terme «francophone» à ceux qui utilisent «sa» langue sans être Français? La langue française représente un «facteur d'identification» très variable suivant les situations: valorisée en fonction de quoi, par qui et pour quelles raisons? Quelle place tient-elle dans la construction d'identités plurielles: anglophone, bambara, bulgare, tunisienne, congolaise, vietnamienne...? L'identité francophone ne se confère pas, elle se construit et peut même être délaissée. (69-70)

Dans la même optique d'une identité dynamique, en constante évolution, Simona Modreanu observe:

Comme condition et produit de culture, le langage se pluralise en fonction des individus, des contextes sociaux, économiques, régionaux, mais aussi en fonction des rapports de pouvoir et des enjeux qui traversent la société. Dans une perspective communicationnelle, l'individu n'est pas une monade, mais un être communiquant, dépendant donc moins de ses origines que de ses choix de vie, de ses relations, de son milieu. Ainsi l'identité n'est plus conçue comme un état, un vase clos, mais comme un processus évolutif, qui n'additionne pas des fragments successifs, isolés; c'est une activité sans répit, souvent surprenante. (*L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine* 26)

Si le français est la clé d'entrée dans la communauté francophone, il n'est que l'élément primaire dans la constitution de l'identité ou des identités et des représentations qui en sont la conséquence. La valorisation qui en découle, par rapport à soi ou aux autres peut se décliner selon les trois facettes de l'identité tracées par Bogumil Jewsiezycki et reprises par Jean-Pierre Asselin de Beauville et Jean-Louis Hiribarren dans *L'identité francophone: utopie ou réalité?* :

L'identité c'est la résultante de l'ensemble des opérations par lesquelles un prédicat est attribué à un sujet. Elle doit être pensée comme la mise en

cohérence de trois moments: l'auto-perception, c'est-à-dire la façon dont la personne se perçoit elle-même; la représentation⁸, soit la façon dont elle se présente à autrui; la désignation, c'est-à-dire la façon dont elle est désignée par autrui. Et ceci qu'il s'agisse de personnes ou d'institutions. (4)

À ce moment de notre réflexion, nous aimerions insister sur ces trois coordonnées et sur la façon dont elles peuvent être mises en accord avec trois types de représentations du français en francophonie: «la vision que l'on peut avoir des bonnes ou des mauvaises façons de pratiquer une langue», «ce que l'on pense faire avec cette langue» et «les valeurs auxquelles le français est associé» (Mauer, *op. cit.*, 100). L'auto-perception, la représentation et la désignation s'identifient facilement à une vision sur la langue et sur ce qui est bon ou mauvais par rapport à une perception de la norme (interne ou externe). L'usage proprement-dit de la langue, qui est fonction d'un contexte économique, politique, culturel, idéologique, et la valeur assigné à cet usage s'inscrivent également dans les trois dimensions de l'identité.

En parlant du concept de «représentation sociale», nous reprenons la vision de Jean-Claude Abric qui le définit comme un processus qui permet à l'individu d'interpréter la réalité et de mieux l'intégrer, jouant ainsi «un rôle fondamental dans la dynamique des relations sociales et dans les pratiques» (*Pratiques sociales et représentations* 15).

En ce qui suit, nous montrerons donc comment en analysant des commentaires de francophones, nous pouvons dégager des représentations qui placeraient les membres de cette communauté par rapport à leur auto-perception, à la façon de se présenter aux autres membres de la communauté francophone et à la façon dont ils sont perçus par les autres francophones.

Selon la méthodologie de l'analyse de contenu, nous avons entamé notre recherche par une «lecture flottante» (Bardin *L'analyse de contenu* 126) afin de mettre en ordre nos hypothèses et d'établir «le type d'analyse catégorielle: thématique ou lexicale» (*Ibid.* 306). Notre choix a été de traiter les interventions des internautes dans une perspective thématique, car il s'agissait d'identifier surtout le contenu des représentations ce qui revient finalement à «repérer des noyaux de sens qui composent la communication» (*Ibid.* 137).

Concernant les hypothèses de recherche, il faut dire que notre démarche s'axe sur la vérification en milieu numérique, sur un corpus naturel, des trois types de représentations identifiées par Maurer (100) et sur la construction

8. À ne pas confondre avec la représentation sociale.

à partir des données recueillies d'un tableau de l'identité francophone, telle qu'elle se révèle sur la Toile.

La lecture flottante des 50 réactions⁹ des internautes nous a permis de dégager neuf thèmes (distribués selon les trois catégories de représentations) qui reviennent dans les commentaires:

- *La vision que l'on peut avoir des bonnes ou des mauvaises façons de pratiquer une langue*

La qualité du français:

Tengard des incommensurables fautes de syntaxe, de vocabulaire, d'orthographe, etc. ... qui régner dans toutes les sphères sociales du pays. Vraiment, c'est la honte! (Indigène de la République)¹⁰

En France: Black Friday, Start-up, burnout, pool-exit, low-cost, My-TF1, mainstream. (Molex)

Je suis d'accord avec les Britanniques, le français des africains tient presque plus d'une version moderne de créole que de la langue de Molière. Je ne suis pas certain que je les comprendrais si je voyageais dans les quartiers populaires d'Afrique, je ne comprends déjà pas toujours le sabir pratiqué dans nos propres técis de banlieue lol :-)
Le Français finira comme le latin dans 2000 ans, une langue morte de référence culturelle, qui enthousiasmera une poignée de bobos islamo-gir ce genre de propos alors que nos jeunes ont des problèmes pour apprendre notre langue est indécent. (asperge12)

Ce serait déjà pas mal si le français était déjà bien pratiqué en France. Au reauchistes au quatre coins de la Planète lors des colloques du 41eme siècle lol :-) (Stephane Deschamps)

9. Nous avons retenu 50 commentaires sur les 7 articles en suivant un principe de non-redondance. Nous avons recherché dans les réactions des internautes moins la fréquence thématique des occurrences et plus leur congruence avec les représentations recensées dans les études sur le terrain.

10. Nous avons gardé la forme originale des commentaires sans interventions dans leur ponctuation, grammaire et orthographe.

La rivalité français – anglais:

Les lecteurs du Figaro ne s'entendent pas sur le sujet probablement, avec l'intox atlantique qu'ils subissent régulièrement, ils finissent pas penser que pour être «in» il faut speaker Anglais... (didier bernadet)

L'anglais est la langue internationale de facto. On peut très bien vivre en parlant le Français dans l'espace francophone et l'anglais partout ailleurs. (wooster)

Halte à la dictature de l'anglais. Défendons notre langue natale! La francophonie est essentielle de notre culture. Jeanne d'Arc, aide-nous à repousser l'envahisseur linguistique anglais! L'instrumentalisation de la langue anglaise au détriment de la langue française, pour le business, m'horripile. (LESAGISTE)

Depuis quelques mois je glane les mots anglais employés sans traduction dans des textes en français, sur internet et ailleurs. J'en suis à plus de 1.100 ...» (dixneuf001)

Déjà vouloir faire du français une langue de 1er plan est ridicule. On a déjà l'anglais pour cela et ça suffit.» (Gabriel Caillaut 1)

Et on sacrifie encore la francophonie au détriment de l'anglais: ces politiques sont des traîtres et ne cherchent aucunement à assurer la grandeur de la France. (Fifi333)

les français non seulement ne font pas d'effort pour que la francophonie ne se meurt pas, mais en plus ils y rendent l'accès difficile, en augmentant les prix des formations et cours de langues chaque année (cas du Maroc) pas étonnant que l'anglais prenne le dessus avec les nouvelles générations... bientôt un maghreb anglophone :)» (Mariam Mahjoubi)

La compétition au sein de la francophonie:

et les présentateurs de la télé ? les journalistes ? les publicités ?? quelle honte ...allez voir comment le français est protégé sur les sites des journaux québécois (laurain)

On ne parle français (enfin français on dit ça pour être gentil parce que vu le niveau des africains, on est dans le petit nègre et encore) en Afrique que parce que on a été une puissance coloniale. Le français

Les défis du XXI^{ème} siècle en linguistique

nous appartient à nous Mr Macron ne vous en déplaie. (Gabriel Caillaut 1)

Et rien derrière; au point que les Québécois, pour ne citer qu'eux, avaient souvent l'impression de défendre la francophonie contre la France. (CecildeMille)

On va bientôt s'ambiancer, cadonner, caïmanter et faire palabre. Ca nous a rapporté quoi de subir l'influence de ce continent jusqu'à présent? (Notre Dame)

Lisez les articles et surtout les éditoriaux de L'Orient Le Jour de Beyrouth dans un français qu'on aimerait lire plus souvent ici (malateste)

Objection votre honneur! Ce n'est pas simplement au Burundi mais aussi au Kivu (RDC) que le français est une belle langue souvent mieux parlée que dans nos ghettos français. (Al Rasheed)

Dans ce secteur des grands lacs, c'est au Burundi, ancienne colonie belge, que le français est le mieux parlé. (Marc ANTOINE 2)

Les africains parlent français et non un créole. Ils utilisent juste des termes et expressions qui leur sont propres comme au Québec et dans certaines régions françaises. Vous avez peut-être du mal à les comprendre à cause de l'accent, mais les africains parlent parfois même un meilleur français que des français «de souche». (Blédine Nzumba Bakala)

- *Ce que l'on pense faire avec cette langue*

La francophonie comme une nouvelle forme de colonisation/immigration:

Beaucoup de pays africains, ils sont en train de créer leur écriture, Seuls les colonialistes veulent les étrangers parler de leur langue, d'ailleurs il y a que Pivot qui parle, écrit correctement cette langue. (Kicker)

Pour Macron, la colonisation par la Culture n'est plus un crime? (Ninon NEEWEE)

Un bon élève qui veut faire passer la colonisation linguistique et culturelle, pour l'inverse de ce qu'elle est, c'est à dire l'imprégnation du colonisateur par la culture colonisée» (Rif AGO)

...le français n'a rien à faire dans ce pays, mais les aides de la francophonie non plus (schweitzer alain)

Où est le problème?, inutile d'apprendre le français à toute l'Afrique pour finalement les voir débarquer ici. (Veilleur de Lordaeron)

...propagande de la fachosphère!?! (Henri Van Tuat)

Et déjà c'est un principe colonialiste d'imposer aux africains le français comme langue. Après tout ils choisiront ce qui veut (Issa Abouassiya)

L' (in)utilité du français:

C'est du business! A moins d'être un bobo (donc de gauche bien entendu), je ne vois pas comment on peut s'opposer à ce slogan. La langue française, c'est comme notre système social ou le syndicalisme : ce sont des luxes qu'on ne peut plus se permettre! (MonTilleul)

En Afrique du Sud, l'anglais est majoritaire mais le <français suit de près car les entrepreneurs locaux veulent atteindre le marché des pays africains francophones. A cultiver! (KABOUKI)

Excellente initiative. L'important n'est pas le langage académique mais de se faire comprendre sur un socle commun. Ensuite défendons la francophonie et on rivalisera avec l'anglais mais aussi l'espagnol et le chinois. Un dictionnaire mondial du français c'est très bien. (pilot001)

La jeunesse africaine contrairement à ses aînés a pris conscience de la réalité du monde dans lequel elle vit. L'Anglais va progressivement remplacer le français en tant que langue véhiculaire, comme c'est en train d'arriver au Rwanda et comme ce fut le projet avorté par un coup d'Etat en 2009 à Madagascar. (NWO)

Attendez, les prétentions de Macron sont fictivement ridicules et utopiques. Pensez donc dans les rues de Paris et des grandes villes on ne parle plus le français, on parle arabe. Dans les départements et territoires d'outre mer le français est la deuxième langue après le créole le tahitien le Vanuatu et le kanak. Et il voudrait que le français devienne la première langue universelle Hahahaha, Il faudrait déjà que l'on puisse l'entendre sur les ondes et les chaînes de télévisions à travers le monde. Et même dans les DOM/TOM c'est loin, très loin, très très loin d'être le cas. Utopie comme tout ce qu'il dit et pense. (Edgar Guillaumond)

j'habite la réunion depuis 30 ans et je vous assure que même si une grande majorité des gens parle le créole dans leur vie de tous les jours, tout le monde sait parler le français, qui reste prioritaire au travail et sur les ondes, où les émissions en créole ne doivent représenter que 5% environ de toutes celles qui sont diffusées (Laetitia Andrieu)

Au Québec, grandir dans un milieu bilingue c'est le plus souvent grandir dans une famille francophone entouré de toutes parts par des anglophones. Lorsque tout le monde sera bilingue, le français n'aura plus d'utilité autre que culturelle et disparaîtra. (Robert Henri)

- *Les valeurs auxquelles le français est associé*

L'appropriation du français:

Le problème avec ce slogan n'est pas qu'il risque de froisser la susceptibilité des Français, mais qu'il manifeste de notre part une forme de dédain pour tous ceux dans le monde qui ont appris notre langue¹¹ – et ils sont nombreux... (M. Debard)

Par contre je suis outré quand j'entends Macron dire que la langue française n'est plus française mais africaine. Alors quoi, on veut nous enlever notre propre langue maintenant? Autant parler anglais à ce moment là, au moins cette langue reste européenne. (Gabriel Caillaut 1)

'un dictionnaire de la francophonie'?! Ben y a déjà le Larousse, pourquoi payer en plus plusieurs personnes pendant des années pour la rédaction d'un doublon? Il délire et dépense sans compter, c'est un cauchemar! (Darkange)

«Notre langue française est une chance, ce n'est pas seulement un patrimoine à protéger. Elle a un avenir et cet avenir se joue en Afrique» dit- il. En effet, c'est notre patrimoine à protéger, alors qu'il commence par l'école et les banlieues. Quant à l'Afrique, c'est aux Africains d'en décider et pas à nous. (Dulcinée)

Il était temps qu'un homme politique tienne ce discours sur la francophonie et mette en valeur notre langue, au-delà de nos frontières étriquées. (Rachsel)

11. Nous soulignons.

Et c'est très bien. Le français n'a rien à faire au Rwanda. Qu'ils parlent la langue de leurs ancêtres, comme nous, comme tout le monde. Soucions-nous plutôt du français en France, soucions-nous plutôt d'en faire une langue véritablement vivante, qui sous-tende une culture vivante, et, pour commencer, purgeons-le de tous ces horribles anglicismes. (El Ecuador)

Vive la Francophonie et l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF). Notre langue est de retour; (Guillaume Coste)

«Notre» langue? Vous parlez de quel français la au juste? Parce que comme pour l'arabe, il y a des tas de versions de français. 70 pays membres? Non, c'est 54 et parmi eux 20 n'ont pas le français comme langue officielle. «notre» espace culturel et linguistique? Mais qui est donc ce «nous» auquel vous pensez? Pas de 275 mais 274 chiffres de l'OIF. Et il ne s'agit pas de francophones mais de locuteurs du français. Un anglophone qui parle français en fait donc partie. L'espace culturel qui touche 800 millions? D'où sortez-vous ces chiffres? A la lecture de vos propos, il me semble que c'est surtout vous qui faites preuve de mauvaise foi, en plus d'exprimer une certaine forme de colonialisme. (Magali Nosaka-Stampfli)

Vu que la France a abandonné son rôle au sein de la Francophonie ainsi qu'au niveau des institutions européennes (alors que notre langue était la langue majoritaire de travail il y a à peine 15 ans), il y a malheureusement un gros risque que le monde francophone pourtant si vaste, perde de sa vigueur; (Guillaume Coste)

Les autorités politiques ne font presque rien pour «exporter» la langue et la culture française. (Said Nait Brahim)

Les qualités du français:

Il me paraît évident, comme à beaucoup de gens, qu'il aurait fallu choisir un slogan en français pour valoriser notre langue qui est tout de même une des plus belles et des plus précises qui soient et qui a été longtemps, à ce titre, la langue de la diplomatie; faut-il rappeler aussi qu'elle a été l'expression d'une grande littérature et d'une des pensées les plus prolifiques que le monde aient connues? (Daniel H. 1)

On voit de nouveau ici un pseudo patriotisme rabougri et binaire qui a du mal à comprendre certaines réalités pourtant si évidentes. (Jean-Michel Marx)

J'aimerais bien que la langue de Moliere soit la langue universelle. c' est une langue riche, poetique, humaniste et logique C' est la langue de Victor Hugo, de Voltaire, de Montesquieu, de Boris Vian mais aussi de Louis Pasteur, La Place, Ampere, Lavoisier... (Huong Nguyen)

Le français, langue synonyme de manque de pragmatisme, de fighting spirit, d'indolence et je ne sais quoi encore. Jamais cette langue ne pourra détrôner l'anglais ou d'autres langues plus parlées qu'elle (Juste Damada)

Je cède aux stéréotypes : Anglais = commerce, français = diplomatie, italien = comédie ... ;-) (Farah Fartas)

Cette langue si riche, si subtile, si nuancée... Ses arcanes sont de moins en moins connues, hélas.. par ceux-là mêmes qui en ont hérité: les français. Beaucoup à dire à ce propos... (Samia Bardi)

En observant cette catégorisation thématique des interventions¹², nous pouvons formuler les hypothèses suivantes:

- Il existe une vraie inquiétude concernant la qualité du français ou de ce qu'on juge la forme «idéale» de français.
- Cette dégradation est due au progrès de l'anglais et à l'anglicisation du français, mais aussi à la variation du français (français des banlieues, français africain) qui est interprétée comme un phénomène menaçant y compris le statut symbolique du français.
- Le statut symbolique du français ou les valeurs auxquelles il est associé génère des représentations divergentes en fonction de ce que nous avons identifié comme une perspective d'appropriation. À qui appartient le français dans une communauté qui se veut construite sur le partage? Quel français appartient à qui?
- L'appropriation du français ou de la variété de français (la variété *légitime*) passe également par une voie de concurrence. La qualité du français se dégrade au niveau d'un noyau (prétendu ou approprié),

12. La plus grande partie des interventions couvrent plusieurs catégories thématiques à la fois. Nous pensons que cela s'explique par des chaînes causales et des correspondances entre le plan symbolique de la perception du français et de la francophonie et du plan pragmatique de la mise en œuvre des usages et des politiques.

mais se conserve au niveau d'une périphérie qui réclame un statut égal.

- La tendance à approprier et par la suite à «exporter» le français et l'ensemble des représentations qui en découlent provoque également un fort sentiment de rejet. Le partage devient colonisation.
- Il faut mentionner dans le même contexte les appels au repli, au retour vers son propre pôle. Comme si, à force de partager, le français avait perdu de sa force. Ce sentiment dérive à notre avis de l'idée que le français appartient à un seul noyau (la France et les Français, en l'occurrence) et qu'il est le seul responsable de son rayonnement, de sa qualité et des valeurs qu'il transmet. Le repli pourrait s'expliquer également par le refus de la communauté à l'aune des vagues modernes d'immigration.
- Finalement, il est intéressant à noter comment s'opposent les qualités auxquelles est associé le français (*diplomatie, richesse, subtilité*, etc.) et son utilité, jugée douteuse, dans un monde pragmatique dont l'anglais devient le porte-parole. A notre avis, cette opposition découle d'un recadrage imparfait de la politique institutionnelle francophone et d'une valorisation limitée de tous les environnements francophones.

Conclusion

En guise de conclusion, nous voudrions parler des limites de notre recherche. Premièrement, il faut noter que l'échantillon des contenus à analyser est trop réduit pour dégager de vraies tendances au sujet des représentations en francophonie, pourtant, nous pensons qu'il est assez pertinent pour identifier des phénomènes symptomatiques. En même temps, l'avantage des réseaux sociaux d'offrir un corpus naturel, non-orienté a pour le désavantage de n'offrir que des données très floues sur les participants. Ces données pourraient également être influencées par des critères comme l'orientation politique du contenu journalistique publié, et par conséquent, de ses lecteurs, l'accès à une connexion internet, la présence sur les réseaux sociaux, l'intérêt à exposer un point de vue, etc.

Malgré les limites mentionnées, nous pensons que la Toile doit devenir dans un futur proche un instrument important dans l'évaluation des représentations concernant le monde francophone, notamment grâce à la spontanéité des contenus et à la mise en contact des sujets au-delà des frontières et continents. Nous pensons également que les symptômes relevés

et les hypothèses lancées pourraient se traduire dans un projet d'envergure exigé par l'état des choses au niveau de la Francophonie institutionnelle, mais aussi de la réalité linguistique et démographique du monde actuel.

Bibliographie

- Abric, Jean-Claude (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.
- Asselin de Beauville, Jean-Pierre et Jean-Louis Hiribarren, «L'identité francophone: utopie ou réalité?», Agence Universitaire de la Francophonie, <https://www.auf.org/media/uploads/identite.pdf>, (consulté le 22 septembre 2016).
- Asselin de Beauville, Tardif, Jean et al., «Les identités francophones», in *Rue Descartes*, N° 66, 2009, p. 68-85.
- Bardin, Laurence, «Analiza conținutului și a formei comunicărilor», in Serge Moscovici, Fabrice Buschini (dir.), *Metodologia științelor socioumane*, Iași, Polirom, 2007, p. 296-329 (traduit du français par Vasile Savin).
- Bardin, Laurence, *L'analyse de contenu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- Herring, Susan, «Relevance in computer-mediated conversation», in Susan Herring et al. (dir.), *Handbook of pragmatics of computer-mediated communication*, Berlin, Mouton, 2013, p. 245-268.
- Maurer, Bruno, «Inventaire critique des sources et des méthodes», in Bruno Maurer (dir.), *Mesurer la francophonie et identifier les francophones. Inventaire critique des sources et des méthodes*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. 11-175.
- Modreanu, Simona (dir.), *L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2016.
- Revillard, Anne, «Les interactions sur l'Internet», in *Terrains & travaux*, N° 1, 2000, p. 108-129.
- Tajfel, Henri, Turner, John, «An integrative theory of intergroup conflict», in Stephen Worchel, et al. (dir.), *The social psychology of intergroup relations*, Pacific Grove, CA/ Brooks/Cole, 1979, p. 33-48.
- Wolff, Alexandre, «Qu'est-ce qu'un francophone?», in Bruno Maurer (dir.), *Mesurer la francophonie et identifier les francophones. Inventaire critique des sources et des méthodes*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. 3-10.

Corpus:

«Francophonie. Francophones et fiers de l'être», *Courrier International*, <https://www.courrierinternational.com/article/2010/10/20/francophones-et-fiers-de-l-etre> (consulté le 20 septembre 2017).

- «Canada. A HEC Montréal, la bataille du français contre l'anglais», *Courrier International*, https://www.courrierinternational.com/article/canada-hec-montreal-la-bataille-du-francais-contre-langlais?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1484922681 (consulté le 10 septembre 2017).
- «Éducation. Grandir dans un milieu bilingue développe les capacités cognitives», *Courrier International*, https://www.courrierinternational.com/article/education-grandir-dans-un-milieu-bilingue-developpe-les-capacites-cognitives?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#xtor=CS1-9 (consulté le 10 septembre 2017).
- «Vu du Royaume-Uni. Les prétentions universelles de la langue française virent au ridicule», *Courrier International*, https://www.courrierinternational.com/article/vu-du-royaume-uni-les-pretentions-universelles-de-la-langue-francaise-virent-au-ridicule?utm_medium=Social&utm_campaign=Echobox&utm_source=Facebook#link_time=1512980062 (consulté le 8 septembre 2017).
- «Rwanda: le swahili gagne du terrain, le français recule», *Le Figaro*, <http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/francophonie/2017/02/10/37006-20170210ARTFIG00110-rwanda-le-swahili-gagne-du-terrain-le-francais-recule.php#fig-comments> (consulté le 1er septembre 2017).
- «Emmanuel Macron veut faire du français la première langue d'Afrique et du monde», *Le Figaro*, <http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/francophonie/2017/11/28/37006-20171128ARTFIG00273-emmanuel-macron-veut-faire-du-francais-la-premiere-langue-d-afrique-et-du-monde.php> (consulté le 5 septembre 2017).
- «Slogan anglais des JO 2024: «Bientôt, on chantera même la Marseillaise en anglais!», *Le Figaro*, <http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/francophonie/2017/02/17/37006-20170217ARTFIG00193-slogan-anglais-des-jo-2024-bientot-on-chantera-meme-la-marseillaise-en-anglais.php> (consulté le 5 septembre 2017).

Elena-Georgiana CONDOIU (VINTILA)
Doctorante
Université de Craiova, Roumanie
Université de Liège, Belgique

Les TICs et l'enseignement du FLE – le cas des enseignants-blogueurs

Résumé: Les nouvelles technologies peuvent contribuer au développement pédagogique tant que leur impact est centré sur l'apprentissage des étudiants et que les enseignants sont formés rigoureusement pour pouvoir identifier correctement quelle technologie s'applique mieux à leurs apprenants et dans quelles conditions. Nous nous proposons d'analyser le cas spécifique des enseignants qui ont choisi d'intégrer dans leurs classes des blogues où ils publient régulièrement des activités. Ce qui nous intéresse c'est de déterminer l'impact que l'utilisation des blogues a sur l'apprentissage du français chez les apprenants mais aussi sur le développement professionnel des enseignants qui se sont lancés dans ce domaine.

Mots-clés: blogue, enseignement, FLE, numérique, TIC

Abstrac: New technologies can contribute to educational development as long as their impact is focused on student learning and teachers are rigorously trained to correctly identify which technology is best applied to their learners and under what conditions. We propose to analyze the specific case of teachers who have chosen to integrate blogs into their classes. What interests us the most is to determine the impact that the use of blogs has on the learning of French among learners but also on the professional development of teachers who have started in this area.

Keywords: Blog, Teaching, French Foreign Language, Digital, ICT

Introduction

L'avènement de l'ère Internet a permis aux enseignants, particulièrement à ceux qui enseignent les langues étrangères, d'avoir de nombreuses possibilités pour diversifier leurs activités et surprendre agréablement leurs étudiants. En dehors du temps limité de la classe de langue, il est possible de proposer aux élèves de développer leurs compétences orales ou écrites avec des activités qui tiennent compte de leur niveau respectif ou encore¹ par exemple, avec du travail supplémentaire à faire chez eux, grâce aux dispositifs virtuels, comme le sont les blogues, les sites, les pages Wikispaces, la création des pages-groupes d'apprenants en ligne ou même l'envoi de fichiers par e-mail. On trouve sur la Toile d'innombrables blogues, avec des thématiques variées, blogues qui, pour certains, fonctionnent encore et, pour d'autres, sont des blogues «morts»². L'émergence des blogues ces dernières années n'est pas restée sans écho. Plusieurs revues ont dédié des numéros entiers au traitement du sujet, comme l'a fait en 2006 la revue *Réseaux* qui a consacré son quatrième numéro³ de l'année aux blogues, en soulignant que:

Le développement spectaculaire de ce que l'on appelle désormais communément la blogosphère, notamment en France, a d'ores et déjà suscité articles de presse et publications multiples, jusqu'à un éphémère magazine, *Netizen*, ainsi que des émissions de télévision. Comme souvent, lorsqu'émerge un «nouveau» média, les blogs ne cessent de susciter des interrogations quant à leur positionnement dans le spectre des supports d'informations préexistants. (Cardon et al, *Présentation* 9).

Il ne faut pas oublier que les médias, voire le multimédia et l'Internet, sont sources de connaissances dans le milieu enseignant, mais la sélection des informations doit être réalisée par quelqu'un d'expérimenté et, de plus, ces ressources doivent être adaptées à la réalité de la classe. Car il existe de nombreuses informations non vérifiées ou encore des sources peu crédibles;

1. Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer. http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Framework_fr.pdf, (consulté le 23 septembre 2017).

2. Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel proposent dans leur article de 2006, *La production de soi comme technique relationnelle*, une typologie des blogues en fonction de l'énonciation, du mode de communication et de la forme du réseau qui existent sur les blogues.

3. *Réseaux* 2006/4 (no 138) – *Les Blogs*. Disponible en ligne: <http://www.cairn.info/revue-reseaux1-2006-4.htm>, (consulté le 23 septembre 2017).

parfois, le plus difficile pour un élève ayant une connexion Internet reste de trouver la vérité. C'est un des arguments les plus prépondérants contre l'introduction des médias dans les écoles. Mais ignorer le poids que l'ère informatique a dans la vie de nos apprenants revient à s'aveugler sur les changements de la société et les nouveaux besoins en matière d'apprentissage. C'est justement pour que les apprenants trouvent des sources fiables et afin qu'ils obtiennent des réponses correctes à leurs questions que des professeurs se sont mobilisés et ont créé des sites, des blogues ou des vidéos. Toutes ces ressources, ils les ont mises à la disposition de tous ceux qui veulent apprendre ou approfondir leurs connaissances – aussi bien leurs propres apprenants que d'autres individus.

Corpus

Notre corpus est composé de huit blogueurs qui existent sur la Toile et dont le blogue est actif ou non:

- M^a José Lozano – *TICs en FLE*: www.ticsenfle.blogspot.fr
Professeur de FLE actuellement à la retraite, M^a José Lozano habite en Galice, Espagne. Elle a créé le blogue en 2008 mais depuis sa retraite en 2015, elle publie de moins en moins⁴.
- Ana Oliveira Cardoso – *Bleu-blanc-rouge* : www.bleufr.blogspot.ro
Enseignante de FLE à Vila Nova de Gaia, Portugal, Ana Oliveira débute en ligne pour la première fois en 2007.
- Elena Buric – *Entraînement en ligne* : www.elenaburic.blogspot.ro
Actuellement professeur de français à Tulcea, Roumanie, Elena écrit sa première publication sur le blogue en 2010.
- Nathalie Porte – *Nathalie FLE* : <http://nathaliefle.com/blog-pour-apprendre-le-francais>
Nathalie offre des cours de FLE exclusivement par Skype.
- Evguéni Erokhine – *Le FLE avec les médias*: www.french1959.eu
Professeur de FLE à l'Institut Français de Moscou, Evguéni est aussi examinateur-formateur DELF-DALF et examinateur OGE-EGE. Sa première publication date du 12 décembre 2012.
- Fabienne Launoy – *La classe de Fabienne*: www.laclassedefabienne.blogspot.ro

4. Depuis novembre 2015, la publication suivante est au mois de février 2017.

Fabienne travaille actuellement en Argentine comme enseignante de français à l'Alliance Française de Saint-Rafael. Elle écrit et publie sa première activité sur le blogue le 09 juin 2012.

- Ana Lopez – *Oui, je parle français*: www.oui-jeparle.blogspot.fr
Blogue qui n'est plus actif, la dernière publication étant le 17 juin 2016. Ana a créé sa première publication le 06 octobre 2008.
- Antonia Ortiz – *Français Point Comme – EOI Ciudad Real*: www.francescr.blogspot.fr
Professeur de FLE en Espagne, Antonia poste la première activité le 22 octobre 2008, son blogue étant toujours actif.

Pour notre recherche, nous avons demandé à ces huit enseignants de répondre à un questionnaire (Annexe 1) pour voir l'impact qu'a eu la décision de créer et utiliser un blogue pendant les activités de classe. Nous allons analyser les réponses reçues à la première partie du questionnaire (*Gestion et organisation du blogue*) et à la quatrième partie (*Efficacité du blogue et motivation des élèves*).

Gestion et organisation du blogue

Voyons ce que nos professeurs ont répondu à la première partie du questionnaire:

1. Êtes-vous le seul professeur de votre établissement à avoir créé son propre blogue professionnel?

OUI: M^a José Lozano, Elena Buric, Nathalie Porte, Evguéni Erokhine, Fabienne Launoy.

NON: Ana Cardoso, Ana López, Antonia Ortiz.

2. Avez-vous suivi des cours spécialisés dans le domaine de l'informatique pour pouvoir créer ce blogue?

OUI: Ana Cardoso⁵.

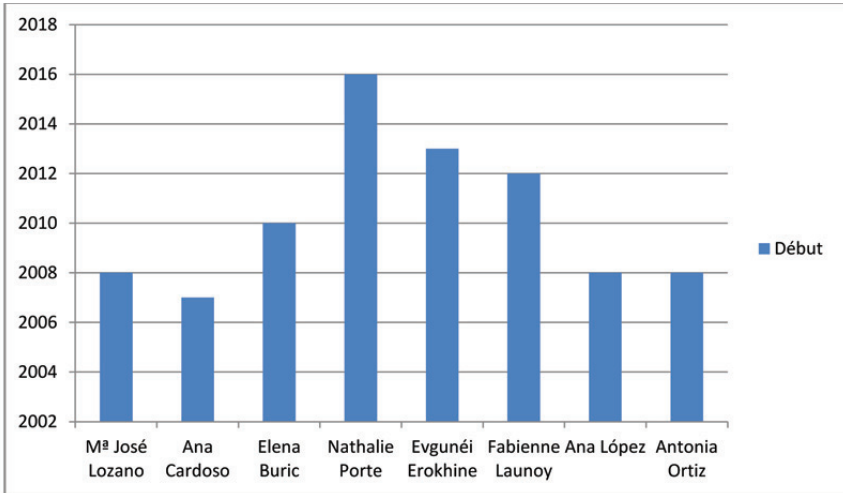
5. Cours présentiels et en ligne, avec attestation: «L'utilisation des TIC dans l'Enseignement / Apprentissage» – 25 heures présentiels + 25 heures en ligne (en 2007), «Les TIC dans l'enseignement des langues étrangères: "Hot Potatoes", "Moodle" et "Blog"» – 25 heures présentiels + 25 heures en ligne (en 2008-2009), «Les TIC et les Langues» – 25 heures présentiels + 25 heures en ligne (en 2012), «L'utilisation d'un blog dans la bibliothèque scolaire» – 3 heures présentiels (2016), le seul sans attestation.

Les défis du XXI^{ème} siècle en linguistique

NON: M^a José Lozano, Elena Buric, Nathalie Porte, Evguéni Erokhine, Fabienne Launoy, Ana López, Antonia Ortiz.

*Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît (cours en ligne/en présentiel, combien d'heures de formation, avec/sans attestation, etc.)

3. Depuis combien d'années gérez-vous un blogue professionnel?



4. Combien d'heures par semaine consacrez-vous à la gestion de votre blogue?

M^a José Lozano: 10h.

Ana Cardoso: *C'est très variable: entre 1 et 5 heures.*

Elena Buric: *De 6 à 10 heures. Parfois plus. Il y a aussi des semaines pendant lesquelles je n'ai pas le temps de travailler sur le blogue.*

Nathalie Porte: *entre 30 minutes et 1h par jour avec les réseaux sociaux.*

Evguéni Erokhine: 3 heures.

Fabienne Launoy: *Actuellement, moins de 2h mais quand je suis sérieuse plus ou moins 5 h.*

Ana López: *de 1 à 3 h.*

Antonia Ortiz: *Environ 10 heures, mais ça dépend des activités que je veux faire avec les élèves.*

5. Avez-vous des étapes de réalisation des activités (un calendrier, par exemple)?

OUI: Ana Cardoso, Nathalie Porte, Fabienne Launoy.

NON: M^a José Lozano, Evguéni Erokhine, Ana López.

Elena Buric: *Oui et non. Oui, quand il s'agit de la réalisation de ressources en accord avec le programme officiel. Non, puisque certaines activités sont le résultat des «coups» d'inspiration.*

Antonia Ortiz: *Dans le blogue, il y a un calendrier que les élèves consultent pour connaître les dates des épreuves, mais pas pour la réalisation d'activités concrètes.*

Nous observons que plus de moitié des enseignants sont les seuls à avoir créé un blogue dans leur institution bien qu'ils n'aient pas suivi des cours / des formations en ligne pour s'approprier certaines informations concernant la création et la gestion d'un blogue. Sauf Ana Cardoso qui a suivi quatre formations en présentiel et en ligne, des formations partant du général, comme l'utilisation des TICs dans le processus d'enseignement / apprentissage, jusqu'aux applications telles *Hot Potatoes*, *Moodle* et *Blog*. Cinq enseignants ont créé leurs blogues entre 2007-2010 tandis que les trois autres entre 2012-2016, le blogue de Nathalie Porte étant le plus récent, créé en janvier 2016. Pour ce qui est du temps dédié à la réalisation et publication des activités en ligne, environ 5-6 heures, c'est la moyenne des enseignants. Bien que la grande majorité souligne que la période varie en fonction du sérieux du responsable, tout comme Fabienne l'indique: «Actuellement, moins de 2h mais quand je suis sérieuse plus ou moins 5 h». Quant aux étapes de réalisation des activités, les choses sont assez claires: trois enseignants utilisent ce genre de ressources, trois autres ne les utilisent pas, tandis que deux autres offrent plus de détails qu'un simple «oui» ou «non»; c'est le cas d'Elena Buric qui souligne qu'elle suit certaines étapes lorsqu'il s'agit des activités liées au programme officiel⁶ mais qu'il y a aussi des publications qui sont le résultat «des “coups” d'inspiration». Antonia utilise un calendrier pour indiquer à ses apprenants les dates des épreuves mais elle ne suit pas d'autres étapes concernant la réalisation des activités ou des publications.

Efficacité du blogue et motivation des élèves

Pour ce qui est de la quatrième partie du questionnaire, les enseignants ont répondu⁷ comme suit:

1. En classe, lors de nouvelles leçons, mentionnez-vous à vos élèves le blogue et la possibilité d'y retrouver plus de détails (exercices, exemples, etc.)?

6. Il s'agit du curriculum obligatoire.

7. Nous allons reproduire les réponses des enseignants telles quelles.

OUI: M^a José Lozano, Ana Cardoso, Elena Buric, Nathalie Porte, Fabienne Launoy, Ana López, Antonia Ortiz.

NON: Evguéni Erokhine.

2. Vos élèves, sont-ils ouverts à accomplir les activités proposées sur le blogue?

OUI: M^a José Lozano, Ana Cardoso, Elena Buric, Evguéni Erokhine, Fabienne Launoy, Ana López, Antonia Ortiz.

NON: Nathalie Porte.

3. Sont-ils plus désireux de s'impliquer dans des activités spécifiques en français hors classe (La Francophonie, des pièces de théâtre, des festivals, par exemple) après la création du blogue et la possibilité d'y disséminer ces activités? *Si «OUI», pourriez-vous nous donner des exemples?

OUI: **Elena Buric** – «Concours des dix mots», divers autres concours francophones, «La voix francophone» (compétition d'interprétation vocale – musique francophone, fêtes scolaires en français, la création de leur propre blogue, etc.

Ana López – *Quand il s'agit de préparer un exposé oral, par exemple, je leur donne des lignes à suivre ou des exemples. De même pour les dissertations ou simplement pour les examens.*

NON: M^a José Lozano, Ana Cardoso, Evguéni Erokhine, Fabienne Launoy, Antonia Ortiz.

4. Avez-vous observé un changement de la part de vos élèves envers votre matière après son utilisation? *Si «OUI», pourriez-vous nous donner des exemples?

OUI: **M^a José Lozano** – *Les élèves (12-14 ans) étaient plus motivés et aussi les adultes (avec le blog de gastronomie). Pas tellement de changement pour les élèves du Bac.*

Ana Cardoso – *Quelques-uns sont plus intéressés, l'utilisent souvent et en parlent. Comme les élèves s'intéressent beaucoup aux nouvelles technologies, il faut leur proportionner des ressources en ligne en français, parce qu'ils en ont beaucoup en anglais, les deux langues étrangères qu'ils apprennent. C'est aussi plus écologique et plus économique, parce qu'on utilise moins de papier, moins de fiches.*

Elena Buric – *Beaucoup d'élèves reviennent souvent sur mes blogues et sites pour refaire des activités longtemps après leur utilisation en classe, soit parce qu'ils ont aimé ces activités-là, soit pour réviser. En plus, nombreux élèves qui n'étaient pas particulièrement attirés par le français ont avoué*

qu'ils avaient commencé à «se sentir bien» pendant les cours de français et à aimer le français.

Ana López – *Les élèves motivés l'utilisent très souvent pour avancer, les moins motivés s'en servent pour travailler.*

Antonia Ortiz – *Ils sont plus motivés.*

NON: Evguéni Erokhine, Fabienne Launoy

Nathalie Porte – n'a pas répondu à la question.

5. Réalisez-vous en classe des mises au point des activités publiées sur le blogue? *Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît.

OUI: **Ana Cardoso** – *En classe on parle des mises au point, par exemple: des derniers films, des éphémérides, des traditions et des fêtes du calendrier, la matière à étudier pour se préparer pour les tests d'évaluation.*

Elena Buric – *Je refais certaines activités, en fonction des réactions et comportements de mes élèves. Si un questionnaire en ligne, par exemple, n'est pas suffisamment clair, je le refais, en reformulant les questions. Si un jeu ne contient pas certains éléments qu'ils auraient voulu y retrouver, je le refais également.*

Fabienne Launoy – *Les activités sont corrigées en groupe ou les étudiants m'envoient leur travail par mail.*

Antonia Ortiz – *On travaille ensemble dans la salle Althia.*

NON: M^a José Lozano, Evguéni Erokhine, Ana López

Nathalie Porte – n'a pas répondu à la question.

6. Quels types de ressources préférez-vous lors de la rédaction des activités?

M^a José Lozano: *vidéo, audio.*

Ana Cardoso: *surtout les documents authentiques, les vidéos et les audio. Les exercices proposés par les manuels ne sont pas très motivants pour les élèves. Le blog propose de films, chansons ...*

Elena Buric: *Je les utilise tous, en fonction du parcours et de la séquence d'apprentissage. En général, je les combine, donc il est difficile de parler de préférence.*

Nathalie Porte: *Je crée les activités, j'aime bien rejoindre un quiz, créer des vidéos, je trouve que c'est un support intéressant. Quand je fais un article long écrit, je l'enregistre pour qu'il y ait un support audio. Voilà...*

Evguéni Erokhine: *A mon avis, les ressources vidéo accomplissent le mieux les besoins en apprentissage de la compréhension orale et visuelle. Les apprenants sont amenés à faire un travail de réflexion sur les sujets présentés dans mes ressources. En plus, grâce aux vidéos qui se veulent actuelles, nous pourrions aborder des tendances d'aujourd'hui.*

Fabienne Launoy: *Audio: j'aime beaucoup les docs audio car les étudiants peuvent prendre le temps qu'ils veulent pour faire les activités chez eux sans sentir de pression.*

Quiz: pour les exercices de pratique, c'est le plus rapide.

Ana López: *documents authentiques, les vidéos et les audio.*

Antonia Ortiz: *J'utilise toutes ces sortes de ressources. Aussi les exercices structuraux avec correction en ligne.*

7. Quels éléments favorisez-vous lors de la conception des activités? (plusieurs réponses possibles):

M^a José Lozano: C.O. et E.O.

Ana Cardoso: P.O. et P.E.

Elena Buric: Tous, en fonction des objectifs des apprentissages.

Evguéni Erokhine: C.O.

Fabienne Launoy: C.O. et C.E.

Ana López: C.O. et C.E.

Antonia Ortiz: C.O. et C.E.

Surtout la compréhension orale et écrite. Pour la production écrite les élèves travaillent tout d'abord les exercices de grammaire et après ils me donnent leurs productions en classe pour la correction. Pour la production orale, il y a un onglet pour la phonétique et des post sur l'exposé oral en classe.

Nathalie Porte – n'a pas répondu à la question.

8. Quelle plus-value pédagogique attendez-vous de la réalisation de ce blog quant

- à la motivation des élèves,
- aux compétences disciplinaires
- aux compétences transversales
- aux savoirs et savoir-faire
- aux savoir-être?

M^a José Lozano: *Plus de motivation vers l'apprentissage. Offre de contenus qui existent dans le réseau pour apprendre la langue et la culture francophone. Savoirs et savoir-faire surtout avec les adultes;*

Ana Cardoso: *J'attends que mes élèves puissent améliorer tous ces aspects, grâce à l'utilisation de cet outil des nouvelles technologies qui sont de plus en plus importantes.*

Elena Buric: *J'attends que la plupart de mes élèves manifestent de plus en plus d'intérêt par rapport au français, en dehors des cours aussi, qu'ils réussissent à communiquer plus facilement en français en divers contextes, y compris non familiers ou nouveaux, qu'ils deviennent des utilisateurs indépendants, qu'ils enrichissent leurs connaissances du monde, via le français*

aussi, qu'ils deviennent sensibles aux valeurs de la culture et civilisations françaises et francophones.

Nathalie Porte: *La plus-value que j'attends de ce blog – la motivation des élèves: Non, franchement pas. C'est... je l'ai pas intégré comme ça.*

Evguéni Erokhine: *Développer les savoir-faire sur le plan personnel et inciter aux débats en groupe.*

Fabienne Launoy: *Quant à la motivation des élèves: j'ai remarqué que les élèves apprécient le fait que je 'travaille' beaucoup pour eux, ma propre motivation les motive; le fait que ce soit par le biais d'internet ajoute de la modernité donc de la motivation pour beaucoup d'entre eux. Quant aux compétences disciplinaires: c'est un espace supplémentaire de pratique pour chaque compétence. Quant aux compétences transversales: pour certains, c'est le seul contact qu'ils ont avec internet ou avec un ordinateur donc ça les aide à manipuler les nouvelles technologies. Quant aux savoirs et savoir-faire: je crois que le fait de faire des explications graphiques les rend plus claires, les étudiants peuvent donc avoir accès à différentes entrées vers le savoir. Quant aux savoir-être? Je ne pense pas travailler réellement cette compétence.*

Ana López: *Quant à la motivation des élèves: cela les fait penser au français en dehors des cours. Quant aux compétences disciplinaires: cela approfondit et améliore les compétences. Quant aux compétences transversales: cela permet de connaître des aspects de la francophonie que nous ne pouvons pas voir en classe. Quant aux savoirs et savoir-faire : On travaille bien la matière en général. Quant aux savoir-être: On découvre d'autres manières de vivre ou penser, on fait travailler la différence, on connaît le monde, on réfléchit...*

Antonia Ortiz: *Quant à la motivation des élèves: ils se trouvent plus motivés à l'étude de la grammaire, par exemple. Quant aux compétences disciplinaires: ils peuvent se servir du blogue pour travailler toutes les compétences. Quant aux compétences transversales: chez nous c'est une école de langues, donc on ne travaille pas la transversalité avec aucune autre discipline. Quant aux savoirs et savoir-faire: j'ai constaté que plus ils sont autonomes (et avec le blogue ils le sont) plus rapidement ils apprennent.*

La quatrième partie du questionnaire nous offre une meilleure vue sur les (possibles) influences que la création et l'introduction des blogues ont eues sur les apprenants. Premièrement, ce qui nous intéressait, c'était de voir si les enseignants mentionnaient pendant les classes de langue l'existence du blogue. A part Evguéni, tous les autres professeurs communiquent à leurs élèves la possibilité de trouver sur le blogue des exercices ou des explications supplémentaires. Les élèves, à leur tour, se montrent très ouverts pour ce qui

est des activités qu'on retrouve en ligne. Nathalie est la seule qui affirme avoir encore des problèmes pour convaincre ses apprenants d'être plus actifs dans le virtuel.

Ce qui nous paraît intéressant, c'est que, même si les enseignants affirment que leurs élèves sont désireux de réaliser les activités en ligne, pour ce qui est des activités extrascolaires plus spécifiques en français (par exemple: la Francophonie, du théâtre, des concours, etc.), ils ne sont pas plus ouverts. Uniquement Elena Buric et Ana López ont réussi à motiver leurs apprenants à participer à des activités telles: des concours (*La voix francophone*, *Dis-moi dix mots en français*), des exposés oraux, la création des blogues en français, etc. Il y a deux possibilités: soit les autres enseignants proposent aux apprenants diverses activités et ceux-ci ne sont pas impliqués complètement soit ils se concentrent sur l'activité en classe et sur l'introduction du blogue dans le quotidien de leurs élèves. Le changement le plus important inspiré par cet outil, c'est la nouvelle attitude des leurs étudiants au français. Il y a cinq professeurs qui parlent des efforts visibles de certains apprenants après la création du blogue: il y a des élèves qui le visitent pour avancer, d'autres pour travailler et même certains qui n'aimaient pas du tout le français et qui «commencent à se sentir bien» en classe, comme Elena Buric l'affirme. Pour la plupart d'entre eux, c'est aussi un sujet de discussion: parler de ce qu'on a retrouvé sur le blogue, s'ils ont aimé les activités ou simplement s'ils y ont trouvé quelque chose d'intéressant. Ana Cardoso parle aussi d'écologie concernant l'utilisation des nouvelles technologies en classe: plus de papier, plus de fiches. En même temps, c'est aussi économique. On voit bien, il y a aussi d'autres aspects qu'on peut exploiter pendant les classes avec les apprenants en partant de l'utilisation des nouveaux outils, tels l'écologie ou les questions financières.

Pour ce qui est des ressources préférées, les enseignants exploitent surtout les documents authentiques, audio et vidéo. Il faut le reconnaître, ce type de ressources est assez pauvre en classe quand on a un manuel (manuel qui suit un programme officiel et que les professeurs, à leur tour, doivent suivre). Avant l'apparition des nouvelles technologies dans les écoles, c'était à la charge des enseignants de trouver eux-mêmes des audio et des vidéo (des chansons surtout et des films) pour les exploiter en classe. Et avant l'apparition des laboratoires de langue, c'était encore plus difficile, avec les cassettes audio et vidéo. Comme attendu, les compétences favorisées par les professeurs sont la compréhension orale et écrite. Il n'y a qu'Ana Cardoso qui affirme privilégier la production orale et écrite. Après une courte analyse de

ses trois dernières publications⁸, deux travaillent la production orale: *Parler de ses vacances* et *Dernières vacances d'été*, publiées le 26 septembre 2017, et demandent aux apprenants de réviser le passé composé pour raconter leurs vacances. Dans la première publication, il y a une vidéo⁹, niveau débutant, avec des explications assez détaillées concernant les informations à livrer lorsqu'on nous demande de parler de nos vacances. Dans la deuxième publication, on retrouve une liste avec quelques expressions qu'on peut utiliser en parlant des vacances mais aussi des verbes conjugués au passé composé pour que les apprenants puissent s'exprimer plus librement.

Conclusion

Motiver ses apprenants, surtout en dehors de classe, est une des principales raisons pour la création et l'intégration du blogue dans les classes de langue. De plus, pour certains d'entre eux, c'est uniquement à l'école qu'ils ont accès à un ordinateur et / ou à l'Internet, donc cela les aide à apprendre à manipuler ces nouvelles technologies, tout comme Fabienne Launoy l'affirme aussi. L'utilisation des blogues chez eux rend les élèves plus autonomes et les motivent à travailler davantage. De plus, cela contribue aussi à un plus rapide apprentissage parce que les apprenants sont obligés de se concentrer beaucoup plus. Le professeur n'est plus à côté d'eux pour lui poser des questions.

Bibliographie

- Cardon, Dominique, Delaunay-Téterel, Hélène, «La production de soi comme technique relationnelle. Un essai de typologie des blogs par leurs publics», in *Réseaux*, 138(4), DOI: 10.3917/res.138.0015, 2006, p. 15-71.
- Cardon, Dominique, Jeanne-Perrier, Valérie, Le Cam, Florence, Péliissier, Nicolas, «Présentation», in *Réseaux*, 138(4) URL: www.cairn.info/revue-reseaux1-2006-4-page-9.html DO: 10.3917/res.138.0009, 2006, p. 9-12.

Ressources internet

Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer. Unité des Politiques linguistiques, Strasbourg, http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Framework_fr.pdf, (consulté le 27 septembre 2017).

8. Jusqu'au 27 septembre 2017.

9. <https://www.youtube.com/watch?v=jnSHv47lSqw>, (consulté le 27 septembre 2017).

Nom et Prénom:

Pays:

QUESTIONNAIRE

I. Gestion et organisation du blogue

1. Êtes-vous le seul professeur de votre établissement à avoir créé son propre blogue professionnel? OUI / NON
2. Avez-vous suivi des cours spécialisés dans le domaine de l'informatique pour pouvoir créer ce blogue? OUI / NON
*Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît (cours en ligne/en présentiel, combien d'heures de formation, avec/sans attestation, etc.)
3. Depuis combien d'années gérez-vous un blogue professionnel?
4. Combien d'heures par semaine consacrez-vous à la gestion de votre blogue?
5. Avez-vous des étapes de réalisation des activités (un calendrier, par exemple)? OUI / NON

II. Intérêt pour le blogue / Promotion du blogue

1. Avant la présentation de votre blogue, avez-vous réalisé des activités de sensibilisation auprès de vos élèves? OUI / NON
*Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît (motivation, remue-méninge (à quoi ça sert?), avantages/désavantages, etc.).
2. Avez-vous prévenu tous les intervenants? (directeurs, parents, collègues...)?
3. Quelles ont été les réactions de vos élèves, de vos collègues, de la direction de l'école?

III. Utilité pédagogique du blogue

1. Les activités proposées sur le blogue sont-elles une continuation des activités proposées en classe? OUI / NON

*Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît.

2. Vos élèves, vous inspirent-ils dans la création de futures activités numériques? OUI / NON.

*Si « OUI», détaillez, s'il vous plaît.

3. Utilisez-vous en classe votre blogue pour inclure les activités qu'on y retrouve? OUI / NON

4. Quelle est la finalité pédagogique de votre blogue?

IV. Efficacité du blogue et motivation des élèves

1. En classe, lors de nouvelles leçons, mentionnez-vous à vos élèves le blogue et la possibilité d'y retrouver plus de détails (exercices, exemples, etc.)?

OUI / NON

2. Vos élèves, sont-ils ouverts à accomplir les activités proposées sur le blogue? OUI / NON

3. Sont-ils plus désireux de s'impliquer dans des activités spécifiques en français hors classe (La Francophonie ?, des pièces de théâtre, des festivals, par exemple) après la création du blogue et la possibilité d'y disséminer ces activités? OUI / NON

*Si «OUI», pourriez-vous nous donner des exemples?

4. Avez-vous observé un changement de la part de vos élèves envers votre matière après son utilisation? OUI / NON

*Si «OUI», pourriez-vous nous donner des exemples?

5. Réalisez-vous en classe des mises au point des activités publiées sur le blogue? OUI / NON

*Si «OUI» détaillez, s'il vous plaît.

6. Quels types de ressources préférez-vous lors de la rédaction des activités?

a) Documents authentiques

b) Audio

c) Vidéo

d) Quiz

e) Jeux

Motivez vos choix.

Les défis du XXI^{ème} siècle en linguistique

7. Quels éléments favorisez-vous lors de la conception des activités (plusieurs réponses possibles)?:

- La production orale (P.O.)
- La production écrite (P.E.)
- La compréhension orale (C.O.)
- La compréhension écrite (C.E.)

8. Quelle plus-value pédagogique attendez-vous de la réalisation de ce blog quant

- à la motivation des élèves,
- aux compétences disciplinaires
- aux compétences transversales
- aux savoirs et savoir-faire
- aux savoir-être?

Elza IMNADZE
Doctorante
Université Andria Pirveltsodebouli
auprès du Patriarcat de Géorgie
Tbilissi, Géorgie

L'intégration de technologies numériques dans l'enseignement/apprentissages des langues/cultures étrangères

Résumé: L'apprentissage des langues/cultures a toujours été un des défis majeurs dans les sociétés ouvertes à l'échange.

A l'ère du numérique, où la société utilise de plus en plus des nouvelles technologies numériques dans la vie quotidienne ou dans les activités éducatives ou professionnelles, l'enseignement/apprentissage des langues/cultures étrangères prend une nouvelle envergure vu le fait que l'intégration d'outils numériques favorise l'apprentissage accéléré des langues et cultures et l'indépendance relative des apprenants par rapport au besoin de s'adresser impérativement à des centres de langues ou à des cours particuliers à long terme.

Quels sont ces outils numériques que l'on peut mettre à la disposition des établissements d'enseignement secondaires et universitaires, quelle sera la méthodologie de leur utilisation? Ce sont les questions auxquelles nous essayons de répondre dans notre article.

Mots-clés: numérique, outil, technologie, enseignement/apprentissage, langue, culture

Abstract: Teaching/learning languages and cultures have always been one of the major challenges in terms of communication and common relationships in the open society.

In the digital age the society is increasingly using new digital technologies in everyday life or in the domain of educational and professional activities, that promotes a new significance of teaching/learning foreign languages and cultures in terms of integrating new digital tools. New communication practice aims to accelerate the efficiency of teaching and learning of languages and cultures and correspondingly, provides the relative independence of learners from the need to address language centers.

What are those digital tools that can be made available to secondary schools and universities, what will be the methodology of their use? These are the questions we try to answer in our article.

Keywords: Digital Tools, Technology, Teaching/Learning Languages and Cultures

La maîtrise des langues étrangères est un enjeu majeur et un des défis les plus importants du XXI^{ème} siècle, dont l'enseignement/apprentissage doit répondre à un autre défi non moins important de ce même siècle, à savoir, l'application des nouvelles technologies à la didactique des langues/cultures étrangères.

Le XXI^{ème} siècle a apporté le changement du paradigme éducatif avec l'introduction du numérique dans l'enseignement/apprentissage des langues/cultures. Dans le présent article, nous allons analyser les changements que le numérique a apporté dans la pratique d'enseigner et dans celle d'apprendre. Comment du paradigme transmissif, l'enseignement est passé vers une compréhension plus constructiviste de l'apprentissage. Comment le rôle de l'enseignant a changé pour que d'un guide il se transforme en tuteur, en accompagnateur. Comment, de ce fait, le numérique devient un moteur de rénovation pédagogique, le déclencheur de réflexions fructueuses sur les pratiques enseignantes.

Enseigner les langues avec le numérique veut dire qu'il n'est pas nécessaire de l'effectuer impérativement dans un endroit fixe, on peut le faire partout ou presque partout. Le temps aussi devient flexible. Enseigner/apprendre une langue peut se faire chaque fois que l'on a les moyens organisationnels et logistiques nécessaires et que l'on a pu prendre le temps de réfléchir à un scénario cohérent et adapté au contexte. Quant aux moyens, l'introduction du numérique permet d'ajuster moyens et compétences à un projet solide pédagogiquement et didactiquement.

Comme le numérique est en constante évolution, la méthodologie qui l'implique dans l'enseignement/apprentissage est complexe et nécessite que l'enseignant se forme et s'informe en permanence, qu'il maîtrise bien les moyens techniques mis au service de l'enseignement/apprentissage, que les salles soient bien équipées. Aussi, l'introduction du numérique veut-elle dire nouveau mode de diffusion, de construction et d'appropriation du savoir.

Quelles sont les ressources numériques qui facilitent la transmission et l'appropriation du savoir? L'éventail en est très large: supports matériels construits ou bruts, documents sonores ou vidéos disponibles sur internet, ressources créées spécialement pour répondre aux objectifs spécifiques fixés par l'enseignement/apprentissage comme dans le cas de Macao (modules d'aide à la compréhension de l'anglais oral, développés à l'Université Montpellier 3). L'apprentissage étant un processus à la fois individuel et collectif, le numérique permet bien de passer de l'un à l'autre. Les réseaux sociaux, grandement soutenus par les technologies numériques, sont parfois utilisés à des fins pédagogiques, Facebook ou Twitter par exemple. Il existe également aujourd'hui des sites communautaires dédiés à l'apprentissage des langues.

L'utilisation des technologies numériques a apporté un changement considérable dans la méthodologie et des moyens d'enseignement/apprentissage des langues/cultures. Les nouvelles technologies ont rendu possible un changement radical des formes classiques d'enseignement des langues. Les formes standards se voient être substituées par les formes hybrides et à distance. Les nouvelles technologies font partie de l'enseignement hybride dont la forme la plus populaire est la classe inversée ayant pour fonction d'enseigner en interaction.

Quels sont les atouts de l'utilisation du numérique?

Les didacticiens qui font des recherches dans le domaine de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères¹ sont unanimes à reconnaître que:

- L'utilisation du numérique permet à l'apprenant de choisir ses moments de travail, ses activités. Il lui permet donc de travailler à son rythme.
- L'apprenant n'est plus celui qui accomplit uniquement les tâches assignées par l'enseignant, avec l'utilisation du numérique, il devient

1. Focus, Ressources documentaires d'actualité, Avril 2016, *Le numérique pour l'apprentissage des langues: outils, modalités, expérimentations (PDF)*, www.ciep.fr/.../focus-numerique-pour-apprentissage-des-langues.p... (consulté le 20 août 2017).

apprenant-chercheur, autonome. Le numérique lui permet de développer des facultés et des aptitudes nécessaires pour apprendre une langue dans un laps de temps relativement court tout en développant différentes compétences des quatre activités langagières – compréhension/expression orale et écrite.

- L'apprenant se rend compte que c'est lui qui est responsable de son éducation. Il a la possibilité de choisir lui-même par quel moyen et dans quel ordre il va acquérir les savoirs et les savoir-faire.
- En utilisant les réseaux sociaux, l'apprenant peut s'engager dans un travail collaboratif à distance qui implique des phases de contrôle et de retour sur ses actions en prenant le temps de la réflexion, ce qui est très important pour une appropriation de la langue étrangère.
- Les technologies permettent la participation à une création collective à distance avec des partenaires dont on étudie la langue et la culture.

Comment construire une ressource pédagogique?

L'enseignant de langue doit savoir construire deux types de ressource pédagogique pour l'enseignement hybride: une ressource pédagogique dont il va se servir pendant le cours, en classe, et une autre pour le travail indépendant de l'apprenant, ce dernier étant libre de l'enrichir et de s'en servir dans l'ordre et au moment qu'il trouve propice pour un meilleur apprentissage. Ce sont des logiciels pédagogiques qui permettent une individualisation du travail de l'apprenant que l'enseignant peut recommander à ses élèves.

De nos jours, l'Internet est conçu comme système éducatif. En effet, la connexion Internet permet d'intégrer les MITIC (médias, images et technologies de l'information et de la communication) dans l'enseignement, en général, dans l'enseignement/apprentissage des langues cultures, en particulier.

Pour la nouvelle génération qui s'est familiarisée avec l'ère numérique, l'intégration des MITIC rend l'apprentissage beaucoup plus motivant et attrayant. Leur usage dans le système éducatif entraîne un changement quant à la manière d'enseigner et à la manière d'apprendre. Ils développent chez les apprenants leurs aptitudes cognitives et leurs capacités à rechercher et à traiter de l'information, ils favorisent la mémorisation de l'information et le développement de leur indépendance de jugement. Ils aident au développement d'une coopération tant au sein de la classe entre

les apprenants et les enseignants qu'en dehors de ce cadre, ils offrent la possibilité de communiquer avec des gens de partout dans le monde.

Pour ce qui est des enseignants, l'usage des MITIC leur permet d'avoir un accès illimité à de différentes sources d'information pour construire leurs cours, d'individualiser et de différencier l'apprentissage tant pour les élèves en difficulté que pour les bons élèves.

En même temps, l'utilisation démesurée de l'Internet peut avoir comme inconvénient le fait que les élèves risquent de passer plusieurs heures devant l'ordinateur et ne plus avoir de vraies relations sociales, même s'ils communiquent, virtuellement, tant avec les enseignants que leurs camarades de classe.

Le côté matériel est aussi à prendre en considération vu le fait que toutes les écoles ne peuvent pas être équipées comme il convient et que tous les élèves ne peuvent pas avoir accès à l'Internet chez eux.

Pour assurer un usage bien organisé des MITIC, les moyens les plus efficaces, ce sont les plateformes qui permettent aux enseignants de concevoir et de gérer leurs cours sur Internet tout en ayant un libre choix de la méthode pédagogique à mettre en œuvre. Parmi les plateformes utilisées en ce sens, nous allons nous arrêter sur la plus répandue de nos jours qui est la plateforme Moodle. Cette plateforme propose différents avantages et inconvénients tant aux enseignants qu'aux apprenants.

La plateforme Moodle est utilisée pour mettre en ligne les cours, ce qui ne représente aucune difficulté vu le fait que l'enseignant y tape les textes comme dans un document Word, il peut présenter son cours en PowerPoint, y ajouter des images, des vidéos, des documents PDF. Ainsi, il peut présenter son cours sous différentes formes. À part le cours en lui-même, on peut y créer des blogs, des glossaires, des forums, avec la participation des apprenants, ce qui donne la possibilité à des discussions tant entre les élèves qu'entre les élèves et l'enseignant ou même avec d'autres personnes. Un autre avantage, c'est que les apprenants peuvent joindre leur enseignant ou leurs camarades de classe en tout temps et depuis n'importe quel endroit. Cette plateforme permet de mettre en ligne non seulement les cours, mais également différents instruments d'évaluation, tels des exercices, des tests, des sondages. Les devoirs et les tests sont immédiatement et automatiquement corrigés. Un autre avantage c'est que cette plateforme permet aux handicapés et aux apprenants hospitalisés d'être en interaction avec l'enseignant ainsi qu'avec d'autres apprenants. De ce fait, ils n'auront pas besoin de rattraper les cours qu'ils ont manqués.

La bonne maîtrise de langues étrangères s'avère d'une importance majeure pour les jeunes qui veulent acquérir des connaissances dans le domaine choisi en auto-formation aboutissant à une diplomation. La forme la plus répandue de l'auto-formation est l'enseignement à distance où le numérique joue le rôle prépondérant.

Comment se former et acquérir de nouvelles compétences quand on n'a pas le temps ou la possibilité de se déplacer? L'enseignement à distance (ou e-learning) apparaît comme une solution idéale d'autant que les établissements qui proposent cette formule ne cessent d'augmenter. Quelles formations sont accessibles? Comment se présentent les formations?

L'enseignement à distance, son fonctionnement, ses avantages et ses inconvénients

Qu'est-ce que l'enseignement à distance?

La formation à distance s'adresse à tous ceux qui n'ont pas la possibilité, le temps ou la volonté de poursuivre une formation en présentiel du fait de contraintes personnelles, professionnelles, financières ou géographiques et qui souhaitent entamer ou poursuivre leur formation supérieure auprès d'un établissement supérieur dans son propre pays ou à l'étranger.

Les établissements qui proposent cette formule ne cessent d'augmenter dans différents pays du monde, y compris en France. C'est sur le modèle de l'enseignement à distance fourni par les universités françaises que nous allons aborder cette formule de formation supérieure à laquelle on peut accéder grâce au numérique.

Les formations ouvertes et à distance (FOAD) et l'enseignement à distance (EAD) (ou e-learning)² désignent des formations et des cursus suivis à distance en ligne sur Internet qui peuvent déboucher sur l'obtention de diplômes de différents établissements, universités et écoles privées. Les FOAD sont intégrées dans les technologies éducatives qui réunissent des cours et des ressources scientifiques faisant l'usage des technologies de l'information et de la communication pouvant être utilisées en auto-formation. Les supports des ressources pédagogiques sont disponibles sur Internet et/ou sur cédérom et DVD.

2. Le Pour et le Contre de l'enseignement à distance – Studyrama
<https://www.studyrama.com> > ... > Filières > Enseignement à distance (consulté le 20 août 2017).

Comment ça fonctionne?

Pour avoir accès à ce type d'enseignement, il suffit de trouver un programme intéressant offert par différentes universités du monde, de s'inscrire et de payer les frais d'inscription qui sont souvent beaucoup plus inférieurs à ceux que l'on paye pour l'enseignement en présentiel.

Concrètement, l'étudiant reçoit les cours chez lui qu'il peut ainsi étudier à tout moment. Souvent les cours sont accompagnés d'exercices à réaliser et à renvoyer pour qu'ils soient corrigés par des enseignants. De plus en plus d'établissements sont passés ces dernières années, du papier à la souris, et utilisent désormais les outils numériques (mail, chat, vidéo...) pour faciliter l'apprentissage et l'interaction entre apprenant et enseignant.

Quels sont les avantages et les inconvénients de l'enseignement à distance?

Les avantages

Ils sont nombreux. En suivant des cours à distance, l'étudiant peut continuer – suivant sa situation – à exercer son activité salariée, à s'occuper de son(ses) enfant(s) ou à préparer un autre diplôme.

En effet, il n'est pas rare que certains étudiants optent pour une formation en présentiel à l'université et s'inscrivent par correspondance à un autre diplôme qui les intéresse. Les diplômes étant les mêmes qu'ils aient été acquis en présentiel ou par correspondance, personne ne pourra faire la différence. Et cela peut permettre de gagner pas mal de temps!

L'avantage certain est que grâce aux réseaux d'enseignements nationaux et internationaux, les jeunes peuvent suivre la formation qui les intéresse et qui correspond à leurs projets, sans avoir à déménager à l'autre bout de la Terre. C'est incontestablement une solution pratique, économique et qui leur permet d'accéder aux universités les plus prestigieuses du monde!

Les inconvénients

La toute première et principale contrainte de ce système est que les étudiants sont seuls face à leurs cours, ou presque. Ils n'ont pas de professeurs à leur disponibilité qui pourra leur faire une démonstration

écrite et orale à la fois, et pas de camarades d'amphi qui peuvent aider à se motiver.

Évidemment, la plupart des cours à distance intègrent des contacts par téléphone, mail, voire chat avec les professeurs, mais cela ne remplacera jamais un prof «en live»! Il peut être difficile de se motiver seul devant ses devoirs après une longue journée de travail. Autant dire qu'il ne faut pas prendre cette décision à la légère et qu'il va falloir organiser son emploi du temps pour y arriver.

Un autre inconvénient, qui peut être de taille, c'est le prix, lorsqu'il s'agit des formations privées qui sont bien souvent coûteuses... Et une fois la formation payée, impossible de revenir en arrière, même si on n'a plus le temps ou qu'on a changé d'avis!

Il est à noter qu'en France, à l'initiative du ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, il a été créé la FIED – Fédération interuniversitaire de l'enseignement à distance³ – qui a fêté ses 30 ans fin 2017. L'objectif était que la France soit représentée au sein du bureau de l'association européenne des universités à distance, créée en 1987.

Aujourd'hui, une trentaine d'universités, ainsi que quelques Comue⁴, sont regroupées au sein de la FIED. La plupart disposent d'un centre d'enseignement à distance, d'autres proposent simplement quelques formations. Mais le point commun de toute offre est de proposer des formations diplômantes.

Selon le président de la FIED, Jean-Marc Meunier, même si depuis la création de la Fédération, les outils pédagogiques ont beaucoup évolué avec l'avènement du numérique, la question la plus importante qui se pose devant le FIED, c'est comment assurer une formation à distance de qualité, qui ne soit pas simplement un dépôt de document assorti de quelques exercices, comment accompagner l'étudiant dans sa formation. La distance est une

3. Enseignement à distance: les universités montent en ligne – Educpros
<https://www.letudiant.fr/.../jean-marc-meunier-enseignement-a-distance>

4. Les Communautés d'Universités et Établissements sont des établissements publics à caractère scientifique, culturel et professionnel (EPSCP). Une communauté d'universités et établissements permet de regrouper des établissements d'enseignement supérieur et de recherche. L'objet des communautés d'universités et établissements est de coordonner les offres de formation et les stratégies de recherche et de transfert des établissements publics d'enseignement supérieur sur un territoire donné. En tant qu'établissement à part entière, elles peuvent par exemple délivrer des diplômes et disposer d'une dotation budgétaire propre, Wikipédia https://fr.wikipedia.org/.../Communauté_d%27universités_et_établissements (consulté le 20 août 2017).

contrainte, en matière d'organisation du travail notamment. Et on a trouvé des moyens de minimiser ces obstacles. Cela passe par de nouveaux outils, tels que les forums, les foires à questions, les documents consultables de jour comme de nuit, etc.

Un des inconvénients de l'enseignement à distance, pour l'heure, c'est la contrainte qui pèse toujours sur les examens, qui nécessitent encore la venue des étudiants sur les campus... La quasi-majorité des universités demandent effectivement à leurs étudiants de se déplacer pour les sessions d'examens. Un des moyens de régler ce problème, selon le président, c'est l'utilisation de télésurveillance qui est déjà mise en place à l'université de Caen et à Sorbonne Université. Mais tout ceci pose des questions techniques et réglementaires.

Quels sont les principaux acteurs de l'enseignement à distance en France?

Les organismes les plus connus sont les suivants⁵:

Le tout premier, c'est **le CNED**

Le CNED (Centre National d'Enseignement à Distance) offre 3000 formations qui sont suivies chaque année par 300 000 personnes. Le CNED, mis en place d'abord pour les élèves du secondaire, a suivi ces dernières années le mouvement du LMD (Licence/Master/Doctorat): ainsi des unités capitalisables (et donc validées en crédits européens) sont également disponibles à la préparation. www.cned.fr

Vient ensuite **Eduter – CNPR** qui peut intéresser plus particulièrement le public géorgien vu l'importance du développement de l'agriculture pour le pays.

C'est que **Eduter-CNPR** est l'unité de formation ouverte et à distance de l'Institut Eduter qui est rattaché à AgroSup Dijon, établissement d'enseignement supérieur. Situés à Lempdes, tout près de Clermont Ferrand, Eduter-CNPR, établissement public sous tutelle du Ministère de l'agriculture, propose des formations ouvertes et à distance aux métiers du monde rural: Baccalauréat professionnel, Baccalauréat technologique, Brevet de Technicien Supérieur Agricole, préparations aux concours, formations à

5. Les principaux acteurs de l'enseignement à distance – Studyrama
<https://www.studyrama.com> > ... > Filières > Enseignement à distance (consulté le 20 août 2017).

Les défis du XXI^{ème} siècle en linguistique

la carte, préformations, perfectionnement individualisé en langues (anglais, allemand, espagnol et italien). www.eduter-cnpr.fr

Le troisième organisme qui propose plusieurs formations à distance et qui peut être également très intéressant pour le public géorgien, c'est le **CNAM** (Conservatoire National des Arts et Métiers).

Cet un établissement public de l'État qui est dédié à la formation tout au long de la vie. Il propose 1200 unités d'enseignements, 4000 diplômes et certificats allant de bac+2 au bac+8. Il compte actuellement 7700 formations ouvertes à distance. Le CNAM est aussi en adéquation avec le LMD et le système de crédits européens. www.cnam.fr

Conclusion

Au XXI^{ème} siècle, l'enseignant et l'apprenant se sont retrouvés face à d'autres défis et exigences.

Pour l'apprenant de ce siècle, recevoir les formules toutes prêtes de savoir et des postulats vieillis de la vie est ennuyeux. Il a besoin d'un enseignant du XXI^{ème} siècle qui ne lui fournit pas les vérités toutes prêtes, mais il doit devenir lui-même chercheur. L'enseignant doit créer une ambiance libre où l'apprenant saura développer ses compétences et ses aptitudes.

Pour un bon fonctionnement de l'enseignement en ligne, il faut avoir une technique numérique de haute qualité tant dans les établissements d'enseignement que chez soi.

Pour ce qui est de l'enseignement à distance, un de ses avantages parmi tant d'autres, c'est le fait que ce système donne la possibilité aux gens en prison de recevoir une formation universitaire. Ce sont également les personnes à des capacités physiques limitées, les handicapés, qui ont du mal à se déplacer, qui peuvent avoir accès à une auto-formation diplômante.

Mais pour poursuivre une auto-formation par l'enseignement à distance offerte plutôt par les universités étrangères que par les universités nationales, la connaissance et une bonne maîtrise de langues étrangères s'avère impérative, l'objectif qui peut être atteint par l'utilisation, entre autres, des MITIC.

Bibliographie

Enseignement à distance: les universités montent en ligne – Educpros <https://www.letudiant.fr/.../jean-marc-meunier-enseignement-a-distance> (consulté le 12 décembre 2017).

Focus, Ressources documentaires d'actualité, Avril 2016, *Le numérique pour l'apprentissage des langues: outils, modalités, expérimentations (PDF)*, www.ciep.fr/.../focus-numerique-pour-apprentissage-des-langues.p... (consulté le 12 décembre 2017).

Le Pour et le Contre de l'enseignement à distance – Studyrama
<https://www.studyrama.com> › ... › Filières › Enseignement à distance (consulté le 20 août 2017).

Les principaux acteurs de l'enseignement à distance – Studyrama
<https://www.studyrama.com> › ... › Filières › Enseignement à distance (consulté le 20 août 2017).

Henri BOYER
Professeur
Université Paul-Valéry Montpellier3
DIPRALANG-EA 739
Conférencier invité

L'ère de la patrimonialisation? Les identitèmes: construction et célébration

Résumé: Cet article¹ comportera deux axes, l'un concernant la légitimité de son orientation, l'autre un phénomène culturel et ses modalités sémiotiques.

1-La réflexion proposée est tributaire d'une conviction, nourrie d'observations diversifiées dans la durée: la dynamique identitaire est un moteur particulièrement puissant au sein des sociétés les plus acquises apparemment à la post-modernité mondialiste, à la fois sur le plan de la communauté nationale que sur celui de groupes (femmes, jeunes, paysans...), d'aires (régions, villes...) ou de réseaux (entreprises, clubs sportifs...) intra-communautaires (Boyer, 2008 et 2017). «Dynamique identitaire» étant associée ici à production(s) d'identité(s), dans divers domaines et singulièrement dans celui de l'activité langagière. Un dispositif sémio-culturel permanent, la patrimonialisation, est sollicité pour développer/alimenter la dynamique identitaire, dans certaines conditions et sous certaines modalités.

Cette conviction ne méconnaît pas les débats et même plutôt les polémiques que suscite le mot identité, sa définition, ses emplois, son statut conceptuel. Car il est clair que ce qui est en cause ici c'est bien l'identité collective, c'est-à-dire produite collectivement. Et même s'il est vrai que le «nous» est à la base pensé/projeté par quelques «je», ce même «nous» n'est définitivement «NOUS» que si la totalité ou une grande partie des «je» y trouvent leur compte,

1. Cet article s'appuie bien évidemment sur un certain nombre de mes travaux, pour la plupart publiés (voir bibliographie).

en premier lieu sur le plan des représentations (collectives, sociales), sans pour autant qu'il s'agisse d'une manipulation (Lagarde 79), forcément subie, d'autant plus inquiétante que les «je» suivistes «[manqueraient] de ressources culturelles adaptées face à la montée de l'intégrisme [sic] identitaire» (Kaufmann 59-71).

2-Mon observation se focalisera principalement sur le processus de patrimonialisation comme générateur d'identitèmes.

L'*identitème* résulte selon moi de la patrimonialisation d'un signe ethno-socioculturel, un «système sémiologique second» (Barthes 199): le culturème. Il est clair que la pression de l'imaginaire collectif et de ses composantes idéologiques et représentationnelles n'est pas pour rien dans le processus de patrimonialisation, qui est aussi un processus de figement (mais paradoxalement de figement porteur de dynamique), de tel ou tel culturème. Comme on le verra, tout culturème n'est pas forcément soumis à patrimonialisation. Par ailleurs, une promotion médiatique assidue (partie prenante d'une *célébration multimodale*) est aujourd'hui une condition essentielle pour l'inscription et la diffusion de l'*identitème* dans l'*interdiscours dominant*.

Il sera question des identitèmes en général et des identitèmes sociolinguistiques en particulier, à partir d'exemples divers.

Mots-clés: patrimonialisation, identitème, culturème, interdiscours, imaginaire collectif

Abstract: This article will contain two axes, the one concerning the legitimacy of its orientation, the other one a cultural phenomenon and its semiotic modalities.

1-The proposed reflection is dependent on a conviction, nourished by diversified observations in the long term: the dynamics of identity is a particularly powerful engine in the societies most obviously acquired in post-modernity worldwide, both at the level of the national community and on that of groups (women, young people, peasants ...), of areas (regions, cities ...) or of Intercommunity networks (companies, sports clubs, etc.) (Boyer, 2008 and 2017). «Identity dynamics» is associated here with *production of identity* (s), in various fields and singularly in that of language activity. A permanent semio-cultural device: the *patrimonialization*, is solicited

to develop / feed the dynamics of identity, under certain conditions and under certain modalities.

This conviction does not underestimate the debates and even the polemics aroused by the word *identity*, its definition, its uses, its conceptual status. For it is clear that what is at issue here is the *collective identity*, that is, *collectively produced*. And even if it is true that the «we» is at the basis thought / projected by an «I», this same «we» is definitely «WE» only if all or a large part of the «I» find their account firstly in terms of (collective, social) representations, without necessarily being a manipulation (Lagarde 79), necessarily suffered, all the more worrying that the «I» «Followers [would lack] culturally appropriate resources to the rise of identity [sic] fundamentalism» (Kaufmann 59-71).

2-My observation will focus mainly on the process of patrimonialization as generator of identities. In my opinion, the *identitème* results from the patrimonialisation of an ethnosociocultural sign, a «secondary semiotic system» (Barthes 1957: 199): the *culturème*. It is clear that the pressure of the collective imaginary and its ideological and representational components is not for nothing in the process of patrimonialization, which is also a process of fixing (but paradoxically carrier of culture), of this or that *culturème*. As will be seen, any *culturème* is not necessarily subject to patrimonialization. Moreover, an assiduous media promotion (part of a *multimodal celebration*) is today an essential condition for the inscription and the diffusion of the *identitème* in the *dominant interdiscours*.

It will be a question of identities in general and of sociolinguistic identities in particular, from various examples.

Keywords: Patrimonialization, Identitème, Culturème, Interdiscours, Collective Imaginary

De l'identité et de la dynamique identitaire dans les communautés, groupes et réseaux

Le questionnement qui est exposé ici s'intègre à une problématique qui concerne la production de *faits et de gestes d'identité dans l'ordre langagier*, phénomène qui sollicite toute l'attention du sociolinguiste, en particulier parce qu'il est révélateur de l'état d'une communauté linguistique sur le

plan de son imaginaire ethno-socioculturel, passé ou/et présent (Boyer 2016). Du reste, comme le rappelle P-L. Thomas (Thomas 1998) à propos du rapport entre langue et identité, les langues assurent fondamentalement deux fonctions: une «fonction communicative», qui peut paraître essentielle et qui l'est sûrement, et une «fonction symbolique», identitaire, dont on ne doit jamais sous-évaluer l'importance, et qui se manifeste, entre autres, au travers d'un fonctionnement sémioculturel, la *patrimonialisation ethnosociolinguistique*.

Par ailleurs, comme le souligne Christian Lagarde,

Le rapport à l'autre ne saurait se circonscrire à la seule relation interindividuelle. L'homme, «animal social», est pris dans une relation collective qui se noue dans l'inclusion du «je» dans un «nous», et dans une relation potentiellement conflictuelle de ce «nous» (voire de ce «je») avec un «ux» subsumant «les autres»

Mais, toujours selon Lagarde,

c'est à partir de là – que l'on me pardonne l'expression familière – que fréquemment «tout dérape». [...] La dynamique [...] collective du «nous» fait plus que cumuler la totalité des «je», elle la dépasse. [...] C'est un «je» ou un petit groupe de «je» qui cristallise et oriente le «nous» et impulse ce dépassement, qui est en fait distorsion, de la somme arithmétique des «je». Le rapport de l'individu à la nation et de celle-ci au nationalisme me paraît en être l'une des meilleures illustrations. (*La thématique de l'identité dans l'analyse du discours* 79)

Si ce qui est en cause dans ma réflexion et mes hypothèses c'est bien l'identité *collective*, c'est-à-dire *produite collectivement* et même s'il est vrai que le «nous» est à la base pensé/projeté par quelques «je» (inspirés éventuellement par un JE «meneur»), ce même «nous» n'est définitivement «NOUS» que si la totalité ou une grande partie des «je» y trouvent leur compte, en premier lieu sur le plan des *représentations (collectives, sociales)*, sans pour autant qu'il s'agisse d'une «distorsion» (Lagarde), d'une manipulation subie, d'autant plus inquiétante que les «je» suivistes «[manqueraient] de ressources culturelles adaptées face à la montée de l'intégrisme [sic] identitaire» comme semble le penser J.-C. Kaufmann (*Identités, la bombe à retardement* 59-71).

Et force est de constater avec Fishman, que «l'antiethnicité est devenue le dernier refuge des cosmopolites autoritaires, qu'ils soient de gauche comme de droite, lesquels prétendent imposer leur remède idéologique aux autres.

Cette attitude n'est pas moins répressive que le fait d'imposer une ethnicité à ceux qui ne s'identifient pas avec elle»² (*Llengua i identitat* 258).

Il est bon de se souvenir par ailleurs que «L'identité n'est pas plus un donné qu'une essence» mais qu'au contraire «c'est le résultat d'une production signifiante que la société langagière permet, règle, contrôle» (Lafont, *Contrôle d'identités* 8) et dont le sociolinguiste est parfaitement habilité à rendre compte. Et que la révolution symbolique contre la domination symbolique et les effets d'intimidation qu'elle exerce a pour enjeu non, comme on le dit, la conquête ou la reconquête d'une identité, mais la *réappropriation collective*³ [du] pouvoir sur les principes de construction et d'évaluation de sa propre identité que le dominé abdique au profit du dominant aussi longtemps qu'il accepte le choix d'être nié ou de se renier [...] pour se faire reconnaître (Bourdieu, *L'identité et la représentation* 69).

Ainsi, la réflexion que je propose est tributaire d'une conviction, nourrie d'observations diversifiées dans la durée: la *dynamique identitaire* est un moteur particulièrement puissant au sein des sociétés les plus acquises apparemment à la post-modernité mondialiste, aussi bien sur le plan de la communauté nationale que sur celui de groupes (femmes, jeunes, paysans...), d'aires (régions, villes...) ou de réseaux (entreprises, clubs sportifs...) intra-communautaires (Boyer, 2008c et 2016). La *dynamique identitaire* étant associée ici à la *production d'identité(s)*, dans le domaine de l'activité langagière au sens large. Le dispositif sémio-culturel permanent de *patrimonialisation* est sollicité pour développer/alimenter la dynamique identitaire, dans certaines conditions et sous certaines modalités.

Je considère, en première approximation, que la *patrimonialisation*

- correspond à **un processus** d'intégration dans l'ensemble des repères identitaires d'une société donnée, sur le plan de la communauté linguistique dans son ensemble ou seulement d'une de ses composantes (groupe, réseau...), après figement, de signes ethnosocioculturels dont la teneur mémorielle et symbolique (emblématique/mythique) (Boyer 2003, 2016) fait l'objet d'un consensus quasi général;
- et que ce processus se manifeste au travers de mises en texte/scène de ces signes ethnosocioculturels qui fonctionnent comme unités sémiolinguistiques autonomes et de nature fondamentalement

2. C'est moi qui traduis.

3. C'est moi qui souligne.

dialogique/polyphonique, aujourd'hui singulièrement dans l'interdiscours médiatique dominant.

Les *identitèmes*

Le constat de départ est celui de l'existence de «mots» qui, comme le souligne Robert Galisson, sont «plus culturels que d'autres» (*La culture populaire et les mots* 93) ...et, partant, *plus identitaires que les autres*. Il s'agit de mots (et groupes de mots) qui ne sont pas que des dénominations de personnes, de lieux, d'objets ou encore de périodes ou d'événements: ils sont surtout pourvus d'une *connotation ethnosocioculturelle* indiscutablement notoire et stabilisée.

Ce paradigme intègre un ensemble d'unités de nature diverse: lexies de formats variés, «formules» (Krieg-Planque, *La notion de «formule» en analyse du discours*)... mais aussi productions scripto-iconiques, audio-visuelles... Pour désigner cette unité polymorphe, ce «système sémiologique second» (Barthes 199), un *signe ethnoculturel*, certains traductologues et des didacticiens utilisent le terme de «culturème» (Cuciuc, Lungu Badea, Nadal, Collès...). Je ne m'intéresse ici qu'aux «culturèmes» qui ont intégré depuis plus ou moins longtemps la strate, précisément patrimoniale (*archéologique*) d'un imaginaire ethnosocioculturel collectif (ex: «La Saint-Barthélemy») ou à ceux qui, par un investissement identitaire subit et prolongé dû à un terrain sociétal problématique et porteur, sont spectaculairement (au sens médiatique du terme) intégrés (pour une durée indéfinissable) dans cette même strate patrimoniale (ex: «Touche pas à mon pote») et que j'appelle *identitèmes*.

Il s'agit d'unités de nature langagière diverse, éventuellement sémiotiquement composites/hétérogènes qui relèvent d'un *fonctionnement ethnosocioculturel* avéré: d'un paradigme sémiolinguistique certes ouvert mais sur lequel s'exerce un contrôle idéologique/représentationnel sélectif et soumis à une pression identitaire persistante/soutenue, génératrice de *patrimonialisation*. Si les *identitèmes* sémiolinguistiques relèvent comme les autres *signes ethnoculturels* d'une dynamique de *symbolisation* (Boyer 2008b), préalable à la *patrimonialisation* (qui passe obligatoirement par un figement sémiotique), dans le cas de l'*identitème* on peut dire que ce processus de patrimonialisation a abouti à une notoriété incontestable et stable et que les éléments concernés deviennent autant de «lieux de mémoire» au sens de Pierre Nora (*Les lieux de mémoire*) qui s'installent dans

l'imaginaire ethnosocioculturel d'une communauté nationale, régionale... (voire même sur une aire culturelle qui excède les frontières d'un pays).

Ébauche d'une typologie des *identitèmes*

On peut observer deux grands ensembles d'*identitèmes*:

A. Un ensemble où prennent place des noms propres: toponymes, anthroponymes... («Verdun», «Jean Moulin»...), des noms communs («banlieue», «laïcité»...), des syntagmes («Les 35 heures», «Le génie de la langue française») ... dont la dimension représentationnelle, ethnosocioculturelle et identitaire supplante dans l'interdiscours dominant d'une communauté, d'un groupe, d'un réseau, leur dimension désignative (Boyer 2003, 2008a).

Examinons le cas de quatre lexies françaises contenant des sèmes à teneur religieuse: «clocher», «église», «minaret», «mosquée».

Il est clair que «mosquée» et «minaret» sont depuis longtemps déjà dans le paysage lexico-sémantique français identifiés comme *signes ethnosocioculturels* (renvoyant à une certaine culture religieuse au sein de l'aire géographique arabo-musulmane présente ou passée). Il en va de même d'«église» et de «clocher» qui renvoient à la tradition catholique. Certes, «clocher» avait acquis semble-t-il un statut d'*identitème* en relation avec une certaine idée nostalgique de la France, celle d'une France rurale, paisible, heureuse... et que célèbre la chanson de Charles Trenet promue à bien des égards hymne national *civil*: «Douce France», lorsqu'elle évoque entre autres «[le] village ... au clocher aux maisons sages»⁴.

Les flux migratoires de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle qui ont conduit à l'installation en France d'une importante population de religion musulmane et les représentations que cette installation a suscitées ont modifié le statut ethnosocioculturel de ces lexies: l'interdiscours médiatique a contribué à accentuer leur fonctionnement *dialogique* et à investir d'une dimension polémique «église» et «mosquée», «clocher» et «minaret». Le sens des quatre unités s'est figé sur leur connotation ethnosocioculturelle; elles ont été soumises à une patrimonialisation continue (en tout premier lieu médiatique) qui en a fait des *identitèmes*.

4. Elle sert de slogan ou encore de fond musical pour des publicités, des clips, des documentaires...).

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

On peut en trouver l'illustration dans le titre en couverture de *Valeurs Actuelles* concernant «L'Appel de Denis Tillinac»: «Touche pas à mon église!».



L'*incident identitaire*, provoqué par une prise de position du Recteur de la Mosquée de Paris, a en effet apporté une contribution non négligeable à l'ancrage du dipôle «clocher»-«église» dans le paradigme des *identitèmes*. Comme on peut le vérifier dans ces propos publiés dans *Le Figaro*⁵:

Quand Dalil Boubakeur, qui est indiscutablement un modéré, propose qu'on remplace des églises vides par des mosquées, il sait que cette proposition n'a aucune chance d'aboutir. Pourquoi le fait-il? Pour satisfaire la frange la plus extrémiste de ses fidèles. Car sur le plan du symbole, l'église qui devient mosquée signifie que le christianisme n'est qu'une étape sur le chemin de la religion révélée: l'islam.

Une certaine presse ne se prive d'ailleurs pas de pouvoir l'interdiscours médiatique en anecdotes de confirmation, comme le montre l'exemple ci-dessous:

À Nantes, la mosquée a remplacé une chapelle

Remplacement. Dans le chef-lieu de la Loire-Atlantique, une église abandonnée par ses fidèles a été transformée en mosquée, avant d'être

5. *Le Figaro*, samedi 27 juin 2015, p. 16; Débats (Pascal Bruckner: «L'islam radical a déclaré la guerre à l'Europe», par Tremolet de Villers, Vincent).

finalement rasée pour faire place à un bâtiment de plus grande taille. Une histoire édifiante⁶.

Il en va de même pour les identitèmes associés à la paire antagoniste «église» -«mosquée» que sont «clocher» et «minaret», dans l'imaginaire ethnosocioculturel des Français, comme l'illustrent par exemple (pour ce qui concerne «clocher») les extraits ci-dessous d'un récit journalistique, en quelque sorte *exemplaire*⁷, et au titre bien dans l'air du temps: «Sauvetage: Un clocher millénaire ressuscité».

Sauvetage. Perdu dans les vallons du Perche, Colonard-Corubert vient de fêter la restauration du plus ancien de ses trois clochers. Un défi qui n'avait rien d'évident pour cette commune de 260 âmes.

«Notre avenir est dans notre histoire»: ainsi s'exprime Guy Verney, maire de Colonard-Corubert (Orne), au lendemain de la réouverture de Notre-Dame de Courthioust. Samedi 27 juin, la superbe restauration de cette église du XI^{ème} siècle, ajourée de baies à meneaux au XVI^{ème}, a été célébrée en grande pompe, et la population réunie autour du maire et des membres de l'association *Les Trois Clochers* pouvait se montrer légitimement fière. Mais ce passé n'a pas toujours paru aussi facile à assumer...

L'église médiévale en question n'était en effet que l'un des trois édifices catholiques dont l'entretien incombait au petit village de Colonard-Corubert: le Maire (par provocation?) fait approuver par son Conseil municipal la vente de deux églises. Mais...

le sous-préfet de l'époque, Claude Martin, s'y oppose vigoureusement. On raconte que ce catholique pratiquant aurait sermonné le maire: «Vous voulez qu'une mosquée s'installe dans votre village?» La désaffectation refusée, il faut maintenant trouver le moyen de sauver ces églises.

On a compris que les moyens ont été trouvés, d'où l'issue heureuse que fêtait la population du village le 27 juin...⁸

Un autre exemple me permettra d'illustrer la dimension transnationale de certains identitèmes: l'aventure de l'antonomase «pasionaria».

6. Mickaël Fonton dans *Valeurs Actuelles* (site web), Société, jeudi 9 juillet 2015. On notera l'utilisation désormais polémique du terme «remplacement».

7. Laurent Dandrieu dans *Valeurs Actuelles* (site web), Société, vendredi 10 juillet 2015.

8. L'attentat terroriste perpétré par des islamistes dans l'église de Saint-Etienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016 ne contribuera pas pour peu à confirmer la teneur identitaire d'«église» et le fonctionnement dialogique du mot.

Cette aventure est intéressante en ce qu'elle révèle comme un continuum dans le figement représentationnel que subit la nomination du personnage politique de Dolores Ibarruri, entre *mythe*, *emblème* et *stéréotype* (Boyer 2008b). En effet, il est indéniable que le point de départ de l'aventure en question est une emblématisation: «la» *Pasionaria* de la Guerre civile espagnole, députée communiste, est l'*emblème* de l'engagement révolutionnaire total et fervent pour la liberté et contre les forces totalitaires, ainsi que pour l'émancipation des femmes. Il est tout aussi évident que cet emblème, servi par un charisme inédit dans le mouvement ouvrier espagnol, celui d'une militante devenue leader politique du combat contre le soulèvement militaire et célébrée à l'intérieur et à l'extérieur de l'Espagne républicaine, ne pouvait pas ne pas revêtir une dimension mythique. Le *mythe* s'est vu renforcé évidemment par l'issue tragique du combat, puis l'exil massif et la répression menée par la dictature victorieuse, ainsi que par les «formules» (Krieg-Planque) qui lui sont associées: «¡No pasarán!» et «Plutôt mourir debout que vivre à genoux». Cependant *pasionaria*, tout en conservant le statut d'*identitème*, est devenu en définitive le *stéréotype* de la femme (pas forcément politique) habitée par une cause, obsédée (parfois jusqu'à l'excès) par une conviction qu'elle cherche avec fougue à faire partager (Boyer et Kotsyuba Ugryn).

B. Un ensemble où prennent place des mots / séquences de signes qu'on peut appeler *logonymes* car il s'agit:

a. de *séquences discursives figées* (d'origine orale ou scripturale) à l'origine parfois indécidable, passées à la postérité ou tout au moins ayant acquis une notoriété indiscutable et une teneur identitaire avérée:

- *français*: «Paris vaut bien une messe», «Une certaine idée de la France», «Touche pas à mon pote»;
- *occitan*: «Gardarem lo Larzac» (*Nous garderons le Larzac*), «qu'ès aquo?» (*Qu'est-ce que c'est*), «Ba pla» (ça va);
- *espagnol*: «¡No pasarán!» (*Ils ne passeront pas!*)...

Ce sont des logonymes qu'on peut qualifier de *logonymes de discours*.

Les discours journalistiques exploitent nombre de ces logonymes soit comme pures citations, soit à des fins rhétoriques: leur défigement est alors à la base de nombreux *palimpsestes* (Fiala et Habert, Galisson 1993, Genette 1982). En voici quelques exemples (parmi bien d'autres) pour «Touche pas à mon pote» (énoncé qui apparaît en 1985 comme slogan de SOS Racisme, apposé sur le logo de l'association antiraciste), un logonyme devenu identitème à succès (succès non démenti durant ces trois dernières

décennies): «Touche pas à mon ADN» (*Libération*, mardi 18 sept 2007), «Touche pas à ma télé» (*Aujourd'hui en France*, mercredi 13 février 2008), «Touche pas à ma nation» (*Libération*, 14 sept. 2010), «Touche pas à ma pute» (*Causeur* n°7, nov. 2013.), «Touche pas à mon église!» (*Valeurs Actuelles*, 9-15 juillet 2015).

«*Gardarem lo Larzac*»

On doit observer qu'il existe des *signes ethnosocioculturels* (mots, énoncés, emblématiques d'un mouvement, d'un événement) circonscrits à un groupe, un réseau, une communauté restreinte (locale, régionale, militante) et même éventuellement produits dans une langue *autre* (minoritaire, étrangère) qui ont acquis, au travers en particulier de l'impact médiatique du mouvement ou de l'événement au sein duquel ils ont émergé, leurs lettres de noblesse *patrimoniales*, nationales voire internationales et dont l'affichage et la diffusion sont tels qu'ils deviennent rapidement des *identitèmes*. Le logonyme «*Gardarem lo Larzac*» (*Nous garderons le Larzac*, en occitan), titre du journal qui a accompagné la lutte victorieuse (1971-1981) d'un vaste mouvement *militant* (au sens large du terme) et, en premier lieu, des 103 paysans menacés d'expropriation, contre l'extension programmée du camp militaire du Larzac, en est un exemple flagrant. Si «*Larzac*» est bien devenu un toponyme emblématisé (Boyer 2008a), on peut penser que «*Gardarem lo Larzac*», à l'origine un énoncé associé (mot d'ordre, slogan), a vu, par la grâce d'une patrimonialisation s'appuyant sur une base militante hors-normes et une médiatisation nationale et internationale exceptionnelle, son territoire de (re)connaissance élargi, au-delà du réseau originalement impliqué dans la lutte, à un vaste *ensemble citoyen* pacifiste ou/et s'opposant par principe à toute menace de confiscation abusive. «*Gardarem X*» signifie le refus, par exemple en périphérie d'un Centre tout puissant, de se soumettre à un pouvoir autoritaire qui fait fi des usagers, de la base citoyenne.

On a vu ainsi apparaître (en 2013) dans le quartier des Beaux-Arts à Montpellier banderoles et affiches proclamant en occitan «*Gardarem lo Stade Prévost*» (*Nous garderons le Stade Prévost*), exprimant ainsi l'opposition collective à un projet immobilier supposant la disparition d'un terrain de sport (le Stade Prévost précisément) installé de longue date dans ce quartier (voir le cliché ci-dessous pris à l'intérieur d'un commerce du quartier concerné). Un symptôme qui conduit à penser que «*Gardarem lo Larzac*» est bien un *identitème français* disponible hors d'un contexte occitanophone (Document 1).



Doc. 1

Du reste, on est peut-être en train d'assister à une sorte de *retour sur identité*: un reportage intitulé LARZAC: L'ARMÉE EST DE RETOUR du JT de 20h de FR2 (12 juillet 2016) nous apprend que «Dans le Larzac, les légionnaires s'installent» avec le soutien d'une partie des autochtones (dont des élus) mais avec l'opposition de certains autres qui ont recréé un collectif de lutte contre cette nouvelle occupation programmée: le collectif «Gardem lo Larzac». On voit bien qu'il s'agit là d'une actualisation de l'*identité* né dans les années 70, trente-cinq ans après la décision de François Mitterrand (honorant ainsi l'une de ses promesses de campagne) de mettre fin au projet d'extension du camp militaire décidée par Michel Debré sous le septennat précédent. Le changement de temps dans l'énoncé en occitan (*gardons* et non plus *garderons*) est bien l'affirmation de la pérennité de la lutte identitaire (composite certes du point de vue sociologique et politique, mais ferme quant à l'objectif principal), de son contenu originel et de sa portée. Mais il n'est pas sûr que cette variante logonymique ait le même succès que le logonyme d'origine.

b. d'unités de langue ou d'interlecte emblématisées (qu'on peut qualifier de *logonymes de langue*⁹):

- dont le fonctionnement comme identité est permanent (pour une durée indéterminée): «septante», «votation», en français romand; «péguer» (*coller*), «escagasser» (*casser, démolir*), en francitan (Boyer 2010; De Pietro et Matthey 1993);

9. On peut les considérer comme des *marqueurs sociolinguistiques* (Labov 1976, Boyer 2011).

- dont le fonctionnement comme *identitème* est occasionnel et dépend étroitement du contexte sociolinguistique/glottopolitique.

On peut prendre comme exemple l'usage institutionnel exclusif d'une des langues en concurrence dans un environnement bilingue/diglossique (plus ou moins) conflictuel: cet usage revendique alors les deux fonctions de cette langue: communicative et symbolique/identitaire. Il en va ainsi au Québec avec le recours au seul mot français «arrêt» sur tel panneau de signalisation routière (qui, en France, afficherait l'injonction «stop»), comme illustre le cliché ci-dessous (Document 2), et alors qu'officiellement le Québec est bilingue (anglais-français). L'utilisation d'«arrêt» est bien un geste (glottopolitique) d'identité, comme on peut en observer souvent dans la Belle Province, soucieuse de se proclamer avant tout francophone face à l'anglophonie dominante au Canada.



Doc. 2

Je donnerai une illustration complémentaire de ce fonctionnement en confrontant une série de panneaux signalétiques urbains à message iconique ou parfois scripto-iconique proscriptionnel (Documents 3, 4, 5 ci-dessous).



Doc. 3



Doc. 4



Doc. 5

L'icône qui intéresse mon propos ici est celle qu'on peut rencontrer en divers lieux, en ville ou à l'extérieur de la ville, et dont le message vise à proscrire l'accès de ces lieux aux chiens. Dans le Document 3, la signalétique, en bordure de plage, concerne outre cette proscription, l'interdiction de faire du feu. Ce sont des icônes simples qui ne nécessitent aucun complément sémantique de quelque nature que ce soit, compte tenu du contexte. Ce qui ne semble pas être le cas dans le Document 4 où au message iconique est adjoind un message linguistique précisant que l'interdiction des chiens est limitée aux plages. Le message linguistique est ici parfaitement justifié par la précision dont il est porteur, restreignant l'espace de la proscription.

Le cas de figure enregistré dans le Document 5 est d'une tout autre nature, bien que présentant comme le précédent (Document 4) la juxtaposition de deux messages, l'un iconique, l'autre linguistique : «Gossos no» (*Chiens interdits*, en catalan). En effet le sens de ce dernier message ne précise pas la portée du message iconique: il énonce la même interdiction. Il manifeste donc une redondance, le message écrit étant superflu. Mais en apparence seulement: la redondance est stratégique, si l'on veut bien considérer la situation sociolinguistique concernée. Il s'agit en fait d'affirmer, à travers la reprise scripturale *en catalan* du message iconique, non seulement la légitimité de l'usage institutionnel de cette langue dans un contexte glottopolitique officiellement bilingue (la Communauté Autonome de Catalogne en Espagne) mais surtout sa présence sociolinguistique ...et identitaire. On a bien affaire ici à un acte de politique linguistique en même temps qu'à un *acte d'identité* (Le Page et Tabouret-Keller).

Du signe ethnosocioculturel à l'identité: la patrimonialisation ethnosociolinguistique à l'œuvre

En clôture (provisoire) de la réflexion exposée ici et sur la base de la figuration du *mythe* proposée par Roland Barthes (*Mythologies*) à partir du modèle saussurien, je schématise comme suit le changement de nature sémiologique que suppose l'émergence du *signe ethnosocioculturel (culturème)* (Schéma 1) puis celle (aléatoire) de l'*identité* (par rapport au *signe* linguistique ou/et iconique qui en constitue le fondement) (Schéma 2):

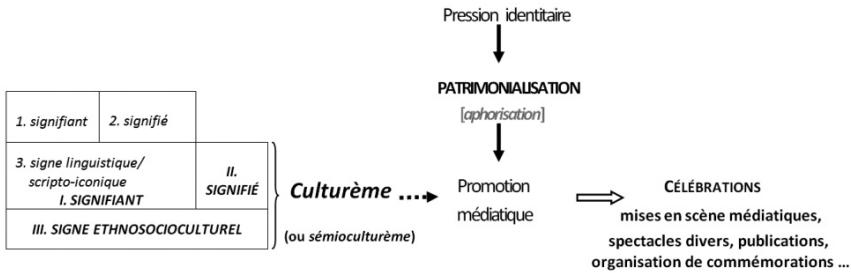


Schéma 1

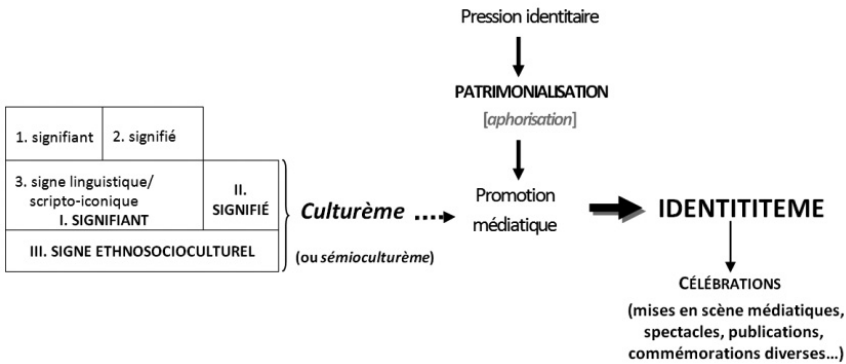


Schéma 2

Le *signe ethnosocioculturel* ne peut prétendre au statut d'*identitème* s'il n'est pas pris en charge par l'*interdiscours* dominant principalement, construit et véhiculé par les médias, lesquels sont de nos jours des *instances de patrimonialisation* (sélectives bien entendu, mais dans le respect du *principe d'empathie*) (Lochard et Boyer), car ils sont «enracinés dans un territoire, privilégiant les valeurs, les conflits, les perspectives qui organisent la réalité de ce territoire» (Esquenazi). Une fois le *signe ethnosocioculturel* promu *identitème* (pour une durée indéfinissable, il convient de le rappeler), il ne reste plus qu'à organiser des célébrations au sein de la communauté (pour une large part encore une fois médiatiques, mais pas seulement) afin d'en confirmer la patrimonialisation. C'est du reste l'étendue, la fréquence et la continuité de ces célébrations qui donnent la mesure de la promotion de l'*identitème* et de son installation dans l'*imaginaire collectif* concerné (national, régional...).

Diverses modalités de célébration des *identitèmes* peuvent être observées. Outre les mises en scène médiatiques de tous ordres: couvertures de

magazines et unes de Journaux focalisées sur un identitème linguistique ou scripto-iconique¹⁰, palimpsestes dans des titres de presse¹¹, discours publicitaires/propagandistes, émissions de télévision..., il y a bien entendu les manifestations et discours commémoratifs, officiels ou non, sans oublier les films, spectacles, publications en tous genres¹².

Bibliographie

- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil (Collection Points), 1957.
- Bourdieu, Pierre, «L'identité et la représentation», in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p. 63-72.
- Boyer, Henri, *De l'autre côté du discours. Recherches sur le fonctionnement des représentations communautaires*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Boyer, Henri, «Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique», in *Mots. Les langages du politique* n° 86, 2008 (2008a), p. 9-21.
- Boyer, Henri, «Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel», in *Mots. Les langages du politique*, n° 88, Lyon, ENS Éditions, 2008 (2008b), p. 99-113.
- Boyer, Henri (2008c), *Langue et identité. Sur le nationalisme linguistique*, Limoges, Lambert Lucas, 2008 (2008c).
- Boyer, Henri, «Que reste-t-il du francitan?», in Henri Boyer (dir.), *Hybrides linguistiques...*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 235-255.
- Boyer, Henri, «Mots et patrimoine, mots du patrimoine», in Henri Mahé de Boislandelle, (dir.), *Le Patrimoine dans tous ses états*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2011, p. 33-41.
- Boyer, Henri, *Faits et gestes d'identité en discours*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- Boyer, Henri et Tetyana Kotsyuba Ugryn, «Pasionaria. Du mythe au stéréotype ... en passant par les médias», in *Mots. Les langages du politique* n° 98, Lyon, ENS LSH, ENS Éditions, 2012, p. 111-120.
- Collès, Luc, «Enseigner la langue-culture et les culturèmes», in *Québec français* n° 146, 2007, p. 64-65.
- Cuciuc, Nina, «Traduction culturelle: transfert de culturèmes», in *La Linguistique* 2011/2 – Vol. 47, p. 137-150.
- De Pietro, Jean-François et Matthey, Marinette, «Comme Suisses romands, on emploie déjà tellement de germanismes sans s'en rendre compte...», in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 19, 3-4, 1993, p. 121-136.

10. On ne compte plus les couvertures affichant simultanément la célèbre photographie-portrait de Jean Moulin associée au mot «Résistance».

11. Cf. les divers exemples concernant «Touche pas à mon pote».

12. Qu'on songe à la surexposition-surexploitation de «Jeanne d'Arc» (et de «bouter»), de «l'Abbé Pierre», de «Laïcité», de «Marianne» ou de ...«Touche pas à mon pote».

- Esquenazi, Jean-Pierre, *L'écriture de l'actualité. Pour une sociologie du discours médiatique*, Grenoble, PUG, 2002.
- Fiala, Pierre et Habert, Benoît, «La langue de bois en éclat: les défigements dans les titres de presse quotidienne française», in *Mots. Les langages du politique*, 21, 1989, p. 83-99.
- Fishman, Joshua A., *Llengua i identitat*, Alzina, Edicions Bromera, 2001.
- Galisson, Robert, «La culture populaire et les mots», in *Bulletin de l'Unité de Recherche Linguistique n°4*, n° 2, Institut national de la langue française (CNRS), 1984, p. 87-99.
- Galisson, Robert, «Les palimpsestes verbaux: des révélateurs culturels remarquables, mais peu remarqués...», in *Repères, recherches en didactique du français langue maternelle*, n° 8, 1993, p. 41-62.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- Kaufmann, Jean-Claude, *Identités, la bombe à retardement*, Paris, Éditions Textuel, 2014.
- Krieg-Planque, Alice, *La notion de «formule» en analyse du discours*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009.
- Labov, William, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976.
- Lafont, Robert, «Contrôle d'identités», in *La Production d'identités*, Montpellier, Université Paul-Valéry-CNRS, 1986, p. 5-18.
- Lagarde, Christian, «La thématique de l'identité dans l'analyse du discours», in Jean-Claude Soulages, (dir.), *L'analyse de discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication. Hommage à Patrick Charaudeau*, Rennes, PUR, 2015, p. 77-84.
- Le Page, Robert Brock et Tabouret-Keller, André, *Acts of Identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- Lochard Guy et Boyer Henri (1998), *La communication médiatique*, Paris, Seuil.
- Lungu-Badea, Georgiana, «Remarques sur le concept de culturème», in *Translationes 1*, Timisoara, Editura Universitatii de Vest, 2009, p. 15-78.
- Nadal, Lucía Luque, «Los culturemas: unidades lingüísticas, ideológicas o culturales?», *Language Design* 11, 2009, p 93-120.
- Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997.
- Thomas, Paul-Louis, «Fonction communicative et fonction symbolique de la langue, sur l'exemple du serbo-croate: bosniaque, croate, serbe», in *Revue des Études Slaves*, Paris, LXX/1, 1998, p. 27-37.

Carmen ALÉN GARABATO
Professeur des Universités
Université Paul-Valéry Montpellier 3, France

Les défis des langues minoritaires/minorées face à la mondialisation au XXI^{ème} siècle

Résumé: Une lecture glottopolitique de l'histoire de l'Europe depuis le Moyen Age permet d'identifier deux «révolutions écolinguistiques» (D. Baggioni) qui ont bouleversé les rapports de force entre les langues. Les «victimes» de ces deux révolutions ont été d'un côté le latin (qui perd sa primauté en tant que langue de culture) et de l'autre les langues non soutenues par les pouvoirs, qui ne feront pas partie du projet de création des Etats-Nations modernes.

En ce qui concerne ces dernières, la conséquence de leur exclusion sera la minoration, voire la (quasi)disparition pour certaines. Relever les défis variés qui se présentent actuellement à ces langues pourrait ouvrir la voie à une «troisième révolution écolinguistique». Dans certains cas il s'agit de résoudre des défis hérités du XX^{ème} siècle (c'est le cas des conflits liés au nationalisme linguistique, cf. la Catalogne ou l'Ecosse...) qui menacent la stabilité des Etats-nations. Mais actuellement on peut apprécier également de nouveaux défis, moins médiatiques et médiatisés, concernant le rôle sociétal, voire la survie, de nombreuses langues-cultures très minoritaires et très minorées (conséquence des politiques-linguistiques étatiques unificatrices menées par les Etats depuis de nombreux siècles). (Plus ou moins) loin des aspirations nationalistes, certaines langues minoritaires/minorées sont en train de conquérir (selon des modalités diverses) des espaces qui leur étaient (pratiquement) interdits auparavant: l'économie (régionale) est l'un de ces espaces. Dans mon article j'illustrerai cette problématique par deux cas que j'ai étudiés (à partir de plusieurs enquêtes) et qui représentent deux dynamiques diglossiques très différentes: le cas du galicien en Espagne et le cas de l'occitan en France.

Mots-clés: politiques linguistiques, langues minoritaires, nationalisme, mondialisation, développement local et régional

Abstract: A glottopolitical reading of the history of Europe since the Middle Ages makes it possible to identify two “ecolinguistic revolutions” (D. Baggioni) that have shaken the balance of power between languages. The “victims” of these two revolutions were on the one hand Latin (which loses its primacy as a language of culture) and on the other the languages not supported by the powers which will not be part of the project of creation of modern nation-states.

As far as the latter are concerned, the consequence of their exclusion will be the reduction, or even the (quasi) disappearance for some. Meeting the various challenges currently facing these languages could pave the way for a “third ecolinguistic revolution”. In some cases, it is a question of solving the challenges inherited from the twentieth century (such as the conflicts related to linguistic nationalism, Catalonia or Scotland) that threaten the stability of nation-states. At the present time, however, there are also new challenges, less mediated and mediated, concerning the societal role, and even the survival, of many very minority and minority languages and cultures (the consequence of the unifying state-linguistic policies pursued by states for many centuries). (More or less) away from nationalist aspirations, some minority / minority languages are in the process of conquering (in various ways) spaces that were (virtually) previously forbidden to them: the (regional) economy is one of these spaces.

In my paper I illustrate this problematic by two cases that I studied (based on several surveys) and represent two very different diglossic dynamics: the case of Galician in Spain and the case of Occitan in France.

Keywords: Language Policies, Minority Languages, Nationalism, Globalization, Local and Regional Development

Lorsqu'on adopte une perspective comparatiste, associant les démarches macro-sociolinguistiques et micro-sociolinguistiques, la notion de langue minoritaire (ou minorée) recouvre nécessairement des dynamiques diverses et des rapports de forces contrastés entre les groupes et/ou les communautés

qui détiennent le pouvoir ou qui sont soumis à leurs dictats. C'est ce qui nous montre bien un regard diachronique sur l'Europe où la pluralité linguistique s'est réorganisée tout au long de l'Histoire suivant les modes de gouvernance et au gré des structures administratives et sociopolitiques des Etats: Républiques, Royaumes, Empires ou Dictatures... (cf., entre autres, Baggioni, *Langues et nations en Europe*). A chaque période et à chaque mode de gouvernance ont correspondu une économie et une écologie des langues différentes et les défis auxquels ont été soumises les langues ont été divers et variés.

J'utilise le terme **défi**, autour duquel est construit ce colloque, pour faire référence aux différents stades par lesquels sont passées les langues en Europe depuis le Haut Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui¹: des défis très différents selon les époques qui ont été relevés par certaines langues mais pas par d'autres. Ce que l'on appelle les «langues» d'Europe sont des réalités construites en association avec des pouvoirs et dans des situations de concurrence qui se sont déterminées en faveur ou en défaveur de telle ou telle variété linguistique.

Mon texte commencera par un très bref aperçu historique concernant les défis historiques qui se sont posés aux langues d'Europe: cette introduction historique nous permettra de relativiser la notion de «poids des langues» (Boyer 2009, Calvet Alain et Calvet Louis-Jean 2009) ainsi que celle de «langue minoritaire» ou «langue minorée». Dans une deuxième partie il sera question de quelques défis que doivent relever actuellement ces langues non étatiques, défis qui sont en rapport avec les questions de l'identité et de la mondialisation.

Langues et pouvoirs en Europe d'hier à aujourd'hui

En simplifiant et en nous centrant sur le cas de l'Europe occidentale romane on peut identifier plusieurs défis qui se sont posés aux langues tout au long des siècles:

Le premier s'est manifesté au moment de ce que l'on a appelé parfois la «naissance» des langues romanes à partir du latin. Cette naissance qui se produit vers le IX^{ème} siècle, est en réalité une prise de conscience de la distance linguistique entre la langue mère écrite (le latin classique) et les variétés orales. Le **défi** est alors de représenter à l'écrit ces variétés jusque-

1. Il sera question dans mon article fondamentalement de l'Europe romane occidentale.

là orales, puis d'en faire des langues littéraires, administratives... Plusieurs langues ont alors relevé ce défi: le galicien-portugais, le castillan, l'occitan, le picard, le francien...²

En faisant une lecture glottopolitique de l'histoire de l'Europe depuis la fin du Moyen Âge, nous pouvons identifier avec Daniel Baglioni deux «révolutions écolinguistiques» (*Langues et nations en Europe*) qui ont bouleversé les rapports de force entre les langues leur posant d'autres défis qui se situent au niveau des représentations sociolinguistiques.

La «première révolution écolinguistique» se produit en Europe occidentale entre le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècles: le latin, seule langue de culture durant des siècles laisse la place aux langues communes: des langues fixées, décrites et prescrites aptes à tous les usages sur tout le territoire. Mais toutes les langues ayant relevé le premier défi ne deviennent pas des «langues communes» car langue et pouvoir vont désormais de concert, comme le rappellent Colombat, Fournier et Puech: «A partir de la Renaissance, les grammairiens ont eu le sentiment de contribuer à édifier l'un des piliers sur lesquels repose le pouvoir du Prince et, inversement, la codification de la langue nationale tend à devenir une affaire de politique intérieure de première importance» (*Histoire des idées sur le langage et les langues* 146).

L'objectif est double: se doter d'un instrument de communication uniforme et efficace mais aussi construire et magnifier un symbole du pouvoir. Les «langues communes» soutenues par des pouvoirs royaux sont ainsi peu à peu *grammatisées*, outillées de toute sorte d'ouvrages qui visent à les fixer (les grammairiens comprennent que la supériorité du latin vient de sa stabilité assurée par une grammaire stricte connue et respectée (autant que possible)) et à les rendre dignes du pouvoir qu'elles représentent. Le rôle des *Académies* sera très important dans cette entreprise de *grammatisation* (Auroux, *La révolution technologique de la grammatisation*): en premier lieu, l'*Académie française* fondée en 1635 par le cardinal de Richelieu en tant qu'institution française et qui a servi de modèle à d'autres institutions similaires comme la *Real academia española* en 1713, la *Academia das Ciências de Lisboa* en 1779, etc.

C'est à ce moment-là que la minoration devient patente: les langues qui n'ont pas le soutien du pouvoir ne peuvent pas relever ce deuxième défi et restent cantonnées aux usages informels, réservées presque exclusivement à l'oralité. Même celles qui avaient eu des littératures prestigieuses au Moyen Âge comme l'occitan ou le galicien.

2. Voir, entre autres, Wolff 1970 ou (pour ce qui concerne notamment la France), Lodge 1999.

Ce n'est qu'après la Révolution française que les langues deviennent des symboles de l'identité des peuples et des éléments constitutifs des (États)-Nations et cela aussi bien dans les cas des États qui suivent dans leur formation le modèle français (États «révolutionnaires») que ceux qui suivent le modèle allemand (États «romantiques»). Parmi les éléments symboliques qui représentent la nation (une histoire ancienne, des héros, des monuments, le folklore, un drapeau ...), la langue occupe une place centrale. C'est pourquoi Baggioni parle d'une *deuxième révolution écolinguistique*: «[...] les États-nations, mobilisant plus activement les populations territorialisées (par la scolarisation de masse, la politisation, l'encadrement administratif), cherchent à homogénéiser linguistiquement l'espace national au moyen d'une langue commune devenue de ce fait langue nationale» (*Langues et nations en Europe* 55).

Mais comment définir une «langue nationale»? Pour Anne-Marie Thiesse:

Une langue nationale a pour fonction, d'une part, de se substituer à une bigarrure de modalités linguistiques répondant à des usages diversifiés et, d'autre part, d'incarner la nation: son «cahier des charges» est de ce fait lourd et contraignant. Elle doit assurer la communication horizontale et verticale au sein de la nation: quelle que soit leur origine géographique et sociale, tous ses membres doivent la comprendre et l'utiliser. Elle doit permettre l'expression de toute idée, de toute réalité: des plus anciennes aux plus modernes, des plus abstraites aux plus concrètes. Elle doit permettre à la nation de s'illustrer et de montrer qu'elle est égale en grandeur avec toutes les autres. Elle doit se confondre à la nation – s'enraciner dans ses profondeurs historiques, porter l'empreinte du peuple. (*La création des identités nationales* 70-71)

Si connaître la «langue commune» était plus un privilège réservé à une minorité qu'un droit, connaître la «langue nationale» devient un *droit* et un *devoir*. Les politiques d'alphabétisation de masse vont contribuer à faire entrer ces principes dans la réalité et peu à peu les langues standard deviennent des langues maternelles et langues habituelles de communication même à l'oral.

Les minorités linguistiques sont contraintes d'intégrer la majorité car au sein de ces États modernes, la norme est le monolinguisme institutionnel (selon le modèle «une nation – une langue»). Les langues minorées (qui ne sont pas devenues des «langues communes» durant la période précédente) ont alors au moins deux défis à relever: le premier (hérité de la période précédente) est celui de la standardisation et de l'illustration de la langue par

la littérature, le deuxième est celui d'incarner, comme les langues nationales d'État, un peuple bien identifié et reconnu. Ces deux défis sont ceux qu'essaient de relever les mouvements de l'éveil ou du réveil linguistique par la langue qui se sont produits en Europe à partir de la fin du XIX^{ème} siècle (Alén Garabato (dir.) 2005). Certaines langues comme le catalan ont réussi le premier défi (la standardisation), d'autres, dans l'Europe du Nord et dans l'Europe de l'Est (et en dehors du domaine roman) ont relevé les deux défis et ont quitté le groupe des langues minorées ou minoritaires pour devenir des langues d'État.

Les défis des langues minoritaires au XXI^{ème} siècle

Relever les défis variés qui se présentent actuellement aux langues minoritaires pourrait ouvrir la voie à une «troisième révolution écolinguistique». J'identifierai volontiers ici deux défis que je considère majeurs.

Le premier est celui de la gestion des nationalismes des minorités linguistiques et leur articulation avec les nationalismes d'État. Il s'agit souvent ici de résoudre des défis hérités du XX^{ème} siècle (c'est le cas des conflits liés au nationalisme linguistique en Catalogne ou en Ecosse) qui menacent la stabilité des États-nations. Ces cas ont été amplement médiatisés dans la presse régionale, nationale et internationale car ils touchent à l'ordre politique des États (établi, reconnu et protégé par les institutions européennes et notamment par le Conseil de l'Europe). Le cas de la Catalogne est exemplaire et montre bien le lien fort entre la langue et le nationalisme aussi bien du côté espagnol (l'idéologie de la nation espagnole et de la supériorité de la langue castillane en Espagne et dans le monde ibéro-américain³) que du côté catalan (idéologie de la nation catalane définie prioritairement par la langue⁴). L'issue de ce bras de fer politique pourrait permettre à la langue catalane, minoritaire dans l'État espagnol et minorée en Catalogne malgré les avancées de la politique de *normalisation* menée depuis les années 1980, de devenir une langue d'État.

Mais ce défi ne se pose pas, loin de là, à toutes les langues minoritaires en Europe. La plupart d'entre elles survivent dans des situations de diglossie

3. A propos du poids de cette idéologie dans la diffusion de la langue espagnole dans le monde et dans le maintien d'une norme largement ibérique, voir Alén Garabato 2016b

4. Voir, par exemple, Boyer 2008

beaucoup moins favorables et doivent affronter non seulement les langues dominantes au sein de leur communauté mais également les effets de la mondialisation. Des défis divers, moins médiatiques et médiatisés, se présentent à ces communautés. Ils concernent le rôle sociétal, voire la survie, de nombreuses langues-cultures très minoritaires et très minorées (conséquence des politiques linguistiques étatiques unificatrices menées par les États depuis plusieurs siècles). (Plus ou moins) loin des aspirations nationalistes dont on vient de parler, certaines langues minoritaires/minorées sont ainsi en train de conquérir (selon des modalités très diverses) des espaces qui leur étaient (pratiquement) interdits auparavant: l'économie (régionale) est l'un de ces espaces⁵. J'expose dans les paragraphes suivants quelques usages de l'occitan et du galicien dans le secteur de la publicité et de l'économie⁶. Ces deux langues se trouvent actuellement dans des processus de minoration qui répondent à des moments de la dynamique diglossique différents. L'occitan a perdu actuellement une très grande partie des locuteurs naturels mais résiste grâce à l'engagement de ce que l'on a appelé les «néo-locuteurs», très souvent descendants des locuteurs naturels des générations les précédant, n'ayant pas transmis leur langue (Martel 2007, Hammel 2007). Le galicien est encore une langue majoritaire en Galice mais la perte de locuteurs parmi les jeunes générations ne laisse pas augurer d'une vitalité suffisante pour le maintien des usages à long terme. En ce qui concerne les représentations sociolinguistiques, les deux langues ont supporté des stéréotypes négatifs au long de plusieurs siècles (après une période médiévale de splendeur) et ont été associées à la ruralité et à l'inculture. Le galicien, ayant obtenu le statut de co-officialité en 1981, a récupéré en partie le prestige qu'il avait perdu mais est loin d'avoir normalisé sa situation sociolinguistique (Alén Garabato 2009).

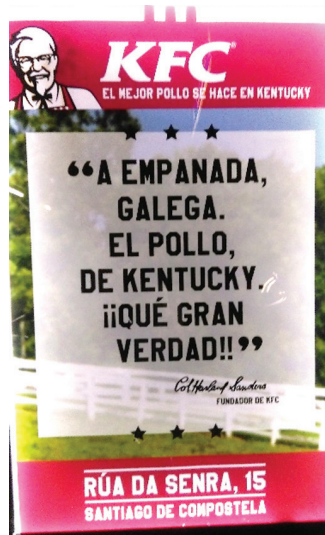
L'utilisation de ces deux langues dans le monde de l'économie a été très réduite (mais pas inexistante) jusqu'à une époque récente. Ce que nous pouvons observer aujourd'hui, ce sont des stratégies qui répondent à de nouveaux objectifs et qui, en fin de comptes, ont des effets collatéraux positifs soit pour la récupération des usages (ou de *certain*s usages) soit pour l'évolution des représentations sociolinguistiques des langues concernées.

On observe en effet actuellement que la sollicitation de la langue/culture minoritaire dans la présentation ou la publicité d'un produit peut répondre

5. Un autre espace est celui de l'écrit médiatique, notamment sur l'Internet

6. Les réflexions à ce propos sont le résultat de plusieurs enquêtes de terrain que j'ai réalisées durant les dernières années: Alén Garabato 2014, 2016a, 2017a, 2017b.

à des stratégies (purement) commerciales. Lors qu'il s'agit de grandes entreprises comme McDonald's ou Coca-cola, on parle alors *glocalisation*, mode de gestion à la fois global et local dans le cadre de l'économie mondialisée qui a comme objectif le rapprochement de ces enseignes à la population ciblée. Ainsi, les langues minorées ou minoritaires peuvent devenir des instruments au service de la *glocalisation*: récemment, la multinationale de restauration rapide KFC (Kentucky Fried Chicken), lors de l'ouverture de son premier établissement dans la ville de Santiago de Compostelle (le deuxième en Galice) a affiché sur les panneaux publicitaires de cette ville très touristique un slogan bilingue galicien-castillan: «A empanada, galega. El pollo de kentucky. !!Qué gran verdad!!» (trad. La «empanada», galicienne. Le poulet du Kentucky. Ça c'est bien vrai!!». La phrase *A empanada, galega* écrite en galicien renvoie ici à l'une des spécialités traditionnelle de la cuisine galicienne et affiche la stratégie commerciale d'une entreprise qui essaie de montrer qu'elle ne vient pas supplanter ou concurrencer la gastronomie locale (l'un des arguments touristiques de la région). Les guillemets (qui indiquent qu'il s'agit d'un discours rapporté) et la signature qui apparait après le slogan, celle du Fondateur de la marque *Col. Harland Sanders*, mort en 1980, apportent la caution d'une authenticité (fictive) à cette publicité, laissant entendre que ce personnage mythique connaissait et appréciait la «empanada galega», et même qu'il pouvait la nommer en galicien.



Dans le domaine occitan on pourrait citer *Quézac*, eau minérale originaire du village du même nom en Lozère, propriété dans les années 1990 de la multinationale de l'agroalimentaire suisse Nestlé qui, pour faire la publicité du produit, utilisait la technique de la mise en récit dans un spot où



Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

une petite fille raconte en occitan la légende de la source. Les sous-titres en français traduisent ses mots:

La légende dit qu'il y a très longtemps, peut-être plus de mille ans, il y eut un terrible orage dans le Gévaudan. On dit que les eaux de cet orage partirent au fond de la terre, où, année après année, elles prirent ses forces à la pierre et se chargèrent de bulles miraculeuses. Et on dit que quand l'eau rejaillirait enfin, elle apporterait gaieté et longue vie à quiconque la boirait. Et que cette eau serait notre présent au monde et qu'on l'appellerait QUEZAC.

La présence de l'occitan dans cette publicité apparaît comme une preuve d'authenticité, un lien vers la tradition, la nature, les racines...

Il s'agit aussi bien dans l'affiche publicitaire de *KFC* que dans celle de *Quézac* de développer des stratégies d'exploitation du patrimoine linguistique/culturel afin d'ancrer localement certains produits (qu'ils soient régionaux ou pas) et ainsi légitimer les multinationales qui les commercialisent, dont la réputation est de plus en plus mise en question (artificialité, non traçabilité, recherche du profit, etc.). Une lecture sociolinguistique de ces stratégies nous permet de voir que l'objectif n'est pas ici la récupération des usages ni la valorisation de la langue locale/régionale. Mais force est d'avouer qu'une telle initiative a sans aucun doute des incidences au niveau des représentations sociolinguistiques en situant la langue minorée dans une dimension commerciale et à côté des produits qui sont associés à des représentations qui peuvent être ambivalentes (comme celles de *KFC*) mais qui sont dans l'ensemble positives et porteuses de références dont manquent cruellement ces langues-là (modernité, industrie, richesse, urbanité...). Une multiplication de ces initiatives pourrait permettre à long terme un changement de représentations par rapport à ces langues.

Dans d'autres cas, l'utilisation d'une langue minorée dans le commerce répond à un objectif très différent: celui de la reconquête des usages dans le cadre d'un processus de *normalisation* sociolinguistique. Le défi soulevé est ici celui de donner à la langue dominée une performance communicationnelle réelle, au-delà des usages informels ou encore rituels, dans un domaine globalisé où la compétitivité domine. Plusieurs travaux ont bien montré que le commerce est un domaine difficile à conquérir pour une langue minoritaire et minorée (cf. par exemple Formoso Gosende 2005 concernant le cas du galicien): la *fidélité* linguistique (si elle existe) est subordonnée aux lois du marché (linguistique et économique) dans lequel jouent contre les langues en situation de domination toutes sortes de stéréotypes négatifs qui les associent au passé, à la ruralité, à l'inculture...

En effet, dans ce contexte, Formoso Gosende a bien montré que malgré le soutien institutionnel (dont on peut bien sûr questionner le type de stratégie adopté), la loi de l'offre et de la demande ainsi que la persistance de stéréotypes négatifs jouent fortement contre l'utilisation de la langue galicienne dans un secteur économique où dominent le castillan et (beaucoup moins) l'anglais. Son travail montre aussi que l'utilisation d'une langue minorée, quel que soit le secteur visé, ne se décrète pas d'en haut. Les cas concrets sur lesquels j'ai pu travailler montrent même un certain rejet (ou de la simple indifférence) concernant les initiatives induites par les institutions régionales ou les cercles militants établis.

Nous arrivons ainsi à un autre type d'initiative que j'appellerai (plutôt) d'en bas (Nettle et Romaine 2003) et qui concerne les entreprises (beaucoup d'entre elles de petite taille) qui ne se situent pas nécessairement dans une stratégie de mondialisation et qui ne cherchent pas à normaliser l'usage de la langue. Pour ces entreprises l'utilisation de la langue est un instrument d'ancrage territorial qui renvoie à la tradition, aux ancêtres: au «nous» «ici» par rapport aux «autres» «ailleurs».

Si dans le cas précédent la langue est au cœur de la stratégie, une langue la plus normée possible (au moins lorsqu'il s'agit des usages écrits), ici il faut parler de langue-symbole, ou de «lambeaux de langues» (Gardy 1985) qui sont ou peuvent devenir des *identitèmes* (Boyer 2016, 2017) sociolinguistiques qui renvoient à un imaginaire collectif régional.

Dans le cas galicien, cette stratégie est ancienne, notamment dans le domaine de la restauration où de nombreux établissements n'ont pas hésité à adopter des noms d'enseigne galiciens évocateurs qui renvoient au paysage, au foyer, à l'intimité...: *O recuncho* (le recoin), *Beiramar* (le bord de mer), *O Forno* (le four ou le fournil), *O muiño* (le moulin)... On pourrait parler ici d'une «attitude de folklorisation» caractérisée par une identification de la langue avec le passé, dans le domaine des loisirs ou du tourisme...

Récemment, un usage public similaire a été largement médiatisé par une chaîne de supermarchés galicienne (GADIS) qui, depuis les années 2000 (Alén Garabato 2014), centre sa stratégie publicitaire, dont le slogan est *Vivamos como galegos* (trad. *Vivons comme des Galiciens*), sur l'utilisation des symboles de l'identité galicienne (paysages, gastronomie, rapports familiaux, mode de vie...) et fait une utilisation de la langue galicienne que l'on pourrait considérer non conflictuelle et non impositive. Dans les spots publicitaires de la chaîne de supermarchés (diffusés à la TV galicienne et largement rediffusés sur les réseaux sociaux ainsi que sur le site web de la

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

marque), on entend une langue que l'on pourrait qualifier d'«urbaine», autrement dit, elle ne correspond ni aux usages traditionnels ruraux (largement stigmatisés dans la société galicienne) ni au modèle de langue normée légitimée par les institutions et notamment par l'école (qui condamne, entre autres, les castillanismes). Les expressions fétiches des Galiciens (galégraphes ou castillanophones) sont largement présentes et célébrées, et la langue vivante (urbaine et dépourvue de tous les traits phonétiques stigmatisés) prend une place centrale. L'énorme succès de ces spots en Galice et auprès de la diaspora galicienne, qui témoigne d'un attachement certain des Galiciens à leur langue et à leur identité, joue en faveur de la reconquête du prestige social d'une langue jusque-là dévalorisée et stigmatisée.



Dans le domaine occitan, on peut observer depuis quelques années une timide reconquête des usages dans le monde de l'économie et du commerce: un certain nombre de petits artisans et/ou commerçants (très minoritaires pour le moment mais en augmentation constante) choisissent l'occitan pour nommer leurs établissements commerciaux et/ou pour étiqueter leurs produits. Les premiers résultats d'une étude en cours (Alén Garabato 2017a, 2017b) nous montrent que pour beaucoup de jeunes qui n'ont plus la maîtrise de la langue occitane, cette stratégie commerciale répond à une envie de retour à l'authenticité du terroir. Un retour qui semble naturel et pas forcé par des attitudes revendicatives ou militantes. L'entretien avec la



responsable de l'une de ces petites entreprises nous donne quelques pistes de réflexion. Il s'agit de la propriétaire de *Dona Carcas* (*Dame Carcas* = *Carcassonne*), qui produit des bières et du vin du même nom. De père savoyard, de mère originaire d'une petite ville occitane, elle fait état d'une mobilité géographique qui a quelque part dérangé sa construction identitaire: «En Savoie, j'avais l'accent de ma mère, disons du Midi et on m'appelait Carcassonne à l'école, on me disait "toi tu es de Carcassonne" et quand j'étais ici, on me disait "bon la savoyarde, tu as l'accent de Savoie"».

Après avoir travaillé dans le domaine de l'exportation à l'international des vins Minervois, elle décide de se consacrer à la production de miel, puis de la bière et du vin artisanaux:

À la fin de mon dernier poste, je vendais 150000 bouteilles de vin du minervois sur le monde entier [...] j'avais fait un peu le tour au niveau du vin, j'étais un peu comment dire limite born-out parce que je travaillais trop et j'ai décidé de me calmer un peu et faire de l'apiculture [...] et ça s'est vachement bien vendu seulement que je ne pouvais pas vivre de ça // [...] j'ai envisagé d'acheter ce lieu pour faire de la bière // avec une idée de bière locale // alors je n'étais pas partie pour faire de l'export [...] voilà faire un produit local avec du miel et le vendre ici.

Le choix du nom du produit (le même que celui de son établissement) a été le fruit d'une réflexion à propos de l'identité locale qu'elle souhaitait transmettre:

J'ai choisi d'appeler *Dona Carcas* la boutique, le vin et bien sûr la bière *Carcas* [...] Alors déposer la marque *Dame Carcas* / ça me semblait un peu compliqué parce qu'il y a quelqu'un dans le vin mais qui faisait de la bière qu'il avait appelé *La bière de Carcassonne* donc je voulais pas faire de la copie [...] *Dame Carcas* c'est déjà utilisé pour le chocolat [...] donc j'ai tourné j'ai tourné et puis finalement je me suis dit «je vais le mettre en occitan» [...] parce que j'ai beaucoup étudié sur l'Italie et l'Espagne où on dit la dame dona/doña et ce qu'ici on disait à l'époque médiévale donc l'époque de la Dame Carcassonne on disait dona [prononcé doná]. Je pense qu'un produit comme celui que je veux faire c'est-à-dire je veux travailler ici, faire mon produit ici, le vendre ici, je veux vraiment être sur le local, le régional je pense qu'il faut que le produit vraiment il s'ancre sur son terroir.

Pour ne pas conclure

Comme l'histoire de l'Europe le montre, la minorisation linguistique ne concerne pas seulement les langues mais aussi et surtout la société. Le poids des langues se mesure largement par l'état des communautés qui les parlent et concerne en grande partie les représentations sociolinguistiques (Boyer 2008). Les grands défis sociétaux des langues en Europe ont concerné le changement des représentations: les deux «révolutions écolinguistiques» décrites par Baggioni ont bouleversé le système des représentations sociolinguistiques. Dans la société actuelle où le marché linguistique subit les influences du marché économique et culturel, les rapports de forces

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

entre les langues «officielles», «nationales», «régionales», «minoritaires» ou «minorées» sont soumis à des mutations et placent notamment les langues minoritaires/minorées face à des défis nouveaux qui peuvent les faire en fin de compte disparaître ou trouver une nouvelle façon d'exister.

Bibliographie

- Alén Garabato, Carmen (dir.), *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Alén Garabato, Carmen, *Langues minoritaires en quête de dignité. Le galicien en Espagne et l'occitan en France*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Alén Garabato, Carmen, «Langue, identité, médias: stratégie commerciale d'une entreprise galicienne dans les réseaux sociaux», in K. Djordjevic-Léonard et E. Yasri-Labrique (dir.), *Médias et plurilinguisme. La diversité à l'épreuve*, Editions des Archives contemporaines, 2014, p. 243-265.
- Alén Garabato, Carmen, «*Vivamos como galegos: identidade e lingua galega como argumentos comerciais*», in *Cantares de amigos. Estudos en homenaxe a Mercedes Brea*, Santiago de Compostela, Servicio de Publicacións da Universidade de Santiago de Compostela, 2016a, p. 37-48.
- Alén Garabato, Carmen, «Norme linguistique et stratégie économique: regard sur la politique linguistique panhispanique de l'Espagne», in K. Djordjevic et V. Garin (éd), *Contacts (ou conflits) de langues en contexte postcommuniste et postcolonial*, Montpellier, PULM, 2016b, p. 161-178.
- Alén Garabato, Carmen, «Lou país d'aquí»: l'identité occitane comme argument commercial dans la Région Occitanie», IIIème Congrès International du Réseau Francophone de Sociolinguistique, UPV. Montpellier, 14-16 juin 2017 (2017a). À paraître.
- Alén Garabato, Carmen, «La langue occitane face au marché: fidélités ou dissidences?», XII^{ème} Congrès International de l'Association Internationale d'Etudes Occitanes, Université Toulouse Jean-Jaurès, Albi, 10-15 juillet 2017 (2017b), À paraître.
- Auroux, Sylvain, *La révolution technologique de la grammatisation*, Paris, Mardaga, 1995.
- Baggioni, Daniel, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot, 1997.
- Boyer, Henri, *Langue et identité. Sur le nationalisme linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.
- Boyer, Henri, «“Poids” des langues ou “poids” des imaginaires des langues? Sur trois situations de normalisation d'une langue minorée», in Gasquet-Cyrus et Petitjean (dir.), *Le poids des langues. Dynamiques, représentations, contacts, conflits*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 207-217.
- Boyer, Henri, *Faits et gestes d'identité en discours*, Paris, L'Harmattan, 2016.

- Boyer, Henri, «Les identitèmes: construction patrimoniale et célébration», in C. Dahou, A. Kis, F. Roche, *Construction/déconstruction des identités linguistiques*, Paris, Connaissances et savoirs (coll. Langues et sociétés), 2017, p. 5-10.
- Calvet, Alain et Calvet, Louis-Jean, «Le poids des langues. Vers un “index des langues du monde”», in Gasquet-Cyrus et Petitjean (dir.), *Le poids des langues. Dynamiques, représentations, contacts, conflits*, Paris, L’Harmattan, 2009, p. 49-73.
- Colombat, Bernard, Fournier, Jean-Marie, Puech, Christian, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck, 2010.
- Comaroff, John L. et Comaroff, Jean, *Ethnicity, INC*. Chicago, The University of Chicago Press, 1992.
- Formoso Gosende, Valentina, (2005), *Usos e representaciós do galego na empresa*, Thèse de doctorat soutenue à l’Université de Santiago de Compostela en juin 2005 sous la direction de C. Alén Garabato.
- Gardy, Philippe, «Langue(s), non-langue(s), lambeaux de langue(s), norme», in *Cahiers de linguistique sociale*, 7, 1985, p. 60-62.
- Hammel, Étienne, «De Neo-locutors dans l’enquête INED-INSEE de 1999 », in Barbara Czernilofsky et all., *El discurs sociolingüístic actual català i occità | Lo discors sociolingüístic actual catalan e occitan*, Wien, Praesens Verlag, 2007, p. 219-235.
- Lodge, Anthony, *Le français. Histoire d’un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard, 1997.
- Martel, Philippe, «Compter les occitanophones... Histoire d’enquêtes», in Barbara Czernilofsky et all., *El discurs sociolingüístic actual català i occità | Lo discors sociolingüístic actual catalan e occitan*, Wien, Praesens Verlag, 2007, p. 201-218.
- Nettle, Daniel, Romaine, Suzanne, *Ces langues, ces voix qui s’effacent*, Paris, Autrement, 2003.
- Thiesse, Anne-Marie, *La création des identités nationales: Europe 19^e XVIII^eme -XX^eme siècles*, Paris, Le Seuil, 1999.
- Wolff, Philippe, *Les origines linguistiques de l’Europe occidentale*, Association des publications de l’Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, 1982.

Kristina ADEISHVILI
PhD, chercheur indépendant
Tbilissi, Géorgie

Les défis actuels de la politique linguistique géorgienne: la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires et la langue officielle

Résumé: Dans cet article, nous avons étudié la spécificité de la politique linguistique géorgienne, qui se trouve aujourd'hui face à deux défis majeurs. Le premier est représenté par la ratification de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires qui a pour objectif de protéger ces langues dans le pays. Le second concerne la promotion de la langue officielle dans les communautés minoritaires nationales en vue de leur intégration civique. Après avoir analysé les démarches déjà effectuées en vue de relever ces défis, nous avons essayé de montrer quelles sont les perspectives de la ratification de la Charte dans le contexte géorgien à laquelle l'État pourrait se référer comme régulateur de la situation linguistique du pays.

Mots-clés: Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, éducation, langues minoritaires en Géorgie

Abstract: In this article, we have discussed the current language policy in Georgia, which today faces two major challenges: to ratify the European Charter for Regional or Minority Languages, which is design to protect these languages in the country and to promote the official language in the national minority communities with a view to improving their integration civic. After analyzing the steps taken to address these issues, we have tried to show the prospects for ratification of the Charter in the Georgian context to which the State could refer as a regulator of the country's linguistic situation.

Keywords: European Charter for Regional or Minority Languages, Education, Minority Languages in Georgia

Dans cet article, nous étudierons tout d'abord la spécificité de la politique linguistique géorgienne qui se trouve aujourd'hui face à deux défis majeurs: la ratification de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, qui a pour objectif de protéger ces langues dans le pays, et la promotion de la langue officielle dans les communautés minoritaires nationales en vue de leur intégration civique. Nous nous concentrerons également sur le domaine de l'éducation géorgien qui est au centre de la politique linguistique du pays pour relever ces deux défis.

En 1999, en devenant membre du Conseil de l'Europe, la Géorgie a pris l'engagement de ratifier la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires avant le 27 avril 2000. Jusqu'aujourd'hui, les 25 pays membres de l'UE l'ont déjà ratifiée, 8 l'ont signée, mais le processus de ratification s'est arrêté, alors que 14 ne l'ont pas encore signée ni ratifiée. La Géorgie fait partie de ces pays qui n'ont pas encore signé ni ratifié la Charte. Cette Charte est un instrument international unique qui, ayant le mécanisme de protection efficace, «est destiné à protéger et à promouvoir les langues régionales ou minoritaires en tant qu'aspect menacé du patrimoine culturel européen» (*Rapport explicatif* 2). En effet, si la deuxième partie de la Charte fixe les principes généraux qui s'appliquent à toutes les langues régionales ou minoritaires, la troisième partie propose les engagements précis et juridiques qui assurent leur utilisation dans les divers secteurs de la vie publique. Bien que la Géorgie ait déjà effectué des travaux pour faire avancer la ratification de la Charte, la délicate situation linguistique du pays retarde ce processus.

Conformément à l'article 8 de la Constitution de la Géorgie, le géorgien est la langue officielle du pays et l'abkhaze l'est aussi dans la République autonome d'Abkhazie. En même temps, la Géorgie est un pays historiquement multiethnique et multilingue. Mais les minorités nationales les plus nombreuses du pays vivent en collectivité, les Azéris – 233 024 habitants, 6.2% de la population, dans la région de Kvemo Kartli et les Arméniens, 168 102 habitants, 4.5 % de la population, dans la région de Samtskhé-Dzavakhéti¹.

Bien que ces minorités habitent en masse le territoire géorgien depuis le XIX^{ème} siècle, à la suite de la politique du régime tsariste russe et après du régime soviétique, elles parlent jusqu'aujourd'hui leurs langues maternelles, l'arménien ou l'azéri, et le russe, mais elles ne maîtrisent pas la langue officielle du pays, même pas au niveau le plus élémentaire. C'est également le

1. Ces données se réfèrent au recensement de la population de 2014 effectué par le Service national de la statistique de Géorgie.

cas pour les nouvelles générations nées après la chute du régime soviétique. En effet, la politique soviétique imposait le russe comme lingua franca dans l'espace soviétique au détriment des langues officielles des pays et ces minorités linguistiques de Géorgie l'utilisaient aussi en dehors de leurs zones pour la communication avec la majorité du pays. Néanmoins, après la restauration de l'Indépendance de 1991, le pays a défini son orientation vers les structures euro-atlantiques et le russe comme première langue étrangère a cédé la place à l'anglais. À partir de 2005, suite à la réforme du système éducatif, l'anglais est devenu la langue étrangère facultative dès la première année de l'école publique primaire et à partir de 2011, la première langue étrangère obligatoire².

Dans cette optique linguistique et politique, la méconnaissance de la langue officielle crée le danger d'isolement des minorités nationales dans leurs communautés et les laisse sans langue commune avec la majorité du pays. C'est pourquoi les institutions étatiques visent à contribuer à leur intégration civique en essayant d'améliorer leur niveau de la langue officielle. Dans ce but, le Ministère de l'Éducation et de la Science met en œuvre différents initiatives et programmes. Par exemple, «Enseignons le géorgien comme deuxième langue» était un programme lancé en 2009, dans le cadre duquel les professeurs de géorgien ont été envoyés dans les écoles des municipalités minoritaires afin d'assister les professeurs locaux, et ce dans le but d'améliorer la qualité de l'enseignement du géorgien. Même les professeurs d'histoire et de géographie ont été inclus dans le programme «La langue géorgienne pour le succès futur», qui a commencé en 2011. La même année, en essayant d'y introduire l'enseignement bilingue, le Ministère de l'Éducation a proposé aux écoles concernées l'utilisation de manuels bilingues dont 70% en langue minoritaire et 30% en géorgien. Toutefois, comme le Document d'évaluation du Bureau de ministre d'État de la réconciliation et de l'égalité civique l'a estimé, ils ont été inexploitable à cause du très bas niveau de la maîtrise du géorgien par les professeurs locaux (50). À partir de 2015, le Ministère de l'Éducation recommande que les disciplines thématiquement proches avec le géorgien soient enseignées par des professeurs de et en langue géorgienne.

Cependant, malgré plusieurs tentatives menées par le Ministère, le niveau de la connaissance de la langue officielle reste très bas dans les communautés minoritaires. Les documents d'évaluation gouvernementaux

2. Selon la modification apportée par le décret ministériel N 159/N, 21/09/2011 du programme des disciplines des langues étrangères. Se reporter au Chapitre XXIV.

invoquent diverses raisons de l'inefficacité de ces mesures. Tout d'abord, la très basse compétence professionnelle chez les professeurs locaux et chez les professeurs assistants qui participent dans les programmes. Ensuite, l'utilisation de manuels inadaptés à l'environnement minoritaire. Ils remarquent également l'incohérence de la politique ministérielle³. Il reste, certainement, beaucoup de travail à faire au sein du gouvernement pour combler toutes ces lacunes. Mais, selon nous, les autorités étatiques devraient travailler activement surtout pour élever le niveau de la conscience civique dans les municipalités minoritaires, ceci étant le facteur laissé de côté jusqu'aujourd'hui. Dans ces communautés, on ressent principalement un sentiment d'appartenance aux sociétés voisines, azérie ou arménienne et non pas à la société géorgienne. On entretient d'étroites relations avec la Russie, où l'on va chercher le travail parce qu'il n'y a pas la barrière de la langue, alors que la méconnaissance du géorgien les empêche d'en trouver un en Géorgie. La tendance générale, dans ces sociétés, consiste donc à soutenir la politique russe bien que la Russie soit le pays occupant des régions géorgiennes.

Dans ce contexte psychologique et idéologique, pour augmenter leur motivation à apprendre la langue officielle, il serait, d'après nous, utile de mettre l'accent tout d'abord sur les problèmes relevant de l'ignorance de la langue officielle, mais également sur la nécessité de sa connaissance en vue d'une citoyenneté active et des perspectives professionnelles. Plus généralement, l'attention devrait être portée sur les droits et les pratiques linguistiques des minorités adoptées dans les pays ayant traditionnellement une langue majeure⁴. Ainsi, la politique gouvernementale ne serait pas conçue comme un danger pour leurs identités linguistiques, culturelles ou nationales. En plus du facteur idéologique de la consolidation du pays, la Géorgie nécessite d'avoir une langue commune avec ses communautés minoritaires et cela pour une évidente raison pragmatique. Pour un pays comme la Géorgie, d'un point de vue économique, il est très difficile d'assurer le bon fonctionnement de tous les services publics en différentes langues. Néanmoins, conformément à la loi géorgienne sur la langue officielle, adoptée en 2015, il n'est pas demandé aux citoyens de la Géorgie

3. <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/2958879>; http://smr.gov.ge/Uploads/___cd492646.pdf.

4. Le géorgien est une langue parlée seulement par les Géorgiens, avec trois systèmes d'écriture de l'alphabet qui est inscrit dans la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. La langue a joué un rôle important dans la formation de l'identité nationale géorgienne.

géorgiens de connaître la langue officielle, mais «de communiquer dans la langue officielle avec les administrations de l'État ou locales» (art. 9.2) même si, toujours selon la même loi⁵, «dans la municipalité où les représentants des minorités nationales vivent en collectivité, l'État assure la communication entre ces représentants et les organes administratifs de l'État et locaux dans leur langue minoritaire à l'aide d'un interprète» (art. 9.3)⁶.

Pour ces communautés, il serait également important d'interpréter d'une manière correcte la Charte qui précise dans le préambule que «la protection et l'encouragement des langues régionales ou minoritaires ne devraient pas se faire au détriment des langues officielles et de la nécessité de les apprendre». Toutefois, en dépit de ce qui est dit dans le préambule de la Charte, il semblerait que les autorités locales de certaines municipalités minoritaires soient mécontentes de la situation de leur langue maternelle et verraient la Charte comme un instrument qui élargit toujours plus les droits linguistiques des minorités. En 2013, par exemple, la municipalité locale d'Akhalkhalaki s'est adressée au Parlement lui demandant de ratifier la Charte et de donner à l'arménien le statut de langue régionale. On ajouterait que lorsqu'une minorité nationale demande à l'État la protection de sa langue maternelle par la Charte, cela signifie qu'elle se considère comme une minorité historique⁷. Pour une minorité qui habite historiquement dans le pays, la connaissance de la langue officielle montrerait tout simplement la volonté d'ouverture vers le pays accueillant.

Dans l'optique de La Charte européenne, il est conseillé aux pays adhérents de composer eux-mêmes la liste des langues qui bénéficieront des dispositions contenues dans la convention. Chaque pays décide également si chacun des idiomes pratiqués sur son territoire peut d'abord avoir le statut de langue ou de dialecte et pour les langues ensuite s'il s'agit de langue régionale ou minoritaire. Toujours pour ce qui est des langues, la Charte précise qu'elle protège seulement les langues «historiques» de l'État (préambule, paragraphe 2), bien que la période à partir de laquelle on pourrait considérer une langue comme «historique» ne soit pas définie. Ainsi, la définition des langues régionales ou minoritaires proposée dans

5. „იმ მუნიციპალიტეტში, სადაც ეროვნული უმცირესობების წარმომადგენლები კომპაქტურად ცხოვრობენ, სახელმწიფო უზრუნველყოფს ეროვნული უმცირესობისათვის მიკუთვნებული პირის სახელმწიფო და ადგილობრივი თვითმმართველობის ორგანოებთან ამ ეროვნული უმცირესობის ენაზე თარჯიმნის დახმარებით ურთიერთობას“.

6. Notre traduction

7. Voir le paragraphe suivant.

le premier article de la Charte (art.1.a) donne lieu à des interprétations très différentes:

A. Par l'expression «langues régionales ou minoritaires» on entend les langues:

I. pratiquées traditionnellement sur un territoire d'un État par des ressortissants de cet État qui constituent un groupe numériquement inférieur au reste de la population de l'État; et

II. différentes de la (des) langue(s) officielle(s) de cet État;

Elle n'inclut ni les dialectes de la (des) langue(s) officielle(s) de l'État ni les langues des migrants.

Selon Spiga-Gickel, «cette définition est à la fois précise – du fait de la circonscription spatiale et des exclusions des idiomes qui ne sont pas concernés par les principes énoncés dans le paragraphe – et vague, puisqu'elle ne fournit pas de liste des idiomes concernés» (*La politique linguistique de la Région Sardaigne* 81). Alors que pour Woerhling, il ne s'agit pas de la définition substantielle ou linguistique, mais fonctionnelle, qui indique: «Quel est le champ d'application de la partie II; Quelles sont les langues susceptibles d'être désignées au titre de la partie III» (*La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* 45).

Dans les conditions de ces données flexibles, la question de la liste des langues protégées par la Charte a provoqué un grand intérêt, disons plutôt une grande controverse entre les spécialistes en Géorgie. Phoutkaradze déclare que les minorités historiques n'existent pas dans le pays et que la Géorgie peut ratifier la Charte sans mettre en œuvre sa troisième partie (2.3.2). Selon Sordia, le pays peut insérer dans la liste de la Charte ces 13 langues: abkhaze, azéri, arménien, russe, ossète, kurde kurmandji, ukrainien, tchéchène, turc ouroum, grec pontique, araméen assyrien, avar, batsb, excepté les langues baltes (tchèque, polonais) comme langues des migrations récentes⁸. Weathly propose les 19 langues suivantes qui, selon lui, sont conformes aux critères du premier article de la Charte: abkhaze, azéri, arménien, russe, ossète, kurmanji, ukrainien, tchéchène, turc ouroum, grec pontique, néo-araméen assyrien, néo-araméen bohtan, avar, batsb, allemand, polonais, estonien, lituanien et bulgare (*Georgia and European Charter for Regional or Minority Languages* 8).

En 2013, la Commission intergouvernementale de haut niveau a élaboré le projet d'instrument de ratification pour la Géorgie qui précise que «l'article 7, paragraphe 1-4 de la partie II de la Charte («objectifs et

8. <http://www.tolerantoba.ge/index.php?id=1281619861&kat=339>.

principes») est applicable aux langues minoritaires suivantes: azéri, assyrien, abkhaze, grec, allemand, estonien, (ouroum) turc, kurde/kurmandji, ossète, russe, arménien, oudi, ukrainien, kistine-tchéchéne et avar» (19). Cependant, «aux fins de l'application de la Charte, aucune langue régionale n'est utilisée sur son territoire» (22).

Selon le rapport explicatif de la Charte, «L'adjectif "régional" concerne les langues parlées dans une partie limitée du territoire d'un État dans laquelle elles peuvent, par ailleurs, être parlées par la majorité des citoyens» (3). Nous estimons que la position fixée dans le projet de ratification élaborée par la Géorgie convient aux enjeux linguistiques du pays. Dans le contexte géorgien actuel, on aurait pu attribuer le statut de langue régionale aux langues avec une très longue présence historique dans le pays ou encore, aux langues des minorités nationales qui se seraient trouvées sur le territoire géorgien à cause du changement des frontières survenu au cours des siècles. Mais cela n'est pas la situation des communautés minoritaires de la Géorgie. En outre, la Géorgie devrait éviter le danger représenté par son pays voisin, la Russie, qui aurait pu profiter du statut attribué à telle ou telle autre langue régionale des minorités géorgiennes pour déclencher un nouveau conflit à partir de prétextes linguistiques. L'occupation russe des deux régions géorgiennes, la violation des accords internationaux et la non-acceptation des critiques venants de la communauté internationale par la Russie, tout cela est d'actualité aujourd'hui dans le pays.

Revenons maintenant au projet de ratification abordé plus haut. Parmi les 15 langues minoritaires de Géorgie, la troisième partie de la Charte est applicable aux 5 langues suivantes: abkhaze, ossète, kistine-tchéchéne, avar et oudi (19-20). Pour mettre en œuvre cette troisième partie qui concerne des engagements juridiques, il faut une convergence au niveau législatif du pays. Nous tenterons ainsi de voir de quelle manière la Charte peut se conformer à la législation géorgienne dans le domaine de l'éducation.

Pour l'éducation préscolaire, la Charte envisage des dispositions alternatives, comme l'enseignement dans la langue régionale ou minoritaire, l'enseignement bilingue ou l'application d'une de ces mesures seulement pour les enfants dont les familles le souhaitent, mais à condition qu'ils atteignent un nombre suffisant (8.1.a). La loi géorgienne sur la langue

officielle⁹ stipule que «l'État assure les enseignements préscolaire, général¹⁰, professionnel et supérieur dans la langue officielle du pays. La question de l'enseignement dans les langues non officielles et minoritaires est régie par la législation géorgienne¹¹» (art. 7.1). L'article 5 de la loi sur l'éducation préscolaire¹², adoptée en 2016, garantit le droit de recevoir l'éducation dans la langue maternelle. L'institution préscolaire «a le droit d'assurer les services éducatifs et instructifs aux enfants dans leur langue maternelle et/ou dans la langue non officielle et à utiliser les programmes et les ressources éducatives qui se conforment aux normes éducatives de l'État définies par cette loi»¹³.

Comme on le voit, au niveau de l'éducation préscolaire, la loi géorgienne garantit l'enseignement dans la langue minoritaire, ce qui est la disposition la plus exigeante de la Charte. Aujourd'hui en effet, il existe en Géorgie des écoles préscolaires où l'enseignement se fait en langues azérie, arménienne et russe¹⁴.

Pour le niveau de l'enseignement général, la Charte envisage les engagements alternatifs comme l'enseignement dans la langue régionale ou minoritaire, l'enseignement bilingue, l'enseignement de la langue comme discipline ou elle prévoit au moins une de ces mesures mentionnées pour les enfants dont «les familles le souhaitent et le nombre est jugé suffisant» (8.1.b; 8.1.c). La loi géorgienne sur l'éducation générale, adoptée en 2005¹⁵,

9. „სახელმწიფო უზრუნველყოფს ადრეული და სკოლამდელი აღზრდისა და განათლების, ზოგადი, პროფესიული და უმაღლესი განათლების სახელმწიფო ენაზე მიღებას. განათლების არასახელმწიფო და ეროვნული უმცირესობის ენაზე მიღების საკითხი რეგულირდება საქართველოს კანონმდებლობით“.

10. L'enseignement général est le parcours scolaire du système éducatif géorgien entre six et dix-sept ans.

11. Notre traduction.

12. „დაწესებულება უფლებამოსილია ბავშვებს მიაწოდოს სააღმზრდელო და საგანმანათლებლო მომსახურება მათ მშობლიურ ან/და არასახელმწიფო ენაზე და გამოიყენოს ამ კანონით განსაზღვრული სახელმწიფო საგანმანათლებლო სტანდარტების შესაბამისი საგანმანათლებლო პროგრამები და რესურსები“.

13. Notre traduction

14. Selon le Document d'évaluation de mise en œuvre du plan d'action de 2009-2014 et de la conception nationale de la réconciliation et de l'intégration civique du Bureau de ministre d'État de la réconciliation et de l'égalité civique, il y a 38 écoles préscolaires non-géorgiennes dans les régions de Samtskhé-Dzavakhéti, de Kvemo Kartli et de Kakheti.

15. „საქართველო მოქალაქეებს, რომლებისთვისაც ქართული ენა მშობლიური არ არის, უფლება აქვთ მიიღონ, სრული ზოგადი განათლება მათ მშობლიურ ენაზე, ეროვნული სასწავლო გეგმის შესაბამისად, კანონმდებლობით დადგენილი წესით“.

prévoit que «les citoyens géorgiens pour lesquels la langue géorgienne n'est pas la langue maternelle ont le droit de recevoir l'éducation générale dans leur langue maternelle, qui se conforme au Curriculum national et à la législation» (art.4.3)¹⁶. Ainsi, également pour ce niveau de l'éducation, la disposition la plus large est légitimée et il y a dans le pays 213 écoles et 81 secteurs qui dispensent l'éducation en langues azérie, arménienne et russe¹⁷.

Pour l'enseignement professionnel également, la Charte propose l'enseignement dans la langue régionale ou minoritaire, l'enseignement bilingue, l'enseignement de la langue ou l'application de l'une de ces mesures à condition que les élèves ou les familles le souhaitent, et que le nombre d'élèves soit jugé suffisant (8.1.d). La loi géorgienne sur l'enseignement professionnel se conforme à la politique gouvernementale envers les minorités nationales et prévoit, pour leurs représentants, d'enseigner la langue officielle en parallèle aux programmes professionnels (art. 30.2)¹⁸.

Pour l'enseignement supérieur, la Charte propose l'enseignement dans la langue régionale ou minoritaire ou l'enseignement de la langue régionale ou minoritaire comme discipline. À ce niveau, les minorités linguistiques profitent d'un système préférentiel. Suite à la réforme éducative de 2005, en Géorgie on doit satisfaire les exigences du système national standardisé d'admission à l'Université, selon lesquelles il est obligatoire de passer les examens de géorgien, de langue étrangère et d'aptitudes. Alors que, conformément au système préférentiel mis en vigueur à partir de 2009, on permet aux représentants des minorités linguistiques de passer seulement l'examen d'aptitudes dans leur langue maternelle (azéri, arménien, abkhaze, ossète). Sur la base de cet examen, ils pourront acquérir les compétences linguistiques obligatoires en suivant les cours intensifs de géorgien du

16. Notre traduction

17. La présentation «La réforme éducative de la Géorgie et les perspectives de l'éducation multilingue» faite par Tamar Jakeli, représentante du département de Curriculum national du Ministère de l'éducation lors du forum suisse-géorgien «Le multilinguisme et la politique linguistique» tenu à Tbilissi le 01/11/ 2016.

18. «ქართული ენის საგანმანათლებლო პროგრამა მიზნად ისახავს არაქართულენოვანი პროფესიული სტუდენტების მიერ პროფესიული საგანმანათლებლო პროგრამის ათვისების ხელშეწყობას მათთვის სახელმწიფო ენის სწავლებით, რაც ხორციელდება პროფესიული საგანმანათლებლო პროგრამის პარალელურად – «Le programme éducatif de la langue géorgienne a pour objectif de faciliter, aux étudiants dont le géorgien n'est pas la langue maternelle, l'apprentissage des programmes professionnels en enseignant en parallèle la langue officielle du pays». [Notre traduction]

Programme de préparation d'un an. Seulement après, ils ont le droit de continuer leurs études supérieures dans les programmes universitaires en langue géorgienne (Loi sur l'éducation supérieure, art.47.3. 6)¹⁹.

Ainsi, le système préférentiel couvre seulement 4 langues minoritaires du pays, mais conformément à l'article 4 de la loi sur l'éducation supérieure²⁰, il est également possible d'enseigner dans n'importe quelle langue étrangère à condition que cela soit «prévu par les accords internationaux ou par l'autorisation du Ministère de l'Éducation et de la science»²¹.

Comme on le voit bien, la législation géorgienne dans le domaine de l'éducation se conforme à l'application de la Charte et pour ce qui est du niveau préscolaire et général, l'État assure déjà ses dispositions les plus exigeantes à l'égard des langues les plus répandues. Cependant, le projet de ratification ne définit pas la politique envers l'azéri et l'arménien. Selon nous, le gouvernement pourrait leur appliquer les dispositions 8.a.ii, 8.b.ii, 8.c.ii qui prévoient l'éducation bilingue. Cette approche est recommandée aussi par Wheatley (26). Dans ce cas-là, la Charte serait l'instrument supplémentaire pour la mise en œuvre de la politique gouvernementale dans les municipalités minoritaires où l'on essaie d'introduire l'éducation bilingue.

Quant aux autres langues minoritaires du pays, leur nombre inférieur²² et leur dispersion territoriale ne permettraient pas de choisir les dispositions fortes de la Charte envers elles. En effet, le projet de ratification prévoit l'enseignement bilingue pour l'abkhaze en dehors de l'Abkhazie, et pour l'ossète, le kistine/tchéchéne, l'avar et l'oudi, si les familles des enfants le

19. „ქართულ ენაში მომზადების საგანმანათლებლო პროგრამის დასრულების შემდეგ ერთიანი ეროვნული გამოცდების მხოლოდ ზოგადი უნარების აზერბაიჯანულენოვანი, სომხურენოვანი, აფხაზურენოვანი და ოსურენოვანი ტესტების შედეგების საფუძველზე ჩარიცხული სტუდენტები ვალდებული არიან საგანმანათლებლო პროგრამებზე [...] სწავლა გააგრძელონ ქართულ ენაზე“. – «Après avoir suivi le programme éducatif de préparation en langue géorgienne, les étudiants inscrits suite aux résultats de l'examen d'aptitudes passés dans les langues azérie, arménienne, abkhaze, et ossète sont autorisés à continuer leurs études aux programmes éducatifs [...] dans la langue géorgienne.» [Notre traduction]

20. „ნებისმიერ უცხო ენაზე სწავლება ასევე დაშვებულია, თუ ეს გათვალისწინებულია საერთაშორისო ხელშეკრულებით ან შეთანხმებულია საქართველოს განათლებისა და მეცნიერების სამინისტროსთან“.

21. Notre traduction.

22. Selon les résultats du recensement de la population de 2014, il y a en Géorgie 14 385 Ossètes, 12 174 Kurdes, 6034 Ukrainiens, 5 697 Kistine/Tchéchénes, 5 544 Grec, 2 377Assyriens.

souhaitent et dont le nombre est jugé suffisant au niveau préscolaire²³. Tandis que, pour le niveau de l'enseignement général, il est prévu l'enseignement de la langue minoritaire comme discipline, si les familles le souhaitent et si le nombre d'élèves est jugé suffisant²⁴. Au niveau universitaire, il est prévu dans le projet d'enseigner ces langues²⁵, alors que pour l'enseignement professionnel seulement le kistine/tchétyène et l'oudi peuvent être enseignés comme matières, si les familles ou les élèves le souhaitent et si leur nombre d'élèves est jugé suffisant²⁶. Certainement, pour l'Abkhazie en Abkhazie, où il a le statut de la langue officielle, le projet choisit la disposition la plus élevée qui entend l'enseignement dans cette langue à tous les niveaux de l'éducation, du préscolaire à l'université²⁷. Selon nous, l'État pourrait continuer à travailler pour appliquer la troisième partie de la Charte aux autres langues minoritaires en nombre inférieur.

À la fin de notre étude, nous aimerions souligner que dans notre article, nous n'avons mis en cause ni le respect et la promotion des langues minoritaires par l'État ni la nécessité de la connaissance de la langue officielle par les minorités linguistiques. En même temps, la Géorgie pourrait ratifier la Charte de telle manière qu'elle puisse s'en servir comme une sorte de régulateur de la situation linguistique du pays, comme un instrument supplémentaire de la politique gouvernementale. Par les choix des dispositions appropriées au contexte géorgien, l'État pourrait promouvoir la langue officielle dans les communautés nationales, mais aussi les langues minoritaires étant en nombre inférieur. Nous pensons que cette perspective de la politique linguistique géorgienne contribuerait à consolider l'État démocratique fondé sur le respect de la diversité culturelle, linguistique ou nationale. Comme la présence de nombreuses langues minoritaires le montre bien, le pays a déjà cette tradition.

23. La disposition 1.a.iii, concernant l'option ii.

24. La disposition 1.b.iv concernant l'option iii; La disposition 1.c.iv concernant l'option iii.

25. La disposition 1.e.ii.

26. La disposition 1.d.iv concernant l'option iii.

27. Les dispositions 1.a.i; 1.b.i; 1.c.i; 1.d.i; 1.d.i.

Bibliographie

- Charte européenne des langues régionales ou minoritaires*, 148, <https://www.coe.int/en/web/conventions/full-list/?conventions/rms/090000168007c07e> (consulté le 14 décembre 2017).
- Charte européenne des langues – le casse-tête européen du gouvernement*, <http://eugeorgia.info/ka/article/152/enebis-evropuli-qartia---mtavrobis-evropuli-tavsatexi/> (consulté le 14 décembre 2017).
- Constitution de la Géorgie*, 786, <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/30346>, (consulté le 15 décembre 2017).
- Document d'évaluation de mise en œuvre du plan d'action de 2009-2014 et de la conception nationale de la réconciliation et de l'intégration civique du Bureau de ministre d'État de la réconciliation et de l'égalité civique*, http://smr.gov.ge/Uploads/___cd492646.pdf (consulté le 15 décembre 2017).
- Garabato, Carmen-Alén, «Quelques réflexions sociolinguistiques quinze ans après l'entrée en vigueur de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires», in Carmen-Alén Garabato (dir.), *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXI^{ème} siècle*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2013, p. 231-244.
- Loi de la Géorgie sur l'éducation générale*, 1330, <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/29248> (consulté le 15 décembre 2017).
- Loi de la Géorgie sur l'éducation préscolaire*, 5366-IIS, <https://www.matsne.gov.ge/ka/document/view/3310237> (consulté le 15 décembre 2017).
- Loi de la Géorgie sur l'éducation professionnel*, 4528, <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/23608> (consulté le 15 décembre 2017).
- Loi de la Géorgie sur l'éducation supérieure*, 688, <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/32830> (consulté le 15 décembre 2017).
- Loi de la Géorgie sur la langue officielle*, 4085-RS, <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/2931198> (consulté le 12 décembre 2017).
- Phoutkaradze, Tariel, «La Charte européenne de langue régionale ou minoritaire et la Géorgie», <http://www.putkaradze.ge/cigni%20dasrulebuli/cigni.htm> (consulté le 15 décembre 2017).
- Projet d'instrument de la ratification pour la Géorgie*, 2013, <https://rm.coe.int/16806d4215> (consulté le 17 décembre 2017).
- Rapport explicatif de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires*, <https://rm.coe.int/16800cb620> (consulté le 14 décembre 2017).
- Sordia, Guiorgui, «La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires et la Géorgie», <http://www.tolerantoba.ge/index.php?id=1281619861&kat=339>, (consulté le 15 décembre 2017).
- Spiga-Gicquel, Simona, «La politique linguistique de la Région Sardaigne: sauvegarde ou vulgarisation?», in David Trotter (dir.), *Actes Du XXIV^{ème} Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Vol 2, Tübingen, Niemeyer, 2004, p. 79-88.

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

Viaut, Alain, «Apport et réception de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, approche sociolinguistique», in *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 33(1). 2002, p. 9-48.

Wheatley, Jonathan, «Georgia and European Charter for Regional or Minority Languages», in *European Center for Minority issues*, ECMI, working paper N42. 2009.

Woehrling, Jean-Marie, *La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Un commentaire analytique*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2005.

Construction argumentale en plurilinguisme: essai de théorisation du contexte en acquisition

Résumé: Notre propos vise à mettre en vedette l'aptitude des collégiens à varier diverses constructions verbales, dans la gestion d'une tâche communicative. Malgré la complexité de l'organisation syntaxo-sémantique des verbes, nous montrons comment ils mettent leurs énoncés en *contexte* en dosant entre explicite et implicite. Le *contexte* évoque les relations entre la «compétence» pragmatique et sémantique, celles entre le processus de construction du sens discursif et l'acquisition des significations linguistiques et lexicales. Quel est l'apport de ce *contexte* dans la construction des rôles argumentaux des verbes? Quels sont les rôles thématiques régulièrement soumis à une influence contextuelle. Rappelons que l'interprétation globale d'une proposition incorpore structure sémantique de la construction et contexte pragmatique dans lequel la proposition est prononcée. Notre hypothèse est que certaines informations sont considérées comme superflues et les locuteurs multilingues, comme ceux de Yaoundé au Cameroun, procèdent à des formes d'économies locales et structurelles lors de l'articulation du verbe avec les autres catégories lexicales.

L'économie locale signifie la mise en ellipse ou l'omission d'un argument immédiat et essentiel du verbe au sein d'un énoncé. L'économie structurelle renvoie, dans cette formalisation, à la suppression de toute information non essentielle dans un groupe prépositionnel en fonction de *complément circonstanciel*. Notre réflexion s'inscrit dans la *Sémantique des Frames* de Fillmore (1976) et le fonctionnalisme de Klein (1989). Nous analysons un corpus oral minimal de six heures collecté dans quelques lycées

de Yaoundé, un milieu plurilingue et transcrit selon le programme CLAN.

Mots-clés: plurilinguisme, multilinguisme, acquisition du lexique, catégories lexicales, lexique générique et lexique spécifique, contexte implicite et contexte explicite, apprentissage des langues, analyse de corpus

Abstract: We want to highlight the abilities of Cameroonian college students to handle different verbs in various constructions in the management of a communicative tacks. Despite the complexity of the semantic syntactic organization of French verbs, we show who they put their Statements in context by setting between the explicit and the implicit. When the context is stated outside of innate linguistics, (the researcher's interest focuses on a certain number of relationships), those between the pragmatic "competence" and the semantic "competence", those between the process of constructing the discursive meaning and the acquisition of linguistic and lexical meanings. What is the effective contribution of explicit and implicit context in the construction of argumentative roles of verbs? What are the thematic roles that are regularly subject to contextual influence? It should be recalled that for a global interpretation of a proposition the semantic structure of the construction is incorporated, as well as the pragmatic context in which the proposition is pronounced. Our hypothesis is that some information is considered superfluous and the speakers carry out forms of local and structural economies at the articulation of the verb with the other lexical categories.

We extend by local economy the ellipse or omission of an immediate and essential argument of the verb within a statement. The structural economy is in this formalization, the suppression of any non-essential information within a prepositional group whose function is circumstantial complement. We accompany our reflection by a model that explains the construction of verbs and another that justifies the role of context in the learning and use of the language. The description of this universal phenomenon goes through the analysis of a corpus that we collect and enrich in a multi-lingual milieu and which we transcribe and analyze with CLAN a modern technology for oral corpora.

Keywords: Multilingualism, Lexical Acquisition, Lexical Categories, Verb Acquisition, Plurilingualism, Generic Lexicon, Specific Lexicon, Implicit and Explicit Context, Language Learning, Corpus Analysis

Introduction

L'objectif de ce travail vise à rendre visibles et à expliquer les diverses idiosyncrasies syntaxo-sémantiques présentes dans les énoncés des apprenants du français langue seconde (L2) et langue de scolarisation (FLSCO) en milieu plurilingue camerounais. L'oral, objet de l'étude, impose, outre les ellipses, l'économie de certains postes thématiques construits autour du prédicat verbal. Cependant, plusieurs constructions spécifiques en L2 se distinguent par la non réalisation, en surface, de certains postes thématiques pourtant pertinents pour la clarté du procès conceptualisé. Nous proposons de les identifier et de les expliquer sur la base des différents contextes, sources et facteurs de signification. Nous nous appuierons, en premier lieu, sur l'énoncé lui-même qui représente le contexte minimum où s'insère le verbe (le prédicat) et où le prédicat entre en contact avec d'autres catégories linguistiques.

Nous nous servons ensuite de la prise en compte des motivations pragmatiques de l'énoncé. Quels sont les différents postes thématiques régulièrement mis en ellipse et objet d'une reconstruction particulière grâce au contexte? Pour y répondre, nous convoquerons la grammaire casuelle de Fillmore qui postule qu'on ne peut comprendre la signification de bien des mots, et de manière optimale, qu'en vertu du contexte événementiel ou situationnel dans lequel ils s'inscrivent. Le corpus qui est exploité provient des productions orales de jeunes apprenants francophones de Yaoundé. Cette métropole camerounaise est illustre par son plurilinguisme vu le nombre de langues qu'on y pratique. Notre étude débute par une partie théorique qui explique les processus d'acquisition, le rôle du contexte dans ce processus et le rôle des grammaires de construction dans l'analyse des énoncés des apprenants. Nous terminerons par l'analyse effective des occurrences collectées.

Généralités sur la gestion de la tâche communicative par le contexte

Cette section introductive examine des préalables à affiner progressivement autour du rôle du *contexte* dans l'appropriation de la langue. Elle justifie aussi l'intérêt de la réflexion pour les verbes, vu leur difficile et tardive acquisition. Les études sur l'interaction entre *langue* et *contexte* abondent. La critique des linguistiques structurales et chomskyennes a favorisé des approches légitimant le rôle du *contexte* dans la construction du sens et du langage, tout en héritant étonnamment de cet innéisme, des notions de *compétence* et de *performance*. Chez les interactionnistes ou chez les fonctionnalistes, le *contexte* favorise la «compétence» pragmatique, cette *compétence* étant alors un savoir-faire et savoir-être langagiers. Pour eux, le locuteur, natif ou non, justifie sa *compétence* communicative par une production du sens, fluide et pertinente, en fonction des différents *contextes* et des mécanismes favorables à l'apprentissage des structures linguistiques.

Globalement, lorsque le *contexte* est évoqué en dehors des linguistiques innéistes, le chercheur s'intéresse à un certain nombre de relations, notamment, entre la «compétence» pragmatique et la «compétence» sémantique, entre le processus de construction du sens discursif et l'acquisition des significations linguistiques et lexicales. D'ailleurs, s'approprier une langue renvoie à un processus traduit par des disparités dans la mise en place du lexique. Pour Cordier (*Psychologie française* 203), les études longitudinales ou transversales du lexique de jeunes enfants français ne se mettent en évidence qu'au moment de l'explosion langagière (18 mois en moyenne), ce lexique se compose d'une bonne proportion de noms et, dans une moindre mesure, de prédicats (verbes).

La justification d'une acquisition tardive des verbes sur les noms s'explique en partie par le rôle du *contexte* situé, pour l'instant, au niveau conceptuel. Dans le découpage du monde, les procès qui décrivent les actions sont moins stables que les noms qui désignent les objets. À cette étape, le caractère inhérent à un procès est sa variabilité. D'où les catégories diverses d'événements que doit abstraire le locuteur avant la lexicalisation au moyen des verbes.

Cette instabilité des procès provient de leur non répétition et de leur caractère abstrait. Par exemple, les représentations sémantiques associées aux prédicats verbaux constituent, à eux tout seuls, un domaine complexe. Pour la seule catégorie aspectuelle, l'apprenant doit représenter et différencier, entre autres, les achèvements qui sont [+ dynamique], [+ borné]

et [+ ponctuel] (ex. *entrevoir* une silhouette, *glisser sur la boue*), des activités qui sont [+ dynamique], [- borné] et [- ponctuel] (ex. *décrire* un tableau, *écrire* un livre), etc. Ces nuances attestent que la référenciation aux procès fluctue entre l'éphémère et le répétitif et varie dans le conceptuel rendant ainsi complexe toute tâche communicative.

Cordier rappelle, comme autre difficulté, que l'acquisition de la signification d'un verbe présuppose la découverte des composants sémantiques qui lui sont propres (causativité, direction, localisation, manière...). Malgré cette nécessité conceptuelle virtuelle, nombre d'informations sont considérées comme superflues et les locuteurs procèdent à des formes d'économies locales et *structurelles* au moment de l'articulation du verbe avec les autres catégories lexicales. Dans ce cas, le verbe devient le «monème» en fonction duquel s'ordonnent les autres monèmes de l'énoncé.

Selon Martinet, ces monèmes forment des chaînes de déterminations qui, toutes, aboutissent au prédicat (*Grammaire fonctionnelle du français* 15). L'économie locale est la mise en ellipse ou l'omission d'un *argument* immédiat et essentiel du verbe dans un énoncé. L'économie structurelle renvoie, dans cette formalisation, à la suppression de toute information non essentielle dans un groupe prépositionnel dont la fonction est *complément circonstanciel*.

En grammaire fonctionnelle, nous optons davantage pour le concept de *rôle thématique/ sémantiques, participants au procès* et moins pour celui d'*argument* ou d'*actant* même si les nuances entre ces concepts se neutralisent, au point où Goldberg propose la notion fédératrice de *rôles d'arguments* (*A Construction Grammar Approach to Argument Structure*). Dans une autre sous-section, nous justifierons l'intérêt à décrire les énoncés de nos sujets-apprenants par le filtre d'une grammaire de construction. La section suivante examine la tâche de l'apprenant qui doit sélectionner des éléments lexicaux, l'ordre des mots et les marques morphologiques en fonction de leur coût.

Le coût des indices linguistiques et la tâche de rééquilibrage de l'apprenant

Le *modèle de compétition* de Bates et Mac Whinney (*Competition, variation and language learning*) apporte quelques éléments de réponses aux probables économies linguistiques qu'effectue le locuteur avant la mise en mots des procès. Dans ce modèle, les moyens linguistiques, les *indices*,

visent, dans l'idéal, une représentation adéquate des contenus sémantiques et pragmatiques. Ces indices, qui forment l'architecture de la langue (matériaux grammaticaux, lexicaux, morphologiques et intonation), diffèrent d'une langue à une autre. A l'intérieur d'une même langue naturelle, les indices sont en concurrence les uns avec les autres.

L'apprenant les *valide* en fonction de leur degré d'importance pour ajuster le vouloir dire, le conçu, la formalisation et leur agencement dans l'énoncé. Le concept de *validité* est essentiel dans le modèle de la compétition. Pour qu'un indice soit *validé*, il lui faut être disponible et fiable. La disponibilité (*availability*) est contrainte par l'instanciation fréquente de l'indice dans l'énoncé alors que la fiabilité (*reliability*) est sous-tendue par son interprétation correcte après la formulation.

Or, même si un indice devait être validé pour sa pertinence, l'apprenant peut en faire l'économie à cause de son coût. Sa tâche consistera donc à rééquilibrer le coût relatif de l'indice et sa validité. Pour le reste, et dans le cas de l'oralité, une base pragmatique commune contribuera à mutualiser l'information entre les interlocuteurs. Comme préalable, et selon Lenart, le *contexte* est nécessaire pour déterminer les caractéristiques formelles et fonctionnelles du langage, caractéristiques elles-mêmes liées aux facteurs cognitifs et/ou sociaux (*Acquisition des procédures de détermination nominale* 110). Les connaissances linguistiques se révèlent insuffisantes à la construction d'un énoncé et à sa compréhension. Ce point conduit à clarifier l'objet de notre étude.

Précision de l'objet d'étude et problématique

On peut penser que notre intérêt pour le *contexte* incline l'analyse vers le variationnisme. Dans ce cas, les constructions des verbes à travers le jeu de présence-absence des rôles d'arguments seraient contraintes par la situation géographique, l'appartenance sociale ou le domaine d'utilisation de la langue. On pourrait alors, dans cette intelligence, caractériser la morphosyntaxe des verbes en français camerounais produit dans un milieu hautement plurilingue (Onguéné Essono, *Yaoundé, une métropole francophone* 2016). Tel n'est pas l'objectif de cette réflexion. Nous ne restreignons pas notre développement à des variables aussi précises. En revanche, nous insistons sur les processus généraux d'acquisition et sur un ensemble de contraintes universelles comme précisément le *contexte* qui influencent l'appropriation du langage. D'où ces interrogations. Quel est l'apport effectif du *contexte*

explicite et implicite dans la construction des rôles argumentaux des verbes? Quelles sont les rôles thématiques régulièrement soumis à une influence contextuelle? Pour son interprétation globale, une proposition incorpore la structure sémantique de sa construction ainsi que le contexte pragmatique dans lequel elle est prononcée.

Notre hypothèse

A nos yeux, l'information contextuelle, qu'elle soit implicite ou explicite, contribue à rendre efficace la communication des apprenants du français (L2). Il y a également lieu de prévoir que certains postes thématiques seront mis en ellipse ou inexprimés. Du fait de l'économie cognitive qui justifie de tels phénomènes, la référence explicite/implicite au *contexte* clarifie plus au moins l'information. Ces hypothèses résultent d'un ensemble de régularités identifiées dans divers théories décrivant le *contexte* dans l'acquisition du langage. Toutes reconnaissent que la première tâche de l'apprenant qui doit communiquer est de gérer les informations auxquelles il est exposé dans son bain linguistique.

Exposition à l'information contextuelle et parcours acquisitionnel individuel

Bien qu'exposés aux informations contextuelles identiques, il est impossible à deux apprenants de manifester le même *lecte*. Aussi, la structure de développement linguistique est-elle variable d'un individu à un groupe, de même que le rythme d'acquisition de la langue est individuel. Pour cause, l'état biologique des apprenants diffère, tout comme leur connaissance du monde. Les besoins de communiquer sont partiellement partagés, car ils peuvent être plus forts chez certains et moins forts chez d'autres et, enfin, le locuteur ne traite que les données langagières qui l'intéressent. Ces dernières sont transformées en *intake*. Outre le principe de l'économie cognitive avec lequel a tendance à travailler l'apprenant, sa motivation à s'investir à l'utilisation de la langue lui est propre.

L'*input vs intake* nuancent le rôle du *contexte* et le traitement individuel que l'apprenant fait de l'information reçue au niveau conceptuel. L'*input* est commun à tous les apprenants qui la reçoivent naturellement de leur milieu immédiat ou de leur écologie socioculturelle. Elle est constituée, entre autres, de la famille, de la société et des médias. Cet *input* concerne

également l'information à laquelle est exposé le locuteur à l'école. Dans ce milieu, le jeune est influencé par les livres et les enseignants. Malgré ces variables communes, l'*intake* cristallise l'aptitude de tout apprenant à traiter les données reçues en fonction de sa motivation, de son attention et du savoir déjà acquis.

Or, nous souhaitons dégager de notre corpus, une éventuelle régularité dans les constructions des énoncés de L2 de nos apprenants. Nous ne concluons pas que les locuteurs en situation d'apprentissage de L2 ne recourent pas aux mêmes stratégies d'apprentissage. Il est universellement admis qu'au moment d'apprendre une langue, les locuteurs procèdent à des transferts positifs et négatifs, à des simplifications et à des sur-généralisations. En revanche, cette systématisme ne peut expliquer l'application des règles grammaticales qui gouverne la cohésion des arrangements syntaxo-sémantiquement qui, elle-même, est sous-tendue par la disponibilité du lexique dans la mémoire procédurale. Pour l'essentiel, l'apport du *contexte* dans l'acquisition de la langue est réel. Mais les opérations cognitives que l'apprenant met en œuvre pour intérioriser les règles de cette langue sont indéniables.

Pour une théorisation du lien contexte/construction des verbes

Notre réflexion s'inscrit sur un modèle qui explique la construction des verbes et sur un autre qui justifie le rôle du *contexte* dans l'apprentissage et l'utilisation de la langue. On l'a dit, le *contexte*, avec son rapport à la langue, est une question abondamment développée dans les sciences sociales. Polguère le ramène à «la pragmatique vue comme un ensemble des phénomènes, dits phénomènes pragmatiques, qui mettent en relation la langue avec le contexte de production des énoncés, appelé contexte d'énonciation» (*Lexicologie et sémantique lexicale* 178). Nous exploiterons passablement cette description. Le *contexte* y est réduit à un lieu ou «situation d'énonciation» dans le sens où celui qui parle aménage son discours en fonction du milieu où il se trouve. Il va possiblement, s'il en a la capacité, utiliser une langue différente à la maison et dans une salle de classe; parler différemment à un enfant et au professeur par exemple.

La «situation d'énonciation», expression conseillée par Benveniste et Culioli, ne justifie pas assez le rôle du *contexte*, terme que nous souhaitons clarifier, dans la pertinence textuelle. La «situation d'énonciation» est limitée à un appareil formé du locuteur-interlocuteurs-espace-temps de

l'acte de production. Elle ne précise pas les caractéristiques psychologiques de l'énonciateur, le statut de l'interaction et le statut du matériel utilisé, etc. Elle ne prend en considération qu'un ensemble restreint de paramètres bien qu'aisément définissables. La solution à la théorie de l'énonciation, jugée restrictive, est le «contextualisme», notion empruntée à Dascal (1981) *via* Bronckart *et al.* (*Le fonctionnement des discours*).

Grâce à Bronckart *et al.*, se clarifie l'opération qui justifie l'articulation *texte /contexte*. Le résultat de ce traitement se matérialise sous forme d'unités linguistiques, i.e. le texte, dont il rend compte au même moment que le *contexte*. Tout ce processus est présenté par les auteurs comme une *opération langagière*. Cette même référence nous permet de différencier ce qui relève de l'universel et du particulier dans les opérations langagières. Ainsi, *faire le langage* est une capacité psychologique universelle du moment où l'Homme traite les paramètres extérieurs à partir des activités psychologiques. Les opérations sémantiques, par contre, sont particulières à une langue. Par exemple, le substrat sémantique manifeste la particularité de toute langue naturelle. Elles dépendent donc des unités particulières de chaque langue.

Enfin, Bronckart *et al.* vulgarisent un métalangage propre à l'organisation syntaxo-sémantique des verbes. Pour eux, le *taux d'agentivité* est une conséquence de la propriété des notions (l'une des primitives psychologiques). Les *notions* elles-mêmes sont des entités dont les propriétés sont: les ensembles, les préconcepts et les concepts. La relation qu'entretiennent ces propriétés, détermine le taux d'agentivité dont le statut peut donc être «agent actif».

L'*agentivité* et le *rôle* sont des concepts. Ensemble, ils sont solidaires pour définir différents modes de participation à une relation. Contrairement aux *cas* qui sont linguistiques, les *rôles* et l'*agentivité* sont des primitives psychologiques obtenues à partir d'études empiriques. Voilà pourquoi ils sont universels; ce sont par conséquent des catégorisations que la langue exploite pour faire des *cas*. Malgré les éclairages de Bronckart *et al.* dans la conduite de notre réflexion, nous ne cultiverons pas leur modèle. En fait, ils destinent leur recherche à l'analyse des *corpus textuels*, locution qu'eux-mêmes jugent «forcement vague», Bronckart *et al.* (*Le fonctionnement des discours* 11).

Notre étude porte clairement sur un corpus oral d'apprenants collecté en situation réelle d'utilisation. Dans leur progression, ils penchent, tantôt pour un interactionnisme social ou psychologie interactionniste (*Ibid.* 12), tantôt pour un behaviorisme méthodologique. Nous suivons finalement un

courant de pensée purement fonctionnaliste du langage capable d'expliquer, avec Klein (*L'acquisition de langue étrangère* 11), que l'apprenant placé dans une situation sociale donnée est contraint de – ou autorisé à exercer sa capacité sur des données linguistiques auxquelles il est exposé. Au-delà de tout, nous percevons une difficulté à délier les subtilités entre ce que les auteurs conçoivent comme contexte, cotexte, extralangage, etc. Pour toutes ces raisons, la théorie qui s'adapte le mieux à notre pensée est celle de Klein. Elle montre comment les connaissances du monde à travers le *contexte* influence l'acquisition du langage.

Les connaissances disponibles

Les *connaissances disponibles* sont issues de la perception instantanée du locuteur, de sa mémoire d'événements ou de paroles passées, des énoncés précédents et de toute sa connaissance du monde. Ces connaissances, linguistiques ou non, participent à la production et à la compréhension linguistique. Il est alors nécessaire que soient exploités les deux ordres de connaissances. Car, la compréhension et la production d'un énoncé exigent une référence aux énoncés préalables, à la situation linguistique et aux connaissances générales sur le monde.

Klein valorise les connaissances contextuelles au point de déclarer que la communication linguistique peut fonctionner malgré l'absence des connaissances linguistiques (*Ibid.* 61). En somme, toute communication est une association d'informations contextuelles («implicites») et d'informations énoncées («explicites») qui reposent sur les *connaissances disponibles* dans le cas envisagé, i.e. les connaissances grammaticales, lexicales, etc. Les premières, elles, reposent sur des connaissances extérieures.

Mettre en contexte: une étape d'apprentissage en L2

La mise en contexte (1) est l'une des quatre tâches de l'apprenant, à laquelle s'ajoute, analyser la langue (2), construire l'énoncé (3), effectuer la comparaison (4). Pour *mettre en contexte*, l'apprenant analyse la langue grâce à l'information parallèle formée d'un complexe de données parallèles et perceptibles surtout visuellement, mais pas uniquement, ces données pouvant être complétées par une autre suite complexe d'ondes sonores, le signal linguistique à proprement parler.

Les informations parallèles suffisent parfois pour assurer la communication. Mais, généralement, l'énoncé est inséré dans un complexe d'informations contextuelles. La tâche du locuteur est d'essayer d'adapter son énoncé à ce flot d'informations. Selon Klein, cette opération, i.e. *le problème d'intégration au contexte*, est commune à tout locuteur qui prend la parole, même si les différences notables existent selon que sa langue est riche ou encore rudimentaire (*Ibid.* 86). En considération, les langues d'apprenants plus développées sont moins dépendantes des connaissances contextuelles. Néanmoins, «l'habilité» avec laquelle l'apprenant insère les moyens linguistiques dont il dispose dans l'ensemble des informations contextuelles, garantit le succès de la communication. Quel que soit le cas, il existe toujours un équilibre entre connaissance linguistique et connaissance contextuelle. Il existe une grammaire qui aide à décrire ce type de phénomène.

Grammaire conceptuelle et agencement des rôles d'arguments autour du verbe

Pour décrire les énoncés de nos apprenants, nous avons opté pour la grammaire fonctionnelle. Elle permet d'étudier les énoncés en contexte situationnel. Les modèles fonctionnels sont des grammaires externes ou E-grammars (grammaire ne se limitant pas à l'immanence phrastique) par le souhait de justifier l'usage effectif des langues dans la communication. La «performance» est donc matérialisée par le discours instancié. Comme les fonctionnalistes, nous expliquerons les énoncés de nos apprenants au-delà de l'unité-phrase. Nous tiendrons aussi compte de la fonction d'interaction, des contraintes du monde réelles qui s'appliquent d'une part à leur choix syntaxo-sémantique, d'autre part, à leur âge et enfin à la disponibilité ou non des unités lexicales dans leur mémoire procédurale et déclarative. La production langagière est directement liée aux connaissances procédurales.

Le rôle des connaissances procédurales se résume par la formule, si X, alors Y. Car, pour sa visée communicative, le locuteur prend en considération sa situation de communication et ses connaissances ponctuelles. Les connaissances déclaratives, elles, sont formées sur la connaissance du monde du locuteur, sur sa situation et le *contexte*. Ce *contexte* se perçoit comme un facteur de signification dont dépendent cependant des *constructions*. Cette notion-clé est beaucoup mieux présentée dans la section ci-dessous.

Propriétés générales des grammaires de construction

Jacques François, dans son article *Les grammaires de construction, un bâtiment ouvert aux quatre vents*, détaille les propriétés des grammaires de construction et décrit, après Lakoff la *construction* comme une paire forme-sens (F, S) où F est un ensemble de conditions sur la forme syntaxique et phonologique et S un ensemble de conditions sur la signification et l'usage (*Women, fire, and dangerous things – What categories reveal about the mind* 467). Croft et al. expliquent qu'

une grammaire de construction consiste en un grand nombre de constructions de tous types depuis les constructions syntaxiques schématiques jusqu'aux item lexicaux substantifs. Toutes ces constructions possèdent des propriétés de forme (syntaxiques et phonologiques) et de sens (sémantiques et pragmatiques). Toutes ces constructions sont organisées de manière particulière dans l'esprit du locuteur. (*Cognitive linguistics* 256)

Une *construction* est donc une paire conventionalisée forme-sens. Toute construction est supposée universelle et déterminée par une Grammaire Universelle comme celle de Fillmore.

Introduction à la Sémantique des Frames de Fillmore

Fillmore propose une grammaire de construction, la *Frame Semantics*. Les *frames* sont une notion abstraite issue de l'Intelligence Artificielle. Fillmore les désigne sous des étiquettes diverses («cas», «élément de frame», «rôles thématiques», «théma-rôles» (*The Case for Case*). L'idée de construction transparait en partie dans l'ensemble que forment les *frames* dans une structure ordonnée. La dynamique de la construction est pensée de sorte que des *frames* s'insèrent dans d'autres *frames* de portée plus générale. Comme ce système se tient, la compréhension d'un concept implique la compréhension du système entier.

Au niveau conceptuel, ces *frames* sont des représentations prototypiques des scènes visuelles qu'elles rapportent dans l'énoncé sous la forme des rôles sémantiques ou cadre de rôles (case frames). Cette mise en perspective est à l'interface de la sémantique et de la syntaxe. Concrètement, les *frames* sont dans le découpage du monde et donc au niveau conceptuel, des situations prototypiques. Pour leur grammaticalisation, le locuteur les évoque par des lexèmes. Les situations prototypiques relèvent de fait de la connaissance

du monde qu'à un locuteur. Elle est indispensable à la compréhension d'énoncés.

Les verbes représentent des «catégories d'expériences», (Petrucci, *Frame Semantics*). C'est en effet autour du verbe que va s'organiser l'ensemble des frames i.e. la scène conceptuelle que se représente le locuteur. Les verbes sont des constituants centraux de situations. Dans une optique «transcognitive», Le Ny suppose que, comme les objets et les individus, les événements dénotés par les verbes sont construits lors des expériences quotidiennes (*La sémantique des verbes et la représentation des situations* 19). De même, la signification des verbes résulte de la correspondance avec la réalité extralinguistique.

Implication de la *Sémantique des Frames* dans l'analyse de nos énoncés

Pour un verbe comme *acheter*, le cadre conceptuel du premier niveau implique à la fois un objet à acheter ou à vendre, un vendeur et un acheteur. Chacune des instances de cette scène construite autour du verbe *acheter* assume un rôle. L'événement principal y est décrit par *vendre*. Les aspects essentiels de cette scène impliquent les actants qui vont la réaliser. Ce sont les rôles thématiques. L'analyse s'effectue donc sous l'angle syntaxo-sémantique et lexico-sémantique. Elle va du plan de l'énoncé au niveau conceptuel. L'énoncé est appréhendé en termes d'agent, de patient, d'expédient et d'objet. Cet énoncé est décrit comme une scène visuelle où le verbe joue le rôle de prédicat et décrit un événement réalisé par les participants au procès. Sens et syntaxe sont ainsi appariés. En même temps, sont formulées des hypothèses sur ce qui est perçu, puis conceptualisé par l'apprenant. L'organisation de l'énoncé étant calquée sur le réel, on peut légitimement justifier leur construction à partir du *contexte*, qui est implicite et explicite. La nécessité de présenter la chaîne de construction de nos données commence par la description du terrain d'étude.

Traits contextuels pour l'identification des relations casuelles pertinents ou non

Pour identifier ce qui relève d'une économie locale ou structurale, on différencie les cas pertinents de ceux qui ne le sont pas. Lorsque ces cas sont introduits par des prépositions, on ignore s'ils sont essentiels à la réalisation

du procès dénoté par le verbe. C'est le problème des grammaires formelles et structurales. Pour Fillmore, le contexte événementiel ou situationnel dans lequel s'inscrivent les procès permet de discriminer les cas pertinents de ceux qui ne le sont pas. La sémantique des cadres est une théorie qu'il initie en 1960 pour expliquer que, dans les procès du déplacement par exemple, les cadres de rôle importants se répartissent entre le noyau et la périphérie.

Pour le noyau, il distingue l'agent du déplacement, l'origine, le chemin, le but, la direction, la zone. Pour la périphérie, il signale la durée, le temps, la façon, la forme du chemin, le but, la vitesse, la distance, l'endroit, le moyen. Les cas qui appartiennent à la fois au deux niveaux d'analyse sont ceux qui sont discriminés par le contexte.

Situation de plurilinguisme urbain de Yaoundé: présentation du terrain

Les matériaux langagiers, objet de la description, sont collectés à Yaoundé. La capitale camerounaise se démarque des autres villes par son plurilinguisme mouvant et évolutif qui se caractérise par l'installation, dans cet espace urbain, de groupes linguistiques d'origines diverses. Contrairement à Abuja ou Cape Town, Yaoundé est une ville moyenne. Elle offre cependant, sur le plan national et sous-régional, un visage de grande métropole. Cette cité francophone apparaît en effet comme un pôle d'attraction pour l'ensemble des populations venant d'autres régions camerounaises. En 2012, elle compte officiellement 2,44 millions d'habitants. La population locale était initialement composée des èwòndò, les autochtones et de leurs voisins, les Eton. Mais, désormais, ce site s'est enrichi des locuteurs bamiléké et bamoun (de l'Ouest du Cameroun), bakweri (Sud-Ouest), bulu, ntumu, fon (Sud du Cameroun), le gbaya et le baka (région de l'Est), fulfuldé du Grand nord, etc. En somme, les 250 langues que comptent le Cameroun se pratiquent presque toutes dans la capitale Yaoundé.

L'exode qui justifie ce plurilinguisme évolutif provient du rôle de cette mégapole: Yaoundé, capitale politique et administrative, est aussi une ville économique et universitaire. On y compte deux universités d'État de 60.000 étudiants et plusieurs Instituts privés d'enseignement supérieur. Ces institutions, ajoutées aux établissements scolaires de la maternelle au secondaire motivent le dépeuplement des villes voisines de sa jeunesse, en faveur d'Ongola ewondo, le nom initial de la capitale politique camerounaise.

Cette tranche de la population, constituée d'élèves et d'étudiants, renferme aussi des individus qui s'adonnent à des activités tertiaires et informelles. Les laveurs de voitures, les «pousseurs», les moto-taximans, les casseurs de pierre, les «sauveteurs», les enfants de la rue peuplent tous les quartiers de la ville et le centre commercial. Dans cette conjoncture, la ville s'étend dans des zones devenues rurbaines. Là-bas, comme dans les quartiers pauvres, les populations conservent les habitudes de leur village.

Au demeurant, la situation linguistique de Yaoundé est complexe autant que l'est le concept même de *plurilinguisme*. Le terme est couvrant et occulte la spécificité linguistique du locuteur quand bien même il est exposé à un riche *input* linguistique. La notion de plurilinguisme est largement présentée dans des travaux spécifiques dédiés à l'enseignement du français. On lira utilement Elan sur les *approches didactiques du bi-pluralisme en Afrique* et les travaux rassemblés par Maurer focalisés sur les *approches bi-plurilingues d'enseignement-apprentissage*. Dans un contexte plurilingue, où se pratiquent au moins deux langues, l'apprenant doit acquérir des compétences nécessaires à la communication, y compris la langue maternelle qu'il maîtrise le mieux. Yaoundé pratiquant au moins une L1 couplée au français, l'apprenant évoluant dans ce contexte est appelé à bénéficier d'une compétence plurilingue, i.e. proposent Coste, Moore et Zarate, «un ensemble structuré de compétences partielles et déséquilibrées, diversement acquises et sollicitées, qui permet aux acteurs sociaux d'opérer à des degrés variables dans des langues différentes» (*Compétence plurilingue et pluriculturelle*).

La problématique est réelle chez les collégiens, auteurs du matériau oral à analyser. Il s'agit d'examiner les dispositions psycholinguistiques de l'acquisition des langues en situation de plurilinguisme, dans un contexte complexe constitué, selon le cas, du milieu familial ou social lui permettant de construire ou de combiner les énoncés déjà collectés et sensés qu'il doit, suggère Noyau, «mettre en contexte, i.e. exprimer ou pas tel ou tel élément d'information, de telle façon ou d'une autre en fonction du contexte de communication» (*Transferts linguistiques et transferts d'apprentissage* 65).

Problématique du plurilinguisme fonctionnel chez les collégiens: présentation de la population

Nous avons exclusivement travaillé avec de jeunes collégiens de la ville de Yaoundé. Leur âge oscille entre 8 et 16 ans. Le français est pour eux

une langue de l'école ou une langue de scolarisation car il est souvent l'unique médium d'apprentissage jusqu'à l'université (Onguéné Essono et Nekiéma, *Langue de scolarisation et école en Afrique francophone*). En général, ils utilisent le français avant l'entrée à la maternelle et se perfectionnent à l'école au point où, après les années de lycée, plusieurs pourront avoir approximativement atteint le niveau quasi natif. Une enquête menée par Onguéné Mete (*Usages du lexique verbal chez les collégiens camerounais*) révèle que le français est la L1 des collégiens de Yaoundé qui indiquent ne pas connaître leur langue autochtone ou ne pas la parler. Ndibnu-M. et al. le confirment et regrettent qu'au Cameroun, les jeunes générations, encouragées par leur ascendants, délaissent progressivement les langues «nationales» (*Quelles considérations pour une autonomisation de l'apprentissage du Français Langue Seconde* 29). Bien avant, Bitjaa signalait que «les langues officielles empiètent sur le territoire des langues nationales et deviennent les langues maternelles de nombreux jeunes camerounais» (*Pour une réforme linguistique du secteur de l'éducation au Cameroun* 39).

Le profil qui vient d'être présenté rappelle que les jeunes ne sont pas totalement plurilingues, du moins pour ce qui est du plurilinguisme fonctionnel. Pour Noyau, cela signifie que le jeune n'a pas «la capacité à utiliser des langues à des fins de communication et à participer aux interactions interculturelles». Dans le plurilinguisme fonctionnel, précise-t-elle, «une personne est considérée comme acteur social disposant – à divers degrés – de compétences en plusieurs langues et d'expériences de plusieurs langues» (*Transferts linguistiques et transferts d'apprentissage*).

Nos sujets ne disposent que d'une seule langue, le français, alors que l'environnement sociologique les prédispose à en disposer au moins de deux. Le français est leur langue la plus forte et donc la mieux maîtrisée. Elle est la langue de leur première socialisation et ils l'utilisent pour exprimer leurs émotions et pour décrire leur environnement. Ils l'utilisent avec les inconnus et avec leurs proches. Ils sont certes exposés à l'*input* des langues autochtones, mais ils ne les utilisent – ni séparément ou ensemble avec le français – ni dans des buts divers – ni dans différents domaines de la vie ni avec des interlocuteurs variés. Ils apprennent l'anglais comme langue étrangère, langue qui demeure une discipline scolaire. En revanche, en zones urbaines de Yaoundé et dans les quartiers défavorisés, il se rencontre régulièrement des jeunes scolarisés qui pratiquent leur langue autochtone et le français. Voici comment nous avons obtenu ces informations.

Les données

Nous avons collecté nos données à l'intérieur et à l'extérieur de l'école avec un enregistreur numérique. La tâche langagière consistait à des récits monologiques, des récits classiques ou des discussions entre pairs. Les apprenants étaient mis en groupe, l'un des apprenants jouant le rôle d'observateur. Nous avons aussi été en tête à tête avec des jeunes qui ont pris du plaisir à nous raconter leurs problèmes «d'ado». Avant cela, il leur était toujours demandé leur nom, leur âge, leur classe, la langue de leurs parents, leur langue de communication quotidienne et leur ethnie.

La transcription

Le corpus a été transcrit selon la méthode CLAN (Computerized Language Analysis). Le format respecté est celui du CHAT (Codes for the Human Analysis of Transcripts). Un format de transcription et de codage qui permet d'informatiser le corpus. CLAN est une série de programmes informatiques que sollicitent les linguistes pour traiter et analyser les données: mots, grammaire, erreurs, contextes, prosodie, accentuation, pauses, etc.

Analyse du corpus

Nous avons utilisé les programmes de CLAN comme suit: le programme MLU permet de calculer le nombre d'énoncés, celui de mots et la longueur moyenne d'énoncés, ainsi que l'écart-type de cette moyenne. Le programme FREQ génère la liste des verbes utilisés dans le corpus, il permet de calculer le nombre d'occurrences pour chaque verbe et de calculer le ratio types/token. La commande MOR aide à lister toutes les formes morphosyntaxiques possibles pour un verbe. POST analyse la forme la plus plausible parmi les formes morphosyntaxiques proposées par MOR. Pour plus de détails, nous renvoyons à une base de données accessible sur Internet (<http://childes.psy.cmu.edu>). Les verbes ont été classés manuellement par familles sémantiques. Nous avons confronté nos intuitions sur les constructions des verbes avec le lexique des verbes français (Dubois, *Dictionnaire électronique des verbes français*).

Description des constructions syntaxo-sémantiques des verbes

Nous ne débutons pas les cas non réalisés en surface mais sémantiquement pertinents pour le procès décrit par le verbe. Pour les structuralistes, ils sont le N1 ou l'objet direct et le N2 objet indirect. Les compléments prépositionnels font l'objet d'une description particulière à cause de leur complexité configurationnelle.

Ellipse des constituants immédiats du verbe

Dans les constructions des apprenants, la position sémantique qui suit directement le verbe est rarement réalisée. Cela est même devenu la règle avec le verbe *préparer*.

Verbes d'activité

Préparer a été répertorié 18 fois dans le corpus. Il est un verbe d'activité connu des jeunes. Cependant, le sens privilégié est celui pour lequel *préparer* est un para-synonyme de <cuisiner>. [1] introduit les énoncés que nous analyserons:

1a.CHI: avant de *préparer* aujourd'hui j'arrive chercher à avoir son numéro eux tous là ils m'ont fait le chantage.

1b.EF1: +» <il faut que> [l] il faut qu'on *prépare* tu *pré pares*.

1c.KEN: il continuait avec la voisine à sortir ensemble la voisine venait même *préparer* à la maison.

Lorsque *préparer* a le sens de *cuisiner* ou *faire à manger*, le cas objet n'est pas réalisé. L'activité compte pour elle-même et non pour ce sur quoi elle porte. L'exception survient en [1d] :

1d.CHI: elle a *préparé* la viande saignante.

Quand le cas objet est réalisé, *préparer* arbore le sens de <apprêter un évènement>.

1e. CHI ensuite elle a décidé de lui *préparer* un petit piège (.)

1f. INE: on était au campus pour les entraînements comme on *préparait* un camp des jeunes.

1g. INE: on *préparait* un concert.

Les choix des apprenants peuvent s'expliquer: l'indice qui doit lexicaliser le cas objet est probablement présent dans la mémoire procédurale de

l'apprenant. Cependant, ce nom peut ne pas être validé par le locuteur car jugé peu fiable dans la verbalisation du procès. En d'autres termes, il n'est pas nécessaire de préciser ce qui est *préparé*. Dans la suite, les verbes de perception décrivent un autre type d'activités. Comme *préparer*, le sens pragmatique prime sur la distribution du prédicat.

Verbes de perception

Pour les verbes de perception, le cas objet est occasionnellement exprimé. Pour rappel, tous les événements <perçus> par les sens sont considérés comme des <objets concrets>. *Voir* a de fait un sens plein lorsqu'il est construit avec des <objets concrets>. En [2a-b] ce cas n'est réalisé ni pour *voir*, ni pour *visionner* qui doit être construit sur le modèle de son verbe prototypique:

2a.NAN: l'homme dès que lui il *voit* il tombe.

2b.PAT: on m'a arrêté là-bas j'étais là-bas au bar en train de *visionner*.

Le verbe *voir* sature sa position N1 et se construit absolument lorsque l'acte de voir est fondamentalement physiologique. Dans ce schéma, *voir* désigne la <capacité visuelle> et l' <acuité visuelle>. En [2], *voir* décrit plutôt une <vision passive>, i.e. que l'expérient se représente ce qui lui tombe sous les yeux. Il s'agit précisément de la <propriété visuelle d'un lieu/objet>. Pour que le procès exprimé par *voir* soit ajustée à la scène conceptuelle souhaitée, son cadre de rôle doit être réalisé en surface avec les cas objet ou locatif. Dans cette scène, l'argument en position N0 n'est pas l'agent, mais l'actant qui fait l'expérience involontaire d'un phénomène linguistiquement dénoté par le N1 objet. En [2a], le contexte est celui d'un récit dans lequel les élèves se moquent d'un professeur qui ne résiste pas à la vue des atouts féminins. [2a] retranscrit les séquences qui permettent la reconstruction du cas elliptique.

(2a') EF1: le professeur <ne l (aisse)> [l] ne refuse jamais quand il *voit* les cuisses dehors quand il *voit* <les> [l] <les> [l] les* wakas dehors hum.

*prostitués

EF1: quand il *voit même* <le> [l] le *ndombolo quand il *voit* le ndombolo.

*postérieur

En [2a'], la vue: des cuisses, d'un postérieur, d'une prostituée stimule l'homme. Ces séries d'éléments nominaux portent l'étiquette de cas objet. Ils sont thématiques en [2a'] chez EF1, mais NAN en [2a] en fait l'économie. Grâce au contexte implicite, ils se comprennent. Même dans les récits

monologiques, l'apprenant trouve utile de ne pas exprimer tous les N1. Pour les verbes de transfert par exemple, l'objet transféré n'est pas explicité.

Verbes de transfert d'objet

Donner est un verbe de transfert d'objet. Il devrait être utilisé comme tel avec un N1 dont le rôle sémantique est celui d'objet. Son sens plénier et la clarté du procès conceptualisé dépendent des cadres de rôles de ce prédicat qui sont en plus de l'objet, l'agent et le bénéficiaire ou datif. Le lieu de la transaction est facultatif. Comme en [3], il arrive que l'objet de la transaction soit omis.

3a.CHI: je n'aime pas quand on me *donne* parce que quand on m'avait d'abord *donné* comme c'était ma grande sœur qui était allée *payer* non.

3b.PAT: <il préfère> [/] il préfère dire que c'est chez moi qu'il a *donné*.

Les idiosyncrasies appliquées à *donner* s'appliquent également au verbe de transfert *payer*. Ce lexème est privé de tous ces cadres rôles. A l'exception de l'agent qui est la grande sœur, l'objet et le bénéficiaire ne sont pas instanciés.

Le verbe *prendre* qui est construit avec les mêmes catégories syntaxiques est également privé du cas objet. [3d] le matérialise:

3d. PAT: c'est Stéphane qui l'a envoyé d'aller *prendre* il dit que c'est moi qui l'a envoyé d'aller *prendre*.

Lorsque nous interrogeons les récits de nos informateurs, les énoncés préalables indiquent que cet objet est rendu saillant uniquement dès les premières paroles. Dans la suite de la narration, il est sous-entendu. Voici l'intégralité du dialogue de PAT et BRI. Ils commentent leur séjour au commissariat.

PAT: non celui-ci a avoué que non il a *pris* le téléphone.

BRI: mais là maintenant aussi il me dit qu'il n'a pas *pris*.

PAT: il t'a dit qu'il n'a pas *pris*?

BRI: oui.

PAT: pourtant au commissariat il disait qu'il a pris devant tout le monde
(.) il nous ait dit qu'il a pris.

BRI: c'est Stéphane qui lui a dit <de> [/] mettre ça.

PAT: <le commissariat il a dit qu'il a *pris*> [>].

CLAN a comptabilisé 97 occurrences du verbe *prendre* dont 19 sont construits sans objet et plus de la moitié sans le cas source (d'où vient l'objet).

Verbes de placement d'objets

Pour les verbes de ce découpage du monde, nous noterons que les cas objet et locatif ne sont pas systématiquement thématiques. Le verbe de placement d'objet est initialement construit avec un N0 <agent animé>: il initie volontairement l'action de placement, un N1 <objet concret>: c'est la cible placée, un N2 <locatif> introduit par une préposition: ce syntagme indique nécessairement le lieu où est placé l'objet. L'information <saisir> par l'instrument <main> est facultative. Les matériaux ci-après sont tirés de l'histoire de JUN, un élève de 4^{ème}. JUN doit restituer une PS, (PlayStation) volée. Voici comment il construit les verbes *prendre* et *déposer*.

4a) JUN: +» non <je n'ai> [/] je n'ai *pris* le jeu je n'ai pas *pris* la PS +»/.

JUN: +» *dépose* je ne veux pas de problème me dit le père +»/.

JUN: +» je n'ai pas *pris* je n'ai pas *pris* allons voir tes parents +»/.

JUN: +» s'il vous plaît non <si (.) je pars> [//] si nous partons voir mes parents je serais fouetté +»/.

[4a] résume à lui tout seul l'importance de l'information pragmatique dans la construction des verbes. Dans ce passage, *prendre* est construit sans objet. Il décrit le procès de *voler*. *Déposer* est lexicalisé sans ce même poste thématique. Il signifie, dans ce contexte, *restituer l'objet N1*. Le locatif est implicite. Même en interrogeant le contexte, nous ignorons où doit être *déposé* l'objet volé. Lorsque le verbe *déposer* est construit avec les cas objet et locatif, le but visé est de lui faire gagner des traits lexicaux autres que celui du placement de l'objet. Observons-le:

4b. EF4: <il y'a d'autres même ils ont les maladies ils viennent *déposer* ça sur les jeunes filles noires>

Cette stratégie est la même qu'avec *préparer* en [1]. Généralement, à l'oral, le locatif est facultatif. Trois verbes de manipulation confirment le phénomène chez les collégiens.

5a.ROM: je *retire* dix milles ça ne va rien changer

5b.PAT: +< <la tante la tante> [/] de Mbazoa est venue payer vingt-cinq mille on les /ε/*retirés* et on me demande encore vingt-cinq mille.

5c.CHI: en continuant elle a : vu des chimpanzés qui étaient *accrochés*.

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

Dans la connaissance du monde de CHI, on sait que les singes sont toujours *accrochés* aux arbres. En [5c], ce détail est facultatif. Mais, il est restitué plus loin dans le récit.

5c'CHI: il : a pris le chimpanzé et il l'a *accroché* [sur un arbre] locatif

En [5a] ce locatif est implicite. ROM «*retire dix milles*» de la somme totale qu'il détient. En effet, il raconte comment il a progressivement subtilisé l'argent de son père.

[5b] est la suite de [3d]. PAT évoque les circonstances de la libération de son complice 5a'ROM: je prends tout l'argent j'organise les charters partout

Mbazona. Il recourt à *retirer* pour faire référence à sa libération du commissariat.

Ellipse des constituants périphériques du verbe

Nous focalisons pour cette dernière section sur les verbes de déplacement. L'analyse rend saillant les étiquettes sémantiques pertinentes qui sont cependant périphériques au verbe du point de vue configurationnelle car exprimant des circonstances. Ils sont dans ce cas dominés par P. (phrase) et sont facultatifs dans les grammaires structurales.

Verbes de déplacement

Les empois de *entrer* sont assez uniformes dans le lecte des apprenants. Ni l'argument initial, ni l'argument terminal, encore moins l'argument intermédiaire ne sont marqués. 4 occurrences parmi les 10 correspondant à cette description l'illustrent:

6a. <il entra (.)> [//] il l'*entra* après (.) il l'*entra* il v/u/ des gens endormis

6b.LAE: il était en doute après il *entra* il voy/a/ une jeune fille couchée sur un lit

6c.CHI: moi j'*en* (tr)e j'avais *oublié* je sors quelqu'un d'autre entre il *remet*

Le rôle de lieu est sémantiquement relationnel car il marque les relations entre les participants à la situation. A ce niveau, il n'est pas intéressant de dire: «il entra» ou «quelqu'un d'autre entre»; l'information absente dans cet énoncé devrait préciser le lieu où *entrent* les agents du déplacement ou les cibles. Syntactiquement, le locatif devrait occuper la position postverbale et précédée d'une préposition patente ou non. En [6c], l'absence de régime

pour les verbes *entrer, sortir, remettre*, rendent l'énoncé ambigu. De même, dans cette même séquence, le verbe *oublier* exige-t-il un N1 pour rendre orthonymique le procès.

Passer est un verbe de polarité médiane qui correspond au parcours ou à une portion du parcours de l'agent du déplacement. Le verbe y est rarement marqué par une préposition locative. La relation de localisation est implicite et donc impliquée intrinsèquement par le verbe. Il existe des cas, relevés dans les occurrences où le site ou le «chemin» est reconstructible par le recours au contexte discursif (valeur anaphorique) comme dans les illustrations ci-après:

(7a.) CHI: je raconte l'histoire du boa et des fourmis.

CHI: (..) c'était un boa affamé (.) <qui> [I] qui *passait* dans la forêt déva(stait) et dévastait les arbres et les arbustes.

CHI: et il a rencontré une ligne (.) interminable de fourmis il <a dit>[//] (.) le boa a dit aux fourmis +»/.

CHI: +» de lais(ser) [///] d'arrêter d'abord <qu'il veut >[//] que lui il veut *passer* il a faim.

CHI: les fourmis ont dit +»/.

CHI: +» non tu attends d'abord que le cortège finisse et puis tu *passes*.

CHI: et puis <il est passé> [I] (..) il est *passé* au milieu (.) de la ligne.

Avec *passer*, la relation est tantôt implicite, «il veut passer»; tantôt explicite, «passé au milieu de la ligne», «passait dans la forêt». Mais, comme évoquée, la règle est chez les collégiens de ne pas mentionner le chemin.

(8a.) ADO: quand je l'a voit je <la salue> [//] je salue <je *passe*-moi>

ADO: je *passe* je *passe* non?

(8b.) BOR: tu vois une petite fille qui passe comme ça là

Lorsque *passer* se construit sans le cas chemin, il décrit un verbe de déplacement.

Conclusion

Il eût été intéressant de comparer les énoncés oraux analysés et les énoncés écrits ou les productions langagières des locuteurs natifs du français. Avec l'avantage de confirmer les constructions, donc l'analyse s'achève. On sait que l'oral est considéré comme rudimentaire. Pour la linguistique générale, cette forme de communication est spontanément acquise, sauvage et approximativement inspirée. A l'opposé de l'écrit, il est mal structuré,

impossible à normaliser et se caractérise, pense-t-on, par l'imprécision de son lexique, la pauvreté ou le relâchement de sa syntaxe. Il se peut aussi que de nombreuses constructions présentées comme particulières aux apprenants de L2 soient communes aux natifs du français. On a mis en avant les énoncés des jeunes qui utilisent le français en milieu plurilingue. Il a aussi été essentiel de valoriser le contexte à travers son rôle dans les analyses des corpus des aires linguistiques complexes comme Yaoundé. La mise en place du lexique chez les jeunes peut expliquer les constructions décrites. La complexité structurale des verbes est aussi à l'origine de ce verbe. Le fait que des locuteurs partagent la même information contextuelle peut aussi justifier qu'ils en fassent l'économie dans leurs échanges. La méconnaissance de certaines règles de grammaire est au-dessus de toutes les explications suggérées, la cause la plus explicite. Individuellement, on sait que tout locuteur a le droit de rendre saillant un événement ou une information perçue ou conçue. Surtout, nous savons désormais que même si le français est l'une des langues la plus fortes des collégiens, une langue qu'ils utilisent dès la maison, étudient en classe et continuellement en ville, ce moyen de communication demeure une langue étrangère qui exige des jeunes un apprentissage continu et une attention sans relâche pour en maîtriser toutes les subtilités. Nous avons décrit la difficulté réelle à différencier entre toutes les constructions des verbes comme *préparer, voir, entrer, retirer, déposer, etc.*

Bibliographie

- Bates, Elizabeth & Mac Whinney, Brian, «Competition, variation and language learning», in B. Mac Whinney (ed.), *Mechanisms of language acquisition*, Hillsdale NJ, Lawrence Erlbaum, 1987.
- Bitjaa Kody Zachée, Denis, «Pour une réforme linguistique du secteur de l'éducation au Cameroun», in Mendo Ze et Onguéné Essono, L-M. (éds.), *Les langues nationales en situation: Réflexions pour une revalorisation des langues premières*, Yaoundé, Clé, 2013, p. 37-48.
- Bronckart, Jean-Paul et al., *Le fonctionnement des discours: un modèle psychologique et une méthode d'analyse*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1985.
- Cordier, Françoise & Labrell, Florence, (dir.), *Psychologie française. L'Enfant et la Catégorisation: le traitement des propriétés des mots*, 2000, 45, 2.
- Coste, Daniel, Moore Danièle et Zarate, Geneviève, *Compétence plurilingue et pluriculturelle: Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes: études préparatoires*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1997.

- Croft, William & Cruse, D. Alan, *Cognitive linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- Dubois, Jean et Dubois-Charlier, Françoise, *Dictionnaire électronique des verbes français (LVF)*, base de données électroniques de 26.610 entrées, 1997, disponible sur <http://www.modyco.fr> Dubois
- ELAN, *Approches didactiques du bi-plurilinguisme en Afrique: Apprendre en langues nationales et en français pour réussir à l'école*, Paris, Éd. des Archives Contemporaines, 2014.
- Fillmore, Charles J., «The Case for Case», in Bach and Harms (eds.), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart, and Winston, 1968, p. 14-24.
- François, Jacques, «Les grammaires de construction, un bâtiment ouvert aux quatre vents», in *Cahiers du CRISCO*, 2008, 26, p. 1-19.
- Goldberg, Adele E., *A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, The University of Chicago Press, 1995.
- Klein, Wolfgang, *L'acquisition de langue étrangère*, Paris, Armand Colin, 1989.
- Lakoff, George *Women, fire, and dangerous things – What categories reveal about the mind*, Chicago, Chicago University Press, 1987.
- Le Ny Jean-François, «La sémantique des verbes et la représentation des situations», in *Syntaxe et sémantique* 1, 2001, N°2, p. 17-54.
- Lenart, Ewa, *Acquisition des procédures de détermination nominale dans le récit en français et polonais L1, et en français L2. Étude comparative de deux types d'apprenant: enfant et adulte*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, Vincennes-Saint Denis, 2006.
- Martinet, André, *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris, Didier/Érudition, 1979.
- Maurer, Bruno, (dir.) *Les approches bi-plurilingues d'enseignement-apprentissage : autour du programme École et langues nationales en Afrique (ELAN-Afrique)* Paris, EAC, 2016.
- Ndibnu-Messina, Julia, et al., «Quelles considérations pour une autonomisation de l'apprentissage du Français Langue Seconde/Beti-Fang Langue seconde en milieu camerounais», in *Les approches bi-plurilingues d'enseignement-apprentissage: autour du programme École et langues nationales en Afrique*, Paris, EAC/ELAN, 2016, p. 27-41.
- Noyau, Colette, «Transferts linguistiques et transferts d'apprentissage: favoriser les transferts dans une didactique du bi-plurilinguisme» in *Elan* 2014, p. 51-66.
- Onguéné Essono, Louis-Martin, «Yaoundé, une métropole francophone: essai de description d'un foyer linguistique en construction», in *Le français en Afrique*, 2016, N°30, p. 77-93.
- Onguéné Essono, Louis-Martin et Nikiéma, Norbert, «Langue de scolarisation et école en Afrique francophone», in *Approches didactiques du bi-plurilinguisme*, Paris, EAC/ELAN, 2014, p. 161-170.
- Onguéné Mete, Tony, *Usages du lexique verbal chez les collégiens camerounais: d'un corpus oral d'élèves à une didactique de l'expression dans la formation des*

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

enseignants, Thèse de Doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2015.

Petruck, Miriam R. L., 1996, «Frame Semantics», in J-O. Östman *et al.* (eds.) *Handbook of Pragmatics*, Amsterdam & Philadelphia, http://www.princeton.edu/~adele/LIN_106:_UCB_files/Miriam-Petruckframes.pdf (consulté le 19 juin 2017).

Polguère, Alain, *Lexicologie et sémantique lexicale: notions fondamentales*, P. U. M. 2003.

La promotion des langues africaines et la Francophonie

Résumé: La Francophonie a pour principale mission la promotion de la langue française et des langues partenaires. D'autres missions s'y sont ajoutées récemment, à savoir, «la promotion de la paix, la démocratie et les droits de l'homme (...) développer la coopération au service du développement durable». Pour atteindre ces objectifs, elle intervient dans le système éducatif en Afrique, continent où s'est enracinée la langue française. De par l'histoire de la colonisation et du dynamisme de la Francophonie, le français est devenu «une langue africaine» (Mendo Ze et Dumont). Ces deux facteurs sont censés affermir une cohabitation culturelle grâce à laquelle s'exercent les rapports d'influences linguistiques «réciproques» entre cette langue et les langues africaines. Mais, à y regarder de près, «cette cohabitation profite majoritairement à la langue française» (Onguéné Essono), l'apport bénéfique de la Francophonie aux langues africaines reste limité. Nous voulons montrer dans cette étude que la Francophonie gagnerait à inscrire clairement parmi ses missions la promotion véritable des langues africaines, si elle souhaite accélérer celle du français dans le continent, afin qu'elle cesse d'apparaître aux yeux de beaucoup d'Africains comme une organisation dont l'une des missions sous-jacentes est l'extinction des langues africaines.

Mots-clés: Francophonie, Afrique, enseignement, promotion, développement, démocratie, culture, langage

Abstract: The main mission of the Francophonie, is to promote the french language and the partner languages in the world. Other missions have been recently added, namely “promotion of peace,

democracy and human rights (...) to develop cooperation for sustainable development”. In order to achieve these objectives, it is involved in the education system in Africa, a continent where the French language has taken root. Because of the history of colonization and the dynamism of this Francophonie, French has become “an African language”, (Mendo Ze and Dumont). These two factors supposed to reinforce a cultural cohabitation which are exerted the reports of “reciprocal” linguistic influences between this language and the African languages. But, if we look closely, this cohabitation mostly benefits the French language. The beneficial contribution of the Francophonie to African languages remains limited. We want to show in this study that the Francophonie would clearly inscribing among its missions the true promotion of African languages, if it wishes that the French language will be accelerated on this continent; so that it ceases to appear in the eyes of many Africans as an organization of which one of the underlying missions is the extinction of African languages.

Keywords: Francophonie, Africa, Education, Promotion, Development, Democracy, Culture, Language

Introduction

Sur la page d'accueil du site de l'OIF, on peut lire ce qui suit:

L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) a pour mission de donner corps à une solidarité active entre les 84 États et Gouvernements qui la composent (58 membres et 26 observateurs). Une communauté de destin consciente des liens et du potentiel qui procèdent du partage d'une langue, le français, et des valeurs universelles. L'OIF a pour objectif de contribuer à améliorer le niveau de vie de ses populations en les aidant à devenir les acteurs de leur propre développement. Elle apporte à ses États membres un appui dans l'élaboration ou la consolidation de leurs politiques et mène des actions de politique internationale et de coopération multilatérale, conformément aux 4 grandes missions tracées par le Sommet de la Francophonie:

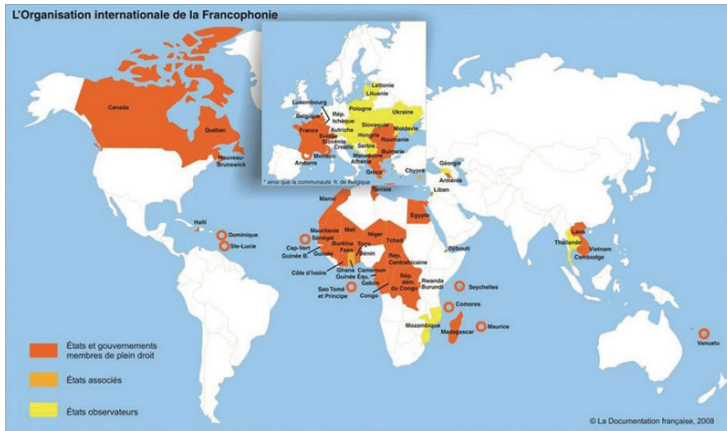
- Promouvoir la langue française et la diversité culturelle et linguistique
- Promouvoir la paix, la démocratie et les droits de l'Homme

- Appuyer l'éducation, la formation, l'enseignement supérieur et la recherche
- Développer la coopération au service du développement durable (www.oif.org)

Les objectifs de l'Organisation de la Francophonie¹ sont donc clairs et ambitieux. Mais si nous les prenons par ordre décroissant, il apparaît que la promotion du français vient en tête. Les premier et troisième objectifs se complètent, promouvoir une langue passe par l'éducation, la formation, l'enseignement et la recherche. Les deuxième et quatrième objectifs se sont ajoutés certainement, dans le tard, mais aujourd'hui ils font partie des buts poursuivis par la Francophonie. De nos jours, c'est une lapalissade d'affirmer que les objectifs un et trois sont au centre du développement dans le monde moderne. À l'évidence, éduquer les citoyens, c'est leur permettre de devenir acteurs et/ou producteurs des savoirs, mais aussi consommateurs de ces mêmes savoirs. Telle est l'ambition de la Francophonie. Mais peut-on réussir à atteindre de si grands objectifs quand on cible 270 millions d'individus aux profils si diversifiés? En effet, pour ce faire, il faut pouvoir toucher non seulement toutes les masses ciblées par un tel projet, mais aussi parvenir à leur fournir une éducation de qualité. En réalité, une éducation de qualité doit œuvrer à l'épanouissement, à la maîtrise des facteurs de développement des communautés et aussi à leur ancrage dans leur propre culture. Le processus éducationnel ainsi décrit passe inévitablement par les langues. Or, celui prôné par la Francophonie passe par le français, qui est en partage avec 58 États de 5 continents du monde (carte 1).

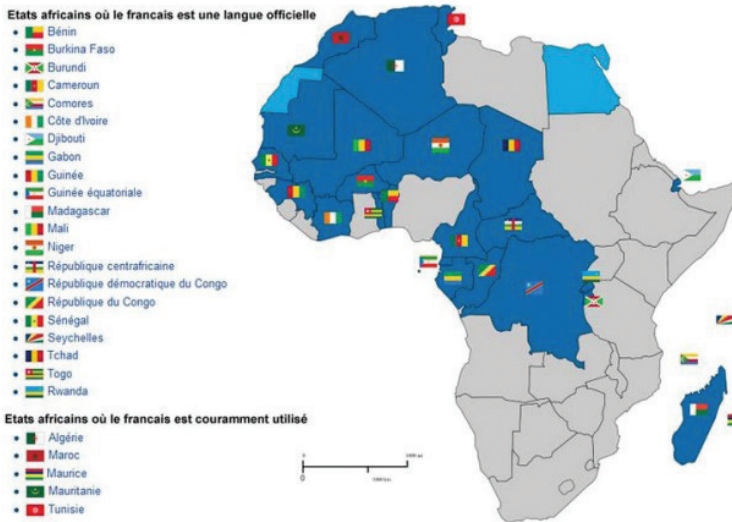
1. Le terme *francophonie* a été inventé par le géographe Onésime Reclus (1837-1916) dans son ouvrage intitulé *France, Algérie et colonies* (1886), Paris, Éd. Hachette Livre. La francophonie, selon lui, désignait les espaces géographiques où la langue française était parlée. Aujourd'hui, la *francophonie* revêt deux acceptions. Lorsqu'elle désigne l'ensemble des peuples ou des locuteurs qui utilisent totalement ou partiellement le français dans leur communication, on l'orthographe avec un *f* minuscule. En tant qu'organisation, la Francophonie désigne l'ensemble des États ou gouvernements qui ont en commun l'usage du français. Notre article parle de la seconde définition.

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation



Carte 1

Parmi ces États, on dénombre 26 pays africains, dont 21 ont le français comme langue officielle (Carte 2).



Carte 2²

La situation sociolinguistique de ces pays n'est pas une des plus simples. En réalité, « à un multilinguisme local mal maîtrisé se superpose le français, une langue européenne vestige de la colonisation et garant de la mobilité et de la réussite sociale » (Ntahnkiriye, *La promotion des langues*

2. Source: *Géopolitique africaine*, N°58.

locales en Afrique noire 76). On peut donc considérer que la Francophonie est aujourd'hui une affaire africaine. N'est-ce pas grâce à l'Afrique que le français occupe les rangs de la 2^e langue la plus apprise, et la 5^e langue la plus parlée au monde? C'est aussi en Afrique que l'on trouve les plus grands défenseurs de cette langue dont l'un des plus illustres était Léopold Sédar Senghor et enfin, n'est-ce pas en Afrique que la Francophonie fut créée?³ C'est donc à juste titre que la Francophonie déclare que les langues africaines sont des langues partenaires du français. Or, plus de 47 ans après sa création, et depuis plus de 60 ans de pratique du français, non seulement les objectifs déclarés par la Francophonie pour l'Afrique tardent à se réaliser, mais en plus, le français, vecteur de la Francophonie, s'est enraciné fortement sur le continent, au détriment des langues africaines qui se clairsemment de jour en jour. Nous allons examiner les rapports entre la Francophonie et les langues africaines suivant ces trois points:

1. Un bref état des lieux des rapports entre le français et les langues nationales dans l'enseignement/apprentissage
2. Rupture et continuité dans les systèmes éducatifs
3. L'apport de la Francophonie à la promotion des langues africaines et ses limites

Un bref état des lieux des rapports entre le français et les langues nationales dans l'enseignement/apprentissage

On ne peut parler des rapports entre la langue française et les langues africaines dans l'enseignement/apprentissage sans évoquer la politique linguistique coloniale qui les ont engendrés. Il ne s'agit nullement de faire l'histoire de la colonisation linguistique des États africains, d'éminents auteurs tels que (Ngalasso1981), (Calvet1979), (Makouta Mbokou 1974), etc., l'ont fait à travers les ouvrages et articles bien connus. Il s'agit pour nous de tracer chronologiquement les rapports entre le français et les langues nationales sur le terrain de l'enseignement/apprentissage. Faut-il le redire, l'arrivée de la langue française dans une partie de l'Afrique, résulte de la politique linguistique de la France. «La tradition française a développé, en colonies comme en métropole, la conception d'un État unificateur soucieux de réduire les parlers locaux (...) (Ngalasso, État des langues et langues de l'État au Zaïre 3). C'était le principe d'une langue unique dans

3. La Francophonie fut créée le 20 mars 1970 à Niamey, au Niger.

un État unique. Il s'agissait d'éradiquer les diversités linguistiques et de n'admettre qu'une seule langue officielle, le français. Le résultat de cette politique fut la dominance de la langue française dans tous les secteurs de pouvoir en Afrique dite francophone. Le français fut consacré de force comme la seule langue d'enseignement et/ou d'apprentissage du primaire à l'université, et de facto le seul moyen d'accéder au savoir. À cette époque, ce fut le règne absolu du système scolaire monolingue. L'élaboration des curricula scolaires se faisait en métropole, mettant sur le même pied d'égalité l'apprenant français et l'apprenant africain. Malgré ce fait, les langues autochtones sans statut législatif résistèrent, imposant au français une cohabitation qui demeure jusqu'à nos jours. Après les indépendances dans les années 60, on s'attendait à ce que les États africains changent de politique linguistique afin d'affirmer leur indépendance, et ressusciter enfin leurs langues écartées par la puissance colonisatrice, mais tel ne fut le cas. A la satisfaction de la France, beaucoup de pays restèrent sous le legs de la linguistique coloniale⁴, ce qui allait contribuer à accélérer l'implantation du français en Afrique francophone et, en même temps, à marginaliser les langues africaines. Néanmoins, quelques années après, tous les pays dits francophones, ou presque, ont inclus dans leur Constitution des dispositions qui reconnaissent l'importance des langues nationales comme vecteur de leur patrimoine culturel, de leur identité. Exemples: Burkina-Faso, Mali, Bénin, Niger, Centrafrique, République Démocratique du Congo (ancien Congo Belge), Sénégal, etc.⁵ Malheureusement, ces dispositions restent très peu suivies d'effets concrets sur le terrain. Plusieurs décennies après, le constat est laconiquement résumé par Zomé:

Le système scolaire, au lieu de former des citoyens pleinement épanouis, semble provoquer un déracinement et une absence d'intégration. [...] Involontairement, les systèmes éducatifs ont contribué à la dévalorisation des cultures et des langues africaines, notamment dans les pays francophones, sans pour autant assurer le propre rayonnement de la langue et la culture françaises. (*Les langues africaines et les TIC* 88)

4. Excepté la Guinée Conakry, qui n'opta pas pour cette voie.

5. La constitution de 1997, Article 35 du Burkina Faso, celle du Mali de 1992, article 13, celle du Centrafrique de 1995, article 17, celle de la RDC 1992, article 1^{er} section 1^{er}, celle du Sénégal de 1971, article 1^{er}, etc.

Source: J. Leclerc, «L'aménagement linguistique dans le monde», CEFAN, Université de Laval.

Rupture et continuité des systèmes éducatifs

À partir des années 70, surtout depuis les États Généraux de Libreville en 2003, plusieurs pays francophones d'Afrique ont engagé des réformes. Plusieurs dispositions en faveur de l'enseignement des langues nationales ont été inscrites dans les Constitutions et les lois d'orientation de l'éducation, etc. D'autres organismes de la Francophonie (et ils sont très nombreux)⁶ se sont ajoutés à cette problématique, sans compter la tenue des multiples conférences, symposiums, colloques, etc. Les pédagogues, psychologues, sociologues, anthropologues, linguistes et sociolinguistes africains mais aussi européens⁷ n'étaient pas en reste dans cet élan qui a contribué à la prise de conscience des États sur l'importance des langues nationales dans les systèmes éducatifs. Ils ont réussi à démontrer le lien entre la valorisation et/ou promotion de ces langues et la maîtrise du français. Le premier préalable a été de prouver l'aptitude de ces langues à participer avec efficacité à la vie de la République, et à pouvoir intégrer la communication écrite. Cette réflexion sera reçue diversement par les responsables politiques des pays dits francophones. On peut aujourd'hui les classer en deux blocs: Le bloc dynamique et le bloc léthargique.

Le bloc dynamique est constitué des pays de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique Centrale. Il s'agit du Bénin, Togo, Mali, Niger, Burkina Faso, Sénégal, Côte-d'Ivoire, Cameroun, Burundi, Rwanda, Tchad, Centrafrique, RDC, etc.⁸ Dans ces pays, on assiste à un essor considérable de la promotion des langues. À cet effet, les Constitutions ont été modifiées en faveur des langues nationales, certaines ont même acquis le statut de langue officielle (Burundi, Rwanda, Madagascar). Parmi ces pays, quelques-uns participent à des programmes pilotes de la Francophonie, tels que LASCOLAF, ELAN⁹, etc.

Le bloc léthargique comprend le Gabon et le Congo. Pour le premier, les langues autochtones ne font l'objet d'aucune directive législative dans le système éducatif. Pour le deuxième, mais à la différence du Gabon, les

6. UNESCO, Francophonie, Direction de développement et de la coopération (DDC) Suisse, Association pour le développement et l'éducation en Afrique (ADEA), Linguapax, etc.

7. Moctar Mbow, Pierre Dumont, Tabi Manga, Onguene Essono, Suzanne Lafage, Nikiema, Ngalasso, etc.

8. Cet inventaire n'est pas exhaustif.

9. LASCOLAF – Langues de Scolarisation en Afrique Francophone, ELAN – Écoles et Langues Nationales en Afrique

langues nationales font l'objet de quelques discussions et sont intégrées dans la communication audio-visuelle.

Malgré ce regain d'intérêt pour les langues africaines et le matraquage pédagogique en faveur de l'introduction de ces langues dans les systèmes éducatifs, l'attitude de la plupart des États africains, encouragés par celle de la Francophonie à l'égard des langues nationales, relève plus de cas de conscience honteux que d'une véritable politique linguistique de rupture avec le monolinguisme. Ils admettent du bout des lèvres les arguments des experts en faveur de l'introduction des langues nationales dans les systèmes éducatifs. En effet, ils demeurent dans la continuité du monolinguisme. Ainsi, ils évitent volontairement de prendre la décision, nécessairement impopulaire de choisir des langues d'enseignement parmi de nombreuses langues. Selon Nikiema, «le choix de telles ou telles langues (...) n'est pas une interdiction de s'intéresser aux autres langues, de les écrire, les enseigner» (cité par Napon 152). Or, à force de pratiquer cette politique linguistique d'évitement, ils finissent par laisser le champ libre au français. De la sorte, ils contribuent à renforcer l'idée selon laquelle les langues africaines, au demeurant, trop nombreuses, sont inaptes à l'enseignement et qu'il vaut mieux garder la langue du colonisateur comme seule langue d'accès au savoir, d'autant plus que, comme le remarque Onguéné Essono, «Ces langues ont un faible statut parce que leur maîtrise ne confère aucun avantage susceptible d'entraîner le développement économique et matériel des locuteurs» (*Les langues camerounaises et les langues étrangères* 8). Ce double langage suscite par conséquent de la méfiance des parents et des apprenants vis-à-vis de l'enseignement en langues nationales. Dans une enquête que nous avons menée auprès des Gabonais sur l'attitude ou la perception des langues nationales¹⁰, les questions suivantes sont souvent revenues: Quelle est leur utilité sur le marché du travail? Est-ce -que ce sont les Blancs (les Français) qui ont décidé cela? Que pense l'État ? Que va devenir le français?

La Francophonie, à travers ses multiples programmes, consciente que l'exclusion des langues autochtones dans l'enseignement peut impacter sur la maîtrise du français, contribue néanmoins à leur promotion à sa manière.

10. Cette enquête intitulée «L'attitude ou la perception des langues nationales par les populations gabonaises» a été menée en mai 2015 auprès d'un échantillon de 465 Gabonais: 120 instruits (scolarisés et enseignants y compris), 110 non instruits, 105 chômeurs, 130 salariés.

L'apport de la Francophonie à l'enseignement des langues nationales et ses limites

Le rapport général de l'AUF de juin 2010, «Langues de scolarisation en Afrique francophone (LASCOLAF)» dresse le bilan de la contribution de la Francophonie sur la problématique de l'enseignement des langues nationales à partir de sept pays (Benin, Burundi, Burkina Faso, Cameroun, Niger, Sénégal) et les expériences de deux pays (Tanzanie et Mali). Dans l'avant-propos du comité de pilotage, on peut lire ceci:

Engagés dans l'effort international en faveur de l'amélioration de la qualité de l'enseignement dans les systèmes éducatifs, en particulier en Afrique Subsaharienne, l'Organisation Internationale de la Francophonie, l'Agence Universitaire de la Francophonie, le ministère français des Affaires étrangères et européennes et l'Agence française de développement ont décidé d'unir leurs efforts et de financer le programme d'étude de LASCOLAF.

Les enquêtes de terrain que nous avons effectuées devaient permettre d'éclairer les questions suivantes:

Quelle place accorder aux langues nationales dans l'enseignement? Pour quels types d'enseignement? A quels stades du cursus (préparatoire, élémentaire, moyen)?

Quelle articulation langues nationales/langue française recommander en particulier dans l'enseignement primaire? Comment assurer un niveau linguistique suffisant pour aborder les apprentissages dans l'enseignement secondaire?

Quels appuis (nature et modalités) faut-il apporter pour l'efficacité des apprentissages en langue nationale et en langue française?

Cette étude a eu pour résultante dans la pratique l'initiative ELAN que la Francophonie résume en ces termes:

ELAN-Afrique est une nouvelle initiative qui vise la promotion et l'introduction progressive de l'enseignement bilingue articulant une langue africaine et la langue française au primaire, en particulier dans les écoles des zones rurales, pour remédier à l'échec scolaire dû à la difficulté d'acquisition de la langue française.

ELAN a été appliqué au Bénin, au Burundi, au Burkina Faso, au Cameroun, au Mali, au Niger, à la République démocratique du Congo (RDC) et au Sénégal. Il existe bien sûr d'autres programmes initiés par la Francophonie (Formation des enseignants en des langues nationales,

financement des outils didactiques, appels à projet en rapport avec des langues africaines, etc.) Bref, on ne peut nier l'apport considérable de la Francophonie pour la promotion des langues nationales. Mais il ressort que tout programme de la Francophonie visant à promouvoir les langues africaines, n'est qu'un programme de complémentarité. En effet, l'intérêt porté à ces langues nationales ne vise qu'à mieux apprendre le français, «langue de grande communication» et «d'ouverture au monde». Les langues nationales doivent être enseignées comme enseignement de base, soit au primaire jusqu'à un niveau déterminé par le programme, soit dans les milieux ruraux, où les enfants ne parlent pas français. Au secondaire, elles ne sont proposées que sous forme d'option. Au supérieur, c'est dans les Départements de Français Langue Étrangère (FLE) que la Francophonie s'intéresse aux langues nationales. Certes, il ne revient pas à la Francophonie de concevoir les politiques linguistiques des pays africains francophones, puisque les lois d'orientation de l'éducation qui peuvent décider de l'adoption d'une ou plusieurs langues en tant que moyen fondamental d'éducation résultent de la volonté politique des États concernés. Mais, la Conférence des Ministres de l'Éducation Nationale (CONFEMEN), créée en 1960, qui est la plus ancienne institution de la Francophonie, ne participe-t-elle pas déjà à ces politiques linguistiques? A travers son organe de mesure le PASEC (Programme d'Analyse des Systèmes Éducatifs de la CONFEMEN), elle dresse un bilan d'action tous les deux ans. De ces rencontres, on ne relève aucune recommandation proposant un partenariat d'égalité entre le français et les langues nationales par une pratique du bi ou multilinguisme dans les systèmes éducatifs africains. Pourtant, plusieurs enquêtes montrent que malgré les taux de scolarisation croissant, et la durée de l'apprentissage à l'école exclusivement en langue française, les apprenants en échec scolaire n'arrivent pas à valoriser les acquis d'apprentissage dans leur vie quotidienne. Ils ne peuvent ni participer aux débats dans la vie de la République ni créer de simples associations ni penser des structures génératrices d'emploi. Ainsi, bien qu'ils déclarent un niveau scolaire conséquent, le taux d'Africains «instruits» qui n'arrivent pas à lire et/ou comprendre par exemple un article d'un journal, une loi dans une Constitution, un document administratif qui implique un engagement juridique ou moral, un relevé bancaire, à calculer le taux d'intérêt d'un crédit, etc., est assez élevé dans les pays francophones. Or, un enseignement multilingue égalitaire entre le français et les langues nationales dans les systèmes éducatifs africains serait bénéfique à ces apprenants qui parlent et comprennent mieux leurs langues maternelles,

et certainement, les écriraient mieux. Il est évident que le volontarisme éduco-pédagogique de la Francophonie bute sur ses limites. L'objectif principal de la Francophonie qui est de «promouvoir la langue française, la diversité culturelle et linguistique» doit aller de pair avec la promotion réelle des langues nationales. Comment faire participer les communautés au développement de la démocratie, voie royale du développement, en confinant leurs langues à un rôle inférieur de langue d'éducation de base à l'enseignement/apprentissage du français? Est-ce à dire que les objectifs ambitieux affichés par la Francophonie ne visent que les lettrés en français? En reléguant les langues nationales au niveau primaire dans l'éducation de base ou à l'oralité, et en privilégiant le français à l'écrit aux niveaux secondaire et supérieur, les pays africains ne pourront ni diffuser les connaissances et les savoirs au sein de leurs sociétés ni intégrer les sociétés savantes des académies du monde. Les manipulations politiques des masses par les élites auxquelles on assiste en Afrique sont aussi imputables à l'accès aux savoirs par l'unique moyen du français. La promotion de la démocratie et des droits de l'homme inscrite dans les missions de la Francophonie risque de n'être qu'un coup d'épée dans l'eau. La langue n'est-elle pas le premier moyen d'accès au développement durable? À la diversité culturelle et linguistique? Les véritables experts, détenteurs des savoirs endogènes, se trouvent dans les milieux ruraux. Ils ne sont pas souvent des lettrés. Comment transmettront-ils ces compétences aux plus jeunes qui ne parlent et n'écrivent que le français?

Pour ne pas conclure

Sans être l'initiatrice des politiques linguistiques en Afrique, la Francophonie doit toutefois amener les États africains à prendre la décision courageuse d'un système éducatif multilingue. Cette étape difficile et complexe est pourtant nécessaire. Il est difficile aux experts (linguistes, pédagogues, sociologues, etc.) d'expliquer aux gouvernants l'impérieuse nécessité d'enseigner les langues nationales à tous les niveaux scolaires et universitaires, afin que ces langues soient aussi dotées d'un statut qui garantisse à l'apprenant un avenir matériel, politique et culturelle. C'est «une véritable révolution linguistique» que proposent précisément Onguéné Essono et Nikiéma (*Langue de scolarisation et école en Afrique francophone* 165). Le lien entre le développement et la promotion des langues nationales est souvent méconnu des profanes. L'une des missions fondamentales

actuelles de la CONFEMEN doit être de pousser les États francophones sur la voie du bi ou multilinguisme intégrale dans leurs systèmes éducatifs. Nous partageons la question posée par Chaudenson:

Comment assurer à une majorité de citoyens qui ne parlent pas la langue officielle de l'État, non seulement les droits civiques mais aussi et surtout les droits à l'information, à l'éducation, au travail, à la santé que leur garantit pourtant la Déclaration des droits de l'homme de 1948, signée par l'État dont ils sont les ressortissants? (*Éducation et langue, français, créoles, langue africaines* 184)

En raison du poids social et cognitif dominant du français en Afrique, la Francophonie qui est une organisation puissante de la promotion de cette la langue, doit comprendre que la survie du français en Afrique passe par l'intégration des langues africaines dans les systèmes éducatifs et l'instauration d'un multilinguisme intégral et non de complémentarité. La pédagogie de la complémentarité a montré ses limites. On ne peut continuer, comme le remarque à juste titre Napon, «à utiliser les langues nationales seulement comme marche-pied pour faciliter l'apprentissage du français» (*La problématique de l'introduction des langues nationales dans l'enseignement primaire au Burkina Faso* 152). Nous pensons que le conseil émis par Kapele Kapanga est également à prendre en considération: «La Francophonie devrait dès lors porter son attention sur les contacts du français et les langues nationales, et entourer d'un égal souci de respect toute mesure de protectionnisme à l'égard de toutes les cultures homologues et toutes les identités adhérentes» (*La survie de la francophonie en Afrique passe par l'enseignement des Africains en langues nationales africaines* 204).

Au moment où la deuxième vague de revendications d'indépendance réelle commencent à voir le jour, le Francophonie risque de passer aux yeux de nombreux Africains comme un organisme qui a pour objectif inavoué le remplacement des langues africaines par le français. Elle est «la voix» que les gouvernants écoutent, à cet effet, elle doit œuvrer «pour que l'Afrique [ne] soit plus le seul continent où la majorité des enfants commencent l'école en utilisant une langue étrangère» (Ouane et Glanz, *Pourquoi et comment l'Afrique doit investir dans les langues africaines et l'enseignement multilingue* 5).

A propos du multilinguisme, l'expérience de la Tanzanie et du Nigéria peut servir de modèle à la Francophonie et aux États francophones. La Tanzanie a réussi à faire cohabiter l'anglais et le swahili dans son système éducatif sans que l'anglais ne disparaisse. Il existe autant de diplômés

tanzaniens en swahili qu'en anglais. Le Nigéria est devenu l'une des puissantes industries cinématographiques en Afrique grâce à la pratique du multilinguisme anglais/haoussa/yoruba/ibo. Beaucoup de films sont en langues nationales, cela a favorisé le développement de l'industrie des langues dans ce pays (moyennes entreprises de traduction/interprétariat, doublage/encodage des films et documentaires). En matière des TIC, le monde est en pleine mutation. Comment les Africains qui n'ont pas eu la chance d'apprendre à lire et à écrire en français ou dans leurs langues maternelles peuvent-ils avoir accès à l'internet et à l'informatique? Participer à la promotion des langues africaines en aidant à leur introduction dans l'enseignement comme le fait la Francophonie n'a d'intérêt que si de tels efforts font de ces langues des outils de promotion économique, politique et sociale susceptibles de permettre aux communautés de participer à la vie de la République. C'est un grand défi pour la Francophonie.

Bibliographie

- CALVET, Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme: petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1979.
- Chaudenson, Robert, *Education et langue, français, créoles, langues africaines*, Paris, OIF, L'Harmattan, 2012.
- CONFEMEN – PASEC, [WWW.pasec.confemen.org](http://www.pasec.confemen.org) (consulté le 12 septembre 2017).
- Dumont, Pierre, *Le français langue africaine*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- ELAN AFRIQUE, «Une offre francophone vers un enseignement bilingue pour réussir l'école», <https://www.Wfrancophonie.org/IMG/pdf/OIF/ELAN-DEF.pdf> 2011, (consulté le 20 septembre 2017).
- Kapele, Kapanga, «La survie de la francophonie en Afrique passe par l'enseignement des Africains en langues nationales africaines», in *Francofonie*, 2003, N° 12, p. 195-212.
- Makouta-Mbokou, Pierre-Jean, *Le français en Afrique noire (Histoire et méthode de l'enseignement du français en Afrique noire)*, Paris, Bordas, 1974.
- Mendo Ze, G., *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, 1999.
- Napon, Abou, «La problématique de l'introduction des langues nationales dans l'enseignement primaire au Burkina Faso», in *SUDLANGUES*, 2013, N°2, p. 145-156.
- Ndiaye, Modou et Diakité, Mamadou, *Rapport LASCOLAF* [WWW.elan-afrique.org/sites/default/files/fichiers_attachés/rapport_lascolaf_cas_sénégal.pdf](http://www.elan-afrique.org/sites/default/files/fichiers_attachés/rapport_lascolaf_cas_sénégal.pdf) (consulté le 10 décembre 2017).

Contact/conflit de langues à l'ère de la mondialisation

- Ngalasso, Mwatha Musanji, «Structure du lexique pende. Éléments d'emprunt aux langues romanes», in *La linguistique*, revue de la société internationale de linguistique fonctionnelle, vol. 17, fascicul 2, Presses universitaires de France, 1981, p. 53-78.
- Ngalasso, Mwatha Musanji, «Etat des langues et langues de l'État au Zaïre», in *Politique Africaine*, 23, Paris, Kartala, 1986, p. 7-29.
- Ntahonkiriye, Melchior, «La promotion des langues locales en Afrique noire Francophone. Autopsie d'une politique linguistique 'cadavré'», in *Cahiers linguistique d'Ottawa*, vol 27, Canada, Université d'Ottawa, 1999.
- Onguéné Essono, Louis-Martin, «Les langues camerounaises et les langues étrangères: à qui profite la cohabitation?», in *Patrimoine*, n° 0010, 2001.
- Onguéné Essono, Louis-Martin et NIKIÉMA, Norbert, (2015). «Langue de scolarisation et école en Afrique francophone», in ELAN, *École et langues nationales en Afrique francophone: approches didactiques du bi-plurilinguisme en Afrique. Apprendre en langues nationales et en français pour réussir à l'école*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2015, p. 161-170.
- Ouane, Adama et Glanz, Christine, «Pourquoi et Comment l'Afrique doit investir dans les langues africaines et l'enseignement multilingue», Paris, UNESCO, 2010, p.5.
- Somé, Maxime Z., «Les langues africaines et les TIC», in *SUDLANGUES*, 2009, N°12, <http://www.sudlangues.snsudlangue@refer.sn> (consulté le 20 juillet 2017).

Viorica LIFARI
Profesor
Universitatea de Stat din Moldova
Chișinău, Republica Moldova

Categoriile conceptuale ale emoțiilor redată de expresii frazeologice somatice în limbile engleză, română și rusă

Rezumat: Expresiile frazeologice ce includ o componentă somatică prezintă o sursă lingvistică de valoare pentru elaborarea unui studiu asupra culturii spirituale în diferite limbi.

În prezenta lucrare ne-am propus o abordare din perspectiva lingvisticii cognitive a expresiilor frazeologice somatice care exteriorizează variate concepte emotive în limbile engleză, română și rusă. Exemplele au fost selectate din dicționare și clasificate după „imaginea părților corpului omenesc” care se asociază cu o anumită categorie conceptuală emotivă. Metodologia de cercetare a materialului factologic se bazează, pe de o parte, pe criteriile semantice propuse de profesorul american G. Lakoff pentru metafora conceptuală, adică metoda schemelor imagistice, utilizată pe larg de savanta poloneză A. Wierzbicka în studiile sale despre universalitatea/neuniversalitatea conceptelor emotive în mai multe limbi și culturi și, pe de altă parte, pe metoda rolurilor semantice introdusă circuitul științific de savantul Ch. Fillmore pentru diversificarea actorilor participanți într-un scenariu cognitiv.

În urma elaborării prezentului studiu am identificat asemănări și deosebiri culturale specifice în conceptualizarea categoriilor conceptuale emotive, redată de expresiile frazeologice somatice în cele trei limbi de lucru și am scos în evidență diferite „imagini ale părților corpului uman” care transmit categorii conceptuale ale emoțiilor în limbile engleză, română și rusă.

Cuvinte cheie: categorie conceptuală emotivă, categorie culturală specifică, categorie universală, expresii frazeologice somatice, „imagine a părții corpului”, lingvistică cognitivă, schemă imagistică

Abstract: Idioms with a somatic component comprise an immense linguistic material for studying the spiritual culture in various languages.

In this paper we conducted a research of somatic idioms which express different concepts of emotion categories in English, Romanian and Russian languages from the cognitive linguistics perspective. The examples under study have been collected from dictionaries of idioms and classified according to the “image of the parts of the body” described in the linguistic means and also according to the emotional category concept that they denote.

The methods of research we used in this paper are those for the conceptual metaphor classification introduced by the famous professor G. Lakoff, those of the image schema used by A. Wierzbicka in her study about the universality/non-universality of emotional concepts and the method of semantic roles classification suggested by Ch. Fillmore. We used the last mentioned method for the purpose of varying the roles of participants in a certain cognitive scenario.

As a result of the study we have not only identified the cultural similarities and differences in the conceptualisation of emotional categories expressed by the somatic idioms in the three languages but also emphasized various “images of parts of the body” that describe these categories in English Romanian and Russian.

Key-words: Cognitive Linguistics, Culturally Specific Category, Emotional Conceptual Category, Images of Parts of the Body, Image Schema, Somatic Idioms, Universal Category.

Introducere

În studiul nostru propunem o investigație centrată pe expresiile frazeologice somatice care conțin o componentă lexicală ce denumește o parte exterioară a corpului (în limbile engleză, română și rusă) și transmit variate categorii conceptuale ce țin de emoții.

În calitate de surse pentru exemplele analizate am utilizat dicționare ce conțin structuri frazeologice în cele trei limbi menționate, după cum

urmează: în română – *Corpul omenesc în expresii* (domeniul român-francez) (Bădescu), în engleză – *Collins Cobuild Dictionary* (Collins) și dicționarul de structuri frazeologice on-line (*idioms.thefreedictionary*), în rusă – *Толковый словарь русского языка*. (Ожегов), *Фразеологический словарь чувств и эмоций*. În total au fost selectate 80 de expresii frazeologice somatice în română, care redau 16 concepte emotive, precum: *bucurie/plăcere, curaj/orgoliu/obraznicie, dezgust, dragoste, disperare, emoții, frică/groază, furie, indiferență, mirare, neliniște, nemulțămire, nerăbdare, regret, rușine/smerenie și supărare*. În limba engleză am analizat 48 de expresii frazeologice, care exprimă 14 concepte emotive: *anticiparea, bucuria/plăcerea, starea de controlare a emoțiilor, curaj, dragoste, groază, iritare/supărare, nefericire, neplăcere, panică, plictiseală, rușine (incomoditate), tristețe și ușurare*. În limba rusă am lucrat cu 53 de expresii frazeologice somatice, care exteriorizează 17 concepte emotive, precum: *bucurie/plăcere, starea de controlare a emoțiilor, disperare, dragoste, emoție, frică, groază și mirare, indiferență, iritare și enervare, nemulțămire, neplăcere și dezgust, regret intens, rușine, stare confuză, stare de ușurare, supărare/furie, ură și nemulțămire*.

Metodologia de cercetare utilizată în investigația dată pornește de la cea propusă de renumitul savant G. Lakoff cu referință la metafora conceptuală: metafora de orientare (mai mult e Sus, controlul e Sus, bine este Sus, raționalul e Sus), cea ontologică (gândul/mintea este un Container, gândul/mintea este o Mașină) și metafora structurală (construirea unui tip de experiență sau activitate în cadrul altei experiențe sau proiectarea unei experiențe dintr-un domeniu pe structura experienței cunoscute din alt domeniu) (*The Metaphorical Structure of the Human Conceptual System* 195-197), precum și cea a frame-ului semantic, introdusă de Ch. Fillmore în anii 70 ai secolului trecut. Teoria frame-ului semantic exteriorizează structura cunoștinței despre un fenomen și include informația potențială sau de bază, legată de un anumit concept. Frame-urile (structura cunoștinței) se păstrează și se formează în memoria individului în măsura necesității, din informația continuă localizată în memorie (*Фреймы и семантика понимания* 52-93).

Abordarea metodei cognitive în analiza exemplilor

Teoria frame-ului semantic se aseamănă cu cea a scenariilor cognitive prototipice, introdusă de cercetătoarea A. Wierzbicka (Wierzbicka), care susține ca un concept emotiv se asociază cu un scenariu cognitiv prototipic ce include anumite componente: bunăoară conceptul englezesc *anger* (*furie*)

Contact/conflict de langues à l'ère de la mondialisation

este compus din: 1) această persoană a făcut ceva rău, 2) nu doresc ca această persoană să facă lucruri de acest gen, 3) vreau să-i fac ceva acestui om pentru asta, ilustrând că, printre altele, conceptul *anger* în engleză are un specific cultural, iar scenariul lui cognitiv nu corespunde cu cele relevante pentru conceptul de *furie* și *гнев* în limbile română și rusă (Lifari 17-18).

Conceptul <i>anger</i> în engleză	Conceptul <i>furie</i> în română	Conceptul <i>гнев</i> în rusă
<p>X simte <i>anger</i>.</p> <p>(a) X a simțit <i>anger</i>, deoarece s-a gândit la ceva.</p> <p>(b) Uneori omul se gândește:</p> <p>(c) „Y nu a procedat corect.</p> <p>(d) Y mi-a făcut foarte rău prin comportamentul său.</p> <p>(e) Nu pot accepta acest comportament/situație/ eveniment.”</p> <p>(f) X simte așa ceva, deoarece se gândește la aceasta.</p>	<p>X simte <i>furie</i>.</p> <p>(a) X a simțit <i>furie</i>, deoarece s-a gândit la ceva.</p> <p>(b) Uneori omul se gândește:</p> <p>(c) „Y nu a procedat corect.</p> <p>(d) Eu mă simt slab și neajutorat, Y mi-a făcut rău.</p> <p>(e) Y trebuie să fie pedepsit pentru asta.</p> <p>(f) Pedepsa va fi fizică.”</p> <p>(g) X simte așa ceva, deoarece se gândește la aceasta.</p>	<p>X simte <i>гнев</i>.</p> <p>(a) X a simțit <i>гнев</i>, deoarece s-a gândit la ceva.</p> <p>(b) Uneori omul se gândește:</p> <p>(c) „Y nu a procedat corect și</p> <p>(d) acest fapt m-a afectat.</p> <p>(e) Y mi-a făcut foarte rău.</p> <p>(f) Y nu gândește ca mine.”</p> <p>(g) X simte așa ceva, deoarece se gândește la aceasta.</p>

Susținem ideea savantei A. Wierzbicka despre conceptualizarea specifică a emoțiilor în variate culturi (Wierzbicka), însă, în urma analizei exemplurilor selectate, am ajuns la concluzia că unele expresii idiomatice somatice redau concepte aparent universale și le asociază deseori cu aceleași părți ale corpului. Astfel, propunem o serie de exemple ce dispun de concepte emotive comune pentru limbile engleză, română și rusă asociate cu același lexem somatic, dar „imaginea” organelor pe care le denumește acesta poate varia de la o cultură la alta, indicând sensuri culturale specifice.

Conceptul *bucurie/plăcere* este redat de imaginea „brațelor deschise” în limbile engleză și română, pe când în rusă expresia idiomatică mai include lexemul *ноги* (*picioare*):

(1a) *Our company greeted the arrival of the Internet with open arms.* (*idioms.thefreedictionary*)

(1b) *L-au primit pe mesagerul păcii cu brațele deschise.* (Bădescu 9)

(1c) *Руками и ногами.* (Ожегов)

Asocierea conceptului *bucurie* cu lexemul somatic *picioar* se observă și în română: *Primise vestea bună și sărea într-un picior* (de *bucurie*). (Bădescu, *Corpul omenesc în expresii* 166)

Situația descrisă în expresia idiomatică *a sări într-un picior* ilustrează un alt scenariu cognitiv prototipic decât cel din exemplul (1c).

Conceptul *dragoste* este foarte larg și abstract după sensul său, ceea ce duce la înțelegerea și exprimarea lui în mod diferit chiar în cadrul aceleiași culturi. Deseori starea de *a fi îndrăgostit/ă* apare ca fiind opusă celei de seriozitate sau este asociată cu „pierderea capului”. Am notat că lexemul somatic ce denumește această parte a corpului este încadrat în expresiile idiomatice care transmit conceptul *dragoste* în cele trei limbi de studiu și valorifică diferite imagini ale *capului*, bunăoară:

(2a) *To be head over heels in love* (Collins 670)

(2b) *Și-a pierdut capul după ea.* (Bădescu 29)

(3b) *Ea i-a sucit capul tânărului.* (Ibid. 29)

(2c) *Кружить, вскружить голову кому-то.* (Фразеологический)

După cum vedem, un englez „îndrăgostit” își „întinde” capul în jos ca să-și acopere călcâiele, pe când moldoveanul/românul „își pierde capul” sau se constată că acest organ nu mai funcționează. În cultura rusă conceptul *dragoste* se egalează cu o „amețelă a capului”.

Dragostea se conceptualizează în mod diferit în raport cu direcția în Sus și în Jos în culturile și limbile engleză, română și rusă: observăm că, în engleză, *dragostea* se percepe de Sus în Jos (2a), pe când, în limbile română și rusă, conceptualizarea noțiunii de *dragoste* se asociază cu mișcarea de Jos în Sus: *a fi îndrăgostit până peste urechi*. „Imaginea” redată de expresia idiomatică citată include *capul omenesc* în entitatea de *dragoste* (Sclifos). În limba rusă expresia *быть по уши в любви* (Ожегов), indică neinclusiunea *capului* purtătorului stării de *dragoste* în această entitate, iar direcția conceptualizării se construiește de Jos în Sus, la fel ca în limba română.

Emoția de *supărare* în funcționare pură a fost identificată doar în exemplele din limba română, pe când în engleză sensul de *supărare*, redat de expresia frazeologică, este însoțit de o nuanță de [+iritare], mai intervine sensul de [+regret], chiar dacă lexemul somatic, ce descrie conceptele în cauză, este același în toate trei limbi analizate, de exemplu:

(3a) *I could see our manager tearing his hair out at the side of the field.* (Collins 651)

(4b) *Plângea și-și smulgea părul (din cap) de supărare.* (Bădescu 153)

(3c) *Рвать на себе волосы.* (Ожегов)

După cum vedem, conceptul *supărare*, chiar fiind asociat cu aceeași „imagine” a corpului omenesc, are o semnificație specifică din perspectivă culturală, incluzând seme complementare alături de cel de *supărare*, atât în engleză, cât și în română și rusă. În idiomul rus, însă, nu este specificată localizarea concretă a *părului* pe suprafața corpului, cum se întâmplă în română sau engleză.

Conceptul *rușine* este deseori asociat cu „imaginea” picioarelor și a coloanei vertebrale prelungite (în formă de coadă), preluată de la animale:

(4a) *She left the kitchen with her tail between her legs.* (Collins 1487)

(5b) *După înfrângerea echipei lor favorite, suporterii au plecat cu coada între picioare.* (Bădescu, op. cit. 158)

(4c) *В стыде мой рвётся дух; меня не держат ноги.* (phraseology)

În exemplele citate, noțiunea de *rușine* este asociată cu o parte a corpului inexistentă la oameni; lipsa acestuia indică *rușinea* ca o trăsătură umană opțională apărută în societate. Dacă alte concepte emotive, care pot fi atât personale, cât și sociale, sunt percepute printr-o anumită reacție a corpului la evenimente cauzatoare ale stării, cel de *rușine* se asociază cu o concreștere a organismului uman (coada). Aceeași „imagine” a *cozii* apare în limbile engleză și română, pe când în rusă conceptul în discuție se asociază cu „imaginea picioarelor înmuiate”. În aceste circumstanțe, Afectatul, la fel ca alți membri ai societății concrete, înțeleg că persoana respectivă a comis o greșeală și, ca rezultat, el sau ea se simte rușinat.

Conceptul *groază* este exteriorizat prin lexemul somatic *păr*, la fel ca și conceptul *supărare*, însă „imaginea” ultimului este diferită de la o cultură la alta. Pentru conceptualizarea emoției de *groază* atât englezul, cât și românul și individul rus vor vedea o „imagine” a *părului ridicat în sus*, de exemplu:

(5a) *She read it, and felt her hair rise on the back of her neck.* (Collins 651)

(6b) *Mi se ridică părul în cap când văd furtuna de afară.* (Bădescu 154)

(5c) *Волосы становятся дыбом.* (Фразеологический)

Din exemplele propuse, observăm reacția fiziologică a corpului, mai cu seamă imaginea „părul măciucă” în toate limbile analizate și, din nou, nu este specificată localizarea părului în expresia idiomatice în limba rusă, fapt important, deoarece este bine cunoscută proprietatea fiziologică a corpului omenesc, când, de frig, părul se ridică pe suprafața întregului corp.

În urma analizei expresiilor idiomatice cu același somatism, care redau un concept aparent comun în engleză, română și rusă, am ajuns la concluzia ca mijloacele lingvistice reflectă specificul fiecărei limbi și culturi la care aparțin. Asocierea conceptului emotiv cu același organ în variate limbi nu indică totuși universalitatea conceptului dar, el poate fi dedus cu mai multă precizie doar din „imaginea” somatismului prezent în scenariul cognitiv prototipic, pe care îl descrie expresia idiomatice, astfel fiind confirmată ipoteza propusă de A. Wierzbicka.

În continuare propunem o analiză a exemplelor selectate pe principiul diferențelor atât semantice, cât și „imaginare”, incluse în expresiile idiomatice în scopul exteriorizării conceptelor emotive.

Demarăm prin prezentarea tabelului conceptelor emotive redade de expresiile idiomatice, selectate în limbile engleză, română și rusă.

Conceptul	Engleză (48)	Română (80)	Rusă (53)
anticipare	1	1	1
bucurie (plăcere)	4	10	3 +(1)
controlul emoțiilor	8	-	1
curaj (orgoliu+obrăznicie)	3	5	-
dezgust (neplăcere)	2	2	2
dragoste	2	7	2
disperare	-	7	3
emoții neterminate	-	4	2
frică (groază)	1	9	7
furie	-	5	-
indiferență	-	2	2
iritare (supărare En) +iritare (enervare Ru)	13	-	3
mirare (groază Ru)	0	6	8
nefericire	1	-	-
neliniște	-	2	-
nemulțumire	-	1	2
nerăbdare	-	4	-
panică	1	-	-
plictiseală	1	-	-
regret (intens Ru)	-	1	5
rușine (incomoditate En), (smerenie)	6	4	2
supărare (+disperare Ru)	-	11	4
stare confuză	-	-	1
tristețe	4	-	-
ușurare	1	-	2
ură (nemulțumire Ru)	-	-	2

După cum observăm din tabel, doar unele concepte emotive sunt exprimate cu ajutorul expresiilor idiomatice care includ lexeme ce denumesc părți externe ale corpului în trei limbi de lucru pentru prezenta cercetare: engleză, română și rusă. Ne axăm pe limbile respective, deoarece le putem compara la nivel de echivalență. Este clar, de la bun început, că celelalte concepte, neexprimate prin atare mijloace, fie nu sunt caracteristice

pentru limba și cultura dată, funcționând doar într-o anumită limbă, fie sunt exprimate prin alte mijloace. Astfel, am decis să includem în lista conceptelor emotive, analizate în prezenta lucrare, concepte ca *bucuria* (*plăcerea*), *dezgustul*, *dragostea*, *frica* (*groaza*) și *rușinea*.

Conceptul *bucurie* a fost analizat anterior, accentul fiind pus pe lexemul somatic asemănător din cadrul expresiilor idiomatice somatice în limbile engleză, română și rusă, precum și pe „imaginea” părții corpului denumite de un anumit lexem. Am observat, însă, că fiecare din limbile și culturile cercetate, fac uz adăugător de expresii idiomatice cu somatisme incluzând lexeme care denumesc alte părți ale corpului și redau, la fel, conceptele *bucurie* și *plăcere*, de exemplu:

(6a) *Claire went to him with open arms.* (Collins 66)

(7b) *De bucurie copilul s-a aruncat în brațele mamei sale.* (Bădescu 10)

(8b) *Creștea carnea pe el de mulțumire* (Ibid. 35)

(9b) *După promovare, fredona și râdea tot timpul, (de) parcă-l prinsese (apucase) pe Dumnezeu de un picior.* (Ibid. 159)

(10b) *Primise vestea bună și sărea într-un picior* (de bucurie). (Ibid. 166)

(11b) *Cei doi copii râdeau în pumni despre pățania tatălui lor.* (Ibid. 177)

(12b) *La masa vecină o fată râdea cu gura până la urechi.* (Ibid. 196)

(6c) *Веселыми ногами пойти куда-нибудь.* (Ожегов)

(7c) *С распростертыми объятиями.* (nu include lexemul somatic „руки”) (Фразеологический)

În primul rând, exemple prezentate ilustrează asocierea conceptului *bucurie* în limbile engleză și română cu „imaginea” brațelor deschise, pe când, în rusă (6c), se face referință doar la membrele de jos ale corpului uman. Epitetul *веселыми ногами* exteriorizează o „imagine bucuroasă” a individului, care devine, în rezultatul stării date, mai dinamic și merge mai voinic.

„Imaginea” susnumită a *piciorului* apare și în expresia idiomatice în limba română, atunci când este vorba despre un individ care simte o emoție de *bucurie* (10b). Referința la lexemul somatic *picior* poate fi extrasă și din mostra (9b), însă scenariul cognitiv prototipic al acestei situații diferă de cele menționate deja, Afectatul atingându-se de piciorul ființei divine, mai cu seamă de Dumnezeu, această „imagine” fiind tipică culturii moldovenești și limbii române.

În șirul de exemple din cadrul aceleiași concept includem *plăcerea* și *bucuria gastronomică*. Le regăsim în expresiile idiomatice somatice în engleză, română și rusă:

(7a) *The smell made his mouth water, but he turned his head away.* (Collins 943)

(8a) *To smack one's lips* (Ibid. 943)

(9a) *The children licked their lips at the sight of the cake* (dexonline)

(13b) *Își linge buzele la vederea atâtor bunătați.* (Bădescu 14)

(14b) *A-și linge degetele (a-i plăcea foarte mult (o mâncare)).* (Ibid. 45)

(15b) *A-i lăsa gura apă după ceva.* (dexonline)

(8c) *Слюнки текут: о предвкушении чего вкусного.* (Ожегов)

Din exemplele de mai sus rezultă că „imaginea” *gurii* este asemănătoare în engleză și în română, iar sensul redat de expresiile somatice și scenariul cognitiv prototipic denumit de acestea este la fel el identic. În calitate de argument al asemănării respective servește funcția fiziologică și reacția organismului uman la o astfel de situație, aspectul cultural nefiind reflectat.

În limba rusă, însă, definiția expresiei idiomatice (8c) sugerează un alt scenariu cognitiv prototipic, redând o emoție de *anticipare*: „gândindu-mă la ceva gustos”. Scenariul din engleză și română presupune receptarea vizuală a obiectului plăcerii, ceea ce intensifică reacția corpului Afectatului față de Cauzator.

În engleză și română se înscrie și „imaginea” *buzelor linse* utilizată pentru redarea conceptului de *plăcere gastronomică*, acțiunea Afectatului fiind voluntară în comparație cu cea din mostrele (7a) și (15b). Limba română include în acest scop expresii idiomatice somatice care cuprind lexemul *degete* (*a se linge pe degete*).

Conceptul *dezgust* este exteriorizat prin 2 exemple de expresii idiomatice în fiecare limbă analizată:

(10a) *Don't curl your lip at me, young Miss!* (idioms.thefreedictionary)

(11a) *Her voice set my teeth on edge.* (Collins 449)

(16b) *Le stă în gât băiatul vecinului, obraznic și nepoliticos.* (Bădescu 68)

(17b) *Sunt sătul până în gât de minciunile lui.* (Ibid. 68)

(9c) *Уши вянут.* (Фразеологический)

(10c) *Ухо дерет или режет.* (Ожегов)

Exemplele de mai sus scot la suprafață o mulțime de scenarii cognitive prototipice și ilustrează multe „imagini” ale purtătorului stării de *dezgust*. În mostra (10a) observăm o „imagine” culturală specifică englezei, de fapt, o astfel de mimică o fac și alți europeni pentru a indica emoția de *dezgust*, însă, în limbile română și rusă ea nu este atestată. „Imaginea” lingvistică a *buzei răsucite* este specifică englezilor probabil din cauză că aceștia aplică mai des mimica dată pentru a manifesta emoția de *dezgust*. Deseori starea de *dezgust* apare în urma receptării unei voci neplăcute sau a cuvintelor neplăcute. Astfel de situații pot fi depistate în exemplele (11a), (9c) și (10c).

Lexemele somatice vehiculate de expresiile idiomatice citate sunt diferite: în engleză ele denumesc *dinții*, iar în limba rusă este menționată *urechea*. Respectiv, „imaginile” părților corpului, descrise în cele două limbi, sunt diferite.

În engleză *dinții* transmit efectul asemănător cu cel al *părului* de a se ridica, ca rezultat al reacției organismului la o stare de *frică* sau *groază*, iar în rusă senzația de *dezgust* este comparată cu florile ofilite în (9c), „imagine” care arată disfuncția parțială a *urechii*, același simț fiind comparat și cu durerea fizică în (10c). În limba română conceptul *dezgust* este localizat în *gât*. Obiectul Cauzator al emoției respective apare în calitate de obstacol pentru Afectat: (16c) și (17b).

Dragostea este un sentiment aparent existent în orice cultură, însă redarea conceptului dat variază de la o limbă la alta, în dependență de felul de percepere și de valoarea lui culturală.

Printre exemplele selectate, identificăm 2 mostre în engleză, 7 în română și 2 în limba rusă, bunăoară:

(2a) *To be head over heels in love*. (Collins 670)

(12a) *If you harm a hair on his head, I swear I'll kill you*. (Ibid. 651)

(2b) *Și-a pierdut capul după ea*. (Bădescu 29)

(3b) *Ea i-a sucit capul tânărului*. (Ibid. 36)

(18b) *L-a strâns în brațe cu dragoste*. (Ibid. 9)

(19b) *Îi sfârâie călcâile după fata asta*. (Ibid. 36)

(20b) *I se aprinse călcâile după fata vecinului*. (Ibid. 36)

(21b) *Și-a abandonat familia când una mai tânără i-a sucit gâtul*. (Ibid. 65)

(2c) *Кружить, вскружить голову кому-то*. (Фразеологический)

(11c) *По ушам влюбиться*. (Ibid.)

Exemplele (2a), (2b), (3b) și (2c) au fost analizate anterior și categorisite în șirul celor de ilustrare a diferențelor culturale în procesul de conceptualizare a *dragostei* la englezi, români și ruși, astfel, în continuare ne axăm pe alte mostre care denumesc conceptul dat.

Un englez, posesor al sentimentului de *dragoste*, protejează persoana iubită. Sensul de protecție se asociază cu valoarea *părului* din capul obiectului de dragoste (12a). De fapt, expresia idiomatică somatică din engleză *to harm a hair on one's head* (a smulge un fir de păr din capul cuiva) este utilizată în context negativ, reprezentând o hiperbolă, din punct de vedere stilistic, fapt care-i dă o nuanță intensă de sens.

În română conceptul *dragoste* este asociat cu părți ale corpului precum *brațele*, *călcâiele*, *gâtul* și *capul*, astfel, constatăm că acest concept este

exprimat mai variat și exteriorizează mai multe scenarii cognitive prototipice. Din expresiile citate extragem câteva situații: atunci când operăm cu verbe tranzitive, acțiunea este orientată de la Afectat spre Obiectul dragostei (18b); în cazul verbelor reflexive (2b), (21b), o serie din structuri ilustrează scenariul din perspectiva Cauzatorului sentimentului, fiind orientată spre Afectat (3b), (22b), iar altele indică doar o stare a Afectatului (19b), (20b).

„Imaginile” părților corpului din exemplele (18b) și (22b) sunt tipice pentru cultura moldovenească și limba română: ele arată disfuncția capului (3b), (21b), (22b) și *călcâile aprinse* (cu foc) (19b), (20b), indicând efectele *dragostei* înțelese ca o stare distructivă. În rusă, conceptul *dragoste* are un caracter constructiv. În mostra (2c) este descrisă o stare de amețeală, iar conceptul *dragoste* este un conceput orientat de Jos în Sus, având limita de până la *urechi*, *capul* nefiind afectat.

Psihologii susțin că *frica* este cea mai puternică dintre emoții. Confirmarea acestui fapt se regăsește în numeroasele expresii lingvistice. Să analizăm conceptul dat în mai multe exemple din română și rusă, după ce, anterior, am examinat deja expresiile în engleză.

(23b) *Trebuia să vedeți cum tremura carnea pe el de frică.* (Bădescu 35)

(24b) *Oamenilor le-a intrat frica în oase din cauza hoților.* (Ibid. 148)

(25b) *La vederea accidentului i s-a făcut pielea de găină.* (Ibid. 168)

(26b) *Stau cu frica-n sân că o să-și piardă averea.* (Ibid. 180)

(27b) *Când voi spune tot, cred că ți se va încreți carnea pe trup.* (Ibid. 191)

(28b) *A făcut declarație cu jumătate de gură.* (Ibid. 74)

(12c) *Зуб на зуб не попадает.* (Ожегов)

(13c) *Лица нет на ком-то.* (Ibid., Фразеологический)

(14c) *Мороз по коже.* (Фразеологический)

(15c) *Мурашки забегали по спине.* (Ibid.)

(16c) *Не сметь рта раскрыть.* (Ожегов)

(17c) *Поджилки трясутся.* (Фразеологический)

Din mostrele de mai sus identificăm asocierea emoției de *frică* cu *părul*, *pielea*, *carnea* sau *gura*. Româna mai include *sânul* (26b), loc unde se păstrează tot ce este mai prețios sau mai poate fi subînțeles locul neliniștii sufletești, reprezentând Containerul Lakoff-ian, iar limba rusă este atras suplimentar somatismul *dinte*. În momentul trăirii emoției de *frică*, temperatura corpului scade, de aceea, deseori, conceptul *frică* este asociat cu starea de frig (25b), (14c), (15c), iar, în rezultatul scăderii temperaturii, *pielea devine palidă*, *dinții tremură*, *picioarele tremură*, *se încrețește pielea* (12c), (13c), (17c), (25b), (27b). Conceptul *frică* se mai asociază cu „vorbirea în șoaptă” sau „teama de a vorbi”, exemplificat în mostrele (28b) și (16c).

Rușinea reprezintă o emoție socială, ea se manifestă în societate în cazul când purtătorul stării date s-a comportat diferit în raport cu normele sociale, făcând aceasta voluntar sau involuntar și, ulterior, conștientizând acest fapt. Am identificat conceptul respectiv în următoarele expresii idiomatice somatice:

(13a) *I am so embarrassed. Wow, are my ears red?* (tipic englez) (idioms. thefreedictionary)

(14a) *I could never look my son in the face again if i lied to him.* (Collins 505)

(15a) *She felt she could never show her face in the town again.* (Ibid. 505)

(16a) *Marry was so embarrassed. She could only hide her face in shame.* (Ibid. 505)

(17a) *She left the kitchen with her tail between her legs.* (Ibid. 1487)

(29b) *A venit cu capul plecat să-și ceară scuze.* (Bădescu 19)

(30b) *De când fusese criticat de colegi mergea cu nasul în jos.* (Ibid. 121)

(31b) *După înfrângerea echipei lor favorite, suporterii au plecat cu coada între picioare.* (Ibid. 158)

(32b) *Criticați de diriginte, plâneau în pumni la sfârșitul orei.* (Ibid. 177)

(18c) *До ушей покраснеть.* (Ожегов)

(9c) *В стыде мой рвется дух; меня не держат ноги.* (Phraseology)

La nivel universal, proprietatea individului purtător al emoției de *rușine* se manifestă prin a roși la față sau la urechi. Este vorba de un fenomen fiziologic: din cauza simțului trăit de Afectat sângele se ridică în sus, „trădând” trăirile interne ale acestuia (acesteia) (13a), (18c). Tot în contextul dat observăm imaginile feței, ochilor, capului sau a nasului individului asociat cu emoția de *rușine*, iar direcția orientării părților numite ale corpului este în Jos, (14a), (15a), (16a), (29b), (30b) și, după cum am menționat, mișcarea în Jos semnifică Rău conform clasificării metaforice construite de savantul notoriu G. Lakoff.

Alături de diferențele culturale întâlnite în urma analizei expresii idiomatice prezentate anterior, mai constatăm că lexemele corespunzătoare – *fața, ochii și urechile* în engleză se asociază cu conceptul de *rușine*; *capul și nasul* indică *rușinea* în română, iar *urechile și picioarele* în rusă. Expresiile (17a) în engleză și (31b) în română ilustrează un scenariu cognitiv prototipic identic, operând și aceeași „*imagine*”. De fapt, *coada*, atribuită omului, are funcția de a indica emoția trăită de individ, iar orientarea ei în Jos și chiar din posterior spre anterior intensifică starea de Rău.

A. Wierzbicka susține că în cultura de tip individualist, cum este cea anglofonă, preocuparea de alte persoane și dezaprobarea lor nu este pertinentă și, respectiv, conceptul *shame* (*rușine*) nu mai este atât de important în prezent. Pe de altă parte, conceptul *embarrassment* (*jenă*) a ajuns să joace un rol primordial în această cultură. Conceptul *rușine* în limba engleză face legătură cu simțul de responsabilitate: „oamenii pot să gândească ceva rău despre mine, fiindcă ei știu ceva rău despre mine”, totodată conceptul *jenă*, este legat de ideea că „oamenii pot să gândească rău despre mine nu din cauza a ceva rău ce ei știu despre mine, ci din cauza unei situații confuze care mi s-a întâmplat”. Nu există o bază morală pentru funcționarea conceptului *jenă*. Am putea deci afirma că, în limba engleză, conceptul *shame* (*rușine*) stabilește o legătură dintre preocupările sociale și cele morale, iar conceptul *jenă* le disociază (Wierzbicka, *Emotional universals* 47-48).

Concluzii

În rezultatul realizării studiului expus în prezentul articol, am ajuns la concluzia că „imaginile” similare ale părților exterioare ale corpului, care descriu o stare emoțională a individului și redau un concept emotiv, nu pot servi în calitate de indicatoare ale universalității, deoarece, în numeroase cazuri, este vorba despre concepte emotive diferite sau despre cele care conțin și transmit suplimentar anumite nuanțe specifice din punct de vedere cultural sau contextual.

Totodată, un concept aparent universal (*dragostea*), este asociat cu o parte similară a corpului în mai multe limbi, însă, direcția orientării acțiunii sau direcția percepției acestui concept este diferită în engleză, română și rusă, deci și efectele cognitive sunt diferite.

Din șirul de exemple analizate, am atestat doar cinci concepte emotive comune pentru limbile de studiu, exteriorizate prin expresiile idiomatice somatice, și anume *bucuria*, *dragostea*, *dezgustul*, *frica* (*groaza*) și *rușinea*.

Printre „imaginile” comune, care vehiculează concepte similare, am identificat *bucuria* asociată cu *brațele* în toate trei limbi de analiză și cu *brațele* și *picioarele* în două limbi. În română și rusă *dragostea* este asociată cu o defecțiune a *capului* Afectatului, rezultat al acțiunii Cauzatorului asupra purtătorului de stare. *Frica* (*groaza*) se egalează cu „imaginea” părului ridicat, ceea ce face trimitere la o reacție fiziologică incontrollabilă a organismului, de aceea „imaginea” pentru conceptul dat apare ca

universală. Din exemplele selectate în corpus, putem constata că poporul este fricos, *frica* fiind unul din instrumentele de educație și manipulare într-o societate. Conceptul *rușine* transmite o emoție socială care a început să dispară din comportamentul generației tinere. Am mai înregistrat conceptul *incomoditate*, dezvoltat la englezi, motivul fiind probabil tipul de cultură individualistă specifică în special acestui popor. Imagini comune de descriere a conceptului *rușine* cu ajutorul somatismelor au fost identificate doar în engleză și română, însă fenomenul comun pentru ruși și moldoveni constă în orientarea în jos a *capului* sau *ochilor*, ceea ce indică un concept negativ conform teoriei metaforei de orientare.

Bibliografie

- Bădescu, Ilona, Gută, Ancuța, Pănculescu, Dorina, *Corpul omenesc în expresii* (domeniul român-francez), Craiova, Aisus, 2011.
- Collins Cobuild Dictionary*, The University of Birmingham, Collins, London and Glasgow, 1990.
- Lakoff, George, Jonson, Mark, "The Metaphorical Structure of the Human Conceptual System", in *Cognitive Science*, n° 4, 1980, p.195-208. <http://www.fflch.usp.br/df/opessoa/Lakoff-Johnson-Metaphorical-Structure.pdf> (accesat pe 20 mai 2016).
- Lifari, Viorica, "Diferența semantică a termenilor emotivi din limbile engleză, română și rusă", in *Intertext*, Scientific Journal n° 3/4 (39/40) 10th year, Chișinău, ULM, 2016, p. 9-22.
- Sclifos, Valeriu, *1200 de frazeologisme ale limbii române*, Chișinău, 2005.
- Wierzbicka, Anna, *Emotional universals*, 1999. www.elies.rediris.es/Language_Design/LD2/wierzbicka.pdf (accesat pe 14 august 2015).
- Ожегов, Сергей, Шведова, Наталия, *Толковый словарь русского языка*, www.lib.ru/DIC/OZHEGOW/ozhegow_s_q.txt (accesat pe 25 iulie 2015).
- Филлмор, Чарльз, «Фреймы и семантика понимания», in *Новое в зарубежной лингвистике*, Выпуск 23, Москва, Прогресс, 1988, с. 52-93.
- Фразеологический словарь чувств и эмоций*, psylist.net/slovar/aaa.htm (accesat pe 17 mai 2017).
- <http://ru.scribd.com/doc/148803655/Frazeologisme> (accesat pe 23 septembrie 2017).
- <https://dexonline.ro/> (accesat pe 19 septembrie 2017).
- idioms.thefreedictionary.com (accesat pe 23 aprilie 2017).
- phraseology.academic.ru (accesat pe 17 mai 2017).

Alexis NUSELOVICI (NOUSS)
Professeur
Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence
Collège d'études mondiales (FMSH), Paris, France

Les études exiliques: pour un nouveau paradigme migratoire

Résumé: La constitution du champ des «études exiliques» s'avère indispensable devant l'ampleur et la nature des phénomènes migratoires contemporains¹. Le trajet de plus de 230 millions de migrants déclarés dans le monde occasionne des rencontres de cultures et de langues plus intensifiées qu'auparavant mais aussi des tensions sociales préoccupantes. La migration actuelle vers l'Europe entraîne des situations dramatiques et une crise sans précédent. L'expérience exilique, à désigner comme exilience, déploie une potentialité heuristique unique face à ces nouvelles réalités et catégories migratoires extrêmement variées qu'il importe cependant de penser ensemble. Par ce changement de paradigme de recherche, penser l'exil, travailler sur ses diverses manifestations en tant qu'expérience, c'est-à-dire dans une dimension à la fois individuelle et collective, recentre sur le réel les approches de la migration qui, à coup de statistiques et d'analyses économiques, effacent le sujet migrant ou le neutralisent dans ses potentialités d'acteur politique. Savoir ce que représente, dans les termes d'Emmanuel Lévinas, ne pas être-chez-soi, dépasse l'enjeu épistémologique pour permettre de réfléchir à une société plus inclusive dans une perspective tant éthique que politique.

Mots-clés: migration, exil, paradigme, recherche

1. Certains développements de ce texte ont été énoncés par l'auteur lors de la conférence inaugurale de sa Chaire «Exil et migrations» (Collège d'études mondiales, FMSH, Paris).

Abstract: Given the extent and nature of present-day migratory phenomena, the constitution of the field of 'exilic studies' – not to be confused with the narrower field of 'exile studies' – would appear to be essential. The trajectories of over 230 million recorded migrants at world level give rise to more intensified encounters of cultures and languages than previously but also to social tensions which are cause for concern. Contemporary migration toward Europe has brought about a critical situation and an unprecedented crisis. The experience of exile, to be referred as 'exilience', is a source of a unique heuristic potential towards these new realities and extremely varied categories of migrants which is however important to consider together. Through such a research paradigmatic shift, considering exile, working on its various manifestations as an experience, that is a dimension which is both individual and collective, means refocusing approaches to migration on the real world. The effect of statistics and economic analyses tends to erase the subject/migrant or to reduce his or her potential as a political actor.

Understanding what Emmanuel Lévinas means by "not-being-at-home" goes beyond the epistemological issue to enable consideration of a more inclusive society in both an ethical and a political perspective.

Keywords: Migration, Exile, Research Paradigmatic Shift, Europe

The immigrant: un film de 1917, signé Charlie Chaplin. Vers le milieu du film de Chaplin, lui-même émigré aux États-Unis en 1913 et qui déclara dans ses mémoires que l'œuvre était à ses yeux la plus émouvante de tous ses films, une scène est frappante. Sur le navire, alors qu'ils sont arrivés dans le port de New-York, les migrants, une étiquette au revers du vêtement, sont soudainement arrêtés dans leur élan migratoire: une corde les contient brutalement afin que les officiers puissent procéder au contrôle des passagers. Contrairement aux vers d'Emma Lazarus, écrits en 1883 et inscrits au pied de la Statue de la Liberté sur laquelle s'arrête le regard à la fois inquiet et perplexe de Chaplin, l'Amérique n'accueille pas aussi simplement tous les pauvres et les opprimés du monde – formulation plus élégante que le «toute la misère du monde» familier aux politiciens français.

Même pour «*a nation of immigrants*»², la migration ne va déjà plus de soi au premier quart du XX^{ème} siècle.

La raison comprend qu'il ait été nécessaire pour les États modernes d'instaurer un contrôle, sanitaire et légal, des migrants afin de ne pas fragiliser leur structure sociale tout en créant pour les arrivants un équivalent des rites d'initiation des communautés traditionnelles mais la procédure est rapidement devenue un appareillage de sélection reflétant un dispositif de pouvoir dont les intérêts, loin de toute morale humaniste, ne sont pas forcément en phase avec les besoins des migrants. D'autant que le mécanisme se mit en place très tôt, ainsi que le montre pour les États-Unis, l'œuvre de Chaplin qui met en scène cette rupture dans la séquence migratoire que corroborent chiffres et statistiques fournis par la sociologie des migrations. L'histoire de la migration en Occident n'offre pas de continuité, pas plus au long de ce que les historiens nomment la migration à l'époque moderne (internationale, transcontinentale, liée à l'industrialisation) que pour la migration au Moyen-Âge (rurale et plus localisée).

Au début du siècle dernier, la migration n'allait donc plus de soi aux États-Unis alors que ceux-ci lui devaient leur essor et leur prospérité. Rupture régressive initiant une politique visant à réduire les flux d'entrée, ce qui aura des conséquences néfastes lorsque la situation en Europe, à partir des années 30 du siècle dernier, déclencha un fort besoin migratoire vers l'Amérique du Nord. L'arrivée des migrants aux États-Unis durant cette période a également été décrite par un éminent observateur de nom de Franz Kafka dont le premier paragraphe du roman *Amerika* nous convie à un décor familial.

Lorque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann, que ses pauvres parents envoyaient en exil parce qu'une bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New York sur le bateau déjà plus lent, la Statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière. On eût dit que le bras qui brandissait l'épée s'était levé à l'instant même, et l'air libre soufflait autour de ce grand corps. (11)

Un élément de la description s'éloigne de l'exactitude scientifique requise: l'épée énergiquement levée dans le texte ne pare pas la Statue de la Liberté puisqu'elle tient un flambeau, fidèle à son nom, «La Liberté illuminant le monde», et au dernier vers du poème d'Emma Lazarus: «*I lift*

2. Selon le titre du livre de 1958 que John Kennedy consacra à son pays et dans lequel il rendait hommage à Emma Lazarus.

my lamp beside the golden door». Doit-on conclure à une faute d'inattention de l'auteur, lui qui faisait du détail la matrice de toute signification? Non, mais que veut dire alors cette substitution au bras de la statue, la suppression du flambeau indissociable d'un discours sur l'exil célébrant la lumière de la liberté surgissant au sein des ténèbres de l'oppression et déversant sa lueur réconfortante sur ceux qui fuient le malheur?

Pour les sciences humaines et sociales aujourd'hui – au premier rang la sociologie, l'anthropologie et l'histoire –, la littérature n'est plus un matériau secondaire à examiner tangentiellement car elle s'affirme et est reconnue comme un discours spécifique et autonome, tel que le produiraient une sociologie, une anthropologie ou une histoire *en acte*, qui ajoute aux analyses proposées par les disciplines concernées. Dans le regard de Kafka, déterminé par le contexte historique³, la liberté n'est plus l'essentiel et le glaive de la justice passe avant le flambeau de la liberté. L'équité avant le bonheur. L'idée revêt une version connue, camusienne: je ne suis libre que si les autres le sont, c'est-à-dire si règne la justice. Parallèlement à cette interprétation, l'éthique suggère une seconde compréhension: l'exilé ne trouvera sa liberté que s'il lui est fait justice. Dans cette perspective, l'exil n'est ni fuite ni punition mais l'expression d'un tort que l'exilé subit. Être admis et accepté de plein droit par la société d'accueil équivaut à une réparation⁴.

Cela change radicalement la perspective quant aux mesures d'accueil pour les migrants. Accueillir au nom de la justice, et non de la charité, voire même de l'hospitalité. Dès lors, la responsabilité des instances gouvernementales devient pleinement politique, de même que l'engagement citoyen auprès des migrants qui, s'il est cantonné à la morale, et soumis au bon-vouloir, comporte toujours une part d'arbitraire et d'impermanence. Entre le pouvoir officiel et la société civile, la rencontre des deux responsabilités, par exemple devant un tribunal lorsque sont jugés des actes d'aide aux migrants considérés comme délictueux, devient, elle aussi, politique. Ce serait là aussi une rupture, non plus dans la cause mais dans l'effet.

Quelques décennies avant Kafka, Victor Hugo affirmait déjà que l'exilé a besoin que le monde soit réinvesti par la justice. Il en développe

3. Le livre publié de manière posthume en 1927 fut rédigé entre 1911 et 1914.

4. Pour le scénario de son film *Intervista* (1987), Fellini prend le prétexte d'une adaptation d'*Amerika* tournée à Cinecittà et prolonge l'œuvre de Kafka en suggérant qu'il existe une justice esthétique qui répare les torts de la société.

l'argument dans un poème de *La légende des siècles* intitulé «Écrit en exil», emblématique de tout ce recueil dont les textes furent composés durant la période de sa proscription sous Napoléon III:

L'heureux n'est pas le vrai, le droit n'est pas le nombre; / Un vaincu toujours triste, un vainqueur toujours sombre, / Le sort n'a-t-il pas d'autre oscillation? / Toujours la même roue et le même Ixion! / [...] Il faut, dans l'univers, fatal et pourtant libre, / Aux âmes l'équité comme aux cieus l'équilibre; / J'ai besoin de sentir de la justice au fond / Du gouffre où l'ombre avec la clarté se confond; / J'ai besoin du méchant mal à l'aise, et du crime / Retombant sur le monstre et non sur la victime [...]. (663)⁵

La revendication de justice apparaît déjà dans les textes fondateurs, au côté des récits religieux, de la littérature exilique, *Les Tristes* et *Les Pontiques* d'Ovide, exilé dans un lieu à trouver en traçant vers le Nord-Ouest une diagonale depuis Tbilissi à la surface de la mer Noire, exilé donc sur son rivage, à Tomes ou Tomis, l'actuelle Constanța roumaine. Le poète latin pleure les conditions douloureuses de son exil, implore le pardon à l'Empereur mais il ne cesse de réclamer justice sous la forme d'une vérité sur le délit, ainsi dans *Les Pontiques*: «*Quicquid id est, ut non facinus, sic culpa vocandum: / Omnis an in magnos culpa deos scelus est?*»⁶ (245-247). Faute peut-être de sa part, estime-t-il, mais pas crime, et faute involontaire, ce qu'il soulignait en disant au début des *Tristes*: «[...] *sed hanc merui simplicitate fugam*»⁷ (25).

Lorsque Vintilia Horia tente de dissiper les opacités entourant l'exil d'Ovide en rédigeant pour lui son journal, *Dieu est né en exil*, paru en 1960, il détourne le destin exilique de sa condition punitive puisqu'il offrira à son Ovide apocryphe la possibilité de trouver dans son exil la voie du Dieu unique, chrétien. Et pourtant, cette quête d'une parole de vérité divine n'est pas distante de sa condamnation d'une Rome qui n'est pas à la hauteur de sa mission et qui verse dans une barbarie dont la relégation fait partie: «Rome sans les jeux du cirque et sans les empereurs auraient conquis le monde d'une manière tout à fait différente et la peine de l'exil aurait été inconnue» (252). Cette Rome, promesse de paix éternelle, il la trouve dans le message de la révélation qu'il rencontre dans son bannissement, comme

5. Pour cette perspective morale sur l'expérience exilique, relire aussi: «Paroles dans l'épreuve» (683), d'abord intitulé «Paroles d'exilé» et «Le Cid exilé» (183).

6. «[...] ce n'est pas d'un crime, c'est d'une faute qu'il faut parler, à moins qu'on impute à crime toute faute envers les grands dieux».

7. «Je n'ai mérité cet exil que par ma naïveté».

Les problèmes de migration et d'exil dans le texte littéraire

si le sens de la justice se déplaçait, par l'exil, du politique vers le religieux, de l'ici-bas vers l'au-delà:

Auguste m'a exilé pour me faire souffrir et j'ai souffert. Mais je sais maintenant que Rome, que cette Rome qui était, au commencement de ma souffrance, le but de toutes mes pensées, ne se trouve pas au carrefour de tous les chemins terrestres, mais autre part, au bout d'une autre route. Et je sais que Dieu est né, Lui aussi, en exil. (253)

Confirmation en négatif de cette revendication de justice liée à l'exil dans la bouche de Ion Moritz, le héros de *La vingt-cinquième heure*, autre récit qui a marqué la production littéraire roumaine de l'après-guerre. Outre ses faiblesses narratives, le livre emporte la suspicion en raison de la personnalité de l'auteur, Virgil Gheorghiu⁸, et de l'intrigue même puisqu'elle suit pendant la Seconde guerre mondiale les pérégrinations d'un paysan roumain de camp en camp, considéré comme juif alors qu'il ne l'est pas, comme si les véritables victimes juives n'étaient pas assez nombreuses. Aussi indigeste sur le plan narratif que sur le plan idéologique, le roman écrit en 1949 énonce une réclamation de justice dans un parcours exilique tout en faisant superbement silence sur l'extermination des Juifs et sur la responsabilité des autorités roumaines de l'époque. À citer toutefois parce que l'ouvrage traite exemplairement d'exil en nous offrant trois réincarnations exiliques du personnage, faux juif dans un camp de travail, hongrois dans un autre et enfin, pur aryen, gardien dans un camp qui ne cesse, sous cette fausse triple identité, de réclamer justice. L'ironie nous rappellera que et Horia et Gheorghiu ont pris le chemin de l'exil et que, dans leur cas, justice n'a pas été appliquée.

L'Antiquité et sa mythologie fournissent encore deux figures mythologiques propices. Antigone est la fille qu'Œdipe eut en épousant sa propre mère, Jocaste. Fille de l'inceste mais surtout sujet en mal de généalogie, sœur de son père, fille d'une mère usurpée, c'est-à-dire portant l'exclusion dans son identité. Œdipe puni, Œdipe aux yeux crevés, elle l'accompagne sur les chemins de l'exil. Ayant laissé son père à Colone partir pour le royaume des morts, elle retourne à Thèbes et s'oppose à Créon, épisode connu. Elle le fait au nom d'une justice supérieure à la loi, justice suprême dont le sens lui serait donc venu sur les chemins de l'exil parcouru auprès de son père. Son châtement sera encore une exclusion, un exil, l'enfermement dans la caverne dans laquelle elle se pendra, comme sa mère. De l'exil vient le sens de la justice.

8. Horia n'échapperait pas à un jugement similaire.

Dans la longue chaîne des Antigone (Eschyle, Euripide, Sophocle et en langue française Rotrou, Garnier, Scury, Anouilh), Racine avait compris dans *La Thébaine*, de 1663, jouée dès 1664 par la troupe de Molière, que la fatalité attache Antigone à son père. Alors que Hémon lui annonce la parole des oracles annonçant la mort nécessaire de ses frères et lui précise que cette menace ne la concerne pas, elle répond: «Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance. / Mon innocence, Hémon, serait un faible appui; / Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui» (72). «Pour lui» et non comme lui. Les deux destins sont liés. Le Créon de la pièce d'Anouilh en fait matière à mépris: «L'orgueil d'Œdipe. Tu es l'orgueil d'Œdipe. [...] L'humain vous gêne aux entournures dans la famille. Il vous faut un tête-à-tête avec le destin et la mort. [...] Tu as peut-être cru que d'être la fille d'Œdipe, la fille de l'orgueil d'Œdipe, c'était assez pour être au-dessus de la loi» (*Antigone* 66-67). Autre auteur moderne à reprendre le mythe, Henry Bauchau détourne une célèbre proclamation de Sophocle pour ancrer l'idéal d'Antigone dans la destinée de son père: «Ce n'est pas pour haïr que je suis née, c'est pour aimer que je me suis autrefois enfuie sur la route et que j'ai suivi Œdipe jusqu'au lieu de sa clairvoyance» (*Antigone*, 319).

George Steiner remarque dans la pièce de Sophocle «un sentiment d'exil si radical chez Antigone que ses réflexes d'isolement n'affectent pas seulement les autres présences humaines mais l'affectent elle-même» (*Les Antigones* 304⁹). Si elle marche vers sa mort avec froideur et résolution, c'est avec cette même détermination qu'elle a défendu devant Créon les droits de la justice, la justice transcendante, au-delà des lois humaines. Elle qui est désignée comme la métisse ou l'étrangère et qui le restera dans son caveau, entre morts et vivants, en tire la légitimité absolue pour proclamer la vérité que réclame la justice venue du ciel pour éclairer la terre. On ne discute avec l'exigence de la justice supérieure, clame Antigone, de même que l'exilé ne discute pas son exil s'il veut y fonder sa subjectivité.

Dimension d'absolu qui guide pour Antigone l'acceptation de son destin autant que son combat pour la justice et qui se retrouve dans un essai de Victor Hugo, écrit en exil et intitulé «Ce que c'est que l'exil»: «L'exil, c'est la nudité du droit» (398). Le droit est nu. Grand jongleur de mots, si Hugo a joué sur «Le roi est nu», le propos est autrement sérieux. À la lumière de son expérience, il affirme que l'exil résulte d'un droit ne se souciant ni de justice ni de liberté, un droit dépouillé de ses attributs d'humanité, c'est-à-dire un droit aveugle, arbitraire, absolu, nu. Mais on peut entendre autrement la

9. Voir aussi p. 15 et 16.

formule d'Hugo. Le droit nu serait une chance pour ses victimes et pour les innocents, la reconnaissance qu'il n'est jamais plus fort que lorsqu'il règne par lui-même, en dehors de toute législation existante. Un droit qui requiert de nouvelles lois, de nouvelles règles dans une situation inédite, les centaines de milliers d'exilés choisissant aujourd'hui les terres européennes. «Avoir droit aux droits», disait Hannah Arendt à propos du contexte similaire des réfugiés de la Seconde guerre mondiale, constitue un droit minimal, inconditionnel, appartenant à tout humain, absolu en cela, comme l'exil d'Antigone.

Comme l'écrit Barthes à propos du théâtre de Racine: «L'extérieur est en effet l'étendue de la non-tragédie» (*Sur Racine* 11) et c'est pour cette raison que les héros (tragiques) ne peuvent y accéder. Ainsi dans *La Thébaine*, les deux jumeaux ne peuvent échapper à Thèbes, «échapper au même espace qui les enferme» (*Ibid.* 64). Si la tragédie pose l'impossibilité de partir, la condamnation au lieu, le départ exilique rétablit la justice et renforce son opposition à l'ordre du tragique.

Le lien de l'exil et de la justice – qui entraîne celui du droit de justice pour l'exilé -se retrouve dans une autre configuration mythologique qui prend lieu en Tauride, l'ancienne Tauride, c'est-à-dire la Crimée, du nom d'une peuplade scythe qui y habitait, les Taures. Iphigénie y est exilée, en est malheureuse et pourtant elle en profite pour que règne la justice en empêchant les sacrifices que demandait la déesse Diane à laquelle elle est attachée. Ainsi que le dit Arkas, le conseiller du roi dans la pièce de Goethe: «Et qui donc, d'année en année, / Par une douce persuasion / Suspendait le cruel et vieil usage / De sacrifier tout étranger / Sur l'autel de Diane? [...] sur ces bords, autrefois / Inhospitaliers et cruels, / Tu prépares pour l'étranger / La sauvegarde et le retour» (*Iphigénie en Tauride* 387-388). L'exilée permet aux exilés de vivre. Ce que Diane elle-même valorise comme l'exprime la prière que lui adresse Iphigénie à la fin du premier acte. Dans *Iphigénie en Aulide* de Racine qui choisit de traiter l'épisode antérieur, avant l'exil, l'accent est mis sur le sacrifice de la fille par son père comme un acte dont la justice ne se discute pas. C'est l'exil, encore une fois, qui chez Goethe, provoquera le sentiment d'injustice.

On se souvient que Diane elle-même fit preuve de clémence lorsqu'elle substitua une biche à Iphigénie qui devait être sacrifiée et qu'elle transporta la fille d'Agamemnon en Tauride, repris par Ovide dans ses *Métamorphoses*, de même qu'Abraham substitua un bélier à son fils Isaac qui devait être sacrifié. Et le patriarche et la fille d'Agamemnon ont dû quitter leur patrie

natale et tous les deux sont sujets d'un récit qui les fait rencontrer une justice supérieure affirmant la vie sur la mort. Le récit biblique et le récit mythologique se rejoignent dans une célébration de l'exil non plus comme une punition ou une malédiction mais comme une expérience éthique.

Nous en sommes loin aujourd'hui dans une Europe communautaire qui, à l'encontre de ses principes et de son histoire tissée de migrations internes et externes, refuse d'accueillir l'exilé alors qu'elle en a les moyens matériels et les besoins, économiques et démographiques. Elle ne répond pas à ce défi, pour reprendre l'intitulé du colloque, «21 défis du 21^e siècle». Le pluriel peut étonner car un défi semble devoir concentrer une telle énergie mentale, une telle volonté morale qu'il serait difficile, pour un sujet individuel ou une communauté, d'en nourrir tant à la fois. Qu'importe. Les sciences humaines et sociales ont peut-être devant elles une vingtaine de défis, l'Europe n'en a qu'un seul, majeur, essentiel, si le sémantisme du défi suppose le risque de la disparition de l'agent. Ce défi n'est ni celui de l'internationalisation, ni du plurilinguisme, ni du numérique, problèmes importants mais qui doivent céder devant l'urgence démocratique du défi migratoire pour l'Europe. La dite «crise migratoire» n'en est pas une car la migration se porte bien et les migrants ne cesseront d'arriver puisqu'il est prévu autour de 2015 entre 100 et 200 millions d'exilés pour raisons climatiques et environnementales. Si l'Europe persiste à refuser leur accueil en croyant que la brutalité et la fermeture sont des solutions, elle pourra survivre mais elle disparaîtra en tant que modèle culturel et moral, porteur de droits pour l'homme. Avec le migrant, l'Europe – et peut-être pour la dernière fois – a rendez-vous avec elle-même.

À l'image des années 1920 aux États-Unis, le mouvement migratoire contemporain, ne va plus de soi, il traverse une «crise» dont il importe de jauger la validité en établissant si la migration contemporaine en Europe fait rupture dans la longue histoire de l'exil, loin d'être neutre puisqu'elle repose constamment la question de l'étranger. Si la migration est affaire de justice selon Hugo ou Kafka, il est aisé de constater que le cadre de réflexion actuel cède rapidement aux enjeux moraux, comme le montrent les procès intentés aux citoyens français ou autres prêtant secours aux migrants, accusés de favoriser la migration irrégulière. Ce qui préoccupe le tribunal est la ligne séparant humanitaire et militantisme. Intéressant débat qui rappelle celui comparant résistance et terrorisme; vieux débat qui remonte à Antigone sans que son ancienneté ne gâte en rien son adéquation, morale et politique. La judiciarisation et la criminalisation de l'aide portée au migrant, le «délit

de solidarité», montrent assez que la question migratoire est au cœur de la *res publica* aujourd'hui et qu'elle représente bien plus qu'un dossier à gérer parmi d'autres, tels que le réseau ferroviaire ou la vétusté des prisons¹⁰.

Ce déplacement d'un accueil dû aux migrants non par charité ou hospitalité mais d'un accueil effectué par souci de justice, le passage donc de la morale à l'éthique, affiche une grande radicalité qui appelle un changement de paradigme dans le savoir sur les migrations, élaboré dans l'ancien cadre de pensée, le cadre moral, changement paradigmatique qui n'est pas dû qu'à une simple évolution épistémologique. Les sciences humaines et sociales ont besoin de cadres historiques, sur la petite, moyenne ou longue durée, non par contingence mais parce que leurs objets y trouvent une part majeure de leur définition. Si le chercheur a le droit de varier les cadres historiques, il a le devoir de toujours préciser celui qu'il ou elle emploie. Par exemple, le premier quart du XX^{ème} siècle dans l'évolution de l'immigration aux États-Unis. Autres cadres, plus proches de nous: depuis les années 1950, en Europe occidentale, en France, les vagues migratoires amenant les Algériens, les Espagnols, les Portugais, puis depuis une décennie, avec un tournant brutal en 2015, la période contemporaine.

Auparavant, le migrant migrait parce qu'il voulait vivre mieux – ou qu'on lui offrait de vivre mieux. Il migre aujourd'hui parce qu'il veut tout simplement vivre. Il fuit la guerre, la famine, la persécution, la misère, le chômage, la désertification, la dévastation nucléaire. Si les causes sont diverses, elles concourent à donner aux migrations contemporaines une ampleur et une nature inédite. Plus d'un million de migrants irréguliers parvenus en Europe par la mer au long de l'année 2015 dont un cinquième d'enfants; 360 000 en 2016; 170 000 en 2017; entre 3 000 et 4 000 en janvier 2018¹¹. La moitié de la population syrienne en exil, 4 à 5 millions au-delà de ses frontières, près de 6 millions de déplacés internes. Faut-il ici rappeler qu'entre 1 million et 1,5 million de Géorgiens ont quitté leur pays depuis une dizaine d'années, soit entre un quart et un tiers de la population? Et faut-il encore rappeler les 400 000 exilés par déportation sous la colonisation soviétique, recensés dans l'exposition du Musée national géorgien? Un nombre de «déracinés» de 65,6 millions dans le monde, supérieur au

10. Significativement, cette gestion est confiée en France au Ministère de l'intérieur alors qu'elle relève autant, sinon plus, des Affaires étrangères. L'exil est un passage des frontières et non une réalité qui leur serait interne. Le prétendre tend à en diminuer la portée.

11. La baisse des chiffres est due aux mesures répressives empêchant les migrants de parvenir en Europe à partir de la Lybie.

chiffre atteint lors de la Seconde guerre mondiale; 22,5 millions de réfugiés sous le mandat du Haut Commissariat aux réfugiés des Nations-Unies. Des centaines de centre de détention ou de campements sauvages sur les territoires européens. Entre 150 et 200 millions de migrants climatiques prévus pour 2050. Et sur la scène mondiale, un milliard de migrants – tous statuts confondus, internes aux frontières nationales ou les franchissant – dans le monde actuellement, soit un habitant de la planète sur 7¹².

Ces chiffres sont énormes mais d'autres doivent les compléter: le nombre des morts accompagnant les flux migratoires, une réalité inédite. Plus de 30 000 morts en Méditerranée depuis l'année 2000, et un chiffre similaire dans les déserts sahariens; 12 000 mineurs non-accompagnés disparus en 2015-2016; les morts en Méditerranée mais aussi une trentaine de disparus en octobre 2017 en mer Noire, après naufrage d'un bateau (70 migrants) parti de Turquie et sans doute à destination de la Roumanie, selon un nouvel itinéraire destiné à éviter la Grèce et déjà emprunté par plusieurs centaines de migrants. La mer Noire retrouve alors le premier nom que lui donnaient les Grecs, *Aixenos*, hostile aux étrangers, avant de devenir *Pontos Euxinos*, mer amicale.

Une scène globale, pour la migration en général autant que pour la migration irrégulière. Asie: entre Birmanie, Bangladesh, Thaïlande et Malaisie. Amérique du Nord: entre les États-Unis et le Canada, suite aux décrets de l'administration Trump, alors que les entrées clandestines continuent depuis le Mexique. Afrique: entre territoires subsahariens et Maghreb, entre Afrique de l'Est et Yémen. Océan indien: entre les Comores et Mayotte; entre Australie, Asie du Sud-Est et péninsule indienne. Les chiffres varient, ceux des vivants et ceux des morts, depuis quelques centaines jusqu'aux dizaines de milliers. Réalité cruelle et partout reproduite qui oblige à ajouter à la comparaison des migrations régulières celle des migrations irrégulières.

Devant ce tableau de la situation migratoire actuelle, on ne peut que conclure à un changement majeur dans l'histoire des migrations qui accompagne l'histoire de l'humanité depuis ses débuts. Ce qui oblige le savoir sur les migrations à accepter un changement paradigmatique avec une priorité accordée au déplacement forcé car il sollicite plus urgemment la recherche. D'où la question: rupture ou continuité? Rupture ou continuité entre la migration globale aujourd'hui et les mouvements migratoires

12. Chiffres de l'Organisation mondiale des migrations (www.iom.int/fr) et de l'Organisation des Nations-Unies (<http://www.unhcr.org>).

antérieurs et rupture ou continuité entre la migration globale aujourd'hui et le processus dit de crise migratoire en Europe. Le Somalien ayant traversé la Méditerranée est-il frère de l'Irlandais ayant traversé l'Atlantique un siècle plus tôt ou de l'Espagnol ayant traversé les Pyrénées un demi-siècle plus tôt – première question – et – seconde question – est-il frère de l'«expat» travaillant au Koweït, du retraité installé sur la Costa del Sol ou du doctorant étudiant à Harvard, tous venus de Paris?

Rupture ou continuité, la question est classique et récurrente dans le champ des connaissances. Chaque modernité la repose au point que chaque modernité peut s'y résumer, quel qu'en soit le domaine. À noter que ce sont les implications de la réponse qui rendent la question intéressante et non pas la question en soi. Pour notre sujet, si le phénomène contemporain se situe dans la continuité des phénomènes migratoires précédents, les difficultés rencontrées sont conjoncturelles et peuvent être résolues dans les cadres cognitifs habituels. En revanche, si une rupture est constatée, il est normal que les structures en place ne puissent fournir de réponses adéquates et il convient de trouver de nouvelles voies de réflexion.

Alternative encore entre rupture ou continuité dans le processus de comparaison entre les migrants actuels et les exilés ayant fui l'Allemagne nazie. L'analogie a surgi explicitement aux États-Unis à la suite des décrets anti-immigration du Président Trump comme en témoigne une série de «tweets» évoquant le refus américain d'accueillir les passagers juifs du navire *Le Saint-Louis* en 1939¹³. Au nom de quoi justifier ce rapprochement entre migrants sinon par une similarité qu'offrirait l'expérience exilique au-delà des conditions historiques? Le Syrien d'aujourd'hui est-il le Juif d'hier? Peut-on rapprocher les «évacuations» parisiennes ou les démantèlements calaisiens de la rafle du Vel d'Hiv? Analogie complexe comme toutes celles qui touchent aux conflits mémoriels. Précisons simplement que le principe de continuité en matière exilique fut déjà nié lors des tumultes de la Seconde guerre mondiale ainsi que l'illustre un poème de Brecht:

J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait: émigrants
[*Emigranten*] / Le mot veut dire expatriés [*Auswanderer*]; mais nous / Ne
sommes pas partis de notre gré / Pour librement choisir une autre terre;
/ Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre ailleurs, toujours s'il se
pouvait. / Au contraire nous avons fui [*wir flohen*]. Nous sommes expulsés

13. Par exemple: «St. Louis Manifest@stl_Manifest. Je m'appelle Dorothea Heymann. À leur frontière, en 1939, les États-Unis m'ont renvoyée et j'ai été assassinée à Auschwitz» [ma traduction].

[*Vertriebene*], / nous sommes des proscrits [*Verbannte*] / Et le pays qui nous reçut ne sera pas un foyer [*Heim*] mais l'exil [*Exil*]. (*Poèmes 4 131*)

Un impératif pèse pourtant: si le sort des migrants est dans son essence de même nature que celui des victimes de la *Shoah*, laisser faire les politiques européennes qui n'aboutissent qu'à une détérioration indigne des conditions d'accueil alors que le nombre des arrivants ne diminue pas rendrait les populations nationales coupables de passivité comme elles ont pu l'être pendant la guerre. «Laisser passer les trains» n'est jamais une option d'un point de vue éthique.

Rupture ou continuité? Le naufrage d'octobre 2013 près de Lampedusa dans lequel périrent 300 victimes, ceux d'avril 2015 dans lesquels se noyèrent 1 500 exilés, est-ce l'indice Titanic ou l'indice Auschwitz qui doit leur être appliqué? Un accident qui s'inscrit dans une chaîne d'épisodes malheureux mais saisissable par la raison ou un phénomène dont l'ampleur tragique déborde les lois mêmes du tragique et demande de nouvelles grilles de compréhension? On se souvient que pour une catastrophe naturelle telle que le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 et ses 55 000 victimes, Voltaire en vint à douter de sa capacité à la faire entrer dans les règles de l'acceptable et argumenta contre toute forme d'optimisme philosophique à la Leibniz. Et que faire des chiffres suivants? En 2016, moins de migrants (3 fois moins qu'en 2015, soit 3 5000 environ) mais plus de morts (4 742 pour 3 771 en 2015). Rupture ou continuité? Comment appelle-t-on cela en économie? Un surplus? Un excédent? Entre vivants et morts, on soustrait toujours, on n'additionne jamais.

Toute connaissance implique un travail préalable de nomination. De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de migrants et de crise migratoire? En commençant par le terme même de migrant, nouveau venu dans la francophonie hexagonale qui parlait d'immigrant ou d'émigrant et qui a adopté l'anglicisme *migrant* parce que la France rencontre le phénomène au même titre que ses partenaires européens et qu'en Europe, à Bruxelles en tout cas, on parle anglais. À cette explication empirique s'ajoutent d'autres considérations, critiques cette fois, sur l'usage idéologique du mot migrant par rapport à ses termes rivaux, tels que réfugiés, exilés.

Etre migrant n'est pas un accident, de l'histoire ou du destin, et n'accompagne pas les symptômes d'une quelconque crise migratoire. Il n'y a pas de crise migratoire, le mouvement continue, dramatiquement. Pas une crise sociale ou économique mais bien une crise politique et morale ou, en d'autres termes, une crise éthique, au croisement de la responsabilité

individuelle et du souci collectif. En ce sens, non pas une crise humanitaire mais une crise de l'humain, des limites de ce qu'une culture, l'occidentale, est prête à admettre comme relevant de l'humain, qu'on l'appelle autrui, frère, compagnon ou camarade, bref: celui qui arrive, le visage et les mains nus. L'artiste dissident chinois Ai Wei Wei intitule sa dernière œuvre *Human flow*, un documentaire tournée pendant une année dans une vingtaine de pays et déclare: «*There is no refugee crisis but only human crisis. With refugees we've lost our very basic values*»¹⁴. Et une crise de l'Europe qui retrouvera qui elle est lorsqu'elle saura de nouveau accueillir l'autre.

Sous un seul aspect, la migration sera ainsi dite en crise: dans sa définition qui demande à être repensée afin que ses procédures redeviennent efficaces et pertinentes. Le migrant d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier, immigré italien ou polonais qui, au prix d'une passivité imposée, rêvait d'une nouvelle identité. Il n'est pas que migrant; acteur social, il est aussi exilé, acteur de son histoire et de la nôtre. Crise de définition et crise corollaire de nomination avec, pour preuve, le débat récurrent, dans la presse et ailleurs, sur la désignation des migrants, à ne plus nommer ainsi. Cessons de les appeler «migrants», dit-on, ce sont des réfugiés. Le raisonnement veut que les migrants quittent leur lieu de naissance ou de résidence pour trouver de meilleures conditions de vie – ce qui en fait tous des migrants économiques – et que, par conséquent, nommer «migrants» tous ceux qui arrivent aujourd'hui, gomme la guerre, l'oppression, la persécution. Les réfugiés ont fui les conditions d'une vie impossible et ce départ involontaire fait partie de leur identité; à ce titre, qu'ils fuient la guerre ou la misère importe peu. Loin d'une lâcheté, leur fuite affirme la noblesse humaine qu'ils n'acceptent pas de voir niée en eux. S'ils fuient afin de vivre, leur refuser le refuge, même sous la forme d'une simple dénomination, équivaut à adopter une complicité passive avec ceux qui les ont poussés à la fuite.

De «migrant» à «réfugié», rupture ou continuité? Migrant: participe présent du verbe «migrer». Le migrant migre. Or, le participe présent désigne en français une action en train de se faire et l'agent de cette action. Quand le migrant cesse de migrer, quand il est arrivé, il n'est donc plus migrant. Qu'est-il? Réfugié: vient du *fugere* latin qui signifie «fuir», le préfixe indiquant non la répétition mais l'intensité de l'action. Un réfugié fuit. Quand il cesse de fuir, qu'il n'est plus en fuite, il n'est plus réfugié. Qu'est-

14. «Il ne s'agit pas d'une crise qui concerne les réfugiés mais d'une crise pour l'humanité. Face aux réfugiés, nous avons perdu nos valeurs les plus fondamentales». Voir son site: aiweiwei.com/

il alors¹⁵? Pas un migrant, pas un réfugié. Qui sont-ils? Toute la question. Une masse anonyme, sans visage, sans nom, que le pluriel obscurcit encore davantage: les migrants, les réfugiés. Toutes origines confondues, tous itinéraires confondus, sans continuité de destin avec leurs prédécesseurs. D'où l'intérêt de les nommer «exilés» parce que l'exilé est un sujet, porté par une histoire et porteur d'une mémoire, un sujet en exil, un sujet de l'exil. Avec un récit à partager, une expérience à offrir et à transmettre, car l'exil est une catégorie fondatrice connue de la culture occidentale. Au demeurant, une autre objection rappellera que la migration appartient au monde animalier et que les oiseaux ou les poissons migrent par instinct sans pouvoir s'y soustraire – les humains s'exilent en ce que, même soumis à la nécessité du départ, ils peuvent en bâtir un projet et transformer leur condition en conscience.

La migration se réclame des chiffres, l'exil en appelle aux mots et si le migrant est d'abord un exilé, le nommer ainsi lui redonne un vécu, propre à enrichir le vivre-ensemble des sociétés contemporaines. Le dire, c'est passer de la question migratoire à la condition exilique, un changement qui compte méthodologiquement, du point de vue scientifique, et stratégiquement, du point de vue politique, car il permet d'élargir considérablement l'angle de vue. Une «condition exilique» (Nous, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines* 9), de même qu'on a pu traiter d'une condition féminine, d'une condition noire, d'une condition juive, sans ignorer que ces exemples peuvent sembler suspects en nos temps de déconstruction identitaire généralisée. Si les conditions de ces «conditions» sont évidemment historiques, variées et variables, brisant ainsi toute prétention d'essentialisation, les identifier et les désigner permet de les considérer comme des aspects de l'«humaine condition» qui, de Montaigne à Hannah Arendt, a inspiré les luttes d'émancipation en sollicitant la solidarité née d'une appartenance commune. L'expérience exilique module la condition humaine comme l'interprètent à leur façon la condition noire ou la condition féminine, nuances du prisme aux multiples facettes qu'est le vivre-humain. Ne plus accueillir l'arrivant par devoir ou par intérêt mais parce que nous partageons une même condition. «Rien de ce qui est humain ne m'est étranger», disait Terence, l'ancien esclave né à Carthage et ramené à Rome. L'exilé n'est pas un étranger.

15. Sans compter que «réfugié» est un terme juridique qui désigne l'octroi d'un statut après que la demande d'asile ait été acceptée, pas avant.

Les problèmes de migration et d'exil dans le texte littéraire

Pour le dire autrement, l'humain ne tient pas en place et l'exil lui est une seconde nature. La science a montré qu'une véritable pulsion exilique a poussé nos ancêtres de continent en continent alors que les récits religieux ou mythologiques l'ont pérennisée (de l'exode à l'hégire et de l'Odyssée au Ràmàyana). Quant à l'Europe, la bougeotte fait partie de son ADN mental, à l'interne (les Francs, les Celtes, les Normands, les Latins, les croisés) comme à l'externe (impérialisme et colonialisme). Ses patrimoines mémoriels abondent en grandes figures d'exilés – artistes, aristocrates, révolutionnaires ou empereurs – tandis que certaines histoires nationales ne sauraient être énoncées sans intégrer dans leur construction le phénomène exilique. Dans l'histoire de la littérature européenne, l'exil s'inscrit en pointillé sur les biographies des plus grands, d'Ovide à Hugo, de Dante à Joyce. Or, ceux-là ne sauraient décentement être appelés des migrants, à l'instar des Irlandais ou des Italiens, des Polonais ou des Portugais installés par vagues successives aux États-Unis ou en France. Et ni les uns ni les autres ne peuvent être mis en rapport avec les arrivants contemporains. Sauf à les considérer tous comme des exilés. Car une société, comme une famille, ne saura recevoir l'arrivant que si elle entretient une mémoire de l'hospitalité, un code de l'accueil à respecter aujourd'hui comme hier, à appliquer aujourd'hui parce qu'appliqué hier.

Une telle mémoire exilique mettra en lien les expériences passées et les épreuves présentes. L'arrivant a tant de noms: banni, proscrit, déporté, refoulé, relégué, déplacé, réfugié, rapatrié, expatrié, déraciné, apatride, *desterrado*, *Gastarbeiter*, *alien*, et aujourd'hui, le clandestin, le sans papier, le migrant. Pour accueillir ceux-là, il faut se souvenir de la manière dont sont arrivés tous les autres. La condition exilique, c'est ce que, de l'Antiquité à la modernité, eurent en commun le poète banni ou le philosophe expulsé, ce qui rassembla le chimiste fuyant l'Allemagne nazie, le cinéaste la Russie stalinienne, le journaliste la dictature chilienne, ce qui unissait hier le tailleur arménien et le maçon algérien, et, de nos jours, ce que partagent la clandestine mexicaine de Los Angeles, le demandeur d'asile africain à Rome, le réfugié syrien de Stockholm, le clandestin érythréen de Calai et l'ouvrier géorgien de Moscou. Et demain lui appartiendront les millions qui quitteront un lieu devenu inhabitable en raison des désastres environnementaux.

L'expérience exilique, que j'ai cerné théoriquement sous le terme d'«exilance» (Nouss, *op. cit.*, 26), représente le noyau existentiel commun à tous les phénomènes de mobilité sous contrainte – qu'importe sa nature ou

son origine. Cet ethos exilique suggère un nouveau paradigme à substituer à celui dressé par le seul lexique de la migration et inspire de nouveaux modes d'étude du phénomène dans la variété de ses processus. Migration se déclinait en émigration/immigration, polarisant le mouvement migratoire. La condition exilique redonne au sujet en migration le droit de revendiquer une identité en-dehors du seul statut que lui accorde l'institution à laquelle il s'adresse. Un choix d'autant plus légitime que les dernières décennies ont vu le «grand retournement du droit de l'asile», selon l'expression de Jérôme Valluy, qui a fait passer la figure du réfugié de victime à coupable, parallèlement au durcissement des politiques migratoires. Celles-ci ont évolué en fonction de divers facteurs dont les replis nationaux, le primat économique, les pressions de la globalisation et, en Europe, les ratées du développement communautaire. En regard de cette évolution, l'adoption du paradigme exilique en place du paradigme migratoire inspirera un changement : alors que le droit d'asile repose sur celui qui accueille, exiger un droit d'exil attaché, lui, à celui qui arrive.

Le droit d'asile fut conçu pour une application à une échelle individuelle et à des circonstances qui ne correspondent plus au phénomène de masse actuel. Plutôt que de tenter de le réformer pour corriger son inadéquation – ce qui nierait l'ampleur de la dite inadéquation –, mieux vaudrait rebâtir les politiques et les législations sur un droit d'exil, à savoir les droits parallèles de sortir d'un pays et d'entrer dans un autre. Certes, ce droit d'exil n'a pour l'instant que la force de son principe mais cela suffirait à l'inscrire parmi les droits fondamentaux pour l'humanité dont une des plus vives illustrations est fournie par le devoir d'hospitalité que Kant exigeait au service de la paix perpétuelle: «Il s'agit [...] du droit, non de la philanthropie. Hospitalité signifie donc uniquement le droit qu'à chaque étranger de ne pas être traité en ennemi dans le pays où il arrive» (*Projet de paix perpétuelle* 350). Une politique de l'hospitalité que Jacques Derrida ré-énoncera pour notre temps.

L'expérience exilique dépasse le biographique pour revêtir une importance sociopolitique qui pèse comme une dimension essentielle dans le devenir des sociétés contemporaines et non comme une simple conséquence due à leur développement. Ne plus étudier l'exil à partir du territoire mais repenser le territoire en fonction de l'expérience exilique, tel est le fondement du droit d'exil. Il ne peut être uniquement pensé dans l'ancien cadre paradigmatique de la migration car ses objets sont considérés à l'aune des relations internationales entre États territorialement définis. Qu'il y ait rupture ou continuité dans le mouvement migratoire

contemporain, qu'il faille ou non considérer les arrivées irrégulières comme un phénomène géopolitique inédit pour lequel l'Europe doit trouver les solutions adaptées ou comme un épiphénomène dû à des circonstances politiques ou économiques contingentes, qu'il faille créer un statut juridique spécifique applicable aux réfugiés climatiques ou qu'il faille en traiter dans le cadre des études environnementales, toutes ces questions demandent le cadre large d'un nouveau paradigme, circonscrit par un nouveau domaine de recherche à nommer «études exiliques».

Si le savoir sur les migrations s'est façonné par genèses parallèles dans divers milieux de recherche et sous diverses appellations, trois traits majeurs ont façonné sa méthodologie par rapport auxquels les études exiliques gagnent à définir leurs orientations. Un effet de fragmentation, d'abord. Abordées selon des axes thématiques dépendant des domaines disciplinaires, les analyses des phénomènes migratoires sont rarement définies par des approches croisées. Des distinctions s'établissent selon les contextes historiques ou géographiques, selon les perspectives théoriques adoptées, mais également en fonction de l'ancienneté d'une tradition académique, conditionnant, par exemple, la forte présence anglo-saxonne dans les projets de recherche européens sur la migration. *Refugee studies*, *diaspora studies*, *global studies*, *postcolonial studies* ou, plus généralement, relations internationales, ces approches se concentrent sur un certain nombre d'exemples historiquement et/ou géographiquement délimités (Juifs sous le nazisme, Africains dans les Amériques et en Europe, Mexicains aux États-Unis, Turcs en Allemagne, Asiatiques en Grande-Bretagne, etc.), ciblent certaines catégories sociopolitiques (réfugiés, demandeurs d'asile, clandestins, etc.) ou suivent des directions méthodologiques liées à l'assise disciplinaire (histoire, économie, sociologie, etc.). À l'évidence, une telle dispersion constitue une faiblesse considérable pour la constitution possible et nécessaire d'un champ du savoir cohérent.

Un deuxième aspect touche au découpage scientifique. Si la migration est devenue un objet d'études dans les sciences humaines et sociales depuis quelques décennies, elle le doit à un cadrage qui insère ses phénomènes dans des critères liés à l'État-Nation et à l'appartenance ethnique: les migrants ne sont pas des citoyens et sont définis par leur origine; ce sont des «étrangers» qui sont étudiés en tant que tels. De sorte que la recherche vient conforter les discours sur la normalisation et l'intégration. Le «nationalisme méthodologique» dénoncé par Ulrich Beck vient relayer l'absence de coordination et d'harmonisation des dispositifs étatiques gérant les flux

migratoires. Pour contrer ces impasses, il apparaît nécessaire d'inscrire le phénomène migratoire dans un cadre plus général qui, à l'invitation de Janine Dahinden, «démigrantisera» la recherche sur la migration en situant cette dernière parmi les processus généraux de mobilité spatiale et en refusant les critères classificatoires ethnoculturels. Une telle impulsion de recherche fera appel à des analyses qui renouvellent le rapport du migrant à l'État-Nation par l'émergence de notions telles que celles de gouvernance mondiale, de cité globale, de transnationalisme ou de transfrontalisme; elle intègre aussi les études sur les modes de circulation et les zones de transit ainsi que les nouvelles perspectives critiques sur la nature et la fonction des frontières.

Le dernier aspect tient à la chronologie des domaines de recherche précités puisque nul savoir n'est indépendant des circonstances historiques de son développement. Les *refugee studies*, par exemple, sont nées dans l'immédiat après-guerre avec la croissance des transferts de population, concernant réfugiés et personnes déplacées; de la même période datent les *exile studies* ou l'*Exilforschung* qui prennent surtout en compte les mouvements de ceux ayant fui l'oppression nazie. Les *migration studies*, en revanche, voient le jour à partir des années 1950 en réaction à la croissance des mouvements de population dus aux incertitudes politiques et économiques de la décolonisation. Aujourd'hui, l'actualité à prendre en compte relève de la globalisation, à savoir les phénomènes de dispersion transnationale qu'elle induit, la radicale transformation des déplacements et des communications qu'elle entraîne, les modifications qu'elle provoque tant dans les circuits financiers que dans les paysages culturels, toutes conséquences auxquelles il faut ajouter les graves menaces que crée l'instabilité climatique et environnementale. L'ampleur diachronique et synchronique que supposent les études exiliques autorise une perspective plus ouverte quant aux questions migratoires, susceptible d'apporter des réponses novatrices aux demandes impérieuses de la situation migratoire contemporaine. Sur ce point, on notera que le travail de recherche récent sur les processus migratoires s'effectue souvent en Europe occidentale en partenariat avec le milieu associatif, renouant avec un fonctionnement abandonné depuis les années 1990 par crainte de dérive militante.

Le paradigme exilique offre la capacité de développer un savoir réticulaire qui mobilise l'ensemble des sciences humaines et sociales (de la sociologie au droit, de l'économie à la géographie, de l'histoire à l'esthétique), voire la convocation d'autres disciplines telles que la médecine (sur le thème

«la santé et la migration») ou l'ingénierie (sur le thème «les transports et la migration»), ce qui valide son efficacité heuristique et une légitimité soulignée par la résonance des problématiques traitées avec les prémisses de débats majeurs de la société contemporaine: citoyenneté, ethnicité, laïcité, xénophobie, droits de l'homme.

La migration, de par sa nature, ne connaît comme territoire que le monde. Parallèlement, la diversité des situations en fonction des politiques nationales ou des orientations communes pose l'hypothèse d'une scène mondiale de la migration au prisme de la globalisation, un devenir planétaire qu'endosse l'extension d'un paradigme exilique dont l'ampleur permet de repérer ruptures et continuités. Une telle évolution dans l'abord des phénomènes migratoires comble un besoin épistémologique inhérent au développement des sciences mais celui-ci est redoublé par une pression sociétale qu'une recherche en sciences humaines et sociales responsable et attentive au destin de l'humanité ne saurait ignorer. Au dire de certains observateurs, la gravité des difficultés que connaît l'Europe dans la gestion des flux migratoires parvenant à ses frontières est telle que son avenir même en est menacé. Devant cette complexité, ce qui semble paralyser la communauté européenne n'est pas tant la maîtrise des moyens, qu'elle a montré posséder, que le manque d'une vision d'ensemble indispensable à la mise en œuvre de politiques fiables et qu'elle pourrait élaborer en dialogue avec les chercheurs au sein des études exiliques.

Un constat ou un effet de rupture constituent d'autant moins des obstacles que les structures du savoir ont toujours élaboré leurs systèmes cognitifs dans des périodes de rupture civilisationnelle et en fonction des transformations conséquentes. La connaissance selon Platon, selon Descartes, selon Kant, selon Husserl, est à chaque fois redéfinie (qu'est-ce que savoir?) selon un nouvel ordre du monde qu'elle a en partie aidé à faire émerger. Les sciences humaines et sociales n'échappent pas à la règle, le savoir sur la migration pas plus qu'un autre. Et si les gouvernements font «comme si», jouant la continuité, il revient à la recherche de dénoncer les illusions dissimulant les ruptures. Du danger de prendre le «comme si» pour un «comme». En dépit du maintien de l'appareillage juridique le traitant comme tel, le migrant d'aujourd'hui est-il celui d'hier? Les camps, les jungles, les occupations sauvages, tous ces espaces échappant à l'État, montrent que le droit d'asile, sous sa forme actuelle, s'avère un moyen de gestion inefficace et obsolète car, conçu pour un traitement individuel et en réponse à la réalité de l'après-guerre, il ne peut être appliqué dans une

situation totalement différente en termes de nombre de demandes et de nature des motivations. Il doit modifier son rôle et son fonctionnement en regard des nouvelles situations migratoires. D'où la nécessité d'examiner à la fois l'exil de masse contemporain vers l'Europe et les migrations dans le monde, à la fois les drames migratoires dans la sphère occidentale (Europe, États-Unis) et ailleurs (Afrique, Asie), à la fois les circuits réguliers et les arrivées irrégulières. «Irrégulières» pour ne pas dire «clandestines» ou «illégal» et afin d'insister sur le fait qu'elles opèrent en dehors des principes juridiques courants. Ce sont peut-être alors les règles qu'il faut changer, établir de nouvelles normes migratoires en regard d'une éthique exilique, d'un droit d'exil en accord avec les mouvements actuels pour remplacer un droit d'asile datant des conventions de Genève en 1951 et désormais obsolète.

Contre le catastrophisme déguisé en philosophie, le déclinisme déguisé en sociologie, alors que les élections dans les pays européens se mènent de plus en plus sur fond de populisme xénophobe, que l'Europe perd son identité en oubliant que celle à laquelle elle doit son nom était née au Proche-Orient et fut ramenée en Crète sur le dos de Zeus, que des exilés ne cessent de mourir en Méditerranée ou de dépérir dans nos villes, que les polices nationales, bafouant le droit, les pourchassent de même que ceux qui les aident, il importe de redonner aux migrants la noblesse des exilés et de les accueillir à ce titre. Au-delà des ruptures sociologiques et historiques, rétablir, en vertu d'une tradition éthique européenne, la continuité de l'accueil. Étudier l'exil pour accueillir le migrant. Accueillir le migrant pour comprendre l'exil.

Bibliographie

- Anouilh, Jean, *Antigone*, Paris, La table ronde, 1946.
Barthes, Roland, *Sur Racine*, Paris, Seuil, coll. Points, 1979.
Bauchau, Henry, *Antigone*, Arles, Actes Sud/Babel, 1999.
Beck, Ulrich, *What is Globalization?*, Cambridge, Polity Press, 2000.
Brecht, Bertolt, *Poèmes 4*, divers traducteurs, Paris, L'Arche, 1966.
Calhoun, Craig et Wieviorka, Michel, *Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2015.
Dahinden, Janine, «A Plea for the “de-Migranticization” of Research on Migration and Integration», in *Ethnic and Racial Studies*, 2016.
Derrida, Jacques et Dufourmantelle, Anne, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

Les problèmes de migration et d'exil dans le texte littéraire

- Goethe, Johann Wolfgang von, *Iphigénie en Tauride*, trad. Jean Tardieu, *Théâtre complet*, Paris, La Pléiade, 1951.
- Horia, Vintila, *Dieu est né en exil*, Paris, Fayard, 1960.
- Hugo, Victor, *Œuvres complètes*, *Politique*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2008.
- Hugo, Victor, «Écrit en exil», in *La légende des siècles*, Paris, Garnier, 1962.
- Kafka, Franz, *L'Amérique*, trad. A. Vialatte, Paris, Folio, 1973.
- Kant, Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*, trad. H. Wismann, *Œuvres philosophiques*, tome III, Paris, La Pléiade, 1986.
- Nouss, Alexis, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2018 [2015].
- Ovide, *Les Tristes et Les Pontiques*, trad. Emile Ripert, Paris, Classiques Garnier, 1937.
- Racine, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, coll. L'Intégrale, 1964.
- Steiner, George, *Les Antigones*, trad. Ph. Blanchard, Paris, Gallimard, 1986.
- Valluy, Jérôme, *Rejet des exilés. Le grand retournement du droit de l'asile*, Bellecombes-en-Bauge, Le Croquant, 2009.

Béatrice GONZALÉS-VANGELL (NUSELOVICI)
Enseignant-chercheur
Université de Montpellier, Montpellier
Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France

La littérature peut-elle construire l'avenir de la mémoire européenne?

Résumé: C'est à partir du présent que se définit une culture de la mémoire. Son élaboration, en effet, permet d'avancer vers un avenir prometteur que risqueraient d'obstruer le reniement et l'effacement des traumatismes. En 2015, l'Allemagne accueillait plus de 800 000 migrants et Angela Merkel proposait une nouvelle voie à l'Europe, la poussant vers ses racines, puisant dans l'humanisme fondateur, et la projetant vers un monde en devenir. L'Allemagne parvint-elle à s'ériger en nation modèle d'éthique alors que nombre de pays européens choisissent le repli nationaliste et refusent d'emprunter cette nouvelle voie? Qu'en est-il désormais de l'avenir européen? La littérature nous en montre-t-elle la possible réalisation?

Mots-clés: Littérature allemande, migrants, avenir de la mémoire

Abstract: A culture of memory has to be built from the present. It allows looking forward a promising future without negating or erasing traumas. In 2015, Germany welcome over 800 000 migrants and, thus, Angela Merkel drew a new road for Europe, close to its roots, its founding humanism, and true to a world in mutation. How could Germany become a nation with such an ethical agenda when many European countries have refused to follow this new road preferred a retreat into nationalist isolation?

Keywords: German Literature, Migrants, Future of Memory

It is from the present that a culture of memory is defined. Its development, indeed, makes it possible to advance towards a promising

future that would risk to obstruct the denial and the erasure of the traumas. In 2015, Germany welcomed more than 800,000 migrants and Angela Merkel proposed a new path to Europe, pushing her to her roots, drawing on the founding humanism, and projecting her to a world in the making. Germany managed to set itself up as a model nation of ethics while many European countries choose the nationalist withdrawal and refuse to take this new path? What about the future of Europe? Does literature show us the possible realization?

Introduction

C'est à partir du présent que se définit une culture de la mémoire. Son élaboration, en effet, permet d'avancer vers un avenir prometteur si le reniement et l'effacement des traumas ne font pas obstruction. En 2015, l'Allemagne accueillait plus de 800 000 migrants et Angela Merkel proposait une nouvelle voie à l'Europe, la poussant vers ses racines, puisant dans l'humanisme fondateur, et la projetant vers un monde en devenir. L'Allemagne parvint-elle à surmonter les écueils du passé pour s'ériger en nation modèle d'éthique alors que nombre de pays européens choisissent le repli nationaliste et refusent d'emprunter cette nouvelle voie? Quelle fut la contribution de la littérature à cette tentative de refondation ? La littérature annonce, accompagne, témoigne de l'histoire offrant une multiplicité de subjectivités elles-mêmes constitutives d'histoire en cela que la littérature crée, interfère, accompagne et se fait l'écho des soubresauts de l'histoire ou s'y oppose. Il s'agira d'observer l'interaction entre une histoire qui s'est faite et une histoire qui s'écrit. Quel est de ces deux gestes, celui qui est révélateur de la vérité? Cette question qui se pose dès le vers initial des écrits bibliques se repose à chaque époque. Le choix d'œuvres de différentes natures qui préside à cette étude n'est pas exhaustif mais il tente de retracer le mouvement des idées qui permet d'envisager le discours de la Chancelière allemande, Angela Merkel, prononcé le 31 août 2015¹.

L'héritage du passé

Les années d'immédiate après-guerre dans les pays germanophones ne furent pas consacrées à la remise en question de l'idéologie nazie et de

1. <https://www.bundesregierung.de/.../2015-08-31-pk-merkel.html>, (consulté le 1^{er} décembre 2015).

ses crimes ni dans la société ni dans la littérature. L'Autriche a prétendu avoir été victime du nazisme jusqu'au milieu des années 80. Sous la coupe soviétique, la République Démocratique d'Allemagne fondait un État dit antifasciste et s'appliquera à étouffer tout soupçon de culpabilité quant à sa participation active et passive à l'élaboration du système totalitaire et mortifère du 3^{ème} Reich et ce jusqu'en 1989.

Au terme du conflit armé en Europe, les rescapés parqués dans les CDP, *Camps for Displaced Persons* n'avaient pas la parole. La guerre était finie, à qui raconteraient-ils l'inavouable, leur survie dans un monde qui avait piétiné l'humanité? De cela témoignèrent les écrivains et poètes, rescapés de la Shoah, Primo Levi², Robert Antelme³, Edgar Hilsenrath⁴ entre autres. Les Allemands disaient ne rien avoir vu de la tragédie qui s'était déroulée dans leurs immeubles, leurs villages, dans les gares; ils n'avaient rien entendu, pas un bruit. L'expression «*Davon haben wir nichts gewusst*» – «nous n'étions pas au courant» renvoie, dans la langue courante, au contexte d'après-guerre et est synonyme de l'expression française «jouer à l'autruche». Dans son ouvrage intitulé *Der Holocaust als offenes Geheimnis: Die Deutschen, die NS-Führung und die Alliierten*⁵, Frank Bajohr parle de «l'holocauste comme d'un secret de Polichinelle»⁶ et Peter Longerich⁷ intitule son ouvrage sur le comportement des masses pendant le national-socialisme «*Davon haben wir nichts gewusst!*» *Die Deutschen und die Judenverfolgung 1933-1945* – «Le jeu de l'autruche!» *Les Allemands et la persécution des Juifs 1933-1945*.

L'Allemagne de l'Ouest, occupée, en grande partie, par les alliés américains, buvait du coca-cola et apprenait à parler démocratie. Les accusés sur les bancs des procès de Nuremberg (1945-46) et, plus tard, de Francfort (1963-64) disaient sous serment ne jamais avoir participé à l'assassinat de millions de personnes. On en veut pour preuve ces images d'archives, où un à un, les accusés de crimes contre l'humanité en réponse aux milliers de

2. Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Turin, 1947, en français: *Si c'est un homme*, in Œuvres, Paris, Édition R. Laffont, 2005.

3. Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Éditions de la Cité universelle, 1947.

4. Edgar Hilsenrath, *Nacht*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1987, traduit en français par Jörg Stickan et Sacha Zilberfarb, *Nuit*, Paris, Édition Attila, 2011.

5. Frank Bajohr, *Der Holocaust als offenes Geheimnis: Die Deutschen, die NS-Führung und die Alliierten*, C.H.Beck Verlag, 2006.

6. «L'holocauste comme d'un secret de Polichinelle» est la traduction du titre de l'ouvrage cité précédemment, *Ibid*.

7. Peter Longerich, «*Davon haben wir nichts gewusst!*» *Die Deutschen und die Judenverfolgung 1933-1945*, Siedler Verlag, Auflage: 2 (7. April 2006).

témoignages des rescapés se levaient et disaient d'une voix assurée: «*Nicht schuldig*» – «Non coupable⁸. L'opinion publique, pour sa part, offusquée par les accusations qu'on lui adressait, restait convaincue que les faits et les chiffres étaient exagérés, comme en témoigne la pièce de Peter Weiss, écrivain et dramaturge allemand, *Die Ermittlung* (1965), *L'instruction*⁹.

À l'ouest, jusque dans les années soixante, la littérature qui se voulait «radicalement nouvelle» œuvrait au recensement des ruines, «*Trümmerliteratur*», elle en portait d'ailleurs le nom; on l'appelait aussi «*Literatur der Stunde Null*» – «Littérature de l'heure zéro» ou littérature des «*Heimkehrer*» – de «ceux qui reviennent chez eux»¹⁰. Comme le souligne Adorno en 1960, dans un essai intitulé *Was bedeutet Aufarbeitung der Vergangenheit*¹¹ – *Que signifie le devoir de mémoire*, l'usage avait déjà perverti le sens de l'expression «*Aufarbeitung der Vergangenheit*» car ce devoir ne consistait déjà plus en un travail en profondeur sur le passé afin d'en éclairer les zones d'ombre; au contraire, prononcer le mot de «devoir de mémoire» équivalait à vouloir tirer un trait sous le chapitre du passé pour définitivement passer à autre chose. On essayait d'oublier les horreurs de la guerre et on se consacrait à la reconstruction économique. Dans la littérature populaire d'Allemagne de l'Ouest des années 50, le soldat allemand était représenté comme un combattant de belle allure, amical et bien éduqué, que l'on aimait à opposer au modèle du soldat soviétique¹². La prédominance du stéréotype efface la conscience historique dans des ouvrages tels que *Die Unsichtbare Flagge*¹³ – *Le drapeau invisible* en 1952, de Peter Bamm ou *Der Arzt von Stalingrad*¹⁴ – *Le médecin de Stalingrad*, de Heinz Günther en 1956.

8. <http://www.fritz-bauer-archiv.de/index.php/genocidium/auschwitz-vor-gericht>, (consulté le 20 novembre 2017).

9. *L'instruction*, L'Arche éditeur, Collection: Scène ouverte (15 octobre 2000).

10. Arno Schmidt, Günther Grass, Peter Rühmkorf et Uwe Johnson en sont les plus connus.

11. <https://www.youtube.com/watch?v=On1MiOaVPrQ>, (consulté le 20 novembre 2017).

12. Michael Schornstheimer, «Harmlose Idealisten und draufgängerische Soldaten – Militär und Krieg in den Illustriertenromanen der fünfziger Jahre», in Hannes Heer, Klaus Naumann (Ed.), *Vernichtungskrieg – Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944*, p. 635–642.

13. Peter Bamm, *Die Unsichtbare Flagge*, Gütersloh, Ed. Verlag Kösel, Bertelsmann, 1952.

14. Heinz Günther, *Der Arzt Von Stalingrad*, Köln, Ed. Lingen Verlag, Köln, 1956.

Le Groupe 47, fondé au lendemain de la libération, eut l'ambition de s'éloigner de cette tendance. Pour Alfred Andersch, il s'agit: «Den Kern unseres Erlebens, den Krieg und Faschismus als ein Zeichen der apokalyptischen Situation des Menschen zu lesen»¹⁵ – «de lire l'essentiel de notre expérience, la guerre et le fascisme comme un signe de la situation apocalyptique de l'homme». D'après lui, de nombreux auteurs du groupe ont à cœur de lire, en faisant part de leur vécu, le signe de la situation apocalyptique de l'humain dans la guerre et le fascisme. Ces auteurs abordent les thèmes de la guerre, de la captivité en tant que soldat allemand et du national-socialisme cherchant dans l'homme allemand des manifestations de l'humanisme. On se souvient des œuvres qui ont marqué l'époque: d'abord celle de Hans Werner Richter, fondateur du groupe 47, *Die Geschlagenen* (1949)¹⁶ (*Les vaincus*, non traduit en français), et puis de nombreuses autres: Wolfgang Koepen, *Der Tod in Rom* (1954)¹⁷ (*Mort à Rome*, non traduit en français), Günter Grass, *Die Blechtrommel* (1959) (*Le tambour*)¹⁸, Heinrich Böll, *Ansichten eines Clowns* (1963)¹⁹ (*La grimace*)²⁰, Alfred Andersch, *Der Vater eines Mörders* (*Le père d'un assassin*, publié en 1980 et non traduit en français), Martin Walser, *Unser Auschwitz* (1965) (*Notre Auschwitz*, non traduit en français), et Siegfried Lenz, *Deutschstunde*, (1968), *La leçon d'allemand*²¹.

Ce groupe résolument pacifiste incarnait la bonne conscience d'après-guerre. Pourtant, le rapport au passé d'aucuns de ses membres était loin d'être éclairé. Lors du X^{ème} congrès de Niendorf en 1952, les membres du groupe 47 trouvèrent le poète juif Paul Celan pathétique et affecté, et on l'accueillit de façon ambivalente, avec des propos teintés d'antisémitisme²².

15. Torben Fischer, Matthias N. Lorenz, *Lexikon der Vergangenheitsbewältigung in Deutschland – Debatten- und Diskursgeschichte des Nationalsozialismus nach 1945*, transcript, 2007.

16. Hans Werner Richter, *Die Geschlagenen*, roman, München, Ed. DTV, 1969.

17. Wolfgang Koepen, *Der Tod in Rom*, Frankfurt-am-Main, Éd. Suhrkamp, 1986.

18. Günter Grass, *Die Blechtrommel*, Darmstadt, Édition H. Luchterhand, 1959. Traduit en français par Jean Amsler, *Le tambour*, Paris, Ed. du Seuil, 1980.

19. Heinrich Böll, *Ansichten eines Clowns*, Köln, Ed. Kiepenheuer & Witsch, 1985.

20. Heinrich Böll, *Ansichten eines Clowns*, traduit en français par Georges et Solange de Lalène, *La grimace*, Paris, Éd. du Seuil, 1988.

21. Siegfried Lenz, *La Leçon d'allemand*, traduit par Bernard Kreiss, Paris, Robert Laffont, coll. Pavillons, 1970; réédition, Paris 2001, 10/18.

22. <https://zivilschein.wordpress.com/2014/08/19/paul-celan-und-die-gruppe-47/>, (consulté le 20 novembre 2017).

Bien plus tard, certains des grands noms du Groupe 47 ont perdu toute crédibilité en raison, d'une part, de leur refus des conclusions des tribunaux de Nuremberg et d'autre part, de la tentative de réhabiliter l'image du soldat allemand pendant le nazisme et surtout de la révélation publique de leur implication dans l'appareil nazi²³.

Martin Walser était entré à l'âge de 17 ans au parti nazi. En 2006, Günter Grass, par ailleurs fervent critique du totalitarisme, a reconnu avoir été membre de la *Waffen SS*²⁴. Walter Jens avait été membre des «Jeunesses hitlériennes» et de «l'Association estudiantine national-socialiste» (*Deutscher Nationalsozialistischer Studentenbund*). À partir du 1^{er} septembre 1942, il était inscrit, d'après lui à son insu, comme membre du NSDAP, tout comme Siegfried Lenz²⁵. À quelques exceptions près, cette génération s'était irrémédiablement compromise d'un point de vue moral quand bien même leurs œuvres ont connu des succès retentissants.

Les années soixante-dix marquent un tournant dans le traitement de la mémoire et, à la fin des années quatre-vingt, un virage décisif se produit. Le geste politique et éthique d'Angela Merkel en 2015 paraissait faire écho à ce retour affiché et assumé de l'Allemagne vers les principes des Droits de l'Homme tels que les avait définis la Révolution française. Elle devint, pendant quelques mois, de manière a priori contradictoire, un modèle, comme voulant se dépasser elle-même pour redevenir celle de Goethe, Schiller et Kant.

Il fallut attendre la génération des soixante-huitards, qui la première, demanda des comptes à ses aînés, refusant de porter le poids de l'irréparable qu'ils avaient commis. On se souvient, par exemple, du jour où Beate Klarsfeld, née en 1939, gifla le Chancelier allemand Kurt Georg Kiesinger et déclara à la presse: «Je suis une jeune Allemande, mariée à Serge Klarsfeld, et je suis révoltée contre l'injustice et l'impunité dont bénéficient d'anciens nazis en Allemagne, dont Kurt Georg Kiesinger, élu chancelier en 1966. Ce 7 novembre 1968, l'occasion m'est enfin donnée de faire ce geste symbolique»²⁶.

23. <http://www.zeit.de/online/2007/27/nsdap-vergangenheit>, (consulté le 20 novembre 2017).

24. <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/autoren/guenter-grass/guenter-grass-und-waffen-ss-kontroverse-um-eingestaendnis-13537648.html>, (20 novembre 2017).

25. <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/schriftsteller-walser-lenz-und-hildebrandt-waren-in-der-nsdap-1464062.html>, (20 novembre 2017).

26. <https://www.philtrat.de/articles/542/>, (consulté le 20 novembre 2017).

Beate Klarsfeld avait le soutien de tout un pan de sa génération. Niklas Frank, né en 1939, journaliste au grand magazine *Stern*, est le fils de Hans Frank, avocat d'Hitler et gouverneur général de la Pologne occupée. Hans Frank fut pendu en 1946 après avoir été reconnu coupable au procès de Nuremberg pour complicité dans l'assassinat de trois millions de Juifs de Pologne. Frank s'est documenté sur les actes commis par son père et a dénoncé sa contribution active à l'anéantissement de millions de personnes. En 1987, paraissait *Der Vater. Eine Abrechnung (The Father: A Settling of Accounts)*, traduit en anglais *In the Shadow of the Reich* (1991) – *Le père. Règlement de compte*, la traduction en français n'est pas parue, à ce jour. Niklas Frank ne recule pas devant les phrases choc et brise un tabou: «Mon père a vraiment mérité de mourir sur la potence»²⁷.

Avec ce livre, Niklas Frank créa une polémique dans tout le pays. Ne se contentant pas de dénoncer la participation active au nazisme, Niklas Frank publie en 2005 et 2013 deux autres livres, *Meine deutsche Mutter* et *Bruder Norman*, sur sa mère et sur son frère, en fait, sur le consentement et la participation de la majorité silencieuse au nazisme.

Frank se rappelle avoir visité enfant le ghetto de Cracovie avec sa mère qui allait y «faire du shopping» de fourrures, parce qu'elle savait que les Juifs ne pouvaient refuser le prix qu'elle déciderait, eux qui espéraient, en bradant leurs marchandises et leurs biens, échapper à la persécution et à la déportation. L'auteur voit dans la cupidité de sa mère l'acquiescement décidé à l'idéologie nazie:

Ma mère considérait la Pologne comme un supermarché, dans lequel elle, la femme du gouverneur, fixait elle-même des prix; dans le ghetto, où je l'accompagnais dans la voiture qui se frayait un chemin entre les cadavres, ma mère chargeait la voiture de fourrures pillant les boutiques des Juifs qui, espérant avoir la vie sauve, lui offraient les marchandises²⁸.

27. Ma trad., <https://www.deutschlandfunknova.de/beitrag/niklas-frank-meinem-vater-goenne-ich-diesen-tod>, (consulté le 20 septembre 2017). [Ma traduction].

28. Cité dans Tobias von der Recke, Ursula Wolter-Cornell, *Dimensionen systemischer Familienrekonstruktion: Lebensentwürfe in familiärem, historischem und politischem Kontext*, Vandenhoeck & Ruprecht, 2016. [Ma traduction].

Les problèmes de migration et d'exil dans le texte littéraire

Niklas Frank s'appuie sur des dossiers d'archives datant de la période de la dénazification pour examiner la culpabilité des Allemands et son traitement depuis la fin de la deuxième guerre mondiale²⁹.

La posture critique de Niklas Frank a dérangé l'ordre établi dans lequel on faisait croire que les criminels n'appartenaient pas vraiment au monde et qu'ils constituaient des exceptions. Il replace la thématique du nazisme dans le cercle intime de la famille. Déjà en 1980, Christophe Meckel choisit le style romanesque pour évoquer l'implication de son père dans le système nazi et, dans son livre *Suchbild: über meinen Vater*³⁰, il brosse un portrait de l'irrésistible attirance que représenta le nazisme pour cet écrivain qui vit, sans tentant de faire un geste, ses contemporains arrêtés, persécutés et poussés à l'exil.

Uwe Timm, né en 1940, a déjà derrière lui une longue carrière littéraire couronnée de succès quand il décide en 2003 de consacrer un livre *Am Beispiel meines Bruders, (L'exemple de mon frère)*³¹, à l'engagement volontaire de son frère en 1942 dans l'élite de la SS et d'en trouver l'explication. Il sonde le passé familial et pose un regard critique sur la culpabilité de ses parents et de son frère qui furent incapables de se questionner sur le passé et sur le rôle qu'ils y ont joué. Cette réflexion sert de point de départ à une vaste interrogation sur la société allemande.

Pour terminer cette réflexion sur les auteurs nés dans les années quarante, mentionnons un auteur souvent qualifié d'«*Einzelgänger*», de «solitaire» en raison de l'originalité de son travail et de son parcours. Né en 1941, Wolfgang Hilbig, après avoir vécu en République Démocratique Allemande, s'installa en 1985 à l'Ouest de la ville. Il se distingue des auteurs précédemment évoqués en cela qu'il ne puise pas directement dans l'histoire familiale. L'écrivain et poète, dont le père a été tué sur le champ de bataille de Stalingrad, décline l'absence jusqu'à vider de sens le mot de

29. Son dernier livre, paru en 2016, intitulé *Dunkle Seele – feiges Maul*, traduit littéralement *Une âme sombre et une gueule de lâche*. Dans le roman *Gebürtig, Le mur de verre*, de Robert Schindel, paru en 1992 et en France chez Stock en 2005, Niklas Frank est incarné par le personnage Konrad Sachs. Frank est également le protagoniste du documentaire *Meine Familie, die Nazis und Ich*[3] réalisé par le metteur en scène israélien Chanoch Ze'evi sur les descendants des criminels nazis.

30. Christoph Meckel, *Portrait robot. Ma mère / portrait robot. Mon père*, traduction de Béatrice Gonzalés-Vangell, Paris, Ed. Quidam, 2011.

31. Uwe Timm, *Am Beispiel meines Bruders*, München, DTV, 2005.

la subjectivité, le «*ich*» – «*je*». Tel est le cas dans le recueil de poésie *Stimme Stimme* publié en RDA en 1979, puis en 1983 en RFA³².

mon lit est vide / et il pleut / je suis couché dans mon lit vide / il fait froid
et il pleut

je suis seul couvert / le toit s'est effondré / les fenêtres / un cri en moi et
il pleut³³

Le «*je*» sans abri exposé au froid, à la solitude et au désespoir ne trouve pas le sens de sa vie, la cloison entre extérieur et intérieur est brisée, l'intimité n'offre plus de refuge, le «*je*», et le moi lyrique, n'a pas de légitimité, prenant au mot la célèbre formule freudienne «*Nicht mehr Herr im eigenen Haus sein*»³⁴ – «Ne plus être maître dans sa propre maison». Ce poème fait écho à une phrase dans le roman *Provisorium* où le narrateur lit les mots qu'il a écrits quelques années plus tôt: «Celui qui écrit est désormais sans abri en Europe»³⁵. Ainsi se dégage des poèmes et du roman un archétype poétique. Comme Perec, Hilbig joue sur les lettres, par exemple il supprime les majuscules qui marquent les substantifs et le début des phrases en allemand. Il fait disparaître les noms ou plutôt les noms lui échappent pour interroger l'héritage de la culture occidentale. Le poème «rimbaldien» issu du recueil *abwesenheit*³⁶, repris dans l'anthologie publiée sous le titre «*stimme stimme*» à l'Est³⁷, porte le nom du titre de ce volume *stimme, stimme*³⁸, et débute par: «*eine trunkenheit ist gewichen aus meiner stimme / rimbald ist gewichen aus meiner stimme*» – «une ivresse s'est glissée hors

32. Wolfgang Hilbig, *Stimme Stimme*, Leipzig, Reclam Verlag, 1983. Il n'existe pas de traduction française de ce recueil.

33. Wolfgang Hilbig, *mein bett ist leer / und es regnet / ich liege im leeren bett / es ist kalt und regnet / ... ich liege allein abgedeckt / ist das dach zerschlagen / die fenster in mir / schreit es und es regnet*. [Ma traduction].

34. Sigmund Freud, «Die Traumdeutung» (1900), in *Gesammelte Werke (GW)*, Frankfurt-am -Main, Hg. von Anna Freud, 1999, Bd. 2/3, p. 351.

35. Wolfgang Hilbig, *Provisoire*, traduit de l'allemand par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Bibliothèque allemande, Paris, Editions Métailié, 2004, p. 158.

36. Wolfgang Hilbig, *Abwesenheit*, Frankfurt –am- Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1979. Il n'existe pas de traduction française de ce recueil.

37. Une étude approfondie du poème et de l'œuvre de Wolfgang Hilbig est proposée au Ciera: «Modernité Est/ Ouest; Wolfgang Hilbig et toute la modernité», <http://ciera.hypotheses.org/927>, (consulté le 2 octobre 2017).

38. Wolfgang Hilbig, *stimme, stimme*, *op. cit.*

de ma voix / Rimbaud s'est glissé hors de ma voix»³⁹. La mention du poète français est significative. Le grand poète français qu'admire Hilbig a connu une cassure biographique et est devenu le gardien redoutable d'esclaves. Ici, Hilbig interroge son parcours et par là-même remet en question le postulat implicite qui voudrait que poésie et humanisme soient intimement liés. Le nom de Rimbaud est au centre du poème, les noms volés sont aussi ceux des victimes de l'holocauste. Ici un renvoi aux poèmes *Auschwitz-Prozess*, (*Le procès d'Auschwitz*) et *tod und toilettenseife*, (*mort et savon pour la toilette*)⁴⁰ fait preuve d'une strate fondamentale dans l'écriture de Hilbig qui replace la modernité dans l'histoire et la politique. La disparition des noms concomitante de la perte de substance de toute subjectivité questionne les fondements de la culture occidentale. Au delà de ce poème, la question de la Shoah traverse toute l'œuvre de Hilbig, dans des œuvres comme le récit *Die Angst vor Beethoven*⁴¹, (*Peur de Beethoven*), ou *Alte Abdeckerei*⁴², (*Vieil abattoir*)⁴³. Dans ce livre de 1991, au moment de la réunification, l'écrivain se livre à une mise en scène d'un tabou. Le protagoniste se rend dans un abattoir des années vingt situé au milieu des ruines et le narrateur explore les puanteurs et les tortures du XX^{ème} siècle. Avec son récit *Die Weiber*⁴⁴, (*Les femmes*), Hilbig n'évoque pas la destruction des Juifs d'Europe mais se place dans la perspective du camp de concentration où est réfléchi la critique de l'Allemagne.

Dans le roman *Das Provisorium*⁴⁵, (*Provisoire*), anti-identité et non-identité sont des concepts qui surgissent du texte et qualifient le héros. Lors de ses déménagements successifs, le protagoniste emporte avec lui de nombreux livres qu'il range sous le titre de «Holocaust & Goulag»⁴⁶: «ces

39. [Ma traduction].

40. Il n'existe pas de traduction française de ces deux recueils. [Ma traduction].

41. Wolfgang Hilbig, *Die Angst vor Beethoven*, Frankfurt -am -Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1990. Il n'existe pas de traduction en français.

42. Wolfgang Hilbig, *Alte Abdeckerei*, Frankfurt-am-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991. Il n'existe pas de traduction de ce récit en français.

43. Il n'existe pas de traduction française de ces deux recueils. [Ma traduction].

44. Wolfgang Hilbig, *Die Weiber*, Frankfurt- am- Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987. Il n'existe pas de traduction en français.

45. Wolfgang Hilbig, *Provisorium*, Frankfurt -am- Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 2000. *Provisoire*, traduit de l'allemand par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Bibliothèque allemande, Paris, Editions Métailié, 2004.

46. *Ibid.*, p. 126.

livres, se disait-il, contenaient le savoir essentiel sur ce siècle, ils abritaient le seul savoir véritablement nécessaire sur le XX^{ème} siècle. Et il collectionna ces livres comme un maniaque, avec une avidité quasi incontrôlable, il se laissa cerner par eux, il s'enfouit, il s'emmena dans leurs rangées⁴⁷. Celui-ci vit «sous la forme d'un fantôme»⁴⁸, comme emprisonné au milieu de caisses fermées pleines de livres contenant tous les crimes barbares du XX^{ème} siècle, de Auschwitz au goulag:

 Au vingtième siècle, il fallait être passé par Auschwitz pour avoir encore le droit de se plaindre...

 Cette dernière idée lui était sans doute seulement venue après son arrivée dans l'appartement de Nuremberg. Il parcourut les pièces à grand pas, dans les deux sens, par les portes grandes ouvertes, certaines se refermant d'elles-mêmes avant qu'il ne les rouvre brutalement d'un coup d'épaule. Il essaya de lutter contre le trouble qu'il ressentait, mais il savait que seul l'alcool lui permettait de le faire. Par instants, il s'arrêtait devant les cartons de livres non-vidés...

[...]

 Ne devait-il pas planter là ces maudits bouquins – qui au total lui avaient coûté un argent fou – et s'en aller?⁴⁹

La mention de la ville de Nuremberg n'est pas fortuite, berceau des lois de 1935 du même nom, lois antisémites et racistes qui ont scellé dans l'histoire européenne la discrimination et l'exclusion, puis la destruction. Dans ce cadre, le protagoniste ne peut échapper à l'histoire. L'œuvre de Hilbig se voue ainsi à l'exploration des coins les plus sombres de l'histoire et il la poursuit comme une obsession qui n'est pas sans rappeler la remarque de Marguerite Duras qui affirma qu'elle aurait pu porter l'étoile jaune⁵⁰: «L'histoire des Juifs, c'est mon histoire. Puisque je l'ai vécue dans cette horreur»⁵¹. Elle a en quelque sorte «embrassé la cause juive à travers ses

47. *Ibid.*, p. 125-126.

48. *Ibid.*, p. 158.

49. *Ibid.*, p. 153.

50. Cf «La mystérieuse “judéitude” de Marguerite Duras», in «M. D. la juive», conférence de Cyril Aslanov et Jean-Marc Alcalay, Akadem.org, http://akadem.org/sommaire/themes/culture/litterature/litterature-francophone/m-d-la-juive-04-05-2012-44272_403.php, (consulté le 3 octobre 2017).

51. «Marguerite Duras à Montréal», in *Spirale*, Direction Suzanne Lamy et André Roy, Montréal, Editions Solin, 1981, p. 73.

propres souffrances»⁵², dira-t-on d'elle. Wolfgang Hilbig n'a pas parlé des Juifs en tant que tels mais d'Auschwitz et du Goulag; il parle de la souffrance des victimes de l'histoire: ouvriers, femmes, Juifs, écrivains et poètes. Sa voix marginale tente d'être porteuse d'une vérité subversive et d'écrire une autre histoire à partir de ces «cartons fumants bourrés de tous les reproches à adresser au monde»⁵³ non sans être parfaitement conscient, en lien avec la réflexion sur l'art après 1945 d'Adorno, de l'inanité de son travail: «on ne pouvait que se taire, face à ce délire qui avait rendu indigne tout langage»⁵⁴.

On distingue des tendances divergentes chez les héritiers d'une faute qu'ils n'ont pas commise: soit ils se penchent sur le passé familial, soit ils explorent les fissures de la subjectivité en proie aux secousses du passé. D'autres, en revanche, s'en éloignent. Les exemples des descendants de Goering, de Goebbels ou de Himmler sont les plus connus: Matthias Goering n'est pas le seul descendant de grands criminels nazis à tendre la main à leurs victimes et à s'identifier à eux: la petite-fille de Magda Goebbels, l'épouse du ministre de la Propagande Joseph Goebbels, s'est convertie au judaïsme; Katrin Himmler, la petite-nièce du chef suprême de la SS Heinrich Himmler, est mariée à un juif israélien. Ces Allemands, écrasés par la faute de leurs pères, nourrissent-ils un espoir de rédemption? Cherchent-ils ainsi à se reconstruire afin de ne pas céder sous le poids d'un passé trop lourd? Est-ce une façon de tenter de défier la fatalité du cours de l'histoire ?

La vague de protestation et de révolte soulevée par la génération 68 en RFA ne devait pas tarir et alors qu'en ce début du XXI^{ème} siècle l'on assiste à la disparition progressive des témoins, les publications se multiplient. C'est au tour de la troisième génération de se faire entendre. À ce propos, seuls les trois exemples suivants seront évoqués ici:

L'auteur Alexandra Senfft⁵⁵, membre du PAKH – un groupe d'études sur les conséquences intergénérationnelles de l'holocauste et de l'association «Pro Asyl for the protection of refugees' rights», luttant pour le droit des réfugiés. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Die langen Schatten*

52. Cf Jean-Marc Alcalay, *Marguerite Duras la juive*, Jérusalem, Editions Elkana, 2012.

53. Wolfgang Hilbig, *Provisoire*, p. 126.

54. *Ibid.*

55. www.alexandra-senfft.de. (consulté le 1^{er} octobre 2017).

*der Täter, (Les longues ombres des criminels)*⁵⁶, et elle explique pourquoi elle a tant tardé à faire des recherches sur son grand-père:

J'avais grandi en sachant que le père de ma mère était nazi et j'ai toujours rejeté ce qu'il était sans jamais vraiment avoir cherché à savoir ce qu'il avait réellement fait, quelle avait été sa véritable fonction au sein de la SA dans le sud de l'Allemagne et ensuite en tant qu'ambassadeur en Slovaquie et ce que cela signifiait. J'étais née dans le déni et le silence et, inconsciemment, j'ai longtemps reproduit la version embellie que l'on racontait dans la famille et je n'ai jamais posé de questions. J'avais constaté que toute question sur mon grand-père adressée à ma mère la blessait et, enfant, j'ai appris à l'épargner en ne posant pas de questions⁵⁷.

Alexandra Senfft va d'ailleurs consacrer un ouvrage au poids du silence: *Schweigen tut weh: Eine deutsche Familiengeschichte, (Le silence douloureux: une histoire allemande de famille)*⁵⁸. Après le décès de la mère, l'écrivain se consacre au récit de la vie de son grand-père Hanns Ludin, membre des SA, qui fut condamné et exécuté en 1947 pour ses crimes de guerre.

La prise de parole publique des descendants des criminels nazis s'oppose au déni et au mensonge. Cette caractéristique est également présente dans l'ouvrage de Jennifer Tegge, née en 1970, d'une mère allemande et d'un père nigérien. Abandonnée à la naissance, elle grandit dans une famille adoptive mais a gardé un lien avec sa mère. À un âge tardif, 38 ans, Jennifer Tegge découvre que son grand-père, Amon Goeth, était connu sous le nom de «boucher de Plaszów» en raison de sa fonction de commandant dans un camp de concentration dans la banlieue de Cracovie. Il fut condamné et exécuté en 1946 pour ses crimes⁵⁹. En 2014, Jennifer Tegge écrit un livre intitulé: *Amon, Mein Großvater hätte mich*

56. Alexandra Senfft, *Der lange Schatten der Täter. Nachkommen stellen sich ihrer NS-Familiengeschichte*, München, Piper Verlag, 2016. Il n'existe pas de traduction en français.

57. Alexandra Senfft, *Der lange Schatten der Täter: Nachkommen stellen sich ihrer NS-Familiengeschichte*, Piper ebooks, 2016, p. 20. [Ma traduction].

58. Alexandra Senfft, *Schweigen tut weh: Eine deutsche Familiengeschichte*, Verlag: List Taschenbuch (13. August 2008). Il n'existe pas de traduction française de ces deux recueils. [Ma traduction].

59. In Steven Spielbergs Film «Schindlers Liste» ist Amon Göth der brutale KZ-Kommandant der Saufkumpan und Gegenspieler des Judenretters Oskar Schindler. Göth war verantwortlich für den Tod Tausender Menschen und wurde 1946 gehängt. Seine Lebensgefährtin Ruth Irene, Jennifer Teeges geliebte Großmutter, begeht 1983 Selbstmord.

*erschossen, (Amon, mon grand-père m'aurait assassinée)*⁶⁰. Elle y pointe l'absurdité de l'idéologie de la race qui aurait fait d'elle, si elle avait vécu à la même époque que lui, la victime de son propre grand-père. Pour terminer, il est intéressant d'évoquer le livre de Géraldine Schwarz, écrivain franco-allemande⁶¹, paru tout récemment qui s'intitule *Les amnésiques*⁶². À Mannheim, elle découvre qu'en 1938, son grand-père, Karl Schwarz, avait acheté une entreprise à un Juif. Sigmund Löbmann la vendit pour une bouchée de pain avant de devoir fuir l'Europe. Il ne put sauver sa famille assassinée plus tard à Auschwitz. Après la guerre, alors qu'un héritier de Löbmann demande des réparations, Karl Schwarz se dérobe à ses responsabilités. C'est le point de départ d'une enquête sur les traces du travail de mémoire accompli en Allemagne sur trois générations. En 1968, le récit de la rencontre de son père avec une Française, la mère de l'auteur, lui permet de comparer la situation en Allemagne avec celle de la France où, d'après l'auteur, l'amnésie a ouvert une brèche dangereuse dans laquelle s'est engouffrée l'extrême-droite. En élargissant son enquête à d'autres pays comme l'Italie, l'Autriche, et les pays de l'Est, Géraldine Schwarz montre que cette amnésie est en train de détruire la mémoire de l'Europe.

Les œuvres à caractère autobiographique de la deuxième et de la troisième générations montrent combien le nazisme et les idéologies racistes et antisémites ont marqué le peuple allemand dans sa chair. Dans une interview pour la BBC, Niklas Frank affirme que tous les Allemands vivent avec «la conscience des images de cadavres entassés»⁶³. Comme Géraldine Schwarz, il établit un lien direct entre l'échec de la dénazification et les convictions d'extrême droite portées aujourd'hui par une majorité silencieuse d'Allemands et d'Européens⁶⁴. Les critiques s'accordent pour

60. Jennifer Tegge, *Amon: Mein Großvater hätte mich erschossen*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 2014.

61. Géraldine Schwarz est une journaliste franco-allemande vivant à Berlin. Ancienne correspondante de l'AFP, elle collabore entre autres avec *Le Monde*, *Arte* et une émission politique de la télévision allemande *Deutsche Welle*. Elle enquête depuis quelques années dans les archives des services secrets allemands BND et a réalisé plusieurs documentaires pour *France Télévisions*.

62. Géraldine Schwarz, *Les amnésiques*, Paris, Flammarion, Hors collection – Documents, témoignages et essais d'actualité, 2017.

63. <http://www.bbc.co.uk/programmes/p050gzz7>, (consulté le 11 octobre 2017).

64. «Die von ihm darin vertretene These lautet, «dass ein direkter Weg von der missglückten Entnazifizierung in das schwer rechtslastige Verhalten der schweigenden Mehrheit der Deutschen von heute» führe.».

souligner l'importance de tels récits, à une époque où ce que l'on appelle la «crise migratoire», qui n'est, au vu du caractère mondial du phénomène migratoire, qu'une incapacité à gérer une crise politique, réveille la violence xénophobe. En Allemagne, la mémoire lacunaire du nazisme, en particulier en ex-Allemagne de l'Est, et par là-même le poids psychique de la culpabilité que l'on veut ignorer, est considérée comme la source intarissable des discours et de la violence racistes.

Dans ce sens, les ouvrages des descendants de nazis qui s'insurgent sur la plaidoirie unanime des dignitaires nazis «*nicht schuldig*», «non coupables» constituent une sorte de thérapie. La chape de plomb qui pèse sur les crimes empêche toute «*Verarbeitung*», Perlaboration, selon la traduction de Jean-François Lyotard. Le travail d'écriture permet non seulement d'évoquer la souffrance infligée à l'autre mais de dire la souffrance d'avoir fait souffrir. Ainsi, peut débiter un processus de réconciliation avec soi-même.

Accueillir les migrants: la réconciliation avec soi-même

Ceux qui luttent contre les discours des partis d'extrême-droite et de la mouvance néo-nazie lancent un double défi: réparer ce qui a été commis et se réparer. En cela, ils rejoignent dans leur effort ceux qui les ont précédés dans la lutte pour la justice. Dans un essai radiophonique datant de 1966 traitant des objectifs que devait se fixer l'éducation des jeunes après Auschwitz, «*Erziehung nach Auschwitz*», (*Éduquer après Auschwitz*), Theodor Adorno insistait tout d'abord sur la nécessité de créer des conditions par l'éducation qui devaient empêcher la répétition du pire⁶⁵.

Depuis les années 90, de nombreuses réalisations ont souligné la volonté politique de réparer, que cette volonté ait été influencée par la pression internationale ou non:

- versements de pensions aux rescapés, aide à la construction de l'État d'Israël initiée par Konrad Adenauer depuis 1952⁶⁶, monuments

65. Theodor W. Adorno, *Gesammelte Schriften*, Suhrkamp © Theodor W. Adorno-Archiv, Frankfurt, in <http://www.zeit.de/1993/01/erziehung-nach-auschwitz/komplettansicht>, (consulté le 20 novembre 2017).

66. <http://www.spiegel.de/politik/deutschland/adenauers-wiedergutmachung-fuer-israel-a-888997.html>, (consulté le 20 septembre 2017).

Les problèmes de migration et d'exil dans le texte littéraire

- commémoratifs dédiés aux personnes juives, victimes de la Shoah (*Holocaust Mahnmal*⁶⁷, *jüdisches Museum*);
- création de centres d'études sur l'antisémitisme *Das Zentrum für Antisemitismusforschung (ZfA)*⁶⁸ de l'Université Technique de Berlin, et le centre d'études juives: le «*Moses Mendelssohn Center for European Jewish studies (MMZ)*»⁶⁹ à Potsdam fondé en 1992, date anniversaire de la Conférence de Wannsee⁷⁰ et baptisé d'après le nom du philosophe des Lumières Moses Mendelssohn (1729-1786)⁷¹.

Ces réalisations sont secondées par des initiatives personnelles ou émanant de groupes: les «*Stolpersteine*» (*Pierres d'achoppement*)⁷² présentes dans de nombreuses rues de grandes villes européennes, l'hommage public et les édifices commémoratifs dédiés aux minorités persécutées et assassinées pendant le nazisme comme les homosexuels, par exemple à Berlin le «*Denkmal für die im Nationalsozialismus verfolgten Homosexuellen*»⁷³, ou les tziganes, comme le «*Denkmal für die im Nationalsozialismus ermordeten Sinti und Roma Europas*»⁷⁴, tous deux situés dans le parc du *Tiergarten*, non loin de la Porte de Brandenbourg et du Reichstag, au centre de Berlin. La présence de la Chancelière et du Président de la République Fédérale Allemande lors de l'inauguration témoigne de la volonté affichée de tourner une page de l'histoire.

Cependant, il semble que le temps du souvenir, le temps de l'aveu du crime, de la reconnaissance des victimes et des hommages, touche à son

67. Voici l'adresse internet de ce monument sous l'égide de la «Stiftung Denkmal für die ermordeten Juden Europas», «la Fondation pour le monument commémoratif des Juifs européens assassinés»: <https://www.stiftung-denkmal.de/startseite.html>

68. Voir le site de présentation du centre: <http://zfa.kgw.tu-berlin.de>

69. Le «Center for European Jewish studies (MMZ) », voir www.mmz-potsdam.de

70. Les documents originaux des archives de la Conférence de Wannsee sont reproduits sur le site suivant: http://www.ghwk.de/fileadmin/user_upload/pdf-wannsee/dokumente/protokoll-januar1942_barrierefrei.pdf

71. Le MMZ est un centre scientifique interdisciplinaire spécialisé dans la recherche en histoire, philosophie, religion, littérature et sciences sociales.

72. <http://www.stolpersteine.eu/en/home/>, (consulté le 20 septembre 2017).

73. Le «Denkmal für die im Nationalsozialismus verfolgten Homosexuellen» fut inauguré le 27 mai 2008.

74. Le monument dédié aux victimes tziganes a été inauguré le 24 Oktober 2012 en présence de la Chancelière Angela Merkel et du Président de la République Fédérale allemande Joachim Gaue.

terme et ne représente qu'un des aspects de la réparation morale et éthique. S'il s'arrêtait là, il pourrait être compris comme la conquête d'une bonne conscience. L'effort de l'Allemagne pour retrouver sa place au sein des Nations Européennes devait aboutir à l'assentiment concret aux valeurs proclamées par la culture et la civilisation européennes. La reconnaissance de l'Autre en tant que sujet souffrant, mais au-delà en tant qu'incarnation de l'altérité irréductible, renvoie à l'image de soi. Réparer l'injustice permet de restaurer l'image de soi. Ainsi, la prise en charge des responsabilités qui incombent face à l'Autre ouvre la voie de la reconstruction identitaire. Se tourner vers l'autre et le prendre en considération dans sa vulnérabilité, consiste, en réalité, à tenter de se réconcilier avec soi-même. C'est, en tout cas, une manière de comprendre le geste d'Angela Merkel en 2015 lorsqu'elle s'engagea à lever le traité de Dublin pour les réfugiés arrivés en Europe.

Depuis 1990, l'Allemagne a ratifié le règlement Dublin: une base de données à l'échelle européenne établit les données biométriques (empreintes digitales) des requérants déjà enregistrés dans tous les pays membres et permettent de détecter ceux ayant déjà déposé une demande. Le demandeur d'asile est renvoyé vers l'État membre où il a laissé ses empreintes⁷⁵.

En Allemagne, le changement débute le 7 mai 2015, lorsque le ministre fédéral de l'intérieur déclare que l'Allemagne s'apprête à recevoir 450000 réfugiés dans l'année. Le 19 août, le ministère corrige les chiffres prévisionnels: 800 000 réfugiés seront accueillis. Entre mai et août, la situation en Syrie, au nord de l'Irak, en Afghanistan s'est dégradée. La Turquie et la Grèce refoulent désormais les migrants. Des centaines d'embarcations coulent en Méditerranée.

Une semaine plus tard, lors d'une réunion du ministère de l'intérieur, du «Bureau fédéral de la migration et des réfugiés», quelqu'un pose la question de savoir ce qu'il faut faire des gens qui arrivent de Hongrie, la réponse tombe comme un couperet: il est hors de question de renvoyer les migrants en Hongrie.

Le 25 août, à 4h30 du matin, le Bureau fédéral envoie un message Twitter. Il indique qu'à partir de ce moment-là, le traité de Dublin est levé en Allemagne pour les Syriens qui arrivent en Allemagne. Cette mesure est immédiatement élargie à tous les migrants. Ils se dirigent désormais vers l'Allemagne. Des trains sont affrétés en Autriche et en Hongrie et lorsque

75. (Auparavant convention de Dublin) règlement européen qui déterminait l'État membre de l'Union européenne responsable d'examiner une demande d'asile en vertu de la Convention de Genève (art. 51) dans l'Union européenne. Réformé en juin 2013 par le règlement Dublin III.

les trains s'arrêtent, les migrants poursuivent leur route à pied et traversent la frontière. Le 26 août, la Chancelière est traitée de traître par une partie de la population allemande alors que les bénévoles et associations acclament son geste et préparent frénétiquement la venue des nouveaux arrivants. Le 31 août, Angela Merkel prononce une conférence de presse alors que les migrants arrivent toujours plus nombreux.

Le 1^{er} septembre, dans la gare de Budapest, des Syriens, Albanais et Irakiens scandent «*Deutschland, Deutschland*» et «*Merkel, Merkel*»; pour eux, elle est devenue «*Mutter*» ou dans un terme plus affectueux «*Mutti*», («la mère» ou «maman»). La réaction de la presse est immédiate et les caricatures abondent. Sur l'une d'elles, Merkel chasse le taureau qui tire la charrue de l'égoïsme national prôné par la politique migratoire de l'UE. Ce dessin revisite la mythologie grecque et le mythe fondateur de l'Europe: le rêve d'Europe, fille d'Agénor, fille du roi de Tyr, au Liban. Le dieu Zeus, métamorphosé en taureau blanc, vient la voir sur la plage et l'invite à monter sur son dos. Europe s'exécute et Zeus l'enlève pour l'emmener sur l'île de Crète et s'accoupler avec elle. L'enlèvement d'Europe, motif récurrent dans l'art figuratif, trône devant les parlements européens de Strasbourg et de Bruxelles. Merkel enfreint donc le règlement de Dublin et laisse les migrants entrer. Merkel, comme le montre la caricature, redonne son sens premier à l'Europe, terre de démocratie et d'accueil.

Revenons sur le discours dans lequel elle prononça la phrase «*Wir schaffen das*» – «*On y arrivera*», et s'engagea pour la cause des migrants.

Le discours du 31 août 2015

Les extraits cités ci-dessous sont issus tous de la conférence de presse mensuelle de Angela Merkel, qui eut lieu le lundi 31 août 2015⁷⁶.

Ce qui se passe en ce moment en Europe, n'est pas une catastrophe naturelle mais une multitude de catastrophes. [...]

[...] C'est la raison pour laquelle des principes clairs doivent nous guider face aux personnes qui arrivent maintenant chez nous. Ces principes ne viennent de nulle part si ce n'est de notre constitution.

Angela Merkel souligne un trait caractéristique de la Constitution (*Grundgesetz*) allemande qui prit en compte ce qui s'était passé pendant le nazisme et voulait s'y opposer radicalement: «Premièrement: le droit

76. <https://www.bundesregierung.de/.../2015-08-31-pk-merkel.html>, (consulté le 1^{er} décembre 2015) [Ma traduction].

inaliénable d'obtenir l'asile pour des personnes persécutées. Nous pouvons être fiers du caractère humain de notre constitution. Dans cet article, ce caractère frappe. Toutes les personnes qui fuient les guerres ont droit à notre protection».

La dernière partie est consacrée à la dignité humaine et la Chancelière insiste sur la nécessité de protéger chaque individu indépendamment de ses origines ou de sa religion; elle en fait la condition de préservation de l'État de Droit:

Nous respectons la dignité humaine de chacun et nous nous opposons, en tant qu'État de droit, avec la plus grande fermeté contre ceux qui insultent d'autres personnes, contre ceux qui mettent le feu aux logements des étrangers et les agressent physiquement. Nous nous adressons à tous ceux qui en appellent à des manifestations de haine. Vis-à-vis de ceux qui remettent en question la dignité d'autres personnes, nous n'avons aucune tolérance. [...] Ne les suivez pas, ne suivez pas ceux qui répandent des préjugés nourris par la froideur ou par la haine! Eloignez-vous d'eux!

Cette prise de position est sans équivoque. Angela Merkel demande un accueil inconditionnel. En même temps, en s'adressant sans distinction aux Allemands de tous bords, elle tente de désamorcer les discours fascisants dont la voix s'élève partout en Europe. Pour ce faire, Merkel se réfère implicitement à l'Allemagne fondée en 1949, cette Allemagne en ruine qui adopta une constitution inspirée des grandes démocraties occidentales et fidèle à l'héritage culturel issu de la Révolution française. Le geste qu'elle accomplit en ouvrant les frontières résulte d'un long travail de réflexion et de mémoire, d'une volonté inébranlable de se comporter en nation modèle de tolérance et de démocratie afin d'esquisser un geste réparateur dans l'Histoire. On en veut pour preuve ce qu'elle dit en s'adressant aux autres pays européens:

Il y a aussi une dimension européenne et ici je crois pouvoir déjà dire que l'Europe doit agir comme un seul homme. Les États doivent prendre leurs responsabilités vis-à-vis des migrants qui cherchent l'asile. Les droits universels des citoyens ont toujours été intimement liés à l'histoire européenne. C'est sur ce principe fondateur que s'est construit l'Europe. Si l'Europe devait échouer devant la question des migrants, elle briserait ce lien qui la rattache étroitement aux droits universels des citoyens. Elle sera détruite et elle ne sera plus l'Europe telle que nous la voulons et non plus l'Europe que nous nous devons à construire à l'avenir.

Angela Merkel met au centre de son combat la question de l'accueil de l'Autre, son respect et ses droits. Elle s'insurge contre toute forme d'intolérance et de rejet. Elle s'appuie sur des principes fondateurs de l'Europe, celle que combattit le nazisme.

L'Europe, terre d'accueil?

Force est de constater que le message de Merkel n'a pas eu d'écho chez nombre de ses partenaires européens. A n'en pas douter, présenter l'Allemagne comme un modèle de respect des droits de l'homme tend certainement à lui donner un nouveau visage car la Chancelière de conclure dans son discours d'août 2015: «Je le dis tout simplement: l'Allemagne est un pays fort. Ce qui doit nous motiver est simple: nous avons réussi tant de choses, nous allons y arriver! Nous y arrivons et là où se dresse un obstacle, il doit être surmonté de toutes nos forces»⁷⁷.

La force pour servir l'humain et non le détruire. Pour lancer cet appel, elle s'appuie sur les exemples du passé, en particulier sur la réunification, pour demander aux Allemands de donner le meilleur d'eux-mêmes pour faire face aux nombreux défis que constitue l'accueil de près d'un million de migrants.

En effet, en dépit des épreuves, de la faible coopération des autres États européens, des attentats à Cologne et à Berlin, de la montée du discours d'extrême droite, des insultes et du plongeon de sa courbe de popularité, dans un premier temps, Angela Merkel ne sembla pas avoir perdu la confiance des membres de son parti. Elle a obtenu la direction de l'Union démocratique chrétienne avec 89,5% des voix lors des dernières élections à Essen, le 6 décembre 2016, et a brigué, pour la quatrième fois, la chancellerie à l'issue des élections le 24 septembre 2017. Et c'est à l'issue de ces élections, que se profile l'ombre de l'échec, figurée par la montée en puissance du parti *AfD*, «*Alternative für Deutschland*», nom de parti politique qui correspondrait à une «Alternative pour l'Allemagne», échec cuisant devant l'incapacité de la CDU, le parti chrétien-démocrate de Angela Merkel de former une coalition apte à gouverner.

La nouvelle Allemagne telle que Merkel la conçoit est profondément ancrée en Europe et revendique les valeurs humanistes. En se réclamant des Lumières quand elle prône la raison, elle renoue non seulement avec l'héritage culturel des années quatre-vingt mais aussi avec l'éthique

77. [Ma traduction]

protestante de l'amour du prochain. Cette nouvelle Allemagne peut ainsi amorcer une tentative de réparation morale vis-à-vis des millions de victimes du nazisme. L'image de la nouvelle Allemagne fut le fruit d'un projet politique qu'accompagne une exigence éthique. Ce nonobstant, le projet n'a pas été partagé et la nouvelle Allemagne n'est plus à l'abri de la flamme nationaliste qui embrase l'Europe. Le parti de l'AfD, qui représente une mouvance proche de l'extrême-droite, récolte 13,3% de suffrages aux dernières élections. Certains y voient une résurgence d'un passé qui fut systématiquement effacé par les autorités communistes de la République Démocratique Allemande, lors de sa création et tout au long de son existence. Les partisans de l'AfD créent le scandale dans la classe politique en glorifiant l'action des soldats allemands pendant le Troisième Reich⁷⁸.

A ne pas en douter, la crise est européenne, la crise est politique. Comment ne pas penser aux mémoires malmenées en Espagne et leur lien avec la profonde scission qui se dessine en 2017 entre indépendantistes catalans et le gouvernement madrilène?⁷⁹ La crise grecque, la sortie du Royaume Uni de la Communauté Européenne, le Brexit, la politique anti-démocratique de la Hongrie et celle anti-européenne de la Pologne, l'élection d'un gouvernement d'extrême-droite en Autriche le 15 octobre 2017⁸⁰ sont des phénomènes aux origines multiples. Seul un regard critique et analytique est en mesure de mettre en évidence les liens qui se sont tissés entre l'histoire et les phénomènes actuels de radicalisation des opinions publiques. C'est bien à cette tâche – sonder les mémoires, mettre les contradictions d'une époque en exergue -, que se voue la littérature. Encore faudrait-il que l'action politique y soit sensible. Les signes, comme par exemple les mouvements de repli nationaliste et la montée de l'extrême-droite qui révèlent la faiblesse des démocraties, trahissent l'inaptitude de l'Europe à puiser dans un patrimoine commun de valeurs que les conflits de différente nature ont, tour à tour, ébranlées sans que jamais ne soit donnée une chance à l'Europe de prendre conscience de son histoire commune et de la nécessité de repenser son héritage: les Lumières, la modernité mais aussi la tentation impérialiste, la terreur, le totalitarisme

78. <http://www.zeit.de/politik/deutschland/2017-09/afd-alexander-gauland-nazi-zeit-neubewertung>, (consulté le 14 septembre 2017).

79. Voir *Camille Colleu*, <https://blogs.mediapart.fr/camille-colleu/blog/201217/en-espagne-comme-en-catalogne-les-memoires-ont-fini-d-hiberner>, (consulté le 20 décembre 2017).

80. <http://www.zeit.de/politik/ausland/2017-10/oesterreich-wahl-nationalrat-live>, (consulté le 16 octobre 2017).

et ses excès, la course au progrès. Comment en l'absence de fondement, puisqu'elle nie ses diversités, ses forces, ses antagonismes et ses crimes, l'Europe peut-elle éviter le recul nationaliste? Penser le passé et tenter de réécrire l'histoire revient à désacraliser les mythes fondateurs des identités nationales. Pour ce faire, il ne s'agit pas de procéder à une lecture univoque du passé mais de questionner le rôle des citoyens et des institutions pendant les conflits au sein des nations: les Français, les Autrichiens et les Polonais n'ont-ils été que les victimes de l'Allemagne nazie, les Espagnols celles de Franco, les Allemands celles des Nazis ou des Russes ou des Américains? Tous pourraient se dégager de leur responsabilité. Invalider les thèses des sciences humaines, écarter la littérature, témoin de l'histoire, qui met les contradictions en exergue et pose des questions. Céder de considérer qu'au fond, tout cela n'est que littérature ouvrirait de nouveaux horizons.

Construire un avenir sûr et démocratique exigerait que le legs du passé soit assumé, que les zones d'ombre soient élucidées, que les coupables soient nommés et jugés, que la mémoire des victimes soit respectée. Ces conditions constituent le fondement d'une identité forte qui n'a ni besoin d'exclure ni de rejeter l'Autre pour s'affirmer dans toute son humanité. La littérature, celle de Frank, de Meckel, de Timm, d'Hilbig, de Senft, de Schwarz, de Tegge, qui ne laisse pas les rescapés et leurs descendants dans le silence coupable, nous y invite.

Atinati MAMATSASHVILI
Professeur
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie
Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France

L'Autre en image(s). La narration de l'exclusion chez Charlotte Salomon et Édith Thomas

Résumé: Nous proposons d'examiner la manière dont l'image ou le récit qui dévoile la vérité dont il est porteur, implique, dans le même temps, dans son regard porté sur l'événement *raconté*, le spectateur-lecteur. S'agit-il du dévoilement nu de l'histoire contée ou montrée devant lequel ce dernier se dresserait dans sa neutralité du spectateur, ou est-ce un parti pris que l'*image* retranscrite exigerait à priori? C'est dans cette perspective que nous voudrions interroger l'œuvre de Charlotte Salomon et d'Édith Thomas qui se focalise, au moment historique précis (l'Occupation nazie), sur la représentation de l'*Autre*, lorsque ce dernier est livré à des persécutions légitimées par la loi.

Mots-clés: Antisémitisme, Occupation, lois raciales, étoile jaune, Thomas, Salomon.

Abstract: We propose to examine the way in which the image or narrative revealing the truth that it carries, implies, at the same time, in the view focused on the retransmitted event, the spectator-reader. Is it a neutral disclosure of the narrated or shown story/image, or is it a bias that the transcribed image would require a priori? It is with that perspective that we would like to question the oeuvre by Charlotte Salomon and Edith Thomas, that dials with the representation of the Other at the very precise historical period (Nazi Occupation), when the latter has been given over to persecutions legitimized by the law.

Keywords: Anti-Semitism, Occupation, Racial laws, Yellow star, Thomas, Salomon.

«Tout le langage réel de Proust», écrit Foucault, tout ce langage appelé son œuvre et défini comme littérature, n'est en réalité ni œuvre ni littérature, «mais cette espèce d'espace intermédiaire, d'espace virtuel comme celui que l'on peut voir, mais jamais toucher, dans les miroirs» (*La grande étrangère. À propos de littérature* 94). Cet espace virtuel ou autrement dit, cet espace de simulacre, donne à son œuvre son «véritable volume» (*Ibid.*). L'œuvre de Charlotte Salomon pourrait, en effet, s'approprier cette définition foucauldienne dans la mesure où, située au rebord du genre littéraire et pictural, elle se fixe à l'intérieur de cet espace «intermédiaire» et «virtuel», qui n'est autre que l'image en miroir de la vie achevée, hachée, avant même sa finitude. Édith Thomas, quant à elle, met en scène cette image de l'Autre qui, reflétée à travers le miroir, se façonne par inter-changement entre le réel et le virtuel et déplace la réalité tout en transposant le *différent* (l'Autre) vers le *semblable*.

La présente étude envisage d'examiner la représentation de l'Autre qui, au moment historique précis (l'Occupation nazie), livré à des persécutions légitimées par la loi, s'achève, ultérieurement, dans la figure d'annihilé.

Regarder l'Autre

Vie? ou Théâtre? de Charlotte Salomon (1917-1943) qui fut la dernière étudiante juive des Beaux-Arts de Berlin, est réalisé en moins de deux ans, entre 1940 et 1942, au moment où ayant fui le régime nazi, elle se réfugie dans la région de Nice, auprès de ses grands-parents. Il s'agit de près de 1300 gouaches (dont elle retient 781), accompagnées de texte, lequel est soit directement incorporé dans le dessin, soit se trouve sur des feuilles calques. À travers ce roman graphique, l'auteure raconte la vie familiale (superposée aux événements historiques) à partir de 1913 jusqu'à 1942. On y voit combinés le mot, l'image et la musique. Certains critiques parlent d'une œuvre d'art totale wagnérienne¹.

1. «In his essay "Reading Charlotte Salomon: History, Memory, Modernism", Michael P. Steinberg calls LOT [*Life? or Theater?*] "at once a thoroughly Wagnerian and an anti-Wagnerian work"» (Freedman *Charlotte Salomon's Life? or Theater? A Melodrama?* 634).

Sur l'une des gouaches qui nous intéresse particulièrement, Charlotte Salomon représente sa chambre envahie par des valises (JHM M004824)². L'une, ouverte, est placée sur son lit, les deux autres se trouvent par terre, fermées. La narratrice est assise sur l'une d'elle, le dos tourné, regardant devant elle. Quelques autres objets sont visibles: le tableau sur le mur jaune, des coussins, les chaussures. Une image à la Van Gogh, le motif étant insinué par le décor extrêmement simple, par des objets tels que le lit et les chaussures. À la différence du peintre néerlandais, il y a, en supplément, la présence de la narratrice au milieu de la scène qui d'ailleurs se construit dans le mouvement de l'*après-présence*. Tout suggère qu'elle va être quittée, cette chambre, et sans doute définitivement (surcharge de valises?). L'*après-présence* signifie aussi l'*après-événement* ou l'*après-vide*. Car, le vide s'empare de l'espace entier, même si cet espace n'est nullement présenté comme tel. En fait, il s'agit de la séquence qui met en scène le départ de Charlotte Salomon pour le Sud de la France. Elle quitte l'Allemagne nazie pour s'engager sur un long chemin d'exil, auquel elle est contrainte par le seul fait d'être juive. L'*après-événement* se superpose avec le vide non démontré, mais étant inscrit dans l'événement de départ-exil qui *ramène* le vide de l'*après* vers le présent d'où ce dernier s'absente.

Charlotte. [...] «Je vais aller dans un café.

Mais voilà, c'est partout marqué: "Ici l'entrée est interdite aux Juifs".

J'y vais quand même.

Ça ne saute pas aux yeux que je suis juive.

Je ne sais où aller sinon» (JHM M004786³).

Parmi de multiples approches auxquelles le texte salomonien fait appel, c'est celle de la dimension exilique et politique sur laquelle nous allons nous attarder ici. La question de la *différence* est intrinsèquement liée au politique qui définit l'appartenance à une catégorie humaine désormais frappée par toutes sortes d'interdictions et sujette à des persécutions et internement dans des camps de concentrations. Soulignons d'emblée que le récit, construit autour de l'histoire familiale, montre plusieurs séquences de l'exclusion: (1) la belle-mère, célèbre chanteuse de l'opéra, huée en pleine représentation parce que juive; (2) le père de Charlotte, chirurgien, arrêté et envoyé dans un camp de concentration; (3) Charlotte elle-même étant obligée de quitter l'école, etc. Par conséquent, il ne s'agit pas d'une appréhension de la

2. Il s'agit du tableau numéroté 446 par Charlotte Salomon elle-même.

3. Toutes les citations de *Vie? ou Théâtre?* sont tirées de Jewish Historical Museum (désormais JHM) qui met à la disposition du public la collection complète de l'œuvre.

différence basée simplement sur des critères raciaux, mais d'un traitement de la différence dans sa dimension de hors-la-loi, de pourchassé légitimé par la loi, d'un criminel qu'il faut exclure de la société et de l'interner (la phase préliminaire à la phase éliminatoire programmatique). Ainsi, le récit de Salomon met en scène une sorte de *différence* qui s'articule exclusivement autour du concept politique doublé par le support idéologique. Néanmoins, cette condition de différence se lie avec celle de l'exil, car d'une part, le livre est conçu et composé pendant l'exil dans le Sud de la France, après son internement et relâchement du camp de Gurs, tandis que d'autre part, la dimension exilique, qui recoupe le destin individuel et l'Histoire/le politique, est dévoilée à travers le destin individuel, dans la mesure où l'Histoire et celle de sa propre famille se superposent. Et dans cette Histoire, le destin individuel de Charlotte est celui d'une juive-allemande ayant vécu, souffert, aimé dans un pays d'où un jour elle est exclue, contrainte à l'exil pour survivre et étant arrêtée pendant ce même exil et assassinée à Auschwitz.

De ce point de vue, si le politique se dévoile à travers cette œuvre graphique, c'est toujours par le biais du récit familial d'où, à partir de cette date cruciale – 30 janvier 1933 – clairement identifiée (gouache M004304), le politique ne se dissocie pas, fait partie intégrante de la vie, de l'existence, de chez soi⁴. Dans le cadre de ce raisonnement, arrêtons-nous sur une séquence (gouache M004786) dont nous avons cité un passage plus haut et qui narre l'événement suivant: suite à une intercalation avec sa belle-mère, Charlotte a envie de quitter la maison, de s'asseoir dans un café, afin de rester seule et sans doute réfléchir. «Mais voilà», précise le texte, qu'elle ne peut pas y aller, car il est interdit aux Juifs d'entrer dans des cafés. La normalité de l'événement (envie d'une adolescente de partir de chez soi et de s'asseoir dans un café) recoupe l'anormalité de ne pas pouvoir accomplir ce geste banal (la loi interdisant aux Juifs de s'asseoir dans des cafés). Le fil du récit qui est celui d'une narration événementielle (un conflit avec la belle-mère et l'homme dont la narratrice est éprise, l'envie de les fuir, et enfin le dénouement raisonnable de cette situation concrétisée par l'interrogation «où aller» et la réponse appropriée – s'asseoir dans un café), est rompu par l'introduction d'un élément étranger à cette narration même: entre la variété

4. Il est d'ailleurs intéressant comment cette superposition *vie privée/politique* est articulée notamment par le biais de la gouache M004304 ou M004305. Les deux images, sans lien avec la narration qui traite de l'histoire familiale, s'insèrent comme une représentation nue du politique, écartée du développement narratif. Cet écart permet, en effet, de faire apparaître la dimension destructrice du régime sur l'individu et la menace qu'il inclut a priori dans sa manifestation idéologique.

de possibles pour argumenter l'impossibilité de réaliser ce geste (comme par exemple: impossible d'aller dans un café parce qu'aucun n'est ouvert à une heure si tardive, ou parce qu'il n'y en a aucun près de la maison, etc.), le texte génère celle par laquelle l'entrée est interdite à une certaine catégorie de personnes; pourtant, l'image, conçue en horizontale, représente les figures humaines alignées devant les bâtiments, suggérant une longue file d'attente ou une brève halte devant les devantures de magasins ou éventuellement des cafés: en tout cas, telle serait l'une de possibles lectures de l'image. En fait, comme si avec la phrase «Mais voilà, c'est partout marqué: "Ici l'entrée est interdite aux Juifs"», les règles du récit fictionnel aient été mises en question. Car, déjà, il y a un décalage entre la gouache et le texte qui l'accompagne. Si on regardait l'image comme une continuité de la précédente, elle aurait pu être interprétée comme suit: la narratrice, ayant quittée la maison, se promène dans les rues, en regardant les devantures des bâtiments, ou en cherchant un café où s'asseoir. Tandis que le texte introduit une *rupture* dans cette logique de lecture qui devient une lecture *erronée*. Pourtant, l'explication (le verbal) n'est d'ailleurs pas en mesure de traiter la réalité, sauf s'il s'agit d'un texte qui opère un glissement vers le registre surnaturel ou la science-fiction.

Dans *Le destin des images*, Jacques Rancière s'attarde sur l'interprétation d'un épisode extrait des *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard, intitulé *Les signes parmi nous*. Il s'agit de la séquence où sont juxtaposés des éléments visuels hétérogènes dont le lien sur l'écran est plus qu'énigmatique, suivis de paroles «dont nous ne saisissons pas le rapport avec ce que nous voyons» (45). Ce qui nous intéresse ici, c'est notamment cet écart dans une image, qui a priori présuppose un rapport contraire (c'est-à-dire non pas un écart mais un *lien*) par le seul fait d'être élaborée comme une entité homogène, malgré les divers niveaux d'hétérogénéité qui la composent. Pour comprendre l'épisode des *Histoire(s) du cinéma* qui superpose quatre éléments, notamment la photographie d'un garçon juif en train de lever les bras lors de la reddition du ghetto de Varsovie, sur laquelle est sur-imprimée une figure cinématographique féminine descendant un escalier et tenant une bougie qui fait projeter son ombre sur le mur; la séquence s'achève sur une ombre noire se résumant à Nosferatu de Murnau, alors que face à ce monstre se trouve une salle de spectacle sur laquelle se détache, au premier plan, un couple de spectateurs en train de rire. «Comment penser le rapport entre ce clair-obscur cinématographique et l'extermination des juifs polonais» (*Ibid.*, 47) – telle est la question posée par Rancière. Ou

autrement dit, quel est le rapport entre l'image du garçon juif et la figure du monstre qui divertit le public? L'ensemble de l'épisode est suivi d'un texte poétique qui a sans doute l'intention de *lier* le tout: un texte dont la solennité oratoire est accentuée par la voie sourde et grave de Godard, «habitée par une emphase à la Malraux» (*Ibid.* 48)⁵. Il s'agit en réalité du texte dont l'auteur est Michel Foucault, plus exactement c'est sa leçon inaugurale prononcée au moment de succéder à Jean Hyppolite, dans la chaire d'Histoire des systèmes de pensée au Collège de France. Ainsi, c'est «la péroration de la leçon inaugurale de Foucault qui doit donner le *liant* des images» (*Ibid.*). Pour comprendre la manière dont les mots du texte se rapportent aux éléments visuels, c'est-à-dire «la jeune femme à la bougie et l'enfant du ghetto, les ombres du cinéma et l'extermination des Juifs» (*Ibid.*), Rancière procède par agencer le verbal avec le visuel. «Les éléments visuels agencés dans la forme du discours» (*Ibid.* 52) où l'hétérogène se précise dans un discours qui lui est entièrement extérieur, Rancière l'appelle «la phrase-image» (*Ibid.* 56) qui n'est pas pour lui une simple union d'une séquence verbale et d'une forme visuelle, ni un rapport déséquilibré où la phrase s'exprimerait dans le dicible et le visuel dans le visible; la phrase-image se conçoit surtout comme une manière de mettre en scène une «étrangeté du familier», autrement dit organiser un choc où la «commune mesure»⁶ ne se découvre que par le conflit. L'efficacité de la «phrase-image qui joint les hétérogènes est alors celle de l'écart et du heurt qui révèle le secret d'un monde» (*Ibid.* 67). La commune mesure de l'hétérogène réside dans la jonction du montage dialectique et du montage symboliste. Si le propre du premier est d'organiser un choc, de montrer l'étrangeté du familier, le montage symboliste (qui, lui aussi met en rapport des hétérogènes) se réalise à rebours afin d'établir une familiarité, démontrer une co-appartenance⁷. L'efficacité ou la puissance de la phrase-image est tenue entre ces deux pôles, l'une dialectique et l'autre symbolique où l'image sépare, alors que le phrasé tend vers «le phrasé continu» (*Ibid.* 68). Dans cette logique, le rapport entre le texte foucauldien et l'image consiste dans le rapport «entre la pure opposition du noir et du blanc et la pure continuité du phrasé délié» (*Ibid.*

5. Nous soulignons.

6. *Ibid.*, p. 67.

7. Dans *Malaise dans l'esthétique*, Jacques Rancière précise combien la démarche de Godard est différente dans les années 1960 et vingt-trente ans après, lors de la réalisation des *Histoire(s) du cinéma*. Car, même si le cinéaste recourt toujours, dans ce dernier, au collage d'éléments hétérogènes, le procédé utilisé n'est plus le même: «le choc des images est devenu leur fusion» (161).

69). Le texte fonctionne comme une construction de continuum, tandis que l'image organise un choc.

L'espace des chocs et celui du continuum peuvent même porter le même nom, celui d'Histoire. L'Histoire, ce peut être en effet deux choses contradictoires: la ligne discontinue des chocs révélateurs ou le continuum de la coprésence. La liaison des hétérogènes construit et réfléchit en même temps un sens d'histoire qui se déplace entre ces deux pôles. (*Ibid.* 70).

Ce raisonnement, qui repose sur l'élaboration du régime esthétique de l'art et permet de rapprocher les hétérogènes, le texte et l'image, les séquences distancées des Histoires ou de l'Histoire, le plan cinématographique fictionnel et la réelle photo du ghetto, nous aide à élucider davantage la séquence chez Charlotte Salomon qui met en scène l'impossibilité d'entrer dans un café. Si nous avons parlé de *rupture*, révélée par le texte qui fait partie de l'image même (c'est en cela que consiste également la particularité de l'image-texte salomonien où le texte n'est pas adjoint au dessin, ni ne l'accompagne, n'est pas extérieur à la surface visuelle, mais fait partie intégrante de l'image⁸), c'est parce que le verbal superposé au visible (immeubles peints en rose et gris-vert, figures féminines) fonctionne comme un *déliant* et non un *liant*, si nous empruntons le terme à Rancière. Et la raison ne réside pas ici dans l'hétérogénéité de la forme (superposition du verbal au visuel), mais dans ce que Rancière appelle le «choc» ou le «heur». Le texte fonctionne comme un *déliant* dans la mesure où il sépare le sens communiqué par le visuel et celui qu'il est censé expliciter. Cet espace où se réalise un écart ou un choc, permet notamment au spectateur-lecteur de se situer dans ce que Rancière nomme «le vrai», c'est-à-dire d'appréhender l'*anormalité* de l'événement (suggéré par le verbal) dans sa «normalité» dévoilée dans l'Histoire (ici: via le visuel), d'une part, par la légitimité de l'événement (l'Histoire en rapport avec la législation, le politique) et d'autre part, par la narration événementielle (l'histoire comme récit assurée par l'image-dessin). Cette perspective explique davantage pourquoi les quelques autres gouaches de Salomon qui sont en lien direct avec l'Histoire (en l'occurrence, avec le politique), sont davantage intelligibles et reconnaissables dès le premier abord, en dépit de leur contenu beaucoup plus violent ou choquant. Il s'agit notamment des gouaches dont l'une représente la prise

8. L'édition récente de *Vie? ou Théâtre?* par Le Tripode (2015), présente la première fois les traductions des textes qui accompagnent les gouaches, à l'instar de l'original, tandis que les éditions antérieures présentaient le texte séparément, comme un supplément à l'image.

de pouvoir par Hitler illustré par le défilé nazi (JHM M004305), et l'autre évoque le défilé de la population autour de la pancarte avec la caricature du Juif et l'appel au meurtre («Exercez votre vengeance!!! Que sous le couteau gicle le sang juif, et alors vous irez à nouveau très bien», JHM M004305). Dans les deux images, la croix gammée envahit l'espace entier du cadre du tableau, où l'idéologie se superpose à sa réalisation (défilé des nazis et défilé de la population qui fait appel au meurtre), d'où le Juif, le non-être par excellence, s'absente. Cette absence est exprimée de deux façons: dans la première gouache, l'espace entier est occupé par la croix gammée, et donc il n'y a pas de place pour le Juif; dans la deuxième gouache, le Juif existe seulement comme un non-être étant substitué par sa *caricature* sur la pancarte. En réalité, le visible, doublé ici par le verbal (affiche ou pancarte par exemple), même s'il retrace l'horrible, l'inadmissible, malgré sa légitimité, est perçu dans sa normalité au sens où il présente l'événement nu, tel qu'il a eu lieu et faisant partie de l'Histoire admise et acceptée, étant reconnu et légitimé dans son événementialité, en tant que fait historique. Tandis que la gouache de l'interdiction d'entrer dans des cafés, met en scène et *refuse* en même temps, par le biais de cet espace *dé-liant*, la normalité à l'événement pourtant faisant partie de l'Histoire et d'histoires – où le verbal s'inscrit dans le même espace réservé au visuel.

Le «semblable différent» comme différence radicale?

En 1943, Les Éditions de Minuit clandestines publient les *Contes d'Auxois* d'Édith Thomas (1909-1970). Les sept récits rassemblés sous forme de recueil de cette écrivaine résistante, très sensible aux persécutions des Juifs, ne font pourtant aucune mention au sort réservé à ces derniers. Cette omission est d'autant plus frappante, que Thomas fait partie de ces très rares écrivains ayant dénoncé les déportations dans la presse clandestine. Dans l'éditorial des *Lettres françaises* d'octobre 1942, elle tente de faire éclater «la vérité» sur des hommes, femmes et enfants amassés dans les «wagons à bestiaux plombés» (*Crier la Vérité* 1942)⁹. Pour elle, le «métier de l'artiste» n'est pas celui de s'isoler dans la tour d'ivoire, mais de «dire la vérité»: «La vérité est totale ou n'est pas. La vérité: les étoiles sur les poitrines, l'arrachement des enfants aux mères, les hommes qu'on fusille

9. L'article suivant dans le même numéro dit explicitement que la déportation concerne les Juifs et pointe sur la responsabilité de Vichy: «Et les déportations de Juifs, livrés servilement par Vichy [...]» (*D'un front à l'autre* 1942).

chaque jour [...]» (*Crier la Vérité* 1942). En septembre 1945, paraît son récit *L'étoile jaune* dans la France libérée. Il s'agit en réalité du texte qui, rédigé pendant l'Occupation, devait initialement faire partie du recueil de 1943, *Contes d'Auxois*, dont il s'absente, pourtant¹⁰.

L'étoile jaune est un court récit composé à la troisième personne qui se focalise sur le destin individuel d'une jeune mère d'origine juive en France occupée. S'inscrivant dans une temporalité narrative précise (l'action se déroule sur deux jours), elle inclut néanmoins une historicité bien plus large, qu'il s'agisse des protagonistes ou de l'Histoire proprement dite. En ce sens, la rétrospective sur la lignée familiale de la protagoniste, Thérèse Lévy («tous médecins»), se superpose à celle de l'Histoire allant du règne de François I^{er}, passant par la Révolution Française, se prolongeant jusqu'aux «nouveaux temps» (*L'étoile jaune* 3). La Juive de Thomas n'est donc pas tellement Juive, mais plutôt Française: «Du côté des Lévy, on habitait la France depuis des siècles» (*L'étoile jaune* 4). Depuis trois générations, la famille s'est même convertie au protestantisme. Pour donner le portrait physique de Thérèse, la narration recourt au miroir. C'est notamment ici que le récit à la troisième personne change de perspective: c'est à travers son propre regard de protagoniste sur elle-même que le lecteur accède au visuel, c'est-à-dire par le biais de l'image réfléchi dans le miroir. Et le portrait qui apparaît alors devant ses yeux, représente le revers de l'ensemble de stéréotypes: «Elle se regarda dans la glace: elle avait les yeux verts, tirant sur le gris, les cheveux blonds, les lèvres minces, le nez court, un peu retroussé qui rappelait certains visages de vierges gothiques» (*Ibid.*). Le miroir fonctionne donc comme destructeur de clichés (il faut souligner le sens de brisure renfermé d'emblée dans le miroir), notamment de ceux qui encadrent et classent, en ces années d'Occupation, des êtres humains dans des catégories non seulement *verbales*, mais, l'avons-nous vu (avec l'article publié un an auparavant par Thomas), dans la catégorie *législative* qui permet de les placer dans des wagons à bestiaux et de les évacuer du territoire *national* vers un territoire «inconnu». En ce sens, le portrait de Thérèse Lévy, au moment de coudre sur son vêtement l'insigne où s'inscrit le mot Juif («Juif. Juif. Juif»), comme le précise à plusieurs reprises le texte) et qui devra notifier sa *différence* par rapport aux autres passants, se fixe comme une image «déliant» (si nous utilisons le terme au sens que lui accorde Rancière); c'est

10. Selon Dorothy Kaufmann, la biographe de Thomas, c'était Paulhan qui n'avait pas apprécié le récit et Thomas aurait décidé de ne pas l'inclure dans le recueil (Édith Thomas: a passion for resistance 164).

elle qui permet le choc ou l'écart à l'instar de la gouache salomonienne que nous venons d'examiner. Deux images se superposent: d'un côté, «Juif. Juif. Juif» qui s'insère par le biais de l'insigne imposé par la loi et le visage marial aux yeux gris-vert, de l'autre.

Pour constituer le portrait-image opposé aux clichés (qui ne sont plus des clichés verbaux, mais des clichés destructeurs des vies humaines), Édith Thomas se sert donc du stéréotype dans sa valeur première afin de le détourner ou plutôt de l'annihiler par la réflexion. Le miroir, au lieu de renvoyer l'image stéréotypée qui correspondrait mieux à une différence vouée au marquage par le mot Juif, renvoie, en réalité, l'image réfléchie qui *détruit* le stéréotype.

Cela n'exclue pourtant pas l'ambivalence d'une telle utilisation du cliché destructeur. D'autant plus, que son emploi s'amplifie plus loin: «Non, elle n'avait pas les poignets épais, les épaules en battoirs, les pieds plats. Et quand elle se regardait dans la glace, elle était bien forcée de convenir avec elle-même que la race juive n'existait pas» (*L'étoile jaune* 4). Édith Thomas, voulait-elle donner l'image de la Juive en tant qu'image non pas de l'*Autre*, mais du *semblable*, et afin d'annihiler la distance entre l'*Autre* et le semblable, a-t-elle choisi délibérément une Juive-Française¹¹ aux traits «aryens» dans ce moment historique où l'on pourchassait les Juifs comme l'*Autre* de l'humain? ou s'agit-il, quelque part, de la reprise inconsciente du stéréotype dans son usage commun? Nous nous penchons pour la première hypothèse sans exclusion, à part entière, la coexistence de l'autre.

Un texte inédit, conçu au même moment et intitulé *Juifs*, Édith Thomas le consacre aux persécutions. Écrit sans doute sur le vif («Cette nuit, j'ai entendu un brouhaha, des cris», *Juifs*, 318AP/13¹²), il est possible de l'envisager comme une première version de ce qui deviendra ensuite *L'étoile jaune*. Composé à la première personne, la focalisation de la narration n'est pas cette fois faite sur le persécuté, ni sur le bourreau, mais sur le public qui *assiste* à la scène des persécutions. Il s'agit donc de rapporter cette fois la *réaction* non pas du point de vue de la victime, mais de celui du spectateur-témoin.

Le narrateur-témoin *visualise* et *entend* la scène de la violence («poussait brutalement»¹³; «cris d'enfants») au milieu de la nuit. Le lendemain, ce dernier apprend que le couple des Juifs a été arrêté la nuit,

11. Qu'elle différence d'ailleurs, des autres Juifs émigrants, ayant fui le nazisme pour se réfugier en France.

12. Le texte provient des Archives nationales (318AP/13).

13. Le mot «brutalement» est rajouté au crayon par l'auteure.

alors que leurs enfants, «de deux et cinq ans», laissés «à l'abandon», ont été recueillis par des voisins. Pour ces derniers, qui «appartenaient à cette bourgeoisie de droite qui traditionnellement conservait contre les Juifs une prévention héréditaire», il devient impossible de rester «complice de tant d'iniquité». Un autre témoignage d'un mondain parisien, ancien collaborateur, en train de déguster un café et un petit four de marché noir («farine blanche et chocolat») confie ceci: «c'est que les Juifs me sont devenus sympathiques».

Ce qui nous intéresse dans ce texte, ce n'est pas tellement la réaction négative de la population à l'encontre des mesures antisémites qui est mise en avant (également reprise dans *L'étoile jaune*), ainsi que l'indignation même de la part de la droite française, mais c'est plutôt le regard sur l'Autre considéré dans sa différence *visuelle et visible*.

On s'aperçoit alors clairement que les porteurs d'étoiles, dont on prétendait faire des *éléments étrangers à la nation*¹⁴, ne présentaient le plus souvent aucun caractère ethnique particulier, que leurs visages se confondaient avec ceux de la masse française et que, par contre, certains Français du midi (à cause de cette goutte de sang arabe qui subsiste parfois) avait un type sémite infiniment plus prononcé. Le simple bon sens suffisait à ces constatations. Elles furent faites unanimement. Un élément de propagande tombait: la «race juive» n'existait pas. (*Juifs* 318AP/13)

Une chose à souligner d'emblée: ce texte n'a jamais été publié, à la différence de *L'étoile jaune*. Il s'agit peut-être d'une esquisse qui n'a pas été destinée à la publication, surtout en sachant que *L'étoile jaune* reprend de nombreux motifs à ce dernier¹⁵. Cela change absolument l'interprétation que nous pouvons donner au texte, car la démarche artistique peut être absolument différente lorsque le récit est destiné à influencer l'opinion publique et provoquer la réaction contre les mesures de persécutions. L'auteur peut adopter le point de vue qui lui paraît plus adapté au contexte général (historique, national, politique, etc.). C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle Thomas choisit dans *L'étoile jaune*, à juste titre d'ailleurs, la narration en focalisation interne afin de rapprocher davantage l'Autre du *semblable*. Pourtant, *Juifs*, texte non publié ni republié après la libération, se focalise sur la «question juive» (également reprise dans *L'étoile jaune*) telle qu'elle est pensée sur le vif, au moment des lois raciales, de la

14. Nous soulignons.

15. Par exemple, la remarque sur l'émotion à la vue de l'étoile jaune sur une petite fille rencontrée dans la rue (*Juifs, Ibid.*).

spoliation des biens juifs, des déportations. Ce qui dévoile, finalement, l'insigne jaune imposé comme signe *distinctif*, dont le but est de souligner la non-appartenance à la nation française et aryenne, c'est la ressemblance (des traits, du nez, des gestes... et nous avons presque envie de citer Shylock pour obtenir une image complète) de ce que la propagande présente comme une différence. Par conséquent, l'étoile jaune *démasque* le mensonge de la propagande («un élément de la propagande tombait»).

Lorsque Vladimir Jankelevitch démarque l'antisémitisme du racisme, il précise que ce dernier se fonde sur une haine de la dissemblance, alors que l'antisémitisme articule la différence dans son *mélange* de dissemblance et de ressemblance. Dans le cas du racisme, «la différence se remarque immédiatement dans le visage», écrit-il, alors que ce n'est pas le cas du Juif qui n'a pas de «marque exclusivement caractéristique» (*L'esprit de résistance* 137). C'est notamment cette *absence* de dissemblance, si nous nous penchons de plus près sur des écrits anti-judaïques d'abord et antisémites ensuite, qui sont à la base de l'indignation de leurs auteurs; en cette circonstance, le propos de Jankelevitch acquiert toute sa signification, précisément par rapport à l'insigne jaune imposée.

L'étoile jaune – écrit en pleines persécutions Rebatet, écrivain et journaliste antisémite – qu'il [Arien] leur impose est une conséquence naturelle de la duplicité judaïque – Le Juif, en face de l'Arien, camoufle autant qu'il le peut sa race, transforme son nom [...] 'Si les Juifs étaient noirs ou bleus, il n'y aurait plus de question juive. Tout le monde saurait les connaître, les écarter. (Rebatet, «L'étoile jaune», *Je suis partout*)

En effet, si le Juif n'était pas un «pseudo-Arien» ou le «semblable différent» (Jankelevitch, *op. cit.*, 138), il serait plus facile de le stigmatiser d'emblée, à première vue, comme l'autre, l'autre comme tous les autres. En ce sens, l'insigne jaune se révèle dans toute son efficacité. En effet, «l'étoile, il fallait y penser!» – comme l'écrit Vladimir Jankelevitch (*Ibid.* 128).

Il est intéressant dans quelle mesure l'argumentaire de Thomas, dans son intention positive de renier et dénoncer l'existence de la «question juive», reprend, dans une certaine mesure, celui des antisémites eux-mêmes. Si la différence du Juif, écrit Rebatet, était *visuellement* accessible, la «question juive» disparaîtrait, parce que tout le monde saurait d'emblée *qui* est Juif et *qui* ne l'est pas. C'est là que la marque jaune intervient, pour démasquer et isoler la différence visuellement aléatoire. *Regardez*, écrit Thomas, vous voyez à présent, à l'aide de cet infâme insigne, que la différence visuelle

n'existe pas et par conséquent, argue-t-elle, il n'y a pas de «question juive», car l'*Autre* est en réalité le *semblable*.

Conclusion

Ce que nous voulions examiner, c'est la manière dont l'image ou le récit qui dévoile la vérité dont il est porteur, implique, dans le même temps, dans son regard porté sur l'événement *raconté*, le spectateur-lecteur. S'agit-il du dévoilement nu de l'histoire contée ou montrée devant lequel ce dernier se dresserait dans sa neutralité de spectateur, ou est-ce un parti pris que l'*image* retranscrite exigerait à priori? Les images qui racontent l'Histoire ou rapportent les éléments politiques dans leur nudité esthétique-historique (comme c'est le cas de certaines gouaches chez Salomon sur les défilés nazis et les cris de haine contre les Juifs¹⁶), ne semblent pas avoir une identique fonction que celles, dans lesquelles le spectateur-lecteur n'est pas seulement celui qui regarde, cantonné dans son impartialité, mais aussi celui qui y prend part (de quelque manière que ce soit); à ces dernières se rapporte celle qui met en scène le désir de fuir la maison et de s'asseoir dans un café (JHM M004786). Les deux textes de Thomas semblent s'inscrire dans une identique démarche artistique: si dans *Juifs* une sorte d'historicité est mise à nu à travers les faits rapportés (telles les attitudes diverses aux arrestations, l'image des déportations des enfants entassés dans des wagons à bestiaux, la réflexion sur la «question juive», etc.), *L'étoile jaune* fonctionne à l'identique au récit salomonien dans lequel le visuel se pose en rupture avec le verbal. *L'étoile jaune* focalise le regard interne et externe sur l'événement de la *différence* où l'image de l'insigne jaune répétée en boucle («Juif. Juif. Juif») se superpose à la figure mariale. Ici, la nudité événementielle liée au récit (c'est-à-dire à l'esthétique) n'est pas si évidente. L'événement produit un effet similaire à *L'Autoportrait au passeport juif*¹⁷ de Nussbaum où ce même événement (contrôle de la pièce d'identité) se réalise dans un espace *fictif* (aucun autre protagoniste présent sur le tableau n'est initiateur du contrôle, alors est-ce le spectateur?), qui n'est pas sans évoquer d'une part le *miroir* où est réfléchi le portrait marial de Thérèse et d'autre part, la feuille de papier

16. Notamment: M004304 et M004305.

17. Le tableau représente le peintre dans un décor de camp, le col relevé pour que l'insigne jaune reste dans sa visibilité bien intelligible, en train de montrer sa carte d'identité où est inscrit le mot «Juif». Le spectateur, vers lequel le geste de monstration est dirigé, se perçoit en censeur.

entre les mains du peintre-narratrice, vide et transparente à la fois, reflétant la mer sur sa surface¹⁸.

Bibliographie

- Foucault, Michel, *La grande étrangère. À propos de littérature*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2013.
- Freedman, Ariela, «Charlotte Salomon's *Life? or Theater? A Melodrama?*», in *Criticism*, Vol. 55, n° 4, Detroit, Michigan, Wayne State University Press, 2013, p. 617-636.
- Jankelevitch, Vladimir, *L'esprit de résistance*, Paris, Albin Michel, 2015.
- Jewish Historical Museum (JHM), <http://www.charlotte-salomon.nl/collection/specials/charlotte-salomon/leben-oder-theater>, (consulté le 15 février 2018).
- Kaufmann, Dorothy, *Édith Thomas: a passion for resistance*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2004.
- Rancière, Jacques, *Le destin des images*, Paris, La Fabrique éditions, 2003.
- Rancière, Jacques, *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004.
- Rebatet, Lucien, «L'étoile jaune», *Je suis partout*, 6 juin 1942.
- Salomon, Charlotte, *Vie? ou Théâtre?*, Le Tripode, 2015.
- Steinberg, Michael P., «Reading Charlotte Salomon», in Michael P. Steinberg and Monica Bohm-Duchen (dir.), Ithaca and New York, Cornell University Press, 2006, p. 1-20.
- Thomas, Édith, «Crier la vérité», in *Les lettres françaises*, n° 2, 1942 (Octobre).
- Thomas, Édith, *Contes d'Auxois*, Paris, Éditions de Minuit, 1945 [1943].
- Thomas, Édith, *Juifs*, Archives nationales (318AP/13).
- Thomas, Édith, *L'étoile jaune*, Les Étoiles, 1945.

18. Il s'agit de la dernière gouache de Salomon qui clôt *Vie? ou Théâtre?* Elle représente la narratrice-peintre assise en face de la mer, entre les mains un pinceau et une feuille de papier transparente, qui réfléchit (évoquant du *miroir?*) la mer qui s'étire devant. Le titre de son œuvre est inscrit sur le dos même de la jeune fille en état-de-peindre.

Françoise WUILMART
Professeur
Directrice du Centre de traduction littéraire
Bruxelles, Belgique

Violenter la langue-cible sans la violer ou le transfert bien dosé. À l'exemple de la traduction du *Principe Espérance* de Ernst Bloch

Résumé: Pour d'aucuns, «bien traduire» équivaut à écrire dans une langue cible lissée, fluide et avant tout correcte. Pour atteindre cet objectif d'écriture «impeccable», prioritairement tournée vers le public-cible et soucieuse d'acclimatation, le traducteur commet le «péché de nivellement»: il veut ignorer et combler les écarts que l'auteur a osé entreprendre dans sa langue en tournant volontairement le dos au normatif. Or, ces écarts sont responsables du discours et de la parole spécifiques de l'auteur, de son style, et au-delà: de la charge sémantique du signifiant.

Dans *Le Principe Espérance* du philosophe allemand Ernst Bloch¹, il y a adéquation parfaite entre l'écriture et la pensée. Les catégories philosophiques nouvelles et le système ouvert de Bloch ne pouvaient être exprimés que dans une langue elle aussi ouverte, novatrice, voire dérangement, en tout cas suggestive et non discursive. Les ingrédients de la langue blochienne sont les mêmes que ceux de l'action éthique qu'il prône. L'écriture du philosophe crevasse ou fait sauter le vernis des concepts clos, traditionnels, émoussés, elle bouleverse la syntaxe dite normale et applique à la structure du texte les principes de la composition musicale.

Pour en arriver là, Bloch disposait d'un outil idéal: la langue allemande, source inépuisable de créativité qui permet notamment de marier le concret et l'abstrait au sein de «mots-tiroirs». Les

1. Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, collection Philosophie, tome I 1976, tome II 1989, tome III 1991, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart.

néologismes blochiens traduisent ainsi avec une extraordinaire précision des concepts qui seraient inexprimables par le seul recours au thesaurus lexical et grammatical classique.

Toutes ces innovations d'ordre lexical, phonologique et sémantique devaient impérativement être transférées dans la langue d'arrivée, qu'il s'agissait donc de bouleverser elle aussi, au risque de la rendre étrangère à elle-même.

Mots-clés: péché de nivellement, néologismes, créativité, dosage entre cible et source, enrichissement de la langue cible, Ernst Bloch, parole comme laboratoire du réel

Abstract: For some, “to translate well” is equivalent to writing in a smooth, fluid and, above all, correct target language. To achieve this objective of “impeccable” writing, primarily focused on the target audience and concerned with acclimatization, the translator commits the “sin of leveling”: he wants to ignore and fill the gaps that the author has dared to undertake in his language by voluntarily turning its back on the normative. Now these gaps are responsible for the author’s specific discourse and speech, his style, and beyond: the semantic charge of the signifier.

In The Hope Principle of the German philosopher Ernst Bloch, there is a perfect fit between writing and thought. The new philosophical categories and the open system of Bloch could only be expressed in a language that was also open, innovative, even disturbing, at least suggestive and non-discursive. The ingredients of the Blochian language are the same as those of the ethical action it advocates. The philosopher’s writing breaks or blows out the vernis of closed, traditional, blunt concepts, it upsets the so-called normal syntax and applies the principles of musical composition to the structure of the text.

To achieve this, Bloch had an ideal tool: the German language, an inexhaustible source of creativity that makes it possible to marry the concrete and the abstract within “word-drawers”. Blochian neologisms thus express with extraordinary precision concepts that would be inexpressible by the mere use of the classical lexical and grammatical thesaurus.

All these lexical, phonological and semantic innovations had to be transferred to the target language, which meant that it had to be upset too, at the risk of making it foreign to itself.

Keywords: Leveling Sin, Neologisms, Creativity, Dosage between Target and Source, Enrichment of the Target Language, Ernst Bloch, Speech as Laboratory of the Real

Préambule: écrire veut dire franchir

Inscrire l'altérité: s'entend faire passer une identité, qui n'est pas la mienne, dans une autre identité, la mienne, en ayant recours aux paramètres de mon identité pour permettre à l'autre de s'y exprimer. Ou encore: inscrire, graver sur un visage les traits d'un autre visage pour obtenir un troisième visage dans lequel se reconnaîtraient à la fois le premier et le second, heureusement homogénéisés. Ce laborieux travail de transplantation, toujours attentif à la menace de rejet et soucieux de symbiose cosmétique, est le quotidien du traducteur-chirurgien.

L'inscription de l'altérité dans l'idoine ou encore: l'accueil hospitalier de l'étrangéité dans le propre est le principe actif de tout traduire, du moins au sens où l'entend Walter Benjamin. Il s'opère à des degrés divers. Celui qui nous occupera ici se situe déjà en amont de la problématique de la traduction, qu'elle soit linguistique ou culturelle. En effet, l'altérité peut s'inscrire au sein d'un même contexte linguistico-culturel, notamment dans l'écriture au premier chef. En l'occurrence, celle d'un styliste, pour qui la langue est déjà l'incarnation d'un agir, d'un *poïein*, bref, est une poétique au sens où l'entend Henry Meschonnic². C'est en effet ce type d'écriture transgressant la norme linguistique pour frayer la voie à un renouveau du dire et du concevable, que pratique Ernst Bloch, auteur notamment de *Geist der Utopie*³ et de *Das Prinzip Hoffnung*⁴. Pour lui «penser veut dire franchir»⁵ (*Denken heißt überschreiten*) et ce franchissement sans cesse prôné est également à l'œuvre dans son écriture.

2. cf. à ce propos Henri Meschonnic, *Pour la poétique*, I, 1971, II 1973 et III 1973, Paris, Gallimard.

3. Ernst Bloch, *Geist der Utopie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1923.

4. *Das Prinzip Hoffnung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1959.

5. cf. à ce propos les chapitres 49, 50 et 51 du *Principe Espérance*, consacrés aux grands franchisseurs de frontières, tome III, p. 102-229.

Ernst Bloch, disciple des deux Karl

Ernst Bloch est un philosophe allemand d'origine juive, né en 1885, à Ludwigshafen. Pacifiste, il refuse de participer à la Première Guerre mondiale et s'exile en Suisse. *Persona non grata* lors de l'arrivée au pouvoir des nazis, il est condamné à l'exil, ce qui lui permettra de fonder, avec Brecht, Döblin et Heinrich Mann, les éditions Aurora. C'est lors de son séjour aux États-Unis, de 1939 à 1945, qu'il écrira son oeuvre principale *Das Prinzip Hoffnung* (*Le Principe Espérance*⁶), éditée pour la première fois en 1954 à Berlin-Est, puis en 1959 à Francfort. Lors de la fondation de la R.D.A., il accepte une chaire à l'Université de Leipzig et y dirige l'Institut Karl Marx jusqu'à ce qu'en 1957 on lui interdise d'enseigner, en raison de son attitude «révisionniste»: il y avait en effet dénoncé la sclérose de la philosophie marxiste traditionnelle et la bureaucratie stalinienne. À la faveur d'un séjour en Allemagne fédérale, en 1961, il s'installe à Tübingen où il enseignera la philosophie à l'université et où il mourra en 1977.

Le regretté Jean-Michel Palmier, journaliste, écrivain, grand spécialiste de l'expressionnisme allemand et fervent admirateur de Bloch, a dépeint avec une admirable justesse plastique l'univers du livre. Dans un article du *Monde* daté du 18 juin 1976, intitulé *Un hymne à l'espoir et à la révolte*, et publié à l'occasion de la parution en français du premier tome du *Principe Espérance*, il écrivait:

Le Principe Espérance [...] est un chant d'espoir qui s'élève sur les charniers d'Europe. [...] L'ouvrage, assurément, déconcerte, car il ne s'agit pas d'un simple traité philosophique. On découvre pas à pas un paysage de couleurs, tissé de rêves et d'émotions fugitives. Les analyses les plus rigoureuses sont suivies d'évocations des contes de Grimm ou de réflexions d'un homme de la rue sur sa vie [...]. Car le dévoilement de l'esprit n'est pas pour Bloch un processus autoritaire ou une révélation, mais une maïeutique qui, plus que Socrate nous rappelle Aladin et sa lampe merveilleuse.

Difficile à classer ce juif agnostique vaguement rattaché à l'École de Francfort. Seules les étiquettes provocantes et paradoxales lui rendent quelque peu justice, comme ces épithètes récurrentes dans la critique de ses oeuvres: «philosophe-conteur», «Schelling marxiste», «chrétien athée», penseur «d'un messianisme sans Messie et surtout sans au-delà», «marxiste utopiste», penseur de «l'utopie concrète», celle qui n'est pas une fuite dans l'irréel, mais l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour

6. Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, 1976 (tome 1), 1982 (tome 2), 1991 (tome 3), traduction française de Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard.

leur concrétisation, et en tout cas, comme il avait coutume de le clamer lui-même: disciple de deux Karl: Marx et May. Marx parce qu'il est le premier philosophe à vouloir changer le monde au lieu de l'interpréter. May parce que ses contes illustrent déjà la révolte contre le malheur au quotidien et la volonté de partir à la recherche d'un monde meilleur⁷.

Le point de départ de sa pensée et de toute son œuvre est un constat: depuis toujours l'homme est «*selbstentfremdet*», aliéné à soi-même; il doit donc entreprendre sa propre reconquête puisque, comme Bloch l'écrit en exergue de sa *Tübinger Einleitung in die Philosophie*⁸: «*Ich bin, / Aber ich habe mich nicht / Darum werden wir erst*». Une traduction possible serait: «*Je suis / Mais sans m'avoir encore / Nous sommes donc en devenir*».

Face à l'allemand qui peut se permettre de jouer sur la quintessence même des auxiliaires de mode (*sein, haben, werden*: être, avoir, devenir) et de ramasser en eux tout le parcours historique d'une humanité engagée et solidaire, comme le suggère le passage du *Ich* (je), au *Wir* (nous), le français fait bien piètre figure.

Ainsi l'homme est-il perpétuellement en quête de son «chez-soi», de sa *Heimat*, où il sera en accord avec lui-même et avec le monde.

Le Tome I du *Principe Espérance* explore le fondement anthropologique de l'espérance et de cette quête: l'affect humain de l'espoir. Bloch réhabilite d'abord l'**imaginaire**, partant du point de vue que toute transformation du monde prend sa source dans le rêve et l'utopie. Le rêve éveillé, le «rêve-souhait» (*Wunschtraum*) est le berceau de toute production et de tout changement. Pourtant cette ouverture dans «l'homme tendu vers l'avant» (*Der Mensch nach vorwärts*), le Sujet, serait stérile si dans le monde, dans l'Objet, ne lui correspondaient pas des ouvertures, des possibilités qu'il lui faut repérer pour en tirer profit et faire progresser les choses vers un Mieux. Bloch est donc aussi le penseur du matérialisme dialectique avec sa conception d'une nature naturante, d'une nature-sujet, base d'une matière dynamique et processuelle, et non plus synonyme de substance divine agissante au sens où l'entendait Spinoza. Il n'y a pas de création au départ, la création est continue, mieux, elle est sans cesse continuée par l'homme. La genèse n'est pas au début mais à la fin, car l'homme doit d'abord se reconquérir et devenir lui-même avant de pouvoir songer à bâtir son utopie

7. cf. *Le Principe Espérance*, chapitre 27, p. 420 sqq: *De meilleurs châteaux en Espagne: ceux de la foire et du cirque, du conte et du roman populaire*.

8. Ernst Bloch, *Tübinger Einleitung in die Philosophie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1961.

concrète, ici-bas. L'anthropologie de Bloch n'a de sens que dans le cadre de l'inscription de l'homme dans une histoire de la transformation de la matière qui vise la naturalisation de l'homme et l'humanisation de la nature. Bloch découvre dans cette dernière un même mouvement, un même inachèvement qui la pousse en avant.

De la faim à l'espérance messianique

Das Prinzip Hoffnung est sans conteste son œuvre-maîtresse. Dans la version française, pourquoi avoir traduit *Hoffnung* par «espérance» et non par «espoir»? Lors de ma première rencontre avec Ernst Bloch en 1976, à Tübingen, je lui ai demandé s'il avait une préférence pour l'un ou l'autre terme, à quoi il m'a répondu: «Vous avez deux mots en français pour un seul en allemand, tirez-en parti», et c'est ce que j'ai fait. **L'espérance** sera le sentiment messianique de tous les hommes qui ensemble partent en quête d'un monde meilleur, le désir collectif qui met le groupe en branle dans la quête historique. Elle trouve son fondement anthropologique dans l'affect d'attente qu'est **l'espoir**, affect que Bloch analyse finement dans ses stades successifs. À commencer par la pulsion fondamentale qui pour lui n'est pas la libido, mais la **faim**, car elle seule est capable de faire sauter les barrières et de franchir les frontières. La faim est le premier mobile du changement révolutionnaire. Faim de nourriture certes, dans la lutte sociale, mais pas seulement, loin s'en faut. Dans ce mouvement hors de soi et vers l'avant, Bloch met en évidence le *Wärmestrom*⁹, le **courant chaud**¹⁰ de toute entreprise, celui qui a poussé un Spartacus à se révolter contre l'esclavage ou un petit peuple comme le Vietnam à renverser le mammoth américain¹¹, celui qui est responsable de **l'optimisme militant**. C'est le courant chaud qui donne de la couleur, de la ferveur, de l'énergie aux idées, à la poursuite des idéaux, et surtout qui permet de garder ceux-ci en mémoire. Au contraire, le *Kältestrom*¹², le **courant froid**¹³ du marxisme, qui au départ devait agir comme un détective ou un stratège repérant les lieux, ayant recours à la

9. *Das Prinzip Hoffnung*, Kapitel 17, S. 135.

10. *Le Principe Espérance*, tome 1, chapitre 17, p. 248.

11. Comme le soulignera Ernst Bloch à diverses reprises, notamment dans une série d'entretiens recueillis par Karheinz Weigand: Ernst Bloch, *Über die Hoffnung, Reden und Gespräche*, Stimme der Philosophie, Der HörVerlag GmbH, München, 1999.

12. cf. note 8.

13. cf. note 9.

boussole et au calcul, a souvent pour effet de scléroser, de figer le mouvement originel et de faire oublier le but premier, et donc l'idéal à réaliser. Comme c'était le cas en R.D.A. que Bloch a fui pour cette raison.

Et les mots pour le dire...

Pour exprimer cette pensée novatrice riche des catégories nouvelles et des concepts nouveaux qui structurent son système essentiellement ouvert, Bloch ne pouvait avoir recours à une terminologie émoussée ou connotée. Rappelons d'abord que Bloch reproche aux systèmes philosophiques antérieurs d'être «fermés», comme l'est par exemple le système interprétatif hégélien qu'une certaine doxa philosophique a, pour cette raison, comparé à un serpent dont la tête rejoint la queue, l'explication du monde partant ici d'un alpha pour aboutir à un oméga qui referme la boucle. Bloch au contraire se garde bien d'appliquer au monde et à l'histoire une grille interprétative exhaustive qui engloberait et expliquerait tout. Son système est ouvert et cette ouverture laisse une place future à bien des paramètres qui ne sont pas encore éclos dans le processus dialectique de la matière. Le monde est en devenir et contient en germes, en bourgeons, en gestation des éléments encore indescriptibles et insaisissables. Autrement dit et comme il le résumera en une seule phrase: «Le monde n'a pas encore vraiment de Sens, ce Sens est en germination, c'est un Sens à l'état de «possibilité»¹⁴. Le monde est un creuset de possibilités encore non venues et il incombe à l'homme d'en repérer les traces et de les exploiter. De là qu'il se refuse également à bâtir une utopie modèle: son utopie se veut concrète, ancrée dans la matière en devenir, ouverte sur une réalisation encore indéfinissable: «Le moment n'est pas encore venu, le processus n'a pas encore abouti et l'affaire en instance (le Sens) n'est pas encore produite, mise au jour et tranchée»¹⁵.

Pour exprimer cette pensée avec justesse et puisque le lexique traditionnel ne suffisait pas, Bloch va exploiter à souhait la plasticité de la langue allemande. Dans ce cas-ci, l'altérité est donc déjà inscrite au sein de la langue source. Bloch fonde une grande partie de ses analyses sur une étude scrupuleusement phénoménologique. Il évoque la fable, le conte, la foire, le cirque, la danse, le rêve éveillé dans tous ses états, mais aussi

14. *Gespräche mit Ernst Bloch*, herausgegeben von Rainer Traub und Harald Wieser, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, S.235, 1975.

15. *Le Principe Espérance*, tome 1, 1976, p. 214.

l'art sous toutes ses formes, allant de la peinture au cinéma en passant par l'architecture et la musique, et consacre à tous ces phénomènes et artefacts humains des chapitres aussi importants qu'aux grands systèmes philosophiques ou aux religions. L'attitude qu'il adopte dans l'observation de son objet n'est pas celle de l'épistémologue ou du penseur qui déduit et extrapole. C'est essentiellement l'attitude du chimiste ou du physicien qui regarde nature, objets et choses avec l'œil soucieux d'une objectivité qui se garde d'anticiper ou de conclure, il observe le devenir en devenir, et pour mieux l'exprimer, il a recours à des termes-clés récurrents qui jalonnent ses écrits comme autant de leitmotives: sa terminologie est empruntée à la dynamique des phénomènes concrets, ainsi parle-t-il des «états physiques de l'Émergent»¹⁶ (*Aggregatzustände des Heraufkommenden*)¹⁷, en référence aux états physiques de la matière. Pour évoquer l'ouverture de l'homme à d'autres possibles, il utilise le syntagme plutôt insolite: «l'homme n'est pas compact»¹⁸ (*Der Mensch ist nicht dicht*)¹⁹. Récurrente et d'importance fondamentale dans sa conception d'une nature naturante sera bien sûr la terminologie propre à la dynamique du matérialisme dialectique, celle de la gestation et de l'enfantement, appliquée aux faits sociaux ou aux actions humaines, comme par exemple et dans le désordre: sein, giron, stérile, fertile, fermenter, gestation, germer, éclore, pétiller, propulser, aiguillon, courant, flux, société grosse d'une autre, sans oublier ses métaphores privilégiées et récurrentes, du style de la «fermentation, ce bouillonnement qui se produit par-dessus la conscience du devenu»²⁰ ou «toutes les situations productives grosses de ce qui n'a encore jamais été là»²¹. Ou encore, pour mieux sensibiliser son lecteur au statut de la volonté: «Un jus qui fermente, ne peut se clarifier tout de suite. De même, la volonté qui n'est pas médiatisée avec l'extérieur, celle qui est encore dans sa pleine fermentation, demeure trouble»²². Certes, ce recours au champ sémantique de la gestation et de l'éclosion n'a pas été inauguré par Bloch puisqu'il est pour ainsi dire consubstantiel à la langue allemande et était déjà largement exploité par les poètes avant lui, mais il est ici porté à son paroxysme et acquiert un statut

16. *Ibid.*, p. 192.

17. *Das Prinzip Hoffnung*, p. 180.

18. *Le Principe Espérance*, tome 1, p. 236.

19. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 224.

20. *Le Principe Espérance*, tome 1, p. 237.

21. *Ibid.*, p. 145.

22. *Ibid.*, p. 144.

particulier et central. Il va de soi que l'expression scripturale d'un devenir en marche vers l'Être ultime (*le Summum Bonum*) ne pouvait trouver sa formulation adéquate que dans une terminologie et un style spécifiques. Ce style évite systématiquement l'abstraction, car aucun concept abstrait, et partant réducteur, ne peut rendre compte de ce qui n'est pas encore là, ce que peuvent en revanche suggérer des compositions lexicales soucieuses de précision presque technique, comme: le Non-encore-être (*das Noch-nicht-sein*). Bloch ne cherche à décrire avec justesse, à toucher et à convaincre que par l'image concrète, renvoyant toujours à cette force dynamisante et créatrice qui passe donc par les stades de gestation, d'éclosion, de courant, à cette puissance qui traverse et supporte le monde, l'Histoire et les trois volumes de cette œuvre, comme un *logos spermatikos*.

Traduire c'est aussi franchir

1. Le refus de l'abstraction

L'aversion de Bloch pour l'abstraction, pour la construction utopique abstraite et non fondée, pour l'idéal abstrait se décantera forcément dans son style. Selon lui, l'abstraction est source d'égarement dans la quête d'un monde meilleur, comme l'illustre l'histoire de Don Quichotte: «Ce que l'hidalgo imaginait comme toile de fond à tous ses rêves: le règne de la Justice, ne progressera jamais vers sa réalisation simplement grâce à un cœur qui ne bat qu'abstraitemment pour le Bien de l'humanité»²³. (*Was Don Quichotte mit dem Hintergrund seiner Träume meinte: das Reich der Gerechtigkeit, wurde durch abstraktes Herzklopfen für das Wohl der Menschheit nie befördert*)²⁴. C'est aussi dans une image concrète qu'il parvient à ramasser toute la personnalité du même héros: «Notre chevalier est un fou à demi sensé, au cerveau ajouré, percé ici et là de petits intervalles de clarté»²⁵ (*Der Junker ist ein halbgescheiter Narr, ein sehr durchbrochener, mit lichten Zwischenräumen im Kopf*)²⁶. C'est enfin toute l'entreprise don quichottienne qu'il stigmatisera ainsi: «Pathétique en soi, risible pour les autres, dans la pratique elle se ramène à la longue histoire d'une raclée

23. *Ibid.*, tome 3, p. 157.

24. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1228

25. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 158-159.

26. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1229.

administrée à l'Inconditionnalité abstraite»²⁷. (*sich selbst ein Pathos, anderen eine Komik, praktisch eine Prügengeschichte des abstrakt Unbedingten*)²⁸.

Les multiples références à la force virile ne sont pas gratuites non plus et encore moins là pour faire sourire: elles participent justement de la mise en évidence d'un *logos spermatikos* qui opère dans diverses strates, celles surtout de la créativité, de la production, et est particulièrement à l'œuvre aux «points d'inflexion du temps» (*Zeitwenden*). Car pour Bloch, et comme le démontrent les trois exemples qui suivent: *tout est dans tout, tout se reflète dans tout. Le grand dans le petit qui l'annonce, l'idéal anticipé dans le geste concret et symbolique. Le concept est in nuce dans la chose*. De là son recours si fréquent à l'image concrète, à la métaphore, au symbole et à l'allégorie: «*Alles was klein ist, rutscht nach unten*»²⁹. («Tout ce qui est petit glisse vers le bas») ³⁰.

*Don Giovanni wird dazu von einem Wunsch und Trieb gejagt, der ganz als sein eigener wirkt. Er ist ganz in ihm auf die Spitze gelangt und durchbohrt, was in den Weg kommt*³¹.

Don Giovanni est mu par une pulsion, un désir qui est spécifiquement sien. Qui s'est affûté en lui et transperce tous les obstacles qu'il rencontre³².

Plus loin l'affrontement entre Don Giovanni et la statue du commandeur est symbolisé par la lutte de la pierre contre l'épée, épée que Bloch assimile explicitement au pénis (dans le même chapitre il qualifie d'ailleurs Don Giovanni de *Liebesdegen*: glève d'amour): «*Spannung zwischen Degen (Penis) und Stein wird immer sichtbarer die Grundstruktur (...)*»³³ («La tension entre l'épée (le pénis) et la pierre s'affirme comme ligne de force (...)»³⁴).

Ou encore à propos du jeune Goethe: «*Daß eine Schöpfung voller Saft aus seinen Fingern quölle, das war die Sehnsucht des Jünglings*»³⁵ (Le désir ardent de l'adolescent était qu'une création gonflée de sève jaillît de ses doigts³⁶).

27. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 153.

28. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1224.

29. *Ibid.*, S. 523.

30. *Le Principe Espérance*, tome 2, p. 12.

31. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1180.

32. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 108.

33. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1181.

34. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 108.

35. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1157.

36. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 84.

Bloch va souvent puiser son inspiration dans le domaine de la médecine, comme, une fois encore, dans le cas du héros de Cervantès:

Als der närrische Punkt in Don Quichottes Gehirn zu glühen anfang, geschah es an einer Selbstentzündung von angehäuften Lesestoff³⁷.

Le point de folie qui s'embrasa un jour dans le cerveau de Don Quichotte résultait d'une inflammation spontanée provoquée par une accumulation de lecture³⁸.

C'est ce genre de formulations plutôt insolites qui ont valu à Bloch sa réputation de grand styliste parfois abscons!

Cette aversion de l'abstraction se concrétise également dans le choix d'un grand nombre de titres de chapitres ou de paragraphes que l'on croirait souvent extraits d'un recueil de contes: «S'évader tous les jours» (*Täglich ins Blaue hinein*), «La cachette et le lointain merveilleux» (*Versteck und schöne Fremde*), «Embarquons-nous» (*Ab zu Schiff*), «Les montures fourbues» (*Die lahmen Gäule*), «Au bout du rouleau» (*Kurz vor Torschluss*), «Le pouls et l'obscurité vécue» (*Puls und gelebtes Dunkel*), «Le matin tendre» (*Der zärtliche Morgen*), «L'art de s'incliner» (*Stark im Ducken*), «Trop d'images, le moyen d'y échapper» (*Zuviel Bild, Rettung davor*), «Le corps s'exerce, tout va bien» (*Übung des Leibs, tout va bien*), «Les alouettes rôties» (*Die gebratenen Täuben*), «Précipité dans la détresse» (*Ins Elend gestürzt*), etc.

Rappelons pour conclure sur cet aspect de sa stylistique que la métaphore blochienne n'est jamais gratuite: elle est en soi et pour soi l'objet en devenir encore obscur à lui-même, elle a recours au mythe, à l'archétype, au symbole et à l'allégorie utilisés ici comme expression imagée et poétique de l'encore indicible, comme formulation la plus précise qui soit de ce qui est en éclosion, de là qu'il en vient à élaborer le concept «d'allégorie et de symbole réels». Je renvoie à ce propos au chapitre traitant de la rencontre de la fonction utopique et des allégories-symboles³⁹. Bloch lui-même a recours à une allégorie goethéenne pour définir ce concept:

Gedichte sind gemalte Scheiben, dieser große Goethische Gleichnissatz gibt das Dunkel-Helle des Bedeutens seiner eigenen Sache und darin zugleich einer andern aufs beste wieder [...] weiter über sich fort⁴⁰.

37. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1216.

38. *Ibid.*, p. 145.

39. *Le Principe Espérance*, tome 1, p. 211.

40. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 200.

Analyse des problèmes traductologiques

Les poèmes sont des vitraux: cette métaphore allégorique goethéenne figure on ne peut mieux le clair-obscur de la signification de son objet propre en même temps que d'autre chose [...] qui le dépasse⁴¹.

2. Resémantisation

Non content de secouer le lecteur par ses formulations insolites, Bloch, dans le même ordre d'intention, s'emploie à revivifier le lexique allemand. Il insufflera à bon nombre de termes un sens nouveau, en retournant aux racines profondes de la langue qu'il veut nettoyer de ses scories historiques ou idéologiques. Les vocables qu'il «resémantise» de la sorte, le sont dans l'optique du matérialisme dialectique. Cette pratique obéit aussi à un souci de précision lexicale presque technique. Bloch établit par exemple une gradation précise dans la constitution progressive de l'affect d'attente qu'est l'espoir, qui débouchera sur le sentiment messianique de l'espérance. Dans la langue courante, ces termes, précisés ici par lui, sont, au départ, polysémiques. Ciblé par Bloch, chacun de ces vocables exprimera un stade précis dans une typologie rigoureusement déclinée. C'est dans le corps humain et sa chimie que l'imagination utopique prend sa source profonde:

Du plus profond de nous-même, quelque chose surgit et cherche à saisir. Cette poussée (*Drängen*) s'extériorise en premier lieu sous forme de «tension» (*Streben*) ignorant encore ce qu'elle désire. Dans le sentiment, cette tension se traduit sous forme d'aspiration (*Sehnen*). Devenant une «recherche» (*Suchen*), elle passera ensuite par les stades de «pulsion» (*Trieb*), de «passion» (*Leidenschaft*) et «d'affect» (*Affekt*) et culminera, grâce à l'intervention de l'imaginaire, dans «l'image-souhait» (*Wunschbild*), car l'homme, contrairement à l'animal, est capable non seulement de désir (*Begierde*) mais d'imagination anticipante: ce qu'il désire, il se le dépeint aussi⁴².

Le mot *Heimat* est un exemple central de resémantisation. C'est un concept majeur: dernier mot de l'humanité et dernier mot du livre (tome 3), qui fait écho, en perspective, aux premières phrases du tome 1, celles qui décrivent l'homme en manque de ce qui lui revient:

Nous naissons démunis.

Je vibre. Très tôt déjà, on cherche. On est tout avide, on crie. On n'a pas ce qu'on veut⁴³.

Dès que l'homme se sera saisi et qu'il fondera ce qui est sien dans une démocratie réelle, dans dessaisissement et sans aliénation, naîtra dans

41. *Ibid.*, p. 212.

42. *Le Principe Espérance*, tome 1, p. 62.

43. *Ibid.*, p. 33.

le monde quelque chose qui nous apparaît à tous dans l'enfance et où personne encore n'a jamais été: le Foyer (*Heimat*)⁴⁴.

C'est en proclamant bien haut les idéaux de patrie (*Heimat*), de terre et de sang (*Blut und Boden*) que les imposteurs de la réaction fasciste ont séduit et leurré. Un des objectifs de Bloch est précisément de sauver des termes comme celui-ci des griffes de la réaction. Au départ, le sens profond de *Heimat* est «le lieu où l'on est chez soi». Qu'il s'agisse d'un pays, d'une ville, d'un village ou même d'une rue. Au sens blochien, le *Heimat* c'est le chez-soi de l'Homme désaliéné, le lieu de l'âge d'or retrouvé, le lieu de la naturalisation de l'homme et de l'humanisation de la nature, de l'identité de l'homme avec soi et avec les choses. Un synonyme serait le *Zuhause*, le chez-soi: la maison a pour Bloch valeur de symbole. La traduction française du mot *Heimat* réinvesti d'un sens absolument blochien et précis, a posé un problème particulièrement aigu. Impossible bien sûr de le rendre par «patrie» ou «pays» ou autres termes historiquement et culturellement connotés, voire entachés. Il fallait trouver un correspondant inédit, qui recouvre exactement le triple sens que ce terme-clé prend successivement dans le *Principe Espérance*:

1. le chez-soi (*zuhause*), que Bloch utilise d'ailleurs à diverses reprises comme synonyme de *Heimat*,
2. le point focal vers lequel convergent tous les hommes guidés par l'Espérance, tous les rêves, toutes les utopies et les épures d'un monde meilleur,
3. la chaleur rayonnante et accueillante d'un être que l'on aime retrouver après une longue errance.

Fort heureusement, le français possédait un terme qui recouvre très exactement ces trois acceptions: **Foyer**, qui est à la fois le **chez-soi**, le **point focal** et **l'être**, traduction qui a d'ailleurs reçu l'aval de Bloch lui-même et qui, depuis lors, a été reprise par les autres traducteurs des quelques dix-sept volumes restants des œuvres complètes. Ajoutons que dans ce cas-ci comme dans beaucoup d'autres, j'ai préféré garder entre parenthèses le terme allemand original.

2. *Torsi* verbaux

La philosophie de Bloch vise donc à trouver le langage propre de ce qui se cherche encore soi-même au point que même la question qui porterait

44. *Ibid.*, tome 3, p. 559.

sur cet Objet est encore inconstructible. Cette prudence linguistique, ce parti-pris du clair-obscur dans l'expression est le pendant dans l'esthétique blochienne du «fragment», du «torso»: si une œuvre d'art survit à son temps, dit Bloch, si nous pouvons en hériter et si elle nous interpelle encore bien que conçue il y a des siècles, c'est qu'il y a en elle un «excédent utopique» (*utopischer Überschuss*) grâce auquel elle ne se confond pas entièrement avec l'idéologie de l'époque qui l'a produite. Cet excédent utopique se traduit aussi dans la catégorie esthétique du «fragment». Au-delà de son œuvre harmonisée et finie, «bien léchée», le génie laisse, parfois inconsciemment, une ouverture, une fissure, sensible lui-même à quelque chose d'autre qu'il ne pouvait cerner. «*Oft gerundet, nie geschlossen*»: souvent achevée, jamais close, cette maxime goethéenne de la vie est aussi valable pour l'art, conclura Bloch⁴⁵. À ce propos il rappelle l'exemple de Michel-Ange: c'est précisément dans la discipline qui lui tenait le plus à cœur, dit-il, en sculpture, qu'il a laissé le plus grand nombre d'œuvres inachevées, ses torsi. Dans le *Principe Espérance*, il écrit:

Vasari fut le premier à s'étonner du nombre restreint d'œuvres achevées par Michel-Ange; il s'en est étonné d'autant plus que l'ampleur et l'importance de l'objectif visé par l'artiste s'accordaient parfaitement avec la puissance et la nature de son génie. Or ce qui offrait ici une résistance au parachèvement, à l'harmonisation de l'œuvre, c'était précisément le fait que le génie de Michel-Ange était à la hauteur du gigantesque, c'était l'accord existant bel et bien entre la supériorité de cette nature et celle de sa tâche, de sorte qu'aucune exécution totale ne pouvait satisfaire cette adéquation⁴⁶.

Chez Bloch aussi, la métaphore, l'allégorie et le symbole, et maintes formulations déconcertantes sont autant d'expressions non closes, «fragmentales», des torsi, comme «*das Daß des Lebens*» explicité ci-après. Paradoxalement, cette volonté de précision verbale et de fuite de l'abstraction, conduit, en vertu de la volonté concomitante de maintien d'une ouverture sur l'inconnu, à une imprécision recherchée. C'est dans son ouverture polysémique et sa polyphonie que la création verbale blochienne acquiert sa haute précision philosophique.

Prenons comme exemple la conjonction de subordination *Daß* (que) et ce pronom dont Bloch fait le pendant: *Was* (quoi). Bloch parle du *Daß des Lebens* (le Que de la vie), du *Daß-Rätsel des Seins* (le Que-énigme de l'Être), évitant de la sorte les syntagmes existants et synonymes, comme le

45. *Ibid.*, p. 262.

46. *Ibid.*, tome 1, p. 266.

seraient les termes latins *quidditas* et *quodditas*, ou encore le mot *Anstoß* (coup d'envoi, impulsion) qu'il lui arrive d'ailleurs de mentionner comme synonyme entre parenthèses. Il leur préfère cette petite conjonction qui, dans le contexte est réinvestie d'une force extraordinaire: *Que* la vie soit là, l'impulsion initiale qui instaure d'un coup l'existence comme un éclair qui tombe et qu'il faut assumer et prolonger. Le pendant de ce *Daß*, et donc la réponse encore indéterminée à ce *Que* initial, est le **Was**, le Quoi. Le «Que-fondement» de toute vie n'est pas encore connu, et a fortiori, le «Quoi-essence» de la solution, la réponse ultime, est encore loin derrière l'horizon. Au visage de son «être comme l'utopie», Bloch ne veut ni ne peut prêter aucun trait précis et l'issue positive du processus soutenu par l'Homme n'est certainement pas garantie. Entre ces deux formulations minimalistes: *Daß*, *Was*, c'est tout le long parcours de l'aventure du contenu en mouvement qui se déroule, c'est sur ce chemin que Bloch, semblable au détective, repère les traces de son *Principe Espérance*, saluant les grandes figures de l'Exode, mettant en lumière les allégories dispersées, les grands symboles annonciateurs d'un avènement heureux mais non garanti. Dans le chapitre consacré aux grands franchisseurs de frontière, où il vante l'action subversive, la révolte fructueuse, il exprimera, de manière similaire, les parcours exemplaires par un adverbe et une conjonction substantivés: «*das Trotzdem dieser Figuren gegen das Weil des Gewohnten*»⁴⁷, littéralement: «le **Malgré tout** de ces figures paradigmatiques opposé au **Parce que** de l'habitude»⁴⁸.

L'allemand, plastique et modelable à souhait, se prête par définition à la création de néologismes pertinents, de ces mots-valises dont la compacité, d'effet poétique, permet de saisir d'un coup ce qu'une langue plus discursive comme le français est contrainte de diluer et donc de débilitier. Dans le passage relatif à Don Giovanni, tout le poids du message repose précisément sur un verbe composé de toutes pièces à partir du préfixe verbal *entgegen* (à l'encontre de) et du nom propre *Titan*:

*Eine Verschiebung des Kavaliers zu einem titanischen Bohemien, der gekommenen Verkleinerung zweideutig **entgegentitanisierend**, die bourgeois heißt*⁴⁹.

47. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1175.

48. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 102.

49. *Das Prinzip Hoffnung*, S. 1188.

Analyse des problèmes traductologiques

Voilà certes un glissement remarquable: il convertit le chevalier en bohémien titanique, qui oppose son titanisme ambigu à la petitesse qui s'appelle bourgeois⁵⁰.

Malgré la ferme intention de faire passer l'étrangéité de la langue blochienne dans le texte français, j'ai dû me rendre à l'évidence: impossible de construire un verbe français qui serait un calque et dont la compacité et l'impact restitueraient l'effet obtenu par le verbe allemand. Laisser transparaître l'étranger dans le texte cible ne peut se faire à l'encontre de la nature même du français qu'il ne s'agit pas de violer, mais tout au plus d'assouplir et d'exploiter dans le bon sens. Il m'a donc fallu paraphraser avec pour seule consolation le fait qu'après tout l'image était en soi déjà étrange et déconcertante.

Par ailleurs Bloch jouera avec des sèmes qu'il assemblera dans des compositions originales, vagues en apparence, mais d'une authentique précision. Cet amour de la substantivation d'éléments linguistiques divers est sans doute propre lui aussi à la langue elle-même et bien des auteurs y ont eu recours avant notre philosophe, mais il n'est pas exagéré d'affirmer qu'il la pousse à l'extrême, en use et en abuse pour la bonne cause communicative. Cette pratique culmine sans doute dans le trio lexical qui présente pour ainsi dire un raccourci de toute la vision blochienne de l'être en Devenir: *Vor-Schein*, *Da-Schein*, *Da-Sein*. L'homme est, mais il n'est pas encore à soi. En d'autres termes: il n'est pas encore Là (*Da-Sein*). Ce *Da-Sein* encore imperceptible est décliné dans une sorte de trilogie temporelle des avatars de l'Instant exaucé:

1. le *Vor-Schein* (pré-apparaître) est la trace significative sur la voie menant au *Summum Bonum*. Entre le phénomène (*Erscheinung*) et l'apparence (*Schein*) Bloch introduit le pré-apparaître. L'art est le *Vor-Schein* par excellence: il n'est plus re-production (comme il l'était pour Kant) mais production, production d'un nouvel historique. Le mot «apparence» devait donc absolument être évité ici. L'œuvre d'art est une extériorisation de la conscience utopique et fait partie d'un monde inachevé, en mouvance. Le *Vor-Schein* n'a rien de commun non plus avec le *Schein* hégélien, l'art n'est pas le reflet d'idées et de vérités, il n'est pas clos (cf. le concept de «torso») mais ouvert sur un ailleurs encore irréprésentable. Pour Bloch l'œuvre d'art possède une vie *sui generis*, elle est la figuration d'un accomplissement encore à venir et donc un stimulant pour la praxis révolutionnaire;

50. *Le Principe Espérance*, tome 3, p. 115.

2. le *Da-Schein* (l'apparaître-là) est cette beauté ultime qui scintille encore sans fondement et relève dès lors de l'abstraction. Le *Da-Schein* c'est le *Da-Sein* poétisé. Signalons que dans *Le Principe Espérance*, le terme *Da-Schein* apparaît uniquement dans le chapitre consacré à la pièce de Shakespeare *La Tempête*:

Dans *La Tempête* cette dimension magique c'est justement l'Être-là poétisé, c'est l'Apparaître-là sous une forme pour ainsi dire immaculée. Prospero et sa fille Miranda fuient leur patrie où les méchants ont usurpé le pouvoir, ils s'évadent dans la solitude, là où la vertu peut subsister et triompher. Fidèles à la longue tradition utopique, ils jettent leur dévolu sur une île lointaine...⁵¹

3. le *Da-Sein* (l'être-là) (qui n'a rien à voir ni de près ni de loin avec le *Dasein* heideggerien) est celui auquel songe Faust lorsqu'il s'exclame: *Verweile doch, du bist so schön* (Arrête-toi, tu es si beau), c'est la présence ultime visée par la quête du *Summum Bonum*, elle n'apparaîtra qu'à la fin des fins, mais rien n'en garantit l'avènement.

Dans la partie plus philosophique et argumentative du *Principe Espérance*, Bloch enfin aura recours à des néologismes d'une redoutable précision qui resteraient obscurs à l'Allemand le plus sagace et averti, s'ils n'étaient complétés par des explicitations circonstanciées. Car contrairement aux syntagmes précédents, ils n'évoquent rien en soi. Je me réfère ici au chapitre où Bloch analyse les différentes couches de la catégorie de la Possibilité⁵². Bloch privilégie les mots dépourvus de toute connotation culturelle dès lors qu'il s'agit de sensibiliser à un concept totalement nouveau. Dans ce cas précis, il forge les syntagmes suivants:

1. *das sachlich-objectiv-Mögliche*: le possible objectif au niveau des faits
2. *das sachhaft-objektgemäss-Mögliche*: le possible conforme à la structure de l'objet
3. *das objectiv-real-Mögliche*: le possible objectivement réel

On le voit et on l'entend: chaque syntagme est ici une espèce d'assemblage composé à partir de morphèmes et d'affixes. Deux lexèmes: *Objekt* – objet, et *Sach* – objet mais aussi chose et affaire, auxquels sont accolés selon le cas les suffixes: -haft, -lich et -iv, qui n'ont pas la même valeur dans la sémantique adjectivale.

51. *Ibid.*, p. 138-139.

52. *Ibid.*, tome 1, p. 270.

Certes, la traduction aurait pu s'en tirer avec des syntagmes moins barbares pour traduire ces concepts très précis, rendre par exemple le premier par «possible épistémologique», dépendant du stade de la connaissance, le deuxième par «possible objectif», et le troisième par «possible dialectique», dont la réalisation est impliquée dans et dépendante du processus. Une question se pose d'emblée: pourquoi Bloch n'a-t-il pas eu recours à ces termes tellement plus commodes et plus clairs qui existent également en allemand: *epistemologisch*, *objektiv* et *dialektisch*, et pourquoi leur a-t-il préféré ces néologismes? On devinera que ces adjectifs utilisés dans d'autres systèmes philosophiques antérieurs seyaient mal à son souci de précision novatrice.

Conclusion

L'écriture blochienne et le Verbe de la pensée blochienne, est un **néologisme** par excellence, c'est-à-dire que, pour utiliser un terme cher à la maïeutique blochiennne, elle est grosse d'un logos absolument nouveau, inexprimable autrement que par un dire nouveau. Ce que Bloch observe et tente de décrire, c'est un Devenir encore plein de zones d'ombre. Il ne pouvait donc clore et figer dans la parole le flux dialectique de son Objet. Le lexique blochien peut se comparer aux *torsi* décrits plus haut: soucieux de dénoter de manière concrètement suggestive et allusive, sans enfermement prématuré du concept, et non de connoter en référence à l'existant.

La langue de Bloch est précisément celle de la science active de la tendance. D'un côté, une composition musicale, scandée, dynamisante qui entraîne son lecteur dans le flux de ce qui ne peut encore être appréhendé dans sa totalité. De l'autre: une pléthore de néologismes qui se manifestent essentiellement sous trois formes: la création de termes d'une précision pour ainsi dire technique, la resémantisation de termes émoussés, les syntagmes terminologiques insolites, déconcertants, où se marient l'abstrait et le concret. Innovations verbales et resémantisation étant seules aptes à véhiculer des concepts entièrement nouveaux, toute traduction, française ou autre, se devait d'opérer les mêmes franchissements, du moins dès que cela était possible. Sans oublier cependant que toute transgression linguistique de bon aloi ne peut se faire qu'en suivant les veines de la langue. Quoi qu'il en soit, il s'agissait de restituer très exactement toutes les composantes précitées. Loin de vouloir niveler, raboter les reliefs d'une telle prose, la traduction devait s'efforcer de les reproduire avec la plus grande exactitude, mais aussi

d'entonner le même ton, d'épouser le même rythme, de rendre le même souffle, souvent prophétique. Il fallait absolument éviter de fournir un texte francisé, notamment par le recours à l'abstraction discursive, à l'élégance stylistique, et moins que tout à une certaine tradition terminologique, sous peine de déformer le propos philosophique lui-même et de clore un système ouvert.

Dans l'écriture des vingt tomes de ses œuvres complètes, Ernst Bloch vise rien moins que l'adéquation parfaite entre une pensée et un style qui serait déjà cette pensée en marche. Pour lui être fidèle, il fallait certes éviter d'être par trop cibliste, mais aussi d'être sourcier à outrance sous peine de violer la langue cible. L'objectif majeur de l'écriture blochienne est de secouer et d'étonner car, proclamera-t-il à plusieurs reprises: l'étonnement n'est-il pas le commencement de la philosophie? L'important était donc d'étonner aussi dans la traduction, d'étonner autant, aux mêmes fins, mais jamais au détriment de la langue française.

Bibliographie

- Bloch Ernst, *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, collection Philosophie, tome I 1976, tome II 1989, tome III 1991, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart.
- Bloch, Ernst, *Geist der Utopie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1923.
- Bloch, Ernst, *Das Prinzip Hoffnung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1959.
- Bloch, Ernst, *Tübinger Einleitung in die Philosophie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1961.
- Gespräche mit Ernst Bloch*, herausgegeben von Rainer Traub und Harald Wieser, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, S.235, 1975.
- Meschonnic, Henri, *Pour la poétique*, I, 1971, II 1973 et III 1973, Paris, Gallimard.
- Weigand, Karheinz, *Ernst Bloch, Über die Hoffnung, Reden und Gespräche*, Stimme der Philosophie, München, Der HörVerlag GmbH, 1999.

Outils et ressources en ligne pour la formation des traducteurs juridiques

Résumé: La langue du droit est l'une des langues de spécialité les plus polysémiques, puisque la signification des termes de son discours a été fixée dans un contexte particulier, par rapport à un cas particulier. Par conséquent, les difficultés de compréhension et de maîtrise du langage juridique se situent à plusieurs niveaux: la technicité de la terminologie et la phraséologie spécifique, les marques d'énonciation, la juridicité des énoncés, l'aspect national du langage juridique, les effets de sens, etc. Dans la perspective de la formation à la traduction juridique, les outils et les ressources en ligne (lexiques de terminologie comparée, dictionnaires bilingues spécialisés, ouvrages généraux en droit, moteurs de traduction automatique, etc.) sont de vrais instruments de travail que les traducteurs doivent s'approprier pour l'acquisition de la compétence technologique, à savoir la compétence en matière d'extraction de l'information. Notre contribution se propose de mettre en exergue la formation des traducteurs dans le domaine juridique à travers l'exploitation des corpus multilingues, qui représentent des bases de données importantes aussi bien pour la terminologie que pour le fonctionnement discursif des termes juridiques.

Mots-clés: langue du droit, polysémie, linguistique de corpus, traduction juridique, compétence technologique

Abstract: The legal language is one of the most polysemous specialized language since the meaning of its terms has been set in a particular context, in relation to a specific case. Consequently, there are difficulties in understanding and mastering the legal language at various levels: the technicality of the terminology and

the specific phraseology, the discourse markers, the legal aspect of the utterances, the national specificity of each legal system and language, the effects of meaning, etc. From the perspective of training in the legal translation field, online tools and resources (lexicons of comparative terminology, specialized bilingual dictionaries, general legal texts, machine translation services, etc.) are valuable translation instruments. The translators must acquire knowledge in this domain in order to become technologically competent in searching information. Our contribution focuses on the training of translators in the legal field through the exploitation of multilingual corpora which represent important databases, both for terminology, and for the discursive usage of legal terms.

Keywords: Jurilinguists, Polysemy, Corpus Linguistics, Legal Translation, Technological Skills

Introduction

Travaillant en milieu universitaire pour la formation des traducteurs juridiques, nous avons pu observer que les difficultés de compréhension, d'analyse et d'interprétation du texte source, y compris les problèmes inhérents à sa transposition en langue cible, se situent à plusieurs paliers: caractéristiques lexicales, sémantiques, stylistiques, mais également structures langagières spécifiques, porteuses des marques de l'énonciation juridique. En effet, la langue du droit est l'une des langues de spécialité les plus polysémiques qui s'individualisent par les traits suivants: la technicité de la terminologie et de la phraséologie, la juridicité des énoncés, l'aspect national du langage juridique, les effets de sens, etc.

Notre article se propose de mettre en exergue la formation des traducteurs dans le domaine juridique à travers l'exploitation des outils et des ressources en ligne (lexiques de terminologie comparée, dictionnaires bilingues spécialisés, ouvrages généraux en droit, moteurs de traduction automatique, etc.) qui sont de vrais instruments de travail que les traducteurs doivent s'approprier pour l'acquisition de la compétence technologique, à savoir la compétence en matière d'extraction de l'information.

De la traduction juridique à la formation des traducteurs

Défini comme «la mise en œuvre de la langue, par la parole, au service du droit» (Cornu, *Linguistique juridique* 211), le discours juridique cumule les deux composantes fondamentales, la langue et le droit, dans une symbiose qui rend la traduction juridique d'autant plus difficile qu'à tout cela s'ajoute son aspect national, qui reflète à la fois l'histoire et la culture d'un pays qui organise son système juridique selon sa propre conception. De ce fait, le discours juridique est porteur d'une dimension culturelle se reflétant non seulement dans la terminologie, mais aussi dans la façon de l'exprimer. Pour Gémard, «on ne traduit pas que des mots, des tournures et des expressions», mais il s'agit, avant tout, de passer d'un système à un autre non seulement dans la lettre mais aussi dans *l'esprit*» (*Traduire ou l'art d'interpréter* 147). En effet, le langage du droit véhicule des notions, des institutions et des procédures qui sont tellement propres à chaque langue et culture juridiques que «l'on ne peut les transposer telles quelles d'une langue et d'un système à un autre sans risquer à tout moment l'impropriété, le contresens, voire le non-sens juridiques» (*Ibid.* 167).

Une deuxième idée qui s'en dégage est le fait que l'opération traduisante, dans le cas des langues de spécialité, relève d'une véritable analyse du fonctionnement linguistique, car la langue spécialisée ne renvoie pas à une langue à part entière, mais à un «usage particulier de la langue naturelle» (Lerat, *Les langues spécialisées* 21). À vrai dire, le traducteur juridique mobilise tout un ensemble de ressources linguistiques, conceptuelles et notionnelles pour comprendre le contenu du texte de départ et pour exprimer le sens juridique dans le texte d'arrivée. Les deux éléments clés de la traduction juridique sont le sens et la forme.

En ce qui concerne les compétences des traducteurs¹, parmi les six classes de compétences, on retrouve deux compétences qui visent exclusivement la formation technologique: d'une part, savoir utiliser avec efficacité et rapidité et intégrer divers logiciels d'aide à la correction, à la traduction, à la

1. Pour définir le référentiel de compétences appliquées aux métiers de la traduction, nous avons pris comme point de départ le *Projet européen de Master en traduction* (European Master's in Translation – EMT), document de référence pour la planification, l'actualisation et la comparaison des programmes d'enseignement pour la formation des traducteurs au niveau Master qui présente la typologie suivante: (1) compétence en matière de prestation du service de traduction; (2) compétence linguistique; (3) compétence interculturelle; (4) compétence en matière d'extraction de l'information; (5) compétence thématique et (6) compétence technologique.

terminographie, à la mise en page, à la recherche documentaire et, d'autre part, la compétence en matière d'extraction de l'information, qui inclut plusieurs sous-compétences:

- savoir identifier ses besoins en information et documentation;
- développer des stratégies de recherche documentaire et terminologique: savoir extraire, traiter des informations pertinentes pour une tâche donnée (informations documentaires, terminologiques, phraséologiques);
- développer des critères d'évaluation vis-à-vis des documents accessibles sur le Web ou tout autre support, c'est-à-dire savoir évaluer la fiabilité des sources documentaires (esprit critique);
- savoir utiliser efficacement des outils et moteurs de recherche (logiciels de terminographie, corpus électroniques, dictionnaires électroniques);
- maîtriser l'archivage de ses propres documents.

En d'autres mots, le défi de la formation des traducteurs ne se limite pas à l'appropriation du système linguistique des langues, mais à apprendre aux futurs traducteurs à comprendre et à reformuler le sens, à résoudre des problèmes communicatifs et interprétatifs en fonction de la situation donnée, à créer et à reproduire des textes de différents types et genres, adressés à des destinataires déterminés et suivant le modèle de la communication unilingue.

Linguistique de corpus et traduction juridique

Sans avoir un cadre théorique propre mais une méthodologie qui, par le moyen des outils computationnels, délivre des résultats reproductibles et inattaquables, la linguistique de corpus sert à l'enseignement des langues par l'extraction des connaissances linguistiques d'un corpus selon le principe que les mots n'ont du sens que dans le discours. C'est donc dans le texte que les mots puisent leur signification réelle.

Les spécialistes (lexicologues, terminologues, sémanticiens, etc.) se sont rendu compte des avantages de l'exploitation des corpus et ont manifesté un intérêt grandissant pour la constitution des corpus dans les domaines suivants: descriptions linguistiques contrastives, études sur la théorie de la traduction, développement d'une méthodologie de l'exploitation des corpus dans les cours de traduction, intégration des outils permettant de naviguer

Analyse des problèmes traductologiques

et d'observer les spécificités terminologiques et langagières des langues en contact.

La linguistique de corpus peut être mise en relation avec la terminologie pour la définition des concepts et l'analyse contextuelle. En effet, l'analyse des corpus parallèles permet de souligner les changements qui interviennent dans la traduction des termes d'une langue à l'autre et, à la fois, l'utilité du corpus pour une analyse ponctuelle consacrée à la mise en évidence des spécificités terminologiques et langagières.

Outre le lexique, qui peut faire l'objet d'une analyse sur le corpus, les spécificités langagières des deux langues sont très bien mises en évidence par l'analyse sur les corpus parallèles, d'autant plus que le traducteur ne dispose pas cette fois-ci de règles lui permettant de choisir correctement parmi les nombreuses possibilités qu'il a à sa disposition.

Pour la constitution des corpus multilingues, les bases de données à partir desquelles on peut constituer des corpus juridiques sont très riches et se trouvent en utilisation gratuite:

1. *Cour de justice de l'Union européenne* (http://curia.europa.eu/jcms/jcms/j_6/fr/)
2. *Access to European Union Law* (<http://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/?uri=CELEX:62008TJ0284>)
3. *Cour Européenne des droits de l'homme* (<http://www.echr.coe.int/Pages/home.aspx?p=caselaw/analysis&c=>)
4. *British National Corpus* (BNC), qui contient 100 millions de mots d'anglais britannique contemporain (<http://corpus.byu.edu/bnc/>)
5. www.linguee.com
6. www.reverso.net
7. <http://opus.lingfil.uu.se/bin/opusqpl?corpus=Europarl>

Les corpus multilingues peuvent être conçus de deux manières :

- a. Corpus comparables (un recueil de textes non-traduits dans une 1^{ère} langue avec un recueil de textes non-traduits dans une 2^{ème} langue ayant des points en commun).
- b. Corpus parallèles / alignés (textes de départ dans une 1^{ère} langue avec les traductions de ces mêmes textes dans une 2^{ème} langue).

La première méthode de l'exploitation du corpus, la méthode inductive en traductologie (du particulier au général), est la méthode «bottom up» (de

bas en haut) où l'on part du corpus, des phénomènes de traduction concrets et empiriquement observables pour tirer des conclusions spécifiques concernant certains aspects traductionnels ou des généralisations concernant certaines langues. À ce sujet, à partir d'un extrait du Traité de l'Union Européenne – *Le Tribunal Européen de la Fonction publique*², on pourrait demander aux étudiants d'illustrer par des exemples les traits linguistiques suivants:

1. Le présent de l'indicatif a souvent une valeur modale, exprimant l'obligation (énoncé normatif – le verbe *devoir* y est sous-entendu):

Le Tribunal de la fonction publique *est composé* de sept juges. Si la Cour de justice le *demande*, le Conseil, statuant à la majorité qualifiée, *peut* augmenter le nombre de juges. Les juges *sont nommés* pour une période de six ans. Les juges sortants *peuvent* être nommés à nouveau.

2. La voix passive met en valeur l'objet à la place du sujet, qui est souvent le moyen de marquer «la généralité de la règle». Très souvent la personnalité du sujet n'est pas indiquée (on parle dans ce cas de phrases passives sans agent exprimé ou de constructions passives «inachevées» (Spilka, *Le passif du législateur* 106): «Les juges *sont nommés* par le Conseil». «Les juges *sont nommés* pour une période de six ans».

3. La construction impersonnelle marque «le caractère impersonnel de la règle». Celle-ci est posée dans l'abstrait, sans référence à un sujet logique. La voix impersonnelle exprime une réalité objective, et donc une sorte de vérité générale:

Il est pourvu à toute vacance par la nomination d'un nouveau juge pour une période de six ans.

Il est institué un comité composé de sept personnalités parmi d'anciens membres de la Cour de justice et du Tribunal et de juristes possédant des compétences notoires.

La deuxième méthode, la méthode déductive en traductologie (du général au particulier), est la méthode «top down» (de haut en bas): on part d'une hypothèse de travail théorique, d'une intuition ou d'une idée abstraite du traducteur pour la vérifier ou la valider. Par exemple, on peut demander aux étudiants d'analyser des termes juridiques tout en mettant en parallèle le contexte dans lequel ils apparaissent avec des commentaires sur leurs équivalents dans la langue cible, le français dans notre cas:

2. <http://eur-lex.europa.eu/collection/eu-law/eu-case-law.html>

Analyse des problèmes traductologiques

Anglais	Français	Commentaire	
THE EUROPEAN UNION CIVIL SERVICE TRIBUNAL	LE TRIBUNAL DE LA FONCTION PUBLIQUE DE L'UNION EUROPÉENNE	Criminal Court Regional Court District Court Police Court Administrative Tribunal Employment Tribunal The Social Security Tribunal The Disability Tribunal The Agricultural Land Tribunal	Tribunal correctionnel Tribunal de grande instance Tribunal d'instance Tribunal de police Tribunal administratif Conseil de prud'hommes Tribunal des affaires de la sécurité sociale Tribunal du contentieux de l'incapacité Tribunal paritaire des baux ruraux
FULL COURT	ASSEMBLÉE PLENIÈRE	« <i>La Cour exerce ses attributions en séance plénière.</i> » (“full court”)	
REGISTRAR	GREFFIER	«Fonctionnaire attaché à une juridiction, chargé de garder les minutes des jugements et d'en délivrer expédition, et qui peut exercer certains pouvoirs judiciaires».	
NATIONAL	RESSORTISSANT	«Personne qui ressortit juridiquement à l'autorité d'un État». Le terme <i>ressortissant</i> (ou <i>ressortissante</i>) est souvent employé dans un sens large qui englobe, en plus des nationaux, les personnes qui relèvent de l'autorité d'un État donné du fait de l'existence d'un lien de sujétion (ex. un mandat, un protectorat) entre leur pays (l'État sous mandat ou protégé) et l'État protecteur.	
DISPUTE	LITIGE	«In this rule, unless the context requires otherwise, <i>dispute</i> means a dispute between persons which is being litigated, or is likely to be litigated, under these rules, except one which may arise in a divorce or other matrimonial proceeding». (juriterm.ca) On appelle <i>litige</i> toute contestation, en justice surtout, mais pas nécessairement, qui oppose des particuliers aussi bien que des États. Un événement à répercussions personnelles ou internationales peut <i>occasionner un litige</i> .	

La mise en parallèle des textes bilingues comme stratégie d'appropriation du lexique juridique met en évidence le fait que la transposition d'une langue à l'autre n'est pas une «simple question de vocabulaire et de

correspondances» et que, bien au contraire, «l'environnement d'une expression, ou encore son contexte, importe autant que l'expression en elle-même» (González-Rey, *Les enjeux de la phraséologie en matière de traduction spécialisée* 44).

L'avantage des corpus pour les traducteurs est indéniable. À la différence des glossaires, les corpus fournissent des suggestions pour les termes équivalents, mais aussi un contexte d'utilisation, des fréquences d'emploi et des exemples attestés. Il est bien évident que la traduction juridique n'est pas une simple question de vocabulaire et d'équivalences et que, en fait, c'est le fonctionnement discursif qui intéresse le traducteur:

Pour permettre au traducteur et à l'interprète de trouver rapidement, pour chaque terme, la phraséologie appropriée et leur éviter les calques, il conviendrait de donner au contexte une fonction et une dimension nouvelles en y incorporant des listes de co-occurrents, accompagnées le cas échéant d'exemples d'emploi. (Bruno de Bessé, *Introduction* 11)

En outre, par l'analyse du lexique dans une approche contrastive, les apprenants se rendent compte des contraintes et de la marge de manoeuvre du traducteur. Il faut aussi prendre en considération le fait que, outre les compétences de savoir-faire, l'approche contrastive vise plutôt à enseigner aux apprenants une manière de savoir-apprendre. Tout en comparant les deux textes, les futurs traducteurs doivent argumenter les choix et refaire ainsi toute la démarche de l'opération traduisante, ce qui leur permet de se munir des instruments nécessaires à la réalisation des futures traductions.

En fin de compte, les corpus multilingues apportent des informations précises concernant le co-texte d'apparition d'un terme grâce aux très nombreux exemples en contexte, les phénomènes de collocation, de colligation et de prosodie sémantique, qui représentent des enjeux importants pour le traducteur, les phénomènes de variation géographique ou liée au registre, soit toute une série de phénomènes relatifs à l'usage de la langue que les dictionnaires traditionnels ne peuvent pas couvrir.

Dictionnaires électroniques

Les dictionnaires électroniques que l'on trouve sur des sites internet comme www.linguee.com ou www.reverso.net (fonctionnalité «Context») sont très utilisés par les traducteurs en formation et se présentent comme des dictionnaires nouvelle génération. Ainsi *Linguee* propose-t-il des correspondances lexicales comme un dictionnaire en ligne traditionnel et

Analyse des problèmes traductologiques

une série de phrases dans la langue de départ et dans la langue cible. Il s'agit en effet d'un corpus parallèle pouvant servir comme point de départ à une analyse contrastive pour les deux langues analysées.

Pour le domaine juridique, les dictionnaires les plus utilisés sont:

- *Dictionnaires français et anglais* (http://www.lexilogos.com/english/french_dictionary.htm)
- *Dictionnaire anglais-français en ligne* (<http://www.wordreference.com/>)
- *Guide to European Culture, Languages and Products* (<http://www.eurocosm.com/Eurocosm/AppEC/Pdcd/Langlab/Phrasesearch3.asp?notab=y>)
- *Lexique juridique* du portail *Net-iris.fr* (www.net-iris.fr/lexique-juridique/definition.php)
- The Government of Canada's terminology and linguistic data bank (<http://www.cttj.ca/>, http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha_eng.html?lang=eng&index=alt)


À cela, on peut ajouter les ressources terminologiques spécialisées:

- *IATE-InterActive Terminology for Europe* (<http://iate.europa.eu/SearchByQuery.do>)
- *EUROVOC*: thésaurus multilingue de l'Union européenne couvrant la terminologie des domaines d'activité de l'UE (avec un accent sur l'activité parlementaire)
- *FAOTERM*: terminologie de la FAO (Food and Agriculture Organization of the United Nations)
- *ILO Databases* (Organisation Internationale du Travail): bases de données terminologiques dans le domaine du travail et des relations sociales
- *METEOTERM*: base de données terminologique de l'Organisation Mondiale de la Météorologie (six langues) qui comprend le Vocabulaire Météorologique International et un Glossaire International d'Hydrologie
- *Terminologie du FMI* (Fonds Monétaire International): dictionnaire multilingue comprenant plus de 150 000 termes utiles pour les traducteurs travaillant sur les documents du FMI

- *TERMITE*: base de données multilingue de l'International Telecommunication Union (ITU) consacrée à la terminologie des télécommunications issue des normes techniques
- *UNESCOTERM*: banque de données terminologiques de l'UNESCO
- *UNTERM*: banque de terminologie multilingue de l'Office des Nations unies (ONU – New York)
- *WTOTERM*: base de données de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC)

À titre d'exemple, nous sommes partie des résultats de la linguistique de corpus qui mettait en évidence le couples *Angl. dispute / Fr. litige* pour mieux comprendre la différence terminologique entre les deux langues par la recherche documentaire dans IATE, une base de données génératrice de valeur conceptuelle. Pour ces deux termes, IATE commence avec la définition lexicographique, prise dans un dictionnaire de la langue générale, et continue avec la définition contextuelle prise dans les documents normatifs européens et les documents nationaux. Si l'on regarde les trois équivalents français (*litige, conflit, contester*), on se rend compte que chaque terme présente le degré de fiabilité, la référence, le domaine et la date, un ancrage contextuel défini en fonction de ces critères essentiels pour une utilisation terminologique fiable. En effet, la confiance du traducteur s'accroît au fur et à mesure que les ressources utilisées pour la traduction apportent des informations techniques sur l'utilisation contextuelle de l'équivalent recherché.


Analyse des problèmes traductologiques


English (en) ▾
[Search Screen](#) [Help](#)
[Back to results](#)
[Feedback](#)

Domain: LAW

en

Definition	1: disagreement or argument. 2: to argue against something.1.(1) A controversy. An allegation of fact by one person denied by another person, each acting with some show of reason.
Definition Ref.	.Dictionary of Law v1.0 -ISBN 1-901659-37-2. Peter Collin Publishing 1999;1.Ballentine's Law Dictionary, 3e éd., p. 358.;
Term	dispute
Reliability	3 (Reliable)
Term Ref.	Ballentine's Law Dictionary, 3e éd., Rochester (N. Y.), Lawyers Co-operative, 1969, p. 358; Règles de procédure du Nouveau-Brunswick de 1982, r. 77.02; Règles de procédure du Nouveau-Brunswick de 1982, r. 57.04; Lois révisées du Nouveau-Brunswick de 1973, ch. G-2, art. 8;Dictionary of Law v1.0 -ISBN 1-901659-37-2. Peter Collin Publishing 1999;
Context	In this rule, unless the context requires otherwise, dispute means a dispute between persons which is being litigated, or is likely to be litigated, under these rules; except one which may arise in a divorce or other matrimonial proceeding ((...)); Where a party disputes an item of an account he shall serve each party with notice thereof and the grounds for his dispute.;
Context Ref.	Règles de procédure du N.-B., 1982, r. 77.02.; Règles de procédure du N.-B., 1982, r. 57.04.
Term Note	procédure civile
Date	23/03/1999


English (en) ▾
[Search Screen](#) [Help](#)
[Back to results](#)
[Feedback](#)

Domain: LAW

fr

Term	litige
Reliability	3 (Reliable)
Term Ref.	Lois révisées du Nouveau-Brunswick de 1973, ch. L-1, par. 44(3);
Term Note	procédure civile
Date	23/03/1999
Term	conflit
Reliability	3 (Reliable)
Term Ref.	CTTJ, Vocabulaire de la common law, Tome 3 : Procédure civile et Preuve, Moncton, Les Éditions du Centre universitaire de Moncton, 1983, p. 65; Ontario (Province), Lexique anglais-français du droit en Ontario, 3e éd., Toronto, Ministère du Procureur général, 1987, p. 84, no 2382; Règles de procédure du Nouveau-Brunswick de 1982, r. 77.02;
Term Note	procédure civile
Date	23/03/1999
Term	contester
Reliability	3 (Reliable)
Term Ref.	CTTJ, Vocabulaire de la common law, Tome 3 : Procédure civile et Preuve, Moncton, Les Éditions du Centre universitaire de Moncton, 1983, p. 65; Ontario (Province), Lexique anglais-français du droit en Ontario, 3e éd., Toronto, Ministère du Procureur général, 1987, p. 84, no 2383; Règles de procédure du Nouveau-Brunswick de 1982, r. 57.04; Lois révisées du Nouveau-Brunswick de 1973, ch. G-2, art. 8; Règles de procédure civile de l'Ontario de 1984, r. 8.06(3); Règles de la Cour du Banc de la Reine du Manitoba de 1988, r. 8.06(3);
Term Note	procédure civile
Date	23/03/1999

Par rapport à ces ressources terminologiques, les glossaires présentent l'avantage de fournir aux futurs traducteurs la possibilité de comprendre et de reformuler le sens, de résoudre des problèmes communicatifs et interprétatifs en fonction de la situation donnée, de créer et de reproduire des textes de différents types et genres, adressés à des destinataires déterminés et suivant le modèle de la communication unilingue. Un tel

instrument de travail est le *Juridictionnaire – Recueil des difficultés et des ressources du français juridique* – publié par Jacques PICOTTE au Centre de traduction et de terminologie juridiques de la Faculté de droit de l'Université de Moncton³. En d'autres mots, le *Juridictionnaire* n'est pas un ouvrage de lexicographie juridique, mais

un répertoire des difficultés et des ressources linguistiques du français juridique», «un outil de travail à l'usage des rédacteurs et des rédactrices qui ont le souci du mot juste et de la correction de la langue et qui désirent trouver rapidement la réponse aux questions que soulèvent leurs difficultés linguistique. (10)

Dans le cas du terme anglais *dispute*, le *Juridictionnaire* (1460) nous met en garde sur ses équivalents français et nous fournit également les collocations nominales où le français n'utilise pas le nom homonyme *dispute*, mais d'autres équivalents fonctionnels (*conflit* ou *différend*):

En situation de traduction, on évitera le mot *dispute* lorsque l'anglais se sert de l'homonyme «dispute» pour exprimer l'idée d'un *conflit* ou d'un *différend*:

administrative dispute	= contentieux administratif
borderline dispute	= conflit d'attribution des tâches ou conflit de distribution de travail
collective dispute	= conflit ou différend collectif
commercial dispute	= différend ou litige commercial
constitutional dispute	= conflit ou différend constitutionnel
financial dispute	= différend ou litige financier
fiscal dispute	= litige fiscal
industrial dispute	= conflit industriel
labour dispute	= conflit de travail
trade dispute	= différend commercial
interest dispute	= conflit d'intérêts
international dispute	= différend international
justiciable dispute	= différend justiciable
legal dispute	= contestation ou controverse judiciaire
local dispute	= différend (d'ordre) local
political dispute	= différend politique
territorial dispute	= conflit territorial
wage dispute	= conflit salarial

3. Le *Juridictionnaire* se trouve en utilisation libre à l'adresse: <http://www.cttj.ca/documents/juridictionnaire.pdf>

Analyse des problèmes traductologiques

À partir de ces outils et ressources en ligne qui se trouvent à la disposition des traducteurs, la conception d'une *Fiche terminologique* devient un instrument de travail à long terme qui synthétise aussi bien le sens général du terme que ses sens spécialisés dans une démarche qui a comme valeur ajoutée le sens contextuel des termes. Pour rester dans le domaine générique des *conflicts*, la Fiche terminologique suivante met au profit le sens général du terme-vedette ainsi que les sens spécialisés et son analyse contextuelle dans des sources variées, y compris les cooccurrences du domaine (collocations, expressions, etc.):

	Anglais	Français
Terme	CONFLICT	CONFLIT
Catégorie grammaticale	Nom	Nom
Définition	An active disagreement between people with opposing opinions or principles	Rencontre d'éléments, de sentiments contraires, qui s'opposent.
Source de la définition	Cambridge Dictionary	Le Petit Robert
Sens spécialisé	Declaration containing actions that build on the vision and principles articulated from the Millennium Declaration [IATE: 912285] to the Monrovia Roadmap, propose key peace building and state building goals, focus on new ways of engaging, and identify commitments to build mutual trust and achieve better results in fragile states	Le juge saisi d'un litige peut, après avoir recueilli l'accord des parties, désigner une tierce personne afin d'entendre les parties et de confronter leurs points de vue pour leur permettre de trouver une solution au conflit qui les oppose.
Source de la note	International Dialogue on Peace building and State building, <i>A New Deal for engagement in fragile states</i>	CODE DE PROCEDURE CIVILE Article 131-1 du CPP
Contexte 1 pris dans votre extrait pour la LS et dans le corpus pour la LC	In order to ensure legal certainty, it should be provided that, in the event of conflict, this Directive is to prevail, except where it explicitly provides otherwise.	Afin d'assurer la sécurité juridique, il y a lieu de prévoir que, en cas de conflit, c'est la présente directive qui prime, sauf si elle en dispose expressément autrement.
Source du contexte 1	Directive 2013/11/UE du Parlement européen et du Conseil du 21 mai 2013 relative au règlement extrajudiciaire des litiges de consommation et modifiant le règlement (CE) n o 2006/2004 et la directive 2009/22/CE (directive relative au RELC)	

Contexte 2 pris dans le corpus	Assistance in response to situations of crisis or emerging crisis to prevent conflicts.	Aide pour répondre à une situation de crise ou de crise émergente en vue de prévenir les conflits.
Source du contexte 2	Regulation (EU) No 230/2014 of the European Parliament and of the Council of 11 March 2014 establishing an instrument contributing to stability and peace	
Autant de contextes qu'il y a de collocations	conflict of interest conflict of laws conflict resolution	conflit d'intérêts conflit de lois résolution de conflits
Sources pour tous ces contextes	Directive 2013/11/UE du Parlement européen et du Conseil du 21 mai 2013 relative au règlement extrajudiciaire des litiges de consommation et modifiant le règlement (CE) no 2006/2004 et la directive 2009/22/CE (directive relative au RELC).	

En guise de conclusion

À l'issue de ce parcours, force est de constater que l'opération traduisante dans le cas des langues de spécialité relève d'une véritable analyse du fonctionnement linguistique, car la langue spécialisée ne renvoie pas à une langue à part entière, mais à un «usage particulier de la langue naturelle» (Lerat, *op. cit.*, 21). En effet, le traducteur juridique est un médiateur qui assume la responsabilité de mettre en place des activités cognitives afin de faire le transfert entre au moins deux langues, selon les contraintes linguistiques, culturelles et juridiques des deux langues en contact. La compétence linguistique reste essentielle sans pour autant devenir la seule condition nécessaire et suffisante pour garantir la qualité de la traduction.

Une autre idée qui s'en dégage est le fait que l'utilisation des ressources et des outils en ligne reste un instrument indispensable pour l'acquisition des savoir-faire et surtout des savoir-apprendre par les traducteurs en formation initiale ou continue. Grâce à leur exploitation, le formateur peut développer des stratégies de recherche documentaire et terminologique et former l'esprit critique des traducteurs par des critères d'évaluation vis-à-vis des documents accessibles sur le Web, c'est-à-dire savoir évaluer la fiabilité des sources documentaires.

En fin de compte, la gestion terminologique des ressources documentaires s'avère un instrument indispensable pour faire acquérir aux futurs traducteurs les compétences transversales indispensables à la mise en œuvre du processus de traduction: pensée critique, veille et recherche

Analyse des problèmes traductologiques

documentaire, maîtrise des outils informatiques courants et spécialisés (bases de données, moteurs de recherche, dictionnaires électroniques, etc.).

Bibliographie

- Bocquet, Claude, *La traduction juridique: Fondement et méthode*, Louvain, Éditions De Boeck, coll. Traducto, 2008.
- De Bessé, Bruno, «Introduction», in *Terminologie et traduction*, N°2/3, 1992, p. 9-11.
- Cornu, Gérard, *Linguistique juridique*, Paris, Montchrestien, 1990.
- Damette, Éliane, *Didactique du français juridique*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Dincă, Daniela, *Linguistique juridique. La traduction des structures langagières du discours normatif français en roumain*, Craiova, Editura Sitech, 2007.
- European Master's in Translation / Master européen en traduction, http://ec.europa.eu/dgs/translation/external_relations/universities/master_en.htm, (consulté le 15 juillet 2017).
- Gambier, Yves, *Compétences pour les traducteurs professionnels, experts en communication multilingue et multimédia*, 2009, http://ec.europa.eu/dgs/translation/programmes/emt/key_documents/emt_competences_translators_fr.pdf (consulté le 15 juillet 2017).
- Gémar, Jean-Claude, *Traduire ou l'art d'interpréter, Langue, droit et société: éléments de jurilinguistique*, tome II, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1995.
- González Rey, Isabel, «Les enjeux de la phraséologie en matière de traduction spécialisée», in Actes du Colloque international *Théorie, pratique et didactique de la traduction spécialisée*, http://dtil.unilat.org/colocviiu_craiova_2009/actes/comunicari_actes_2009.pdf (consulté le 15 juillet 2017).
- Guidère, Mathieu, *Introduction à la traductologie. Penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain*, Louvain, Éditions De Boeck, coll. Traducto, 2008.
- Lerat, Pierre, *Les langues spécialisées*, Paris, PUF, 1995.
- Sourieux, Jean Louis, Lerat, Pierre, *Le langage du droit*, Paris, PUF, 1975.
- Stoichițoiu-Ichim, Adriana, *Semiotica discursului juridic*, București, Editura Universității din București, 2001.
- Sparer, Michel, «Traduction des textes législatifs: contraintes et enjeux», in *Société des traducteurs du Québec, Actes du colloque*, Hull (Québec), 30-31 janvier/ 1^{er} février 1983, <http://www.cslfgouv.qc.ca/Publications/PubD116/D116-3.html#f>, (consulté le 15 juillet 2017).
- Sparer, Michel, «L'enseignement de la traduction juridique: une formation technique et universitaire», in *Meta*, N°33/2, 1988, p. 320-328.
- Spilka, Irène V, «Le passif du législateur», in *Langage du droit et traduction*, Linguatex et Conseil de la langue française, Montréal, 1982, p. 101-108.

La métaphore du laid dans les *Fleurs du mal* de Baudelaire: procédés de transfert en roumain

Résumé: Catégorie esthétique opposée au beau, le laid a fasciné les non conformistes de tous les temps, parmi lesquels Baudelaire. Dans les *Fleurs du mal*, il a réussi à créer des métaphores inédites, celles du domaine verbal étant des plus brillantes. Les transférer en roumain, langue accueillante et rapprochée comme structure et comme ligne mélodique du français, constitue pourtant un vrai défi pour les traducteurs, tant au niveau linguistique que stylistique. Comme entre le français et le roumain les différences référentielles et culturelles ne sont pas de nature à justifier un régime conceptuel différent de la métaphore, le dilemme du traducteur porte sur les conséquences d'une traduction qui trahit l'original par la substitution d'un champ conceptuel à un autre, par le changement complet de la structure linguistique de l'original, voire même par l'emploi d'une comparaison explicite à la place d'une métaphore.

Mots-clés: métaphore du laid, mécanisme métaphorique, traduction littérale, équivalence, ajout, substitution

Abstract: Trope that has never ceased to fascinate poets who exploit it, the metaphor is defined by the French dictionary TLFi as a “figure of speech which designates a conceptual entity through words whose meaning in language is different, but due to the analogy existing between them, they are brought together and finally melted”. Prandi offers a broader perspective on this issue, and takes into consideration the conceptual regime of the metaphor and its linguistic structure. In her opinion, the metaphor can occur either as a coherent conceptual structure or as a conceptual conflict within the same language. Based on these two definitions, we

studied how the baudelairian metaphors were translated into three Romanian versions of *The Flowers of Evil*. The analysis carried out on a corpus of seven poems showed that the transfer of metaphors of ugly into Romanian goes beyond the usual dilemma of source or target translation, as the translator must yield to the constraints of the fixed form of the baudelairian stanza – the sonnet. In this case, the translator's challenge is twofold: linguistic and stylistic. The referential and cultural differences between French and Romanian are not so important as to justify a different conceptual regime of the metaphor. The question that then arises is that of the consequences of a translation which betrays the original by substituting one conceptual field for another, and thus, completely changing its linguistic structure, or even using an explicit comparison instead of a metaphor.

Keywords: Metaphor, Conceptual Conflict, Substitution of Conceptual Fields, Target Translation, Source Translation

Introduction

160 ans après leur parution, *Les Fleurs du mal* (1857) de Charles Baudelaire continuent à intriguer le lecteur et à lui insuffler un sentiment brouillé, mêlant l'extase et l'horreur, le bonheur momentané d'un amour partagé et la peur de la fuite du temps, l'angoisse de la mort qui guette chacun de nous, la répulsion de la décomposition de la chair et la pérennité de la création artistique. Ces tribulations – entre le spleen et l'idéal, entre le bien et le mal, entre la violence et le plaisir, entre la beauté et la laideur – portent l'empreinte du modernisme et de la nouveauté d'un poète singulier dans l'espace français, qui, en refusant toute morale, fausse pudeur ou éthique, opère une transformation radicale dans l'esthétique de son époque. Restant classique dans la forme d'expression, Baudelaire oscille entre innocence et sadisme, douceur et sarcasme, émotion et indifférence. Tous ses poèmes sont marqués d'un dramatisme pathétique et d'une sensibilité hors du commun, manifestés dans des images où la métaphore devient un ingrédient de choix.

Traduire ses vers dans des langues étrangères, même proches comme structure, tel le roumain, constitue un vrai défi pour tout traducteur, quelque expérimenté et poète qu'il soit. Car le transfert des métaphores baudelairiennes, notamment celles du laid, qui inquiètent, tracassent, obsèdent le lecteur, est un autre défi que le traducteur affronte lorsqu'il

empathise avec ce poète maudit. Et réussir à obtenir le même effet esthétique sur un lectorat provenant d'espaces culturels et de périodes différents compte parmi les plus grandes provocations d'un traducteur dont la tâche est de faire vivre et de rajeunir l'œuvre de ce poète.

Dans cet article, nous nous proposons d'analyser la façon dont les traducteurs des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles ont rendu en roumain les métaphores du laid (vieillesse, mort, décomposition, débauche), considérées du temps de Baudelaire comme des bassesses proches du tabou. Notre étude porte essentiellement sur les mécanismes métaphoriques utilisés par le poète et par ses traducteurs roumains, sur les procédés de transfert utilisés pour produire la même impression sur les lecteurs modernes que sur ceux d'il y a plus d'un siècle. Il va de soi que les options de traduction dépassent le dilemme habituel de la traduction sourcière ou cibliste, car le traducteur doit se plier aux carcans du vers baudelairien, contraint par la forme fixe du sonnet ou par l'alexandrin. Notre corpus est formé de sept poèmes traduits en roumains entre 1957 et 2014 par quatre écrivains et traducteurs roumains – Philippide (1957), Hodoș (1966), Cârnelci (1983) et Soviany (2014).

Le laid – source de beauté créatrice

Dans l'*Art romantique*, Baudelaire choquait ses contemporains par ses allégations: «Ce qui est si grisant de mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire» et «C'est un des privilèges prodigieux de l'Art que l'horrible, artistement exprimé, devienne beauté et que la *douleur*¹ rythmée et cadencée remplisse l'esprit d'une *joie* calme» ([1852] 2014, 129).

Voulant provoquer, il s'est consacré à extraire de la réalité quotidienne la beauté du mal, que ce soit moral (vengeance, haine, dépravation) ou physique (déchéance de la vieillesse, mort, décomposition). Le titre même des *Fleurs du mal*, un oxymore original, est fondé sur l'opposition entre le bien et le mal/le laid, entre le bonheur et le malheur. La recherche du poète est celle du beau et de l'idéal humain, mais sublimé par son passage à travers les broussailles de notre existence soumise au péché, à la corruption, aux vices, à la maladie et au désespoir.

Défini en général comme le négatif du beau (Eco, *Histoire de la laideur*), le laid a été réduit à un manque, à une privation ou à une «simple trace marquée par la déception et le regret» (Polin, *Du laid, du mal, du faux* 14). Cependant, certains philosophes et sociologues ont considéré qu'«il n'est

1. C'est Baudelaire qui souligne.

pas sûr que la chose laide soit seulement l'échec d'une chose de beauté, ni le laid un non-être du beau» (Passeron, *L'Œuvre picturale et les fonctions de l'apparence* 30), alors que l'avis de Sagaert (*L'art et la laideur*) est que le laid n'est qu'un ingrédient de la beauté créatrice, disposant d'une certaine autonomie, qui ne l'oppose pas nécessairement au beau, puisqu'un sujet considéré comme laid (vieillesse, mort, torture) peut être représenté de façon à le transfigurer et à le transformer en sublime. Lessing le confirme, l'expression transforme «la laideur naturelle en beauté artistique» (*Laocoon* 50) et, dans une même optique, d'autres esthéticiens l'ont renchérie:

L'idée de laideur naît d'une évaluation critique. La même œuvre peut être à la fois, belle et laide pour son créateur, surtout si elle est figurative, car elle peut représenter un objet hideux ou répugnant, même si cette représentation acquiert une terrifiante beauté. (Polin, *op. cit.* 94)

Cette partie d'ombre qui ne fait que mieux mettre en valeur la face lumineuse du beau (Rosenkrantz, *Esthétique du laid* 42) est peut-être celle qui fait connaître les qualités artistiques du créateur. C'est le cas d'*Une Charogne*, métaphore suggérant que l'existence transitoire des humains ainsi que leur nature pécheresse et leur corruptibilité sont encore des sentiments présents dans notre société du XXI^{ème} siècle, comme dans celle du XIX^{ème}. À cet égard, les images agressives mais érotiques de Baudelaire transforment paradoxalement le dégoût en fascination et la laideur du corps qui se décompose, en beauté. La même aspiration à transformer la douleur en beauté est présente dans les poèmes *Le mauvais moine*, *L'Ennemi*, *Le Guignon* où le poète met en évidence la dualité de notre existence et les frontières labiles et instables entre l'enfer et le ciel. Baudelaire a réalisé une transformation radicale de l'esthétique qui dominait son époque, en proclamant la libération du créateur de toute morale ou éthique par l'effacement des lignes de démarcation entre le beau et le laid, des frontières «entre le bonheur et l'inaccessible idéal, entre la violence et le plaisir, entre le poète et son lecteur ou entre les artistes à travers les âges»².

2. <https://litterature.savoir.fr/biographie-de-baudelaire/>

La métaphore et ses mécanismes

Trope qui n'a cessé de fasciner les poètes de tous les temps³, la métaphore est définie dans le TLFi comme une «figure d'expression par laquelle on désigne une entité conceptuelle au moyen d'un terme qui, en langue, en signifie une autre, en vertu d'une analogie entre les deux entités rapprochées et finalement fondues». Renvoyant étymologiquement à l'idée de «transport», elle est généralement identifiée à un procédé stylistique, son mécanisme est limité à la notion de substitution lexicale et vise un effet esthétique. En effet, elle cherche à frapper l'imagination, à «faire voir, pour graver le discours dans la mémoire des auditeurs, donner un corps aux arguments abstraits, orner le discours pour plaire, lui donner de la force pour émouvoir» (Gardes-Tamine, *La rhétorique* 130).

La notion de métaphore a acquis un nouveau statut avec le développement des sciences modernes, notamment avec les études de linguistique cognitive, de sémantique lexicale, de pragmatique, et pourtant «ses définitions restent souvent fondées sur des notions empruntées à la rhétorique, comme la substitution, la ressemblance, la similitude, l'analogie ou encore la comparaison» (Augustyn, *Les mécanismes productifs* 15). Les linguistes ont remarqué par ailleurs qu'il y a «autant de théories linguistiques, autant de conceptions de la métaphore» et qu'«il ne s'agit donc pas de dire ce qu'est la métaphore, mais de préciser ce qu'on appelle ainsi à l'intérieur d'une conception donnée du langage» (Martin, *Pour une logique du sens* 205).

Nous retenons pour notre analyse trois aspects du transfert métaphorique, dont:

a) L'intersection des sèmes, l'adjonction ou la suppression de traits sémantiques qui entraînent la modification du contenu sémantique d'un terme (sémantique structurale).

L'extrapolation des sèmes est possible parce que la métaphore «se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité des termes entiers. Elle étend à la réunion des deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection» (Dubois et al, *Rhétorique générale* 107).

3. Beaucoup de métaphores sont devenues stéréotypées à force d'être réemployées depuis des centaines d'années (amour – flamme, enfance – paradis perdu, tombeau – réceptacle de la mort, etc.). Elles s'opposent aux métaphores vives, créatives, qui apportent un souffle nouveau et donnent de la saveur aux textes.

Analyse des problèmes traductologiques

Comme la métaphore est capable «de transférer dans un milieu conceptuel étranger non seulement des concepts ponctuels⁴, mais aussi des concepts relationnels»⁵ (Prandi, *La métaphore: de la définition à la typologie* 11), ces différences entraînent à leur tour des différences remarquables dans la configuration structurale de la métaphore et dans la structure de l'interaction conceptuelle. Ainsi, en termes de configuration structurale, un énoncé métaphorique peut se réaliser soit *in praesentia* (ex. 1, 2), par la coprésence du comparé et du comparant:

1. Mon âme est un tombeau. (*Le mauvais moine*)
2. Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage. (*L'Ennemi*)

soit *in absentia*, lorsque le comparé est évacué et on doit le deviner, mais, dans ce cas, la métaphore doit être assez conventionnelle pour être déchiffrable. Et, à la différence de la métaphore *in praesentia*, la métaphore *in absentia* ne fonctionne plus comme une comparaison⁶. Seul le comparant apparaît en contexte (ex.3, 4) et se substitue au terme attendu de la relation analogique:

3. Ô démon sans pitié, verse-moi moins de flammes. (*Sed non satiata*)
4. Chaque instant te dévore un morceau de délice. (*L'Horloge*)

Si on revient à l'exemple 1, on remarque l'analogie entre le comparé et le comparant (âme et *tombeau*), les sèmes communs étant: solitude, tristesse, réclusion, enfermement. De même, dans l'exemple 2, le mot *jeunesse* associé à *orage* sur l'idée de perturbation, de trouble, d'agitation, d'insécurité⁷ et d'inconfort du jeune Baudelaire, privé de l'affection maternelle et du foyer parental calme et serein dont il a toujours rêvé. Quant à l'exemple 3, on remarque une double métaphore *in absentia*: d'abord la femme est assimilée à un démon impitoyable, à cause de sa cruauté et de son égoïsme, alors que les flammes évoquées par le poète constituent, depuis l'Antiquité, une métaphore-cliché pour désigner l'amour et sa force dévastatrice. Dans l'exemple 4, on constate l'existence d'un écart entre le signifié attendu et

4. *Cette fille est un rossignol.*

5. L'exemple de Prandi est le célèbre vers d'Alcmane: *Dorment les sommets des montagnes.*

6. En reprenant les exemples 1 et 2, on peut facilement rétablir le rapport de comparaison: Mon âme est comme un tombeau / pareille à un tombeau. Ma jeunesse a été un ténébreux orage.

7. Par ailleurs, la négation restrictive ne fait que renforcer son sentiment de détresse.

le signifié produit, puisque la métaphorisation détourne le lien entre le référent et son signifié habituel, afin de produire une rupture de sens. Le verbe *dévorer* provoque chez le lecteur le sentiment de la fuite irrémédiable du temps, l'instant (= métonymie du temps) devenant une sorte de bête sauvage qui arrache, morceau après morceau, les moments de bonheur.

b) La correspondance entre divers domaines au travers d'un certain nombre d'«images schémas»⁸ (sémantique cognitive).

La source des structures conceptuelles réside dans l'expérience sensori-motrice et perceptive quotidienne, dans les rapports de l'homme avec le monde extérieur. C'est ce qui détermine Taylor à les considérer comme «structures cognitives universelles et pré-linguistiques» (*Linguistic categorization: prototypes in linguistic theory* 135). Elles sont issues de nos capacités de projection des images sur des structures conceptuelles abstraites. Ainsi, la métaphore *in absentia* du sein de la muse renvoie à l'image «d'une fleur odoriférante butinée par des penseurs-abeilles» (Palágyi, *Une lecture olfactive des Fleurs du Mal* 175), où la correspondance inédite s'établit entre le monde abstrait illustré par le mot *penser*, synonyme vieilli et régional de *esprit*, *imagination*, *mémoire*⁹ et le monde concret, rendu par la métonymie *sein* (de la muse):

5. Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé / Ton sein de penseurs forts
fût toujours fréquenté. (*La Muse malade*)

Baudelaire s'avère être l'un des poètes les plus originaux par les réseaux métaphoriques qu'il crée entre des éléments qui s'organisent en champs sémantiques et qui fondent les images schémas. Par exemple, dans *l'Ennemi*, la métaphore de sa jeunesse ténébreuse s'associe avec des phénomènes atmosphériques plus ou moins violents (*orage*, *pluie*, *tonnerre*), mais éclairée de temps en temps par *de brillants soleils*. Sa vie devient un *jardin* qu'il doit bien travailler avec les outils du jardinier (*pelle*, *râteau*) s'il veut récolter, en *automne*¹⁰, saison de bilan, des résultats manifestes (*fruits vermeils*). Il joue sur la polysémie de l'adjectif *vermeil* qui renvoie au rouge vif, couleur de la passion et du sang, et au métal *précieux* (*argent recouvert d'or*):

8. La métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action. Notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique (Lakoff & Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne* 13).

9. TLF1 (article *penser*, subst. masc.)

10. En fait, *l'automne des idées* devient une métaphore pour exprimer la stagnation, le manque d'inspiration, le blocage que tout poète ressent parfois.

6. Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, / Traversé çà et là par de brillants soleils; / Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage, / Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées, / Et qu'il faut employer la pelle et les râtaux / Pour rassembler à neuf les terres inondées, / Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux. (*L'Ennemi*)

c) La déviance ou la transgression de l'usage ordinaire des termes et des combinaisons, ce que Kleiber appelle «délit littéral» (102) ou conflit entre le sens propre et le sens figuré d'un terme ou d'une combinaison de mots.

Cette notion est à mettre en corrélation avec les énoncés tropiques contradictoires ou avec les «prédications impertinentes» de Ricoeur, reliant deux termes que notre appareil catégoriel présuppose incompatibles, mais pas opposés. Ce type de métaphore est relationnel et porte notamment sur le conflit¹¹ qui apparaît entre le verbe et ses actants¹².

Dans l'exemple 7, on remarque un conflit qui naît de la transgression de la solidarité lexicale du verbe *manger* et de ses actants: *temps* et *vie*. Le verbe demande normalement un sujet [+animé] et objet direct [+nourriture], or Baudelaire brise les règles de sélection du verbe et lui donne pour sujet un nom [-animé][+abstrait] et pour objet, un nom du même type, qui, par nature, ne fait pas partie de la nourriture:

7. – Ô douleur ! ô douleur ! Le temps mange la vie. (*L'Ennemi*)

Dans *Le Guignon*, le conflit est de nature ontologique, car le vers défie la frontière entre le monde animé et le monde inanimé. Ainsi, dans l'exemple 8, *le cœur* bat comme un tambour, alors que *le joyau* acquiert des caractéristiques humaines et *dort*, la métaphore se continue et passe sur les circonstants abstraits du procès, bouleversant ainsi les modèles cognitifs du lecteur:

8. Mon cœur, comme un tambour voilé, / Va battant des marches funèbres.
- Maint joyau dort enseveli / Dans les ténèbres et l'oubli. (*Le Guignon*)

11. En fait, «la formule d'identification ne peut être appliquée à la métaphore verbale que si l'on est prêt à identifier un substitut cohérent au foyer, et donc traiter le foyer comme un substitut conflictuel d'un procès cohérent» (Prandi, *op. cit.* 17).

12. La métaphore nominale consiste à classer les référents: *Femme – démon sans pitié (Sed non satiata) / reine des péchés / machine aveugle et sourde, en cruautés féconde. (Parfum exotique)*

Toute cette richesse de métaphores baudelairiennes peut donc passer ou pas dans d'autres langues, en fonction de leur caractère plus ou moins accueillant, de leurs similarités lexicales, sémantiques, culturelles et rythmiques.

Transfert des métaphores baudelairiennes en roumain

Baudelaire a fait son entrée en Roumanie d'abord comme critique littéraire et critique d'art, esthéticien, traducteur de Poe en 1867, grâce aux traductions du journaliste et critique littéraire Titu Maiorescu. Ce n'est qu'en 1870 que deux de ses poèmes, *Bohémiens en voyage* et *Don Juan aux Enfers* sont parus dans le N°3 de la revue *Convorbiri literare* [Conversations littéraires] dans la traduction de l'homme politique, poète et journaliste roumain Vasile Pogor. Mais son influence sur l'esthétique des poètes roumains devient évidente avec la publication en 1931 du volume *Flori de mucigai* [Fleurs de moisissure]¹³ de Tudor Arghezi, qui, dans le poème *Testament* fait une allusion directe à son inspiration baudelairienne:

Veninul strâns l-am preschibat în miere, / Lăsând întregă dulcea lui putere. / Am luat ocară, și torcând ușure / Am pus-o când să-mbie, când să-njure. [...] Din bube, mucegaiuri și noroi / Iscat-am frumuseți și prețuri noi¹⁴.

La dette intellectuelle envers Baudelaire est également reconnue dans *La confession du traducteur*, où Soviany, le dernier traducteur en date des *Fleurs du mal*, déclare que sa vie commune avec le grand poète, longue et fertile, l'a aidé à

[...] se regarder sans hypocrisie: les textes baudelairiens sont un terrible exercice de sincérité, prononcé avec l'élocution des anciens maîtres mais aussi avec une impressionnante tension vers l'authenticité des modernes. [...] C'est de Baudelaire que j'ai appris qu'il faut souvent implorer Dieu pour pouvoir se regarder le corps et l'âme sans écœurement. Et la leçon

13. Les poèmes renvoient à l'expérience de la prison et des marges de la société, avec sa kyrielle de larrons, larronnes, matons voyeurs, bagnards, mendigots, sorciers, fleurs de trottoirs, gitanes fantasmées.

14. Traduction française de Paula Romanescu: J'ai fait du miel de tout le fiel / En y gardant son doux pouvoir entier. / J'ai pris l'insulte, et, de ses ronrons / J'en ai fait mi caresse, mi juron. [...]

De la glaise, moisissure et des plaies / J'en ai fait des trésors, des beautés.

Analyse des problèmes traductologiques

de la répulsion envers soi-même, tout comme celle du désespoir, est un enseignement créateur au plus haut degré...¹⁵ (Soviany 69).

Entre le français et le roumain les différences référentielles et culturelles ne sont pas de nature à justifier un régime conceptuel différent de la métaphore, mais l'examen du corpus nous a révélé le double défi, linguistique et stylistique, auquel font face les traducteurs de Baudelaire. L'enjeu des traducteurs est de trouver une solution de traduction qui préserve l'ineffable poétique. Ils visent notamment les conséquences d'une traduction qui ne se détourne pas trop de l'original par la substitution d'un champ conceptuel à un autre, par le changement de la structure linguistique impliquée dans le transfert, voire même la substitution d'une métaphore par une comparaison explicite, ce qui n'est finalement pas une mauvaise solution de traduction à condition qu'elle ne soit trop explicite et qu'elle préserve et le sens et la forme de l'original.

La plupart des métaphores baudelairiennes sont verbales, basées sur un conflit lexical ou ontologique entre le prédicat et ses actants. Dans *Au lecteur*, on remarque un conflit ontologique entre le monde des animés et des non animés, car

9. La sottise, l'erreur [...] / Occupent nos esprits et travaillent nos corps.

Les traducteurs roumains se servent alors de l'équivalence pour restituer cette métaphore, mais chacun s'oriente vers un verbe différent pour exprimer la transgression de la frontière des deux mondes. Ainsi, Philippide (3) retient l'idée de violence:

Greșelile, păcatul [...] / Ne-aruncă-n suflet zbucium și-n trupuri frământări
(Les erreurs, le péché [...] / Jettent le tourment dans notre âme et de l'agitation dans nos corps)

Cârnelci (3), l'idée de hantise:

Greșeala și păcatul [...] / Ne bântuie ființa cu aspre frământări
(L'erreur et le péché [...] / Hantent notre être avec de rudes tourments)

Hodoș (531) opte pour l'idée de dépendance de l'être humain:

Zgârcenia, prostia [...] / Ne tulbură simțirea și ne robesc ființa
(L'avarice, la sottise [...] troublent nos sens et assujettissent notre être)

15. Notre traduction du roumain.

alors que Soviany (77) est le plus fidèle au vers baudelairien lorsqu'il exprime l'emprise des vices sur notre esprit et les dégâts continus qu'ils y produisent, le long du temps:

Zgârcenia, eroarea [...] / Ne stăpânesc în spirit și rod în trup hain (L'avarice, l'erreur [...] s'emparent de notre esprit et rongent cruellement notre corps)

Dans le même poème, les quatre traducteurs empruntent des voies différentes pour rendre en roumain des métaphores *in praesentia*:

10. *Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches; (Au lecteur)*

Si Philippide (3) respecte la structure syntaxique du vers baudelairien N_0 (Nom) $V_{\text{être}}$ Adj, il ajoute un datif possessif et choisit comme attributs des adjectifs qui font partie de la même sphère morale, mais rate le nombre de syllabes du vers baudelairien:

Păcatele ni-s aspre, căințele mișele (Nos péchés¹⁶ sont accablants, nos remords méprisables)

Cârnelci (3) préfère une détermination de nature quantitative – la grande quantité étant rendue sur la dimension verticale, par l'altitude des montagnes:

Păcatele-s cât munții, căințele mărunte (Les péchés sont grands comme des montagnes, les repentirs insignifiants mesquins)

Hodoș (531), de son côté, favorise l'ellipse du verbe et change de ce fait le point de vue de Baudelaire, en mettant l'accent sur l'être humain comme siège du procès:

Mișei în remușcare, statornici în păcat (Subjects dans le remords, constants dans le péché)

Soviany (77) va dans le même sens, mais réintroduit le verbe être et souligne la persévérance de l'homme dans le péché:

Păcatul ni-e asiduu, căințele ni-s lașe (Notre péché est omniprésent, nos remords sont feints).

Quant à la métaphore complexe, liquide du vers où Baudelaire associe la mort à un fleuve qui s'insinue dans nos poumons avec de longs bruits monocordes et tristes,

11. Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons / Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

16. Le mot à mot serait: Les péchés nous sont accablants...

Analyse des problèmes traductologiques

Cârnci (3) l'envisage comme une métaphore filée et fait appel à un conflit lexical et cognitif. Il joue sur les deux sens, figuré et concret, du verbe *a respira* (respirer), auxquels s'ajoute le symbolisme de la couleur *noir*, du deuil et de la mort, de même que les gémissements de douleur et de peine qui accompagnent non seulement la mort, mais aussi le cours tumultueux d'un fleuve:

Și Moartea ne respiră și-o respirăm buimaci / Intrând în negrul fluviu,
gemând a neoprire (Et la Mort nous respire et nous la respirons ahuris /
Tout en entrant dans le fleuve noir, gémissant intarissablement).

Hodoș (531) transforme la métaphore en comparaison explicite qui souligne les similitudes entre la mort qui s'infiltré dans nos corps et les eaux profondes d'un fleuve, l'analogie étant basée sur la pénétration subreptice mais adroite dans un milieu:

În pieptul nostru Moartea coboară nezărită / Ca râul din adâncuri, gemând
înăbușit (Dans notre poitrine la Mort descend furtivement / Comme la
rivière des profondeurs, avec des gémissements étouffés).

Chez Soviany (78) on remarque d'abord une rupture de rythme par l'emploi du point, comme séparateur fort, ensuite l'emploi du mot régional d'origine obscure *bojoc* (fr.arg. éponge), synonyme de *plămân* [poumon] et finalement une nouvelle métaphore née d'un conflit relationnel entre le mot *rivière* et le verbe *mordre* :

Noi respirăm. Iar Moartea ne intră în bojoc / Râu nevăzut ce mușcă tăcut
din măruntaie (Nous respirons. Et la Mort entre dans notre éponge /
Rivière invisible qui mord silencieusement dans nos viscères).

Les métaphores de la femme débauchée, *reine des péchés*, *vil animal*, sont rendues dans *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle* par une série double de déterminants qui, en même temps, renvoient au monde matériel des inanimés par le caractère automatique des actions dépourvues de sentiments et de qualités humaines (*machine*, *instrument*), et convoquent le monde surnaturel des vampires assoiffés de sang, cruels et violents (*buveur du sang du monde*):

12. Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde! / Salutaire
instrument, buveur du sang du monde (Tu mettrais l'univers entier
dans ta ruelle) (*Parfum exotique*)

Les traducteurs roumains¹⁷ ne retiennent pas l'apparente contradiction de Baudelaire qui insiste sur le caractère bénéfique, providentiel, salvateur de ce *salutaire instrument* et se concentrent sur la facture maléfique, impitoyable et vampirique de la femme dépravée, que le Seigneur a choisie pour enfanter un génie.

Cârnecki et Soviany optent pour un conflit généré par l'inadéquation entre le syntagme *sucer / boire le sang*, le possesseur du sang (*l'humanité*) et l'agent de l'action (*la femme – machine aveugle et sourde*):

Mașină oarbă, surdă, prea meșteră la crime / Tu, care-ai supt de sânge atâta omenime (Cârnecki 37) (*Machine aveugle, sourde, experte en crimes / Toi, qui as sucé le sang de tant de gens*)

Mașină surdă, oarbă, în josnicii fecundă! / Ce bei atâta sânge cu gura ta imundă! (Soviany 113) (*Machine sourde et aveugle, féconde en bassesses! Qui bois tant de sang avec ta bouche immonde!*)

Hodoș (740) opte pour une structure averbale, où l'invocation directe est faite à la femme cruelle et tortionnaire:

Unealtă fără milă și oarbă-a schingiurii, / Tu, gură însetată de sângele-omenirii. (Hodoș) (*Outil impitoyable et aveugle de la torture / Toi, bouche assoiffée du sang de l'humanité*)

La métaphore de la femme concupiscente dont la tâche unique semble être celle d'épuiser l'homme et d'affaiblir sa volonté pour le réduire à la situation d'esclave, acquiert des accents naturalistes dans *Les métamorphoses du vampire*, où Baudelaire offre un portrait répugnant du ventre de la corruptrice plein de pus, image qui rappelle celle d'*Une Charogne* par la force visuelle de l'évocation du cadavre en décomposition au soleil.

13. Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle, / Et que languissamment je me tournai vers elle / Pour lui rendre un beau baiser d'amour, je ne vis plus / Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus! (*Les métamorphoses du vampire*)

Philippide (453) reste de nouveau le plus fidèle au vers baudelairien, sa traduction étant presque littérale et le transfert métaphorique similaire:

Când din ciolane vloga și măduva mi-a stors / Iar eu cu lenevie spre dânsa m-am întors / Să-i dau o sărutare de dragoste, zări / Doar un burduf cu

17. Pourtant, elle est rendue explicitement chez un autre traducteur roumain de Baudelaire, Șerban Bascovici (*Florile răului*, 1940): *Suveică oarbă, surdă, țeși ițele cruzimii! / Unealtă ce ne mântui, bând sângele mulțimii* (*Navette aveugle, sourde, tu tisses les fils de la cruauté / Instrument qui nous délivre, en buvant le sang de la foule*).

Analyse des problèmes traductologiques

pântec umflat de murdării. (Quand des os la vigueur et la moelle elle m'a extrait / Et moi, languissamment vers elle je me tournai / Pour lui donner un baiser d'amour je n'aperçus / Qu'une outre au ventre farci de saletés)

Cârnci (201) se sert d'une expression quantitative de création qui remplace la catachrèse roumaine *plin ochi* (plein œil; trad. équivalente plein jusqu'au bord):

Un pântec văzui, doară, plin-ghiol¹⁸ de murdărie! (Je ne vis justement qu'un ventre regorgeant d'abjection),

et Soviany (302) utilise la métaphore *sleit de voluptate* (crevé de volupté) afin d'obtenir la rime suivie, comme dans l'original:

Și după ce-mi supseșe și măvuvele toate / Și m-am întors spre dânsa, sleit de voluptate (Et après m'avoir sucé toutes les moelles / Et je me suis tourné vers elle, crevé de volupté).

La vieillesse s'accompagne chez Baudelaire de laideur physique et morale, la déchéance de l'âge transforme les beautés d'autrefois en *monstres disloqués, brisés, bossus ou tordus* (*Les petites vieilles*):

14. Ces monstres disloqués furent jadis des femmes, / [...] Monstres brisés, bossus / Ou tordus [...].

L'examen des solutions offertes par les quatre traducteurs nous révèle un déplacement du matériel végétal vers l'immatériel spectral. Chez Philippide (283) les vieilles femmes sont assimilées aux *hâde cioturi, hârburi reci ori strâmba* (hideux chicots, décombres froids ou recourbés), chez Cârnci (124) elles ne sont que des *chipui hâde, bieți strigoii* (affreux visages, pauvres revenants). Hodoș (1165) est proche de Philippide et les range parmi les *ruine* (ruines), alors que Soviany (206), tout comme Cârnci (124), fait passer ces vieilles femmes dans l'au-delà et les transforme en *spectre* (spectres), *bieți monștri strâmbi, cu gheb* (pauvres monstres recourbés, à bosse). Et tous s'orientent vers une comparaison explicite pour rendre en roumain le conflit métaphorique exprimé par le verbe *rampier* utilisé par Baudelaire pour décrire la démarche maladroite et lourde des vieilles femmes: *Ca niște marionete pășesc tropăitoare* (Soviany 206) (Comme des marionnettes elles avancent en trottant); *Când trepădă, le-asemeni păpușilor pe toate* (Philippide 283) (Lorsqu'elles¹⁹ trottent, on les compare toutes aux poupées);

18. Le *ghiol* est un lac dont le fond est recouvert de boue.

19. En roumain le pronom *le* renvoie aux vieilles femmes, pas aux monstres.

Și treapădă asemeni păpușilor mișcate (Cârneli 124) (Elles trottent comme des marionnettes manipulées).

Toute existence finit au cimetière et le tombeau devient *le confident de mon rêve infini* (*Remords posthume*), métaphore d'une complicité et d'une amitié qui assurent la pérennité de la création poétique à travers le temps.

Philippide (103) fonde sa métaphore sur l'idée d'amitié:

Mormântul, bun prieten al sufletului meu (Le tombeau, ami fidèle de mon âme),

alors que Cârneli et Soviany lui accordent le rôle de receleur et de confesseur:

Mormântul, pentru sfântul meu vis tănuitor (Le tombeau, pour mon rêve saint receleur) (Cârneli 47)

Mormântul, ce-i duhovnic poetului lucid (Le tombeau, qui est le confident du poète lucide) (Soviany 103)

Et, si la chair se désintègre sous l'action des vers qui rongent le poète *comme un remords* (*Remords posthume*) ou *mangent* la peau de l'amante *de baisers* (*Une Charogne*), l'œuvre poétique demeure immortelle et intouchable. La métaphore de Philippide (91): (*[...] viermii te vor roade cu sărutări haine* [...] les vers te rongeront avec des baisers impitoyables), basée sur une non congruence entre le verbe *a roade* [ronger] et la manière lubrique de dévorer le cadavre par des *baisers féroces* est rendue par Hodoș (757) à l'aide d'une incongruité entre le verbe *mordre* et son objet direct, *le baiser*, en insistant sur la sensation vive et douloureuse du patient: (*[...] viermelui din groapă ce-ți va mușca sărutul* (le ver du tombeau qui mordra ton baiser).

Soviany (119) opte pour la même idée d'âpre violence et se sert de l'adverbe *cu virulență* (avec virulence) pour désigner la manière d'être rongé: *Când viermele te-o roade-n mormânt cu virulență* (Quand le ver te rongera impétueusement dans la tombe).

Enfin, Cârneli (43) va plus loin dans le processus de métaphorisation et surajoute un déterminant aux vers – *vers du silence* –, métaphore du tombeau où la désintégration du corps se fait inexorablement: (*[...] viermilor tăcerii ce-ți vor mușca sărutul* (vers du silence, qui mordront ton baiser), vraie métaphore filée, dans le sens de

[...] série de métaphores reliées entre elles par la syntaxe – elles font partie de la même phrase ou d'une même structure narrative ou descriptive – et par le sens: chacune exprime un aspect particulier d'un tout, chose ou

Analyse des problèmes traductologiques

concept, que représente la première métaphore de la série. (Riffaterre, *La métaphore filée dans la poésie surréaliste* 47)

Conclusion

Baudelaire fait partie des artistes qui, comme Hugo, considérait que le beau n'a qu'un type, alors que le laid en a mille. Il a réussi par ses vers à atteindre le sublime et à toucher le cœur de ses lecteurs, anciens et modernes, par une poésie détachée de la morale de son époque et à tisser des liens entre des catégories considérées comme totalement opposées – le beau et le laid, le bien et le mal, le christianisme et le démoniaque, la vie et la mort, le péché et la rédemption. Par la force des images obtenues grâce à des métaphores inédites, réalisées notamment au niveau du verbe et des conflits lexicaux et ontologiques, ses vers ont traversé les âges sans rien perdre de leur beauté, de leur sensibilité et de leur dramatisme. C'est pourquoi les traducteurs de tous les temps, poètes ou écrivains à leur tour, se sont évertués à les restituer pour les lecteurs modernes, chacun mettant sa griffe et engageant sa sensibilité dans ce travail acharné qu'est la traduction de la poésie à forme fixe.

Il résulte de notre analyse que les quatre traducteurs sont parvenus à transférer les métaphores baudelairiennes du laid de façon assez exacte, en utilisant des mécanismes similaires. Ils se sont servis, à part la traduction littérale, de l'équivalence, de l'ajout et parfois de la comparaison explicite, qui ne détruit pourtant pas le mystère et l'ineffable de l'original. Nous remarquons également l'honnêteté des traducteurs roumains de Baudelaire, Arghezi et Soviany entre autres, qui ont avoué la dette intellectuelle de l'influence que le grand poète a eue non seulement sur leur propre création artistique, mais aussi sur leur façon d'envisager l'art avec ses nouvelles exigences esthétiques où les tabous sur la laideur, avec toutes ses formes d'expression (la déformation, la souillure, le morbide, le grotesque, la dépravation, le monstrueux, l'immonde, etc.) trouvent leur place dans le paysage littéraire actuel.

Bibliographie

Ouvrages théoriques

- Augustyn, Magdalena, *Les mécanismes productifs dans la genèse des collocations des noms d'affect – entre métaphore et figement*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble, http://lidilem.u-grenoble3.fr/IMG/pdf/these_magda_augustyn.pdf, en ligne, 2013, (consulté le 5 mai 2017).
- Baudelaire, Charles, *Art romantique* (Nouvelle édition augmentée), Berlin, Arvensa Edition, [1852] 2014.
- Dubois, Jean, Édeline, Francis, Klinkenberg, Jean-Marie, Minguet, Philippe, Pire, Francis, Triron, Hadelin, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970.
- Eco, Umberto (dir), *Storia della bruttezza*, Bompiani, Milan, 2007; trad. Myriam Buzaher, *Histoire de la laideur*, Paris, Flammarion, 2007.
- Gardes-Tamine, Joëlle, *La rhétorique*, Paris, Armand Colin, 1996.
- Kleiber, Georges, «Une Métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux», in N. Charbonnel & G. Kleiber (éds.), *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 83–134.
- Lakoff, George, Johnson, Mark Leonard, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. M. de Fornel, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- Lessing, Gotthold Ephraim, *Laocoon*, Paris, Hermann éditeurs des sciences et des arts, [1767] 2002.
- Martin, Robert, *Pour une logique du sens*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.
- Palágyi, Angela, «Une lecture olfactive des *Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire. Le parfum en métaphore», in *Revue d'Études Françaises* N° 10, Budapest, 2005, p. 169-199.
- Passeron, René, *L'Œuvre picturale et les fonctions de l'apparence*, Paris, Vrin, 1962.
- Polin, Raymond, *Du laid, du mal, du faux*, Paris, P.U.F, 1948.
- Prandi, Michèle, «La métaphore: de la définition à la typologie», in *Langue Française*, N°134, 2002, p. 6-20.
- Ricoeur, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
- Riffaterre, Michel, «La métaphore filée dans la poésie surréaliste», in *Langue française* N°3, 1969, p. 46-60.
- Rosenkrantz, Karl, *Aesthetik des Hässlichen*, Gebrüder Bornträger, 1853, *Esthétique du laid*, trad., Sibylle Muller, Belval, Circé, 2004.
- Sagaert, Claudine, «L'art et la laideur», <http://www.implications-philosophiques.org/langage-et-esthetique/implications-esthetiques/lart-et-la-laideur/>, 2013 (consulté le 10 mai 2017).
- Taylor, John R., *Linguistic categorization: prototypes in linguistic theory*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

Analyse des problèmes traductologiques

Corpus

Arghezi, Tudor, *Flori de Mucigai*, București, Editura Cultura Națională, 1931, trad. et présentation Paula Romanescu, *Pourquoi serais-je triste*, Iași, Tipo Moldova, 2015, <http://levurelitteraire.com/tudor-arghezi>, (consulté le 4 juin 2017)

Charles Baudelaire, *Les fleurs du Mal / Florile răului*, édition alcătuită de Geo Dumitrescu. Introducere și cronologie de Vladimir Streinu, București, Editura pentru Literatură Universală, 1968;

Florile răului și alte poeme, așezate în limba română de Radu Cârneli, Chișinău, Hyperion, 1991.

Florile răului, în traducerea lui Octavian Soviany, Bistrița, Casa de editură Max Blecher, 2014.

Sitographie

<http://brunorigolt.blog.lemonde.fr/2012/11/28/je-fais-le-point-sur-la-metaphore/#ixzz4mmWpVlsd>

https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/pdf/15-Les_Figures_Danalogie.pdf

<https://litterature.savoir.fr/biographie-de-baudelaire/>

<http://brunorigolt.blog.lemonde.fr/2012/11/28/je-fais-le-point-sur-la-metaphore/#ixzz4mmYiMhK3>

Bilinguisme et traduction dans l'œuvre d'Abdelfattah Kilito

Résumé: Abdelfattah Kilito est l'écrivain du bilinguisme heureux. Son œuvre, plusieurs fois primée, s'écrit en français et en arabe littéral. Précieux avantage dans un contexte maghrébin fortement marqué par la rareté d'échanges entre littératures francophone et arabophone.

Dans une œuvre polymorphe croisant essai et fiction, Kilito établit des liens et des passerelles entre les chefs-d'œuvre de la littérature arabe classique dont il est spécialiste, et les trésors de la littérature occidentale. Avec une érudition qui n'exclut pas le jeu ou l'ironie, il y aborde des questions centrales de la littérature contemporaine: le bilinguisme et la traduction, la quête de l'autre et de sa culture et la relation de l'auteur avec ses doubles virtuels...

Du balcon d'Averroès est une nouvelle qui illustre bien l'univers de cet écrivain, l'on y croise Borges, dont il emprunte le sens de l'énigme et de la digression, décrivant la peine du philosophe andalou, Averroès, à transposer en langue arabe deux termes clés de la poétique d'Aristote, comédie et tragédie.

Mais au-delà de ce prétexte narratif, ce qui est en jeu dans ce texte de Kilito, c'est sa propre condition d'écrivain bilingue qui doit sans cesse négocier les conditions d'un rapport apaisé et équilibré avec ses deux langues d'expression.

Mots-clés: Kilito, Borges, Averroès, Aristote, tragédie, comédie, monolinguisme, bilinguisme, traduction, arabe, français, Maghreb

Abstract: Abdelfattah Kilito is the writer of happy bilingualism. His award-winning work is written in French and literal Arabic. Precious advantage in a Maghrebian context strongly marked by

the scarcity of exchanges between francophone and arabophone literatures.

In a polymorphic work, intersecting essay and fiction, Kilito establishes links between the masterpieces of classical Arabic literature of which he is a specialist and the treasures of Western literature. With erudition that does not exclude delightness or irony, he tackles central issues of contemporary literature: bilingualism, translation and relation to otherness.

Du balcon d'Averroès is a short story that illustrates well the universe of this writer. It crosses Borges, from which he borrows the meaning of enigma and digression, telling the sorrow of the Andalusian philosopher, Averroes, to translate into Arabic two key terms of the Aristotle's Poetics, comedy and tragedy.

But, beyond this narrative pretext, what is at stake in this short story of Kilito is his own condition as a bilingual writer who must constantly negotiate the conditions for a peaceful relationship with his two languages of expression.

Keywords: Kilito, Borges, Averroes, Aristotle, Tragedy, Comedy, Monolingualism, Bilingualism, Translation, Arabic, French, Maghreb

«Je rêve d'une phrase qui tombe de tout son poids (si léger soit-il!),
m'entraînant avec elle».

Amour bilingue, Abdelkébir Khatibi

«Je m'apercevais que (...) pour écrire ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur».

Le temps retrouvé, Marcel Proust

Il est rare qu'un écrivain maghrébin s'exprime avec un égal bonheur dans deux langues différentes, comme le fait Abdelfattah Kilito. Son œuvre qui s'écrit en français et en arabe littéral étonne et instruit à la fois. Elle allie

légèreté et profondeur, et patiemment, accède à la lumière et recueille prix et reconnaissance¹.

Dans cette œuvre bilingue de Kilito, l'essai et la fiction se croisent et souvent se confondent. Et de leur confluence naissent une quantité de réflexions originales sur des questions éminemment cruciales: le bilinguisme littéraire et la traduction, la quête de l'autre et de sa culture, et la relation de l'auteur avec ses doubles virtuels.

Cette pratique des langues et des genres est soutenue par une grande érudition et une remarquable aptitude à la mise en Relation, pour reprendre le mot de Glissant dans *Poétique de la Relation*. Sous la plume de Kilito, émergent en effet des associations et des analogies nouvelles et insoupçonnées entre des œuvres éloignées dans le temps et dans l'espace. L'écrivain en perce le mystère et en prolonge le sens grâce à une lecture-écriture subtile, créatrice et imaginative. C'est ainsi qu'il propose de lire *Kalila et Dimna* grâce à La Fontaine, les *Séances* de Hamadhâni et de Harîri via le roman picaresque, l'Épître du pardon de Ma'arrî par la *Divine Comédie*, etc.

Cette érudition au service du dialogue et de la mise en Relation lui vaut d'être souvent comparé à l'écrivain argentin Jorge Luis Borges. Comme lui, il nourrit le même goût de l'énigme et privilégie la forme brève de l'écriture. Il lui arrive même d'inscrire ce rapprochement dans ses textes à travers un jeu d'intertextualité très inventif. Lecteur passionné de *Fictions*, *Labyrinthes* ou de *L'Aleph*, il en explore les méandres et les extensions possibles pour se muer à son tour en écrivain.

Du balcon d'Averroès de Kilito offre à cet égard une illustration exemplaire, reconnaissable dès le titre. *Du balcon d'Averroès* n'est pas en

1. Abdelfattah Kilito, né en 1945 à Rabat, est un universitaire marocain, spécialiste de littérature arabe classique. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont *L'Auteur et son double* (Seuil), *Les Séances* (Sindbad), sur un genre littéraire essentiel de la tradition classique arabe, *L'Œil et l'Aiguille* (La Découverte, 1992), et *Dites-moi le songe* (Actes Sud, coll. «Sindbad»); *Tu ne parleras pas ma langue* (Sindbad, 2008), *Les Arabes et l'Art du récit* (Sindbad-Actes Sud, 2009). Il est aussi l'auteur d'un roman, *La Querelle des images* (Eddif-Casablanca, 1985), et d'un recueil de nouvelles, *En quête* (Fata Morgana, 1999). Il a reçu le Grand Prix du Maroc en 1989, le prix du Rayonnement de la langue française attribué par l'Académie française en 1996, le prix Sultan Bin Ali al-Oweis, 2007.

effet sans rappeler *La quête d'Averroès*, célèbre nouvelle de Borges, publiée la première fois en 1947².

Du balcon d'Averroès a aussi le précieux avantage d'introduire le lecteur à la poétique narrative assez borgésienne de l'écrivain qui repose sur le lent déroulement de l'action et la multiplication des digressions. Ces dernières naissent à partir d'un détail anodin, puis s'enchaînent et se déploient comme une vaste démonstration où l'on reconnaît les effets de circularité et de renvoi entre les différents textes théoriques et fictionnels de l'auteur. Cet art de la narration pique la curiosité du lecteur et l'engage dans une activité de décryptage du vrai et du faux, du vrai sous le faux qui change les règles habituelles et confortables de la lecture de la fiction (et, de façon rétroactive, des essais lus auparavant).

Le narrateur de la nouvelle de Kilito se réveille un matin avec un fragment de phrase rêvée en langue arabe: *louhगतouna-l-a' jamiyya*. «Ce qui donne en français, explique-t-il, quelque chose comme: notre langue étrangère»³ (*Du balcon d'Averroès* 158). Il se lance aussitôt dans une enquête à la recherche de l'auteur réel ou imaginaire de ce bout de phrase énigmatique. Et dans son enquête, il multiplie, à la manière de Borges, les suppositions et les bifurcations, qui parfois se contredisent et s'annulent, baignant le lecteur dans le doute et l'incertitude.

Le narrateur attribue d'abord la phrase inachevée à Averroès. Ce philosophe andalou, pense-t-il, qui a consacré toute sa vie à l'explication d'Aristote, a été inévitablement confronté à l'irréductible des langues et des œuvres étrangères qu'il étudiait ou traduisait. Il aurait donc probablement prononcé, ou du moins pensé cette phrase oxymorique: «notre langue étrangère». Hypothèse séduisante mais incertaine, car aucune preuve historique ne vient l'appuyer. Le narrateur-enquêteur s'avise enfin de son erreur quand lui revient un vieux souvenir de lecture, il aurait lu une phrase presque identique dans la préface d'un dictionnaire arabe du XIII^{ème} siècle écrit par l'encyclopédiste Ibn Manzûr.

Cette vérité révélée à la fin du récit semble en revanche moins intéresser le narrateur que les différentes digressions qui découlent de son hypothèse

2. Il faut signaler que cette ressemblance est loin d'être un exemple isolé. Pour nombre de ses textes, l'écrivain marocain a opté pour des titres proches de ceux de l'écrivain argentin. Ainsi, *L'Auteur et autres textes*, *En quête*, *Dante*, *La bibliothèque* de Kilito rappellent respectivement ces titres borgésiens: *L'Auteur et ses doubles*, *Enquêtes*, *Neuf essais sur Dante*, *La Bibliothèque de Babel*.

3. *Le balcon d'Averroès*, in *Le Cheval de Nietzsche*, Casablanca, Le Fennec, 2007. Pour ce texte, les renvois aux pages sont directement indiqués dans le corps du texte.

initiale. «Averroès n'a jamais prononcé la phrase (...) citée. Mais ne pouvait-il pas le faire, (...), se demande-t-il: est-il totalement exclu qu'il l'ait prononcée...ou pensée?» (172).

Le recours à la célèbre nouvelle de Borges suggérée dès le titre, devient de ce fait parfaitement justifiable. Le narrateur se remémore l'incipit borgesien décrivant le philosophe andalou sur son balcon, regardant des enfants en train de se quereller en parlant un dialecte espagnol grossier, méditant sans doute sur son incapacité à traduire en arabe les deux principaux mots de la *Poétique* d'Aristote: *comédie* et *tragédie*. Impossible de les éluder, tant leurs occurrences sont nombreuses.

Le narrateur de Kilito cite un passage du texte de Borges et ne recule pas devant la tentation de se mesurer à ce maître de l'énigme et de l'enquête.

L'ironie de Borges veut que l'Averroès de sa nouvelle ait rencontré ce jour-là ce qu'il cherchait, mais à son insu: par la fenêtre de sa maison, il a vu des enfants s'amusant à imiter les adultes, l'un faisant le minaret et portant sur ses épaules celui qui faisait l'iman, tandis que le troisième, prosterné, incarnait les fidèles. Le philosophe les observait pour se distraire, sans jamais soupçonner qu'il avait devant lui l'objet de sa quête: le secret de la comédie se trouvait sous ses yeux, mais il ne le voyait pas. Le théâtre en effet n'existait pas dans la civilisation arabe du XII^{ème} siècle: Averroès n'en avait jamais vu, il en ignorait tout. Dans sa docte conception du monde, l'écriture prévaut sur toute autre forme de description du réel, et ce mérite revient à la prose arabe, langue du Coran⁴. Constatant l'échec du philosophe andalou et de la prestigieuse assemblée qui l'entourait, Borges écrit: «On loua les vertus de l'arabe qui est la langue dont Dieu se sert pour commander aux anges; puis de la poésie aux Arabes»⁵. Il poursuit quelques pages plus loin: «Averroès parla des premiers poètes de ceux qui dans le temps de l'Ignorance, avant l'islam, avaient dit toutes choses dans le langage infini des déserts»⁶. Averroès se fourvoie et consigne cette interprétation erronée qui privera les Arabes d'accéder aux trésors du théâtre antique: «Aristû (Aristote) appelle *tragédie* les panégyriques et *comédie* les satires et

4. Pour rendre plus manifeste l'échec d'Averroès et des ses prestigieux compagnons, Borges décrit leur incapacité à saisir l'importance du récit d'un voyageur racontant les incroyables amusements des Chinois figurant des histoires en certains lieux publics, au lieu de les confier, comme il est naturel pour eux, à la seule voix d'un conteur.

5. Jorge Luis Borges, *La Quête d'Averroès*, in *L'Aleph*, Gallimard, 1977, p.125.

6. *Ibid.*, p. 128.

les anathèmes. D'admirables tragédies et comédies abondent dans les pages du Coran et dans les moallakas⁷ du sanctuaire⁸.

Dans un texte qu'il consacre à la mémoire d'Averroès⁹, Kilito explique que le philosophe andalou était condamné à se tromper d'un bout à l'autre de son ouvrage parce qu'il avait entrepris de comprendre la *Poétique* et la littérature grecque, à travers ce qu'il savait de la littérature arabe. Il était cependant conscient de la résistance que lui opposait le texte d'Aristote. Alors qu'il recherchait dans la *Poétique* «les lois universelles de la poésie, communes à toutes les nations, ou à la plupart», il butait à tout moment sur des usages et des modes propres aux Grecs. Il s'avouait presque vaincu quand il disait: «Tout cela leur est particulier et son équivalent ne se trouve pas chez nous»¹⁰.

Devant la particularité des Grecs, écrit Kilito, il était renvoyé à celle des Arabes. Son application pathétique à illustrer Aristote par des vers d'Imru-ul-Qays et de Mutanabbî¹¹ (ainsi que par des versets du Coran) montre que son horizon était irrémédiablement limité à la poésie arabe et que tout compte fait, une autre poésie était pour lui inconcevable. Le grand transmetteur de la philosophie grecque à l'Occident latin n'avait aucune notion du jeu théâtral. Son commentaire de la *Poétique* est ainsi basé sur un malentendu tragi-comique, peut-être le plus grand de toute l'histoire littéraire, en tout cas le plus lourd de conséquences¹².

Kilito se prend à rêver de pouvoir refaire l'histoire et de réparer cette erreur de traduction qui allait irrémédiablement couper les liens culturels entre l'Europe et le monde arabe. La démarche n'est pourtant pas anodine, elle comporte le risque de renier dix siècles de littérature arabe.

7. Moallakas: littéralement les Suspendues, odes arabes de la période antéislamique. Elles étaient jugées si exemplaires qu'elles étaient suspendues à la Ka'aba de la Mecque.

8. Borges, *Op.cit.*, p.128. Dans *La langue d'Adam* (1999), Kilito précise qu'Averroès s'était inspiré de la traduction fautive d'Abû Bishr Mattâ (X^{ème} siècle) qui s'était appuyé sur une version syriaque de la *Poétique* d'Aristote.

9. Abdelfattah Kilito, «Le transfert d'Averroès», in *La langue d'Adam et autres essais*, Toubkal-Casablanca, 1995, p. 59-63.

10. Kilito citant le penseur égyptien Abdurrahmân Badawî, *Ibid.*, p. 62.

11. Il s'agit de deux grands noms de la littérature arabe: Imru-ul-Qays, poète de la période préislamique (VI^{ème} siècle), et Mutanabbî (X^{ème} siècle) qui est considéré comme le plus grand poète arabe de tous les temps.

12. *Ibid.*, p. 63.

Aujourd'hui, écrit-il, on se surprend parfois à imaginer ce qu'il en aurait été de la littérature arabe si l'ouvrage d'Aristote avait été «correctement» traduit et si, dans son sillage, l'intérêt s'était porté sur Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane. Certains, nostalgiques inconsolables, se désolent de ne pouvoir refaire l'histoire. Si les Arabes, disent-ils, avaient dès le départ bien lu la *Poétique*, l'aspect de leur littérature, et même de leur civilisation, aurait été différent, entendez aurait été grec¹³.

À l'origine donc de la méprise d'Averroès, serait cette croyance profondément ancrée chez les Arabes d'hier, et probablement ceux d'aujourd'hui, de détenir la langue suprême qu'aucune autre ne saurait dépasser en éloquence et en poésie. Leur langue, pensent-ils, saurait, sans se dénaturer ou renoncer à sa pureté, contenir tout le savoir humain. N'a-t-elle pas été élue pour transmettre la parole divine, parfaite et inimitable?

Il y aurait ainsi derrière cette prétendue supériorité de l'arabe et de ses locuteurs¹⁴ ce lien de sacralité indépassable qui unit cette langue au texte coranique dont elle est le support. Un tel privilège ne pourrait revenir à aucune langue européenne par exemple, puisque le texte saint fondant la chrétienté, lui, n'est lié à aucune langue sacrée, étant d'abord écrit en araméen, puis traduit en plusieurs langues dont l'hébreu, le grec, le syriaque et le latin.

La tradition arabo-musulmane, ignorant le mythe de la tour de Babel (le Coran n'en fait pas mention) s'approprie et s'arrogue le mythe de la langue des origines. Au paradis originaire, le premier homme ne pouvait parler que l'arabe, langue de la Révélation. «Le Coran est le plus souvent interprété dans le même sens, écrit Louis-Jean Calvet dans *La guerre des langues*, une seule langue à l'origine, l'arabe langue de Dieu, langue d'Adam, langue du paradis»¹⁵. «Expulsé du paradis, dit-on dans les classiques arabes, Adam oublie l'arabe et parle le syriaque; de retour au paradis, il oublie le syriaque

13. *Ibid.*, p. 63.

14. Le narrateur de Kilito, esprit pourtant averti, reconnaît qu'en lisant les *Histoires des prophètes* de Tha'labi (XI^{ème} siècle), il s'est délecté presque malgré lui de cette idée qu'il savait pourtant fausse, que l'arabe, sa langue est «langue du paradis, de l'origine, langue aussi de l'eschatologie, de l'au-delà» (*Du balcon d'Averroès* 163). Il relate par ailleurs un indélébile souvenir de jeunesse, lorsque Monsieur C., un professeur arabisant espagnol, affirmait que «la langue arabe est, de toutes les langues sémitiques, la plus proche de la langue-mère» (*Ibid.*).

15. Louis-Jean Calvet, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Hachette Littératures, Paris, 1999, p. 39.

et parle l'arabe»¹⁶. L'oubli de l'arabe est ainsi synonyme de damnation, s'en rappeler est synonyme de salut et de rédemption.

Revenons à notre nouvelle.

Refusant de suivre l'exemple de Borges et d'abandonner Averroès à son échec, le narrateur de Kilito décrit par la magie de l'hypothèse qu'il maîtrise si bien, ce que le philosophe aurait ressenti en son for intérieur. Il imagine son dilemme et sa réticence à admettre la thèse des siens qui, obstinément, croient en la supériorité de leur langue et de leur prose. Esprit curieux et distingué, il ne pouvait se satisfaire d'un égocentrisme linguistique béat, entretenu par le mythe de la langue des origines, pure et incomparable. «Peut-on consacrer sa vie à commenter les œuvres des grands philosophes grecs, se demande bien le narrateur, sans apprendre un tant soit peu leur idiome?» (175).

Si le philosophe semble indifférent à la subtilité de jeu théâtral qui se déroulait sous ses yeux, pouvait-il tout aussi l'être envers l'idiome dans lequel s'improvisait ce jeu? «Qu'éprouve-t-il, se demande encore le narrateur, du haut de son balcon protégé par des grilles tandis que monte vers lui la clameur d'un dialecte grossier?» (174). Ce «*dialecte grossier*», une sorte d'«espagnol naissant de la plèbe musulmane de la péninsule», selon la définition, Borges était libre d'inventer ses mots et son monde. Il aurait pu initier les Arabes au langage du théâtre jusque-là inconnu. Mais il fallait pour cela renoncer à la prétendue pureté de leur langue et accepter de l'inséminer de vocables et de concepts nouveaux.

Méditant sur tout cela, Averroès aurait donc pu admettre la nécessité du métissage linguistique pour s'approprier *La Poétique* d'Aristote. Il aurait pu ainsi penser ou réfléchir à la phrase énigmatique «notre langue étrangère», qui revient dans le texte comme un défi à la frontière qui sépare le propre et l'étranger.

Dans la nouvelle de Kilito, l'enquête sur l'auteur réel ou fictif d'une phrase lue ou rêvée prend la forme d'un dialogue tendu opposant le narrateur à son «prétendu traducteur». L'un et l'autre, pour reprendre le mot de Borges, semblent «assez distincts pour être deux et assez semblables pour

16. Citation empruntée à Salim Jay, *Dictionnaire des écrivains marocains*, EDDIF/Paris Méditerranée, 2005, p. 233.

n'être qu'un»¹⁷. Le traducteur est en effet désigné par les mêmes initiales que l'auteur-narrateur (A. K.) et porte les mêmes lunettes rondes que lui. Il parle et enseigne l'arabe, alors que lui, le narrateur, est professeur de français et censé écrire dans cette langue.

Le dialogue se déroule sur un fond de conflit et de reproches réciproques, ranimant une vieille querelle entre deux rivaux qui semblent bien se connaître. Le narrateur est sur le qui-vive face à un traducteur envahissant qui l'épie et observe ses moindres mouvements et gestes, sa présence pèse sur sa liberté de parole. Il doit sans cesse se justifier, se défendre contre les allégations de son traducteur qui supporterait mal que son rival puisse se prévaloir d'une lecture qu'il n'a pas faite. «Que peut-on attendre de quelqu'un qui méprise notre langue?» (162), insinue-t-il pour l'enfoncer davantage dans l'embarras. «Comment puis-je mépriser l'arabe alors que j'ai rêvé dans cette langue?» (164), se défend ce dernier sans pouvoir apporter un démenti plus fort.

Le traducteur s'attribue les vertus de loyauté et de fidélité, répétant qu'il «ne fait que traduire la pensée de l'auteur, rejetant sur ce dernier tous les défauts ou les vices du mensonge et de l'imposture: «Attribuer une parole à un ancien, au lieu de la revendiquer, quelle fourberie, dites-vous! (...) Pourquoi mêlez-vous les anciens à vos fantasmes? Le pire, ajouterez-vous, c'est que des lecteurs croient que vous dévoilez ce qui se dissimule dans des textes du passé, alors que vous ne révélez que ce qui est caché en vous...» (166).

Pour se défendre, le narrateur n'hésite pas à retourner cette même accusation contre son traducteur en lui imputant la pernicieuse habitude de dénaturer ses propos en les citant, allant jusqu'à inverser les rôles en s'attribuant la paternité de ses écrits et le reléguer lui, l'auteur originel, au rang de traducteur: «Le caractère de A. K. étant ce qu'il est, la méfiance à son égard est de rigueur. Non content de répandre l'idée que je méprise l'arabe, il est aussi capable de prétendre qu'il a, lui, écrit le livre sur le roman picaresque en arabe et que je l'ai traduit, moi, en français» (164-165).

Or, ce que l'un reproche à l'autre est cela même qui fonde sa raison d'être et son existence. Le mensonge et l'imposture font partie de la vie d'un romancier et sont à la base même de sa création, depuis que l'on écrit sous

17. Voir l'épilogue de son *Livre de sable* (Gallimard, 1978). Dans la nouvelle qui ouvre ce recueil, *L'Autre*, Borges évoque que lors d'une promenade, il fait la rencontre d'un homme qui s'avère être lui-même, mais beaucoup plus jeune. Ce thème du double est présent dans d'autres textes borgésiens comme *L'auteur et autres textes* ou encore *L'Autre, le Même*.

pseudonyme ou que l'on attribue ses écrits à des êtres imaginaires. Quant à la prétention de surpasser l'original en lui substituant sa propre version, les traducteurs ont en fait, depuis toujours, leur ambition secrète et leur but inavoué. Traducteurs, traditeurs, disait du Bellay en 1549, rappelant la célèbre expression italienne: «*tradutore, traditore*», signifiant littéralement: «Traducteur, traître», soit: «Traduire, c'est trahir»¹⁸.

«Entre le traducteur et l'auteur, dit Kilito dans un livre d'entretien, se loge une vague méfiance, tous deux sont assurés de perdre au jeu, un jeu d'échecs, dans tous les sens du terme»¹⁹. Or la partie d'échecs est autrement plus cruelle quand l'écrivain – à l'image de Kilito – est son propre traducteur. Il doit sans cesse résoudre, arbitrer le rapport de force ou de rivalité qui existe entre les deux faces de lui-même ou entre ses deux langues d'écriture. Chacune dispute à l'autre la position privilégiée de langue source, langue de l'original et relègue dès qu'elle peut, sa rivale au rang de langue subalterne ou langue de copie.

C'est de cela qu'il s'agit dans cette mise en scène de l'auteur et son double, subterfuge littéraire si cher à son maître argentin Jorge Luis Borges. Cette mise en scène lui permet de décrire, sur le mode ludique, sa propre situation d'écrivain bilingue qui, pour des raisons fondamentalement liées à la conception qu'il se fait de son identité, ne veut ou ne peut établir entre ses deux langues d'expression un ordre de priorité ou de hiérarchie. Kilito confie même dans un livre d'entretien qu'il ne peut toujours déterminer avec certitude la langue première de ses textes. «[...] Beaucoup de mes textes écrits en arabe, dit-il, ont d'abord été rédigés en français sous une forme plus ou moins aboutie, et inversement»²⁰. Son activité d'écriture consiste en un perpétuel mouvement de traduction et une négociation sans cesse renouvelée de l'intraduisible et de l'irréductible qu'impose chacune de ses deux langues. Dans l'une et l'autre, il expérimente son texte ou l'éprouve. Mais pour que l'œuvre naisse et s'accomplisse, il suspend son intense activité traductrice et opte pour une langue de publication qui, tour à tour, peut être le français ou l'arabe littéraire.

18. Rappelons la parole complète du poète: «Mais que dirais-je d'aucuns, vraiment plus dignes d'être appelés traditeurs que traducteurs? Vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent d'exposer, les frustrant de leur gloire, et par le même moyen séduisent les lecteurs ignorants, leur montrant le blanc pour le noir». Joachim Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, I, 6.

19. *Kilito en questions: entretiens*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2015, p. 129.

20. *Ibid.*, p. 106-107.

Pour exister, Kilito s'engage dans ce «jeu des langues», mouvant et inconstant, ne pouvant être ni un monolingue béat, heureux de célébrer le génie de sa langue d'origine, ni un bilingue serein, parfaitement sûr de ses moyens. C'est de cette situation d'«intranquillité», nourrie d'une «surconscience linguistique»²¹, qu'il tient sa force et son originalité.

Cette mobilité linguistique lui permet de s'inscrire dans une dynamique identitaire positive et d'établir avec plus d'aisance des passerelles entre les différentes cultures dont il nourrit son imaginaire. Elle lui octroie par ailleurs une grande capacité à faire bouger les espaces de parole, pour introduire du jeu, tant au sens ludique qu'au sens spatial, dans un contexte maghrébin fortement marqué par l'absence ou la rareté d'échanges entre littératures arabophone et francophone.

Singularité importante au Maghreb où le problème essentiel du bilinguisme souffre depuis les indépendances de l'infranchissable frontière qui sépare les littératures arabophone et francophone, une frontière qui fracture le paysage culturel et empêche toute reconnaissance mutuelle. Grâce à l'œuvre ouverte et hospitalière de Kilito, les lecteurs de ces littératures, qui souvent s'ignorent, ont l'heureuse possibilité de se retrouver et de dépasser les représentations exigües qu'ils attribuent à leur propre littérature. Ils se sentent enfin libres de s'approprier leur patrimoine littéraire dont ils peuvent renouveler le sens et la valeur.

Bibliographie

Achour, Amina, *Kilito en questions: entretiens*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2015.

Borges, Jorge Luis, «La Quête d'Averroès», in *L'Aleph*, Paris, Gallimard, 1977.

21. Ces concepts appartiennent à Lise Gauvin. Voir notamment l'ouvrage qu'elle a dirigé en 2009, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Éd. Karthala.

Kilito aime souvent rappeler l'exemple de Jâhiz, un des plus grands prosateurs arabes du IX^{ème} siècle, qui pense qu'un écrivain ne peut exceller dans deux langues, que le progrès marqué dans l'une se fait au détriment de l'autre. «Le bilingue, dit-il, ne possède ses deux langues qu'à moitié; c'est dire qu'il n'en maîtrise aucune. Qu'il écrive en arabe ou en français, il souffre d'une lacune, d'un manque, d'une incomplétude et perd finalement sur les deux tableaux. Jâhiz ne connaissait que l'arabe, il n'avait pas besoin d'une autre langue pour satisfaire son immense curiosité littéraire et scientifique. Il est vrai aussi que les deux auteurs qu'il admirait le plus, le poète Abu Nuwâs et le prosateur Ibn al-Muqaffa, étaient bilingues». Abdelfattah Kilito, «La langue fourchue», in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°70, 1993, Épreuves d'écritures maghrébines, sous la direction de Kacem Basfao, p. 75.

Analyse des problèmes traductologiques

- Borges, Jorge Luis, «L'Autre», in *Livre de sable*, Paris, Gallimard, 1978.
- Calvet, Louis-Jean, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette Littératures, 1999.
- Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 2000.
- Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation – Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.
- Jay, Salim, *Dictionnaire des écrivains marocains*, EDDIF/Paris Méditerranée, 2005.
- Kilito, Abdelfattah, «Le transfert d'Averroès», in *La langue d'Adam et autres essais*, Casablanca, Toubkal, 1995, p. 59-63.
- Kilito, Abdelfattah, «La langue fourchue», in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°70, 1993, Épreuves d'écritures maghrébines, Kacem Basfao (dir.), p. 71-75, [En ligne], Page consultée le 12 octobre 2017, www.persee.fr/doc/remmm_0997-1327_1993_num_70_1_2589
- Kilito, Abdelfattah, «Le balcon d'Averroès», in *Le Cheval de Nietzsche*, Casablanca, Le Fennec, 2007.

Ina SÎTNIC
PhD student
Moldova State University
Chisinau, Republic of Moldova

The Ideal Interpreter: Didactic Perspectives, Practitioner’s Views and Client Expectations

Abstract: Translation and interpretation are essential in our multilingual and multicultural societies. In this context, the role of the interpreter becomes more vivid and frames its urgency despite the technological advance that shapes many spheres of our life. Thus, the present article, will look into the concept of ‘ideal interpreter’, what ‘ideal’ stands for and, most importantly, it will present a comparative approach to what is meant to be a skilled interpreter from three perspectives: the teacher involved in training and educating interpreters-to-be, the practitioner – actor of the realities of the process of interpretation, and the client – whose expectations sometimes reach the realm of utopia in relation to the interpreter’s aptitudes.

Keywords: Interpreting Competence, Interpreter’s Role, Didactic Perspective, Interpreter Practitioner, Client

Introduction

“There is no such thing as a perfect, ideal, or ‘correct’ translation. A translator is always trying to extend his knowledge and improve his means of expression; he is always pursuing facts and words” (Newmark 6)

According to Oxford Dictionary “ideal” refers to something “conceived or regarded as perfect or supremely excellent in its kind; answering to one’s highest conception”. Similarly, if we were to abide by Peter Newmark’s statement about translation then, most probably, applying the same

reasoning, it would be fair enough to say that there is no such thing as “ideal translator/interpreter” either. Maybe this is the truth indeed. Man is not flawless, and all his actions are looked at critically. But, at the same time, the human being is of such a nature that s/he constantly tends to perfection in order to become better, s/he wants more, strives for more and, with grand perseverance and effort s/he may attain a certain level of perfection.

And still, if there was such a thing as an “ideal translator/interpreter” it wouldn’t be easy to provide a clear-cut definition of the notion since the mere concept of “translation” has given some hard time to both researchers in the domain of translation studies and practitioners and the number of elements to consider in relation to qualifying adjectives “good”, “adequate”, “perfect”, “ideal” translator/interpreter add to the task. Thus, in this article, it will probably be suited and more appropriate to use the phrase “skilful interpreter” in order not to generate some heated debates.

We should state, from the very beginning, that the object of the present article, as suggested by the title, is the concept of interpreting and the interpreter. According to Routledge Encyclopaedia of Interpreting Studies:

The concept of interpreting as the act of rendering something comprehensible has presumably been rooted in human thought since ancient times, and long before writing in one language was translated into another. Unlike written translation, which attracts attention to the materiality of the text(s), the ephemeral act of interpreting foregrounds the human agent performing it. Thus, some of the oldest expressions used to refer to the concept of interpreting have through the ages also served as designations for the figure of the interpreter. (Pöchhacker, *Introducing Interpreting Studies* 198)

The article aims at answering the questions of “Who is the interpreter?”, What is the interpreter’s role related to the task s/he performs? and What makes a skilful interpreter? from a didactic perspective, from the practitioner’s point of view, and from the client’s standpoint.

By and large, answers to the above stated questions are offered by the degree of adequacy and correspondence between the speech delivered by the speaker and the message carried across by the interpreter, by the subsequent direct feedback the interpreter receives from the speaker and/or from the audience, by the skills s/he has in stock and applies at the time of performing an act of interpretation, and last but not least, through the appreciation they receive while and after fulfilling such a tremendous job.

“The criteria for deciding what or who is professional or not in interpreting are not always hard and fast, and the issue of the professional status of (various types of) interpreting and interpreters needs to be considered within the socio-cultural and institutional context in which the practice has evolved” (*Ibid.* 23).

Since I practice interpreting only occasionally, I find it more suitable to contribute to this paper with viewpoints of experienced conference and community interpreters worldwide who share their experiences online through interpretation blogs. On the other hand, I will express my opinion from the perspective of a student-interpreter trainer because this is what I basically do. From a didactic perspective, I intend to outline the interpreter’s role as viewed by my students as well as the skills a would-be-interpreter requires in order to practise this activity. The third aspect, which is related to the client expectations regarding a good or ideal interpretation will be mainly reflected through client requirements of an irrefutable product of interpreting.

Didactic perspectives

The Department of Translation, Interpretation and Applied Linguistics, within the Faculty of Foreign Languages and Literatures from Moldova State University endeavours to train and educate future translators and interpreters during three years at bachelor level with a continuation of two year studies at master level.

During the first classes, as a teacher, I am usually curious to find out what are my students’ expectations regarding the choice they made in terms of their future career, so I ask them questions about what or who influenced or inspired them to opt for translation and interpreting. The answers that I receive are very diverse. Some of them hide a sense of drama, others – a sense of hope and many more – uncertainty. The more astonishing and sad is to let someone else decide for yourself. It is the case of those students who were “advised” by their parents, siblings or friends to pursue this specialty. Then, there are students who aspire to improve their linguistic knowledge for the sake of finding a different place to live, other than the Republic of Moldova. Fortunately these are rare cases. Then, there are many more who claim to have chosen translation and interpreting for communication and cultural purposes while the largest number of students assert that their dream is either to become proficient in-house translators and interpreters,

enjoy more freedom as freelancers or travel the world as interpreters and thus, combine work and pleasure.

Another question that I ask my first year students during classes of Introduction to Translation Studies is to state the role(s) of translators and interpreters and to enunciate some attributes a skilful translator and interpreter must have. Again, the replies range from the most general and technical ones like: “Translators and interpreters translate from one language into another one” or “Translators and interpreters aim at ensuring communication between people speaking different languages” to the more artistic and emotionally-coloured ones: “Translators and interpreters build and cross bridges in creating connections between languages and cultures” or “Translators and interpreters are like messengers of meaning”.

Regarding the abilities that an interpreter must possess, students mention, first and foremost the “linguistic abilities”. And indeed, in order to be able to transfer information from one language into another be it in written form or orally, one cannot do without perfect knowledge of the languages in contact. Nevertheless, students soon become aware of the fact that mastering the languages is by far not enough to become an interpreter and that the task requires much more than being linguistically adept. In this respect, in the article *Advice to Students wishing to become Conference Interpreters*, the International Association of Conference Interpreters (AIIC) enumerates a list of personal traits an interpreter needs. The list is presented as key skills that interpreters make use of at one time or another: polished command of their native language over a range of registers and domains, complete mastery of their non-native languages, familiarity with the cultures in the countries where their working languages are spoken, commitment to helping others communicate, interest in and understanding of current affairs, plus an insatiable curiosity, world experience away from home and school and a broad general education, good training (at least an undergraduate university degree), the ability to concentrate and focus as a discussion unfolds, pleasant speaking voice, friendly, collegial attitude, calm nerves, tact, judgment and a sense of humor, willingness to adhere to rules of conduct (e.g. confidentiality, dress code). Given their general character I am inclined to believe that these personal traits apply not only for interpreting in conference rooms, but also in public service interpreting.

The didactic approach to forming skills in classes of interpreting is to teach students understand what the speaker wants to say, to grasp what lies behind the speaker’s words, to keep the message in context, to convey

Analyse des problèmes traductologiques

it consecutively or simultaneously, to learn note-taking techniques, to practice concentration, discourse analysis and fast reaction, to build useful glossaries, to develop public speaking skills, to prepare for different types of assignments, to manage stressful situations, to observe a code of conduct, to prepare for entry into the profession.

Introducing and applying exercises specific to each category of skills required at any stage of teaching and learning consecutive or simultaneous interpretation is the cornerstone for good quality interpretation and skilful interpreters. The following exercises may be used in and/or outside classroom.

For developing oratorical skills, for example, students learn how to “build” their own discourses based on already existing speeches, adapting articles or preparing a speech backed up by facts and figures. Subsequently they deliver the speech (not read from paper!) in front of an audience: colleagues, friends, family, etc.

An efficient mnemonic and language enforcement exercise performed during classes or individually is to memorize each day of the week two or three lines extracted, preferably, from journals or magazines on any topic: business, finance, medicine, etc. and then to monitor to what extent the previous days’ lines have been memorized, then continuing with memorizing some new lines. This exercise is effective not only for improving memory skills but also for building a body of language that starts to appear in the person’s active use of that same language.

Analytical abilities, especially for consecutive interpreting, can be improved by using exercises intended to summarize the main ideas of the discourses that students listen to. Students may be asked to present brief summaries of the main ideas contained in the speech. Another exercise consists in putting back (i.e. explaining) the context of a piece of news based only on the news headline; this works well as an anticipation exercise. Another analytical exercise resides in removing all the paragraph marks in a text, then asking students to introduce the logical breaks back in the text, i.e. splitting the text into paragraphs, then observe to what extent they managed to correctly restructure the original text. An additional exercise in this category is mind mapping done by listening to a short discourse, accompanied by the drawing of a picture of the structure of the discourse with the aim of giving an overview of the speech. Andrew Gillies suggests that a mind map usually takes the form of an organic chart laid out on a large sheet of paper, depending on the length of the discourse. This form

of representing ideas is very useful in helping students with organizing and remembering information (Gillies, *Note-taking for Consecutive Interpreting* 31).

The application of the above mentioned and many more interpreting exercises is in line with developing proficient would-be-interpreters with careful attention to the labour market needs through their active involvement in translation and interpretation projects and internship activity.

Knowing one's personality characteristics before embarking on the long and assiduous journey of becoming an interpreter would be helpful to determine if one is really fitted for this activity. A modality to determine the personality characteristics of interpreter trainees is by using the Myers-Briggs Type Indicator (MBTI) (a standardized personality inventory). MBTI is an assessment tool that has become a standard in business, education, career counseling, and government agencies and it is also used by Nancy Schweda Nicholson to examine the personality characteristics of would-be-interpreters. It presents four bipolar scales: the Extraversion/Introversion scale, the Sensing/Intuition scale, the Thinking/Feeling scale and the Judgment/Perception scale. A short description of each scale can furtherly be read and analyzed in the study *Personality Characteristics of Interpreter Trainees: The Myers-Briggs Type Indicator (MBTI)* which revealed that the 'ideal' interpreter would be an extravert, an intuitive type, a thinking type and a mix of judgment and perception type.

Practitioner's standpoint

The world becomes more and more of a whole in terms of business, trade, politics, etc. due to globalization and communication across languages and cultures. Therefore, demand for high quality interpreting is the top priority for those looking for such services. "Most of the literature on interpreting presupposes a certain and rather high professional status of the activity and its practitioners. In other words, 'interpreting' often implies professional interpreting, and 'interpreters' are regarded as 'professionals' with special skills" (*Introducing Interpreting Studies* 22). Since interpreters are hired to exert their expertise in different settings, some of their role(s) also change depending on the environment they find themselves in. For the purpose of this aspect of the article we will depict the profile of conference and community interpreters.

The problematic nature of the interpreter's role is now a dominant theme of research. Understanding the role of the interpreter may also help understand interaction between people of different backgrounds and statuses within a single-language community.

In the article *The Right Stuff?*, conference interpreter Michelle Renée Hof questions whether there is such a thing as an ideal personality profile for interpreters. To answer the question she adopted an empirical approach, and looked out in the booth among her colleagues to see what types of personalities she would find. Since there were too many of "what an interpreter is" Michelle Renée Hof decided to adopt a reverse method and look for "what an interpreter is not". Finally she managed to determine two realities: first, that she has no colleagues who seem to be uninterested in the world, and second, that there is no one who cannot handle stress. In other words, interpreters are portrayed by Hof as insatiably curious about the world (possibly, the most important trait an interpreter can have) and not being the type of persons who deals poorly with stress.

In enunciating their qualities, interpreter, translator and teacher Holly Mikkelson adopts a large perspective, looking into interpreters' profile from the practitioner's standpoint and in connection with the setting they exert their job (in conference rooms or in the field). Mikkelson presents the following qualities identified by different authors as essential for good interpreting:

- Language skills are imperative for interpreters to interpret accurately.
- Analytical skills are so essential that they are considered an intrinsic part of the process of interpretation rather than an auxiliary tactic. In this respect, Roderick Jones stresses the importance of analyzing a speech before interpreting it.
- Listening and recall. Many authors like Roderick Jones, for example, define the specific kind of listening that interpreters perform as 'active listening', and that this active, attentive listening has to be learned by the interpreter. Danica Seleskovitch goes further, asserting that "in interpretation, memory and understanding are inseparable; the one is a function of the other" (34).
- Interpersonal skills are expected to be highly demanded, especially from medical and social service interpreters, who are in more direct personal contact with their clients than conference interpreters. But even conference interpreters, as Roderick Jones and Danica

Seleskovitch claim, are encouraged to develop these skills, as they may have a great deal of personal contact with delegates.

- Ethical behavior is of major consideration for all interpreters no matter when and where they perform their activity, either when working in medical settings where they must be particularly responsive to patient privacy issues or in conference rooms, where they are thoroughly required to understand their role and exercise good judgment.
- Speaking skills are indeed a key component in the training of all types of interpreters and they are mostly associated with appearances before large audiences at public events such as meetings, assemblies, congresses, or press conferences. However, Adolfo Gentile et al. point out that “Effective speaking skills range from quality of voice to choice of idiom, vocabulary, phrasing etc. So both what comes out of the mouth of the interpreter and the way it comes out are important in the overall effectiveness of the interpretation” (47).
- Cultural knowledge of the interpreter targets the bridging of the cultural and conceptual gaps that separate the participants in a meeting.
- Knowledge of the subject the discourse relates to is of particular importance in order to deliver a good quality interpreting. All experts on interpreting recognize the need to acquire technical terminology and content knowledge in relevant fields.

The traits enumerated above must be found, to a greater or lesser extent, in all interpreters, regardless of the time, setting and the public they interpret for.

Client requirements and expectations

From the client perspective, it is not easy to work out what skills the interpreter should have and it may be difficult to make certain the quality of the interpreter. In an article published on *Arc Communications* translation agency-blog the requirements for an ideal interpreter should mirror:

- Language and communication expertise. Besides an excellent sense of language, interpreters also need to have the ability “to read the situation” and translate even the thoughts the client has not been able to voice. According to this criterion, one cannot be a good

interpreter if s/he has no communication skills, no matter how good their language skills are.

- A sense of understanding other cultures in a business setting. Business styles vary a lot from one country to another and thus, those who value conventions and etiquette may have a hard time to negotiate with business partners from other cultures. Under such circumstances, the interpreter's task is to fill in the gaps with the appropriate words and help to build relationships smoothly.
- Hospitality. Interpreting is not about substituting words mechanically. A good interpreting company will not only provide their client with an interpreter appropriate to the type of interpreting, languages they require and other criteria, but will also be committed to providing an attentive service that facilitates business and negotiations even in a high-pressure business setting.

Thus, it is important that interpreters were able to cover all the various tasks associated with interpreting and make use of their understanding of business and cultural backgrounds in their interpreting rather than translating words in a business-like manner.

Speaking about the client perspective of the ideal interpreter, the "Translation Times" blog dedicates an article to the question "What do clients want?" The attributes and characteristics that clients look for in interpreters go beyond actual interpreting skills. And thus, in any client's eyes an "ideal interpreter" should:

- have a professional presence and presentation which means that s/he is to be found on a website, has a business e-mail, etc;
- respond promptly. Answering emails the same day is preferable to answering the next week;
- send a professional price quote when the client asks, i.e. a document with terms and conditions, not only an e-mail with a rate, etc;
- know which questions to ask, for instance about the equipment, materials, or the setting, etc;
- make the client look good. This implies being professional at all times;
- solve problems quickly. A client will always look for interpreters who take quick action and solve problems as independently as they can;

- be positive and outgoing. The client will always look for interpreters who focus on the positive rather than things they can't control. Constant complaining at events looks bad and serves no purpose. Some situations might be less than ideal, but the interpreter has to roll with the punches;
- be on time, or early. Being late for the interpretation assignment may mean that the interpreter will not, most probably, work for the same client again. Having a history of being early is for the interpreter's own benefit;
- be approachable, avoid of the diva-like attitude;
- suppress personal emotions;
- be cultural sensitive.

Client testimonials enunciated in this paragraph draw our attention to the importance of the quality of services provided by the interpreter from three perspectives: communicative, cultural and social. In this regard, opting for a highly competent interpreter – even if s/he charges a little more – will lead to full success.

Conclusion

To conclude, the present article sought to emphasize the profile of interpreters starting with their academic training, continuing with the practitioners' activity and ending with the requirements demanded by the clients when looking for interpretation services.

Based on our findings we made the following observations:

1. The literature in the domain of interpreting studies reflects a good deal of coincidence in the skills required from an "ideal" or competent interpreter, in spite of whether they exert their activity as community or conference interpreters. At the same time, it is a general truth that practitioners of this profession in any setting and at any given moment of their training, perform the same service and should meet the same standards of competence.
2. A skilful interpreter is a combination of excellent interpreting competence, psycho-cognitive strength and "ideal" personality traits.
3. There is a switch of priorities as far as the person of the interpreter is concerned. In the academic training the focus is mainly on acquiring

interpreting skills (but students have a course of professional ethics in the third year of their studies too). When exercising their activity as practitioners, interpreters dedicate special attention to further professional and personal development. When looking for interpreting services the focus of the client is largely on the interpreters' attitude, behaviour, level of professionalism, etc. while the interpreting competence proper is something that interpreters must hold *a priori*.

4. The concepts of "ideal interpreting" and "ideal interpreter" are mostly used with reference to the clients' requirements.
5. From a socio-cultural perspective interpreters represent the bond between the speaker and the audience speaking and/or understanding different languages. Without interpreters, under these circumstances, the meaning and the value of the expressed ideas would not be understood. Interpreters constitute an integral part of the intercultural dialogue; they build confidence among cultures. That is how it happens that interpretation leads to the real global mutual understanding and communication among nations.

Bibliography:

- Anderson, R. Bruce W., "Perspectives on the Role of Interpreter", in Pöchhacker, Franz and Shlesinger, Miriam, (eds.), *Interpreting Studies Reader*, Psychology Press, 2002, p. 208-217.
- Gentile, Adolfo, Ozolins, Uldis, Vasilakakos, Mary, *Liaison Interpreting, A Handbook*, Melbourne, Melbourne University Press, 1996.
- Gillies, Andrew, *Note-taking for Consecutive Interpreting – a Short Course*, Manchester, St. Jerome Publishing, 2005.
- Jones, Roderick, *Conference Interpreting Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1998.
- Pochhacker, Franz, *Introducing Interpreting Studies*, London, Routledge, 2004.
- Pochhacker, Franz, *Routledge Encyclopedia of Interpreting Studies*, London, Routledge, 2015.
- Schweda-Nicholson, Nancy, "Personality Characteristics of Interpreter Trainees: The Myers-Briggs Type Indicator (MBTI)", in *The Interpreter's Newsletter*, №13, 2005, p.109-142.
- Seleskovitch, Danica, *Interpreting for International Conferences*, Washington, DC: Pen & Booth, 1978.

Online bibliography:

- “Advice to students wishing to become conference interpreters”, AIIC Training and Professional Development, <http://aiic.net/p/56> (accessed: December 10, 2017).
- “The Client Perspective: the Ideal Interpreter” Translation Times, <http://translationtimes.blogspot.cz/2015/12/the-client-perspective-ideal-interpreter.html> (accessed: December 11, 2017).
- “What are the Criteria for Selecting an Interpreting Company?” Arc Communication, Translation agency-bloc, <http://www.arc-japanese-translation.com/blog/20150126/index.html> (accessed: December 5, 2017).
- Hof, Michelle Renée, “The Right Stuff?” The AIIC blog, <https://aiic.net/page/6529/-the-right-stuff/lang/1> (accessed: December 13, 2017).
- Mikkelson, Holly, “Interpreting is interpreting – or is it?”, The AIIC Webzine, <http://aiic.net/p/3356> (accessed: December 17, 2017).

თამაზ გაბისონია
ასოცირებული პროფესორი
ილიას სახელმწიფო უნივერსიტეტი
თბილისი, საქართველო

„ქართული მრავალხმიანობის“ ფენომენი ეთნიკური მუსიკის აქსიოლოგიურ სპექტრში

თეზისები: ქართული ტრადიციული მუსიკა, როგორც ქართული კულტურის სავიზიტო ბარათი საზღვარგარეთელ მუსიკის მცოდნეთა და მოყვარულთა შორის, გამოკვეთილი ინტერესით სარგებლობს. მისი რა თავისებურებები იპყრობს ასეთ ყურადღებას? განვითარებული მუსიკალური ენა თუ ეგზოტიკა? ეს საკითხი მიგვიყვანს მსჯელობამდე, თუ რა პრიორიტეტებს ვირჩევთ და როგორია ჩვენი განწყობა ეთნიკური მუსიკის მოსმენისას. საინტერესოა, რომელი მუსიკალური გამომსახველობითი ხერხებით შემუშავებული „ეთნიკური ბგერათიდეალის“ როგორი ნიმუშები მიგვანიშნებს მუსიკალური რელატივიზმის რიგში გამორჩეულ ფენომენზე.

ამ მხრივ ქართულ ტრადიციულ მუსიკას, როგორც „ქართული მრავალხმიანობის“ სტილურ ფენომენს, გამოარჩევს მკაფიო სამხმიანი სტრუქტურა, ვოკალური პოლიფონიის მრავალფეროვანი კომპოზიციური პრინციპები და მაღალორგანიზაციული ფორმები, ასევე, სიმღერა-საგალობლის მუსიკალური ენის ამბივალენტური სტილური იერი.

ქართული სიმღერა-გალობის მიმართ ხშირად გვესმის ცნება „ხალხური გენია“, მაგრამ მკაფიოდ გამოსარჩევია, თუ რა წილებით ესამება ამ ერთიან, მაგრამ სტილურად მრავალფეროვან მოვლენაში პიროვნულ-პროფესიული და კოლექტიურ-ხალხური უნარები. ასევე, ქართული მუსიკალური სტილის ჩამოყალიბებაში მეტი ყურადღებაა მისაქცევი ეთნიკური და რელიგიური მუსიკალურ-სტილური ზეგავლენის ნორმებისადმი. ამ მხრივ მნიშვნელოვან ფაქტორადაა განსახილველი საეკლესიო გალობის როლი ხალხური სიმღერის მელოდიის მოცულობის ზრდაში.

სტატიაში მნიშვნელოვანი ადგილი უჭირავს ქართული ტრადიციული მუსიკის ძირითადი კონცეპტების სემიოტიკურ ქრილში განხილვას მნიშვნელობის, შინაარსისა და ფუნქციონირების კუთხით; ასევე ყურადღება ეთმობა ამ მოვლენის მიმართ ქართველ და უცხოელ მოღვაწეთა მიერ გამოთქმულ შეფასებათა შეჯერებას. საბოლოოდ განხილულია შესაძლებლობა ქართული ტრადიციული მუსიკის ადგილის ძიებისა ზოგადეთნიკური მუსიკის მრავალგანზომილებიან ღირებულებით სკალაზე.

საკვანძო სიტყვები: ქართული მრავალზომიანობა, ქართული ტრადიციული მუსიკა, სამხმიანი სტრუქტურა, კომპოზიციური პრინციპები, შეფასება

საქართველოში ყველა თანხმდება, რომ მსოფლიო კულტურის საგანძურში ქვეყნის მიერ შეტანილ წვლილში ხალხური მრავალზომიანობა ყველაზე ორიგინალური, უნიკალური ფენომენია. საინტერესოა, რომ, ამ მხრივ, გარკვეულწილად ჩრდილში დგას ქართული საეკლესიო საგალობელი. თუმცა, მუსიკოსთათვის ეს პლასტიკ არანაკლებ მნიშვნელოვანია და ხალხურ სიმღერასთან ერთად ერთ მასივს შეადგენს – ქართულ ტრადიციულ მუსიკას. ჩვენი კვლევის მიზანია, განვიხილოთ ეს მოვლენა აქსიოლოგიურ ასპექტში – თუ რა მხატვრული და სოციალური ფაქტორები ქმნიან ამგვარ უნიკალურ ხატს.

მართალია, აქსიოლოგიური ხედვა, როგორც ღირებულებათა შემფასებლური მეთოდი, განხილვის ობიექტს ფილოსოფიურ ქრილში აყენებს და კვლევის ზუსტ შედეგებს არ გვპირდება, მაგრამ თავად განხილვის პრინციპი მეცნიერულ ხედვას საჭიროებს, როგორც სტრუქტურულ-ფუნქციონალური ანალიზის ერთი კერძო მიმართულება, რაც ჩვენთვის უპირველესი ინტერესის საგანია. აქსიოლოგიის ერთ-ერთი თეორიის, სოციოლოგიზმის ასპექტით, ეთნიკურ კულტურაში ღირებულება განიზომება როგორც ემიკური, ასევე ეტიკური (etic) პოზიციიდან. ჩვენთვის ამ შემთხვევაში წინა პლანზე ეს უკანასკნელი მიდგომა დგას.

წინამდებარე თემასთან მიმართებით ჩვენ აქტუალურად მივიჩნევთ ასევე ღირებულებისადმი მაინონგის (*Самоизложение* 45), დიუისა (*დემოკრატია და განათლება. შესავალი განათლების ფილოსოფიაში* 235) და ტუგარინოვის (*О ценностях жизни и культуры* 15) ნატურალისტური ფსიქოლოგიზმის თვალსაზრისს, რა თვალთახედვითაც ეთნიკური მუსიკის ფუნქციონალური და, შესაბამისად, მხატვრული

ღირებულებები ყალიბდება ხალხის ისტორიულად ჩამოყალიბებული მოთხოვნილებების მიხედვით.

ასევე მახლობელია ჩვენთვის კულტურულ-ისტორიული რელატივიზმისათვის დამახასიათებელი აქსიოლოგიური პლურალიზმის იდეა ვილჰელმ დილთეისა (*Введение в науки о духе* 329), რომლის თანახმადაც როგორც ცალკეული ეთნიკური მუსიკალური ტრადიციები, ასევე მათი მხატვრული ღირებულებები მნიშვნელოვანია სხვადასხვა კომპონენტების (მელოდია, რიტმი, ტემბრი, ჰარმონია და სხვა) თანასწორუფლებიანობის პირობებში და უნდა ფასდებოდეს კვლავ ემიკური (კულტურაში მყოფი მოთამაშის პოზიციიდან) შეხედულებების დიდი წილით გათვალისწინებით. ჩვენი აზრით, სწორედ ესაა ეთნიკური მუსიკის აღქმის ყველაზე ადეკვატური და ეფექტური პრინციპი.

როდესაც ვსაუბრობთ ქართული მრავალხმიანობის ფენომენზე, მასში ნაკლებად ვგულისხმობთ ჰუსერლის ფენომენოლოგიური მეთოდის ობიექტს (*Идеи к чистой феноменологии и феноменологической философии* 9), არამედ ვგულისხმობთ ფენომენის კულტუროლოგიურ მნიშვნელობას, სადაც უნიკუმის, *Sui generis*, ან შედეგის მახასიათებელია ყველაზე მნიშვნელოვანი. თუმცა, უნდა აღინიშნოს, რომ ამ მოვლენისადმი „ფენომენის“, როგორც „წმინდა საგნისადმი“ მიმართებაც საკმაოდ პროდუქტიულია, განსაკუთრებით მასზე სემიოტიკური აპარატის მორგებისას, თუმცა ამჟერად ამ ფილოსოფიური კატეგორიების სიღრმეებში შესვლას არ ვაპირებთ.

რა ფაქტორები განაპირობებს ცალკეული ეთნოსის კულტურის წარმოჩენისას ტრადიციულ მუსიკის აქსიოლოგიური სტატუსის აღმატებულ თუ დამაკნინებელ არგუმენტებს? ერთი მხრივ, მუსიკა საერთაშორისო ენაა და იგი, ვიზუალური ხელოვნების დარად, შედარებით ადეკვატურად აღიქმება განსხვავებული მსმენელების მიერ. ამასთან, ვიზუალთან შედარებით მას დროითი და შესაბამისად, უფრო სტაბილური, შთამბეჭდავი ეფექტი აქვს; მეორე მხრივ, განსხვავებით აკადემიური და თანამედროვე პოპულარული მუსიკისაგან, და მსგავსად თუნდაც ეთნიკური კვებითი ტრადიციისა, ეთნიკური მუსიკა მკაფიოდ სპეციფიკურია, რაც მისით მოხიბლულთა სეგმენტს მკვეთრად ავიწროებს.

როდესაც ვსაუბრობთ ფენომენსა და უნიკუმზე, აშკარაა, რომ ეს ცნებები ყოველთვის პიროვნულ საწყისს უნდა უკავშირდებოდეს. მაშ რატომ ვიყენებთ ამ ცნებებს კოლექტიურ შემოქმედებასთან მიმართებაში?

ცხადია, პიროვნული ფაქტორი, გამომჟღავნებული ერთგვარ „მუტაციებში“, კოლექტიური შემოქმედებისთვისაცაა დამახასიათებელი. ამ მხრივ არც ცნობილი „რეპროდუქციული თეორიის“ მკაფიო

შემთხვევებია საქართველოს სასიმღერო ისტორიაში გამოსარიცხი. მაგრამ, დიდი უმეტესობით, პიროვნული ინიციატივა ყოველთვის ხალხის „ფილტრში იწმინდება“ და კვლავ ძირითად სტილურ დინებას (მეინსტრიმს) უერთდება.

საინტერესოა, რომ ქართული სიმღერის ოთხი ყველაზე რეპრეზენტატიული მუსიკალურ-კულტურული პლასტიდან – მეგრული, სვანური, კახური, გურული სიმღერებიდან, ბოლო ორის (ყველაზე გამორჩეულების) უნიკალურობა ძირითადად არა აბსოლუტურად ხალხურ, არამედ, „ხალხური პროფესიონალების“ (ე. გარაყანიძის ტერმინი) – (ქართული ხალხური სიმღერის შემსრულებლობა 32) შემოქმედებას ეყრდნობა. გურული ტრიოს შემსრულებლები გამორჩეული მომღერლები იყვნენ, ისევე, როგორც კახური გრძელი სიმღერის მთქმელი და მოძახილი, თავისი ჩახვევით. ხალხურობის კუთხით, ქართული სიმღერების ხალხური გენიით სვანური და აჭარული სიმღერები უფრო გვაოცებენ, რადგან აქ საშუალო შემსრულებელსა და სოლისტს შორის დისტანცია არც ისე მკაფიოა.

აქ უპრიანია ვისაუბროთ პიროვნული და ხალხური გენიის რაობაზე. გენიოსი უკავშირდება უპირველესად დამკვირვებლის მიერ აღქმად (თუნდაც მხოლოდ შთამომავლობის მიერ), მაგრამ ამავე დროს სრულიად მიუწვდომელი უნარის გამოვლენას. რაც შეეხება „ხალხურ გენიას“, ეს ცნება ზოგადად საკმაოდ ამორფული ჩანს და მას ნაკლებად ესადაგება სამეცნიერო აპარატი. ამასთან, მასში ხშირად იგულისხმება არა მსოფლიო, არამედ შედარებით ვიწრო – ეთნიკური ლოკაციის გენიოსი. მაგრამ „ხალხური გენიის“ ცნება გაიგებოდა ასევე, როგორც ერის სული, ერის უნარი და ჩვენც მასში შეიძლება ვიგულისხმოთ გამორჩეული შემოქმედებითი კრებითი უნარი. მაგრამ რატომ ვუწოდებთ ამ გამორჩეულობას გენიას? გენიალურის მთავარი ეფექტი მაინც იმაშია, რომ იგი იწვევს აღფრთოვანებას, უფრო კონკრეტულად კი – გაოცებას. გენიოსის შემოქმედებაზე დაკვირვებისას ჩვენ გვიკვირს: „როგორ შეძლო მან ეს?“ ხოლო ხალხური ნაწარმოების აღქმისას ზოგჯერ გვიკვირს: „როგორ შეძლეს ეს ადამიანთა ამ ჯგუფის (ამ შემთხვევაში ეთნიკურის) საშუალო წარმომადგენლებმა?“ სწორედ განცვიფრებაა ის კრიტერიუმი, რაც ცნება „გენიალურს“ გამოგვაცენებინებს.

ცხადია, ხალხის ამ კრებით უნარს ორიგინალური ადგილობრივ-ისტორიული პირობები აყალიბებს უნიკალურ პლასტად. ამ პროცესში ასევე მნიშვნელოვანია ტიმოლოგიური (და არა – ეტიმოლოგიური) ასპექტი, ანუ ადამიანის მიერ არჩევანის გაკეთების ქცევა, რაც ყოველთვის გარემო პირობებიდან არ ამოიზრდება (ლუდვიგ ფომ მიზესი, *ТЕОРИЯ И ИСТОРИЯ. Интерпретация социально-экономической*

ავილიანი 25). აქ უნდა გავითვალისწინოთ შემთხვევის როლიც. ამიტომ ეს მექანიზმი უმეტესწილად ბოლომდე მაინც ვერ იშვიფრება. სწორედ ეს ამოუცნობი შტრიხებია ხალხური თუ პიროვნული გენიის კიდევ ერთი არგუმენტი.

მაშასადამე, პიროვნულ და ხალხურ გენიას საერთო ნიშნად აქვთ დამკვირვებლის განცვიფრება და ეფექტის ამოუხსნელობა. და რა აქვთ მათ განსხვავებული?

პიროვნული გენიოსის მაღალმხატვრულობას, შედეგებს უპირისპირდება ხალხურის ეგზოტიკურობა, უნიკალურობა; პიროვნულ პერფექციონიზმს – კოლექტივის მიერ აპრობირებული მიგნება; პიროვნულობის განზოგადებას – ერის გაპიროვნება; პიროვნების ყოფითისადმი დაპირისპირებას – ყოველდღიურობის ფარგლებში სტაბილური ყოფიერება; დროის გასწრებას – აქტუალობა. ხაზი უნდა გაესვას იმ ფაქტსაც, რომ ტრადიციულ მუსიკაში შემოქმედებითი პროდუქტები გარკვეულწილად მჟღავნდება „სუბიექტური ღირებულებების“, იგივე ნორმების სახით, ხოლო პიროვნული შემოქმედება სწორედ ნორმის დაძლევაზეა მიმართული.

როგორ თანაქმედებს ქართულ ეთნიკურ მუსიკაში პიროვნული და ხალხური გენია? ამკარაა, რომ ხალხურის კვალობაზე ამგვარი განვითარებული პლასტი პიროვნული წვლილის დიდ წილს უნდა ითვალისწინებდეს. ხომ არაა ეს სიდიდე საეკლესიო ავტორიტეტით განპირობებული?

ეჭვგარეშეა, ქართული სიმღერისა და ქართული საგალობლის პლასტიკები ერთმანეთისგან უმეტესწილად სტილურად მკაფიოდ სხვაობს (რაც, მაგალითად, აღარ შეინიშნება თუნდაც ცნობილ კორსიკულ მუსიკალურ ტრადიციაში). ხშირად ვამბობთ, რომ ქართული მუსიკის ეს ორი პარალელური მიმართულება ერთ მუსიკალურ ენას წარმოადგენს, მაგრამ, ჩემი აზრით, ამ პოსტულატს დამატებითი არგუმენტები ესაჭიროება. ზეგავლენის რა მექანიზმები შეიძლება ვივარაუდოთ მათი ურთიერთქმედებისას?

შესაძლოა, ნაკლებად არგუმენტირებული ჩანდეს, მაგრამ ჩემი აზრით, მკაფიო და კონტროლირებულ იდეოლოგიურ სისტემაზე დაფუძნებული საგალობელი უფრო ძნელად შეითვისებდა საერო, მიწიერი მუსიკის თავისებურებებს, ვიდრე სიმღერა – საგალობლისას. და ამის მაგალითად შეიძლება ვიგულისხმოთ საეკლესიო გალობის მიერ სიმღერის მელოდიის მოცულობის ზრდა; სიმღერაშივე ორნამიანობის, ან სტიქიური მრავალხმიანობის სამხმიან ფაქტურად ჩამოყალიბება; ხმათა პარალელიზმის პრინციპის დამკვიდრება. სიმღერის საგალობელზე ერთადერთ მკაფიო გავლენად ვიგულისხმებდით ზოგადად

ერთხმიანობიდან მრავალხმიანობის პრინციპის გათავისებებას. მაგრამ მრავალხმიანობა დასავლეთში საერო გავლენის გარეშეც დამკვიდრდა.

მართლაც, რატომ არის ქართული ტრადიციული მუსიკა უმეტესად ვოკალით წარმოდგენილი? რატომ მოჩანს ყველაზე რთული სტრუქტურის ქართულ სიმღერებში (გურული ტრიო, სვანური ზარი) საგალობლის „ფრაზათა აკინძვის“ დრამატურგია? რატომაა „ცოცხალი ტყუილის“ სიუჟეტის სიმღერები საგალობლის სტრუქტურის? რატომაა ამ უკანასკნელი ტიპის სიმღერა „მისდევს მელა ლომსა“ ყველაზე პარალელურხმიანი ნიმუში ქართულ მუსიკაში? იქნებ მართლაც საეკლესიო საგალობლის დამსახურებაა ქართული ხალხური სიმღერის მწყობრი, განვითარებული სამხმიანობა? ვფიქრობთ, ამ კითხვას დადებითი პასუხი უნდა გავცეს.

გავრცელებული მოსაზრებაა, რომ მცირე ერებს დიდ ერებზე არანაკლებ აქვთ გამძაფრებული მესიანისტური მისწრაფებები. ძნელია, ამ მოსაზრებაზე უაპელაციოდ დათანხმება, მაგრამ ქართულ კულტურაში მსგავსი ტენდენცია, ჩვენი აზრით, ხშირად მეცნიერულ წრეებშიც კი მჟღავნდებოდა. ხალხში კი დღესაც არსებობს ერთგვარი „მიტები“ ქართული სიმღერა-გალობის შესახებ, მაგალითად:

- მსოფლიოში ჩვენ გარდა მრავალხმიანობა არავის აქვს;
- კოსმოსში „ვოიაჯერი“ ხალხური სიმღერებიდან მხოლოდ ქართული „ჩაკრულო“ გაუშვეს (თუმცა ისიც უნდა ითქვას, რომ აქ 14 შერჩეული ნიმუშიდან მხოლოდ რამდენიმე შეირჩა, როგორც მაღალგანვითარებული მხატვრული სახეები (რაგა, მულამი, გამელანი, მარიაჩები), რაც „ჩაკრულოს“ მაინც განსაკუთრებულ პატივს დებს;
- მრავალხმიანობა განვითარებულობას ნიშნავს (არადა ეთნომუსიკოლოგიაში უფრო მეტად საწინააღდეგო აზრი დომინირებს);
- უცხო კულტურის ზეგავლენის დადასტურება აზიანებს ეთნიკური სიქადულის საგანს (ამ პოზიციის გამო დღემდე უპატიოდაა ქართული ფოლკლორის ჰიბრიდული – ქალაქური და ორიენტალისტური ფრთები);
- უფროსი კოლეგებისა და პირადი გამოცდილებით ვიცით, რომ ზოგიერთი ქართული სიმღერის მოსმენისას უცხოელი მუსიკოსები ტყუფდებიან, როდესაც ფიქრობენ, რომ ამ სიმღერას კომპოზიტორი ავტორი ჰყავს (ბევრ საავტორო სიმღერას მართლაც ატყვია ლოტბარის – გამორჩეული ლიდერი მომღერლის ხელი, ზოგი კი პროფესიული ტრადიციის – საგალობლის ზეგავლენითაა ჩამოყალიბებული). აქვე

უნდა ითქვას, რომ ზოგიერთი უცხოელი დამკვირვებელი არათუ გამორჩეულად არ აღნიშნავდა ქართული სიმღერის მაღალმხატვრულობას, არამედ კაკაფონიაც კი მიიჩნევდა მას (ბახტაძე, *ქართული მუსიკალურ-ესთეტიკური აზრის ისტორიიდან 70-71*);

- ქართული ხალხური მუსიკა მხოლოდ ვითარდებოდა, ოღონდ ნელა და შეინარჩუნა უძველესი შრეები;

ამ მითების კვალდაკვალ თვალი არ უნდა დავხუჭოთ ქართულ მუსიკოლოგიაში ადრე (ზოგჯერ დღესაც) გაბატონებულ აპოლოგეტურობის მისწრაფებებზეც, რაც გამოიხატებოდა შემდეგ ნაჩქარევ დასკვნებში:

- ქსენოფონტეს *ნაბაზისში* – მოსინიკთა „უცნაური სიმღერა“ (მე-5 წიგნის თავი IV-მუხლი 17)) მრავალხმიანობას ნიშნავს, რაც ჩვენში ამ ფენომენის ადრეულ დასტურად შეიძლება ჩაითვალოს;
- მრავალხმიანობის კვალი ძველქართულ ნევმებში (რომლებიც აღნიშნულია როგორც სტრიქონის ზევით, ასევე – ქვევით);
- ქართულ არქაულ სიმღერებზე (მაგალითად სვანურზე) დაკვირვებისას ვრწმუნდებით, რომ მრავალხმიანობა აქ ჩვენს წელთაღრიცხვამდეც იქნებოდა;
- ბიზანტიურ გალობას ქართლში მრავალხმიანური საკულტო საგალობლები დახვდა;
- ქართულმა სიმღერამ არ მიიღო აღმოსავლური ინტონაცია, გამოხატული გადიდებულ სეკუნდაში.

ჩამოთვლილი პუნქტები, მართალია, დღემდე ინარჩუნებს სიცოცხლისუნარიანობას, მაგრამ ბევრ მათგანს სამეცნიერო წრეებში უკვე აღარ ენდობიან ან უარყოფილია.

ქართული სიმღერის ხოტბა ინერციით ხშირად ამ მოვლენის მუსიკალური ენის ყველა კომპონენტის მაღალგანვითარებულობას გულისხმობს. მაგრამ ეს ასე არ არის. ქართული სიმღერა ბევრი სხვა ქვეყნის ეთნომუსიკალურ კულტურას ჩამოუვარდება მელოდიური, რიტმული, ტემბრული, არტიკულაციური მრავალფეროვნებით; მას თითქმის მთლიანად დაკარგული აქვს ავთენტიკურობა, რიტუალურობა, სინკრეტიზმი; ჩვენს მუსიკალურ რუკაზე უამრავი უანრული თეთრი ლაქაა. სიმღერა ძირითადად სცენაზე ცოცხლობს და ძირითადად – გახეშვებული, უმეტესად კანონიზებული ვარიანტებით.

ზოგადად კი უნდა ითქვას, რომ ქართული ტრადიციული მუსიკის ფენომენალურ თავისებურებებზე, თუნდაც ზოგიერთ მათგანზე არაერთხელ გამოუთქვამთ მოსაზრებანი ქართველ მოღვაწეებს და

მეცნიერებს. კერძოდ, ჯერ კიდევ ილია ჭავჭავაძე აღნიშნავდა, რომ ქართული მუსიკა არ მიეკუთვნება არც დასავლურ, არც აღმოსავლურ მუსიკას და მას ორიგინალური იერსახე აქვს (*ქართული ხალხური მუსიკა*). აღფრთოვანებული იყვნენ ქართული სამგალობლო ტრადიციით ის ქართველი მუსიკოსები, რომელთაც მათი ნოტებზე ჩაწერის გზით გადარჩენა ითავებს. მალხაზ ერქვანიძე ქართულ გალობაში არსებულ მკაფიო სამხმიანობას წმინდა სამების და, შესაბამისად, სიყვარულის გამოვლენად აღიქვამს (*ქართული მუსიკის ბგერათწყობა 174*). ყველაზე მკაფიოდ კი ქართული ტრადიციული მუსიკის ფენომენოლოგიურ თავისებურებებზე იოსებ ჟორდანიამ ისაუბრა (*Грузинское традиционное многоголосие в международном контексте многоголосных культур 127*). იგი თვლის, რომ ქართულ მუსიკას შემდეგი გამორჩეული ფენომენური თავისებურებები გააჩნია: განვითარებული მოდულაციური გეგმა, მისწრაფება მერყევისგან რთულამდე, სარკისებრი ჰარმონია. ვეთანხმებით ბატონი იოსების მიერ აღნიშნულ პირველ პუნქტს, ხოლო მეორეს და მესამეს ნაკლებად რელევანტურად მივიჩნევთ.

ამგვარად, ვეცადოთ, უფრო ობიექტურად განვიხილოთ, თუ რა ქმნის ფენომენის, როგორც უნიკალური მოვლენის შთაბეჭდილებას ქართულ ტრადიციულ მუსიკაზე დამკვირვებლისთვის.

რადგანაც ვაპირებთ აღსაწერი კულტურული მოვლენის კონკრეტული თავისებურებების აბსტრაქტიზებას, უპრიანია, გამოვიყენოთ დაკვირვების იდეოგრაფიული მეთოდი, რაც გულისხმობს მოვლენაში სახასიათო, სპეციფიკური შტრიხების გამოყოფას უნიკალური იერსახის გამოვლენისათვის.

ამასთან, როდესაც ვაპირებთ არსებული ფენომენის უნიკალური თავისებურებების ახსნას, უნდა გამოვიყენოთ დივერგენტული მიდგომა – ყველა სავარაუდო მექანიზმის აღწერით. ამ შემთხვევაში უნდა გავითვალისწინოთ ისტორიული, გარემო პირობებისა და პიროვნული ფაქტორების, როგორც ცვლადების კორელაციის სავარაუდო კანონზომიერებები.

ზოგადად, ეთნიკური კულტურული მოვლენის რეპრეზენტაბელობის ხარისხის შემდეგ ფაქტორებს გამოვყოფდით:

1. მხატვრული იერსახე (თავად ნიმუშის მხატვრული ფორმა, სტრუქტურა და მისი შესრულების ხარისხი);
2. უნიკალურობის მარკერები (ნიშან-თვისებები, რომლებიც დამკვირვებლისთვის სრულიად ახალ ინფორმაციას წარმოადგენენ – რიტუალის ორიგინალობა, სიტყვიერი ტექსტის, შინაარსის ორიგინალობა, საშემსრულებლო ხერხები – ბანი, გურული კრიმანჭული და პოლიფონია, კახური ჩახვევა, სვანური შეყოვნებული აკორდი და სხვა);

3. ეთნიკურ ან რელიგიურ სტატუსთან ასოცირებული მყარი სტილური იერსახე (სტაბილური, დროის მიერ გამოცდილი სტილური ორიგინალურობის ეფექტი);
4. ავთენტიკურობა (რიტუალის სინკრეტიზმი და მთლიანობა, ცხოვრებისეული და არა – საპრეზენტაციო მოტივაცია და ა.შ.);
5. დამხმარე სახელოვნებო ანტიურაჟი (მუსიკისთვის ვიზუალი, ვერბალური მხარე, სემანტიკა-კონცეფცია, ვიზუალისთვის – მუსიკა და ა.შ.);
6. ნიმუშის გადმოცემის ემოციური ინტენსივობა (გავიხსენოთ მაორების ჰაკა, ბალის კეჩაკი, ზულუსების ან ლაზურ-პონტოური ფერხული, ფლამენკო და სხვა);
7. ინტერაქციის შესაძლებლობა (რამდენადაა მისალწვევი დამკვირვებლის მიერ რიტუალში ჩართვა, ნიმუშის რეპროდუქცია, შემსრულებელთან კომუნიკაცია);
8. რეკლამა.

ვუფარდებთ რა აღნიშნულ პუნქტებს ქართული ტრადიციული მუსიკის მახასიათებლებს, ვხედავთ, რომ ისინი ძირითადად პირველი სამი არხით ახდენენ მსმენელზე ზემოქმედებას. ეს მიანიშნებს აგრეთვე იმაზე, რომ თავად შემსრულებლებისთვისაც მთავარ ღირებულებას ცალკე აღებული მხატვრული ნიმუში წარმოადგენს და არა მისი რიტუალურ თუ სხვა კონტექსტში ხედვა. მაშასადამე, ქართული მუსიკალური ტრადიციის უნიკალურობა მაინც მხოლოდ მუსიკალური ენის გამორჩეულ კანონზომიერებებში ძევს.

ყველა ხალხი ამჟღავნებს თავის მისწრაფებას – „ეთნიკური ბგერათიდეალის“ (Земцовский, *Песня как исторический феномен* 22) – მელოდიის, მრავალხმიანობის, ტემბრის, ჰარმონიის, კონცენტრირებული (ეკონომიური) მხატვრული სახის მიმართ. ქართულ „ბგერათიდეალს“ ქმნის როგორც მაგისტრალური სტილური თავისებურებები, ასევე ცალკეული ორიგინალური ნიმუშები და შტრიხები.

ქართული ტრადიციული მუსიკის ასეთი მაგისტრალური, ძირითადი ფენომენური ნიშან-თვისებება ცხადია, მრავალხმიანობაა, რომელშიც შემდეგ მთავარ კომპონენტებს ვგულისხმობთ:

- **სტრუქტურის სიმწკობრე**, გამოხატული
 - o მკაფიო სამხმიანობით,
 - o ხმათა მკაფიო დიფერენციაციით,
 - o ჩამოყალიბებული ვარიანტების მეთოდებით,
 - o რთული კონტამინაციური დრამატურგიით.

- **მრავალფეროვნება, გამონატული**
 - o ქართული სიმღერის დიალექტური, ხოლო საეკლესიო საგალობლის სკოლების სხვაობით,
 - o მრავალხმიანობის კომპოზიციური პრინციპების სიმრავლითა და ურთიერთშეღწევით,
 - o ჰიბრიდული მოდალურ-ფუნქციური კილო ხშირი მოდულაციური სვლებით,
 - o სხვადასხვა დიალექტისა და სკოლებისთვის დამახასიათებელი მდიდარი არტიკულაციითა და ვარიანტების მეთოდებით,
 - o სხვადასხვა რეგიონულ თუ სოციალურ არეალში განვითარების სხვადასხვა შრის შენარჩუნებით.

ბიბლიოგრაფია

ბახტაძე, ინგა, *ქართული მუსიკალურ-ესთეტიკური აზრის ისტორიიდან (XIX საუკუნის მეორე ნახევარი)*, თბილისი. საქართველოს სსრ მეცნიერებათა აკადემია, შოთა რუსთაველის სახელობის ქართული ლიტერატურის ინსტიტუტი, „მეცნიერება“, 1986.

გარაყანიძე, ედიშერ, *ქართული ხალხური სიმღერის შემსრულებლობა*, თბილისი, „ინტელექტი“, 2007.

დიუი, ჯონ, *დემოკრატია და განათლება. შესავალი განათლების ფილოსოფიაში*, თბილისი, ილიას სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2010.

ერქვანიძე, მალხაზ, «ქართული მუსიკის ბგერათმწყობა (პრობლემები, მოსაზრებები)», in რუსუდან წურწუშია, იოსებ ჟორდანია (რედ.), *ტრადიციული მრავალხმიანობის პირველი საერთაშორისო სიმპოზიუმი*, თბილისი, თბილისის ვანო სარაჯიშვილის სახელობის სახელმწიფო კონსერვატორიის ტრადიციული მრავალხმიანობის კვლევის საერთაშორისო ცენტრი: შპს ჩოხი (ქართულ და ინგლისურ ენებზე), 2003, გვ. 173-185.

ჭავჭავაძე, ილია, *ქართული ხალხური მუსიკა*, in *ივერია*, n° 250, 1886.

Гуссерль, Эдмунд, *Идеи к чистой феноменологии и феноменологической философии*, перевод с немецкого А. В. Михайлова, Москва, «Лабиринт», 1994.

Дильтей, Вильгельм, *Собрание сочинений в 6 тт.* т. I: *Введение в науки о духе*, пер. с нем. под ред. В.С. Малахова, Москва, Дом интеллектуальной книги, 2000.

Жордания, Иосиф, *Грузинское традиционное многоголосие в международном контексте многоголосных культур (к вопросу генезиса многоголосия)*,

- Тбилиси, Тбилисский государственный университет, Лаборатория по исследованию культур средиземноморья, 1989.
- Земцовский, Изалий, „Песня как исторический феномен“, in *Народная песня. Проблемы изучения*, сб. науч. ст., Ленинград, ЛГИТМИК, 1983, с. 22-35.
- Мейнонг, Алексиус, *Самоизложение*, пер. с нем. Р. Громова, Москва, ДИК, 2003.
- Мизес, Людвиг фон, *ТЕОРИЯ И ИСТОРИЯ. Интерпретация социально-экономической эволюции*, пер. с англ. под ред. проф. А.Г. Грязновой, Москва, «ИЗДАТЕЛЬСТВО ЮНИТИ-ДАНА», 2001.
- Тугаринов, Василий, *О ценностях жизни и культуры*, Ленинград, Издательство Ленинградского университета, 1960.
- Xenophon, *Anabasis*, Translation by H. G. Dakyns from Harvard University Press, 1998.

Tamaz GABISONIA
Associate Professor
Ilia State University
Tbilisi, Georgia

The Phenomenon of “Georgian Polyphony” in Axiological Aspect of Ethnic Music

Abstract: Georgian traditional music is the focus of foreign musicologists’ and amateur musicians’ clear interest. Which of its peculiarities attract such interest? Developed musical language or exotic character? This issue will lead us to the discussion what priorities we choose and what our mood is when listening to ethnic music. It is interesting to know what patterns of “ethnic sound ideal” developed by musical expressions indicate distinctive phenomenon in musical relativism.

In this regard “Georgian polyphony”, as the stylistic phenomenon of Georgian traditional music is distinguished as a clear three-part structure, diverse composition principles and highly organized forms of vocal polyphony, as well as ambivalent stylistic look of the song-chant musical language.

In relation to Georgian song-chant we often hear the notion “folk genius”, but it is necessary to clarify the share of personal-professional and collective-folk skills in this stylistically diverse phenomenon. In the formation of Georgian musical style more attention should be paid to the norms of ethnic and religious musical stylistic influences. From this standpoint the role of religious chant is a significant factor in the increase the size of folk song melody.

In the paper significant place is given to the discussion of the basic concepts of Georgian traditional music in semiotic sense – from the angle of meaning, content and function; and to the assessment of the evaluations of this phenomenon by Georgian and Western figures. Finally discussed is the possibility to search the place of

Georgian music on the multidimensional value scale of general ethnic music.

Keywords: Georgian Polyphony, Georgian Traditional Music, Three-part Structure, Composition Principles, Evaluation

In Georgia all agree that folk polyphony is the most original, unique phenomenon among the country's contributions to the world culture. It is interesting that from this standpoint Georgian sacred chant has been neglected. However, this layer is no less important for musicians and together with folk song it constitutes the same array – Georgian traditional music. Our goal is to discuss this phenomenon in axiological aspect – which artistic and social factors create such uniqueness.

Although axiological view as the method for estimating the values regards the subject of review from philosophical standpoint and does not promise exact results of research, the principle of the review itself requires scientific perspective – one of the directions of the structural-functional analysis, which is our primary interest. One of the theories of axiology, in the aspect of sociology, in ethnic culture the value is measured from emic and etic standpoints. In this case, the latter approach is the focus of our interest.

In regard to this topic, we also consider the viewpoint of Alexius Meinong (*Über Annahmen* 45), John Dewey's (*Democracy and Education. Introduction to the Philosophy of Education* 235) and Tugarinov's (*On the Values of Life and Culture* 15) naturalist psychologism, in the sense that the functional and correspondingly, artistic values of ethnic music are formed according to the historically established needs of people.

Also close to us is the idea of axiological pluralism, characteristic of cultural-historical relativism (Wilhelm Dilthey) (*Introduction of the Science of the Spirit* 329), in compliance with which individual ethnic musical traditions, as well as their artistic values should be estimated in equal conditions of different components (melody, rhythm, timbre, harmony, etc.) and with the consideration of a large share of emic views (from a player's position in culture). In our opinion, this is the most adequate and effective principle for the perception of ethnic music.

When talking about the phenomenon of Georgian polyphony, we regard it not as the object of Husserl's phenomenological method (*Ideas for pure phenomenology and phenomenological philosophy* 9), but rather the culturological significance of the phenomenon, where most important is the

feature of *unicum, sui generis* or masterpiece. However, it should be noted that the attitude to this “phenomenon”, as to a “sacred subject” is quite productive, especially when it comes to adjusting the semiotic apparatus to it, but this time we are not going to enter into the depths of these philosophical categories.

What factors determine exaggerated or distorted arguments of the axiological status of traditional music when presenting the culture of separate ethnicities? On the one hand, music is an international language and, like visual art, is perceived more adequately by different observers. At the same time, it has a time-sized and accordingly more stable, impressive effect; On the other hand, unlike academic and modern popular music, and similar to ethnic tradition, ethnic music is clearly specific, which sharply reduces the segment of the fascinated.

When we talk about the phenomenon and the unique, it is obvious that these concepts should always be linked to personal initial. So why do we use these concepts in relation to collective creativity?

Of course, personal factor, manifested in a sort of “mutations”, is also characteristic of collective creativity. In this regard, clear cases of “reproductive theory” in Georgia’s singing practice should be excluded. But for the most part, personal initiative is always “cleaned in the filter” of people and again joins main stylistic flow (mainstream).

It is interesting that the uniqueness of the last two of the four most representable musical-cultural layers of Georgian song – Megrelian, Svanetian, Kakhetian and Gurian are based not on utterly folk creations, but those of “folk professionals”, E. Garaqanidze’s term (*Performance of Georgian Folk Music* 32). Members of Gurian trio were distinguished singers, as well as *mtkmeli* and *modzakhili* with their ornamentations in Kakhetian long song. From the standpoint of folklore and genius of Georgian folk songs Svan and Acharan examples are more surprising, because here the distance between an average performer and soloist is not so clear.

Here it is suitable to talk about the essence of personal and folk genius. Genius is primarily related to the ability of revealing a completely inaccessible skill perceived by an observer (even by the descendants). As for “folk genius”, this concept generally seems quite amorphous and it is lesser adjusted to scientific apparatus. Besides, it often involves the genius of a relatively narrower ethnic location, than that of the world. But the concept “folk genius” was also understood as the spirit of nation, the ability of nation. We can also imply distinctive creative compilation. But why do

we call this uniqueness genius? Main effect of genius is that it provokes enthusiasm, more specifically, amazement. When we look at the creativity of a genius, we wonder: “How did he do that?” And when perceiving a folk example we sometimes wonder: “how average representatives of this group (ethnic group, in this case) could do this?” This criterion determines our application of the notion “genius”.

Of course local-historical conditions form such collective ability of people as a unique layer. Also important in this process is timological, aspect i.e., human behavior to make choice, which does not always come from environmental conditions (Ludwig von Mises, *Theory and History. An Interpretation of Social and Economic Evolution* 25). We should take into account the role of chance. This is why this mechanism is not completely understood. This non-defined is another argument of folk or personal genius.

Therefore, personal and folk geniuses have common feature – to amaze the observer and make an inexplicable effect. And what is their distinguishing feature?

Folk exoticism contradicts high folk artistry and uniqueness; a proven approach to the collective contradicts personal perfectionism; nation’s personification contradicts generalization of personality; stable presence in daily routine contradicts confrontation of personal to the domestic; actuality contradicts outrun of time. It should also be emphasized that in traditional music creative products are somewhat manifested in “subjective values”, as the same norms, whilst personal creations are directed towards overcoming the norm.

How do personal genius and co-act with folk one in Georgian ethnic music? Evidently, such a developed folk layer may constitute a large share წილი of personal contribution. Is this volume determined by the authoritarianism of church?

Undoubtedly, Georgian song and church hymn reveal distinct stylistic diversity (which, is no longer observed, for instance, in the well-known musical tradition of Corsica). I often say that these two parallel directions of Georgian music represent one musical language, but in my opinion, this postulate requires additional arguments. What mechanisms might influence their interaction?

It may seem less arguable, but in my opinion, the chant based on clear and controllable ideological system would hardly accept the peculiarities of secular, earthly music than the song would accept that of the chant. As an

example of this we can imply the increase of the melody volume of song by ecclesiastical chant; Formation of two-part singing or of spontaneous polyphony as three-part texture; establishment of the parallelism principle. I would consider acceptance of the polyphony principle as the only clear influence of a song on a chant in general. But polyphony has been introduced in the West without secular influence too.

Indeed, why is Georgian traditional music mostly represented by song? Why is the dramaturgy of “phrase binding” visible in Georgian songs with most complex structure (Gurian trio, Svan Zari)? Why do the songs with «downright lie» plot have hymn structure? Why does the song «Mela misdevs lomsa» belong to the latter type? May church chant have contributed to the organized, developed Georgian three-part singing? I think this question should have a positive answer.

It is widely believed that small nations have no less violent messianic aspirations than big nations. It is difficult to categorically agree with this opinion, but we think, that similar tendency in Georgian culture was often observed in scientific circles as well. Some «myths» about Georgian song and chant still exist. According to them:

- No one else, except us, has polyphony in the world;
- Georgian “Chakrulo” was the only folk song launched into the space on board the Voyager (however it should be mentioned that only a few were selected out of the 14 examples as highly developed artistic (Raga, Mugham, Gamelan, Mariachis), which adds particular respect to “Chakrulo”);
- Polyphony implies development (however opposite idea dominates in Ethnomusicology);
- Confirmation of the influence of foreign culture harms the subject of ethnic pride (due to such position, the hybrid – urban and oriental branches of Georgian folklore are lesser respected);
- When listening to some Georgian songs some foreign scholars mistakenly think that the song has author (many author’s songs are indeed imprinted with the interference of a choir-master – a distinguished leading singer, some have been influenced by professional tradition – chant). It should be noted that some foreign observers did not remarkably highlight the developed Georgian song, but even regarded it as cacophony (Bakhtadze, *From the History of the Georgian Musical-Aesthetic Thought* 70-71);

- Georgian folk music developed slowly and retained ancient layers.

Following these myths, we should not turn a blind eye to the apologetic aspirations prevailing in Georgian ethnomusicology in the past (sometimes even today), expressed in the following hasty conclusions:

- “Strange singing” of Mossynoeci in Xenophon’s *Anabasis* implies polyphony, which can be considered as the earliest evidence of this phenomenon among us (b.5, H.IV P.17);
- The trace of polyphony in old Georgian neumes (above and below the line);
- Observing Georgian archaic songs (e.g. Swan), convinces us that polyphony may have existed before Christ;
- Polyphonic cult hymns had existed in Kartli before Byzantine chanting was introduced;
- Georgian song did not accept oriental intonation, expressed by augmented second.

Although the listed points are still viable, many of them are mistrusted and rejected in scientific circles.

In general, it should be noted that Georgian figures and scientists have repeatedly expressed their opinions about the phenomenal peculiarities of Georgian traditional music; yet Ilia Chavchavadze noted that Georgian music belongs to neither Western nor Eastern (nor Oriental) music, but is original (*Georgian Folk Music*). The Georgian musicians, inspired by Georgian chant tradition took the responsibility of their preservation by transcribing them. Malkhaz Erkhvanidze understands clear three-part singing as the manifestation of the Holy Trinity, i.e. love (*On Georgian Scale System* 174). Ioseb Zhordania speaks most distinctly about the phenomenological peculiarities of Georgian traditional music (*Georgian Traditional Polyphony in the Context of Polyphonic Cultures* 127). He believes that Georgian music has the following distinctive phenomenal features: developed plan of modulation, aspiration from the hesitant to difficult, mirror-like harmony. I agree with Mr. Jordania’s first point, but consider the second and third ones less relevant.

Appraisal of the Georgian song often implies that all components of the musical language of this phenomenon are highly developed. But this is not so. Georgian song lags behind the ethno-musical culture of many countries in melodic, rhythmic, timbre, artistic diversity; it has almost completely lost authenticity, rituality, and syncretism; there are many genre white spots

on our music map. Song lives basically on stage and mostly as canonized variants.

Thus, let's try to more objectively discuss what makes the impression of the phenomenon as of a unique occurrence on the observer of Georgian traditional music.

Since we are going to generalize specific peculiarities of the cultural phenomenon, it is best to use ideographical method of observation, which implies, to distinguish specific traits of the phenomenon in order to identify its unique character. In this case, we should consider historical, environmental and personal factors, as variables and correlation.

Moreover, when we want to explain unique features of the existing phenomenon, we must use a divergential approach – describe all possible mechanisms. In this case, we should consider historical, environmental and personal factors, presumable regularities of variables and correlation.

In general, we would like to highlight the following factors in the degree of representability of ethnic culture:

1. Artistic value (artistic form, structure and quality of performance of the sample itself);
2. Markers of uniqueness (features, representing entirely new information for the observer – originality of ritual, verbal text, content, ways of performance – bass, Gurian *krimanchuli* and polyphony, Kakhetian ornamentation, Svan sustained chord, etc);
3. Solid stylistic value associated with ethnic or religious status (effect of stable, time-tested stylistic originality);
4. Authenticity (syncretism and integrity of the ritual, vital and non-presentational motivation, etc.);
5. Auxiliary artistic entourage (the visual for music, verbal side, semantic-concept, music for visual, etc.);
6. Emotional intensity of the sample performance (Haka of the Maori, Kecak of Bali; Zulu and Laz-Pontian round dance, Flamenco and others);
7. Possibility of interaction (how possible it is to involve an observer into the ritual, reproduction of an example, communication with the performer);
8. Publicity.

When we adjust the afore-mentioned points with the features of Georgian traditional music we see that they mainly influence listeners by the first three channels. This indicates that main value for performers is a separate example, not its ritual or other context. Thus, the uniqueness of Georgian music tradition lies in the regularities of its distinguished musical language.

Each nation puts emphasis on its «ethnic ideal sound» – melody, polyphony, timbre, harmony, concentrated (economical) artistic expression. Georgian “ethnic ideal sound” (Zemtsovski, *Song as a Historical Phenomenon* 22) is created by main stylistic peculiarities, as well as by separate original examples and traits.

Obviously, **polyphony** is the basic phenomenal feature of Georgian traditional music, in which the following are considered as basic components:

- **Organized structure**, expressed in
 - o distinct three-part singing,
 - o clear vocal differentiation,
 - o established variation methods,
 - o complex contamination dramaturgy.
- **Variety**, expressed in
 - o Dialectal diversity of Georgian song, difference between the Schools of church chant;
 - o Multi’plicity of composition principles and inter’pene’tration;
 - o Hybrid modal-functional mode with frequent modulation movements;
 - o Different dialects and schools with rich methods of articulation and variation;
 - o Maintenance of different layers in various regional or social environments.

Bibliography

Bakhtadze, Inga, *From the History of the Georgian Musical-Aesthetic Thought (Second half of the XIX century)*, in Georgian, Tbilisi, Academy of Sciences of Georgia, Sota Rustaveli Institute of Literature, “Metsniereba” 1986.

Les défis du XXI^{ème} siècle et l'ethnomusicologie

- Chavchavadze, Ilia, "Georgian Folk Music", in Georgian, Tbilisi, Newspaper *Iveria*, n° 250.
- Dewey, John, *Democracy and Education. Introduction to the Philosophy of Education*, in Georgian [Translation from English with program "Development of University Textbooks" Original – 1939, New York, G. P. Putnam's Sons], Ilia State University Press, 2010.
- Dilthey, Wilhelm, *Introduction of the Science of the Spirit*, Collected Works in 6 vols. Ed. A.B. Mikhailova and N.S. Plotnikova, in Russian [Translation from German by V. S. Malakhov; Original – *Geschichte der Philosophie*, Bd. IV, 1891], Moscow, House of the intellectual book, 2000.
- Erkvanidze, Malkhaz, "On Georgian Scale System", in Rusudan Turtsunia and Joseph Jordania (eds), *The First International Symposium on Traditional Polyphony*, Tbilisi, International Research Center for Traditional Polyphony of Tbilisi State Conservatoire (in Georgian and English), 2003, p. 173-185.
- Garakanidze, Edisher, *Performance of Georgian Folk Music*, in Georgian, Tbilisi, Intellect. 2007.
- Husserl, Edmund, *Ideas for pure phenomenology and phenomenological philosophy*, in Russian [Translation from the German A. V. Mikhailov], Moscow, "Labyrinth", 1994.
- Jordania, Ioseb, *Georgian Traditional Polyphony in the Context of Polyphonic Cultures*, Tbilisi, Tbilisi State University Press (in Russian with English summary), 1989.
- Meinong, Alexius, *Über Annahmen*, in Russian [Translation from German by R. Gromov, Original – 1st ed. (1902)], Moscow, "Dik", 2003.
- Mises, Ludvig von, *Theory and History. An Interpretation of Social and Economic Evolution*, in Russian [Translation by A.G. Gryaznov. Original – 1957 by Yale University Press. Reprinted 1969 by Arlington House, Publishers], Moscow, "Unity-Dana Press. 2001.
- Tugarinov, Vasili, *On the Values of Life and Culture*, in Russian, Leningrad, Leningrad Univeristy Press, 1960.
- Xenophon, *Anabasis*, Translation by H. G. Dakyns from Harvard University Press, 1998.
- Zemtsovski, Izali, "Song as a Historical Phenomenon", in *Folk song. Problems of study*. Collection of scientific articles, in Russian, Leningrad, LSITMC, 1983, p. 22-35.

Nino MAKHARADZE
Professeur associé
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie

La musique traditionnelle géorgienne dans les œuvres d'auteurs français

Résumé: La Géorgie, petit pays situé au croisement de l'Europe et de l'Asie attirait l'attention des hommes politiques, des voyageurs, des commerçants, des scientifiques et des missionnaires étrangers depuis les temps immémoriaux. À part leurs intérêts particuliers, ils étaient intéressés par les gens, les mœurs, la religion, les rites, la médecine populaire, les jeux et la musique de la Géorgie qu'ils n'oubliaient pas de mentionner dans leurs textes.

Les Géorgiens ont créé une culture musicale hautement développée et l'ont préservée à ce jour. En 2001, l'UNESCO a classé le chant polyphonique géorgien parmi les Chefs-d'œuvre du Patrimoine culturel immatériel de l'Humanité.

Le présent article fournit des données sur la musique traditionnelle géorgienne dispersées dans des ouvrages des auteurs français des XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles. Il n'y a aucun texte spécial à ce sujet et les chercheurs/musicologues se limitent à citer des extraits tirés des œuvres de Jean Chardin, Jacques François Gamba et Alexandre Dumas (Père). Ma recherche a révélé d'autres textes aussi, qui sont inexplorés de ce point de vue (il s'agit des ouvrages de Ferrieres-Sauveboeuf, Louis Granger, Aubry de la Motraye, Jean Baptiste Tavernier, Joseph Pitton de Tournefort et Le Baron de Baye).

À cet égard, le livre de Jules Mourier *La Mingrélie (Ancienne Colchide)*, publié à Odessa en 1883, est particulièrement remarquable du fait que tout un sous-chapitre est uniquement consacré à la musique. Nous y trouvons en même temps une esquisse qui représente la danse *Lekuri / Kartuli* accompagnée d'instruments folkloriques géorgiens et trois exemples de notation musicale (*Nana* – berceuse, *Perkhuli* – la ronde accompagnée d'un chant, *Lekuri* –

danse, appelée aussi *Kartuli*). Ces notations peuvent être considérées comme une première tentative de publier des exemples de musique traditionnelle géorgienne à l'étranger.

Le sujet présenté est significatif du point de vue de la documentation et de la popularisation de la culture géorgienne. Il peut apporter également sa modeste contribution à l'étude de l'histoire des relations franco-géorgiennes.

Mots-clés: Géorgie, auteurs français, musique traditionnelle, instruments de musique, premières notations musicales

Abstract: Georgia is a small country at the crossroads between Europe and Asia – attracted the attention of foreign politicians, merchants, scientists and missionaries from ancient times. In addition to specific interests they wrote about the Georgians' mode of life, customs, traditions and music. Georgian scholars attribute historical importance to these sources and often refer to them when discussing various problems.

Georgian people created highly developed musical culture and have preserved it to this day. In 2001 UNESCO proclaimed Georgian polyphonic singing a Masterpiece of Intangible Cultural Heritage of Humanity.

The paper provides the data about Georgian traditional music scattered in the works of the 17th-18th century French authors. There is no special work on this topic, and the researchers are confined to the quotes of Jean Chardin, Jacques Francois Gamba and Alexandre Dumas (Father). My research revealed other works as well, which are unexplored in this regard (I mean the works of Ferrieres-Sauveboeuf, Louis Granger, Aubry de la Motraye, Jean Baptiste Tavernier, Joseph Pitton de Tournefort and Le Baron de Baye).

Particularly noteworthy is the book of Jules Muries "La Mingrelie (Ancienne Colchide)" published in Odessa in 1883, in which particular subchapter is dedicated to music. The sketch depicts dancing *Lekuri/Kartuli* accompanied with Georgian folk instruments, and three notated examples (*Nana*, *Perkhuli*, *Lekuri*). The notated examples presented here may be the first attempt of publishing examples of Georgian traditional music abroad.

The discussed material is significant from the standpoint of documentation and popularization of Georgian culture, and researching the history of Georgian-French relations.

Keywords: Georgia, French Authors, Traditional Music, Musical Instruments, First Musical Notation

Le peuple géorgien a créé et conservé jusqu'à nos jours une culture musicale hautement développée dont la tradition date des siècles. De ce fait, en mai 2001, l'UNESCO a classé le chant polyphonique géorgien parmi les Chefs-d'œuvre du Patrimoine culturel immatériel de l'Humanité. De ce point de vue, on a souvent recours, lors des émissions audio, à des partitions géorgiennes et, dans les recherches scientifiques, à des citations appartenant aux grands hommes des XIX^{ème}-XX^{ème} siècles, entre autres à Romain Rolland qui s'exprimait sur la musique populaire géorgienne. En visite chez Maxime Gorki, après avoir écouté les chants géorgiens interprétés par des Géorgiens venus de différentes régions ethnographiques de la Géorgie, il aurait dit: «Je suis musicien, je connais les chants des différents peuples mais je n'ai jamais écouté les chants d'une aussi grande beauté... Le peuple qui possède un chant pareil est heureux» (cité in Kiphiani et Imesachvili, *Vladimer Berdzenichvili* 157).

La Géorgie, petit pays situé au croisement de l'Europe et de l'Asie attirait l'attention des hommes politiques, des voyageurs, des commerçants, des scientifiques et des missionnaires étrangers depuis les temps immémoriaux. A part leurs propres intérêts, ils prêtaient une attention particulière à l'être, aux mœurs, à la religion, aux rites, à la médecine populaire, aux jeux et à la musique de la Géorgie qu'ils n'oubliaient pas de mentionner dans leurs écrits. Ces derniers sont souvent traités comme des sources historiques par les chercheurs géorgiens et ils y ont recours lors des discussions sur différentes questions concernant la Géorgie. Avec les données archéologiques et les sources écrites géorgiennes, les chercheurs et les musicologues (Janélidzé¹, Aslanichvili², Gabissonia & Meskhi³) utilisent également des sources étrangères pour prouver que l'origine de la musique folklorique géorgienne est très ancienne. Un des exemples c'est le document qui appartient au roi de l'Assyrie Sargon (année 714 avant notre ère), où il s'agit

1. Dimitri Janelidzé, *Qartouli teatris khalkhouris satskisebi (Les origines folkloriques du théâtre géorgien)*, Tbilissi, Khelovneba, 1948, p. 168, 194.

2. Shalva Aslanishvili, *Narkvevebi qartouli khalkhouris simgherebis chesakheb (L'essai sur la musique géorgienne)*, Tbilissi, Khelovneba, 1954, p. 11-14.

3. Tamaz Gagisonia, Tamar Meskhi, *Qartouli khalkhouris mousikaluri chemoqmedeba (La musique folklorique géorgienne)*, Tbilissi, Tbilisis Conservatoriis tradiciouli mravalkhmianobis kvlevis centri, 2005, p. 7.

des chants gais interprétés pendant les travaux par les tribus dont les Géorgiens sont les descendants (Chkhikvadzé, *La culture musicale ancienne du peuple géorgien* 9). L'historien grec Xénophon (IV^{ème}-V^{ème} s. avant notre ère), dans son *Anabase*, décrit des chants de guerre des Mossynoecis⁴ et des danses rituelles (Javakhichvili, *Les questions principales de l'histoire de la musique géorgienne* 223). Une importance toute particulière est attribuée à des traditions géorgiennes datant de l'époque qui suit le siècle d'or géorgien où l'épanouissement politique et culturel du pays atteint son apogée, notamment, de la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, décrites par les étrangers. Ce sont des textes ou des notes rédigés par des voyageurs européens, russes ou par des missionnaires. Il faut noter que seule une partie de ces sources étrangères est étudiée. Certains textes ne sont même pas traduits ou ils sont inaccessibles (Полиевктов, *Европеискie poutechestvenniki XIII-XVIII vv. po Kavkazou*). Parmi eux figurent les ouvrages de Ferrieres-Sauveboeuf⁵, Louis Granger⁶, Aubry de la Motraye⁷, Jean-Baptiste Tavernier⁸, Joseph Pitton de

4. Dans l'Antiquité, une des tribus géorgiennes habitant au bord de la mer Noire, dans le Sud de la Colchide.

5. Ferrieres-Sauveboeuf (1750-1814), *Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages faits en Turquie et en Arabie en 1782-1789; I-II*, Paris, 1790. Comte, diplomate français. Les chapitres 21-24 de ses Mémoires, portent sur les pays du Caucase: Arménie, Géorgie, Daghestan, Shirvan, Azerbaïdjan.

6. Louis Granger (XVII^{èmes}.), jésuite, prêtre à Constantinople. Il a séjourné en Mingrélie et en Gourie. Son compte-rendu serait publié dans le livre d'Auguste Carayon *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus*, V. XX, Poitiers, 1869. On trouve une partie de son compte-rendu dans le livre de Tamarati (Mikheil Tamarachvili), *Histoire du catholicisme chez les Géorgiens*, Tbilissi, Kartvelta amkhanagobis stamba, 1902. La traduction en russe est publiée dans *Известия Кавказского Отдела Московского Археологического Общества*, вып. IV. Тифлис, 1915. Selon Mikhail Polievktov (*Les voyageurs européens des XIII^{ème}-XVIII^{ème} siècles au Caucase* 122), la traduction serait très éloignée du texte-source.

7. Aubry de la Motraye (1674-1743), *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, I-II, La-Haye, 1727. Prince protestant exilé à Constantinople.

8. Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), *Les six voyages de J.-B. Tavernier*, I-II, Paris, 1679. Commerçant. Il décrit Gonio, Tbilissi, Mingrélie.

Tournefort⁹, Joseph Barthelot Baye¹⁰. Cela représente une liste incomplète des auteurs qui nous ont laissé leurs impressions concernant leurs voyages à travers le Caucase et la Géorgie.

D'ailleurs, il serait souhaitable que même les sources déjà connues soient révisées parce qu'elles ne sont utilisées que partiellement et restent hors de l'usage scientifique. Les chercheurs se limitent à recourir aux citations concernant les chants traditionnels de travail et de deuil qu'ils trouvent chez Jean Chardin (*Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*), Jacques-François Gamba (*Voyage au Caucase*) et Alexandre Dumas (Père) (*Le Caucase*). En même temps, l'ouvrage de Chardin nous laisse constater qu'il y a un grand nombre d'autres sources utiles aux ethnomusicologues. Notamment, je pense à son discours sur les instruments à percussion et à vent utilisés en Mingrélie (région de la Géorgie occidentale), une planche sainte à percussion pour appeler les fidèles, et l'instrument à vent appelé *Okhé*, fabriqué en bois, aujourd'hui disparu. Jean Chardin cite le petit tambour qui avait une fonction



Jean-Baptiste Chardin (1643-1713)

pratique, on l'utilisait à la chasse. Il écrit sur les chants de Pâques, sur le chants rituels de Noël qu'on exécutait à chaque porte en faisant le tour de toutes les maisons, sur les rituels de vœux, sur l'originalité de la messe de Capucins qui vivaient à Tbilissi, ville multiethnique et par conséquent multi-religieuse (chœur à 4-5 voix accompagnée de luth et d'épinette), il mentionne également les festins musicaux qui se déroulaient au palais royal

9. Joseph Pitton de Tournefort, célèbre botaniste (1656-1708), *Relation d'un voyage du Levant, I-II*, Paris, 1717, *I-III*, Lyon, 1717 (contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de la Perse et de l'Asie Mineure). Les manuscrits sont conservés à Paris, au Musée d'Histoire naturelle.

10. Joseph Barthelot Baye, archéologue, ethnographe du XIX^{ème} siècle, auteur du livre *En Géorgie*, Paris 1898. Le livre est traduit en géorgien. Sa collection de photos aussi fournit des informations qui sont intéressantes du point de vue ethnomusicologique.

ou chez le gouverneur royal, etc. (Mgaloblichvili, *Jan Chardenis mogzaouroba sparssetsa da agmosavletis skhva qveknebchi* 114, 150, 324).

Il est à noter que certaines sources sont complètement ignorées par les ethnomusicologues géorgiens dont *La Mingrélie (ancienne Colchide)* de Jules Mourier¹¹, parue à Odessa en 1883 à la librairie Rousseau. Elle attire une attention toute particulière avec les matières présentées sur les pages de quelques numéros du journal *Le Caucase illustré* paru en 1889 et dont Jules Mourier était rédacteur en chef. Le journal était imprimé par Martirossiantz.



Jules Mourier (1846-19??)

Il faut remarquer qu'un paragraphe tout entier du livre de Mourier est consacré à la musique traditionnelle (la partie finale du 8^e chapitre, 270-273) où l'auteur porte une attention toute particulière sur les modèles de ronde et d'autres danses. A son avis, la danse caucasienne connue de tous comme *La Lesghinka* est interprétée différemment en Mingrélie. Je pense que la description de *La Lékouri* - nom géorgien de *La Lesghinka* et le dessin la concernant à la page 272 du livre devraient être intéressants pour les chercheurs qui travaillent sur les chœurs ethniques. Cette même danse

est mentionnée par le voyageur anglais Rihard Wilbraham (1837) dans sa description du bal chez les Zoubalachvili, aussi bien que par le gouverneur russe, le compte Vorontsov (dans son journal de l'année 1845) (Tataradze, *Qartouli khalkhouris cekva* 163). Les notes de Mourier coïncident avec la description de Marjory Wardrop et confirme que *La Lesghinka* et la *Kartouli* (danse géorgienne) ne font qu'une même danse et que cette danse très expressive existe non seulement en Géorgie orientale mais aussi dans sa partie occidentale (*Kingdom of Georgia* 31-32). De plus, Jules Mourier publie

11. Le journaliste français Mourier était arrivé au Caucase en 1879 et il avait passé de longues années à Tbilissi et à Zugdidi. Il était chargé de la part du gouvernement français d'études des cultures des peuples du Caucase. Il avait publié quelques livres concernant ces cultures. Il chérissait les anciens monuments géorgiens et aidait Yona Meounarguia à traduire en français *Le Chevalier à la Peau de Tigre* de Chota Roustavéli.

dans son livre et le journal mentionné ci-dessus les différentes partitions de cette danse. Les petites notes concernant les titres de la danse (danse géorgienne, *La Lesghinka* des soldats caucasiens) ne démontrent qu'une de ses versions. Mais les matières fixées nous poussent à avoir des idées concrètes sur l'accompagnement musical de cette danse.



La Lesghinka en Mingrétie.

L'auteur décrit en détail «la ronde» mingrélienne qui est exécutée par une vingtaine, trentaine ou même une centaine de personnes lors des réunions et des fêtes. Les danseurs, la main dans la main tournent en rond et chantent en même temps (pour Mourier cela ressemble à la figure six de la quadrille). Il y a deux côtés rivaux qui sont en compétition, ils doivent démontrer qui des deux chantent le mieux. Quelque poète intervient avec des vers improvisés qui sont en harmonie avec les intérêts des spectateurs, ou ils font allusion à l'amour entre les filles et les garçons présents. «Cette ronde est assez ennuyeuse parce que pendant une heure on ne fait que tourner en rond de droite à gauche en faisant quelques sauts» (*La Mingrelie (ancienne Colchide)* 271). Plus tard, Mourier propose aux lecteurs de son journal *Le Caucase illustré*, au numéro 3 de 1890 la traduction française du texte assez long du chant exécuté lors de la ronde imérétienne¹²(12).

L'auteur français cite également les instruments de musique qui sont répandus en Mingrétie: une espèce de guitare qu'on appelle *chongouri*, une sorte de tambour basque appelé *daïra* et «les harmonicas primitifs des bergers» (probablement le *larchemi* qui veut dire le roseau, étant donné que cette flûte est fabriquée à base du roseau et a plusieurs tubes) (*Ibid.* 272). Il

12. Imérétié – une autre région de la Géorgie occidentale.

publie également sur les pages de son journal la photo d'une princesse géorgienne jouant du *changouri*, les dessins représentant les instruments de musique caucasiens et aussi les partitions de *Mravaljamier* (longue vie) – chant de table, version citadine et la berceuse appelée *Nana*.

Au septième chapitre du livre qui est consacré à l'ethnographie, l'auteur raconte sur les mœurs du service funèbre et de l'inhumation. Il informe les lecteurs sur la tradition de l'interprétation de l'hymne funèbre – *Zari*. Quant aux chapitres 13 et 14, où il traite l'archéologie et la religion, il évoque les recueils hymnographiques *Goulani* (recueils des livres saints) et *Dzlispiri* (*Heirmos*).



J'aimerais souligner parmi les matières variées proposées par Jules Mourier les partitions (malheureusement, le nom de l'auteur n'est pas indiqué). À ce jour, d'après les données auxquelles j'ai eu accès, cela doit être le premier essai de publication de la musique géorgienne traditionnelle dans une langue étrangère, à l'usage des étrangers. L'ouvrage de l'auteur français devance de 5 ans la publication du livre d'Oliver Wardrop à Londres qui avait en annexe 4 partitions d'un chant géorgien (Makharadze, *The Wardrops and Georgian traditional Music* 49).

Les informations sur la culture géorgienne que nous tenons des auteurs français ont une grande importance pour l'identification et la popularisation de la culture géorgienne (y compris la culture musicale). Il faudrait les traduire en géorgien pour qu'ils soient à la portée des chercheurs en kartvélogie et plus largement en caucasiologie. Les livres traduits seront également d'une grande valeur dans l'étude de l'histoire des relations franco-géorgiennes.

Bibliographie

- Aslanishvili, Shalva, *Narkvevebi qartouli khalkhourî simgherebis chesakheb (L'essai sur la musique géorgienne)*, Tbilisi, Khelovneba, 1954.
- Baye, Joseph Barthelot, *En Géorgie*, Paris 1898.
- Bregadzé, Levan, *Mogzaouroba Le Caucase Illustré-s phourclebzé (1889-1902) (Le voyage à travers les pages du journal «Le Caucase Illustré»*, Tbilisi, Artanougi, 2012.
- Chardin, Jean, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, 1735.
- Chidjavadzé, Otar, *Sakravebi dzvel saqartvelochi (Les instruments de musique dans l'ancienne Géorgie)*, Tbilissi, Géolibro, 2009.
- Chkhikvadzé, Grigol, *Qartveli khalkhis oudzvelesi samousiko koultura (La culture musicale ancienne du peuple géorgien)*, Tbilisi, Mousikalouri phondi, 1948.
- De la Motraye, Aubry, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, I-II, La-Haye, 1727.
- De Tournefort, Joseph Pitton, *Relation d'un voyage du Levant, I-II*, Paris, 1717, I-III, Lyon, 1717.
- Dumas, Alexandre, *Le Caucase*, Paris 1859.
- Ferrieres-Sauveboeuf, *Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages faits en Turquie et en Arabie en 1782-1789; I-II*, Paris, 1790.
- Gabissonia, Tamaz & Meskhi, Tamar, *Qartouli khalkhourî mousikaluri chemoqmedeba (La musique folklorique géorgienne)*, Tbilissi, Tbilisis Conservatoriis tradiciouli mravalkhmianobis kvlevis centri, 2005.
- Gamba, Jacques-François, *Voyages au Caucase*, Paris, 1855.
- Granger, Louis, *Compte-rendu publié in Auguste Carayon, Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus*, v. XX, Poitiers, 1869; in Tamarati (Mikheil Tamarachvili), *Histoire du catholicisme chez les Géorgiens*, Tbilissi, Kartvelta amkhanagobis stamba, 1902.
- Janélidzé, Dimitri, *Qartouli teatris khalkhourî satskisebi (Les origines folkloriques du théâtre géorgien)*, Tbilissi, Khelovneba, 1948.
- Javakhchvili, Ivané, *Qartouli mousikis istoriis dziritadi sakitkhebi (Les questions principales de l'histoire de la musique géorgienne)*, Tbilissi, Phederacia, 1938.
- Kiphiani, Tamar, Imesachvili, Manana, «Vladimer Berdzenichvili», in *Qartouli Khalkhourî simgheris ostatebi (Les maîtres de la chanson folklorique géorgienne)*, v. 1. Tbilissi, Saqartvelos macné, 2005, p. 151-196.
- Makalatia, Sergui, *Samegrelos istoria da ethnographia (L'histoire et l'ethnographie de Mingrélie)*, Tbilissi, Saqartvelos mkharetmcodeobis sazogadoeba, 1941.
- Makharadze, Nino, «The Wardrops and Georgian traditional Music (Unknown Pages in British-Georgian Relations)», in Giorgi Garaqanidze (ed.), *XI international festival of folk and Church Music in Batumi (Scientific Conference)*, Batumi, Art University, 2016, p. 41-55.

Les défis du XXI^{ème} siècle et l'ethnomusicologie

- Mgaloblichvili, Mzia, *Jan Chardenis mogzaouroba sparsetsa da agmosavletis skhva qveknebchi (Le voyage de Jean Chardin en Perse et dans d'autres pays de l'Orient)*, Tbilisi, Mecniereba, 1975.
- Mourier, Jules, *La Mingrélie (ancienne Colchide)*, Odessa, Librairie Rousseau, 1883.
- Mourier, Jules (réd.), *Le Caucase Illustré*, 2. Tiflis, Imprimerie Martirossiantz, 1889.
- Polievktov, Mikhail, *Evropeiskie poutechestvenniki XIII-XVIII vv. po Kavkazou (Les voyageurs européens des XIII^{ème}-XVIII^{ème} siècles au Caucase)*, Tiflis, Institut imeni academica N. I. Marra, 1935.
- Tataradze, Avtandil, *Qartouli khalkhouris cekva (La danse folklorique géorgienne)*, Tbilisi, Geolibro, 2010.
- Tavernier, Jean-Baptiste, *Les six voyages de J.-B. Tavernier, I-II*, Paris, 1679.
- Wardrop, Oliver, *Kingdom of Georgia. Notes of Travel in a Land of Women, Wine and Song*, London, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, 1888.

სოფიკო კოტრიკაძე
დოქტორანტი
ილიას სახელმწიფო უნივერსიტეტი
თბილისი, საქართველო

XXI საუკუნის გამოწვევები და ქართული ეთნომუსიკალური პრაქტიკა

თეზისები: მოხსენებაში განხილულია საავტორო სიმღერების შექმნის, შესრულებისა და გავრცელების მექანიზმები. სპეციალურ სამეცნიერო ლიტერატურაზე დაყრდნობით დაზუსტებულია თანამედროვე ეპოქაში ზოგიერთი ტერმინის გამოყენების შესაძლებლობა. ამავდროულად, ვენები დღევანდელ ეთნომუსიკალურ პრაქტიკასა და მედიასივრცეში ტრადიციული მუსიკალური ნიმუშების უფლებების დაცვის საკითხს.

საკვანძო სიტყვები: ტრადიციული, ხალხური, საავტორო, თანამედროვე, ფოლკლორი

Abstract: To maintain national and cultural identity in modern epoch preservation and study of traditional heritage acquires vital importance. Following the collapse of the Soviet Union, gradually expanded geographic area determined the inclusion of our country in globalization processes. Music of many genres and styles, which is heard in today's Georgia, makes certain influence on folk music art. The processes initiated at the end of the 19th century made corrections in the traditional definition folk music art and provoked the necessity to define some terms. The songs composed by contemporary composers, most of which in pop genre, are being disseminated as folk music examples in Georgia today. Their connection folk music is manifested only in some parameters of musical language. The songs, which exist as only separate units not as variants are also called "folk".

It is noteworthy that the so-called "author's songs" were created in Soviet Epoch as well. Unlike the songs composed in our times,

those examples were more approximated to the regularities of traditional music. The author's did their best to better adjust their verses to traditional intonation. Thanks to this the examples were disseminated as "folk", the author's names became known later.

In the 21st century under the conditions of festivalization and commercialization, great attention is paid to the protection of copyright. Here arise logical questions: how shall we protect the "copyright" of old, traditional examples? Does any person have right to disseminate his creation as "folk"?

In the paper I discuss the mechanisms for creating, performing and disseminating author's songs. At the same time I touch upon today's ethnomusicological practice and protection of copyrights of traditional music examples in media space. Basing on special literature, I specify the possibility of applying some terms in modern epoch. Alongside historical-comparative and musicological (intonation) analysis I use sociological approaches.

Keywords: Traditional, Folk, Author's, Modern, Folklore

თანამედროვე ეპოქაში ეროვნული და კულტურული იდენტობის შესანარჩუნებლად სასიცოცხლოდ მნიშვნელოვანია ტრადიციული მემკვიდრეობის დაცვა და კვლევა. ტრადიციისა და სიახლის ურთიერთმიმართების საკითხი ნებისმიერი დარგის მეცნიერთათვის აქტუალურია. ცხადია, ამ თემაზე ნაშრომები ქართულ ეთნომუსიკოლოგიაშიც არსებობს (თამარ მესხი, ქართული თანამედროვე სამუსიკო ფოლკლორის შესახებ, მანანა შილაკაძე, ქართული მუსიკალური ტრადიციები და თანამედროვეობა, გრიგოლ ჩხიკვაძე, თანამედროვე ქართული მუსიკალური ფოლკლორი). მიუხედავად ამისა, ფოლკლორში მიმდინარე თანამედროვე პროცესები, გარკვეულწილად, მაინც მეცნიერთა ყურადღების მიღმა რჩება.

XX საუკუნე ტექნიკური პროგრესით გამორჩეული ხანა იყო. საინფორმაციო საშუალებების როლის გაზრდამ (რადიო, ტელევიზია) ფოლკლორში არსებული ბუნებრივი პროცესები უფრო მეტად დააჩქარა და ხშირ შემთხვევაში ხელოვნური გახადა: საბჭოურ სივრცეში ამას ხელი შეუწყო სოციალისტურმა იდეოლოგიამაც, რომელმაც ფოლკლორი საკუთარი ინტერესებისათვის გამოიყენა. პოსტსაბჭოთა ეპოქაში ხალხური მუსიკა იდეოლოგიური წინხისაგან გათავისუფლდა, თუმცა გლობალიზაციის პროცესებს დაექვემდებარა. დღეს საქართველოში ძალიან ბევრი სტილისა თუ ჟანრის მუსიკა ჟღერს, რომელიც გარკვეულ გავლენას ხალხურ მუსიკალურ შემოქმედებაზეც ახდენს.

XIX საუკუნის ბოლოდან დაწყებულმა პროცესებმა (სასცენო შემსრულებლობა, ფოლკლორისტიკის როგორც მეცნიერების ჩასახვა-განვითარება და ა. შ.) ხალხური მუსიკალური შემოქმედების ტრადიციულ განსაზღვრებაში კორექტივები შეიტანა და ზოგიერთი ტერმინის (ტრადიციული, ხალხური, საავტორო) დეფინიციის პრობლემა წამოჭრა.

ტრადიციულობა ფოლკლორის ერთ-ერთი ძირითადი მახასიათებელია. საყოველთაოდ მიღებული მოსაზრებით, მასთან ერთად ხალხური შემოქმედების ნიშან-თვისებებად მიჩნეულია: ვარიანტულობა, ავტორის ანონიმურობა, სინკრეტულობა, ზეპირი გადაცემის ტრადიცია, კოლექტიურობა და ა.შ. (ზურაბ კიკნაძე, ქართული ფოლკლორი). რაც შეეხება ტერმინ „ხალხურს“, დღეს საქართველოში „ხალხურის“ სახელით ვრცელდება თანამედროვე ავტორთა მიერ შექმნილი სიმღერები, რომელთა უმეტესობა უფრო პოპულარული მუსიკის ჟანრს მიეკუთვნება, ხალხურთან მათი კავშირი კი მუსიკალური ენის მხოლოდ ზოგიერთ პარამეტრში ვლინდება. „ხალხურს“ უწოდებენ იმ სიმღერებსაც, რომლებიც ცალკეული ერთეულების, და არა ვარიანტების, სახით არსებობს. ხალხურად მოიხსენიება XX საუკუნეში შექმნილი მოდერნიზებული საკრავებიც. საკრავი ყოფაში სიმღერის ან ცეკვის თანხლებისათვის გამოიყენებოდა. ტრადიციულ ქართულ საკრავიერ ანსამბლში ორზე მეტი ინსტრუმენტი იშვიათად ერთიანდებოდა. XX საუკუნეში საკრავის როლი საკმაოდ გაიზარდა. სასცენო შემსრულებლობაში ჯერ ერთი და იმავე სახეობის რამდენიმე საკრავი გაერთიანდა, მოგვიანებით კი ამ ინსტრუმენტული ჯგუფების ერთობამ ორკესტრში მოიყარა თავი. „ხალხურ საკრავთა ორკესტრის“ შესაქმნელად საჭირო გახდა საკრავების მოდიფიკაცია და მათი წყობის შეცვლა. დღეს აქტიურად იყენებენ „ქრომატიულ“/ „კლასიკურ“, იგივე მოდერნიზებულ ფანდურს, რომელიც სწორედ ამგვარი ორკესტრის მემკვიდრეა. თანამედროვე, ე. წ. „საავტორო“ სიმღერებიც ხშირად ასეთი – მოდერნიზებული ფანდურის თანხლებით სრულდება.

აღსანიშნავია, რომ „საავტორო სიმღერები“ საბჭოთა პერიოდშიც იქმნებოდა. მათ ავტორებად გვევლინებოდნენ ცნობილი ლოტბარები: ვარლამ სიმონიშვილი, ლევან მულალაშვილი, ფირუზ მახათელაშვილი, მარიამ არჯენიშვილი, ქეთევან ლოლობერიძე, ვალერიან სადრაძე, ავქსენტი მეგრელიძე და სხვანი. ისინი თავადავე იყვნენ ეთნოფორები და იმ კუთხის მუსიკალური ტრადიციების წარმომადგენლები, რომელშიც მოღვაწეობდნენ. ბევრმა არც იცის, რომ მაგალითად, ცნობილი გურული სიმღერა „დილა“ ვარლამ სიმონიშვილის შექმნილია. ამ თაობის ლოტბარებს სპეციალური მუსიკალური განათლება მიღებული

არ ჰქონდათ, შესაბამისად, მათი სიმღერები მთლიანად ტრადიციული მუსიკის კანონზომიერებებით იქმნებოდა. ალბათ სწორედ ამის გამო, ეს ნიმუშები „ხალხურის“ სახელით ვრცელდებოდა, ავტორთა ვინაობა კი მხოლოდ მოგვიანებით ხდებოდა ცნობილი.

საინტერესო ტენდენცია შეინიშნება მომდევნო პერიოდის იმ ლოტბართა შემოქმედებაში, რომელთაც სპეციალური მუსიკალური განათლება მიიღეს. მათ შორის შეიძლება დავასახელოთ ანზორ ერქომაიშვილი, თემურ ქევზიშვილი, გომარ სიხარულიძე და სხვ. ზოგიერთი მათგანის მუსიკალურ-სააზროვნო სისტემა სცილდება მხოლოდ ერთი დიალექტის ფარგლებს. მაგალითად, ანზორ ერქომაიშვილის სიმღერა „მივალ გურიაში მარა“ დასავლურქართული მუსიკალური ენის კანონზომიერებებს ემყარება, ხოლო მისივე „ხარება და გოგია“ ტიპური კახური სიმღერაა, ბურღონული ბანით (ეს უკანასკნელი ავტორს ამავე სახელწოდების ფილმისათვის დაუკვეთეს).

საავტორო სიმღერები დღესაც იქმნება. ამგვარი ნიმუშები ხშირად ქრომატიული ფანდურის ან მცირერიცხოვანი ინსტრუმენტული ბენდის თანხლებით სრულდება. საყურადღებოა, რომ ეს სიმღერები უმეტესად აღმოსავლეთ საქართველოს მთის მუსიკალურ-ინტონაციურ ფონდს ემყარება. უკანასკნელ ხანებში გაჩენილ ამ ტენდენციას სოციოლოგები (სალომე ძიძიგური, *მუსიკის, როგორც ეთნიკური და ეროვნული იდენტიფიკატორის მნიშვნელობა ქართულ კულტურაში*) იდენტობის კატეგორიებს უკავშირებენ და გლობალიზაციის ერთგვარ პასუხად აღიქვამენ. ვფიქრობ, ეს ვარაუდი ამ ნიმუშთა მუსიკალური ენის სიმარტივეთა და მათი ჩრდილოკავკასიური წარმომავლობითაც უნდა გამყარდეს. მათთვის დამახასიათებელი მარტივი, განმეორებადი, სეკვენციური ფრაზები, კუპლეტური აღნაგობა და ორ-სამბგერიანი ბანი უდავოდ ხელს უწყობს მათ შექმნას, შესრულებასა და აღქმას. ამგვარი ტიპის შემსრულებელთაგან შეიძლება დავასახელოთ ჯგუფი „ბანი“, მარიამ ელიეშვილი, ტრიო „მანდილი“ და სხვ.

საყურადღებოა, რომ როგორც ძველი, ისე ახლად შექმნილი საავტორო სიმღერები დღემდე ხალხურად მოიხსენიება. უცნაურია, რომ მათი ხალხურად სახელდება თავად ავტორთათვისაც მისაღებია. ჩემი აზრით, ამ ნიმუშების გავრცელებას ორი ფაქტორი განაპირობებს: 1. ეროვნულ მუსიკალურ-სააზროვნო სისტემასთან კავშირი და 2. მაღალი რანგის შემსრულებელთა პოპულარობა (მაგალითად, ჰამლეტ გონაშვილი).

ავტორის საკითხს ქართულ ეთნომუსიკოლოგიაში საგანგებოდ თამაზ გაბისონია ეხება: მისი აზრით, ტერმინები „ხალხური“ და „საავტორო“ ერთმანეთის ოპოზიტები არაა. მკვლევრისათვის მისაღებია ცნება „ავტორის“ იმგვარი გაგება, რომელიც მოიცავს არა მხოლოდ

სიმღერის ერთპიროვნულად შემქმნელს, არამედ ყოველი ახალი კომპონენტის შემომტანს. ამგვარი მიდგომის საფუძველზე გაბისონია გვთავაზობს ავტორი-კომპოზიტორის, ავტორი-ეთნოფორის, ავტორი-რეკონსტრუქტორისა და „ავტორის“ ცნების ქვეშ გაერთიანებული სხვა მრავალი ფუნქციის მქონე ადამიანის შესაძლებლობას (ავტორი ქართულ ეთნიკურ მუსიკაში 158). ჩემი აზრით, თანამედროვე ეტაპზე აუცილებელია „ხალხური მუსიკის“ დეფინიციის მქონე ნიმუშთა მკაფიოდ განსაზღვრა. მნიშვნელოვანია გაიმიჯნოს, თუ რას ვუწოდებთ „ხალხურს“ და რას – „საავტოროს“. ეს ორი ტერმინი ჩემთვის ერთმანეთის საპირისპიროა.

თანამედროვე ეპოქაში ფოლკლორულ მოტივებზე შექმნილი საავტორო სიმღერების ზუსტი სახელდება მეცნიერებაში დღემდე არ მომხდარა. მკვლევართა მიერ ამგვარი ნიმუშები „პარაფოლკლორის“ (თამაზ გაბისონია, *op. cit.*), „მოდერნიზებული ფოლკლორის“ (მაღნაზ რაზმაძე, „მოდერნიზებული ფოლკლორის“ შესახებ) და „ტრანსფორმირებული ფოლკლორის“ (თეონა ლომსაძე, ტრადიციული მუსიკა და მისი ფუნქციონირების ფორმები თანამედროვე საქართველოში) სახელით მოიხსენიება. სამივე განსაზღვრებაში ისინი ფოლკლორადაა სახელდებული. მათ განსხვავებულობას მხოლოდ წინ დართული სიტყვა წარმოაჩენს. ლოგიკურად დგება ამ ნიმუშების ხალხურობის საკითხი: თუკი ვაღიარებთ, რომ თანამედროვე ეტაპზე ფოლკლორულ მოტივებზე შექმნილი საავტორო ნიმუშები ხალხურია, მაშინ მოგვიწევს ცვლილება შევიტანოთ ხალხური შემოქმედების საყოველთაოდ მიღებულ განსაზღვრებაში. ხალხურ ხელოვნებას ახსიათებს ავტორის ანონიმურობა, ვარიანტულობა, დროში გამოცდა, კოლექტიურობა, რაც უცხოა მსგავსი ტიპის ნიმუშთათვის.

XXI საუკუნეში, კულტურის ფესტივალიზაციისა და კომერციალიზაციის პირობებში, საავტორო უფლებების დაცვას საკმაოდ დიდი ყურადღება ექცევა. ლოგიკურად ჩნდება კითხვა, როგორ შეიძლება დავიცვათ ძველი, ტრადიციული ნიმუშების „საავტორო უფლებები“? აქვს თუ არა უფლება ნებისმიერ ადამიანს საკუთარი ნაწარმოები „ხალხურის“ სახელწოდებით გაავრცელოს? ვფიქრობ, ამ კითხვებზე პასუხის გაცემა სამომავლო კვლევის პერსპექტივას სახავს და საერთაშორისო გამოცდილების გაზიარებისკენ გვიბიძგებს.

ბიბლიოგრაფია

გაბისონია, თამაზ, „ავტორი ქართულ ეთნიკურ მუსიკაში“, in ხათუნა მანაგაძე (რედ.) *ხალხური და საეკლესიო მუსიკის საშემსრულებლო*

- პრობლემები, ბათუმი, ხელოვნების უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2015, გვ. 145-162.
- კიკნაძე, ზურაბ, *ქართული ფოლკლორი*, თბილისი, ივ. ჯავახიშვილის სახ. თბილისის სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2008.
- ლომსაძე, თეონა, *ტრადიციული მუსიკა და მისი ფუნქციონირების ფორმები თანამედროვე საქართველოში*, სადოქტორო დისერტაციის რეფერატი ხელნაწერი უფლებით, 2015.
- მესხი, თამარ, *ქართული თანამედროვე სამუსიკო ფოლკლორის შესახებ, წლიური სამეცნიერო შრომა*, ხელნაწერი, თბილისის სახელმწიფო კონსერვატორიის ქართული ხალხური მუსიკალური შემოქმედების ლაბორატორიის არქივი, 2001-2002.
- რაზმაძე, მალხაზ, „*მოდერნიზებული ფოლკლორის*“ შესახებ, საკონფერენციო თემა ხელნაწერის უფლებით, 2014.
- შილაკაძე, მანანა, *ქართული მუსიკალური ტრადიციები და თანამედროვეობა*, თბილისი, მეცნიერება, 1988.
- ჩხიკვაძე, გრიგოლ, *თანამედროვე ქართული მუსიკალური ფოლკლორი*, თბილისი, ხელოვნება, 1961
- ძიძიგური, სალომე, *მუსიკის, როგორც ეთნიკური და ეროვნული იდენტიფიკატორის მნიშვნელობა ქართულ კულტურაში*, საკურსო ნამუშევარი, ხელნაწერის უფლებით, 2015.

Nino NANEISHVILI
Doctoral student
Ilia State University
Tbilisi, Georgia

On The Types of Christian Liturgical Music in Today's Georgia

Abstract: In Georgia located at the crossroads between Europe and Asia, other religions coexisted with the Orthodoxy from olden times. By the end of the 20th century Georgian-language, non-Orthodox groups had also become more active.

Socio-political upheavals, processes of globalization and democratization, accessibility to interdisciplinary (anthropological, historical-ethnographic, theological, ethnopsychological) approaches allowed to research different religions. Liturgical music – repressed in Soviet epoch – one of the most important markers of the Georgians' ethnic and religious identity – has long been the object of Georgian and foreign scholars' scientific research. As for the music of religious minorities, it is absolutely not studied.

My goal is to study Orthodox chant and liturgical music of some religious minorities (Pentecostalism, Jehovah's Witnesses, Baptism). In this regard, western experience of research is of particular interest to me (T. Turino, 2008; M. Hood, 1960; T. Asad, 1982; C. Geertz, 1973, etc).

The paper sheds light on the issues of the expansion of society's musical viewpoint from "bi/multi-musicality" angle; presents the results of the observations on different ritual music.

Liturgical music, as a symbol of religious concept, is directly related to believers' outlook and dogmatism, original understanding and interpretation of the doctrine.

Acoustic space of the rituals researched by me unites the music of various styles, genres, epochs, which forms "presentative" and "participative" types.

I think the study of religious diversity will expand the research scope of modern Georgian ethnomusicology at certain extent and in general, continue centuries-old culture of religious tolerance, which justly distinguishes our country.

Keywords: Religion, Culture, Minorities, Liturgy, Music

In Georgia, located at the crossroads of Europe and Asia, besides the mainstream religion, i.e. Orthodox Christianity, many different cultures and religious traditions were intersecting ever since the ancient times.

After the annexation of Georgia by Bolshevik Russia in 1921, along with Orthodox Christianity, other religious streams were persecuted as well. It is true that the situation has changed since 1970s, but, beginning from the post-Soviet period, there has started certain harassment of the followers of non-Orthodox streams. Nowadays, the situation has been relatively improved.

My aim is to study the types of Christian liturgical music in modern Georgia. The Orthodox liturgical music, which underwent repressions in the communist era – simultaneously being one of the most important markers for the ethnical and religious identity of Georgians – represents the object for the observation of Georgian as well as of the foreign scientists already for several scores of years. What about the music of religious minorities, it is yet absolutely unstudied.

I deal with the results of observation on the music of several Christian streams (Orthodox, Catholic, Pentecostals, Baptist, Jehovah's Witnesses) on the example of the capital city, Tbilisi. During the study of the matter, I refer scientific papers: T. Turino, 2008; M. Hood, 1960; T. Asad, 1982; C. Geertz, 1973; Zemtsovsky, 2002-2004, D. Dolidze, 2001; M. Sukhiashvili, 2004; S. Jordania, 2004, and others.

During the research, I use the methods of comparative and intonational analysis, intercalated observation, deepened interview.

Origins, characteristics

Christianity has penetrated Georgia ever since the first century AD. In the Georgian Orthodox chants, there are shaped **four main types**: traditional, Zioniac (elaborated and composed)¹, Sameba Patriarchal Temple

1. The terms are mine [N. N.].

style, and so called Byzantine style chants. Liturgies of these types are based upon the chants bearing the same titles and having the same verbal texts.

The nascence of **traditional chants** is usually thought to be connected with the Middle Ages. The Georgian chants, preserved by means of neumes and oral traditions, were converted to the pentatonic notation system in the 19th century. In the majority of temples of the traditional direction, the chant is polyphonic/three-part. The heritage of three different chanting schools (Svetitskhoveli, Gelati, Shemokmedi) is usually performed by a homogenous choir.

As **Sionic**, there is considered the repertoire that was performed in Tbilisi Cathedral Temple of Sioni in 1970s, and from there it used to be spread into the other temples. There can be distinguished its two subtypes: variants yielded due to the fusion of elaborated or traditional style with the European major-minor system and the new composers' creations.

The Byzantine group was formed by the end of the 1990s. The actually two-part singing (a soloist singing against the background of a continuous bass), they are referring to as one-part singing and match Georgian verbal texts to Byzantine, Greek melodies. This has caused much resistance among the congregation going in for the traditional chants as well as among the musicologists. According to the ideology of the group, the unison Byzantine chants represent the chants of *the times of the disciples*², the truth resides in them and other, national polyphonic chants contradict to the nature of the Christian praying³.

The repertoire of **Sameba Patriarchal Temple** stands out by the chants composed by the present Patriarch, Ilia II. Along with them, there are performed the Georgian traditional chants, too.

The modern Georgian **Catholic** liturgy includes traditional five parts of Missa Ordinarium, which is performed in Georgian, with Latin inclusions. The repertoire consists of the short chants translated from the Polish, Italian, French, English, Czech languages.

Introduction of the protestant streams of European and Russian origins starts in the 19th-20th centuries. They bring with them a distinct colouring into the Georgian life and culture.

2. So they used to chant in the ancient Georgia, Tbilisi, 2001

3. Modern problems of the Georgian Ecclesiastic Chant. Reviews and acclaims to the brochure "So they used to chant in ancient Georgia." Patriarchy of Georgia, Center for the Ecclesiastic Chant. Tbilisi, 2002.

For **Baptism**, it is characteristic to appoint women to the church positions. Liturgical music is eclectic. There are performed Orthodox, Catholic, traditional or innovative, anonymous or composed, medieval or newest times chants. Out of the studied streams, this one has the most diverse repertoire. Apart from the live performance, in the practice of this Church, there are sounding records of the chants of Thèze (mainly, during the communion services).

For **Pentecostals**, it is characteristic to use foreign languages for prayers, which they explain by the secret action of the Holy Spirit. Their relationship with music is very much the same. For them it is admissible that any member of the congregation makes his/her own chant or text of the prayer, even if he/she has no professional musical competence. For such chants, it is characteristic to observe excited meditateness [N. N.], which is expressed through the swings of the body, mimics (eyes closed), handclapping. During the services, except from certain separate chants, the instrumental music serves as a background for the preachers of the priest / keyboard instruments, guitar/. Chanting mainly serves to excite the feelings and emotions of a believer and not to calm them down, because, as they believe it, it is only possible to be united with the Holy Spirit through self-forgetting, via certain meditation. In most of the compositions, the refrain is being repeated in the tonality shifted upwards with the interval of one second. It is also characteristic to sing in a loud, expressive voice, swinging the body as one sings.

At the service of the **Jehovas Witness's**, just like the other countries of the world, there are performed only the chants with those theme sets and those melodies, which are determined in their headquarters in Brooklyn.

There is always sounding the piano or an audio record, arranged for the orchestra, which is used by the congregation as an accompaniment. The melody, tempo, rhythm, arrangement – all of these are uniform as they are sent from the headquarters to all of the respective countries and then locally they choose texts to match them. The performers have no opportunities to make improvisations or to show creative activities. As one of the informers supposes, this could be made in order to induce musical compatibility of the performers coming from various countries. Once in 4 years, at a world congress held in a selected country, representatives of various countries sing selected songs in their own languages.

The performed **research attests** that **the teachings** of the studied Christian streams are based upon the Holy Scriptures and Holy Traditions.

The liturgical **music**, as one of the symbols of the religious confession, is directly linked with the worldview of the believers, with the original understanding and interpretation of the corresponding teaching. E.g., for the Orthodox Christians it is important to keep intact their dogmas backed with oral traditions, which is directly reflected upon the matter of preservation of the traditional (in certain attestations, canonical) chants. The performance is made in the form of a **presentational** performance (Turino, *Participatory and presentational Performance*).

Liturgical chants of the religious minorities, included in the research, are performed in the form of a **participative performance**, or else, with the total inclusion of the congregation. In order to achieve this aim, there are elaborated many different means, such as: special books published for the congregation, manuscripts made, or lyrics of the chant shown on the screen during the service. Their chanting is predominantly characterized by the social criterion – polyphony, and from the musical point of view, by one-part singing (Zhordania, “*Interrogo Ergo Cogito*” – *I ask questions, therefore, I exist*). **Catholicism** is relatively open to the elaboration or adoption of new dogmas. Accordingly, for their services it is nowadays acceptable to include music of various national origins, or written by composers of various styles⁴.

As for **the Pentecostals**, their direct, close relationship with God can be revealed in various aspects: as any believer reveals his/her gift, it is explained by the action of the Holy Spirit, that’s why for them it is acceptable that any of the members of the congregation creates music/chant, verse and presents it to the service.

For Jehovah’s Witnesses, music represents a certain tool of globalization, unifying all their followers all over the world.

The comprehensive example of **bi/multi-musicality** of modern people is the chanting repertoire of Georgian Baptists (Hood, *Ethnomusicology*). The same can be repeated about the Orthodox repertoire, Sionic composing repertoire, Sionic elaborated repertoire and the repertoire of Sameba Cathedral Temple.

I suppose that the study of the religious diversity, along with the characteristics of the corresponding chants, shall widen the research area of modern Georgian Ethnomusicology to a certain extent and, in general,

4. Except for the Orthodox churches, other Christian churches are far from demanding women to wear head covers and not to wear trousers, as well as to avoid makeup and jewelry.

shall continue the multi-centennial culture of religious tolerance, by which our country used to be standing out.

Bibliography:

- Asad, Talal, "Anthropological Conceptions of Religion0Reflections on Geertz". Man, New Series Vol.18.No.2.June, 1982, p. 237-59.
- Baptists Together, "Baptists Together Welcome Women Bishops Vote", http://www.baptist.org.uk/Articles/408674/Baptists_Together_Welcome.aspx 2014, (18 July 2017).
- Dolidze, Dali, *Dogma and Tradition in Canonic Ecclesiastic Chant*, Tbilisi, Center for Ecclesiastic Chanting of the Patriarchy of Georgia, 2001.
- Geertz, Clifford, *The interpretation of cultures*, New York:Basic books. 1973.
- Hood, Mental, „Ethnomusicology“, in *the Challenge of "Bi-Musicality"*, Vol. 4, No. 2 (May), 1960, p. 55-59.
- Jordania, Ioseb, "'Interrogo Ergo Cogito' – I ask questions, therefore, I exist; responsorial song and the origins of human thinking", in *The Second International Symposium of Traditional Polyphony*, Tbilisi, 2004, p. 33-44.
- Ratzinger, Iozeph, *Chants*, Tbilisi, The Roman Catholics' Apostolic Administration of the Caucasus, 2014, p. 3-5.
- Sukhiashvili, Magda, „Attempts of denial of the tradition of Georgian ecclesiastic chant, Modern problems of the Georgian ecclesiastic chant“, in *Reviews and replies to the brochure "So they used to chant in ancient Georgia,"* Tbilisi, Center for the Ecclesiastic Chant of the Patriarchy of Georgia, 2002, p. 40-61.
- Turino, Thomas, *Participatory and presentational Performance*, Music as Social life. The politics of participation, by the University of Chicago, 2008, p. 23-65.
- Zemtsovski, Izali, "Polyphony as a means of creativity and thinking: a musical identity of Homo Polyphonicus", in *The First International Symposium of Traditional Polyphony*, Tbilisi, 2002, p. 35-53.
- Zemtsovski, Izali, "Polyphony as ethnic 'perfect pitch', its musical polyphony and 'musical substance': Behaviour of Homo polyphonicus", in *The Second International Symposium of Traditional Polyphony*, Tbilisi, 2004, p. 17-32.

Gérard DÉDÉYAN
Professeur émérite
Université Paul Valéry – Montpellier 3
Montpellier, France

Arméniens et Géorgiens: Appelés à un rôle-clé entre l'Europe et l'Asie, en ce début du XXI^{ème} siècle

Résumé: Arméniens et Géorgiens furent marqués, à l'ouest par l'expansion de l'Empire romain, relayé par Byzance, et à l'est par la mainmise de la Perse. Ils trouvèrent néanmoins leur pleine identité avec, à l'aube du IV^{ème} siècle, leur conversion au christianisme, non sans conflits avec la Perse. Puis, la domination arabe favorisa l'émergence de deux maisons de même souche: en Arménie, les Bagratouni; en Géorgie, les Bagrationi.

Le XI^{ème} siècle est déterminant: placée en première ligne face à l'expansionnisme de Byzance à l'ouest, à la conquête turque à l'est, la Grande Arménie tend à se désagréger, tandis que le royaume de Géorgie se maintient. Cependant, à des degrés différents, Arméniens, dans leur nouveau royaume de Cilicie, et Géorgiens participent aux Croisades.

Du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle inclus, face aux menaces turque et persane, les ambassades des princes arméniens et des rois géorgiens, de leurs catholicos, demandent au pape, au roi de France, au tsar, une aide militaire et un soutien culturel. De tels contacts favorisent les Renaissances arménienne et géorgienne. L'esprit des Lumières, les principes de la Révolution française marquent profondément les deux peuples. Acculés à solliciter la protection de la Russie, Arméniens (surtout) et Géorgiens y gagnent la sécurité, mais au prix de la fin du royaume géorgien et de la liquidation du projet de royaume arménien. Ils savent cependant profiter de l'épanouissement de la culture russe au XIX^{ème} siècle, sans oublier

les richesses de la République française. Ils mettent en même temps leurs compétences au service de pays d'Asie (Égypte, Irak, Iran). Après la guerre mondiale, le génocide des Arméniens, le bref accès à l'indépendance, les soixante-dix ans de régime soviétique, Arméniens et Géorgiens, ayant recouvré leur souveraineté, se présentent maintenant, dans leur complémentarité, comme des acteurs potentiels de premier plan dans le dialogue entre l'Europe et l'Asie.

Mots-clés: Arméniens, Géorgiens, identité, acteurs potentiels, dialogue entre l'Europe et l'Asie

Abstract: Armenians and Georgians were marked, in the West by the Roman Empire expansion, followed by Byzantium, and in the East by Persia's control. Nevertheless, they found their whole identity, not without any conflict with Persia, with their conversion to Christianity at the dawn of the 4th century. Then the Arab domination favoured the emergence of two houses from the same origin: in Armenia, the Bagratouni, in Georgia, the Bagrationi. The 11th century is determining: placed at the frontline before the expansionism of Byzantium in the West, against the Turkish conquest in the East, the Great Armenia tends to break up, whereas the kingdom of Georgia holds. Yet, at different degrees, Armenians in their new kingdom of Cilicia and Georgians take part in the Crusades.

From the 15th century up to and including the 18th century, facing the Turkish and Persian threat, the embassies of the Armenian princes and the Georgian Kings, and those of their catholicos, ask the Pope, the king of France, and the tsar for military help and cultural support. Such contacts favour the Armenian and Georgian Renaissances. The spirit of the Enlightenment, the principles of the French Revolution deeply mark the two people. Forced to ask Russia for its protection, Armenians (mostly) and Georgians gain security, but at the cost of the end of the Georgian kingdom and the liquidation of the Armenian kingdom project. They are yet able to take advantage of the Russian culture flowering in the 19th century, and of the French Republic wealth. At the same time, they offer their skills to Asian countries (Egypt, Iraq, Persian).

After the world war, the Armenian genocide, the brief access to independence, the 70 years of soviet regime, Armenians and

Georgians, having recovered their sovereignty, now appear in their complementarity as key potential players in the dialogue between Europe and Asia.

Keywords: Armenians, Georgians, Identity, Potential Actors, Dialogue between Europe and Asia

Introduction

Étudiant depuis des décennies l'histoire des Arméniens saisie dans un contexte international, mais ayant pu découvrir la Géorgie dans le cadre de notre convention avec l'Université d'État Ilia de Tbilissi, je crois avoir bien saisi, avec l'aide de mes collègues géorgiens, la spécificité de la Géorgie, tout en étant frappé, interpellé même, par de nombreuses similitudes avec l'Arménie, du point de vue tant des destinées historiques que des richesses culturelles.

J'étais profondément surpris de constater que, en dehors de quelques chercheurs, l'on présente soit l'Arménie, soit la Géorgie comme «pont entre l'Europe et l'Asie», sans essayer de voir en quoi ces antiques pays, qui sont, en même temps, de jeunes États (souverains depuis 1991), conduisaient des actions à la fois convergentes et complémentaires.

Je souhaite des recherches fécondes à toutes et à tous les collègues de Géorgie qui sont déjà dans cette démarche. Je veux en même temps dédier cet article à deux regrettés historiens de l'Académie des Sciences d'Arménie qui m'ont accompagné dans cette même démarche: l'Académicien Vladimir Barkhoudaryan, Consultant du Président de ladite Académie, et Pavel Tchobanyan, Directeur de recherche à l'Institut d'Études orientales, tous deux nés en Géorgie.

Contrastes géographiques, interférences dans l'ethnogenèse, mais différenciation linguistique

Au plan géographique, la chaîne du Grand Caucase serait la frontière entre l'Europe et l'Asie. Situées en Transcaucasie, la Géorgie et l'Arménie, par leurs références idéologiques et culturelles, tout en restant ouvertes aux civilisations du Proche-Orient, ont plutôt vocation à se rattacher à l'Europe, au sens le plus large du terme, telle qu'elle se présente à eux, vers le Nord ou vers l'Ouest.

La République de Géorgie, presque deux fois plus peuplée que celle d'Arménie, et deux fois plus étendue, a comme artères vitales les vallées du Rioni et de la Koura supérieure, et se prolonge vers le littoral de la mer Noire, ces zones au climat tempéré, voire subtropical, étant particulièrement propices à l'économie agricole¹.

Le haut plateau arménien, accessible aux envahisseurs par ses vallées transversales d'Est en Ouest – essentiellement celle de l'Araxe –, enclavé entre les territoires turcs à l'ouest, irakien au sud, iranien à l'ouest, a longtemps joué le rôle de rempart du Caucase chrétien, mais a été drastiquement réduit, au fil des siècles, aux frontières des actuelles Républiques de l'Arménie et du Karabagh².

Si la Géorgie est un verger, l'Arménie est souvent appelée *Karasdan*, «pays des pierres», même si la tradition biblique y localisait le Paradis terrestre.

Au-delà de ces contrastes – et des différences de tempérament qu'ils peuvent générer (entre des Géorgiens, réputés enjoués et des Arméniens, que l'on dit austères) –, Géorgiens et Arméniens se réclament du même berceau, l'Ourartou, royaume qui s'épanouit entre le IX^{ème} et le VII^{ème} siècle av. J.-C. et qui, à partir du lac de Van, s'étendait vers le nord³.

Un fonds de population hurrite, commun aux proto-Arméniens et aux proto-Géorgiens, fut fortement marqué par des envahisseurs venus des Balkans, pour ce qui concerne les Arméniens, et par les autochtones caucasiens, pour ce qui concerne les Géorgiens.

Aussi bien la langue arménienne, indo-européenne, ayant de fortes isoglosses avec la langue grecque, est-elle sans rapport majeur avec le géorgien, langue caucasique (offrant de troublantes isoglosses avec la langue basque). Quant aux alphabets, créés environ un siècle après la christianisation, rien ne prouve qu'ils aient le même créateur, à savoir

1. William Edward David Allen, *A History of the Georgian People*, London, Routledge and Kegan Paul, 1932, reissued 1971, p. 3-10; Nodar Assatiani, Alexandre Bendianachvili, *Histoire de la Géorgie*, Paris, L'Harmattan, 1977, p. 9-13; Thomas Balivet, *Géopolitique de la Géorgie. Souveraineté et contrôle des territoires*, Paris, L'Harmattan, 2005.

2. Robert H. Hewsen, «Terre, peuple et langue. Géographie physique», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 31-43.

3. Charles Burney, «Avant les Arméniens: les Ourartéens, guerriers et bâtisseurs», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 67-99.

l'Arménien saint Mesrop (avec ses disciples). En revanche, l'Arménie en 305⁴, et la Géorgie (à cette époque, l'Ibérie) en 327⁵, peuvent se prévaloir du fait qu'elles ont été, officiellement, les premiers États chrétiens, devançant d'une décennie le royaume d'Abyssinie, et beaucoup plus largement, l'Empire romain (380).

Des destinées politiques parallèles, entre le VII^{ème} siècle av. J.-C. et le VII^{ème} siècle après J.-C.

Au lendemain de la mort d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine (336-323), conquérant de l'Asie, l'Arménie et la Géorgie, qui constituaient jusqu'alors des satrapies de l'Empire perse, commençaient à s'affirmer comme royaumes. Après, l'éphémère empire arménien de Tigrane le Grand (95-55), qui intégra l'Ibérie, les royaumes d'Arménie⁶ et d'Ibérie furent des États vassaux de Rome qui, par ailleurs, étendait son autorité sur la Colchide⁷.

L'avènement, en Iran, de la dynastie parthe (de souche iranienne) des Arsacides (250 avant J.-C. – 224 après J.-C.), fit à nouveau peser les Perses sur les destinées des royaumes d'Arménie et d'Ibérie: en 63 après J.-C., par le traité de Rhandéa, le royaume d'Arménie, placé sous la suzeraineté de l'Empire romain, recevait un souverain issu de la dynastie arsacide de Perse. Le roi d'Ibérie, quant à lui, recevait son investiture de l'Empire romain. C'est seulement au début du IV^{ème} siècle qu'un roi, issu de la dynastie régnante en Iran, fut placé à la tête de l'Ibérie. A la fin du IV^{ème} siècle, l'Empire romain, accaparé par les invasions barbares (les Huns, puis les Germains), laissa l'influence perse – celle de la dynastie des Sassanides (224-651), adeptes du mazdéisme (religion dualiste en apparence, opposant un dieu

4. Babken Harutunyan, «À propos de la date de l'adoption du christianisme comme religion d'État dans la Grande Arménie», in Mzaro/Mzagve Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 40-45.

5. «Mirian», in Alexander Mikaberidze, *Historical Dictionary of Georgia*, Second Edition, New York, London, Rowman and Littlefield, Lanham. Boulder, 2015, p. 473-474.

6. Marie-Louise Chaumont et Giusto Traina, «Les Arméniens entre l'Iran et le monde gréco-romain (V^{ème} siècle av. J.-C. – vers 300 ap. J.-C.)», in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 122-160.

7. William Edward David Allen, *op. cit.*, p. 69-76.

du Bien à un dieu du Mal destiné à être vaincu) comme leurs prédécesseurs arsacides, mais de façon fanatique –, prédominer dans le Caucase chrétien: la royauté arménienne, jusqu'alors placée sous la suzeraineté des Sassanides, fut supprimée par ceux-ci en 428⁸. En revanche, le roi d'Ibérie, Vakhtang I^{er} Gorgasal (447-502 (522)), rejeta l'autorité des Sassanides avec l'aide de l'empereur de Byzance et extirpa le mazdéisme de son pays. Ses successeurs, dans les premières décennies du VI^{ème} siècle, ne purent empêcher l'abolition de la royauté, à laquelle se substitua – comme en Arménie – le régime des *marzbans* (gouverneurs de marche), permettant au pays de conserver une certaine autonomie (Garsoïan, *Marzpan* in *The Epic Histories* 544).

La tutelle, puis la domination arabe et l'émergence des Bagratides

Les Arabes (par les traités de 654) se comportèrent d'abord avec modération tant vis-à-vis des Arméniens que des Géorgiens: les deux peuples conservèrent leur autonomie politique et leur liberté religieuse, le pacte conclu incluant le paiement d'un tribut; puis, en raison surtout de compromissions avec l'Empire byzantin, le califat de Damas imposa, à la fin du VII^{ème} siècle, un régime d'administration directe qui s'appliqua à un ensemble territorial comprenant l'Arménie, la Géorgie et l'Aghouanie (ancien royaume chrétien de population caucasique) et qui fut appelé *Arminiya*, en raison de l'importance de l'Arménie⁹. L'alourdissement de la fiscalité sous la nouvelle dynastie califale des Abbassides (750-1258), résidant à Bagdad, suscita des révoltes et l'élimination d'une grande partie des princes chrétiens de Transcaucasie: c'est ainsi qu'émergea la maison des Bagratides, souche commune des dynasties royales d'Arménie et de Géorgie. La principale branche des Bagratides arméniens devait régner de 884/5 à 1045 (*Bagratouniner* in *HHH*, I, 441-442). En revanche, les Bagratides géorgiens, repliés, face aux attaques des émirs de Tiflis, au sud-ouest de la Géorgie, y posèrent, sous Achot le Grand (reconnu tant par les Arabes que par les Byzantins), souverain d'Ibérie (813-830), les fondements d'une solide principauté (*Ashot the Great* in Mikaberidze 148). C'est Bagrat III,

8. Annie et Jean-Pierre Mahé, *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2012, p. 81-9; Ronald Suny, *The Making of the Georgian Nation*, Indiana University Press, Second Edition, 1994, p. 23-27; «Vakhtang, Gorgasali», in Alexander Mikaberidze, *op. cit.*, p. 676.

9. Aram Ter Gevondjan, *Arminja i arabski xalifat*, Erevan, 1977, p. 151-175.

roi des Apkhazes dès 978, qui hérita de la couronne d'Ibérie (1000-1014), disposant ainsi d'un État plus vaste que l'Arménie bagratide, avec pour capitale Mtskheta et pour résidence Koutaïssi (*Bagrat III* in Mikaberidze 160). Si les Bagratides d'Ani perdirent, sous la pression de Byzance et la menace musulmane, leur royaume en 1045, leurs cousins géorgiens, protégés par l'écran «arménien», réduisaient les oppositions internes et attaquaient l'émirat de Tiflis (Cheynet et Dédéyan, in Dédéyan 2007/2008, 312-313).

Comme on le voit, durant le premier millénaire, les destinées des Arméniens et des Géorgiens se croisent, tout en laissant émerger des facteurs de différenciation: ce sont d'abord les deux premières nations officiellement chrétiennes, séparées, cependant par l'adoption définitive de l'orthodoxie byzantine par les Géorgiens, en 609 (Martin-Hisard in Dagron et al. *Evêques, moines et empereurs (610-1054)* 556), par la fidélité aux seuls trois premiers conciles œcuméniques (proclamée en 555), de la part des Arméniens (Mahé in Dagron et al. 460-461). Pris entre les Grecs, à l'ouest (bien ancrés en Colchide), et les Perses, puis les Arabes, à l'est, ces peuples de Transcaucasie défendent, contre Byzance, leur intégrité territoriale (voire, pour les Arméniens, leur confession préchalcédonienne), contre les empires zoroastrien, puis musulman, leur foi chrétienne. Le martyrologe arménien, dans sa spécificité combattante, est mieux connu grâce à des sources historiographiques apparues dès le V^{ème} siècle et qui évoquent volontiers la guerre du général Vardan Mamikonian et de ses compagnons, émules des Macchabées bibliques, contre les Perses, venus en 451, pour imposer le mazdéisme¹⁰. Arméniens et Géorgiens constituent une «chrétienté de frontière», au sein de laquelle les Géorgiens ont aussi leurs «témoins». L'hagiographie géorgienne, extrêmement riche, honore plutôt les martyrs suppliciés pour leur foi¹¹. Cette différence s'explique par le fait que les Géorgiens, jusqu'au milieu du XI^{ème} siècle, sont surtout, géographiquement, en deuxième ligne par rapport à la poussée des empires,

10. Gérard Dédéyan «Paladins ou martyrs? Les princes arméniens au combat», in Jérémie Foa, Elisabeth Malamut et Charles Zarembo (dir.), *La mort du prince*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2016, p. 183-202.

11. Bernadette Martin-Hisard, «Martyre et baptême en Géorgie (IX^{ème} -X^{ème} siècles)», in *Horizons marins. Itinéraires spirituels (V^{ème}-XVIII^{ème} siècles)*, vol. I, *Mentalités et sociétés, Mélanges en l'honneur de Michel Mollat*, Études réunies par Henri Dubois, Jean-Claude Hocquet, André Vauchez, Paris, Éditions de la Sorbonne, 1987, p. 95-104; Bernadette Martin-Hisard, «Georgian Hagiography», in St. Efthymiadis (ed.), *The Ashgate Research Companion to Byzantine Hagiography*, vol. I, Ashgate, *Period and Places*, 2011, p. 285-298.

ce qui ne les empêche pas d'avoir un rayonnement monastique exceptionnel (Proche-Orient, Grèce).

L'effondrement des royaumes de Grande Arménie, le passage du royaume de Géorgie en première ligne, la reconstruction arménienne en Cilicie

Dans le courant du XI^{ème} siècle, les données géopolitiques sont bouleversées: sous l'effet de l'expansionnisme byzantin et de la vague conquérante des Turcs, conduits par les Saldjoûkides, la première ligne de défense du Caucase chrétien, l'Arménie, est démantelée, à l'exception de quelques îlots. Cependant, un État arménien est refondé, à quelque mille kilomètres au sud-ouest, vers les rives de la Méditerranée, où vont accourir les Francs de la Première Croisade (1095-1099), en Cilicie, siège d'une principauté (1073-1198), puis d'un nouveau royaume d'Arménie (1198-1375)¹². Cependant, le roi de Géorgie (Abkhazie et Kartli), Guiorgi II, dut finalement payer le tribut au sultan Malikshâh (1080). La Géorgie bénéficia ensuite de l'action de souverains remarquables, sur le plan tant de la stratégie que de la diplomatie, à commencer par David II (1089-1125 ?) dit «le Reconstructeur», qualifié de «saint roi» par les Arméniens, qui, à la faveur du fractionnement de l'Empire saldjoûkide, combattit victorieusement, en 1121, à Didgori, une vaste coalition turco-arabe, début d'une croisade géorgienne de revers (d'ailleurs, des chevaliers francs étaient venus le seconder) qui dura jusqu'aux premières décennies du XIII^{ème} siècle (Augé, *La croisade géorgienne du XI^{ème} siècle* 52-53). David put aussi libérer pour quelque temps Ani, l'ancienne capitale des Bagratides arméniens, qui fut confiée à la famille des Zak'arian (en géorgien *Mkhargrdzeli*, «Longue-Main»). La libération de Tiflis, en 1122, fut un sommet de la contre-croisade géorgienne. À Guiorgi III (1156-1184), qui donna une nouvelle impulsion à l'offensive géorgienne, succéda sa fille, la glorieuse Thamar (1184-1213). Les frères Mkhargrdzeli, Zakaré, généralissime, et Ivané, Premier ministre, libérèrent alors toute l'Arménie du Nord (y compris Ani, reprise à une

12. Claude Mutafian, *L'Arménie du Levant (XI^{ème} – XIV^{ème} siècles)*, 2 vol., Paris, Les Belles-Lettres, 2012.

dynastie kurde en 1199), qui leur fut presque entièrement concédée¹³. Par les armes des Zak'arian/Mkhargrdzeli, le royaume de Géorgie, sous l'énergique impulsion de son *mépé* («roi», titre qu'elle revendiquait), Tamar, prenait une dimension impériale, menaçant à l'ouest, les émirs turcs d'Asie Mineure, au sud, ceux de Mésopotamie, plaçant sous sa suzeraineté, à l'est, l'émirat du Chirwan, et au nord, le royaume d'Ossétie, où elle avait trouvé (1193) un deuxième mari, le remarquable David Soslan, qui remplaça l'incapable prince russe Andrei Bogolioubski. Les chroniqueurs arméniens attribuent aux frères Zakaré et Ivané l'expansion géorgienne et rappellent volontiers que le mythique T'orkom est l'ancêtre commun des Arméniens et des Géorgiens. L'arrivée des Mongols vint réduire à néant l'espoir des Francs du Levant qui s'attendaient à voir les Géorgiens venir délivrer Jérusalem, reprise par les musulmans en 1187.

Sous la domination mongole, les contingents arméniens et géorgiens du royaume de Géorgie (Kartli, Kakhétie) sont mobilisés par les gouverneurs mongols de Perse, quasiment à égalité d'effectifs – et, souvent, conjointement avec l'armée du royaume d'Arménie cilicienne –, pour aller combattre les sultans mamelouks d'Égypte¹⁴.

De Tamerlan à Chah Abbas (fin XV^{ème} – fin XVII^{ème} siècle): Arméniens et Géorgiens au carrefour des impérialismes

Après la réunification de la Géorgie sous le règne de Georges le Brillant (1314-1346) et l'ultime résistance du royaume d'Arménie cilicienne – privé de tout espoir de croisade du côté occidental - aux assauts conjugués des émirs turcs d'Asie Mineure et des sultans mamelouks, l'invasion du Turc Tamerlan (1336-1405), met à feu et à sang le Caucase chrétien¹⁵. La Grande Arménie, réduite politiquement à quelques principautés, et la Géorgie se trouvent prises en tenailles entre l'Empire turc des Ottomans, à l'ouest, et

13. William Edward David Allen, *op. cit.*, p. 95-108; Gérard Dédéyan, «Rois et princes géorgiens du temps de la croisade sous le regard des chroniqueurs arméniens», in Mzaro/Mzagve Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 11-29; René Grousset, *L'Empire du Levant. Histoire de la Question d'Orient*, Paris, Payot, 1949, p. 422-424.

14. Claude Mutafian, *op. cit.*, p. 172-186; Ronald Suny, *op. cit.*, p. 39-40.

15. William Edward David Allen, *op. cit.*, p. 123-125; Dickran Kouymjian, «Sous le joug des Turcomans et des Turcs ottomans (XV^{ème}-XVI^{ème} siècle). L'évolution politique et militaire au XV^{ème} siècle», in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 378-379.

le royaume iranien des Séfévides (1501-1736), à l'est. La Géorgie s'était vue abandonner par le pape et le duc de Bourgogne¹⁶.

Au milieu du XVI^{ème} siècle, l'Empire ottoman et le royaume séfévide se partagent le Caucase chrétien. Le brillant souverain de Perse, Châh Abbas (1587-1629) échoue dans son projet de déportation de la totalité de la population de Géorgie, qui provoque un formidable soulèvement dirigé par le roi Theymouraz I^{er}¹⁷. Les Arméniens furent, quant à eux, victimes de lourdes ponctions démographiques: en 1605, pendant la guerre turco-persane, Châh Abbas déporte 50.000 Arméniens de la province du Nakhitchévan, qui, à l'issue d'une terrible marche, sont installés près d'Ispahan, la capitale séfévide, où ils vont bientôt créer le prospère faubourg de la Nouvelle Djoulfa et faire rayonner le commerce arménien jusqu'aux Indes, en Russie et en Europe occidentale (Kouymjian in Dédéyan, 448-449).

Dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle, la Perse séfévide marque fortement la Géorgie de son empreinte en intronisant même des rois géorgiens islamisés: mais comme ceux-ci ne sont pas inquiétés, en raison de leur appartenance religieuse, ils reconstruisent, avec un authentique patriotisme, églises et monastères et relancent l'économie¹⁸. La culture géorgienne et la culture arménienne sont alors fortement influencées par celle de la Perse. Elles sont aussi, entre elles, en étroites relations, ce qu'incarne à la fin du XVIII^{ème} siècle, le troubadour arménien Sayat Nova, qui chante l'amour en arménien, en géorgien et en turc azéri¹⁹.

Renaissance politique et culturelle. La recherche de grands alliés chrétiens

Chez les deux nations chrétiennes du Caucase, les facteurs politiques et culturels sont conjugués.

Le roi de Géorgie Vakhtang VI (1675-1737) donne un nouveau souffle au patriotisme de ses sujets, d'abord sur le plan historique, en faisant collecter par le prince Vakhoutch, les *Annales géorgiennes*, où Thargamos/

16. Ronald Suny, *op. cit.*, p. 49-52; Dickran Kouymjian, in Gérard Dédéyan (dir.), *ibid.* p. 407-488.

17. Nodar Assatiani et Alexandre Bendianachvili, *Histoire de la Géorgie*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 185-190.

18. Ronald Suny, *op. cit.*, p. 51-58.

19. «Sayat'-Nova», in HHH, *Hama'rod Haygagan Hanrakidaran* [Encyclopédie arménienne abrégée], 4 vol., Erevan, 1990, 1995, 1999, 2003, 4, p. 330-332.

T'orkom est encore mentionné comme ancêtre commun aux Géorgiens et aux Arméniens. Le même Vakhoutch achève, en 1745, une *Description géographique de la Géorgie*.

Le roi lui-même pose les fondements juridiques de son État, confiant à une commission le soin de rassembler, dans un ouvrage collectif appelé *Code de Vakhtang*, des lois de diverses origines: cela va de la loi mosaïque aux lois géorgiennes, sans oublier la législation byzantine et la législation arménienne²⁰.

Ce développement culturel se prolonge sous Irakli II (1762-1798) (Erekle II, in Mikaberidze 286-287), grâce à la synergie, encouragée par le roi, entre le catholicos Anton I^{er} et les missionnaires italiens (Anton I^{er}, *ibid.* 129-130). Si Anton Ier (auteur d'un *Traité de théologie*) compose une *Grammaire géorgienne*, un *Manuel de Rhétorique*, c'est le Père Paolini qui compile le premier dictionnaire géorgien. Soupçonné de dérive latinophile, Anton est lavé de ce soupçon par l'Église russe qui en fait, quelque temps, l'archevêque de Vladimir. L'élargissement de l'horizon culturel pouvait être, en même temps le corollaire de l'ouverture diplomatique: c'est ce qu'illustre la mission en Europe, sous Vakhtang VI, de Saba Soulkhan Orbeliani: ce dernier, venu solliciter l'aide du pape et du roi de France, se rendit d'abord à la cour de Rome, où il affirma son adhésion à la foi romaine, puis à Versailles, auprès de Louis XIV. À défaut du soutien de la France, son ambassade valut à son pays une intéressante *Description de son voyage diplomatique en Europe*, ainsi qu'un répertoire de légendes et de fables en partie empruntées à La Fontaine, intitulé *Livre de la Sagesse et du Mensonge*²¹.

Du côté des Arméniens, toute trace étatique a disparu: pour ce qui concerne les Arméniens occidentaux, un système tétrarchique (quatre co-princes) subsiste dans l'aire cilicienne. En Arménie orientale, les *mélîks* («rois»), le plus souvent descendants des anciennes dynasties, dirigent, sous suzeraineté iranienne, de vigoureuses principautés²². A la fin du XVII^{ème} siècle, le jeune *mélîk* Israël Ori accompagne le catholicos d'Etchmiadzine, Hakob IV, dans sa mission vers l'Occident. Après le décès du catholicos à Constantinople – où il avait fait profession de foi catholique entre les mains

20. «Vakhtang IV», in Alexander Mikaberidze, *op. cit.*, p. 674-676; Nodar Assatiani et Alexandre Bendianachvili, *op. cit.* p. 205-210.

21. «Sulkhan Saba Orbeliani», in Alexander Mikaberidze, *op. cit.*, p. 510-511; Michel Tamarati, *L'Église géorgienne des origines à nos jours*, Rome, Société typographico-éditrice romaine, 1910, p. 589-605.

22. Robert H. Hewsen, «Les centres d'indépendance», in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 413-425.

du nonce -, le prince arménien va solliciter l'aide de Louis XIV, puis celle des princes allemands, enfin sans lendemain aussi, celle du tsar de Russie, Pierre le Grand (1696-1725)²³. De fait, l'Empire russe, à la suite du reflux de l'Empire ottoman et de la déstabilisation du royaume de Perse, se tourne vers le sud. Les *mélik*s déclenchent, en comptant vainement sur Pierre le Grand, et sous la direction de Dawit' Bêk de Siounik', une insurrection (1722-1730) que l'état turco-persan finit par faire échouer²⁴. Cette amorce d'un mouvement de libération est concomitante avec la renaissance culturelle arménienne initiée par le moine Mekhit'ar de Sébaste (1676-1749). Ayant posé, à Constantinople, les fondements de sa Congrégation (dite mékhitariste) en communion avec Rome, il reçoit, en 1777, du Sénat de Venise, l'île de San Lazzaro. Éveilleur spirituel de la nation arménienne par sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, il s'attacha, comme les artisans de la renaissance géorgienne, et quasiment à la même époque, à restituer à la langue arménienne sa pureté et sa richesse, principalement par sa *Grammaire de l'arménien classique* et par son *Grand Dictionnaire arménien*, voire par son *Traité de Rhétorique*, toutes œuvres qui rappellent singulièrement celle de ses émules de Géorgie²⁵. Les œuvres de ses disciples proches – comme le Père Mik'ayêl Tchamtchian ou le Père Ghoukas Indjidjian – font écho, entre autres, à celles du prince Vakhoutch: le premier avec son *Histoire de l'Arménie* (1784-1786), le second avec sa *Description de l'Arménie ancienne* (1822)²⁶.

Une autre communauté arménienne diasporique, non plus religieuse, mais marchande, venue de Perse en Inde, devait donner au mouvement de libération un programme ambitieux, entreprise qui fut peut-être marquée par l'Illuminisme anglais. Joseph Emin (1726-1809), fils d'un marchand de Calcutta, va acquérir en Angleterre une éducation politique, ainsi qu'une formation dans une Académie militaire royale. Puis, parti pour le Caucase, il tente de rallier le roi Irakli II à l'idée de création d'un royaume arméno-géorgien, avec le concours des *mélik*s du Karabagh et le soutien du catholicos arménien de Gandzasar²⁷.

23. «Israyel Ori», in *HHH*, 2, *ibid.* p. 377-378.

24. «Davit' Beg», in *HHH*, *ibid.*, p.13-14.

25. «Mkhit'ar Sébastatsi», in *HHH*, *ibid.* 3, p. 735-736.

26. «Mkhit'aryian miapanout'youn», in *HHH*, *ibid.*, p. 739-740; *Jubilé de l'Ordre des Pères mékhitaristes. Tricentenaire de la maison mère, l'Abbaye de Saint-Lazare. 1717-2017*, Lyon, Sources d'Arménie, 2017.

27. «Êmin (Garabedian)», in *HHH*, 3, *op. cit.*, p. 440-441; Abgar Ionnisyan, *Iosif Emin* (en russe), Erevan, 1989.

Sensiblement plus novateur, le marchand de Madras (venu de la Nouvelle Djoulfa) Chahamir Chahamirian (1723-1797) prête toute son attention au traité de Guiorguievsk conclu, en 1783, entre la tsarine Catherine II et le roi Irakli II, traité qui prévoyait l'établissement d'un protectorat russe sur la Géorgie (la Russie donnant son investiture au roi et contrôlant la politique étrangère) et dont l'article 2 stipulait que la protection russe s'étendait aux alentours du royaume de Kartlie-Kakhétie, c'est-à-dire au territoire arménien. Réorientant le projet de République parlementaire de son fils Hakob en fonction du rôle primordial qu'il réservait à la Géorgie pour l'émancipation des Arméniens, Chahamir publia à Madras, en 1788, un projet de constitution d'une surprenante modernité. Sans entrer dans une critique de l'autocratie des Bagration, comme le faisait, à la même époque, le prince géorgien Alexander Amilakhvari dans son traité *Le Sage de l'Orient*, marqué par la philosophie française des Lumières, Chahamirian proposait à Irakli II l'établissement d'un régime parlementaire, la mise sur pied d'une armée régulière, la création d'usines, l'abolition du servage. Chahamir fut alors doté d'un fief princier, le district de Lôrê. Mais le projet de coopération fut interrompu brutalement par l'invasion, en 1795, du châh de Perse, sans que Catherine II ait pu intervenir²⁸.

Le XIX^{ème} siècle: la fin des projets arméno-géorgiens. La Géorgie et Tiflis sous l'administration tsariste

Avec les tsars Paul I^{er} (1796-1801) et Alexandre I^{er} (1801-1825), un processus d'annexion fut mis en œuvre, malgré les engagements pris vis-à-vis des Arméniens et, surtout, vis-à-vis du royaume géorgien de Kartlie-Kakhétie. Avec les premiers, Catherine II avait formé le projet de créer un royaume arménien sous protectorat russe qui devait être confié au favori de la tsarine, Grigoriy Potemkine, dont la mort, en 1791, fit ajourner *sine die* le projet, malgré l'aide fournie aux Russes, en 1797, par les *mélîks*, pour la conquête des principales villes de Transcaucasie sous autorité persane (Zekiyani, in Dédéyan 468-469).

28. «Chahamir Chahamirian», in HHH, *op. cit.* 4, p. 30; Pavel Tchobanyan, «Le projet de la monarchie constitutionnelle géorgienne au XVIII^{ème} siècle», in Mzaro/Mzagve Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *op. cit.*, p. 270-274; Vardan Grigoryan, «La carte d'Arménie de Chahamir Chahamirian (1723-1797) de Madras», (en arm.), in *Banber Maténadarani* [Le Messenger du Maténadaran], Erevan, 1962, n° 6, p. 353-364.

Le tsar Paul I^{er}, qui avait pourtant proposé au roi Guiorgui XIII, un traité plaçant son royaume (la Géorgie orientale) sous protectorat russe, interrompit les négociations et, en février 1801, proclama l'annexion qu'Alexandre I^{er}, après l'avoir annulée, confirma en septembre. Ainsi, par l'annexion de 1801, le binôme géorgien Kartli-Kakhétie avait perdu sa souveraineté. L'Arménie orientale, quant à elle, n'avait perdu qu'un projet de royaume (« Georgievsk, Treaty of (1783)», in Mikaberidze 326-327).

Alexandre I^{er} rétablit alors la vice-royauté du Caucase qui, au fur et à mesure de la conquête russe, comprit l'ensemble de la région. Tiflis, capitale de la vice-royauté, fut la véritable capitale des Arméniens de l'Empire russe (Erevan n'était alors qu'une grosse bourgade), rôle que jouait Constantinople pour les Arméniens de l'Empire ottoman²⁹.

Avant l'annexion de la Géorgie par la Russie, Tiflis avait eu, depuis 1741, une dynastie d'ethnarques arméniens, titrés *mélîks* – des maires, en quelque sorte – les Behboutachvili, dont descendait le général d'infanterie Vassili Behboutov. La Géorgie avait accueilli d'autres familles nobiliaires arméniennes: les Lorou-Melikichvili, ducs depuis 1478, dont descendait le comte Mihaïl Loris-Melikov, héros de la guerre russo-turque de 1877-1878 et ministre de l'Intérieur réformiste, sous Alexandre II; les Arghoutinski-Dolgorouki, descendants de Zakaré Zak'arian/Mkhargrdzeli, restés fidèles à l'Église arménienne (Ivané, frère de Zakaré s'était rallié à l'Église géorgienne), loyaux serviteurs du royaume de Géorgie, de l'Empire russe et, au tournant du XIX^{ème} siècle, vaillants combattants de la Cause arménienne³⁰.

D'après des estimations suisses, Tiflis comptait, en 1876, 36,2% de Géorgiens et 47,7% d'Arméniens – ce qui explique qu'il y ait eu des maires arméniens³¹. Le rôle des Arméniens de Géorgie, tant à la fin du royaume bagratide que sous l'administration russe, était surtout économique. La bourgeoisie arménienne était, en partie, maîtresse du grand commerce (sans compter son rôle dans l'industrie pétrolière de Bakou) et avait un mode de

29. Ronald Suny, *op. cit.*, p. 63-95.

30. Juriï Asadov, *Armjanskiï general'skiï korpus carskoï Rossii*, Moskva, "Pero", 2016, p. 38-41, 45-48, 71-76; Gérard Dédéyan, «Trois généraux arméniens au service des Tsars», in *Armenian Diaspora and Armenian-Russian relations: Past and Present*. Actes du colloque international, Faculty of History of Lomonossov Moscow State University, ANIV Center for Armenian Studies, 13-17 sept. 2016 (sous presse).

31. Victor Dingelstedt, «La population du Caucase et de la ville de Tiflis», in *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 33, 1894, p. 74-76.

vie sensiblement différent de celui de la noblesse terrienne géorgienne, dont Ilya Tchavtchavadzé vantait l'enracinement³².

Tiflis, au XIX^{ème} siècle, capitale intellectuelle des Arméniens du Caucase, était la patrie du romancier Khatchatour Abovian, du dramaturge Gabriel Soundoukian, du poète Hovhannès T'oumanian. Après le Théâtre russe, le Théâtre géorgien, l'Opéra, le Théâtre arménien y fut fondé en 1858³³.

Tiflis était également la capitale politique des Arméniens du Caucase, puisque les principaux partis arméniens y furent fondés. C'est la politique conduite par Alexandre III (1881-1894) – en réaction à l'assassinat d'Alexandre II (1855-1881) – vis-à-vis des courants progressistes et des peuples allogènes qui favorisa la radicalisation politique chez ces derniers, radicalisation qui trouva son inspiration surtout chez les révolutionnaires russes³⁴. Chez les Géorgiens, la question nationale se compliquait d'un problème social, l'opposition des paysans aux grands propriétaires. Le parti *dachnak*, socialiste-révolutionnaire, prédominant chez les Arméniens, transposait cette opposition à l'Empire ottoman, où les paysans de l'Arménie occidentale étaient exploités par les aghas ou les beys musulmans³⁵.

Après la révolution d'Octobre, les Géorgiens et les Arméniens du Caucase eurent des destins en partie parallèles, à cette différence près que l'Arménie «russe» est envahie de milliers de réfugiés ayant échappé au génocide de 1915. Une République transcaucasienne, proclamée le 9 avril 1918, et contrainte de résister à l'avance de l'armée ottomane, cède vite la place du 26 au 28 mai 1918, successivement, aux Républiques de Géorgie, d'Arménie et d'Azerbaïdjan. Les deux premières, malgré leurs sollicitations – particulièrement fortes de la part de l'Arménie, attachée à la Triple-Entente -, échappent aux préoccupations des Occidentaux et doivent, en 1920, pour l'Arménie, en 1921 pour la Géorgie, céder à la pression des bolcheviks et constituer, en 1922, avec la troisième, une République socialiste soviétique de Transcaucasie (capitale Tbilissi)³⁶. De 1936 à 1991, l'Arménie, la Géorgie

32. Paata Boukhrachvili, «Réflexions sur les relations arméno-géorgiennes», in Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *op. cit.*, p. 275-283.

33. *Hay Spiour'k'hanrakidaran* [La Diaspora arménienne. Encyclopédie], Erevan, 2003, p. 568-580.

34. Ronald Suny, *op. cit.*, p. 126-143.

35. Anahide Ter Minassian, «L'Arménie et l'éveil des nationalités (1800-1914). L'ère des partis politiques arméniens», in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 502-519; Anahide Ter Minassian, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions. 1878-1920*, Paris, Éditions Karthala, 2009.

36. Ronald Suny, *op. cit. ibid.*

Langue, civilisation, religion, histoire

et l'Azerbaïdjan sont reconnus, individuellement, comme des Républiques socialistes soviétiques, jusqu'à la récupération de leur indépendance, en 1991³⁷.

Le rôle des Géorgiens et des Arméniens au Moyen-Orient

Par leur situation géopolitique, l'Arménie et la Géorgie ont été constamment en contact – conflit ou osmose – avec des puissances bien intégrées au continent asiatique: l'Empire ottoman, le royaume de Perse.

Mais les Arméniens et les Géorgiens ont été eux-mêmes, par leur émigration, volontaire ou forcée, des éléments de progrès dans plusieurs pays du Moyen-Orient. On sait que les Ottomans allaient souvent enlever à leur familles, au Caucase, de jeunes garçons pour en faire des mamelouks, des esclaves-soldats, élevés dans la religion musulmane et recevant une formation militaire complète. C'étaient des mamelouks géorgiens qui dirigeaient l'Égypte (alors province ottomane) dans les quatre dernières décennies du XVIII^{ème} siècle jusqu'à la campagne de Bonaparte, en 1798. Soucieux de progrès (création de l'Arsenal du Caire), excellents stratèges (selon l'appréciation de Bonaparte), ils avaient gardé la pratique de leur langue, recevant leurs familles et faisaient des dons pour les églises de leurs villages.

Les Mamelouks géorgiens gouvernent également l'Irak, province de l'Empire ottoman du milieu du XVIII^{ème} siècle à 1831, avec une autonomie plus grande que leurs frères d'Égypte. Assurant la stabilité politique au pays, ils ouvrent Bagdad au commerce européen, confient la formation de leur armée à des Occidentaux et élargissent leurs relations diplomatiques. L'action des Mamelouks géorgiens s'étend même, à la fin du XVIII^{ème} siècle, à la Régence de Tunis³⁸.

Pour revenir aux Arméniens, passant sur la présence de vizirs arméniens aux côtés des califes fâtimides du Caire pendant une partie du XI^{ème} et du XII^{ème} siècle (Dadoyan, *The Fatimid Armenians*), il faut rappeler que, pendant presque tout le XVIII^{ème} siècle, le vice-roi d'Égypte s'entoure de conseillers et de ministres arméniens restés chrétiens, polyglottes, mais

37. Claire Mouradian et Marc Ferro, «L'Arménie soviétique», in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 609-658; Thomas Balivet, *op. cit.*; Pierre Razoux, *Histoire de la Géorgie*, Paris, Perrin, 2009.

38. Gérard Dédéyan, «Les Mamelouks géorgiens et arméniens, du Directoire à la Restauration (1795-1830)», in Isabelle Augé, Vladimir Barkhoudaryan et al. (dir.), *L'Arménie et la Géorgie en dialogue avec l'Europe. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Geuthner, 2016, p. 347-374.

surtout francophones, auxquels le pays doit la création de la première banque égyptienne, de l'École de traduction et d'administration, de l'École du Génie³⁹. Il y aurait trop à dire sur les *amiras* (émirs) arméniens de l'entourage des sultans ottomans au XVIII^{ème} siècle, investis de hautes responsabilités comme banquiers, joailliers, architectes du Palais (Jamgocyan, *Les Banquiers du Sultan et Le temps des Réformes. L'Arménie ottomane*)

Conclusion

Après la Première Guerre mondiale, le génocide des Arméniens, le bref accès des deux peuples à l'indépendance, les soixante-dix ans de régime soviétique, Arméniens et Géorgiens, ayant recouvré leur souveraineté, se présentent, sans risque d'impérialisme de leur part, et même si leurs politiques étrangères peuvent diverger, comme des acteurs potentiels de premier plan dans le dialogue entre l'Europe et l'Asie, en ce début du XII^{ème} siècle. Leur expérience diplomatique séculaire, leur familiarité – dans une exceptionnelle ouverture d'esprit – avec les civilisations de l'Asie et de l'Europe, leur ancrage dans les valeurs européennes, en font des intermédiaires irremplaçables, d'authentiques « passeurs » de civilisations.

Bibliographie

- Allen, William Edward David, *A History of the Georgian People*, London, Routledge and Kegan Paul, 1932, reissued 1971.
- Asadov, Juriï, *Armjanskii general'skii korpus carskoï Rossii*, Moskva, "Pero", 2016.
- Assatiani, Nodar et Bendianachvili, Alexandre, *Histoire de la Géorgie*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Augé, Isabelle, «La croisade géorgienne du XII^{ème} siècle», in Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 46-56.
- Augé, Isabelle, Barkhoudaryan, Vladimir, Dédéyan, Gérard, Dokhtourichvili, Mzaro/Mzagvé, Karaulashvili, Irma (dir.), *L'Arménie et la Géorgie en dialogue avec l'Europe. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Geuthner, 2016.
- Balivet, Thomas, *Géopolitique de la Géorgie. Souveraineté et contrôle des territoires*, Paris, L'Harmattan, 2005.

39. Aïda Boudjikianian, in Gérard Dédéyan (dir.), *op. cit.*, p. 827-833.

Langue, civilisation, religion, histoire

- Boudjikianian, Aïda, «La grande diaspora arménienne (XIX^{ème} -XXI^{ème} siècle)», in Gérard Dédéyan, (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 819-903.
- Boukhrachvili, Paata, «Réflexions sur les relations arméno-géorgiennes», in Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 275-283.
- Burney, Charles, «Avant les Arméniens: les Ourartéens, guerriers et bâtisseurs», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 67-99.
- Chaumont, Marie-Louise et Traina, Giusto, «Les Arméniens entre l'Iran et le monde gréco-romain (V^{ème} siècle av. J.-C. – vers 300 ap. J.-C.)», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p.
- Dadoyan, Seda B., *The Fatimid Armenians*, Brill, Leiden, New York, Köln, 1997.
- Dagron, Gilbert, Riché, Pierre, Vauchez, André, *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t. 4, *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris, Desclée, 1993.
- Dédéyan, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008.
- Dédéyan, Gérard, «Rois et princes géorgiens du temps de la Croisade sous le regard des chroniqueurs arméniens», in Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili, Gérard Dédéyan, Isabelle Augé (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 11-29.
- Dédéyan, Gérard, «Paladins ou martyrs? Les princes arméniens au combat», in Jérémie Foa, Elisabeth Malamut et Charles Zaremba (dir.), *La mort du prince*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2016, p. 183-202.
- Dédéyan, Gérard, «Les Mamelouks géorgiens et arméniens, du Directoire à la Restauration (1795-1830)», in Isabelle Augé, Vladimir Barkhoudaryan et al. (dir.), *L'Arménie et la Géorgie en dialogue avec l'Europe. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Geuthner, 2016, p. 347-374.
- Dédéyan, Gérard, «Trois généraux arméniens au service des Tsars», in *Armenian Diaspora and Armenian-Russian relations: Past and Present*, Actes du colloque international, Faculty of History of Lomonossov Moscow State University, ANIV Center for Armenian Studies, 13-17 sept. 2016 (sous presse).
- Dingelstedt, Victor, «La population du Caucase et la ville de Tiflis», in *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 33, 1894, p. 74-76.
- Dokhtourichvili, Mzaro/Mzagvé, Dédéyan, Gérard, Augé, Isabelle (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du Colloque), Éditions Université d'État Ilia, Tbilissi, 2012.
- The Epic Histories Attributed to Pawstos Buzand (Buzandaran Patmut'iwnk)*, Translation and Commentary by Nina G. Garsoïan, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1989.

- Grigoryan, Vardan, «La carte d'Arménie de Chahamir Chahamirian (1723-1797) de Madras» (en arm.), in *Banber Maténadarani* [Le Messager du Maténadaran], Erevan, 1962, n° 6, p. 353-364.
- Grousset, René, *L'Empire du Levant. Histoire de la Question d'Orient*, Paris, Payot, 1949.
- Harutunyan, Babken, «À propos de la date de l'adoption du christianisme comme religion d'État dans la Grande Arménie», in Dokhtourichvili et al. (dir.), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 40-45.
- Hewsen, Robert H., «Terre, peuple et langue. Géographie physique», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 31-43.
- Hewsen, Robert H., «Les centres d'indépendance», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 413-425.
- HHH = *Hamaṛod Haygagan Hanrakidaran* [Encyclopédie arménienne abrégée], 4 vol., Erevan, 1990, 1995, 1999, 2003.
- Hay Spiouṛk' Hanrakidaran* [La Diaspora arménienne. Encyclopédie], Erevan, 2003.
- Ioannisyan, Abgar, *Iosif Emin* (en russe), Erevan, 1989.
- Jamgocyan, Onnik, *Les Banquiers des Sultans*, Paris, Éditions du Bosphore, 2013.
- Jamgocyan, Onnik, *Le temps des Réformes. L'Arménie ottomane*, Paris, Éditions du Bosphore, 2015.
- Jubilé de l'Ordre des Pères mékhitaristes. Tricentenaire de la maison mère, l'Abbaye de Saint-Lazare. 1717-2017*, Lyon, Sources d'Arménie, 2017.
- Kouymjian, Dickran, «Sous le joug des Turkomans et des Turcs ottomans (XV^{ème}-XVI^{ème} siècles)», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 377-411.
- Mahé, Annie et Mahé, Jean-Pierre, *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2012.
- Martin-Hisard, Bernadette, «Martyre et baptême en Géorgie (IX^{ème}-X^{ème} siècles)», in *Horizons marins. Itinéraires spirituels (V^{ème}-XVIII^{ème} siècles)*, vol. I, *Mentalités et sociétés, Mélanges en l'honneur de Michel Mollat*, Études réunies par Henri Dubois, Jean-Claude Hocquet, André Vauchez, Paris, Éditions de la Sorbonne, 1987, p. 95-104.
- Martin-Hisard, Bernadette, «Georgian Hagiography», in St. Efthymiadis (ed.), *The Ashgate Research Companion to Byzantine Hagiography*, vol. I, Ashgate, *Period and Places*, 2011, p. 285-298.
- Mikaberidze, Alexander, *Historical Dictionary of Georgia*, Second Edition, New York. London, Rowman and Littlefield, Lanham. Boulder. 2015.
- Mouradian, Claire et Ferro, Marc, «L'Arménie soviétique», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 609-658.
- Mutafian, Claude, *L'Arménie du Levant (XII^{ème}-XIV^{ème} siècles)*, 2 vol., Paris, Les Belles-Lettres, 2012.

Langue, civilisation, religion, histoire

- Razoux, Pierre, *Histoire de la Géorgie. La clé du Caucase*, Paris, Perrin, 2009.
- Salia, Kalistrat, *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, Éditions Nino Salia, 1980.
- Suny, Ronald Grigor, *The Making of the Georgian Nation*, Indiana University Press, Second Edition, 1994.
- Tamarati, Michel, *L'Église géorgienne des origines à nos jours*, Rome, Société typographique-éditrice romaine, 1910.
- Tchobanyan, Pavel, «Le projet de la monarchie constitutionnelle géorgienne-arménienne au XVIII^{ème} siècle », in Dokhtourichvili et al. (dir), *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité* (Actes du colloque), Tbilissi, Éditions Université d'État Ilia, 2012, p. 270-274.
- Ter Minassian, Anahide, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Paris, Éditions Karthala, 2009.
- Ter Minassian, Anahide, «L'Arménie et l'éveil des nationalités (1800-1914). L'ère des partis politiques arméniens», in Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007/2008, p. 502-519.

Nino ABAKELIA
Associate Professor
Ilia State University
Tbilisi, Georgia

The change of meanings of Christian terms over time and their interpretation in the popular religion of the Georgians

Abstract: The paper examines a set of religious terms attested in the popular religion of the Georgians, the meanings of which had grown obscure and incomprehensible in the course of time, which, in turn, caused different opinions and formed stereotypes among scientists.

According to the first stereotype, pagan images and personages were developed and converted into the Christian ones in accordance with the Christian ideology; the second stereotype, on the contrary, argued that Christian symbols were filled with pagan content and had been modeled according to the pagan patterns; the mentioned processes, according to some arguments, formed space for the coexistence of two religious systems and the relationship between these systems were compared with the relationship of bi-lingual systems in multi-cultural settings.

Applying ethnographic method, the paper tries: a). to identify the terms under scrutiny with their initial forms and meanings in the appropriate religious system; b). to reveal the changes when their names are twisted out of their true meaning; c). to show how one and the same unintelligible term could be perceived in different situations and what kind of connotations could be added to it; d). how a new construct is modeled, which neither with its form nor with its meaning is pagan or Christian in the strict sense of the words.

Together with the demonstration of the trajectory of the terms, the paper also tries to show the possibilities these changes might contain in themselves and how these terms might be found in the names of neo-pagan deities, one day.

Keywords: Paganism, Christianity, Neo-Paganism

The paper examines a set of religious terms attested in the popular religion of the Georgians, the meanings of which had grown obscure and incomprehensible over time, which, in turn, caused and formed different opinions and stereotypes among scientists.

The first stereotype is that pagan images and personages were developed and converted into the Christian ones in accordance with the Christian ideology; the second stereotype, on the contrary, argued that Christian symbols were filled with pagan content and had been modeled according to the pagan patterns; the mentioned processes, according to some arguments, formed space for the coexistence of the two religious systems and the relationship between these systems were compared with the relationship of bi-lingual systems in multi-cultural settings.

Among the population of Georgia, generally such terms are associated with the definite cultic rituals which actually are bound with ancestral customs, cultural memory and in consequence with the concept of identity.

Speaking about the formed stereotypes we especially have in mind scientists' viewpoints on the subject, for population might not remember the origins or meanings of those terms but they continue to observe the ancestral rituals established by tradition, which enable them to identify themselves with their culture.

We start with a set of terms found in many ritual situations in the religious life of the Georgians which are thought to be interrelated with each other.

One of such terms is a theonym *Kviria*, that is associated with a series of cultic rituals in the mountainous regions of Georgia and which became a baffling problem among the researchers.

The attested ethnographic data gathered by different scholars show that the parallel forms of this name are *Kvire*, *kvira*, *kvirae*, *kvirea*, *kvirie*. The mountainous sites of Georgia were scattered with the sanctuaries and niches built in the name of *Kviria*. Special festivals and customs were associated with him. His name was mentioned in the first place in the religious hymns,

prayers and curses (Lekiasvili, *Towards the study of deity kviria among the Georgian mountaineers* 373).

As expected the widely spread cult of *Kviria* did not remain unnoticed by researcher- ethnographers and historians. According to some interpretations he was regarded as a fertility and child birth deity (Javakhishvili, *The history of Georgian nation* 156-157). The case was further investigated, deepened and according to the other exploration *Kviria* was placed amongst the deities of ancient pagan pantheon of the eastern Georgian mountaineers and in particular, in the main triad of the deities that was represented by *morige ghmerti* (i.e. the supreme deity), *mze kali* (the sun goddess) and *kviria* (Bardavelidze, *Ancient religious beliefs and graphic art of the Georgian tribes* 23-48)¹. Some identified *Kviria* with a pagan genius i. e. the guardian spirit (Charachidzé, *Le système religieux de la Géorgie païenne* 275-334). Others emphasized the similarities between the terms *kviria*, *kerá* (hearth) and *kvery* (a sort of bread baked in ashes) (Bardavelidze, *op. cit.* 23-47).

In the ethnographic reality of the Svans (western Georgian mountaineers) special attention has been paid to the ritual song called *kviria* dedicated to the deity *kviria*, and its association with fire and domestic hearth (Maisuradze, *Historical and ethnographic aspects of Georgian traditional music* 220-221). While deciphering the musical text, its archaic architectonics has been revealed and the specific manner of performance led to the conclusion that the mentioned ritual song dedicated to *kviria* was a round dance song. Taking into consideration all above said and the archaeological evidence on the hearths, that have been attested already in the Eneolithic period and the fact that they were ritually important in the Kura-Araxes culture, conclusion has been made that the round dance song dedicated to *Kviria* originated in the ancient pagan times (*Ibid.* 221).

According to other scholars, the main failure or fallacy in these studies actually was that the researches never (or in rare occasions) differentiated

1. Vera Bardavelidze in her book *The ancient religious beliefs and graphical art of the Georgian tribes* worked out a general conception on the pantheon of deities in the period of destruction of tribal system among the Georgian tribes, representing a triad which was the predecessor of the seven deities which were earlier revealed in the researches of Iv. Javakhishvili. The results of Iv. Javakhishvili's studies completely corresponded to the level of that time and was relevant to the history of Georgian culture, which rested on the vague sources and fragmentary statements of the historians. Georgian society took a keen interest in the researches carried out by Iv. Javakhishvili (Surguladze, *The path of a genuine Scientist* 12-13). Nowadays these theories require a careful reconsideration.

different – earlier and later i.e. Christian and pre-Christian elements and layers in the studied cults.

As is known, when interpreting by nature syncretic cults the main and general demand is to differentiate the Christian and pre-Christian layers in order not to make invalid inferences and not to interpret new happenings and facts as the old ones.

The analyzes of the multifarious ethnographic data, epithets and nicknames, ascribed functions, festivals and rituals of the above-mentioned divinity resulted in absolutely different conclusion about the nature of the deity.

Scrutinizing the epithets *kvire-ghvtis-shvili* (*kvire* the Sun of God), *angelozt meufrose* (the head of the Angels), *xmeltmouravi* (the land governor), the leader among the suns of God (i.e. among the saints), *kvira cxoveli* (the life-giving *kvira*), the mythological beliefs in which *kviria* represents the judge and is perceived as the guard of justice scales, etc., taking into account the local belief that his special dwelling house was a Christian church or a shrine and that his main holidays were Easter, the Octave of Easter (*kviracxovloba* i.e. the day of life giving *kvira*) and Ascension a conclusion has been made that *Kviria* was Christ himself, whose worship among the mountaineers was ordinary thing and had a local coloring (Lekiashvili, *op. cit.* 373- 395).

According to the ethnographic data of Pshavi and Khevsureti (eastern mountainous Georgia) *Kviria*, *Kvira*, *Kvirae* (Greek *kvirios*) is the first and the only chosen one among the sons of God. He has all characteristics of Christ including the name itself. He is imagined seated at the right hand of God. His tent stands at the right side (hand) of *morige ghmerti* (i.e. supreme God) (comp. Acts 7:55–56; Romans 8:34; Ephesians 1:20; Colossians 3:1). That is why he is appealed in the following way: “be blessed and hallowed thy name, *kvira*, thou having the tent beside the Lord’s court”. Together with *morige ghmerti* he is a judge and is the keeper of moral righteousness (Kiknadze, *Georgian mythology* 48).

So, as a consequence of this, in the theonym *Kviria* the local name of Christ was detected. This statement resulted in the further proposition that the Christian cults and Christian beliefs were not presented by superficial elements in the belief system of the mountaineers (as was the mainstream idea or the main tendency in the special literature) but rather constituted its basic and organic components.

In this way “*Kviria* (*Kyrion* – Lord in Greek) stood apart from other supernatural beings; it has its separate, unique place in the religious

consciousness of the believers... Christ was hidden (was not accessible to view) in its Greek epithet Kyrion” (*Ibid.*).

But the above-mentioned evident identification of *Kviria* with Christ did not end further odd interpretations.

On the basis of the formal phonetical resemblance the etymology of the mentioned term was identified with the name of early Christian martyr *Kvirike* (*Cuiricus*) and its derivative folk name of the month July – *kvirikoba*. Comparing these two names, the conclusion has been made that the root *kvir* was borrowed from the festival *kvirikoba* (the day dedicated to *Kvirike* that was celebrated on commemoration of the early Christian martyrs *Cuiricos* and *Iulitta*, which in Svaneti (western mountainous Georgia) is known as *lagurka* or *laguirka* [* la-kuir(i)ka – N.A.] and consequently, it was borrowed from the name of the same saint (Chkuaseli, *Georgian customs and the ritual vocabulary of the folk celebrations* 22-27). But these two terms, actually, could not be compared to each other as they represent two different names – *Kvira* (the Lord) and *Kvirike* (the name of early Christian saint) – each with a different valuation in Christianity; they both were bound with the definite meanings and cult practices.

Besides, researchers attested a round dance chant called *Kviria-gherta* (Javakhhisvili, *op. cit.* 101-116) or *kviriola* i.e. a cultic round dance song that had been sung during incantation and invocation of appropriate weather, after fortunate hunting and some other critical occasions.

Exploring the mentioned round dance song and in search of its ancient roots the historians of music inferred that the mentioned round dance song had been originated from the pagan times (Aslanisvili, *Sketches on Georgian folk songs* 281).

Further, the chant *Kviriola* (in the folk name of which Greek *kyrie eleyson is revealed*) on the basis of its mere phonetic sounding was compared with the ritual song *guriela*; that was attested among the ethnic Georgians in Turkey in historical Tao-Klarjeti, where it was sung at the New Year’s celebration; and in the name *guriela*² a variation of the chant *kviria* has been “revealed”.

Actually celebrations of festivals were accompanied by chants in which one could often discern the term *kvira/kviria* or *Kirialesa*, *krialesa*, *kirialesa mexvamua*, *kviriola*, *kvirola*. Here again we are dealing with one

2. We have scanty ethnographic data on the subject and can just make guesses that the song is associated with Guria (the province of western Georgia) and with its special musical traditions.

more misconstrued, misinterpreted phrase such is *Kyrie eleison* (“lord have mercy” or lord have mercy upon us”) which is taking its origins from the Christian liturgical practice (from an important prayer of Christian liturgy) that was sung by the believers in different occasions (brief petitions in services)³. These brief petitions, as it seems, were separated from the service and had been inserted in everyday life of the Georgians. In this prayer the population appealed for help to *Kviria* when they felt themselves in difficult and dangerous situations (e.g. during droughts or prolonged pouring rains, or when requesting for good harvest, for fortunate hunting, etc.).

As is seen, the identifications of the above-mentioned terms were made not from within the social group (not from the emic perspective) i.e. by the believers themselves, but by scientists who were in this case outsiders i.e. their view points were obtained from the outer observers’ perspective.

The other special cult term on which the attention is paid in the paper is the paired name of Archangels Michael and Gabriel in western Georgia. Their phonetically deformed, modified and altered names differ from place to place and can be easily misunderstood and misinterpreted. In Samegrelo (western Georgia) they are called mikam-garia / mikam-gario, sa-kam-gario (the last term indicating belonging to Michael and Gabriel Archangels); in Abkhazia – *mkam-garia*, *a-kam-garia*, *s-kam-garia*. In the special literature (Ochiauri, Surguladze, *The mythology of the Caucasian-Iberian peoples* 603-607)⁴ the term *mkamgaria* (and its derivatives: *a-kamgaria*, *s-kamgaria*)

3. In Christian practice, the prayer, «Kyrie, eleison,» «Lord, have mercy» derives from several New Testament verses in particular. In Matthew 15:22; 20:30, 31. in Mark 10:46. There are other examples too, such as Luke 18:39 and Matthew 9:27, but, as is known, the phrase «Lord, have mercy» was well-enough established in the Gospel narratives to become the basis for the use of «Kyrie, eleison» as a liturgical prayer. An important difference, as is said, is that in the New Testament the expression is always personalized by an object after the exclamation, while in the Eucharistic celebration it can be seen more as a general expression of confidence in God’s love, 3:293 especially in view of the litany form in which it originated. The phrase *Kýrie, eléison* (Greek: *Κύριε, ἐλέησον*), or one of its equivalents in other languages, is one of the most oft-repeated phrases in Eastern Christianity, including the Eastern Orthodox and Eastern Catholic Churches (Dictionary of the Christian Church, edited by F.L. Cross and E. A. Livingstone, Hendrickson Publishers’ edition published by arrangement with Oxford University Press. Printed in the United States of America, 2007, p. 938).

4. In T. Ochiauri’s and I. Surguladze’s generalized article on the Caucasian-Iberian Mythology in the Encyclopedia of *the Myths of the peoples of the World*, issued in 1980 by the Publishing House of “the Soviet Encyclopedia”, (Editor-in chief Tokarev S.A.) the Abkhazian data is based on the works of L.Kh. Akaba, Anshba A.A. Dzhanaschia N.S. and other Abkhazian scientists cited in the paper.

encountered in Abkhasian religious beliefs is interpreted as the name of the Abkhasian pagan deity, the patron of cattle. The deity was framed in the “appropriate” mythological entourage with references to the past, ritual idioms and practices.

According to the local Abkhasian beliefs, *mkamgaria* lived on top of the mountain near to the village of Chkhortoli (now the occupied region of Gali), where sacrifices were made for him. At a quick and superficial view, the term looks quite exotic and linked to the pagan past. But the study of archival materials and ethnographic field data (among them collected by the author) gives the opportunity to state that the so-called Abkhasian Deity *mkamgaria* is a deformed local term of Megrelian *Mikam-Garia* (in turn originated from Georgian *mikel-gabrieli* and correspondingly, from the names of Christian Michael and Gabriel). By means of the derivational suffix “sa” – the form *sa-mkamgaria* or *sa-mikamgaria* (i.e. dedicated to Michael and Gabriel Archangels) was formed as a result; from this form the reduced form of *skamgaria* and more distorted form of quite Abkhasian sounding – *a-kamgaria* derived (Abakelia, *Some sketches on Abkhasian and Georgian Religious Terminology* 27-35). Relying on the invalid inference it claims to be derived from the historical pagan beliefs of Abkhasians, from the indigenous, ethnic religion. It attempts to establish continuity with a suitable past that adds some extra dimension to their investigations. The element of invention is particularly clear here. Its origin seems of quite late occurrence and in a broad sense invented.

Sharing E. Hobsbaum’s opinion we agree that: “...all historians, whatever else their objectives, are engaged in the process, inasmuch as they contribute, consciously or not, to the creation, dismantling and restructuring of images of the past which belong not only to the world specialist investigation but to the public sphere of man as a political being” (Hobsbaum, *The Invention of Tradition* 13).

Both discussed cases prove the general proposition of Eric Hobsbaum (*Ibid.* 1-13) according to which: “traditions” which appear or claim to be old are often quite recent in origin. And that all invented traditions, so far as possible, use history as a legitimator of action and cement of group cohesion. Frequently it often becomes the actual symbol for struggle and as such represents an ideological and political myth. Sometimes, reconstructed cultic terms based on inaccurate sources and statements or outright fiction might step into the polytheistic religion and invent a new cult of “ancient”

religion, striving to revive “genuine” pantheons and rituals of ancient cultures, which automatically implies continuity with the past.

Nowadays such trend is associated with neo-paganism that sometimes seems to be associated more with extreme nationalism than with archetypal psychology. In the post-Soviet space it emerged in many regions as the product of 1990⁵.

Noe-pagans constructing neo-mythological texts in due form of archaic mythology live active ritual life connected with the annual cycle of holidays. Within them they attempt to structure at least some parts of social life as unchangeable and invariant.

Bearing in mind the above said, one needs to be careful and adequate while interpreting such modern constructs and their symbols with their suitably tailored ethnic religion.

Applying ethnographic method, we attempted a) to identify the terms under scrutiny with their initial forms and meanings in the appropriate religious system; b) to reveal the changes when their names are twisted out of their true meaning; c) to show how one and the same unintelligible term could be perceived in different situations and what kind of connotations could be added to it; d) how a new construct is modeled, which neither with its form nor with its meaning is pagan or Christian in the strict sense of

5. On the religious situation in general and on various forms of neo-paganism after the collapse of the Soviet Union in the post-Soviet space see: *Pelkmans, Mathijs*. “Religious Conversion and the Inadequacy of Rational Choice Theory, Book Discussion of Radford, David (2015) Religious Identity and Social Change: Explaining Christian conversion in a Muslim world, in *Central Asian Affairs*. 4 (4): Brill, 2017,407-410. *Pelkmans, Mathijs* (2015) Awkward secularity between atheism and new religiosity in post-Soviet Kyrgyzstan. In: Ngo, T. and Quijada, J., (eds.) *Atheist Secularism and its Discontents: A Comparative Study of Religion and Communism in Eurasia*. Global diversities. Palgrave Macmillan UK, Basingstoke, UK, 244-255,2014. *Pelkmans, Mathijs* (2015) Religious repression and religious freedom: an analysis of their contradictions in (post-)Soviet contexts. In: Sullivan, Winnifred Fallers and Shakman Hurd, Elizabeth and Mahmood, Saba and Danchin, Peter G., (eds.) *Politics of Religious Freedom*. University of Chicago Press, Chicago, USA, 313-323. *The Invention of Religion. De-secularization in the Post-Soviet Context [izobretenie religii.deseekularizacyja v postsovetkom kontekste]*, St. Petersburg, 2015. *Laruelle, Marlene* “Alternative Identity, Alternative Religion? Neo-Paganism and the Aryan Myth in contemporary Russia,” *Nations and Nationalism* 14, no. 2 (2008): 283-301. Shnirelman V. (2000) Value of the past: ethnocentric historical myths, identity and ethnic policies. *Reality of ethnic myths*, Moscow, 2000. 12–33. *Conservatism in the Post-Soviet Context: Ideology, Worldview, or Moral Choice?* International conference. Uppsala Centre for Russian and Eurasian Studies, 2017.

the words. Together with the demonstration of the trajectory of the terms, the paper also tried to show the possibilities these changes might contain in themselves and how one day these terms might be found in the names of neo-pagan deities.

Bibliography

- Abakelia, Nino, “Some sketches on Abkhazian and Georgian Religious Terminology”, in Denisa Sumbadze (ed.), *Symposium on Kartvelology*, Bulletin N1, Tbilisi, Samshoblo, 1994, p. 27-35.
- Antonyan, Yulia, “‘Re-creation’ of a Religion: Neo-paganism in Armenia”, Yerevan State University, Published on Laboratorium, № 1, Saint-Petersburg, 2010, p. 82-104.
- Antonyan, Yulia, “Religiosity and religious identity in Armenia: some current models and developments”, in *Acta Ethnographica Hungarica*, 56 (2), Akadémiai Kiado, 2011, p. 315-332.
- Aslanishvili, Shalva, *Sketches on Georgian folk songs* [Narkvevebi kartuli xalxuri simgherebis šesaxeb], 1, Khelovneba, Tbilisi, 1954.
- Bardavelidze, Vera, *Ancient religious beliefs and graphic art of the Georgian tribes* [Drevneishie religioznye verovanija i obrjadovoe graficheskoe iskusstvo gruzinskix plem’en], Academy of Sciences Press of Georgian SSR, Tbilisi, 1957.
- Charachidzé, Georges, *Le système religieux de la Géorgie païenne*, Paris, François Maspero, 1968.
- Cross, Frank Leslie and Livingstone, Elizabeth A. (eds.), *Dictionary of the Christian Church*, Hendrickson Publishers’, edition published by arrangement with Oxford University Press, Printed in the United States of America, 2007.
- Chkuaseli Ekaterine, *Georgian customs and the ritual vocabulary of the folk celebrations* (according to the Ethnographic Materials of Svaneti and Samegrelo), Presented for obtaining the doctoral degree in ethnology, Thesis Herald, Tbilisi, 2015.
- Hobsbaum, Eric and Ranger, Terence (eds), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Javakhishvili, Ivane, *The history of Georgian nation*, [Kartveli xalxis istoria] 1, Tbilisi, Tbilisi State University Press, 1979.
- Kormina, Jeanne, Panchenko, Aleksander, Shtyrkov, Sergei (eds), *The invention of Religion. De-secularization in the Post-Soviet Context* [Izobretenie religii. Desekularizacyja v postsovetskom kontekste], St. Petersburg, European University Press at St Petersburg, 2015.
- Kiknadze, Zurabi, *Georgian mythology* (Mythological Encyclopedia for adults) [Kartuli mitologia. Mitologiuri enciklopedia qmacviltatvis], Tbilisi, Bakmi, 2004.

- Laruelle, Marlene, "Alternative Identity, Alternative Religion? Neo-Paganism and the Aryan Myth in contemporary Russia," in *Nations and Nationalism* 14, № 2, 2008, p. 283–301.
- Lekiashvili, Andro, "Towards the study of deity kviria among the Georgian mountaineers" [Kartvel mtielta ghvtaeba kvirias sakitxisatvis], in *Onomastika* I, Tbilisi, Tbilisi University Press, 1987, p. 373-395.
- Maisuradze, Nino, "Historical and ethnographic aspects of Georgian traditional music" [Kartuli tradiciuli musikis istoriul-etnografiuli aspektebi], in *Materials on the ethnography of Georgia*, 25, Tbilisi, Georgian Academy of Sciences, Iv. Javakhishvili Institute of History and Ethnology, 2005, p. 214-226.
- Ochiauri, Tinatini and Surguladze, Irakli, "The mythology of the Caucasian-Iberian peoples" [Kavkazsko-iberijskix narodov mifologija], in *The Myths of the peoples of the World* [mifi narodov mira], Moscow, Izdatel'stvo sovetskaja enciklopedija, (The Soviet Encyclopedia Press), vol.1, 1989, p. 603-607.
- Pelkmans, Mathijs "Awkward secularity between atheism and new religiosity in post-Soviet Kyrgyzstan", in T. Ngo, and J. Quijada (eds), *Atheist Secularism and its Discontents: A Comparative Study of Religion and Communism in Eurasia. Global diversities*, Basingstoke, Palgrave Macmillan UK, 2015, p.224-255.
- Pelkmans, Mathijs, "Religious repression and religious freedom: an analysis of their contradictions in (post-) Soviet contexts", in Sullivan, Winnifred Fallers and Shakman Hurd, Elizabeth and Mahmood, Saba and Danchin, Peter G., (eds.), *Politics of Religious Freedom*, Chicago, University of Chicago Press, 2015, p. 313-323.
- Pelkmans, Mathijs, "Religious Conversion and the Inadequacy of Rational Choice Theory, Book Discussion of Radford, David", in *Religious Identity and Social Change: Explaining Christian conversion in a Muslim world*, in *Central Asian Affairs* 4 (4), Brill. 2017, p. 407-410.
- Pelkmans, Mathijs, "Introduction: post-Soviet space and the unexpected turns of religious life", in Mathijs Pelkmans (ed.), *Conversion after socialism: disruptions, modernisms and technologies of faith in the former Soviet Union*, Oxford, Berghahn Books, UK, 2009, p. 1-17.
- Shnirelman, Victor, "Value of the past: ethnocentric historical myths, identity and ethnic policies", in *Reality of ethnic myths*, Moscow, Carnegie Moscow Center, Gendal'f, 2000, p. 12-33.
- Surguladze, Irakli, "The path of a genuine Scientist", in Vera Bardavelidze (ed.), *Ancient religious beliefs and graphic art of the Georgian tribes* [Drevneishie religioznye verovanija i obrjadovoe graficheskoe iskusstvo gruzinskix plem'jen], Tbilisi, The Centre for Cultural Relations of Georgia "Caucasian House", second edition, 2006, p. 12-13.

À l'aube d'une histoire littéraire: Comment les textes grecs d'époque impériale ont-ils cristallisé le canon classique?

Résumé: Les études modernes s'accordent à diviser l'Antiquité en grandes périodes: archaïque, classique, hellénistique et impériale / tardive. L'objectif est ici d'interroger le rôle qu'ont joué certains auteurs de cette dernière époque dans l'élaboration d'une telle périodisation et dans la cristallisation d'un canon classique dont nous sommes aujourd'hui tributaires. Le tournant des II^{ème}-I^{er} siècles av. J.-C. voit l'émergence du courant atticiste qui invite tout prosateur à imiter stylistiquement un corpus issu des V^{ème}-IV^{ème} siècles. Nous nous concentrerons d'abord sur différents traités de Denys d'Halicarnasse (I^{er} siècle av. J.-C.): en définissant les modèles canoniques, ce théoricien de la rhétorique a établi un corpus de «grands» auteurs anciens qui a déterminé la réception moderne de la littérature grecque aussi bien dans les études universitaires que dans l'enseignement, au discrédit de l'époque alexandrine. Il s'agira ensuite d'envisager le rôle déterminant qu'ont joué les *Vies des sophistes* de Philostrate (III^{ème} siècle apr. J.-C.) dans notre représentation de la première Sophistique, un rôle d'autant plus paradoxal que ce texte et son auteur sont relativement peu travaillés. Une meilleure appréhension de l'époque impériale, qui connaît un regain d'intérêt depuis les dernières décennies alors qu'elle a longtemps été discréditée comme décadente, nous amènera à mieux appréhender notre propre vision de la littérature antique, à mieux nous questionner sur nos propres présupposés, mais aussi à modifier notre approche et à terme l'enseignement.

Mots-clés: Antiquité, périodisation, Antiquité tardive, canon classique, courant atticiste, première Sophistique

Abstract: The scholars agree that Antiquity must be divided into time periods: Archaic Greece, Classical antiquity, Hellenistic Greece, Imperial period and late Antiquity, the two latter having led to growing interest in the last decades although they had been discredited as decadent for a long time. The aim of this paper is to investigate how the authors of the Imperial era gave rise to such a periodization, but also how they are responsible themselves of the long-lasting belief that they were decadent.

Beginning by Dionysus Halicarnassus' texts, I will analyse how the canon of the "great" ancient authors already grew up in the first century AD – including Homer, the tragedians, the attic orators, Plato –: the preference given to attic language, which is now named Atticism, over bombastic rhetoric of Hellenistic Greece, called Asianism, is the cause of the opposition we still make between the classical and the alexandrine periods. Then I will deal with the omnipresence of this canon in the imperial texts by statistically studying references to the classical texts.

Finally, the aim of this paper is to shed light on an apparent paradox: while the authors of the first-third century BC gave rise to the periodisation of antiquity we still depend on, they also played a part in seeming decadent. Having taken it in consideration, I will finally investigate how the narratology permitted us to rehabilitate them in the recent past and will pursue to do so in the years to come.

Keywords: Antiquity, Periodization, late Antiquity, Classic Cannon, Atticist Current, First Sophistic

Dans le secondaire comme en université, l'enseignement de la littérature grecque repose, comme tout apprentissage, sur une répartition des auteurs suivant des périodes distinctes. À l'issue de son parcours, tout étudiant aura idéalement une vue d'ensemble qui sera répartie en «cases» historiques où s'imbriqueront les auteurs canoniques. Pour prendre un exemple très parlant, l'un des manuels le plus utilisés aujourd'hui, l'ἔρμαιοιν ou *Hermaion* de Jean-Victor Vernhes, offre en introduction un «Panorama de l'Hellénisme» (IX-XIV) qui synthétise à lui tout seul ce schéma pédagogique. La période archaïque (VIII^{ème}-VI^{ème} siècles) est l'heure des grands poètes,

Homère et Hésiode, avant la naissance de la prose. Vient ensuite l'époque classique (V^{ème}-IV^{ème} siècles), marquée par la prédominance de la démocratie athénienne sur le pourtour égéen et par la guerre du Péloponnèse. C'est de très loin celle que l'on étudie le plus, alors même que, quantitativement elle ne nous a pas laissé un nombre de textes bien inférieur à la période impériale. La tragédie s'incarne ainsi dans le triptyque Eschyle-Sophocle-Euripide et la comédie dans Aristophane. Le genre historique a deux principaux représentants, Hérodote et Thucydide, auxquels s'ajoute Xénophon. S'il a existé bien des philosophes à cette époque, le plus connu n'en demeure pas moins Platon, au travers duquel sont étudiées les grandes figures de la Sophistique comme Protagoras et Gorgias. Viennent enfin les orateurs attiques, dont les grandes figures sont Démosthène, Eschine et Isocrate: le premier, plus encore que tout autre, est le passage obligé pour tout helléniste au même titre que Cicéron pour un latiniste. Plus secondaire dans l'enseignement, moins représentée dans les études universitaires, la période hellénistique trouve sa naissance dans les fameuses conquêtes d'Alexandre le Grand et s'achève au I^{er} siècle av. J.-C.: elle est surtout connue pour les poètes alexandrins Théocrite, Callimaque et Apollonios de Rhodes. L'autre parent pauvre de ce schéma pédagogique est l'époque impériale: les étudiants auront certainement l'occasion de fréquenter Plutarque, Lucien de Samosate et les romanciers grecs dont Longus, qui sont d'ailleurs les seuls à être cités par Vernhes (XIII), mais il ressort de leur parcours que leur maîtrise de cette ère est nettement moins précise que pour la période classique¹.

Si ces grandes «cases» pédagogiques ont un fondement historique évident et permettent aux étudiants d'acquérir une vue panoramique sur l'histoire de la littérature grecque, elles sont notamment nées des recherches menées par des spécialistes qui, très longtemps, ont privilégié les périodes archaïque et classique aux dépens des ères hellénistique et impériale. Comme dans toute discipline, à mesure qu'ont évolué les travaux, l'enseignement a lui-même vu son paysage se transformer. Ainsi, depuis les années 50, marquées notamment par l'ouvrage désormais incontournable de Jacques Bompaire sur Lucien de Samosate (*Lucien écrivain: imitation et création*), les chercheurs modernes ont commencé à défricher un champ d'étude longtemps laissé pour compte, lisant pour eux-mêmes des textes qui jusque-là avaient été considérés comme écrits de seconde main, et dont on

1. Je laisse de côté les textes chrétiens et me concentrerai spécifiquement sur la littérature païenne, mais il est clair qu'une telle étude mériterait d'être étendue bien au-delà.

ne faisait qu'un usage documentaire. Les outils définis par la narratologie, dont l'intertextualité, ont été d'une grande aide pour remettre au goût du jour toutes ces sources que l'on suspectait jadis d'être décadentes². L'évolution des présupposés a eu un impact sur l'enseignement du grec, jusque dans les concours de l'enseignement national en France, où Lucien, justement fut au programme de l'agrégation externe pour les sessions 2015 et 2016. Cependant, la balance n'est pas encore parfaitement rééquilibrée, puisque d'autres textes, qui ne sont réapparus sur la scène de la recherche que depuis peu, demeurent totalement inconnus des étudiants: c'est le cas, pour ne prendre qu'un exemple parmi tant d'autres, de Philostrate.

Je voudrais ici mener une enquête succincte sur le rôle majeur qu'ont joué les auteurs de l'époque impériale dans la fixation et dans la périodisation du canon littéraire grec. Si plusieurs spécialistes modernes ont mis en lumière ce phénomène de manière ponctuelle sur tel auteur ou sur tel corpus³, je souhaiterais offrir une vue plus panoramique sur le sujet, quoique brièvement. L'enjeu est de montrer que, tout au long du XIX^{ème} siècle jusque dans la première moitié du XX^{ème}, les chercheurs et par conséquent l'enseignement ont été tributaires d'une longue tradition née dès l'Antiquité qui a cristallisé un corpus de «modèles» classiques⁴.

Les II^{ème}-I^{er} siècles av. J.-C. voient l'émergence d'un mouvement que l'on nomme l'atticisme. Si la datation exacte de son origine est sujette à débat, le corpus rhétorique de Denys d'Halicarnasse est la plus ancienne source qui nous soit parvenue concernant le monde hellénophone⁵. Les atticistes ont joué un rôle déterminant dans la périodisation de la littérature

2. Parallèlement, les historiens ont abandonné la notion de décadence au profit du concept plus neutre d'«Antiquité tardive». Le très célèbre ouvrage de Marrou (*Décadence romaine ou Antiquité tardive? III^{ème}-IV^{ème} siècles*) fut déterminant pour réhabiliter une période longtemps jugée secondaire.

3. Voir les références données plus bas pour chaque cas d'étude.

4. Il est notable que la Renaissance et le Classicisme français ne connaissaient pas l'Antiquité sous le même jour et n'avaient pas le même canon que le nôtre. Pour ne prendre qu'un exemple, Jean-Pierre Collinet (*Racine lecteur et adaptateur d'Héliodore*) et Christian Surber (*Parole, personnage et référence dans le théâtre de Jean Racine*) ont clairement montré que Racine admirait Héliodore, romancier grec du III^{ème} siècle apr. J.-C. et auteur des *Ethiopiennes*. L'image d'une décadence romaine a beaucoup joué dans le discrédit de la période impériale.

5. Il est tout à fait possible que Denys d'Halicarnasse ne soit que la face visible d'un iceberg bien plus volumineux et que nous ayons perdu d'autres sources qui avant lui avaient déjà exploré la question de l'atticisme: voir la discussion de Jakob Wisse (*Greeks, Romans, and the Rise of Atticism* 73-74).

grecque et dans la systématisation d'un canon. Celui-ci incluait les grandes figures des périodes archaïque et classique, mais oblitérait totalement l'ère hellénistique, jugée pompeuse, grandiloquente à l'excès et qualifiée d'«asianiste». S'élaborait ainsi une représentation tripartite de l'histoire que Wisse a clairement résumée en ces termes⁶:

Thus in the Atticist view, literary history is divided into three periods: first, a "classical" period, located in the glorious past of classical Athens; then, a falling off, a long period of decline and degeneration; and finally, their own time, which is at last striving to restore and revive the glory of the past. (*Greeks, Romans, and the Rise of Atticism* 71)

Paradoxalement, alors même que les atticistes ont disqualifié l'époque hellénistique comme décadente, leur propre représentation de l'histoire s'est retournée contre elle-même et les a amenés à subir à leur tour ce soupçon du déclin.

Pour bien comprendre l'atticisme, il convient de rappeler que les préoccupations de leurs défenseurs sont très différentes des nôtres. Depuis l'émergence de l'État-nation, la définition d'un canon littéraire participe pleinement de la construction d'une identité nationale. Il serait totalement anachronique de déporter ce schéma sur un rhéteur comme Denys, dont l'intérêt est avant tout stylistique. Son objectif premier est en effet de dresser une typologie complète des modèles dignes d'être imités. La théorie n'est pas séparée de la pratique: ce sont d'abord des règles d'écriture qui s'élaborent dans ses traités. Cependant, si le paradigme de l'État-nation n'est pas efficient pour comprendre l'atticisme, la fixation de ce canon classique n'est pas étrangère à des logiques identitaires. Elle a en fait permis à une élite cultivée de se définir d'un point de vue socioculturel. Face à la *koinè* (κοινή), «la langue commune» que pratiquait la multitude, les intellectuels (les *pepaideumenoi* / πεπαιδευμένοι) disposaient d'un critère linguistique discriminant qui donna naissance à un phénomène de diglossie récemment analysé par Simon Swain (*Hellenism and Empire*) et Lawrence Kim (*The Literary Heritage as Language*). Cette identité outrepassait toutes les frontières: il suffisait qu'un lettré maîtrisât la langue classique pour qu'il fût considéré comme un *pepaideumenos* hellénophone. Ainsi, quand Philostrate rédige la biographie d'Elie, auteur romain de langue grecque qui vécut au

6. «Dès lors, du point de vue des atticistes, l'histoire littéraire se divise en trois périodes: en premier lieu, une période "classique", située dans le passé glorieux de l'Athènes classique; puis une dégradation, une longue période de déclin et de décadence; et enfin leur propre époque, qui s'efforce de restaurer et de resusciter la gloire du passé».

tournant des II^{ème}-III^{ème} siècles, il n'hésite pas à affirmer: «Elie était romain, mais il pratiquait l'attique aussi bien que les Athéniens qui vivent au cœur du territoire d'Athènes» (Αἰλιανὸς δὲ Ῥωμαῖος μὲν ἦν, ἠττικίζε δέ, ὥσπερ οἱ ἐν τῇ μεσογειᾷ Ἀθηναῖοι, *Vies des sophistes*, II, 31.1, 624)⁷.

Il faut ainsi s'imaginer qu'en composant un texte ou un discours, tout atticiste devait vérifier que chaque mot, chaque tournure était bien attesté dans le canon. À ce jour, le travail de recension systématique mené par Schmid dans les cinq tomes de *Der Atticismus* demeure le plus complet. Pour n'en donner qu'un bref panorama, ces règles d'écriture, dont certaines sources parodiques raillent d'ailleurs le caractère paranoïaque⁸, impliquaient qu'on ne pouvait employer un terme qui fût absent des modèles classiques. Ainsi, si l'on voulait parler d'un «arbitre», il ne fallait pas avoir recours au terme *mesitès* (μεσίτης) usité par la *koinè*, mais y préférer son synonyme *diatètès* (διατητής) qui avait le «mérite» d'être présent chez les orateurs attiques⁹. De même, les atticistes avaient pour règle d'accentuer les mots comme on le faisait aux V^{ème}-IV^{ème} siècles. L'adjectif «ridicule», qui se dit *geloion*, prenait un accent aigu sur le -ε en attique (γέλοιοι), mais un accent circonflexe sur le -ι dans la *koinè* (γελοῖοι)¹⁰. Il faut ainsi s'imaginer que durant une performance orale, le rhéteur était tenu de prononcer les termes «correctement», sans quoi il pouvait être accusé de se montrer fautif. Enfin,

7. Il faut préciser que, parallèlement à Denys d'Halicarnasse, naquit un atticisme latin qui consistait à imiter la pureté de la langue grecque attique. Le phénomène a par exemple été analysé par Emanuele Castorina au sujet de Cicéron (*L'Atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*).

8. Comme l'ont montré Graham Anderson (*The Second Sophistic* 86) et Simon Swain (*Hellenism and Empire...* 48-49), l'une des plus belles satires de l'atticisme se trouve dans le *Jugement des voyelles* de Lucien, où la lettre σ, délaissée par les rhéteurs qui lui préfèrent le τ attique, intente un procès à ce dernier pour lui avoir volé la plupart des mots.

9. Cet exemple est tiré du traité lexicographique d'Aelius Moeris, intitulé les *Atticista*, δ 23. De fait, *mesitès* n'apparaît jamais chez les atticistes «purs», alors que les épîtres de Paul, composées dans la *koinè* pour être compréhensibles du grand nombre, l'emploient à plusieurs reprises (*Galates*, 3, 19-20; *Timothée*, 1, 2, 5; *Hébreux*, 8, 6; 9, 15; 12, 24). En revanche, *diatètès* qui est attesté chez les orateurs attiques (cf. Isocrate, *Contre Callimaque*, 14, 3; Démosthène, *Contre Midias*, 83, 4; etc.) se retrouvera dans les textes des grands atticistes comme Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, VI, 43, 3), Dion de Pruse (*Discours* XI, 13), Maxime de Tyr (*Dissertation* XXXVI, 3)... Outre les publications de Swain (51-56) et de Kim (476-478) déjà citées, on se reportera à l'article de Klaus Alpers (*Grieschische Lexikographie*) sur les lexiques atticistes.

10. Aelius Moeris, *Atticista*, γ 4.

sur un plan syntaxique, on préférerait certains modes inusités comme l'optatif oblique, équivalent lointain du subjonctif imparfait français qui, tout comme ce dernier, était une marque de préciosité: Gerhard Anlauf a bien analysé ce phénomène dans *Standard Late Greek oder Attizismus?*

Ce présupposé d'une pureté de la langue n'est pas resté sans conséquence axiologique sur notre propre appréhension du grec et son enseignement. Le premier dialecte auquel se confronte tout helléniste n'est autre que l'attique, justement, alors même qu'il n'est pas le plus aisé à appréhender¹¹. Bien sûr, ce choix n'en demeure pas moins légitime, puisque la plupart des textes à nous être parvenus sont composés dans ce dialecte. Il est surtout notable que les règles du thème grec en université française correspondent très exactement à celles de l'atticisme. Reportons-nous à l'introduction du manuel d'Anne Lebeau, qui ne manque pas d'ailleurs de rappeler l'artificialité de l'exercice (les termes en gras sont présents tels quels dans le texte d'origine):

Le thème grec est un genre qui a ses règles et ses exigences propres, ses limites surtout, puisqu'on attend du traducteur qu'il écrive dans la langue des prosateurs attiques du Vème et du IVème siècles. **Le Corpus des auteurs** qui doivent lui servir de modèles est donc fort étroit au regard de l'ensemble de la littérature conservée; il comprend: avant tout les orateurs attiques [...]. (*Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 5)

Bien évidemment, il serait réducteur d'affirmer que les auteurs de l'époque impériale faisaient du thème grec avant l'heure. D'une part, leur degré de familiarité avec la langue attique leur en offrait une appréhension plus immédiate, y compris pour les hellénophones non-Grecs comme Elien. D'autre part, ils disposaient d'une certaine marge de liberté au sein même de ces règles, qui ne doivent donc pas être perçues comme une limitation¹². La réciproque, en revanche, est vraie: le thème est une forme d'atticisme moderne et repose sur certaines règles artificielles qui étaient en usage à l'époque impériale, comme le recours à l'optatif oblique (Lebeau, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 68).

11. L'apprentissage des verbes, par exemple, serait nettement plus simple si l'on commençait par le dialecte ionien qui ne subit aucune contraction syllabique.

12. Par exemple, le néologisme n'était pas interdit pourvu qu'il repose sur des racines attiques. Philostrate (*Héroïques* 40.6) utilise l'hapax *hupogrupos* (ὑπογρῦπος), «au nez légèrement aquilin», un terme autorisé au sens où le préfixe *hupo* et l'adjectif *grupos* sont attestés dans le canon. De même, l'usage de l'asyndète chez Démosthène est exclu du thème grec (Lebeau, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 5), quand un atticiste de l'époque impériale l'aurait volontiers imitée précisément parce que la figure se trouve chez Démosthène.

Pour autant, l'atticisme ne se limite pas à une simple imitation stylistique des modèles anciens. Les textes qui se conforment à ses lois ont également pour caractéristique de ne jamais mentionner explicitement un auteur postérieur à la période classique. Si l'on prend l'exemple de la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate et que l'on se réfère au tableau synthétique de ses citations dressé par Ewen Bowie (*Quotations of Earlier Texts in Tà êç τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον 70-72*)¹³, l'*Illiade* apparaît dix-sept fois, l'*Odyssée* quinze fois, Euripide douze fois, Platon neuf fois, Sophocle sept fois, Hérodote quatre fois, Thucydide trois fois, Xénophon une fois. En revanche, jamais Philostrate ne se réfère clairement à Apollonios de Rhodes, Théocrite ou Callimaque, ce qui n'implique nullement qu'il ne les connaissait pas¹⁴. Une telle étude pourrait être étendue à bien des textes d'époque impériale, mais le résultat statistique demeurerait semblable. De là nous vient aujourd'hui l'impression que l'ère hellénistique constitue une sorte de «trou» allant du III^{ème} au I^{er} siècle.

Pour mieux saisir l'influence qu'a jouée l'époque impériale dans notre appréhension de la période classique, sachant pertinemment qu'il est impossible de se montrer exhaustif sur un tel sujet, nous nous concentrerons ici sur quatre exemples parlants: le triptyque tragique Eschyle-Sophocle-Euripide, la suprématie d'Hérodote et de Thucydide dans le genre historique, la supériorité de Démosthène sur les autres orateurs attiques, et enfin la fixation de la première Sophistique. Bien évidemment, il faut garder en tête que si nous étudions tel corpus en particulier plutôt qu'un autre, c'est parce qu'il nous a été préservé par le biais des manuscrits byzantins. Cependant, la conservation de certains textes n'est pas seulement due aux aléas de la transmission manuscrite, mais bien à leur réception dès l'Antiquité: Laurent Pernot (*L'ombre du tigre* 64) a bien montré que Démosthène nous a été légué précisément parce qu'il était admiré par la postérité comme le plus grand orateur de son temps.

Dans le second livre de son traité *De l'Imitation*, aujourd'hui accessible à travers des fragments et un résumé, Denys d'Halicarnasse dresse un

13. Je ne reprends ici que les références explicites et laisse de côté celles marquées d'une parenthèse par Bowie.

14. Comme l'a relevé Letizia Abbondanza (*Filostrato maggiore: Immagini* 291), le même Philostrate reprend dans les *Images*, II, 18, l'*Idylle* IX de Théocrite. Pour autant, à aucun moment dans le texte, la référence n'est rendue explicite.

catalogue des grands auteurs à imiter¹⁵. Le texte fait d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide le triptyque canonique de la tragédie grecque. Ce sont les trois seuls dont nous avons conservé des textes entiers, contrairement à d'autres tragiques comme Phrynichos à qui l'on doit notamment une pièce intitulée *Les Phéniciennes* aujourd'hui fragmentaire. Il faut d'emblée noter que la réception d'Euripide fut très contrastée, comme l'a analysé Peter Bing (*Afterlives of a Tragic Poet*): alors que, de son temps, le poète n'a pas connu une grande notoriété à Athènes, il semble avoir été très apprécié dans le reste de la Grèce, et c'est en tout cas à l'époque hellénistique qu'il devient l'un des grands modèles. Ce cas de figure s'est répété dans bien des canons littéraires: secondaire aux yeux de ses contemporains, un même auteur peut devenir majeur pour la postérité. En ce sens, en offrant à Euripide un rôle central, Denys, et avec lui toute l'époque impériale, sont tributaires de sa réception à partir du III^{ème} siècle tout au moins. Preuve en est: pour en revenir aux références explicites dans la *Vie d'Apollonios*, il est le poète le plus cité après Homère.

Si l'on compare la *Poétique* d'Aristote au traité de Denys, on peut voir tout l'écart qui oppose un témoignage du IV^{ème} siècle av. J.-C. avec celui d'un atticiste du I^{er}. Aristote donnait déjà un rôle majeur à Eschyle et à Sophocle, mais nettement moins à Euripide qu'il cite souvent de manière dépréciative¹⁶. Si les deux premiers modèles étaient donc reconnus comme tels dès le IV^{ème} siècle av. J.-C., la *Poétique* abonde aussi en références à bien des poètes aujourd'hui perdus¹⁷. Trois siècles plus tard, quand Denys présente les modèles de la tragédie classique, il ne mentionne que ces trois grandes

15. Pour reprendre la claire introduction d'Aujac à ce sujet (*Denys d'Halicarnasse: L'Imitation* 11 et 22-23), il nous reste, outre le résumé du livre II, quelques citations présentes dans les commentaires de Syrianus aux traités rhétoriques d'Hermogène; Denys lui-même, dans la *Lettre à Pompée Géminos*, 3.2-6.11, évoque la partie de son livre II dédiée aux historiens.

16. Eschyle: 1449a16; 1456a17; 1458b20-23. Sophocle: 1448a26; 1449a19; 1456a27; 1460a33. Euripide: 1453a24-30; 1456a17 et 27; 1458b20; 1460b34.

17. Agathon, *Anthée*: 1451b21; 1454b14; 1456a14, 24 et 29. Astydamas, *Alcméon*: 1453b33. Carcinus, *Thyeste*: 1454b23; 1455a27. Dicéogène, *Cypriens*: 1455a1. Sthénélos, sans titre: 1458a21. Théodecte: *Lyncée*, 1452a27; 1455b29; *Tydée*: 1455a9.

figures, laissant délibérément les autres de côté¹⁸. Le sort réservé à Eschyle est éloquent: «Eschyle, le premier, est de style élevé et s'adonne à la magnificence» (Ὁ δ' οὖν Αἰσχύλος πρῶτος ὑψηλός τε καὶ τῆς μεγαλοπρεπείας ἐχόμενος, *De l'Imitation*, IX, 2.10). Il est difficile de déterminer ce que Denys entend par «premier» (*prôtos* / *πρῶτος*): le poète est-il «le premier» en date ou «le premier» axiologiquement, celui qu'il convient de mentionner en premier dans la liste des auteurs à imiter?¹⁹ Dans tous les cas, un tel parti pris oblitère totalement un tragique antérieur comme Phrynichos, dont *Les Phéniciennes* ont inspiré *Les Perses* d'Eschyle, comme l'a analysé Pralon (*Entre la mémoire et l'oubli: le fragment de tragédie* 26). Aristote reconnaissait lui aussi l'importance d'Eschyle dans l'histoire de la tragédie, mais c'était pour montrer que ce dernier «était le premier à avoir fait passer le nombre d'acteurs de un à deux» (τό τε τῶν ὑποκριτῶν πλῆθος ἐξ ἐνὸς εἰς δύο πρῶτος Αἰσχύλος, *Poétique*, 1449a16-18), ajoutant immédiatement après que Sophocle l'avait porté à trois. Nous voyons tout l'écart qui sépare les deux textes: là où Aristote reconnaît le caractère fondateur d'Eschyle sans omettre ses prédécesseurs, Denys ne retient plus que celui-ci. En outre, quand ce dernier évoque d'autres poètes tragiques comme Agathon, c'est uniquement pour le déprécier (*Démophile*, 26.4). Aristote, en revanche, n'hésitait pas à le comparer à Homère (*Poétique* 1454b14).

La prédominance d'Hérodote et de Thucydide est un cas de figure plus parlant que les tragiques: le présupposé suivant lequel ce sont les historiens par excellence est né de Denys, lequel a joué un rôle fondamental dans la réception contemporaine du genre historique. Dans l'introduction du traité qu'il a dédié au style de Thucydide, Le rhéteur prend soin de mentionner d'autres historiens antérieurs, aujourd'hui perdus, dont Hellanicos de Lesbos. Pour reprendre l'analyse de Méлина Lévy (*L'imitation de Thucydide* 51-52), le texte procède en trois temps. Il s'agit d'abord de montrer l'infériorité des premiers historiens:

18. L'absence des références aux autres poètes n'est pas due au fait que nous ne possédons qu'un résumé du traité *De l'Imitation*. Ce choix semble bien être celui de Denys, si l'on en croit l'introduction en IX, 2.9: «Venons-en aux tragiques, non qu'il ne convienne pas d'avoir affaire à tous les poètes, mais parce qu'il n'est pas de circonstance de tous les mentionner dans le présent ouvrage; du reste, il est légitime de distinguer les meilleurs» (Ἴωμεν ἐπὶ τοὺς τραγικοὺς, οὐκ ἐπειδὴ μὴ προσήκει πάσι τοῖς ποιηταῖς ἐντυγχάνειν, ἀλλ' ἐπεὶ μὴ πάντων καιρὸς ἐν τῷ παρόντι μεμνήσθαι· τὸ δὲ τῶν ἐξαιρέτων, ἰκανόν ἐστιν). [La traduction, comme toutes celles qui suivront, est personnelle].

19. Dès lors, je ne partage pas la traduction de Germaine Aujac: «le premier en date des tragiques».

οὔτοι προαιρέσει τε ὁμοία ἐχρήσαντο περὶ τὴν ἐκλογὴν τῶν ὑποθέσεων καὶ δυνάμεις οὐ πολὺ τι διαφερούσας ἔσχον ἀλλήλων, οἱ μὲν τὰς Ἑλληνικὰς ἀναγράφοντες ἱστορίας, οἱ δὲ τὰς βαρβαρικὰς, καὶ αὐτὰς τε ταύτας οὐ συνάπτοντες ἀλλήλαις.

Ces auteurs procédaient d'une manière semblable pour le choix de leurs sujets et n'étaient pas d'une habileté bien différente de l'un à l'autre: les uns exposaient des histoires sur les Grecs, d'autres sur les barbares, et ce sans les relier les unes aux autres. (*Thucydide*, 5.3)

En d'autres termes, les premiers historiens proposaient des récits linéaires où les Grecs et les barbares étaient traités séparément et localement sans qu'aucune vue d'ensemble ne soit proposée, privilégiant de surcroît «certains retournements de situation théâtraux qui paraissent vraiment fantasques à nos contemporains» (θεατρικαὶ τινες περιπέτεια πολὺ τὸ ἡλίθιον ἔχειν τοῖς νῦν δοκοῦσαι)²⁰. Vient ensuite Hérodote qui a eu le mérite d'aborder les différents peuples et de proposer une vue panoramique sur le sujet, mais à qui Denys reproche d'avoir eu une ambition trop grande et de noyer son lecteur dans une œuvre trop vaste (*Thucydide* 5.5)²¹. Ce schéma permet d'en arriver à Thucydide, l'objet du traité, présenté comme l'homme qui a poussé le genre historique à sa perfection en procédant à un compromis entre les deux paradigmes: en resserrant son récit sur un fait précis – la guerre du Péloponnèse – il a évité l'excès hérodotéen, mais en traitant les relations entre Grecs et barbares, il a su échapper au caractère trop local des historiens antérieurs comme Hellanicos (*Ibid.* 6.1-2)²².

Le présupposé d'un tel texte est clair: tout l'enjeu est de montrer le progrès qu'ont accompli peu à peu les modèles du genre. Bien sûr, une telle reconstruction s'explique par le projet bien spécifique de Denys, qui est, comme on l'a dit, de définir des techniques d'écriture à l'appui d'un canon et d'y distinguer les bons des mauvais exemples à imiter. En revanche, le rhéteur n'aurait jamais pu s'imaginer que son traité conditionnerait notre propre représentation du genre historique au V^{ème} siècle. Quand Felix Jacoby a entrepris de recenser tous les fragments d'historiens grecs dans les *Fragmente der griechischen Historiker*, les deux premiers volumes de ce travail majeur sont parlants sur la typologie qu'il a adoptée: le premier s'intitule *Genealogie und Mythographie* et fait ainsi intervenir Hellanicos; le

20. Voir aussi 23.4-6 sur le style des anciens historiens.

21. Voir aussi 23.7 sur le style d'Hérodote.

22. Denys a également dédié un traité entier au style de l'historien: *Sur les particularités du style de Thucydide*.

second a pour titre *Universalgeschichte und Hellenika*. Le passage postulé d'un genre «généalogique et mythographique» à l'idée d'une «histoire universelle» est une parfaite reproduction du schéma tripartite de Denys²³.

Le cas de Démosthène peut se prêter à une analyse similaire. Denys d'Halicarnasse a consacré plusieurs opuscules rhétoriques aux orateurs attiques, respectivement dédiés à Lysias, Isocrate et Isée, mais c'est à Démosthène qu'il réserve le plus long traité²⁴. Dans son introduction à ce dernier texte (*Denys d'Halicarnasse: Démosthène* 11-12), Germaine Aujac a clairement montré que c'est à cet orateur que Denys réserve la palme d'or. Nous pouvons ajouter que cette représentation traversera toute l'époque impériale, en contraste avec la période hellénistique où le jugement porté sur Démosthène était assez dépréciatif, comme l'a mis en exergue Laurent Pernot (*L'ombre du tigre...* 62-63).

Plus précisément, les grands sophistes des I^{er}-III^{ème} siècles avaient pour habitude de s'adonner à l'exercice rhétorique de la déclamation, la *meletè* (μελέτη): au cours de ces performances qui devaient certainement s'investir d'une dimension théâtrale très forte, il s'agissait d'incarner virtuellement tel orateur attique en prononçant le discours que ce dernier aurait vraisemblablement livré dans telle situation donnée. Pour reprendre Donald Russell (*Greek Declamation*), une telle pratique consistait à mêler histoire et fiction: elle faisait appel à des situations qui n'avaient pas nécessairement eu lieu dans l'Athènes classique et constituait un *comme si*. L'enjeu n'était donc pas de reconstruire, comme le ferait un historien, un contexte oratoire réel, mais bien plutôt d'adopter la posture de l'orateur attique, de jouer Démosthène pour ainsi dire. En l'occurrence, ce dernier occupe une place de choix dans la déclamation²⁵. Ainsi, selon Philostrate qui cite de source

23. Certes, il serait réducteur d'envisager l'œuvre de Jacoby comme une simple reproduction de Denys: comme l'a synthétisé David Toye (*Dionysius of Halicarnassus on the First Greek Historians* 279-281), la typologie poursuivie par le chercheur allemand repose sur une contestation des datations proposées par le rhéteur. Ce qui m'intéresse ici, c'est la permanence du schéma d'ensemble, au-delà de ces divergences.

24. Les trois premiers opuscules, numérotés II, III et IV, sont traités dans les *Orateurs antiques*; le *Démosthène* est édité comme un ouvrage à part. Voir Germaine Aujac (*Denys d'Halicarnasse: Les orateurs antiques* 18).

25. Pernot (64-68) a proposé d'autres exemples de la mise en valeur de Démosthène à l'époque impériale.

Hérode Atticus, Polémon de Laodicée (II^{ème} siècle apr. J.-C.) s'adonna à trois déclamations dont les sujets respectifs étaient les suivants²⁶:

ἀναγράφει καὶ τὰς ὑποθέσεις ὁ Ἡρώδης, ἐφ' αἷς ξυνεγένετο· ἦν τοίνυν ἡ μὲν πρώτη Δημοσθένους ἐξομνύμενος ταλάντων πενήκοντα δωροδοκίαν, ἦν ἦγεν ἐπ' αὐτὸν Δημάδης, ὡς Ἀλεξάνδρου τοῦτο Ἀθηναίους ἐκ τῶν Δαρείου λογισμῶν ἐπεσταλκός, ἡ δὲ ἐφεξῆς τὰ τρόπαια κατέλυε τὰ Ἑλληνικὰ τοῦ Πελοποννησίου πολέμου ἐς διαλλαγὰς ἦκοντος, ἡ δὲ τρίτη τῶν ὑποθέσεων τοὺς Ἀθηναίους μετὰ Αἰγὸς ποταμοὺς ἐς τοὺς δήμους ἀνεσκευάζεν.

Hérode décrit aussi les sujets des discours auxquels il assista; ainsi le premier était: Démosthène jurait qu'il ne s'était pas laissé corrompre par cinquante talents, une accusation que portait Démade contre lui sous prétexte qu'Alexandre avait communiqué cette information aux Athéniens d'après les relevés de compte de Darius; le suivant était: Il devait faire détruire les trophées grecs au moment où la guerre du Péloponnèse en arrivait au stade de la paix; le troisième des sujets était: Il devait contraindre les Athéniens à revenir dans leur dème après la bataille d'Aegos Potamos. (*Vies des sophistes* I, 25, 538).

Il est difficile de se représenter très concrètement à quoi pouvaient ressembler des exercices aussi techniques, mais ces exemples nous montrent l'omniprésence de Démosthène dans le paysage intellectuel et dans l'imaginaire rhétorique de l'époque. Le phénomène atteint son paroxysme dans les textes d'Aelius Aristide, qui raconte dans ses discours que l'Orateur se manifestait à lui dans ses rêves²⁷.

Des performances aussi complexes trouvent leur origine dans l'éducation par laquelle était passé tout *pepaideumenos*. Quand les adolescents s'initiaient à l'exercice du discours, leurs maîtres les amenaient à pratiquer tout une série d'entraînements dont le contenu nous a été transmis grâce à une série de manuels intitulés *Progymnasmata*, des «exercices préliminaires» à la rhétorique. Les exemples typiques les plus complets sont conservés chez Libanios (IV^{ème} siècle apr. J.-C.) dont les textes, bien que tardifs, reflètent des pratiques qui ont existé tout au long de l'époque impériale. Comme exemple

26. Voir aussi Philostrate, *Vies des sophistes* I, 25, 542. Cependant, la place de Démosthène dans les *Vies des sophistes* est contrastée (Pernot 92-94): si Philostrate en offre une image très laudative à bien des égards, il ne lui dédie curieusement aucune notice biographique à part entière, alors même qu'il en attribue une à Eschine ou à Isocrate.

27. Aelius Aristide, *Discours* XLVII, 16; L, 15 et 18; LI, 62 et IV, 3. Marie-Henriette Quet (*Le sophiste M. Antonius Polémon de Laodicée* 410-411) compare à juste titre les textes d'Aelius Aristide aux déclamations que Philostrate à Polémon.

type de l'éloge (*egkômion* / ἐγκώμιον, qui a pour équivalent latin *encomium*), le sophiste prend, sans surprise, Démosthène comme sujet²⁸. Le présupposé est clair: quel orateur, mieux que ce dernier, peut faire l'objet d'un éloge? Et il est d'autant plus clair dans les modèles de comparaison (*sugkrisis* / σύγκρισις) présentés par Libanios, dont l'objectif était de mettre en relation deux grandes figures mythologiques ou historiques: l'un des exemples proposés dans ses *Progymnasmata* consiste à montrer la supériorité de Démosthène sur Eschine.

Ces quelques exemples suffisent à comprendre comment et quand la représentation d'un Démosthène comme l'Orateur par excellence s'est élaborée et s'est transmise²⁹. Certes, comme l'a analysé Pernot (*op. cit.* 68-97), les auteurs grecs de l'époque impériale n'étaient pas enfermés dans une admiration sans frein pour ce dernier, mais Pernot lui-même remarque que, dans les études sur la réception de Démosthène, «les savants, voulant tracer un tableau d'ensemble, se sont consacrés en priorité à ce qui était le plus visible, c'est-à-dire aux jugements admiratifs» (68). Nous pouvons ajouter un autre argument à celui de la visibilité: puisque plus familière à nos yeux, c'est l'image laudative de Démosthène qui a concentré l'attention des chercheurs. En ce sens, la place qu'accordent les enseignants d'aujourd'hui à l'orateur et son omniprésence dans les études modernes trouvent très certainement leur origine dans les pratiques pédagogiques antiques et dans le système de représentation qui y resta lié à partir du I^{er} siècle av. J.-C.

Pour terminer cette enquête succincte sur la cristallisation d'un canon grec, je voudrais m'attarder sur le texte de Philostrate précédemment cité: les *Vies des sophistes*. Composé au milieu du III^{ème} siècle de notre ère³⁰, ce traité renferme toute une série de rubriques biographiques dédiés aux grands sophistes dont le narrateur se présente comme le successeur, comme l'a montré Thomas Schmitz (*Narrator and audience in Philostratus' Lives of*

28. Libanios, *Progymnasmata*, Éloge 5. Je suis la numérotation de Gibson (*Libanius's Progymnasmata*).

29. Certes, tous les auteurs de l'époque impériale n'étaient pas figés dans une admiration sans frein pour la figure de Démosthène, comme l'a analysé Pernot (68-97). Cependant, ce dernier insiste bien sur le fait que les chercheurs contemporains se sont d'abord concentrés sur les textes laudatifs.

30. La préface du texte est dédiée à Gordien, présenté comme proconsul: dans *The Date and the Recipient of the Vitae Sophistarum of Philostratus*, Ivars Avotins a suggéré qu'il s'agirait de Gordien I^{er} dont le règne a duré quelques semaines en 238, mais Christopher Jones (*Philostratus and the Gordiani*) estime que Philostrate parle de Gordien III (238-244). Ces problèmes de datation n'ont pas d'incidence sur la présente analyse.

the sophists). Je ne reviendrai pas ici sur tous les débats suscités par ce texte qui semble avoir été très polémique dès sa composition et qui ne manque pas de surprendre les chercheurs modernes³¹. Je me concentrerai sur le rôle essentiel qu'a joué la réception de ce texte dans la définition moderne de la première Sophistique: c'est à ce jour l'une des sources les plus complètes sur le sujet outre les dialogues de Platon. Les *Vies des sophistes* prennent donc pour sujet un courant intellectuel du V^{ème} siècle av. J.-C. bel et bien existant, mais dont il ne nous reste que très peu de textes complets et dont les fragments ont été rassemblés par Diels dans *Die Fragmente der Vorsokratiker* et plus récemment par Laks et Most dans *Les débuts de la philosophie*. On peut généralement affirmer que Denys d'Halicarnasse est à Jacoby ce que Philostrate est à Diels: Marie-Pierre Noël (*Philostrate, historien de la première Sophistique* 191-192) a insisté sur le fait que cette première édition est totalement tributaire des *Vies des sophistes*. Je voudrais ici compléter cette analyse en montrant que l'édition de Laks-Most a justement modifié la perspective à l'appui de travaux plus récents sur les *Vies des sophistes*.

D'une manière générale, le témoignage de Philostrate est omniprésent dans les collections de données biographiques menées par Diels. Le cas de Gorgias en est une parfaite incarnation. Les *testimonia* qu'offrent les *Fragments der Vorsokratiker* sont une restitution complète de la rubrique composée par Philostrate à propos de ce sophiste, sans aucun autre élément

31. Dès le début de son traité, Philostrate oppose la première Sophistique à la seconde (*Vies des sophistes* I, 481): selon lui, la première traite «de sujets philosophiques» (τὰ φιλοσοφούμενα ὑποτιθεμένη) quand la seconde se caractérise par des sujets exclusivement sophistiques. Il fait de Gorgias le fondateur de la première et d'Eschine le père de la seconde. Une telle définition pose un double problème que Dominique Côté a clairement posé dans *Les deux sophistiques de Philostrate* (même si son analyse ne rend pas justice aux ambitions propres à Philostrate, dont l'objectif n'est pas de mener une enquête doxographique mais d'envisager une continuité entre son propre mouvement intellectuel et la première Sophistique). D'une part, il est difficile de comprendre à quelle pratique discursive il renvoie quand il évoque les sophistes-philosophes. De l'autre, les chercheurs modernes ont emprunté à Philostrate la notion de «seconde Sophistique», mais la répartition chronologique qu'ils adoptent aujourd'hui est très différente: nous parlons de seconde Sophistique pour désigner les sophistes hellénophones de l'époque impériale, quand les *Vies des sophistes* placent son origine au IV^{ème} siècle av. J.-C. avec Eschine.

critique à ce sujet³². Par exemple, quiconque lira le fragment 82 B 9, tiré des *Vies des sophistes* I, 9, 493, découvrira que Gorgias a composé un *Discours pythique* (λόγος Πυθικός). Le problème méthodologique est le suivant: il n'existe aucune attestation d'un tel discours ailleurs que chez Philostrate. *Testis unus, testis nullus*: comment donner crédit à un texte écrit près de sept siècles après l'existence de Gorgias? Peut-être que ce discours a bel et bien été composé, mais en l'absence de preuve supplémentaire, il est impossible de se montrer catégorique à ce sujet.

Bien évidemment, l'édition de Diels remonte à une époque où l'on avait une approche essentiellement documentaire vis-à-vis des textes tardifs. Un siècle plus tard, celle de Laks-Most adopte une démarche nettement plus nuancée vis-à-vis de Philostrate, à l'appui des travaux récents sur son témoignage. Prenons cet exemple tiré des *Lettres*:

Γοργίου δὲ θαυμασταὶ ἦσαν ἄριστοὶ τε καὶ πλεῖστοι· πρῶτον μὲν οἱ κατὰ Θεσσαλίαν Ἕλληνας, παρ' οἷς τὸ ῥητορεύειν γοργιάζειν ἐπωνυμίαν ἔσχεν, εἶτα τὸ ξύμπαν Ἑλληνικόν, ἐν οἷς Ὀλυμπίασι διελέχθη κατὰ τῶν βαρβάρων ἀπὸ τῆς τοῦ νεῶ βαλβίδος.

Les admirateurs de Gorgias étaient très nobles et très nombreux: vinrent d'abord les Grecs de Thessalie, chez qui l'on donnait à l'art oratoire le surnom de «gorgianiser», puis la Grèce toute entière, dont les Olympiens à qui il fit un discours contre les barbares depuis la fondation de leur temple. (*Lettres*, 73)

Dans l'édition de Diels (82 A 35), ce témoignage apparaît seul, sans point de comparaison. En revanche, Laks et Most (32 P 12) le font figurer juste après un extrait du *Ménon* de Platon (70a-b = 82 A 19 Diels-Kranz = 32 P 11 Laks-Most). Si l'on met en confrontation Platon et Philostrate comme y invite la récente édition, il en ressort que tous deux mentionnent la réputation de Gorgias auprès des Thessaliens – et il est possible que Philostrate prenne ici le *Ménon* pour source –; en revanche, la renommée universelle du sophiste à travers toute la Grèce est une spécificité du second auteur. Cela ne signifie pas que ce dernier invente cette idée de toute pièce, mais nous ne pouvons vérifier si ses dires sont fondés sur une réalité historique. L'hypothèse d'une amplification paraît d'autant plus vraisemblable que Gorgias occupe un rôle

32. Philostrate, *Vies des sophistes* I, 9, 492-494 = Gorgias 82 A 1 (Diels-Kranz). De même, I, 9, 482 = 82 A 1a; I, 9, 483 = 82 A 24. Par ailleurs, la *Lettre* 73 de Philostrate correspond au *testimonium* 82 A 35. On peut en dire autant de Protagoras, d'Hippias et de Prodicos: I, 10, 494-495 = Protagoras 80 A 2; I, 12, 496 = Prodicos 84 A 1a; I, 11, 495-496 = Hippias, 86 A 2.

majeur dans bien des textes de Philostrate³³: quoi de mieux que de s'affilier à un homme unanimement reconnu?

De même, Philostrate (*Vies des sophistes* I, 482 = 32 D 11, Laks-Most) est le seul à présenter Gorgias comme l'initiateur de l'improvisation, le *skedios logos* (σκέδιος λόγος), même si Denys d'Halicarnasse (*Composition stylistique*, VI, 12.6 = 32 D 12, Laks-Most) insistait déjà sur l'importance de la circonstance (*kairos* / καιρός) dans la doctrine du sophiste: tout se passe comme si Philostrate utilisait ce dernier pour en faire le père fondateur d'une pratique qui sera omniprésente dans toutes les *Vies des sophistes* et constituera un critère de définition communs aux deux Sophistiques. Tout l'intérêt de l'édition de Laks-Most par rapport à celle de Diels est qu'elle incite à une démarche critique: son approche comparatiste permet au chercheur moderne de constater que l'improvisation gorgianique est une spécificité de Philostrate.

Enfin, dans leur chapitre intitulé «La réflexion sur le langage, la rhétorique, la morale et la politique au V^{ème} siècle», Laks-Most ne font pas non plus figurer Critias parmi les sophistes. En revanche, celle de Diels n'hésitait pas à le classer parmi les grands tenants de la première Sophistique³⁴. Sur ce point, nous pouvons voir comment la recherche moderne sur Philostrate a pu influencer les études sur l'époque classique. Dans sa publication de 2000, Marie-Pierre Noël (*Philostrate, historien de la première Sophistique* 195) a montré que jamais Critias n'est assimilé à un sophiste avant Philostrate: dans les sources antérieures, il est plutôt présenté comme une figure qui gravite autour de ce cercle. Le phénomène peut s'expliquer, me semble-t-il, par la définition très globalisante de la Sophistique que proposent les *Vies des sophistes*: Philostrate y inclut volontiers des auteurs comme Eschine et Isocrate, alors même que ce dernier a composé un traité *Contre les sophistes*. Mais quelle que soit la raison qui a poussé Philostrate à faire de Critias un sophiste, ce cas nous montre clairement qu'une meilleure prise en compte des témoignages postérieurs peut totalement modifier notre propre appréhension de l'époque classique: ici encore, quand Diels utilisait Philostrate à des fins documentaires, Laks et Most, tributaires d'études plus modernes, ne suivent pas cette source à la lettre.

33. Dans les *Vies des sophistes* I, 481, Gorgias est présenté comme le père fondateur de la première Sophistique. De même, la lettre 73 constitue la clôture des *Lettres*, ce qui revient à placer cette œuvre sous le patronat du sophiste. Enfin, les *Héroïques*, 33.3 reprennent également un thème présent dans la *Défense de Palamède*, 30, du même Gorgias.

34. Philostrate, *Vies des sophistes* I, 16, 501-503 = Critias 88 A 1 (Diels-Kranz).

Pour conclure, le risque d'une telle approche serait de sombrer dans un relativisme qui consisterait à postuler que l'époque impériale nous a «servi sur un plateau» un canon d'auteurs attiques totalement artificiel. Là n'est pas mon ambition. J'espère plutôt avoir montré, à travers ces quelques cas d'études, que nous lisons encore la littérature grecque de l'Athènes classique à travers un spectre qui y a été déposé *a posteriori*, et que ce phénomène est en pleine évolution, puisque l'approche documentaire de Jacoby ou de Diels a été peu à peu remise en cause. En ce sens, mieux nous analyserons les textes de l'époque impériale, mieux nous comprendrons comment nous lisons nous-mêmes ceux de la période classique. Le regain d'intérêt qu'ont connu des auteurs comme Philostrate depuis les dernières décennies ouvre un champ d'étude inédit pour notre compréhension respective des deux ères, si ce n'est de cette typologie tripartite de l'Antiquité où les époques classique, hellénistique et impériale demeurent enfermées dans des cases historiques. A mesure que se multiplieront les études de l'époque impériale, les antiquisants du XXI^{ème} siècle disposeront d'outils critiques de plus en plus affinés, et l'on peut supposer que les travaux universitaires se répercuteront sur l'enseignement des langues anciennes, qui gagnera lui aussi à offrir un rôle de plus en plus important aux textes tardifs.

Bibliographie

- Abbondanza, Letizia, *Filostrato maggiore: Immagini. Introduzione, traduzione e commento*, Préface de Maurizio Harari, Turin, N. Aragno, 2008.
- Alpers, Klaus, «Griechische Lexikographie in Antike und Mittelalter», in *Welt der Information. Wissen und Wissenvermittlung in Geschichte und Gegenwart*, Koch, Hans-Albrecht (dir.), Stuttgart, Metzler, 1990, p. 14-38.
- Anderson, Graham, *The Second Sophistic: a cultural phenomenon in the Roman empire*, Londres, Routledge, 1993.
- Anlauf, Gerhard, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Thèse soutenue à l'université de Cologne, 1960.
- Avotins, Ivars, «The Date and the Recipient of the *Vitae Sophistarum* of Philostratus», in *Hermes: Zeitschrift für klassische Philologie*, n°106, 1978, p. 242-247.
- Bing, Peter, «Afterlives of a Tragic Poet: The Hypothesis of Euripides», in Matthaïos, Stephanos et al. (dir.), *Ancient Scholarship and Grammar: Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin-New York, De Gruyter, 2011, p. 199-206.
- Bompaire, Jacques, *Lucien écrivain: imitation et création* [1958], Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- Bowie, Ewen, «Quotations of Earlier Texts in Τὰ ἐς τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον», in Dämon, Kristoffel, et al. (dir.), *Theios Sophistes: Essays on Flavius Philostratus'*

- Vita Apollonii [Conference, Royal Academy in Brussels, 19-20 January 2006]. Leiden, Brill, 2009, p. 57-73.
- Castorina, Emanuele, *L'Atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*, Catania, N. Giannotta, 1952.
- Collinet, Jean-Pierre, «Racine lecteur et adaptateur d'Héliodore», in *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XV, n°29, 1988, p. 399-415.
- Côté, Dominique, «Les deux sophistiques de Philostrate», in *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric*, Vol. 24, n°1, 2006, p. 1-35.
- Goudriaan, Koen, *Over classicisme: Dionysius von Halicarnassus en zijn program van weldsprekendheit, cultuur en politiek*, Thèse soutenue à l'université d'Amsterdam, 1989.
- Jones, Christopher, «Philostratus and the Gordiani», in *Mediterraneo Antico* n°5, 1989, p. 759-767.
- Kim, Lawrence, «The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic», in Bakker, Egbert, Chichester-Maiden (eds), *A Companion to Ancient Greek Language*, Wiley-Blackwell, 2010, p. 468-482.
- De Lannoy, Ludo, «Le problème des Philostrate», in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II. 34.3, 1997, p. 2362-2449.
- Lebeau, Anne, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation*, Paris, Ellipses, 2000.
- Lévy, Mélina, «L'imitation de Thucydide dans les *Opuscles Rhétoriques* et les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse», in Valérie Fromentin, et al. (dir.), *Ombres de Thucydide: La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^{ème} siècle*. Actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mars 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008.
- Marrou, Henri-Irénée, *Décadence romaine ou Antiquité tardive? III^{ème}-IV^{ème} siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- Noël, Marie-Pierre, «Philostrate, historien de la première Sophistique», in Lucia Calboli-Montefusco, (dir.), *Papers on Rhetoric* III, Rome, CLUEB, 2000, p. 191-212.
- Pernot, Laurent, *L'ombre du tigre: Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, M. D'Auria, 2006.
- Pralon, Didier, «Entre la mémoire et l'oubli: le fragment de tragédie», in Anne Bouvier Cavoret, (dir.), *Théâtre et mémoire*, Actes du colloque international d'Avignon, 17, 18 et 19 novembre 1999.
- Quet, Marie-Henriette, «Le sophiste M. Antonius Polémon de Laodicée, éminente personnalité politique de l'Asie romaine du II^{ème} siècle», in Mireille Cèbeillac-Gervasoni, et al. (dir.), *Les Elites et leurs facettes: Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Rome, École française de Rome, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2003, p. 401-443.
- Russell, Donald Andrew, *Greek Declamation*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1983.
- Schmid, Wilhelm, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1887-1897. 5 vol.

Langue, civilisation, religion, histoire

- Schmitz, Thomas, «Narrator and audience in Philostratus' *Lives of the sophists*», in Ewen Bowie et al. (dir.), *Philostratus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009., p. 49-68.
- Surber, Christian, *Parole, personnage et référence dans le théâtre de Jean Racine*, Genève, Droz, 1992.
- Swain, Simon, *Hellenism and Empire: Language, Classicism and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, New York, Oxford University Press, 1996.
- Toye, David, «Dionysius of Halicarnassus on the First Greek Historians», in *American Journal of Philology*, n°116, 1995, p. 279-302.
- Vernhes, Jean-Victor, ἑρμῆιον. *Initiation au grec ancien* [1994], Paris, Ophrys, 2003.
- Wisse, Jakob, «Greeks, Romans, and the Rise of Atticism», in Jelle Abbenes, et al. (dir.), *Greek Literary Theory After Aristotle: A Collection of Papers in Honour of D.M. Schenkeveld*, Actes du colloque d'Amsterdam, avril 1995.

Textes et éditions

- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome I, Les orateurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome II, Démosthène*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome IV, Thucydide; Seconde Lettre à Ammée*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome V, L'imitation (fragments, Epitomé); Première lettre à Ammée; Lettre à Pompée Géminos; Dinarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Diels, Hermann, *Die Fragmente der Vorsokratiker. Zweiter Band* [1903] Texte édité par Walther Kranz, Zürich, Weidmann, 1952.
- Gibson, Craig, *Libanius's Progymnasmata. Model Exercises in Greek Prose Composition and Rhetoric*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2008.
- Hardy, Jacques, *Aristote: Poétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1932.
- Jacoby, Felix, *Die Fragmente der griechischen Historiker. Erster Teil, Genealogie und Mythographie. A, Vorrede, Text, Addenda, Konkordanz (Nr 1-63)* [1923], Leiden, E. J. Brill, 1957.
- Jacoby, Felix, *Die Fragmente der griechischen Historiker. Zweiter teil, Zeitgeschichte. A, Universalgeschichte und Hellenika (Nr 64-105)*, Leiden, E. J. Brill, 1961.
- Laks, André et Most, Glen Warren, *Les débuts de la philosophie. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, Paris, Fayard, 2016.
- Wright, Wilmer Cave, *Philostratus and Eunapius: The Lives of the Sophists* [1921], Cambridge, Mass.: Harvard University Press; Londres: William Heinemann; coll. «Loeb», 1989.

Roxana PATRAȘ
Researcher
„Alexandru Ioan Cuza” University of Iași
Iași, Romania

Matila Ghyka's Memoires and Gustave Le Bon's Concept of “Dematerialization”

Abstract: The present essay analyzes to what extent Gustave le Bon's theories on the dematerialization of matter influence Matila Ghyka's own way of treating his biography (actual life and virtual “lives”) in both fictional and non-fictional works. What strikes the most in Matila Ghyka's style is a technique of extensive self-quotation, which is not mere egocentrism. Whereas le Bon does not discriminate between Force and Matter and states that Matter is an infinite reservoir of intra-atomic energy, in the particular case of Matila's writings, the degree in which textual matter (recollections, memories) dissociates or re-crystalizes indicates the actual force encapsulated in the point of departure (the object of recollection, experience as such). Textual series bring testimony to Ghyka's strive to burn out variants to invariant (Happiness, the Golden Ratio), to drive meaning to a state of transparency.

Keywords: Dematerialization, Matter, Ether, Dreams, Memories, Series

Who is Matila Ghyka?

Supposing the readers of this essay have never heard of Matila Ghyka, I shall start by enumerating a list of names: Paul Valery, Leon-Paul Fargue, Marcel Proust, Antoine de Saint-Exupery, Lucien Fabre, Henri Poincare, Claude Farrere, Salvador Dali, and Gustave le Bon. The list can be broadened but, for reasons of space, I will just resume myself to saying that Ghyka was a very close friend to all these famous people.

Friendships let aside, Matila Ghyka himself is a fascinating figure of the Romanian diaspora of the 50' and 60', quite unknown to his fellow countrymen because of Communist censure and post-transition disregard. His books, both fiction and non-fiction, have been translated in Romanian but, with few exceptions (Gregori), did not arise much interest. One of the last Moldavian princes, Matila is the son of the Wallachian officer Matila Costiescu and Maria Ghyka, the niece of Prince Grigore Alexandru 5th, who ruled over Moldavia twice (1849-1853 and 1854-1856). His princely title is inherited from his mother's half-brother, Grigore Ghyka, who lost his only child in 1896. Being the unique male successor of the Moldavian prince's eldest son (Constantin), Grigore came with the idea of adopting Matila when, already a teenager, the latter was studying at the French navy school "Borda". Being the result of a rather artificial way of enforcing noble lineage, this title did not turn into a defining trait of his public identity. Also, it did not fulfill either prosperity dreams or social aspirations, even though, a man of the world himself, Matila Costiescu Ghyka must have had some. Much of Matila's inheritance came from another Moldavian aristocratic family (Balș), whose properties had been passed to his grandmother, Ecaterina Balș and then to Matila's uncle, Leon Ghika-Dumbrăveni. In his turn, Leon Ghika-Dumbrăveni, also known as Leon the Magnificent, was only half-brother to Matila's mother (Sturdza, *Familia Balș* 251-327). Faced with Matila's newly-acquired princely title, this branch of the Ghika family ("Ghika-Dumbrăveni") stood on a debatable genealogy, which made historians consider it as an impure extension. But the young prince always felt himself magnetized by Uncle Leo's personality, whose eccentric habits of life and passions for art, electricity, and science in general are mentioned several times by the memorialists of that period and must be considered – in every respect – formative for Matila's intellectual's profile (Callimachi, *Lumea toată era a mea* 31; Ghyka, *Curcubeie* 36, 75-77, 133, 148).

Thrilling as they might seem and as they really are, I will quit for now family intricacies and turn to the core question of this essay: What is the influence of le Bon's concept of *dematerialization* on Matila Ghyka's approach of his own life (lives)? Since individual traits and biography (as a meaningful story) would not do, I would like to follow the trail of an entity whose evolution resembles any material object's evolution: from *matter* to *dematerialization*. From a perspective calibrated on the life of Matter in general, *who* Matila Ghyka was is of lesser importance than *what* or *how* Matila Ghyka was. Only biography will not do.

Textual matter and the concept of “dematerialization”

Matila Ghyka met, among other famous people, Gustave le Bon and Henri Poincaré, whose opinions are checked with respect to Hamilton’s principle of “minimum action”. A student in naval engineering, young Matila Ghyka is already fascinated by the physical-chemical systems that include Life (*Curcubeie* 126-27), more precisely by a mathematical definition of Life. Ghyka’s own notations concerning le Bon’s concept of dematerialization can be spotted in his memoirs, a work where his scientific interests are clearly stated. Hence, le Bon’s conceptual cluster *matter-ether-dematerialization* can be drawn closer to Matila Ghyka’s approach to writing “memories”, also formulated in the two volumes of memoirs, *Escales de ma jeunesse* (1955) and *Heureux qui, comme Ulysse...* (1956) – the latter’s title being inspired from Du Bellay’s sonnets. For the French readers, Ghyka’s memoirs bear an umbrella title (*Couleur du monde* – translated in Romanian as *Curcubeie* only in 2014), while for the English readers, the author picked another cultural reference (*The World Mine Oyster*). Published 5 years after the French version and 4 years before the author’s death, in 1961, the English edition should be considered a stylization of the previous texts; it is not only a translation and abbreviation of the original, but also the author’s proposal of bettering the original, of making his point more transparent. Memories as (enclosed) object of memoirs and memorizing the writing process are both involved in Matila’s reflection on the functioning of *memoria*, which is located somewhere between “Matter” and “Ether”, between “ponderable” and “imponderable”, as one of “the intermediate worlds”. As in all cases, the memorialist is challenged to turn imponderable recollections into ponderable memory, thus to revert Ether into Matter, to spot the “vortices” where energy, life’s energy, condensates.

What strikes the most in Matila Ghyka’s works – both fiction and non-fiction – is his technique of extensive self-quotation. Usually the process of self-citation is not mere swaggering, but recollection, reformulation and reframing of the previous writing styles. In terms of quantities, the novel *Pluie d’étoiles* is mentioned in Matila Ghyka’s memoirs *Couleur du monde* around 15 times (which is quite a lot). I could also identify 8 instances where extensive quotations travel from one text to the other, all of them counting approximately 10 pages from an amount of 450. The same is also valid for the theoretical works (*Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*, *Le nombre d’or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*, *Essai sur le rythme*, *Sortilèges du verbe*, etc.). Two

instances of self-quotation have drawn my attention in particular. In these cases, the author gives up quotation marks and cites the fragments from his own memory in the same fashion that, as a young mariner, used to declaim some Henri Regnier's, Pierre Loti's or Pierre Louÿs' prose fragments. These declaimed pieces detach themselves as poetic isles, as autonomous energetic discharges from the mass of the other recollections. They also indicate the actual materiality of the original experience that is recollected. The first is the material revelation of "Eve" at Kandy (*Curcubeie* 274-77) while the second is a dream about the dematerializing force of love (260).

These undeniable relationships among fictions (*Pluie d'étoiles*), memoirs (*Couleur du monde*) and philosophical works do not evince something that may be called, with a term borrowed from thermodynamics, a "system of communicating vessels". In this case, thermodynamics – providing the 19th century thought with a nice metaphor of fair exchange and complete burnout – is not a solution anymore. Its rigid principles – which are overruled by Matila Ghyka's approaches to systems containing life – assert that an isolated material system cannot possess other form of energy than that supplied from without, that is, from outside. Contrary to the metaphor of thermodynamic exchange, Matila's technique of *serial co-referencing* represents a way of pointing at a secret "lineage" of solid experiences and forms that have been liquefied, through the mediating actions of memory and writing, to a transparent meaning, to what Matila calls "the invariant".

Matila Ghyka believed that the creative principle should not be sought outside but within (*Estetica și teoria artei* 226-31). Underneath all natural things lies not only a source of energy (Soul, Life), but an energy endowed with a rhythm and able to function according to a rhythm, which stays imprinted in the form of all created things. This is, in fact, the meaning of Ghyka's chasing after the secret *Rakon* (the Japanese kanji for happiness 幸) imprinted on the porcelain sake cups he used to negotiate with the Japanese sellers of Kyoto and with the antiquarians on Judd Street. This is the aim of Ghyka's development of a theory inspired by the Golden Ratio (Φ). Hence, creation is understood as a rhythmic energy freed in the process of matter dissociation/disintegration. In the particular case of his written life episodes, the degree of dissociation or crystallization of textual matter indicates the actual materiality of the reported experience. Textual repetitions and series are not meant to enforce a transcendent original meaning (be that noted with either 幸 or Φ) but to dissolve it in a rhythmic line. They do not configure a system of exchanges between an outer source of energy –

say, for instance, the Romantics' divine inspiration – and (textual) matter. Matila's textual series refer here, assuming Gustave Le Bon's approach, to a process of *dematerialization*, which is meant to drive to transparency. Announcing the equivalence mass-force as well as what has been called The Atomic Age, the concept of “dematerialization” is also crucial for understanding Matila Ghyka's ideas on rhythm, on “the golden ratio”, on “the invariants” of Beauty, Life, and World in general as virtual keys of piercing through the opaque surface of matter. In spite of apparent opacity, says Ghyka, even the material substance of our bodies can show a “subtle”, “gassy” and “transparent” nature due to a numeric inner organization (*Estetica și teoria artei* 231). Seeking for the essential numbers/ratios has for Matila Ghyka an even higher purpose than reaffirming Pythagoras' idea that things are only worldly appearances of Numbers: departing from Pythagoras, the Romanian philosopher is actually contemplating ways of making matter transparent.

The memoirs, which come the last in the line of Ghyka's writings, endorse, appropriate and embed fragments from earlier narratives: the collection of short stories *Contes marécageux*, written around 1900, and left unpublished (*Curcubeie* 17-18) and the novel *Pluie d'étoiles* (1933), which is awarded, ironically, with the prize “Rester jeunes” in 1934, when Matila was turning fifty. Ghyka's own comments to his previous works suggest that textual avatars – from the unpublished short stories to the French bestseller – should point at *an evolution*. An evolution from what Matila calls “irony and stylistic incompleteness” to a state of achievement. But is Matila's achievement a formal, aesthetic one? Is Matila's achievement a sense of integrality, embodied in the Renaissance *uomo universale*? Is Matila's achievement the final dematerialization of textual matter, a way of making meaning transparent for all readers in spite of his obvious discreteness?

The idea of evolution is, if we refer back to Le Bon's theories, rather complex as it does not refer only to organic life (that is, in Darwin's terms, to the evolution of species), but also to non-organic realities, chiefly to Matter. “The law of evolution” – says Le Bon – “which is applicable to living species is also applicable to simple bodies; chemical species are no more invariable than are the living species” (Le Bon, *The Evolution of Matter* 9). Discovering that not only the radioactive substances, but all objects are in fact able to emanate effluvia of energy (the so-called “black light”), the French polymath considers that creation and destruction, Matter and Force should not be dissociated.

Matter, hitherto deemed indestructible, vanishes slowly by the continuous dissociation of its component atoms. The products of the dematerialization of matter constitute substances placed by their properties between ponderable bodies and imponderable Ether – that is to say, between two worlds hitherto considered as widely separate. Matter, formerly regarded as inert and only able to give back the energy originally supplied to it, is, on the other hand, a colossal reservoir of energy – intra-atomic energy – which it can expend without borrowing anything from without. It is from the intra-atomic energy manifested during the dissociation of matter that most of the forces in the universe are derived, and notably electricity and solar heat. Force and matter are two different form of one and the same thing. Matter represents a stable form of intra-atomic energy; heat, light, electricity etc. represent instable forms of it. By the dissociation of atoms – that is to say, by the dematerialization of matter, the stable form of energy termed “matter” is simply changed into those unstable forms known by the names of electricity, light, heat, etc. (*Ibid.*)

Matter – Le Bon continues – is a stable form of energy and nothing else, thus Nature and Energy should not be considered two irreducible things (12). Consequently, Nature is moved on only by and through itself. All (natural) phenomena represent in fact re-arrangements of equilibria (11), which occur slower (in which case we name them “matter”) or faster (in which case we name them electricity, heat, light and suchlike). Beside matter and energy, le Bon’s theory of dematerialization also integrates the concept of “Ether”, which would inspire Matila Ghyka in his considerations on transparency. Between the world of ponderable and the world of the imponderable – proves the French thinker – there is an “intermediate world” formed of “intermediate realities” (80-86). Ether condenses into matter through “vortices” that should be imagined as cosmic nebulae. The other way round, matter dissociates into intermediate states and then it vanishes into Ether.

What are the aesthetic and philosophic consequences of such anti-metaphysical vision? First of all, by accepting that “chemical” life evolves like organic species according to the law of evolution, one admits – this time with positive proofs – that the Universe is not the emanation of an almighty Creator, and that phenomena (one’s life circumstances, in particular) can be integrated to a coherent plan, which is not pre-defined in the fashion of the Greeks’ belief in Fate, but in accordance to an asymmetric pulsation of growth. Though *L’évolution de la matière* was one of the philosopher’s most unlucky books, Matila Ghyka seemed to have taken Gustave Le Bon’s

theory for granted, chiefly when he resolved to jot down his manifold lives, talents and careers (*Curcubeie* 116; *Estetica și teoria artei* 229).

In this frame of thought, the serialization of experiences – thus the life-style of a tireless traveler – should have sounded for Matila Ghyka as a good method of showing his readers an illustration of the liar’s paradox. Briefly put, the memorialist’s life is a story about becoming transparent. Accordingly, working with recollections is, as the memorialist himself admits, somehow similar to John Stuart Mill’s notes on consciousness:

If, therefore, we speak of the Mind as a series of feelings, we are obliged to complete the statement by calling it a series of feelings which is aware of itself as past and future; and we are reduced to the alternative of believing that the Mind, or Ego, is something different from any series of feelings, or possibilities of them, or of accepting the paradox, that something which ex hypothesis is but a series of feelings, can be aware of itself as a series. (*An Examination of Sir William Hamilton’s Philosophy* 213-14)

In a nutshell, when consciousness acknowledges its condition of “thread”, of mere series, it also acknowledges the fact that it does not exist. Analogically, appending a continuous meaning to one’s life (as biography) means to acknowledge that the life has not been lived at all.

Drawing close to transparency: Matila’s way stations and Matila’s lives

Returning to Ghyka’s introductory remarks, I will just point out that, completely outstanding for a memorialist, Matila Ghyka’s main drive is to push back confessions, testimonies, and dramatic disclosures of his acquaintances’ lives. Obviously, in the vein of Renaissance treatises, *discreetness* and *prudence* represent qualities that fully recommended him as one of the most talented diplomats of Romania’s diplomatic corps during the 30’ and 40’. However, this scarcity of intimate details is not determined here by Ghyka’s fear of gossipy and colorful discoursing on his adventurous life. As a matter of fact, his main point in writing these memoirs is drawing a serial line of “careers”, of virtual ways of being himself and somebody else at the same time (*Curcubeie* 18).

Subsequently, his chase for the kanji of Happiness should not be correlated with a remote ideal of self-completeness, according to the aforementioned Renaissance paradigm. I am sure that Matila Ghyka abhorred all types of “concreteness” and that he did not look for a

personality design based on the complementarity of talents and on their full actualization. On the contrary, the traveler's incessant search for quintessential signs is a proof of him putting *matter* and *transparency* in the center of his reflections. The series of life-experiences and the series of readings incited by Ghyka's novel *Pluie d'étoiles* may prove to be a way to dematerialize both the living body (the individual, the "who", the "I") as well as the body of the book (the book as an object). It is not by chance then that the memorialist postulates the existence of four selves, which, like cinema or dreams, can build up a better illusion of multi-dimensional, ponderable reality (*Ibid.* 258). Note that Ghyka's actual perspective – a detail that is discretely pointed at in *Couleur du monde* – is more nuanced than Proust's famous distinction on the two "selves". In spite of their common friends among the European aristocratic families and despite him being talked into Proust's prose (*Ibid.* 257), Ghyka's sympathy for the French novelist occurred only very late.

A citizen of a Moldavian Byzantium, a pupil of the French boarding schools (St. Anne and Jersey), an aspirant in the French Navy, a naval officer and engineer in Romanian Navy, an interwar diplomat, a professor of aesthetic in the USA, a French novelist and philosopher, a casual actor with walk-on parts in Hollywood distributions, a manual worker in the American factories, a passionate antiquarian, a handsome mondain and – it goes without saying – many-many other *personae*, Matilia Ghyka seems always ready to embark for a new adventure and to escape the old selves. Together with the diplomats Georges Bibescu and George Stoicescu, he represents Romania in Persia. The lands from Baku to Batumi become a good pretext for imagining the routes of Golden Fleece seekers. Japan and its gods inspire him with musings of happiness. Even though still a land of promise, California offers both diaphanous reveries (the Golden Gate of San Francisco) and beastly views (the scenes of human and animal intercourse on the Barbary Coast).

But beyond all places visited and "lives" lived, London leaves the most powerful impression because this city is organized, says the Romanian prince, "according to the elastic and precise discipline of a battleship" (*Ibid.* 187). It is not because of its locating force that London will obsess him all along his life. In many ways, London becomes the carrier of quasi-ponderable dreams and of dreamy experiences, mentioned several times not only in his memoirs but also in *Pluie d'étoiles*. It is not its idealized image, but its containing, architectural, and therefore mathematic features that

makes London the vessel of all dreams. In spite of the city's geographical concreteness, London seems to be able to move like a ship, between ponderable and imponderable worlds, from one place to another. All in all, London leaves the impression of a city caught in the mysterious dance of Matter and Ether.

Much as I want to comment the contents of Matila's London dreams, I have to dwell here only on their serial occurrence and on their perplexing, almost 3D-materiality, also stressed by the memorialist himself. Indeed, the memorialist's and the novelist's dreams seem more vivid than his life's episodes. Quite frequently, Matila used to have a dream about him looking for the place of an antiquarian on Judd Street. After he moved to London, the dream eventually proved to be a vision. The man and his shop really existed but the actual experience is not as intense as the dreamer expected. In the same fashion as his memories collected in *Couleur du monde*, Matila's dreams are bits of experience on the brink between material and immaterial worlds. Some other proofs of his interest in the issue of dematerialization can be gathered from the memoirs fragments reporting dreams inspired by cinema experiences or narrating cinema experiences as such. Matila interprets the energy of movie figures (tigers, for instance) as dematerialized mass. Cinematic conversion – from mass to ether/ transparency – also illustrates the process of dematerialization. Wherefrom the aesthetician's interest for practicing and understanding this art' making at Hollywood (*Ibid.* 238-239, 257-258, 260, 274-276).

Since this research represents only a small part of a wider project devoted to *nostalgia*, conclusions cannot but harden into Matter what has been so far only a subject for reverie. While dematerialization is proved to be the way of all worldly things, passing from matter to ether and reconverting ether into matter are processes that describe with accuracy the strange sickness discovered by the physician Johannes Hofer de Mulhouse in the 17th century. Nostalgia, the testimonies notice, manifests as a neurotic concentration on the material and the bodily, as a "continuous quasi-ecstasy of the mind" that is unable to represent anything except the body, albeit through the painful and unfulfilling mediation of imagination (Davies, *Sustainable Nostalgia* 264). Nostalgia is thus an unstable balance between matter and ether, actual experience and (written) recollection, a malady emerging from the process of dematerialization.

"Happy" or, better said, "nostalgic" like Ulysses from Du Bellay's sonnet, Ghyka wrote his memoirs in an aristocratic mansion, which he compared

with the Emerald Island. It is not the first time when the migrant writer recalls the archetypal image of serene happiness. In fact, the privileged place where the happy ones assemble is mentioned several times: when he narrates his chase after Rakon, Chojiro's golden seal of happiness (*Curcubeie* 90, 233) all the way through the Japanese islands, when he comments Böcklin's painting *Isle of the Dead* (108), and when he describes the Golden Gate of San Francisco (223). In all three situations, the air is characterized as "transparent", which is extremely close to le Bon's categories of "imponderable" and "etheric" or, if we appeal again to metaphors inspired from physics, to Kelvin's "elastic solid filling all the space".

To dissipate the body of the book through serial co-referencing means to discharge all its potential infra-energy. In this scenario concerning the evolution of matter, the book reaches the peak of its energy when it manages "to dissociate", to dissolve into multiple readings, to turn into mere ether. What disquieting prophecy on the fate of books, on the fate of masterpieces in general, on the suppressed rumor of lost things! A prophecy that Matila's posthumous readership has fulfilled completely by losing his person from sight for a half of a century.

Bibliography

- Callimachi, Ana-Maria, *Lumea toată era a mea. Amintirile unei prințese*, translated by Lidia Grădinaru, prefaced by Dan Berindei, notes by Filip-Lucian Iorga, Bucharest, Corint, 2015.
- Davies, Jeremy, "Sustainable Nostalgia", in *Memory Studies*, 3 (3), 2010, p. 262-268.
- Ghyka, Matila C., *Couleurs du monde. Escales de ma jeunesse*, Paris, Éditions du vieux colombier, 1955.
- Ghyka, Matila C., *Couleurs du monde. Heureux qui, comme Ulysse...*, Paris, Éditions du vieux colombier, 1956.
- Ghyka, Matila C., *The World Mine Oyster*, London, Heinemann, 1961.
- Ghyka, Matila C., *Estetica și teoria artei*, edition by Ion Iliescu, translated by Traian Drăgoi, Bucharest, Editura științifică și enciclopedică, 1981.
- Ghyka, Matila C., *Ploaie de steele*, translated by Georgeta Filitti, Bucharest, Curtea veche, 2007.
- Ghyka, Matila, *Curcubeie*, prefaced by Patrick Leigh Fermor, translated by Georgeta Filitti, Iași, Polirom, 2014.
- Gregori, Iliana, "Din atenție s-a născut uimirea. Recitindu-l pe Matila Ghyka la 50 de ani de la moarte", in *Viața Românească*, n° 8, 2015, http://www.viataromaneasca.eu/arhiva/99_viata-romaneasca-8-2015/121_eseu/2190_din-atenție-s-a-născut-uimirea-recitindu-l-pe-matila-ghyka-la-cincizeci-de-ani-de-la-moarte.html .

- Gregori, Iliana, "Din atenție s-a născut uimirea. Recitindu-l pe Matila Ghyka. O *simfonie* la muzeul rechinilor", in *Viața Românească*, n° 7, 2016, http://www.viataromaneasca.eu/arhiva/110_via-a-romaneasca-7-2016/121_eseu/2496_din-atenție-s-a-născut-uimirea-recitindu-l-pe-matila-ghyka.html.
- Gregori, Iliana, "Divinitate, aur, geniu", in "România literară", n° 39, 8 Sept 2017, p. 20-21.
- Gregori, Iliana, "Europa la o răscruce de timpuri: politețea, un reper uitat", in *Viața Românească*, n° 9-10, 2014. http://www.viataromaneasca.eu/arhiva/93_via-a-romaneasca-9-10-2014/28_eseuri/1934_europa-la-o-rascruce-de-timpuri-politețea-un-reper-uitat-interferente-neasteptate-est-vest.html.
- Gregori, Iliana, "O *simfonie* la muzeul rechinilor. Ziua a patra", in *Viața Românească*, n° 10, 2016, <http://www.viataromaneasca.eu/revista/2016/10/din-atenție-s-a-născut-uimirea-recitindu-l-pe-matila-ghyka/>.
- Gregori, Iliana, "O *simfonie* la muzeul rechinilor. Ziua a treia", in *Viața românească*, n° 8, 2016, http://www.viataromaneasca.eu/arhiva/111_via-a-romaneasca-8-2016/121_eseu/2522_o-simfonie-in-muzeul-rechinilor-ziua-a-treia.html.
- Le Bon, Gustave, *The Evolution of Matter*, translated from the 3rd edition, with an introduction and notes by F. Logge, New-York, The Walter Scott Publishing Co, 1907.
- Mill, John Stuart, *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy*, London, Longman, 1865.
- Sturdza, Mihai Dim, "Familia Balș", in *Famiiliile boierești din Moldova și Țara Românească. Enciclopedie istorică, genealogică și biografică*, 1st volume, Bucharest, Sigma, 2002, p. 251-327.

Manana JAVAKHISHVILI
Professeur associé, Université d'État Ilia
Tbilissi, Géorgie

«L'Autre» en Géorgie au Moyen Âge tardif (suivant les narrations des missionnaires catholiques)

Résumé: En général, l'étude des problèmes des relations entre les siens et les étrangers est très pertinente dans les sciences humaines d'aujourd'hui. De ce point de vue, il nous semble très intéressant d'analyser des narrations des missionnaires de l'Ordre des Théatins arrivés en Géorgie au Moyen Âge tardif, au début du XVII^{ème} siècle. Il s'agit des Relations rédigées par Arcangelo Lamberti, Giuseppe Giudice de Milan, Cristoforo Castelli, Don Pietro Avitabile où ils décrivent en détail la situation politique et socio-économique de la Géorgie, sa vie et sa culture, ses coutumes locales et des ressources naturelles du pays. Ce sont des sources d'une importance majeure sur l'histoire de la Géorgie du XVII^{ème} siècle et sont très appréciées de chercheurs. Cependant, des recherches n'ont jamais été effectuées sous cet aspect. Dans des textes mentionnés, les auteurs relatent l'attitude des indigènes, essentiellement des Géorgiens orthodoxes, à leur égard, en tout cas, ils nous proposent leur propre interprétation des dispositions intérieures de la population autochtone: Comment les missionnaires catholiques avaient-ils été accueillis en Géorgie? Étaient-ils pour eux «les étrangers»/«les autres»? Quelle prévention ou quels stéréotypes existaient contre eux? Quels sont les changements que leurs relations avaient-elles subis? Quel était l'accueil qui leur était réservé par différentes couches sociales du pays? L'objectif de notre recherche est de trouver des réponses à ces questions.

Mots-clés: les Autres, les Étrangers, les nôtres, les missionnaires

Abstract: From the 13th century, Franciscans and Dominicans began taking their missions in Georgia and rapidly found their adherents. In the middle ages, Popes tried to establish the relationship with

Christian Georgia. In the beginning of the 14th century (1328) the Pope Joan XXII moved the episcopal chair of catholic missions from the town Smirne to Tbilisi, the capital of Georgia. Later, in the 17th century thanks to catholic missionaries many Georgians converted to Catholicism. They received the new confession as an alternative of the Muslim aggression.

In the beginning of 17th century, the missionaries of Theatines order visited Georgia. They (Arcangelo Lamberti, Christopher Castel and others) left the very interesting texts about the political and social-economic situations in Georgia, Georgian traditions, rituals and cultures. Their texts are very important sources of the 17th century Georgia and contain important information about orthodox Georgians attitude to Catholics. How Georgian received catholic missionaries? Were they "others" for Georgians? What was Georgians prejudices to them? How their relationship was developed? There are the topics what is the objects of my research.

Keywords: Others, Foreigners, Ours, Missionaries

Introduction

La société polyethnique, poly-confessionnelle et polyculturelle contribue à la formation de la mentalité tolérante, à la compréhension mutuelle. Le dialogue entre les cultures confessionnelles et ethniques ouvre le chemin à un nouveau mode d'identification et permet de réfléchir à la question: «Qui suis-je» par rapport aux autres groupes ethniques et religieux, à l'humanité et au monde extérieur? Il permet également de prendre conscience de son unité avec la réalité où l'on vit. La bonne corrélation avec la réalité enrichit la conscience de soi-même, favorise l'expansion du champ socioculturel personnel. L'identité culturelle détermine la solidité de l'État, car l'unité du pays ne peut s'exprimer qu'à travers la diversité des groupes ethniques et religieux, à travers leur interaction et leur enrichissement mutuel.

Comment se sont développées les relations interculturelles (y compris les relations interconfessionnelles) en Géorgie à travers l'histoire? Quels types d'attitudes se sont-ils formés entre la population locale et les «autres»? Comment les hôtes (les autres) évaluaient-ils l'attitude des Géorgiens à leur égard? Quelles sont les particularités de ces relations?

En général, l'étude des problèmes des relations entre les siens et les étrangers est très pertinente dans les sciences humaines d'aujourd'hui. De

ce point de vue, il nous semble très intéressant d'analyser des narrations des missionnaires de l'Ordre des Théatins¹ arrivés en Géorgie au Moyen Âge tardif, au début du XVII^{ème} siècle. Il s'agit des Relations rédigés par Arcangelo Lamberti (déployant ses activités en Principauté d'Odichi entre les années 1630-1649)², Giuseppe Giudice de Milan (exerçant son activité religieuse d'abord en Kartlie et ensuite, à partir de 1633, en Mingrélie)³, Cristoforo Castelli (arrivé en 1628 avec le prêtre Antonio Giardina et le moine Claudio. Il exerçait ses activités en Kartlie et en Gourie, d'où il fut

1. L'Ordre des Théatins, fondé en 1524, avait pour but d'exercer des activités missionnaires à l'étranger. Sous le pontificat d'Urbain VIII, l'Ordre a été chargé de missions en Géorgie.

2. Arcangelo Lamberti, moine de l'Ordre des Théatins. Dans les années 1630-1649, sous mission de l'ordre de la Congrégation de propagande du Catholicisme Romain, il vécut et travailla en Principauté d'Odichi. En 1655, de retour dans son pays, il publia un livre qui donne un examen approfondi de la situation politique, socio-économique et culturelle de la Principauté d'Odichi, ainsi que de toute la Géorgie au milieu du XVII^{ème} siècle. Archangelo Lamberti est également l'auteur de l'ouvrage «La Sainte Colchide» où il décrit la situation concernant la croyance en Principauté d'Odichi. Selon certaines sources, Archangelo Lamberti fut un médecin et un peintre assez qualifié pour son temps.

3. Giudice de Milan, membre de l'Ordre des Théatins, missionnaire. En 1631, il arrive en Kartlie, à Gori, avec Archangelo Lamberti. En 1633, tous les deux, ils vont en Mingrélie en passant par la Gourie. C'est ici que Giudice débute dans son activité de missionnaire, il commence à étudier la langue mingrélienne et déploie son activité de médecin. Sur l'ordre de Levan II Dadiani, Giudice arrive à Rome pour rencontrer le Pape Innocent X dans le but de renforcement des relations religieuses et politiques. À son retour, il fut capturé sur le territoire ottoman où il mourut. Pendant son séjour en Mingrélie, il rédigea des Relations et les envoya à Rome. Les lettres de Giudice et la «Description de la Mingrelie» de Lamberti représentent une source précieuse pour l'étude de l'histoire politique, économique et culturelle de la Mingrélie et de toute la Géorgie du XVII^{ème} siècle. [Ici et par la suite, les références sont traduites du géorgien par nous].

expulsé par Vakhtang II Gourieli)⁴, Don Pietro Avitabile (entre les années 1626-1632, il était chef de mission de l'Ordre des Théatins en Géorgie)⁵ où ils décrivent en détail la situation politique et socio-économique de la Géorgie, sa vie et sa culture, ses coutumes locales et des ressources naturelles du pays. Ce sont des sources de premier ordre de l'histoire de la Géorgie de la première moitié du XVII^{ème} siècle et sont très appréciées de chercheurs, cependant, des recherches n'ont jamais été effectuées sous l'angle de leur réception par la population du pays.

Dans des textes mentionnés, les auteurs relatent l'attitude des indigènes, essentiellement des Géorgiens orthodoxes à leur égard, en tout cas, ils nous fournissent leur propre interprétation des attitudes de la population autochtone: Comment les missionnaires catholiques avaient-ils été accueillis en Géorgie? Étaient-ils pour eux «les étrangers»? Quelle prévention ou quels stéréotypes existaient contre eux? Quels sont les changements que leurs relations avaient-ils subis? Quelle était leur réception par différentes couches de la société locale? C'est de trouver des réponses à ces questions que nous nous sommes fixé pour objectif dans le présent article.

4. Cristoforo Castelli, membre de l'Ordre des Théatins. Son activité se déploya dans la première moitié et au milieu du XVII^{ème} siècle. Il arrive en Géorgie avec le prêtre Antonio Giardina et le moine Claudio. Les missionnaires vont dans la ville de Gori pour se rendre auprès de Teimuraz Ier et en 1634, à l'invitation de l'évêque de Chémokmédi, Maxime Matchutadzé, ils s'installent en Gourie. En 1640, ils furent chassés par Vakhtang Gourieli. Les missionnaires italiens arrivent à Odichi. Castelli nous a laissé un album unique des mémoires sur la Géorgie, où il décrit la vie socio-politique de la Géorgie des années 1628-1654. Les matériaux rassemblés par Castelli et les croquis réalisés sur place ont été recueillis en sept volumes épais qui contiennent plus de 500 croquis et sont conservés dans la bibliothèque communale de Palerme. Les dessins de Castelli n'ont pas pu nous parvenir en entier. Il n'y a que 570 dessins dans l'album de Castelli: les portraits de rois, des princes et des personnes célèbres, ainsi que les croquis relatant la vie agricole. Les Relations, les croquis et les commentaires de Castelli fournissent des informations précieuses pour l'histoire politique et économique de la Géorgie au XVII^{ème} siècle.

5. Don Pietro Avitabile – moine théatin, aux années 1626-1632, il dirigeait la mission de l'Ordre des Théatins en Géorgie. En 1600-1632, pour des raisons liées à la mission, il retourne à Rome et présente au Pape un rapport vaste sur la situation politique intérieure et religieuse de la Géorgie. Dans son rapport, il décrit l'activité de Teimuraz I^{er} ainsi que d'Imamqul-Khan et Daud-Khan (leur nom de famille étant Undiladzé). À partir de 1638, Avitabile quitte la Géorgie pour l'Inde, où il est aidé dans son activité de missionnaire par un catholique géorgien, originaire de Gori, appelé Andria.

La Géorgie aux XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles (contexte historique)

En premier lieu, nous allons examiner brièvement la situation politique en Géorgie, lorsque les missionnaires catholiques arrivent dans le pays. En Géorgie, la situation politique change brusquement vers la fin du XV^{ème} siècle en raison de facteurs internes et externes. En 1453, après la chute de Constantinople et la formation de l'empire Ottoman sur le territoire de Byzance, la Géorgie reste isolée. En outre, à la fin du Moyen Âge, avec le renforcement de l'Iran sur le territoire Iranien-Azerbaïdjanais, la Géorgie devient l'arène de la confrontation entre l'Iran et l'empire Ottoman (Gouchoua, *La situation politique de la Géorgie aux XV^{ème}-XVI^{ème} siècles* 89). En ce qui concerne des facteurs internes, on constate qu'à partir de l'année 1490, la désintégration de l'État géorgien féodal unifié en Royaumes-Principautés (Kartlie, Kakhétie, Imérétié et Samtskhé-Saatabago) rend encore plus difficile la situation déjà dure de la Géorgie.

En Géorgie, le XVII^{ème} siècle est marqué par la rivalité entre les Royaumes-Principautés géorgiens. En effet, le prince de Mingrélie Levan II Dadiani (1611-1657) était en confrontation avec le roi d'Imérétié Giorgi III (1605-1639), puis avec son successeur, Alexandre III (1639-1660). De même, les rois Teimuraz 1^{er} et Rostom se disputaient le trône de Kartlie.

La situation politique difficile est accompagnée de graves problèmes socio-économiques. La nouvelle situation politique extérieure provoque une brusque baisse du commerce extérieur et intérieur, les routes commerciales traditionnelles et les contacts sont brisés, le nombre de paysans-producteurs diminue, ce qui engendre la destruction économique, les conflits continuels font chuter la productivité du travail. La production agricole baisse. Les missionnaires qui vivent en Géorgie, ainsi que des voyageurs, relatent à l'unanimité dans quel état économique appauvri se trouvait la Géorgie à cette époque (Rekhviashvili, *La Géorgie occidentale au XVII^{ème} siècle* 108). En parlant des problèmes de cette époque, il est impossible de ne pas marquer le problème socio-économique aussi dur que le commerce «des captifs» (Meskhia, *Recherches historiques* 187). Giudice de Milan remarque à ce propos:

Tous les jeunes enfants, soient-ils fils d'un prince ou d'un noble, peuvent être vendus. En effet, de nombreux jeunes, hommes ou femmes, sont vendus aux Turcs. [...] Bien que le commerce des esclaves, des captifs soit considéré comme un pêchée, presque tout le monde y participe. Avec de l'argent gagné, ils achètent des vêtements, des armes de métal argenté et d'autres objets nécessaires pour la famille. (*Lettres sur la Géorgie* 89)

Quant à Arcangelo Lamberti, il écrit: «Plusieurs fois, j'ai vu de mes propres yeux le mari vendre sa femme aux Turcs, juste parce qu'il avait un brin de doute qu'elle était sorcière, ce qui est beaucoup plus persécutée par les Mingréliens que l'adultère». Plus loin, il raconte une histoire ayant eu lieu en Kartlie, en 1633: «Un cheval merveilleux iranien a plu à un noble et comme pour acheter ce cheval, il n'avait de quoi payer, en échange, il a donné sa mère au propriétaire du cheval qui était turc» (*La description de la Mingrélie* 161-162).

Ce ne sont pas que les Relations des missionnaires qui relatent les faits de commerce des captifs en Géorgie, mais aussi les écrits des voyageurs européens (Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant* 315).

Ainsi, l'histoire de la Géorgie des XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles, c'est l'histoire du pays politiquement désintégré, celle des royaumes et des principautés séparés. En fait, du point de vue social, économique ou politique, ces unités politiques ne se différaient pas l'une de l'autre. Par conséquent, en Géorgie de cette époque (si l'on ne prend pas en considération le progrès temporaire d'une telle ou telle unité), la situation à la fois intérieure qu'extérieure est grave.

«Nous» et «les autres»

En parlant de la vision des missionnaires catholiques concernant l'attitude des indigènes à leur égard, nous devons noter qu'ils différencient celle de grands féodaux, notamment des princes (des chefs des principautés désintégrées) de celle de la population indigène, mais parmi les princes, ils distinguent Levan II Dadiani, qui assurait une protection toute particulière des missionnaires. Don Giuseppe Giudice de Milan remarque à ce propos: «Le prince [Levan Dadiani] nous traite avec affection et avec générosité, il apprécie toutes nos actions ou nos paroles, il nous considère comme des saints, personnes choisies par Dieu» (Giudice de Milan, *op. cit.* 52).

Le même fait est témoigné par Cristoforo Castelli: «Dans sa résidence, le prince [Levan Dadiani] ordonne à tous d'avoir des égards pour les missionnaires» (*Les renseignements et l'album sur la Georgie* 56).

Il faut dire quelques mots sur Levan Dadiani, prince de Mingrélie. C'est ainsi qu'il est décrit par le missionnaire italien Arcangelo Lamberti qui était son contemporain:

Si ce prince avait été élevé dans notre pays, instruit et éduqué par nos meilleurs enseignants, il n'aurait pas eu son égal. Sans prêtre ni maître, il maîtrise naturellement la moralité digne de louange. Il est impossible de le

voir les bras croisés, bien au contraire, il travaille dur et il est toujours prêt à accomplir n'importe quelle activité physique. En guerre, il est toujours rapide, silencieux et courageux. Donc, il sort victorieux de chaque bataille. Il a une si bonne mémoire qu'il ne sait même pas ce que c'est que l'oubli. Il apprécie des négociations pour des affaires différentes, et il se souvient du moindre mot de toutes les négociations et tous les accords, même après six et sept ans. (*La description de la Mingrélie* 22–23).

Le voyageur français, Jean Chardin rendit également visite à Levan II Dadiani dont il parle en ces propos: «Levan Dadiani était l'un des meilleurs princes de Mingrélie, vaillant, très intelligent, juste et toujours victorieux dans la guerre contre l'ennemi. Ce prince aurait été l'un des hommes illustres, s'il était né dans un meilleur pays» (*Voyage de Jean Chardin en Perse et dans d'autres pays de l'Orient* 115).

Levan Dadiani est une figure à multiples facettes. Il a laissé une trace non seulement dans la vie politique de la Géorgie occidentale, mais aussi dans la culture de la Géorgie médiévale. Il fonda un atelier de joaillerie, où furent créés de nombreux bijoux géorgiens intéressants en or. C'est lui qui fit construire, restaurer et décorer presque toutes les églises et tous les monastères d'Odishi. Levan racheta le Monastère de Croix de Jérusalem et paya les frais de sa restauration, il fit recopier à Mamuka Tavakalachvili l'immortelle œuvre de Rustaveli *Le Chevalier à la Peau de Tigre* qui représente actuellement le plus ancien manuscrit du poème.

C'est sous le règne de Levan qu'un grand nombre de monuments épigraphiques fut créé. Plusieurs autres événements culturels furent réalisés sous le parrainage de Levan. Levan II Dadiani comprenait bien la nécessité de la transformation européenne du pays. Il invitait des commerçants et des artisans européens dans la Principauté d'Odishi. Il faisait tout son possible pour que la soie iranienne passe par la Géorgie pour rejoindre l'Europe. Par conséquent, il n'est pas surprenant que Levan Dadiani ait accordé une attention particulière aux missionnaires (Jamburia, *La Géorgie occidentale au XVII^{ème} siècle* 301-304).

Je pense que l'efficacité du règne de Levan II Dadiani s'explique par un haut niveau de l'éducation qu'il avait reçue, par sa culture générale, ainsi que par ses opinions avancées, basées sur son statut social élevé. On peut en dire autant du roi de Kartlie, Rostom. Pietro Avitabile écrit que le roi de Kartlie, Rostom-khan, envoya ses serviteurs chez les missionnaires, qui tinrent les propos suivants:

Notre roi [Rostom-khan] après avoir appris avec une grande satisfaction que les Francs étaient dans son Royaume, car il doutait que vous soyez échappés dans des montagnes, vous informe que vous êtes appelés à la cour royale et il vous garantit la sécurité. Il est favorable à votre égard et il va vous accorder toute grâce possible (*Renseignement sur la Géorgie* 51).

Quant à Rostom, il s'occupa du développement des villes et du commerce. Malgré le fait que sous le règne de Rostom, la religion musulmane et les coutumes turques furent répandues à la cour royale et parmi l'aristocratie féodale, il n'opprimait pas les chrétiens et, avec sa femme, reine Marie, il contribuait à la restauration des églises détruites et endommagées. Ainsi, dans le cas de Levan Dadiani et de Rostom II, nous avons affaire à des personnes socialement et culturellement avancées, par conséquent, nous pouvons nous attendre de leur part à une attitude tolérante envers les «autres» (Gouchoua, *La situation politique de la Géorgie aux XV^{ème}-XVI^{ème} siècles* 162-163).

Mais il y a des exceptions, Giudice de Milan rapporte: «Dès que le prince Vakhtang (prince de Gourie 1639-1640) prit possession d'une principauté calme, il se mit à en expulser la mission. Il les priva non seulement d'une partie de familles paysannes et de terres, mais il voulut également les chasser de leur maison» (*Lettres sur la Géorgie* 77). Et il poursuit: «Depuis que ce prince [Vakhtang] commença à persécuter des prêtres, la colère de Dieu vint sur lui» (*Ibid.* 79).

En effet, c'est lui qui expulsa Don Christoforo Castelli et ses deux compagnons-missionnaires de la Gourie.

Outre ces deux facteurs importants et les caractéristiques personnelles (intelligence, opinions avancées) que j'ai mentionnés ci-dessus, ce qui est également important, c'est un aspect pragmatique de la question. Notamment, qu'est-ce qui, chez les missionnaires catholiques, attirait les nobles géorgiens – la partie relativement développée de la société –, par quoi ils les intéressaient? Que proposaient-ils à la population indigène? Pour répondre à cette question, il est important de savoir quelle est la contribution des missionnaires catholiques apportée à l'éducation des Géorgiens au XVII^{ème} siècle, à l'avancement du pays dans ce domaine et en particulier, quel type de vague éducative a reçu la Géorgie des missionnaires européens?

C'est, avant tout, par l'activité médicale des missionnaires catholiques qui représentait un facteur important pour pouvoir s'adapter dans l'espace culturel géorgien et obtenir la confiance de la société géorgienne. Comme il est connu, dans le contexte de la conversion à une nouvelle religion,

le traitement, la guérison, jouant un rôle décisif dans de nombreux cas, constituait une partie essentielle du processus d'évangélisation.

Dans sa *Description de la Mingrélie*, Archangelo Lamberti note qu'en Mingrélie, les médecins étaient très respectés, en particulier, les Italiens et les Français, on leur donnait des terres et les mariait à des femmes indigènes pour s'apparenter avec eux et les laisser s'installer dans le pays (118).

Dans une de ses Relations envoyées au pape de Rome, Don Giuseppe Giudice remarque:

La reine [Darédjan, la deuxième épouse de Levan II Dadian] et tous les autres se comportent bien à notre égard, d'autant plus que nous avons tout fait pour être considérés comme désintéressés. Nous sommes appréciés de tous. Nous soignons gratuitement les malades, nous ne leur faisons pas payer pour l'assistance médicale. (40)

Et il ajoute: «Lorsqu'ils tombent malade, ils nous appellent habituellement à la maison. Nous sommes considérés comme les médecins les plus instruits dans le monde». Ou bien encore, «Il [Levan II Dadiani] apprécie toutes nos actions ou tous nos propos, il nous considère comme des saints, personnes choisies par Dieu» (*Ibid.*).

Dans le domaine de la médecine, la contribution des missionnaires catholiques ne se limitait pas au traitement des malades, ils apportaient et partageaient des connaissances médicales aux Géorgiens.

Les missionnaires étaient de bons médecins et les nobles (principalement) demandaient leur traitement, ce qui devait être l'une des principales raisons des dispositions bienveillantes des gens du pays à leur égard: «Les princes géorgiens font beaucoup de confiance à nos prêtres missionnaires, ainsi, ils leur confient leur vie et leur dignité, surtout la guérison de leurs enfants. Ils croient que les prières de nos prêtres ont plus de pouvoir que celles des prêtres orthodoxes», écrit Don Christoforo Castelli (111).

En outre, l'activité sociale des missionnaires contre la pratique vicieuse du commerce des captifs était très importante:

Notre sermon, en particulier contre ce mal, fut si bien reçu en Mingrélie que cette année, lorsque vint le temps de l'envoi des jeunes enfants au Sultan, notre maison devint un abri pour les jeunes que les parents nous avaient envoyés ou pour ceux qui s'étaient échappés, nous demandant de la protection parce qu'ils savaient que dans ce pays, nous étions respectés du prince et des nobles. Nous acceptâmes d'accueillir et de protéger tous les jeunes. (Giudice de Milan, *op. cit.* 46-47)

Une des contributions très importantes dans le domaine éducatif géorgien est la création des écoles par des moines théatins et en général, l'aide au développement de l'enseignement primaire. Aux XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles, les missionnaires européens fondent des écoles dans l'Est, ainsi que dans l'Ouest de la Géorgie (Gamsakhourdia, *Instruction en Géorgie antique* 117). Les écoles sont citées dans l'un des bulletins de 1676, suivant lequel, chaque école comptait de 40 à 50 élèves (Tamarashvili, *Histoire de catholicisme en Géorgie* 254-255). En ce qui concerne les disciplines étudiées, dans les écoles de campagne fondées par les missionnaires catholiques, on enseignait principalement à lire et à écrire, la langue maternelle, la grammaire et la théologie. Tandis que dans les villes, à Tbilissi, à Gori et à Akhaltsikhé, on enseignait également des langues étrangères, l'histoire, la philosophie et d'autres disciplines.

Il convient également de noter que les enseignants se chargeaient d'instruire gratuitement des orphelins (*Ibid.* 320). En ce qui concerne le plus haut niveau d'apprentissage, les moines théatins envoyaient les jeunes doués en Europe, principalement à Rome (*Ibid.* 432). Il est connu que dans les années 1633-1675, environ 27 Géorgiens eurent leur formation à Rome (Pavliashvili, *Église catholique et la Géorgie* 128).

Il faut également noter que l'aide médicale et l'éducation de la jeunesse n'étaient pas les seules activités auxquelles ils se dédiaient, les missionnaires catholiques s'occupaient des formations en d'autres domaines, dont l'absence était évidente en Géorgie à cette époque. Par exemple, une lettre d'un certain missionnaire Séraphine, datée du 20 mai 1664, témoigne du fait que Vakhtang V Shahnavaz demanda l'envoi des missionnaires romains ayant une formation d'ingénieur (Gamsakourdia, *op. cit.* 122).

A la différence des nobles laïques, le clergé voyait en missionnaires catholiques ses concurrents et les appelaient hérétiques. La population écoutait les ecclésiastiques, puisqu'ils représentaient de l'autorité pour le peuple. Avitabile écrit à ce sujet: «Le patriarche m'accueillit avec sévérité et commença à disputer avec des mots très durs: Comment tu as osé convertir mes Géorgiens aux règles des Francs, mais je lui ai donné une réponse courte: si vous m'aviez bien connu, vous n'auriez pas cru à ces mensonges» [répond Avitabile] (*Renseignement sur la Géorgie* 64).

Revenons aux Relations de Giudice de Milan: «Dans ce pays, nous sommes respectés du peuple, du prince et de tous les grands nobles, ainsi que des pauvres gens. [...] Malgré cela, **par les soins des Grecs**, tout le monde sait

que nous avons une confession différente et, par conséquent, **nous sommes considérés comme des hérétiques**» (Giudice de Milan, *op. cit.* 49).

C'est là qu'apparaît le facteur grec. M. Tamarachvili remarque que c'est le clergé grec qui «n'arrêtait pas de semer le mal afin de révolter les gens contre les Latins et qui était soutenu par Alaverdéli, ce dernier ayant une grande influence sur tout le monde» (Tamarachvili, *op. cit.* 107).

Lamberti traite de la même question en écrivant ce qui suit:

Il est vrai qu'ici, tous sont chrétiens, mais ils sont adeptes des règles religieuses grecques et **demeurent toujours sous la direction des Grecs**. Même nos prêtres y rencontrent beaucoup de difficultés à obtenir le fruit de leur travail, ce que généralement, ils espèrent avoir dans d'autres pays incroyants. La raison en sont les Grecs, qui réfutent toujours nos paroles et défendent avec fermeté leur religion parmi les adeptes de leur confession (3).

En général, la longue histoire de confrontation entre les églises orientale et occidentale n'a pas disparu sans laisser de trace et la culture orthodoxe géorgienne a attribué aux Latins le nom des hérétiques et des traîtres de la vraie confession. Il est difficile de rompre les stéréotypes établis depuis des siècles.

Giudice de Milan remarque à ce propos: «Il y en a beaucoup qui croient de tout leur cœur à notre religion et aux paroles que nous prêchons. Ils se disent catholiques et ils auraient reçu de nous des secrets sacrés, mais ils ne le font pas de peur que comme hérétiques, ils ne deviennent pas objet de la malédiction et de la haine de la part des autres» (51).

Pourtant, la remarque suivante de Giudice de Milan nous donne la raison de l'optimisme:

[...] ces gens étaient ravis de bonnes œuvres des prêtres, mais ils restèrent là pour peu de temps, malgré cela, leur travail n'était pas sans résultat. Dans les autres pays aussi, au début, les prêtres et les Francs étaient considérés comme des **hérétiques**, mais avec le temps, fascinés de leur vie et de leurs coutumes saintes, on ne trouve plus une personne qui n'eût pas demandé leurs conseils. (57)

L'analyse effectuée nous a montré que lorsque les missionnaires catholiques traitent dans leurs Relations de la question concernant leur réception par la population indigène, ils soulignent l'attitude diversifiée de la population à leur égard. Ils distinguent nettement deux modèles de comportement: celui de la haute couche de la société et celui des gens

simples. En effet, il est évident que les représentants de l'aristocratie géorgienne, plus particulièrement, l'élite dirigeante manifeste à leur égard un respect particulier. Ceci s'explique, à notre avis, non seulement par leur éducation et leur culture générale mais également par des circonstances purement pratiques. À savoir, par le fait que les missionnaires catholiques contribuaient considérablement au développement en Géorgie du domaine de l'éducation (ouverture des écoles, enseignement gratuit, envoi des jeunes doués à l'étranger pour y poursuivre leurs études et recevoir une éducation de haute qualité, etc.) et du service médical (traitement médical gratuit, transmission des connaissances médicales). Pour ce qui est des représentants de la basse couche de la société à une éducation et une culture nettement inférieures, qui, dans la plupart des cas, étaient influencés par l'autorité du clergé orthodoxe et ne possédant pas, de ce fait, leurs propres connaissances et représentations des étrangers, y compris des missionnaires catholiques, ils manifestaient une attitude plutôt agressive à leur égard. Mais, avec le temps, après avoir mieux connu leurs activités, le peuple géorgien est devenu beaucoup plus tolérant.

De telles observations nous laissent affirmer que grâce à leurs activités et au soutien apporté quotidiennement aux indigènes, les missionnaires catholiques, «étrangers» au début, sont devenus pour les Géorgiens «les autres» à côté du «nôtre». Ils se sont rendu compte que les gens du pays les appréciaient, même s'ils avaient du mal à rompre les stéréotypes établis à leur égard.

Bibliographie

- Avitabile, Don Pietro, *Relazione di Georgia (del secolo XVII)*, ცნობები საქართველოზე (XVII საუკუნე), introduction, traduction de l'italien et commentaires par B. Guiorgadzé (*Renseignement sur la Géorgie (XVII^{ème} siècle)*), თბილისი, მეცნიერება, 1977.
- Castelli, Don Christoforo, *Relazione e album dei schizzi sulla Georgia del secolo XVII*, ცნობები და ალბომი საქართველოს შესახებ, introduction, traduction de l'italien et commentaires par B. Guiorgadzé, (*Les renseignements et l'album sur la Géorgie*), თბილისი, მეცნიერება, 1977.
- Chardin, Jean, *Voyage du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, შარდენის მოგზაურობა სპარსეთსა და აღმოსავლეთის სხვა ქვეყნებში, introduction, traduction du français et commentaires par M. Mgaloblichvili, თბილისი, მეცნიერება, 1975.

- Giudice de Milan, Don Giuseppe, Lettere sulla Georgia (del secolo XVII)*, წერილები საქართველოზე (XVII საუკუნე), introduction, traduction de l'italien et commentaires par B. Guirgadzé (*Lettres sur la Géorgie (XVII^{ème} siècle)*), თბილისი, საბჭოთა საქართველო, 1964.
- Lamberti, Arcangelo, *Relatione della Colchide hoggi detta Mengrelia: nella quale si tratta dell'origine, costumi e cose naturali di quei paes*, სამეგრელოს აღწერა, traduction de l'italien par A. Chkonia, introduction et commentaires de L. Asatiani (*La description de la Mingrélie*), თბილისი, ფედერაცია, 1938.
- Tavernier, Jean-Baptiste, *La nouvelle description de la cour du grand Seigneur*, დიდი სენიორის სამეფო კარის ახალი აღწერა, traduction du français, introduction et commentaires de K. Gourouli, თბილისი, საბჭოთა საქართველო, 1974.
- Tournefort, Joseph Pitton, *Relation d'un voyage du Levant*, მოგზაურობა აღმოსავლეთის ქვეყნებში, traduction du français, introduction et commentaires par Mzia Mgaloblichvili, თბილისი, მეცნიერება, 1988.
- გამსახურდია, სიმონ, *განათლება ანტიკურ საქართველოში* (Gamsakhurdia, Simon, *Instruction en Géorgie antique*), თბილისი, განათლება, 1975.
- გუჩუა, ვიქტორ, «პოლიტიკური სიტუაცია საქართველოში XV-XVI საუკუნეებში», (Gouchua, Victor, «La situation politique de la Géorgie aux XV^{ème}-XVI^{ème} siècles»), in საქართველოს ისტორიის ნარკვევები (Essais de l'histoire géorgienne, IV), თბილისი, საბჭოთა საქართველო, 1973. გვ. 85-94.
- თამარაშვილი, მიხეილ, *ისტორია კათოლიკობისა ქართველთა შორის* (Tamarachvili, Michel, *Histoire de catholicisme en Géorgie*, თბილისი, სიესტა, 2011.
- მესხია, შოთა (dir.), *საისტორიო ძიებანი II* (Meskhia, Chota (dir.), *Recherches historiques, II*), თბილისი, მეცნიერება, 1983.
- პავლიაშვილი ქეთევან, *კათოლიკური ეკლესია და საქართველო* (Pavliachvili, Ketevan, *Eglise catholique et la Géorgie*), თბილისი, მეცნიერება, 1994.
- პაპაშვილი მურმან, *საქართველო-რომის ურთიერთობა VI-XX სს.* (Papachvili, Mourman, *Relations géorgienne-romaines aux VI^{ème}-XX^{ème} siècles*), თბილისი, აღმაშენებელი, 1995.
- რეხვიაშვილი, მიხეილი, *დასავლეთ საქართველო XVII საუკუნეში* (Rekhviashvili, Michel, *La Géorgie occidentale au XVII^{ème} siècle*), თბილისი, თბილისის უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 1978.
- ჯამბურია, გივი, «დასავლეთ საქართველო XVII საუკუნეში» (Jambouria, Guivi, «La Géorgie occidentale au XVII^{ème} siècle»), in საქართველოს ისტორიის ნარკვევები, IV (Essais de l'histoire géorgienne, IV), თბილისი, საბჭოთა საქართველო, 1973. გვ. 312-357.

Anna BONDARENCO
Professeur
Université d'État de Moldova
Chisinau, République de Moldova

Immanence / transcendance de la langue

Résumé: L'immanence et la transcendance sont envisagées comme deux méthodologies d'interprétation des phénomènes et des catégories de la langue, comme deux modes de penser et de repenser la langue.

La définition de l'immanence s'appuie sur la thèse fondamentale de F. de Saussure, «la langue considérée en elle-même et pour elle-même», sur les idées des représentants de la glossématique, sur les modalités de la traiter en philosophie, en sociologie.

L'immanence comme interaction au sein du système linguistique suppose une relation transitive et en même temps une relation réflexive, les deux coexistent. La fonction transitive de la langue détermine aussi sa relation avec un autre système, avec des facteurs d'ordre extérieur, principes de nature énonciative, pragmatique, performative.

Afin de démontrer le rapport de complémentarité entre les deux méthodologies d'interprétation des faits linguistiques, nous avons choisi pour objet d'analyse le phénomène d'ambiguïté persistant dans des phrases simples et dans des phrases complexes à structure tautologique.

Le décodage des significations actualisées dans les phrases tautologiques, construites sur l'identité du signe linguistique dans des positions syntaxiques différentes, est réalisable grâce à l'application non uniquement des critères de l'immanence, mais en recourant aussi aux critères de l'analyse translinguistique: le statut social de l'énonciateur, le lieu et le temps de son énonciation, son effet pragmatique, etc.

Les deux formes de manifestation du système de la langue assurent sa fonctionnalité et sa vitalité, ces dernières trouvent leur expression dans l'acte verbal du sujet parlant.

Mots-clés: immanence, langue en soi, transcendance, méthodologie d'interprétation, conception, glossématique, pragmatique, ambiguïté, désambiguïsation.

Abstract: Through the undertaken study on immanation and transcendence viewed as two interpretation methodologies of language phenomena and categories, which demonstrate the existence of interaction between these two modes of perception and comprehension of language.

The definition of immanation is grounded by the fundamental thesis of language by F. de Saussure "language is conceived by it and through it", ideas of glosemantic representation, ways of interpreting this principle in philosophy, sociology and linguistics. Immanation that is reckoned as an interaction within the structure of the system implies the transitive and reflective relation, which are simultaneous. The transitive function of language conditions its relation to another system with external factors, with criteria that are beyond immanation, principles of transcendental nature and language pragmatics.

To demonstrate the complementary rapport between these two methodologies of interpreting language facts we selected the analysis object of ambiguity phenomenon created by locator, which is a phenomenon that persists in simple and complex phrases with tautological structure.

The decoding of the updated meanings in tautological phrases what are characterized by the identity of the linguistic sign what occurs in various syntactic position was realized due to the use of not only immanation principles but also of the translinguistic interpretation criteria.

The two forms of language system manifestation ensure its vitality and functionality; these qualities are expressed in the verbal activity of locator. Their social status, place and time of the utterance ensure the decoding of the meanings of tautological phrase and ambiguity suppression.

Keywords: Immanence, Language in Itself, Transcendence, Interpretation Methodology, Design, Glossematics, Pragmatics, Ambiguity, Disambiguation

L'immanence et la transcendance sont envisagées par les linguistes, les sociologues, les philosophes comme deux modes d'envisager la langue, deux visions sur ce système particulier et fondateur, deux approches de leur conceptualisation, deux méthodologies, fondamentales et oppositionnelles d'interprétation des faits, des phénomènes et des unités linguistiques, assurant la fonctionnalité et la vitalité de la langue.

L'immanence en qualité de propriété inhérente à la langue, s'oppose à la transcendance par ses méthodes d'analyse de l'objet d'étude, par les principes venus de l'intérieur de la langue, tandis que la transcendance s'appuie sur des facteurs venus de l'extérieur de la langue et qui sont de nature sociale, anthropologique, interdisciplinaire. À notre avis, c'est par la transcendance que les propriétés internes de la langue deviennent un avoir de l'être humain, celles-ci démontrant ce qu'elle signifie, pour son utilisateur, facteur déterminant pour l'analyse linguistique.

Les deux méthodologies à stratégies différentes et à la fois communes sont définies comme sources de fonctionnement, de modification et d'évolution d'un tout ou d'un système, car l'immanence est une propriété propre à toutes les sciences, à tous les systèmes existants. J. Fontanille définit l'immanence comme «[...] une position théorique et un choix méthodologique» qu'on applique à tous les domaines de la vie sociale, comme «une manière de penser et de raisonner», elle «guide notre manière de faire et d'être dans le monde» (*Valeurs et stratégies de l'immanence* 45]. Suite à ceci, elle a ses stratégies qui devraient s'opposer et en même temps aller de pair avec la transcendance. En philosophie, l'immanence est un terme qui désigne le caractère de ce qui a son principe en soi-même.

Ce sont deux modes de penser, d'examiner, d'interpréter un objet, un système, en interagissant, ils se complètent, on les exploite pour identifier de nouvelles facettes dans un tout bien organisé, pour apporter sur celui-ci de nouveaux éclaircissements. Le tout existe, vit, évolue grâce à l'interaction entre ces deux formes de manifestation de la langue, grâce à la possibilité de la concevoir de l'intérieur et au-delà de son intérieur.

Entre ces deux modalités d'aborder et d'interpréter les catégories et les phénomènes de la langue, il y a un rapport de complémentarité, de déterminisme plutôt, car entre les facteurs d'ordre immanent et d'ordre

transcendant il y a un rapport de cause à effet. Les deux manières d'aborder la langue s'interdéterminent, en conditionnant le fonctionnement de la langue. En effet, les données de l'analyse immanente sont complétées, explicitées par les résultats de l'interprétation transcendante.

Les principes de la transcendance, des facteurs qui se trouvent au-delà du système de la langue, sont de nature sémiotique, paralinguistique et surtout pragmatique. Ils contribuent à la démonstration de la force de la langue d'extérioriser de son espace l'énergie intérieure, que comporte cet organisme, les produits de cette force. Il est vrai que l'énergie est attribuée et extériorisée par le facteur déterminant et créateur de ce système – par son utilisateur, le locuteur. En transmettant de l'énergie supplémentaire au signe linguistique, à la phrase, au texte, le locuteur démontre les effets pragmatiques, surtout celles actionnelles, performatives s'exprimant dans la potentialité perlocutoire des unités phrastiques, textuelles ou discursives que l'énonciateur produit.

Par cette étude on souhaite démontrer une fois de plus l'opposition et en même temps l'interaction entre l'immanence et la transcendance de la langue.

La transcendance est plus complexe dans sa structure par rapport à l'immanence. Cette complexité s'exprime dans l'ensemble des constituants qui participent à l'explicitation de la signification des signes, des sens des unités communicatives, à la définition des entités de la langue, de leurs catégories et de leurs spécificités au moyen des critères extra et paralinguistiques, par des signes d'autres systèmes sémiotiques.

Afin de démontrer le rapport de complémentarité entre ces méthodologies d'interprétation des faits linguistiques, nous avons choisi pour objet d'analyse le phénomène de l'ambiguïté créée par le locuteur et persistant dans des phrases simples et dans des phrases complexes à structure tautologique.

A côté de ce type d'ambiguïté, nous examinons les spécificités de manifestation de ce phénomène dans la structure sémantique des connecteurs logiques, tels que *comme*, *où*, *quand*, *comment*, etc. qui participent à la construction de différents types fonctionnels de phrases complexes à subordination. Les connecteurs cités sont qualifiés comme des outils et des indices primaires de désignation des catégories logiques définies par Aristote, telles que: la qualité d'une chose, d'une action, d'un événement, d'une situation, la localisation dans l'espace et la situation dans

le temps de la chose ou de l'événement, les catégories de l'identification et de l'identité, etc.

L'immanence, propriété inhérente à la langue

La définition de l'immanence s'appuie sur la thèse fondamentale sur la langue de F. de Saussure, sur les thèses des représentants de la glossématique, comme celles de L. Hjelmslev, sur les modalités de la traiter en philosophie, en sociologie et en linguistique.

L'idée de l'immanence de la langue avait été avancée par F. de Saussure par la fameuse formule qui clôt le *Cours de linguistique générale*, soulignée dans le texte: «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue considérée en elle-même et pour elle-même» (317). Selon l'auteur, c'est l'idée fondamentale de ce cours. En parlant des identités, réalités, valeurs, F. de Saussure cite l'exemple suivant:

Lorsque dans une conférence, on entend répéter à plusieurs reprises le mot *Messieurs!*, on a le sentiment qu'il s'agit chaque fois de la même expression, et pourtant les variations de débit et l'intonation la présentent, dans les divers passages, avec des différences phoniques très appréciables – aussi appréciables que celles qui servent ailleurs à distinguer des mots différents (cf. pomme et paume, goutte et je goûte, fuir et fouir, etc. (150)

Nous avons cité cet exemple afin de démontrer le fait que l'auteur de l'immanence de la langue reconnaissait aussi l'importance des critères d'ordre extralinguistique dans l'interprétation et l'identification non uniquement de l'identité dans la prononciation du mot-phrase *Messieurs!*, mais aussi des différences apportées par des énonciateurs différents. Les variations du débit du locuteur, les spécificités intonatives de la phrase, en un mot, les différences phoniques, sont des données d'ordre transcendant et pas de nature immanente.

L'idée de F. de Saussure sur l'immanence de la langue, rapportée ci-dessus, a été citée et reprise par nombre de linguistes, sociologues, philosophes, met en valeur la propriété naturelle, intrinsèque de la langue, son pouvoir en premier lieu sur soi-même, parce que dans nombre de cas «elle se suffit à elle-même». Cette définition de la langue, c'est sa faculté de s'expliquer, d'expliquer ses lois, les catégories qui la caractérisent et qu'elle comporte, de fournir des normes à celui qui bénéficie de ce système. Il est évident que les normes subissent des modifications apportées par le locuteur. Suite à ceci, on s'interroge si seule la langue peut les identifier,

Fondements philosophiques de la littérature.

les expliquer, les définir. Finalement, est-ce la langue qui génère des phénomènes nouveaux ou ce sont plutôt des facteurs extérieurs, de nature transcendante qui les produisent?

Malgré les interrogations citées, dans la vision d'Ahmed Kharbouch, la validité et la portée de l'immanence ne pourraient pas être contournées:

Traiter aujourd'hui du principe d'immanence peut paraître désuet à bon nombre de linguistes et d'analyses du langage, tant les centres d'intérêt, aussi bien au niveau méthodologique que dans le choix des données à traiter, ont changé. Cependant, nous croyons que le débat autour de la validité et de la portée de ce principe restent d'actualité surtout pour ceux soucieux de toujours construire leur recherche sur des fondements solides. (*Le principe d'immanence et la transitivité du langage* 6)

En linguistique, c'est la glossématique qui est qualifiée comme linguistique immanente «[...] puisqu'elle exclut toute préoccupation transcendantale [extralinguistique]» (*Dictionnaire de linguistique* 240).

L. Hjelmslev est considéré comme principal promoteur de l'idée de l'immanence de F. de Saussure en linguistique et en sémiotique, la langue étant envisagée comme «une analyse du discours entièrement menée de l'intérieur, renvoyant l'examen des aspects non verbaux à une discipline à part "la pragmatique"» (Fontanille, *Valeurs et stratégies de l'immanence* 12)

En soutenant la thèse de l'immanence de la langue de F. de Saussure, L. Hjelmslev souligne le pouvoir de la langue de s'affirmer seule comme science au sein d'autres sciences, en apportant des arguments en faveur de cette idée:

La linguistique ne saurait être une simple science auxiliaire, ni une science dérivée. Elle doit chercher à saisir le langage non comme un conglomerat de faits extralinguistiques (physiques, physiologiques, psychologiques, logiques, sociologiques), mais un tout qui se suffit à lui-même, comme une structure sui generis. (*Prolégomènes à une théorie du langage* 12)

L'expression *Sui generis* suppose un effet intrinsèquement lié à un être, à un animal ou à une chose, dans ce cas-ci à la langue.

La linguistique nous offre bon nombre d'arguments en faveur de l'idée que la langue n'est pas une science dérivée, mais une science autonome interagissant indéniablement avec les autres sciences et établissant, de cette manière, des liens interdisciplinaires. L'argument le plus fort et à la fois le plus banal, mais incontestable, est celui de desservir la communication humaine. Si on s'imagine pour un moment le monde privé de cet outil, qu'est-ce qui se passerait avec ce monde? Pourrait-on vivre dans un milieu

social sans communication? Nul autre système de signes ne pourrait se substituer à la langue.

La langue ne pourrait pas être envisagée et définie comme conglomérat de faits extralinguistiques, parce que penser de cette façon cette entité, c'est supprimer l'idée qu'elle existe comme système où tout se tient, s'interdétermine, comme un organisme logiquement structuré, comme tout autre système. L'acceptation de cette idée signifierait supprimer sa fonction déterminante, celle d'exercer sa fonction sociale, d'assurer l'échange d'information, la compréhension entre les acteurs de l'activité verbale. Il est vrai que la communication ne se fait pas uniquement par le système de signes linguistiques, mais par le biais d'autres systèmes sémiotiques, par des signes paralinguistiques.

Pour L. Hjelmslev, savant danois ainsi que pour son devancier genevois, un objet scientifique doit être étudié «en lui-même et pour lui-même» en éliminant tout rapport avec ses voisins culturels et historiques (*Ibid.*, 114).

A cet égard J. Dubois écrit:

En linguistique structurale et, en particulier, en glossématique, on appelle immanente toute recherche qui définit les structures de son objet par les seules relations des termes intérieurs à cet objet. Ainsi la glossématique est une linguistique immanente puisqu'elle exclut toute préoccupation transcendantale (extralinguistique); de même, on dira qu'une structure est immanente quand elle peut être définie par les seuls rapports entre eux. (*Dictionnaire de linguistique* 240)

Il est évident que la définition d'une structure linguistique, quelle que soit sa nature, lexicale, morphologique, syntaxique d'autant plus leur valeur sémantique, ne pourrait pas être faite par les seuls rapports intérieurs des termes, de ses constituants. On pourrait le démontrer par l'exemple de la construction du son type en phonologie, le phonème. Pour définir ses propriétés inhérentes, il a fallu recourir aux critères d'ordre transcendant, ceux de l'analyse des variantes d'un son. Ces dernières avaient été recueillies chez des locuteurs, suite à l'analyse des spécificités d'articulation et de prononciation de différentes personnes, habitant de différentes régions de France.

F. Rastier, à qui appartient l'expression «entour linguistique», a sévèrement critiqué la position méthodologique de l'immanence qui se résume à ne prendre en considération que «le texte seul, isolé de son entour linguistique et pragmatique» (*Sens et textualité* 14). L'entour linguistique suppose les données spatiales et temporelles de l'énonciation

Fondements philosophiques de la littérature.

ainsi que le locuteur avec son statut social et ses spécificités psychologiques, intellectuelles, avec ses compétences verbales et encyclopédiques, etc.

Malgré la critique faite par les linguistes à la théorie de l'immanence, ils constatent à la fois son importance déterminante, celle d'avoir servi de fondement théorique pour la linguistique en tant que science parmi les «sciences humaines». Le mouvement structuraliste, les études entreprises sur la langue avec l'application de la méthodologie structuraliste ont déterminé la grandeur de cette vision linguistique.

C. Kerbrat-Orecchioni, en parlant de «l'immanentisme ouvert», trouve nécessaire, voire légitime réintégrer l'extralinguistique dans l'analyse linguistique: les conditions de production/réception du message, la situation d'énonciation ainsi que la nature et le statut particulier de l'énonciateur (*L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* 8, 20).

L'immanence, c'est être en relation avec un autre élément du système et avec soi-même

L'immanence est conçue comme condition fondamentale de relation de la langue ou d'un autre système avec soi-même, avant tout, avec ses sous-systèmes, avec des éléments similaires ou différents, faisant obligatoirement partie de ce tout. Envisagée de cette manière, l'immanence demande qu'on prenne en compte le contenu du soi d'un système, formé d'éléments qui interagissent. Ces derniers, en entrant en relation, s'associent, en choisissant d'une manière légitime ou aléatoire l'élément du système dont il fait partie ou d'un autre sous-système afin de changer et d'évoluer. Cette relation se résume à l'interaction des *propriétés inhérentes* à un objet, à une matière, à un système. L'association des propriétés a pour objectif la modification, la rénovation, la reproduction d'un nouvel élément et, de ce fait, contribuer à l'évolution du système.

Dans la vision de J. Fontanille, il existe deux types de relation entre les constituants d'un système:

L'immanence désigne le caractère de ce qui n'est pas séparable de ce avec quoi il est en relation ou ce sur quoi il agit. Etre immanent, c'est être en relation avec soi-même ou une partie de soi-même, c'est agir sur soi-même, sur une partie ou une propriété de soi-même. L'immanence est une configuration réflexive. (*op. cit.* 46)

La propriété d'un objet, d'un élément d'un tout est inséparable de ce «avec quoi il est en relation» ou «une relation avec soi-même».

La relation réflexive et transitive entre les éléments d'un système

Dans la définition citée, les tournures pronominales «ce qui, ce avec quoi, ce sur quoi il agit» à valeur indéterminée, demandent d'être définies par l'identification du référent de ces pronoms. La tournure «ce qui», en se substituant à un nom ou à un groupe de mots, voire à une unité prédicative, exerce la fonction de sujet. Cette fonction syntaxique, propriété immanente, nous incite à nous interroger sur la nature de l'actant en fonction d'agent qui agit sur une ou plusieurs propriétés du soi-même ou sur la propriété, elle-même.

Il s'agit d'un élément d'un système qui est en relation avec un autre élément de ce tout, chacun effectuant une influence sur l'autre pour le modifier, tous les deux exerçant la fonction d'agent de l'action. Quant à la deuxième relation, celle «d'être en relation avec soi-même» suppose, à notre avis, l'agir d'un élément sur lui-même. Suite à ces deux types de relation, l'action effectuée par une propriété se répercute tant sur une autre propriété que sur soi-même.

L'expression «agir sur soi-même» est, en effet, un agir réflexif, mais agir «sur une partie ou une propriété de soi-même», est un agir à caractère transitif.

L'auteur envisage le soi-même comme un tout indécomposable, ce dernier étant constitué de sous-systèmes et de leurs éléments. Par cette manière de concevoir le système de la langue, il affirme sa discontinuité, cette propriété des éléments d'un système déterminant leur fonction transitive. La propriété agissante, conçue comme partie d'un élément d'un tout, si constante qu'elle soit, se soumet aussi aux changements venus d'elle-même, c'est un retour sur soi-même. Elle change aussi, suite à l'influence des autres éléments, cette dernière étant déterminante. A part ceci, c'est l'agir du temps qui apporte des changements dans le contenu inhérent de la propriété et dans les éléments d'un tout. L'agir d'un élément d'un tout sur un autre élément, c'est un agir transitif, à effet modificateur, dans la suite l'élément agit sur soi-même, il se transforme en un retour sur soi-même.

Par conséquent, l'interaction au sein du système linguistique suppose une relation transitive et réflexive, s'effectuant en même temps. Un élément d'un système, quoiqu'il soit relativement homogène par rapport à l'autre, aux autres, est à la fois différent. Il exerce une influence sur l'autre et il s'attend à ce qu'un changement se produise dans l'autre. L'action, effectuée par une propriété sur l'autre, devrait avoir un effet qui se répercute sur ses semblables, sur les éléments du système, c'est une relation transitive au sein

du même Tout. En même temps, c'est une relation réflexive, car l'élément, en changeant un de ses semblables, change, se change en exerçant une influence sur soi-même. Dans la dernière phrase nous nous sommes servis du verbe pronominal, «se changer», emploi pas aléatoire, puisque les verbes pronominaux avaient été créés dans la langue pour désigner une action réflexive.

Par conséquent, la relation réflexive de l'immanence est envisagée à la fois comme relation transitive au moment où un élément du système agit sur l'autre et la relation réflexive lorsque le même élément exerce une influence sur soi-même; les deux types d'agentivité de l'élément, de sa relation avec l'autre, coexistent. Cette régularité n'est pas observable qu'uniquement au sein d'un système, elle est propre à tous les systèmes et à leurs éléments constitutifs. Par suite, lorsque le système d'une langue entre en relation avec un autre système, c'est une relation à la fois transitive et réflexive, car les systèmes, en changeant, s'enrichissent et contribuent de cette façon à l'évolution du tout dont ils font partie.

L'immanence a pour fondement de sa vitalité l'entité de l'énergie, c'est elle sur laquelle se tiennent un système et ses éléments, c'est elle qui déclenche l'interaction et les changements des éléments au sein d'un système, en mettant en fonctionnement ces deux types de relation. Tout système et ses éléments sont dotés d'énergie, d'énergie dynamique ou événementielle, thèse de S. Lupasco. Selon ce philosophe, «Un électron, un proton, un neutron, un méson, toutes autres particules microphysiques, un atome, une molécule, un objet quelconque sont des éléments et des systèmes d'événements électriques, c'est-à-dire d'énergie» (*La logique de l'événement* 97).

Il s'agit donc de la relation d'un système avec un autre tout, avec des facteurs d'ordre extérieur. Ces derniers constituent, comme on l'a constaté, des conditions qui vont au-delà de l'immanence, ils se présentent comme principes de nature transcendante. Leur nature a été démontrée par la pragmatique de la langue.

L'immanence et la transcendance, constituant une opposition, sont conçues non uniquement comme deux méthodologies de l'interprétation des faits linguistiques, ce sont deux formes d'existence, de fonctionnement, d'interaction et d'évolution du système de la langue ainsi que des autres systèmes, quelle que soit leur nature. C'est un mode d'être, de fonctionner et d'évoluer de ce système ou d'un autre.

Le système de la langue, système auto-générateur

Concevoir la langue comme un tout «qui se suffit à lui-même», c'est reconnaître que la langue se caractérise par sa potentialité de produire, de créer à tout moment de la parole, de l'énonciation, en mettant à la disposition de l'énonciateur ses outils de différents genres, ses variantes d'expression. Il en suit, que la langue, comme système évolutif, est un organisme auto-générateur, se caractérisant par son auto-génération, son auto-reproduction.

C'est L. Hjelmslev qui met en valeur la potentialité de la langue de s'autogénérer et, suite à ceci, se suffit à elle-même. Le linguiste explicite le motif pour lequel la langue est «[...] un tout qui se suffit à lui-même, comme une structure sui generis» (*op. cit. ibid.*).

En acceptant l'idée de L. Hjelmslev, on devrait supposer que la langue est pourvue du pouvoir agentif, de se présenter comme une espèce d'agent et à la fois d'objet de l'action, exerçant à la fois une fonction réflexive et une fonction transitive. La fonction agentive de la langue, de ses sous-systèmes, de ses éléments est similaire à la fonction de l'Agent des agents, de l'être humain. Ce dernier accomplit une action dont les effets se répercutent sur un autre être humain ou sur un objet ainsi que sur soi-même. La langue est une force modificatrice, qui exerce une influence sur soi ou sur une autre langue, sur son utilisateur, afin de le changer et de se changer. Les entités extérieures au soi-même de la langue, subissant des changements de la part de celle-ci, sont de nature transcendante.

L'immanence de la langue rapportée à son usager

Malgré la reconnaissance de la force immanente de la langue, le processus de l'autogénération de la langue a un auteur différent de celui de la langue comme telle, c'est un locuteur qui, dans des situations d'énonciation différentes, produit l'élément ou l'unité linguistique dont il a besoin pour communiquer. C'est lui qui est générateur du nouveau dans la langue, il la rend variable, en assurant son évolution et en exerçant son pouvoir modificateur par sa fonction d'agent d'une action transitive et réflexive. Ce type d'agentivité est déterminé par la fonction sociale de l'utilisateur du système de la langue, puisque la langue existe dans et par le locuteur et pas uniquement par elle-même.

Par suite, un des arguments qui va en faveur de l'interaction entre l'immanence et la transcendance serait celui du rôle de **l'agentivité humaine**

dans le processus de l'autogénération de la langue, condition transcendante de la langue.

Il est certain que la langue exerce son pouvoir sur son usager, néanmoins, c'est le dernier qui donne vie à cet outil incontournable de la communication et il la rend vitale, fonctionnelle, c'est pourquoi on ne pourrait pas ne pas prendre en compte la fonction transitive du locuteur exercée sur la langue. Le pouvoir de «se suffire à soi-même» renvoie à l'aptitude de la langue de livrer le signe linguistique nécessaire au locuteur au moment de sa parole, mettre à sa disposition les normes phonétiques, grammaticales dont il a besoin pour produire des unités communicatives.

En même temps, c'est le locuteur qui est le producteur de ces normes, des unités de la langue, utilisateur et bénéficiaire de ces unités, c'est lui qui apporte des modifications dans la structure des unités énonciatives, discursives, textuelles, grâce aux «services» rendus par **la Langue**.

Suite à ceci, les deux principes de la langue, celui de l'immanence et celui de la transcendance s'entrecroisent, vont à la rencontre l'un avec l'autre, afin de faire vivre la langue. En s'opposant, les deux formes de manifestation du système de la langue s'attirent pour se rejeter ou pour s'associer et démontrer leur pouvoir. Le sujet parlant s'avère être le causateur de toutes transformations et innovations qui se produisent dans la langue, car c'est lui qui est le commencement des commencements.

Dans ce cadre d'idées, il serait utile de rappeler les idées d'Aristote sur le concept de «cause»:

причина – это источник, откуда берёт первое своё начало изменение или успокоение: так, например, человек, давший совет, является причиною, и отец есть причина ребёнка, и вообще то, что делает, есть причина того, что делается, и то, что изменяет причина того, что изменяется... (Сочинения том 3, 79)

La cause, c'est la source, le générateur du changement dans la constance, le changement y prend son commencement. Selon le logicien, ce qui constitue la cause de ce qui se fait, se produit et de ce qui change est la cause de ce qui se change.

Dans le rapport de cause entre ces deux phénomènes cités, c'est tantôt l'immanence qui est causateur de l'effet, tantôt, c'est la transcendance qui apparaît en fonction de causateur de l'effet.

Par conséquent, au premier abord, c'est la langue qui génère des signes linguistiques par des voies qui lui sont propres, lui sont inhérentes. En effet, c'est le locuteur qui, en s'appuyant sur les lois internes de la langue, est

l'auteur des nouveaux produits lexicaux, des écarts à la norme, qui, dans la continuité du temps, deviennent des normes répondant, par cette voie, aux besoins langagiers du locuteur.

Ces deux modalités d'envisager la langue, de nature différente, la langue et son utilisateur, s'interdéterminent et chacun, en se trouvant en étroite liaison avec l'autre, suppose l'autre.

L'utilisateur de la langue produit de nouvelles unités lexicales, en recourant aux voies lexicales de formation des mots, aux modèles dérivationnels propres à sa langue. En grammaticalisant ou en lexicalisant un nom à la française, le locuteur met en fonctionnement le système de la langue, en démontrant son évolution et sa capacité de répondre aux besoins langagiers du locuteur.

En se servant des formes de formation du féminin ou du pluriel des noms de sa langue, il marque, au moyen des outils grammaticaux, les catégories grammaticales d'un nom emprunté à une autre langue. L'utilisateur de ce système de signes ne fait pas partie du soi-même de la langue, c'est un facteur extérieur par rapport à ce système, chacun se caractérisant par sa fonctionnalité et, par ceci, par sa vitalité. En un mot, la langue doit son être et sa fonction sociale à son exploitation par l'être humain.

C'est le locuteur qui lui transmet son énergie pour qu'elle soit productive. Sans cette énergie, le mot ne serait pas proféré, il serait dépourvu de son pouvoir modificateur, d'avoir une influence sur les deux acteurs de l'acte verbal, la langue perdrait sa fonction sociale et deviendrait morte. Ceci souligne une fois de plus l'interdépendance légitime entre l'immanence et la transcendance.

Les deux types de relation permettent d'envisager une matière, voire la moindre unité, molécule, comme un réseau de relations transitives et réflexives, ces dernières démontrant leur potentialité intérieure, y compris celles de tout signe linguistique et de ses constituants, le signifiant et le signifié.

L'immanence, mode de faire et d'être dans le monde

Selon J. Fontanille le phénomène d'immanence, se situe dans tous les champs de connaissance, dans celui philosophique, de la vie sociale, de la culture, de la linguistique, etc. En la rapportant à la vie, le linguiste trouve que «L'immanence est également une manière de concevoir et d'approcher

ce qui est et ce qui existe» (*op. cit.* 47). Nous considérons que par l'idée «ce qui est et ce qui existe», J. Fontanille s'appuie sur l'idée d'Aristote et de Heidegger, celle «d'être dans l'être». Par ceci le linguiste souligne la nature ontologique de l'immanence, elle se rapproche de la définition lexicographique de l'immanent «qui est contenu dans la nature de l'être humain» (Le Petit Robert, *Dictionnaire de la langue française* 1311).

Selon Aristote, ce qui est, ce sont les essences, conçues comme fondement pour certaines personnes: le feu, la terre, l'air ou l'eau, pour d'autres certains des éléments de ces dernières nommées «[...] всеобщая сущность, а всё остальное – его постоянными и преходящими состояниями и свойствами» (*op. cit.* 83). Les essences génériques se présentent comme commencement, cause de l'être d'autres essences.

Dans la vision de J. Fontanille, l'immanence est une stratégie philosophique, religieuse, politique, intellectuelle en général, elle met en question des habitudes et des facilités de la pensée, des traditions et des autorités, des raisonnements tenus pour acquis, et doit affronter pour cette raison d'autres stratégies, notamment celles de la transcendance; [c'est] une stratégie argumentative qui, non seulement configure une manière de penser et de raisonner, mais en outre, guide une manière de faire et d'être dans le monde. (*op. cit.* 46)

La première partie de la définition de l'immanence se résume à l'acquis de l'individu, y compris celles religieuses, aux habitudes de penser, d'agir, aux traditions à pratiquer et à respecter, en un mot à la culture transmise de génération en génération, etc. Nous retenons surtout la dernière partie de l'idée sur l'immanence «manière de penser et de raisonner, manière d'être et d'agir dans le monde». En ce cas-ci, il s'agit de ce qui est inné, ce qui est mis dans l'être humain dès sa naissance, et ce qui a été acquis par lui, venu de l'extérieur, du transcendant. Si l'immanence s'exprime dans nos habitudes, dans nos modalités de vivre, de penser, ceci fait penser à une relation étroite entre l'immanence et les stéréotypes de notre vie que nous pratiquons dans la vie au quotidien, ces derniers faisant partie de notre soi-même.

Ce sont deux modalités d'envisager un tout de différente nature, deux modes de penser, d'examiner et d'interpréter un objet, un système, dont les éléments, en interagissant et en se complétant, permettent d'identifier le nouveau dans un Tout bien organisé. Ce dernier existe, vit, évolue grâce à l'interaction à la possibilité de s'alimenter d'autres **Touts**, situés au-delà du Tout de départ.

Par conséquent, l'immanence ce n'est pas uniquement le particulier d'un individu, c'est ce qui rapproche les êtres humains, ce qui fait qu'ils se rencontrent dans un lieu commun.

Quelle que soit la nature d'un Tout, il change, il évolue grâce, avant tout, à ce qui lui est propre, inhérent, grâce à ce qu'il porte en lui, fondement sur lequel se tient ce tout. C'est pour cette raison aussi que l'immanence est envisagée comme mode d'être et mode de vie (*Ibid.* 45).

En guise d'exemple, on pourrait citer la catégorie de l'identité nationale qui est immanente à l'être humain. Elle a ses signes sémiotiques, car elle se fait sentir, avant tout, dans le comportement de l'être humain, conçu comme un agir. Le premier signe du comportement est celui de l'agir verbal, actualisé par le biais de la langue. L'identité d'un individu est définie à travers les premiers accents de sa profération, de ses tonalités, sonorités émises, etc. La langue dans la vision des philosophes est l'indice déterminant de l'identification de notre identité.

L'ambiguïté et son interprétation en linguistique

Dans la vision du linguiste M. Bonhomme, l'ambiguïté se présente comme opacité «communément reconnue de la signification des unités phrastiques, [comme] prolifération incontrôlée des sens des unités phrastiques, entraînant les aléas de la communication et l'ambivalence de l'interprétation des unités communicatives» (*De l'ambiguïté figurale* 176).

Selon l'auteur, ce phénomène génère les aléas et l'ambivalence de leur réception, de leur interprétation, et, par suite, de l'incompréhension entre les interlocuteurs.

L'auteur distingue deux types d'ambiguïté, celle fondamentale et celle des figures rhétoriques ou discursive: «Tantôt il s'agit d'une ambiguïté fondamentale, présente dès les ramifications profondes de la langue. Tantôt ambiguïté des figures est simplement discursive, liée à leurs structures rhétoriques de surface» (*Ibid.*)

L'ambiguïté est propre au signe linguistique dès sa création et elle apparaît lors de son usage. Elle est générée par le locuteur, ce dernier, en la créant, est obligé en même temps de l'éviter, de l'enlever par la reformulation au nom de la compréhension.

Dans ce cadre d'idées, Gottlob Frege, mathématicien de métier et philosophe du langage, propose un langage formel et insiste sur l'inconvénient majeur de la langue ordinaire, qu'elle soit écrite ou parlée, elle ne permet

pas toujours une clarté suffisante: «Dans un système de signes parfaits, un sens déterminé devrait correspondre à chaque expression. Mais les langues vulgaires sont loin de satisfaire à cette exigence» (*Sens et dénotation* 104). Dans son ouvrage *Idéographie*, il expose l'essence du langage qu'il avait inventé. Par ce langage il entend un système rigoureux de signes qui n'autorisent pas l'éventualité des erreurs d'interprétation et l'illogisme propre à la langue habituelle.

Dans bon nombre de cas, la langue n'offre pas au locuteur les outils dont il a besoin pour reproduire exactement sa pensée, ou dans d'autres situations, seule une phrase ne suffit pas pour actualiser tantôt le concept, tantôt l'objet ou l'événement, la situation à nature individualisante ou celle typique dans des situations d'énonciation différentes. Ce sont les facteurs d'ordre extralinguistique qui nous aident à identifier l'objet particulier, dont on parle ou le concept qui représente une classe d'objets désignée par un signe.

Néanmoins, selon G. Frege «Les signes donnent présence à ce qui est absent, invisible, et le cas échéant inaccessible aux sens. [...] Sans les signes, nous nous élèverions difficilement à la pensée conceptuelle» (*Sens et dénotation* 63-64). Par ces idées, le philosophe souligne l'importance sociale du signe, et de ceux qui ont créé les signes, dirions-nous, ces derniers assurant la présence d'un objet sous forme d'une image recevant une forme linguistique, lorsque le premier est absent, inaccessible à nos sens. Il s'agit non uniquement de la faculté substitutive du signe par rapport à l'objet, il s'agit de sa potentialité de reproduire et de porter dans sa matière les propriétés de l'objet, sa richesse et son individualité, celles-ci le distinguant d'un autre signe. Les propriétés de l'objet, une fois enregistrées par notre cerveau, servent de fondement pour la construction du concept sur un objet ou, comme le constate le philosophe, «[...] de la pensée conceptuelle».

Descartes (*Méditations métaphysiques*), trouve que l'idée pourrait être claire et confuse en même temps, c'est pourquoi on pourrait parler de la coexistence de la clarté et de l'ambiguïté dans l'expression écrite ou orale. Leur coexistence constitue une propriété inhérente au signe. En désignant l'ensemble de propriétés d'un objet par un nom, le signe peut les nommer sans individualiser l'objet, son individualisation se fait par d'autres signes linguistiques, par leurs relations syntagmatiques, interphrastiques ou par des signes paralinguistiques, situationnels, etc.

L'ambiguïté dans les phrases tautologiques et leur interprétation

Dans un de ces discours au mois de janvier 2016, après un attentat terroriste, F. Hollande, en s'adressant à ses concitoyens, dit: «La France ne doit pas avoir peur du terrorisme, elle doit vivre comme elle a vécu, parce que la France reste la France».

Par la subordonnée causale à structure tautologique «[...] parce que la France reste la France», l'énonciateur produit une ambiguïté. Le destinataire devrait décoder les sens actualisés dans la structure sémantique de cette phrase. L'identification de ses sens suppose l'application des principes de l'immanence aussi bien que ceux de la transcendance.

L'ambiguïté est créée par l'identité lexicale, morphologique du nom en fonction de sujet et en fonction d'attribut du sujet. Par le nom identique en fonction syntaxique différente, l'énonciateur actualise les propriétés connues pour l'interlocuteur de l'objet «la France». Suite à ceci, on se crée l'idée que la fonction d'attribut du sujet du nom *la France* n'apporte rien de nouveau pour l'interlocuteur par rapport au premier nom. C'est pour cette raison qu'on dirait que c'est une prédication générique, universelle, collective par laquelle on exprime une vérité, car les propriétés de l'objet cité, constituant le contenu conceptuel du signe *la France*, sont connues.

Néanmoins, la différence de fonction syntaxique qu'occupe le nom *la France* dans la phrase «[...] parce que la France reste la France», détermine la différence de sens que l'énonciateur a mis dans la phrase, dans ses stratégies discursives, dans l'actualisation de son intention.

Le décodage des sens au niveau herméneutique demande qu'on définisse les propriétés particulières que le locuteur a assignées au nom *la France*, celles-ci constituant le repère dans la définition des significations du nom et ensuite du sens, des sens de la phrase. Il s'agit des propriétés dont l'actualisation est conditionnée par la situation d'énonciation particulière dans laquelle se déroule l'acte verbal. Ce sont les effets cruels de l'acte terroriste, la douleur des Français, le deuil de la France, la réaction du monde à l'acte commis, etc., faits de nature extralinguistique qui déterminent et qui aident l'interprète à identifier les sens de la phrase émise par le Président. Seuls les outils du système de la langue ne suffisent pas pour identifier les propriétés actualisées dans le nom *la France*, il faut s'adresser à la méthodologie de l'analyse transcendante.

Nous nous appuyons dans l'interprétation des expressions tautologiques de ce genre sur l'idée de J. Rey-Debove, selon laquelle «Une séquence

Fondements philosophiques de la littérature.

langagière signifie toujours ce qu'elle désigne, mais elle signifie plus qu'elle désigne» (*La linguistique du signe* 33).

Les critères d'ordre transcendant se rapportent au contexte extralinguistique ou à la situation d'énonciation avec son espace et son temps particuliers et avec des acteurs qui sont sous le poids de l'atrocité humaine.

Si on demandait à un Français ce qu'avait eu en vue M. le Président, ce qu'il avait affirmé d'une manière convaincante, l'interlocuteur aurait pu répondre que ce qui compte, c'est l'importance économique et politique qu'occupe la France au sein des pays d'Europe, le pouvoir que représente la France au niveau international, etc. Un autre sens serait que la France a survécu à plusieurs tentatives de soumettre le peuple français à la volonté de l'envahisseur, qu'elle sera en état de se défendre contre les actes terroristes, etc. Finalement, on pourrait induire que la France est en état de se défendre contre ceux qui portent atteinte à la liberté de son citoyen. Ces sens impliquent les propriétés du nom *la France*, une puissance économique, politique dont les autorités du pays peuvent assurer la vie paisible du peuple.

Afin que les auditeurs décodent le dit de M. le Président, ils auraient dû être attentifs aux spécificités prosodiques de l'énoncé, à l'expression du visage du locuteur, au gestuel du Président, celles-ci auraient pu lui souffler les sens que le Président y avait mis.

La stratégie discursive de l'énonciateur, son intention se résument à ce que les Français font confiance au pouvoir que la France représente pour eux pour ne pas avoir peur des actes terroristes que les islamistes commettent en France et dans le monde. Le décodage de ce sens et par suite le message qu'a transmis M. le Président sont des outils qui appartiennent aux signes de nature transcendants.

Les formes de l'article et leur rôle dans la construction des sens de la tautologie

Il importe de constater le fait que dans les phrases du type cité, où la liaison syntagmatique est assurée par la copule être, le nom propre, devant lequel on emploie l'article, est précédé de l'article défini «[...] parce que la France reste la France». Dans la majorité des phrases de ce genre, le nom commun en position syntaxique différente, est employé avec un article indéfini: *Un enfant est un enfant*. L'emploi des formes différentes de

l'article devant un substantif, restant à la base de la production d'un énoncé tautologique, n'est pas en emploi aléatoire, il a son motif.

La nature morphologique du déterminatif *la* sert d'indice de la valeur sémantique du nom, celle d'être déterminé, référentiel. L'identification de la valeur sémantique du nom tient de l'immanence de la langue. En ce cas-ci, on s'interroge si l'usage par l'énonciateur de cet outil grammatical est conditionné uniquement par les normes immanentes au système de la langue ou s'il est déterminé surtout par la situation d'énonciation, par l'identité nationale du destinataire et de l'énonciateur, par la catégorie sociale de l'auditeur et le statut social du Président.

Par conséquent, l'emploi de l'article défini devant le nom *France* est conditionné par les relations interphrastiques, de nature situationnelle et contextuelle.

L'implicite, l'intention de l'énonciateur qu'on pourrait dégager de cette phrase, c'est que les Français devraient faire confiance aux autorités de leur pays, au pouvoir que représente la France pour que le peuple français n'ait pas peur des actes terroristes que les islamistes commettent en France et dans le monde. Les critères pragmatiques du décodage du sens du message transmis par M. le Président Hollande tiennent de la transcendance de la langue.

L'exemple cité comporte tant de la clarté que de la confusion, surtout pour un auditeur étranger, il en suit que les deux coexistent. Leur coexistence permet d'admettre l'idée que dans chaque clarté il y a une dose de confusion. La persistance de cette dernière propriété dans le signe est conditionnée par sa nature et dans nombre des cas par le cognitif, par les compétences de différents genres de locuteur et d'interlocuteur.

Selon Marillaud, l'ambiguïté est partout et la clarté serait en réalité une construction de l'esprit, voire une utopie dans certains cas. Le linguiste considère que l'ambiguïté correspond à une réalité première de l'expérience humaine.

C'est la matière linguistique de l'idée qui démontre son caractère confus. L'analyse des formes linguistiques voisines et des relations interphrastiques devraient enlever l'équivoque.

La phrase tautologique du type *Les choses vont comme elles vont* a une signification générique, car elle pourrait être rapportée à nombre de milieux sociaux où la situation économique est précaire, à des situations à caractère privé. La structure seule de la phrase ne permet pas de définir ses sens. Il suffit de la situer dans un entour linguistique, puisque c'est ce dernier

qui apporte de la clarté, comme dans l'exemple suivant: «Si, dit le jeune homme, nous comprenons très bien qu'il n'y a pas d'amélioration possible pour nous tant que les choses vont comme elles vont, et c'est même à cause de ça que les ouvriers finiront, un jour ou un autre par s'arranger de façon à ce qu'elles aillent autrement» (Zola, *Germinal*).

L'ambiguïté dans les deux subordonnées – «tant que les choses vont comme elles vont» – est créée par l'identité de leur structure et par le caractère indéterminé du connecteur *comme*. La structure de la phrase complexe tautologique par rapport à la phrase simple tautologique, demande que le verbe se répète aussi. C'est la répétition du lexème en fonction de sujet et du lexème en fonction de prédicat qui est mise au service de la construction de la phrase complexe tautologique, condition de structuration de ce type de phrase tautologique.

L'énonciateur ne nomme pas les choses par leur nom, il ne dit pas la vérité de nature négative, c'est pourquoi il laisse son interlocuteur, pour quelques instants, dans l'indétermination. L'analyse des relations syntagmatiques des mots dans la structure de la phrase permet d'identifier les sens actualisés.

La suite de la phrase, la subordonnée «que les choses aillent autrement» et le contexte du roman enlèvent l'ambiguïté et apportent de la clarté pour l'interlocuteur. Le qualificatif *autrement* de l'action *aller* aide l'interlocuteur à décoder les sens de la phrase tautologique, le désir de changer *les choses*. Les circonstants «un jour ou un autre les choses iront mieux» sont évidemment importants pour décoder l'intention du locuteur – l'amélioration des conditions de vie et de travail des mineurs, le besoin de changer les choses, la situation des mineurs.

Conclusion

L'immanence et la transcendance du système de la langue se présentent dans la vision des linguistes comme deux méthodologies d'interprétation des faits de la langue. Ils coexistent et interagissent en se complétant et en s'expliquant.

L'immanence du système de la langue est une espèce de «**sève succulente**» d'un arbre, d'une plante dont les éléments constitutifs s'alimentent pour pousser, changer, évoluer et s'affirmer parmi les autres systèmes. C'est une sève qui ne se soumet pas à notre système sensoriel, car

en réalité, c'est une énergie intérieure que comportent la langue et ses sous-systèmes, tout élément de ces derniers.

L'énergie intériorisée dans la moindre unité d'un Tout, y compris du système de la langue, construit selon ses lois intérieures, ne s'exprime que par la force qu'exercent les constituants de la transcendance, dont l'élément fondateur, le Je, est l'acteur principal, générateur de l'acte de l'énonciation, se déroulant dans un Ici et dans un Maintenant actuel pour lui. Les derniers constituants de la situation d'énonciation, allant de pair, accompagnent l'énonciateur. Ce sont ces données situationnelles et le Tu qui déterminent le caractère de notre Dit.

Les deux formes de manifestation du système de la langue assurent sa fonctionnalité et sa vitalité, qui trouvent leur expression dans l'activité verbale du sujet parlant. Ce sont deux modalités d'envisager un système de différente nature, deux modes de penser, d'examiner et d'interpréter un objet, un système, dont les éléments interagissent et se complètent. Ils assurent l'identification de nouvelles facettes dans un Tout bien organisé, qui existe, vit, évolue grâce à l'interaction entre son immanence et sa transcendance, à la possibilité de s'alimenter d'autres **Touts**, situés au-delà du Tout de départ.

Bibliographie

- Аристотель, *Метафизика*, Москва-Ленинград, Государственное – социально – экономическое издательство, 1934.
- Аристотель, *Сочинения в четырёх томах*, том 3, Москва, Академия наук СССР, Институт Философии, Издательство «Мысль», 1981.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, v. II, Paris, Éditions Gallimard, 1993.
- Bonhomme, Marc, «De l'ambiguïté figurale», in *Figures du discours et ambiguïté*, SEMEN, 15, 2002, p. 1-6.
- Descartes, René, *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 1992.
- Dubois, Jean et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse Bordas/HER, 2001.
- Frege, Gottlob, «Sens et dénotation», in *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 102-126.
- Frege Gottlob, *L'Idéographie*, Editions VRIN, 1999.
- Fontanille, Jacques, «Valeurs et stratégies de l'immanence – une forme de vie humaniste», in *Actes du 35-e Colloque d'Albi, Langages et significations: Cultures et valeurs. La transmission des discours, des objets et des pratiques*, Toulouse, Université Jean-Jaurès, 2015, p. 45-58.

Fondements philosophiques de la littérature.

- Hjelmslev, Louis, Trolle, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968.
- Kerbrat Orecchioni, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- Kharbouch, Ahmed, «Le principe d'immanence et la transitivité du langage», in *Actes sémiotiques*, n° 118, 2015, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5437> (consulté le 13/05/2018)
- Le Petit Robert, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Éditions Dictionnaires, Le Robert, 1993.
- Lupasco Stépha, «La logique de l'événement», in *Communications*, École pratique des hautes études, Centre d'études des communications de masse n° 18, 1972. p. 97-106.
- Marillaud, Pierre, «Sémiotique et phénoménologie des ambiguïtés», in *Ambiguïtés dans les discours et dans les arts*, 32-e Colloque d'Albi «Langages et signification», Toulouse, 2012.
- Rastier, François, *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989.
- Rey-Debove, Josette, *La linguistique du signe. Une approche sémiotique du langage*, Paris, Armand Colin, 1998.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot, 1972.
- Zola, Émile, *Germinal*, Paris, Folio classique, 1999.

Maka LASHKHIA
Professeur associé
Université d'État Ilia
Tbilissi, Géorgie

Les Mystères de Dionysos-Apollon et la renaissance de la tragédie

Résumé: Dans son œuvre *La naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, Friedrich Nietzsche écrit: «Si la nouvelle culture est tragique, le nouvel homme doit également devenir tragique, il ne devrait pas abandonner l'éthique rationnelle optimiste et les impératifs socratiques». Il est intéressant de savoir pourquoi une nouvelle culture doit être tragique, que signifie le phénomène de tragique pour Nietzsche?

L'étude des origines dionysiaque et apollonienne de la culture montre que Dionysos, en tant que dieu, supportant des souffrances d'individuation, ne peut vivre sans Apollon. De son côté, l'origine apollonienne est également liée à la dionysiaque dans la mesure où il cache en soi-même le monde dionysiaque. Par cette alternance, en faisant disparaître l'un l'autre et en même temps donnant de la force l'un à l'autre, ces deux aspects contradictoires donnent naissance à des cultures différentes. C'est ainsi que la tragédie antique est née.

La tragédie en tant que l'art mimétique représente la base de la catharsis. Ce dernier donne naissance au type esthétique de l'homme pour lequel la coexistence harmonieuse des origines apollonienne et dionysiaque de la culture est évidente. Avec la naissance de la tragédie, son auditoire esthétique est né.

Dans les salles de théâtre, il n'y avait que de simples critiques avec des exigences semi-morales et semi-éduquées. Le type socratique de l'homme n'a pas pu entièrement briser le mythe grec, et chaque fois c'est Antigone qui naît, une femme rebelle qui se révolte contre le destin et contre la mort.

Mots-clés: tragédie, renaissance, Socrate, Sophocle, Anouilh, Antigone

Abstract: If a modern culture is tragic, then the modern man too has to become tragic, he should turn his back on optimistic rational ethics and Socrates imperatives". It is interesting to define why modern culture has to be tragic one, what does Nietzsche mean by the phenomena of "tragic"?

By examining closely Apollonian and Dionysian concepts in culture, it is evident that Dionysus as a God, enduring torture of individuation, cannot live without Apollo. On the other hand, Apollonian concept is intertwined with the Dionysian one, as it conceals in itself the Dionysian world. By this interplay, this Apollonian and Dionysian dichotomy results in the birth of various cultures. This is how the ancient tragedy was born.

Tragedy as a mimetic art forms a basis of catharsis. And the latter gives origin to aesthetic type of human being, to whom it is clear that Apollonian and Dionysian concepts can be in harmonious co-existence in culture.

Together with the birth of tragedy aesthetic member of audience is born. Only mere critics having partially moral and literate complaint were present in theater halls before. Socratic type of human being has not yet been able to fully destroy Greek myth and at every other attempt Antigone – rebellious woman is born, who rebels against the destiny and death.

Keywords: Tragedy, Renaissance, Socrates, Sophocles, Anouilh, Antigone

L'objectif de notre recherche est la définition du rôle du tragique - la catégorie la plus importante de l'esthétique pour que l'esthétique trouve sa place juste dans la culture postmoderne contemporaine. Est-ce que la catégorie esthétique du tragique est encore vivante ou est-ce qu'elle s'est éteinte comme celle du concept de sublime? Pour considérer le tragique comme une catégorie esthétique, nous devons faire appel à la *Poétique* d'Aristote. Après la détermination de la tragédie et de ses constituantes données par Aristote, nous devons ouvrir le trésor du monde grec antique. *Antigone* de Sophocle présente la vision du monde mythique et, dans ce contexte, en réconciliant deux origines de la culture – dionysiaque et

apollonienne, c'est-à-dire, en revêtant du masque tragique apollonien celle qui est dionysiaque -, le public commence à comprendre que le monde de tous les jours est apparent. Le spectateur, ainsi que les personnages d'*Antigone* de Jean Anouilh, vont encore plus loin. C'est une véritable tragédie moderne, car elle présente un personnage indécis, dans toute sa plénitude. Du point de vue de contenu, *Antigone* de Jean Anouilh partage complètement le destin du héros de Sophocle, mais le signe de la modernité consiste en un supplément discursif/analytique auquel Anouilh a recours: le héros se bat et il perd le combat, car la défaite est inévitable. En fait, *Antigone* d'Anouilh est une reconnaissance de la tragédie de l'homme moderne: elle est piégée par son propre subjectivité et ne peut pas se libérer de sa «faiblesse», donc le tragique de l'histoire consiste justement en ce qu'il est impossible d'échapper à cette faiblesse.

Pourquoi est-il important que la culture moderne et l'homme moderne soient tragiques? L'homme tragique de l'antiquité n'a-t-il pas été remplacé par un homme théorique/Socratien? Une fois déjà, «la tragédie grecque n'est-elle pas morte suicidée: à cause d'un conflit irrésolu et tragique pour cette raison?» (Nietzsche, *L'origine de la tragédie* 50). Pourquoi la tragédie, avec tous ses mystères, devrait-elle renaître? Qu'est-ce qu'elle apportera à la culture moderne et à l'homme moderne? Notre recherche répondra également à la question suivante: pourquoi la culture Socratienne doit-elle être remplacée par une culture tragique et pourquoi l'homme théorique doit-il devenir tragique? Pour répondre à cette question, il faut d'abord trouver la définition de la tragédie dans la *Poétique* d'Aristote.

Aristote, la *Poétique*

La *Poétique* d'Aristote est le premier ouvrage systémique portant sur l'essence de la tragédie. Il ne faut pas oublier que la période hellénistique est considérée comme celle de l'émergence du théâtre et de la création des genres dramatiques (Feagin, *Tragedy* 292). Aristote rapporte la naissance de la tragédie à Dionysos, ainsi qu'à son culte et on peut dire que la tristesse et la gaité dionysiaques ont donné naissance, d'une part, aux dithyrambes dionysiaques, ce qui est probablement la source de la tragédie, parce que c'est avec ces rituels qu'on se rappelait le souvenir des souffrances endurées par Dionysos et on pleurait sur sa douleur, et, d'autre part, aux festivités dionysiaques – Comos, marqué par les fêtes orgiaques et accompagné d'une gaité démesurée qui serait à l'origine de la comédie.

Fondements philosophiques de la littérature.

Chez Aristote, la tragédie a un caractère imitatif (*Poétique* 1447a). Selon le Stagire, l'imitation qui est naturelle à l'homme, est déclarée comme une source de toute connaissance. Il faut également noter que l'homme prend plaisir à l'imitation, car tout ce qui est dangereux, horrible et abominable dans la vie quotidienne, devient une œuvre d'art par le moyen d'imitation et cela nous paraît agréable.

En discutant de *mimesis*, il est important de noter qu'aux premières étapes, l'imitation consistait vraiment en reproduction de l'apparence du réel, cependant, avec le développement des embranchements de l'art, l'imitation du réel a été remplacée par la démonstration de ce qui aurait pu être le réel. Ceci est prouvé par le fait que pour Aristote, l'objectif de l'auteur ne doit pas être la reproduction de ce qui est arrivé en réalité, mais de ce qui aurait pu se produire. Mais dans l'art, la présentation des choses en formes factices est quand-même basée sur la réalité, dans le sens où il est impossible de déterminer ce qui se serait passé, si nous ne savons pas quels sont les faits qui ont eu lieu.

Voyons maintenant comment a été créée la tragédie et ce qui fait qu'elle soit la plus élevée parmi tous les autres genres d'art. Selon Aristote, il y a trois signes qui différencient les embranchements de l'art les uns des autres: a) l'objet d'imitation; b) le moyen d'imitation; c) la méthode d'imitation.

Que cela soit le drame, l'épique, la poésie, etc., ce qui les différencie, c'est l'objet de leur imitation, la méthode qu'ils choisissent pour le représenter et les moyens utilisés dans ce processus. Dans ce contexte, Aristote souligne que le drame et notamment, la tragédie est la plus élevée de tous les genres, puisqu'elle en inclut les éléments et, en même temps, elle ne pourra être ramenée à aucun d'entre eux. Qu'est-ce qui fait la supériorité de la tragédie qui la distingue de tous les autres genres et qui lui ôte la possibilité de se réduire à leur niveau?

Dans la *Poétique*, nous lisons:

La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète, ayant une certaine étendue, présentée dans un langage rendu agréable et de telle sorte que chacune des parties qui la composent subsiste séparément, se développant avec des personnages qui agissent, et non au moyen d'une narration, et opérant par la pitié et la terreur la purgation des passions de la même nature (1450a). La tragédie n'est pas l'expression des êtres humains, mais des actions et des malheurs de la vie. (1450b).

Il en découle que ni les traits psychologiques d'une personne, exprimés dans son caractère, ni l'ensemble des actions quotidiennes d'un personnage

concret ne feront jamais l'objet de l'imitation de la tragédie. Ce que l'artiste essaie d'imiter peut être défini comme le nombre limité, choisi des faits et des actions de l'homme qui, de sa part, est présenté comme le choix personnel, suivant la nature spécifique de celui-ci. Cela signifie que la conception d'Aristote concernant l'interprétation différente de la notion de *mimesis* est justifiée: l'artiste ne prend pas simplement une personne, son caractère et sa vie pour les refléter dans son œuvre (comme dans le genre épique), mais l'artiste choisit dans l'ensemble des actions d'une personne, juste ce dont il a besoin pour son sujet – pour boucler la chaîne logique des actions. C'est ainsi que s'exprime la créativité de l'artiste qui crée le sujet de son œuvre: une chaîne d'événements ou d'actions orientés vers un résultat concret, où, parallèlement du fait qui a eu lieu, il est possible de présenter ce qui pourrait arriver. Il en découle que dans la tragédie, la reproduction du réel consiste en présentation des actions, où le caractère ou bien, les traits caractéristiques du héros ont de l'importance dans la mesure où ils déterminent la nature des actions.

Outre le sujet et les caractères, dans la tragédie, Aristote distingue: le jugement, l'état scénique, le texte et la composition musicale, mais parmi eux, le plus important c'est le sujet – l'ensemble des actions, tandis que le reste est considéré comme ses suppléments. Et tout de même, pourquoi Aristote attribue-t-il tant d'importance à la représentation de l'ensemble des actions?

C'est que seules les actions peuvent déterminer le bonheur ou le malheur des hommes et pas leurs caractères, le texte ou la musique, par exemple. Tout le reste est nécessaire pour que la transition de l'homme du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur soit présentée d'une manière parfaite. Mais le sujet ne peut être réussi qu'à travers les péripéties et les devinettes. C'est-à-dire, suivant cette réflexion, l'origine et même l'esprit de la tragédie c'est son sujet. La musique est considérée comme «la décoration la plus importante de la tragédie».

Comme il a été déterminé que le but du créateur est de présenter la chaîne achevée et complète des actions, la question se pose, quel objectif peut atteindre le sujet qui est parfaitement logique? En réponse à cela, Aristote écrit que le sujet doit présenter la séquence des événements qui montrent la transition du malheur au bonheur ou vice versa, engendrée par la probabilité ou par la nécessité. Donc, le but de la tragédie est de démontrer comment l'homme est venu jusqu'au malheur avec ses actions

et pour pouvoir faire cela, le poète ne devrait pas parler de ce qui s'est passé, mais de ce qui aurait pu arriver.

Revenons de nouveau au sujet qui peut être à la fois simple et compliqué. Pour Aristote, une tragédie parfaite doit être construite en actions compliquées que le spectateur se pose pour but de deviner. Donc, étant donné que ce n'est que l'inattendu qui surprend le public et, à son tour, l'inattendu c'est ce qui, du premier abord, ne sort pas du cours des événements, le spectateur se trouve devant la nécessité de réfléchir – il commence à se demander, pourquoi et comment s'est produit un changement dans la vie d'un homme (par exemple, la passation du bonheur au malheur) et quelles sont les causes de ce changement.

Un tel changement brusque devrait être issu de la composition du sujet lui-même et découler des actions produites à force de la nécessité ou de la probabilité, à savoir, de quelque chose, étant la cause d'un résultat, qui serait différent du motif d'une action inattendue, ainsi que de l'objectif. D'après cette opinion, il est nécessaire de mettre en relief ce qui engendre la transition d'un héros, par exemple, du bonheur au malheur. Ici, selon Aristote, l'essentiel c'est que le héros fait une grosse erreur. C'est-à-dire, dans cette chaîne d'actions logiquement assemblées, complètes et achevées, soudainement, à cause de l'erreur du héros, son sort change complètement.

Cette erreur ou *hamartia*, est considérée comme une action inattendue, faite par l'ignorance. Ce qui signifie qu'il est important que l'action faite soit une erreur et de plus, que cette erreur soit commise par l'ignorance. Par exemple, quand Œdipe tue son père et épouse sa mère, il n'en sait rien au moment où il accomplit cette action et seulement après le fait achevé, la vraie image de l'histoire s'éclaircit. C'est justement cela qui, dans la tragédie, est le plus important pour Aristote. Dans la tragédie, l'artiste doit pouvoir représenter une erreur qui ne va pas au-delà de la logique des événements, mais qui a des conséquences fatales. Cela arrive à Œdipe qui essaie de tout connaître et de tout gérer et dont les yeux ne voient pas la vérité et ainsi aveuglé, il fait quelque chose qui n'est pas correct et il apprend la vérité après avoir commis un crime. C'est pourquoi Œdipe se crève les yeux et reconnaît ainsi la fausseté de sa propre vision et de son imagination. Mais ce défaut caractéristique (le trait de caractère principal du héros) est important au point où il se reflète dans ses actions et détermine son choix personnel. Les héros d'Eschyle: Œdipe, Antigone, Créon – chacun d'eux est supérieur à un homme simple, mais ils sont quand-même humains. Ils font tous une erreur et convaincus d'avoir raison, ils vont vers les conséquences tragiques,

à cause justement de cette erreur. Et le spectateur, après avoir deviné l'essence de l'erreur du héros et puisque, d'autre part, cette erreur entraînera le changement radical de la vie du personnage (la transition du bonheur au malheur), commence à avoir compassion du tragique des événements et il dépasse sa peur, provoquée par le résultat des erreurs commises.

La question se pose, de quel type d'erreur s'agit-il? Devons-nous examiner *hamartia* dans un contexte moral ou le considérer comme une erreur issue d'une ignorance des faits? Bien qu'il existe de différentes opinions sur cette question qui sont essentiellement unilatérales et reconnaissent l'erreur morale ou factuelle, il se peut qu'Aristote ne sous-entende pas ici une forme et une signification concrètes d'erreur, mais qu'en fonction des tragédies, c'est-à-dire de leurs sujets, de divers emplois peuvent être attribués au fait d'erreur (Stinson, *Hamartia in Aristotle and Greek Tragedy* 228). De plus, Aristote écrit dans sa *Poétique* que plus l'erreur est inattendue, plus la tragédie atteint son objectif et c'est l'inattendu qui permet d'accomplir un acte moralement répréhensible qui serait basé sur l'ignorance, tandis que le spectateur le devine.

Maintenant, quand nous avons vu ce que la tragédie reflète et de quelle manière elle le fait, il est nécessaire d'expliquer quel en est le résultat. Pour Aristote, la tragédie parfaite est l'unité des actions qui mènent à la catharsis: à la peur et à la compassion et, par cette voie, à la purgation. Il est bien visible que pour le sujet, *hamartia* a une grande importance, car elle suscite la compassion et la peur et c'est dans ce cas seulement que la tragédie atteint son but. En outre, il faut dire que le héros tragique ne doit pas être une personne bonne ni mauvaise, parce qu'il n'y a rien d'inattendu dans le bonheur d'un homme bon et dans le malheur d'un homme mauvais, ce qui est inattendu et ce qui fait ressortir l'importance de l'erreur c'est de montrer l'homme qui, malgré sa supériorité, ne se distingue en rien des autres et montre qu'il est humain, lui aussi, et donc, il est susceptible de faire une erreur fatale, que le spectateur, lui aussi, aurait pu commettre. Il en découle que le héros que le sujet nous présente, doit passer du bonheur au malheur, mais ce changement ne doit pas être causé par la nature de cette personne, mais suite à la grande erreur mentionnée ci-dessus.

Pour cette raison, le public éprouve de la compassion pour le héros. Le spectateur suit les actions quotidiennes du héros et il constate que, du premier coup d'œil, ces héros semblent lui être supérieurs, mais ils font des erreurs comme tous les autres et soudain, la peur le saisit: la même chose

peut lui arriver aussi. Selon Aristote, c'est de cette façon, que la purgation des âmes, la catharsis, et donc, le but de la tragédie est atteint.

Il en découle que le héros est celui qui, dans le contexte des décisions moralement correctes, fait une erreur factuelle, qui plus tard s'avèrera comme une erreur morale menant au malheur du fait qu'au moment où il fait une erreur, il ne sait rien de l'erreur morale et il ne l'apprend qu'après le fait accompli. C'est cette compassion que le spectateur ressent. L'erreur commise par le héros qui n'est pas parfait, suscite la peur, car cela représente le signe que le héros est perçu par le spectateur comme un de ses semblables et il se rend compte qu'il n'est pas idéal. Bien au contraire, son caractère est tout aussi défectueux que celui de tous et du spectateur, parmi eux. Dans ce contexte, la catharsis d'Aristote peut être comprise comme la réaction d'un seul spectateur provoquée par la connaissance de son état émotionnel personnel dans le contexte global et, de ce fait, de la joie de sa purgation (Paskow, *The Aristotelian Catharsis* 65).

Ainsi, la peur et la compassion ne peuvent pas surgir elles-mêmes et séparément dans une personne, mais quelque chose d'autre les génère à la fois et cet autre, c'est le sujet. C'est n'est que le sujet qui met en relief le héros tragique, avec ses imperfections, ce qui force le spectateur à le considérer comme son égal et à imaginer que tout cela aurait pu lui arriver – à lui aussi, il aurait pu faire une erreur. C'est pourquoi le spectateur, saisi de peur, tout comme le héros, ressent le tragique des événements (*Ibid.* 309). Pour Aristote, le spectateur est la cible de la tragédie: la catharsis, la peur ressentie par le spectateur et sa compassion représentent l'objectif vers lequel devrait se diriger l'artiste et créer un sujet parfait à cet effet.

Aux origines dionysiaque et apollinienne de la culture

La définition de la tragédie chez Nietzsche implique nécessairement la compréhension de la forme des relations des origines de l'univers: dionysiaque et apollinienne. C'est l'inhérence de ces deux origines et l'unité contradictoire qui génère la tragédie grecque antique – le seul véritable art parmi les arts pour Nietzsche. Dans ce processus, selon Nietzsche, la musique, la présentation de la volonté du monde dionysiaque et la mythologie, détenant le rôle et la signification de la généralisation et surmontant l'individualisation, seront mises à l'avant: la tragédie grecque antique prend naissance dans l'esprit de la musique dionysiaque et trouve sa forme dans des caractères communs des personnages mythiques.

Ce n'est pas l'art créé séparément par les origines dionysiaque ou apollonienne que Nietzsche associe à la naissance de l'ancienne tragédie grecque, mais la «réconciliation», la fusion et l'unification de ces deux origines de l'art.

Pour que ce point de vue soit plus clair, Nietzsche distingue quatre étapes principales de rapport et de relation entre les origines de l'art dionysiaque ou apollinienne dans le début de l'histoire des Grecs:

1. Domination alternative des origines apollonienne et dionysiaque
2. Renforcement de l'origine apollonienne et le recul de la dionysiaque
3. Affluence des impulsions dionysiaques et leur domination
4. Renforcement de l'art apollinien contre l'affluence dionysiaque

À la première étape, le monde helléniste est alternativement régi par les impulsions dionysiaques et apolliniennes. Plus tard, cette union harmonieuse est brisée et avec le développement de l'impulsion apollonienne, se développe l'art naïf du monde homérique. Mais l'impulsion dionysiaque ne peut pas rester dans l'ombre pendant longtemps, être hors du jeu et, avec sa force écrasante et destructrice, elle attaque brusquement tout l'art naïf apollonien-homérique. Enfin, contre l'affluence dionysiaque susmentionnée, se renforce, avec toute sa noblesse, la fermeté apollonienne de l'art dorique et sa vision du monde.

C'est à cette époque qu'on assiste à la fusion de la tragédie antique et des dithyrambes dramatiques. C'est à cette époque qu'apparaît le but commun de deux origines de l'art: apollonienne et dionysiaque, et la tragédie trouve sa naissance!

Pour les anciens Grecs, Apollon était le dieu éthique, caractérisé par la mesure et la maîtrise de soi, et tout ce qui semblait être une violation de cet équilibre et de cette harmonie, était considérée comme le non-apollonien ou le pré-apollonien, c'est-à-dire barbare, appartenant au monde des Titans. C'est pourquoi les Grecs, reliant le monde dionysiaque à celui des Titans barbares et non-apollonien, en avaient peur. Parce que le dionysiaque, qui se préparait à renaître au sein de la culture grecque, aurait déformé et détruit tout ce qui était traditionnel et établi, beau et bon dans l'art et dans l'esthétique.

En réalité, même pour la culture, imprégnée de la beauté apollonienne et de l'art naïf, la vérité était évidente: «Apollon ne pouvait pas exister sans Dionysos» (Nietzsche, *op. cit.* 26), elle était tellement liée à l'origine dionysiaque, bien qu'elle n'eût pas osé reconnaître et accepter la culture

dionysiaque. Néanmoins, elle ressentait qu'elle lui était apparentée. Mais en fait, cette parenté pourrait dévoiler la vérité amère de son origine: toute ascension apollonienne et la création de l'art beau et naïf qui représente la deuxième étape selon la gradation nietzschéenne, n'était que la tentative d'oublier et de remplacer le dionysiaque. Les Grecs essayaient d'oublier l'intolérance, l'absurdité et l'horreur de vie, donc ils ont créé la gaité apollonienne, issue de la souffrance dionysiaque, ainsi que la modération, née de la dépravation. Puisque tout ce qui est basé sur le déni de l'origine, sur la tentative de la remplacer et de s'inculquer de cette manière, n'est pas indépendant et original, mais dans ce même déni, il est source des principes de celui qui est dénié. C'est ainsi qu'a été né le monde «retenu par l'art», «constitué de l'imagination et de modération», le monde pris de peur devant le dionysiaque – son fondement et son origine – le déclarant hostile, barbare, inacceptable.

Pour l'homme, imprégné d'une vision du monde apollinienne, la musique dionysiaque, révélant la vérité sur l'existence, représentait une menace de l'effrayer et de l'horrifier. Parce que le mystère était capable d'engloutir une personne modérée dans l'excès dionysiaque et par conséquent, lui faire oublier le système entier de sa conception du monde – son éducation et ses principes apolloniens. Pendant de telles fêtes, l'excès et le surplus dionysiaques, déclarés hostiles, se présentaient comme la réalité, tandis que l'opposition et l'extase, issues de la douleur, parlaient directement du milieu de la nature.

Mais l'homme apollonien n'a pas pu résister pendant longtemps à l'action offensive de l'origine dionysiaque et dans cette bataille, dans cette confrontation, a eu lieu la «réconciliation» de ces deux origines, où la fête dionysiaque a dû renoncer à sa brutalité issue de sa nature sauvage, sa passion et sa fantaisie excitée, tandis que la nature apollonienne a dû refuser son aspiration à la beauté naïve et à la joie. L'apparition des orgies dionysiaques dans la culture apollonienne a formé le moment le plus important de la culture hellénistique – la naissance de la tragédie grecque antique.

Cependant, la «réconciliation» ne veut pas dire l'union de ces deux origines pour être mélangées. Au contraire, cette forme d'alliance spécifique signifiait la délimitation de deux adversaires en reconnaissant et en définissant leurs différences, ainsi que la compréhension/le rappel de la nécessité indispensable de l'un et de l'autre. C'est au cours de ces fêtes helléniques qu'on assiste à la première création du phénomène d'art et

comme, par sa ressemblance, le médicament rappelle à l'homme le poison, le dionysiaque eut le même effet sur l'apollonien: l'ancien Grec se rendit compte que la douleur peut être la cause de la joie, la fête sert à faciliter la douleur et la souffrance et les faire oublier (Nietzsche, *op. cit.* 94).

D'une part – les images oniriques, et en général, toute impulsion de n'importe quel art visuel apollonien, et d'autre part, l'origine destructrice dionysiaque qui, par l'ivresse, détruit toute individualité, brise les frontières de personnalité qui, selon Nietzsche, émergent de la nature «sans aucune médiation de l'art humain» (*Ibid.*). Par conséquent, l'univers apollonien n'avait rien de commun avec l'intelligence et le savoir d'art, et surtout pas le dionysiaque qui ruine la modération, qui met l'unité de la personnalité de l'homme dans le sentiment mystique.

L'histoire hellénique examinée sous l'aspect de la coexistence de deux origines mentionnées ci-dessus (sous n'importe quelle forme) connaît trois types d'artiste considéré comme «imitateur»:

1. Artiste (apollonien) de rêve
2. Artiste (dionysiaque) d'ivresse
3. Artiste de rêve et d'ivresse

Le troisième type d'artiste, basé sur les origines dionysiaque et apollinienne, est un artiste né de la «réconciliation» du dionysiaque et de l'apollonien, ce qui change complètement sa signification et sa fonction. Notamment, «dans des dithyrambes dionysiaques, l'homme atteint la plus haute "puissance" de ses capacités symboliques» et il sent en lui quelque chose qui lui était inconnu avant et qui désire être exprimé, dénier la grille maya, ressentir l'unité de la nature elle-même qui est le génie des formes. Par conséquent, s'impose la nécessité de créer un nouveau monde de symboles qui serait différent des rêves apolloniens et du symbolisme du réel. Cela ne devrait pas être une image, un son ou un mot, mais le symbolisme de tout le corps. C'est-à-dire, la danse du corps entier entraînée par la musique dionysiaque.

Cependant, afin de créer un tel monde symbolique, l'homme doit surmonter l'individualisme et sentir l'origine dionysiaque – l'intégrité du monde. Voilà pourquoi Nietzsche considère la «réconciliation» de l'apollonien et du dionysiaque comme l'événement le plus important, car c'est justement ici que la conception apollonienne se rend compte de l'union de son identité avec l'existence et le déni du dionysiaque. C'est ici que se

manifeste la nature apollonienne qui, «ainsi qu'un voile, cache le monde dionysiaque devant elle» (*Ibid.*).

D'après Nietzsche, l'origine apollonienne, calme, mesurée et ordonnée, qui dans l'art, aspire à la beauté, n'est pas aussi «merveilleux» dans le réel. En fait, Apollon comprend le *principium individuationis*: le principe de la différence, de l'individualisation et de cette manière, il altère l'intégrité de la nature universelle ou métaphysique dionysiaque, arrache et dégage l'individualisation en tant que l'origine de la souffrance et de la douleur, en tant que le résultat de l'altération de l'intégrité et de la désintégration.

C'est là que nous devons marquer l'importance et la fonction de l'origine de l'art dionysiaque. La divinité dionysiaque est identifiée aux impulsions et aux origines opposées à l'apollonien. En particulier, Dionysos est un dieu d'ivresse. Il aspire au chaos, à la destruction de tout ce qui est établi, à la gaieté, à la musique, à la danse, au pouvoir et, de cette manière, à la réconciliation avec la nature. C'est pourquoi la culture apollonienne a peur de Dionysos: elle peut détruire et éliminer toute la beauté et la modération helléniques, et en échange, introduire des fêtes orgastiques et des éléments léthargiques.

Comme nous l'avons mentionné, le dionysiaque est associé à l'ivresse. En particulier, comme le souligne Nietzsche, on peut voir deux raisons de l'excitation dionysiaque:

1. Des boissons narcotiques
2. L'arrivée du printemps remplissant la nature de joie et de ramage

Ces deux raisons ne peuvent avoir qu'un seul point commun: par le moyen de l'ivresse et de l'extase, les deux arrivent à faire plonger la subjectivité dans l'oubli (*Ibid.* 18). C'est-à-dire, la musique dionysiaque est celle qui force l'homme à se battre contre la force d'Apollon, celle qui altère l'intégrité primitive et qui, à travers l'oubli de la raison, des visions évidentes et de toute modération, dépasse sa propre individualité et sa subjectivité. Puisque cette individualisation est considérée comme le fondement de la souffrance, si nous disons que dans la léthargie dionysiaque, il est possible de la surmonter, ce qui entraîne l'intégration, dans ce cas, l'absorption de la souffrance dans l'oubli, serait la voie dionysiaque. La voie vers le soulagement et, par ce moyen, vers le régal.

Ainsi, le dionysiaque est ce qui, par la force d'Apollon, réconcilie l'homme, l'individu subjectif, avec la nature aliénée et hostile. Une telle personne modifie entièrement sa relation avec le monde et avec l'art.

Réconcilié avec la nature et revenu dans son unité originelle, l'homme réalise que seul l'art apollonien, séduisant et beau, avec ses formes, ses visages et sa poésie, n'est plus conforme à son état spirituel. C'est pourquoi la nécessité de créer un nouveau monde de symboles, totalement différent de celui qui existe, s'impose et, à l'instar des mystères dionysiaques, c'est la musique et la danse du corps entier qui devient ce symbole: «L'homme chantant et dansant exprime qu'il est membre de la haute unité. Il oublie qu'il marche et qu'il parle, maintenant, il va se plonger dans l'éther en dansant» (*Ibid.* 19).

Une telle personne nie les anciennes formes d'expression de l'art traditionnel, sous l'effet d'une nouvelle force, il oublie complètement à marcher, à parler et il danse! Mais pour ne pas penser qu'il est dirigé par la force d'origine dionysiaque, nous devrions bien observer sur quel fondement est basé sa danse. D'où la musique dionysiaque prend-elle son inspiration pour s'exprimer en forme de danse? A ces questions, Nietzsche répond que de tels mouvements ressemblent à ceux d'une divinité vue dans des rêves. Donc, la musique dionysiaque trouve sa propre image en accord avec la deuxième origine, qui est apollonienne. Ainsi un participant des mystères «n'est plus un artiste, il est déjà une œuvre d'art: l'art de la nature, la fête suprême de l'unité primitive se dessine dans les vaisseaux d'ivresse» (*Ibid.*).

Ainsi, la réconciliation d'apollonien et de dionysiaque, l'ajout du symbolisme apollonien à la musique des mystères, fait naître le créateur, qui se différencie des autres et qui est supérieur aux masses. Ce créateur a une part égale de dionysiaque et d'apollonienne. Il est à noter que le résultat d'une telle réflexion est l'identification de la lutte et de la compétition constantes entre l'apollonien et le dionysiaque (ce qui sous-entend leur «réconciliation») à l'opposition primitive permanente et, une œuvre d'art créée de cette manière, est représentée comme l'immortalisation de la même opposition primitive. C'est-à-dire, le but de la lutte et de la compétition entre elles serait la démonstration de l'immortalité de l'opposition existant entre elles. Ceci n'est possible que dans la tragédie. A savoir, dans la tragédie antique qui est autant dionysiaque qu'apollonienne et qui représente le résultat de leur «réconciliation».

La tragédie, qui prend sa source dans des mystères dionysiaques, avec son développement arrive à «réconcilier» deux origines naturelles opposées: l'apollonien couvre Dionysos avec le masque du héros tragique et par sa présentation de la plus haute forme, il transforme le spectateur de la tragédie en chœur, qui, à son tour, grâce à cette transformation magique, se rend

compte de l'illusoire de ce monde quotidien, de l'illusion de culture et en contrepartie, il s'adonne à la connaissance de soi-même, de l'homme retourné dans l'unité éternelle de nature primitive.

Antigone de Jean Anouilh et de Sophocle

Dans *Antigone* de Jean Anouilh nous lisons:

Dans la tragédie, on est tranquille. D'abord, on est entre soi. On est tous innocents, en somme! Ce n'est pas parce qu'il y en a un qui tue et l'autre qui est tué. C'est une question de distribution. Et puis, surtout, c'est reposant, la tragédie, parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir, le sale espoir; qu'on est pris, qu'on est enfin pris comme un rat, avec tout le ciel sur son dos, et qu'on n'a plus qu'à crier, – pas à gémir, non, pas à se plaindre, – à gueuler à pleine voix ce qu'on avait à dire, qu'on n'avait jamais dit et qu'on ne savait peut-être même pas encore. – Et pour rien: pour se le dire à soi, pour l'apprendre, soi... Là, c'est gratuit. C'est pour les rois. (59)

Que doit se dire le personnage dans la tragédie d'Anouilh, qu'est-ce que les gens devraient apprendre de tel, qui n'a jamais été dit. Comme si tout le monde sait tout d'avance, mais quand-même, tous attendent avec intérêt la fin: Créon, que décidera-t-il? Antigone, que va-t-elle faire? Et le chœur? Le chœur ne pourra-t-il pas arrêter l'un ou l'autre pour qu'ils ne fassent pas de bêtises?

Sous l'image d'Antigone, la vie enflammée de fureur dionysiaque se bat sur la scène pour détruire tout ce qui a déjà existé, ce qui a été établi et ce qui peut restreindre la liberté. C'est la vie née pour aimer et pas pour détester (Sophocle, *Tragédies* 105). Mais qu'est-ce que Créon peut faire, il n'a pas le temps pour sa vie personnelle (Anouilh, *Antigone* 66). Le roi travaille à la paix et à la prospérité générale. Il essaye de ramener Antigone à la raison, qui est encore jeune et pleine de vie. Créon, quand il écoute Antigone, se souvient de sa jeunesse et Créon âgé de vingt ans apparaît devant lui. Cependant, il rappelle l'amère vérité à sa nièce:

Pour ton père non plus – je ne dis pas le bonheur, il n'en était pas question – le malheur humain, c'était trop peu. L'humain vous gêne aux entournares de la famille. Il vous faut une tête-à-tête avec le destin et la mort. Et tuer votre père et coucher avec votre mère et apprendre tout cela après, avidement, mot par mot. Quel breuvage, hein, les mots qui vous condamnent? Et comme on les boit goulûment quand on s'appelle Œdipe, ou Antigone. Et le plus simple, après, c'est encore de se crever les yeux et d'aller mendier avec ses enfants sur les routes... (*Ibid.* 65)

Sacrifier la nièce la plus aimée pour la paix et le bien-être général, c'est la tragédie. Créon va punir Antigone! Créon va se punir! Antigone et Créon sont des héros tragiques. Au moment de la punition, ils vont avouer à eux-mêmes, ainsi qu'aux autres, la vérité qu'ils auraient dû dire avant:

Papa n'est devenu beau qu'après, quand il a été bien sûr, enfin, qu'il avait tué son père, que c'était bien avec sa mère qu'il avait couché, et que rien, plus rien ne pouvait le sauver. Alors, il s'est calmé tout d'un coup, il a eu comme un sourire, et il est devenu beau. C'était fini. Il n'a plus eu qu'à fermer les yeux pour ne plus vous voir! (*Ibid.* 78)

Antigone est une héroïne tragique. Sophocle et Anouilh la représentent comme une femme amoureuse de la vie. Puisque Antigone aime la vie, une existence ordinaire et ennuyeuse ne lui suffit pas, elle a besoin de quelque chose d'inhabituel pour que l'ordre établi soit brisé. Antigone se bat contre le conformisme dont d'autres héros font preuve dans la pièce. Comme, par exemple Ismène: «Ne tente pas ce qui est au-dessus de tes forces», dit-elle. Antigone s'oppose de toute sa force à une force brute qui lui fait face. Elle ne peut pas se faire à l'absurdité de l'existence humaine et au vide. En échange, elle obtiendra la liberté, ou plutôt la liberté de choix. Même le roi ne peut contraindre Antigone à vivre.

C'est elle qui voulait mourir. Aucun de nous n'était assez fort pour la décider à vivre. Je le comprends, maintenant, Antigone était faite pour être morte. Elle-même ne le savait peut-être pas, mais Polynice n'était qu'un prétexte. Quand elle a dû y renoncer, elle a trouvé autre chose tout de suite. Ce qui importait pour elle, c'était de refuser et de mourir. (*Ibid.* 79)

– explique Créon au spectateur et à lui-même.

Conclusion

En conclusion, nous devons dire que la culture postmoderne contemporaine donne la meilleure possibilité de restaurer la tragédie dans tous ses droits. Les mystères de Dionysos-Apollon sont les circonstances qui l'accompagnent et dans lesquelles la tragédie de l'homme moderne est perçue avec la plus haute sensibilité. Le monde postmoderne, qui se forme autour de la personne comme c'était Antigone et qui place au centre un sujet semblable, devra être tragique. Elle doit reconnaître la destruction/l'inexistence de tout idéaux, abandonner toute sorte d'idéalismes caractéristiques des cultures de la période précédente (lorsqu'au centre du paradigme culturel il y avait un Absolu, par exemple, l'idée de Dieu) et

Fondements philosophiques de la littérature.

donner à une personne «le droit» d'être humain, c'est-à-dire, de faire une erreur. Comprendre et reconnaître tous ces facteurs conditionnent la culture des temps modernes et en conséquence, le tragique humain.

Bibliographie

- Anouilh, Jean, *Antigone*, in *Théâtre Français d'Aujourd'hui*, Moscou, Édition du Progrès, 1969, p. 39-89.
- Aristote, *Poétique*, (Éditeur J. Hardy), Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- Feagin, Suzan L., «Tragedy», in *The Blackwell Guide to Aesthetics*, Oxford, Blackwell Publishing, 2004, p. 291-306.
- Gilbert, Allan H., «The Aristotelian Catharsis», in *The Philosophical Review*, Vol. 35, No. 4 (Jul, 1926), p. 301-314.
- Nietzsche, Friedrich, *L'origine de la tragédie*, [Traduction de J. Marnold et J. Morland], Édition électronique v.: 1,0: Les Échos du Maquis, 2011.
- Paskow, Alan, «What Is Aesthetic Catharsis? », in *The Journal of Aesthetics and Art Critics*, Vol. 42, N°.1 (Autumn, 1883) p. 59-68.
- Sophocle, *Tragédies*, Présentation et traduction de Paul Mazon, Notes de René Langumier, Paris, Les Belles Lettres, 1962.
- Stinson, T.C.W, «Hamartia in Aristotle and Greek Tragedy», in *The Classical Quarterly*, Vol. 25, N°. 2 (Dec., 1975), p. 221-254.

Le canevas verbal de *Phèdre* de Racine

Résumé: Aucun écrivain du XVII^{ème} siècle n'a bénéficié comme Racine d'une si tapageuse faveur. Il la doit sans doute d'abord à la contradiction entre le cynisme du caractère et la sublime beauté des vers.

Pour ses tragédies – que ce soit les tragédies de la fureur: *Andromaque*, *Bajazet*, *Rhèdre*; les tragédies romaines: *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate* ou les tragédies religieuses: *Iphigénie*, *Esther*, *Athalie* – Racine utilise le canevas verbal correspondant au sujet de chacune d'elles.

Phèdre, c'est une tragédie classique. La tragédie classique appartient à un genre littéraire fortement codifié. Des théoriciens du théâtre ne cessaient de rappeler les règles auxquelles elle devait se plier. Ces règles, Racine les a scrupuleusement respectées, même s'il affirme dans sa préface de *Bérénice* que «la principale règle est de plaire et de toucher» (14).

Le canevas verbal de *Phèdre* de Racine est brodé par:

1. Les sources littéraires (Euripide, Sénèque)
2. L'originalité de Racine (manifestée dans les modifications de l'intrigue et dans une disposition nouvelle des événements)
3. L'amour (une force irrationnelle, irrésistible)
4. Le langage et les bienséances
5. Les images (mythologiques, idylliques, hallucinatoires)
6. Le langage poétique
7. La dramaturgie (le temps, le lieu, l'action)

Mots-clés: Classicisme, Racine, *Phèdre*, imitation, bienséances, Hippolyte, Euripide, Sénèque

Abstract: Classical tragedy belongs to quite a coded literary genre. The very “codification” determines verbal canvas of Racine’s “Phaedra”.

The verbal canvas of Racine’s “Phaedra” is “woven” with the following factors:

1. Literary sources (Euripides, Seneca)
2. Racine’s originality (which is expressed through modification of intrigue and disposition)
3. Love (irrational, irresistible, destructive power)
4. Language and “bienseances”
5. Mythological, ideal and hallucinatory images
6. Poetic language
7. The drama (through the doctrines of imitation, time, place and action)

Keywords: Classicisme, Racine, Phèdre, Imitation, Bienséances, Hippolyte, Euripide, Sénèque

Les sources littéraires

On sait bien que les classicistes prenaient le sujet pour leurs oeuvres de l’Antiquité, car le sujet de tragédie devait presque obligatoirement appartenir à des épisodes historiques ou légendaires célèbres. De ce fait, les emprunts à l’Antiquité étaient considérés comme un hommage rendu aux dramaturges gréco-latins.

Pour sa *Phèdre*, Racine doit: à Euripide l’essentiel de son intrigue (Phèdre brûlant d’amour pour son beau-fils, avouant sa passion quand elle croit Thésée mort, l’intervention de Neptune, le suicide de l’héroïne); à Sénèque (en faisant de Phèdre une épouse et une mère; la déclaration d’amour à Hippolyte et la confession de la reine sur le point de mourir).

Racine a trouvé l’idée du personnage d’Aricie chez Ovide et Virgil.

C’est pourquoi, dans *Phèdre* de Racine, nous trouvons le canevas verbal propre aux sources littéraires de cette tragédie – par exemple, les noms des personnages:

Phèdre

Selon la légende: Phèdre, la brillante, est une princesse crétoise...

Chez Racine: Phèdre est une femme amoureuse, apeurée, jalouse, pénitente...

Thésée

Selon la légende: Thésée est le mari de Phèdre et le fils d'Égée, roi d'Athènes...

Chez Racine: Thésée est un don Juan, un héros fatigué, un époux tendre et un père désespéré...

Hippolyte

Selon la légende: Hippolyte est né d'une mère amazone. Aimant passionnément la chasse, il s'est voué au culte de la chaste Diane, déesse vierge de la Chasse...

Chez Racine: Hippolyte est un chasseur chaste, un fils complexe, un amoureux honteux et un héros calomnié...

Aricie

Selon la légende: Aricie est la fille de Pallas. La légende ne lui assigne aucun rôle particulier et précis...

Chez Racine: Aricie est essentiellement une jeune fille amoureuse...

Cenone

Selon la légende: Cenone est une ancienne esclave qui a élevé Phèdre et à qui elle reste affectivement attachée.

Chez Racine: Cenone est une femme dévouée, maternelle et maudite...

Bien sûr, par les noms de personnages, Racine «collore» le texte, pour que la réalité artistique soit conforme aux sources littéraires de *Phèdre*.

L'originalité de Racine

Le canevas verbal de *Phèdre* est déterminé avant tout par l'originalité de Racine: il modifie l'intrigue sur trois points d'impotrance: d'abord, Aricie devient une «princesse», héritière potentielle du trône d'Athènes. Ensuite, Racine invente les amours malleureuses d'Aricie et d'Hippolyte. Enfin, Cenone se voit dotée d'un rôle majeur.

L'originalité de Racine réside dans une nouvelle disposition des éléments anciens de l'intrigue (Thésée détermine la marche des événements, Phèdre détermine l'action psychologique, etc.).

Ces éléments nouveaux raciniens font le canevas verbal de *Phèdre* tout à fait distinct (pas identique) du canevas verbal de *Hippolyte porte-couronne* (Euripide) et de *Phaedra* (Sénèque).

L' amour

D'après *Phèdre*, l'amour est une force irrationnelle et irrésistible. La passion racinienne éclate comme un coup de foudre. La raison ne peut lutter contre l'irruption soudaine et violente de la passion. L'image de l'être aimé s'impose partout à celui qui aime. Le canevas verbal traduit la torture morale des personnages qui ne peuvent se délivrer de la pensée obsédante de l'être aimé. Ce ne sont que:

«flamme», «feu», «ardeur», «égarement», «fers», «fureur», «joug», etc.

Racine n'invante pas ce vocabulaire qu'il emprunte à la langue galante et précieuse de son temps. Mais le fait qu'il le choisisse est significatif pour sa conception de la passion: l'amour est un tourment, une torture, un assujettissement.

Le langage et les bienséances

Le canevas verbal de *Phèdre*, bien soumis aux règles du classicisme, nous offre un langage savamment contrôlé. Les personnages n'oublient jamais de donner leur titre, ainsi créant un climat de majesté: «prince», «princesse», «madame», etc.

Les personnages se servent en outre de mots qui ont pour fonction d'ennoblir: le «bruit» signifie «la renommée»; le «cœur» signifie le «courage»; le «travail» signifie l'«exploit»; le «neveu» signifie le «descendant», etc.

Cette façon de s'exprimer convient au rang des héros qui l'emploient.

Les personnages, si grands soient-ils, éprouvent pourtant de brûlantes et impudiques passions. Pour révéler leurs faiblesses, ils usent du langage de la galanterie et de rigueur dans l'univers tragique. Ils éveillent de furtives images qui traduisent noblement d'érotiques confidences. Les unes évoquent un brasier: «feux», «flammas», «fièvre», «ardeur»... D'autres soulignent la perte de la liberté: «lien», «joug», «captif»... La passion amoureuse s'exprime en termes de: «fureur», «égarement», «trouble»...

Dans le texte de *Phèdre*, certains mots retrouvent la vigueur de leur sens étymologique: «charme» (du latin *carmen*) est employé au sens d'incantation magique; «horreur» (du latin *horror*) évoque une frayeur qui touche à la répulsion; «funeste» (du latin *funus*) implique l'idée de mort.

Certains mots désignent les délices et surtout les tourments de l'amour: «soins», «gêne», «tourment», «affligé», «affreux», etc.

Parfois, Racine s'exprime plus directement et cette simplicité du langage reste toutefois exceptionnelle – l'expression adopte la forme d'une

périphrase qui donne à la réalité ses lettres de noblesse. Ainsi, Thésée est désigné comme le «successeur d'Alcide»; Athènes est dénommé par «les superbes ramparts que Minerve a bâtis», etc.

Les images (mythologiques, idylliques, hallucinatoires)

Le théâtre de Racine, qui a souvent inspiré les peintres, est rempli de «tableaux», dont les images se classent en trois catégories: mythologiques, idylliques et hallucinatoires.

Pour chaque catégories des images, Racine use du langage convenable.

Les images mythologiques servent à recréer un état de civilisation très reculé dans le temps. Par exemple – Phèdre ouvre sous nos yeux le gouffre qui l'épouvante. Imaginant l'attitude de Minos, elle décrit sa colère prévisible devant la passion criminelle de sa fille:

Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible? / Je crois voir de ta main
tomber l'urne terrible; / Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau, /
Toi – même de ton sang devenir le bourreau. (v. 1285-1288)

Les images idylliques viennent parfois adoucir la sauvagerie de ces tableaux. Théramène dit qu'on voyait Hippolyte:

Tantôt faire voler un char sur le rivage, / Tantôt, savant dans l'art par
Neptune inventé, / Rendre docile au frein un coursier indompté. (v. 130-
132).

Les images hallucinatoires campent Phèdre tantôt ivre de jalousie, tantôt accablée sous l'excès de douleur. Phèdre imagine le monde infernal (acte IV, scène 6): Minos le juge, la foule des morts, l'urne d'où l'on tire la sentence, les supplices du Tartar, le fleuve des Enfers...

Langage poétique

Racine est poète parce qu'il a le sens musical. Chez lui, le langage poétique, avec ses sonorités, ses rythmes et ses images, met en valeur les réactions et les états d'âme des personnages. Son langage poétique se distingue par de fréquentes tournures de style: l'emploi de l'adjectif, souvent placé devant le nom qu'il qualifie: «ma jalouse rage» (v. 1258), le «sacrilège vœu» (v. 1316), le «sacré diadème», (v. 801) pour obtenir le style noble. L'emploi de mots abstraits au pluriel: les amants parlent de leurs ardeurs, de leurs froideurs, de leurs mépris... On dirait que la multiplicité estompe le caractère trop précis des confidences. L'emploi du singulier au lieu du

pluriel pour donner aux passions une force inhabituelle. Lorsque Thésée veut marquer la turpitude d'un fils qu'il croit monstrueux, il lui crie:

Après que le transport d'un amour plein d'horreur, / Jusqu'au lit de ton père a porté sa fureur, / Tu m'oses présenter une tête ennemie. (v. 1047-1049)

D'habitude, on parle de «transports amoureux»: le singulier fait peser toute la charge de l'accumulation sur un seul être.

Plusieurs mots chers aux personnages de *Phèdre* sont d'une richesse ambiguë: «monstre», «sang», «fumée», «jour», «lumières», «ombres», etc., sont autant de symboles qui suggèrent l'état d'esprit et les hantises des personnages. Ainsi, le canevas verbal de *Phèdre* de Racine nourrit les exigences des règles pour la tragédie classique.

Racine, grand poète du classicisme, sait bien que le seul canevas verbal n'est pas toujours suffisant pour transmettre les états émotionnels des héros. C'est pourquoi, à côté du canevas verbal, il utilise parfois certains moyens littéraires. Disons, dans la première scène de *Phèdre*, Racine use le moyen du quiproquo: Les efforts d'Œnone pour arracher à Phèdre son funeste secret butent d'abord sur le silence et l'obstination de Phèdre (v. 169-242); un quiproquo, suscité par le seul nom d'Hippolyte (v. 205) ne fait qu'épaissir le mystère; puis c'est la lente montée de l'aveu:

Œnone – Aimer – vous?

Phèdre – De l'amour j'ai toutes les fureurs.

Œnone – Pour qui?

Phèdre – Tu vas ouïr le comble des horreurs
J'aime... À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

Œnone – Qui?

Phèdre – Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

Œnone – Hippolyte? Grands Dieux!

Phèdre – C'est toi qui l'as nommé! (v. 259-264)

Et enfin la longue confession de l'amoureuse (v. 269-316).

La dramaturgie

Le théâtre de Racine était parfaitement conforme à l'idéal classique de trois unités tel que le philosophe grec Aristote l'avait défini: lieu, temps et action.

Lieu. La tragédie ne devait pas comporter de changements de lieu plus important que les moyens de communication de l'époque ne permettaient d'en effectuer en un jour.

En pratique, les déplacements devaient se limiter au cadre du palais (ou d'une ville) et de ses abords. A cause de l'unité de lieu, le canevas verbal de *Phèdre*, désignant «la géographie» de cette tragédie, est assez pauvre: l'action se déroule à Trézène et, plus précisément, dans le palais de Thésée. Le palais est voisin d'un rivage, où Hippolyte faisait naguère «voler son char» (v. 130), et de forêts où retentissaient ses cris quand il chassait (v. 133); aux portes même de la ville, près de la mer, s'élève un «temple sacré», redoutable aux «parjures» (v. 1392 à 1394).

Temps. L'unité de temps apparaissait comme nécessaire à la crédibilité de l'oeuvre jouée et, partant, à l'intérêt qu'elle devait susciter. Racine l'observe strictement dans *Phèdre*. La décision d'Hippolyte de partir à la recherche de son père (I, 1), l'aveu de Phèdre à CEnone (I, 3), la rumeur de la mort de Thésée et le souci de Phèdre de défendre les intérêts politiques de son fils (I, 4 et 5) exigent peu de temps – une heure ou deux. L'entrevue d'Hippolyte et d'Aricie (II, 2), la venue et l'aveu de Phèdre (II, 3à 5), la surprise d'Hippolyte (II, 6), n'exigent pas plus de temps qu'il n'en faut aux acteurs pour jouer l'acte... Toute l'intrigue peut cependant se dérouler raisonnablement en moins de vingt-quatre heures.

En accordant une grande importance à l'unité de temps, Racine cherche à obtenir les effets les plus spectaculaires avec les moyens les plus limités. C'est pourquoi, le vocabulaire employé par Racine dans *Phèdre* est très réduit. Il donne beaucoup de force à des mots simples en les organisant avec justesse.

Action. L'unité d'action imposait que l'intérêt fût centré sur une seule intrigue. Ce qui ne signifie pas unicité de l'intrigue.

Jean Truchet écrivait: «Ce qu'il fallait, c'est que les divers fils que pouvait comporter une intrigue fussent tissés de telle sorte que tout acte ou parodie de l'un des personnages réagît sur le destin de tous les autres, et que chaque détail se subordonnât à l'action principale» (*La tragédie classique en France* 32).

Fondements philosophiques de la littérature.

Phèdre respecte cette exigence: la passion de Phèdre en constitue l'intrigue principale; l'amour d'Aricie et d'Hippolyte forme les intrigues secondaires. Dans *Phèdre*, les intrigues secondaires (non pas obligatoires) enrichissent, pas ailleurs, le canevas verbal de cette tragédie, dont le style est sobre.

Conclusion

Ainsi, nous avons essayé de montrer que les sources littéraires (Euripide, Sénèque), l'originalité de Racine (manifestée dans les modifications de l'intrigue et dans une disposition nouvelle des événements), l'amour (une force irrationnelle, irrésistible), la dramaturgie (la doctrine de l'imitation, le temps, le lieu, l'action), le langage et les bienséances, les images (mythologiques, idylliques, hallucinatoires), le langage poétique servent à tisser le canevas verbal de *Phèdre* de Racine.

Bibliographie

Racine, Jean, *Phèdre*, Paris, Gallimard, 1995.

Racine, Jean, Bérénice, Sedes, 1974.

Truchet, Jean, *La tragédie classique en France*, Paris, P. U. F. 1975.

Mzago DOKHTOURICHVILI

Professeur

Université d'État Ilia

Tbilissi, Géorgie

Le phénomène de bi-langue dans *Amour bilingue* d'Abdelkébir Khatibi

*Le lieu de notre parole et de notre discours
est un lieu duel par notre situation bilingue¹*

Résumé: Le présent article porte sur l'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi que Jacques Derrida «tenait pour un des très grands écrivains, poètes et penseurs de langue française de notre temps», un des auteurs «incontournables» pour qui s'intéresse à la littérature francophone et dont l'«œuvre est largement reconnue dans le monde francophone et arabophone».

Comme tous les écrivains de langue française, communément appelés écrivains francophones, Khatibi aussi se dit être déchiré, torturé d'être toujours entre deux langues – langue maternelle qui est l'arabe, et langue française, langue étrangère, mais langue de son écriture féconde.

De ce fait, le bilinguisme et le biculturalisme tiennent une grande place dans ses réflexions. Dans notre article, il s'agit plus particulièrement de son récit *Amour bilingue* dans lequel ses réflexions sur la langue, en général, sur le rapport entre la langue maternelle et la langue étrangère, sur leur cohabitation, suscitent un intérêt particulier pour qui s'intéresse au phénomène de langue. Notre objectif est d'analyser la vision de la langue que l'écrivain développe dans le récit. Nous nous intéressons plus particulièrement à la notion de bi-langue, phénomène auquel il confère un sens particulier en affirmant que «toute langue est bi-langue... oscillant entre le passage oral et un autre qui s'affirme et se détruit dans

1. Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*, 1983, p. 57.

l'incommensurable», et qu'il considère comme «sa chance d'exorcisme» affirmant «être né de la langue... dans la bouche de dieu invisible», mais «exilé dans sa bi-langue».

Nous montrons également, comment l'introduction de cette notion de bi-langue en liaison avec la notion de simulacre détermine en quelque sorte la structure binaire du récit et la construction spécifique du discours du narrateur/récitant.

Mots-clés: langue, bi-langue, bilinguisme, biculturalisme, simulacre

Abstract: This article focuses on Moroccan writer Abdelkébir Khatibi, whom Jacques Derrida considered "one of the great French writers, poets and thinkers of our time", and one of the "must-read" authors to those interested in francophone literature, whose "work is widely recognized in both francophone and arabophone world". Like all French-speaking writers, commonly called francophone authors, Khatibi also claims to be torn and tortured still remaining between two languages – Arabic, that is his mother language and French, the foreign language but the language of his fertile writing. As a result, bilingualism and biculturalism play a major role in his reflections. Our article emphasizes more on his story *The Bilingual Love* which shows his reflections on the language, in general and on the relationship between the mother tongue and the foreign language, on their cohabitation, that represent a particular interest of those interested in the phenomenon of language.

Our goal is to analyze the vision of the language that the writer develops in the story. We are particularly interested in the notion of bi-language, a phenomenon to which he confers a particular meaning by affirming that "every language is bi-lingual ... oscillating between the oral passage and another stance which asserts itself and is destroyed in the immeasurable dimension", and that he considers" his chance of exorcism "claiming" born in the language ... in the mouth of invisible god", but" exiled in his bi-language".

We also introduce the notion of bi-language in connection with the notion of simulacrum that somehow determines the binary structure of the narrative and the specific construction of the narrator / narrator's discourse.

Keywords: Language, Bi-language, Bilingualism, Biculturalism, Simulacrum

L'œuvre d'Abdelkébir Khatibi, en général, et plus particulièrement, *Amour bilingue*, ont fait couler beaucoup d'encre. On pourrait donc se demander: qu'est-ce qu'il y a encore à dire sur ce texte et son auteur. Il a été presque tout dit à leur sujet. Mais nous avons décidé de le prendre pour objet d'étude de notre article pour plusieurs raisons. La toute première c'est que ce récit nous permet de développer nos réflexions autour les deux défis majeurs du XXI^{ème} siècle en sciences humaines: plurilinguisme et pluriculturalisme, les deux ouverts à la différence et à l'hétérogénéité linguistique et culturelle des sociétés actuelles, tout en contribuant à l'engendrement de la pensée plurielle. Ces deux défis sont plus particulièrement importants pour les écrivains de langue française communément appelés écrivains francophones, qui, ayant choisi le français pour langue de leur écriture, mais pour lesquels c'est une langue étrangère, se disent être déchirés entre deux langues (vivre entre les langues, écrire en français, disent-ils). Une autre raison, c'est le phénomène de lecture plurielle de texte ce qui nous permet d'interpréter différemment certains notions et postulats, certaines réflexions de l'écrivain, que ne l'ont fait ceux qui les ont étudiés bien avant moi de différents points de vue et sous différentes angles. Une troisième raison, c'est la question de la définition du mouvement/des mouvements littéraire(s) au(x)quel(s) nous pensons appartenir *Amour bilingue*. Une dernière raison, c'est l'étude du rapport entre deux phénomènes ou notions/concepts que sont la bi-langue et le simulacre.

Vu le fait que la pensée se formule en langue, nous nous interrogeons si on peut parler également de la bi-pensée, même si les chercheurs affirment que la pensée se formule dans la langue maternelle, tel Patrick Charaudeau, selon lequel «[o]n peut exprimer une forme de pensée construite dans sa langue d'origine à travers une autre langue, même si celle-ci a, en retour, quelque influence sur cette pensée»², thèse que Khatibi ne paraît pas partager, puisqu'il dit que chez lui la pensée se formule tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre. Selon l'avis général, également, le rêve se fait dans une langue, et lui, il suppose pouvoir rêver dans la bi-langue. Aussi, se demande-t-il «comment il rêvait dans la bi-langue» (213).

La pensée plurielle est à la base de l'essai qui représente un élément primordial dans les romans et les récits de Khatibi, et plus particulièrement, dans *Amour bilingue*.

2. Patrick Charaudeau, «L'identité culturelle entre langue et discours», *Revue de l'AQEFLS*, vol. 24, n°1, 2002, site de Patrick Charaudeau – Livres, articles, publications, <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-langue.html> (consulté le 17 mai 2017).

Fondements philosophiques de la littérature.

Selon la définition formulée par B. Vercier et J. Lecarme dans *La littérature en France depuis 1968*, l'essai est

une forme ouverte dont la manière n'est ni poétique, ni narrative, ni dramaturgique, ni scientifique; il inclut le polémique, le parodique, le ludique, le démonstratif même, bien que son ton préféré soit l'incitatif ou le suggestif. Il n'assure pas la transmission d'un savoir, mais sa mise en scène en question par le pouvoir d'un style ou d'une écriture. Rien de nouveau d'ailleurs si l'on songe à Montaigne, mais aussi à Pascal, Diderot, Voltaire, Valéry: l'essai est le genre protéiforme cher entre tous aux polygraphes, et c'est peut-être là qu'un Sartre par exemple a véritablement inventé une forme, un ton, un instrument, dans ses *Situations*. (215)

Pourrions-nous appeler Khatibi un polygraphe, «auteur non spécialiste qui écrit sur des domaines variés», selon la définition que les dictionnaires en donnent? En général oui, vu ses activités variées tout au long de sa vie. Mais dans le récit qui est l'objet de notre étude, c'est un écrivain dont les réflexions portent sur ce qui est l'essence de la littérature, sur la langue et sur l'identité tant nationale que professionnelle de l'écrivain, dont la langue d'écriture n'est pas sa langue maternelle, aussi, est-il en quête de son identité d'écrivain.

Partant de cette définition de l'essai, nous tenterons de déterminer le ton, la forme, l'instrument qu'utilise Khatibi dans son texte dont nous voudrions d'abord préciser le genre et le mouvement littéraire auquel *Amour bilingue* appartient.

Quel est le genre de ce texte, est-ce un roman, comme l'affirment certains critiques, un récit, un essai ou bien un texte – mélange de différents genres et sous-genres, un genre protéiforme?

Dans l'épilogue, où il se présente à la fois comme auteur, lecteur ou critique littéraire, Khatibi évoque son texte comme récit (ainsi qu'à l'intérieur du texte) tout en réfléchissant au genre et au mouvement littéraire auxquels son texte peut appartenir. Il fait des suppositions à la manière d'un lecteur. Aussi se pose-t-il de nombreuses questions: «Dire maintenant que ce récit est intouchable [veut-il dire qu'il est impossible de le réécrire?], qu'il est organisé dans la bi-langue par un double chiffre de lecture, serait très mystérieux [on aimerait savoir pourquoi]». En poursuivant ses réflexions de lecteur-critique littéraire, il réfute lui-même le mysticisme de cette interprétation [cette dernière étant, dans la théorie herméneutique, une troisième étape de la lecture] en affirmant qu'il n'y a «aucun secret». Il voudrait seulement que l'on le laisse [s']entendre dans cette langue qui ne [l']entend qu'à moitié».

Il souligne une fois de plus que le français est une langue de son écriture, mais cette langue ne peut l'entendre qu'à moitié, puisqu'il se dit «un milieu entre deux langues», ayant le sentiment que «plus [il va] au milieu, plus [il s'en] éloigne» (208).

Toujours dans l'épilogue, l'écrivain essaie de répondre à l'éventuelle question venant de lecteur/critique littéraire concernant l'appartenance de son œuvre, en général, et de *Amour bilingue*, en particulier, au courant littéraire dit Nouveau Nouveau Roman ou bi-Nouveau Nouveau Roman [remarquons cet emploi du préfixe bi- devant Nouveau Nouveau Roman, ce qui prouve une fois de plus la prédilection de l'écrivain pour ce préfixe que l'on rencontre à plusieurs reprises dans le texte et qui exprime, à notre sens, plus qu'un double emploi, évocation ou existence des phénomènes nommés], il répond que «le roman n'a jamais voulu de [lui], qu'ils ne [sont] pas de la même histoire» (281). Ailleurs, il se dit être en marge des tendances et des courants de son époque. Aussi se dit-il l'orphelin, l'exilé, le penseur solitaire.

Si l'on tient compte de la définition de l'épilogue et de sa fonction³ – dernière partie d'un ouvrage littéraire, sorte de récapitulatif, ou plus souvent encore, de réflexion... mode de raisonnement par induction, l'argument qui étaye le propos de l'orateur (*Dictionnaire des termes littéraires* 176, 191) -, on doit soutenir l'idée que c'est un récit. C'est le récit dans le sens que les adeptes de la narratologie, tels Gerald Prince ou David Herman, lui attribuent – «le récit comme processus ou production et non pas simplement comme produit» (*Narratologie classique et narratologie postclassique*). C'est, comme il le dit lui-même, le récit «de la bi-langue et de la pluri-langue» qui a la fonction d'exorciser ses fascinations, «[...] pour se raconter son inadaptation au monde» (*Amour bilingue* 236). Remarquons aussi qu'il ne se dit pas narrateur, mais récitant.

Une des particularités de la structure du texte de Khatibi, c'est la spécificité de l'emploi d'un élément paratextuel dit *épigraphe* ou *exergue*, que lui-même, il qualifiera un peu plus loin entre parenthèses, avant le début du texte proprement dit, comme le *début du texte*. Rappelons-nous en la définition canonique:

Épigraphe (exergue) – 1. Maxime, sentence, devise ou texte court qui se trouve placé au-dessus d'un autre texte; il s'agit souvent d'une citation, d'un ouvrage célèbre. Les interactions entre l'épigraphe et le texte (c'est une

3. Selon Gérard Genette, «l'épilogue a pour fonction canonique d'exposer brièvement une situation (stable) postérieure au dénouement proprement dit, d'où elle résulte (*Palimpsestes* 284).

forme d'intertextualité) donnent à la première une fonction de guide pour l'analyse et l'interprétation⁴.

Or, en lisant cette partie du texte que l'écrivain intitule *exergue*, on se demande si elle répond vraiment à la définition canonique. Elle se penche plutôt vers ce qu'on appelle *préface auctorial* [on pourrait peut-être l'appeler *exergue auctorial*] qui annonce, sous forme concise, toute la problématique autour de laquelle se développe le texte.

Comment cette préface ou cet *exergue auctorial* nous guide-t-elle dans la lecture du texte?

Elle nous suggère avant tout que ce sera «un récit sans personnage». L'auteur ne paraît pas tout à fait catégorique dans cette affirmation, puisqu'il dit: «ou, s'il y en avait, ce serait le récit lui-même», qui serait un continuel recommencement, c'est-à-dire qu'il n'y aurait ni un début ni une fin véritables.

Le fait que l'auteur nous dit lui-même que le personnage sera le récit, il nous prépare à ce qu'on lise un essai ou un métatexte, c'est ce que tous ceux qui ont étudié l'œuvre de Khatibi, et plus particulièrement, *Amour bilingue*, affirment communément et en parfait accord.

La pensée-plurielle étant à la base de l'essai, nous avons à faire à une manifestation pour la réflexivité dans l'écriture, ce qui sera, entre autres, le trait caractéristique primordial de ce texte de Khatibi.

Vu le fait que Khatibi renverse la chronologie des événements – le récit commence par la fin (la rupture du couple), et se termine par le début (la naissance du couple), en entreprenant la lecture du texte, on doit s'attendre à ce qu'il y ait une réflexion, sinon l'explication de cette rupture au fur et à mesure que l'on remonte à la naissance de l'amour entre les personnes de langue et de culture différentes.

Comme Khatibi admet lui-même qu'il peut être considéré comme adepte du [bi-] NNR, on observe chez lui ce que Jean Ricardou appelle «la dimension autoréférentielle: par un mouvement réflexif, l'œuvre se prend pour modèle et s'engendre elle-même»⁵. De ce fait, nous repérons dans la poétique de *Amour bilingue* un certain nombre de tendances innovatrices, plus particulièrement, la déconstruction voire l'abandon des catégories de base [du roman] qui sont l'intrigue, le personnage, le temps et l'espace ou

4. *Dictionnaire des termes littéraires*, p. 176.

5. Cité in Pierre Moreau, *La critique littéraire en France*, Paris, Armand Colin, 1960, p. 182.

le refus de la «narration» tout court. Aussi, à plusieurs reprises, l'auteur se dit-il *récitant*.

Nous partageons l'opinion de Pierre Moreau, selon lequel «[...] un auteur est original quand nous sommes dans l'ignorance des transformations cachées qui changèrent les autres en lui». En même temps, «Qu'il [l'écrivain] écrive pour s'exprimer ou pour se contredire, ou se compenser, ou se guérir, c'est encore par référence à lui-même qu'il écrit» (*La critique littéraire en France* 182-183). Aussi, comprendre un livre, selon le même critique littéraire, «c'est tenter l'anatomie d'un cerveau d'écrivain, instituer une véritable radioscopie de l'acte créateur» (*Ibid.* 183-184).

En quoi consiste l'originalité de ce texte de Khatibi ou plutôt la visée de l'auteur en créant ce texte qui fait couler pas mal d'encre, comme nous venons de le dire.

Quelle est donc la poétique de ce texte? Dans quelle structure narrative apparaît le discours essayistique? Sur quoi portent les réflexions de l'écrivain?

C'est, avant tout, sur la langue, comme nous le suggère le titre même du récit.

Que représentent pour Khatibi la langue maternelle et la langue étrangère qu'est le français, qui est en même temps la langue dans laquelle il aime la femme dont le nom n'est pas évoqué et qu'on peut considérer comme le prototype de toute femme dont la langue maternelle n'est pas celle de son amoureux, ce dernier maîtrisant parfaitement tant sa propre langue maternelle que la sienne.

Lui, qui avait appris la langue de sa bien-aimée sur le banc de l'école, se dit «un livre parlant qui s'arrachait de ses palimpsestes pour parvenir à se faire comprendre, se faire admettre». Il se croit «un texte de cet arrachement» et peut-être «le premier fou de [sa] langue maternelle». Or, il constate: «faire muter une langue dans une autre est impossible. Et je désire cet impossible» (224). Parvient-il à satisfaire ce désir dans la bi-langue, dans sa bi-langue à lui, puisque sa bien-aimée ne pouvait pas en avoir une ne maîtrisant que sa langue maternelle? Il essaie pourtant de réaliser «cet impossible» en entrant «dans une aventure extraordinaire». A chaque fois qu'il lui arrivait «de substituer un mot à un autre», il avait l'impression «non pas de commettre une faute ni d'enfreindre une loi, mais de prononcer deux paroles simultanées: l'une qui parvenait à son écoute (sans cela pouvait-elle me tenir tête?), et une autre, qui était là, et pourtant lointaine, vagabonde, retournée sur elle-même» (224). Alors, il y a une sorte

de «mobilité du dehors et du dedans dans le corps bilingue» qu'il appelle «une vision en simulacre», qui «ne l'excluait pas, ni ne la fixait à un temps réglé sur l'horloge de ses inspirations», le temps aussi étant bi-langue pour le récitant.

Dans ce texte autoréférentiel, qui incarne la préoccupation de tous les écrivains soucieux de ne pouvoir créer leur œuvre que dans la langue qui n'est pas la langue de leur origine, le personnage du récitant et la langue sont indissociables, puisqu'il «pratique de la transgression et du décentrement dans le langage». Par conséquent, il utilise un lexique métanarratif. Comme il n'y a pas d'intrigue, un trait caractéristique du NNR, le texte «se compose de fragments de pensées juxtaposés pêle-mêle dans la narration» et de récits en abyme.

Quelles sont les caractéristiques de la langue que Khatibi en donne?

Pour lui, «la langue n'appartient à personne, elle appartient à personne et sur cette personne, dit-il, je ne sais rien» (208). Par conséquent, on peut supposer qu'il ne sait rien sur lui-même puisqu'il dit avoir cru «naître de la langue même» (*Ibid.*). De sa part, la langue tient à sa vie, puisqu'il peut parler, écrire peut-être. Après avoir fait cette découverte, «[il avait] acquis, dit-il, une liberté prodigieuse» (225).

Il a une vision particulière de la langue. Pour lui, «la langue a ses raisons incalculables. Elle frappe coup pour coup, avec une énergie de surdité». Entendre une langue est «épreuve, joie de chaque instant» (233).

Le concept de langue est utilisé dans son triple emploi:

- langue (langage): capacité de pouvoir s'exprimer, capacité qui est commune à toutes les personnes;
- langue maternelle dans laquelle il croit avoir grandi comme «un enfant adoptif» même si l'alphabet arabe est sa «première graphie» (219);
- langue étrangère dans laquelle il s'exprime par écrit.

La langue, les mots acquièrent le statut de personnage de son récit. Ils sont personnifiés. «La langue est folle» dit-il tout au début du texte. Plus loin, il dira: «La langue a un corps et la phrase a la capacité de l'y maintenir debout» (247). Quant aux mots, ils «défilent devant lui en voltigeant, ils peuvent s'écrouler les uns sur les autres avec fracas» (207). Il souligne la force des mots en affirmant: «Même les villes, abandonnées par les mots, tomberaient en ruines» (215). Pour lui, «les mots ont leur nuit et leur jour,

et partout où nous ouvrons les yeux, ils veillent déjà. Bonheur si proche, si saisissant!» (236).

Quant à la pensée, elle aussi est dotée d'un pouvoir sans limite. «Et la ville peut se reconstruire sur une pensée d'amour» (*Ibid.*), affirme-t-il.

Lorsqu'il parle du rapport entre sa langue à lui et sa langue à elle [sa bien-aimée], il reconnaît une sorte de supériorité de la langue de sa bien-aimée, puisqu'il dit: «[...] ma langue s'est désaccordée dans la tienne et elle s'y bégaié» (248). La langue, le mot et la pensée, trois concepts importants sur lesquels porte la métaréflexion de l'auteur se retrouvent dans le passage suivant où il se dit récitant:

Pour décrire cet état [le vertige de sa bien-aimée subi dans son enfance], il lui fallait – lui, le récitant – tourner, mot après mot, avec sa langue étrangère, dans la pensée du tourbillon, il lui fallait – devoir d'amour – comme les anciens Chinois, chevaucher le vent. (217)

Le dualisme est le trait prédominant dans *Amour bilingue*. Il est déchiré entre deux langues, deux cultures, le français et l'arabe, la culture occidentale, la culture orientale.

Pour lui, l'arabe est une langue inimitable – lieu métaphysique par excellence, elle fait joindre – dans l'esprit du croyant – le visible à l'invisible, le présent à l'absent, la terre au ciel. L'apparition par ci par là des mots arabes est interprétée comme les petits plaisirs de sa langue maternelle. Il caresse le mot arabe. Il ne se contente pas de l'expliquer en français. Il apprend au lecteur à le prononcer et le présente comme «anagramme d'une double jouissance» (211). Il s'agit du mot *Hânîne* – nostalgie.

À dire ce mot, à le répéter, comme un baiser de souffle qui vibre encore dans le pharynx, souffle régulier, sans déchirure, mais extase vocale, un appel euphorique, à lui seul un chant, infiniment chuchoté à l'absent aimé. (211)

Pour ce qui est du français, langue étrangère, selon l'auteur, elle «peut – pouvoir sans limite – se retirer en elle» (208).

Quant à la bi-langue, cette notion apparaît après qu'il se dit «un milieu entre deux langues, plus je vais au milieu, affirme-t-il, plus je m'en éloigne» (208). En même temps, pour lui, «toute langue est bi-langue, oscillant entre le passage oral et un autre qui s'affirme et se détruit dans l'incommensurable». Il parle de «l'asymétrie du corps et de la langue, parole et écriture – au seuil de l'intraduisible» (211). Il dit aimer «toutes les langues, donc toutes les races» (212).

En parlant de «l'asymétrie du corps et de la langue», il veut dire que le corps, c'est s'exprimer à l'oral, tandis que la langue, c'est écrire. Il avoue n'avoir jamais pu dire dans aucune langue «je t'aime», il ne peut que l'écrire.

Pour lui donc, il y aurait la langue du corps et la langue de l'écriture.

Le jour où elle lui demanda à la plage: «M'aimes-tu?», il se tut brusquement. Jamais dans aucune langue, il ne put le dire. Il ne pouvait que l'écrire. Parler n'est pas écrire, poursuit-il, et d'opposition en opposition, jusqu'à la scansion: syntaxe du corps. (215)

Il parle de la langue du corps et du corps de la langue, ce dernier pouvant éprouver une jouissance tout comme le corps. [...] étrange émotion d'aimer la jouissance pour elle-même. Jouissance du corps de la langue» (217).

Il ressent constamment une sorte de dédoublement. Aussi se pose-t-il d'innombrables questions portant sur son amour:

Peut-être aimait-il en elle deux femmes, celle qui vivait dans leur langue commune [quelle est cette langue? – langue d'amour?], et l'autre, cette autre qu'il habitait dans la bi-langue. Où étaient-ils donc dans le regard, l'élan, le désir mutuels? (219).

Le va-et-vient entre deux langues, c'est pour lui une «permutation permanente». Il l'avait mieux compris à partir d'une petite désorientation, le jour où, attendant à Orly l'appel du départ, il n'arrivait pas à lire à travers la vitre le mot «Sud», vu de dos. En l'inversant, il s'aperçut qu'il l'avait lu de droite à gauche, comme dans l'alphabet arabe – sa première graphie. Il ne pouvait mettre ce mot à l'endroit qu'en passant par la direction de sa langue maternelle (219).

Il est conscient du fait qu'il est lui-même dédoublé. Ne comprenant pas ce qu'il désirait, une interrogation naît dans son esprit:

Que désirait-il? Quelle fut cet abîme entre lui et lui, dans leur langue commune. Lui demandait-il l'impossible? Pour lui parler, il était traduit lui-même par un double mouvement: du parler maternelle à l'étranger, et de l'étranger en étranger en se métamorphosant, dieu sait pour quelles extravagances! (219)

Avec la notion de bi-langue, apparaît le concept de simulacre. En éprouvant ce sentiment de dédoublement, il se croit lui-même «un simulacre, toujours là où il n'était pas, s'effaçant dans ses traces». Il ressent un danger évident, celui d'«une fuite, d'un refus obstiné de sa langue maternelle» (220).

Il y a aussi le simulacre d'une rupture «qui se regarde se dénouer irrésistiblement», c'est «cesser de se parler, jouer sur la défaillance du silence,

sur l'attente qui travaille pour son compte» (241), celui d'une panique qui le cachait à lui-même et à elle (268).

Il évoque leur première rencontre dans un récit en abyme. Cette rencontre, qu'il appelle «une rencontre à deux partenaires, c'est-à-dire deux langues en jouissance, c'est-à-dire une procession de partants, de revenants et de mourants» (264) aurait eu lieu en «un espace lui-même en simulacre» (263).

Même si les écrivains de langue française s'expriment parfaitement en français, dont le vocabulaire et les procédés stylistiques et discursifs sont aussi riches et originaux que ceux des écrivains français de souche, ils sont quand même tiraillés par une sorte de sentiment de culpabilité envers leur langue maternelle qu'ils ont l'impression de trahir. Pour ne citer que l'exemple d'Assia Djebar qui, tout en parlant de «subtils glissements de langue à langue», se disait «à la fois au-dehors et au-dedans», et pour laquelle, s'exprimer en français, c'est consentir «à cette bâtardise, au seul métissage que la foi ancestrale ne condamne pas: celui de la langue et non celui du sang», qui dit s'absenter «de l'écriture arabe [qu'elle dit avoir «apprivoisée seulement pour les paroles sacrées»] comme d'un grand amour», et qui «regrette de ne pas pouvoir écrire en arabe, de ne pouvoir jamais être poète en arabe, de chercher ses mots dans les mots de l'autre»⁶.

On a l'impression qu'elle veut se déculpabiliser de ce péché d'être dans l'impossibilité d'écrire dans sa langue maternelle que les psychanalystes considèrent comme un véritable matricide et qui serait un véritable affranchissement de ses origines, «une rupture du lien ombilical, ... un exil intérieur» (Yacine Kateb)⁷: «Parler de soi-même hors de la langue des aïeules, c'est se dévoiler certes, mais pas seulement pour sortir de l'enfance, pour s'en exiler définitivement. Le dévoilement, aussi contingent, devient, comme le souligne mon arabe dialectal, du quotidien, vraiment "se mettre à nu"»⁸.

Quant à Khatibi, il y a une idée fixe qui l'obsède: «s'enfanter dans la langue étrangère, y grandir comme un de ses enfants naturels – un rejeton» (220). En réfléchissant, «il prenait peur. S'était-il trompé de langue en écrivant, en lui écrivant?» (219). Après avoir réfléchi, il constate qu'il n'avait

6. Mzago Dokhtourichvili, «Les écrivains francophones entre Langues et Territoires», in Ali Reguigui, Julie Boissonneault, Mzago Dokhtourichvili (dir.), *Fondements historiques et ancrages culturels des langues*, Série Monographiques en sciences humaines 20, Sudbury, Ontario, Canada, 2017, p. 309, 318,320

7. *Ibid.* 326.

8. *Ibid.*

pas le choix. Ce qui le préoccupait maintenant, c'était de vivre cet amour bouleversant [l'amour bilingue est donc bouleversant!], puisqu'il pensait qu'«aimer un être, c'est aimer son corps et sa langue». De plus, c'est l'aimer dans sa langue maternelle. Mais il constate avec amertume: «Elle n'aura jamais appris sa langue maternelle, à lui» (238) [serait-ce la cause de leur séparation?]. Alors, elle habitait en lui «comme les appareils d'un simulacre, et ce simulacre, [il] ne pouvait que l'écrire, [le lui] écrire» (239). Une autre question qu'il se pose est la suivante: «Pourquoi croyait-il, si curieusement, qu'il était le survivant, en elle [dans la bi-langue], de sa propre langue maternelle?» ce serait une épreuve de l'impossible. Ainsi, la bi-langue, qui est une alliance (confuse) entre deux langues (228), une scansion de langue en langue (226), le résultat de l'interpénétration de deux langues, possède la force destructrice en entraînant une sorte de désordre que Khatibi appelle *désordre bilingue*. Elle lui inspire d'innombrables antinomies, étant persuadé «qu'il fallait vivre, survivre, être l'*unique* et le *double*, le *présent* et l'*absent* absolu, dans le cercle de l'éternité» (219).

Il éprouve donc une sorte de désordre bilingue. Tantôt il dit l'aimer dans sa langue maternelle à lui, tantôt dans sa langue maternelle à elle. Alors il y a une question à laquelle il voudrait avoir une réponse: lorsqu'il parle à sa bien-aimée dans sa langue maternelle à elle, où s'oublie la sienne? Ou parle-t-elle encore en silence? Quand il l'entretient dans sa langue à elle, il sent sa «langue maternelle glisser en deux flux: l'un silencieux (silence si guttural), et l'autre, qui tourne à vide, se définissant par impulsion dans le désordre bilingue» (232).

L'aimer, c'était l'aimer dans sa langue maternelle et être dédoublé par elle, se sentir de ce fait, dans un perpétuel exil.

Alors, pourrions-nous constater que la bi-langue, c'est quand on parle dans une langue étrangère et que sa langue maternelle parle en silence. La bi-langue signifierait donc être dans un perpétuel exil.

Un autre écrivain marocain, Tahar Ben Jelloun, paraît ne pas partager le concept de bi-langue de Khatibi, puisqu'il dit, dans une interview:

Certains lecteurs marocains me disent qu'en me lisant, ils entendent la langue arabe [9], surtout dialectal. Je ne les contredis pas. La langue casse les mots, déchire leur enveloppe et cherche de nouveaux parfums. Ce n'est même pas la volonté de l'auteur. C'est sans doute là l'originalité des écrivains qui écrivent dans une autre langue que celle de leur mère.

9. Serait-ce à cause de la réalité arabe qu'il décrit? Puisque sa principale source d'inspiration est la société marocaine, qu'il observe, qu'il écoute et qu'il décrit.

Comment la définir? Ce n'est ni une «bi-langue» ni un «interlecte». C'est du français qui voyage et qui se laisse séduire par d'autres rivages, d'autres rêves et d'autres exigences. C'est un imaginaire qui joue, chante, se trompe et rectifie les apparences. Notre imaginaire donne l'hospitalité à une langue qu'il traite avec générosité et plaisir et humour¹⁰.

Comment Khatibi s'était-il mis à écrire dans une langue étrangère, lui qui «parlait et écrivait dans sa langue maternelle avec une grande jouissance?» Il l'explique ainsi:

Ayant une mère et une nourrice (sa tante) [nous savons qu'il est devenu orphelin à l'âge de quatre ans] illettrées, «la diglossie natale [l']avait voué à l'écriture, entre le livre de [son] dieu et [sa] langue étrangère, par de secondes douleurs obstétricales, au-delà de toute mère, une et unique» (249). Il constatera avec amertume: «Fils de la langue [il l'avait bien dit qu'il croyait être né de la langue], je perdis ma mère, fils de la double langue, je perdis mon père, ma lignée» (*Ibid.*).

Ici, rappelons-nous l'attitude des philosophes allemands par rapport à la langue, au langage. Pour Heidegger, la langue est «la maison de l'être». C'est la vision que partage Le Clézio, pour qui la langue est un lieu d'habitation. En parlant de son choix du français en tant que langue de son écriture [étant un parfait bilingue, il a fait son choix pour le français au détriment de l'anglais], il dit: «la langue française est mon seul pays, le seul lieu où j'habite»¹¹. Tandis que l'écrivain marocain affirme, comme nous l'avons déjà signalé, d'être né de la langue. Pour un autre philosophe allemand du 18^e siècle, Hamann, la langue est un lieu de piété: «Le langage, c'est la traduction faite de la langue des anges en celle des hommes»¹². Selon Heidegger,

L'homme n'habite pas dans une langue comme dans une maison, mais il a un mode de vie qui relève de deux natures différentes. Hamann sépare notre propre maison de celle d'autrui. Celui qui écrit en langue étrangère est obligé, «à la manière d'un amant, d'adapter sa pensée» à la maison d'autrui; mais celui qui «écrit en langue maternelle», a les droits d'un père

10. Mzago Dokhtourichvili, *op. cit.* p. 318-319.

11. «Éloge de la langue française», dans *L'Express*, Actualité/Par Le Clézio J.M.G, publié le 07/10/1993, www.lexpress.fr/.../eloge-de-la-langue-francaise_605707.html (consulté le 20 février 2017).

12. Cité in Nino Pirtskhalava, «Le rapport problématique entre les différentes traditions étatiques et linguistiques dans les pays d'une même langue», in Mzago Dokhtourichvili, Julie Boissonneault et Ali Reguigui (dir.), *Les langues et leurs territoires. Entre conflits et cographation*, Série monographique en sciences humaines 19, Sudbury, Ontario, Canada, 2017, p. 144.

de famille, d'un mari légitime, d'un «propriétaire de la maison». Comme la langue représente la maison de l'être et l'homme vit dans cette maison, il a donc hérité cet habitat de sa mère et de son père pour s'y établir. (*Ibid.* 151)

Si on partage cette réflexion du philosophe allemand, on peut constater qu'écrire dans une langue étrangère, c'est abandonner la maison léguée par les parents, ce qui doit être un acte douloureux et ce qui explique ce sentiment de trahison qu'éprouvent les écrivains de langue française/les écrivains francophones dont la langue maternelle est autre que le français.

Quelle est donc la fonction que Khatibi attribue à la bi-langue? «La langue m'a donné à la totalité des mots, dira-t-il, la bi-langue à leur division en moi» (246). «[...] je me nomme à deux langues en m'y innomant; je m'y innome en me récitant. Parlant selon cette direction du sans-nom, le corps jouit par rupture, par déchaînement» (257).

Conclusion

La spécificité du texte analysé consiste en ce qu'il a comme personnage le récit lui-même. Aussi, se présente-t-il sous forme de métatexte privilégiant la réflexivité et le discours essayistique. Les métaréflexions de l'auteur portent sur quatre concepts importants que sont la langue, le mot, la pensée, le simulacre et sur le rapport complexe entre eux. Il essaie avant tout de montrer la toute puissance de la langue. Les gens naissent de la langue et vivent dans la langue, affirme-t-il. Tout se fait dans la langue: naissance, rencontre, séparation.

La connaissance d'une autre langue que sa langue maternelle provoque ce dédoublement linguistique que Khatibi appelle bi-langue et qui se crée à la suite de la confusion (la transmutation) de deux langues. Éprouvant le sentiment de dédoublement, l'auteur se dit être exilé dans cette bi-langue.

Le texte lui-même est organisé dans la bi-langue, comme l'auteur le dit dans l'épilogue.

Or, l'amour bilingue, qui est le sujet autour duquel se développe le récit, est un amour unilatéral, il n'est pas réciproque. La bi-langue, le résultat de l'interpénétration de deux langues, n'existe que chez le personnage masculin, chez lui, puisque le personnage féminin, elle ne maîtrise et ne veut pas apprendre la langue maternelle de son amoureux, ce qui empêche l'intercompréhension absolue. C'est pour cette raison qu'elle devient problématique. C'est seulement en lui que s'opère la fusion de l'amour de la langue et de l'amour charnel. La fusion qui se produit dans l'écriture.

Ce qui le préoccupe également, c'est le sort de l'enfant né d'un tel amour. «Faire un enfant d'amour n'était plus une simple histoire de couple, mais le récit de millions d'enfants bilingues parcourant le monde» (239) qui peuvent partager le même dédoublement, la même déchirure que lui.

Abdelkébit Khatibi est tri-glotte, il maîtrise, avec le français, l'arabe classique et l'arabe dialectal. Aussi devrait-il parler de tri-langue ou même pluri-langue vu l'interpénétration de plusieurs langues qui est un phénomène caractéristique de notre époque et qui se représente comme un des défis majeurs du XXI^{ème} siècle, un défi auquel, avec le pluriculturalisme, nous devons faire face et auquel il faut savoir éduquer la jeune génération à l'époque où les notions de langue maternelle et de langue étrangère subissent un changement considérable.

Dans son livre *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Claude Hagège évoque la particularité des langues sémitiques, y compris de l'arabe:

Deux mots ou expressions qui, hors d'un contexte, paraissent en relation d'antonymie, peuvent pourtant, dans certains cas, se référer à la même situation, mais sans en retenir un aspect identique ou s'arrêter à une étape semblable d'un parcours. (196)

«En arabe, poursuit-il, il y a des mots neutres, attestés dans la poésie ancienne avec cette double valeur que la traduction en d'autres langues ferait prendre pour contradictoire» (198).

Abdelkébir Khatibi, qui connaît bien l'arabe classique, serait-il influencé par cette faculté de la langue arabe en utilisant les antonymes pour caractériser les mêmes sentiments et états d'âme des personnages, tels, par exemple: « Je serai ton espoir: comprends, ne comprends pas!» ou, «dormant ne dormant pas», «rêvant ne rêvant pas» (213), «s'oublier dans l'inoubliable» (214), «J'admire cet état qui nie, affirme tout» (278), et bien d'autres.

Quelle est l'influence de l'arabe que subit la structure de la phrase française? C'est la question à laquelle nous allons revenir dans notre recherche ultérieure sur l'œuvre de Khatibi.

Bibliographie

- Bormans, Christophe, Tafanelli, Charles, *Dictionnaire des grands auteurs de la littérature et des sciences humaines*, Levallois-Perret, JEUNES Éditions, 2000.
Charaudeau, Patrick, «L'identité culturelle entre langue et discours», *Revue de l'AQEFLS* vol.24, n°1, 2002, site de Patrick Charaudeau – Livres, articles,

Fondements philosophiques de la littérature.

- publications*, <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-langue.html>, (consulté le 17 mai 2017).
- Dokhtourichvili, Mzago, «Les écrivains francophones entre Langues et Territoires», in Ali Reguigui, Julie Boissonneault, Mzago Dokhtourichvili (dir.), *Fondements historiques et ancrages culturels des langues*, Série Monographiques en sciences humaines 20, Sudbury, Ontario, Canada, 2017, p. 307-340.
- «Éloge de la langue française», dans *L'Express*, Actualité/Par Le Clézio J.M.G, publié le 07/10/1993, www.lexpress.fr/.../eloge-de-la-langue-francaise_605707.html (consulté le 20 février 2017).
- Genette, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- Gorp, Hendrik van, Delabastita, Dirk, D'hulst, Lieven *et al.* (dir.), *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Champion Classiques, 2005.
- Hagège, Claude, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985.
- Khatibi, Abdelkébir, «Bilinguisme et littérature», in Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*, Paris; Rabat; Denoël, SMER, 1983, p. 177-208.
- Moreau, Pierre, *La critique littéraire en France*, Paris, Armand Colin, 1960.
- Pirtskhalava, Nino, «Le rapport problématique entre les différentes traditions étatiques et linguistiques dans des pays d'une même langue», in Mzago Dokhtourichvili, Julie Boissonneault et Ali Reguigui (dir.), *Les langues et leurs territoires. Entre conflit et cohabitation*, Série monographique en sciences humaines 19, Sudbury, Ontario, Canada, 2017, p. 141-166.
- Prince, Gerald, «Narratologie classique et narratologie post-classique», in *Vox – poetica*, www.vox-poetica.org/t/articles/prince.html (consulté le 26 août 2017).
- Ricardou, Jean, *Le Nouveau Roman suivi de Les raisons de l'ensemble*, Paris, Éditions du Seuil, 1976.
- Vercier, Bruno, Lecarme, Jacques, *La littérature en France depuis 1968*, Paris, Bordas, 1982.

ნატა ბერძული
დოქტორანტი
ბათუმის შოთა რუსთაველის სახელმწიფო უნივერსიტეტი
ბათუმი, საქართველო

ნარატივის ფუნქცია კოტე ჯანდიერის *მაყვლიანში*

თეზისები: ნარატივი სხვადასხვა ფუნქციით გამოიყენებოდა ცალკეულ ლიტერატურულ მიმდინარეობაში, მაგრამ მას განსაკუთრებული ფუნქცია დაეკისრა პოსტმოდერნიზმში, რადგან ამ მიმდინარეობამ ბევრი ლიტერატურული ხერხი ახლებურად და განსხვავებული ფუნქციით მოიმარჯვა.

ისტორიული სინამდვილე მუდმივად იყო მწერლობის აქტუალური თემა, ოღონდ პოსტმოდერნისტულმა ნარატივმა ახლებური დატვირთვა შეიძინა. მწერალი ცდილობს საკუთარი თხზულება საზოგადოების ყველა ფენას მოარგოს, „ძველი“ ახლად „აქციოს“, კარგად „შეფუთოს“ და ისე წარუდგინოს მკითხველს. მწერალი ითავსებს მემატიანის ფუნქციას, გვთავაზობს ნარატიულ თხრობით ტექსტს, რომლის მეშვეობითაც თანამედროვე ლიტერატურაში შემოაქვს პრინციპული სიახლე, ის რაც არ არსებობდა ადრინდელ ლიტერატურაში. ავტორი ითავსებს ისტორიკოსის ფუნქციებს, წერს მხატვრულ მონოლოგს და რეალურისა და ფანტაზიით შექმნილის შერწყმით გვთავაზობს ახალ რეალობას.

თანამედროვე ქართულ მწერლობაში ასეთი მოდელით ნარატივი საკმაოდ ორიგინალურია კოტე ჯანდიერის თხზულებაში *მაყვლიანი*.

ისტორიულ ნარატივს ამოფარებული ქმნის ჯანდიერი თავის მოთხრობას. მწერალი ეყრდნობა *ქართლის ცხოვრებას* და იქცევა ნარატორად, ის მოგვითხრობს უფლის კვართის საქართველოში ჩამოტანის ამბავს. კოტე ჯანდიერი არ იწყებს ისტორიული ფაქტების წერას, არამედ შეგნებულად აუცხოებს ნარატივს, ნიღბავს სათქმელს, ცდილობს, სულ სხვა კუთხით დაგვანახოს საკითხი.

მაშასადამე, კოტე ჯანდიერის მოთხრობის *მაყვლიანის* განხილვისას ყურადსაღებია მწერლისეული ნარატივის

(თხრობის) სპეციფიკურობა და ასევე კომპოზიციური დეტალების გაანალიზება ნარატოლოგიური თვალსაზრისით. საბოლოოდ კი ვასკვნით, რომ *მაყვლიანში* ნარატივი რამდენიმე მნიშვნელობით გამოიყენება, ერთი, როგორც თხრობითი ფორმა ტექსტისა, მეორე, ავტორი ნარატიულ მასალას იყენებს ისტორიიდან, და მესამე, როცა ავტორი ნარატიულ მასალას იღებს ლიტერატურიდან და უკვე კარგად ნაცნობ ფაქტებს სხვა თვალთ დაგვანახვებს. ავტორი ითავსებს მემატინის ფუნქციებს და დასკვნის გამოტანას მკითხველს ანდობს. მწერალი „აყალბებს“ ფაქტებს და ქმნის ტიპურ პოსტმოდერნისტულ ტექსტს.

საკვანძო სიტყვები: ნარატივი, პოსტმოდერნიზმი, პოსტმოდერნისტული ტრავესტირება, ალუზია, ირონია, მეტატექსტი

Abstract: The usage of narration is defined by different functions in certain fields of literature. It gained the significant function in postmodernism period, whereas many literal strategies were renovated and used differently.

As historical truth was constantly used by authors, postmodern narratives acquired innovatory function: “Author tries to adjust the narration to all levels of society, to renovate so called “old” and “wrap” before presenting it to the society”. The writer comprises the historian functions, writes fictional monologues and offers new reality by mixing reality and imagination.

In modern Georgian writing the given type of fictional narrative is quite original, especially in Kote Jandieri’s writing *Makvliani*. The author describes the delivering of the Seamless Robes of Jesus in Georgia and transforms historical facts, based on *Kartlis tskhovreba*, into fictional narratives.

While discussing Kote Jandieri’s writing, the writer’s specificity of narration and analysis of compositional details are highlighted. According to final analysis, narratives in *Makvliani* can be interpreted in different ways. First, the narrative form of text, second, the narrative materials used from historical sources and third the narrative materials used from literature with different point of view. The writer comprises the function of chronicler and lets the reader to make conclusions, thus creating typical postmodernist text.

Keywords: Narration, Postmodernism, Postmodern Play, Allusion, Irony, Metatext

მწერლობა იმ კარის გასაღებია, რომლის მიღმაც იდუმალი და შეუცნობელი სამყაროა და რომლის შესწავლის შემდეგ ადამიანს შეეძლება, განიცადოს რამდენიმე სიცოცხლე, უყვარდეს რამდენჯერმე და მოკვდეს სხვადასხვა სიკვდილით... მწერალს აქვს არაჩვეულებრივი შესაძლებლობა მკითხველი დროსა და სივრცეში ამოგზაუროს, გადაუშალოს წარსულიცა და მომავალიც, შეაგრძნობინოს არნახულის ხიბლი და საკუთარ წარმოსახვაში გაჩენილი სახეები ახლობლად და დაუვიწყარად აქციოს.

„მწერლობა გმირობის გამოსარჩლებია, მხოლოდ მიჩქმალული გმირობის ქომაგია მწერალი და სხვა არაფერიო,“ – წერდა დიდოსტატის მარჯვენაში კონსტანტინე გამსახურდია. სწორედ, მწერლის სიტყვას შეუძლია ცხადად, ხატოვნად წარმოგვიდგინოს ის, რაც მემატიაანეებისთვის ისტორიული ფაქტია, მშრალი სტატისტიკაა, რაც არც კი გამხდარა ფოლიანტებში შეტანის ღირსი, მაგრამ მწერლის წყალობით გაცოცხლებულა, გამოსულა დავიწყების ბურუსიდან და მკითხველის გონებასა და გრძნობაში უპოვია ადგილი.

ლიტერატურისათვის ზოგადად ერთი „ჩვევა“ დამახასიათებელი, ის მუდმივად ერთსა და იმავე თემებს უტრიალებს, რადგან კაცობრიობის სხვადასხვა ეპოქაში პრობლემა თითქოს არ იცვლება და იგივე რჩება, რადგან ადამიანებს ახასიათებთ ერთი და იგივე თვისებები, ოღონდ დროის მიხედვით სახეცვლილი. ამიტომ გასაკვირი არაა, რომ მწერლობა მარადიულად უბრუნდება მნიშვნელოვან საკითხებს, თუმცა ახლებური გამოსახვის საშუალებებით. წარსული ეპოქების კულტურული გამოცდილება, ძველი მწერლობა ერთგვარ საყრდენს წარმოადგენს თანამედროვე ავტორებისთვის. ისინი იყენებენ ძველს, თუმცა „განახლებითა“ და „გადაფასებით“ გვთავაზობენ ახალ, ორიგინალურ ვერსიას. კვლავბრუნვით ახალ სიცოცხლეს აძლევენ დავიწყებულ სახეებს და ამკვიდრებენ თანამედროვე ხელოვნებაში. ამ მხრივ ნარატივის ერთ-ერთი უმნიშვნელოვანესი ფუნქცია აკისრია.

ნარატოლოგია დიდი ხნის წინ ჩამოყალიბდა და ძირითადად მისი კვლევის საგანი თხრობის ფუნდამენტალური პრინციპების კვლევაა. ის იმდენად ძველია, რომ წარმოდგენები მის სტრუქტურაზე ჯერ კიდევ ანტიკურ ხანაში შემუშავდა. ტერმინ „ნარატივის“ ეტიმოლოგიას თუ ჩავუღრმავდებით, ის ლათინურიდან მომდინარეობს და თხრობას ნიშნავს. ეს ტერმინი როლან ბარტის, კლოდ ბრემონის, ცვეტან ტოდოროვის და სხვათა ნოვატორული ნაშრომების შედეგად შემოვიდა ლიტერატურისმცოდნეობაში. მეოცე საუკუნეში უამრავი

თეორია შეიქმნა ნარატივის შესახებ და მეოცე საუკუნეშივე დადგინდა ნარატოლოგიის ძირითადი ანალიტიკური კომპონენტები – სიუჟეტი, ხმა, ღრო, თვალთახედვა, პერსონაჟი, როლი.

თანამედროვე ნარატოლოგიას თავისი ყურადღება ყველაზე მეტად მაინც გამონაგონზე გადააქვს. მწერალი ცდილობს ნარაციის წყალობით მკითხველი ჩართოს თამაშში, რომელიც სამი თვალსაზრისით ხორციელდება, ესაა პროცესის თვალსაზრისი, ანუ ავტორი მოგვითხრობს ამბავს, ობიექტის თვალსაზრისით, მოვლენები ვითარდება ისე, რომ ჩვენ თავადვე ვხდებით ავტორი და სინთეტიკური თვალსაზრისით, როცა ზემოთ ნახსენები ორივე თვალსაზრისი სინთეზირებულია.

დღეს ერთ-ერთი უმთავრესი ტენდენცია ნარატოლოგიის განვითარებაში არის გადასვლა „კლასიკური ვერსიიდან“ „თანამედროვე“ ვერსიაზე. თუ კლასიკური ნარატოლოგია ძირითად აქცენტს სიუჟეტზე აკეთებდა, თანამედროვე ნარატოლოგიისათვის მნიშვნელოვანია „თემა“. თანამედროვე მწერალი იღებს უკვე კარგად ნაცნობ ისტორიულად და ლიტერატურულად დამუშავებულ ამბავს და საკუთარ შემოქმედებით ლაბორატორიაში თითქოს ექსპერიმენტს ატარებს მასზე, რადგან ამბავი აღებულია როგორც თავისთავადი თემა, ხოლო მწერალი ქმნის მის პოსტმოდერნისტულ ვერსიას და ამას აკათებს სწორედ ნარატივის მრავალფუნქციური გამოყენებით.

ნარატივი პოსტმოდერნისტული მიმდინარეობის მახასიათებლად შეგვიძლია ჩავთვალოთ, რადგან ნარატიული წყაროები პოსტმოდერნიზმში განსაკუთრებულ მნიშვნელობას იღებს და ერთგვარად ამ მიმდინარეობის მახასიათებლადაც შეიძლება მივიჩნიოთ. ამ შემთხვევაში ნარატივის ორი სახე შეიძლება გამოიყოს: ერთი, თხრობითი ფორმა ტექსტისა და მეორე ავტორის მიერ ნარატიული მასალის გამოყენება ისტორიიდან და წარსულიდან.

პოსტმოდერნიზმის ერთ-ერთ ძირითად საყრდენს წარსული ეპოქების კულტურული გამოცდილება წარმოადგენს, როგორც ზემოთ აღვნიშნეთ, ძველი მწერლობა და ლიტერატურისათვის დამახასიათებელი მოძველებული თემები პოსტმოდერნისტი მწერლისთვის საძირკველია. ისტორიულ, ლიტერატურულ ამბებსა და პერსონაჟებზე დაყრდნობით სრულიად ახალი კუთხით წარმოგვიჩინოს ახალი პრობლემა, აი, ესაა პოსტმოდერნისტი მწერლის გამარჯვება. ამ შემთხვევაში ჩვენ, მკითხველს ნაწარმოების სახით გვაქვს კარგად „შეფუთული ინტრიგა“, ინტერესი იმისა, თუ რა უნდა ითქვას ახალი. ასეთ ნაწარმოებში ნარაცია ისე საინტერესოდ და მომნიშობლავადაა წარმართული, რომ სულ აღარ გვანტერესებს მწერალი „აყალბებს“ თუ არა ისტორიულ ფაქტებს, ისტორიაში იყო კი ასე, როგორც მწერალი

გვეუბნება?! როგორც ვიცით, მწერალი ცდილობს, უკვე ნაცნობი მასალა რაც შეიძლება მიმზიდველად შეფუთოს და როგორც სიახლე ისე წარუდგინოს მკითხველს.

თანამედროვე ქართულ მწერლობაში ასეთი მოდელით ნარატივი საკმაოდ ორიგინალურია კოტე ჯანდიერის მოთხრობაში *მაცელიანი*.

კოტე ჯანდიერი იმ იშვიათ მწერალთა რიცხვს მიეკუთვნება, ელიტარულიც რომ არის და პოპულარულიც. არსებითად და ქრონოლოგიურადაც იგი ე.წ. „ოთხმოცდაათიანელების“ ერთი ლიდერთაგანია. კოტე ჯანდიერი არაფერს არ ალამაზებს, მაგრამ არც ამახინჯებს. შესანიშნავი მთხრობელის ნიჭის გარდა, მას უხვად აქვს მომადლებული მალალმხატვრული გემოვნება და საოცარი ალღო. (ავალიანი, *ინტერტექსტუალიზაციისათვის* 2005)

ნარატოლოგიის არსს დახასიათების საფუძვლად ვუდებთ კონკრეტული მწერლის, კერძოდ, კოტე ჯანდიერის, *მაცელიანში* ნარატივის რამდენიმე სპეციფიკური ნიშნის გამოკვეთას.

კოტე ჯანდიერის თხზულების ძირითადი კომპოზიციური ერთეული ავტორისეული თხრობაა. მიუხედავად იმისა, რომ თხრობის სისტემაში ჩართულია პერსონაჟთა პირდაპირი მეტყველება – მონოლოგები და დიალოგები – ნაწარმოების ძირითადი არსი, შინაარსი გადმოცემულია სწორედ ავტორისეული მსჯელობით, მის მიერ პერსონაჟთა სიტუაციათა თუ ამბავთა აღწერა-გადმოტანით.

ავტორი, რომელიც აქტიური „მთხრობელია“, არის შუამავალი რგოლი მკითხველსა და პერსონაჟს შორის. ავტორი ჩვენ გვანდობს გარკვეული დასკვნების გამოტანას. ამასთანავე, ჩვენ ვხდებით ერთ-ერთი რიგითი პერსონაჟი.

ისტორიულ ნარატივს ამოფარებული ქმნის ჯანდიერი თავის თხზულებას. მწერალი ეყრდნობა *ქართლის ცხოვრებას* და იქცევა ნარატორად, ის მოგვითხრობს უფლის კვართის საქართველოში ჩამოტანის ამბავს. კოტე ჯანდიერი არ იწყებს ისტორიული ფაქტების წერას, არამედ შეგნებულად აუცხოებს ნარატივს, ნიღბავს სათქმელს, ცდილობს, სულ სხვა კუთხით დაგვანახოს საკითხი, განგებ ნიღბავს უცნობი, საეჭვო წარმოშობის ნაყალბევი მანუსკრიპტით, რომ მკითხველი დაინტერესოს. ფაქტობრივად, მწერალი ქმნის თხრობით დისკურსს, რომელშიც ამბავი თითქოს უკვე „თავისთავადი თხრობაა“. თავად ავტორი კი საკუთარი რეფლექსიით აუცხოებს ნარატივს და პოსტმოდერნიზმის ლოკალში აქცევს, რადგან ამ მიმდინარეობისთვის ერთ-ერთი მახასიათებელი დაეჭვებაა, მწერალი განგებ და უტრირებულად აფიქსირებს საკუთარ პოზიციას და თითქოს განზე დგება იმისაგან, რასაც ქმნის, რადგან საკუთარ ნაღვაწს მიაწერს უცნობ ავტორს:

მე ახლა დაბეჯითებით შემიძლია ვთქვა, რომ ხელნაწერი შესრულებულია თხელ, ხელოვნურად დაძველებულ ქაღალდზე შავი ფერის მელნით. ალაგ-ალაგ მელანი იმდენად უფერულია, რომ ზოგი აბზაცის და ცალკეული სიტყვის ამოკითხვა არ ხდება. წარწერა თავფურცელზე და საზედაო ასოები სინგურით არის გამოყვანილი. არც თხზულების სათაური და არც ავტორის სახელი ჩვენთვის ხელმისაწვდომ არცერთ კატალოგში არ დასტურდება. (მაყვლიანი 13)

ეს ერთგვარი გაუცხოებაა და ასეთი ხერხი უცხო არ არის ქართული მწერლობისათვის. თუნდაც, გავიხსენოთ რუსთაველის „ესე ამბავი სპარსული“, ეს ფრაზა ქართულ ლიტერატურისმცოდნეობაში ახსნილია როგორც სათქმელის შეგნებულად შენიღბვა, გაუცხოება. შეიძლება ვთქვათ, რომ კოტე ჯანდიერიც იმავეს აკეთებს, თუმცა ამ შემთხვევაში ლიტერატურული ხერხი ექცევა პოსტმოდერნიზმის ლოკალში, რადგან მას ემატება დაეჭვება, შემოთავაზებული ტექსტი მწერლის მიერაა დაწერილი, თუ მართლაც ნაყალბევი მანუსკრიპტიდანაა.

ასეთი დასკვნის გაკეთებას ავტორი იმით ამართლებს, რომ გაუცხოების ხერხი მისი მოგონილი არ არის და მას, როგორც ლიტერატურულ მანერას, ადრეულ ნაწერებში ვხვდებით. ავტორი ერთგვარ გადაძახილს გვთავაზობს ძველ ეპოქათა ავტორებთან, ცდილობს თავისი თხზულება გაუცხოების ეფექტით არაორიგინალურად წარმოადგინოს და აკვლევინოს მკითხველს, რამდენად უტყუარია მასში მოთხრობილი ამბავი და რომელ ნარატიულ წყაროს ეფუძნება. არის ის ისეთივე, როგორც ქართულ ცნობიერებაშია დამკვიდრებული ქართლის ცხოვრების მიხედვით, თუ მის გარდა კიდევ შეიცავს რაიმე ახალსა და უცხოს. (კიკვიძე, მწერალი, მეტატექსტი და პოსტმოდერნისტული თამაშები 94)

სქემატური და თითქოს მოდელირებულია მოთხრობის შესავალი – მისტიფიკაცია:

ავტორს (სავარაუდოდ, საფრანგეთში ემიგრირებულს) ხელში ჩავარდნია ლათინური ნაყალბევი ხელნაწერი, შესრულებული ხელოვნურად დაძველებულ ქაღალდზე; როგორც ჩანს, ის გვიანდელი ლათინური მანუსკრიპტების იმიტაციაა. თხზულების სათაური და ავტორი არც ერთ კატალოგში არ მოიხსენიება: „ელიოზ მცხეთელის ვნებანი“ – აღწერილი XI საუკუნეში ათონის მთის ბერის, ილარიონ ალაზნელისაგან და ლათინურად ნათარგმანები წმინდა სამების ეკლესიის მღვდლის, კალისტრატე ეპიგეოსის (მიწადგანრთხმულის) მიერ, 1209 წელს ქალაქ ტიროსს. (მაყვლიანი 4)

ნაწარმოებში წარმოდგენილი ხელნაწერი მეტად ბურუსითაა მოცული, მისი მფლობელია ვინმე პროკლე ჭკადუა, ეროვნებით ქართველი (დაბადების წელი და ადგილი უცნობი დარჩა). ოცდამეორე წლის მოტლანდიელი მოწყალების დის, ელის ბრენდანის დღიურმა ჩანაწერი შემოინახა, სადაც ეწერა, რომ ტიფმა იმსხვერპლა კიდევ ერთი ავადმყოფი პროკლე ჭკადუა, ავადმყოფს თან ახლდა იშვიათი სილამაზის ჩერქეზი ქალი „მადამ ფალესტრა“. მიცვალებულის ნივთები პარიზის ქართულ სათვისტომოს გადასცეს და ნივთებში იყო ლათინური ხელნაწერიც. პოლკოვნიკი ჭავჭავაძე ჭრილობების სამკურნალოდ იმყოფებოდა საფრანგეთში და ხელში ჩაუვარდა მანუსკრიპტი. ჭავჭავაძის წარმოდგენა არ ქონდა არაფერზე, მაგრამ მიხვდა, რომ რაღაც ძალიან მნიშვნელოვანი იყო ეს ხელნაწერი. – აქ შეგვიძლია ნარაცია შევაჩეროთ და ვიმსჯელოთ რა გააკეთა მწერალმა?! ანუ, როგორც ზემოთ აღვნიშნეთ, მწერალმა შეგნებულად გააუცხოვა ნარატივი, შენიღბა სათქმელი, გააბუნდოვანა და ლაბირინთის სახით წარმოგვიდგინა, უფრო კარგად რომ ვთქვათ, ინტრიგა შემოგვიგდო, ჩვენ მკითხველი, დაგვანტერესა, თუ რა არის ეს ხელნაწერი, რატომაა ასეთი მნიშვნელოვანი, რა დატვირთვა უნდა ჰქონდეს ნაწარმოებში? პასუხიც შეგვიძლია გავცეთ ამ შეკითხვებს, როგორც დასაწყისში აღვნიშნეთ, სწორედ ესაა პოსტმოდერნიზმისათვის დამახასიათებელი ერთ-ერთი ხერხი, სიუჟეტის გაბუნდოვანება, ანუ, პოსტმოდერნისტული ნარატივისათვის მნიშვნელოვანია ტექსტის თხრობითი ფორმა, როცა ავტორი გვიყვება ამბავს და არ აღწერს მოქმედებას, პერსონაჟები არ არიან მთავარი თხრობაში, ავტორია მთავარი, რომელიც იყენებს ნარატიულ მასალას ისტორიიდან, წარსულიდან და სულაც არ არის სავალდებულო, რომ ეს მასალა ისტორიული წყარო იყოს. ამ ნაწარმოებშიც ასეა. ავტორი ხელნაწერზე გვეუბნება, რომ ის ხელოვნურად დაძველებულ ფურცელზეა შესრულებული, მაგრამ შემდეგ ამბობს, რომ ტექსტი შესრულებული უნდა იყოს 1922 და 1993 წლებს შორის.

თხზულების ამოსავალია *წმინდა ნინოს ცხოვრების* (ჩვენამდე მოღწეულია ხუთი რედაქცია, დათარიღებული IX-XIII სს.) ერთი ფრაგმენტი, უმნიშვნელოვანესი ქართული ქრისტიანული რწმენისათვის: ჰურიათა თემის მიერ მცხეთელი ებრაელი ელიოზის წარგზავნა იერუსალიმს, მაცხოვრის ჯვარცმის ხილვა, უფლის კვართის მცხეთაში ჩამოტანა, მისი გადაცემა ღვთისმომშიში დისათვის, სიდონიასათვის, რომელმაც „დაიდვა მკერდსა“ კვართი უფლისა და იქვე აღესრულა.

მამინ სჯულის მეცნიერთა მათ გამოარჩიეს ელიოზ მღვდელი, კაცი ბრძენი და მეცნიერი, და წარგზავნეს იერუსალიმს.

...და კვალად და იგი მისი ვითარცა მისცემდა მოკითხვასა, ჰრქვა:

Fondements philosophiques de la littérature.

– ძმაო სასურველო! ღირს იქმნები შენ ხილვასა კაცისა მის მართლისასა, რომელსა ჰქვიან იესუ. და ნეტარ ხარ შენ და გევედრები მე, რათა რასაცა შეხებულყვნენ ხელნი მისნი წმიდანი, ანუ თუ სამოსელთა მისთა შეხებულყვნენ, უკეთუ მოიტანო, ნეტარ ვიყვნეთ.

...და ვითარცა მიიწია იერუსალემს, შეკრებულყო ერთი ჰურიათად და დაემტკიცა ჯვარცმად ქრისტესი. ხოლო არასადა ეზიარა განზრახვასა მათსა, არამედ შორს დგა იგი.

...ხოლო ვითარცა აღესრულა ნეფისითი ვნებად მაცხოვრისად, მიხვდა წილითა კვართი უფლისა ჩვენისა ელიოზს, ვითარცა წერილ არს: „განიყვეს სამოსელი ჩემი და კვართსა ჩემსა ზედა განიგდეს წილი“.

...ამისსა შემდგომად წარმოვიდა ელიოზ იერუსალემით სახედ თვისად. და და იგი მისი მიეგება და მოეხვია ქედსა. ხოლო ელიოზ გამოილო კვართი იგი საუფლო და მისცა მას და ჰრქვა:

– აჰა, რომლისა-იგი გსუროდა, მიიღე კვართი მისი!

ხოლო ვითარცა მიიღო დედაკაცმან მან კვართი იგი უფლისა, რამეთუ შეეცვილ იყო იგი, და იმთხვია რა პირსა და დაიდვა მკერდსა და ხმა ყო ცრემლით და აღმოუტევა სული.

...ხოლო ელიოზ შიშითა შეპყრობილმან და იგი საყვარელი და წმიდა კვართითურთ დაჰკრძალა მიწასა შინა. და მეყსეულად აღმოხდეს მის ზედა ხენი იგი კვიპაროზნი და აღმოეცენა ხესა მას ქვეშე ყვავილი მრავალფერი და სულნელი.“ (უცნობი ავტორი, ნინოს ცხოვრება 180-181).

უკვე გასაგებია თუ რას დაეყრდნო ავტორი, ანუ რომელი ლიტერატურული ფაქტი დაუდო საფუძვლად თავის ნაწარმოებს, თუმცა, ეს ყველაფერი პოსტმოდერნიზმისათვის დამახასიათებელი საბურველით შემოსა და ისე წარმოგვიდგინა. კოტე ჯანდიერი *მაყვლიანში* წერს, რომ ებრაელ ვაჭარ ზენონს ორი შვილი ჰყავდა, უფროსი სიდონია და უმცროსი – ელიოზი. ელიოზს დედობას და უწევდა. სიდონიამ ასწავლა მას ანგარიში, აგრეთვე დამწერლობა ებრაული და არამეული. ისინი დადიოდნენ მტკვრის პირას მაყვლიანში და კითხულობდნენ წინასწარმეტყველთა წიგნებს, იცავდნენ შაბათს და მსხვერპლსაც დროულად წირავდნენ. მოვიდა დრო ელიოზის გამგზავრებისა იერუსალიმში. ის წაიყვანა ზენონის ძმამ ზებულონმა. თუმცა სიდონიას ელიოზთან განშორება უძნელდებოდა. ნარაცია საინტერესოდ მიმდინარეობს, ავტორი ცდილობს ჩვენს დაინტერესებას, უკვე მიმართავს ლიტერატურულ ნარატივს, იგონებს დეტალებს, რომლებიც „არ მომხდარა, მაგრამ შეიძლებოდა, მომხდარიყო“. კოტე ჯანდიერის გმირი ელიოზი განსხვავდება იმ ელიოზისგან,

რომელსაც ჩვენ წმინდა ნინოს ცხოვრებიდან ვიცნობთ. მართალია, ის თავდაპირველად ღვთისმოშიშა და სიმართლის მთქმელი, მაგრამ, როგორც იტყვიან, ეშმაკს არ სძინავს... „ზებულონის ძეთ შემურდათ დიდი შურით და გულში ავი ჩაიდეს ელიოზის მიმართ, რადგან იფიქრეს, ეს, ველური ქვეყნიდან მოსული ბიძისშვილი ჩვენს თავს ურჩევნია და, ემანდ ჩვენი სამემკვიდრო ოთხად არ გაყოს სამის მაგიერო“ (მაყვლიანი 22) – ამიტომ მახე დაუგეს. ელიოზი სეზიასთან შეაგზავნეს. ეს იყო ქვრივი ქალი, რომელმაც ელიოზი მოაჯადოვა.

ნაწარმოებში ავტორი მიმართავს ალუზიასაც, ანუ ესაა პოსტმოდერნიზმისთვის დამახასიათებელი ხერხი, როდესაც ავტორი სეზიას ბალს აღწერს, ჩვენ გვახსენდება ბიბლია, კერძოდ, ადამი და ევა, სამოთხე, რომელიც უფალმა შეუქმნა მათ.

ხოლო სეზიას ბალი იყო გამორჩეული კაპერნაუმის ბაღებს შორის. უფრო სრულქმნილი არაფერი ენახა იქამდე ელიოზის თვალს. სურნელოვანი ლიმონის, ლიბანური კედრისა და დარიჩინის ხის კორომები გვერდიგვერდ ხარობდნენ. დარდილული ტერასები, მსავასად ვეება კიბის საფეხურებისა, ეშვებოდნენ გალილეის ზღვისაკენ, სადაც ქვიშიან ნაპირზე ნაზი იალღუნები ყვაოდნენ და ტკბილ სურნელებას აფრქვევდნენ წარმტაც სანახებს, სუროთი დაბურულ, მოჩრდილულ მღვიმეებს და ნატიფად ნაშენებ ფანჩატურებს. კეთილშობილი ლოტოსებით დაფარული არხების ნაპირებზე კი ცეცხლოვანი ყვავილებით გადაპენტილი ჯამბუს ხეები ხარობდნენ. საღამოს სიო არხევედა ტანკენარი პალმების ტოტებს და პაპირუსებს, მრავალრიცხოვან წყაროთა ირგვლივ. ჩამავალი მზის უკანასკნელი სხივები ეღვარებდნენ შადრევნების გამჭვირვალე ჭავლებსა და მარმარილოს აუზების მოსარკულ ზედაპირებზე. (მაყვლიანი 28)

ამ მცირე ეპიზოდის ვრცელი აპოკრიფია *მაყვლიანი* – ავტორის წიგნიერების, წარმოსახვისა და უნატიფესი, შთამბეჭდავი მეტყველებითი სტილის ნაზავი. კოტე ჯანდიერი არ ზღუდავს ფანტაზიას, მისი გმირის მრავალწლიანი ყარიბობის ტრაგიკული პერიპეტეები (ძლიერ რომ გვაგონებს ძე შეცდომილის განვრცობილ თავგადასავალსაც და წმინდანთა ცღუნებებსაც), „ზოგადადმოსავლური“ ანტურაჟი, დიდი ცოდვილის დიდი სიმძიმეილი, ხორცის გვემა და სულის უსამანო სატანჯველი, – ყოველივე ეს მაინც ქართლის მოქცევის ზემოხსენებული ამბის ჩარჩოშია მოქცეული.

ზედმეტად მიმაჩნია ყველა იმ „შეუსაბამობის“ აღნუსხვა, რითაც *მაყვლიანი* ემიჯნება პირველწყაროს. მხოლოდ ზოგიერთს წარმოგიდგენთ სანიმუშოდ: ელიოზი პატივცემული მღვდელი კი არაა, რომელსაც მცხეთელ ჰურიათა თემი საგანგებოდ წარგზავნის

იერუსალიმს მესიის საქმეთა გასაგებად, არამედ ვაჭარ ზენონის შვილია, ბიძამ (ზებულონმა) 17 წლის ასაკში რომ იშვილა და იერუსალიმს წაიყვანა სამართლის შესასწავლად. ზებულონის მომუხრე შვილებმა მისი შეცდენა და დაღუპვა განიზრახეს (შდრ.: იოსები და ძმანი მისნი), კაპერნაუმელი მდიდარი ქვრივის ინდოელი სებას მეშვეობით (სებას სილამაზის აღწერა ელიოზის მიერ „ქებათა ქებას“ გვაგონებს, ქალის მონათხრობი ჯატაკა – ძველ ინდურ იგავებს), ბავშვობის მოგონებამ – ჩაბურღული მაცვლიანისა და სიდონიას მაცვალივით შავი თვალების ანაზღეულმა ხილვამ – იხსნა ელიოზი მრუშობისაგან, მაგრამ გლადიატორთა შერკინებაზე ბიძაშვილების მიერ ძალით წაყვანილმა – „შესვა მძვინვარების ღვინო, ...დატკბა ცოდვის ცქერით“ და სულ მალე მემთვრალეობასა და ბილწ ცხოვრებას მიეცა.

ელიოზი კი ახლა უკვე თვითონ ეძებდა თანამგზავრს, თვითონაც აიძულებდა სხვებს, სისხლისთვის ეცქირათ. გაოფლილი და აღგზნებული მისი სხეული მოითხოვდა გაგრილებას. ამიტომაც მოეძალა ღვინის სმის სურვილი. არ დაეზარათ ბიძაშვილებს, მოატარეს ყველა დახლი და ფუნდუკი და შეახვედრეს ბახუსის ქურუმს. ელიოზი უკვე ყველა მემთვრალესა და გარეწარს იცნობდა ქალაქში. აღარც სავაჭრო სახლი ახსოვდა და აღარც ლიცეუმი. განუხრელად ეცემოდა დაბლა და ბოლოს, სებასაგან უბიწოდ გამოსული, იერუსალემელი მეძავის სარეცელზე დასცა ზარხოშმა. ასე ვიდოდენ იმისი დღენი სიძვაში, ნაყროვანებასა და მემთვრალეობაში. ხოლო დაცემა მისი იყო ისევე სრული, როგორც ადრინდელი მისი ღვთისმოსიშობა. (მაცვლიანი 36)

ამის შემდეგაც ავტორი განაგებს თხრობის მდინარებას და იყენებს ნარატიულ მასალას რელიგიიდან, კერძოდ, ბიბლიიდან. ლოთობისაგან დაგლახანებული ელიოზი ერთ-ერთი ფუნდუკიდან გამოდის და დანახავს სუსტ, ნაგვემ კაცს, რომელიც მოათრევდა ვეება ჯვარს და ელიოზს სთხოვა, გზა დაეთმო, მაგრამ ელიოზმა უხეშად მიუგო მას. მაშინ მან დაწყევლა ელიოზი:

ამიერიდან ამაოდ დაუწყებ ძებნას სიმშვიდესა და ვერ იპოვი, ეჭვი და ქენჯნა დაგისნეულებს სულს და არ იქნება ქვეყნად მკურნალი, სიკვდილს ინატრებ, მაგრამ გაგექცევა სიკვდილი, სანამ მალალი ხე არ ატირდება უკვდავების ცრემლებით და მაცოცხლებელი მირონი არ ჩამოდინდება მის ტანზე, რადგან სიკვდილად მიმავალმა ღვთისშვილმა გზა გთხოვა და შენ არ დაუთმე შეჭირვებულს! (მაცვლიანი 37)

აქ, შეუძლებელია არ შევნიშნოთ, რომ მწერალს გამოყენებული აქვს პოსტმოდერნიზმისათვის დამახასიათებელი ალუზია. ამ მონაკვეთის

წაკითხვისას გვახსენდება სახარება და კერძოდ, ქრისტეს ჯვარცმა, ელიოზი თითქოს იუდაა, ქრისტეს გამყიდველი და მოღალატე.

მაყვლიანის ელიოზი არა მარტო ცოდვილია, არამედ მაცხოვრის მიერ დაწყევლილიცაა, მაგრამ როდესაც მონანიების სურვილი გაჩნდება მის სულში, ელიოზი დაეწაფება ცოდნას, რომელიც მაღამოდ უნდა მოეფინოს მის სულს.

ელიოზის სწეული სული, ძრწოლით შეპყრობილი, ამაოდ ეძიებს შვებას: არც ქრისტეს მოძღვრების შემეცნება, არც მარხვა-გვემა და ლოცვა-ვედრება აღმოჩნდება საკმარისი შენდობისათვის. მოძღვარი ელიაკიმი, მას, წყეულ ცოდვილს, უფლის კვართს გადასცემს და ეტყვის, რომ არ არსებობს ქვეყანაზე ცოდვა, რომლის მიტევებაც უფალს არ შეეძლოს. მთავარია გულწრფელი მონანიება. ამგვარი ქრისტიანული თანაღმობით შეძრული ელიოზი უდაბნოში განდგომას ირჩევს. თუმც იშვიათი მგზავრები მას წმინდა კაცად მიიჩნევენ, ელიოზი კვლავ ლოცვასა და ხორცის დათრგუნვაში ატარებს წლებს. (ავალიანი, *op. cit.* 3)

შეგვიძლია ვთქვათ, რომ თითქმის მთელი ნაწარმოები ალუზირებულია. ამ მონაკვეთის წაკითხვისას არ შეიძლება ილია ჭავჭავაძის განდევილი არ გაგვახსენდეს. ალუზია ესაა გადაკვრით ხსენება რაიმე ისტორიული ფაქტის, ან ლიტერატურული ნაწარმოების. აქაც ასეა, ილიას განდევილისთვისაც ყოველი წელი და ყოველი თვე ერთმანეთს ჰგავს, დანანებით იგონებს წარსულ დროს, როგორც ელიოზი.

ელიოზი მიტევებას ელოდა და ამ ლოდინში გადიოდა დრო, და აი, მის მხსნელად გამოჩნდება მაყვლიანი. ეს უკვე მეორედ, ერთხელ მაშინ იხსნა მაყვლიანმა ელიოზი, როდესაც სებას ცდუნება ძლიერი იყო, ახლა მეორედ გამოჩნდა ეს „წმინდა მცენარე“. უდაბნოს პირას, მაყვლიანში, გველისგან მონუსხული პატარა გოგონას გადარჩენის სურვილი გარინდებიდან გამოიყვანს ელიოზს და ცოდვასაც ჩაადენინებს. გველის მოკვლისა და გოგონას ხსნის სანაცვლოდ (გოგონა სიდონიას სენია აღმოჩნდება) ელიოზს გონების თვალი გაუნათდება და პირველად ჩაესახება იმედი:

„სიდონია, სიდონია“, ტკბილ-მწარე გრძნობით ავსებდა ეს სახელი. ...უცებ მშვიდი მტკვარი გაახსენდა, იქაური მაყვლიანი და სიდონიას მტკვარით მშვიდი, რბილი ხმა. ...აქ რა უნდოდა? ან რისთვის მოვიდა? უწყალო ღმერთისაგან დავიწყებული, ეჭვებით დასწეულებული და ბნელში მყოფი? ცა არ ინდობდა, იქნებ მშობელ მიწას მაინც ეცხო სალბუნი მისი სულისათვის. ...ელიოზი წამოდგა, მღვიმეში შევიდა, უფლის კვართი მოიხვია წელზე და გზას გაუდგა. რა მიჰქონდა თან? კვართი უფლისა, რომელიც

Fondements philosophiques de la littérature.

ჟამთა სვლისაგან გახუნებულიყო და ალაგ-ალაგ ჩრჩილისგან გაწყალებულიყო? სწავლება, რომელიც მასავით შესაძლოა არავინ იცოდა და რომლისაც სწამდა თუ არა, თვითონაც ვერ იტყოდა? ის მიდიოდა განსჯა-დანშული, მხოლოდ გულის ძახილს აყოლილი და სიყვარულის ხმას მინდობილი. (*მაყვლიანი 47*)

ფინალი ემთხვევა *ნინოს ცხოვრების* რედაქციებს, განსხვავება მხოლოდ ისაა, რომ ელიოზი შენდობილია.

...„სიდონია მაყვლიანში დაასაფლავეს. მეორმოცე დღეს მის საფლავზე უცხო და თვალწარმტაცი ხე აღმოცენდა. მის ტანს მირონი სდიოდა, მირონი კურნავდა სნეულთ, სვეტი სიცოცხლის მომნიჭებელი იყო, ეს იყო „სვეტიცხოვლისა“ და ელიოზი მიხვდა, რომ შენდობილი იყო ღვთისაგან (*მაყვლიანი 52*).

კრიტიკოსი ლალი ავალიანი წერს, რომ კოტე ჯანდიერის დამოკიდებულება ცნობილი სიუჟეტისადმი, ყველაზე უწინარეს, *იოსებისა და მისი ძმების* ავტორის, თომას მანის მბეჭდავი ქალის ცნობილ გამონათქვამს გვაგონებს, – ძლივს არ გავიგე, რა გარდახდა თავს იოსებ მშვენიერსო! (ავალიანი *op. cit.* 4). მართლაც, თუ ჩავუღრმავდებით, მივხვდებით, რომ ჯანდიერი არ ლაღატობს პოსტმოდერნიზმისათვის დამახასიათებელ ელემენტებს, შეგნებულად აუცხოვებს ნარატივს, რომ თხრობა საინტერესო იყოს და სხვა კუთხით დაგვანახვებს ჩვენთვის ისედაც კარგად ნაცნობ ფაქტებს ლიტერატურიდან და ისტორიიდან. ძირითადად ლიტერატურული ნარატივი ჯანდიერს *წმინდა ნინოს ცხოვრებიდან* აქვს აღებული, ასევე *ბიბლიიდანაც*, რელიგიური გავლენის ქვეშაა ნარაცია, ხოლო ისტორიული ნარატივი, ეს *ქართლის ცხოვრებაა*.

ამ ნაწარმოებში კოტე ჯანდიერი ექსპერიმენტს მიმართავს. ცდილობს გააუცხოვოს ჩვენთვის ნაცნობი ფაქტები, საბურველით შემოსოს, გააბუნდოვანოს და შემდეგ ჩვენ, მკითხველს გვაკვლევინოს, რამდენად უტყუარია მასში მოთხრობილი ამბავი და რომელ ნარატიულ წყაროს ეფუძნება.

საკმაოდ მნიშვნელოვანია კოტე ჯანდიერის მიერ გამოყენებული ერთი შტრიხი: ელიოზისათვის, რომელიც დიადი მისის მტვირთველია, სარწმუნოებაზე უპირატესია მშობელი მიწა. მხოლოდ სამშობლოში დაბრუნება ესალბუნება მის მტკივან სულს, მხოლოდ მცხეთაში იგრძნო მან „როგორ უყვარდა მთელი სამყარო განათლებული და გამთლიანებული სიყვარულის უსაზღვრო გრძნობით“ (*მაყვლიანი 35*)

მაყვლიანის ეპიგრაფში, რომელიც შეამზადებს მკითხველს თხზულების სულისკვეთების უკეთ აღსაქმელად, განყენებულ ფიქრსა და განსჯას მოყვასის მსახურება (ამ შემთხვევაში გოგონას გადარჩენა

და ძმის მომლოდინე სიდონიასათვის დანაპირების აღსრულება) აღემატება. ეპიგრაფის ავტორია ვივეკანანდა (1863-1902 წწ., ინდოელი ჰუმანისტი, რელიგიის რეფორმატორი, იოგი, ადვოკატი „უნივერსალური რელიგიისა“, რომელიც უპირველეს ფუნქციად ლატაკთა დახმარებას მიიჩნევდა): „...გადადე ვედანტას კითხვა, განსჯა და ფიქრი მომავალი ცხოვრებისათვის. ახლა კი, დაე სხეული თქვენი ემსახურებოდეს მოყვასს. მაშინ მე ვიტყვი, რომ თქვენ უქმად არ მოსულხართ ჩემთან“.

კოტე ჯანდიერის *მაყვლიანი* პოსტმოდერნიზმის იმ ელიტარულ ფრთას მიეკუთვნება, რომელიც ეროვნული თუ ზოგადად, ლიტერატურული ტრადიციისადმი „სერიოზულ-ირონიულ“ დამოკიდებულებას ავლენს, ხოლო მისი ტექსტი – „იმიტაცია“, მიმზიდველი თხრობის გარდა, მეტყველებითი სტილითაც სანიშუშოა და მისაბაძი, გარკვეული თვალსაზრისით, უნიკალურიც არის, – დღევანდელი თითქმის საყოველთაოდ დაკნინებულ-დამახინჯებული ქართულის ფონზე. (ავალიანი, *op. cit.* 11).

საბოლოოდ, შეგვიძლია კიდევ ერთხელ ვთქვათ, რომ კოტე ჯანდიერმა თავის პოსტმოდერნისტულ ნაწარმოებში ნარატივი რამდენიმე მნიშვნელობით გამოიყენა: ერთი, როგორც თხრობითი ფორმა ტექსტისა, ის თავად გვიყვება ამბავს, პერსონაჟები არ წარმართავენ თხრობის მდინარებას. მეორე, ავტორი ნარატიულ მასალას იყენებს ისტორიიდან, ანუ საქმე გვაქვს ისტორიულ ნარატივთან და ბოლოს, როცა ავტორი ნარატიულ მასალას იღებს ლიტერატურიდან და ჩვენთვის უკვე კარგად ნაცნობ ფაქტებს სხვაგვარად წარმოგვიდგენს. ავტორი ითავსებს მემატინის ფუნქციებს და დასკვნის გამოტანას ჩვენ გვანდობს. გარდა ისტორიული და ლიტერატურული ნარატივისა, ნაწარმოებში გვხვდება მხატვრული გამონაგონიც, მწერალი „აყალბებს“ ფაქტებს და ქმნის ტიპურ პოსტმოდერნისტულ ტექსტს.

ბიბლიოგრაფია

- ავალიანი, ლალი, „ინტერტექსტუალიზაციისათვის“, in *კრიტიკა* 2007, №2 თბილისი, შოთა რუსთაველის ქართული ლიტერატურის ინსტიტუტი www.nplg.gov.ge/.../library.exe?...2 (ნახვა 17 თებერვალი 2018).
- აბრამიშვილი, თამარ „კლასიკური ტექსტის რეკონსტრუქცია პოსტმოდერნისტულ ნარატივში“ „სტუდენტური კვლევები“ 2012, №1 e-learning.tsu.ge (ნახვა 17 თებერვალი 2018).
- გამსახურდია, კონსტანტინე, *დიდოსტატის მარჯვენა*, თბილისი, გამომცემლობა პალიტრა, 2015.
- იმნაიშვილი, ანუკი, „მე-20 საუკუნის 90-იან ი წლების პოსტსაბჭოთა თაობის ქართული პროზის პოსტმოდერნისტული ტენდენციები“, in

Fondements philosophiques de la littérature.

- სემიოტიკა, 2010, <https://semioticsjournal.wordpress.com/2010/09/.../> (ნახვა 17 დეკემბერი 2017).
- კიკვიძე, ზეინაბ, *პოსტმოდერნიზმი და ქართული ლიტერატურული დისკურსი*, ქუთაისი, აკაკი წერეთლის სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2011.
- კიკვიძე, ზეინაბ, „მწერალი, მეტატექსტი და პოსტმოდერნისტული თამაშები“, საერთაშორისო სამეცნიერო კონფერენცია *თანამედროვე ინტერდისციპლინარობი და ჰუმანიტარული აზროვნება*, ქუთაისი, აკაკი წერეთლის სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2010, გვ. 1-5.
- მახაჭაძე, შორენა, „ორ რეალობას შორის მოქცეული ცნობიერება (აკა მორჩილაძის “მორიდებული ზურმუხტისა” და ორჰან ფამუქის “თოვლის” მიხედვით), IV საერთაშორისო სამეცნიერო კონფერენცია *ენა და კულტურა*, ქუთაისი, აკაკი წერეთლის სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა, 2017, გვ. 266-270.
- ნინოს ცხოვრება*, (უცნობი ავტორი, „ნინოს ცხოვრება“, ძველი ქართული მოთხრობა“), თბილისი, გამომცემლობა „საბჭოთა საქართველო“, 1979.
- ქარუმიძე, ზურაბ, „პოსტსაბჭოთა საქართველო და პოსტმოდერნიზმი“, in საზოგადოებრივ ლიტერატურული ჟურნალი *არილი* demo.ge/index.php?do=full&id=814 (ნახვა 17 დეკემბერი 2017).
- ჯანდიერი, კოტე, „მაყვლიანი“, in *გლობალიზაცია*, თბილისი, გამომცემლობა პალიტრა, 2010 გვ. 129-168.
- წიფურია, ბელა, *პოსტმოდერნიზმი, ლიტერატურის თეორია*, თბილისი, საქართველოს მეცნიერებათა აკადემია, შოთა რუსთაველის სახელობის ქართული ლიტერატურის ინსტიტუტი, 2006.
- ხარბედა, მალხაზ, *ნარატოლოგია, ლიტერატურის თეორია XX საუკუნის ძირითადი მეთოდოლოგიური კონცეფციები და მიმდინარეობები*, თბილისი, საქართველოს მეცნიერებათა აკადემია, შოთა რუსთაველის სახელობის ქართული ლიტერატურის ინსტიტუტი, 2008.

მარიამ ადამაშვილი
სოციალურ მეცნიერებათა დოქტორი
საქართველოს ეროვნული უნივერსიტეტი
თბილისი, საქართველო

XXI საუკუნის გამოცხილი ილია ჭავჭავაძის შემოქმედებაში

თეზისები: „იქნებ არცერთ მსოფლიო გენიას არ ჰქონდეს იმოდენა მწვენილობა თავისი ერისთვის, რამდენიც აქვს ილია ჭავჭავაძეს საქართველოსთვის“. – წერდა იაკობ გოგებაშვილი¹. ილიამ ქვეყნის მომავლის გზა მონიშნა:

1. საგანმანათლებლო სექტორში გადაწყვიტა, ქართველებისათვის განათლების მარცვალი ჩაეგდო.
2. ფიქრობდა, რომ ფულადი კომუნიკაციები მნიშვნელოვანია სახელმწიფოებრივი იდენტობისათვის და პირველი ქართული ბანკიც მისი ინიციატივა იყო.
3. ილიამ დიდი წვლილი შეიტანა ევროპაში აპრობირებული ვირტუალური საკომუნიკაციო სივრცის – პრესის განვითარებაში, რითიც განმანათლებლობის თემა კარგად მუშაობდა.

ახალ იდენტობათა ეს სექტორი, რაც საზოგადო მოღვაწემ „მამული, ენა, სარწმუნოების“ შემდეგ მოინიშნა, რა თქმა უნდა, ევროპულია. ილიასა და მისი თანამოაზრეების, თერგდალეულთა, იდეოლოგია ეფუძნებოდა ევროპულ სახელმწიფო აზროვნებას, რომელიც პიროვნულ თავისუფლებას, შრომით მოპოვებულ განვითარებასა და სიმდიდრეს ემყარება. ილია ცდილობდა, დაემკვიდრებინა ის სამოქალაქო ეთიკა, რასაც სოციალური და, აგრეთვე, პოლიტიკური თვალსაზრისით დასავლეთი, ევრო-ამერიკული სივრცე, ამკვიდრებდა. სიტყვისა და აზროვნების თავისუფლება ილიას მნიშვნელოვან მონაპოვრად მიაჩნია. ის ამბობდა: „მწერლობას მოსპობილი აქვს ყოველი გზა და სახსარი გაცხოველებისა... თავისუფლად

1. ილიას სამრეკლო (მოგონებათა კრებული), თბილისი, გამომცემლობა „განათლება“, 1988, გვ. 10.

თავის აზრისა და შეხედულობის გამოთქმისა“, „სხვა ქვეყნებში, სადაც კი ბეჭდვის სიტყვის, ჟურნალ-გაზეთებისა და საზოგადოთ ლიტერატურის დიდი მნიშვნელობა ცოტათი მაინც ესმისთ, რაც უნდა უბრალო გაზეთის კორრესპონდენტი და თანამშრომელი იყოს, თავს ევლებიან, ხელზე ატარებენ, ეფუფუნებიან...“² ეს სიტყვები დღესაც აქტუალურია, ოღონდ თანამედროვე პირობებში ვითარება კიდევ უფრო რთულდება, რადგან კაცობრიობამ შექმნა ბრძოლის ახალი ფორმა – ინფორმაციული ომი.

დღეს, ქართული სახელმწიფოს საძირკველი სწორედ XIX საუკუნეში უნდა ვეძებოთ და ისიც ქართულ საზოგადოებრივ-პოლიტიკურ აზროვნებაში, მაშინ როცა ქართველმა სათანადოდ გააცნობიერა, შეაფასა და აღწერა რუსეთის კოლონიალური ხელისუფლების ქვეშ მყოფი საქართველო. ქართულ საზოგადოებრივ-პოლიტიკურ აზროვნებაში დასავლური პოლიტიკური ღირებულებების შესავალში უნდა გამოვყოთ *მგზავრის წერილები*, რაც ქართული ისტორიოგრაფიის მიერ მიჩნეულია ჭავჭავაძის მოღვაწეობის საპროგრამო გეგმად. მეტიც, პოლიტიკური თვალსაზრისით, ის დამოუკიდებლობა დაკარგული ქართული საზოგადოებისათვის ეროვნული სახელმწიფოს შექმნის მანიფესტი აღმოჩნდა.

საკვანძო სიტყვები: ილია ჭავჭავაძე, ქართული საზოგადოებრივ-პოლიტიკური აზროვნება, XIX საუკუნე

XIX საუკუნის მეორე ნახევარში ქართულ საზოგადოებაში საკმაოდ მნიშვნელოვანი ცვლილებები მოხდა. თბილისისა და ქუთაისის გიმნაზია დამთავრებული ქართველი ახალგაზრდები უმაღლესი განათლების მისაღებად რუსეთის უნივერსიტეტებში (ძირითადად პეტერბურგსა და მოსკოვში) მიდიოდნენ. მათი ნაწილი მაშინდელ ცივილიზებულ სამყაროში გავრცელებული ახალი იდეებით ბრუნდებოდა სამშობლოში. ისინი აღჭურვილნი იყვნენ ფრანგი განმანათლებლების იდეებით – გონებრივი განვითარების რაციონალური სისტემით, პოლიტიკური თავისუფლების იდეით და სხვა. ამ შემთხვევაში, ქართველი „განმანათლებლების“ წინ საკმაოდ რთული ამოცანა იდგა: მათი ახალი იდეების გავრცელების „ასპარეზი“ რუსეთის იმპერიის მიერ შევიწროვებული ქართული საზოგადოება იყო. ახალი იდეების დამკვიდრებას საქართველოში ბევრი წინააღმდეგობა შეხვდა.

2. ილია ჭავჭავაძე, თხზულებათა აკადემიური გამოცემა, ტ. XIII, თბილისი, „ილიას ფონდი“, 2007, გვ. 80.

ილია XIX საუკუნის 60-იანი წლებიდან დაწყებული ეროვნული მოძრაობის მეორე ეტაპის აღიარებული ლიდერი გახდა, რომელიც მთელი არსებით იყო დაკავშირებული ხალხთან და უდიდეს შვებას მათზე ზრუნვაში პოულობდა. ილიამ თავისი მამულები გლეხებს დაურიგა და უფრო დიდი მამულის – სრულიად საქართველოს საპატრონოდ დედაქალაქში ცხოვრობდა.

„იქნებ არცერთ მსოფლიო გენიას არ ჰქონდეს იმოდენა მწვინელობა თავისი ერისთვის, რამდენიც აქვს ილია ჭავჭავაძეს საქართველოსთვის“.
– წერდა იაკობ გოგებაშვილი³.

მოვიკლათ წარსულ დროებზედ დარდი... / ჩვენ უნდა ვსდიოთ ეხლა
სხვა ვარსკვლავს, / ჩვენ უნდა ჩვენი ვშვათ მყოობადი, / ჩვენ უნდა
მივსცეთ მომავალი ხალხს...⁴

ასე დაინახა ილიამ მომავლის გზა და ერის ხვალისდელი დღე. საქართველოს ცხოვრებაში არ ყოფილა არცერთი საჭირობოროტო საკითხი, ილიას თვალი რომ არ მისწვდენოდეს. ილიას და მის თანამებრძოლებს ესმოდათ, რომ ქართველი ახალგაზრდობა ვერ მიიღებდა რუსული მმართველობის პირობებში ისეთ განათლებას, რომელიც მათ ეროვნულ იდოლოგიას მიაწვდიდა. სწორედ ასეთ ვითარებაში დადგა დღის წესრიგში „ქართველთა შორის წერა-კითხვის გამავრცელებელი საზოგადოების“ დაარსების საკითხი. აღნიშნულმა საზოგადოებამ განათლების სიტემის ეროვნულ საწყისებზე დასაბრუნებლად ილიას თაოსნობით დიდი სამუშაოები გასწია.

XIX საუკუნის 60-იანი წლების დამდეგს ილია ჭავჭავაძის წინამძღოლობით სამოღვაწეო ასპარეზზე გამოსული თაობა – თერგდალეულები – წინ აღუდგა რუსეთის იმპერიის კოლონიურ პოლიტიკას:

- ქართული ენის დევნას თერგდალეულებმა იაკობ გოგებაშვილის „დედა ენა“ დაუპირისპირეს;
- განათლების სისტემის რუსიფიკაციას „ქართველთა შორის წერა-კითხვის გამავრცელებელი საზოგადოება“ აღუდგა წინ;
- ცენტრალურ და ადგილობრივ რუსულ პრესას ასპარეზი ქართულმა ბეჭდურმა მედიამ – დროებამ და ივერიამ წაართვა;
- რუსული წიგნის მონოპოლია ქართულმა შეზღუდა;

3. ილიას სამრეკლო, *op. cit.* გვ. 10.

4. ილია ჭავჭავაძე, *რჩეული ნაწარმოებები* 5 ტომად, „ლექსები, პოემები, თარგმნილი ლექსები და პოემები“, ტ.1, თბილისი, გამომცემლობა „საბჭოთა საქართველო“, 1985, გვ. 44.

Fondements philosophiques de la littérature.

- საქართველოში რუსული და სხვა უცხოური თეატრების გაბატონება თბილისისა და ქუთაისის პროფესიულმა თეატრებმა არ დაუშვეს;
- რუსულ იმპერიულ ფულად-საკრედიტო დაწესებულებებს სერიოზული კონკურენცია თბილისისა და ქუთაისის საგუბერნიო სათავადაზნაურო საადგილმამულო ბანკებმა გაუწიეს.

ილია ჭავჭავაძე, ეწეოდა რა დიდი ხნის განმავლობაში ჟურნალისტურ საქმიანობას, ინფორმაციულად ჩართული იყო მსოფლიოს პოლიტიკური და კულტურული ტენდენციების პროცესში. შესაბამისად, იგი ცდილობდა, დაემკვიდრებინა ის სამოქალაქო ეთიკა, რასაც სოციალური და, აგრეთვე, პოლიტიკური თვალსაზრისით დასავლეთი, ევრო-ამერიკული სივრცე, ამკვიდრებდა. ილია სწრაფად ეხმიანებოდა მსოფლიო პოლიტიკურ პროცესებს როგორც პუბლიცისტიკის, ასევე მხატვრული ტექსტების საშუალებით. ცნობილია მისი არაერთი ბეჭდვითი გამომხატურება მსოფლიო სიახლეების შესახებ. ცნობილია მისი ლექსები ჯუზეპე გარიბალდის იტალიის განმათავისუფლებელ მოძრაობაზე.

დემოკრატია, პოლიტოლოგთა და სოციოლოგთა განმარტებით, არ ნიშნავს მხოლოდ ხალხის, უმრავლესობის მმართველობის პოლიტიკურ რეჟიმს. მისი ლექსიკური მნიშვნელობა (დემოს – ხალხი და კრატოს – მართვა) უპირველესად „მართვას“, ე.ი. პოლიტიკურ წყობას აღნიშნავს, მაგრამ დემოკრატია არის, აგრეთვე, იდეოლოგია, ფასეულობათა სისტემა და სამოქალაქო აზროვნების წესი.

დემოკრატიის იდეა ათენის სკოლაში ჩამოყალიბდა მისი პირველი იდეოლოგების, პლატონისა და არისტოტელეს თეორიების⁵ საფუძველზე. თუმცა, დემოკრატიის ეს ჩანასახები საბოლოოდ ვერ ატარებს იმ მნიშვნელობას, რასაც ჩვენ თანამედროვე დემოკრატიაში ვგულისხმობთ. მის განვითარებაში მნიშვნელოვანი წვლილი მიუძღვის ამერიკულ დემოკრატიას, რომელიც იკვეთება 1776 წლის ამერიკის დამოუკიდებლობის დეკლარაციაში; ვითარდება კოლონიური პერიოდის დასრულებისა და, განსაკუთრებით, სამოქალაქო ომის შემდეგ. 1860-70-იან წლებში ევროპასა და ამერიკაში მიმდინარეობს ბრძოლა დემოკრატიული მმართველობისა და ღირებულებების დამკვიდრებისათვის. ეს პროცესი მსოფლიო ომებმა მნიშვნელოვნად შეაფერხა. თანამედროვე დემოკრატიული ღირებულებები გულისხმობს განსაზღვრულ უფლებებსა და თავისუფლებებს, სამოქალაქო თანასწორობას და კანონმორჩილებას. დემოკრატიის კლასიკური

5. ამერიკის დამოუკიდებლობის დეკლარაცია www.iaw.indiana.edu/uslawdocs/declaration.html (ნახვა 19 ივლისი 2017)

გაგებით, სახელმწიფოს ქმნის კანონმორჩილი ხალხი, რომელთაც აერთიანებთ ერთიანი სამოქალაქო ღირებულებები.

დემოკრატიის უმთავრესი ღირებულება, სიტყვისა და აზროვნების თავისუფლება, ილია ჭავჭავაძეს თანამედროვე საზოგადოების მნიშვნელოვან მონაპოვრად მიაჩნია. რუსეთის პოლიტიკის სისუსტეებს ილია ხედავს ბეჭდვითი ორგანოების (მათ შორის პერიოდიკისა და მხატვრული ლიტერატურის) შეზღუდვაში, რომელიც ვრცელდებოდა არა მხოლოდ ანექსირებულ ტერიტორიაზე, არამედ საკუთრივ რუსეთშიც.

მწერლობას მოსპობილი აქვს ყოველი გზა და სახსარი გაცხოველებისა... თავისუფლად თავის აზრისა და შეხედულობის გამოთქმისა, [...] სხვა ქვეყნებში, სადაც კი ბეჭდვის სიტყვის, ჟურნალ-გაზეთებისა და საზოგადოთ ლიტერატურის დიდი მნიშვნელობა ცოტათი მაინც ესმისთ, რაც უნდა უზრალო გაზეთის კორესპონდენტი და თანამშრომელი იყოს, თავს ევლებიან, ხელზე ატარებენ, ეფუფუნებიან...“⁶

– აღნიშავს ილია და დაამატებს, რომ მედიას საზოგადოებრივი აზრის წარმართვა ხელეწიფება. ამდენად მას „წმინდა მისია“ აკისრია, რაც განსაკუთრებულ პასუხისმგებლობასაც ანიჭებს. „დიდი მოვალეობა პრესისა, მისი ღვაწლი, გლეხისა და თავად-აზნაურის, ან მდიდრისა და ღარიბის ერთმანეთზე მისევა კი არ არის, შუაკაცობაა, შუა ჩადგომაა მათ შორის, მშვიდობიანობის ჩამოგდება...“⁷

ილია ჭავჭავაძე ამბობდა: დღეს სხვა ომია, ომი წიგნისა და ცოდნის, ცოდო არ არის ცეცხლსა და მახვილში გამოტარებული ქართული დროშა ჩრჩილმა და მატლმა შეჭამოსო?⁸ ეს სიტყვები დღესაც აქტუალურია, ოღონდ თანამედროვე პირობებში ვითარება კიდევ უფრო რთულდება იმით, რომ კაცობრიობამ შექმნა ბრძოლის ახალი ფორმა – ინფორმაციული ომი. ქვეყნებსა და პოლიტიკურ ძალთა დაპირისპირება დღეს ძირითადად ამ საშუალებებით ხორციელდება, მომავალში კი მას, ალბათ, გადამწყვეტი მნიშვნელობა ექნება. დღევანდელ რეალობაში მასმედია ინფორმაციული ომების წარმოების მთავარ დამრტყმელ ძალად გვევლინება. დიდი ილია ცხადად ჭვრეტდა იმ გამოწვევების სიმძიმეს, რომელსაც უნდა დაპირისპირებოდა, მისივე

6. ილია ჭავჭავაძე, *თხზულებანი*, ტ. 15, თბილისი, „ილიას ფონდი“, 2007, გვ. 80.

7. *Ibid.*

8. ილია ჭავჭავაძე, *რჩეული ნაწარმოებები* 5 ტომად, პუბლიცისტური წერილები, ტ.4, თბილისი, გამომცემლობა „საბჭოთა საქართველო“, 1987, გვ. 175.

სიტყვებით რომ ვთქვათ, „ჟურნალ-გაზეთობა“ (მედია) ჯერ კიდევ XIX საუკუნის ბოლოს – სწორედ, იმ გზავნილებითა და შეტყობინებებით, რაც განამტკიცებდა და გადაარჩინდა ქართული საზოგადოების განვითარების თვითმყოფადობასა და საუკუნეებგამოვლილ სულს.

ჟურნალ-გაზეთობას ორგვარი დანიშნულება აქვს. ერთის მხრით იგი არის შუამავალი ცხოვრებასა და მეცნიერებას შორის, გამავრცელებელი კაცობრიობის ჭკუით მოპოებულის, გამოძიებულის და აღიარებულის სიმართლისა, ჭეშმარიტებისა; მეორეს მხრით, იგი არის სარკე საზოგადოების რთულის ცხოვრებისა, მისი გონებითის, ზნეობითის მოძრაობისა. მასში სჩანს და ისახება ყოველდღიურის აზრის მიდენ-მოდენა. [...] არის დრო და საზოგადოება, საცა ჟურნალ-გაზეთობა წინ მიუძღვის ცხოვრებასა და გზას უნათებს, და ცხოვრება კიდევ მწიგნობრობის მოედანსა თავისის უკეთესის ყვაილითა ჰფენს. არის კიდევ დრო და საზოგადოება, მეტყვი მკითხველო, საცა ჟურნალ-გაზეთობა ერთმანეთის ლანძღვა და თრევია. ეგეც არის, ჩვენდა საუბედუროდ, მაგრამ რა ვუყოთ, საცა წვრილია, იქა წყდება ხოლმე. ეს ვეება ტანი ადამიანის ცხოვრებისა ისე როგორ გადაარჩება, რომ დროთა ბრუნვამ სადმე მუწუკი და იარა არ აუჩინოს⁹.

ილია ჭავჭავაძე სრულიად გარკვევითა და ზუსტად გადმოსცემს მედიის მდგომარეობის სურათს და დანიშნულებას სხვადასხვა საზოგადოებრივ-პოლიტიკური ვითარებებისა და სიტუაციების დროს და ნათლად წარმოაჩენს იმ გავლენებს, რითიც ხასიათდება ამ პროცესების ზემოქმედება საზოგადოების სხვადასხვა ფენებზე და საკუთრივ მედიაზე.

ეს სხვადასხვა ფერობა ჟურნალ-გაზეთობისა დამოკიდებულია სხვადასხვა გარემოებაზედ. იმ ქვეყანაში, საცა საზოგადოების თვითმოქმედობის ძალა მიღებულია, საცა გონებითი და ზნეობითი ნიჭი დაძინებულია, იქ, რასაკვირველია, მწიგნობრობა ერთობ, და ჟურნალ-გაზეთობა საკუთრივ, ძნელად თუ იქნება საზოგადოების აზრისა და გუნების გამომთქმელი. აქ უპირველესი მოვალეობა ჟურნალ-გაზეთობისა სწავლისა და ცოდნის გავრცელება უნდა იყოს, ფეხი უნდა აუდგას თვითმოქმედობის ძალას, მან უნდა აღადგინოს გონებითი და ზნეობითი ნიჭი¹⁰.

ამ სიტყვების აქტუალობა ძალზედ ნათელია დღევანდელი გადასახედიდან, როდესაც მედიაში ჩართულ უამრავ სუბიექტს,

9. ივერიის წინასიტყვაობა, კვირეული ივერია n°1. თბილისი, 3 მარტი, 1877 წელი, გვ. 2.

10. Ibid.

როგორც მფლობელებს, ისე შემომქმედებს, გაცნობიერებულად არა აქვთ ამ სფეროს დანიშნულება, მნიშვნელობა და გავლენების საშიშროება საზოგადოებრივ პროცესებზე, ან ნებისთი ხდებიან ამ საშიშ გავლენათა გადმომტანნი საზოგადოებრივ-პოლიტიკურ პროცესებზე, რადგან თანამედროვე პიარტექნოლოგიების განხორციელების უმძლავრეს იარაღს სწორედ მედია წარმოადგენს თავისი ფუნქციითა და დანიშნულებით. როგორც ილია ჭავჭავაძე დასძენს, და სწორედ ამ აზროვნებითა და ჭვრეტით არის იგი დროს გასწრებული და მეტად თანამედროვე, მისი სიტყვები, როგორც წინასწარმეტყველება, ზუსტი დანიშნულებაა დღევანდელი ქართული მედიის დიაგნოზისთვის, კერძოდ, „სამეცნიერო ცნობათა გადმოტანა და გავრცელება საზოგადოებაში, ჩვენისა და უცხო ხალხთა ცხოვრების დაკვირვება და განმარტება, – აი რაში მდგომარეობს ჩვენი გაზეთის პროგრამა“¹¹. აღსანიშნავია, რომ დიდი მოაზროვნის ამ სიტყვათა მნიშვნელობა დღეს თანაბრად აქტუალურია როგორც ქართული ბეჭდური, ისე ელექტრონული და ახალი მედიისათვის (ინტერნეტ-ტელევიზია, ინტერნეტ-გაზეთი) სტრატეგიული და შინაარსობრივი თვალსაზრისით.

ილია ჭავჭავაძის აზროვნებასა და, შესაბამისად, ლიტერატურულ პროდუქციაშიც ფოკუსირებულია ხალხი, თითოეული მოქალაქე განურჩევლად წოდებისა, ეთნიკური წარმომავლობის თუ რელიგიური აღმსარებლობისა და სქესისა. იგი ემიჯნება „მამათა“ თაობას, რომელთა შორის ამ კუთხით საზოგადოების დაყოფის ტენდენციას ხედავს, მწერლობას ართმევს ელიტარულობის ნიშანს და მასობრივს, „ხალხურს“ ხდის მას. ამ მიზნით ილია ჭავჭავაძე ეწინააღმდეგება სამწერლობო ენის სტილურად დაყოფას და აახლოებს მას სალაპარაკო, ყოველდღიურ ენასთან. იგი ცდილობს, განათლების უფლება მოუპოვოს ყველა წოდებისა და შესაძლებლობის ახალგაზრდას და მიმართავს ბევრ სხვა ღონისძიებას. ილია ჭავჭავაძის პუბლიცისტიკა გამოავლენს მის დამოკიდებულებებს იმ კონკრეტული საკითხების მიმართ, რაც დღესდღეობითაც დიდ აქტუალურობას ინარჩუნებს თანამედროვე სამოქალაქო საზოგადოების განვითარების თვალსაზრისით.

სამოქალაქო ცნობიერების ერთ-ერთი ნიშანია კანონის წინაშე თანასწორობა და კანონმორჩილება. ილიასეული გაგება თავისუფლებისა და, აგრეთვე, თანასწორობისა ეყრდნობა სწორედ კანონმორჩილების პრინციპს. ვნახოთ, რას წერს ილია ჭავჭავაძე ამის შესახებ:

თავისუფლება იგი ყოფა-მდგომარეობაა ადამიანისაო, ამბობს ბოსსუეტი თავის მსოფლიო ისტორიაში, საცა ყოველი ემორჩილება მარტო კანონსა და საცა კანონი უძლიერესია ყოველ ცალკე

11. *Ibid.*

კაცზედაო... ეს ჭეშმარიტი და ზედმიწევნით მნიშვნელობა თავისუფალებისა ეხლაც ცნობილია და აღიარებული ეხლანდელ მეცნიერთა და სახელმწიფოთაგან. ჭეშმარიტი, რიგიანი აგებულება და წყობილება კაცთა საზოგადოებისა სწორედ ამ ქვაკუთხედზედ უნდა იყოს ამოყვანილი. საცა ეგ არ არის, იმ კაცთა საზოგადოებური ცხოვრება, რომელიც ერთმანეთზედ დამოუკიდებლად და გადუბმელად შეუძლებელია, მარტო ძალმომრეობაა, ერთმანეთის თელვაა, ერთმანეთის ჩაგვრა და ძარცვა-გლეჯა. მაშინ ყოფა ადამიანისა ნადირთ ყოფაა და ადამიანი, ეგ კერძი ღვთისა, ნადირად გადაქცეულია¹².

გავისხენოთ ილიას ლექსი „გუთნისდედა“, სადაც გმირის ყოფა ცხოველის, კონკრეტულ შემთხვევაში, ხარის, მდგომარეობასთანაა გაიგივებული („ერთ ბედქვეშა ვართ, ლაბავ, მე და შენ / წილად გვარგუნეს შავი მიწა ჩვენ“). საბჭოთა პერიოდში ამ ლექსის ინტერპრეტაციისას აქცენტები მხოლოდ გლენთა და დაბალი სოციალური წრის მუშათა ჩაგვრაზე კეთდებოდა. ილიას ზემოთ მოყვანილი სიტყვებიდან გამომდინარე, აქ სწორედ არასამოქალაქო და არაცივილური საზოგადებრივი მდგომარეობა უნდა იგულისხმებოდეს, რომელიც ილიას, როგორც განათლებულ, მოაზროვნე და ამ საკითხის მცოდნე ადამიანს, არ აკმაყოფილებს.

მოქალაქეობრივი ცნობიერების განვითარებასთან და კანონმორჩილებასთანაა დაკავშირებული სამოქალაქო ღირსების შეგრძნებაც. ილიას პუბლიცისტიკაში ამ თემას მნიშვნელოვანი ადგილი ეთმობა. ერთ-ერთ წერილში¹³ მწერალი გვიამბობს ბრესლაველი მდიდარი სოფდაგარის ამბავს, რომელიც სამი მანეთისა და ერთი შაურის უსამართლო ჯარიმის გამო ადგილობრივ მოხელეებს უჩივის უზენაეს სასამართლოში.

სასაცილოა განა, მკითხველო, ასეთი დავიდარაბა ერთის მანათის გულისათვის, მერე ვისგან? მდიდარის სოფდაგარისაგან. ჩვენებური კაცი მაშინვე ამოიღებდა ქისიდამ ერთს მანათს და მაშინვე დაამწყურალებდა პოლიციას... რა არის ერთი მანათი სოფდაგარისათვის, ხელის ჭუჭყია, მტვერია და სხვა არაფერი. მაგრამ, აბა, ახლა შიგ ჩაიხედეთ ამ საქმეში... მაშინ სიცილის მაგიერ პატივისცემის შეგრძნება მიგახედებთ ამ სოფდაგარზედ. ცხადია, მდიდარს სოფდაგარს ის კი არ ანალვლებს, რომ ერთი მანათი ერთმევა, არამედ ის, რომ, მისის აზრით, კანონი და სამართალი ირღვევა და კანონი და სამართალი კიდევ მისის თავისუფლების

12. ილია ჭავჭავაძე, *თხზულებანი*, ტ. 9, თბილისი, „ილიას ფონდი“, 2007, გვ. 441.

13. *Ibid.* გვ. 443.

ციხე-სამაგრე იმოდენად ძვირფასია, რომ განურჩევლად, განუკითხველად ხელს არავის ახლებინებს. აი, ნამდვილი, ჭეშმარიტი მოქალაქობრივი თავგამოდება, აი ჭეშმარიტი ქველობა კაცთა საზოგადოების წევრისა¹⁴.

ეს ისტორია მოგვავიწყებს ოთარაანთ ქვრვის ერთ-ერთ ეპიზოდს, სადაც გზირის მიერ ჩადენილი უსამართლობის გამო ქვრივი გუბერნატორთან იჩივლებს. იგი ყოველთვის მზადაა, რომ რკინის ქლამნებითა და რკინის ჯოხით აღჭურვილმა დაიცვას არა პრივატული ინტერესები, არამედ სამოქალაქო ფასეულობები. შემთხვევითი არ არის არც „კაცური კაცობის“ ხსენება, ამ სინტაგმას ილია, გარდა ზემოთ მოყვანილი ტექსტისა, პუბლიცისტიკაში ფართოდ, ტერმინოლოგიურად ამკვიდრებს. კაცური კაცობა, იდენტური უნდა იყოს ცნებებისა „თავისუფალი მოქალაქე“/„ღირსეული მოქალაქე“.

ილიას იდეალური გმირები: ოთარაანთ ქვრივი, გიორგი, მოძღვარი და სხვები XIX საუკუნის ქართულ საზოგადოებას აძლევენ¹⁵ სამოქალაქო ცნობიერების მაგალითს, მისაბაძი მოქალაქის ნიმუშს. მათ უპირისპირდება ლუარსაბისა და მისი გარემოცვის, ან ოთარაანთ ქვრივის თანასოფლელების იდეოლოგია, რაც იმთავითვე წარმოადგენს ძველი საზოგადოებრივი სისტემის ნარჩენებს. ისინი არ ქმნიან საზოგადოებას, ამ ფორმით არ არიან ახალი სოციუმის სრულფასოვანი წევრები, ამიტომაც ილიამ ეჭვქვეშ დააყენა ამ „ადამიანების“ მოქალაქეობრივი ღირებულების საკითხი. ტერმინ „კაცობას“ ილია საგანგებო მსჯელობას უთმობს ერთ-ერთ პუბლიცისტურ წერილში¹⁶. მისი აზრით, ეს ის ფენომენია, რომელიც განურჩევლად აერთიანებს მამაკაცსა და დედაკაცს, რომელიც თანაბომიერ სიბრტყეზე მოიაზრებს მათ. მოქალაქეობრივი ღირებულების თვალსაზრისითაც, ილიას აზრით, მნიშვნელობას კარგავს გენდერული სხვადასხვაობა. ვფიქრობ, მოქალაქეობრივი თვალსაზრისით ოთარაანთ ქვრივის მხოლოდ ღირსებაზე მიუთითებს ის, რომ იგი თავისუფლად ითავსებს მამაკაცის ფუნქციებს. მისი სახის გენდერული ნიშნისაგან განტვირთვის საშუალებით ილია ჭაგჭავაძე გვაძლევს ღირსეული მოქალაქის სახეს. ნიმუშს იმისა, რომ ქალი შეიძლება იყოს საზოგადოების სრულფასოვანი წევრი, თავისუფალი და განსხვავებული აზრის მქონე, ამასთანავე, დამოუკიდებელი, თავისთავადი, ფსიქოლოგიურად მდგრადი, ძლიერი სუბიექტი.

14. *Ibid.*

15. დოდონა კიზირია, „ოთარაანთ ქვრივი – ქართველი ქალის ზნეობრივი იდეალი“, in ვაზ. ლიტერატურული საქართველო, 27 ნოემბერი, 1992.

16. *Ibid.*

დღეს, ქართული სახელმწიფოს საძირკველი სწორედ XIX საუკუნეში უნდა ვეძებოთ და ისიც ქართულ საზოგადოებრივ-პოლიტიკურ აზროვნებაში, მაშინ როცა ქართველმა სათანადოდ გააცნობიერა, შეაფასა და აღწერა რუსეთის კოლონიალური ხელისუფლების ქვეშ მყოფი საქართველო. ქართულ საზოგადოებრივ-პოლიტიკურ აზროვნებაში დასავლური პოლიტიკური ღირებულებების შესავალში უნდა გამოვყოთ ილია ჭავჭავაძის *მგზავრის წერილები*, რაც ქართული ისტორიოგრაფიის მიერ მიჩნეულია ილია ჭავჭავაძის ცხოვრების და მოღვაწეობის საპროგრამო გეგმად. მეტიც, პოლიტიკური თვალსაზრისით, ის დამოუკიდებლობადაკარგული ქართული საზოგადოებისათვის ეროვნული სახელმწიფოს შექმნის მანიფესტი აღმოჩნდა. ვისაც კი როდესმე ილია ჭავჭავაძის სოციალ-პოლიტიკურ შეხედულებებზე დაუწერია, ამოსავალ დებულებად ყველასთვის ქცეულა ლელთ ღუნისას სიტყვები: «ჩვენი თავი ჩვენადვე გვეყუდნესო». ზოგადად ამით განსაზღვრავდნენ ხოლმე ილია ჭავჭავაძის, როგორც ეროვნულ-განმანათავისუფლებელი მოძრაობის მედროშის, მრწამსს. უკეთეს შემთხვევაში ილიას ბიოგრაფიიდან მოჰყავდათ ის სამოქმედო პროგრამები, რომელთაც იგი უსახავდა თავის ხალხს მიმდინარე პოლიტიკურ სიტუაციაში.

1907 წლის 30 აგვისტო. საგურამოს ეტლი უახლოვდებოდა... წიწამურთან თოფი გავარდა... სამჯერ დაიქუხა არაგვის ხეობამ. წიწამური-საგურამოს გზაზე მოკლეს ადამიანი, ვისი ძალისხმევით გარეშე საქართველო ვერც დამოუკიდებლობას მოიპოვებდა და ვერც თანამედროვე სახელმწიფოდ ჩამოყალიბდებოდა. ილიას მოწამებრივი სიკვდილის ამბავმა თავზარი დასცა მთელ საქართველოს. მოკლული იყო ილია ჭავჭავაძე. ადამიანი რომელმაც მთელი თავისი შეგნებული ცხოვრება საკუთარი ქვეყნისათვის, ერისათვის ბრძოლას შეაღია. ილიამ თავისი საკუთარი მოღვაწეობით შექმნა ეპოქა, რომელსაც ყოველმხიზებ გარეშე თამამად შეიძლება ეწოდოს ილიას ეპოქა. ქართველი ერის დაკარგული ეროვნული ცნობიერების აღდგენის, ღირსების დაბრუნება-შენარჩუნების ეპოქა.

ფაქტობრივად, ის შესწირეს საქართველოს იდეას. ჯერ ილია მოკლეს და 1921 წელს თვით საქართველოს დამოუკიდებლობა დახვრიტეს... თუმცა ილიას იდეები, საზოგადო ღვაწლი და შემოქმედება საუკუნის შემდეგაც ანუგეშებს ქართველ ერს და მომავლის რწმენასაც უსახავს.

ილიას ცხედარი მთაწმინდაზე დაკრძალეს. მისი ღვაწლის ნათელი დადასტურება და უდიდესი დაფასება 1987 წელს საქართველოს მართლმადიდებელი სამოციქულო ეკლესიის მიერ მისი წმინდანად შერაცხვა იყო. მას წმინდა ილია მართალი ეწოდა. ეს საბჭოეთის

პერიოდში წმიდანად შერაცხვის პირველი შემთხვევაა. წმინდა ილია მართლისადმი აღვლენილი პირველი წირვა სვეტიცხოველში 1987 წლის 2 აგვისტოს, ელია წინასწარმეტყველის ხსენების დღეს შესრულდა.

ბიბლიოგრაფია

ამერიკის დამოუკიდებლობის დეკლარაცია www.iaw.indiana.edu/uslawdocs/declaration.html (ნახვა 19 ივლისი 2017).

კვირეული ივერია n°1, თბილისი, 3 მარტი, 1877.

კიზირია, დოდონა, „ოთარაანთ ქვრივი – ქართველი ქალის ზნეობრივი იდეალი“, in გაზ. ლიტერატურული საქართველო, 27 ნოემბერი, 1992 ილიას სამრეკლო (მოგონებათა კრებული), თბილისი, გამომცემლობა „განათლება“, 1988.

ჭავჭავაძე, ილია, თხზულებანი, ტ. 15, თბილისი, „ილიას ფონდი“, 2007.

ჭავჭავაძე, ილია, თხზულებანი, ტ. 9, თბილისი, „ილიას ფონდი“, 2007.

ჭავჭავაძე, ილია, რჩეული ნაარმოებები 5 ტომად, ტ. 1, ლექსები, პოემები, თარგმნილი ლექსები და პოემები, თბილისი, გამომცემლობა „საბჭოთა საქართველო“, 1985.

ჭავჭავაძე, ილია, რჩეული ნაარმოებები 5 ტომად, ტ. 4, პუბლიცისტური წერილები, თბილისი, გამომცემლობა „საბჭოთა საქართველო“, 1987.

Mariam ADAMASHVILI
Doctor of Social Sciences
Georgian national university
Tbilisi Georgia

21st Century in the Works of Ilia Chavchavadze

Abstract: As Iakob Gogebashvili put it, “probably no other world genius had such an impact on his nation as Ilia Chavchavadze had on Georgia”. Ilia mapped out the future path of the country¹.

1. He focused on the area of education planting the seeds of education for Georgians.

2. Thinking that monetary communications are important for national identity the very first Georgian bank was formed upon his initiative.

3. Ilia greatly contributed to the virtual communication space, well tested by than in Europe, development of the press, which facilitated the Enlightenment efforts. This scheme of new identities, which the public figure had formulated in slogan *Motherland, Language, Faith*, is certainly European.

The *Tergdaleuli* (literally: those who crossed the Tergi river, border with Russia) ideology of Ilia and his fellow thinkers was based on the European state of mind, which is based on personal freedom, development, and wealth through hard work. Ilia attempted to establish civil ethics, which by its nature socially and politically was developed by the Western, i.e. Euro-American thought. Ilia deemed that freedom of speech and thought was a significant achievement.

Today, the foundation of the Georgian state should be sought in the 19th century Georgian socio-political thinking when Georgians adequately realized, evaluated, and described Georgia under the Russian colonial rule. When introducing the Western political values

1. *Ilia's Cathedral* (Memorial Collection), Tbilisi, Publishing House “Education”, 1988, p. 10.

into Georgian socio-political thought, we should recall *Traveler's Letters*, which is considered by the Georgian literary historians a mission statement of Chavchavadze's activity. Moreover, in political terms, for the Georgian society it became a manifestation for the creation of a national state.

Key words: 19th Century, Russian Colonial Rule, War with Books, Socio-political Thought, Ilia Chavchavadze.

The second part of the 19th century saw quiet significant changes in Georgian society. After graduating gymnasiums in Tbilisi and Kutaisi Georgian youth started going to Russia (mostly to Petersburg and Moscow) in search for higher education. Some of them brought home new ideas widely spread in civilized parts of the world of that time. Inspired by ideas of the French enlightenment, including an idea of a rational system for intellectual development and an idea of political freedom, Georgian "enlighteners" were faced by a difficult challenge: to spread these ideas in a Georgian society oppressed by the Russian Empire. Introduction of new ideas was met by strong opposition.

From 1860s Ilia Chavchavadze became a widely recognized leader of a national movement solidly connected with people and finding peace of mind when caring for them. Ilia gave up his lands in favor of peasants and moved to the capital to look after his greater land, his motherland.

"It is possible that no single genius in the world means so much for his own nation, as Ilia Chavchavadze means for Georgia," Iakob Gogebashvili said².

"Let's end the sorrow over the past, / Let's follow a different star, / Let's give a birth to our own future, / Let's give future to people"³.

This is how Ilia saw the future of his nation. Not a single issue of importance went unnoticed by Ilia, because he regarded an open wound of a nation as a wound of his own.

Ilia and his brothers-in-arms acknowledged that the education system under the Russian rule would not provide Georgian youth with the national ideology. This is when the necessity of establishment of a "Society

2. *Ibid.*

3. Ilia Chavchavadze, *Selected works* in 5 volumes, vol. 1., *Poems, Translated Poems*, Tbilisi, Publishing House "Soviet Georgia", 1985, p. 44. [Our translation here and thereafter].

for Spreading Literacy among Georgians” arose. The society under Ilia’s leadership worked hard to put the education system back on a track of its national beginnings.

In early 1860s, a new generation of Georgians who had just graduated from universities in Russia, entered the national scene to confront the colonialism of the Russian Empire.

- They confronted the suppression of Georgian language by introducing a book by Iakob Gogebashvili, “Deda Ena” (a Mother Tongue);
- They confronted the russification of the education system by establishing a “Society for Spreading Literacy among Georgians”;
- Central and local Russian language newspapers were ousted by Georgian print editions, *Droeba* and *Iveria*;
- Monopoly of Russian books was limited by Georgian books;
- Professional theater troupes in Tbilisi and Kutaisi challenged the standings of Russian theaters in Georgia;
- Land Banks of the Nobility in administrative units of Tbilisi and Kutaisi rose as competitors of Russian financial institutions in Georgia.

Ilia Chavchavadze, as a longtime journalist, was closely following major political and cultural developments in the world. He was trying to establish the same social and political ethics in Georgia that prevailed in European and American societies. Through his publicistic and fictional texts, Ilia was quickly reacting to political processes globally. His print articles included the accounts on the rebellion on the Island of Crete, Istanbul conference and the meeting of the Emperors of Germany and Austria, as well as his accounts about Gladstone and Bismark. He dedicated a verse to Garibaldi and his movement for Italian freedom (“I hear a long desired sound of shackles breaking”) and another verse to the defeat of Paris Commune (“A huge banner raised to rescue the enslaved was trampled by oppressors”).

Democracy, as explained by political scientists and sociologists, does not solely mean the rule of people, or a political regime of the majority. Its lexical meaning (demos – people, cratos – governing) refers to “governing”, or a political structure; but democracy is also an ideology, a system of values and a way of civil thinking. The idea of democracy was first introduced in School of Athens by its first ideologists, Plato and Aristotle through their theories.⁴ However, those rudiments of democracy lacked the meaning that

4. *American Independence Declaration* www.iaw.indiana.edu/uslawdocs/declaration.html (accessed July 19 2017).

we attach to democracy in modern days. American democracy has played a significant role in developing a modern understanding of democracy. Principles of American democracy were carved out in the 1776 Declaration of Independence and further developed in post-colonial and in particular, a post-civil war periods. In 1860-70s Europe and America saw ongoing struggles to establish democracies and democratic values. However two World Wars significantly impeded the process. Modern democratic values imply certain rights and freedoms, civil equality and law obedience. According to a classic theory on democracy, a state can be formed by law abiding citizens who are united by civil values.

Ilia considered the major value of democracy, the freedom of expression and thinking, as a significant achievement of modern societies. Ilia saw weakness of Russian political class in its efforts to limit print media, including periodicals and literary publications.

Writers have no ways, or means left to express their opinions and beliefs freely. ... in other countries where they have at least a little understanding of importance of printed words, print magazines and newspapers and literature in general, no matter if it is a correspondent of a very small newspaper, they will treasure and safeguard him and carry him in arms⁵,

– said Ilia and added that press could form a public opinion, therefore, it had a “sacred mission” that bestowed a special responsibility upon it. “The duty of press is not setting peasants on nobility, or the rich on the poor, but its duty is to act as a middleman, stand in between and make peace”⁶.

Ilia Chavchavadze would say, “it is a different warfare today, the warfare with books and knowledge. Will it not be pity to see the Georgian flag that has seen fires and swords and survived eaten by moths and worms?”⁷ These words are still meaningful today. Today, people have created a new form of warfare, which is information warfare. In our days countries and political rivals are mostly waging this type of warfare against each other. Information warfare promises to become a decisive form of warfare in future. In today’s reality mass media has become a principal weapon in information warfare. Ilia’s writings from as early as late 19th century show he was already seeing the challenges newspapers and magazines were going to face in future.

5. Ilia Chavchavadze, *Works*, vol. 15, Tbilisi, «Ilia Foundation», 2007, p. 80.

6. *Ibid.*

7. Ilia Chavchavadze, *Selected works* in 5 volumes, vol. 4., *Publicistic Letters*, Tbilisi, Publishing House “Soviet Georgia”, 1987, p. 175.

Fondements philosophiques de la littérature.

Magazines and newspapers have two purposes. On one hand they are intermediaries between life and science; they are a tool to spread what mankind has obtained by intellect, what mankind has investigated and recognized as a truth. On the other hand, they are a mirror of a complicated life of the society, a mirror that reflects society's intellectual and ethical moves and the flow of everyday thinking. ... There are times and there are societies where magazines and newspapers stand in the vanguard of life casting light to the paths to be traversed and life in return decorates the streets of the knowledgeable by the best of its flowers. But there are times and there are societies where all that magazines and newspapers do is abusing and swearing at each other. Sadly, the latter is also true, but it is what it is. The life of a human resembles a gigantic body that cannot be spared from a pimple or a wound in its lifetime⁸.

Ilia Chavchavadze is accurate in his description of a state and a role of media in various political developments. He's also accurate in showing impacts of these developments on various parts of the society, as well as on media itself.

Diversity of magazines and newspapers is determined by various circumstances. In countries where societies' self-motivation is weakened and their intellectual and ethical abilities are in a state of sleep, literacy in general and newspapers specifically can hardly be a conduit for public opinion and mood. Spreading knowledge, inspiring self-motivation and helping intellectual and ethical abilities emerge from sleep must be the utmost goal of newspapers⁹.

The significance of these words is still clear today. Multiple individuals involved in press, both owners and reporters, have either no understanding of the true mission, significance, or influence of press, or they willingly become involved in dangerous games against public and political processes, as these days it is media that is most widely used to promote propaganda. As Ilia noted, and it is because of these observations that he's outrun his time, "Obtaining and spreading scientific information among public, observing and retelling stories of other people is the program of our newspaper"¹⁰. It is noteworthy, that these words of a great thinker makes a point for Georgia's print and electronic (Internet televisions and internet-newspapers) outlets.

Ilia's works, including literary products are focused on people independent of their social status, ethnic origin, religious faith, or gender.

8. *Iveria*, n°1 Tbilisi, March 3, 1877, p. 2.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

He distances himself from the “generation of fathers” who he accuses of having tendencies of dividing public in those groups. Ilia robs literature of its elitist status and makes it folk by writing in an everyday language used by ordinary people. Ilia seeks an opportunity for education for every young individual independent of their origin and economic power. Ilia’s publicism reflects his personal attitudes towards issues. His writings remains a must read for the development of a civil society.

One of the key signs of civic awareness is equality before the law and compliance to the law. Ilia’s understanding of freedom and equality is based on a principle of compliance to the law. Let’s see what he says in this regard:

Bossuet says in his History of the World, that freedom is a state of a human being and human mind, where everyone complies to the law and no individual stands above the law. ... This is the meaning of freedom that is true and widely recognized by today’s knowledgeable men and states. This is what true society of people should be based on. And if it is missing, those societies know only brutality, violence and abuse. And a human’s life in those societies becomes a life of a beast and a human, the son of God, is turned into a beast¹¹.

Civic awareness and compliance to the law are related to the notion of civic dignity. Civic dignity holds an important place in Ilia’s reports. In one of his articles,¹² Ilia tells a story of a wealthy merchant from Breslov who takes local government officials to court over an unfair fine of three roubles.

Dear readers, it looks funny to cause so much trouble for just three roubles, doesn’t it? And who’s causing the trouble? – A wealthy merchant. If he were one of us, he’d immediately take the money out of his purse and pay it. What are those three roubles for him? – Just dirt that stains his hands, a dust and nothing more. But if you look deeper into his case, you’ll start respecting him, not mocking. He’s not bothered that they are taking his three roubles. He’s bothered because he believes the law and justice are violated. He regards justice to be his castle. He believes justice is so valuable that he cannot allow just anyone to trample it. This is it, a true civic commitment. This is it, demonstration of a dignity of a member of a society of people¹³.

This story is reminiscent of a scene from *Widow of Otarashvili*, one of Ilia’s most popular literary works, where the widow reaches out to the

11. Ilia Chavchavadze, *Works*, vol. 9, Tbilisi, «Ilia Foundation», 2007, p. 441.

12. *Ibid.* p. 443.

13. *Ibid.*

governor to sue a low level official. The widow is willing to put on “iron shoes”, arm herself with an “iron cane” and find justice not for the sake of personal interests, but civic values. Ilia introduces a new term, a “manly man”, in his writings, to identify a “free citizen” / “a dignified man” by it.

Ilia’s ideal characters – the widow, Giorgi, the preacher and others – give citizens of the 19th century Georgia examples of civic awareness¹⁴, as well as examples of impeccable citizenship. They are countered by ideology of Luarsab and his entourage, or the ideology of the residents of the widow’s village, holdovers of the previous social system. They do not form a society. They are not members of a new social environment. Ilia questions their value as citizens.

Ilia talks extensively about a notion of a “manly man” in one of his articles¹⁵. He refers to both men and women by this term and places them on the same level. Ilia believes, that when it comes to the value of each and every citizen, the issue of a gender is losing its relevance. The fact that the widow of Otarashvili does work of both, a man and a woman, speaks volumes of her dignity. Ilia paints the image of a dignified citizen. He tells us that a woman is a full fledged member of the community and that she’s free to hold her own views and she’s independent and strong, both psychologically and physically.

The foundations of a modern Georgian state were laid in the 19th century. It was back then that the citizens of Georgia realized and evaluated the dangers that their country faced under the colonial rule of Russia. The book that firmly imprinted western political values in Georgia’s public and political discourse is *Letters of a Traveller* by Ilia Chavchavadze, a book described by historians as a document stating the aims and the principles of Ilia’s life and work. Moreover, the book became a manifesto that promoted the idea of state independence in a country that had its statehood lost. Whenever someone writes about Ilia, he quotes Lelt Ghunia saying: “[when] we were the owners of our destiny”. *Letters of a Traveller* has placed Ilia in the vanguard of a national liberation movement.

Ilia was almost certainly sacrificed to the idea of Georgian statehood. First it was Ilia who was killed and in 1921 independent Georgia was also executed. But Ilia’s ideas and his public and literary contributions continue

14. Dodona Kiziria, «The Widow of the Fourth – The Woman’s Moral Ideal for Georgian Women», in *Gas. Literary Georgia*, November 27, 1992.

15. *Ibid.*

to provide consolation to the Georgian people, giving the hope for the future.

Ilia was buried at the Mtatsminda Pantheon. In 1987, the Georgian Orthodox Apostolic Church canonized him in a clear acknowledgement of his services to his country. He was called Saint Ilia the Righteous. This was the first instance of canonization under the Soviets. The first liturgy dedicated to Saint Ilia the Righteous was conducted on August 2, 1987, on the day of the Holy Prophet Elias.

His death was hardly a death. It was more of a crucifixion and quick ascension. It was his transformation, his penetration in each and every Georgian's soul and his rise as an object of love for the entire nation. The tenant of heavenly Georgia, Ilia's inseparable from earthly Georgia, as his immortal soul watches over us from above.

Bibliography

- American Independence Declaration* www.iaw.indiana.edu/uslawdocs/declaration.html (accessed July 19 2017)
- Chavchavadze, Ilia, *Works*, vol. 15, Tbilisi, "Ilia Foundation", 2007.
- Chavchavadze, Ilia, *Works*, vol. 9, Tbilisi, "Ilia Foundation", 2007.
- Chavchavadze, Ilia, *Selected works* in 5 volumes, vol.1., *Poems, Translated Poems*, Tbilisi, Publishing House "Soviet Georgia", 1985.
- Chavchavadze, Ilia, *Selected works* in 5 volumes, vol.4., *Publicistic Letters*, Tbilisi, Publishing House "Soviet Georgia", 1987.
- Ilia's Cathedral* (Memorial Collection), Tbilisi, Publishing House "Education", 1988.
- Iveria* n°1 Tbilisi, March 3, 1877.
- Kiziria, Dodona, "The Widow of the Fourth – The Woman's Moral Ideal for Georgian Women", in *Gas. Literary Georgia*, November 27, 1992.

Marine SIORIDZE
Professeur
Sophiko GUJABIDZE
Doctorante
Université d'État Chota Roustaveli de Batoumi
Batoumi, Géorgie

La vision tragique dans l'œuvre de Marguerite Duras

Résumé: Marguerite Duras est un des écrivains qui aura le mieux marqué son époque. En effet, en un demi-siècle de création protéiforme, elle aura non seulement imposé son nom dans la littérature du XX^{ème} siècle, mais elle aura aussi provoqué des réactions contradictoires et passionnées qui ne se sont pas éteintes avec elle.

La production de Marguerite Duras semble, à maints égards, emblématique de nombreux aspects du tragique, dans la conception classique, mais surtout moderne du terme. En effet, l'hypothèse que nous formulons et que nous essayerons de démontrer est la suivante: les textes de Duras participent du retour du tragique, un tragique qui évolue petit à petit, abandonne les sphères classiques et qui, pour mieux s'exprimer «ne revient pas du côté où on l'attendait, où on le recherchait vainement depuis quelques temps, celui des héros et des dieux, mais de l'extrême opposé, puisque c'est dans le comique qu'il prend sa nouvelle origine» (Jean-Marie Domenach). Le tragique semble être au cœur de la littérature contemporaine. En effet, la mort de la tragédie classique ne signifie pas la disparition du tragique. Au contraire, celui-ci survit et prend de nouvelles formes. C'est précisément cette «nouvelle forme» que nous analysons dans notre article. L'œuvre durassienne participe de ce que Jean-Marie Domenach nomme «le retour du tragique». Notre étude porte sur la vision tragique de Duras. Elle examine aussi l'évolution du tragique familial durassien en le comparant souvent au tragique antique.

Mots-clés: œuvre autobiographique, vision tragique, existence humaine, famille, détachement

Abstract: Marguerite Duras is one of the most influential writers of his time. Indeed, in half a century of protean creation, it will not only have imposed its name in the literature of the twentieth century, but it will also have provoked contradictory and passionate reactions that have not been extinguished with it.

The production of Marguerite Duras seems, in many respects, emblematic of many aspects of tragedy, in the classical but mostly modern conception of the term. Indeed, the hypothesis that we formulate and which we will try to demonstrate is that the texts of Duras participate in the return of the tragic, a tragic that evolves gradually, abandons the classical spheres and which, to express itself better “Does not return to the side where it was expected, where it has been sought in vain for some time—that of heroes and gods—but of the opposite extreme, since it is in the comic that its new origin” as written by Jean-Marie Domenach.

The tragic seems to be at the heart of contemporary literature. Indeed, the death of classical tragedy does not mean the disappearance of tragedy. On the contrary, it survives and takes on new forms. It is precisely this “new form” that we analyze in our article. The Durassian work is part of what Jean-Marie Domenach calls “the return of tragedy.” Our study focuses on the tragic vision of Duras. It also examines the evolution of the Durassian tragedy by comparing it often to the tragic antique. We try, too, the complex relations that exist between Duras, between tragic and comic. We attempt to understand how Duras succeeds in surpassing the modern tragic as she develops an aesthetic of detachment.

Keywords: Marguerite Duras, Tragic, Comic, Laughter, Esthetics, Detachment

Introduction

Dès ses premiers écrits, Marguerite Duras s’est forgé, comme l’écrit Danielle Bajomée, une «conception tragique» (*Duras ou la douleur* 183) de l’univers. En effet, Duras porte un regard particulièrement sombre sur l’existence humaine, sur le mal d’être, mettant en scène des personnages

profondément meurtris. Pour la romancière, les vrais livres sont ceux qui disent «le deuil noir de toute vie» (*La Douleur* 34). Et justement ses œuvres évoquent souvent ce «deuil noir» et font de lui l'essence même de son projet littéraire. Notons, que cette conception tragique du monde trouve ses origines dans la propre vie de l'écrivain, plus précisément dans son enfance.

Il nous est apparu inconcevable d'étudier avec pertinence le tragique chez Marguerite Duras sans remonter à la source qui l'alimente à savoir la tragédie familiale, histoire terrible et foyer générateur du tragique durassien. Il va sans dire que nous sommes conscients des risques que comporte une telle démarche. Mais, plus que chez tout autre écrivain, la vie et l'œuvre de Marguerite Duras sont indissociables. L'autobiographie et la fiction, chez elle, se mêlent, s'entrelacent constamment. Duras elle-même paraît nous autoriser à nous avancer dans cette voie, dans la mesure où elle déclare à Alain Veinstein: «On fait toujours un livre sur soi. C'est pas vrai leurs histoires! L'histoire inventée: c'est pas vrai...» (Turine, *Le Ravissement de la parole* 72). De cet aveu, il ressort ainsi que l'écriture durassienne est intimement liée au vécu: elle y puise ses scènes-matrices et ses figures emblématiques. Cette intrication affichée entre l'autobiographique et le fictionnel dans les écrits durassiens complique sérieusement la tâche du lecteur. Celui-ci n'arrive pas à démêler le réel du fictif et ne sait plus où s'achève le récit de vie et où commence le récit imaginaire.

«Nous sommes aussi conscients que le vécu personnel, d'une façon plus précise l'enfance, est un motif central de l'œuvre entière, autour duquel se développent des réseaux d'images et des figures qui structurent en profondeur l'univers durassien» (Cousseau, *Poétique de l'enfance dans l'œuvre de M. Duras* 14). Ceci dit, il ne s'agit pas pour nous d'étudier le thème de l'enfance chez Marguerite Duras, ni d'analyser son rôle dans l'organisation du récit ou la position du narrateur à son égard. Nous tenons toutefois à préciser, par souci de clarté et de méthodologie, que l'enfance dans les textes de Duras recouvre une période particulièrement étendue. Nous envisageons le terme «enfance» dans un sens large, comme désignation générique renvoyant à la fois à l'enfance ainsi qu'à l'adolescence, que la romancière semble englober dans une acception unique. Cette enfance est sans cesse reprise et déplacée d'un récit à l'autre et se trouve ainsi mythifiée. Il est très difficile, pour le lecteur, d'en déterminer la part de vérité et la part de mensonge comme il lui est impossible de discerner, dans les versions tantôt romanesques tantôt théâtrales qui en sont livrées, les événements relevant de la vie personnelle et ceux qui sont le fruit de

l'imagination. Peu importe, au fond, dans la mesure où «l'événement lui-même est détruit par le livre [...] mais le livre fait ce miracle que, très vite, ce qui est écrit a été vécu. Ce qui est écrit a remplacé ce qui a été vécu», comme le déclare Marguerite Duras à Pierre Dumayet lors de l'émission *Lire et Écrire*, enregistrée en 1992. «L'écrivain nous apprend, à travers cette déclaration, que ce ne sont pas les éléments autobiographiques clairement établis et susceptibles de satisfaire à une réalité historique qui comptent, mais plutôt la transformation de ces substrats par l'imagination» (Lejeune, *Le Pacte autobiographique* 57).

Notre travail n'étant pas une analyse théorique sur l'autobiographie, nous ne tenterons pas d'étudier les questions de fidélité à la réalité, de ressemblance au vrai ou d'épreuve de vérification qui fondent et codifient ce genre littéraire. Nous nous contenterons, pour le moment, de formuler une hypothèse qui semblerait hâtive ou réductrice s'il ne s'agissait de l'œuvre de Marguerite Duras: l'autobiographie, chez elle, ne se donne à lire que comme autofiction. Ce terme est un néologisme créé en 1977 par Serge Doubrovsky, critique littéraire et romancier, pour désigner son roman *Fils*, mais la pratique à laquelle il renvoie existe bien avant. Selon Jacques Lecarme, l'autofiction réside dans «le montage et l'intervalle lacunaire de deux récits, l'un fictif, l'autre non-fictif» (*L'autobiographie* 278). D'après lui, c'est un genre hybride qui modifie les codes de l'autobiographie traditionnelle. Il repose sur un «régime narratif variable» et «un contrat de lecture» (*Ibid.* 267) imaginaire associé à un pacte de lecture référentielle. L'autofiction se définit donc par l'association d'une appartenance au romanesque prêtée par le prétexte (roman ou fiction) et le critère onomastique de la triple identité (un même nom renvoyant à la fois à l'auteur, au narrateur et au personnage principal).

Dans cette étude, nous voudrions mettre l'accent sur la tragédie familiale évoquée à plusieurs reprises dans les récits autobiographiques de Duras comme événement marquant qui éclaire de manière saisissante l'œuvre et la pensée durassiennes et les engage sur la voie du tragique. Pour ce faire, nous tenterons d'analyser comment ce substrat autobiographique avec son cortège de malheurs tels que la mort prématurée du père, l'effondrement des barrages et la double injustice autant sociale que familiale, porte en germes les thèmes tragiques autour desquels gravitera l'œuvre autobiographique et fictionnelle de Marguerite Duras.

Étude du tragique familial durassien

Le malheur exemplaire et unique de la cellule familiale constitue la première confrontation de Marguerite Duras au monde, vécue surtout à travers le décès brutal et prématuré du père et l'omniprésence de la figure emblématique de la mère. Héroïne profondément tragique, personnage excessif et contradictoire, la mère cristallise à elle seule le tragique de l'existence humaine. Le spectacle de sa lutte acharnée et perdue contre les forces obscures du Mal, incarnées par le système colonial dans l'Indochine française des années 1930, représente, pour l'écrivain, une véritable initiation et une vraie leçon de vie, où elle découvre la condition intolérable de l'être humain.

Marguerite Duras développe dans ses écrits autobiographiques une vision tragique du monde à partir d'un événement traumatisant, en l'occurrence, la disparition prématurée du père. En 1918, la famille Donnadiou s'installe à Phnom-Penh au Cambodge où le père est nommé directeur de l'enseignement de Hanoi et la mère institutrice de jeunes filles à l'école indigène de Gia Dinh. Mais peu de temps après, Henri Donnadiou est rapatrié en France pour raison de santé. Il y mourra sans avoir revu sa femme et ses enfants. Disparu, parti vers une contrée lointaine, inconnue, telle est la seule et unique réalité du père. De ce point de vue, nous pouvons dire que la mort du père est associée, dans l'esprit de la romancière, à une sorte d'abandon comme elle l'écrit explicitement dans *La Vie matérielle*:

Avec l'épisode des Barrages, ma mère avait été volée et elle avait été abandonnée par tous. Elle nous avait élevés sans aide aucune. Elle nous avait expliqué qu'elle avait été volée et abandonnée parce que notre père était mort et qu'elle était sans défense. Il y avait une chose dont elle était certaine, c'était qu'on était tous abandonnés. (55)

Les propos durassiens sonnent, dans cette déclaration, comme une accusation virulente à l'égard du père. Parti d'Indochine pour aller se soigner en France, Henri Donnadiou n'est jamais revenu et se rend coupable, aux yeux de sa fille, de haute trahison. Il devient symboliquement un traître.

La romancière situe la perte du père à l'âge de quatre ans comme elle l'indique à Michelle Porte: «Mon père, je ne l'ai pas connu. Il est mort, j'avais quatre ans» (*Les lieux de Marguerite Duras*, 48). L'écrivain élude presque complètement cet événement de son œuvre. C'est à peine si on en trouve quelques détails sous forme de phrases négatives telles que: «Cet homme qu'ils n'avaient pas connu» (*L'Amant de la Chine du Nord* 33), «Je

n'ai pas eu de père» (*Les Parleuses*, 24) ou encore: «Elle [la mère] ne leur en avait parlé que très peu pour ne pas assombrir leur enfance» (*L'Amant de la Chine du Nord*, 33). Le discours est par ailleurs toujours lapidaire dès qu'il s'agit d'évoquer la disparition du père. Outre les phrases déjà citées, nous pouvons encore lire dans *L'Éden Cinéma*: «Et puis le père est mort. On avait entre quatre et sept ans» (15) ou dans *Les Parleuses*: «Il est mort, j'avais quatre ans» (48). La narratrice affirme même n'avoir jamais souffert de la mort subite du père: «Comment peut-on souffrir de l'absence de quelqu'un qu'on n'a jamais vu?» (Émission par Marianne Alphant «Le bon plaisir de Marguerite Duras». France culture, 20 septembre 1984.) Cette indifférence affichée par l'écrivain nous paraît fort suspecte pour ne pas nous y attarder.

La perte irrémédiable du père s'inscrit, en dépit des déclarations de Duras, au cœur même de ses récits, exprimant le vide et disant la mort qui hanteront sa vie et son œuvre. Conscients de l'importance de ces deux motifs chez la romancière, nous ne pouvons que croire au rôle fondamental de la perte précoce d'Henri Donnadiou dans l'émergence d'une poétique tragique au sein de la production de sa fille. Un paradoxe très significatif révèle d'ailleurs l'importance de cette perte. Lorsqu'elle commence sa carrière d'écrivain, la jeune Marguerite abandonne son patronyme d'état civil, Donnadiou et choisit le pseudonyme Duras, nom qui renvoie curieusement à la région natale du père.

L'absence significative du père dans la cellule familiale détermine la structuration des liens familiaux et privilégie la présence obsédante de la figure maternelle. L'ombre de cette dernière plane sur tous les récits durassiens. Elle fait partie intégrante de la littérature. Elle est celle qui ne comprend pas la vocation de sa fille, celle qui s'y oppose et qui renforce paradoxalement l'envie d'écrire chez l'adolescente. De texte en texte, l'écrivain ne cesse de mettre en évidence la remise en question de son existence par sa propre mère, l'influence que cette mère «désespérée d'un désespoir si pur que même le bonheur de la vie, si vif soit-il, quelquefois, n'arrivait pas à l'en distraire tout à fait» (*L'Amant* 22) a eu sur la formation de son être et sur l'émergence d'une véritable vision tragique chez elle. La pièce de théâtre *L'Éden Cinéma* (1977) montre que la mère reste pour l'auteur son premier cinéma: «Veuve très jeune, seule avec nous dans la brousse pendant des mois, des années, donc seule avec des enfants, elle se faisait son cinéma de cette façon» (*L'Éden Cinéma* 157). D'ailleurs, dans cette pièce, la mère est au centre de la scène, même si elle ne parle pas. Sa seule présence suffit.

Assez souvent, la mère siège majestueusement «au centre de son royaume» (*L'Amant de la Chine du Nord* 14). C'est elle qui assure la force et l'unité de la famille et il est très édifiant que sa mort sonne le glas de la cohésion familiale dans *Un barrage contre le Pacifique*. La disparition assez prématurée de son mari l'oblige à pallier ce manque primordial et à assumer un double rôle: «Quand mon père est mort, j'avais quatre ans, mes deux frères sept et neuf ans. Ma mère est alors devenue aussi père, celle qui protège, contre la mort, contre la maladie – à l'époque, c'était la peur de la malaria» (199). L'ambivalence du rôle exercé par la mère est probablement à l'origine de son image paradoxale dans l'univers durassien. En vérité, l'œuvre de Duras nous offre deux visages contradictoires de la figure maternelle.

Dans la plupart des textes, la mère apparaît comme un symbole. C'est une mère universelle qui protège non seulement ses enfants, mais aussi tous les enfants de la plaine. Dans *L'Éden Cinéma*, elle se substitue à la terre mère, incapable de nourrir les enfants indochinois et lutte constamment pour qu'ils puissent manger à leur faim. Elle s'apparente ainsi à Déméter, divinité mythologique de l'abondance, de la fertilité et de l'épanouissement. C'est elle qui a fait construire des huttes pour les paysans de la plaine, et c'est elle encore qui a adopté, en l'achetant à sa mère trop pauvre pour la nourrir, une petite fille chétive et malade, qui ne vivra que quelques mois. Son métier d'institutrice coloniale, qu'elle exerce avec passion et dévouement, renforce cette portée mythique: venue pour instruire, pour semer les graines de la connaissance et du savoir, elle

[...] n'a jamais abandonné un enfant avant qu'il sache lire et écrire. Jamais [...] elle faisait des cours tard le soir pour les enfants dont elle savait qu'ils seraient des ouvriers plus tard, des «manuels», elle disait: des exploités. Elle ne les lâchait que lorsqu'elle était sûre qu'ils étaient capables de lire un contrat de travail. (*L'Amant de la Chine du Nord* 117)

Mais cette image valorisante de la figure maternelle est cependant perpétuellement contrariée par une représentation moins glorieuse où elle prend les traits d'un «monstre dévastateur [...] un monstre au charme puissant» (*Un barrage contre le Pacifique* 83). Le monstre, créature terrible, incarne, depuis l'Antiquité gréco-romaine, une force débordante et désordonnée qui échappe, par anomalie, défaut ou excès, aux lois de la Nature et de la Société. Il semblerait alors que le monstre, chez Duras, est bien cette mère excessive qui suscite la frayeur et sème la confusion par son caractère et son comportement. Ainsi, elle n'hésite pas, dans *Un barrage*

contre le Pacifique, à sacrifier sa fille, à la vendre, de façon presque légale et sous le masque d'une extrême convenance, à un parfait inconnu: M. Jo, l'amant chinois. Le caractère monstrueux et immoral de la mère apparaît également lorsqu'elle bat violemment sa fille Suzanne, lui vole le diamant qu'elle a «soutiré» (139) à M. Jo et lorsqu'elle essayera de vendre ce diamant mal acquis afin de payer ses dettes. Avec une mère pareille, nous sommes hors des limites du naturel, du soutenable et de l'instinct maternel. La mère est présentée, par ailleurs, comme une figure extrêmement dangereuse. Elle incarne une force originelle d'une vitalité exubérante et donc perturbatrice et menaçante pour l'ordre social.

En effet, la mère est, dans la plaine, un élément perturbateur majeur qui s'inscrit dans une logique de l'excès, du chaos et de l'interdit. Elle entraîne tous ceux qui la côtoient dans la ruine et le malheur: les paysans qui ont cru à tort en elle, auxquels elle a fait des promesses irréalistes, et qui se retrouvent comme avant, dans une misère encore plus désespérée et ses enfants qu'elle plonge dans la pauvreté. C'est une sorte de déséquilibrée qui se singularise par un acharnement à la fois aveugle et pathétique dont elle fait preuve à propos de la concession incultivable. Les échecs successifs de la figure maternelle et la démence qui la gagne marquent définitivement l'existence de ses enfants. De pauvre veuve, victime tragique d'un système colonial corrompu, la mère devient, paradoxalement, pour ses enfants un véritable bourreau, qui s'acharne lourdement sur leur destin:

Mon petit frère et moi on est près d'elle sur la véranda face à la forêt. On est trop grands maintenant, on ne se baigne plus dans le lac, on ne va plus chasser la panthère noire dans les marécages des embouchures, on ne va plus ni dans la forêt ni dans les villages des poivrières. Tout a grandi autour de nous. Il n'y a plus d'enfants ni sur les buffles ni ailleurs. On est atteints d'étrangeté nous aussi et la même lenteur que celle qui a gagné ma mère nous a gagnés nous aussi. On a appris rien, à regarder la forêt, à attendre, à pleurer. (*L'Amant* 70-71)

L'écrivain multiplie, dans ce passage, les tournures négatives pour exprimer l'emprise fatale que la figure maternelle exerce sur ses enfants. Ces derniers ont cessé de vivre pour eux-mêmes et vivent uniquement pour elle. Ils apparaissent comme des êtres «possédés» (*Ibid.* 34). À ce propos, la locution négative «ne...plus» qui scande la citation implique une certaine interruption dans la continuité temporelle: les enfants ont suspendu toute activité personnelle et restent désormais aux côtés de leur mère car celle-ci ne supporte pas de les voir s'éloigner d'elle. Dès qu'ils essayent de s'évader

un peu et d'oublier leur malheur, elle commence à crier et finit par avoir une crise violente susceptible, selon les dires du médecin, de provoquer sa mort. Il s'agit ici d'une sorte de chantage affectif de la part de la mère puisque ses enfants renoncent à leurs aspirations et demeurent à ses côtés pour la soigner et la protéger. La fréquence des formules négatives montre la puissance du charme maléfique que la mère exerce sur son entourage. En réalité, le malheur qui s'abat sur elle et le désespoir qui la gagne envahissent, par contamination, la vie de ses enfants. Atteints par un immobilisme atavique et paralysés par l'attentisme, ces derniers s'enlisent de plus en plus dans la plaine. C'est ce que semble suggérer le parallélisme que l'écrivain établit entre «l'étrangeté» et la «lenteur» qui définissent la figure maternelle et l'état léthargique dans lequel sombre sa progéniture.

Par ailleurs, la mère envoûte non seulement ses enfants, mais aussi tous les habitants de la plaine. Plus loin, l'écrivain précise en effet qu'elle «retenait les gens auprès d'elle, et cela à tout âge» (*Ibid.* p. 41). «Retenir», paralyser et neutraliser toute volonté personnelle, telles sont les actions néfastes de ce monstre au charme fascinant et maléfique. Pour s'affranchir de cette mère monstrueuse et dévorante et annuler le sort funeste qu'elle leur a jeté, les enfants doivent partir loin. C'est en tout cas le conseil donné par Carmen à Suzanne dans *Un barrage contre le Pacifique*:

Il fallait avant tout se libérer de la mère qui ne pouvait pas comprendre que dans la vie, on pouvait gagner sa liberté, sa dignité, avec des armes différentes de celles qu'elle avait crues bonnes. Carmen connaissait bien la mère, l'histoire des barrages, l'histoire de la concession, etc. Elle la faisait penser à un monstre dévastateur. Elle avait saccagé la paix de centaines de paysans de la plaine. Elle avait voulu même venir à bout du Pacifique. Il fallait que Joseph et Suzanne fassent attention à elle. Elle avait eu tellement de malheurs que c'en était devenu un monstre au charme puissant et que ses enfants risquaient, pour la consoler de ses malheurs, de ne plus jamais la quitter, de se plier à ses volontés, de se laisser dévorer à leur tour par elle. (183-184)

Tout indique, dans cet extrait, la gravité de la situation dans laquelle se trouvent les enfants. L'expression impersonnelle «il fallait» associée à la locution adverbiale «avant tout» exprime la nécessité ou plutôt l'urgence, pour eux, d'agir et de briser les chaînes qui les maintiennent captifs. En outre, la reprise anaphorique du pronom personnel «elle» démontre que la mère est omniprésente et qu'elle domine l'action. Cette action est toujours évoquée par la narratrice d'une façon péjorative comme le confirme l'usage fréquent d'expressions dépréciatives telles que: «elle ne pouvait pas

comprendre», «elle avait saccagé la paix de centaines de paysans» et «elle avait voulu même venir à bout du Pacifique» (178-180). Il semble indéniable que tout ce que la mère approche de près ou de loin connaît tôt ou tard une issue fatale puisqu'elle dévore tout sur son passage. Duras développe d'ailleurs l'isotopie de la monstruosité et de la dévoration et laisse entendre que cette dévoration pourra même toucher les enfants. Si ces derniers n'opposent aucune résistance à leur mère, ils ne seront que de simples victimes, venant s'ajouter à la longue liste de ses proies comme le révèle la construction à la voix passive qui clôt cet exemple.

Les récits durassiens décrivent donc une mère au caractère ambivalent et pareille à Janus, divinité romaine aux deux visages tournés en sens contraires. La mère apparaît tout d'abord comme une victime à la fois du monde hostile et de l'amour démesuré qu'elle porte à ses enfants. Mais au fil des textes, cette même mère se présente aussi, paradoxalement, comme une créature monstrueuse et envahissante. Si l'amour maternel, dans l'œuvre de Marguerite Duras, est un sentiment violent et une force dévastatrice qui submerge la mère jusqu'à la détruire, il engloutit aussi l'enfant et gâche sa vie. Obsédée par son amour maternel, la mère se fait, par contrecoup, dévorante vis-à-vis de sa progéniture à l'image de l'héroïne *Des Journées entières dans les arbres* dans *Théâtre II* (1968, 92). Cette dernière est en effet une mère possessive qui n'arrive pas à se séparer de son fils et ne tolère pas l'idée qu'il puisse mener sa vie loin d'elle. Ne supportant pas son indépendance, elle quitte l'Indochine où elle habite et se rend à Paris pour le harceler et le convaincre de revenir vivre auprès d'elle. Son caractère vorace se manifeste, de façon symbolique, à travers la faim boulimique dont elle fait preuve:

La Mère: J'ai toujours faim, la nuit, le jour, toujours, et aujourd'hui, tout particulièrement [...] C'est qu'il faut que je mange, moi [...] Ah mon frigidaire, là-bas, si vous voyez ça...Plein! Toute l'année, plein! Le buffet de la gare de Lyon! [...] Mais que j'ai faim. Dans ces avions, on ne vous donne que du thé léger et des tartines sous prétexte que l'avion fatigue l'estomac de ces dames. J'ai si faim que je rongerais un os...Je voudrais un gros pâté comme Mimi les fait. (90-92)

Les textes durassiens gardent quelques traces du tragique traditionnel chez certains de ses personnages, notamment la mère, mais ils déploient surtout une vision tragique moderne de l'existence. Cette conception se manifeste, dans les récits à veine autobiographique, à travers l'histoire familiale où la fatalité de l'Hérédité (folie de la mère) se substitue à la

Fondements philosophiques de la littérature.

fatalité antique des Dieux cruels et indifférents. Elle s'exprime également à travers l'injustice sociale subie par la mère. Le Mal contemporain a un visage humain dans l'œuvre durassienne. Les personnages ne participent pas à la marche de la Société, mais se laissent au contraire écraser par elle. C'est ainsi que se profile le spectre d'une fatalité purement humaine et non divine.

Conclusion

Marguerite Duras développe dans son œuvre une vision tragique de l'existence humaine. En effet, le regard que l'écrivain porte sur le monde est hanté par la souffrance de l'être humain et par son désarroi. Cette conception tragique plonge très profondément ses racines dans les événements de l'enfance. En réalité, le vécu personnel de la romancière, réel ou imaginaire, semble être à l'origine du tragique de Duras. La plupart des textes durassiens reviennent toujours sur la tragédie familiale. Celle-ci engendre la mort, la folie, l'injustice et la violence tant dans le cadre restreint de la vie privée que dans celui élargi de la société. L'histoire personnelle sera complètement récupérée par la fiction à tel point que le lecteur aura du mal à distinguer le réel du fictif. La vie et l'œuvre de l'écrivain semblent étroitement liés. Les données autobiographiques telles la mort du père, la folie maternelle et la double injustice sociale et familiale portent en germes des motifs tragiques qui structurent l'ensemble des textes durassiens et qui participent à l'émergence d'une vision tragique de l'existence humaine chez Marguerite Duras.

Bibliographie

- Bajomée, Danielle, *Duras ou la douleur*, Paris, Éd. Universitaires, 1989.
- Cousseau, Anne, *Poétique de l'enfance dans l'œuvre de M. Duras*, Genève, Éd. Droz, 1999.
- Domenach, Jean-Marie, *Le Retour du tragique*, Paris, Éd. du Seuil, 1967.
- Dumayet, Pierre, La vie en livres. *Revenir à Duras et à Lol V. Stein*. Émission le 29 juillet 2014 à 15h17. <http://aliette-armel.blogs.nouvelobs.com/tag/pierre+dumayet>, (consulté le 12 avril 2018).
- Duras, Marguerite, *La Vie matérielle*, Paris, Éd. P.O.L., 1987.
- Duras, Marguerite et Porte, Michelle, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éd. de Minuit, 1977.
- Duras, Marguerite, *L'Amant*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

- Duras, Marguerite, *L'Amant de la Chine du Nord*, Paris, Éd. Gallimard, 1991.
- Duras, Marguerite, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, coll. «Folio», 1978.
- Duras, Marguerite, *L'Éden Cinéma*, Paris, coll. «Folio», 1986.
- Duras, Marguerite et Gauthier, Xavière, *Les Parleuses*, Paris, Éd. de Minuit, 1974.
- Duras, Marguerite, *Théâtre II: Suzanna Andler, Des Journées entières dans les arbres, Yes, peut-être, Le Shaga*, Éd. Gallimard, Paris, 1968.
- Duras, Marguerite, «Ma mère avait... », in *Le Monde extérieur*, Paris, Éd. P.O.L., 1993.
- Duras, Marguerite, *Des Journées entières dans les arbres*, Paris, Éd. Gallimard, 1968.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1980.
- Lecarme, Jacques, *L'autobiographie*, Paris, Éd. Armand Colin/Masson, 1997.
- L'Exposition de la peinture*, Paris, Éd. Gallimard, 1993.
- Émission de Marianne Alphant «*Le bon plaisir de Marguerite Duras*», France culture, 20 septembre 1984. https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00432049v1/html_references, (consulté le 15 août 2017).
- Turine, Jean-Marc, *Le Ravissement de la parole*, Paris, Éd. Gallimard, 1986.

ნინო გურგენიძე
ფილოლოგიის დოქტორი
ბათუმის შოთა რუსთაველი სახელმწიფო უნივერსიტეტი
ბათუმი, საქართველო

საბავშვო ლიტერატურაში გამოყენებული ონიმების ეტიმოლოგიური კვლევა ფსიქოლინგვისტურ ქრილში

რეზიუმე: საბავშვო ლიტერატურული ნაწარმოები განსხვავებულ, სპეციფიკურ ხასიათს ატარებს, რომლითაც მწერლის ორიგინალობა და ინდივიდუალიზმი ვლინდება. ხშირ შემთხვევაში, ავტორი თვით ქმნის ქალაქებს, ირეალურ პერსონაჟებს, რომლებიც ბავშვებს ფერად სამყაროში ამოგზაურებს და „ხელოვნურ წარმოსახვას“ უქმნის. ამ შემთხვევაში მწერალი ფსიქოლინგვისტურ ქრილში ბავშვურ „ინტელექტს“, სურვილებს, მისწრაფებების „ზონას“ და ფსიქოლოგიას აერთიანებს. ნებისმიერი ლიტერატურული შემოქმედების დანიშნულებაა, შექმნას შესაბამისი განწყობა, რათა ზემოქმედება მოახდინოს მკითხველის ქცევისა თუ განცდის მიმდინარეობაზე. ონიმებისა თუ ტოპონიმების მოხსენიებით ხდება აზროვნების ფიქსაცია ერთ კერძო დენოტატზე, გონება ქვეცნობიერად აერთიანებს, მობილიზაციას უკეთებს ყველა არსებულ ინფორმაციას, მწერალი ერთი სახელდებით მკითხველის გონებაში მის ირგვლივ არსებული ინფორმაციის ლოკალიზებას ახერხებს. ლინგვისტური თვალსაზრისით, ტოპონიმები სხვადასხვა მეცნიერებების სინთეზის შედეგად ფორმირებულ ლექსიკურ – გრამატიკულ კატეგორიას წარმოადგენს, რომელიც შეიძლება სხვადასხვა ასპექტში გამოვიკვლიოთ. ყველაზე მეტად საინტერესოა ონიმების კვლევა ფსიქოლინგვისტიკაში. ადამიანის ფსიქიკის სპეციფიკური თავისებურება და მისი უდიდესი მონაპოვარი სწორედ ისაა, რომ ცნობიერების აქტივობით აღქმული ინფორმაცია განწყობას დაუმორჩილოს და ემოციური გამოხატულება მისცეს. საბავშვო ლიტერატურაში შექმნილი ირეალური სამყარო მხატვრული ფანტაზიის ლექსიკოლოგიური ბაზაა. ფსიქიკური მასალიდან განსაკუთრებით დიდ როლს

ხელოვნებაში გრძნობა, აფექტი ასრულებს. საინტერესოა, მწერალი საბავშვო ლიტერატურაში ონიმების გამოყენებით როგორ ქმნის დიფუზიურ სინამდვილეს, სადაც ალქმითი სინამდვილე, მესხიერებაში მოცემული სინამდვილე და ფანტაზიაში ნაგულისხმევი სინამდვილე ფენომენოლოგიური წარმოსახვაა, რასაც შესაძლოა პირობითად მხატვრული შთაგონება ვუწოდოთ.

საკვანძო სიტყვები: ლიტერატურული ონიმები, ტოპონიმები, დენოტატი, ფენომენოლოგიური წარმოსახვა, მხატვრული შთაგონება

Abstract: The children’s literature is distinguished by its specific nature which reflects an author’s uniqueness and individuality. In most cases a writer invents the names of cities or characters himself, leads children to a colorful world and develops their “artificial imagination”. In this case an author unites children’s “intellect”, desires, “the zone” of aspiration and psychology from psycholinguistic point of view. The aim of any literary work is to create a corresponding mood and atmosphere in order to affect a reader’s behavior or feelings. Using onyms or toponyms, a writer fixes an idea for one particular denotate; a reader’s mind unconsciously combines and mobilizes all the existing information. Giving a name helps an author to localize information around a reader’s mind. From linguistic point of view, toponyms represent a lexical-grammatical category resulted from synthesis of different sciences. It can be studied in different aspects. The research of onyms in psycholinguistics is of particular interest. A specific peculiarity of the human psyche and its greatest achievement are precisely determined by the fact that the perception of information, activated by the consciousness, subordinates mood and gives emotional coloring. A surreal world created in the children’s literature is a linguistic base of artistic fantasy. The most important role of the psychic material in art is played by an affect. It is interesting how a writer of the children’s literature, using onyms, creates a diffusion reality, where a perceived reality, a present reality from memory and an implied reality from fantasy represent a phenomenological imagination that can be conditionally called an artistic inspiration.

Keywords: Literary Onyms, Toponyms, Denotate, Phenomenological Imagination, Artistic Inspiration

ენა წარმოადგენს არა მარტო კომუნიკაციის და შეცნობის საშუალებას, არამედ ის ერის მახასიათებელიცაა. ენა ყოველთვის გამოხატავს ეთნოსს. კულტურის ცვლილებასთან ერთად ხდება ენის მოდიფიცირება, რის საფუძველზეც იქმნება სხვადასხვა ლიტერატურული შედეგები. ყოველდღიურ კომუნიკაციაში ვიყენებთ საკუთარ სახელებს, რომელსაც მიეკუთვნება რეალურად არსებული ადამიანის, ქალაქის, მდინარის, მთისა თუ ნებისმიერი ობიექტის სახელი, რომლითაც მწერლები ლიტერატურულ პერსონაჟებს, საგნებსა და სიუჟეტებს ქმნიან. ლინგვისტური თვალსაზრისით, ონიმები სხვადასხვა მეცნიერებების სინთეზის შედეგად ფორმირდება როგორებიცაა: ლიტერატურათმცოდნეობა, ფილოსოფია, გეოგრაფია, ისტორია და ფსიქოლოგია, რის შედეგადაც ხდება კომპლექსური კვლევა და ვლებულობთ საბოლოო შედეგს. საკუთარი სახელები თავისებურ ლექსიკურ – გრამატიკულ კატეგორიას წარმოადგენს, რომელიც შეიძლება სხვადასხვა ასპექტში გამოვიკვლიოთ: ენასა და მეტყველებაში, დიალექტსა და ლიტერატურაში. ყველაზე მეტად საინტერესოა ონიმების კვლევა ფსიქოლინგვისტიკაში. ადამიანის ფსიქიკის სპეციფიკური თავისებურება და მისი უდიდესი მონაპოვარი სწორედ ისაა, რომ ცნობიერების აქტივობით, „აღქმული ინფორმაცია განწყობას დაუმორჩილოს და ემოციური გამოხატულება მისცეს“ (უზნაძე, ზოგადი ფსიქოლოგია 90). მწერლის შემოქმედებაში უნდა გავმიჯნოთ მის მიერ შექმნილი ორი „სამყარო“-წარმოსახვა:

1. „ვიზუალური წარმოსახვა“, რომელშიც ვიზუალური გარემოს ღირშესანიშნაობებით აღქმულის წარმოსახვა იგულისხმება.
2. „კოგნიტიური ანუ შემეცნებით/შინაგანი წარმოსახვა“, რომელშიც ტერიტორიაზე მოცემული ეთნოსის მახასიათებელი ადათ-წესები და ტრადიციები იგულისხმება.

ყოველი ლიტერატურული ნაწარმოები განსხვავებულ, სპეციფიკურ ხასიათს ატარებს, რომლითაც მწერლის ორიგინალობა და ინდივიდუალიზმი ვლინდება. ონიმები საკუთარი სახელია, მიუხედავად იმისა, რეალურად არსებულია თუ ადამიანის წარმოსახვის ნაყოფია. ლიტერატურულ შემოქმედებაში, მწერლის აქტივობის მიზანს ობიექტური პროდუქტის შექმნა წარმოადგენს. ნაწარმოების შექმნა რთული, ხანგრძლივი პროცესია, რომელშიც ნებისმიერი დეტალი მნიშვნელოვან ელემენტად ითვლება. საინტერესოა ნაწარმოების შექმნის დროს ამოცანა ისაა, რომ უკვე არსებული, ან ზოგჯერ

არარსებული სიუჟეტი მკითხველის წარმოსახვისა და განწყობის მიზეზი გახდეს. განსაკუთრებით საინტერესოა წარმოსახვისა და ფანტაზიის შექმნა ზღაპრებსა და საბავშვო ლიტერატურაში. ავტორი თვით ქმნის ქალაქებს, ირეალურ პერსონაჟებს, რომლებიც ბავშვებს ფერად სამყაროში ამოგზაურებს და „ხელოვნურ წარმოსახვას“ უქმნის. ამ შემთხვევაში მწერალი ფსიქოლინგვისტურ ქრილში ბავშვურ „ინტელექტს“, სურვილებს, მისწრაფებების „ზონას“ და ფსიქოლოგიას აერთიანებს. ისე როგორც კომუნიკაციაში ბავშვთა მეტყველების საყრდენ სიტყვა – კითხვად ითვლება „რატომ?“, ასევე ინტელექტუალურ (ლიტერატურულ) სამყაროში შესაძლებელია „საყრდენ ლექსიკად“ ჩავთვალოთ ტოპონიმები, რადგან სამყაროს, პერსონაჟის, ქალაქის სახელდება წარმოსახვის და ფანტაზიის საბაზს განსაზღვრავს. საბავშვო ლიტერატურაში შექმნილი ირეალური სამყარო და პერსონაჟები მხატვრული ფანტაზიის ლექსიკოლოგიური ბაზაა. „ფსიქიკური მასალიდან განსაკუთრებით დიდ როლს ხელოვნებაში გრძნობა, აფექტი ასრულებს“ (*Ibid.* 599).

მხატვრული ფანტაზია თავის მიზნებს იმით აღწევს, რომ იგი ჩვეულებრივ, ემოციური განცდების ობიექტივაციას იძლევა. თუ მხედველობაში მივიღებთ იმ კავშირს, რომელიც ბავშვთა ემოციურ განცდებსა და განწყობას შორის არსებობს, მაშინ ემოციური ცხოვრების განსაკუთრებული მნიშვნელობა ფანტაზიისათვის სრულიად ბუნებრივად მოგვეჩვენება, რადგან ბავშვი განსაზღვრულ ასაკამდე სინამდვილის განსხვავებას ვერ აღიქვამს. იგი აღქმის, მესხიერების თუ ფანტაზიის შემთხვევაში ყოველთვის ერთსა და იმავე სინამდვილეს გულისხმობს. ბავშვებისათვის წარმოდგენილი და აღქმული ორივე ერთნაირად სინამდვილეში მოცემულად განიცდება. სწორედ ბავშვთა ფსიქოლოგიური აღქმა და წარმოსახვა აძლევს მწერალს საშუალებას, შექმნას ილუზიური სამყარო – ზღაპარი, სადაც ყველა ბავშვისათვის მოგზაურობა სასიამოვნოა.

მეზღაპრე ქმნის უხილავს, საოცნებო სამყაროს ონიმების საშუალებით, რომელშიც ბავშვები ოცნების რეალიზაციას ახდენენ, პოულობენ და ქმნიან საკუთარ ხედვას, გარემოს. მაგალითად: *ფერია, კონკია, წითელქუდა, ჯუჯები, მზეთუნახავი, პიტერ პენი, ჰარი პოტერი*, ზემოსწინებული ნომინაციები ემოციურ ზემოქმედებას ახდენს ბავშვებზე, რომელიც წარუშლელ კვალს ტოვებს გონებაში. *გულივერის მოგზაურობა* გრანდიოზულ, უკიდევანო სამყაროს ილუზირებს, უქმნის ინტელექტუალურ (არამატერიალურ) სივრცეს, სადაც ყოფნა ფიზიკური არსებობის გარეშეც შესაძლებელია. *ყინულის სასანლე* კი ცივ, მიუსაფარ ადგილს, სადაც მხოლოდ ბოროტებს შეუძლიათ სახლობა. როგორც უკვე ვნახეთ, შეიძლება ითქვას რომ, ონომასტიკა მართლაც

მნიშვნელოვან როლს თამაშობს ლიტერატურის ლირებულებაში და ფასეული ადგილი უჭირავს ფსიქოლინგვისტიკაში (Зинин, *Введение в поэтическую ономастику* 56).

მწერალი სხვადასხვა სტილისტურ ხერხს იყენებს, რომლის ფონზე შესაძლებელია გამოვყოთ:

- **ეპითეტური ტოპონიმები**, ონიმები, რომელსაც ავტორი რაიმე ნიშნით ახასიათებს. **ეპითეტი** – ხატოვანი, მხატვრული განსაზღვრება – მაგალითად: *საოცრებათა ქვეყანა*.
- **შედარებითი ტოპონიმები**, ონიმები რომელთა სახელდება რომელიმე საგნიდან ან მოვლენიდან აირეკლება. (**შედარება** – მხატვრული ხერხი, როდესაც ერთ საგანს ან მოვლენას მეორე საგანს ან მოვლენას ადარებენ რაიმე ნიშნის მიხედვით). მაგალითად: *ყინულის სასახლე*.
- **ჰიპერბოლური ტოპონიმები**, ონიმები, სადაც ავტორი გაზვიადებულიად, გადაჭარბებულიად აღწერს სახელდებას (Кузнецова, *Теория лексической интерференции* 53). (**ჰიპერბოლა** – ტროპის ისეთი სახეა, რომელიც საგანსა თუ მოვლენას გაზვიადებულიად წარმოადგენს). მაგალითად: „*აქეთ გორასა წიხლსა ვკრავ, და იქეთ გორასა ძვრას ვუბამ*“ (*ქართული ხალხური ზღაპრები* 24).

საბავშვო ლიტერატურაში მოცემული ყველა მხატვრული სტილი ქმნის ილუზიურ სამყაროს, რომელიც ბავშვებს თან გასდევს გარკვეულ ასაკამდე, რეალური სამყაროს ზღურბლამდე, ისინი თითქმის ცხოვრობენ, მოქმედებენ ისე, როგორც მათი საყვარელი გმირები არიან.

ზღაპრებში ძირითადად, ზოგადად, სამყაროს ნომინაცია ხდება, სადაც ირეალური გმირები ცხოვრობენ. სამყაროს სახელდება შესაძლებელია, პირობითად მაკროტოპონიმიკად ჩავთვალოთ და ერთ ონიმად განვიხილოთ. **ალისა საოცრებათა ქვეყანაში**, სამყარო რომელიც სავსეა სასწაულებით, უცნაური სათავგადასავლო ამბებით, რეალური ცხოვრების საწინააღმდეგო არსებებითა და თვისებებით. ზღაპარში სიტყვა „ქვეყანა“ კონკრეტულ ტერიტორიულ მოცულობას განსაზღვრავს, მაგრამ ეტიმოლოგიურად ზოგად, უსაზღვრო ტერიტორიულ ერთიანობას წარმოადგენს. ავტორი მიზანმიმართულად სიტყვა „ქვეყანას“ იყენებს, რადგან ბავშვის ცნობიერებაში ნახსენები სიტყვა იგივეა რაც „ყველგან“ „მთელ დედამიწაზე“, ამით ის უქმნის ერთ, მთლიან წარმოსახვას – მთელი დედამიწა საოცრებაა, საოცრება ყველგანაა. ამრიგად, „საოცრებათა ქვეყანა“, „ჯადოსნური სამყარო“, „ტკბილი ქვეყანა“, „შოკოლადის ქალაქი“, შესაძლებელია ჰიპერბოლურ ნომინაციად ჩავთვალოთ, როგორც „**გულივერის სამყარო**“, რადგან

მწერალი ტერიტორიას გაზვიადებულად წარმოადგენს (Зинин, *op. cit.* 63). მაგალითად:

Il était une fois un prince qui s'appelait Dimitri Galhouzof qui habitait le Pays du Bonheur, par delà cinq royaumes et cinq océans. [...] Il a trouvé sa bien-aimée dans son Pays du Bonheur. Ils vécutent heureux longtemps...
 იყო და არა იყო რა, იყო ერთი პრინცი დიმიტრი გალუზოფი, რომელიც ბედნიერებათა ქვეყანაში ცხოვრობდა, ხუთ სამეფოსა და ხუთ ოკეანეს შორის. [...] მან თავისი გულის სწორი ბედნიერებათა ქვეყანაში იპოვა და დიდხანს ცხოვრობდნენ ბედნიერად...

სიტყვა „ბედნიერება“ ზოგადი განსაზღვრებაა, ამიტომაც მას ყოველი ბავშვი ინდივიდუალურად აღიქვამს, მას თვით პიროვნება აყალიბებს საკუთარი კრიტერიუმების მიხედვით, ამიტომაც „ბედნიერება“ შესაძლოა სხვადასხვა ქრილში განისაზღვროს, ეს დამოკიდებულია ბავშვის აღქმაზე. მწერალი მთავარ კვანძს ხსნის, რომ სიყვარული, სიტბო – ბედნიერებაა, დანარჩენი თვით ბავშვის წარმოსახვაზე დამოკიდებული.

ამ ტიპის სახელდებები შესაძლებელია, **შედარებით** ოიკონიმატიკა მივაკუთვნოთ. განსაზღვრული ტოპონიმი, ამ კონკრეტულ მომენტში შესაძლებელია როგორც დამოუკიდებელი ონიმა წარმოვადგინოთ, რომელიც ფსიქოლინგვისტურ ქრილში განიხილება და ზოგადი, მატერიალური სამყაროს ნაცვლად, შინაგან სულიერ წარმოსახვას ანვითარებს (Беленькая, *Топонимы в составе лексической системы языка* 24).

მწერალი იცნობს ბავშვთა ფსიქოლოგიას და მათი წარმოსახვის ასოციაციაზე დაქვემდებარებით ქმნის ლექსემებს, რომლებსაც ბავშვი წარმოსახვაში განავითარებს. განსაკუთრებით საინტერესოა საბავშვო ლიტერატურაში გამოყენებული, გამოგონილი ანთროპონიმები, როგორიცაა „**სიზმარა**“ – ონიმა თავიდანვე ქმნის წარმოსახვას ლამაზ სიზმარზე, „**მზეთუნახავი**“, რაც თითოეული ბავშვის ფსიქოლოგიაში ჩანერგილია როგორც უმშვენიერესი, ულამაზესი გოგონა. ლექსემის ეტიმოლოგიურად განხილვის დროს შესაძლებელია, ურთიერთსაწინააღმდეგო ეტიმოლოგია მივიღოთ. პირველად გავნიხილოთ დადებითი კუთხით „მზეთუნახავი“ – მისი მშვენიერება მზესაც კი გააოცებს. უდავოა, რომ მზეთუნახავი უმშვენიერეს, ულამაზეს წარმოსახვასთან ასოცირდება. ამრიგად, შესაძლოა „სიზმარა“ შედარებით ონიმას მივაკუთვნოთ, ხოლო „მზეთუნახავი“ – ჰიპერბოლურ ტოპონიმებს (Кузнецова, *op. cit.* 84). მაგალითად: “Il y avait un garçon qui s'en alla seul dans **le monde des animaux**” (იყო და არა იყო რა, იყო ერთი ბიჭი, რომელიც სამოგზაურად ცხოველთა სამყაროში წავიდა). ზღაპრის ამ ნაწილში მოცემულია შედარებითი ოიკონიმი. ტერიტორია, სადაც

უამრავი ცხოველია შედარებული ცხოველთა სამყაროსთან მიუხედავად იმისა, რომ იქ ადამიანებიც სახლობენ. განსაზღვრულ ადგილს ბავშვი უამრავი ლამაზი, მრავალფეროვანი ცხოველებითა და ფრინველებით წარმოიდგენს, ამით ბავშვთა გონებაში საშიში ცხოველების მიმართ დადებითი განწყობა ვითარდება. ავტორი შუამავალია ბავშვსა და სამყაროს შორის, მას ერთი და იგივე საგანი ან ინფორმაცია შეუძლია სხვადასხვა ემოციით მიაწოდოს და შესაბამისი განწყობა შეუქმნას (უზნაძე, *op. cit.* 302).

ამრიგად, ონომებს როგორც ლიტერატურული ონომასტიკის შემადგენელ ნაწილს, მხატვრული ნაწარმოების კვანძს, მნიშვნელოვანი ადგილი უჭირავს ლიტერატურულ შემოქმედებაში. ერთი მხრივ, ის ავტორის მიერ ნახსენებ სახელებას განაზოგადებს, ჩვენს ცნობიერებაში ხელახალი განცდის შესაძლებლობას იძლევა, რაც სხვა დროს და სხვა ადგილას შეიძლება ადამიანის განცდის საგანი იყოს. მეორე მხრივ, თავისი ისტორიული ფაქტებითა თუ ეპოქალური თავისებურებებით ქმნის რეალურად არსებულ ინფორმაციას, რაც მკითხველს ნაწარმოების ღრმად აღქმასა და შემეცნებაში უწყობს ხელს. ასევე შესაძლებელია ითქვას რომ, მწერალი თავისი ჯადოსნური კალმით, ტოპონიმებისაგან მოცემულ, უკიდევანო ფანტაზიებითა და მხატვრული ნიჭიერებით ბავშვს გარკვეულ ასაკამდე უქმნის დიფუზიურ სინამდვილეს, სადაც აღქმითი სინამდვილე, მეხსიერებაში მოცემული სინამდვილე და ფანტაზიაში ნაგულისხმევი სინამდვილე ფენომენოლოგიური წარმოსახვაა. ამ მდგომარეობას, პირობითად შესაძლოა, ინსპირაცია, მხატვრული შთაგონება ვუწოდოთ.

ბიბლიოგრაფია

ქართული ხალხური ზღაპრები, თბილისი, საბა, 2011.

Беленькая, Виктория, *Топонимы в составе лексической системы языка*, Москва, Высшая школа, 1969.

Зинин, Сергей, *Введение в поэтическую ономастику*, Москва, издания Пушкина, 1960.

Кузнецова, Ирина, *Теория лексической интерференции*, Москва, 1988.

Ludmila ZBANT
Professeur
Nina ROSCOVAN
Doctorante
Université d'État de Moldova
Chisinau, République de Moldova

L'intertextualité dans l'éditorial – nouveau paradigme

Résumé: Les recherches modernes sur l'intertextualité enregistrent des glissements importants vers de nouveaux domaines parmi lesquels on retrouve celui des mass médias. La presse d'opinion, et notamment les éditoriaux, se caractérise aujourd'hui par des traits communs avec la création littéraire tant par le fait d'avoir un auteur qui expose sa vision particulière, tel un écrivain classique, que par les procédés de présentation des événements auxquels l'auteur fait référence, en utilisant divers procédés capables de susciter l'intérêt de ses destinataires et l'intertextualité en est un. En même temps, si on parle souvent de l'importance des marques sociales et culturelles de l'intertextualité, actuellement, dans les conditions de l'espace globalisé, on observe un changement de vecteur, autrement dit, nous parlons aujourd'hui du caractère interculturel, voire transculturel de l'intertextualité motivé par les évolutions dans les contenus des éditoriaux. Ces changements s'expliquent par le choix des sujets gravitant autour des événements particulièrement importants de la société moderne, très proches comme réalités quotidiennes d'un espace à l'autre (guerre, immigration, relations internationales, etc.). Notre article porte sur la dimension pragmasémantique des éditoriaux réunis autour de quelques sujets communs qui sont analysés par le biais des éléments intertextuels recueillis dans la presse en français, en roumain et en anglais.

Mots-clés: éditorial, globalisation, intertextualité, interculturel, topos

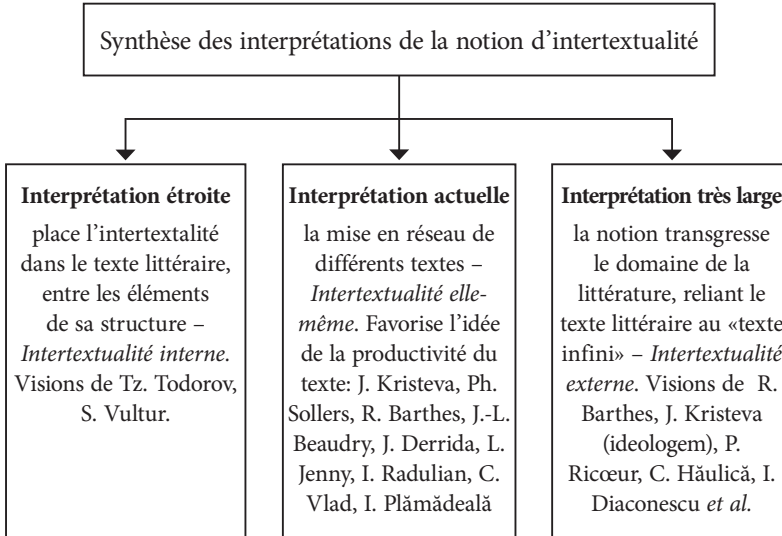
Abstract: The modern research on intertextuality has seen significant shifts towards new areas, including the mass media. The press of opinion, and notably the editorials, is characterized today by common features with the literary creation, both by having an author who exposes his particular vision, as much as a classical writer, and by the methods of presentation of the events to which the author refers, using various processes enabling him to arouse the addressees' interest, intertextuality being one of them. At the same time, as the importance of the social and cultural marks of intertextuality is often under discussion, at present, in the conditions of the globalized world, one observes a change of vector, in other words, we speak today of the intercultural, and even the transcultural character of the intertextuality, motivated by the evolution in the contents of the editorials. These changes could be explained by the choice of the subjects that revolve around the particularly important events of the modern society, which are very similar to the daily realities of an area (war, immigration, international relations, etc.). Our presentation focuses on the pragmasemantic dimension of the editorials reflecting a few common subjects which are analyzed through the bias of the intertextual elements collected from press in French, Romanian and English.

Keywords: Editorial, Globalization, Intertextuality, Intercultural, Topos

Synthèse des recherches modernes sur l'intertextualité

Dans les recherches modernes, la notion d'intertextualité est très actuelle surtout pour le domaine de la littérature. Après sa mise dans le circuit des études littéraires par M. Bakhtine et J. Kristeva, R. Barthes, le parcours dans le temps de ce concept et de la notion qu'il recouvre a connu de multiples interprétations, ayant à leur base des approches différentes qui s'inscrivent quand même dans l'idée qu'il serait impossible d'opérer avec un texte sans prendre en considération ceux produits antérieurement.

En acceptant pour cadre général à la présente étude la synthèse des écrits sur l'intertextualité, nous avons constaté l'existence de plusieurs approches qui partent de différents arguments conceptuels et s'inscrivent dans les théories modernes sur le texte et le discours. Notamment, nous réitérons les opinions de J.-M. Adam, E. Vasiliu, C. Vlad qui partent de la théorie du texte et de l'analyse du discours; Tz. Todorov, H. Plett, R. Barthes, J. Kristeva ont au centre de leurs écrits une théorie sémiotique, alors que ceux de P. Ricoeur, D. Maingueneau gravitent dans l'espace de la linguistique textuelle. Un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels R. Jakobson, E. Coşeriu, C. Kerbrat-Orecchioni, H. G. Widdowson, P. Charaudeau, E. Benveniste, A. Runcan-Măgureanu, sont les adeptes de la théorie linguistique de la communication. M. Riffaterre, G. Genette, U. Eco, J. Culler, L. Jenny, T. van Dijk, A. C. Ginoux, N. Fairclough prônent les valeurs de l'intertextualité dans un sens large. La liste des noms n'est pas exhaustive, mais nous avons essayé de fixer les visions qui se sont coagulées clairement dans les écrits modernes sur l'intertextualité. Dans ce but nous avons élaboré un schéma synoptique qui encadre de façon explicite les plus pertinentes directions des recherches sur l'intertextualité:



L'intertextualité produit avant tout des changements dans l'interprétation du concept d'«auteur du texte» qui se voit pluriel car par sa voix s'expriment des dizaines ou même plus d'autres voix. De l'autre côté, sous l'impact de

nombreuses conséquences épistémologiques de cette théorie, l'autonomie du texte est mise également sous le signe d'interrogation. Alors le texte se prête à des interprétations multiples car l'intertextualité est un facteur qui conditionne la reconsidération de certaines notions clés de la théorie littéraire, telles que l'imitation, l'originalité, la tradition, la lecture, la valeur, l'interprétation, la littérarité. Cette constatation a motivé G. Allen à affirmer que l'intertextualité constitue le fondement d'une nouvelle vision du sens qui oppose une résistance aux notions de l'originalité, de l'unicité, de la singularité et de l'autonomie (*Intertextuality* 6). L'intertextualité c'est le dialogue des textes et non pas des sujets (auteurs).

Sans négliger les noms de nombreux auteurs ayant contribué considérablement à la construction et à l'évolution de la théorie de l'intertextualité, nous voulons aborder de plus près les positions théoriques de R. Barthes, de J. Kristeva et de M. Riffaterre. En particulier, nous sommes intéressés par la vision très large sur l'intertextualité de J. Kristeva, qui présente le texte non pas comme un objet individuel ou isolé, mais plutôt comme une compilation de textualité culturelle. La linguiste définit l'intertextualité comme l'indice de la façon dont le texte lit l'histoire et s'y insère (Kristeva, 1980 266). Les textes sont composés de «texte culturel / social», de différents discours, de structures et de systèmes qui forment dans leur ensemble ce qu'on nomme culture. Les textes culturels et les textes individuels sont composés d'un matériel textuel identique et ne peuvent pas être séparés. Nous constatons ainsi que J. Kristeva et R. Barthes partagent une idée commune sur le fait que les textes réunissent étroitement la textualité sociale et celle culturelle.

De l'autre côté, les travaux de M. Riffaterre offrent des instruments importants pour la lecture couche par couche des sens issus du fonctionnement de l'intertexte et pour l'analyse des effets discursifs qui en résultent. Le linguiste américain souligne la nécessité de ne pas confondre deux notions bien proches – l'intertextualité et l'intertexte – qui appartiennent à deux niveaux différents d'analyse, notamment celui de la microstructure et de la macrostructure textuelle. M. Riffaterre propose des définitions qui établissent de façon très claire la différence entre les notions citées: pour lui l'intertexte est «un corpus non définit» de textes qui est déclenché dans la mémoire du lecteur par le fragment qui est sous ses yeux, c'est-à-dire il s'agit d'un amalgame «d'associations mémorielles (sensorielles)», plus ou moins intenses et riches résultant des connaissances que possède le lecteur (Riffaterre, *L'intertexte inconnu* 4).

Sous la bannière de ces idées, M. Riffaterre insiste sur le côté pragmatique de la réception «gérée» par l'intertextualité qui contribue à l'orientation de la lecture du texte et de son interprétation. Ce positionnement théorique du linguiste américain offre un espace généreux à la définition de l'intertextualité non pas comme un renvoi aux autres textes, mais comme une source de discours potentiels et de clichés culturels (les intertextes virtuels: les stéréotypes et les systèmes descriptifs). Par opposition aux visions de R. Barthes, pour qui l'intertextualité n'a pas de limites et qui accepte la liberté totale de la subjectivité de son lecteur, M. Riffaterre est l'adepte d'une textualité obligatoire, d'une textualité de l'écrit. Pour lui le texte et l'intertexte produisent un circuit fermé et le texte est un ensemble structuré, ayant une expressivité stylistique contrôlée par l'auteur, donc la lecture du texte devient plus «disciplinée» (Riffaterre, *Intertextuality vs. Hypertextuality* 786).

Les pistes de recherches tracées par les arguments des linguistes cités *supra* nécessitent une approche à la fois critique et créative car nul doute qu'à chaque lecture de ces opinions nous découvrons des informations qui nous aident à la constitution de nouvelles visions, de nouvelles interprétations, de nouvelles applications des notions et des concepts qui semblent être bien connus. Cette constatation fait entrer en résonance la problématique du fonctionnement de la notion d'intertextualité dans le texte publiciste, en particulier dans l'éditorial, suscitant l'intérêt pour les effets discursifs et interprétatifs qui en résultent – sujet moins abordés dans les études sur l'intertextualité.

L'intertextualité dans l'éditorial

Il est bien connu que l'éditorial est le lieu de rencontre entre la langue et la société, entre le journaliste et son lecteur, c'est pourquoi l'éditorial est considéré comme une heureuse possibilité de prise de position subjective par rapport aux faits, aux actions ou aux événements qui ont lieu dans une société concrète ou sur la dimension internationale. Dans ces conditions, les éditorialistes ont le pouvoir de former de nouvelles opinions et significations sociales par l'utilisation délibérée des informations de tout type et de tout genre dans le but de susciter des réactions voulues chez ses destinataires.

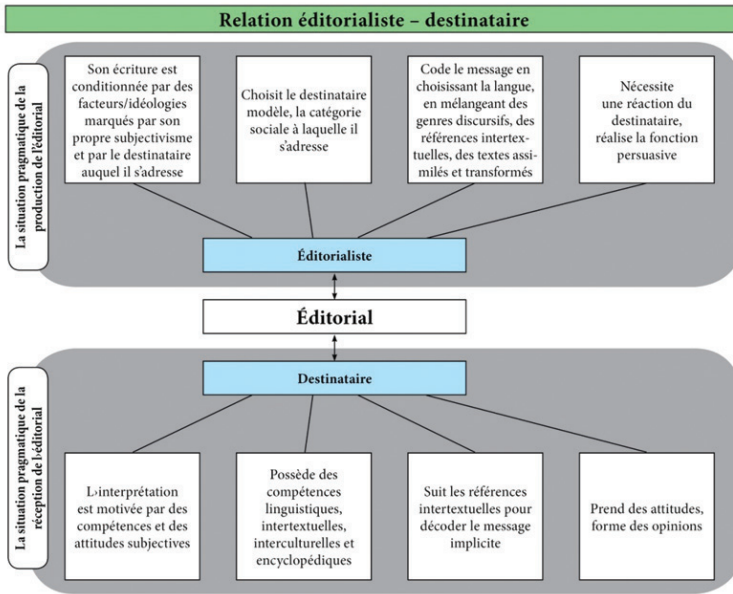
La prise en compte du fondement socioculturel de l'intertextualité nous a permis d'aborder cette notion dans un contexte moins traditionnel pour ce cadre de problèmes – celui des textes issus de la création des journalistes,

c'est pourquoi nous avons quitté le domaine du littéraire pour glisser vers celui publiciste, plus exactement, vers la presse d'opinion, dont les éditoriaux. En général, les textes des mass médias sont bien remplis de voix «de l'autre» qui génèrent des effets intertextuels ayant parfois un caractère objectif mais plus souvent subjectif.

Comme cette production vise un public très nombreux, il va de soi que le rapport auteur (journaliste) – destinataire (les lecteurs de la production des mass médias) doit être abordé à partir de ce nouveau paradigme, moins typique pour l'étude des effets de l'intertextualité, mais sans doute très perspicace.

L'activité de l'éditorialiste et celle de l'auteur du texte littéraire se ressemblent beaucoup par le fait de cibler un but commun, notamment celui de la création des textes pour un vaste public, mais la différence essentielle est concentrée dans leurs intentions de communication. Une autre constatation importante est qu'en tout état de cause l'écrivain-auteur se trouve à différentes distances dans le temps et dans l'espace de son lecteur, alors que l'éditorialiste et son destinataire se retrouvent d'habitude dans le même cadre temporel et spatial. En plus, contrairement au texte littéraire, l'information présentée dans l'éditorial est limitée dans l'espace et dans le temps, car elle est intimement liée à l'actualité de l'événement décrit. Souvent aussi, c'est le contenu de l'élément intertextuel qui établit des liens entre la réalité de l'événement et le passé proche ou bien éloigné auquel fait appel l'éditorialiste en vue d'obtenir toutes sortes d'effets communicatifs. Le degré de conscientisation de l'information contenue dans l'éditorial, de sa lecture et de son interprétation est conditionné encore par les compétences cognitives du destinataire et par le niveau de complexité de l'encodage de l'information appliqué par le journaliste.

Dans le schéma ci-dessous nous décrivons les conditions pragmatiques de la construction et du fonctionnement du dialogue éditorialiste – destinataire par le biais des articles journalistiques qui incorporent des éléments de l'intertextualité.



La lecture de l'éditorial met face à face, dans un contexte pragmatique commun, deux subjectivités – celle du journaliste, l'écriture duquel est déterminée par de multiples facteurs et idéologies qu'il accepte ou critique, et celle de son destinataire (pluriel) ou le lecteur modèle, qui peut être chaque fois un autre, suivant les fins de la communication dans le contexte des événements abordés.

L'éditorialiste, qui a un triple rôle d'observateur-appréciateur-informateur, met devant le lecteur, qui est l'observateur-appréciateur, le produit de sa création qui se présente souvent comme un amalgame de procédés discursifs, de jeux avec l'intertextualité qu'il encode dans le tissu de l'éditorial et qui reste toujours dans l'attente d'une réaction de la part de son lecteur (c'est la fonction persuasive qui est appliquée par le journaliste), surtout que les technologies informationnelles offrent la possibilité de vraies interactions de ce type.

De sa part, le destinataire «poursuit» le trajet dessiné par l'éditorialiste et la réussite de l'opération dépend de ses compétences linguistiques, culturelles, encyclopédiques ainsi que de ses attitudes subjectives qui l'aident ou, par contre, l'empêchent à décoder le message implicite proposé par le journaliste. La fin de ce «parcours» est marquée par la constitution des attitudes, des opinions qui peuvent ne pas répondre ou répondre seulement en partie aux attentes de l'auteur du produit médiatique.

Une autre constatation importante de ce nouveau paradigme est que l'intertextualité se charge de valeurs inédites dans les éditoriaux par le fait d'opposer des événements actuels aux faits historiques, des personnalités réelles aux personnages inventés, etc., donc l'intertexte engage à repenser, en général, le mode de compréhension. En même temps, il y a un autre facteur important qui marque à présent la situation de la communication: il s'agit des effets de globalisation qui se répercutent dans tous les domaines de l'existence de l'humanité et la presse en est un argument fort par le fait de faire appel aux éléments intertextuels venant d'un contexte globalisé.

Il faut tout de même souligner d'emblée que la typologie des structures intertextuelles dans un texte publiciste semble être moins diversifiée même si on opère avec des instruments communs de production des effets intertextuels avec ceux utilisés dans un texte littéraire. Nous nous associons à l'opinion de la linguiste russe Bachirova (*Типология интертекстов в прессе* 193-194) qui affirme que, pour la classification des intertextes utilisés dans le style publiciste il suffit de valoriser trois critères:

1. le volume de l'intertexte et le type de relations syntaxiques qui se constituent entre les éléments de l'intertexte; les instruments de production des effets intertextuels à partir de ce critère sont les allusions et les citations;
2. l'identité de la forme: les citations subissent ou non des transformations diverses;
3. les formes de l'intertexte qui sont marquées par guillemets (explicites) ou non marquées (implicites) d'où résultent de nombreux effets discursifs.

Les éditoriaux peuvent englober des citations directes, souvent actuelles (appartenant aux personnalités politiques, aux représentants de différents domaines de la vie sociale, économique, culturelle, etc.), dont la présence le rôle est de créer l'impression d'une attitude objective envers les événements décrits.

1. *L'ère de Poutine clôture, contre son gré, la puissance soviétique. Mais la suite est énigmatique. Bismarck a dit: «La Russie est toujours plus forte et plus faible qu'on croit». Poutine aussi.* (Imbert, *Roman Russe, Le Point*)

L'auteur recourt à l'utilisation de l'intertextualité dans le sens appellatif tout en établissant un lien avec la source primaire des informations

empruntées pour donner plus de fiabilité et pour mieux argumenter son attitude par le fait de citer l'opinion d'une autorité: dans l'exemple précédent – c'est l'avis du chancelier du royaume de Prusse, Otto Bismarck. Cette stratégie permet à l'éditorialiste d'établir un lien avec les affirmations de Bismarck pour faire surgir la nature énigmatique et imprévisible de Vladimir Poutine et de son régime.

Dans les exemples (2) et (3), la citation directe est utilisée comme allusion et grâce à ce procédé l'auteur crée l'impression de transmettre une opinion objective, mais, en réalité, les structures de profondeurs laissent entrevoir le contraire de ce qui est dit par les structures de surface. La citation produit de nombreuses conditions de manipulation de l'information qui apparaît, au premier abord, sous la forme de l'exposé des idées d'un politicien, donc a l'air d'une citation objective, mais en réalité le destinataire bien formé pourra extraire le contraire de ce qui est énoncé: dans les exemples (2) et (3) l'éditorialiste informe ses lecteurs sur ce que les élections ont été fraudées.

2. *The elections were valid, and this is clear to everyone, even to the opposition. Even if we sum up all violations which took place – and they, naturally, did – this won't affect the existing results in any way. Putin was to win in the first round, he is just more popular. Figures are figures”, said Grigory Fyodorov, first deputy secretary of the Russian Public Chamber. (Russian PM Vladimir Putin wins presidential elections but can he really cling on to power for the next 12 years? Periscope Post)*
3. *Putin's supporters rejected claims of voting irregularities. «This is the cleanest election in Russia's entire history,» said his campaign chief, Stanislav Govorukhin. “The violations our rivals and the opponents of our president will now speak of are laughable.” (Elder, Vladimir Putin: We have won. Glory to Russia, The Guardian)*

Nous pouvons donc constater que les exemples précités nous offrent tous les arguments nécessaires pour affirmer que la citation directe se caractérise par une condition double, dont l'une est objective et l'autre est subjective.

La condition subjective se présente comme une manifestation extérieure, c'est-à-dire un événement discursif qui est observable de l'extérieur, mais l'effet produit résulte de l'actualisation des marques de la subjectivité, de l'instance de l'auteur qui ajoute une nouvelle voix associée à différentes visions. Tout de même, il est bien difficile de tracer une ligne de séparation très claire entre ces deux conditions de fonctionnement du cliché.

La citation peut englober, à son tour, des structures intertextuelles. Le plus souvent il s'agit d'un contenu interculturel qui produit des effets pragmatiques et expressifs nécessitant un effort de décodage créatif de la part du destinataire:

4. «*Poutine est là pour soigner le grand chagrin russe, celui d'une Russie en peau de chagrin. D'un pays qui a rétréci et ne fait plus assez d'enfants*». (Imbert, *Roman Russe*, *Le Point*)

L'exemple est tiré du journal «Le Point», notamment de l'éditorial écrit par Claude Imbert. L'intertexte utilisé par le journaliste tire son origine du roman d'Honoré de Balzac *La peau de chagrin* qui, dans le contexte de l'éditorial, vise à la fois plusieurs problèmes de la société russe. Avant tout, il fait le lien vers l'avidité de pouvoir et aussi vers les problèmes territoriaux et démographiques auxquels doit faire face la Russie à présent. Claude Imbert s'adresse à un lecteur ayant des compétences littéraires et encyclopédiques bien formées. L'accent principal est mis quand même sur l'avidité de pouvoir qui explique un dénouement malheureux du roman auquel fait allusion l'éditorialiste. Ce recours à l'imaginaire sert à l'auteur du roman pour décrire la nature humaine et la société, qui, dans les nouvelles conditions décrites dans l'éditorial, se présentent comme une réalité dure pour la société russe.

Nous constatons ainsi que l'analyse des couches informatives dans l'exemple (4) s'avère très subtile et entraîne des efforts importants de décodage de la part d'un lecteur initié qui doit connaître le contenu du roman de Balzac et ce qui se passe à la fin du livre avec la peau de chagrin, qui diminue à chaque désir jusqu'à s'épuiser, c'est-à-dire jusqu'à la disparition totale. L'expression métaphorique du titre de cet éditorial, «Russie en peau de chagrin», suscite l'intérêt du lecteur à rechercher des informations supplémentaires qui lui permettent de décoder le message. Pour faciliter cette opération, le journaliste vient avec une suggestion informative supplémentaire: «pays qui a rétréci et ne fait pas assez d'enfants», support informationnel qui devrait orienter le récepteur. Dans le cas où cette allusion n'est pas remarquée par le lecteur, il y a le risque d'un échec interprétatif partiel ou même total. L'allusion fait appel aux textes et aux événements extratextuels et extradiscursifs, mais fonctionne à l'intérieur et pendant la lecture, donc elle manifeste un caractère pragmasémantique.

L'exemple (5) évoque le titre du roman *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï. Les références au titre constituent un lien communicatif entre les textes des éditoriaux et le titre d'un texte antérieur (dans cet exemple, c'est le titre

d'une œuvre littéraire). Ce type de référence se caractérise par l'utilisation parallèle du titre de l'ouvrage et du nom de son auteur:

5. *Pour comprendre la politique russe, comme pour suivre les épisodes de «Guerre et Paix», l'immense roman de Tolstoï, il faut toujours avoir une carte en main.* (Ph. Thureau-Dangin, *Russie: dans quel pays revient Poutine? Courrier International*)

Dans cet exemple l'auteur utilise le titre-source *Guerre et Paix* qui apparaît comme un matériel explicite de référence, parce que c'est un titre qui a une fonction intertextuelle. Il sert d'argument au choix fait par l'auteur d'inclure le comparé (la politique russe) et le comparant (les épisodes du roman *Guerre et Paix*) dans l'exemplification, y compris la comparaison et l'intensification ou même l'exagération du message implicite ou du motif d'une action (la nécessité d'avoir une carte en main pour s'orienter dans la situation). L'évaluation faite par l'éditorialiste dans ce fragment n'est pas objective, c'est plutôt un argument rhétorique et subjectif qui y est utilisé dans des buts communicatifs. En plus, le recours du journaliste au nom de l'écrivain russe Léon Tolstoï a sans doute une intension claire de formation des connaissances de fond chez son lecteur par le fait de l'obliger à entreprendre une analyse en profondeur du matériel inclus dans l'éditorial en vue de découvrir les valeurs implicites y tissées par l'auteur (le sous-texte est le porte-voix de l'éditorialiste).

Un autre instrument de l'intertextualité dans les éditoriaux est constitué par l'allusion, c'est une sorte de «devinette textuelle» qui pourrait être désambiguïsée seulement en faisant appel aux informations intertextuelles. Le recours à l'allusion crée immédiatement des situations dans lesquelles tout événement, le personnage ou la situation décrite dans l'éditorial sont dotés des propriétés qui restent au-delà de l'information exprimée dans le texte respectif et qui incite le lecteur à faire de recherches personnelles dans le thésaurus intertextuel. Un exemple de ce type de «devinette» est présenté dans l'exemple (6):

6. *Mais Poutine, lui, est le passeur d'un peuple de 140 millions d'âmes, de ses icônes, de ses nouveaux boyards, de ses rêveries arrosées, de ses utopies fracassées, lourds icebergs flottant dans la mémoire populaire au gré du grand dégel.* (Imbert, *Roman Russe, Le Point*)

Le syntagme «le passeur d'un peuple de 140 millions d'âmes» offre un tableau de l'ensemble de la société russe actuelle, dirigé par V. Poutine, image comparée avec l'œuvre de Nicolai Gogol *Les âmes morts*. Pour

réussir le décodage de l'implicite inclus dans l'information intertextuelle, le récepteur doit posséder des compétences intertextuelles et des connaissances sur l'œuvre de N. Gogol, mais aussi connaître l'histoire de la Russie. L'allusion aux «nouveaux boyards» actualise de façon indirecte l'image du tsar Poutine, tout en construisant un lien avec «les nouveaux riches», c'est-à-dire tous ceux qui s'enrichissent vite dans des situations troubles vécues par la société.

L'intertextualité atteste souvent dans l'éditorial un statut d'altérité plus ou moins saillante alors que le niveau de l'implicite est «régigé» de façon délibérée par son auteur. Le degré d'altérité varie partant des valeurs minimales, qui se produisent dans les situations marquées par l'uniformisation des réactions aux faits et aux événements (un des effets de la globalisation dans les médias, mais ce n'est pas le cas des éditoriaux) vers des situations avec le plus haut degré de présence de l'altérité, un procédé appliqué expressément par le journaliste qui est motivé par le choix des informations venant de la zone du culturel, du spécifique.

Un autre effet qui naît sous l'impact de la globalisation est produit par les sujets communs des événements traités dans les éditoriaux partout dans le monde. La réaction aux mêmes événements dans différents espaces sociaux offre souvent une hétérogénéité informationnelle importante.

Tout de même, les cas de ressemblance structurelle et discursive des séquences intertextuelles ne sont pas rares. Le plus souvent, nous attestons l'utilisation d'un même cliché dans diverses publications, y compris les éditoriaux où le cliché obtient une valeur prégnante par le fait qu'il représente une action voulue, alors l'intertextualité reçoit délibérément des valeurs ironiques, à la limite elle fonctionne comme une parodie. Dans ces cas nous opérons avec l'intertextualité limitée ou particulière. C'est un encodage avec des variations minimales de l'intertexte dans la citation générées à chaque actualisation dans le «feuilleton» informatif.

Notre corpus trilingue (roumain, français et anglais) contient une série d'exemples avec le cliché «le tsar Poutine» et d'autres lexèmes appartenant au même champ sémantique (*Le Point*, *Courrier International*, *Edmonton Journal*, *The Guardian*, *Jurnalul.ro*, *România liberă*) venant de différents espaces socioculturels. Cet instrument intertextuel incite sans doute le lecteur à établir les ressemblances entre les éléments du syntagme et à attribuer au comportement du président Poutine des caractéristiques spécifiques aux tsars russes, considérés dictateurs et tyrans, tout en ridiculisant les faiblesses générées par le pouvoir:

7. *Elle a mis le tsar en minorité à Moscou.* (Imbert, *Roman Russe, Le Point*)
8. „*Heureusement pour notre moral, nous apprenions peu de temps après la réélection du «tsar Poutine», grand défenseur des libertés publiques s’il en est.* (Ibid.)
9. *Țarul Putin: Granițele Rusiei nu se termină nicăieri.* (Jurnalul.ro)
10. *În ciuda tuturor acuzelor provenite din presa anti-guvernamentală și din străinătate, a crizei economice, șomajului și corupției, atentatelor, dezastrelor naturale dar și a presupuselor averi colosale obținute din bani publici, cota de popularitate a „țarului» Putin se menține extrem de sus în rândul populației.* (România liberă)
11. *Putin has named himself the emperor of Russia for the next 12 years,” said the protest leader Alexey Navalny. “We announced earlier that we will not recognize these elections. The powers here are illegitimate – this is their only way to remain in power.* (Elder, *Vladimir Putin: We have won. Glory to Russia, The Guardian*)
12. *12) In the first place, the country’s current strongman is worried enough about popular opinion and the arguments of opponents to compare them to foreign invaders.* (Editorial, *Putin on a dog of an argument, The Edmonton Journal*)

La reprise du même cliché dans les éditoriaux venant de divers espaces géopolitiques, avec de petites variations (prince – tsar postsoviétique – empereur, suite qui fait allusion à «l’avancement dans la carrière» de V. Poutine), a le but d’attirer l’attention du lecteur en le poussant à percevoir la présence du cliché et de l’information qu’il véhicule, même si la source de l’intertextualité n’est pas identifiée.

Les exemples qui suivent décrivent la dégradation de l’allusion «opération humanitaire» vers celle de «crise humanitaire», dont la valeur sémantique est fixée dans le contexte des éditoriaux qui abordent les événements actuels en Ukraine.

13. *RUSSIA AGAIN appeared on the verge of invading Ukraine over the weekend, this time in the guise of a “humanitarian operation”.* (Editorial Board, *The West must oppose Russia’s ‘humanitarian’ invasion of Ukraine, Washington Post*)
14. *The motive for another escalation in Russia’s on-going meddling is clear enough: not the “humanitarian crisis” the Kremlin claims is*

occurring in areas held by its surrogate forces but the threat that the Ukrainian army and allied militias will win a military victory. (Ibid.)

Ces clichés – allusions sont utilisés par l'éditorialiste dans le but de mettre en exergue et de critiquer les actions invasives de la Russie en Ukraine, tout en ironisant sur cette «humanitarian operation» (opération humanitaire) et «humanitarian intervention» (intervention humanitaire) – une figure d'oxymoron qui est probablement le foyer du sens ironique contenu dans le fragment. Il s'agit d'une stratégie fine qui permet au journaliste de faire une allusion au prétexte avancé par Poutine derrière lequel se cache une réelle invasion dans la région et alors, vers la fin de l'article, nous retrouvons déjà la dégradation des événements vers l'«humanitarian crisis» (crise humanitaire), allusion qui transmet l'opinion internationale sur le problème abordé dans cet éditorial.

L'éditorialiste a conservé tous les segments de l'intertexte interculturel qui est actualisé grâce à l'adjectif «humanitarian» pour dire son attitude profondément ironique sur la situation respective. Dans ce but, il fait appel à une gradation qui amplifie la fonction sémantique des substantifs comportant des valeurs affectives et appréciatives: l'éditorialiste avance du substantif «opération» à «intervention», puis à «crise» et finalement à «invasion», ce dernier étant le reflet direct de l'opinion du journaliste sur les événements décrits.

Le fonctionnement communicatif du cliché dans les exemples précités met en valeur l'encrage socio-historique du cliché (Amossy, Rosen 5). Notons que les linguistes françaises R. Amossy et E. Rosen critiquent la définition courante du cliché en tant que trop figé et le considèrent comme un procédé stylistique qui réunit l'*inventio* (l'espace des idées et des arguments) et le cliché ou l'*elocutio* (le style comme modalité de décoration du discours) et considèrent que les deux notions appartiennent «à l'idéologique et au rhétorique». En plus, l'identification du cliché est fondamentale pour la dimension de la réception d'un texte. Le cliché se constitue comme «un effet de lecture» et le lecteur est celui qui détermine l'espace commun (*Ibid.* 9). Du point de vue de l'intertextualité, la différence entre *elocutio* et *inventio* est moins importante, ainsi le cliché renforce son statut de fait stylistique, étant aussi «la forme résiduelle» d'une certaine «idéologie dominante» (*Ibid.* 18-21).

Dans d'autres contextes, l'ensemble des instruments appliqués pour l'expression de l'intertextualité et des effets discursifs qui en résultent

provient d'un événement politique ou social très important générant des structures intertextuelles qui se ressemblent.

Nous avons réuni dans notre corpus des exemples portant sur l'intention de l'Écosse de se séparer du Royaume Uni et nous avons enregistré plusieurs exemples où est utilisée l'allusion au divorce:

15. *The proclamation that a Scotland divorced from the rest of Britain would be richer, healthier, more influential and fairer has not been substantiated. What's on offer? A real pig in a poke. (Robertson, Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe, Washington Post)*

L'auteur de l'éditorial dans *Washington Post*, George Robertson critique directement l'affirmation de la propagande séparatiste qu'une Écosse divorcée «*divorced Scotland*» du reste de la Grande Bretagne serait plus riche, plus saine et plus influente. L'éditorialiste exprime son attitude ironique envers ces affirmations en utilisant le proverbe très connu encore au Moyen Âge (1530) «[buy] *a real pig in a poke*», d'origine française «*acheter [un] chat en poche*». Ce lien intertextuel offre aux lecteurs les instruments nécessaires pour le décodage du message ironique par lequel l'éditorialiste s'oppose à ce scrutin entraînant le «divorce».

L'idée est renforcée encore par le lien intertextuel vers le film *Braveheart*, élément culturel et idéologique cité dans l'exemple qui suit:

16. *But this is no romantic "Braveheart" moment. The separatists are deadly serious, well-organized and well-funded. (Ibid.)*

Le divorce est considéré comme «*no romantic Breaveheart moment*», c'est-à-dire un moment pas du tout romantique, «Braveheart non-romantique» et le journaliste obtient de cette façon un jeu de connotations négatives faisant le lien vers le sujet épique et romantique des films qui décrivent la lutte de l'Écosse contre la Grande Bretagne pour la libération. L'actualisation de l'intertexte respectif permet à l'éditorialiste de mettre en relation la ligne dialogique de sa publication et celle du film, en rappelant l'idée que le *Braveheart* a inspiré une manifestation excessive du nationalisme écossais. Dans ce cas, nous avons à faire à une sémiotique générale qui fait surgir la mémoire culturelle des partenaires communicationnels de l'idéologie nationale.

Il est bien curieux de constater que ce lien interculturel connaît une extension vers d'autres espaces socioculturels: l'éditorialiste français du

journal *Le Point*, Pierre Beylau, reprend le même phénomène Braveheart dans son article:

17. *Des mythes fondateurs puissants planent sur la saga écossaise. Celui de William Wallace, héros légendaire de la guerre d'indépendance du XIII^{ème} siècle, ou celui de la malheureuse Marie Stuart, reine d'Écosse et de France, décapitée au XVI^{ème} siècle sur ordre d'Elizabeth I^{er}. (Écosse: God Save the United Kingdom! Le Point)*

Pierre Beylau propose plus de détails à son lecteur essayant de lui faciliter la tâche de décodage, car il s'agit d'un élément venant d'une culture moins connue, celle écossaise. De toute façon, c'est sans doute une marque de l'interculturel qui fait voir les effets de la globalisation dans la presse d'opinion.

Conclusion

Le champ de l'intertextualité est absolument ouvert vers de nouvelles dimensions et approches et cette constatation s'inscrit parfaitement dans l'analyse du fonctionnement des structures intertextuelles dans les éditoriaux.

Dans l'espace public du discours, surtout dans la presse d'opinion, tout choix linguistique est stratégique, car il peut guider le lecteur vers le décodage du message de l'éditorial. Chaque éditorialiste dispose dans son arsenal d'une série d'options qu'il utilise pour la manipulation avec les informations de son article. Une partie de ces options porte sur le choix des actions, des événements, des acteurs impliqués; d'autres options vont vers le mode de présentation de l'information; il y a aussi des options liées au vocabulaire et aux structures grammaticales ou encore celles qui servent à incorporer l'altérité, les voix des autres dans le discours de l'éditorial.

En général, le sens de l'intertexte dans les éditoriaux n'est jamais donné une fois pour toutes. Il est construit lors des parcours interprétatifs complexes qui fonctionnent dans des situations de communications sociales et culturelles partagées par le journaliste et son lecteur.

Dans l'éditorial s'articulent l'écriture et la réécriture; le texte, le contexte et l'intertexte; les intentions de production de l'article d'opinion et les préconditions de sa réception et de son interprétation par les destinataires de l'éditorial. Toutes ces constatations reconforment la nature dynamique de l'intertextualité, car les éléments d'un texte de ce genre peuvent être conçus

et compris différemment par les multiples récepteurs en fonction de leur capacité interprétative qui est en lien direct avec les compétences culturelles, encyclopédiques et autres. Le processus interprétatif est profondément intertextuel, car il construit des liens sémantiques de l'article éditorial vers d'autres dimensions cognitives d'expression textuelle ou discursive.

Bibliographie

- Adam, Jean Michel, «Intertextualité et interdiscours: filiations et contextualisation de concepts hétérogènes», in *Revue Tranel* (Travaux neuchâtelois de linguistique) 44, 2006, p. 3-26.
- Allen, Graham, *Intertextuality*, London and New York, Routledge, Taylor and Francis Group, 2006.
- Amossy, Ruth, Rosen Elisheva, *Les discours du cliché*, Paris, Éditions SEDES et CDU réunis, 1982.
- Bahtin, Mihail, *Probleme de literatură estetică*, București, 1982.
- Bakhtine, Mikhail, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essais d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977.
- Barthes, Roland, «The death of the Author», in *Image, Music, Text*, New York, Farrar, 1977, p. 142-148.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Vol. II, Paris, Éditions Gallimard, 1993.
- Charaudeau, Patrick, *Grammaire de sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992.
- Coșeriu, Eugen, «Cadre și contexte ale vorbirii», in Alexandra Gherasim, Nadejda Cara (dir.), *Teoria Textului. Antologie*, Chișinău, CEP USM, 2008, p. 96-104.
- Coșeriu, Eugen, *Introducere în lingvistică*, Cluj, Editura Echinocțiu, 1995.
- Culler, Jonathan, «Presupposition and Intertextuality», *Comparative Literature*, vol. 91, n° 6, John Hopkins University Press, December 1976, p. 1380-1396.
- Dijk, Teun van, «Opinions and Ideologies in the Press», in A. Bell and P. Garrett (eds.), *Approaches to Media Discourse*, Oxford, Blackwell, 1998, p. 21-64. <http://www.discourses.org/OldArticles/Opinions%20and%20Ideologies%20in%20the%20Press.pdf> (consulté le 1.11.2012).
- Dijk, Teun van, «Acceptability in Context», S. Greenbaum (Ed.), *Acceptability in Language*, Mouton, The Hague, 1977, p. 39-62.
- Eco, Umberto, *The Role of The reader. Explorations in the Semiotics of texts*, Indiana University Press, 1984.
- Fairclough, Norman, «Critical discourse analysis and the marketization of public discourse: The universities», in *Discourse & Society*, 4 (2), 1993, p. 133-168.
- Genette, Gerard, *Palimpsests. Literature in the second degree*, Traducere de Channa Newman and Claude Doubinsky, University of Nebraska Press, 1997, (*Palimpsests*, Paris, Éditions du Seuil, 1982).

Analyse de discours non-littéraires

- Gignoux, Anne-Claire, «De l'intertextualité à l'écriture», in *Cahiers de Narratologie* 13, 2006, <http://narratologie.revues.org/329>; DOI: 10.4000/narratologie.329 mis en ligne le 01 septembre 2006 (consulté le 08 février 2015).
- Gignoux, Anne-Claire, *Initiation à l'intertextualité*, Paris, Ellipses, 2005.
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, vol. 1, Les fondations du langage. Traduit et préfacé par Nicolas Ruwet, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963/2003.
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, vol. 2, Rapports internes et externes du langage, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.
- Jakobson, Roman, «Linguistics and Poetics», in *Style in Language*, Massachusetts, The Technology Press of MIT, 1960, p. 350-377. akira.ruc.dk/~net/Ret_og_Rigtigt/Jakobson_Eks_15_F12.pdf (consulté le 15 janvier 2013).
- Jenny, Laurent, «La stratégie de la forme», in *Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraires*, n° 27, 1976, p. 257-281.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- Kristeva, Julia, «Problemele structurării textului», in *Pentru o teorie a textului. Antologie Tel-Quel, 1960-1971*. București, Editura Univers, 1980, p. 250-272.
- Kristeva, Julia, *Semeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- Mainguneau, Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan/HER, 2000.
- Mainguneau, Dominique, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Nathan, 1976.
- Plett, Heinrich F., *Știința textului și analiza de text*, București, Editura Univers, 1983.
- Ricoeur, Paul, *De la text la acțiune. Eseuri de hermeneutică II*. Traducere și postfață: Ion Pop. Cluj-Napoca, Echinoc, 1999.
- Riffaterre, Michael, «L'intertexte inconnu», in *Littérature*, n° 41, *Intertextualités Médiévales*, février 1981, p. 4-7, <http://www.jstor.org/stable/23801916> (consulté le 12 avril 2014).
- Riffaterre, Michael, «Intertextuality vs. Hypertextuality», in *New Literary History*, vol. 25, n° 4, 25th Anniversary Issue (Part 2), 1994, p. 779-788, <http://www.jstor.org/stable/469373/> (consulté le 15 janvier 2013).
- Runcan-Măgureanu, Anca, «Aspecte semantice ale constituirii textului», in *Semantică și Semiotică*, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1987, p. 42-56.
- Todorov, Tzvetan, «Les catégories du récit littéraire», in *Communications*, n° 8/1996, p. 125-151, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1120 (consulté le 04 février 2013).
- Todorov, Tzvetan, *Théorie de la littérature*, Textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov. Préface de Roman Jakobson, Collection *Tel Quel*, Paris, Éditions du Seuil 1965.

- Vasiliu, Emanuel, «Intertextualitate: câteva disocieri necesare», in *Studii și cercetări lingvistice*, vol. 1, 1985, p. 3-8.
- Vlad, Carmen, *Textul aisberg. Elemente de teorie și analiză*, Cluj-Napoca, Editura Casa Cărții de Știință, 2000.
- Widdowson, H. G., *Discourse Analysis*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- Баширова, Н.З., «Типология интертекстов в прессе», Ученые записки Казанского Университета, том 153, кн. 6, 2011, с. 191-203.

Sources d'exemples

- Beylau, Pierre, *Ecosse: God Save the United Kingdom!* In *Le Point*, publié le 12.09.2014 http://www.lepoint.fr/monde/ou-va-le-monde-pierre-beylau/ecosse-god-save-the-united-kingdom-12-09-2014-1862521_231.php
- Editorial Board, *The West must oppose Russia's 'humanitarian' invasion of Ukraine*, in *Washington Post*, publié le 11.08.2014. http://www.washingtonpost.com/opinions/the-west-must-oppose-russias-humanitarian-invasion-of-ukraine/2014/08/11/ade3c982-217a-11e4-8593-da634b334390_story.html
- Editorial: Putin on a dog of an argument. *The Edmonton Journal*, publié le 26.02.2012. <http://edmontonjournal.com/category/opinion/editorials>
- Editorial, *Russian PM Vladimir Putin wins presidential elections but can he really cling on to power for the next 12 years?* In *Periscope Post*, publié le 5.03.2012. <http://www.periscopepost.com/2012/03/russian-pm-vladimir-putin-wins-presidential-elections-but-can-he-really-cling-on-to-power-for-the-next-twelve-years/>
- Elder, Miriam, *Vladimir Putin: We have won. Glory to Russia*, in *The Guardian*, publié le 4.03.2012. <http://www.guardian.co.uk/world/2012/mar/04/vladimir-putin-won-russia>
- <http://jurnalul.ro/stiri/externe/tarul-putin-granitele-rusiei-nu-se-termina-nicaieri-729517.html>
- <http://romanalibera.ro/special/documentare/%C5%A2arul-putin-%E2%80%93-mana-de-fier-a-rusiei--spaima-occidentului--comunist--dictator----218582>
- Imbert, Claude, *Roman Russe*, in *Le Point*, publié le 15.03.2012. http://www.lepoint.fr/editos-du-point/claude-imbertyroman-russe-15-03-2012-1441386_68.php
- Robertson, George, *Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe*, *Washington Post*, publié le 5.01.2014. http://www.washingtonpost.com/opinions/scotland-secession-could-lead-to-re-balkanization-of-europe/2014/01/05/df076e94-578e-11e3-8304-caf30787c0a9_story.html
- Thureau-Dangin, Philippe, *Russie: dans quel pays revient Poutine?* in *Courrier International*, publié le 9.03.2012. <http://www.courrierinternational.com/article/2012/03/09/russie-dans-quel-pays-revient-poutine>

Inga GHUTIDZE
Professor
Samtskhe-Javakheti State University
Ilia State University, Tbilisi, Georgia

From Tropological Speech to Stereotypes – Linguistic Peculiarities of Political-Militarist Narrative

Abstract: Political-militaristic literature provides important information on the military objectives of the country, the chosen political course, the national interests of the states, the history, the wars, the ongoing processes in today's world. This type of literature helps the reader to analyze existing conflicts and to get information on the interests and objectives of the states as well as on the people involved in these processes.

The basis for tropological speech is physical or cultural experience. Therefore, comparisons, epithets, metaphors change from culture to culture. One type of comparison, epithet, metaphor can have a different meaning and completely opposite expression in other culture.

The following paper deals with lexical units, comparisons, metaphors, epithets, derived from the Bible and mythology that give the artistic nuance to documentary literature: *salt of nation, the olive branch...*

If the XX Century was talking about the *Cold War*, today we have: *new cold war, silence war, moral war...* as well as the *diplomatic dice, the card of Abkhazia...* on the big political chess board.

The political-militaristic narrative in the modern world is a powerful tool to create stereotypes with a purposeful vocabulary, especially when the issue concerns a small, intricate geopolitical location and heavy economic and military capability of the country, such as Georgia. Faked stereotypes on Georgian, Abkhazian and

Ossetian peoples, created by the Russians, are discussed in the following paper: *the other, the aggressor, deadly enemy...*

Keywords: Political Course, Military Objectives, Tropological Speech, Stereotype

Introduction

Militarism is propaganda of war, military power and violence through TV programs, films, books, political statements, toys, games, sports and similar means. Militarism is also directly related to the formation of public opinion about war; For example, when the economy plays a role in a military-industrial role, or national security issues dominates in domestic politics, militarism stipulates the political leaders' inability to use military power to solve a particular issue. If we look at history, we will assure that militarism has had a great impact on the evolution of society. The war is accompanied by a lot of trouble, but we can talk about the positive sides of the war, as it is manifested in the fact that during the war, people are more concerned about each other, society, contributing to the common well-being, demonstrating the greatest bravery and loyalty (Goldstein, *International Relations* 107).

K. Ninidze mentions in her book – *Morphology of Militaristic Narrative* – that the military service was considered excessive among other services in the Russian imperial entourage in the period of St. Petersburg. Military merit was considered a royal service and as noble act in contrast to civil service. Military officers also equated to a higher civil rank. Due to the fact, that the Russian emperors were also militaries, the military service was identified with power. Orders were of special importance in military service. It was not a matter of merit, but the knights' brotherhood whose members were united under the name of knightly and moral values (9).

Political-militaristic literature provides important information on the military objectives of a particular country, chosen political course, tells about the national interests of the states, the history of the wars, the ongoing processes in today's world. This kind of literature helps the reader to analyze existing conflicts and to get information on the interests and purposes of the states, about the people involved in these processes.

Georgia has always been a strategically important area for the whole world. Consequently, Georgians have always struggled with military and peaceful means for the preservation and independence of the country.

The battle has not ended up today. The Georgian people are still fighting for the inseparable parts of Georgia – Tskhinvali and Abkhazeti Regions. Not only Georgian and Abkhazian authors but also foreign researchers write about these conflicts. They are talking about the causes and results of the conflicts, but academic editions are small in number (Asmus 2010, Jojua 2007, Papaskiri 1998, Ninidze 2009, Goldstein 2013, Andersen 2014, Chomsky 1999, Nye 2003).

Tropological Speech

In ancient Greece tropes were studied by rhetoric. Aristotle's school considered rhetoric as an art of persuasion. Oratorical skill is the most important thing for rhetoric. Aristotle asserted that rhetoric is a method of convincing and the latter is always substantiation for something. It is important for people to know the methods and means by which they can convince others. Creating a favorable efficient approach to convince an audience was considered as a necessary factor by him (*Rhetorica* 33-35).

A metaphor is most frequently used from the types of tropological speech. Metaphor is studied by various fields of science. There are poetic and linguistic metaphors. They differ from each other as poetic metaphors are distinguished by artistic value and novelty, while the linguistic metaphor may be “living” and “outworn”.

American linguist J. Lakoff and Philosopher M. Johnson consider the metaphor as a part of daily speech and actions. The conceptual system of a human being plays a central role in determining the everyday reality. If we agree that this conceptual system is largely metaphorical, then our thinking, experience and everything that we do daily are metaphorical. However, this happens to us unconsciously. Every day we do not think about metaphor and its use. This is the ultimate event of human life. To reveal this factor we should refer to the spoken language (*Metaphors We Live By* 4).

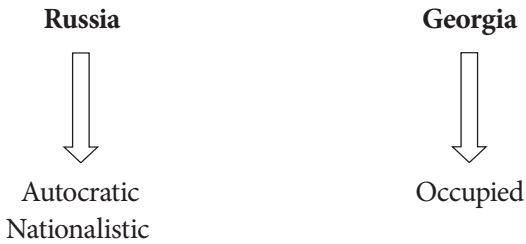
The most important thing is that the metaphor is not defined only in the field of language or vocabulary. The human mindset is largely metaphorical. Metaphors exist in people's consciousness and define it (*Ibid.* 6).

According to cognitive linguistics metaphors are divided into three groups: orientation, structural and ontological metaphors.

The basis for tropical speech is physical or cultural experience. Therefore, comparisons, epithets, metaphors change from culture to culture.

One type of comparisons, epithets, metaphors in other culture can have a different, opposite meaning.

When speaking about international relations, states, conflicts and wars, usually the terminology, the vocabulary, characterizing for this area and, most importantly, causing no ambiguity, are used. In this kind of narrative, at first glance, the tropological means should not be met as it should provide precise information about war, conflict, for example:



*Putin's Russia was becoming more **autocratic** and **nationalist**, and was greatly excited by Belgrade (Asmus, A Little War That Shook the World 105).*

Biblical and mythological in political-militarist narrative

Political-militaristic literature is greatly owed to the Bible and mythology and it is not surprising, since they remain to be the source of any type of political and militarist literature. But in this case it is essential who writes the work, or whose order to be written it is. This is an important factor because the political-militaristic literature is small in number in Georgia and the world scientific circles are obliged to refer to the authors that have nothing common with scientific honesty and impartiality. There are also exceptions that do not falsify the history and real situation of the story, and allow us keeping an eye on this interesting process:

Fighting of David and Goliath

According to Ronald Asmus, on the night of August 7, at 1:44 pm, the president received a new intelligence report, by which 58th military units were going in Tskhinvali. This story was already worrying. This finally confirmed Saakashvili's suspicion that his country was invaded by Russia and the aggression plan was launched.

Saakashvili's decision to be involved in the war still remains a controversial issue, but the other issue is how Georgia could meet force with

force Russia, to use military force against it and to respond to a retaliatory blow.

It was necessary to define Russia's capabilities. Moreover, when the confrontation between the two countries was on the verge of war: "Started ... How do you feel Israel's fate or Palestine? – In the words of this message, some hopes were made that little Georgia could still win victory over Russia in this **fight between David and Goliath**" (*Ibid.* 40).

Georgia and Russia really resemble David and Goliath. Through this comparison, the reader is assured that the war between Georgia and Russia is not a war of strong states. Georgia is a small country. It had neither a strong and trained military army nor had the material possibility for war. More importantly, as the author notes, the main fourth battalion was in Iraq, and the rest of the army was allowed to break that summer. In this war Georgia had no relevant weapon. Therefore, with such a strong and large state as Russia, this fight is really like the fight between David and Goliath.

Salt of Nation

Russia blames the democratic world and hostile intentions of the non-existent enemy for the catastrophic defeat of its international and domestic policy, on the background of aggressive policies and imperial ambitions. It was always so. Russia's attitude to neighboring states was always the same. The British Major Kent criticizes the Russians and calls the revolution a criminal. He mentions: "I would not like to blame your combat generals – my colleagues – for the death of Russia [...] I will point out only the facts. In every war the best sons of the fatherland always fall in action [...] **pride, color and salt of the nations** [...] those who protect their people and fatherland" (Andersen, *Abkhazia and Sochi: The Roots of the conflict 1918-1921* 177).

General Kent is characterizes by Russian fighters as pride, color and salt of the nation. This metaphor provides the importance of people, their fighting and self-sacrifice for the homeland. The best sons of the country protect their homeland, so they are proud of the whole nation. Color, because without it the subject is lacking esthetics. Color motivates emotions, moods in humans. It is salt, because nothing is tasty without it. In the Bible, salt is found in several places and has a different meaning.

When the Lord decided to destroy the sinful cities – Sodom and Gomorrah, Lord told Lot to get to the mountain to survive:

And when the morning arose, then the angels hastened Lot, saying, Arise, take thy wife, and thy two daughters, which are here; lest thou be consumed in the iniquity of the city [...] And when the morning arose, then the angels hastened Lot, saying, Arise, take thy wife, and thy two daughters, which are here; lest thou be consumed in the iniquity of the city. Haste thee, escape thither; for I cannot do any thing till thou be come thither. Therefore the name of the city was called Zoar. The sun was risen upon the earth when Lot entered into Zoar. Then the Lord rained upon Sodom and upon Gomorrah brimstone and fire from the Lord out of heaven; and he overthrew those cities, and all the plain, and all the inhabitants of the cities, and that which grew upon the ground. But his wife looked back from behind him, and she became a **pillar of salt**. (*The Holy Bible* 19:26)

“For every one shall be **salted** with fire, and every sacrifice shall be **salted** with salt. **Salt** is good: but if the **salt** have lost his **saltness**, wherewith will ye season it? Have **salt** in yourselves, and have peace one with another” (*The Holy Bible* 9:1001).

God's salt

“And every oblation of thy meat offering shalt thou season with **salt**; neither shalt thou suffer the **salt** of the covenant of thy God to be lacking from thy meat offering: with all thine offerings thou shalt offer **salt**” (*The Holy Bible* 2:97).

“Ye are the **salt** of the earth: but if the **salt** has lost his savor, wherewith shall it be **salted**? It is thenceforth good for nothing, but to be cast out, and to be trodden under foot of men” (*The Holy Bible* 5:962).

Here we should recall the Georgian figurative say: **do good and salt it**, which highlights the importance of salt – even needs mercy, charity, goodness need salt!

Salt is precious mineral because of its savings properties, it is also a symbol of stability and constancy. According to Moses law, offering conveyed to the altar has been salted as a sign of immaculateness.

Compared to the salt, the author emphasized the function of fighters, their duty to “keep” their country, to protect it from the enemy and be useful for the whole nation as salt. Well-being of the country depends on them, if they do not fulfill their duties and can't protect their homeland, they will become worthless as fresh salt, they will become useless as fresh salt to be thrown away and trample down.

Olive leaf

On August 7, 2008 the President sent his minister for reintegration issues Temur Iakobashvili, was sent to Tskhinvali trying to establish a direct link between Russia and so-called South Ossetian authorities. Saakashvili descended to the last hope of a diplomatic move and touched the olive leaf with them in order to avoid a full-scale war (Asmus, *op. cit.* 37).

The olive leaf is found in the Bible and is a symbol of hope. When God told Noah about the Flood, he told him to make the ark and brought the cattle into the ark not to become extinct their kind:

Thus did Noah; according to all that God commanded him, so did he. The waters of the flood were upon the earth... And it came to pass at the end of forty days, that Noah opened the window of the ark which he had made: And he sent forth a raven, which went forth to and fro, until the waters were dried up from off the earth. Also he sent forth a dove from him, to see if the waters were abated from off the face of the ground; But the dove found no rest for the sole of her foot, and she returned unto him into the ark, for the waters [were] on the face of the whole earth: then he put forth his hand, and took her, and pulled her in unto him into the ark. And he stayed yet other seven days; and again he sent forth the dove out of the ark; And the dove came in to him in the evening; and, lo, in her mouth [was] an olive leaf pluckt off: so Noah knew that the waters were abated from off the earth. (*The Holy Bible* 8:18)

Olive leaf, as we have mentioned above, is a symbol of hope and joy, and that is why the author says that the president touched the olive leaf with Russia and so-called South Ossetia, i.e. his last hope was to negotiate with the Russian and Ossetian sides in order to avoid a full-scale war.

Achilles Heel

“The Achilles heel of Georgia was still frozen conflicts in Abkhazia and Tskhinvali” (Asmus, *op. cit.* 64).

“In the Trojan War Achilles was said to have died from a heel wound which was the result of an arrow—possibly poisoned—shot by Paris. The wound was not serious but it was the only area of weakness” (*Myths and Legends* 177).

Like Achilles heel, Abkhazia and Tskhinvali regions are weak points and permanent pain of Georgia. Territorial integrity is one of the prerequisites for joining the EU, so until the Georgian people will not get back the lost territories, these regions will be Achilles heel for them.

Apple of Discord

The Western allies had to help Georgia and mediate to end the August war. Who would do this and who would begin to negotiate with Russia – was another issue.

Nicolas Sarkozy became a helper of Georgia. Nevertheless, the issue of Georgia was not the main subject of agenda for France. In general, the Black Sea region was not included in its priorities within the EU frame. One of the French senior officials clearly pointed out in private talks that Georgia would never be the subject of France's special interest, and what a little place did our country had in their priorities: “but our task is not to allow to be turned it into an apple of discord in the EU” (Asmus, *op. cit.* 210). What did they mean when Georgia was compared to the apple of discord?

It is clear that French authorities would avoid tensions with Russia due to Georgia. Therefore, it was important for the country to be careful. France should also have some assistance for Georgia, and at the same time, it should avoid disturbances with allied states. Because of that, France took a mediate position and did not allow Georgia to be turned into the apple of discord.

War and Metaphor

German military theorist and historian Karl Clausewitz said: “war is not merely a political act but a real political instrument, a continuation of political intercourse, a carrying out of the same by other means; however, the war is a luxurious thing as the states should possess a significant military and economic resource to be at war” (*Principles of War* 16).

If XX Century was talking about the *Cold War*, today we have: **a new cold war, a moral war, a spiritual war, a silent war** on the big political chess board.

Cold War

The *Cold War* was a bitter political and ideological confrontation, on the other hand, between the US and the other leading states of the West and, on the other hand, between the former Soviet Union and its satellites. “The cold war expressed the main content of international relations in the second half of the 20th century when there was neither war nor peace between two major poles of the world” (*Dictionary-Guide of Social and Political Terms* 333).

Analyse de discours non-littéraires

The confrontation between Georgia and Russia can be discussed as a *New Cold War*. “Russia has led a geopolitical struggle with confrontations and tensions. Between the two countries there was something like cold war for years” (Asmus, *op. cit.* 57).

Everything started in the 18th century when Georgia became a part of Russia. Since then, Georgians are still fighting to be free from Russian clutches. That is why these two countries are permanently confronted with each other, either verbally or forcefully, that can be considered as a sample of a *New Cold War*.

Moral War

The Kosovo crisis and NATO’s humanitarian intervention are the obvious examples of **moral war**. The Kosovan Albanians were allowed to decide their status by referendum, which could have been completed by independence. Thus, the central government has strengthened the ethnic cleansing, which ultimately aimed to change the demographic structure of Kosovo in order to resolve the referendum in favor of Belgrade. Thus, the central government has strengthened the ethnic cleansing, which ultimately aimed to change the demographic structure of Kosovo in order to resolve the referendum in favor of Belgrade. NATO has initiated a humanitarian intervention to suppress these processes and smashed the vital facilities in the territory of Serbia.

Noam Chomsky in the book – *New Military Humanism* – cites Elie Wiesel’s words: *Kosovo is a moral war*, Wiesel affirmed: “When the evil shows its face, you don’t wait, you don’t let it gain strength. You must intervene” (90).

Joseph Nay in his book *Understanding International Conflicts* notes:

Moralists support the idea that international politics is based on certain rules. The most important place among these rules is the state sovereignty. They do not have the right to break these borders. The national boundaries have a moral significance, since the state is a defender of the rights of people within its borders. Hence, respect for the sovereignty of the country means respect for each person [...]. (25-26)

The war was called *moral war* because the states themselves were morally obliged to engage in conflict and avoid negative consequences. The question is: is moral really decisive in their actions? As mentioned above, the international system is anarchical in the eyes of realists. Therefore, there

is no morality. States are struggling for self-sufficiency, and in reality the interests of the country are hidden behind morals.

Spiritual War

The Russian-Georgian war in Abkhazeti has caused serious consequences in the religious sphere.

On July 11, 1811, the autonomous of the church was abolished in Georgia by the emperor's decision as well as catholicosate of Abkhazeti and Imereti in 1814. The process of russification of the Georgian church was started with these facts. Substitution of Abkhazian churchmen with Russians followed turning Islamic of the majority of the population, as locals did not understand Russian preaching. In some sense this was also a protest against the russification.

After the restoration of the autocephaly of the Georgian Church on March 25, 1917, the Caucasus Exarchate was established by the decision of the Russian Temporary Government and the Russian Orthodox Church.

Later, the Georgian Patriarch Kirion II received a letter from the Patriarch of Russia, where he condemned the restoration of autocephaly and considered it a pretext of dissidence. This is where the confrontation between the Orthodox churches of Georgia and Russia begins for the canonical territory. Because of this situation, Abkhazia became a place of **spiritual war**: That signalled the beginning of the conflict between the Russian and Georgian Orthodox Churches for "canonical territory". Under these circumstances, Abkhazia turned into one of the main theaters of the "**spiritual war**" (Andersen, *op. cit.* 165).

Silent War

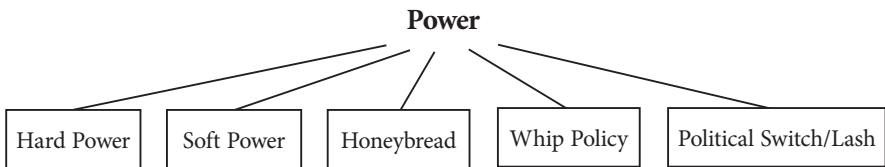
And the reaction of the media and commentators is to keep silent, following the norms under which the war against Laos was designated a "**secret war**" (Chomsky *op. cit.* 64).

N. Chomsky in the book – *New Military Humanism, Lessons from Kosovo* – based on the events of Kosovo, shows the real face of superpowers. The humanitarian intervention in Kosovo has killed many innocent people. The author criticizes the United States, its actions and ironically reflects the humanity of the modern world.

When the humanitarian crisis develops, the countries around the world have the following choices: 1. to act and to facilitate the escalation

of the disaster; 2. do not do anything; 3. try to reduce the disaster. The author cites the example of Laos. In the case of Laos, as well as East Timor, Washington's choice was second, nothing to do but to break out a silent war: "And the reaction of the media and commentators is to keep silent, following the norms under which the war against Laos was designated a 'secret war'" (Chomsky 64). In the aftermath of the US bombing, lots of villages in Laos were destroyed and many innocent people were killed. The American interests did not include divulgence of this war, so the media, as the most effective means of dissemination of information, must have been silent. That's why the author has called this war **silent war**.

The war is inseparable from the force that can be:



Soft Power

The **Soft Power** is a well-established term in international relations. However, his metaphorical icon represents its importance and purpose.

The **Soft Power** is the form of an external political strategy by which desired result based on self-participation, sympathy and attractiveness will be reached. It differs from "hard power", which implies the use of force. This term was established by the American political scientist Joseph Nye, who says that **soft power** is the language and culture of the country, which plays a major role in international relations, acting directly or indirectly on world politics and business ties: «this aspect of power-that is, getting others want what you want-might be called attractive, or soft power behaviour" (60).

In the VII century, the Chinese philosopher Lao Tao said: "There is no weak and gentle creature in the world than water, but the water is able to split the coolest stone". The soft power policy helps the states to achieve the desired result without violence (www.wikipedia.org).

In August Russia brought significant military power to the Tskhinvali region. Not only did they occupy Georgian villages, but also the village of Kurta, which has been supported by Tbilisi, the alternative government of the Tskhinvali region. It was through this village that the Georgian side tried to solve the conflict peacefully. With a fascinating choice of so-called **soft power**. (Asmus, *op. cit.* 26)

One of the examples of **soft power** politics can be considered the autonomy offered by the separatists. This autonomy was so extensive that it was almost equal to independence. The case concerned with the establishment of local government, free economic zones, the protection of language and cultural identity. Only territorial integrity of Georgia remained unchallenged. (*Ibid.*)

Russia's actions can be considered as a model of **whip** policy towards Georgia. After the collapse of the Soviet Union it is more outlined. Russia is trying to restore its influence on Georgia and the former Soviet Union. Because of this the situation in the region is more or less unstable, which hinders the development of the country and its orientation to the West.

The August war is an expression of force policy. The majority of critics point out that this war has also broken out towards the West: "Georgia was just a physical target, and so to say that the **political switch** was right to us" (*Ibid.* 237).

Games of the States

The actions of states in international relations often resemble the game. They make moves, cutting cards, betting, etc. Their ultimate goal is to win and defeat the opponent. It is therefore important to reasonably predict the possibility of a possible outcome, opponent and their ability to achieve the goal.

As J. Goldstein points out:

The game theory in international relations implies a process involving two or more players and chooses one of the few alternatives. Every combination gives certain results for each player. The results are expressed in material or intangible form. The game's theory aims to calculate the possible results of the game, predict the next move of the players, taking into consideration its advantages and alternate moves.

The game theory was intensively used in the 1950s, and by the 1960s the scholars tried to explain the possibility of launching a nuclear war between the USSR and the US. The moves made in any kind of game are the same as the decisions and results made in politics that could result in the warmongering.

"There are several types of game: Zero game, prisoner's dilemma, etc." (Goldstein, *op. cit.* 76)

Games with similar structures unite in certain categories that are often referred to metaphorically. The metaphor expresses the unique character of

Analyse de discours non-littéraires

the particular game, its qualities, and each such game clearly characterizes the international negotiations:

The Role of the Joker

The goal of Georgia was to join NATO, which will significantly increase the security of the country [...] several states were skeptical about involvement of Georgia in MAP. Among them was Germany. France was skeptical about it, but inside NATO itself, it played a **role of joker**. (Asmus, *op. cit.* 132-133)

In comparison to the Joker, the author showed that France had significant influence inside the alliance, as Joker is the most powerful in the game. Therefore, France's proximity to joker is very clear, showing the leadership of this country and the influence of France for NATO's future plans. Although France was skeptical towards Georgia, it was an important force in its hands and if wanted was able to give an opportunity Georgia to join the MAP program.

Hidden cards

When Georgia decided to be a member of NATO, as it is noted above, there was a difference of opinions among member states: "As for the US, it **hid the cards** – did not fix its position. The US tried to act covertly and did not use any public pressure to achieve consent to Germany or any other country" (*Ibid.* 141).

Card of Abkhazia

On March 5-9, 1956, a protest rally, organized by the Georgian population, was crushed in blood by the Soviet Union's Armed Forces and Special Forces. Tbilisi Events might have been perceived as possible prospective model of the socio-political movement in the Soviet Union and its satellite countries by Khrushchev and his encirclement. These events caused fear of imitating and repetition in other republics in the Soviet leaderships. Therefore, the main purpose of the Soviet Union's leadership was to punish Georgia with a **drawing card of Abkhazia**, with effective encouragement of Abkhazian ethnocracy and separatism.

After the collapse of August Putsch in 1991 and the collapse of the Soviet Union, Boris Yeltsin came to Russia, but neither relations with Georgia

changed, and nor the **Abkhazian card** crashed in the trash of history. On the contrary, the new Russian government has deepened ties with Abkhazian ethnocracy (Jojua, *Abkhazeti in 1938-2006: Aspects of Regional Historical Process* 156).

The ongoing processes in Georgia and the war in Abkhazeti especially attract international attention. Russia is trying to restore the former Soviet Union and actively breaks up the territorial integrity of Georgia by provoking the Abkhazeti conflict. So today, the **card of Abkhazeti** is an important strategy for Russia to achieve its goals.

Turkish card

The separatist parliament of Abkhazeti sent the first official request to the Russian Supreme Council on March 23, 1993 and the second appeal on voluntary entry of Abkhazia into the Russian Empire on April 16, 1995.

Pro-Turkic Camp, headed by K. Ozgan, was based on the Gudautian group of Abkhazian ethnocracy. He was pro-Turkic orientation and was impartially standing on the independence platform of Abkhazeti due to the absence of a common border between Turkey and Abkhazeti. V. Ardzinba enjoyed this situation. In parallel to the pro-Russian orientation, the **Turkish card** was also instrumental ... He simultaneously killed two birds with one stone: somehow “blackmailed” Russia and, on the other hand, balanced the pro-Turkish interests of the Abkhazian ethnocracy and the Muslim population. (*Ibid.* 218)

Kosovo Card

The more the West sought to reach an agreement on granting independence to Kosovo, the more Russia opposed to. The West wanted to prove that Kosovo’s case was unique and could not create any precedent for international law. If the US, Russia and the EU agreed that Kosovo was indeed an exceptional case, it would indeed remain, but Russians did not want to play with such rules. Moscow tried to gain influence over the West by using the **Kosovo card**. (Asmus, *op. cit.* 112)

Diplomatic dice

In the most critical period of the August war, Tbilisi decided to cast a **diplomatic dice** and be upon the die. Saakashvili thought that unlike

Analyse de discours non-littéraires

Putin Medvedev would be more facile and could make an agreement with him and expressed more readiness for peace initiatives. (*Ibid.* 175)

The dice define the next move of the player. Fate of his game depends on the casting a dice. That's why Saakashvili's dice can be considered as the endeavour. Talking to Medvedev could bring good results and find the outcome of the situation.

The fact that the metaphor of the game is actively used in the international system, is obvious with Russia's actions. As R. D. Asmus points out, "from time to time Moscow took pride in spurning the rules of the game – for example, it did not hide how garrisoned additional troops into the separatist region" (27).

The metaphors that we discussed above clearly show the nature of the international system. The nature of the states is based on the daily activities of the human being and its experience. In our case the game is one of the means of entertainment, where the cards, dice determine the player's fate, remaining lost or wins. Even in politics, possessing important strategies, the power determine their success, only in one contrast: the game here is not a fun but a significant process of self-preservation.

Stereotype of the enemy icon in a political-militarist narrative

The enemy icon is one of the most important ideological tools. In the Russian Empire in the 19th century, the enemy icon was identified with Muslim countries. National and liberal rebellions within the empire, as well as the world political challenges revealed instability of monarchical, feudal and imperial society. In order to justify stagnation that the Russian Empire suffered in this direction, the need to put "others" in the wrong for internal problems had high priority. This "other" could not have been a Western European country that was competing with it for having priority. The "enemy", who successfully would fulfill the tasks for this role in the ideological struggle, became Muslim Turkey, Iran and the North Caucasus.

The enemy icon is changing between oral and literary discourses. It contains duplicate and lubricated social dispositions. For example, in the 1840-50s it was associated with hostile forces in Eastern Georgia Shamil and Lezgians. (Ninidze, *Morphology of Militaristic Narrative* 44)

However, there is another situation in Russia today. The country's government chose an anti-western path and tries strictly abstaining from it. By doing so, it tries to emphasize his power and dignity. That's why the

West has become an enemy of Russia, which contradicts its interests. Asmus points out: “Moscow has continued to create an ‘icon of coming enemy’ from the West that promotes Russian propaganda” (Asmus, *op. cit.* 249).

The icon of enemy became the leading instrument of Abkhazian ideology in the conflict of Abkhazeti. Abkhazian separatists have been trying to establish an autonomous republic, to separate from Georgia and Georgians. In order to achieve this, ideological weapons were used, and they were trying to end the alliance with Georgia.

The tragedy of Abkhazeti was prepared by the Communist leadership for the last 4 decades.

It was exactly from Moscow that many generations of leaders of Abkhazian national-separatist movement who did everything and achieved that the Georgian was no brother and friend, but the **deadly enemy** in the eyes of Abkhaz, that “deprives” of the homeland and all the historical perspectives. It was possible to stir up anti-Georgian hysteria exactly by the Russians’ encourage. (Papaskiri, *Abkhazeti is Georgia* 193)

Establishment of a separate church in Abkhazeti, the denial of common history with Georgians, origin caused the alienation of Abkhazians and Georgians became “others” for them. This distinction has made Georgians to be considered as enemies.

Separatists carried out the war emphasizing the ideological and psychological aspects of it and created the **icon of enemy** from Georgians. «The only way to survive from genocide was the “Patriotic War” with the strongly defined purpose for their fighters – protecting the native land of Abkhazeti “**From Georgian Aggressors**” and surviving Abkhazian nation from physical destruction» (Joju, *op. cit.* 181).

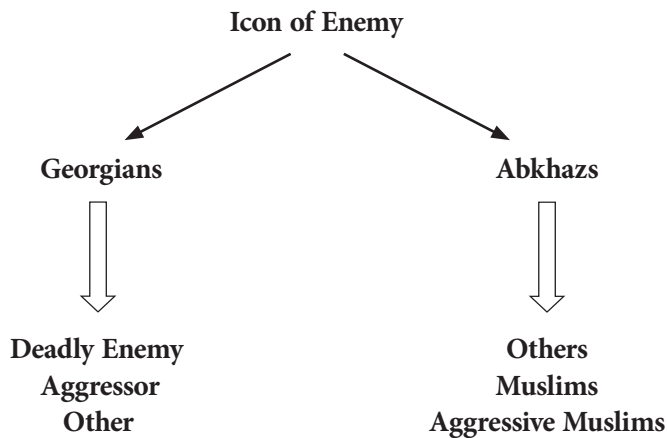
Defending Georgia’s national interests in Abkhazia was under double pressure, and those who dared to out-talk would become an **enemy of the Abkhazian people**.

On the other hand, intense, rampant propaganda took place in the West by scholars hired by Russians. They wrote that Georgians did everything to make Abkhazians as aliens on their land. Assessments towards the Georgians are very hard while speaking about the last days of the communist regime in the late 1980s and the national identity policies and testifying a priori the anti-Georgian sentiments and references that have no common neither with the science nor the reality:

Since the late 1980s Georgian nationalists have tried to show Georgia as the **Christian’s outpost, Christian island in the sea of aggressive**

Muslims. The mass media and propagandists of the first Georgian non-formal political associations unambiguously characterized Abkhazians as **Muslims** who were loyal to other anti-Georgian forces under the Green Flag of Islam. (*Bieliaia kniga Abkhazii* 15)

This trend was especially strong for the Abkhazians as “others” during the governance of President Zviad Gamsakhurdia (1990-2) (Shnirelman, *National identity and myths of ethnogenesis in Transcaucasia* 58).



In the modern world, the political-militarist narrative is a powerful tool for creating stereotypes when dealing with territories and conflicts. When it comes to the small, difficult geopolitical location and economic and military capabilities of the country, such as Georgia, it gains more importance. Obviously, what are the processes, but print academic editions are scarce in international languages where the objective situation is reflected. Russian, Abkhazian and Ossetian propaganda, ruled by them, not only make Georgians aware of the above-mentioned stereotypes, but also try to bury relationships of Georgian and Abkhazian, Georgian and Ossetian peoples in the fraudulent stereotypes on them.

Conclusions

Thus, the examples discussed above show: 1) the importance of the language of political-militarist narrative where every lexical unit has a special meaning; 2) political and militaristic artistry and the war, strength and types of bet, given by this creative language, are obvious and

interesting; 3) it is obvious the process of interesting stereotypes creation with the means of tropological speech happening before our eyes, aimed at delivering short and desirable information. They should work for a long period of time and justify the objectives of the states, which in certain cases imply total falsification of history.

Bibliography

- Andersen, Andrew, *Abkhazia and Sochi: The Roots of the conflict 1918-1921*, Toronto, Asteroid Publishing, 2014.
- Aristotle, *Rhetorica*, Edited by W.D. Ross, OCT. Oxford UP, 1959.
- Asmus, Ronald, D., *A Little War That Shook the World*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.
- Chomsky, Noam, *The new military humanism-lessons from Kosovo*, London, Pluto Press, 1999.
- Clausewitz, Carl von, *Principles of War*, Translated and edited by Hans W. Gatzke, Harrisburg, Pennsylvania, The Military Service Publishing Company, 1942.
- Goldstein, Joshua, *International Relations*, New Jersey, Pearson, 2013.
- Jojua, Dazmir, *Abkhazeti in 1938-2006: Aspects of Regional Historical Process*, Tbilisi, Universali, 2007, [In Georgian].
- Kodua, Eduard and oth., *Dictionary-Guide of Social and Political terms*, Tbilisi, Logos Press, 2004, [In Georgian].
- Komissia po pravam cheloveka i mezhnatsionalnym otnosheniiam Verkhovnogo Sovieta Respubliki Abkhaziia, *Bielaia kniga Abkhazii, dokumenty, materialy, 1992-1993*, Moscow, Svidetelstva, 1993, [In Russian].
- Lakoff, George, Johnsen, Mark, *Metaphors We Live By*, London, the University of Chicago Press, 2003.
- Lordkipanidze, Mariam, “Nekompetentnost’ – v rang istiny?”, *Zaria Vostoka*, 21 July, Tbilisi, 1989, p. 3, [In Georgian].
- Lordkipanidze, Mariam, *Abkhazy i Abkhaziia*, Tbilisi, Ganatleba, 1990, [In Russian].
- Myths and Legends*, Tbilisi, Bakur Sulakauri Publish House, 2014.
- Ninidze, Ketevan, *Morphology of Militaristic Narrative*, Tbilisi, Intellect, 2009, [In Georgian].
- Nye, Joseph, *Understanding international conflicts*, New York, Longman, 2003.
- Papaskiri, Zurab, *Abkhazeti is Georgia*, Tbilisi, Parnavazi, 1998, [In Georgian].
- Shnirelman, Victor, “National identity and myths of Ethno-genesis in Transcaucasia” in *Nation Building in the Post-Soviet Borderlands*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 48-66.
- The Holy Bible: King James Version, containing the Old and New Testaments*, New York, American Bible Society, 1999.

ნანა სტამბოლიშვილი
პროფესორი
ნუნუ ზახტაძე
დოქტორანტი
ბათუმის შოთა რუსთაველის სახელმწიფო უნივერსიტეტი
ბათუმი, საქართველო

იდომების წარმოშობის ლინგვისტური და ექსტრალინგვისტური ფაქტორები

რეზიუმე: სამყაროს შეცნობა ერთ იწყება. ენა ეროვნული კულტურის შემადგენელი ნაწილი და მის აგებაში მონაწილე ფაქტორია. ენა, კულტურა და აზროვნება განსაზღვრავს და აყალიბებს ეროვნული თვითმყოფადობისა და ეროვნული ხასიათის ფორმირების საკითხსაც. ნაციონალური იდენტობის სპეციფიკური მახასიათებლები ყველაზე მრავალფეროვნებით იდიომატურ ფრაზეოლოგიზმებში აისახება. იდიომატური ფრაზეოლოგიზმები ნებისმიერი ხალხის, მსოფლიოს ენობრივი სურათის მკვეთრ და თვითმყოფად ეროვნულ ნაწილს წარმოადგენს.

იდიომატური გამოთქმა როგორც გერმანულში, ასევე ქართულში, რთული ენობრივი წარმონაქმნია. მის ჩამოყალიბებაში, განვითარებასა და ენაში დამკვიდრებაში დიდი როლი შეასრულა როგორც საერთო, ისე ეროვნული ხასიათის ექსტრალინგვისტურმა და ეთნოლონგვისტურმა ფაქტორებმა.

ჩვენი მიზანია გერმანული ენის ლექსიკურ ფონდში არსებული რამდენიმე იდიომატური გამოთქმის განხილვა, რომლებმაც მოგვცეს საშუალება, დავკვირვებოდით მათი წარმოშობის ლინგვისტურ და ექსტრალინგვისტურ ფაქტორებს, მეტაფორიზაციის გზის გავლით მათ ენაში დამკვიდრების, მყარ შესიტყვებებად-იდიომატურ გამოთქმებად ჩამოყალიბების წინაპირობებსა და ენათმშორისი შესატყვისობის დონეს.

საკვანძო სიტყვები: ენა, კულტურა, აზროვნება, იდომები

Abstract: Knowledge of the world begins with the language. The language is the part of our national culture and main factor of its forming. The unity of language, culture and thinking determines and forms not only of the national mentality, but national originality and character. Specific features of the national identity are reflected in the diversity of idioms. Idiomatic phraseology is a vivid and national peculiar part of the world's linguistic picture of any nation. Idiomatic expression in German, as well as in the Georgian language, is a complex verbal formation. Linguistic and extra linguistic factors played a prominent role in the formation, development and the establishment of idioms.

Our goal is to discuss several idiomatic expressions in the German language lexical foundation that gave us the opportunity for observing the linguistic and extra-linguistic factors of their origin, and conditions of establishing them through the metaphorization road., the preconditions for the formation of idiomatic expressions and the Equivalent level between languages.

Keywords: Language, Culture, Thinking, Idioms

შესავალი

ყოველი ენა უნიკალურია არა მარტო სტრუქტურის თვალსაზრისით, არამედ მასში დაფიქსირებული ეროვნული მსოფლალქმის თვალსაზრისითაც. ამა თუ იმ ენაზე მოლაპარაკეთა მიერ ობიექტური სამყაროს დანაწევრება კარგად ჩანს ლექსიკურ ერთეულებში, რომლებსაც მხოლოდ სიტყვები კი არა, ფრაზეოლოგიზმებიც განეკუთვნება, რომელთაგან განსაკურებით იდიომატური გამოთქმები გამოირჩევიან. ფრაზეოლოგია იგივეა, რაც იდიომატური გამოთქმები, თუმცა ყველა ფრაზეოლოგია იდიომა არ არის. ნებისმიერი ენის იდიომატური გამოთქმების სიმდიდრე არის ამ ენაზე მოსაუბრე ხალხის ეროვნული ენობრივი ცნობიერების მონაპოვარი და წარმოადგენს ნებისმიერი ხალხის მსოფლიოს ენობრივი სურათის როგორ უნივერსალურ, ისე თვითმყოფად ეროვნულ ნაწილს. იდიომატური გამოთქმების კომპონენტები ყოველთვის არის მიმართული სუბიექტზე, ანუ ისინი, უმეტესწილად, წარმოიქმნება არა სამყაროს აღწერისთვის, არამედ იმისთვის, რომ მოახდინონ მისი ინტერპრეტირება, შეაფასონ ის და გამონატონ მისდამი სუბიექტური დამოკიდებულება. სწორედ ეს განასხვავებს იდიომატურ გამოთქმებს და მეტაფორებს სხვა ნომინაციური ერთეულებისაგან. იდიომატური გამოთქმები გამონატავს

ერის ისტორიას, ტრადიციას და ამ ენაზე მოსაუბრე ადამიანთა ადათ-წესებს.

იდიომატური გამოთქმები ენის უნივერსალურ ნაწილს წარმოადგენს, რომელთა წარმოშობის შესახებ ბევრი რამ კიდევ გაურკვეველი რჩება.

იდიომატური გამოთქმების უმეტესობა ხომ სხვა ენებზე არ ითარგმნება: ყოველი ერი მათში საკუთარ ხასიათს, საკუთარ საყვარელ მეტაფორიზაციას გამოხატავს, რომელიც მხოლოდ მისი მეტყველებისთვისაა დამახასიათებელი.

იდიომატური გამოთქმა როგორც გერმანულში, ასევე ქართულში რთული ლექსიკურ-გრამატიკული და სემანტიკური ენობრივი წარმონაქმნია. მის ჩამოყალიბებაში, განვითარებასა და ენაში დამკვიდრებაში დიდი როლი შეასრულა როგორც საერთო, ისე ეროვნული ხასიათის ლინგვისტურმა, ექსტრალინგვისტურმა და ეთნოლინგვისტურმა ფაქტორებმა. მათი აპრობაცია დროთა განმავლობაში ხდება. გერმანულ-ქართულ ენებში არსებულმა ზოგიერთმა შესიტყვებამ და წინადადებამ სემანტიკური სახეცვლილება განიცადა. კომპონენტები მთლიანად ან ნაწილობრივ კარგავს და იძენს ახალ მნიშვნელობას, ყალიბდება მყარ შესიტყვებად, ე. ი. ფრაზეოლოგიზმებად.

ორივე ენა, როგორც გერმანული, ისე ქართული, იმდიდრებს თავის ფონდს არამარტო ლოკალური წარმოშობის ე. ი. საკუთარი ფრაზეოლოგიური ერთეულის ხარჯზე, არამედ სესხულობს სხვა ენებიდან, აძლევს მათ ეროვნულ ენობრივ სახეს.

იდიომების წარმოშობის საფუძვლები

იდიომების წარმოშობის ლინგვისტურ საფუძველს წარმოადგენს ის, რომ ადრესატის განკარგულებაშია კოდი, რომელიც შედგება სიტყვებისაგან, ე. ი. ინფორმაციის გადამცემ ნიშან-დესიგნატორებისაგან, რომლებიც მიუთითებენ დენოტატთან უშუალოდ დაკავშირებულ საგნებს, მოქმედებას ან ხარისხს. ეს კოდი ასრულებს კომუნიკაციის ფუნქციას. ადრესატს რომ დაბრკოლება არ შეხვდეს კოდირებისას, იგი თვალსაჩინოების მიზნით ირჩევს ასოციაციის შედეგად მიღებულ სპეციალურ მაჩვენებლებს (სიტყვა-სიმბოლოებს). ადამიანის ფსიქოლოგიური და ინტელექტუალური ცხოვრების მაჩვენებელ სიმბოლოებად გამოყენებულია კონსტიტუენტები, ადამიანის შინაგანი და და გარეგანი სხეულის ნაწილები (Herz – გული, Bauch – მუცელი, Hals – ყელი, Leib – ტანი, Niere – თირკმელი, Auge – თვალი, Hand – ხელი, Fuß – ფეხი, Finger – თითი და სხვ.), პროფესია (Schuster – მეწაღე, Glaser – მეწუმე), ნათესაობის გამომხატველი სახელები (Mutter – დედა,

Bruder – ძმა), ადამიანის შინაგანი მდგომარეობა (Freude – სიხარული, Leid – დარდი, მწუხარება). მიკროსისტიკის შემადგენლობაში შეიძლება შევიდეს აგრეთვე გამოგონებული არსებები (Hexe – ჯადოქარი, Teufel – სმაკი), ე.ი. სამყაროს არქაული მოდელები. ხშირად ასეთი ლექსიკური ერთეულებიდან წარმოქმნილი იდიომები სრული ან ნაწილობრივი სემანტიკურ-ფუნქციური შესატყვისობით გამოირჩევიან თარგმნისას.

Ein Aug(e)auf jmdn. haben – თვალი უჭურავს, თვალი დაადგა = (მნიშვნელობებით: ამოიჩემა, მოსწონს).

Du bist ein heimlicher Katholik... **auf dich habe** ich schon längst **ein Auge...**
H. Mann-Henri Quatre, Jugend (in *Deutsch-Georgisches Phraseologisches Wörterbuch* 14).

შენ ჩემი კათოლიკე უნდა იყო. შენზე დიდი ხანია **თვალი მიჭირავს** (დიდი ხანია **თვალს გადევნებ**)

Dero Herr Sohn **haben ein Aug auf** meine Tochter (*Ibid.*).

თქვენს ვაჟს ჩემს ქალზე **თვალი უჭირავს (მოსწონს)**.

Keinen Finger rühren/krümmen – ხელი (თითი) არ გაანძრიო (იდიომატური მნიშვნელობით: არ დაეხმარო, არაფერი გააკეთო).

Ich habe bei meinen Eltern nicht nötig gehabt, **einen Finger zu rühren** (*Ibid.* 79)

ჩემს მშობლებთან მე **თითის განძრევაც** არ მჭირდებოდა.

იდიომების სემანტიკურ სინთეზთან დაკავშირებით, ენაში მოქმედებენ ასოციაციური ტრანსფორმაციები, რომლის თანახმად რაიმე მოვლენის, მოქმედების ან თვისების მაგიერ ასოციაციით ხდება კონკრეტული შემთხვევის (ნამდვილის ან გამოგონილის) აღწერა, ე.ი. დენოტატის აღწერისას რეალური საგნების მოქმედებისა თუ ხარისხის პირდაპირი მითითების მაგიერ ადგილი აქვს ირიბ მითითებას: **auf Abwege gerate** (სინონიმი: **auf die schiefe Bahn kommen**) – გზას აცდე, ცუდ გზას დაადგე **sich auf dem Holzweg befinden** – ცდებოდე, მცდარ გზას ადგე (იდიომატური მნიშვნელობა: არასწორად მოქმედებდე).

Der eine (von den Söhnen) – und gerade der Älteste ist vollkommen **auf Abwege geraten** – Bredel-Verwandte und Bekannte (*Ibid.* 8).

ერთი მათგანი – და სწორედ უფროსი ვაჟი – სრულიად **ასცდა გზას**.

Wenn Sie sich etwa der Hoffnung hingehen, meiner Frau Grillen in den Kopf zu gesetzt zu haben, so **befinden Sie sich auf dem Holzwege**, mein wertgeschätzter Herr – Th. Mann-Tristan (*Ibid.* 142). – თუ თავს იიმედებთ იმით, რომ შესძელით ჩემი ცოლისათვის რაღაც ფანტასტიკური იდეების ჩაგონება, მაშინ თქვენ, ბატონო ჩამო, სასტიკად ცდებით (მცდარ გზას ადგახართ).

მყარ შესიტყვებად ე. ი. იდიომატურ ფრაზეოლოგიზმად ჩამოყალიბების ყველაზე მეტად გავრცელებული სახეა თავისუფალი შესიტყვების ახლებურად გააზრება. ახლებური გააზრების შედეგად მყარი შესიტყვებისა და თავისუფალი შესიტყვების კომპონენტები სხვადასხვა სემანტიკურ სფეროს ეკუთვნის. ხშირ შემთხვევაში შეუძლებელია იმ ლიტერატურული წყაროს დადგენა, საიდანაც წარმოიქმნა ესა თუ ის იდიომატური გამოთქმა. ასეთ შემთხვევაში შეიძლება ვივარაუდოთ, რომ იგი წარმოიშვა ზეპირმეტყველების საფუძველზე. შესაძლებელია, რომ სწორედ ზეპირმეტყველების საფუძველზე წარმოიქმნა გერმანული იდიომა *etwas (viel) auf dem Kerbholz haben* – ძველად, სიტყვა-სიტყვით ნიშნავდა – გქონდეს რაიმე (ზევრი) აღნიშვნა ბირკაზე (საჭდეზე). იდიომატურ გამოთქმას თავისი პირდაპირი მნიშვნელობით მივყავართ ძველად არსებულ ჩვეულებამდე – ასეთი წესით აღნიშნავდნენ ვალებს. დღეს ამ გამოთქმის წარმოსახვითი მოტივაცია გაუფერებელია და გადატანითი, იდიომატური მნიშვნელობით ნიშნავს: „ცოდვები აქვს“, „ნახშირნაჭამია“, „ცხვირი მოსვრილი აქვს“.

Der scheint auch etwas *auf dem Kerbholz zu haben* – ესეც, როგორც ეტყობა, *ნახშირნაჭამიაა* (მასაც, როგორც ეტყობა, *ცხვირი მოსვრილი აქვს*).

იგივე შეიძლება ითქვას, გერმანულ იდიომატურ გამოთქმაზე *auf der Bärenhaut liegen* = სიტყვა-სიტყვით: დათვის ტყავზე იწვე, (იდიომატური მნიშვნელობა: არაფრის კეთება, ზარმაცობა). საქმე იმაშია, რომ ენის ლექსიკა და განსაკუთრებით იდიომატური ფრაზეოლოგიზმები ასახავს ნებისმიერი ერის ისტორიული განვითარების თავისებურებებს, მათ ტრადიციებს და ზნე-ჩვეულებებს, რომელთა მნიშვნელობის ახსნა ისტორიული ანალიზის მეშვეობითაა შესაძლებელი. აღნიშნული იდიომატური გამოთქმა გამობატავს ძველი გერმანელების ცხოვრების წესს: გერმანიკულ ტომებში მამაკაცების მთავარი საქმიანობა იყო ომი და ნადირობა. თავისუფალ დროს ისინი თითქმის არაფერს აკეთებდნენ (ისინი დათვის ტყავზე იყვნენ წამოწოლილი), მაშინ როცა ქალები საოჯახო და საველე საქმიანობით იყვნენ დაკავებულნი. იდიომატურ გამოთქმას აქვს სინონიმი გერმანულ ენაში *sich auf die faule Haut legen*. ქართულში მას აქვს შესატყვისი იდიომატური გამოთქმა: *მხარ-თედოზე წამოწოლა*.

Den ganzen Winter über *lag er auf der Bärenhaut*.

მთელი ზამთარი იგი *მხარ-თედოზე იყო წამოწოლილი*.

ქართულ ენაშიც მოიპოვება ეროვნულ-სპეციფიკური, ისტორიული წარმოშობის იდიომატური გამოთქმები, რომლებიც ქართველი ხალხის კონკრეტული ისტორიული პერიოდის რეალიებს აღნიშნავს: კაკას ხიდი გაიარა „გაუჩინარდა“. თედო გახოკიას მიხედვით, იდიომის წარმოშობას შემდეგი ახსნა აქვს: დასავლეთ საქართველოდან, კერძოდ, იმერეთიდან გატაცებული ტყვეები, თურქეთში კაკას ხიდის¹ გავლით გადაჰყავდათ. ტყვე, რომელსაც ეს ხიდი უკვე გავლილი ჰქონდა, დაკარგულად ითვლებოდა. იგივე შინაარსისაა ქართული სინონიმური იდიომა: ჩაიღურის წყალი დალია, რომლის მნიშვნელობაა „უკვალოდ დაიკარგა“. ეს იდიომაც ხალხის ისტორიასთანაა დაკავშირებული. მდინარე „ჩაიღური“ კახეთში, კერძოდ ქიზიყში მიედინება და ტყვე, რომელიც ამ მდინარეს გადალახავდა, ითვლებოდა დაკარგულად. მოგვიანებით, გაფართოვდა იდიომატური გამოთქმის მნიშვნელობა და იგი „ამ ქვეყნიდან გასვლას“, „გარდაცვალებასაც“ აღნიშნავს <https://sites.google.com/site/mygeolingua/khatovani-sitqva-tkmani>.

აქედან გამომდინარე, უნდა ვიმსჯელოთ, რომ თავისუფალი შესიტყვებებიდან იდიომების წარმოქმნის ექსტრალინგვისტური ფაქტორების გარდა, ენაში მოქმედებენ შიდა ლინგვისტური ფაქტორები, რასაც განაპირობებს მეტაფორული და მეტონომიური გააზრების შედეგად წარმოქმნილი იდიომების არსებობა. ეს იდიომები ბევრ ენაში სტრუქტურულ-სემანტიკური შესატყვისობით გამოირჩევა. გერმანულ ენაში, ისე როგორც ქართულში, გვხვდება იდიომა: *Öl ins Feuer gießen* – ცეცხლზე ნავთის დასხმა – იდიომატური მნიშვნელობით: „საქმე უფრო გაამწვავო, უფრო დაძაბო“. საყოველთაოდ ცნობილია, რომ ცეცხლი, საწვავი სითხის ჩასხმით უფრო ღვივდება. ანალოგიურად შეიძლება დავის, ჩხუბის გამომწვევი არგუმენტების შემოტანით, უთანხმოების უფრო გამწვავება. შესაბამისად, გამოთქმის ხშირი გამოყენების შედეგად წარმოიქმნა მეტაფორული იდიომა. მეტაფორული, ხატოვანი ფრაზეოლოგიზმების შესახებ ბურგერი აღნიშნავს: „Ein metaphorischer Phraseologismus stellt einen abstrakten Sachverhalt in einem konkret vorstellbaren Modell da“² (Burger, *Phraseologie: Eine Einführung am Beispiel des Deutschen* 26).

მაგ. Hättest du dir diese häßliche Bemerkung nicht sparen können? Du hast damit nur **Öl ins Feuer gegossen** – ნუთუ არ შეგეძლო ამ უშნო ხუმრობისაგან თავი შეგეკავებინა? ამით შენ მხოლოდ **ცეცხლზე ნავთი დაასხი**.

1. კაკას ხიდი რქმევია ფერსათის მთიდან გამომავალი მდინარე ხანისწყლის ნაპირზე, მიუვალ კლდეზე აშენებულ ციხეს.
2. მეტაფორული ფრაზეოლოგიზმი აბსტრაქტულ ფაქტს კონკრეტულ მოდელში წარმოადგენს [თარგმანი ჩვენია=ნ.ს.].

მოყვანილი მაგალითებიდან ჩანს იდიომების ერთ-ერთი ყველაზე მთავარი ფუნქცია – მნიშვნელობის გადმოცემის საგნობრივ-თვალსაჩინოებრივი უნარი. ასოციაციის მოქმედების შედეგად საგნებისა და მოვლენების შინაგანი თვისება, ადამიანის ინტენსიური მდგომარეობა წარმოდგენილია გარეგნული წარმოსახვით, ე.ი. აბსტრაქტულის მაგიერ აღწერილია კონკრეტული სიტუაცია, რომელმაც გამოიწვია საგნობრივ-თვალსაჩინოებრივი წარმოდგენა და მასთან დაკავშირებული ემოციები.

თავისუფალი შესიტყვების ახლებური გააზრების გზით წარმოქმნილი იდიომებისათვის ან ზოგჯერ მათი ცალკეული კომპონენტისათვის დამახასიათებელია ეროვნული სპეციფიკურობა. ეროვნულ-სპეციფიკურ სიტუაციასთან (მატერიალური წარმოება, ყოფაცხოვრება, ცრურწმენა) და ფოლკლორთან დაკავშირებულ იდიომებს (თუმცა ზოგიერთ კომპონენტს ეროვნული კოლორიტი აღარ ახასიათებს) არ გააჩნიათ სტრუქტურულ-სემანტიკური ეკვივალენტი სხვა ენებში, რომლებშიც შესაბამისი სიტყვების შეხამებას არ მიუღია ანალოგიური მნიშვნელობა. მაგ., *ein X für ein U(vor) machen* – თვალი აუხვიო, შეცდომაში შეიყვანო.

„Ja, mein lieber Herr Senator,“ hatte Doktor Grabov gesagt, „... die Lungenentzündung ist nun doppelseitig, und das ist immer bedenklich, ich **mache** Ihnen **kein X für ein U**“ – Th. Mann-Buddenbr (in *Deutsch-Georgisches Phraseologisches Wörterbuch* 218).

ins Fettnäpfchen (bei jm) treten – მტკივნეულ ადგილს შეეხო, მტკივნეულ ადგილზე დააბიჯო ფეხი (იდიომატური მნიშვნელობით: უთხრა ის, რისი მოსმენაც არ სურს, გაანაწყენო).

“Lass dich vorläufig bloß nicht bei Tante Gerda sehen. Bei der bist du gestern mit deinem albernen Scherz gehörig *ins Fettnäpfchen getreten*“ – ჯერჯერობით უმჯობესია დეიდა ჰერდას არ დაენახო! გუშინ შენი სულელური ხუმრობით იგი ძალიან გაანაწყენე (მას *მტკივნეულ ადგილზე დააბიჯე ფეხი*). გერმანულ ენაში არსებობს აღნიშნული იდიომატური გამოთქმის უაღრესად ფამილიარობით გამორჩეული სინონიმები: *auf die Hühneraugen* (jmdm.) *treten* და *auf den Schlips* (jmdm.) *treten* – ქართულად შეესიტყვება ასევე ფამილიარობით გამორჩეული იდიომი: *მაზოლზე ფეხი დააჭირო* – *მტკივნეულ ადგილს შეეხო*

Anscheinend habe ich ihm *auf die Hühneraugen getreten*, denn er ist sehr böse auf mich – ალბათ მტკივნეულ ადგილს დავაჭირე ფეხი (ძალიან ვაწყენინე ჩემი უტაქტობით)

Warum ist sie denn so mürrisch? *Habe ich* ihr etwa *auf den Schlips getreten*? – რატომ არის იგი ასე მოღუშული? ნეტავ *მაზოლზე ფეხი ხომ არ დავაჭირე*?

ეროვნულ-სპეციფიკურობის და უნიკალური კომპონენტების მქონე იდიომებიც არსებობდა თავისუფალი შესიტყვების სახით. მაგ., *an jm(bei jm.) ist Hopfen und Malz verloren* სიტყვასიტყვით: **სვია და ალაო დაკარგული აქვს**. ამ იდიომას წარმოშობას შემდეგნაირად ხსნიან: შუა საუკუნეებში ლუდის დასამზადებლად ძირითად სვიას და ალაოს იყენებდნენ. თუ ნარევი არ იყო სუფთა, დუღილი შეწყდებოდა და შემადგენლობაც უვარგისად ჩაითვლებოდა. ხშირი განმეორების შედეგად განვითარდა გამონათქვამი, რაც იდიომატური მნიშვნელობით ნიშნავს: ფუჭი, ტყუილუბრალო გარჯაა.

იდიომების წარმოშობის ერთ-ერთი გზა ლექსიკური დერივაციაა – უკვე არსებული ფრაზეოლოგიებიდან შეიძლება ახალი ფრაზეოლოგიზმები (იდიომები) წარმოიქმნეს. მაგ., გერმანულ ენაში გავრცელებულ ანდაზიდან *stille Wasser sind tief* – დამდგარ წყალში მეტი ბაცილებიაო – წარმოიქმნა სუბსტანტივური ფრაზეოლოგიზმი: „*ein stilles Wasser*“ – ჩუმჩუმელა – გულჩახვეული, ღიაობის არ მოყვარული ადამიანი (ზოგჯერ უარყოფითი კონოტაციით).

„Kennen Sie den Herrn Roland?“ – „Ja, aber ich kann nicht viel über ihn sagen. *Er ist ein stilles Wasser*“ – „იცნობთ ბატონ როლანდს?“ – დიახ, მაგრამ მასზე ბევრს ვერაფერს ვიტყვი. იგი **გულჩახვეული კაცია (დიდი ჩუმჩუმელა ვინმეა)**.

გერმანულ ენაში, ისე როგორც ქართულში არსებობს უნიკალური კომპონენტების მქონე იდიომატური გამოთქმები.. ასეთ იდიომებს ხშირად ე. წ. ნეკროტიზმებს უწოდებენ. ესენი არიან იდიომები, რომელთა კომპონენტები თანამედროვე ენაში დამოუკიდებლად არ გამოიყენება და თანამედროვე სამყაროს მოვლენებზე, რა თქმა უნდა, ხატოვან წარმოდგენას ვერ მოგვცემს.

Maulaffen feilhalten – უსაქმოდ პირდაღებული იდგე, ბუზებს ითვლიდე, თვალებს უაზროდ აცეცებდე.

Was stehst du herum und *hältst Maulaffen feil!* – რას დგახარ **პირდაღებული?**

ქართულ ენაშიც გვხვდება ასეთი ტიპის იდიომები, რომლებიც ენაში ხშირად გამოიყენება, მაგრამ მათი ცალკეული კომპონენტის მნიშვნელობა, მისი უცხოური წარმოშობის გამო, ძნელად გამოსაცნობია. მაგ., *აინუნშიც არ მოსდის/აინუნშიც არ აგდებს* (ფიქრადაც არ მოსდის, ყურადღებას არ აქცევს, არაფრად აგდებს. აინუნ (ainun) არაბული წარმოშობის სიტყვაა და ნიშნავს „თვალს“. გერმანულში მას შეესიტყვება etw. *auf die leichte Achsel nehmen*.

„Gut, -sagte er, -dass du es *auf die leichte Achsel nimmst*“ - Goethe-Leiden des jungen Werthers (in *Deutsch-Georgisches Phraseologisches Wörterbuch* 79).

კარგია, რომ *აინუნშიც არ ავდებთ* ამას.

იგივე შეიძლება ითქვას იდიომატურ გამოთქმაზე „*იხტიბარი არ გაიტეხა*“ მნიშვნელობით: იმედი არ დაკარგა, გული არ გაიტეხა. *იხთაბარა* არაბული ენიდანაა და „გამოცდილებას“, „მოხერხებას“ ნიშნავს.

[...] შიო პაპას სადღაც გულში სწყინდა, მაგრამ მაინც *იხტიბარს არ იტეხდა* და უღარდელად უპასუხებდა: მეც კარგად ვარ და ჩემი ვირადინიცა! (რევან ინანიშვილი, *შიო პაპასი და მისი სახედრის ამბავი* 2).

იდიომს „*იხტიბარი არ გაიტეხა*“ აქვს ასევე უცხოური წარმოშობის სინონიმური იდიომა „*აბრუ გაიტეხა/არ გაიტეხა*“. აბრუ (სპარს.) – იგივეა, რაც სინდისი, *იხტიბარი* (ნეიმანი, *ქართულ სინონიმთა ლექსიკონი* 559).

„რეზო ვერ მიხვდა, ეს შექება რასთან იყო დაკავშირებული, მაგრამ აბრუ არ გაიტეხა და შორენას მრავალმნიშვნელოვნად გაუღიმა“ (გეგია, *მსაჯული*).

მიუხადავად იმისა, რომ ასეთი ტიპის არამოტივირებულ იდიომებს არ გააჩნიათ სტრუქტურულ-სემანტიკურად სრულყოფილი ეკვივალენტები გერმანულ ენაზე, შინაარსობრივად ადეკვატური იდიომა მაინც მოიპოვება გერმანულ ენაში, მაგ., *gute Miene zum bösem Spiel machen*- *იხტიბარი არ გაიტეხო*; სიტყვასიტყვით: ცუდ თამაშში კარგი (მხიარული) გამომეტყველება მიიღო.

Obwohl er sich in dieser Gesellschaft gar nicht wohl fühlte, *machte er gute Miene zum bösen Spiel* – თუმცა იგი ამ საზოგადოებაში თავს სრულიად არ გრძნობდა კარგად, *იხტიბარს* მაინც *არ იტეხდა*.

ენაში გვხვდება ავტორიზმები, რომელთა წარმოშობის დადგენა დიდ სიძნელეს წარმოადგენს, რადგან ზოგიერთი ავტორისეული გამოთქმა შეიძლება ხალხური წარმოშობის იყოს. ფიქსირება კი იმისა, პირველად როდის იხმარა ესა თუ ის გამოთქმა ამა თუ იმ ავტორმა, ზოგჯერ ძალიან ძნელია.

თავისუფალი შესიტყვების მეტაფორიზაცია, მისი მყარ, ინდივიდუალურ შესიტყვებად გადაქცევის პროცესი შეიძლება დავაფიქსიროთ თომას მანის ბუდენბროკებში, სადაც ავტორმა, პირველად (და რამდენჯერმე), გამოიყენა გამოთქმა *auf den Steinen sitzen* (ქვებზე ჯდომა), მნიშვნელობით – განცალკავებით, მოწყენილი,

განმარტოებითი ყოფნა. გამოთქმის წარმოშობის წინაპირობა შემდეგია: როცა ტონი სანაპიროზე ან ბაღში თავის ურბანულ ნაცნობებს უნდა შეხვედროდა, მორტენი „იჯდა ქვებზე“ მარტოხელა და მოწყენილი და ელოდებოდა ტონის. შემდეგ, როდესაც სანაპიროზე წვიმიანი ღლეები დადგებოდა და ბილიკები დაიტბორებოდა, ტონი იტყოდა: დღეს ჩვენ ორივეს „ქვებზე ჯდომა“ მოგვიწევს... ეს კი ნიშნავდა – ვერანდაზე ან მისაღებ ოთახში დარჩებოდნენ. საბოლოოდ, ხშირი განმეორების შედეგად, გამოთქმა ორივესათვის მყარ შესიტყვებად იქცა.

...Wenn Tony sich mit Bekannten aus der Stadt treffen muss, sitzt er mit einem Buch *auf den Steinen* und wartet auf sie (III., 7) – როცა ტონი ქალაქელი ნაცნობების შეხვედრას მოინდომებს, იგი, [მორტენი] *ზის ქვებზე* და უცდის მას“.

Heute müssen wir beide *auf den Steinen sitzen* . . . das heißt – in der Veranda oder im Wohnzimmer (Mann, *Buddenbrook* 147) – დღეს, ჩვენ ორივეს *ქვებზე მოგვიწევს ჯდომა*... ეს ნიშნავს – ვერანდაზე ან მისაღებ ოთახში.

ასე, ხშირი განმეორების შედეგად შეიძლება ჩამოყალიბდეს თავისუფალი სინტაქსური შეერთებიდან მყარი შესიტყვება, რომელიც დროთა განმავლობაში ან გაქრება ენიდან, ან გაივლის პოტენციური ფრაზეოლოგიზმიდან იდიომატურ ფრაზეოლოგიზმად ჩამოყალიბების გზას და თავის კუთვნილ ადგილს დაიმკვიდრებს ენის ლექსიკურ ფონდში.

დასკვნა

თავისუფალი შესიტყვების მთლიანი ან ნაწილობრივი ახლებური გააზრება იდიომების წარმოშობის ყველაზე პროდუქტიული გზაა. იდიომების წარმოშობის მეორად გზად მიიჩნევენ დერივაციას, ე. ი. უკვე არსებული ფრაზეოლოგიზმებიდან ახალი ფრაზეოლოგიური ერთეულების (იდიომების) წარმოქმნას. ასეთმა იდიომებმა, რომლებიც წარმოიშვნენ მეორადი ფრაზეოლოგიზაციის შედეგად, უნდა გაიარონ ორი სტადია: პოტენციური ფრაზეოლოგიზმიდან იდიომატურ ფრაზეოლოგიზმად ჩამოყალიბების სტადია.

იდიომების წარმოშობის გზების შესწავლას აქვს როგორც თეორიული, ასევე პრაქტიკული მნიშვნელობა, რადგან საკითხისადმი დიაქრონული მიდგომა იძლევა წარმოდგენას იმ ფაქტორებზე, რომლებიც იდიომების წარმოშობას ახასიათებს იდიომატური გამოთქმებისა და სიტყვის განვითარების განსხვავებული კანონზომიერების საფუძველზე.

ამ პროცესში ხდება აგრეთვე იდიომატური გამოთქმის მნიშვნელობის ღრმად გააზრება, მისი შეგნებულად შესწავლა-დამახსოვრება.

ბიბლიოგრაფია

- Bürger, Herald, *Phraseologie: Eine Einführung am Beispiel des Deutschen*, Bielefeld, E. Schmidt, 1998.
- Duden Verlag (Hrsg), Redewendungen. Wörterbuch der deutschen Idiomatik Bearb. von Werner Scholze-Stubenrecht. Bd.11 Mannheim: 2012.
- Mann, Thomas, *Buddenbrooks*, 1930.
http://www.thomasmann.de/download/thomasmann/Tony_in_Travemuende.pdf (ნახვა 10.09.2017).
- Römer, Christine et al., *Lexikologie des Deutschen*, Tübingen Gunter Narr Verlag, 2005.
- Schippan, Tea, *Lexikologie der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen Gunter Narr Verlag, 1992.
- Stambolishvili, Nana, „Phraseologismen als kulturelles Gedächtnis“, in *Linguo-Cultural Competence and Phraseological Motivation. Phraseologie und Parömiologie*, Bd. 27. Baltmannsweiler, Schneider Verlag, 2011, p. 207-213.
- Stambolishvili, Nana, *Deutsch-Georgisches Phraseologisches Wörterbuch*, Batumi Shota Rustaveli State University, Verlag 2010.
- Stambolishvili, Nana, „Einige Betrachtungen über die Entstehung der Phraseologismen“, in *Research on Phraseology Across Continents Intercontinental Dialogue on Phraseology*, University of Bialystok, Poland & Kwansai Gakuin University, Japan, 2013, p. 291-309.
- Stepanova, Maria and Černiševa, Irina, *Lexikologie der deutschen Gegenwartssprache*, Moskau, Visšaja škola, 1986.
- ინანიშვილი, რევაზ, *შიო პაპასი და მისი სახედრის ამბავი* <http://litklubi.ge/biblioteka/view-nawarmoebi.php?id=9141> (ნახვა 10 სექტემბერი 2017).
- გევია, მერაბ, „მსაჯული“ <http://www.bu.org.ge/x2420?page=2&tab=3> (ნახვა 12 დეკემბერი 2017).
- ნეიმანი, ალექსანდრე, *ქართულ სინონიმთა ლექსიკონი*, მე-3 გამც., თბილისი, განათლება, 1978.
- სახოკია, თედო, *ქართული ხატოვანი სიტყვა-თქმანი*, თბილისი, მერანი, 1979. <https://sites.google.com/site/mygeolingua/khatovani-sitqva-tkmani> (ნახვა 10 სექტემბერი 2017).

Angela GRĂDINARU
Maître de conférences
Université d'État de Moldova
Chişinău, République de Moldova

Les valeurs stylistiques des anglicismes dans la presse féminine

Résumé: L'objectif principal de cette recherche est de relever les valeurs stylistiques des anglicismes dans la presse féminine. Nous nous sommes concentré sur l'étude des anglicismes en français parce qu'on a observé une invasion de mots et de termes anglais dans la langue française et dans d'autres langues. Ce que nous intéressent, surtout, c'est la dynamique de ces emprunts de l'anglais vers la presse française moderne et, notamment, la presse des femmes, compte tenu de l'intensité du phénomène et des défis qui apparaissent devant un interlocuteur qui entre en collision avec les anglicismes et les difficultés stylistiques qu'il doit décoder correctement. Nous nous sommes également proposé d'analyser ce phénomène à partir d'un corpus constitué d'exemples extraits de la presse féminine en ligne (*Elle, Cosmopolitan, Avantages, Femme Actuelle, Vogue*). Pour motiver notre choix, il est intéressant de noter que le sujet des anglicismes est particulièrement important à l'heure actuelle, compte tenu des contacts linguistiques et de la mondialisation, mais aussi de la lutte des organismes nationaux, tels que l'Académie Française, pour le purisme de la langue française. Or, les anglicismes persistent dans le contexte linguistique en dépit de tous ces efforts. Même si l'emploi des anglicismes est contesté par certains, il y a plusieurs linguistes qui se sont intéressés à leurs fonctions et particularités. Par conséquent, on estime que l'emploi des emprunts dans la presse féminine a plusieurs visées stylistiques. Les valeurs stylistiques des anglicismes employés dans la presse féminine peuvent modifier la forme du discours en lui imprimant un sens original à forte portée persuasive.

Mots-clés: anglicisme, interférences linguistiques, emprunt lexical, la presse féminine, valeur stylistique

Abstract: The main objective of this research is to reveal the stylistic functions of anglicisms in the feminist press. We are concentrated on the study of anglicisms in French because lately we witness an “invasion” of English words and terms in French and other languages. We are mainly interested in the dynamics of borrowings from English into the modern French press and namely the press for women, taking into account the intensity of the phenomenon and the challenges the interlocutor has to face when handling anglicisms and stylistic difficulties that s/he has to decode correctly. Also, our aim is to analyse this phenomenon on the basis of a corpus made up of examples derived from the online feminist press (*Elle*, *Cosmopolitan*, *Avantages*, *Femme Actuelle*, *Vogue*). In order to motivate our choice we note that the subject of anglicisms is particularly important nowadays, taking into account the linguistic contacts and the phenomenon of globalisation and also the struggle of international organisations such as the French Academy for the purity of the French language and the fight against anglicisms that are still in the linguistic context regardless all the Academy’s efforts. Even if the use of anglicisms is challenged by some, there are many linguists that are interested in the peculiarities and functions of anglicisms. Consequently, it is believed that borrowings in the feminist press have many stylistic aims. The stylistic functions of anglicisms used in the feminist press can change the form of the discourse, assigning it originality with a strong persuasive connotation.

Keywords: Anglicisms, Language Interference, Lexical Borrowings, Feminist Press, Stylistic Functions

Introduction

La langue est un code qui permet de transmettre un message à un récepteur. Mais c’est plus que cela. C’est un véhicule de la culture à l’aide duquel les locuteurs peuvent construire leur identité, histoire et avenir. La langue est également un organisme vivant, un fait social, comme le disait Ferdinand de Saussure, elle est rattachée directement à l’histoire du

peuple qui la parle et qui influence son évolution historique (177). Elle se trouve en évolution constante qui est due aux contacts entre les peuples et aux interférences linguistiques. La communication qui se produit entre les gens a toujours mené au partage et à des échanges interculturels, mais aussi interlinguistiques. C'est un facteur incontournable que la langue d'un peuple subit l'influence des interactions qui ont lieu grâce à et parfois à cause des évolutions historiques des sociétés. Parce que la langue est vivante et subit l'influence des contacts humains, elle emprunte des structures linguistiques de différents niveaux à d'autres langues. Ces emprunts à divers codes linguistiques portent l'empreinte d'un tout ensemble de valeurs et de pratiques sociales, donnant la possibilité d'innover dans la pensée tout comme dans le vocabulaire utilisé.

On peut observer la présence des anglicismes dans la presse féminine. Les revues, les journaux, les magazines représentent les principales sources d'information dans le monde et surtout tiennent toujours le pas de l'actualité. Les anglicismes représentent un défi pour les lecteurs, parce qu'il s'agit de comprendre le sens caché ou évident des emprunts utilisés.

L'objectif principal de notre étude est d'observer les particularités stylistiques des anglicismes utilisés dans la presse féminine française car depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle, les mots et les termes anglais pénètrent nombreux dans le vocabulaire français. Un autre objectif de notre recherche est de mettre en lumière les difficultés qui puissent apparaître lors du processus d'inférence du sens des emprunts.

La notion d'emprunt

L'emprunt lexical est un phénomène suscitant un vif intérêt de la part des linguistes, qui ont consacré des études aux différents aspects de la circulation des termes dans des langues variées. Plusieurs facettes du phénomène d'emprunt ont été examinées à travers les recherches linguistiques tout en impliquant des aspects culturels et sociolinguistiques.

Jean Dubois dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* estime qu'«il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (langue source) et que A ne possédait pas; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes qualifiés d'emprunt» (177). Ce qu'on peut voir c'est que le phénomène de l'emprunt est le résultat du processus d'un contact des langues, car il s'agit de l'utilisation d'une unité ou d'un trait

d'une autre langue. L'intégration de l'emprunt se fait de plusieurs façons. L'emprunt contrairement au calque, implique toujours une tentative pour reprendre la forme ou le trait étranger. Donc, ce qu'on peut comprendre c'est que le terme *emprunt* est reflété dans cette définition comme processus et comme trait emprunté.

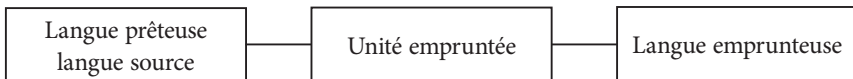
Dans le sens le plus simple, l'emprunt est un élément étranger introduit dans la langue. Selon Louis Deroy, l'emprunt est «une forme d'expression qu'une communauté linguistique reçoit d'une autre communauté» (*L'emprunt linguistique* 18). Chez Rey-Debove Josette l'emprunt est défini comme

processus par lequel une langue L1 dont le lexique est fini et déterminé dans l'instant T, acquiert un mot M2 (expression et contenu) qu'elle n'avait pas et qui appartient au lexique d'une langue L2 (également fixé et déterminé dans l'instant T). Ce processus se déroule de l'instant T à l'instant T1, le temps écoulé entre T et T1 est très variable et correspond à la codification plus ou moins rapide d'un élément de discours dans la langue. (*La sémiotique de l'emprunt lexical* 107)

On peut observer dans cette définition que le terme emprunté est pris dans le sens de processus. Cette définition fait référence à l'emprunt lexical.

Par conséquent, on peut affirmer que dans la langue française le mot *emprunt* est utilisé dans deux sens différents: il signifie en même temps chose empruntée et action d'emprunter. L'action d'emprunter est rendue par l'entrée en contact de deux groupes linguistiques, quand les locuteurs d'une langue donnée sont en relation avec les locuteurs d'une autre langue.

L'emprunt est un fait pour une langue d'incorporer une unité linguistique, en particulier un mot, d'une autre langue. C'est un phénomène linguistique, c'est un élément nouveau, qui est intégré dans le système linguistique et qui enrichit la collection des segments linguistiques et qui peut être représenté graphiquement comme il suit:



Dans toutes les définitions on parle d'un contact de langues et d'une unité véhiculée d'une langue source vers une langue d'accueil (Khelladi, *Processus d'intégration de l'emprunt lexical dans la presse algérienne d'expression française* 74). Ce schéma est motivé également par le fait que la

signification du terme *emprunt* est composée de quatre éléments essentiels: l'action d'emprunter proprement-dite, la chose empruntée, le prêteur et l'emprunteur (Fouad, *De l'intégration des emprunts français à l'anglais* 199).

Il est tout à fait naturel que les emprunts représentent un procédé considérable d'enrichissement du lexique. Les échanges mutuels parmi les langues sont courants. L'intégration d'un mot dans le lexique est souvent accompagnée d'une adaptation linguistique du mot à la morphosyntaxe de la langue qui emprunte. Ce processus d'adaptation d'un terme étranger s'appelle lexicalisation (Mortureux, *La lexicologie entre langue et discours* 122). Les mots bien lexicalisés ne sont plus sentis comme des emprunts.

Les particularités de la presse féminine

La presse féminine (ou presse pour femmes) est conçue pour un lectorat féminin. Ses origines sont liées à celles du mouvement féministe au XVIII^{ème} siècle. Ainsi, la presse féminine fait preuve normalement de caractéristiques générales concernant le langage de la presse. On utilise le registre soutenu et on fait appel à la précision des mots et à la syntaxe la plus recherchée, caractéristique commune aussi à d'autres types de discours. Il faut mettre en avant le fait qu'une des particularités de la presse féminine, comme de tout discours journalistique, c'est qu'elle doit être le plus *économique* possible, c'est-à-dire véhiculer le plus grand nombre d'informations par le plus petit nombre d'unités linguistiques et que ces informations dénotent le maximum d'originalité. Une autre caractéristique partagée avec le discours journalistique général, c'est que le discours de la presse féminine doit être accessible afin que le lectorat comprenne les informations présentées sans le moindre effort. Le discours de la presse féminine prend en compte le niveau culturel du lectorat féminin et se préoccupe du fait que les informations soient formulées dans un langage conforme aux systèmes de représentation du récepteur.

Le journaliste doit raconter, expliquer, capter. Les événements rapportés par le journaliste doivent faire partie de l'actualité, c'est-à-dire d'un temps encore présent, considéré nécessairement comme tel, car c'est le temps qui est l'élément central de la nouvelle: «Que faire à Paris **ce week-end du 1-2-3 avril** ?»; «*L'instant mode: quand Karl Lagerfeld envoie Choupette à la plage*» (<http://www.elle.fr>); «Cheveux: les colorations **tendance du printemps-été 2016**»; «Les meilleurs soins anti-âge **du moment**» (<http://www.magazine-avantages.fr>); «**60 maillots de bain 2016 qui donnent envie d'aller à la plage**

ou à la piscine»; «45 **nouvelles** baskets à shopper absolument!» (<http://www.cosmopolitan.fr>), etc. Comme on peut le voir dans les exemples des titres cités, cette actualité a une existence en soi dans un présent de l'énonciation qui est révélé par des cadres temporelles précis, soit par des substantifs indiquant un moment précis de temps, soit par des adjectifs. L'événement y est présenté comme prouvant l'authenticité et justifiant l'acte d'information sur ce qui vient de se passer dans le monde.

Une autre particularité de la presse féminine c'est qu'on produit un discours d'analyse et d'explication, mais qui se distingue du discours savant: «On l'adopte, la crème anti-âge à petit prix. Pour **booster** la fermeté de la peau et flouter les signes de l'âge, adoptez dès 40 ans un soin anti-âge spécifique. Adoptez le bon soin de nuit selon votre âge. On vous montre comment masser votre visage dans la vidéo ci-dessous» (<http://www.femmeactuelle.fr/>). Tout d'abord, le discours de la presse féminine ne fait pas référence à un cadre d'explication théorique, ne suit pas de méthodologie particulière et ne recourt pas à des concepts compliqués, comme on peut le voir dans les exemples cités. Il faut le dire que le discours explicatif de la presse féminine se présente sous la modalité de l'affirmation: «On **adopte** la bouche bicolore», «On **adopte** la french manucure», «On **adopte** le sac-pochette», «On **adopte** une eau fraîche pour l'été» (<http://www.femmeactuelle.fr>). La phrase d'ouverture fournit le vif du sujet, précisant de cette manière l'objet du texte. Cette vision globale qui est amené tout au début sert ensuite à développer le sujet en présentant des idées générales sur l'historique ou sur l'actualité de l'aspect traité: «Si le jean **bootcut** avait disparu de nos dressings, il fait son grand retour cette saison» (<http://www.elle.fr/Mode/Jeans>). Parfois le sujet amené peut se présenter sous forme de question: «Cheveux bouclés, comment se coiffer cet été?» (<http://www.magazine-avantages.fr/>); «Qu'est-ce que le **masking tape**?» (<http://www.madmoizelle.com/masking-tape>); «Une **bouche flashy**, c'est quoi?» (<http://www.magazine-avantages.fr/>).

Le discours de la presse féminine poursuit donc l'objectif d'informer, c'est-à-dire de faire savoir. Quand même il poursuit également l'objectif d'inciter dans la mesure où il s'agit de persuader le lectorat, tout en cherchant à faire croire: «Anti-âge: **trouvez** enfin le soin **idéal**!» (<http://www.femmeactuelle.fr>), «15 **tendances** mode printemps été 2016 à suivre» (<http://www.cosmopolitan.fr>).

Pour correspondre à sa visée persuasive, le discours de la presse féminine emploie une abondance de témoignages présentés comme seule preuve de l'authenticité des faits ou de l'explication donnée: «30 **pochettes de soirée**

pour accessoiriser vos tenues de fête. Pochette irisée – Toujours proche des tendances mode, on vous conseille la pochette en cuir (ou simili cuir) irisée. Qu'elle soit dorée, rosée ou argentée: la pochette aux reflets métalliques ne passera pas inaperçu!» (<http://www.cosmopolitan.fr>).

On remarque dans une série d'articles le témoignage d'un spécialiste dans le domaine de la mode qui nous donne des conseils, comme dans l'exemple suivant ou encore on cite toute une panoplie de marques en indiquant concrètement la personne qui fait le choix: «*Kelly, Lady Dior, Speedy... Autant de noms qui évoquent pour les connaisseuses un rêve absolu: posséder, elles aussi, un jour, un sac aussi mythique. Dior, Chanel, Lancel ou encore Longchamp, Cosmo sélectionne des sacs à main de luxe immortels.*» (<http://www.cosmopolitan.fr>), ces types de messages écrits inspirent de la confiance.

Donc, dans la plupart des cas, le discours de la presse féminine est un discours d'explication et d'information qui consiste à révéler un fait à l'aide d'une série de procédés explicatifs: **la définition:** «*Quelle coiffure pour un visage rond? Comment reconnaître un visage rond? Un visage rond est à peu près aussi large que long, le visage n'est pas structuré par des traits anguleux et souvent, les pommettes sont rebondies.*» (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux>); **la description:** «*Un visage rond est à peu près aussi large que long, le visage n'est pas structuré par des traits anguleux et souvent, les pommettes sont rebondies*» (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux>); **la citation:** «*Miser sur une coupe décoiffée, sauvage et un volume rock'n'roll va permettre d'attirer l'œil sur les cheveux plutôt que sur les traits ronds du visage*», explique la coiffeuse Lucia Iraci». (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux>); **la référence, l'exemple:** «*Selena Gomez, Emma Stone, Mila Kunis et Léa Seydoux l'ont bien compris. Ces trois célébrités au visage poupin ont chacune trouvé une parade pour atténuer leurs traits arrondis.*» (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux>); **la résolution d'un problème:** «*À celles qui souhaitent couper au-dessus des mâchoires, il est conseillé de garder les cheveux longs sur le dessus de la tête en optant par exemple pour une mèche asymétrique tombant sur le front.*» (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux>).

Par ailleurs, le discours de la presse féminine a une visée fortement argumentative et persuasive (pourquoi ne pas faire suivre des tendances mode, beauté, etc.) en apportant la preuve et en faisant une analyse comme l'illustre le fragment suivant:

Analyse de discours non-littéraires

«Pour ou contre: les moufles. On a tous au moins une fois dans notre vie porté une paire de moufles. Par choix ou pas.	Sommaire
<i>Aujourd'hui, cette variante du gant, chaude et confortable, revient sur le devant de la scène et s'impose comme un accessoire cool du dressing d'hiver. Une tendance à adopter d'urgence ou à ignorer catégoriquement? Débat. Pouce en l'air!</i>	La thèse défendue
<i>Les moufles, ce n'est pas seulement réservé aux Inuits et aux enfants qui font de la luge.</i>	Argument 1
<i>En fausse peau lainée, c'est le détail «cococon» qui réchauffe joliment la tenue. Certes, ce n'est pas très pratique. Mais le point positif, c'est que ça tient vraiment chaud.</i>	Argument 2
<i>Pour moi, c'est l'accessoire qui réconforte dès qu'on l'enfile. Un peu comme le bonnet à pompon» (http://www.elle.fr/Mode/Accessoires-de-Mode)</i>	Conclusion

On peut remarquer également que la presse féminine utilise le registre soutenu et fait appel à la syntaxe la plus recherchée, mais ce n'est pas une caractéristique pure du discours de la presse. D'autre part, le discours de la presse se distingue par deux traits spécifiques. Tout d'abord, il est plus ou moins *économique*, c'est-à-dire il véhicule le plus grand nombre d'informations par le plus petit nombre de signes (les marques disent beaucoup: «**Chanel, Louis Vuitton, Dior et plein d'autres, faisons ensemble le tour de ces grands classiques indémodables**». (<http://www.cosmopolitan.fr>); ou le nom d'une vedette: «*La robe portefeuille est un véritable atout mode pour les femmes rondes. Ce n'est pas par hasard si ce vêtement est une des pièces préférées de **Kim Kardashian***». (<http://www.magazine-avantages.fr>) et que les informations comportent le maximum d'originalité.

Une autre caractéristique du discours de la presse consiste dans le fait qu'il est accessible, dans l'intention que le large public puisse s'approprier les informations. Il tient compte du fait que le niveau culturel du public est différent et, pour cela, une préoccupation s'avère nécessaire pour que les informations soient formulées dans un langage conforme aux systèmes de représentation du destinataire en fournissant une explication et des exemples connus:

«Undercut... le terme ne vous dit peut-être pas grand chose, pourtant vous n'avez pas pu passer à côté. On appelle «undercut», les coupes de cheveux masculines où la différence de longueurs entre les côtés et celle du dessus est bien marquée. Celle-là même que l'on voit depuis plusieurs mois sur la

tête de nombreux footballeurs comme Olivier Giroud, David Beckham ou Antoine Griezmann». (<http://www.magazine-avantages.fr/>).

Quant au public de la presse féminine, celui-ci varie d'un lectorat de 20 ans et plus:

*«Ces deux maquilleuses professionnelles adorent partager leurs astuces et leurs conseils auprès de filles perdues dans la jungle des cosmétiques ou de **beauty tas plus avisées** venues chercher les derniers **tips** des pros*». (<http://www.elle.fr>);

«S'il n'est pas suffisamment hydraté et protégé, il trahit dès 30 ans les premiers signes de l'âge. Pas de panique, grâce à une routine soin adaptée, vous pouvez lisser et unifier cette zone de votre corps.» (<http://www.femmeactuelle.fr>)

«Que l'on ait 30, 40 ou 50 ans et plus, nous rêvons toutes de la même chose... Garder une jolie peau et préserver éternellement notre capital jeunesse». (<http://www.femmeactuelle.fr>).

La presse féminine a un impact majeur sur le lectorat féminin. Certains magazines sont devenus des leaders d'opinions, dictant les modes et les tendances du jour.

L'actualisation des emprunts dans la presse féminine

Vu la présence des instances destinées à lutter contre les anglicismes dans les pays francophones, représentées surtout par l'Académie Française en France et l'Office Québécois de la langue française au Canada, on peut remarquer que la plupart des anglicismes sont employés parce que c'est à la mode, parce qu'ils tiennent d'un jargon, ils sont associés au monde moderne, ne se limitant pas par ailleurs au langage de la jeunesse.

Même si l'emploi des anglicismes est contesté par certains, il y a plusieurs linguistes qui se sont intéressés à leurs fonctions. Dans son article *Anglicismes dans les publicités des magazines*, Shimura Kanako écrit que le premier à proposer une typologie des anglicismes par rapport aux fonctions qu'ils ont dans le contexte a été Hans Galinsky en 1967. Selon Hans Galinsky, on peut délimiter 7 fonctions des anglicismes: 1) attribuer une connotation américaine. En effet, il faut noter à juste titre que ces derniers temps, c'est l'anglais américain qui prend le dessus pour fournir des anglicismes, vu le rôle mondial des États-Unis et leur prépondérance dans la plupart des domaines, 2) préciser le message, 3) obscurcir le message, 4) raccourcir les mots, 5) mettre en valeur une expression, 6) donner une

nuance ludique ou parodique, 7) élargir les variations d'expression. Plus tard, en 2003, Jean-Louis Kupper propose une classification des fonctions des anglicismes, reprenant la série de Hans Galinsky: 1) raccourcir les mots, 2) créer une ambiance particulière, 3) changer la signification ou apporter de la précision, 4) obscurcir le message, 5) connoter de façon négative, 6) élever le niveau intellectuel du message, 7) atténuer une expression taboue (euphémisme), 8) éviter une répétition, 9) donner une valeur métaphorique par l'utilisation d'un calque. C'est toujours Kupper qui ajoute des raisons non linguistiques pour l'utilisation des anglicismes: 1) internationalisation, 2) augmentation du nombre de textes techniques, 3) enseignement de l'anglais, 4) présence des informations anglaises dans les médias, 5) renoncement à la traduction (cité in Shimura, *Anglicismes dans les publicités des magazines* 98).

Nous pouvons constater que les anglicismes employés dans la presse féminine renvoient à une série de fonctions énumérées. Tout d'abord, il faut mentionner que les anglicismes abondent dans la plupart des titres de journaux féminins: «20 jeans **bootcut** pour allonger ses jambes» (<http://www.elle.fr/Mode/Jeans/Jeans-bootcut>); «**Best-of street style**: les sacs stars de 2016» (<https://www.vogue.fr/mode/street-looks/>); «TutoCoiffure: comment réaliser une tresse **infinity**» (<http://www.elle.fr/Beaute/Cheveux/Coiffure>); «Jupe en daim: à nous le **look seventies**» (<http://www.elle.fr/Mode/Jupes>); «**Hair strobing**: la nouvelle tendance capillaire du printemps-été» (<http://www.magazine-avantages.fr>), etc.

Ce qu'on peut remarquer également comme fonction c'est surtout l'accentuation de l'origine de la tendance, soit américaine, donc une des fonctions de ces anglicismes serait de donner une connotation de l'étranger et donc on cherche à créer cette atmosphère spécifique dans le milieu de la mode, influencé par des tendances américaines. «C'est le principe défendu par la **slow cosmétique**, qui souhaite renouer avec l'authenticité de produits nobles et naturels», pouvons-nous lire dans l'article sur les «7 masques faites à la maison pour tous les types de peau» (<http://www.elle.fr/Beaute/Soins>) publié dans la revue *Elle*. On peut constater que ce sont souvent des termes inventés et mis en circulation en milieu français. En effectuant plusieurs recherches en ligne, nous pouvons lire sur <http://www.madmoizelle.com> que **slow cosmétique** a été inventé par Julien Kaibec, qui est un passionné de beauté et de cosmétiques naturels enseignant l'aromathérapie en France et en Belgique. Le terme est un clin d'œil au mouvement *Slow Food* qui prône un retour à une cuisine saine et éthique.

Donc c'est toujours constitué selon un modèle de l'anglais ce qui en fait un emprunt quand même.

C'est toujours à l'influence de l'outre-Atlantique que nous font penser les dénominations à soufuffle anglais des produits ou des techniques à utiliser dans le domaine de la mode: «*Le **Sandbagging** pour faire tenir son **make-up***» (<http://www.magazine-avantages.fr>), «*Le **masking tape** est le meilleur allié de celles qui ont envie de **customiser** leur décoration d'intérieur à moindre coût*». (<http://www.magazine-avantages.fr>), etc. L'emploi des anglicismes touche également les dénominations, par exemple, des ateliers de maquillage: «***MakeMyBeauty**: l'atelier maquillage de deux filles pros et sympas*» (<http://www.elle.fr/Beaute/Maquillage>).

D'autre part, en nous appuyant sur les classifications mentionnées, nous pouvons constater qu'on cherche parfois à donner une nuance ludique:

*«Finies les heures passées devant le miroir, vous arborez maintenant des cheveux courts glamour qui mettent en valeur votre visage tout en donnant un coup de **pep's** à votre allure!»* (<https://www.public.fr>);

*«Sélection des modèles chaussures tendances au **top of the pop**, conseils pour les porter ces chaussures d'été et les assortir à votre garde robe»* (<http://trends.flashmode.tn/category/femme/vetements>);

*«C'est le cas aussi de la brassière et des volumes **crop tops** qui devraient faire un carton cet été sur la plage et pendant les vacances»* (<http://www.femmeactuelle.fr/mode/>).

Ou encore, on cherche à créer une atmosphère spécifique de l'American Dream quand il s'agit toujours de l'idéal qui inclut la liberté et l'opportunité de prospérité et succès:

*«Le Panthéon de la basket compte ainsi quelques **happy few**»* (<http://www.cosmopolitan.fr/baskets>);

«Que ce soit en Europe, aux Etats-Unis ou en Nouvelle-Zélande, le roadtrip fait rêver» (<https://www.flair.be/fr/lifestyle>).

Dans certains articles, l'anglicisme est utilisé de manière évidente pour imprimer une connotation positive et indiquer de ne pas trop abuser d'un usage particulier car ceci peut mener au côté inverse: «*On craque pour leur côté «**frenchy**» mais on évite l'effet 14 juillet en apprenant à les doser!*» (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>). En outre, l'anglicisme peut parfois indiquer un niveau intellectuel élevé, car il indique la présence des connaissances larges dans plusieurs domaines de la mode: «*On lui donne également un **twist rock'n'roll** avec un blouson en cuir et des bottines montantes*» (<https://www>).

femmeactuelle.fr/mode). On met ainsi l'accent sur le fait que les lectrices de la *Femme actuelle* sont au courant des tendances en matière de mode.

Enfin, on peut y ajouter une fonction visant l'effet vendeur supposé des anglicismes qui marquent toujours l'effet persuasif des articles publiés dans la presse féminine, car il s'agit dans la plupart des cas de «must-have»:

«Entre le **jogging** et le pantalon fluide, mix de l'inspiration **sportswear** et de l'esprit **casuel chic**, cette pièce se féminise et s'impose comme un des «must have» de l'automne prochain dans nos armoires». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>);

«Cette saison, plus que jamais, le **sweat** figure tout en haut des **must-have** à avoir dans son placard». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>);

«Une paire de baskets blanches basses, en toile, est mise en valeur avec une jupe ou une robe courte, modèle tube. Et si en plus vos jambes sont bronzées, c'est le **must!**» (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>).

Par conséquent, nous pouvons dire qu'on concède généralement à ces emprunts vu la concision expressive et imagée que comportent les anglicismes qui s'associent souvent au rythme précipité de la vie moderne.

L'étude de cas sur la revue *Elle* en français et en roumain

Dans le cadre de notre étude, nous nous sommes proposé de réaliser une étude de cas sur la revue *Elle* (en français et en roumain) afin de tirer certaines conclusions sur l'emploi des anglicismes.

Ce sont des revues destinées aux femmes avec à peu près les mêmes rubriques. Une tendance à remarquer pour la revue roumaine c'est l'emploi des anglicismes surtout dans les rubriques, par rapport à la version française d'*Elle*. En observant la rubrique *Mode* des deux revues, nous constatons des articles à contenus différents. Vu notre intérêt pour les anglicismes, nous allons nous axer surtout sur cet aspect dans le cadre de cette étude de cas. Ainsi, on a observé la présence des anglicismes dans les titres des articles tant en roumain qu'en français:

<i>Elle</i> en roumain	<i>Elle</i> en français
French Riviera – cele mai cool și accesibile piese vestimentare ale săptămânii	15 body's sexy à porter de jour comme de nuit

Top 15 cele mai cool piese de jeans ale sezonului	Le look de la semaine: Eva Mendes dans «The Place Beyond the Pines»
Girls – cele mai HOT piese vestimentare și accesorii ale săptămânii	L’instant mode: le nouveau it bag de J.W. Anderson
Jacheta biker , must have -ul sezonului!	20 colliers choker pour être dans le coup
Fashion trend : texturi și imprimeuri neașteptate	It pièce : le sac Eloïse de Christian Louboutin
Power dressing – cele mai HOT piese vestimentare și accesorii ale săptămânii	Push mode : les maillots de bain écolos de Luz
Editorial fashion : Sundays in Brooklyn	Street style : 12 façons stylées de porter les lunettes de soleil
TOP 15 cei mai stylish balerini ai sezonului	15 robes chemises pour être chic et cool à la fois
Fashion trend : Noile pasteluri	Le hoodie c’est chic !

Dans le tableau ci-dessus nous avons inséré les titres des articles comprenant des anglicismes que nous avons trouvés à la première page de la rubrique *Mode* des deux revues *Elle* en roumain et en français. On peut donc constater que la fréquence d’emploi des anglicismes est la même pour les deux versions. Par conséquent, un traducteur qui fera des recherches pour s’informer sur le style à adopter au cas où il devra traduire pour le revue *Elle* en roumain, ne sera pas contraint de chercher des équivalents en langue roumaine pour les anglicismes identifiés en français. D’ailleurs, on constate l’emploi assez fréquent d’anglicismes en roumain:

«Inspiră-te din ținutele colonialiștilor din Africa pentru un **look** exotic de sezon.» (<https://www.elle.ro/fashion>);

«Nuanțele de kaki și bleumarin capătă noi valențe datorită unui mix **fresh** de texturi și imprimeuri neașteptate». (<https://www.elle.ro/fashion>);

«Jacheta biker, **must have**-ul sezonului!» (<https://www.elle.ro/fashion>);

«Dacă decizi să porți roz în vara ce urmează, trebuie sa o faci cu umor. Alege piese cât mai amuzante și ținuta ta va căpăta un aer relaxat și **stylish**». (<https://www.elle.ro/fashion>);

«Girls – cele mai **HOT** piese vestimentare și accesorii ale săptămânii» (<https://www.elle.ro/fashion>).

En roumain, tout comme dans les revues françaises, les anglicismes sont aussi mis en évidence, mais c’est à l’aide des majuscules qu’on le fait, par exemple, dans le cas de «**HOT**». D’autre part, on observe une sorte d’adaptation de l’anglicisme en roumain, voyons le cas de «**must have**» ci-dessus ou encore dans l’exemple suivant pour l’anglicisme «**trend**»: «*Hai*

să vorbim despre punk, unul dintre cele mai puternice **trend-uri** ale acestei veri!» (<https://www.elle.ro/fashion>).

On peut remarquer l'emploi des mêmes anglicismes en roumain ainsi qu'en français:

«*French Riviera – cele mai **cool** și accesibile piese vestimentare ale săptămânii*» (<https://www.elle.ro/fashion>);

«*Fashion trend: Noile pasteluri*» (<https://www.elle.ro/fashion>);

«*Power dressing – cele mai **HOT** piese vestimentare și accesorii ale săptămânii*» (<https://www.elle.ro/fashion>).

Par conséquent, on peut affirmer que la visée stylistique et la fonction des anglicismes est pareille en français et en roumain: c'est tout d'abord de capter l'attention du lectorat pour qu'on accède à l'information présentée et c'est ensuite de créer une atmosphère *cool*, à la mode.

Les valeurs stylistiques des emprunts dans la presse féminine

Outre les fonctions citées ci-dessus, l'emploi des emprunts dans la presse féminine a plusieurs visées stylistiques. Les valeurs stylistiques font partie des unités linguistiques en tant qu'éléments d'un système où elles les différencient au point de vue axiologique, imagé et socio-symbolique.

La composante axiologique (autrement dire affective) de la valeur stylistique met en valeur un caractère appréciatif ou dépréciatif ayant le statut d'un sème différentiel (identificateur) dans la structure de la signification lexicale. Quand à la composante axiologique, nous pouvons remarquer pour l'emploi des anglicismes des jugements de valeurs axiologiques affectifs: «*Voici justement une sélection de **looks de stars** pour vous inspirer et découvrir tout le potentiel du trench pour se faire aussi bien un **look de working girl** que de soirée*». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>), «*40 nouvelles baskets tendance à **shopper** absolument!*» (<http://www.cosmopolitan.fr/baskets>). Une moindre partie des anglicismes employés dans les exemples de notre corpus, révèlent plutôt une axiologie «rationnelle», car le rôle du jugement est moindre, et nous attestons un moindre rapport avec la valeur stylistique: «*Après le **hair contouring**, c'est au tour du **hair strobing** de pointer le bout de son nez*» (<http://www.magazine-avantages.fr/hair>). C'est facile à voir car dans le cas de **hair contouring** et de **hair strobing**, on ne nous fournit que des informations sur les types de colorations des cheveux et l'anglicisme peut indiquer que c'est une tendance inspiré par les Etats-Unis. Alors que dans le cas des exemples à valeur axiologique affective,

les anglicismes comportent des caractères supplémentaires, en marquant l'**intensité**: pour *working girl*, c'est quelque chose de plus intéressant car nous avons d'un côté «quelqu'un qui travaille» et de l'autre une «fille», alors ce qu'on cherche à mettre en valeur c'est le sème «style» parce qu'il s'agit de mode, mais c'est aussi «jeunesse» et «dynamisme», car même si le sème «travail» peut impliquer «fatigue», ce mariage avec *girl* change totalement de portée.

En nous appuyant sur le corpus de textes recueillis, nous pouvons remarquer que les phénomènes stylistiques, actualisés par les valeurs expressives et esthétiques des anglicismes, ont tendance à se manifester à plusieurs niveaux linguistiques. Nous allons commencer tout d'abord par le niveau phonétique-phonologique. Le corpus nous a permis d'identifier plusieurs emplois d'anglicismes comme sources d'expressivité. Nous pouvons constater que les emprunts sont utilisés pour rendre plus expressif le discours de presse, donc ils sont chargés d'une forte valeur expressive, dans les cas attestés, ayant une valeur positive. C'est un phénomène stylistique précis qui est assimilé à l'expression affective des sentiments du locuteur et, au sens plus large, à tous les cas de mise en relief du message, selon Georges Mounin (*Dictionnaire de la linguistique* 134).

On met ainsi l'accent sur la brièveté et la sonorité des anglicismes. Ainsi les auteurs des articles des revues destinées aux femmes jouent souvent sur l'**allitération**, car on est en présence de la répétition de sons identiques, de consonnes dans une suite de mots rapprochés («**top of the pop**»; «**coup de pep's**»; «**un look plein de peps**»; «**crop tops**»; «**tips des pros**», etc.), ce qui produit encore un effet d'harmonie sonore:

*«Et contrairement à bon nombre d'idées reçues, la coupe courte est extrêmement féminine et **glamour**: elle laisse apparaître la nuque et met en valeur le visage et le regard de celles qui osent la porter tout en donnant un **coup de pep's** à leur **allure**».* (<http://www.magazine-avantages.fr>);

*«Sélection des modèles chaussures tendances au **top of the pop**, conseils pour les porter ces chaussures d'été et les assortir à votre garde robe».* (<http://trends.flashmode.tn/category/femme/vetements/sneakers>);

*«Pourtant, avec le **crop-top**, c'est LA grande tendance».* (<https://www.femmeactuelle.fr>).

Comme on le voit, il s'agit de l'allitération: «**coupe courte** vs. **coup de pep's**»; «**glamour** vs. **allure**»; «**au top of the pop**»; «**crop-top**». Nous estimons que l'allitération souligne de plus l'idée énoncée. Cette façon d'écrire

produit un effet de fluidité et de dynamisme sur le lectorat féminin. Enfin, la musicalité des phrases rend le texte agréable à lire et accroche le lecteur.

Dans le magazine *Elle*, apparu le 13 avril 2012, on pouvait lire dans la rubrique *Loisirs*, l'article concernant la vedette Blake Lively. On rencontre son nom même dès le début du titre de l'article «*Blake Lively: l'actrice so lovely!*» (<http://www.elle.fr/Loisirs>). On observe le mot anglais *lovely* (son synonyme en français est le mot «*jolie*») qui signifie «agréable à voir ou à entendre». Le titre est une épithète qui met en évidence la beauté de la vedette. Tout le monde sait comment se traduit le mot «*love*» et grâce à cet emprunt l'auteur associe la beauté de la vedette à un sentiment grand et pur qu'on peut essayer une fois dans la vie. Par l'intermédiaire de cette épithète, l'auteur associe à la vedette les plus grands sentiments. De plus, on annonce que la beauté n'a pas de limites, tout comme l'amour. L'adverbe anglais «*lovely*» rime dans le titre avec le nom de l'actrice «*Lively*». Cette rime cache une autre figure de style, il s'agit d'**assonance** car la même voyelle «y» est répétée 2 fois dans la phrase. L'auteur fait usage de deux figures de style dans le même contexte pour mettre en évidence la beauté en plein vigueur d'une star.

Dans le même article, dans l'exemple «*Blake Lively s'engouffre dans l'entrée d'ABC Kitchen*» (<http://www.elle.fr/Loisirs>), le narrateur a voulu créer une confusion parce qu'en français «*kitchen*» signifie cuisine, mais *ABC Kitchen* est un restaurant de Manhattan. Ce mot *Kitchen* dans notre contexte a un sens plus restreint qu'il comporte habituellement et il peut créer une confusion.

Parmi les exemples repérés, nous avons souvent constaté une sorte de valeur de **gradation** imprimée aux anglicismes employés dans le contexte. Exemple: «*Trop **sportswear**, trop **junior**? Il est temps d'en découdre avec les préjugés qui lui collent à la peau! Nos conseils pour l'adapter à votre style et à votre morpho, ainsi que notre sélection tendance*». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>). Dans ce cas, la gradation des anglicismes «*sportswear > junior*» est renforcé par une gradation ascendante de vocables français «*style > morpho*». On amplifie ainsi le discours grâce aux successions de termes employés: selon les préjugés, les vêtements sport sont réservés à la jeunesse, mais c'est qu'on peut toujours les adapter au style et surtout à la morphologie des femmes de n'importe quel âge.

D'autre part, on peut souvent lire des énumérations détaillant le style, s'il s'agit de mode: «*Un modèle ajusté qui blouse à peine sur les hanches associé à un **slim** roulotté et à **une paire de derbies** = le mix parfait pour un*

look féminin et *quotidien sans prise de tête!*» (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>).

Si nous nous arrêtons sur les valeurs expressives des anglicismes au niveau du lexique, nous pouvons constater leur effet **hyperbolique**, comme on peut facilement le constater dans les exemples avec «must»:

«Entre le jogging et le pantalon fluide, mix de l'inspiration **sportswear** et de l'esprit casuel chic, cette pièce se féminise et s'impose comme un des «must have» de l'automne prochain dans nos armoires». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>);

«Cette saison, plus que jamais, le **sweat** figure tout en haut des **must-have** à avoir dans son placard». (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>).

On peut donc conclure que cet anglicisme particulier est employé surtout pour laisser une impression forte chez le lectorat, servant à persuader les femmes de la nécessité d'acquérir la pièce. Donc, d'une certaine manière, on est en train d'exagérer l'expression de sa pensée et créer un effet d'enthousiasme chez le lectorat féminin. On peut considérer également comme **hyperbole** les exemples suivants: «Version **total look** noir d'été...» (<https://www.femmeactuelle.fr/mode>); «En **total look** bohème avec une blouse en dentelle et des compensées ou twistée par une jolie paire de Superstar» (<http://www.elle.fr/Mode>); «Et parmi les apparitions remarquées, c'est véritablement celle de Jennifer Connelly, en **total-look** bleu klein qui nous a le plus captivées.» (<http://www.elle.fr/Mode>), l'adjectif «total» du français imprimant un effet de superlatif, est destiné surtout à exprimer le désir d'atteindre le plus haut degré en matière de «look». Parfois, c'est tout simplement l'anglicisme lui-même qui est employé comme une sorte d'hyperbole, mais dans le sens d'ironiser, comme dans le cas de cet exemple: «Vernis: 20 couleurs qui nous rendent **addictes**» (<https://www.femmeactuelle.fr>).

Dans d'autres exemples analysés, nous avons relevé des anglicismes ayant une valeur **métonymique**: «C'est le cas aussi de la **brassière** et des **volumes crop-tops** qui devraient faire un carton cet été sur la plage et pendant les vacances» (<https://www.femmeactuelle.fr>). Le lexème *brassière* englobe les significations suivantes: «Tricot à manches courtes, vêtement d'entraînement des danseurs» ou «Soutien-gorge enveloppant que l'on enfle par la tête» ou «Corsage très court s'arrêtant au-dessus de la taille» (Larousse), repris par **volumes crop-tops**, donc tout ce qui s'arrête au-dessus de la taille.

Les anglicismes peuvent s'actualiser dans la presse féminine sous la forme d'un **pléonisme** qui, selon le *Dictionnaire Larousse*, représente une «répétition dans un même énoncé de mots ayant le même sens, soit par

maladresse, soit dans une intention stylistique». On peut très bien admettre la maladresse de l'auteur dans le cas du contenu suivant: «*Depuis que la Stan Smith d'Adidas s'est imposée comme le dernier **must-have** à avoir, toutes les modeuses ont troqué leurs ballerines pour une paire de **runnings encore plus confortables***» (<https://www.femmeactuelle.fr>), où l'anglicisme est repris par le verbe «avoir» à l'infinitif en français, ceci pour mettre en valeur l'idée impérative de la nécessité de posséder des «runnings». Ou encore un autre exemple d'emploi pléonastique: «*Le Panthéon de la basket compte ainsi quelques **happy few***» (<http://www.cosmopolitan.fr>), où on a l'adjectif «quelque» et en anglais «few», indiquant toujours avec insistance une quantité indéterminée.

Par conséquent, il y a souvent des cas quand les anglicismes dénotent des **métaphores**. Par exemple, dans la phrase qui suit: «*Les moufles, ce n'est pas seulement réservé aux Inuits et aux enfants qui font de la luge. En fausse peau lainée, c'est le détail «**cocoon**» qui réchauffe joliment la tenue*». (<http://www.elle.fr/Mode>), il revient au lectorat de retrouver l'analogie pour rapprocher le sens entre le comparé et le comparant pour l'emploi de l'anglicisme «**cocoon**», qui est utilisé pour qualifier la «*peau lainée*», est comparée à un cocon «confortable, qui procure une chaleur agréable». Dans l'exemple qui suit: «*Au printemps-été 2018, c'est le retour des cheveux courts à l'allure **boyish glamour**. Tour d'horizon des coupes courtes les plus tendance*». (<http://www.magazine-avantages.fr>), on transpose de manière évidente la signification «traits sophistiqués des jolies coupes courtes caractéristiques aux gars» aux cheveux courts par la comparaison avec les coiffures à la mode des stars hollywoodiennes à allure de garçon, soit «**boyish**». Pour l'expression métaphorique «*un coup de **pep's***» dans le contexte «*Et contrairement à bon nombre d'idées reçues, la coupe courte est extrêmement féminine et **glamour**: elle laisse apparaître la nuque et met en valeur le visage et le regard de celles qui osent la porter tout en donnant un coup de **pep's** à leur allure*». (<http://www.magazine-avantages.fr>), le côté métaphorique est plus qu'évident, car selon le *dictionnaire Larousse* «*pep*» signifie «dynamisme, vitalité» et cela vient de l'anglais «*pepper*». Nous avons remarqué un autre exemple de métaphore fournie par l'expression anglaise «**top of the pop**» dans le contexte «*Sélection des modèles chaussures tendances au **top of the pop***» (<http://trends.flashmode.tn/category/femme/vetements/sneakers>). Selon le dictionnaire *The Free Dictionary*, «*to be top of the pops*» veut dire «numéro 1 dans le classement des tubes» (<http://www.thefreedictionary.com/pop>). Vu que dans ce cas il ne s'agit point

de classement de chansons, cela veut dire plutôt «les chaussures les plus populaires». En substituant un mot à un autre, le lectorat peut inférer le sens des mots, la métaphore mettant ainsi en jeu un sens nouveau qui est transféré à l'aide de l'anglicisme et qui révèle une façon de penser, de nouvelles valeurs, une nouvelle attitude à adopter. La relation de substitution entre le comparé et le comparant, que nous pouvons remarquer grâce à cet écart de sens (*cocoon vs confort; pep's vs vitalité; top of the pop vs les plus populaires*, etc.) opéré par la métaphore, permet de conceptualiser et d'idéaliser le réel, en enrichissant en même temps le discours, le rendant plus original et impliquant un pouvoir de suggestion plus fort.

Le journaliste recourt parfois à la **répétition**, en répétant le même anglicisme dans le même contexte, afin de convaincre le lectorat féminin d'acheter tel ou tel produit, pour produire un effet spécial sur le lecteur et notamment pour souligner le monde de la mode non seulement par les illustrations, mais aussi par le langage: «**Body** en coton ou en dentelle, manches courtes ou longues, **body** gainant, string ou culotte, le **body** se décline à l'infini. Autant de **body** et autant de façons de porter cette pièce de lingerie. Parce qu'ils sont sexy et tendance et qu'ils tiennent chaud cet hiver, on a sélectionné pour vous les plus beaux body!» (<http://www.cosmopolitan.fr/lingerie>).

Donc, les valeurs stylistiques des anglicismes employés dans la presse féminine, modifient la forme du discours en lui imprimant un sens original à forte portée persuasive. Ainsi, selon l'emploi stylistique particulier, les anglicismes servent à maintenir une atmosphère euphorique – «*Et comme c'est la mode vestimentaire qui chaque année ouvre le bal des tendances, le printemps-été sera **Seventies** jusqu'au bout des ongles*». (<http://www.esmeo-coiffure-strasbourg.fr>) – en évoquant une époque ou un état d'esprit. Certains anglicismes peuvent mettre en avant une coloration sentimentale: «*Parfait pour sublimer un joli chignon ou pour jouer la jeune fille romantique dans un **look** champêtre, les fleurs restent au top de la tendance printanière*» (<http://www.magazine-avantages.fr/les-accessoires>). D'autres servent à dénoter plutôt une notation spatiale et temporelle: «*Esprit bohème, **look de pin-up**, ou style **ultra-looké**, le foulard change de couleurs et de motifs selon le style adopté*» (<http://www.magazine-avantages.fr/les-accessoires>). D'autres encore ont une portée universelle, car illustrent des objets ou une technique originale nouvelle: «*Après s'être invité sur toutes les pièces mode de notre dressing, le denim tentera de s'incruster sur les **sneakers** avec plus ou moins de succès*» (<http://www.cosmopolitan.fr/baskets>); «*Le **masking tape** est le*

meilleur allié de celles qui ont envie de customiser leur décoration d'intérieur à moindre coût». (<http://www.magazine-avantages.fr/idees>); «Coloration lumineuse par excellence, le **tie and dye** blond est sur toutes les têtes» (<http://www.cosmopolitan.fr/16-inspirations>). Pour tout, la tonalité dénotée par la plupart des anglicismes, outre le fait qu'il s'agit d'une réalité étrangère adapté au français, c'est celle intimiste (car une série d'anglicismes sont déjà inscrits dans le *Dictionnaire Larousse* comme des anglicismes à emploi familier, par exemple *pep, glamour, dressing, cool, flop*, évoquant des conversations entre amies.

Conclusion

En conclusion, nous pouvons affirmer le fait que l'emploi des anglicismes à des visées stylistiques représente le plus souvent un moment très important dans l'interprétation du discours de la presse féminine, car ils impriment une relation dynamique aux articles publiés et à leur réception par le lectorat, constituant une démarche créative à la fois. En disant interprétation, nous avons en vue l'acte inconscient de décodage impliqué par la lecture de ce genre de presse, car le lectorat doit faire preuve de connaissances liées à l'intertexte, comprendre la façon dont le sens est produit et opérer des inflexions personnelles afin de choisir la combinaison sémantique originale des mots dans le discours.

Les fonctions et les valeurs stylistiques des emprunts utilisés dans la presse féminine sont subjectives, car elles changent avec le contexte. Les valeurs stylistiques des anglicismes font partie des unités linguistiques en tant qu'éléments d'un système où elles les différencient au point de vue axiologique, imagé et socio-symbolique. Pour la composante axiologique, nous avons constaté l'emploi des anglicismes à des jugements de valeurs axiologiques affectifs. Les phénomènes stylistiques, actualisés par les valeurs expressives et esthétiques des anglicismes, ont tendance à se manifester à plusieurs niveaux linguistiques: phonétique et lexical.

Bibliographie

- Deroy, Louis, *L'emprunt linguistique*, in Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain. Société d'Édition Belles Lettres, 1980.
Dubois, Jean, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.

- Fouad, Seridj, «De l'intégration des emprunts français à l'anglais: cas des anglicismes informatiques dans les revues en lignes», *Synergies*, Algérie, n°19, 2013, p. 197-213.
- Galinsky, Hans, «Stylistic aspects of linguistic borrowing. A stylistic view of American elements in modern German», in Carstensen, Broder, Galinsky, Hans (Eds.), *Amerikanismen der deutschen Gegenwartssprache. Entlehnungsvorgänge und ihre stilistischen Aspekte*, Winter, Heidelberg, 1967, p. 35-72.
- Khelladi, Sid Ahmed, «Processus d'intégration de l'emprunt lexical dans la presse algérienne d'expression française», *Synergies*, n° 8, 2012, p. 71-81.
- Mortureux, Marie-Françoise, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, Éditions Sedes, 1997.
- Mounin, Georges, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.
- Rey-Debove, Josette, «La sémiotique de l'emprunt lexical», in *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 11-1, p. 107-123.
- Saussure, Ferdinand de, *Scrieri de lingvistică generală*, Traduction en roumain réalisée par Luminița Botoșineanu, Iasi, Polirom, 2003.
- Shimura, Kanako, «Anglicismes dans les publicités des magazines», in *Cahiers d'études françaises*, vol. 12, 2007, p. 95-110.
- Le Dictionnaire Larousse en ligne <http://www.larousse.fr/> (consulté le 22.07.2017).
- The Free Dictionary en ligne <http://www.thefreedictionary.com/pop> (consulté le 22.07.2017).

Textes de référence

- Femme actuelle*, disponible à l'adresse <http://www.femmeactuelle.fr> (consulté le 06 mai 2018)
- Cosmopolitan*, disponible à l'adresse <http://www.cosmopolitan.fr> (consulté le 04 mai 2018)
- Elle*, disponible à l'adresse <http://www.elle.fr>, <http://www.elle.ro> (consulté le 05 mai 2018)
- Avantages*, disponible à l'adresse <http://www.magazine-avantages.fr> (consulté le 03 mai 2018)
- Vogue*, disponible à l'adresse <https://www.vogue.fr> (consulté le 03 mai 2018)
- Public*, disponible à l'adresse <https://www.public.fr> (consulté le 05 mai 2018)
- Flashmode.Tendance*, disponible à l'adresse <http://trends.flashmode.tn/category/femme/vetements> (consulté le 04 mai 2018)
- Flair*, disponible à l'adresse <https://www.flair.be/fr/lifestyle> (consulté le 06 mai 2018)
- Esméo*, disponible à l'adresse <http://www.esmeo-coiffure-strasbourg.fr> (consulté le 06 mai 2018)

Valentina PRISECARI
Doctorand
Universitatea de Stat din Moldova
Chișinău, Republica Moldova

Metaforele cognitive în discursurile președintelui german R. Von WEIZSÄCKER

Rezumat: Scopul articolului nostru este de a identifica expresiilor metaforice în discursurile președintelui Richard von Weizsäcker (1984 – 1994) (în total 23 discursuri) care scot în evidență identitatea națională și corelația dintre acestea. Ne-am axat în special pe metaforele care au ca domeniu concret “inima” și “rădăcinile”.

Cuvinte cheie: identitate, alteritate, metafore cognitive, scheme imagistice, identitatea metaforică

Abstract: The goal of this article is to identify the metaphorical expressions in the discourses of Richard von Weizsäcker (1984 – 1994) (together 23) that emphasize the national identity and their correlation. We highlighted especially the metaphors that have as concrete domain the words “heart” and “roots”.

Keywords: Identity, Alterity, Cognitive Metaphor, Imagistic Schemes, Metaphorical Identity

Introducere

Nu am putea identifica *identitatea* în complexitatea ei în nici un tip de discurs, dacă nu ne-am raporta la *alteritate*, așa cum afirmă Mina-Maria Rusu „Nevoia de identitate se conturează prin raportarea la alteritate, fiind astfel o formă de conștientizare a existenței individuale, prin intermediul celei colective.” Necesitatea alterității apare din nevoia de confirmare a identității (*Despre identitate lingvistică vs identitate culturală* 19-27).

Alteritatea se formează pe baza diferențelor de *scheme imagistice* care diferă de la o cultură la alta. Schemele imagistice sunt “învățate” și “se rafinează” în mod permanent prin fixare (Faur, *Semantica cognitivă și teoria metaforei conceptuale* 8-24). Schemele imagistice care formează metaforele cognitive sunt parte a identității într-un discurs. Identitățile sunt negociate discursiv prin intermediul culturii și în cadrul țărilor cu multilingvism prin intermediul fenomenului de “comutare de cod”.

Corelația dintre metaforele cognitive și identitate nu poate fi neglijată, cu toate că nu există prea numeroase cercetări axate pe subiectul în cauză. Această constatare ne-a motivat în încercarea de a preciza noțiunea de *identitate metaforică*.

Identitatea metaforică este rezultatul prezenței unor metafore specifice într-un discurs. Prin includerea noțiunii de identitate metaforică este pusă în valoare exclusivitatea focusării pe obiective lingvistice. Dimensiunea metaforică ca obiect al cercetării este prezentă și în alte domenii de cercetare, deoarece fenomenele lingvistice sunt cercetate preponderent din perspective interdisciplinare. Termenul de identitate metaforică este utilizat frecvent în psihologia reabilitării, dar mai puțin în lingvistică. Pentru a elimina eventuala confuzie, am divizat termenul de identitatea metaforică în identitate și metafore cognitive. Din combinarea acestor noțiuni rezultă o arie de analiză mai restrânsă.

Constelația de metafore cognitive într-un discurs formează o identitate metaforică. Raportată la structuralism, noțiunea de identitate metaforică rezultă coagulează componentele numite și constituie un întreg. Într-un discurs, metaforele generează identitatea ca un întreg, totodată identitatea din discurs este reflectată în metafore. Constelația de metafore cognitive prezentă în discurs are la bază o memorie a discursului sau poate fi rezultatul creativității spontane. În cazuri frecvente predomină totuși combinații de concepte deja prezente în retorica locutorului și formate în timp ca mod de gândire.

Prezentarea metodologiei. Teoria cognitivă

În ultimii circa 40 de ani teoriile despre metaforă o definesc ca un fenomen cognitiv. Este vorba despre mai multe teorii începând de la teoria lingvistico-filozofică a interacțiunii, lingvistica cognitivă, teoria cognitiv-științifică *Blending* (Fauconnier & Turner 2003), până la teoriile psihologice ale metaforei: teoria cartografierii prin structură (Gentner, *Structure*

Mapping Theorie, 1983, 2001), teoria incluziunii pe clase (Glucksberg & Keysar 1990, 1993) și teoria lui Ortony (1987, 1993) ș.a.

Lakoff și Johnson sunt fondatorii teoriei metaforei cognitive odată cu apariția lucrării „*Metaphors we live by*”. Ei pornesc de la următoarea afirmație:

Metaphor is for most people a device of the poetic imagination and the rhetorical flourish – a matter of extraordinary rather than ordinary language. Moreover, metaphor is typically viewed as characteristic of language alone, a matter of words rather than thought or action. For this reason, most people think they can get along perfectly well without metaphor. We have found, on the contrary, that metaphor is pervasive in everyday life, not just in language but in thought and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature. (4)

Prin urmare metafora face parte din procesul fundamental de gândire umană, deoarece gândirea este în esența ei metaforică. Diverse domenii, precum epistemologia, logica, psihologia, poetica, retorica, sociologia, politologia califică și descriu unele concepte logico-lingvistice prin intermediul altora cu scopul de a asimila ce este necunoscut prin intermediul a ceea ce este cunoscut prin tranzacțiile de identificare, comparație și juxtapunere, o modalitatea de a înțelege un context sau un concept prin intermediul altuia, de a structura o experiență în termenii unei alteia. Este vorba despre trecerea dinspre particular, cunoscut, vizibil apropiat, analizabil, investigabil către general, misterios, îndepărtat, inaccesibil, așa cum menționează Ștefan Avădanei (*De la început a fost metafora* 11). Este un mod de reflectare a caracterului interdisciplinar al metaforei, caracterizat prin descoperire și cunoaștere.

Sistemul nostru conceptual este compus dintr-o mulțime de concepte atât abstracte, cât și concrete. Prin intermediul conceptelor concrete sunt exprimate cele abstracte. Apare însă întrebarea dacă toate domeniile abstracte pot avea echivalența tuturor domeniilor concrete. Zoltan Kövecses menționează că trebuie să existe „similaritate” între entitățile expresiilor lingvistice prin înțeles. Dacă cele două entități nu au similarități, atunci nu se formează combinația compatibilă. Combinația ambelor domenii este produsul unei „predictabilități”, adică ne referim la o anticipare a combinației, care poate fi parțial neglijată și înlocuită cu noțiunea de „motivare”. Totuși unele metafore nu se bazează pe similarități, ci generează similarități (Zoltán, *Metaphor. A practical introduction* 77, 82). Joe Grady

propune o tipologie a metaforelor pe care Zoltan Kövecses ulterior o extinde (Zoltán, *op. cit.* 86):

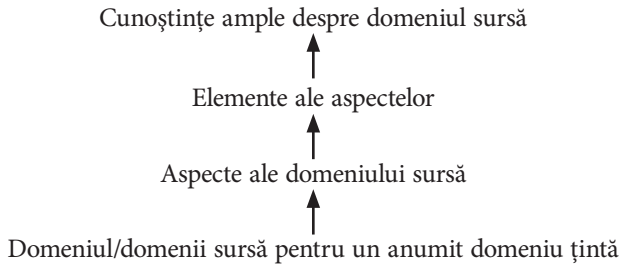
1. Metafore corelaționale – corelație în experiență (SCOPURILE SUNT DESTINAȚII)
2. Metafore de asemănare – perceperea similarităților (Ahile este un leu)
3. Metafore GENERIC E SPECIFIC – perceperea similarităților în structură (VIAȚA ESTE UN JOC DE NOROC) (metafore specifice culturii).

Metaforele cognitive sunt „structuri cognitive subiacente care fac legătura între două domenii mai mult sau mai puțin apropiate”. Iar în funcție de distanța dintre domenii / diferența inter-domenii, metafora poate fi cu un grad mai mare sau mai mic de creativitate. Dacă distanța este mai mare, metafora este mai creativă. Odată inclusă noțiunea de metaforă conceptuală dorim să definim și expresiile metaforice „realizarea sau materializarea în plan lingvistic a metaforelor conceptuale” (Vrămuleț, *Metafora războiului în limbajul politic* 63-64). În lingvistica cognitivă, metafora nu este doar o chestiune de limbă, ea reflectă corespondențele „adânci”, felul în care este organizat sistemul nostru cognitiv. Dar conceptele nu se pot funcționa fără a avea la bază anumite expresii lingvistice, precum și expresiile lingvistice nu se pot forma fără a porni de la un anumit concept.

Abordarea semanticii cognitive, avându-i ca reprezentanți principal pe Lakoff și Johnson, reprezintă direcția care contribuie la funcționarea sistemului nostru conceptual structurat metaforic. Metaforele cognitive sunt structurate prin intermediul a două domenii: domeniul A și domeniul B. Domeniul A / domeniul țintă fiind unul abstract, iar domeniul B / domeniul sursă fiind unul concret. Totuși, domeniul țintă este descris în majoritatea cazurilor parțial de domeniul sursă. Acest fenomen de parțialitate este numit de Olaf Jäkel „Fokussierung“ (*Wie Metaphern Wissen schaffen* 41). Totodată, conform teoriei date, există mai multe domenii sursă pentru un singur domeniu țintă. Metaforele din limbaj conțin o reflectare lingvistică a structurilor metaforice cognitive sub forma unor expresii lingvistice sistematice și coerente. Explicarea expresiilor metaforice presupune înțelegerea lor prin descriere, explicitând astfel realitatea prin metafore.

Pentru a corela domeniul A cu domeniul B avem nevoie de cunoștințe despre ambele domenii separat. Astfel Kövecses Zoltan propune o schemă argumentativă a acestei afirmații (*op. cit.* 122):

Schema Nr. 1



Multiple domenii sursă (în total 18 la număr) sunt menționate în lucrare de doctorat a lui Siegfried Schieder, cercetător german, (*Die gestaltende Kraft von Sprachbildern und Metaphern* 165) pe care dorim să le rezumăm aici și care ne-au servit drept „criteriu de diagnosticare” a metaforei în investigația noastră: 1. Arhitectură / Construcții. 2. Luptă / militar. 3. Organism / corp. 4. Matematică / geometrie. 5. Natură / animale / plante. 6. Economie. 7. Personificări. 8. Religie / credință / mit. 9. Joc / sport. 10. Tehnică / mecanică. Simțuri: 11. Acustică. 12. Optic / vizual. 13. Tactil. Idei: 14. Balanță / echilibru. 15. Mișcare. 16. Aproximare / distanță. 16. Întreg / parte. 17. Control / separare. 18. Legături / relații. Fiecare categorie de domenii sursă este extinsă de S. Schieder prin „exemple ancoră” (germ.: Ankerbeispiele) pe care le găsim foarte utile, exhaustive și concrete pentru a analiza un corpus în limba germană. În literatura de specialitate germană domeniul țintă în găsim sub denumirea „Spendebereich” sau „Ursprungsbereich” (engl. „Target domain”).

La rândul său, Zoltán Kövecses enumeră 13 domenii sursă: „The Human Body, Health and Illness, Animals, Plants, Buildings and Construction, Machines and Tools, Games and Sport, Money and Economic Transactions, Cooking and Food, Heat and Cold, Light and Darkness, Forces (such as gravitational, magnetic, electrical and mechanical), and Movement and Direction (16-20).

Extinzând noțiunea de structură, menționăm că există numeroase trăsături structurale identice și în acest caz se recurge la noțiunea de *sub-categorizare* (*Ibid.* 66) (ex: DIALOGUL ESTE DISCUȚIE). În acest context metafora cognitivă include două concepte abstracte în ambele domenii A și B, precum și aceeași categorie. În relația A nu este B, de exemplu, ARGUMENTUL ESTE RĂZBOI, avem două domenii / categorii diferite. Unul abstract, altul fizic. În asemenea categorisire, abstract (A) și concret (B), B trebuie să structureze sau să reorganizeze domeniul A, pastrând parțial aceleași caracteristici fundamentale.

Teoria conceptuală clasifică metafora în trei categorii: ontologice, structurale și orientaționale. Metaforele ontologice pornesc de la experiențele umane prin care emoțiile, ideile sau evenimentele sunt concepute ca entități. Metaforele structurale se bazează pe domenii conceptuale asemănătoare, unde există similarități în baza structurii conceptuale, de exemplu DISCUȚIA ÎNSEAMNĂ RĂZBOI. Metaforele orientaționale sunt concepte de orientare spațială precum *sus – jos, înainte – înapoi, deasupra – dedesubt*, unde verticalitatea reprezintă ascensiune, iar răul este jos.

Există două niveluri de analiză a metaforei care sunt interdependente: nivelul conceptual / de bază sau de profunzime, opus nivelului de suprafață. Orice analiză a metaforei pornește de la nivelul de bază, un epifenomen, în cadrul căruia au loc *proiecții ontologice și epistemice* (Vrămuleț, *Metafora războiului în limbajul politic* 11). Aceste proiecții au loc în domeniile constitutive ale metaforei.

La baza teoriei cognitive stau experiențele și cultura deja consolidate din care rezultă gândirea materializată prin intermediul metaforelor cognitive, iar ca rezultat final sunt produse expresiile lingvistice, materializate în limbaj datorită faptului că ele există deja în gândire. Metaforele cognitive reprezintă o expresie a experienței umane cotidiente în strânsă legătură cu o cultură anumită. Teoria Metaforei Conceptuale (TMC) a înlocuit abordările anterioare printr-o viziunea revoluționară și anume prin faptul că a atribuit metafora domeniului gândirii și cunoașterii. În acest fel metafora a devenit dintr-un element estetic un fenomen al gândirii.

TMC este baza metodologiei noastre prin intermediul căreia am identificat metaforele din cele 23 de discursuri ale președintelui german Richard von Weizsäcker.

Rezultate / Discuții

Pentru analiză în prezenta investigație au fost selectate discursurile președintelui Richard von Weizsäcker (*Reden*) de pe site-ul german www.bundespraesident.de. Pentru identificarea sensului figurat al cuvintelor și expresiilor am folosit varianta on-line a dicționarului Duden. Determinarea dimensiunii figurative a unor structuri a rezultat din practica comunicării, căci nu am reușit să depistăm atare sensuri în dicționarul consultat. Prin intermediul observației și identificarea schemelor imagistice, am reușit să identificăm mai multe metafore cognitive. Observația a avut la bază logograma chineză: urechile, ochii, mintea, sufletul; din lista respectivă au

fost aplicate în prezentul studiu dor două: mintea și sufletul, utilizate în structuri metaforice extrase din varianta scrisă a discursurilor consultate.

Criterii pentru selectarea discursurilor: au fost selectate discursurile adresate unui public larg, cetățenilor, nu numai parlamentarilor, oamenilor politici.

Deoarece discursurile au fost ținute cu diferite ocazii (întâlnirilor cu alți demnitari de stat, discursuri ținute cu ocazia zilei reunificării Germaniei, discursuri cu prilejul acordării unor premii, etc.), am putut analiza mai multe tipuri de identități: culturală, națională, personală. Un pas important în reliefarea unei identități în discursurile președintelui R. von Weizsäcker a fost analiza detaliată a acestora, lectura fiind extinsă și spre alte materiale pentru cunoașterea și înțelegerea mai amplă a personalității date, inclusiv prin vizionarea de emisiuni și filme biografice. Identificarea metaforelor din discursurile analizate a fost posibilă doar odată cu înțelegerea mentalității, reflectate în mai multe moduri de exprimare orală și scrisă, a președintelui R. von Weizsäcker, pe care le-am urmărit ca reflectare a individualității și totodată ca parte componentă a întregului, reprezentând cultura germană. Au fost selectate doar expresiile metaforice și metaforele care se referă la identitatea națională.

Expresiile metaforice din discursurile analizate apar într-o combinație de cogniție creativă și literară, ca principiu organizator al gândirii prin limbaj. Un amalgam de semantică integrală și cognitivă, fiind de aceeași părere cu Lakoff & Johnson că *structurile lingvistice*, în acest caz *expresiile metaforice*, pot fi identificate la un nivel anterior exprimării lor în limbaj. Altfel ar apărea întrebarea: cum am putea combina semele în așa fel ca ele să aibă o logică pentru a fi înțelese și de receptori dacă nu ar avea la bază principiul cogniției? Sensul figurat este cel care creează structuri noi bazate pe o logică superioară și imaginație. Elena Faur afirmă la fel că aproape toți semanticienii cognitiști împart convingerea că metafora este un fenomen mental conceptual, care se instalează anterior și independent de expresiile metaforice rezultate (Faur).

Am făcut deosebire dintre *expresiile metaforice* și *metafore*. Metafora ca figură de stil, ce rezultă dintr-o comparație subînțeleasă prin substituirea cuvântului obiect de comparație cu cuvântul-imagie (A→B, Abstract → Concret), și expresiile metaforice prin combinații de cuvinte precum: “auf der Flucht vor ihrer Gegenwart leben” (evadarea din prezent → PREZENTUL ESTE O TEMNIȚĂ), “Unsere eigene Geschichte mit ihrem Licht und ihrem Schatten” (istoria cu lumina și umbrele sale), “das verbindet die Herzen der ganzen Welt” (aceasta leagă inima întregii omeniri).

Ne-am axat preponderent pe metafore formate din substantive, dar nu au fost complet neglijate nici expresiile metaforice din care nu rezultă neapărat o metaforă cognitivă. În continuare prezentăm un tabel care include expresii metaforice selectate din discursurile supuse analizei, centrate prioritar pe metafore cognitive:

<p>Metafore – floră (rădăcini, germene)</p> <p>Jedes <u>Nationalgefühl</u> hat seine besonderen <u>Wurzeln</u>, seine unverwechselbaren Probleme und seine eigene <u>Wärme</u>. → SENTIMENTELE NAȚIONALE SUNT RĂDĂCINI, SENTIMENTELE SUNT CĂLDURĂ</p> <p>Umso mehr sollten wir sie spüren lassen, dass wir die <u>Verantwortung</u> für diese Geschichte mit ihnen ebenso <u>teilen</u> wie <u>die Wurzeln unseres geistigen und sozialen Lebens</u>, allen Systemunterschieden zum Trotz. → VIAȚA ESTE O RĂDĂCINĂ / RĂDĂCINI das alles hatte seine alten geschichtlichen <u>Wurzeln</u> → ISTORIA ESTE RĂDĂCINĂ</p> <p>Die <u>Sehnsucht</u> nach Frieden ist tief im Herzen der Menschen <u>verwurzelt</u>. → DORUL ESTE O RĂDĂCINĂ</p> <p>Im Laufe der Jahre konnten sie neue <u>Wurzeln schlagen</u> (Viele Millionen Flüchtlinge und Vertriebene). → SOARTA ESTE O RĂDĂCINĂ</p> <p>Es gibt in unserer geschichtlichen Wirklichkeit keine Rechtsethik ohne <u>religiöse Wurzeln</u>. → RELIGIA ESTE O RĂDĂCINĂ</p> <p>Mancher ausländische Mitbürger hat in der alten <u>Heimat keine Wurzeln</u> mehr und empfindet doch deutlich, unter uns noch immer als Fremder behandelt zu sein. → PATRIA ESTE O RĂDĂCINĂ</p> <p>den <u>Keim der Hoffnung</u> auf eine bessere Zukunft → SPERANȚA ESTE UN GERMENE</p> <p>Die neu erworbene <u>Freiheit</u> muß <u>sich verwurzeln</u> können. → LIBERTATEA ESTE O RĂDĂCINĂ</p>
<p>Metafore – corpul uman (inima, creier / rațiune)</p> <p><u>mit dem Herzen</u> auch jenseits der Mauer <u>leben</u> → VIAȚA ESTE INIMĂ</p> <p>Ich bin froh, auch im neuen Amt <u>mit Herz und Verstand Berliner bleiben</u> zu können. → OMUL ESTE RAȚIUNE</p> <p>Wenn Ausländer unter diesem Schutz stehen, dann sollten auch wir Deutschen ihnen unsere Türen und <u>Herzen</u> wirklich <u>öffnen</u>. → INIMA ESTE O UȘĂ ce poate fi închisă sau deschisă</p> <p>Nun ist es <u>Wirklichkeit</u>, und es bewegt unsere <u>Herzen</u>. → REALITATEA ESTE INIMĂ</p> <p>die <u>Hoffnungen in den Herzen</u> der Menschen → SPERANȚA ESTE INIMĂ</p> <p>Liebe befähigt uns, <u>mit dem Herzen zu sehen, zu hören und zu handeln</u>. → DRAGOSTEA ESTE INIMĂ</p> <p>Furcht und Angst sind in viele Herzen eingezogen. → TEAMA ȘI FRICA (→ SENTIMENTELE) SUNT INIMA</p>

Tabelul 1: *Metafore cognitive în discursurile președintelui Richard von Weizsäcker*

Tabelul prezintă cele mai relevante metafore cognitive selectate din discursurile lui R. von Weizsäcker. Observăm că se pune un accent deosebit pe lucrurile abstracte care sunt incluse în discursuri prin compararea sau substituirea lor cu cel mai important organ al corpului uman „inima“, organ reprezentativ pentru menținerea vieții. Un alt accent al identității se pune pe „rădăcinile” pomului vieții, altfel numit arborele cosmic, cu o semnificație universală, atât pentru creștini, cât și pentru păgâni. Metafora identității, în cazul discursurilor analizate, este plasată în interiorul corpului uman (inimă), dar și în afara lui (rădăcini), dar care de fapt este la fel în interiorul la ceva, adică „rădăcinile” sunt în interiorul pământului, precum „inima” este în interiorul corpului omenesc. În ambele cazuri este ceva ce este în interior, ci nu la suprafață, este ceva intern, nu extern, din ce rezultă că identitatea este ceva intern, de unde și ies în evidență metaforele de spațiu. Metaforele utilizate în discursurile analizate pot servi drept bază stabilă în crearea identității prezentate și receptate.

În cele 23 de discursuri putem identifica și alte metafore cognitive pe care le-am clasificat în două sub-categorii: „pozitive” și „negative”:

Pozitive	Negative
VIATA / VIITORUL ESTE O OPERĂ DE ARTĂ	SUFERINȚA ESTE UN MUNTE
VIATA ESTE O PUNTE	GRIJILE SUNT O POVARĂ
TRECUTUL ESTE MOȘTENIRE	IDEOLOGIA ESTE UN BALAST
DEMNIȚATEA ESTE O PERSOANĂ	DESPĂRȚIREA ESTE UN ZID
DRAGOSTEA ESTE CĂLDURĂ / INIMĂ / LUMINĂ	
CURAJUL ESTE CĂȘTIG	
ÎNCREDEREA ESTE O CONSTRUCȚIE	
SPERANȚA ESTE O UȘĂ DESCHISĂ	

Observăm preponderența metaforelor cognitive cu semantică pozitivă. Se pune accent pe formarea unei identități stabile și solide prin utilizarea metaforelor cognitive cu rol educativ și moralist. Se mijlocesc valorile, convingerile și principiile proprii unui public larg pentru a fi mediate și preluate. Chiar dacă cele 23 discursuri conțin multă informație generală sau specifică unui anumit subiect sau domeniu, în nici unul dintre ele nu lipsește esența gândirii cognitive mijlocite prin intermediul metaforelor cognitive, care, în esență, înglobează identitatea dorită a fi reliefată.

Pe lângă expresiile metaforice de constituire a identității, se evidențiază și alte multiple și complexe nuanțe, combinații, expresii, cuvinte, care evidențiază identitatea exprimată și recepționată: „Wir sind kein Volk verwirrter Gefühle oder romantischer Grübeleien. Wir sind auch keine wandernden Missionare zwischen den Welten. Wir sind Menschen wie andere auch“¹ sau „Heimat ist aber, so hieß es, nicht nur dort, wo man geboren ist. Heimat ist der Ort, wo man in Verantwortung genommen wird und wo man verantwortlich sein kann“².

Multitudinea și complexitatea discursurilor oferă teme variate de discuție și diferite unghiuri de analiză a acestora, lingvistic, psihologic, politic sau filozofic. Pe lângă analiza metaforelor, am identificat și variații destinate cărora li se adresează președintele R. von Weizsäcker, ceea ce scoate în evidență încă odată faptul că ele reflectă o identitate complexă necesară a fi analizată din perspectiva mai multor domenii sau făcând apel la o abordare interdisciplinară. În discursurile lui R. von Weizsäcker se conturează intenții de modelare a identități personale, naționale și internaționale.

Identitatea nu este niciodată ceva finit. Este ceva mereu în schimbare și transformare, deaceia metaforele analizate în prezentul articol reflectă doar o operație ce rezidă în contemplarea activă a unui fragment al realității, iar rezultatele nu pot fi generalizate, ci se aplică doar parțial, la situații pragmatice concrete. De altfel R. von Weizsäcker afirmă că omul modern nu are identitate „identitätslose Existenz des modernen Menschen” și că suntem în căutarea sinelui „auf der Suche nach sich selbst”. Ulterior Dânsul menționează că nu există o „identitate universală care poate fi importată, ci fiecare merge pe drumul său”. Se creează mituri, pentru a da o formă existenței, se țin discursuri pentru a da o formă identității. Si Zafer Senocak consideră, la rândul său că: „Limba este cheia identității” (*Deutsch sein: eine Aufklärungsschrift*).

Concluzii

Discursurile analizate ale lui R. von Weizsäcker au la bază o pregnantă combinație de expresii metaforice și metafore care reliefează o identitate complexă atât la nivel de emițător, cât și de receptor, atât cu impact național,

1. „Suntem un popor fără sentimente confuze sau meditații romantice. Nu suntem nici misionari hoinari între lumi. Suntem oameni ca și ceilalți”. (t.a.)

2. „Patria nu este acolo unde ne-am născut. Patria este locul unde ești tratat cu responsabilitate și unde îți poți asuma responsabilitatea”. (t.a.)

cât și internațional. Se evidențiază, în special, metafore cu obiect concret – corpul uman (inima) și flora (rădăcini), pe care ne-am axat pe parcursul prezentei cercetări. Expresia metaforică “von ganzem Herzen” (din toată inima) este utilizată frecvent, generând comparația sau substituția prin abstractele: dragoste, sentimente, speranță, viață, rațiune, etc.

Per ansamblu, discursurile lui R. von Weizsäcker au un efect moralist și educativ, cu un accent vădit pe familie și cultură. Astfel, din metaforele și expresiile metaforice utilizate, putem deduce următoare direcții de modelare identitară: orientare, încurajare, acceptare, precum și sfaturi practice și citate formulate prin intermediul expresiilor metaforice: “Folgen Sie ruhig der Stimme Ihres Herzens...” (urmați-vă liniștiți vocea inimii), „Auf dem dunklen Pfad, auf dem der Mensch hier auf Erden gehen muß, gibt es gerade soviel Licht, wie er braucht, um den nächsten Schritt zu tun.“ (Pe calea întunecată pe care omul trebuie să meargă pe pământ aici, este atât de multă lumină cât are nevoie pentru a face pasul următor) (Richard von Weizsäcker).

Bibliografie

- Avădanei, Ștefan, *De la început a fost metafora*, Iași, Virginia, 1994.
- Faur, Elena, ”Semantica cognitivă și teoria metaforei conceptuale. O abordare din perspectivă integrală”, in *Limba română*, LXIII (3), Editura Academiei, 2014, p. 8-24.
- Jäkel, Olaf, *Wie Metaphern Wissen schaffen*, Hamburg, Verlag Dr. Kovač, 2003.
- Lakoff, George, Johnsen, Mark, *Metaphors we live by*, London, University of Chicago Press, 2003.
- Rusu, Mina-Maria, „Despre identitate lingvistică vs identitate culturală”, in *Revista Limba Română*, Nr. 4, anul XXIV, 2014, p. 19-27.
- Schieder, Siegfried, *Die gestaltende Kraft von Sprachbildern und Metaphern. Deutungen und Konstruktionen von Staatlichkeit in der deutschen Debatte über den europäischen Verfassungsvertrag*, Doktorarbeit in Politik, Trier, 2006.
- Senocak, Zafer, *Deutsch sein: eine Aufklärungsschrift*, Hamburg, Ed. Körber-Stiftung, 2011.
- Zoltán, Kövecses, *Metaphor. A practical introduction*, 2nd edition, Oxford University Press, 2010.
- Von Weizsäcker, Richard, *Reden*, [http://www.bundespraesident.de/DE/Die Bundespraesidenten/Richard-von-Weizsaecker/Reden/reden-node.html](http://www.bundespraesident.de/DE/Die-Bundespraesidenten/Richard-von-Weizsaecker/Reden/reden-node.html) (accesat pe 21 aprilie 2017).
- Vrămuț, Marinela, *Metafora războiului în limbajul politic*, București, Editura Universitară, 2012.

Maria-Mădălina BUNGET

Doctorante

Université de Craiova

Craiova, Roumanie

Université de Liège

Liège, Belgique

Les réalités politiques des textes littéraires – étude comparative entre les manuels de FLE d'autrefois et ceux d'aujourd'hui

Résumé: Le manuel roumain de FLE, en tant qu'outil pédagogique indispensable dans la classe de langue, peut être considéré comme l'un des témoins qui présente parmi ses pages les réalités politiques de telle ou telle période historique.

En partant de l'affirmation d'Italo Calvino qui considérait que «la littérature est un des instruments de conscience de soi d'une société», nous pensons ajouter une nouvelle piste de réflexion: les textes littéraires des manuels d'autrefois et ceux des manuels d'aujourd'hui, en tant que témoins des réalités politiques et des idées promues par le pouvoir politique.

Pour ce travail nous nous proposons de répondre aux questions suivantes:

- a) Quels sont les principes de la société française et de celle roumaine illustrés par les textes littéraires des manuels?
- b) Comment le non dit des textes littéraires peut-il manipuler les jeunes apprenants?

Plusieurs méthodes et stratégies nous ont paru adéquates pour répondre à ces questions: la méthode observationnelle pour analyser les données des manuels et l'analyse des faits selon une perspective de mise en parallèle. Le corpus sur lequel se fondent nos observations est formé par des manuels scolaires appartenant à des périodes historiques différentes, c'est-à-dire à la période

socialiste et à celle démocratique, en Roumanie. En ce qui concerne le parcours envisagé, une courte classification des types de textes, l'éclaircissement des concepts de base, et l'analyse des principes illustrés implicitement ou explicitement par les textes littéraires vont guider notre travail. Tout en tenant compte de nos travaux antérieurs, nous pouvons déjà affirmer que la marque du temps et les influences politiques orientent le choix des textes littéraires ou des fragments textuels proposés aux apprenants.

Mots clés: texte littéraire, non-dit, implicite, explicite, principe politique

Abstract: The Romanian textbook of FLE (French as a foreign language), although an essential pedagogical instrument during the foreign languages class, can also be considered as a witness who presents the political realities of any historical period. We start from the idea shared by Italo Calvino, who considered that «la littérature est un des instruments de conscience de soi d'une société», we think to propose a new approach: the literary texts comprised by the older textbooks, but also the contemporary ones, can be seen as witnesses of political realities and ideas promoted by the political power. In this sense, we intend to answer the following questions:

a) Which are the principles of the French and Romanian societies that are illustrated by the literary texts that may be found in these textbooks?

b) Could "le non dit" of the literary texts manipulate the students? Several methods and strategies seemed to us adequate in replying to the aforementioned questions: one could employ the observational method in order to analyse the textbooks' data and the analysis of facts according to a perspective set in parallel. The foundation upon which our observations are based is formed by textbooks used in Romania, during two different historical periods, specifically the socialist and the democratic ones. Concerning our plan, a short classification of the types of these texts, shedding light upon the basic concepts and the analysis of the principles that are illustrated either implicitly or explicitly by these literary texts will guide our endeavour. Taking into account our previous works, we can already state that the traces of time and the political influences guide the choice of literary texts or fragments given to the students.

Keywords: Literary Text, “non-dit”, Implicit, Explicit, Political Principle

Introduction

La période envisagée pour cette étude est celle jalonnée par un événement qui, en Roumanie, sépare deux visions politiques, deux régimes: la Révolution roumaine de 1989, suivie par une période d'austérité et de limitation de la liberté d'expression et suivie par une longue période de transition, durant laquelle les pôles du pouvoir ont opéré des repositionnements.

Ces repositionnements se reflètent, entre autres, dans l'aspect et la composition des manuels. Le contenu n'en est pas épargné. Un premier regard sur ces outils d'enseignement occasionne une première constatation: de nos jours, la présence des textes littéraires dans les manuels de FLE en exercice semble plus réduite si on pense à comparer ces manuels avec ceux qui ont été utilisés pendant l'époque communiste, en Roumanie, ces derniers contenant une grande variété de textes littéraires. Cet aspect représente l'une des conséquences de l'évolution des méthodologies d'enseignement/apprentissage du Fle qui visent à développer surtout la compétence d'expression orale chez les jeunes apprenants. Difficile à aborder dans les classes débutantes en FLE et étant considéré un véritable support pour la méthode traditionnelle (visant la grammaire et la traduction des textes), le texte littéraire devient, aux yeux de plusieurs didacticiens¹ un prétexte puisqu'il est utilisé comme support pour les exercices grammaticaux ou pour ceux qui visent la compréhension des écrits ou bien il représente un véritable modèle d'écriture pour développer le goût créatif chez les apprenants. Tout en tenant compte de ces nouvelles perspectives, notre recherche propose un parallèle entre ces deux paires de manuels² scolaires de Fle (les manuels appartenant à la période socialiste et ceux qui appartiennent à la période démocratique) qui a comme but de montrer les différences considérables retrouvables d'une manière explicite ou implicite parmi les pages des manuels analysés.

1. Nous citons deux didacticiens: Jean-Pierre Cuq qui utilise le terme de «prétexte» dans le *Dictionnaire de didactique du français* et Edwige Chirouter qui l'utilise dans son article «Penser le monde grâce à la littérature: analyse d'une pratique à visée philosophique à l'école primaire».

2. Le corpus sur lequel se fondent nos observations est mentionné à la fin de l'article.

Le texte littéraire des manuels roumains de FLE

La perspective générale de ce travail vise l'analyse du discours, plus précisément l'analyse des discours des manuels roumains de FLE qui contiennent principalement des faits de civilisation et de culture de l'Hexagone. Nous partons de la prémisse que l'existence d'une multiplicité des discours dans un seul manuel et la traversée des périodes sociopolitiques diverses ont laissé des traces dans les politiques éducatives reflétées dans les manuels. Ainsi, le contenu des manuels roumains de FLE d'autrefois et celui des manuels d'aujourd'hui présentent les traces historiques de telle ou telle politique au pouvoir (plus précisément la période socialiste et celle démocratique).

En partant de la définition du texte littéraire proposée par Cuq qui précise que ces fragments d'œuvres littéraires sont considérés (dans la littérature de spécialité) comme «des prétextes pour l'apprentissage de la grammaire et du vocabulaire. Considéré comme un document authentique, le texte littéraire est exploité dans les méthodes pour développer la compréhension de l'écrit et comme déclencheur de l'expression orale» (*Dictionnaire de didactique du français* 158), nous pensons analyser l'importance accordée aux textes littéraires pendant deux périodes historiques tout à fait différentes.

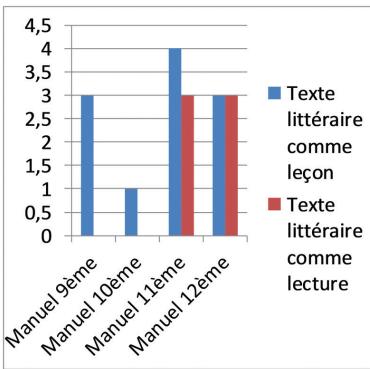
En ce qui concerne l'analyse du discours, nous insistons sur ce qui est «dit» et ce qui est «non-dit», c'est-à-dire sur le discours implicite (de situation) et celui explicite (autonome):

Deux directions de gravitation: l'une, où le langage est de *situation*, c'est-à-dire compte sur des éléments extralinguistiques de complément (langage pratique), l'autre, où le langage vise à constituer un tout aussi fermé que possible, avec tendance à se faire complet et précis, à user de mots-termes et de phrases-jugements (langage théorique ou de formulation). (Ducrot, Todorov, *Langage théorique et de formulation* 409)

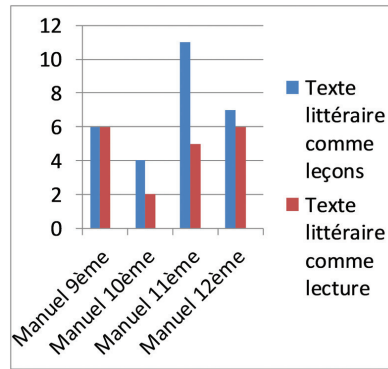
Tout en analysant cette définition, nous retenons deux aspects très importants pour notre analyse: dans un premier temps, le discours implicite (de situation) peut être compris grâce aux références à l'extralinguistique, alors que le discours explicite (autonome) est basé sur des mots-termes et des phrases-jugements.

La présence des textes littéraires dans les manuels de FLE

Comme il vient d'être dit, notre travail se base sur une analyse quantitative qui montre les faits rencontrés dans les manuels choisis comme corpus. La structure des manuels d'autrefois est bien différente de celle des manuels appartenant à notre époque. Les manuels d'autrefois étaient divisés en des leçons et la plupart des leçons proposait des textes comme «Lecture», alors que les manuels d'aujourd'hui sont divisés en des unités d'apprentissage et chaque unité commence par un texte (littéraire ou non-littéraire) et finit par deux pages dédiées à la «lecture supplémentaire/passerelle culturelle». En ce qui concerne les thèmes choisis, les textes présents dans les manuels d'autrefois mettent en évidence le caractère historique et patriotique d'une période très bouleversante de la Roumanie, c'est-à-dire la période socialiste, alors que la période démocratique est marquée par des textes d'actualité qui visent les problèmes de la société contemporaine. Ainsi, les deux graphiques suivants illustrent la présence des textes littéraires dans les manuels d'autrefois ainsi que le «non-dit» politique qui se trouve parmi les petits morceaux de textes littéraires.



Présence des textes littéraires



Le non-dit politique des textes littéraires

En analysant les graphiques ci-dessus, nous observons que le texte littéraire peut avoir deux fonctions: premièrement, il se trouve comme texte de base dans la structure d'une unité, c'est-à-dire qu'il est choisi en tant que «leçon» d'application et dans un deuxième temps, il apparaît à la fin de l'unité en tant que «lecture supplémentaire» visant à développer la compétence de lecture et l'esprit créatif chez les jeunes apprenants.

Concernant la présence des textes littéraires dans les manuels d'autrefois, nous observons que le manuel pour la XI^{ème} est le plus riche de ce point de vue: 11 leçons sur 13 commencent par de petits fragments de textes littéraires. Toutefois, parmi ces textes, il n'y a que 4 textes dont le discours présente implicitement des traits politiques et historiques. Quant aux textes littéraires proposés comme «lecture», nous observons que 3 textes sur 5 ont un caractère politique. Le manuel pour la IX^{ème} et celui pour la XII^{ème} présentent presque le même nombre de textes littéraires. Tout en tenant compte de cette variable d'analyse, nous observons que le manuel pour la X^{ème} est le plus pauvre de ce point de vue: il n'y a que 4 textes littéraires proposés comme «leçon» de base dans la structure d'une unité et 2 textes littéraires proposés comme «lecture supplémentaire».

En ce qui concerne les manuels d'aujourd'hui, les 4 manuels appartiennent à la même Maison d'Éditions³ et ont le même auteur⁴. Ils sont élaborés selon la même structure: chaque manuel est divisé en des unités d'apprentissage (8 unités pour les manuels de IX^{ème}, XI^{ème} et XII^{ème} et 9 unités pour le manuel de X^{ème}). Ainsi, chaque unité s'ouvre par un texte de base (soit littéraire soit non-littéraire) et finit par deux pages dédiées à la «lecture supplémentaire/passarelle culturelle». Le nombre de textes littéraires présents dans les 4 manuels est différent d'une classe à l'autre. Toutefois, en analysant le graphique ci-dessous, nous observons que le manuel pour la XII^{ème} est divisé en deux parties égales: ainsi les unités 1, 2, 3 et 4 commencent par un texte littéraire proposé comme texte de base dans la structure d'une unité et finissent par des textes littéraires proposés comme «lecture supplémentaire», alors que les unités 4, 5, 7 et 8 ne contiennent que des textes non-littéraires qui traitent des sujets actuels comme: «les droits et les devoirs des citoyens», «le parcours de formation scolaire et universitaire», «le travail face aux nouvelles technologies», «les nouveaux métiers».

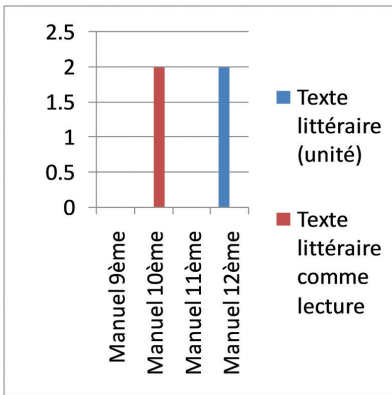
Le manuel pour la IX^{ème} est le plus pauvre du point de vue de la présence des textes littéraires: il n'y a que 2 unités qui s'ouvrent par des textes littéraires et 3 textes littéraires proposés comme «lecture supplémentaire».

Dans les manuels d'aujourd'hui, nous observons que le «non-dit» politique est presque inexistant. Ainsi, les manuels d'aujourd'hui présentent des thèmes divers visant les problèmes et les préoccupations des jeunes qui vivent dans un pays démocratique: «la vie sentimentale des jeunes», «l'égalité hommes-femmes», «la protection de l'environnement»,

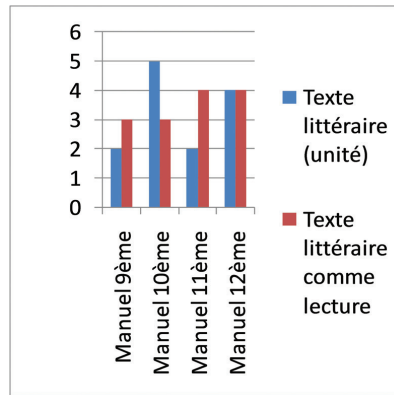
3. Maison d'Éditions Corint.

4. Dan Ion Nasta.

«voyager pour connaître le monde et pour se découvrir soi-même» (idée complètement rejetée dans les manuels d'autrefois qui contenaient des incitations patriotiques comme «lutter pour la patrie, mourir pour elle») et bien d'autres textes qui mettent l'accent sur la culture et la civilisation françaises et francophones. Ainsi, le «non-dit» politique ne se manifeste qu'à travers 2 textes qui se trouvent dans le manuel pour la X^{ème} (textes littéraires choisis comme «lecture supplémentaire») et 2 textes qui se trouvent dans le manuel pour la XII^{ème} (textes littéraires choisis comme textes de base dans la structure d'une unité).



Présence des textes littéraires



Le non-dit politique des textes littéraires

Analyse des données

La dernière partie de notre travail finit par l'analyse des faits rencontrés dans les deux paires de manuels. Plus riches du point de vue de la présence des textes littéraires, les manuels d'autrefois présentent des textes littéraires à caractère politique, textes dans lesquels le non-dit politique se manifeste d'une manière implicite, alors que les manuels d'aujourd'hui restent très pauvres de ce point de vue. Dans cette optique, nous proposons ensuite une analyse des exemples trouvés dans les 8 manuels interrogés.

a. Les manuels d'autrefois

Le manuel pour la IX^{ème} s'ouvre par un petit fragment de texte littéraire *Lettre ouverte à un jeune homme*, d'André Maurois. Dans ce texte, le

locuteur présente d'une manière implicite les valeurs des citoyens: «il faut agir: faire son métier, le bien choisir, le bien connaître. [...] Il faut croire à la puissance de la volonté. [...] Il faut être fidèle. [...] J'imagine que ces règles de vie ne vous semblent pas trop sévères et que vous les acceptez».

Le deuxième texte littéraire est un poème patriotique *Chant de la Roumanie*, écrit par Alecu Russo (écrivain et homme politique roumain, né à Chişinău, en 1819). Tous les vers évoquent le sentiment de l'amour pour la patrie: «De tous les pays répandus sur la terre, en est-il un de plus beau que toi?)/«La patrie c'est la première et la dernière parole que l'homme prononce». L'implicite se manifeste à travers tous ces vers qui contiennent un seul message: la patrie est Tout, elle mérite tous les sacrifices.

Le petit fragment de texte littéraire qui se trouve à la page 121 est tiré du roman *Les Misérables*, écrit par Victor Hugo et représente l'épisode de la mort héroïque de Gavroche pendant une manifestation républicaine. Implicitement, nous y trouvons les mêmes incitations exprimant les pensées des représentants du Parti socialiste: «lutter pour la patrie, mourir pour elle».

En ce qui concerne le manuel pour la X^{ème}, il ne contient qu'un seul fragment de texte littéraire proposé en tant que «leçon» de base dans la structure d'une unité. Le fragment choisi *Jean-Christophe*, écrit par Romain Rolland est considéré comme une fresque sociale et politique de la France, avant la Première Guerre mondiale: «Il y a des milliers de gens comme moi, et plus méritants que moi et qui jusqu'au jour de leur mort servent sans défaillance un idéal. Si tu ne les connais pas, tu ne connais pas la France».

Dans le manuel pour la XI^{ème}, nous trouvons un petit extrait tiré du roman *Eugénie Grandet* de Honoré de Balzac, œuvre représentative de l'auteur qui décrit une scène de la vie d'un bourgeois avare, qui, après l'enterrement de sa femme, a comme unique souci l'appropriation des biens que sa fille Eugénie hérite de sa mère. Son œuvre peint l'image de la société française de la première moitié du XIX^{ème} siècle, où l'argent occupait une place grandissante dans la vie sociale: «Eh bien, dit le notaire, il faudrait signer cet acte par lequel vous renonceriez à la succession de madame votre mère, et laisseriez à votre père l'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et donc il vous assure la nue-propriété...».

Un autre texte littéraire qui présente des influences politiques est *La dernière classe* d'Alphonse Daudet. Ainsi, nous observons que l'influence politique contrôle tous les domaines d'activité. Ce petit fragment représente la dernière classe de français pour Monsieur Hamel. Aussi, ses derniers mots écrits au tableau «VIVE LA FRANCE!» montrent son attachement à la

France: «Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de Lorraine».

Finalement, dans le manuel pour la XII^{ème}, le seul texte littéraire qui soit exploité est *Les corbeaux*, écrit par Henry Becque. Le petit fragment illustre les mœurs de la bourgeoisie: le notaire Bourdon, brasseur d'affaires propose à Marie d'épouser Teissier, l'ancien associé de son père, qui est plus âgé, mais riche: «Vous avez raison, Teissier est riche, très riche. [...] Eh bien! Mademoiselle, vous connaissez maintenant les avantages immenses qui vous seraient réservés dans un avenir très prochain».

b. Les manuels d'aujourd'hui

En ce qui concerne les manuels de nos jours, comme il vient d'être mentionné, ils sont très pauvres du point de vue de la présence des textes littéraires. Les textes littéraires qui apparaissent dans les 4 manuels d'aujourd'hui ont été choisis pour aborder des thèmes variés comme: «les adolescents en quête de repères», «le bon usage des vacances» (dans le manuel pour la IX^{ème}), «les premières rencontres, les premières émotions», «la sincérité et les bonnes manières», «les jeunes et la solidarité», «le dialogue des générations» (dans le manuel pour la X^{ème}), «la vie sentimentale des adolescents», «les relations interpersonnelles», «les préoccupations écologiques» (dans le manuel pour la XI^{ème}) et finalement «les jeunes – entre conformisme et refus», «une famille – plusieurs générations: expériences et souvenirs», «les jeunes à la recherche de nouveaux points de repères» (dans le manuel pour la XII^{ème}).

Tout en tenant compte du principal élément de notre analyse c'est-à-dire le non-dit politique, nous constatons qu'il n'y a que quatre textes littéraires (deux dans le manuel pour la X^{ème} et deux autres textes littéraires dans celui pour la XII^{ème}) où le non-dit politique se manifeste d'une manière implicite. Le petit fragment de texte littéraire *Les choses*, qui appartient à la plume de Georges Perec, se trouve dans le manuel pour la X^{ème} et nous présente l'image d'un couple parisien des années 60 du siècle dernier qui se laisse ronger par l'obsession de l'argent. Nous y observons les effets néfastes de la société de consommation qui bouleverse les modes de vie de la classe moyenne: «Jérôme et Sylvie auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches». Ensuite, nous trouvons dans le même manuel le poème

Demain de Robert Desnos qui peut être considéré comme un poème simple en apparence, mais qui chante le grand thème de l'espoir pendant la guerre. Ainsi, le lecteur devient le témoin de cette période-là et ressent les traumatismes causés par la guerre. Le manuel pour la XII^{ème} commence par un petit fragment de texte littéraire écrit par Eugène Ionesco: *Antidotes*. Le texte illustre les idéaux de la société contemporaine c'est-à-dire la liberté d'expression et la liberté intellectuelle: «Ne pas penser comme les autres». Dans le dernier texte analysé, *L'album de famille*, écrit par Suzanne Prou, nous pouvons observer l'image d'une famille bourgeoise obsédée par l'argent. Dans ce contexte, le lecteur devient le témoin des années 1880, qui se trouve dans un décor spécifique, dans la région de Provence d'autrefois.

Conclusion

Tout en analysant les deux catégories de manuels, nous constatons que les manuels d'autrefois sont bien plus riches du point de vue de la présence des textes littéraires et contiennent un grand nombre d'auteurs représentatifs de la littérature française. Dans ce sens, nous remarquons que les manuels actuels de FLE présentent des sujets divers et qui visent les problèmes de la société de nos jours, alors que les manuels d'autrefois se présentaient sous la forme d'un panorama des auteurs français, les sujets présents illustrant les pensées et les idéaux politiques des périodes historiques en question. Ainsi, nous constatons que le pouvoir politique est l'un des facteurs qui influence le choix des morceaux littéraires présents dans les manuels roumain de FLE. Tout en tenant compte des aspects analysés dans ce travail, nous considérons que le choix de nombreux textes à caractère politique dans les manuels d'autrefois s'explique par l'importance accordée à l'école, c'est-à-dire à l'institution qui a comme rôle la formation de jeunes citoyens, alors que de nos jours, les textes littéraires sont choisis en tant que modèles d'écriture pour les jeunes apprenants ayant le rôle d'illustrer les traces culturelles et interculturelles.

Bibliographie

Chirouter, Edwige, «Penser le monde grâce à la littérature: analyse d'une pratique à visée philosophique à l'école primaire», in *Revue des sciences de l'éducation*, 2013, vol. 39, N°1, p. 91-117 <http://id.erudit.org/iderudit/1024534ar> (consulté le 11 mai 2017).

- Cuq, Jean-Pierre et al., *Dictionnaire de didactique du français*, Paris, CLE International, 2003.
- Ducrot, Oswald, Todorov, Tzvetan, «Langage théorique et de formulation», in *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- Letafati, Roya, «La place du texte littéraire dans les méthodes de l'enseignement du Fle», in *Revue des études de la langue française*, 2011, №4, p. 46-51. http://relf.ui.ac.ir/article_20297.html (consulté le 15 mai 2017).
- Maingueneau, Dominique, «Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société», 1993, <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf> (consulté le 12 avril 2017).
- Ndiaye, Émilie, «Dossier littérature et politique: présentation», in *Les cahiers de psychologie politique*, 2010, № 17, <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1703> (consulté le 12 avril 2017).
- Pantel, Alice, «Compte rendu: "L'interprétation politique des œuvres littéraires"», in *Cahiers de Narratologie*, 2014, <http://narratologie.revues.org/6839>; DOI: 10.4000/narratologie.6839 (consulté le 17 avril 2017).

Corpus

- Botez, Aurora, Perișanu, Mariana, *Limba franceză – Manual pentru clasa a X-a*, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1978.
- Botez, Aurora, Ciurel, Malvina, Mihael, Felicia, *Limba franceză – Manual pentru clasa a IX-a*, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1996.
- Saraș, Marcel, *Limba franceză – Manual pentru clasa a XI-a*, Ed. Didactică și Pedagogică, București, 1976, 120 p.
- Saraș, Marcel, *Limba franceză – Manual pentru clasa a XII-a*, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1978.
- Nasta, Dan Ion, Sima, Marioara, Știtube, Tereza Lili, *Limba franceză – Planète jeune – Manual pentru clasa a IX-a*, limba modernă 1, București, Ed. Corint, 2001.
- Nasta, Dan Ion, *Limba franceză pentru clasa a X-a*, limba modernă 1, București, Ed. Corint, 2005.
- Nasta, Dan Ion, *Limba franceză pentru clasa a XI-a*, limba modernă 1, București, Ed. Corint, 2006.
- Nasta, Dan Ion, *Limba franceză pentru clasa a XII-a*, limba modernă 1, București, Ed. Corint, 2007.

Eléné TSKHVARIASHVILI
Doctorante
Université technique de Géorgie
Tbilissi, Géorgie

Les femmes en politique: État des lieux et perspectives

Résumé: Les pays développés du monde sont unanimes à reconnaître que tous les citoyens, quels que soient leur sexe, leur nationalité, leur race, bénéficient des droits égaux dans la vie politique, économique et culturelle.

La Géorgie, comme un jeune pays démocratique, partage les expériences des pays développés. Pourtant, même si le gouvernement géorgien fait tout son possible pour atteindre à une égalité des sexes dans différents domaines, y compris, dans la politique, la dis-balance de genre est encore perceptible dans la vie politique de notre pays. Les causes en sont multiples. Mais la raison essentielle, c'est l'existence des stéréotypes sexistes. Le nombre réduit de femmes en politique s'explique tant par les barrières politique que psychologique, idéologique, socio-économique.

Les partis politiques n'ont pas encore élaboré un projet concret visant à augmenter la motivation des femmes d'y être représentées. En général, la répartition des hommes et des femmes au sein des partis est complètement inégale. Il est vrai que certains partis ont une soi-disant «organisation des femmes», mais bien que l'objectif de telles organisations soit de favoriser la participation plus active des femmes dans la vie politique, la plupart d'entre eux n'ont pas encore établi l'état des lieux concernant leur statut. Pour ne citer qu'un exemple, ils ne savent même pas combien de femmes ont une formation universitaire.

L'objectif du présent article est d'étudier ce qui a été fait pour combattre l'inégalité des sexes dans la vie politique de la Géorgie, de chercher des mesures adéquates pour résoudre ce problème et

de proposer, comme mesure provisoire, d'introduire le système de quotas, ce qui favoriserait l'augmentation du nombre de femmes à l'intérieur des partis et le renforcement de leur pouvoir d'actions.

Mots-clés: égalité des sexes, système de quotas, implication de femmes, partis politiques

Abstract: The developed countries of the world are unanimous in recognizing that all citizens, regardless of their sex, nationality or race, enjoy equal rights in political, economic and cultural life.

Georgia, as a young democratic country, shares the experience of the developed countries. Even though the Georgian government is doing its utmost to achieve gender equality in different areas, including the politics, the gender balance is still noticeable in the political life of our country. There are multiple causes. But the essential reason is the existence of sexist stereotypes. The small number of women in politics is explained by political, psychological, ideological and socio-economic barriers.

Political parties have not yet developed a concrete plan to increase the motivation for women to be represented. In general, the representation of men and women in parties is completely unequal. It is true that some parties have a so-called "women's organization", but although the purpose of such organizations is to promote women's more active participation in politics, most of them do not achieve the equal representation. To give an example, they do not even know how many women among them are of university graduation.

The purpose of this article is to study what has been done to combat gender inequality in Georgia's political life, to seek appropriate measures to address this problem and to propose, as an additional measure, to introduce the quota system, which will increase the number of women inside parties and thus strengthen their power of action.

Keywords: Gender Equality, Quota System, Women's Involvement, Political Parties

L'égalité des sexes est un des facteurs essentiels du développement démocratique du pays. Elle comprend l'évolution de la conception des droits politiques des femmes, le respect des mécanismes des droits internationaux et nationaux. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que l'égalité entre les

femmes et les hommes, la parité entre les sexes est un avantage pour tous puisqu'elles favorisent le développement et des changements positifs. Même si les hommes ont des valeurs, des intérêts, des buts, des exigences, des modes de vie différents, il doit exister une égalité des droits dans toutes les sphères de la vie. Pour qu'elle soit assurée au niveau juridique, il faut que les hommes et les femmes aient les mêmes droits, les mêmes responsabilités, les mêmes obligations, les mêmes possibilités et les mêmes ressources afin d'avoir accès à des activités politiques. Les pays développés du monde ont mis du temps à reconnaître que le niveau démocratique du pays se mesure à l'égalité des deux sexes. Cette égalité concerne, comme nous venons de le souligner, tous les domaines, mais dans le présent article, nous l'étudions dans le domaine politique, du point de vue de la participation des femmes dans la vie politique de la Géorgie.

Le critère le plus important de l'égalité des sexes est la présence des femmes dans la politique, pourvues du pouvoir de prendre des décisions. Les femmes, qui représentent plus de moitié de la population du monde, ont beaucoup de succès dans différents domaines, excepté la politique.

Essayons d'analyser les facteurs et les obstacles qui empêchent l'implication des femmes dans la vie politique de la Géorgie. Quelles peuvent être les voies et les mesures concrètes pour éradiquer le déséquilibre de genre dans la politique?

Lutter contre les inégalités, en général, contre l'inégalité politique, en particulier, présuppose d'en établir la réalité et de s'attaquer aux causes. Pour ce faire, il faudra tout d'abord répondre à un certain nombre de questions.

- Quel est le chemin que la Géorgie a passé dans le sens de la démocratisation du pays et pourquoi la question de l'égalité des sexes est-elle devenue prioritaire?
- Quel est le pourcentage de la représentation des femmes et des hommes au sein du parti politique?
- Quels sont les critères de sélection des membres du parti? Quels sont les critères prioritaires (instruction, qualification)?
- A quel point les femmes sont-elles impliquées dans la prise de décisions?
- Est-ce que pendant les élections l'électeur prend en considération les problèmes des femmes?
- Quels sont les facteurs qui entravent l'implication des femmes dans la politique, est-ce que l'introduction du système de quotas de genre

pourrait en être une solution? Quels en seraient les avantages et les inconvénients?

Les standards internationaux et la politique étatique

L'implication des hommes et des femmes à l'égal dans le processus de la prise de décisions est une des composantes de la démocratie. Il existe de nombreux mécanismes internationaux pour soutenir la participation des femmes dans la vie publique. L'augmentation de la représentation des femmes dans la politique est devenue l'objet de nombreux conventions et traités internationaux. Par conséquent, pour le pays qui a ratifié ces mécanismes (résolution, charte, etc.), l'égalité entre les hommes et les femmes acquiert une importance de premier ordre.

Conventions internationales

Quels sont les standards juridiques et politiques pour l'égalité des sexes – quel est le chemin fait par la Géorgie dans ce sens, où en sommes-nous aujourd'hui?

Le document fondateur de l'ONU est la **Charte de l'ONU**. Elle comprend, entre autres, le principe de l'élimination de l'inégalité en droits et de la discrimination dans la vie publique. **La Déclaration universelle des droits de l'homme** protège tout homme (y compris du point de vue de genre) contre toute discrimination. Cette Déclaration donne lieu à un autre document, à savoir, **Convention internationale pour les droits économiques, sociaux et politiques**, qui accorde encore plus d'attention à l'égalité des droits entre l'homme et la femme dans la vie publique et politique¹.

En 1979, l'Assemblée générale de l'ONU a adopté la **Convention de l'éradication de toute forme de discrimination à l'égard des femmes**². Elle a été mise en vigueur en 1981. La Géorgie ne l'a rejointe qu'en 1994. Cette convention se fixe pour objectif d'assurer l'égalité des droits entre les

1. International Convention Civil and Political Rights. Adopted by the General Assembly of the United Nations on 19 December 1966, <https://treaties.un.org/doc/Publication/UNTS/Volume%20999/volume-999-I-14668-English.pdf> (consulté le 20 mai 2017).

2. The Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women (CEDAW), adopted in 1979 by the UN General Assembly <http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/> (consulté le 20 mai 2017).

hommes et les femmes dans la vie politique et publique. Elle détermine en même temps en quoi consiste la discrimination envers les femmes et exige des mesures appropriées à l'échelle nationale pour éliminer toutes formes de discrimination. Ayant adopté la Convention, la Géorgie s'est chargée de réaliser les obligations prévues par le document. Le gouvernement de Géorgie a pris la responsabilité de présenter tous les quatre ans au Comité de CEDAW les comptes rendus nationaux portant sur les activités réalisées prévues par la Convention. Les organisations non gouvernementales, à leur tour, déposent un compte rendu alternatif. Le comité de CEDAW, ayant étudié les comptes rendus présentés, élabore des recommandations qu'elle envoie au gouvernement géorgien.

Selon cette convention,

- Le gouvernement doit mettre en œuvre des mesures provisoires pour favoriser la participation des femmes dans les domaines politique, économique, civique.
- Les femmes ont le droit de voter, d'occuper un poste public et de réaliser des fonctions publiques.
- Les femmes ont le droit d'être représentées à l'égal à l'échelle internationale.

En septembre 1995, à la 4^e Conférence mondiale consacrée aux questions des femmes, 189 pays, dont la Géorgie, ont adopté la **Déclaration de Pékin et la Plateforme d'activités (BPFA)**³. La Déclaration se fixait pour objectif l'élargissement des droits des femmes dans toutes les sphères de la vie publique, la création des conditions appropriées afin d'assurer l'égalité des sexes (prioritairement, au niveau du pouvoir de la prise de décisions). La participation de la Géorgie à cette Conférence a déterminé le développement des programmes nationaux et l'élaboration de la politique portant sur l'égalité des sexes.

En 2000, la Géorgie a signé **Les Objectifs du Millénaire pour le développement** et elle a ajouté au 3^e objectif (assurance de l'égalité de genre et de l'octroi du pouvoir aux femmes) deux points: 1. assurer l'égalité de genre en matière de l'emploi et 2. assurer aux femmes la possibilité égale d'avoir un emploi à tous les niveaux administratifs, y compris à des postes de direction et sur l'arène politique.

3. UN Women „Beijing Declaration and Platform for Action“ http://www.unwomen.org/~media/headquarters/attachments/sections/csw/pfa_e_final_web.pdf (consulté le 20 mai 2017).

En 2003, l'Assemblée général de l'ONU a adopté la **Résolution 58/142** portant sur la participation politique des femmes⁴. La Résolution soulignait l'importance du renforcement de la participation des femmes au processus de la réalisation du pouvoir d'actions et de la prise de décisions. La Résolution exige que soit élaborée une politique appropriée en ce sens. De même, dans la **Résolution 66/130** adoptée en 2011, il est souligné l'importance de l'implication politique des femmes.

La politique étatique et les stratégies nationales

La solution des problèmes concernant l'égalité des sexes exige la réalisation des mesures concrètes, spéciales. Pour éradiquer l'inégalité de genre, il est important d'élaborer une politique complexe (élaboration par le gouvernement des stratégies et des programmes nationaux).

En mars 2010, le parlement géorgien a adopté la «**Loi sur l'égalité de genre**»⁵. Cette loi a pour objectif d'éradiquer la discrimination et d'assurer l'égalité de genre dans la politique et dans d'autres sphères.

A été également créé **Le Conseil d'égalité de genre du Parlement**⁶. Au début, c'était une structure provisoire de supervision, à partir du mois de mars 2010, il est devenu un organe perpétuel. En 2012, la composition du Conseil respectait l'égalité des sexes. Il se composait de 12 membres dont 6 femmes et 6 hommes. Selon les données de 2018, de 17 membres du Conseil, il y avait 14 femmes et 3 hommes. Les fonctions du Conseil sont les suivantes: élaboration des recommandations afin d'éradiquer la dis-balance de genre, préparation des documents définissant la politique étatique portant sur l'égalité de genre, élaboration des modifications législatives et de nouveaux projets de loi, coordination et monitoring de la réalisation du programme national d'activités.

4. Resolution adopted by the General Assembly on 22 December 2003, "58/142. *Women and political participation*" http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=A/RES/58/142&Lang=E (consulté le 20 mai 2017).

5. კანონი „გენდერული თანასწორობის შესახებ“ <https://matsne.gov.ge/ka/document/view/91624> (consulté le 20 mai 2017).

6. საქართველოს პარლამენტის გენდერული თანასწორობის საბჭო <http://www.parliament.ge/ge/saparlamento-saqmianoba/komisiebi-da-sabchoebi-8/genderuli-tanasworobis-sabcho/sabchos-debuleba> (consulté le 20 mai 2017).

En 2013, a été élaboré le «**Plan d'activités de 2014-2016 en vue de la réalisation des activités portant sur l'égalité de genre**»⁷ qui a été approuvé le 24 janvier 2014. Le document se fixait pour objectif de résoudre les problèmes concernant les questions de l'égalité de genre et d'élaborer des activités efficaces en ce sens. Depuis, il a été adopté les plans d'activités de 2017, 2018-2020, qui déterminent les priorités du parlement de Géorgie pour assurer l'égalité de genre.

En 2006, il a été approuvé la première conception de l'égalité de genre. 12 ans après, le 30 janvier 2018, la présidente du Conseil de l'égalité de genre, Tamar Chigoshvili a présenté le projet d'une nouvelle conception de l'égalité de genre, dont les orientations essentielles sont les suivantes: élimination de la discrimination, prévention de la violence, paix, sécurité, augmentation de l'éducation, accès à la santé, au sport et à la culture⁸.

Il est à signaler que le Président du pays a déclaré l'année 2015 l'année des femmes.

La mise en place de la politique de l'égalité de genre s'avère assez compliquée. La toute première cause en est le fait que souvent, la loi reste la loi sur la feuille. Parfois, les lois adoptées ne reflètent pas la réalité géorgienne, à part ça, elles nécessitent d'être perfectionnées.

Nous pensons qu'en Géorgie, la politique de genre devrait être menée tout d'abord par l'État, puis par différents partis, organisations gouvernementales et non gouvernementales.

Pourquoi les questions de l'égalité de genre sont-elles devenues actuelles, plus particulièrement, l'implication des femmes dans la politique?

En Géorgie, il n'y a pas assez de volonté étatique pour que la politique de genre se réalise pleinement. Or, le pouvoir du pays est obligé de se soumettre aux exigences normatives établies par la société internationale et les organisations donneuses. Les organisations internationales manifestent un grand intérêt pour la régulation des questions de genre dans notre pays. Elles versent une somme considérable pour contribuer à l'assurance de l'égalité de genre.

7. საქართველოს პარლამენტის დადგენილება „საქართველოში გენდერული თანასწორობის პოლიტიკის განხორციელების ღონისძიებათა 2014–2016 წლების სამოქმედო გეგმის“ დამტკიცების შესახებ.

8. გენდერული თანასწორობის სახელმწიფო კონცეფციის პროექტი <http://www.parliament.ge/ge/saparlamento-saqmianoba/komisiebi-da-sabchoebi-8/genderulitanasworobis-sabcho/news-gender/genderuli-tanasworobis-sabchom-genderulitanasworobis-saxelmwifo-koncefciiis-proeqti-waradgina.page> (consulté le 20 mai 2017).

S'il n'y avait pas la pression de la part des organisations internationales, il se peut qu'en Géorgie on n'accorde aucun intérêt à la politique de genre et à l'implication des femmes à la vie politique.

Les élections et leur cadre juridique

Pour que la société démocratique soit créée, il faut que la participation des femmes dans tous les domaines soit considérable. Lors de l'implication des femmes dans les processus électoraux, la politique en vigueur et l'administration électorale ont une importance majeure. Par rapport aux hommes, les femmes ont les perspectives, les expériences et les besoins différents. Quand les femmes sont plus impliquées dans telle ou telle activité, il y a moins de victimes dans la société, les hommes deviennent plus tolérants. La pleine participation des femmes dans le processus électoral a aussi une importance pratique. Sans cela, l'organisation des élections libres et justes et, par conséquent, la construction de la société démocratique s'avèrent impossibles. Or, il y a plusieurs barrières (politique, juridique, économique, sociale, culturelle) qui entravent l'implication des femmes au processus électoral. Il faudrait trouver une solution à ces problèmes en fonction de la situation du pays.

C'est encore en 1903 qu'en Angleterre, Emmeline Pankhurst et les sœurs Sylvia, Adela et Christabel Pankhurst ont créé «l'Union sociale et politique des femmes». Elles – les suffragistes – sont les premières dans le mouvement de l'obtention du droit de vote et de l'égalité.

Ci-dessous la liste des pays où les femmes ont obtenu le droit de vote à des époques différentes⁹:

1869 – États-Unis (État de Wyoming)

1894 – Nouvelle Zélande

1913 – Norvège, Danemark, Islande

1917 – Russie

1918 – Grande Bretagne, Géorgie, Lituanie

1919 – Allemagne, Autriche, République Tchèque, Pologne

1944 – France

1972 – Suisse

1984 – Liechtenstein

9. Inter-Parliamentary Union – “A world Chronology of Recognition of Women’s Rightsto Vote and to Stand for Election”, June 14, 2016 https://en.wikipedia.org/wiki/Women%27s_suffrage; <http://www.ipu.org/wmn-e/suffrage.htm> (consulté le 15 mai 2017).

2015 – Arabie Saoudite

En Géorgie, ce serait Kato Mikeladzé qui aurait avancé «les questions des femmes». Elle a reçu une éducation d'abord en Géorgie, puis à Moscou et à Bruxelles. Après avoir terminé la faculté des sciences sociopolitiques de Bruxelles, elle s'est installée à Paris. Elle y est restée jusqu'en 1915 et a pris connaissance de l'expérience européenne du mouvement des femmes. En 1916, lorsqu'elle est rentrée en Géorgie, elle a commencé activement à rassembler autour d'elle les femmes qui partageaient ses convictions et à lutter pour les droits civique et politique des femmes. Elle a créé un réseau régional «La Ligue des femmes» (1917-1918). La Ligue réunissait les femmes qui représentaient toutes les régions de la Géorgie occidentale. C'est précisément grâce aux activités déployées par ce réseau qu'en 1918 5 femmes furent élues députées au sein de l'Assemblée constituante de la République démocratique de Géorgie – Kristiné Charachidzé, Minadora Torochelidzé, Eleonora Makhviladzé, Anna Sologashvili, Liza Bolkvadzé. À cette époque, dans la plupart des pays européens, les femmes n'avaient pas encore le droit de vote.

Il est à remarquer qu'en Géorgie, le mouvement dans ce sens commence bien avant. Dans sa lettre «De l'émancipation des femmes», Ilia Chavchavadzé appelle le peuple géorgien à s'activer. Dans «La lettre pour les amis», Vaja-Pchavela écrivait:

Si aujourd'hui, dans les milieux bureaucratiques à des postes à influences – des ministres, et autres – il y avait des femmes, ce serait un baume à la vie actuelle aggravée et douloureuse de la Russie et on verrait la réalisation des réformes nécessaires. Les femmes ne seraient pas aussi obstinées dont aujourd'hui les hauts fonctionnaires, les hommes font preuve. Elles ne feraient pas passer leur obstination pour «braves garçons», à «cœur vaillant» parce que les femmes sont plus tolérantes, plus sensibles, et la vie actuelle, qu'est-ce qu'elle demande d'autre que la compassion, la tolérance?

Il y a encore une circonstance à prendre en considération. En Géorgie, le nombre des femmes élues au scrutin proportionnel dépasse largement celui des femmes élues au scrutin majoritaire. Le cadre législatif des élections comprend le document législatif ou régulateur portant sur les élections, à savoir, les dispositions constitutionnelles et toutes les lois qui en découlent et qui influent sur les élections. Le cadre juridique effectue la régulation de toutes les étapes des élections, il peut influencer sur la participation des femmes dans ce processus, observer à quel point elles sont traitées à égalité.

Chaque niveau du cadre juridique doit garantir la participation égale des hommes et des femmes aux élections. Mais il faut que sa mise en

vigueur soit plus efficace pour que la législation électorale et les régulations concernant la participation des femmes aux élections soient respectées.

La loi de la Géorgie sur «**l'égalité de genre**» se fixe pour objectif d'élaborer les garanties législatives pour assurer l'égalité de genre. Mais il y a des démarches concrètes à faire pour que la loi soit mise en vigueur.

Les barrières contre la participation politique des femmes et le quota de genre

Le bas niveau de la représentation des femmes dans l'organe électoral diminue la représentativité du parlement, la qualité des débats politiques, l'efficacité de l'institution. Ça fait longtemps que la communauté internationale s'est entendue sur la nécessité de la restauration de l'égalité du pouvoir entre les hommes et les femmes, y compris au niveau de la prise de décisions politiques. Si les femmes ne sont pas représentées au parlement, cela veut dire que le parlement n'assure pas leur représentation adéquate et, par conséquent, ne défend pas leurs intérêts comme il convient.

Malgré le progrès atteint grâce à des initiatives législatives, le nombre de femmes dans les organes à self-gouvernement diminue d'une élection à une autre. Si en 1998, la part des femmes aux élections municipales constituait 14%, en 2002, elle a baissé pour ne représenter que 12%, et en 2006, 11,14%, en 2010, la situation ne s'est pas améliorée de ce point de vue, les femmes ne représentaient que 11% parmi les autorités municipales élues. En 2014, elles représentaient 14,7% au sein des municipalités, à la suite des élections au scrutin proportionnel et 7,2% des élus au scrutin majoritaire. Au total, elles ne représentaient que 11,6% des élus. En 2017, il n'y avait aucune femme parmi les cinq maires des villes à self-gouvernement ainsi que parmi les 60 maires des communautés à self-gouvernement. Quant à Tbilissi, parmi les 40 membres du conseil municipal, il n'y a que 9 femmes (22,5%). La situation est la même dans les organes exécutifs. En 2012, parmi les 19 ministres, il n'y avait que 5 femmes, en 2016 – 2 femmes ministres, en 2018, 2 femmes parmi les 14.

Pourquoi les femmes devraient-elles être impliquées dans la vie politique?

On peut citer plusieurs arguments en faveur de l'implication des femmes dans la vie politique du pays:

Analyse de discours non-littéraires

1. Les femmes constituent plus de moitié de la population. **Du point de vue de l'argument juridique**, elles devraient occuper au moins la moitié des postes.
2. **L'argument basé sur l'expérience** – Les femmes ont des expériences différentes de celles des hommes.
3. Les femmes et les hommes ont des intérêts contradictoires. C'est pourquoi, selon **l'argument portant sur l'intérêt**, les intérêts ne doivent pas être représentés que par les hommes.
4. **L'argument symbolique** – la femme politique, malgré le parti ou le pouvoir politique qu'elle représente, est une personnalité modèle à imiter.
5. **L'argument de masse critique** – après qu'elles atteignent un certain niveau de représentation, les femmes éprouvent un sentiment de solidarité envers d'autres femmes.
6. **L'argument démocratique** – la représentation égale des femmes et des hommes augmente le niveau de la démocratisation du pouvoir.

Comme nous l'avons déjà souligné, le manque de femmes en politique est suscité par des barrières politique, socioéconomique, idéologique et psychologique que l'on peut réunir en trois catégories: **structurelle, institutionnelle et culturelle**. Il y a un lien entre le statut socioéconomique des femmes et leur implication dans la politique. La pauvreté et le chômage, le manque de ressources financières adéquates, l'analphabétisme, les charges ménagères et le travail à temps plein empêchent les femmes de se faire une carrière politique. En même temps, les charges ménagères, le soin des enfants et d'autres membres de la famille ne sont pas considérés comme un travail réel.

Selon le leader d'un parti politique de l'opposition, «lorsque la femme est à la recherche de quoi nourrir la famille, elle ne pourra jamais être impliquée dans la politique» (Shlava Natélashvili). Le rapport du parti politique au pouvoir à cette question est exprimé par l'un de ses membres selon lequel:

Le facteur entravant l'implication des femmes en politique, ce sont les obligations et la responsabilité familiales. C'est à nous de révéler leurs capacités et leurs aptitudes, leur offrir des moyens de se développer en les impliquant dans différentes activités pour qu'elles se sentent utiles pour la société et qu'elles aient l'envie de réaliser leurs ressources et leur potentiel...

Les traditions veulent que la femme ne remplisse que le rôle de la mère-ménagère, de la femme au foyer. Les obligations familiales dont elles

sont chargées entravent leur implication en politique. Souvent, ce sont les femmes, elles-mêmes, qui refusent la participation à la politique – elles ont du mal à s’impliquer dans la politique de style masculin en parallèle avec la gestion des affaires familiales. L’autoritarisme masculin en politique représente une pression de plus pour les femmes. Ce sont les hommes qui dominent sur l’arène politique et ce sont eux qui déterminent les règles du jeu politique. Il y a également des cas, lorsque les femmes n’ont aucun intérêt de «s’égaliser à l’homme» et d’entreprendre à côté d’eux et à leur égal, l’activité politique. D’autre part, parfois les comportements féministes des femmes leaders sont inacceptables pour la politique. Selon les études effectuées par UNDP¹⁰, en Géorgie, la politique est considérée comme l’affaire des hommes et on attribue un rôle restreint aux femmes dans cette activité, au lieu d’une collaboration constructive. L’implication des femmes en politique est diminuée aussi par le fait qu’elles ne sont pas très sûres d’elles-mêmes et qu’en plus, elles considèrent la politique comme une activité corrompue et impure.

En l’absence des barrières ou en les surmontant, les femmes pourront-elles vraiment influencer sur les résultats législatifs?

«Probablement, non, si elles ne se réunissent et ne passent d’une politique dispersée à une lutte collective. Ce n’est que par l’augmentation du nombre de femmes politiquement active que les changements sont possibles au profit des femmes». C’est ce que pensent les représentants de certains partis à propos de l’implication des femmes en politique.

La question se pose en même temps, comment les femmes arriveront-elles à se faire une place dans un environnement où les hommes représentent la force dominante? Le fait de surmonter les barrières énumérées quant à l’implication des femmes en politique, pourrait apporter des changements considérables.

Le quota de genre comme solution

Selon les études effectuées par l’ONU Femmes, dans les pays en voie de développement, il est impossible de réussir l’égalité de genre sans l’introduction du système de quotas. Chronologiquement, cette égalité ne pourra être assurée que vers 2047. L’introduction du système de quotas est

10. Research Report “Public Representations of Gender Equality in Politics and Business”, Tbilisi, 2013 http://www.ge.undp.org/content/dam/georgia/docs/publications/GE_UNDP_Gender_%20Research_ENG.pdf (consulté le 15 mai 2017).

une méthode particulièrement efficace et la meilleure solution (comme une mesure spéciale provisoire afin d'assurer l'égalité homme-femme dans la politique) afin de renforcer l'activité politique des femmes. Même si les quotas sont diversifiés, on peut les regrouper en quota au sein des partis et en quota législatif. Le quota au sein du parti est volontaire, le quota législative est obligatoire (l'établissement des quotas est garanti par la législation électorale ou la constitution). Les quotas législatifs, à leur tour, se divisent en deux: celui des candidats et l'autre des places en réserve. Parmi d'autres méthodes expérimentées, les quotas n'ont pas d'alternatif. Ce sont 118 pays du monde qui mettent en pratique le système de quotas. Lorsque les partis politiques établissent eux-mêmes les quotas pour leurs listes, on a affaire au quota au sein des partis. C'est un modèle réussi de quotas. Il est utilisé dans les pays où la représentation des femmes en politique est élevée. Quant au quota législatif, le parti a l'obligation de fixer sur la liste électorale, pour le scrutin proportionnel, le pourcentage minimal des femmes (et des hommes). En même temps, il est nécessaire (pour l'efficacité) que les femmes se retrouvent dans la partie à élire de la liste. Le quota des places en réserve est le quota législatif. Il sous-entend l'attribution, garantie par la loi, aux femmes de certains nombres de places. L'Inde nous offre l'exemple de quota des places en réserve où on n'admet que les candidats femmes en système de rotation dans les circonscriptions électorales. Dans les pays où le système démocratique n'est pas bien développé, le pouvoir peut faire appel au système suivant: créer un groupe constitué uniquement de femmes dociles au pouvoir. Ce système empêche l'augmentation du nombre de femmes, les places étant limitées (1/3 ou encore moins de places au total). Le quota des places en réserve est le système de quotas le moins utilisé en Afrique et en Asie.

Au cas où l'État (la Géorgie) introduirait le quota obligatoire établi par la législation à l'intention des partis politiques (pour que le nombre de femmes augmente dans les organes législatifs nationaux et municipaux), les quotas établis pour les élections parlementaires assureraient l'élection de 45 femmes (élues seulement au scrutin proportionnel et non pas au scrutin majoritaire) parmi 77 membres élus, ce qui représente 30% des députés parlementaires. Ces 30% sont considérés comme une sorte de «masse critique» qui donne la possibilité aux femmes, comme à un groupe d'intérêts, d'influer considérablement sur la politique d'État. L'expérience internationale nous montre qu'afin d'éviter la dis-balance de genre et l'isolation politique des femmes, dans plus de 70 pays du monde, on a

mis en place la pratique d'utilisation du système de quotas électoral. On peut citer comme exemple les pays scandinaves où grâce à l'utilisation du quota de genre, l'augmentation du nombre de femmes en politique a comme résultat le fait que ces pays sont considérés comme les meilleurs du point de vue de la réalisation des droits des femmes. En Géorgie, le niveau d'implication des femmes en politique est bas et nécessite une amélioration considérable pour qu'il soit en conformité avec les normes internationales et qu'il puisse se rapprocher du standard de l'égalité de genre. Actuellement, au parlement géorgien, le nombre d'hommes constitue à peu près 84% (celui des femmes – 16%), par conséquent, ce sont eux qui déterminent les règles du jeu, les standards de comportement, les valeurs et ce sont toujours les hommes qui décident qui et comment va se retrouver d'abord dans les listes des partis, puis au parlement. Les femmes n'ont aucune influence sur cette réalité. Il va de soi que ces données sont considérablement inférieures par rapport à la plupart des pays du monde. Les données mondiales de 2018 en font la preuve, selon lesquelles des 185 pays, la Géorgie se trouve à la 125^e place selon le nombre de femmes au parlement¹¹.

Pour que les femmes puissent influencer sur la vie politique et qu'elles soient impliquées dans l'élaboration de l'ordre du jour, il est nécessaire qu'au sein de l'organe qui prend des décisions, elles représentent la masse critique – 30%. En 2014, la loi «sur l'unité politique des citoyens» a établi le système de l'encouragement financier des partis. Le parti qui allait représenter 3 femmes parmi les dix sur la liste électorale allait recevoir comme supplément 30% du financement de base. Pourtant cette mesure d'encouragement n'a eu aucune influence sur la représentation politique des femmes.

En Géorgie, les partis qui profitent des mesures d'encouragement financières, mettent les candidats femmes aux dernières trois places dans la dizaine ce qui n'apporte pas le résultat réel dans le sens de l'augmentation de la participation politique des femmes. En même temps, il faut remarquer que selon les dernières études de l'opinion publique (le mois de mars 2016)¹², 45% de la population soutient l'introduction du quota de genre, pour ce qui est de la répartition équitable des femmes et des hommes (50%-50%), il n'y a que 36% des interrogés qui la soutiennent. Par conséquent, pour réussir à augmenter la participation politique des femmes, c'est la question

11. Inter-Parliamentary Union – “*Women in National Parliament*” – <http://www.ipu.org/wmn-e/classif.htm> (consulté le 15 mai 2017).

12. National Democratic Institute (NDI) “*Public attitudes in Georgia*” – March 2016 <http://www.civil.ge/files/files/2016/NDI-Georgia-March-2016-PoliticalRatings-eng.pdf> (consulté le 15 mai 2017).

de l'introduction obligatoire du quota qui se met dans l'ordre du jour et non pas les mesures encourageantes.

Il est à noter que c'est encore en 2002 que l'on a fourni l'idée de l'introduction du quota au parlement géorgien. On est aujourd'hui en 2018 et le projet de loi «sur le quota de genre» est toujours l'objet de délibération au niveau du comité approprié.

Avantages et inconvénients du quota

Comme le remarque Kristen Pinta: «Le quota est un remède pour la maladie, mais il a aussi des effets latéraux, indésirables. Le quota peut faire établir la limite supérieure pour la participation des femmes, il peut, en même temps, être suivi automatiquement par l'évolution de la culture politique» (Kristen Pinta – Inter-Parliamentary Union).

La plupart des gens pensent que le quota sert à augmenter la représentativité. D'aucuns trouvent que le quota n'est qu'une mesure pour assurer la quantité puisqu'il accorde un privilège aux femmes incluses en politique par rapport aux hommes. Par conséquent, il n'est pas productif. Les quotas servent à compenser les barrières réelles (famille, société, manque de soutien de la part du parti, difficultés financières, etc.) qui empêchent la femme d'être présentée dans un organe approprié et de défendre ses propres intérêts. Voyons les aspects qui conditionnent considérablement la réussite des quotas:

- Le quota ne doit pas être de caractère général, mais doit fixer un nombre/pourcentage concret.
- Il doit se conformer au système électoral (les quotas conviennent particulièrement au scrutin proportionnel).
- On doit réguler des détails, tels l'ordre de la présentation de la femme sur la liste. En Géorgie, certains partis, pour bénéficier de l'encouragement financier, mettent les femmes-candidates sur les trois dernières places dans la dizaine. Il est évident que ceci n'apporte aucun résultat quant à l'augmentation de la participation politique des femmes.
- Il y a des sanctions contre ceux qui ne respectent pas le système de quotas: 1. refuser l'enregistrement de la liste électorale 2. la pénalisation financière.

- Il est important que la place laissée vacante par une femme sur la liste du parti soit obligatoirement occupée par une autre femme.

Selon ce qui a été dit, au moment d'établir les quotas de partis, l'État doit adopter un système qui assure le maintien de l'équilibre de genre atteint.

Quel sera le résultat (positif/négatif) de l'introduction du quota de genre?

Résultat négatif:

- Il se peut que la place de l'homme qualifié soit occupée par une femme sans qualification¹³.
- Le système de quotas est en contradiction avec le principe de l'égalité, vu le fait que les femmes sont privilégiées.
- Le quota veut dire qu'on les élit pour leur sexe et non pour leurs compétences.
- Imposition des femmes comme candidats. Le système de quota prive l'électeur du droit d'élire, de décider qui élire¹⁴.
- L'expérience montre qu'il faut qu'il y ait au moins trois élections pour que le fonctionnement du système de quotas soit parfait.
- La participation réduite des femmes en politique s'explique souvent par l'absence de leur volonté¹⁵.

Résultats positifs:

- Le parti travaille mieux avec les femmes électeurs – le nombre de femmes qui le soutiennent augmente.
- La masse critique de femmes apparaît en politique. Les femmes reçoivent la possibilité d'influer sur le processus de la prise de décisions.

13. Cet argument est mal fondé: pourquoi met-on en question les compétences de la femme? Nous pensons que ceci est conditionné par la culture patriarcale.

14. Pourtant, à cet argument s'oppose un autre argument: aux élections, ce n'est pas l'électeur qui présente les candidats, mais les partis; par conséquent, dans tous les cas, l'électeur fait son choix parmi les candidats présentés par le parti.

15. Pourtant le problème consiste souvent par le bas niveau de la démocratie au sein des partis politiques qui ne favorise pas la carrière des femmes à l'intérieur des partis.

- En pratique, les femmes politiques sont moins corrompues que les hommes.

Conclusion

La politique de la Géorgie a besoin de plus de femmes, de plus de voix dans les processus du développement démocratique du pays. La gestion démocratique est la gestion du peuple, ce qui veut dire une participation égale de la femme et de l'homme. Vu le fait que la politique extérieure de la Géorgie est orientée vers l'intégration dans les structures européennes, il est nécessaire que les questions de genre deviennent prioritaires.

Ça fait longtemps qu'au sein des organes représentatifs, il existe une déséquilibre sérieuse de genre. Pour l'éradiquer, il faut introduire un mécanisme nécessaire provisoire – le quota de genre – grâce à quoi les femmes seront mieux représentées dans ces organes. L'augmentation du nombre de femmes dans les organes représentatifs va considérablement améliorer les processus politiques du pays. Par l'introduction du quota, la Géorgie se montrera comme le pays avancé dans le domaine de l'amélioration des droits des femmes, qui partage pleinement les recommandations de ses partenaires occidentaux et des organisations internationales quant au renforcement des activités politiques des femmes.

Les femmes peuvent montrer leurs capacités et leur potentiel en politique mais les hommes ne leur donnent pas cette possibilité. Vu le fait que les hommes représentent la majorité sur les positions qui prennent des décisions, il se peut qu'ils deviennent une barrière contre l'avancement des femmes. Il faut préparer le terrain pour faciliter l'avènement des femmes en politique. Les représentantes du «sexe faible» doivent devenir compétentes, sûres d'elles-mêmes, des «joueurs» forts dans l'arène politique. Pour ce faire, tout le monde doit œuvrer ensemble – les partis politiques, l'État, les organisations non gouvernementales.

Presque tous les partis ont une «organisation des femmes». Le critère essentiel du choix des candidats pour les élections, c'est le mérite personnel de l'individu, sa qualification, son autorité et son expérience. Les partis politiques ont différentes opinions concernant le quota de genre, néanmoins, tout le monde soutient l'idée de l'introduction du quota de genre comme mesure provisoire à cette étape. Il a été maintes fois dit que les femmes sont très peu impliquées dans la vie politique de la Géorgie, une des preuves

en est le fait qu'au sein des partis, les hommes et les femmes ne sont pas représentés à l'égal.

Nous ne devons pas oublier que les femmes et les hommes ont des intérêts, des expériences, différents. Si ce ne sont que les hommes qui sont représentés dans les organes qui prennent des décisions, ils ne penseront qu'à leurs propres intérêts. Tandis qu'il faut absolument que l'espace politique qui influe sur d'autres espaces, comprenne les femmes aussi pour qu'elles puissent influencer à leur tour, mais ce qui est très important, c'est qu'elles ne doivent pas oublier qu'il y a aussi d'autres femmes autour d'elles et qu'elles doivent leur être solidaires. Le but et la mission essentiels des femmes impliquées en politique doivent être la lutte pour les droits égaux: «fais le choix pour l'égalité, rends la politique juste». Comme disait le président du Chili Michelle Bachelet,

De nos jours, derrière les défis et les possibilités, il existe un fait incontournable et irréversible: dans les pays et les compagnies où l'égalité de genre est plus élevée, est élevé également le niveau du développement et de la productivité. Le développement veut dire plus d'implication, dont tout le monde peut tirer profit.

Aussi, faudrait-il que la femme trouve la place qu'elle mérite dans un univers encore monopolisé par les hommes.

Bibliographie

ბაგრატია, თამარ, «საქართველოს პარლამენტის 2012 წლის 1 ოქტომბრის არჩევნების ანალიზი გენდერულ ჭრილში», in *ექსპერტული ანალიზის კრებული*, თბილისი, 2013, გვ. 2-30.

http://nimd.ge/uploads/files/5318Women_Political_Participation_Expert_Papers_Canda_fund_2013.pdf (consulté le 20 mai 2017).

გაფრინდაშვილი, ლელა, «ქალების სამოქალაქო და პოლიტიკური მონაწილეობა», in *გზამკვლევი ადგილობრივი თვითმმართველობის არჩევნებში მონაწილე ქალი კანდიდატებისთვის*, თბილისი, EMC, 2014, გვ. 30-38.

გენდერული თანასწორობის სახელმწიფო კონცეფციის პროექტი <http://www.parliament.ge/ge/saparlamento-saqmianoba/komisiebi-da-sabchoebi-8/genderuli-tanasworobis-sabcho/news-gender/genderuli-tanasworobis-sabchom-genderuli-tanasworobis-saxelmwifo-koncefciis-proeqti-waradgina.page> (consulté le 20 mai 2017).

Analyse de discours non-littéraires

დელისი, სარა, «ქალები და პოლიტიკური წარმომადგენლობა», in *გზამკვლევი ადგილობრივი თვითმმართველობის არჩევნებში მონაწილე ქალი კანდიდატებისთვის*, თბილისი, EMC, 2014, გვ 8-14.

<https://emc.org.ge/2014/09/30/kalebi-da-politikuri-warmomadgenloba/> (consulté le 20 mai 2017).

ვაჟა-ფშაველა, «სადღეისო წერილი მეგობართან», <http://gdi.ge/uploads/other/0/574.pdf> (consulté le 19 juin 2017).

კანონი „გენდერული თანასწორობის შესახებ“

<https://matsne.gov.ge/ka/document/view/91624> (consulté le 20 mai 2017).

საქართველოს პარლამენტის გენდერული თანასწორობის საბჭო

<http://www.parliament.ge/ge/saparlamento-saqmianoba/komisiebi-da-sabchoebi-8/genderuli-tanasworobis-sabcho/sabchos-debuleba> (consulté le 20 mai 2017).

საქართველოს პარლამენტის დადგენილება „საქართველოში გენდერული თანასწორობის პოლიტიკის განხორციელების ღონისძიებათა 2014-2016 წლების სამოქმედო გეგმის“ დამტკიცების შესახებ.

ჭავჭავაძე, ილია, წერილი «დედათა ემანსიპაციის შესახებ», თბულებათა აკადემიური გამოცემა, ტ. X, თბილისი, 1988, გვ. 279-282.

International Convention Civil and Political Rights. Adopted by the General Assembly of the United Nations on 19 December 1966 (consulté le 20 mai 2017).

<https://treaties.un.org/doc/Publication/UNTS/Volume%20999/volume-999-I-14668-English.pdf> (consulté le 20 mai 2017).

Inter-Parliamentary Union – “A world Chronology of Recognition of Women’s Rightsto Vote and to Stand for Election”, June 14, 2016 https://en.wikipedia.org/wiki/Women%27s_suffrage; <http://www.ipu.org/wmn-e/suffrage.htm> (consulté le 15 mai 2017).

Inter-Parliamentary Union – “Women in National Parliament” – <http://www.ipu.org/wmn-e/classif.htm> (consulté le 15 mai 2017).

National Democratic Institute (NDI) “Public attitudes in Georgia” – March 2016 <http://www.civil.ge/files/files/2016/NDI-Georgia-March-2016-PoliticalRatings-eng.pdf> (consulté le 15 mai 2017).

Research Report “Public Representations of Gender Equality in Politics and Business”, Tbilisi, 2013 http://www.ge.undp.org/content/dam/georgia/docs/publications/GE_UNDP_Gender_%20Research_ENG.pdf (consulté le 15 mai 2017).

Resolution adopted by the General Assembly on 22 December 2003, “58/142. Women and political participation“ http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=A/RES/58/142&Lang=E (consulté le 20 mai 2017).

The Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women (CEDAW), adopted in 1979 by the UN General Assembly <http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/> (consulté le 20 mai 2017).

UN Women „Beijing Declaration and Platform for Action“ http://www.unwomen.org/~media/headquarters/attachments/sections/csw/pfa_e_final_web.pdf (consulté le 20 mai 2017).

გიორგი ჩერქეზიშვილი
დოქტორანტი
სამცხე-ჯავახეთის სახელმწიფო უნივერსიტეტი
ახალციხე, საქართველო

ღვინის ზედაშეები საქართველოში

თეზისები: „ზედაშე“ განსხვავებული კონოტაციების მატარებელი ცნებაა, მაგრამ უპირველესად ის ღვინოსა და ქვევრთანაა დაკავშირებული.

საქართველოს ღვინის კულტურასთან რვაათასწლიანი უწყვეტი ისტორია აკავშირებს, რასაც მრავალი არქეოლოგიური აღმოჩენა და ისტორიული ფაქტი ადასტურებს. საქართველოს მუზეუმებში დაცულია მეღვინეობასთან დაკავშირებული მრავალი ექსპონატი, რომლებიც დათარიღებულია გვიანი ბრინჯაოს ხანით, ქრისტემდე XIV-XI სს.

სულხან-საბა ორბელიანის ლექსიკონის მიხედვით, „ზედაშე“ არის „შესაწირავი ღვინო“. ქართული ენის განმარტებითი ლექსიკონის მიხედვით ზედაშე არის: 1. წითელი ღვინო, რომელსაც ხმარობდნენ ზიარების დროს ან ჯვრისწერის შესრულებისას, 2. საეკლესიო დღესასწაულებისათვის საგანგებოდ შენახული საუკეთესო ღვინო.

ზედაშე სპეციალურ სალოცავ ქვევრებში, მარნის მარჯვენა ნაწილში ინახება, სადაც გარკვეული რიტუალური ქმედებები სრულდება. ასეთ „საკრალურ ქვევრებს“ საქართველოს სხვადასხვა კუთხეში სხვადასხვა სახელწოდებით ვხვდებით.

უნდა აღინიშნოს, რომ ტერმინი „ზედაშე“ შესაწირავი ღვინის მნიშვნელობით მთელ საქართველოში დასტურდება, მაგრამ ქართლსა და კახეთში, შესაწირ ღვინოსაც და სპეციალურ ქვევრსაც, სადაც ამ ღვინოს ინახავენ და რომელიც სხვა ქვევრებისაგან განსხვავებით მცირე ზომისაა, „ზედაშეს“ უწოდებენ.

ცნობილია, რომ ქვევრის ღვინო შედგება სამი ნაწილისგან: ე. წ. ქვევრის „თავღვინისგან“, ანუ „ბეჭის ღვინისგან“ და ქვევრის ძირისაგან, რაც იგივე ბოლო თხლე, ანუ ფილის ღვინოა. გამოყოფენ სანაქებო „შუაწელის ღვინოს, რომელიც კვერცხის

გულივითაა და მაგარია“. თვითონ სახელიც მიანიშნებს ამაზე: სიტყვა „ზედაშე“ მოდის „ზედა შრისგან“ და როგორც სპეციალისტები განმარტავენ, „ზედა შრე“ ეს არის ქვედა შრის მომდევნო, ანუ „შუაწელის“ ღვინო.

მას შემდეგ, რაც ქრისტიანული რელიგია შეეცადა ზედაშის წარმართული კულტისთვის ქრისტიანული ღირებულებები და შინაარსი მიენიჭებინა, მან ერთგვარი სინთეზური სახით მოაღწია დღემდე.

საკვანძო სიტყვები: ღვინო, ზედაშე, ღვინის კულტი, ქართული ეთნოლოგია

Abstract: Zedashe is the concept with many connotations in Georgian language but mostly it is associated with wine in a clay vessel of qvevri.

After 8000-year-old viniculture traces were found, scientists confirmed that world's oldest wine was produced in Georgia.

According to Georgian Explanatory Dictionary Zedashe means: 1. Red wine that was used in orthodox Eucharist as well as in the wedding ceremonies, 2. Special wine of the best quality, kept in the churches for use on holidays only.

After conversion to Christianity the pagan cult of Zedashe was filled with new meaning from a point of view of the Christian faith. Since then a cult of Zedashe functions synthetically as it contains different concepts.

All above-mentioned gives reason to conclude that in the shape and contents of Zedashe there is represented common cultural treasure inherited from all the ancient Georgian tribes that lived before Christ. This way it influenced creation of common concept of understanding the world and supported developing the global cultural environment. Concepts of vine, wine and Zedashe contributed greatly to creating individual character of Georgian culture highlighting its uniqueness. It is reflected in everyday life of Georgian people as well as in all the areas of Georgian art.

Keywords: Wine, Zedashe, Wine Worship, Georgian Ethnology

„ზედაშე“ განსხვავებული კონოტაციების მატარებელი ცნებაა, მაგრამ უპირველესად ის ღვინოსა და ქვევრთანაა დაკავშირებული.

სულხან-საბა ორბელიანის ლექსიკონის მიხედვით, ზედაშე არის „შესაწირავი ღვინო“. ქართული ენის განმარტებითი ლექსიკონის

მიხედვით კი ზედაშე ეწოდება: 1. წითელ ღვინოს, რომელსაც ხმარობდნენ ზიარების დროს ან ჯვრისწერის შესრულებისას და 2. საეკლესიო დღესასწაულებისათვის საგანგებოდ შენახულ საუკეთესო ღვინოს.

ზედაშე სპეციალურ სალოცავ ქვევრებში, მარნის მარჯვენა ნაწილში ინახება, სადაც გარკვეული რიტუალური ქმედებები სრულდება. ასეთ საკრალურ ქვევრებს საქართველოს სხვადასხვა კუთხეში სხვადასხვა სახელწოდებით მოიხსენიებენ, კერძოდ, „ქართლ-კახეთში როგორც ზედაშეს, იმერეთსა და რაჭაში, როგორც სალოცვილს, სამეგრელოში, როგორც ოხვამერ ლაგვანს, ანუ სალოცავ ქვევრს და სხვა“ (აბაკელია, *სიმბოლო და რიტუალი ქართულ კულტურაში* 132).

უნდა აღინიშნოს, რომ ტერმინი „ზედაშე“ შესაწირავი ღვინის მნიშვნელობით მთელ საქართველოში დასტურდება, მაგრამ ქართლსა და კახეთში შესაწირ ღვინოსაც და სპეციალურ ქვევრსაც, სადაც ამ ღვინოს ინახავენ და რომელიც სხვა ქვევრებისაგან განსხვავებით მცირე ზომისაა, „ზედაშეს“ უწოდებენ.

საქართველოში საზედაშე ქვევრები ჩაიდგმებოდა სხვადასხვა წმინდანების სახელზე: ღვთის სახელზე, მთავარანგელოზების სახელზე, ღვთისმშობლის, წმინდა გიორგის და სხვ. ჩამოთვლილ ზედაშეებში „ღვთის ზედაშე“ ხალხში ყველაზე უფროსად ითვლება და სავალდებულოა ყველასთვის. (*Ibid.* 134)

ნიკოლოზ ჩუბინაშვილს „ზედაშის“ შემდეგი განმარტება მოაქვს ნაშრომში *ქართული ლექსიკონი რუსული თარგმანითურთ*:

ზედაშე – ღვინო, ხმარებული ჟამის წირვასა ზედა სეფისკვერსა თანა, მსოფლიონი უხმობენ ღვინოსა შენახულსა სთულის დროს პატარა ქოცოში, ვიდრე დღეობადმდე სალოცავის ადგილისა და მაშინ მოხდიან, თან წაიღებენ ნაკვების ზვართურთ ეკლესიის კარს, სადაცა ნაწილსა ზედაშისა და დაკლულის ზვარისას მიართმევენ სამღუდელთა. ზოგს დაურიგებენ გლახაკთა და დანაშთენს მიიღებენ თვთ მუნვე. (137)

ზედაშის, როგორც ტერმინის, შესახებ ერთობ განსხვავებულ ცნობებს ვხვდებით; მაგალითად, *ქართულ კილო-თქმათა სიტყვის კონაში* ვკითხულობთ, რომ: „ზედაშე – (მთიულ.) ბამბის ნართია, რომელიც ხატში ეკლესიას სამჯერ უნდა შემოავლონ, როცა ხატი ვინმეს დაამიზნავს“. საინტერესოა ასევე ქართლში, კერძოდ კი, მეტეხ-ერთაწმინდის მახლობელ სოფლებში გავრცელებული ერთი ადათიც, რომლის დროსაც ზედაშე, ღვინის პარალელურად, ეწოდება ერბოსაც, რომელიც ღვინის მსგავსად ეკლესია-მონასტრებში შესაწირავად იყო განკუთვნილი.

სიტყვა „ზედაშე“ ღვთაებისადმი შეწირული სასოფლო პროდუქტების აღსანიშნავად საქართველოს თითქმის ყველა კუთხეში გვხვდება.

ტერმინის განსამარტავად მოვიტანთ სიმონ ყაუხჩიშვილის მოსაზრებას: „ტერმინის სადაურობის შესახებ სამეცნიერო ლიტერატურაში გარკვეული მოსაზრებაა გამოთქმული. სიტყვა ზედაშე ნაწარმოებია სიტყვისგან „მინა“, როგორც ცნობილი სიტყვები: წინაშე, გარეშე, ქვეშე, ზედაშე, თანაშე...“ (ახალი მასალები „ქართლის ცხოვრების“ ნუსხათა შესწავლისთვის 6-7).

ტერმინ „ზედაშის“ გააზრებისთვის კიდევ ერთ დეტალზე გავამახვილებთ ყურადღებას:

ცნობილია, რომ ქვევრის ღვინო შედგება სამი ნაწილისგან: ე. წ. ქვევრის „თავღვინისაგან“, ანუ „ბეჭის ღვინისაგან“ და ქვევრის ძირისაგან, რაც იგივე ბოლო თხლე, ანუ ფილის ღვინოა. გამოყოფენ გრეთვე სანაქებო „შუაწელის ღვინოს“, რომელიც კვერცხის გულივითაა და მაგარია, როგორც ამბობენ, ქვევრის ღვინო საუკეთესოა შუა წელზე, ზედას ჰაერი დაჰკრავს, ქვედას ლექი აფუჭებს.

ამ მხრივ მნიშვნელოვანია ჩვენთვის საინტერესო ტერმინის ის სემანტიკური განმარტება, რომელიც აღიარებულია ქიზიყის ადგილობრივ მკვიდრთა მიერ. როგორც გიორგი ჩიტაია გადმოგვცემს, „ზედაშე სხვა რა უნდა იყოს, თუ არა „ზედა შრე“. ჩვენი მამა-პაპა ხომ ყველა ქვევრიდან ზედაშრეს ასხამდა ზედაშის ქვევრში“ (შრომები, ტ. 3: XX ს-ის ქართული ეთნოგრაფია 30).

ნამოსახლარების გათხრებისას აღმოჩენილი საღვინე თიხის ჭურჭლის ნატეხები მიანიშნებს, რომ უკვე ნეოლითის ხანაში საქართველოს ტერიტორიაზე მწარმოებლური მეურნეობის არა საწყისი, არამედ უკვე კარგად განვითარებული ეტაპი იყო, რაც მიუთითებს, რომ ვაზის დომესტიკაცია საქართველოს ტერიტორიაზე ადამიანმა კიდევ უფრო ადრინდელი პერიოდიდან დაიწყო. სხვადასხვა არქეოლოგიური გათხრის დროს აღმოჩენილი ნეოლითური ხანის ქვევრის ტიპის ჭურჭელი, კულტურული ვაზის ნამარხი წიპწები, თიხის საღვინე ჭურჭლის ფრაგმენტებში დაღეჭილი ღვინის მჟავა და კულტურული ვაზის მტვერი, ველურ და აბორიგენულ ჯიშთა მრავალფეროვნება, ღვინის უნიკალური ჭურჭელი – ქვევრი და ქვევრში ღვინის დაყენების დღემდე შემორჩენილი უძველესი ტექნოლოგიები მიუთითებს, რომ საქართველო მეღვინეობის უძველესი ქვეყანაა.

ქართველი კაცი მევენახეობასა და მეღვინეობას უძველესი დროიდან ეწევა. ამ ხნის განმავლობაში შეიქმნა ვაზისა და ღვინის მდიდარი კულტურა და დიდი ჯიშური მრავალფეროვნება, განხორციელდა ველური ვაზის გაკულტურება, დამუშავდა ვენახის გაშენებისა და მოვლის სისტემები, დაიხვეწა საღვინე ჭურჭელი და მოხდა ქვევრის კულტურის დამკვიდრება, შემუშავდა ღვინის დაყენების კახური და იმერული ტექნოლოგიები. ღვინომ შეიძინა საკრალური დატვირთვა

და გადაიქცა ქართველი ერის ეკონომიკური კეთილდღეობის ერთ-ერთ ბაზისად საუკუნეების განმავლობაში.

შულავერ-შომუთეფეს პერიოდის ფაქტებიდან ყველაზე დიდ ყურადღებას ხრამის დიდ გორაზე ნაპოვნი ქვევრის ტიპის ჭურჭელი იპყრობს, რომელსაც მეცნიერები ქვევრის წინაპრად მიიჩნევენ. იგი ამჟამად საქართველოს ეროვნულ მუზეუმშია გამოფენილი და მსოფლიოში უძველეს საღვინე ჭურჭლად ითვლება.

მევენახეობის კულტურა ისე ღრმად არის შეჭრილი ქართველი ხალხის ყოფაში, რომ მისი ცალკეული ელემენტები, იარაღები და პროდუქტები, პრაქტიკულ გამოყენებასთან ერთად, თაყვანისცემის ობიექტადაც ქცეულა. შესაბამისად, საქართველოს ტერიტორიაზე დაფიქსირებული ყველა ავთენტური რელიგიის მნიშვნელოვან ატრიბუტს ვაზი და ღვინო წარმოადგენდა.

აღსანიშნავია, რომ სიტყვა „ღვინის“ სემანტიკური მნიშვნელობა მხოლოდ ქართულ ენაში დასტურდება და იგი სავარაუდოდ ზმნა „ღვივლიდან“ არის მიღებული. ამ სიტყვის ფუძე – „ღვ“ – წმინდა ქართულია და მრავალ ქართულ სიტყვაში გვხვდება.

პირველი ღვინო, ალბათ, დღევანდელი საქართველოს და მისი მეზობელი ქვეყნების ტერიტორიაზე დაიწურა. ზუსტად ვერავინ იტყვის, კონკრეტულად სად, მაგრამ ფაქტია, რომ ჩვენი რეგიონია ის ადგილი, სადაც ჯერ პირველი ღვინო დაიწურა, შემდეგ კი ვაზის გაკულტურება მოხდა. ამ მოსაზრებას ამყარებს ბიბლიური ნარატივის ის ნაწილი, სადაც მოთხრობილია წარღვნის შემდეგ ნოეს კიდობნის არარატზე შეჩერების შესახებ. აღნიშნული ტერიტორია ქართველური ტომების საცხოვრისადაა მიჩნეული და ნოეს მიეწერება მევენახეობის დაწყება და პირველი ღვინის დაწურვა: „და იწყო ნოე, კაცმან საქმედ ქუეყანისა და დაასხა ვენაკი.“ (ბიბლია, დაბ. 9:20)

ქართველთა მსოფლმხედველობის მიხედვით, ადრიდანვე ვაზი და მისი ნაყოფი წმინდა თაყვანისცემის საგნად და სიცოცხლის მიმნიჭებლად იყო მიჩნეული. ღვინო რელიგიური დღესასწაულის რიტუალურ სასმელსა და შესაწირავს წარმოადგენდა.

საგულისხმოა ისიც, რომ ეთნოგრაფიული და არქეოლოგიური მასალები გაქრისტიანებამდეც მიანიშნებენ საქართველოში ღვინის საკრალურ-სარიტუალო დანიშნულებაზე. ამგვარად, ღვინოს ჯერ კიდევ წარმართული პერიოდიდან ჰქონდა რიტუალური და მისტიკური დანიშნულება.

ქართველების ხალხურ სარწმუნოებაში მევენახეობის მფარველ ღვთაებად „აგუნა“, ანუ „ანგურა“ იყო მიჩნეული. „აგუნასთვის“ მსხვერპლმეწირვის რიტუალი თეატრალიზებული სახით გურიაში დღესაც არის შემორჩენილი. ქრისტიანობამდე დასავლეთ

საქართველოში იყო ბერძნული კოლონიები და არქეოლოგიური გათხრების შედეგად ბევრჯერ აღმოჩენილა ელინური კულტურის კვალი ცალკეულ გრავიურებზე დიონისეს გამოსახულებით.

ქრისტიანობის გავრცელების შემდეგ ღვინო მაცხოვრის სისხლს დაუკავშირდა: „...და მოილო სასუმელი და ჰმადლობდა და მისცა მათ და თქუა: სუთ ამისგან ყოველთა: ესე არს სისხლი ჩემი ახლისა აღთქუმისად, მრავალთათვის დათხეული მისატევებელად ცოდვათა“ (ბიბლია, მათე 26:27). აქვე უნდა გავიხსენოთ ის გადმოცემაც, რომ ქრისტიანობის გამავრცელებელი წმინდა ნინო საქართველოს ვაზის ლერწისგან შეკრული ჯვრით მოვევლინა.

ამგვარად, ქრისტიანობის შემოსვლის შემდეგ გენახისა და ღვინის კულტმა საქართველოში კიდევ უფრო დიდი მნიშვნელობა შეიძინა. მონასტრებში ყოველთვის დიდი რაოდენობით ღვინო დგებოდა და დღესაც ბევრ მონასტერშია შემორჩენილი ძველი მარნები. ქართველები ღვინოს წმინდა სასმელად მიიჩნევდნენ და ხშირად წმინდანებსაც სწირავდნენ. წმინდანისა და ეკლესიისთვის შეწირულ ღვინოს „ზედაშეს“ უწოდებდნენ. ქართული კულტურის გაქრისტიანებამ ღვინოს განსხვავებული შინაარსი და სიმბოლური დატვირთვა მიანიჭა. მართლმადიდებელი ლიტურგიის პირველ ნაწილში – კვეთის, ანუ პროსკომედიისას – ღვინო გარკვეული ლოცვების თანხლებით ისხმება ბარძიმში და წირვის დროს მაცხოვრის სისხლად გარდაიქმნება. სწორედ ამ შესაწირავ ღვინოს ეწოდება ზედაშე.

თუ ჩვენ შევეცდებით, რაიმე რეალია მივუსადაგოთ ზედაშის ზემომოყვანილ ახსნას, მაშინ ისევ ქიზიყის ყოფითი მაგალითი უნდა მოვიშველიოთ: ქიზიყელი შუაწელის ღვინოს ყველაზე საუკეთესოდ და თავანკარად მიიჩნევს, ე.ი. ისეთ ნაწილად, რომელიც ღვთაებას უნდა შესწიროს. აქედან გამომდინარე, თვით სიტყვა „ზედაშე“ შესაძლებელია ასე დაიშალოს: „ზედა-შე“ ანუ „ზედა“ = საუკეთესო, უმაღლესი ნაწილი ღვინისა; „შე“ კი შესაძლებელია, ქიზიყში გავრცელებული აზრის თანახმად, „შრეს“ დავუკავშიროთ, ე.ი. ფენას – „ზედა შრე“. ის თავანკარა ღვინის საუკეთესო ნაწილია, რომელიც ქართველმა კაცმა ქვევრის სამი შრიდან გამოყო ღვთაებისთვის შესაწირად. აქ იქმნება წინააღმდეგობა. დღეს ხომ საუკეთესო ნაწილად შუა წელის ღვინოა მიჩნეული? მაგრამ ჩვენ უნდა გავითვალისწინოთ, რომ ამ დასკვნამდე მისასვლელად მევენახეს დიდი დრო და ღვინის ტექნოლოგიის უკეთესი ცოდნა დასჭირდებოდა, მანამდე კი, არ არის გამორიცხული, მას საუკეთესოდ ზედა შრის ღვინო მიეჩნია.

ჩვენი აზრით, აქ არც გაურკვევლობას აქვს ადგილი და არც იმ მოსაზრებას, რომ მევენახე ტერმინზე გვიან გააცნობიერებდა და მიაგნებდა ქვევრში საუკეთესო ღვინის მდებარეობას. როგორც

პრაქტიკა გვიჩვენებს, ჯერ საგნის გააზრება ხდება და შემდეგ სახელის დარქმევა ამა თუ იმ საქმიანობის პროცესში. როგორც ცნობილია, ქვევრის ღვინის ტექნოლოგია არ შეცვლილა მისი გამოგონებიდან დღემდე. მევენახე ყოველწლიური დაკვირვების შედეგად ზუსტად ფლობდა ღვინის ტექნოლოგიურ ცოდნას. „ზედაშრე“ ზუსტად გამოხატავს შუა წელის ღვინის მდებარეობას.

86 წლის ნიაზ ჩერქეზიშვილი, რომელიც პროფესიით მეღვინეა, ჩვენთან საუბარში პირდაპირ აღნიშნავს, რომ მსოფლიოში არსებობს ღვინის დაყენების ორგვარი ტექნოლოგია: ევროპული და ქართული. ქართული მეთოდით, ქვევრში ყურძნის ჩაწურვისას წვენს აუცილებლად ჭაჭა-კლერტიც თან მიჰყვება და მთელი ტექნოლოგიური პროცესი ერთად მიმდინარეობს. როდესაც დაღვინება სრულდება, ჭაჭა ქვევით ჩადის. ადრე დიდი ხნით აჩერებდნენ ჭაჭა-კლერტზე, რასაც „დედას“ ეძახიან. ამას გულისხმობენ, როცა გლეხი ამბობს, დედაზე დავაყენეო; ანუ მთავარი საგანი, როგორც სახელი გვატყობინებს, ჭაჭა-კლერტია, ე.ი. აქ „დედას“ ზედა შრე იგულისხმება. ამ შემთხვევაში ყველაფერი ლაგდება და მევენახეც ზუსტად გამოხატავს საზედაშრე ღვინის ხარისხსა და შინაარსს.

აღსანიშნავია, რომ საქართველოს ზოგიერთ მხარეში „ზედაშრე“ უწოდებდნენ არა მარტო საუკეთესო ღვინოს, არამედ ხორბალსაც:

„ტერმინი „თავეული“ ან „სათაო“ იქცა ზედაშრის სინონიმად და ზოგიერთ ადგილებში გამოდევნა იგი, როგორც ხატისადმი შეწირული პურის სახელწოდება. აღმოსავლურ-ქართული ზედაშრისა და თავეულის ან სათაოს შესატყვისი შეწირვა და მირთმევა სვანებში ატარებდა სახელწოდებას „ტაბლაშ“ (ზემო სვანეთის ბალსქემო თემებში) და „გვიზ“ (ზემო სვანეთის ბალსზემო თემებში). ამასთანავე ხშირად ერთ ოჯახში იყო ლამარია ტაბლაშ, ან ლამარია გვიზ, იანა გვიზ, ისკლილჯალე გვიზ და ა.შ. (ჩიტაია, *op. cit.* 400)

როგორც მკვლევარი ნინო თოფურია ადასტურებს, „ყველა ეს სიტყვა: **შესაწირი, ოხვამირი, სალოცვილი, ზედაშრე, სათაო, თავეული** ქართული წარმოშობისაა. სიტყვა „შესაწირი“ კი უძველეს ისტორიულ წყაროებში გვხვდება“ (ქართველი ხალხის სამეურნეო ყოფის ისტორიიდან 46).

ზედაშრის შესატყვისი სამეგრელოში „ოხვამირია“. ერთი მხრივ, ესაა ადგილი, სადაც ლოცვა-რიტუალი სრულდება, ხოლო, მეორე მხრივ, სალოცავისთვის განკუთვნილი შესაწირავია. ასეთივე მნიშვნელობისაა იმერულ-რაჭული **სალოცვილი**. შესაწირავს, ოხვამერს, სალოცვილს უფრო ფართო მნიშვნელობა აქვს, ვიდრე ზედაშრეს. ზედაშრე უფრო კონკრეტული მნიშვნელობით იხმარება. საინგილოში „**დადაშს**“ ეტყვიან. ინგილოთა ყოფაშიც კი, რომელნიც გარკვეული დროიდან მაჰმადიანური

სამყაროს გარემოცვაში იმყოფებოდნენ, ღვინოს დაკარგული ჰქონდა თავისი დანიშნულება და მხოლოდ შესაწირავს წარმოადგენდა.

სოფელ კახში ყასრის საყდართან ჩაფლული ყოფილა ერთი უზარმაზარი ქვევრი, რომელშიც ათასი ჩაფი ღვინო ეტეოდა. ყურძნის მოსავლის აღების შემდეგ თითოეული ოჯახი ასხამდა თითო ჩაფ ღვინოს. ეს ღვინო წარმოადგენდა დადამს სოფელ კახისთვის, რომელიც იხსნებოდა თვით საყდრის დღესასწაულის დღეს – კვირაცხოვლობას. სოფლის ყველა მცხოვრები მოვიდოდა სალოცავად სანოვაგით. იმ დადამს ერთად დალევდნენ...

აფხაზები შესაწირავ ღვინისთვის ყურძენს ხელით წურავდნენ. ხალხის რწმენით, ფეხით დაწურვა არ შეიძლებოდა. პირველ ნაწურ ღვინოს **ამაჭარის** სახელწოდებით ღვთაებას სწირავდნენ.

გურიაში საკალანდო ჭური, რომელიც 4-5 კოკიანი უნდა ყოფილიყო, ყველა ოჯახს ჰქონდა. შემოდგომით საუკეთესო ყურძნიდან პირველდაწურულ შუმ ღვინოს ჩაასხამდნენ. საზედაშედ თეთრ ღვინოს ირჩევდნენ. საკალანდო ღვინოს ცხემლისჭრა ღამეს მოხსნიდნენ. ამ ღვინის გასესხება და გაყიდვა არ შეიძლებოდა, სახლში დალევდნენ. ღვინოს ქალი ვერ ამოიღებდა. მას ჭურის ახლოსაც არ უშვებდნენ, იტყოდნენ, – ღვინო ჰკეს მოიყენებსო. გობზე დააწყობდნენ დასალოცავ პურს, საკმეველს, სანთელს. კაცები საკალანდო ჭურს მონდიდნენ, ღოქით ღვინოს ამოიღებდნენ, გობთან ერთად დადგამდნენ და დაილოცებოდნენ. (*Ibid.* 60-62)

როგორც 1952 წელს გურიაში შეკრებილ ეთნოგრაფიული მასალებშია დაფიქსირებული, ხალხურ სარწმუნოებაში დამოწმებულ საზედაშე ღვინოს საერთო სახელთან ერთად შორეული მსგავსება უჩანს ფეოდალური საქართველოს ეკლესია-მონასტრებისა და ალაპისათვის განკუთვნილ ღვინის ზედაშესთან. შესაძლებელია, სააღაპე ღვინო გენეტიკურად უკავშირდებოდეს ხალხურ საზედაშე ღვინოს.

ჩვენი დაკვირვებით, საზედაშედ გამოიყენებოდა თეთრი ღვინოც. მაგალითად, სოფელ ოზაანში შევსწრებივარ ზედაშის ქვევრში თეთრი ღვინის ჩასხმას და დალუქვას. ჩასხმის დროს სანთელი აანთეს და ოჯახის უფროსმა დაილოცა: „წმინდაო გიორგი, შენი სახელის ჭირიმე, მრავალჯერ დაგვასწარ შენს დღეობას!“ ის ქვევრი ამალღების დღესასწაულზე გაიხსნა და ღვინო ტაძრის ეზოში გაშლილ სადღესასწაულო ვახშამზე შეისვა.

საზედაშე ღვინის დამზადება დაკავშირებული იყო ასევე ალაპის შესრულების ვალდებულებასთანაც:

სააღაპოდ შეწირული ან სააღაპოდ გაპიროვნებული გლეხი მოვალეა ამა თუ იმ პირის ალაპისათვის მიიტანოს მონასტერში შეკვეთილი სხვადასხვა პროდუქტი და მასთან ერთად ღვინოც. ეს

უკანასკნელი ან პირდაპირ საზედაშედ იწოდებოდა ან, უბრალოდ, ღვინოდ არის დასახელებული (*Ibid.* 69).

წყაროებიდან ჩანს, რომ საზედაშედ ღვინოს რამდენიმე სახით იყენებდნენ: მიჰქონდათ შესაწირად ეკლესია-მონასტრებში, ურიგებდნენ ხელმოკლე ოჯახებს საქველმოქმედო მიზნით და იყენებდნენ რელიგიურ-სადღესასწაულო ან სააღაპე დანიშნულებით. მონასტრისთვის შესაწირი ღვინო კერძო ინტერესების მატარებელია თავისი შინაარსით, ხოლო ხალხური საგვარეულო ან სასოფლო ზედაშედ უფრო კოლექტიური ხასიათისაა. აღსანიშნავია, რომ ღვინის ზედაშედ წარმოადგენდა ყოველწლიურ შესაწირავს და ამასთანავე აუცილებელს.

შესწავლილი მასალებიდან ჩანს, რომ ზედაშის ფლობის აუცილებლობა ქართველი კაცის მსოფლალქმაში წარმოადგენდა ჯანმრთელობისა და მატერიალური კეთილდღეობის წინაპირობას, რაც ერთგვარ მოწესრიგებულ ფორმას აძლევდა პიროვნებისა და ღმერთის (ან ღვთაების) ურთიერთობას.

ხალხურ ზედაშეებსა და ეკლესია-მონასტრების ზედაშეებს მკვლევარი ნინო თოფურია შემდეგი ნიშნით განასხვავებს:

ა) საზედაშედ ღვინის დამზადება ერთგვარად დაკავშირებული იყო პიროვნების სულის მოხსენიებასთან. შეწირვის მიზეზი ალაპია და არა დღესასწაული, მაშინ როდესაც ხალხურ სარწმუნოებაში საზედაშედ ღვინო რომელიმე დღეობას ეწირებოდა და მისი გახსნა და მონმარება მხოლოდ და მხოლოდ დათქმული დღესასწაულის დროს ხდებოდა.

ბ) საზედაშედ ღვინოს ამზადებდა არა დიდი კოლექტივი, არამედ მცირე – რამდენიმე გლეხი ან ერთი გლეხი, იშვიათად სოფელი. ხალხური წეს-ჩვეულებების მიხედვით საზედაშედ ღვინის დამამზადებელი და შემწირავი მორიგეობით იყო გვარი, სოფელი და ოჯახი.

გ) საზედაშედ ღვინის დახარჯვა ალაპისათვის საუფლო დღესასწაულებზე ხდებოდა, როგორც წესი, კარჩაკეტილად. საერო პირები არ მონაწილეობდნენ. ხალხურ დღესასწაულებზე შემწირულ ღვინოს მხოლოდ შემწირავი გვარი, სოფელი თუ ოჯახი მოიხმარდა, თუმცა აგრეთვე იცოდნენ საზედაშედ ღვინით სხვა გვარის თუ სოფლის მლოცავების გამასპინძლებაც.

დ) საერთოდ, მონასტერში საუფლო დღესასწაულებზე იმართებოდა დიდი ტრაპეზი (პურის ჭამა), მაგრამ მასში მხოლოდ ბერები მონაწილეობდნენ, სხვათა შესვლა მონასტერში აკრძალული იყო. (*Ibid.*)

ზედაშის ღვინის დაყენება ხდებოდა როგორც ხატის, ისე კერძო მფლობელობაში მყოფი ვენახებიდან. გვარი ან სოფელში შემავალი სხვადასხვა გვარები საკუთარი ვენახიდან მოწეული ღვინის პირველ და

საუკეთესო ნაწილს წაიღებდნენ, საერთო ქვევრში ჩაასხამდნენ, ხატს შესწირავდნენ, დათქმულ დღეს მოხსნიდნენ და ერთად დაღევდნენ. ხატის ვენახები წარმოდგენილი იყო საოჯახო, საგვარო და სასოფლო სარგებლობის ფორმით. სახატე-სავენახე მიწით სარგებლობა, მეტ-ნაკლებად, თითქმის ყველა ქართველურ ტომში იყო წარმოდგენილი.

ასევე საყურადღებოა ეთნოგრაფიულ ყოფაში დამკვიდრებული ზედაშის ღვინის დაყენების შემდეგი წესი: „მარანში არსებული ყველა ქვევრიდან ზედა ნაწილს ღვინისას ჩემი მამა-პაპა, მახსოვს, ასხამდა ზედაშისთვის განკუთვნილ ქვევრში“. (ჩიტაია, *op. cit.* 31)

ხატის ვენახს განსაზღვრული დროის განმავლობაში ოჯახი ამუშავებდა და მოსავლის ნაწილს ხატს სწირავდა, ნაწილს თვითონ მოიხმარდა. შემდეგ ხატის ვენახი იმავე პირობით გადადიოდა მეორე ოჯახზე. მაგალითად, ერთი ასეთი შემთხვევა დამოწმებული აქვს მკვლევარ ნინო თოფურიას: „ქართლში ჭიქურაულებს ჰქონდათ ვენახები. ერთ წელიწადს ერთ ოჯახს ჰქონდა დასამუშავებლად, მეორე წელს – მეორეს“. (თოფურია, *op. cit.* 62)

სამეგრელოში, ჩხოროწყუს რაიონში, სოფელ მუხურში, იცინდალეს წმინდა გიორგის თავისი მამული ჰქონდა. იცინდალეს წმინდა გიორგის მამული ხუთი ქცევა ყოფილა, სადაც ჭვიტილური და ადესა ყოფილა გაშენებული... იმ მამულს ხატის ვენახს ეძახდნენ. ხატის ვენახს თოდუას გვარი კოლექტიურად ამუშავებდა. სხვა გვარის ხალხს უფლება არ ჰქონდა ვენახში შესვლისა. ვენახს თოდუას გვარი თოხნიდა, კრეფდა და წურავდა. მეხატული თოდუას გვარიდან იყო არჩეული. წმინდა გიორგის „ჯგორი“ თოდუებიანო, იტყოდნენ. იცინდალეს წმინდა გიორგის დღეობა 10 ნოემბერს მოდიოდა. (კაკაშვილი, *ზედაშე, როგორც სულიერი კულტურის ვენომენი* 305-306)

ხშირ შემთხვევაში ხატის ვენახს მთელი სოფელი უვლიდა. მნათეების მეთაურობით ყველა ოჯახი იღებდა მონაწილეობას სავენახე ოპერაციებში: გასხვლაში, გაფურჩქენაში, შეყვლევაში, რთველში და ა.შ. ჩაწურავდნენ ეკლესიის ქვევრში და მთელი წელი ამ ღვინის გახარჯვა ხდებოდა სხვადასხვა რიტუალებში. წითელ ღვინოს წირვაზე მოიხმარდნენ, თეთრს – სადღესასწაულო აღაპებზე ან რაიმე საქმისთვის გახარჯავდნენ, რომელიც ტაძართან იყო დაკავშირებული. მაგალითად, ცნობილია, რომ საზედაშე ქვევრებიდან ერთ-ერთს დაარქმევდნენ მუშის ქვევრს და ამ ქვევრში ჩასხმული ღვინო განკუთვნილი იყო იმ მუშებისთვის, ვინც შრომობდა ტაძრის შეკეთებისთვის ან ეკლესიის ვენახებში და სხვა ასეთი საქმისთვის. ასეთი შემთხვევები ბევრგან დასტურდება.

მკვლევარი ნინო თოფურია, საბოლოოდ, 3 ტიპის ზედაშის არსებობას ადგენს: ა) **სამამო** ზედაშეები მამებს ან ძმებს ერთად

ჰქონდათ, ერთი ძმის ოჯახში იყო მოთავსებული; ბ) **საგვარო** ზედაშეები საერთო ქვევრში ისხმებოდა, რომელიც სალოცავებთან იყო მოთავსებული ან გვარის რომელიმე წევრის საყანე ადგილას; დ) **სასოფლო** ღვინის ზედაშეებს კი ძირითადად ხატებთან არსებულ საერთო ქვევრში ათავსებდნენ.

დიდ ქვევრებს საგვარო და სასოფლო ზედაშედ არჩევდნენ, რათა შესაწირიც სამყოფი ყოფილიყო და, ამავე დროს, ტევადობაც შესაბამისი. თითოეულ ოჯახს თითო ჩაფი საუკეთესო ღვინო უნდა ამოეღო საკუთარი ქვევრიდან, მიერთმია და ზედაშის საერთო ქვევრში ჩაესხა. შესაბამისად, საოჯახო ქვევრები მცირე ზომისა იყო.

თითქმის ყველა მარნის მფლობელ ოჯახს ჰქონდა ზედაშის ქვევრი, რომელშიც მზადდებოდა როგორც ეკლესია-მონასტრებისათვის შესაწირი, ისე საეკლესიო დღესასწაულებზე საშინაო მოხმარებისთვის განკუთვნილი ღვინო. ხშირად ზედაშის ქვევრი წინასწარვე იყო განკუთვნილი რომელიმე დღესასწაულისათვის. ზედაშის ქვევრების ადგილსამყოფელს გულისყურით არჩევდნენ, რათა ტექნოლოგიური პროცესისთვის შესაფერისი გარემო შეერჩიათ და ამავე დროს დაეცვათ მისი საკრალური მნიშვნელობა.

ქართლი და რაჭა, განსხვავებით იმერეთის, გურიის, სამეგრელოსა და აფხაზეთისაგან, ოჯახების მიერ შეწირული ზედაშეების მოხმარების მხრივ, რიგი თავისებურებით გამოირჩევა. ქართლსა და რაჭაში შეწირული ღვინის ზედაშის თავღვინოს ოჯახები ხატში აგზავნიდნენ, დანარჩენებს შინ მოიხმარდნენ, მისი გასესხება და გაყიდვა ალკვეთილი იყო.

იმერეთში, გურიაში, სამეგრელოში, აფხაზეთში ღვინის ზედაშის მოხმარების ასეთივე ფორმებთან ერთად გავრცელებული ყოფილა აგრეთვე ღვინის ზედაშის მთლიანად სახლში მოხმარება, მისი ნაწილის ხატში გაუგზავნელად. საზედაშე ქვევრთან ოჯახში სრულდებოდა სათანადო დღეობის რიტუალი.

იმერეთში ყოველი ოჯახი იხდიდა საღვთო წირვას წელიწადში ერთხელ. საღვთო წირვის სუფრაზე ღმერთს ევედრებოდნენ პურ-ღვინის ბარაქას. საანგელოზო ჭური ეწირებოდა ოჯახის მფარველ ანგელოზს. ოჯახის ანგელოზის პატივსაცემად მსხვერპლის შეწირვა ხდებოდა ყოველწლიურად მაისის თვეში, ამ დროს ყველა ოჯახში განსაკუთრებული მზადება მიდიოდა: აცხობდნენ ხაჭაპურებს, სადაც ყველთან ერთად დებდნენ ცხრა სანის დანაყილ ბოსტნეულს, კლავდნენ ქათამს, აცხობდნენ კვერებს, ქათამს გობზე დააწყობდნენ. სალამოჟამს ოჯახის წევრები, მხოლოდ მამაკაცები, ჭურთან მივიდოდნენ. ყველა მამაკაცი ჭურის გარშემო დაიჩოქებდა. ოჯახის უფროსი აიღებდა გობს ანთებული სანთლებით და იწყებდა ლოცვას. ოჯახის ანგელოზს სთხოვდა ყოფილიყო მფარველი და

Analyse de discours non-littéraires

დამცველი მისი ოჯახისა, ლოცვის დამთავრების შემდეგ ჭურს გახსნიდნენ და იწყებოდა ღვინის სმა. (ჯალაბაძე, *ქალ-ღვთაებათა ბუნებისათვის* 26-27)

სამეგრელოში ოთუთაშხური დიდმარხვის ორშაბათს სრულდებოდა. მას თუთაშხა (ორშაბათს) ბედნიერს ეძახდნენ. თუთაშხა-ბედნიერისთვის პურის ზედაშეც ჰქონდათ შეთქმული. პურის ზედაშეს სუფთა ადგილას შეინახავდნენ. თუთაშხა-ბედნიერისთვის ღვინოს შემოდგომით ჩაასხამდნენ. საზედაშე ქვევრი მარანში იყო ჩაფლული. დღეობისთვის ოჯახის უფროსი ქალი ოჯახის თითოეული წევრისთვის ორ-ორ კვერს გამოაცხობდა და გულად ლობიოს ჩაუდებდა. ქალებისთვის განკუთვნილი კვერები მრგვალი ფორმისა იყო, კაცებისთვის ერთი მრგვალი და მეორე მოგრძო ცხვებოდა. წინა დღით საზედაშო ჭურს თავს მოხდიდნენ, სანთელს აანთებდნენ და ლოცულობდნენ. ორშაბათ დღით უფროსი დიასახლისი ადგებოდა, სახლს დაგვიდა, განსაკუთრებით ცეცხლის ადგილს. უფროსი დიასახლისი მთელი დღე მარხულობდა, საღამომდე წყალსაც არ დალევა. საღამოჟამს მთვარე რომ გამოჩნდებოდა, ოჯახის ყველა მამაკაცი მარანში წავიდოდა სათუთაშხო ქვევრთან, თან კი კვერებს და სანთელ-საკმეველს წაიღებდა. ქვევრთან უფროსი კაცი დაილოცებოდა: „თუთაშხა ბედნიერი, ქიანაში უღვერი, სიქომურია ხვეო ღო ბარაქა მონწიაში“. (კაკაშვილი, *op. cit.* 317)

საყურადღებოა ის ფაქტი, რომ მთელ ამ მისტიკრიასა და ადათ-წესებში ზედაშეების მოვლა-პატრონობა უფროს კაცს ევალებოდა. საზედაშე ქვევრებთან და ღვინოსთან ქალის როლი არსად ჩანს. საზედაშე ქვევრთან ჩატარებულ რიტუალებში ქალი მონაწილეობას ვერ მიიღებდა. უფრო მეტიც, ზოგიერთ მხარეში ხალხის რწმენით, თუ ზედაშეს შეეხებოდა ქალი, ეს მის ავადმყოფობას გამოიწვევდა. ქალს არც ვენახისთვის შეწირული სარიტუალო კვერის შეჭმის უფლება ჰქონდა, სანამ რიტუალი არ დამთავრდებოდა.

როგორც ნინო თოფურია შენიშნავს, ამ ჩვეულების გავრცელების ფართო არეალი იმის მაჩვენებელია, რომ ეს წეს-ჩვეულება ქართველი ხალხისათვის საერთო უნდა ყოფილიყო:

ქალის ასეთი უფლებობა ღვინოსთან დაკავშირებულ რელიგიურ წეს-ჩვეულებებში, ერთი შეხედვით, შესაძლებელია იმით ყოფილიყო გამოწვეული, რომ ქალი უწმინდურ არსებად ითვლებოდა. მევენახეობაშიც საერთოდ მისი როლი მხოლოდ ყურძნის კრეფაში დახმარებით განისაზღვრებოდა. (თოფურია, *op. cit.* 75)

საერთოდ, მევენახეობისა და მეღვინეობის დარგში მკაფიოდ ვლინდება მამაკაცის პრიორიტეტი. ალბათ, როგორც ამ საქმიანობასთან უშუალოდ დაკავშირებული გამძლოლი პირი. ვენახსაც მამაკაცი

უვლიდა, თუ არ ჩავთვლით რთველსა და გაფურჩინას. აქედან გამომდინარე, ვფიქრობთ, რომ ამ საქმეში ქალის პასიურობა მისი „უწმინდურობით“ კი არ უნდა იყოს ნაკარნახევი, არამედ საქმის სპეციფიკიდან გამომდინარე, ვენახისა და ღვინის მოვლა ძალზე მძიმე საქმედ ითვლება და ღვინოსთან სისტემატური ურთიერთობაც მამაკაცს უფრო აქვს, ვიდრე ქალს. ისეთ შემთხვევებში კი, როცა მამაკაცი არ დარჩენილა ოჯახში ცოცხალი, ქალი უვლიდა და აყენებდა ღვინოს, თუმცა ძველად საქართველოში ქალი სამეურნეო საქმიანობაში ნაკლებად, ან საერთოდ არ მონაწილეობდა (აქვე უნდა აღინიშნოს, რომ აღნიშნული გენდერული საკითხისადმი დამოკიდებულება სხვადასხვაა საქართველოს მთასა და ბარში, რაც უკვე ცალკე კვლევის თემაა).

ზედაშის ქვევრების რაოდენობა და ტევადობა არ იყო მკაცრად განსაზღვრული. დაფიქსირებულია პატარა ქვევრებიც, რომელსაც „ქოცოს“ ეძახიან აღმოსავლეთ საქართველოში და არის დიდი ტევადობის ქვევრიც. 1952 წელს იმერეთში შეკრებილ ეთნოგრაფიული მასალებში ვხვდებით შემდეგი სახის ჩანაწერებს:

სოფელ თხილწყაროს წმინდა გიორგის ეზოში ჩაფლული ყოფილა დიდი ქური, რომელშიც 365 ჩაფი ღვინო ჩადიოდა. ღვინოს ასხამდნენ კახიძეები, ბუცხრიკიძეები, სახელაშვილები, შეწირულ ღვინოს ალავერდობას გახსნიდნენ, ხალხი სვამდა და ქეიფობდა.

ჩხარის მაცხოვარს საღვთო ქურს სწირავდნენ, რომელშიც 60 ჩაფი ღვინო ჩადიოდა. ზედაშე კონისთვის იყო განკუთვნილი, 7-8 მაისს გახსნიდნენ. ღვინოს სხვადასხვა გვარი ასხამდა: არაბაძე, აბულაძე, ბოჭორიშვილი, აბუჯანიძე და სხვები. 7 მაისს ქურის გარშემო ჩამოსხდებოდნენ და ერთად დალევდნენ.

რაჭაში, სოფელ სორში გვალვისთვის მთავარანგელოზში საღვთოს იხდიდნენ. საღვთოში ხარს დაკლავდნენ და მთელი სოფელი ერთად შეიყრებოდა. სალოცავ ღვინოს ქვევრებში ასხამდნენ. როსნაძეების გვარს ერთი ქური ჰქონდა, ასევე ჯუმბაშვილებსა, ბერიშვილებსა და ურეკაძეებსაც. სულ სამი-ოთხი ქური იყო ჩამარხული. თითო ქური ოცდაათ-ორმოცოკიანი იქნებოდა. ტკბილს დაწურვისთანავე ჩაასხამდნენ, ღვინოს საღვთოსათვის მოხდიდნენ და ერთად დალევდნენ. (*Ibid.* 82)

ჩვენ მიერ შეკრებილი ეთნოგრაფიული მასალის მიხედვით, ქიზიყში დღეს შემორჩენილი ზედაშეები სხვადასხვა ზომის ქვევრებია; არის 5 ან 10-ჩაფიანი ქვევრიც და ასევე გვხვდება 40 და მეტი ჩაფის ტევადობის ქვევრიც. როგორც ჩანს, ეს დამოკიდებული იყო ოჯახის სურვილსა და ეკონომიკურ შესაძლებლობაზე.

როგორც მევენახეობა-მეღვინეობის მკვლევარი გიორგი ბარისაშვილი შენიშნავს, ზედაშის ქვევრი მარანში ერთგვარ

ორიენტირს წარმოადგენდა და მას ყოველთვის გამორჩეული ადგილი უნდა სჭეროდა ღვინის ხარისხიანად შენახვის თვალსაზრისით. იგულისხმება სიგრილე, მზის სხივების მიუწვდომლობა და შედარებით მყუდრო ადგილი. თუმცა ქართველი კაცი მარანს ისე აწყობდა, რომ არა მხოლოდ ზედაშის, არამედ სხვა ყველა ქვევრიც დაცული ყოფილიყო არასასურველი მდგომარეობისაგან. იმ შემთხვევაში, თუკი მარანი საცხოვრებელი სახლის ქვედა სართულს წარმოადგენდა, ზედა სართულზე საძინებელი ოთახი ისეთ ადგილას იყო მოწყობილი, რომ უშუალოდ მის ქვემოთ ზედაშის ქვევრები არ ყოფილიყო მოხვედრილი (ზედაშის კულტურა საქართველოში).

ისიც ცნობილია, რომ ქართლსა და სამეგრელოში, ყურძნის მოუსავლიანობის შემთხვევაში, ვაზის ტოტს მოჭრიდნენ და ქვევრში ჩააყუდებდნენ, რაც ზედაშის მაგივრობას წევდა. იმერეთში საზედაშე ორშიმოდ ცნობილი ღვინის ამოსაღები ჭურჭელი მხოლოდ საზედაშე ღვინის ამოსაღებად იყო განკუთვნილი. მონასტრებსა და ხალხურ დღეობებში საზედაშე ღვინისთვის ცალკე ჭურჭელი იყო გამოყოფილი, რომელიც მონასტერთან ან სალოცავთან იყო ჩაფლული.

სხვადასხვა ეთნოგრაფიული წყაროებიდან ირკვევა, რომ საზედაშე ღვინის დაყენების პროცესის დროს არა მხოლოდ ჰიგიენური წესების დაცვა იყო აუცილებელი, არამედ ესთეტიკურისაც. კერძოდ, ღვინის დაყენების პროცესში ნასვამი მამაკაცი მონაწილეობას არ იღებდა, ხოლო ვინც ამ დროს მარანში ბილწისტიყვაობდა ან ზედმეტს ხმაურობდა, მას მარანიდან ითხოვდნენ. ყურძნის წურვის დროს მარანში აუცილებლად ინთებოდა წმინდა სანთელი. რაჭაში ძველად უარსებია ერთ წესს: მამაკაცი, რომელიც საწნახელში უნდა ჩამდგარიყო ყურძნის დასაწურად, გარკვეული დროით, რამდენიმე დღე, მეუღლისგან განცალკევებით იძინებდა.

ხატ-ჯვრებთან ღია ცის ქვეშ ხშირად გვხვდება ქვევრები, სადაც ინახებოდა ხატისთვის შეთქმული ღვინის ზედაშეები. სამეგრელოში ზოგან ღვინის ზედაშეები მოთავსებული ყოფილა მარანში ან ღია ცის ქვეშ, სუფთა შემოღობილ ადგილას, ზოგჯერ მისთვის განკუთვნილ საგანგებო ნაგებობაში – საჯვარეში.

ქიზიყში ზედაშის ქვევრი უმეტესად მარანში იყრებოდა, როგორც წმინდა ადგილზე. ადგილობრივი მცხოვრებლები ყვებიან, რომ ადრე ქვევრები ხეების ქვეშ ჰქონდათ. უპირატესობას ლეღვის ხეს ანიჭებდნენ, რადგან იქ უფრო დაცული იყო ღვინო სიგრილის გამო. ზოგს წნულის ან ალიზის ქოხი ჰქონდა გამოყოფილი, მოგვიანებით ქვითკირის მარანი შემოდის. როგორც გიორგი ჩიტაიას შრომებში კვითხულობთ, ნანა ხუნაშვილის მონაყოლით, მის

მამა-პაპას [...] წნელის სახლი ჰქონდა, ტალახით გალესილი (ალიზის) და ქვევრებიც იმ ეზოში იყო ჩადგმული. მერე ზედაშის

უკეთ დასაცავად მარანი აუშენებიათ. მართალია მარანში იდგა ზედაშის ქვევრი, მაგრამ აგურის თავსახური ჰქონდა, რომელსაც სასანთლეს ვეძახდით.

ამ მხარეშიც, ქიზიყში, სამი ტიპის ზედაშე იყო: საოჯახო, საგვარო და საუბნო. საოჯახო ზედაშე დღეს თითქმის მივიწყებულია, უფრო საგვარო დომინირებს, მაგრამ მინდა აღვნიშნო, რომ ჩემი პაპისეული მამულის მარანში (სიღნაღის რაიონი, სოფ. ნუკრიანი) ორივე ზედაშე დღემდე არსებობს და ორივე მოქმედია.

როგორც სხვა კუთხეში, ქიზიყშიც მარანი წმინდა ადგილად ითვლებოდა. იქ სრულდებოდა მსხვერპლშეწირვა, ქორწილი, ნათლობა, ძეობა და სხვა საკრალური რიტუალები. როგორც ძველ მარანს, ისე ზოგიერთ ზედაშეს ჰქონდა დედაბოძი. უმეტესად, ზედ ბორჯღალი იყო გამოსახული, ქვევრის პირზე კი სანთელი ინთებოდა.

ქიზიყის ეთნოგრაფიული მასალები გვაძლევს საგულისხმო და განსხვავებულ ინფორმაციას: ქიზიყში ზედაშეს სხვა დანიშნულებაც ჰქონია. ამ კუთხის მოსახლეობა პოლიტიკურ-ეკონომიკური მდგომარეობიდან გამომდინარე, ხშირად იცვლიდა საცხოვრებელ ადგილს. მშვიდობიან პერიოდში სახნავ-სათეს მიწებთან ახლოს მოსახლეობდნენ, ხოლო ომიანობის ჟამს – მთიან ადგილებში (ე.წ. უკანა მხარში). მიუხედავად კარ-მიდამოს მიტოვებისა, წინაპრის ჩაყრილ ქვევრებს არ ივიწყებდნენ. რამდენიმე ძმის გაყრის შემთხვევაში, ვალდებული იყვნენ ყველას მიექცია ყურადღება და შეენარჩუნებინათ ქვევრები პირველადი დანიშნულებით. ასეთ მცირე საოჯახო მარანს ქიზიყელები „ზედაშეს“ ეძახიან. დღეს შემორჩენილი ზედაშე წარმოდგენილია ორი ან სამი ქვევრით. როგორც უხუცესები განმარტავენ, ერთი ქვევრი ეკლესიის შესაწირისათვის იყო განკუთვნილი, მეორე – ქვრივ-ობლებისა და ღარიბებისთვისაა განკუთვნილი, ხოლო მესამე ქვევრის დანიშნულება ძალზე საინტერესო და უნიკალური შინაარსის მატარებელია. როგორც სოფ. ბოდბისხევის მკვიდრი, 82 წლის ც. ბაიდოშვილი იხსენებს, თუ პაპა ან ბებია ან სხვა ოჯახის წევრი ისეთ სიზმარს ნახავდა, რომელიც ჩაითვლებოდა მიღმურ სამყაროსთან დაკავშირებულად, მაშინ მთელი ოჯახი და საგვარეულო, ანუ დიდი ოჯახი მივიდოდა ზედაშეზე და კლავდა შესაწირავს, ასევე ანთებდნენ ქვევრზე სანთლებს და ამ რიტუალით სთხოვდნენ უფალს ოჯახის სიმშვიდეს.

სხვა შემთხვევაში, თუ რომელიმე დიდ დღესასწაულზე კლავდნენ საკლავს, პირველ-მეორე ქვევრს დანიშნულებისამებრ გახარჯავდნენ, ხოლო მესამე ქვევრის ღვინით საგვარეულო ზეიმობდა, რაც ფუნქციურად იდენტურია პირველი ქრისტიანების ალაპისა.

აქვე უნდა აღინიშნოს ერთი მეტად საგულისხმო დეტალი: მოხუცები ამბობენ, რომ როცა ზედაშეზე რიტუალი ან რაიმე დღესასწაული

აღინიშნება, გვარი წარმოდგენილი უნდა იყოს „დედიანწულიანად და ახალშობილებით“. ბიძაშვილები – „ოჯახის განაყრები“ (ასე ეძახიან ქიზიყში ძმების ან ბიძაშვილების გასვლას ოჯახიდან) – ყველა უნდა ჩამოსულიყო, რაგინდარა შორეული სოფლებიდანაც უნდა ყოფილიყვნენ. ეს პირობა უზრუნველყოფდა ახალშობილი რძლების, სიძეებისა და ახალი ნამატის გაცნობას, რაც თავისთავად გვარსა და ნათესაობას კრავდა, აახლოვებდა და თაობების ზრდის მიუხედავად, სისხლის აღრევისა და მსგავსი პრობლემებისაგან იცავდა. დღესაც, თუ ვინმეს გაქილიკება უნდათ, ეჭვქვეშ აყენებენ იმ გვარის ზედაშის არსებობას. ამგვარი დამოკიდებულება, ფაქტობრივად, განასახიერებს ფუძის ანგელოზის იდეას და ამავე დროს წარმომავლობისა და წინაპრებთან რეგულარული კავშირის მნიშვნელობას.

ქიზიყელის რწმენით არსებობენ კეთილი და ბოროტი ანგელოზები. ბოროტი ანგელოზები ის ავი სულები არიან, რომლებიც ქაჯებისა და ალების სახით გვეცხადებიან. [...] ქიზიყელ კაცს ოჯახის მფარველად ფუძის ანგელოზი მიუჩნევია, რომელიც წარმოდგენილი ჰყავდა გველის სახით და მდებარედ მოიხსენიებდა. (*Ibid.* 19)

როგორც, ზოგადად, ქართველი ხალხის რწმენა-წარმოდგენებშია გადმოცემული, ადგილობრივ მკვიდრთაც სჯერათ, რომ ღმერთმა მათ მფარველი ანგელოზი მოუვლინა ბოროტი ძალებისგან დასაცავად. მფარველ ანგელოზს ქართველი კაცი ოდითგან „სახლის ანგელოზად“ მოიხსენიებდა, ქიზიყში კი მას „ფუძის ანგელოზს“ უწოდებენ.

სულხან-საბა ორბელიანის განმარტებით: „ფუძე, ფუზე – საძირკველი, გინდ სამკვიდრებელია“. ყველა სახლს გააჩნია საძირკველი და ყველა ოჯახს – სამკვიდრებელი ფუძე, რომელსაც დამცველი და მფარველი სჭირდებოდა ყოველგვარი ბოროტი ძალის გამოვლინებისაგან დასაცავად.

ჩვენ ზემოთ აღვნიშნეთ ის ფაქტი, რომ სამი ტიპის ზედაშედან ერთ-ერთი არის საოჯახო. როგორც ჩანს, ქიზიყში საოჯახო ზედაშე და ფუძის ანგელოზი ერთი შინაარსის მატარებელია. ადამიანი ფუძის ანგელოზთან კავშირს ამყარებს ზედაშის საშუალებით. ზედაშეზე აღვლენილი ლოცვა, შეწირული საკლავი და ღვინო ერთგვარი საშუალებაა ადამიანის კავშირისა მიღმურ სამყაროსთან, რომლისგანაც მოელის ბარაქასა და კეთილდღეობას. ფაქტობრივად, ზედაშე ტოპოსია (ადგილია) რიტუალის შესასრულებლად, საკრალური, წმინდა ადგილი, როგორც ქრისტიანულ ტრადიციაში – ტაძარი. როგორც უხილავად მყოფობს ღმერთი ტაძარში, ასევე ზედაშე მთელი თავისი არსით ეკუთვნის ფუძის ანგელოზს, წმინდანსა თუ რომელიმე ღვთაებას. აქ შეიძლება ვივარაუდოთ კავშირი ფუძის ანგელოზსა და ადგილის

დედის კულტთან. მითუმეტეს, მთელი ეთნოლოგიური ჩანაწერები ადასტურებენ ამ ერთიანობას:

ქიზიყელთათვის საკრალურია ის ადგილიც კი, სადაც უწინ ზედაშის ქვევრი ჰქონდათ, ქვევრის დაკარგვის შემთხვევაშიც კი მიდიან და თაყვანს სცემენ ცარიელ ადგილს და შესაწირს კლავენ. 65 წლის ელიკო ქშუტაშვილი ყვება: „ქვევრი იქ აღარ იყო, მაგრამ რადგან არ ვიცოდით, რა იქნა, ჩვენ ისევ მივდიოდით იმ წმინდა ადგილას, სადაც უწინ ბრძანდებოდა ჩვენი ზედაშე და ქათამს ვუკლავდით“. ასეთი მაგალითები მრავლადაა. (*Ibid.* 10)

თუ მხედველობაში მივიღებთ იმასაც, რომ ნაყოფიერების ქალღვთაების გამოსახულებანი ნაპოვნია არქეოლოგების მიერ კერაში ან კერასთან, შესაძლებელია დავუშვათ, რომ სახლის (ფუძის) ანგელოზი და ადგილის დედა ერთი და იმავე კულტის ნაირსახეობაა:

აღნიშნულ კონტექსტში გასათვალისწინებელია ქართველი კაცის მიწისადმი დამოკიდებულება (გეორგიანელობა) და მშობლიური ადგილისადმი მიჯაჭულობა. ეს ყოველივე გვაძლევს საფუძველს ვივარაუდოთ, რომ ზედაშის ფორმა და არსი ქრისტიანობამდელი ქართველური ტომების საერთო კულტურული მონაპოვარია და ქმნის ერთიან მსოფლალქმასა და ერთიან კულტურულ სივრცეს.

საქართველოს ღვინის კულტურასთან რვაათასწლიანი უწყვეტი ისტორია აკავშირებს, რასაც მრავალი არქეოლოგიური აღმოჩენა და ისტორიული ფაქტი ადასტურებს. საქართველოს მუზეუმებში დაცულია მეღვინეობასთან დაკავშირებული, ათასწლეულებით დათარიღებული მრავალი ექსპონატი.

არქეოლოგებმა თბილისის სამხრეთით, ქვემო ქართლში, მარნეულის ველზე, დანგრეული გორის ნასახლარში ძვ. წ. მე-6 ათასწლეულის ვაზის რამდენიმე წიპწა აღმოაჩინეს და მორფოლოგიური და ამპელოგრაფიული ნიშნების მიხედვით ვაზის კულტურულ სახეობას – *Vitis Vinifera Sativa*-ს მიაკუთვნეს.

კულტურული ვაზისა და ღვინის უძველესი კვალი აღმოჩენილია დანგრეული გორის მეზობლად მდებარე ნეოლითური ხანის სხვა ნამოსახლარებშიც (შულავერის გორა, გადაჭრილი გორა, ხრამის დიდი გორა, არუხლოს გორა, ხიზანანთ გორა და სხვა). ვაზის წიპწების გარდა, ნაპოვნია კულტურული ხორბლისა და პარკოსნების ნაშთები, სამეურნეო იარაღები და თიხის ჭურჭელი, რითაც მტკიცდება, რომ ძვ. წ. VI-V ათასწლეულში, ნეოლითის ხანაში, აქ დასახლებული ადამიანი უკვე განვითარებულ სამეურნეო საქმიანობას, მათ შორის, მევენახეობასა და მემარცვლეობას ეწეოდა.

მას შემდეგ, რაც ქრისტიანული რელიგია შეეცადა ზედაშის წარმართული კულტისთვის ქრისტიანული ღირებულებები და შინაარსი

მიენიჭებიან, მან ერთგვარი სინთეზური სახით მოაღწია დღემდე. მის არსში კარგად ჩანს ქართველი კაცის რელიგიისა და რელიგიურობის ისტორია და ყველა ეპოქის კვალი.

ამგვარად, ვაზის, ღვინისა და ზედაშის კულტის არსებობამ, მიუხედავად ისტორიული ძნელბედობისა და გარშემომყოფი ქვეყნებიდან მომდინარე კულტურული აგრესიისა, ქართულ კულტურას მიანიჭა ინდივიდუალური სახე და ხაზი გაუსვა მის თვითმყოფადობას, რაც აისახა როგორც ქართველი კაცის ყოფა-ცხოვრებაში, ისე ქართული ხელოვნების ყველა სფეროში.

ბიბლიოგრაფია:

- აბაკელია, ნინო, *სიმბოლო და რიტუალი ქართულ კულტურაში*, ისტ. მეცნ. დოქტ. ავტორეფერატი, თბილისი, 1997.
- ბარისაშვილი, გიორგი, *ზედაშის კულტურა საქართველოში*, www.marani.ge 2015 (ნახვა 22 დეკემბერი 2017).
- ბიბლია (*ძველი და ახალი აღთქმის წიგნები*), თბილისი, საქართველოს ბიბლიური საზოგადოების გამომცემლობა, 2001.
- თოფურია, ნინო, *ქართველი ხალხის სამეურნეო ყოფის ისტორიიდან*, თბილისი, გამომც. „მეცნიერება“, 1984.
- კაკაშვილი, მანანა, *ზედაშე, როგორც სულიერი კულტურის ფენომენი*, სიღნაღი, თსუ კახეთის ფილიალის სამეცნიერო შრომათა კრებული, 1995.
- მაკალათია, სერგი, *სამეგრელოს ისტორია და ეთნოგრაფია*, თბილისი, გამომც. საარი, 2006.
- ორბელიანი, სულხან-საბა, *ლექსიკონი ქართული*, ტ. I, თბილისი, გამომც. „მერანი“, 1991.
- ქართული ენის განმარტებითი ლექსიკონი*, ტ. IV, თბილისი, ენათმეცნიერების ინსტიტუტის გამომცემლობა, 1955.
- ქართულ კილო-თქმათა სიტყვის კონა* (შემდგენელი: ალ. ლლონტი), თბილისი, გამომც. „განათლება“, 1974.
- ყაუხჩიშვილი, სიმონ, *ახალი მასალები „ქართლის ცხოვრების“ ნუსხათა შესწავლისთვის*, ქუთაისი, საქართველოს სახელმწიფო წიგნის პალატის გამომცემლობა, 1984.
- ჩიტაია, გიორგი, *შრომები*, ტ. 5: *ისტორიულ-ეთნოგრაფიული ნარკვევები, წერილები, რეცენზიები*, თბილისი, გამომც. „მეცნიერება“, 2001.
- ჩიტაია, გიორგი, *შრომები*, ტ. 3: *XX ს-ის ქართული ეთნოგრაფია. საველე-ეთნოგრაფიული ძიებანი, მეთოდოლოგია*, თბილისი, გამომც. მეცნიერება, 2001.
- ჩუბინაშვილი, ნიკოლოზ, *ქართული ლექსიკონი რუსული თარგმანითურთ*, გამომც. თბილისი, „საბჭოთა საქართველო“, 1961.
- ჯალაბაძე, ნათია, *ქალ-ღვთაებათა ბუნებისათვის. ისტორიულ-ეთნოგრაფიული შტუდიები III*, თბილისი, გამომც. „მეცნიერება“, 1988.